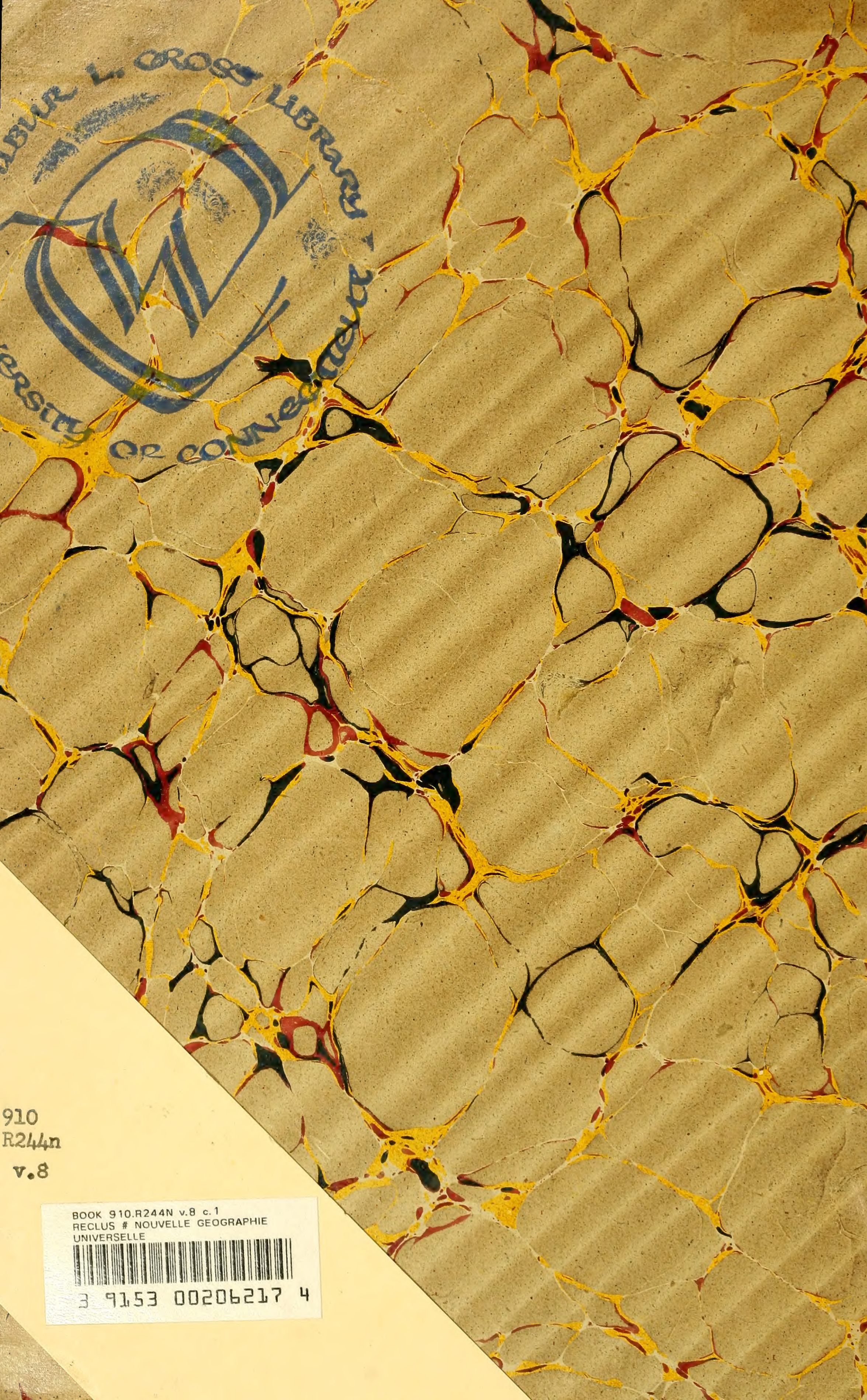
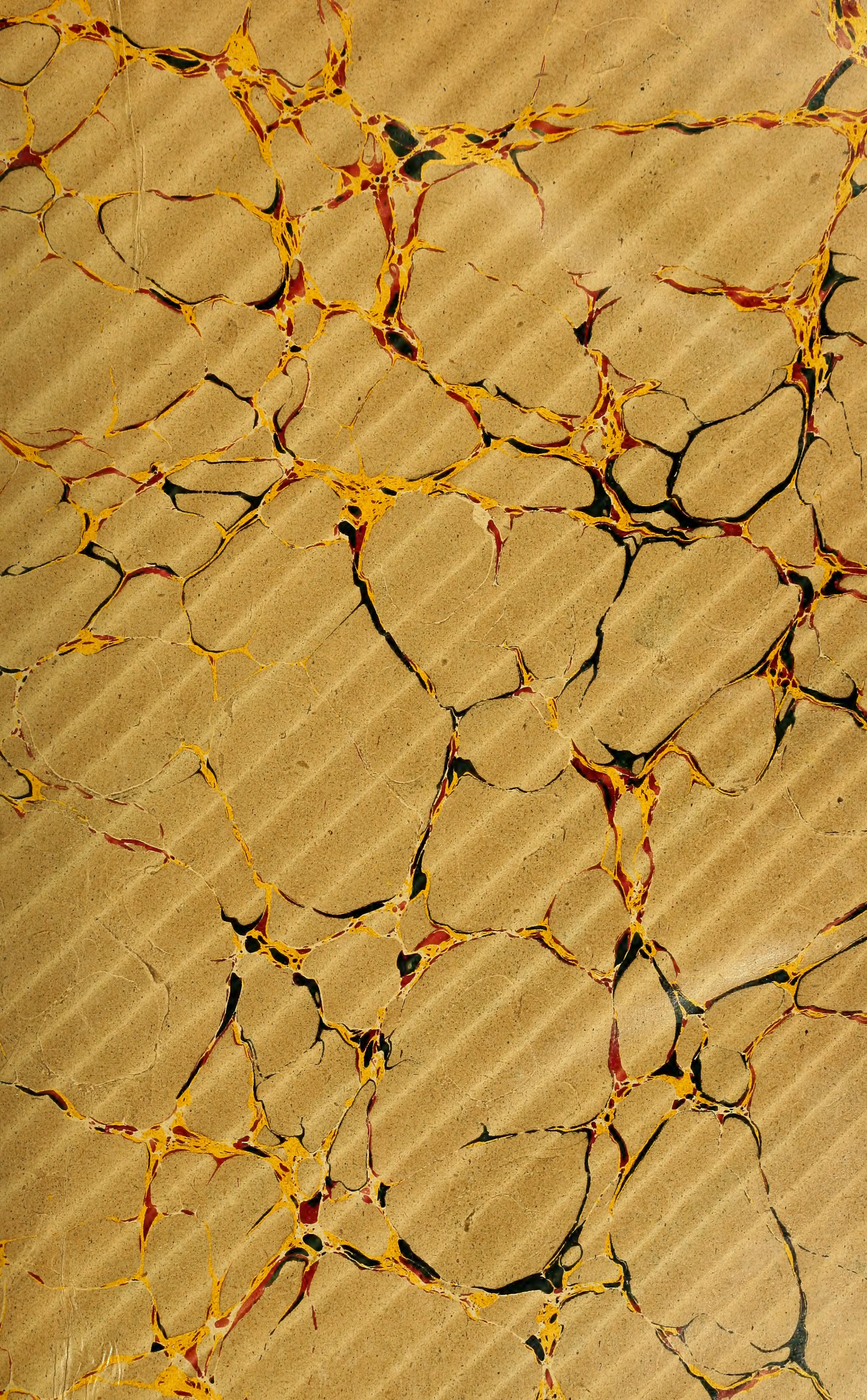
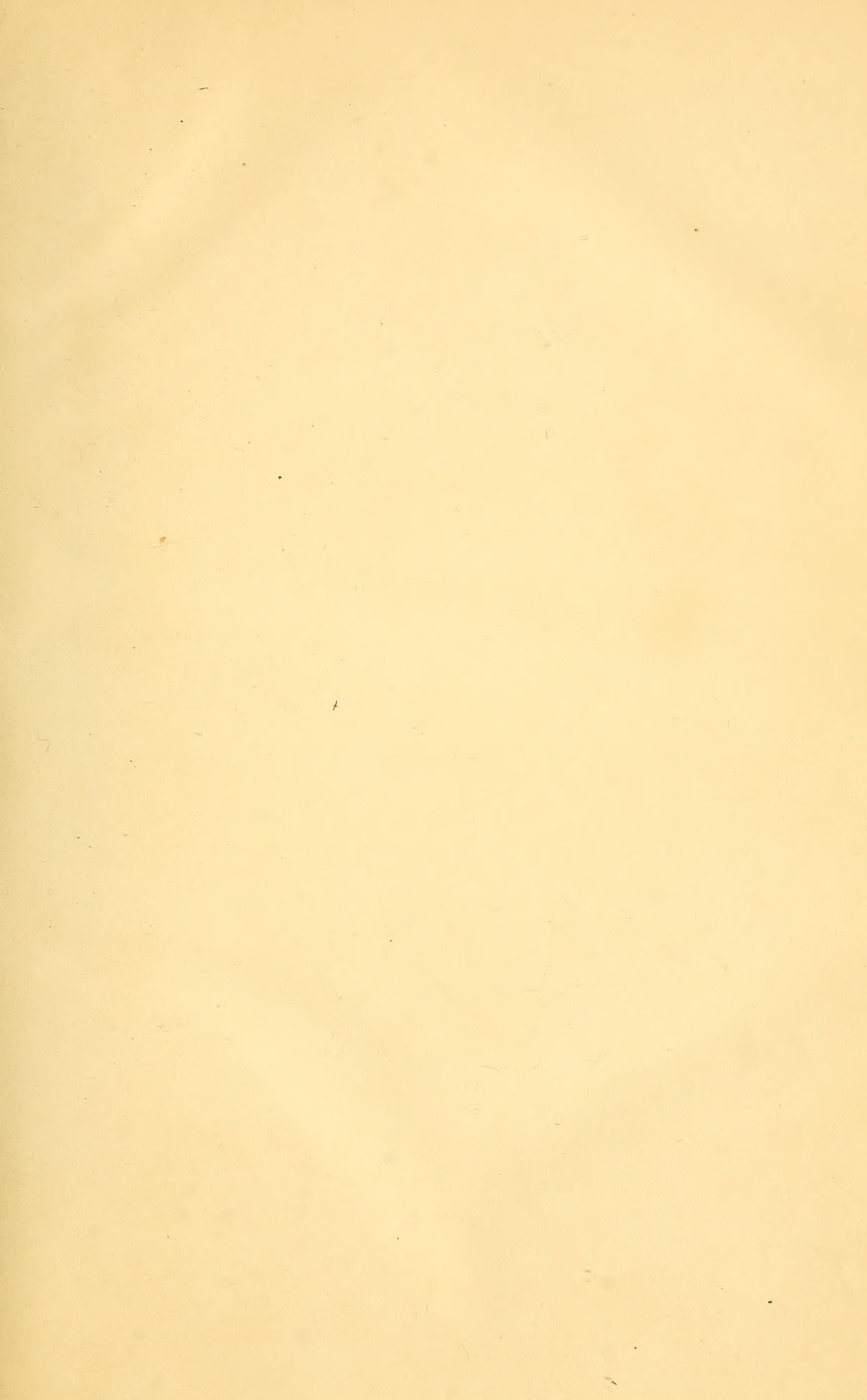
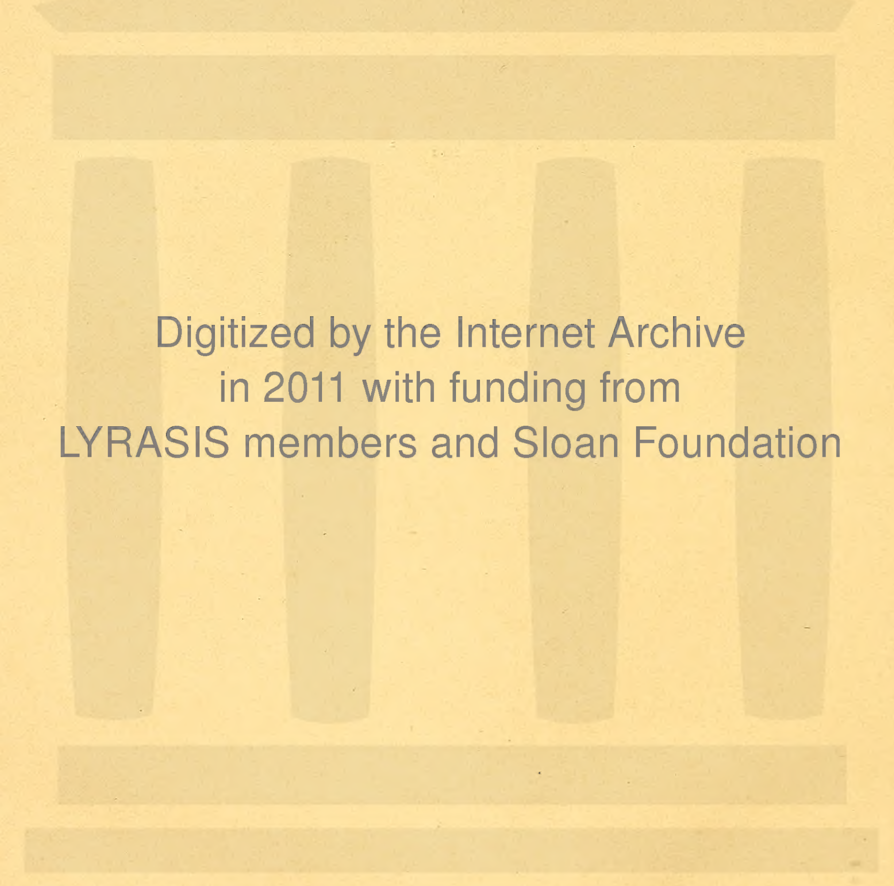



WILBUR L. CROSS LIBRARY
UNIVERSITY OF CONNECTICUT









NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

22672. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

VIII

L'INDE ET L'INDO-CHINE

CONTENANT

7 CARTES EN COULEUR TIRÉES A PART, 203 CARTES DANS LE TEXTE

ET 90 VUES ET TYPES GRAVÉS SUR BOIS

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1883

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LIVRE VIII
L'INDE ET L'INDO-CHINE

CHAPITRE PREMIER

VUE D'ENSEMBLE

« Inde » est un de ces noms qui ont eu le plus d'acceptions différentes pendant le cours des siècles. Appliqué d'abord à la région que le Sindhou, l'Indus des Occidentaux, parcourt à la sortie de ses défilés de montagnes, il fut étendu successivement à toutes les contrées orientales que visitèrent les anciens ou dont ils entendirent parler. Le bassin du Gange vint s'ajouter à celui du Sindhou comme partie des Indes; la péninsule du Dekkan, puis les terres orientales situées au delà du Gange reçurent également cette appellation générale. Les îles parsemées au sud-est du continent d'Asie furent aussi considérées comme appartenant à la région indienne, de même que tous les archipels lointains de la Malaisie, où les Arabes devancèrent les Européens dans leurs expéditions de commerce. Chez les auteurs du moyen âge, l'Inde comprenait aussi l'Arabie et l'Éthiopie; dans leur imagination elle embrassait tous les « pays du Soleil », c'est-à-dire les contrées de l'Orient et du Midi contrastant par leurs pro-

ductions et leur climat avec les régions de la zone tempérée[1]. Enfin, lorsque Christophe Colomb cingla vers l'Occident pour aller retrouver l'extrême Asie de l'autre côté de la planète, les îles et les rivages continentaux découverts dans le Nouveau Monde furent naturellement désignés par le navigateur sous le nom des terres auxquelles il croyait avoir abordé. Les nouvelles « Indes », c'est-à-dire les Antilles et la Côte Ferme, ont gardé l'appellation que leur donna Colomb ; du moins les distingue-t-on maintenant des Indes Orientales en les qualifiant d' « Occidentales », tandis que, par une déplorable confusion géographique, les tribus aborigènes de l'Amérique sont toujours désignées par le nom d' « Indiens », appartenant bien plutôt aux habitants de la péninsule Cisgangétique. L'expression géographique « Indes » a pris du moins une certaine précision ; mais si elle s'applique dans un sens étroit aux deux presqu'îles orientales du sud de l'Asie, elle comprend aussi, dans un sens plus général, les archipels qui s'étendent au sud-est vers l'Australie, entre la mer du Japon et l'Océan Indien[2]. Si ce n'est dans les considérations générales de géographie comparée, ce volume ne traitera que de l'Inde continentale et des îles qui en sont la dépendance immédiate.

A bien des égards, les Indes Orientales sont les contrées où les spectacles de la nature ont le plus de grandeur. C'est au nord des plaines du Gange et de l'Indus que se dressent les plus hautes montagnes de la planète, et nulle part on ne voit se prolonger sur de plus vastes étendues le contraste des pics étincelants de neige avec l'uniforme mer de verdure sous laquelle disparaissent les renflements inférieurs. Au delà du versant septentrional de la crête, des solitudes sans eau et sans végétation se succèdent sur le massif des plateaux tibétains, sauf en quelques fosses profondes où coulent les torrents, où se sont abrités les arbres et les hommes; sur le versant méridional au contraire, la terre s'affaisse par étages jusqu'aux plaines les mieux arrosées, les plus fécondes en organismes vivants. Dans l'épaisseur de la région montagneuse, des vallées comme celles de Kachmir s'ouvrent en cirques immenses, où l'imagination populaire a vu des paradis habités par l'humanité pendant son âge d'or, et qui sont en effet des régions presque sans égales pour la salubrité du climat, la fertilité du sol, le charme et la magnificence des paysages reflétés dans les lacs et les eaux courantes, l'éclat du ciel qui s'arrondit au-dessus de l'amphithéâtre des neiges. A l'autre extrémité des Indes

[1] Chr. Lassen, *Indische Alterthumskunde.*

[2] Carl Ritter, *Asien;* — Alfred R. Wallace, *The Malay Archipelago.*

Orientales, dans les archipels qui se rattachent à l'Asie, la puissance des forces créatrices se manifeste par des phénomènes différents. Là les grandes montagnes ne pénètrent point dans les espaces supérieurs de l'atmosphère où l'humidité tombe toujours à l'état de cristaux neigeux, mais elles s'élèvent sur des foyers de lave toujours bouillonnante qui se prolongent à des milliers de kilomètres; dans aucune contrée les cônes volcaniques, entourés de leurs zones de verdure, ne se succèdent avec autant de régularité sur les fissures du sol. Là des laves dures où ne germe pas une plante, des nappes de boue, des gouffres d'où la vapeur s'échappe en grondant, des cirques muets emplis d'un air irrespirable, contrastent avec des forêts de la végétation la plus puissante, où les arbres entremêlent leurs troncs et leurs rameaux, débordant d'une sève qui se change en gommes, en aromates, en poisons. Il fut un temps où les phénomènes volcaniques analogues à ceux des îles de la Sonde ou même supérieurs en violence s'accomplissaient dans l'Inde proprement dite. Des amas de laves répandues sur les plateaux du Dekkan témoignent de la prodigieuse activité qu'avaient autrefois les foyers souterrains de la Péninsule ; mais actuellement le sol des Indes continentales est en repos et n'est guère agité que d'oscillations séculaires, semblables à celles de presque tous les rivages des continents. Dans les plaines du Konkan, à l'est de Bombay, on verrait encore quelques bouches d'éruption [1] ; mais sur les terres du Dekkan il n'existe qu'une seule coupe cratériforme, celle qu'emplit à demi le lac de Lounar et où l'on ne voit trace d'aucune éruption de lave. La seule explosion volcanique récente, si elle a vraiment eu lieu, se serait produite en mer, à une quinzaine de kilomètres au large de Pondicherry. Dans la péninsule Transgangétique on a reconnu, il est vrai, des cônes de laves à bouche régulière, notamment le Pappa-loung, entre Arrakan et Pagan, sur l'Irraouaddi, mais ces volcans sont éteints depuis l'époque miocène. Les seules éruptions que raconte l'histoire sont celles des nombreux volcans de boue qui s'élèvent dans les îles de Ramri, de Tchedouba, et sur le continent voisin, de Djittatong aux bouches de l'Irraouadi [2]. Quelques îlots situés à l'orient des Andaman et que l'on peut considérer comme le sommet d'une chaîne sous-marine parallèle à ce groupe, Barren Island et Narcandam, vomissent de temps en temps des cendres et des laves.

Sous le climat des Indes, les phénomènes atmosphériques ont plus de violence qu'ailleurs. Des froids plateaux du Tibet aux brûlants rivages des

[1] Clark, *Records of the Geological Survey of India*, vol. XIII, part. I, 1880.

[2] Buist, *Volcanoes in India, Journal of the Geographical Society in Bombay*, vol. X; — R. Mallet, *Records of the Geological Survey of India*, vol. XI, 1878.

péninsules, et des bords de l'océan des Indes à ceux de la mer de Chine, les écarts de température, les différences d'humidité, de pression aérienne, de tension électrique sont parfois si considérables, que le changement régulier des vents n'est pas suffisant pour rétablir l'équilibre : des ouragans éclatent, non moins formidables que ceux des Antilles et des Mascareignes, mais plus terribles dans leurs effets, car ils passent sur des régions plus riches et plus populeuses ; souvent le sillage d'un ouragan des Indes fut marqué par les ruines de cités où des populations entières restaient ensevelies. Quoique baignée par l'Océan, la péninsule occidentale des Indes a pourtant ses déserts, mais c'est sur les pentes de ses montagnes que s'abattent les averses les plus abondantes mesurées jusqu'à ce jour : dans tel district de l'Hindoustan, il pleut en moyenne vingt fois plus que sur une même superficie de l'humide France. Les rivières ont une masse liquide proportionnée; quoique de faible longueur relative et d'un étroit bassin, des cours d'eau comme le Brahmapoutra prennent rang parmi les fleuves les plus puissants de la Terre, et par l'énorme quantité de leurs alluvions contribuent à changer rapidement le tracé des rivages; bien qu'ils se déversent dans un océan à marées dont le reflux nettoie deux fois par jour les embouchures, la plupart des fleuves de l'Inde et de l'Indo-Chine projettent leurs deltas à de grandes distances dans la mer. Même par le relief des fonds marins et par les phénomènes qui s'y accomplissent, les Indes se distinguent des autres régions terrestres. Les mers du Sud, les parages des Antilles et des Bahamas ont leurs anneaux coralligènes; mais aucun archipel d'îles madréporiques ne peut se comparer aux « dix mille îles » des Maldives pour l'étonnante régularité de ses récifs annulaires, composés eux-mêmes d'autres « atolls », qui se subdivisent en écueils de la même forme, dépassant à peine le flot de leurs roches brisées.

La partie de l'humanité qui vit dans les Indes orientales, et surtout dans l'Hindoustan proprement dit, est de celles qui par l'importance de leur rôle historique, depuis les origines de la civilisation, peuvent disputer la première place aux peuples de l'Occident. Déjà le nombre lui assure un rang considérable parmi les groupes des nations, puisque plus d'un cinquième de la race humaine, 300 millions d'hommes, se presse dans les deux péninsules, des bouches de l'Indus au détroit de Singapour; en proportion, les habitants de ces régions sont donc de quatre à cinq fois plus rapprochés les uns des autres que ceux du reste de la Terre, et dans quelques pays favorisés, tels que les plaines d'Aoudh et du Bengale, le sol porte plus d'hommes qu'il ne s'en trouve partout ailleurs sur une même surface, en dehors des grandes cités. Il est vrai que l'œuvre des nations ne se mesure

pas à l'épaisseur de ses foules; mais c'est précisément parmi les ancêtres communs des Hindous actuels et de leurs voisins, sur le versant septentrional de l'Hindou-kouch, que les historiens ont retrouvé, parmi les premiers éducateurs de l'humanité civilisée, ceux qui se rapprochent le plus des Occidentaux par la langue et le génie et qui nous ont laissé, à l'état le plus pur, les rudiments de notre civilisation primitive.

Encore au dernier siècle, les savants qui recherchaient les origines de la culture européenne regardaient surtout vers la Grèce et l'Asie Mineure; ils demandaient aussi leurs secrets à l'antique Égypte et à la Chaldée; mais la découverte des trésors que le monde actuel doit, par delà les âges, aux sociétés primitives du haut Pandjab appartient aux chercheurs des générations récentes et contemporaines. A plus de trois mille années de distance, les paroles vénérables des Védas, que prononcèrent les Richis ou les « Sages », apparaissent aux hommes de nos jours comme des chants de leur enfance : il leur semble les avoir entendues à leur berceau, les avoir répétées dans un rêve, tant elles éveillent dans leur esprit d'impressions connues; c'est la mémoire intime de leur propre passé qu'ils reconnaissent dans l'histoire de cette société d'autrefois. Le culte des tribus védiques établies sur les bords des « Sept Fleuves » est celui que l'enfant reproduit d'instinct en tremblant devant l'orage, en invoquant le soleil et la pluie, en personnifiant tous les objets de la nature, les arbres, les sources et les nuages. Les simples mythes de cette religion des laboureurs aryens sont passés de génération en génération, de culte en culte, et sous les mille changements que leur a fait subir le mélange d'éléments divers, on peut les distinguer encore ; même les noms des dieux anciens ne sont point oubliés. Telle fable que la vieille paysanne de la Thuringe, des Abruzzes ou du Limousin raconte dans les longues veillées d'hiver, ressemble trait pour trait aux récits qui se font le soir dans les cabanes du Dekkan ou du Radjpoutana; de l'estuaire du Mekong aux caps Finisterre de l'Europe, telle pratique superstitieuse est toujours observée par le paysan dans les actes importants de son existence, bien que le sens primitif de la cérémonie lui soit complètement inconnu.

Et tandis que ce fonds commun se maintenait dans l'esprit populaire, de l'une à l'autre extrémité de l'Ancien Monde, les progrès accomplis dans les hauteurs de la pensée, chez les nations parentes que sépare le « Caucase indien », se faisaient suivant une évolution correspondante. Les philosophes hindous abordaient les grands problèmes de la vie avec la même audace et la même largeur de vues que le firent plus tard les métaphysiciens de la Grèce et ceux de l'Occident; en même temps, les rap-

sodes racontaient les actions des héros et peu à peu se formaient de prodigieuses épopées dont l'écho lointain se retrouve dans l'Iliade; les fables et les contes faisaient passer en proverbe la « sagesse des Indes » ; le drame naissait, mêlé d'abord aux hymnes des temples, et bientôt prenait son essor en toute liberté pour atteindre à une puissance de sentiment et d'expression qui n'a jamais été dépassée. Et la langue même dans laquelle ces œuvres admirables étaient écrites, n'est-elle pas sœur des idiomes « aryens » qui ont graduellement prévalu en Europe, et qui, dans le Nouveau Monde et en Australasie, sont parlés maintenant par plus de cent millions d'hommes? Parmi les langues à flexions, en est-il de plus riches, de plus souples, de plus sonores que ce beau sanscrit, où les philologues, qui l'étudient passionnément, retrouvent avec joie les radicaux et les formes primitives de leurs propres langages européens? C'est par la parole, c'est-à-dire par la pensée devenue vivante, que maints peuples sont arrivés à reconnaître leur vraie parenté. L'Inde est la sœur de l'Europe ; depuis qu'elle a été découverte à nouveau par la critique, elle a fourni aux chercheurs occidentaux, plus que tout autre pays, les éléments qui leur ont permis de reconnaître et de classer trois sciences nouvelles : la philologie, la mythologie et la jurisprudence comparées[1]. N'est-ce pas aussi aux Hindous que l'on doit le système décimal et l'emploi du zéro[2]? Sauf l'invention de l'écriture phénicienne, origine commune des alphabets indiens aussi bien que des lettres grecques et latines[3], est-il une seule découverte qui ait plus contribué que cette méthode de numération aux progrès accomplis par l'humanité dans la connaissance de la planète et l'exploitation de ses trésors?

Toutefois le monde « aryen » qui commence au versant méridional de l'Hindou-kouch, par le bassin de l'Indus, resta toujours parfaitement distinct des nations parentes de l'Occident. Les Indes sont parfaitement délimitées, sinon au nord-est, du côté de la Chine, du moins à l'ouest et au nord-ouest, du côté de la Perse, par des régions sans eau, des plateaux incultes, de hautes montagnes revêtues de neiges. Ces frontières géographiques sont tracées avec trop de netteté pour qu'elles ne soient pas devenues aussi des frontières ethnologiques, malgré les expéditions des conquérants et les annexions temporaires : de part et d'autre, les divers peuples parents par leurs idiomes ont suivi une évolution différente. Cependant les seuils des

[1] H. Sumner Maine, *Effects of the observation of India on modern European thought*; — Angelo de Gubernatis, *Memoria intorno a' viaggiatori Italiani nelle Indie Orientali.*

[2] Chézy et J. L. Burnouf, *Vajnadattabada*; — Reinaud, *Mémoire sur l'Inde;* — E. E. Thomas, *Ancient Indian Numerals.*

[3] Fr. Kopp, *Bilder und Schriften der Vorzeit;* — Albrecht Weber, *Indische Skizzen.*

montagnes par lesquels les ancêtres aryens des deux versants avaient été en relations mutuelles ne sont pas assez élevés, assez obstrués de neiges, pour que les communications aient été jamais interrompues entre les Indes Orientales et l'Asie antérieure. Armées et caravanes connaissaient le chemin du col de Bamian et d'autres passages de l'Hindou-kouch et savaient descendre vers les plaines de l'Inde par la voie historique tracée sur les bords de la rivière de Caboul. Si les peuples de l'Europe cessèrent à diverses époques d'avoir des rapports directs ou indirects avec l'Hindoustan, la cause en était aux guerres d'invasion qui s'interposaient entre les deux extrémités du monde aryen.

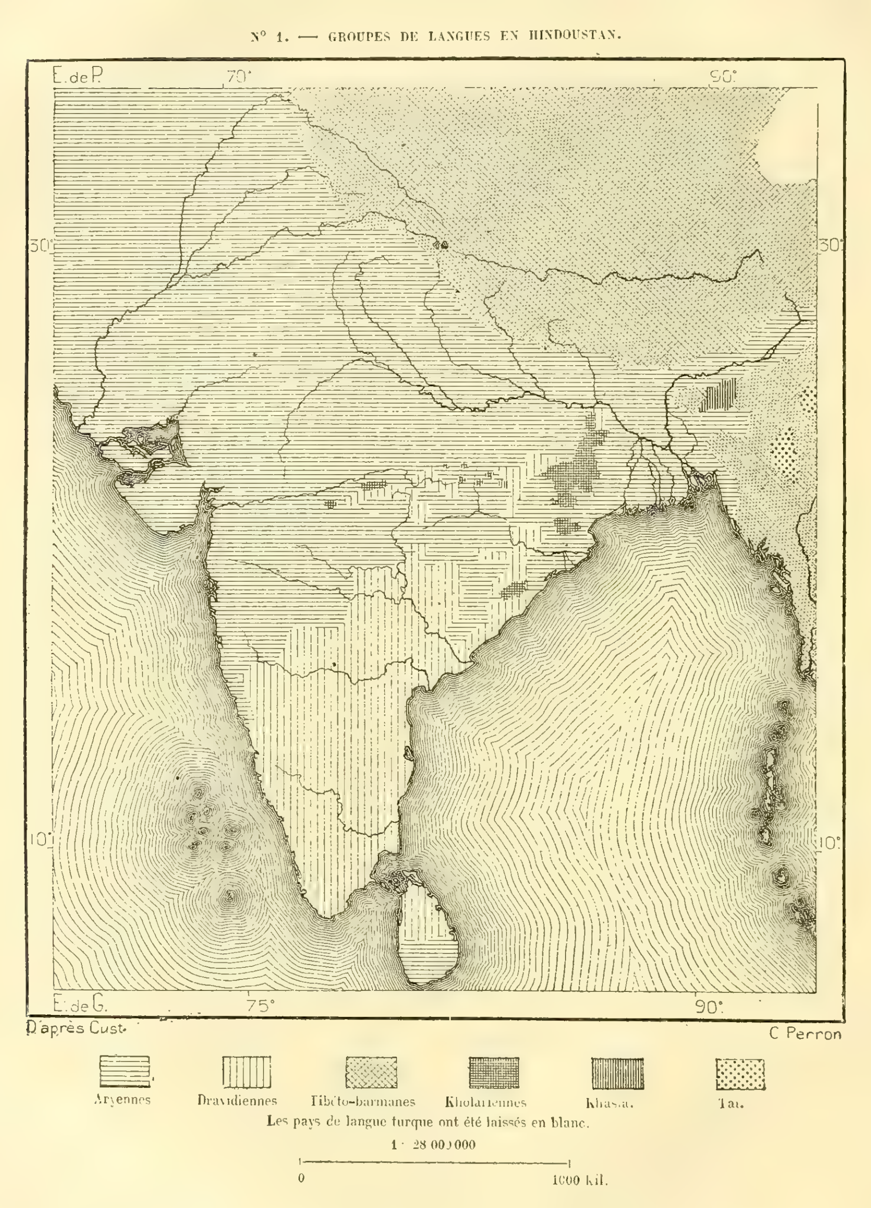
Dans leur ensemble, les terres auxquelles on applique le nom d'Indes Orientales n'offrent pas un tout géographique aussi bien limité que le continent d'Europe, et en conséquence l'histoire n'y présente pas le même caractère d'unité. Il est vrai que l'Inde Cisgangétique, considérée isolément, est une des contrées qui ont le plus de précision géométrique dans leurs limites extérieures. La mer et les montagnes la découpent en une surface polygonale presque régulière; mais l'Inde Transgangétique est loin d'avoir des contours aussi précis sur ses frontières continentales; au contraire, les chaînes de montagnes et les vallées fluviales y sont disposées de telle sorte, que de la Barmanie, du Laos et de l'Annam aux provinces de l'empire du Milieu, il se trouve partout une zone de transition graduelle; ainsi que le dit le nom d'Indo-Chine, proposé d'abord par Malte-Brun[1] et communément employé depuis l'éminent géographe pour la péninsule sud-orientale de l'Asie, cette terre appartient géographiquement, aussi bien qu'historiquement, aux deux mondes voisins. Quant aux îles et aux archipels, leur dispersion même au milieu des mers en fait autant de petits domaines à part, dont quelques-uns sont rarement visités, soit à cause des récifs qui les défendent, des laves qui les dévastent ou des forêts impénétrables qui les recouvrent. Même sur le continent, mainte région des Indes est parsemée d'eaux stagnantes et revêtue de jongles qui forcent les voyageurs à de grands détours.

Ainsi divisées en parties bien distinctes, les Indes Orientales ne sauraient se comparer à l'Europe pour l'ampleur du mouvement historique. L'Inde ne vit se former aucun empire comparable à ce monde romain qui comprenait presque tout le bassin de la Méditerranée et n'était limité, au nord que par les vagues de l'Atlantique et les immenses forêts de la Germanie, au sud que par les déserts d'Afrique. Quoique l'immense « paix ro-

[1] *Géographie universelle*, tome V.

maine » ait été troublée et que l'Europe soit divisée maintenant en plusieurs États, parfois ennemis, cependant les nations de presque tout le continent sont moralement et intellectuellement assez rapprochées les unes

N° 1. — GROUPES DE LANGUES EN HINDOUSTAN.



des autres pour se dire issues de la même race, parler des langues d'une même origine, puiser dans le même fond de mythes et d'idées, participer à une civilisation commune, dont les discordances locales diminuent de jour en jour. Dans les Indes, au contraire, les distinctions de races sont restées relativement très précises; même dans l'Hindoustan proprement

dit, il n'existe pas moins de cinq races bien délimitées, à la fois par l'apparence physique, les mœurs et les langues. La race dont l'influence est prépondérante, celle des « Aryens », dont les purs représentants vivent dans le haut bassin du Gange, en vue des monts sacrés Djamnotri et Gangotri, ne comprendrait que dix millions d'individus, si l'on se borne à compter ceux qui portent le nom de brahmanes; mais en dépit de l'institution des castes, qui d'ailleurs est d'origine postérieure à l'époque des invasions, et que le bouddhisme suspendit pendant des siècles, les Aryens vainqueurs se mélangèrent diversement avec les aborigènes. Tandis qu'ils s'indianisaient eux-mêmes, ils aryanisaient graduellement les peuplades de la Péninsule ; dans les régions septentrionales et moyennes de l'Inde, et dans l'île de Ceylan, on ne compte pas moins de 170 millions d'hommes qui parlent des langues aryennes. L'Inde méridionale constitue dans son ensemble une autre région glossologique, celle des idiomes dravidiens. Dans les provinces centrales, des populations encore à demi sauvages, telles que les Kohl, les Moundah, les Santhal, les Gond, d'autres encore, qui descendent probablement des anciens maîtres de la Péninsule, refoulés peu à peu vers les pays montueux et boisés de l'intérieur, parlent des langages d'une troisième famille, à laquelle on donne généralement le nom de kohlarienne, d'après l'un des peuples principaux du groupe autochthone. Une autre tribu, celle des Khasi ou Khasia, qui vit dans une région montagneuse, entre le bassin du Brahmapoutra et celui de l'Irraouaddi, constitue à elle seule une quatrième famille, parfaitement distincte de toutes ses voisines par son langage. Enfin les idiomes bod ou tibéto-barmans de l'Himalaya et de l'Indo-Chine occidentale, les langues taï ou du groupe siamois, moï ou du groupe annamite, et les nombreux parlers compris sous le nom de malais sont autant de divisions nettement tranchées, témoignant de l'extrême diversité des origines. Cust ne compte pas moins de 243 langues distinctes dans les Indes Orientales, offrant toutes les transitions imaginables, des idiomes monosyllabiques de l'Indo-Chine aux riches langages à flexion de l'Hindoustan, dérivés du sanscrit[1].

Le domaine des religions qui naquirent dans les plaines septentrionales de l'Inde s'étendit, grâce à la propagande, beaucoup plus loin que l'aire des langues aryennes, et ces cultes apportèrent avec eux la civilisation correspondante. Quoi qu'on en ait dit, le brahmanisme, qui succéda aux anciennes cérémonies védiques, chercha, comme toutes les autres reli-

[1] Robert Cust, *Les Religions et les Langues de l'Inde.*

gions, à conquérir le monde; il poussa même ses conquêtes jusque dans l'île de Java et dans ses voisines Bali et Lombok, où l'on retrouve encore son influence dans le dialecte, les traditions, les mœurs, les arts, les institutions politiques. Toutes les langues des Indes Orientales gardent au moins les traces des mythes et des épopées que leur enseignèrent les missionnaires hindous; jusque chez les peuplades païennes des îles malaises et des forêts de l'Indo-Chine se voient des cérémonies rappelant par quelques traits les rites qui se pratiquaient jadis dans le pays des Sept Rivières. Mais la propagande des disciples de Bouddha fut bien autrement active que celle des religions brahmaniques. Avec un zèle qui ne fut jamais dépassé, les hérauts de la « Grande Doctrine » allèrent à la recherche de tous les peuples, barbares ou civilisés, pour leur annoncer la bonne nouvelle d'égalité, de renoncement, de justice et d'amour fraternel. Ils dépassèrent même les bornes des Indes Orientales, et franchissant l'Hindou-kouch, le Pamir, l'Himalaya, ils tentèrent la conquête morale des contrées qui s'étendent par delà ces monts jusqu'à l'océan Pacifique. Leur foi subjugua les populations du Tibet, de la Mongolie, de la Chine, du Japon, et l'influence s'en fit sentir, sous la forme du chamanisme, aux bords mêmes des eaux polaires, chez les Tchouktches, les Toungouses et les Samoyèdes; encore pendant la moitié de ce siècle, avant les grandes révolutions chinoises et le prodigieux accroissement de la race blanche en Europe et dans le Nouveau Monde, la religion de Bouddha avait un nombre d'adhérents beaucoup plus considérable que le culte catholique et les diverses sectes qui se réclament du nom de Jésus-Christ. Mais tandis que le bouddhisme se répandait ainsi en dehors de sa patrie, apportant avec lui les idées hindoues, et en mainte contrée la connaissance de sa langue sainte, le pali, et de l'écriture « divine », le nagari, il perdait peu à peu son empire dans l'Hindoustan et même était çà et là brutalement refoulé dans les hautes vallées des montagnes; l'esprit de caste, représenté par les cultes divers d'origine brahmanique, avait repris le dessus. Plus tard une troisième religion, celle de l'Islam, fut importée de l'Asie occidentale par la propagande et par les armes, et c'est précisément dans le pays sacré des « Sept Rivières », devenu maintenant le Pandjab ou les « Cinq courants », que la foi nouvelle a pris le plus d'importance : ainsi les religions succèdent aux religions sur le même sol, de même que dans une forêt les espèces d'arbres changent de siècle en siècle par un phénomène de rotation naturelle. Suivant les grands chemins de commerce avec les navires arabes, le mahométisme se répandit aussi dans les archipels du sud-est de l'Asie, en se superposant aux diverses religions locales. Quant au christianisme, il ne devint religion dominante que

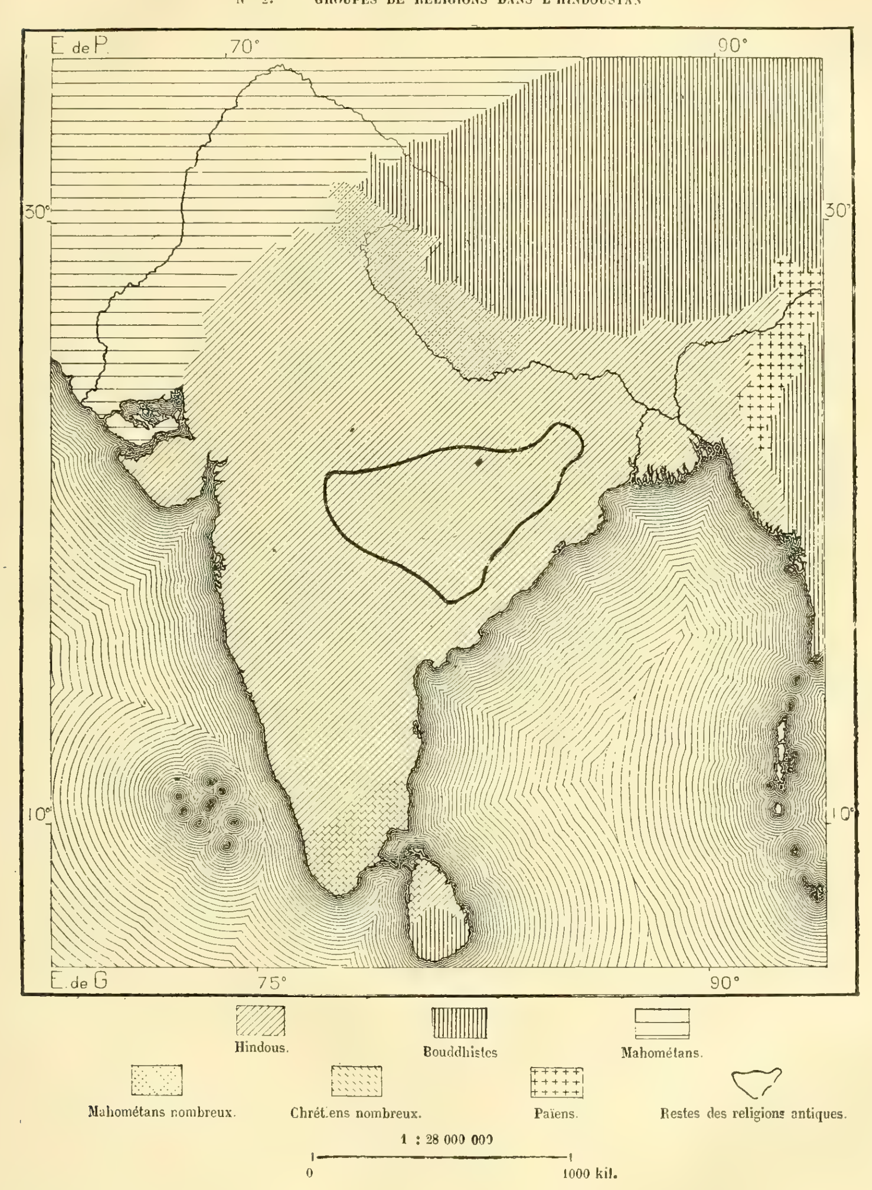


LE BANDERPOUNTCH OU DJAMNOTRI. — VUE PRISE DES HAUTEURS DE BARSOU, AU SUD-EST

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



dans les pays où il fut imposé par la force, comme naguère à Calicut et à Ceylan; mais dans tous ces districts le catholicisme perdit bientôt sa prééminence apparente sur les cultes nationaux en cessant d'être religion d'État.



N° 2. — GROUPES DE RELIGIONS DANS L'HINDOUSTAN

Depuis les âges lointains des migrations aryennes, les populations de l'Inde eurent toujours un rôle passif dans l'histoire des guerres et des invasions. Au point de vue moral, la force d'expansion du génie hindou fut des plus considérables, ainsi que le prouvent les triomphes du boud-

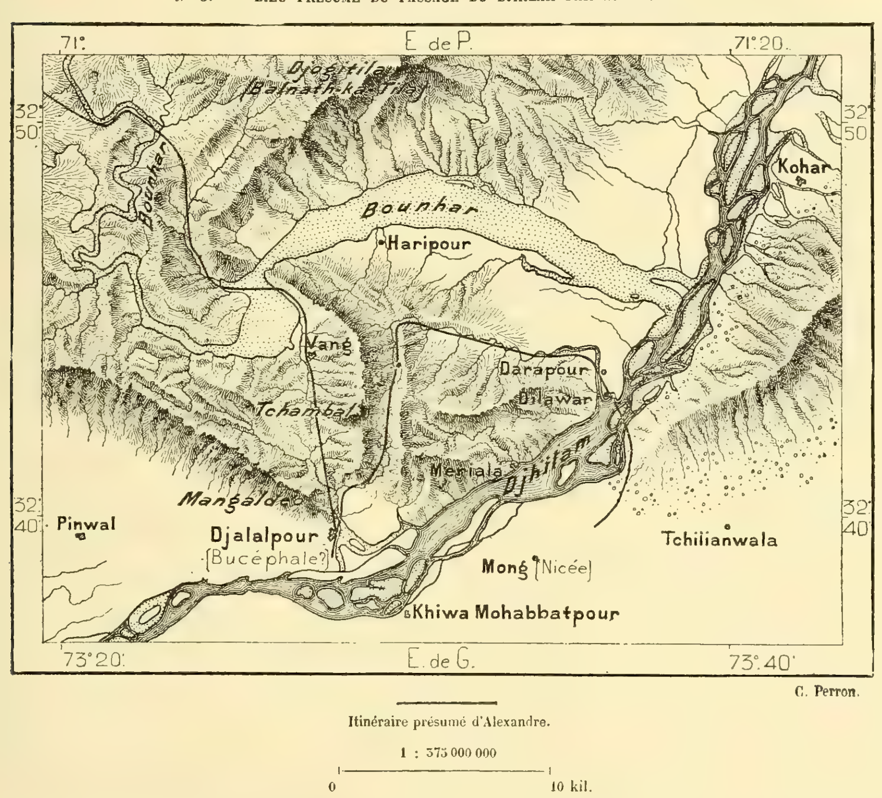
dhisme dans toute l'Asie orientale et l'action profonde que les idées, les traditions et les mythes d'origine indienne exercèrent sur les philosophes et les théologiens de l'Asie antérieure, de l'Égypte et de la Grèce, pendant la période qui prépara l'avènement du christianisme. Mais au point de vue matériel les peuples hindous, non encore arrivés à la constitution de leur propre unité politique, ne pouvaient songer à déborder sur les contrées voisines. D'ailleurs, quel pays eût pu leur paraître désirable en comparaison de leur patrie, si riche en produits de toute espèce, si belle, avec ses eaux courantes, ses forêts et ses montagnes? Les terres limitrophes, au nord-est les collines habitées par des tribus de pillards, au nord les forêts insalubres et les monts neigeux, à l'ouest les âpres défilés et le morne désert, étaient pour eux des régions redoutables où ne se hasardaient que des marchands, cheminant en caravanes. A l'exception de ces mystérieux Tsiganes, que l'on croit être les descendants des Djat ou des Bandjari chassés des bords du Sind par les Arabes, au huitième et au neuvième siècle, mais qui s'associèrent à d'autres exilés de l'Inde, — peut-être à cette caste de chaudronniers voyageurs qui introduisirent le bronze en Occident[1], — aucune émigration en masse de populations hindoues ne se fit pendant les temps historiques; aucune marche conquérante n'eut son point de départ dans les plaines de l'Hindoustan pour se porter au delà des monts dans l'Asie occidentale. Quoique riverains de la mer sur un développement côtier d'environ 6000 kilomètres, les Hindous ne furent jamais de grands navigateurs, et l'expatriation était même interdite aux deux castes élevées. Il est vrai que des Banig yana ou Banians hindous, venus pour la plupart du Goudzerat et de la côte voisine, se rencontrent dans tous les ports de la mer d'Arabie; toutefois c'est par l'entremise des Arabes que de tout temps, depuis l'époque d'Hiram et de Salomon jusqu'au voyage de Vasco de Gama, se fit la plus grande partie du commerce extérieur de la Péninsule.

Mais que de souverains ambitieux, que de généraux avides de gloire et de fortune tentèrent la conquête de ces Indes, dont le nom même était devenu le synonyme de richesses infinies! C'est de là que venaient les étoffes précieuses, les armes incrustées, les ivoires sculptés, les perles, les diamants et l'or; les peuples de l'Occident attribuaient à cette contrée tous les trésors des pays de la fable. Sémiramis aurait envoyé déjà ses armées jusqu'au Sindhou; Cyrus aurait marché lui-même vers les confins de l'Inde, et la légende dit qu'au retour tous ceux qui l'accompagnaient périrent dans

[1] Paul Bataillard; — Girard de Rialle, *les Peuples de l'Asie et de l'Europe*.

les déserts de la Gédrosie, c'est-à-dire le Baloutchistan méridional. Darius, fils d'Hystaspes, reprit les projets de Cyrus; vers le commencement du cinquième siècle de l'ère ancienne, la première expédition vraiment historique des Perses, qu'avait préparée, quelques années auparavant, nous dit Hérodote, une reconnaissance géographique de Scylax de Caryanda, se fit dans les pays du Sindhou, ainsi qu'en témoignent des inscriptions persanes[1]. Vainqueur des Perses, Alexandre le Macédonien ne voulut pas

N° 3. — LIEU PRÉSUMÉ DU PASSAGE DU DJHILAM PAR ALEXANDRE.



C. Perron.

Itinéraire présumé d'Alexandre.

1 : 373 000 000

0 10 kil.

rester en arrière de leurs exploits; il résolut même de les dépasser, en « ouvrant aux nations du monde connu, dit Quinte-Curce, des régions que la nature avait tenues longtemps cachées ». Il franchit en effet l'Indus; suivant au sud-est une direction parallèle aux premiers contreforts de l'Himalaya et sans doute peu différente de cette « route royale », doublée maintenant d'une voie ferrée, qui fut toujours le grand chemin des cols de l'Hindou-kouch vers les plaines du Gange, il força le passage de l'Hydaspe ou Djhilam, probablement à une trentaine de kilomètres en aval

[1] Lassen; — Oppert. — Vivien de Saint-Martin.

de l'endroit où s'élève actuellement la ville du même nom[1]. L'aspect des lieux confirme entièrement les descriptions des anciens auteurs; on y retrouve notamment la vallée latérale par laquelle Alexandre fit sa marche de nuit pour surprendre les troupes de Porus, et la montagne qui domine au nord toute la contrée porte encore le nom de « mont du Soleil » ou Balnath-ka-tila, comme aux temps où Porus y consulta l'oracle. Au delà du Djhilam, Alexandre traversa successivement deux autres fleuves de la Pentapotamie, l'Acesines (Tchinab) et l'Hydraotes (Ravi); mais son armée, lasse de conquérir le monde, le força de s'arrêter sur la rive de l'Hiphase (Beïah), où il dressa douze autels à sa propre gloire : des hauteurs qui s'élèvent au nord, dans le pays de Mandi, sont encore désignées sous le nom de Sikandar-ka-dhar ou « montagnes d'Alexandre »[2]. Là se trouvèrent longtemps les bornes du monde connu, ainsi que l'indique la Table de Peutinger : « au delà, il n'y a plus que le fleuve Océan, qui enserre tout le continent, c'est-à-dire le monde »[3]. Revenant sur ses pas jusqu'au lieu de sa victoire, sur les bords du Djhilam, où il avait fait bâtir d'un côté la ville de Nicée, de l'autre celle de Bucéphale, il descendait ensuite le cours de la rivière jusqu'à l'Indus, puis ce fleuve jusqu'à la mer, explorant les bras fluviaux, les embouchures et les ports et fondant des cités aux endroits favorables, afin d'établir des communications permanentes entre l'Orient et l'Occident[4]. L'exploration scientifique de l'Inde était commencée. Depuis cette époque, les chemins de la Péninsule ne furent pas oubliés par les Asiates occidentaux, et jusqu'aux temps de Justinien, des négociants de Rome, de Byzance ou d'Alexandrie se rendirent directement dans les Indes, sur les traces du roi de Macédoine. Un envoyé de Seleucus Nicator, Mégasthène, pénétra beaucoup plus avant dans l'intérieur de l'Hindoustan, puisqu'il visita la cité de Palibothra, dans la basse plaine du Gange. Le roi Sandrocottus, qui le reçut à sa cour, était sans doute le fameux Chandragupta des annales hindoues; c'est le premier personnage auquel s'appliquent à la fois les récits des historiens grecs et ceux des auteurs hindous.

Après le passage d'Alexandre, la première grande invasion fut celle des Musulmans. Dès le commencement du huitième siècle, les Arabes arrivaient dans la vallée de l'Indus, et pendant les huit cents années qui se suc-

[1] Burnes, *Voyage à Boukhara;* — Cunningham, *Ancient Geography of India;* — Carl Ritter, *Asien.*

[2] Moorcroft; — Vigne; — Vivien de Saint-Martin, *Étude sur la géographie grecque et latine de l'Inde*, 2e mémoire.

[3] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

[4] Carl Ritter, *Asien;* — Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

cédèrent jusqu'à la fondation du puissant empire mahométan dit du « Grand Mongol », la frontière nord-occidentale de l'Hindoustan resta presque toujours ouverte aux envahisseurs. Mais le sultan Baber, conquérant de l'Inde septentrionale, n'avait pas encore franchi les cols qui mènent du Turkestan dans le bassin du Sind, que déjà les navigateurs européens, doublant le cap de Bonne-Espérance, enlevaient aux sentiers de l'Hindou-kouch une grande partie de leur importance historique pour le commerce et pour la guerre; en contournant l'Ancien Monde, les navires portugais avaient, pour ainsi dire, obligé l'Europe à faire volte-face; au lieu de regarder vers l'Orient par-dessus l'Égypte et la Perse, c'est vers le sud qu'elle se tournait pour se mettre en relation avec les Indes. Lisbonne, et non plus Venise, avait à distribuer les trésors importés de la péninsule Gangétique : l'équilibre du monde se trouvait changé. Désormais les puissances maritimes de l'Europe étaient plus rapprochées de l'Inde que les États de l'Asie centrale, sinon pour la distance, du moins pour le temps du voyage, et par conséquent disposaient d'avantages supérieurs à ceux des anciens conquérants. Les Portugais ne se contentèrent pas de trafiquer avec les villes du Malabar : ils eurent bientôt pris pied dans la Péninsule, mais peu de temps s'écoula sans que des rivaux se présentassent pour leur disputer et pour agrandir le territoire conquis. Hollandais, Anglais, Danois, Français vinrent successivement établir leurs comptoirs sur le sol des Indes, et pendant un temps on put même se demander si Dupleix ne donnerait pas à la France l'empire du Dekkan ; toutefois, abandonnées par la mère-patrie, les petites bandes françaises furent anéanties par les troupes de la compagnie anglaise des Indes, et celle-ci, possédant toutes les grandes places de commerce et les points stratégiques, devint la puissance souveraine.

Dès le commencement du siècle, en 1803, les Anglais s'emparaient de la capitale du Grand Mongol et faisaient du successeur d'Akhbar un simple pensionnaire de la « Compagnie » ; puis, successivement, ils subordonnaient à leur pouvoir tous les radjahs de la Péninsule ou même annexaient simplement leurs domaines à l'empire anglo-indien. Maintenant, l'impératrice des Indes gouverne directement ou indirectement plus de 260 millions d'hommes en Hindoustan; elle possède aussi la partie la plus riche de la Barmanie et commande à presque tous les roitelets de la péninsule de Malacca; à l'extrémité même de cette presqu'île, au point de passage obligé de tous les navires qui doublent le sud-est du continent d'Asie, elle a ouvert le grand marché de Singapour au commerce du monde. De son côté, la France a pris, en Cochinchine et dans le Cambodge, un

domaine plus considérable que ne le furent, au dernier siècle, ses possessions de l'Hindoustan. Enfin, les Chinois, sans avoir annexé directement au « royaume Fleuri » le moindre promontoire, le moindre îlot des terres indiennes, profitent plus de ces contrées que mainte puissance européenne : par l'industrie, le commerce, la colonisation, ils doivent être considérés comme de véritables conquérants; on peut dire que Siam leur appartient économiquement plus qu'aux Siamois eux-mêmes. Dans toutes les Indes Orientales, les seules populations vraiment indépendantes sont celles du Nepal et du Bhoutan, et des tribus à demi policées ou sauvages des vallées himalayennes, des forêts indo-chinoises, de quelques îles malaises.

Si ce n'est dans quelques régions de la frontière tibétaine, telles que le Bhoutan et le haut Assam, la péninsule de l'Hindoustan est déjà bien connue au point de vue du relief géographique, et les cartes de quelques-unes de ses provinces égalent en précision celles des contrées de l'Europe occidentale; mais l'Inde Transgangétique n'a été régulièrement explorée que dans les possessions anglaises et françaises et le long du littoral marin. Un singulier contraste existe à cet égard entre les côtes de l'Indo-Chine et les pays de l'intérieur. Tandis que des milliers de navires passent chaque année dans le détroit de Malacca, la plupart des contrées du Laos et de la Barmanie du nord sont restées jusqu'à maintenant en dehors des itinéraires européens, et même les vallées des grands fleuves ne sont pas encore toutes reconnues. Mais il est impossible que cet état d'ignorance, relativement aux contrées si curieuses qui séparent le golfe du Bengale de la haute vallée du Yangtze kiang, puisse durer longtemps. Poussés par les intérêts du commerce, les peuples cherchent partout à se rapprocher les uns des autres par des voies directes, en abandonnant les longs détours au delà des péninsules. De même que, de Marseille à Bombay, les voyageurs préfèrent le passage de Suez à la longue circumnavigation de l'Afrique et qu'un jour ils suivront d'Europe en Asie l'une ou l'autre des voies ferrées passant par Constantinople et la vallée de l'Euphrate ou par le Caucase et le Khaïber, de même Calcutta s'unira aux villes de la Chine orientale par des routes diverses; ce sont précisément des régions presque inconnues de nos jours que traversera l'une des voies les plus fréquentées de la planète. L'Inde et la Chine, les deux contrées les plus populeuses du monde, renfermant à elles seules la moitié de la population terrestre, n'ont pas encore de route qui les unisse, tant il est vrai que l'homme commence à peine d'aménager le globe dont il se dit le maître.


L'INDE ANGLAISE
BOMBAY
MADRAS
Pondichéry
GONDWANA
HAIDARABAD
Colombo
Trivandrum



CHAPITRE II

L'HINDOUSTAN

I

VUE GÉNÉRALE DE LA CONTRÉE

Ce nom, d'origine persane, Hindoustan ou « Terre des Hindous », n'est autre, sous une forme légèrement différente, que l'antique appellation Inde ou India, appliquée à la Péninsule depuis une époque antérieure à l'histoire. Quelle est l'origine de ce mot qui, lors des grandes découvertes du quinzième et du seizième siècle, était employé pour toutes les contrées de la zone tropicale et qui désigne encore les Antilles et les terres riveraines de la mer des Caraïbes, aussi bien que les presqu'îles et les îles du sud-est de l'Asie? D'après la plupart des commentateurs, ce nom serait simplement celui du fleuve Sindhou[1], transformé en Hindhou, Indos, Indus, par les peuples occidentaux : toute la péninsule aurait été nommée d'après

[1] Les grandes difficultés relatives à la nomenclature géographique de l'Hindoustan sont désormais écartées par l'adoption définitive du procédé de transcription qu'a proposé Hunter, d'après la méthode de Stanislas Julien, et qui est maintenant accepté par la Société de Géographie de Londres, les diverses compagnies savantes et la plupart des journaux de l'Inde, les administrations locales et le gouvernement. Il est vrai qu'une rigoureuse reproduction des sons hindous en caractères latins est impossible, puisque le sanscrit a cinquante signes et que l'alphabet latin en a seulement la moitié; mais la nouvelle méthode a du moins le précieux avantage de rendre approximativement les noms en laissant aux lettres le son normal qu'elles ont dans presque toutes les langues d'origine latine et surtout dans les dialectes mêmes de l'Hindoustan. Ainsi disparaîtra peu à peu l'étrange confusion que présentaient les cartes et les documents géographiques, où telle ville portait jusqu'à onze noms différents, plus ou moins justifiés par la prononciation des indigènes dans les divers langages de la contrée. Dans ce volume, nous nous servirons invariablement de la méthode de transcription qu'a fait adopter Hunter, en remplaçant toutefois l'*u* et l'*oo* par l'*ou*, conformément à l'orthographe française, et en écrivant *ch*, *tch* et *dj* au lieu de *sh*, *ch* et *j*, quand l'usage n'en a pas décidé autrement.

le courant qui arrosait les champs des Aryens primitifs. Mais cette étymologie a paru trop simple pour avoir été universellement acceptée. Déjà le pèlerin bouddhiste Hiouen-thsang dérivait le nom de la contrée des mots *in tou*, ayant le sens de « lune », parce que les prêtres éclairaient le pays en reflétant comme la lune la lumière du soleil[1]. D'autres retrouvent dans le nom de l'Inde celui du dieu Indra, qui est aussi la divinité dont le bras dirige la lune dans les cieux : l'Hindoustan serait donc par excellence le monde « sublunaire ». La Péninsule porte également diverses appellations poétiques : c'est la Soudarçana ou la « Belle à voir », c'est la Bharata varcha, la « Contrée Fertile », la « Fleur de Lotus », ou bien Djambou dvipa, « l'Ile du Jambosier », ainsi nommée en l'honneur d'une élégante myrtacée (*Eugenia jambolana*) des Indes; sur un des monts de l'Himalaya, se dresse un de ces arbres, « saint, immortel, touchant les cieux, chargé de fruits qui tombent sur la terre avec fracas et laissent couler leur suc en rivière »[2]. Quant aux noms d'Arya varta, Arya bhoumi, Arya deça, « terre, district ou pays des Aryas », donnés à la contrée par la race conquérante, ils ne pouvaient s'appliquer qu'aux régions occupées par les Aryas, c'est-à-dire au bassin des « Sept Rivières » et aux campagnes qui s'étendent à l'est jusqu'à la Djamna. L'histoire des Aryas védiques s'arrête à l'époque où ces immigrants du nord-ouest arrivent aux bords du Gange[3]. Mais leurs successeurs, privilégiés de la haute caste, devaient aussi réclamer tout le pays qu'ils habitaient comme étant leur domaine particulier; Hiouen-thsang, parmi d'autres noms de l'Inde actuelle, mentionne celui de « royaume des Polomen », c'est-à-dire des Brahmanes.

Les limites naturelles de l'Hindoustan sont si clairement dessinées, que l'unité de la Péninsule, même appartenant à des races différentes et divisées en Etats ennemis, ne cessa jamais d'être comprise; comme autrefois l'Italie, l'Inde eut toujours la valeur d'une « expression géographique ». Sur un développement total évalué à 12 000 kilomètres, la mer et les montagnes enceignent complètement la contrée, immense territoire qui n'a pas moins de 3 750 000 kilomètres carrés de superficie, soit plus de douze fois la surface des Iles Britanniques ou plus du tiers de l'Europe[4], et qui s'étend

[1] Stanislas Jullien, *Histoire de la vie de Hiouen-thsang*.

[2] *Maha Bharata, Bhishma Parva*, stances 272 à 277, traduction d'Hippolyte Fauche.

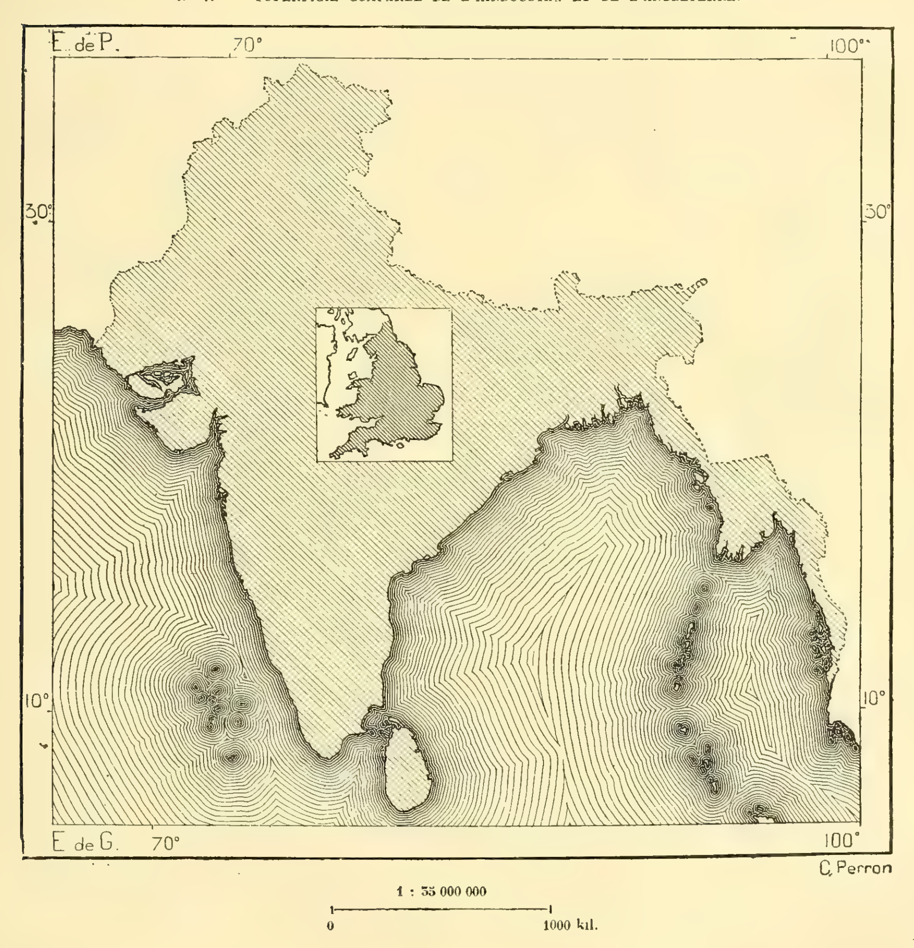
[3] Chr Lassen; — Vivien de Saint-Martin; — Cunningham; — Marius Fontanes, *L'Inde védique*.

[4] Superficie de la Péninsule, y compris les possessions françaises et portugaises, le Nepal, le Bhoutan, les petits États indépendants de l'Himalaya et le Singp'o, mais sans Manipour, Djittatong et la Barmanie anglaise : 3 753 558 kilomètres carrés.

Superficie de l'Hindoustan, avec Ceylan, les Laquedives, les Maldives et les îlots de Tchagos : 3 826 034 kilomètres carrés.

des régions équatoriales jusqu'à plus de 12 degrés dans l'intérieur de la zone tempérée. Il est vrai que des érudits brahmanes et des géographes européens, entraînés par la manie des divisions conventionnelles, ont voulu donner le cours de l'Indus pour limite nord-occidentale à l'Hindoustan; mais ce n'est pas le lit changeant des rivières, ce sont les montagnes avec leurs zones de climats, avec leurs populations ayant un genre de vie tout

N° 4. — SUPERFICIE COMPARÉE DE L'HINDOUSTAN ET DE L'ANGLETERRE.



différent de celui des plaines, qui constituent les véritables limites. Les indigènes du bassin de l'Indus ne s'y sont jamais trompés; de tout temps, ils ont compris le contraste qui existe entre la « région chaude », où se trouvent leurs villes, et la « région froide » des plateaux et des hautes vallées que peuplent les Afghans; ce sont les monts connus de nos jours sous les noms de Sefid-koh, Soulaïman-dagh, Khirtar, qu'ils regardent comme la frontière naturelle de leur patrie. Si les brahmes zélés pour la

pureté de leur foi ont interdit aux fidèles de traverser l'Indus, cette défense de date récente a pour cause les invasions mahométanes qui ont changé les religions dans le nord-ouest de l'Inde. Tandis que des communautés brahmaniques se rencontrent encore en assez grand nombre dans toutes les parties du Pandjab situées à l'orient de l'Indus, elles sont fort rares à l'occident du grand fleuve.

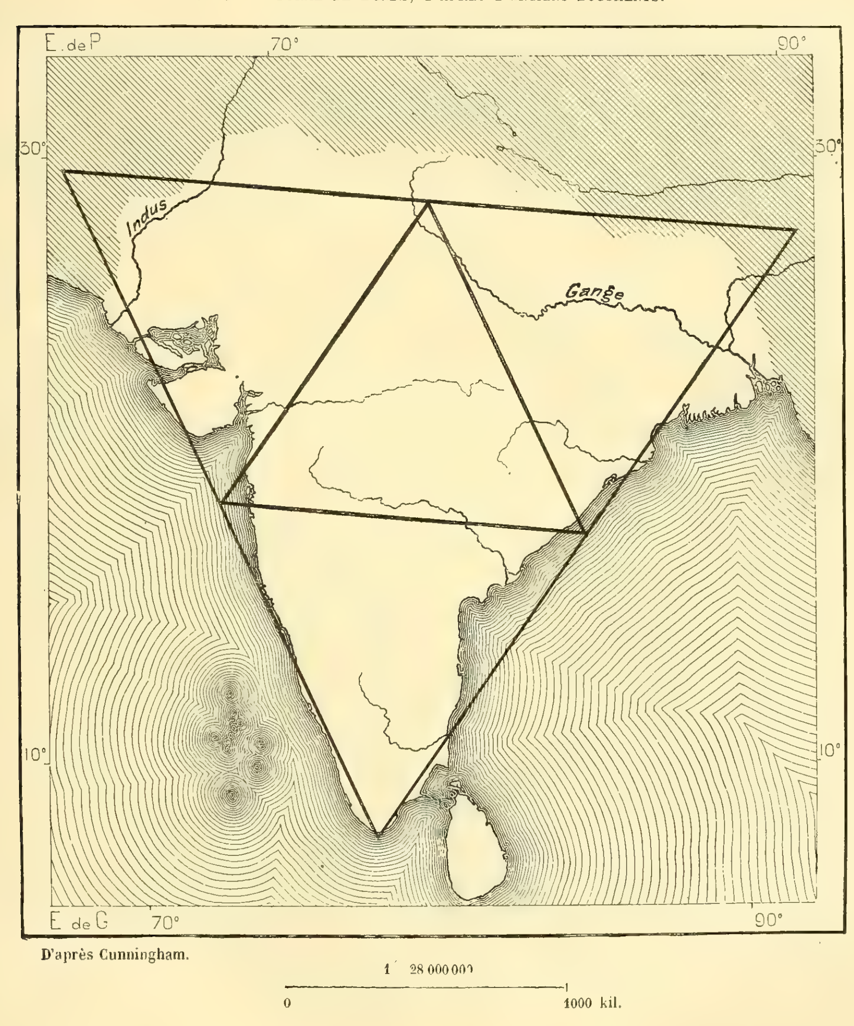
Dès l'origine des temps historiques, les Hindous connaissaient la vraie forme de la péninsule qu'ils habitent; lorsque les géomètres de l'expédition d'Alexandre arrivèrent aux bords de l'Indus, les renseignements qu'on leur donna et qui furent confirmés plus tard aux ambassadeurs des rois de Syrie, leur permirent de dresser une carte parfaitement exacte dans ses contours généraux. D'après Ératosthène, qui utilisa les données des explorateurs grecs, l'Inde a la forme d'un quadrilatère aux côtés inégaux, et la longueur qu'il donne à ces différents côtés coïncide, à peu de chose près, avec les véritables dimensions. Mais quoique la régularité du pourtour de la Péninsule n'ait rien de géométrique, cependant le bel équilibre de la contrée, entre les deux mers qui la baignent à l'orient et à l'occident, et à la base des monts superbes qui la dominent au nord, devait entraîner les savants hindous à s'exagérer le rythme des formes extérieures de leur patrie. Dans la description que le sage Sandjaya fait de la Terre[1], des érudits ont cru comprendre que l'Hindoustan lui apparaissait sous la forme d'un triangle équilatéral parfaitement régulier, divisé en quatre triangles secondaires, égaux les uns aux autres[2]; mais dans le même récit Sandjaya compare aussi, plus poétiquement, quoique avec moins de justesse, le « cercle de la Djambou dvipa » à un disque de guerre, puis à un lotus à quatre pétales. Cette dernière comparaison entre le pays et la « fleur sacrée » est celle qui semble avoir été le plus communément acceptée et dont parlent les pèlerins bouddhistes venus de la Chine. Des astronomes du sixième siècle de l'ère vulgaire reprennent la figure du lotus pour diviser l'Inde en neuf parties, le centre de la fleur et les huit pétales, dont le nom a du reste plusieurs fois changé. Le monde entier était lui-même comparé à une fleur immense, formée, soit de quatre, soit de sept ou neuf *dvipas*, « îles » ou presqu'îles, disposées en cercles concentriques autour de Mérou, la « montagne d'or », où résident les dieux. Chacun de ces cercles de terres était entouré d'un océan formé par l'ornière du chariot de Priyavata[3]

Après Alexandre et les Séleucides, la vraie forme de l'Hindoustan fut

[1] *Maha Bharata, Bhishma Parva*, stances 1 à 494.
[2] Colebrooke; — Wilford; — Cunningham, *The ancient Geography of India*
[3] Muir, *Original Sanskrit texts on the Religion and Institutions of India*, vol. I.

oubliée par les Grecs, et les érudits, s'emparant des documents antérieurs, les dénaturèrent peu à peu en leur donnant un sens tout différent de celui qu'ils avaient eu. Dans la Géographie de Ptolémée, l'Inde Cisgangétique n'est plus une péninsule; très élargie dans le sens de l'est à l'ouest, elle se raccornit au contraire dans le sens du nord au sud et quelques-uns de ses

N° 5. — FORME DE L'INDE, D'APRÈS D'ANCIENS DOCUMENTS.

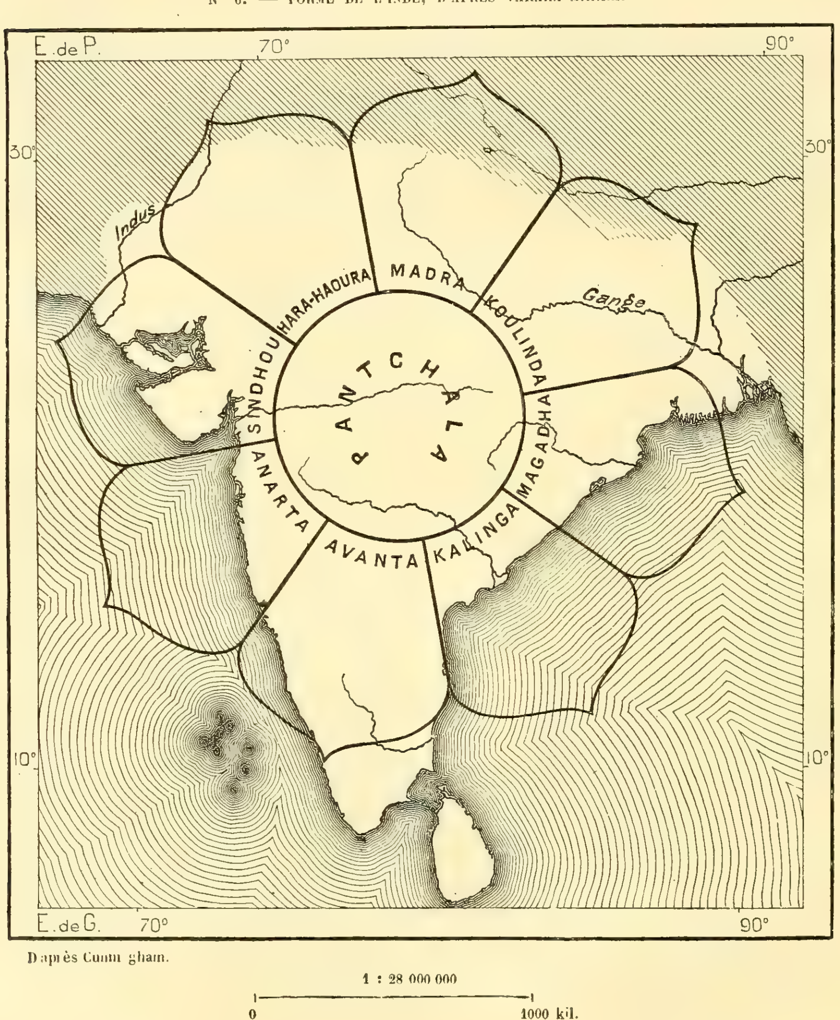


D'après Cunningham.

promontoires prennent une importance plus considérable que celle du cap Comorin; en dépit du réseau des longitudes et des latitudes, l'Inde était plus déformée par le géographe d'Alexandrie qu'elle ne l'était par la figure mystique de la fleur de lotus. Les degrés indiqués sur les cartes ne servirent qu'à perpétuer les erreurs, jusqu'à l'époque où les navigateurs portugais purent reconnaître la position véritable des côtes hindoues. Depuis le

voyage de Vasco de Gama, la forme vraie de la Péninsule se rétablit graduellement pour les géographes, et d'Anville put résumer toutes les observations de ses devanciers dans son admirable carte, qui parut au milieu du dix-huitième siècle; mais les premiers levés topographiques datent seulement de l'année 1765, avec les études de Rennell, le « père de la géo-

N° 6. — FORME DE L'INDE, D'APRÈS VARAHA-MIHIRA.



D'après Cunningham.

1 : 28 000 000

0 — 1000 kil.

graphie hindoue », sur les plaines inférieures du Gange. Près de quarante ans après, en 1802, Lambton commençait près de Madras le travail de triangulation, qui n'est pas encore complètement terminé (1882). Il est vrai que cette œuvre est immense, et les fatigues à endurer, les fièvres à braver dans les jongles et les marécages la rendent plus périlleuse que les batailles; la mortalité a toujours été moins forte sur les soldats des Indes en campagne que

sur les géographes de la brigade topographique[1]. Maintenant les opérations géodésiques se poursuivent au delà du Soulaïman-dagh dans l'Afghanistan et le Baloutchistan; au nord, elles pénètrent dans les vallées et sur les crêtes de l'Himalaya, en attendant que l'on puisse continuer à travers le Tibet la mesure du « grand arc », qui commence au cap Comorin et doit aboutir un jour aux promontoires de la Sibérie, sur l'océan Glacial; à l'est, le réseau de triangles pénètre de l'Assam dans la haute Barmanie et se rattache à Bangkok par les bassins de l'Irraouaddi et du Salouen. La carte définitive de 177 feuilles qui doit résumer l'exploration de l'Inde et en même temps celle de la côte occidentale de l'Indo-Chine et de la presqu'île de Malacca, jusqu'à Singapour, est achevée aux deux tiers, et des milliers de cartes spéciales et de plans révèlent les détails géographiques de la contrée.

Dans l'ensemble de son relief, l'Inde Cisgangétique se compose de deux régions de forme triangulaire ayant une base commune et contrastant l'une avec l'autre; ces deux régions sont l'Inde du sud et la plaine indo-gangétique du nord, que dans ses mémoires de géographie Carl Ritter comparait à la presqu'île d'Italie et aux campagnes du Po, entourées par le rempart demi-circulaire des Alpes. A maints égards, la configuration des terres dans le continent d'Asie est rappelée par les contours de l'Europe. Chacune des deux parties du monde se découpe au midi en trois péninsules se ressemblant d'une manière générale par quelques-uns de leurs traits. L'Inde est l'Italie asiatique[2]. Mais tant que la vraie raison de ces analogies lointaines entre les formes continentales nous reste inconnue, il suffit de les signaler, sans y chercher, comme on l'a fait souvent, une sorte de correspondance mystique entre les diverses parties de la Terre.

Le triangle méridional de l'Inde, dont les côtes se développent de la bouche de la Narbadah à celles de la Maha naddi, est la terre haute, celle des montagnes et des plateaux : c'est la moitié de l'Hindoustan à laquelle on aurait dû laisser spécialement le nom de « Péninsule ». La partie centrale de ce territoire, le Dekkan, l'ancien Dekchin ou Dakchina patha, c'est-à-dire le Midi ou « pays qui se trouve à main droite » quand on regarde l'orient, est une région de hauteur inégale, variant en moyenne de 500 à 1000 mètres d'altitude et s'inclinant d'une manière générale dans

[1] Clements Markham, *A Memoir on the Indian Surveys.*
[2] Carl Ritter, *Asien.*

le sens de l'ouest à l'est. Le Dekkan consiste, dans presque toute son étendue, en un plateau de gneiss et de couches de transition qui forma jadis un groupe presque insulaire, lorsque l'Inde septentrionale était en partie recouverte par les eaux de l'Océan. Mais ces assises premières du Dekkan sont revêtues, sur un espace de plus de 500 000 kilomètres carrés, — autant que la superficie de la France, — par des coulées de trapps basaltiques d'une grande épaisseur, ayant en certains endroits une puissance de plusieurs centaines et même de plus d'un millier de mètres; çà et là sur le plateau de laves, des escarpements ravinés, se dressant en collines, indiquent le talus terminal de cheires sorties à l'état liquide de bouches d'éruption depuis longtemps oblitérées. C'est pendant la période crétacée et jusque dans les premiers temps des âges éocènes que se produisirent ces épanchements volcaniques; mais le sol du Dekkan se repose depuis cette époque, et l'alternance des pluies, des vents, du soleil et des froidures, accomplissant son œuvre de dénudation, a en maints endroits fait disparaître le revêtement des laves, qui jadis occupaient une étendue beaucoup plus considérable que de nos jours. En outre, la surface des trapps s'est décomposée sous l'influence des intempéries et transformée en une couche de latérite, roche qui ne se retrouve peut-être, en dehors de l'Hindoustan et de l'Indo-Chine, qu'au cap de Bonne-Espérance : c'est une argile ferrugineuse ayant une épaisseur variable de 10 à 60 mètres, et se prolongeant en interminables plaines grises ou rougeâtres, revêtues d'une maigre végétation; ses rubans de rouille lui donnent fréquemment l'apparence du jaspe; ailleurs on dirait des laves. L'eau de pluie disparaît aussitôt dans les pores de cette roche, et la terre superficielle, d'ailleurs très mince, reste toujours altérée. Des couches épaisses de cette formation, mêlées à des débris de toute espèce, graviers et sables, ont été entraînées des plateaux et portées par les vents et les pluies dans les vallées et les plaines inférieures; jusqu'au bord de la mer, on rencontre de ces latérites remaniées par les vagues. Elles appartiennent pour la plupart à une époque récente, et probablement il s'en forme encore de nos jours[1].

Sur ses trois côtés, le plateau triangulaire du Dekkan est limité par des chaînes bordières. La plus régulière est celle des Ghat occidentales, appelée aussi monts Sahyadri, surtout vers son extrémité du nord. Interrompue de distance en distance par des brèches et même de larges seuils, les Ghat forment dans leur ensemble une série de crêtes parallèles courant de l'ouest à l'est et s'unissant par leur rebord occidental. Du littoral, elles apparais-

[1] Medlicott and Blanford, *Manual of the Geology of India.*

sent comme une saillie continue dont les pentes escarpées se prolongent parallèlement à la côte sur un espace d'environ 1500 kilomètres, des bords de la Tapti au cap Comorin. A peine une étroite lisière de campagnes unies, çà et là occupées par des marigots, sépare-t-elle les monts et la mer; c'est la région des « Berges » ou des Konkan. En quelques endroits, des promontoires à parois abruptes, s'avançant en dehors de la masse du plateau, baignent leurs écueils dans les eaux écumeuses de la mer d'Arabie. Des ports ou des criques du rivage, on aperçoit les échancrures des monts bleuâtres par lesquelles les voyageurs peuvent atteindre le versant opposé; les terrasses verdoyantes, que gravissent en courbes rapides les routes et les chemins de fer, apparaissent comme les marches en retrait d'un « escalier » monumental; de là le nom de *ghat* donné à ces montagnes. Au-dessus des cols, les remparts de laves se terminent par des saillies circulaires, forteresses naturelles que les souverains du Dekkan avaient hérissées de tours et rendues inexpugnables.

La hauteur moyenne des Ghat occidentales est d'environ 1000 mètres; même en plusieurs parties de leur développement elles n'ont pas la moitié de cette élévation, mais quelques cimes dépassent 1400 mètres, et à 550 kilomètres de la pointe terminale, la chaîne bordière, unie à d'autres chaînons, se redresse pour former le massif de gneiss et de porphyre que l'on désigne, comme tant d'autres assemblées de cimes, du nom de Nil ghiri ou « montagnes Bleues ». Au sud de ce groupe, dont le point culminant a plus de 2650 mètres, le mur des Ghat est interrompu soudain par une large brèche, la vallée de Pal ghat, qui semble être un ancien détroit, et que domine au midi le massif le plus élevé de l'Inde proprement dite, l'Anamalah ou « montagne des Éléphants ». L'Anamoudi ou le « Front des Éléphants », le sommet le plus haut de cette région montagneuse presque insulaire, dépasse d'une trentaine de mètres le Dodabetta des Nil ghiri; c'est en 1851 que l'anglais Michael, envoyé à la recherche des forêts de tek, découvrit, pour ainsi dire, ce beau pays de montagnes, cette « Suisse dravidienne », dont on voyait de loin les sommets de gneiss et de porphyre se profiler sur le fond plus lumineux du ciel, mais dont une zone de forêts marécageuses, hantées par la fièvre, défend les abords. La montagne des Éléphants se ramifie au sud-est vers Ceylan par la chaîne des Palni, dont l'attitude dépasse encore deux kilomètres, et se continue au sud par la rangée moins élevée à laquelle ses productions ont valu le nom de « montagne des Cardamomes ». C'est la chaîne qui va se terminer en pente douce au Kamari ou cap Comorin, le « promontoire de la Vierge », où chaque année, comme aux temps des premiers navigateurs grecs, on vient encore, en

l'honneur de la déesse Dourga, se baigner dans les ondes mêlées des deux mers. Toute la partie méridionale de l'Inde, au sud de la brèche de Pal ghat et de la Caveri, peut-être considérée comme un massif indépendant : on dirait que la nature s'y essaye à former une autre île de Ceylan par le relief et les contours, et cette île même, à demi rattachée au continent par les écueils du « Pont de Rama », appartient géologiquement à la chaîne des Ghat.

La chaîne bordière des Ghat orientales ne commence qu'au nord de la dépression où serpentent les eaux de la Caveri. Comme les Ghat occidentales, celles de l'est suivent une direction parallèle à la côte voisine; mais, situées sur le bas versant du plateau, qui s'incline d'une manière générale dans le sens de l'ouest à l'est, elles sont moins hautes en moyenne et séparées en de nombreux fragments par de larges vallées et par les défilés des fleuves. On peut dire que les Ghat orientales, d'une élévation moyenne de 500 mètres seulement, se composent de massifs et de chaînons distincts, simples rebords extérieurs du Dekkan. Au sud, le premier de ces massifs est celui de Chivaraï, qui domine les campagnes basses de Pondicherry; au nord, la succession des rangées se termine dans l'Orissa par un groupe dit des Nil ghiri ou des « montagnes Bleues » comme celui de l'Inde méridionale, mais de hauteur deux fois moindre. Les saillies qui dominent le plateau se rattachent diversement aux montagnes du littoral, et forment çà et là des labyrinthes de vallées, qui jusqu'à ces derniers temps étaient réputés inaccessibles.

La limite septentrionale des hautes terres du Dekkan n'est pas indiquée simplement par une chaîne bordière : deux rangées extérieures de montagnes et plusieurs groupes de sommets, pareils aux ouvrages avancés d'une forteresse, constituent cette zone de séparation entre les plateaux du sud et les plaines du nord de l'Inde. La chaîne bordière proprement dite est celle qui se prolonge de l'ouest à l'est, au sud de la vallée de la Tapti : son point culminant, vers le centre géographique de la Péninsule, est dans le massif de Mahadeo ou du « Grand Dieu ». Une chaîne parallèle court entre la Tapti et la Narbadah : c'est la rangée de Satpoura, dont la partie occidentale, d'origine entièrement éruptive, va confondre à l'est ses arêtes de roches métamorphiques avec le plateau raviné des Provinces Centrales; prolongée vers les plaines du Gange, elle se termine par les collines basaltiques de Radjmahal, couverts comme une partie du Dekkan d'un manteau de latérite, et par la montagne sacrée de Parasnath. Cette limite naturelle du plateau est en même temps une frontière ethnologique : au nord, s'arrêtent les populations de langues aryennes, tandis qu'au sud de la zone montagneuse, bordée d'une lisière de jongles mal-

saines et peu habitées, vivent partout des populations dravidiennes [1].

L'examen de la carte ne permet pas de douter que la chaîne bordière

N° 7. — ALTITUDES DIVERSES DU DEKKAN ET DES GHAT.



1 : 12 000 000

0 — 400 kil.

du plateau péninsulaire de l'Inde ne se continuât jadis à l'orient vers les monts Garro et les autres massifs qui limitent à l'est la vallée du Brah-

[1] George Campbell, *Mittheilungen von Petermann*, 1868, n° 1.

mapoutra : évidemment les deux fleuves, Gange et Brahmapoutra, ont fait leur percée par quelque fissure de l'ancienne chaîne et l'ont déblayée peu à peu pour en porter les débris dans le golfe du Bengale : la brèche qui interrompt maintenant les deux fragments séparés n'a pas moins de 200 kilomètres de large. D'ailleurs, la chaîne de l'Assam méridional, qui se développe de l'ouest à l'est et au nord-est, parallèlement aux arêtes de l'Himalaya oriental, se trouve aussi en rapport géologique avec ces monts et rappelle par sa formation les chaînes avancées qui, dans les provinces du nord-ouest, limitent les bas plateaux situés à la base des montagnes neigeuses. Comme ces hauteurs, celles de l'Assam se composent en grande partie de grès tertiaire et de calcaire nummulitique reposant sur des formations plus anciennes[1]. Leur altitude moyenne est de 1200 à 1500 mètres, et le pic suprême, le Chillong, s'élève à 1962 mètres. Les diverses parties du rempart montagneux, qui va rejoindre à l'est les crêtes de la frontière barmane, sont désignées d'après les tribus qui les habitent : ce sont les monts Garro, Khasi, Djaïntia, Catchar, Naga. Les Anglais leur donnent fréquemment le nom d'*Assam hills*.

Au nord de la Narbadah, que l'on considère quelquefois comme la ligne de séparation des deux moitiés de l'Inde, d'autres chaînes, que l'on désigne plus spécialement sous le nom de monts Vindhya, attribué aussi, d'une manière générale, par les anciens poètes, à l'ensemble du diaphragme montagneux de l'Inde, se dirigent des rivages occidentaux de la Péninsule vers les plaines de la Djamna ; mais elles ne forment point dans leur ensemble de frontière géographique : aucune de leurs cimes ne dépasse de 150 mètres le niveau des terres avoisinantes. A l'extrémité occidentale des Vindhya, un massif avancé, celui des monts Radjpoutes, projette dans la direction du nord-est la chaîne rocheuse des Aravalli, tandis qu'une cime presque isolée, le mont Abou, couronné par quelques-uns des sanctuaires les plus célèbres de l'Hindoustan, s'élève au-dessus des plaines désertes qui s'étendent au loin vers l'Indus. Les collines de la péninsule de Goudzerat peuvent être aussi considérées comme appartenant au système des Vindhya. Presque toutes les roches de la partie médiane de l'Inde sont fort anciennes, et ce sont elles qui renferment les couches carbonifères les plus importantes, ainsi que les plus riches gisements de métaux. Dans le groupe des montagnes de Taltchir, entre Orissa et les Provinces Centrales, les géologues ont observé des argiles d'origine glaciaire et des roches striées et polies ; c'est un exemple de plus ajouté à ceux qui témoignent

[1] Medlicott ; — Godwin Austen, *Journal of the Geographical Society of London*, 1875



VUE PRISE DU MONT ABOU.

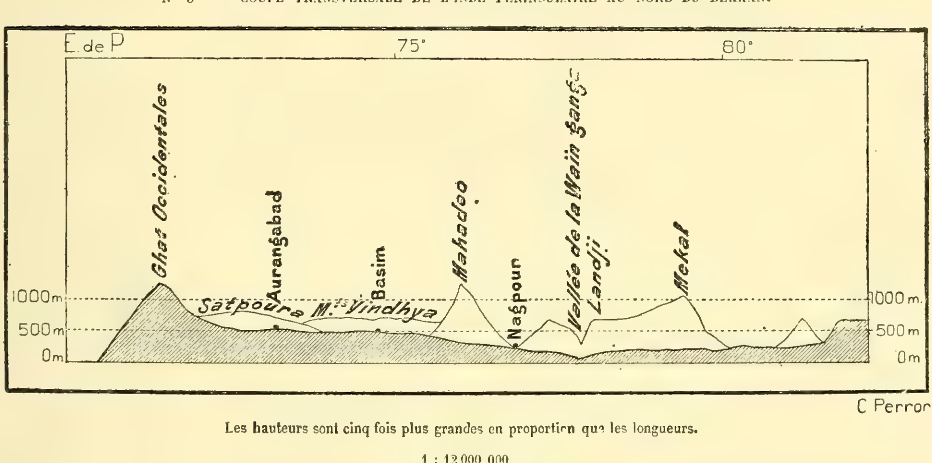
D'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



de l'existence d'une période de glace dans les contrées de la zone tropicale situées à une faible élévation au-dessus de la mer. La ressemblance que présentent la flore fossile des couches carbonifères de l'Inde méridionale et celle de l'Australie ne permet pas non plus de douter que ces terres, maintenant éloignées l'une de l'autre de près de 9000 kilomètres, n'aient fait autrefois partie d'un même continent[1].

La grande plaine triangulaire du nord, formée par les deux bassins inférieurs du Gange et de l'Indus et par les espaces intermédiaires, occupe une largeur d'environ 2400 kilomètres, égale à la distance de Paris à Moscou : c'est la contrée à laquelle les Persans avaient donné spécialement le

N° 8 — COUPE TRANSVERSALE DE L'INDE PÉNINSULAIRE AU NORD DU DEKKAN.



Les hauteurs sont cinq fois plus grandes en proportion que les longueurs.

1 : 12 000 000

0 — 400 kil.

nom d'Hindoustan, désignation qui s'applique maintenant à l'ensemble de la Péninsule. Cette région, quoique moins étendue que celle des plateaux et des montagnes du midi, et quoique occupée en partie, entre les monts Aravalli et l'Indus, par des espaces arides complètement inhabités, est de beaucoup la plus populeuse des deux moitiés de l'Inde; 160 millions d'habitants se pressent dans les campagnes arrosées de la plaine, tandis que le Dekkan et ses dépendances géographiques ne sont peuplés que d'une centaine de millions d'hommes. Par l'effet du contraste que présentent les deux régions, l'histoire des populations a dû suivre de part et d'autre un cours tout différent. Le bassin du nord, nivelé et fertilisé par les rivières qui le parcourent, est devenu naturellement le grand foyer d'appel pour les nations environnantes. Les agriculteurs se pressent dans ces campagnes fé-

[1] Henry Blanford, *Quarterly Journal of the Geological Society*, nov. 1, 1875.

condes; de nombreuses villes de marché, des centres de commerce s'y fondèrent, l'industrie s'y développa rapidement, la civilisation y accomplit ses merveilles. Mais c'est là aussi que des invasions successives amenèrent les plus violents conflits et que se renouvelèrent le plus fréquemment les races. Vaste bassin entouré de tous les côtés par des régions plus élevées, la plaine indo-gangétique était exposée d'avance, comme l'Italie du nord, aux incursions de tous ses voisins. A l'ouest, les Afghans, et même des envahisseurs venus de par delà l'Hindou-kouch, trouvaient des portes largement ouvertes pour descendre vers ces riches campagnes et ces villes somptueuses qui se remplissent de trésors pendant la moindre période de paix; au nord, les populations guerrières des montagnes n'étaient séparées des cultivateurs de la plaine que par une étroite zone marécageuse; à l'est aussi, les tribus sauvages des monts d'où s'échappe le Brahmapoutra voyaient devant eux des chemins faciles pour leurs expéditions de pillage. Durant des siècles, les incursions se renouvelaient incessamment, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et parfois ces visites armées devenaient de véritables migrations. C'est ainsi que, pendant le cours de l'histoire, la masse de la population ne cessa de changer dans les plaines de l'Indus et du Gange. Les anciennes races, les langues d'autrefois ne se retrouvent plus dans ces pays si souvent ravagés par le feu et par le fer, tandis que les plateaux et les vallées forestières de l'Inde méridionale ont pu garder pure de mélange mainte peuplade ayant encore la même apparence physique, le même langage, les mêmes coutumes qu'il y a deux ou trois mille années; mais ces peuplades devaient essaimer quand leurs ruches étaient trop pleines, et de quel côté se dirigeaient surtout leurs émigrants, guerriers ou pacifiques, si ce n'est vers les belles cités de la plaine dont ils voyaient resplendir les coupoles dorées? A cet égard, on remarque dans la péninsule de l'Inde un contraste analogue à celui que présente la France, d'ailleurs en proportions bien moindres. Les deux contrées ont au nord leur foyer d'appel, au sud leur centre de dispersion. Mais les émigrants des plateaux et des montagnes ne descendirent pas seulement vers les plaines du nord, ils se portèrent aussi sur le pourtour même de la Péninsule, le long des côtes de Coromandel et de Malabar. Des régions plus élevées de l'intérieur, la population augmente graduellement vers le littoral, où se succèdent les villes et les villages, entourés de verdure. Il est tout naturel aussi que dans l'Inde méridionale les campagnes militaires, les déplacements de peuples, les formations d'États, c'est-à-dire le mouvement historique, aient eu pour théâtre principal le versant qui s'incline vers le

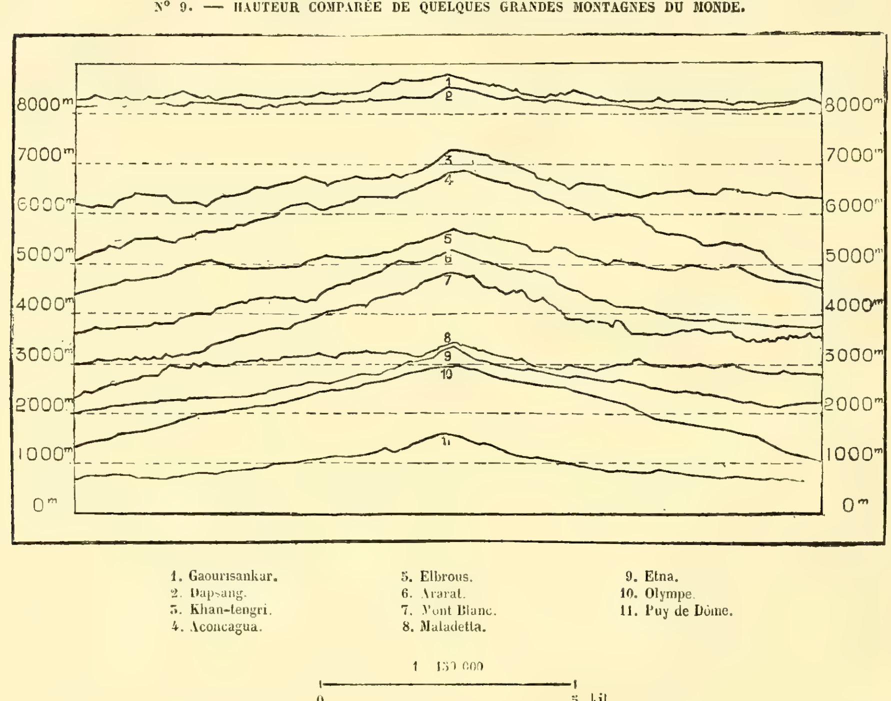
golfe du Bengale, car c'est dans ce sens que s'allongent les pentes, que s'ouvrent les larges vallées et que coulent les fleuves.

L'Himalaya, que l'on considère parfois comme une partie de l'Hindoustan, est en réalité un monde à part, indien par sa base, par sa végétation, par son climat, par les fleuves qui s'en épanchent, tibétain par l'énorme protubérance terrestre dont il forme le rebord méridional. Mais c'est aussi le prolongement du faîte de l'Asie. Le nom de « Toit du monde », que l'on applique d'ordinaire au seul Pamir, appartient en réalité à tous les plateaux et à toutes les crêtes qui occupent le centre du continent, de l'Hindou-kouch aux Alpes du Setchouen, et du Thian-chan aux montagnes de l'Assam. Ces arêtes de séparation, ayant un développement total de plusieurs milliers de kilomètres, forment, pour ainsi dire, un continent distinct, superposé à celui de l'Asie inférieure. Les grandes divisions territoriales sont naturellement celles que dessinent leurs puissantes masses. Au nord-ouest, le bassin de l'Amou commence la vaste dépression de l'Asie russe; au nord-est, les déserts du Tarim se continuent par les bas plateaux de la Mongolie et les plaines de la Chine; au sud-ouest, l'Hindou-kouch abrite l'Afghanistan et la Perse, tandis qu'au sud et au sud-ouest s'ouvrent les bassins profonds de l'Indus et du Gange.

De toutes ces parties du faîte ramifié de l'Asie, le plus élevé, sinon par l'ensemble de sa masse, du moins par les saillies suprêmes de sa crête, est probablement l'Himalaya, mais il n'est pas encore possible de se prononcer avec certitude, puisque les points culminants du plateau tibétain et du Setchouen occidental, et même en partie ceux du Trans-Himalaya, attendent un explorateur qui les mesure. Au commencement du siècle, les Anglais, voyant les hauts sommets neigeux de l'Himalaya se dresser au-dessus des plaines du Gange, ignoraient encore l'importance relative de ces monts dans le relief planétaire; depuis l'exploration de Bouguer et de la Condamine dans les Andes équatoriales, on considérait le Chimborazo comme le géant des montagnes du globe, quoique cette montagne n'ait pas même droit à la prééminence dans le continent sud-américain. Cependant William Jones, en 1784, écrivant un mémoire qui fut publié seulement vingt années après, émettait l'opinion que les monts de l'Himalaya sont « les plus hauts de la Terre ». En 1805, Crawford, le premier, mesura quelques-uns des colosses qui dominent les vallées du Nepal et les signala aux géographes comme bien supérieurs aux Andes, mais il trouva des contradicteurs parmi ses compatriotes; son journal de voyage

s'étant perdu, la question ne fut définitivement résolue qu'en l'année 1845, lorsque, sous la direction d'Andrew Waugh, se fit le levé trigonométrique de l'Himalaya occidental et des montagnes du Sikkim[1]. Waugh est celui qui reconnut et mesura, sur la frontière commune du Tibet et du Nepal, ce mont « Rayonnant », le Gaourisankar, dont le sommet s'élève le plus au-dessus de la surface des mers, soit à près 9 kilomètres, deux fois la hauteur du mont Rose; c'est aussi à une profondeur de près de 9 kilomètres qu'a été découvert par le *Tuscarora*, au large des côtes orientales du Japon,

N° 9. — HAUTEUR COMPARÉE DE QUELQUES GRANDES MONTAGNES DU MONDE.



1. Gaourisankar.
2. Dapsang.
3. Khan-tengri.
4. Aconcagua.
5. Elbrous.
6. Ararat.
7. Mont Blanc.
8. Maladetta.
9. Etna.
10. Olympe.
11. Puy de Dôme.

1 : 150 000

0 — 5 kil.

le plus grand abîme océanique connu jusqu'à maintenant; l'écart total des saillies terrestres, entre le point culminant de l'Asie et le creux le plus profond de ses mers, est d'environ 17 kilomètres et demi[2]. Ce sont là, relativement à la planète, des inégalités parfaitement appréciables; la saillie du Gaourisankar représente environ la 720e partie du rayon terrestre.

Au milieu des appellations sanscrites et tibétaines que portent les divers sommets de l'Himalaya, ce nom anglais d'Everest, que Waugh donna, en

[1] Clements Markham, *A memoir on the Indian Surveys.*

[2] Altitude du Gaourisankar . . . . 8 840 mètres;
Creux du Tuscarora. . . . . 8 575 »
Écart. . . . . 17 415 mètres.

mémoire de son prédécesseur, au « Rayonnant », paraît bizarre et même choquant; mais n'est-il pas juste que la part décisive prise par la science européenne dans l'œuvre d'exploration des Indes se retrouve quelque peu dans la nomenclature géographique et qu'une appellation étrangère remplace les lettres et les chiffres dont les ingénieurs topographes, ignorants des noms indigènes, durent se servir d'abord? Quoique les Hindous aient certainement connu tous les grands massifs qui se redressent sur le bord méri-

N° 10. — TOURNOIEMENT DES RIVIÈRES SAINTES AUTOUR DE L'ANEOUTA.



D'après Stanislas Julien. C. Perron

dional du plateau tibétain, quoiqu'ils les aient chantés dans leurs poèmes, célébrés dans leurs prières, et qu'ils aient énuméré les milliers de génies qui tourbillonnent autour d'eux dans la lumière du matin, ils ne semblent pas avoir eu l'idée précise de la véritable forme de l'Himalaya; abîmés dans l'adoration, ils ne pouvaient profaner le culte par des observations rigoureuses. Il est difficile d'identifier les diverses montagnes dont les noms se trouvent chez les anciens auteurs, et tout à fait impossible de faire coïncider leurs descriptions avec le véritable relief de la contrée, car ils cherchaient à retrouver partout une symétrie de formes qui n'est point

dans l'architecture des montagnes et l'étoilement des vallées. Toutefois il est certain que pour eux les principaux massifs de l'Himalaya n'étaient pas ceux auxquels les explorateurs modernes donnent le premier rang. De même que les voyageurs du centre de l'Europe, suivant les cours des grandes rivières, Rhin, Rhône, Tessin, se voyaient, pour ainsi dire, guidés vers le groupe central du Saint-Gothard, et le prenaient naturellement pour le faîte du continent, de même les pèlerins de l'Inde, remontant le cours de leurs fleuves, Sindhou, Satledj, Djamna, Gange, et voyant se dresser des monts inaccessibles entre les sources de ces courants sacrés, s'imaginèrent que là siégeaient les dieux éternels, contemplant les abîmes du monde; c'est là que s'élèvent le Mérou, « montagne d'or », et le Sringavat « revêtu de tous les métaux », le Kaïlas « formé de pierreries », le Nila « fait de lapis-lazuli »[1]. Les légendes relatives à cette contrée mystérieuse devinrent plus nombreuses de siècle en siècle et toute réalité finit par disparaître sous le tissu des fables. C'est ainsi qu'au septième siècle, lorsque le pèlerin chinois Hiouen-thsang parcourait l'Hindoustan, le mont Ancouta ou Soumilou, c'est-à-dire le mont « formé de quatre choses précieuses », est représenté comme s'appuyant sur une roue d'or et baigné par les eaux d'une vaste mer. De ses flancs s'élance « l'immortel Océan » divisé en quatre rivières saintes, qui tournoient en des vallées concentriques pour rester longtemps près de la montagne mère : ce sont les restes des sillons tracés par la charrue des dieux[2].

Par un sentiment naturel de vénération pour tout ce qui n'a point d'égal, ceux qui contemplent l'Himalaya sont disposés d'avance à frémir d'admiration devant l'incomparable beauté des cimes éclatantes, par delà lesquelles s'étendent les mornes plateaux du Tibet. Mais, fussent-elles inférieures en altitude aux Andes ou au Caucase, les montagnes du faîte de l'Asie n'en offriraient pas moins un des tableaux les plus imposants de la Terre par la multitude et la forme superbe des sommets, que l'on aperçoit des plaines de l'Hindoustan, vaporeux et doux comme s'ils étaient plutôt des jeux de lumière que d'énormes assises de rochers. Presque tous les lieux fameux où se rendent les voyageurs pour jouir d'une vue d'ensemble sur une partie considérable de la chaîne sont déjà fort élevés, au tiers ou même à la moitié de la hauteur des cimes que limite l'azur lointain; mais de profondes vallées s'ouvrent au pied de ces observatoires. Des forêts de la zone subtropicale, qui se montrent comme dans un

[1] *Maha-Bharata, Bhisma-Parva,* trad. Hipp. Fauche.
[2] Wilford, *Asiatic Researches;* — Stanislas Julien, *Histoire de la vie de Hiouen-thsang.*

abîme, le regard peut remonter vers les pentes revêtues de la végétation des zones tempérées, puis vers les pâturages alpestres et les neiges qui ont valu ses noms divers à l'Himalaya, Himavat, Himadri, Himatchala, Himodaya (Aemodus, Imaüs). Dans l'immense amphithéâtre des montagnes qui se déroule de l'un à l'autre côté de l'horizon, les pics ou les dômes de la hauteur du mont Blanc d'Europe sont encore gris de débris ou verts de gazon pendant une partie de l'année; mais à une faible distance au-dessus, la neige recouvre les pentes en tout temps. Sur l'énorme socle des alpes verdoyantes ou rocheuses, se dressent d'autres alpes toujours blanches, si ce n'est quand le soleil les dore ou que l'ombre les bleuit, et, dominant tout cet amoncellement de pyramides neigeuses, apparaissent des pointes terminales, inviolées par l'homme, d'autant plus hautes en apparence qu'on les sait inaccessibles. Du sommet de ces pics, s'il les atteint jamais, le gravisseur pourra contempler à la fois les plateaux du Tibet et les plaines de l'Inde, la vallée que s'est creusée le Tsangbo et les campagnes dans lesquelles serpentent le Gange et la Djamna.

La limite de séparation entre l'Himalaya, le Karakoroum et l'Hindou-kouch, qui forment ensemble la « Ceinture rocheuse de la Terre », est purement conventionnelle. En effet, la vaste région, d'environ 600 000 kilomètres carrés, que limitent les plateaux du Pamir et du Tibet, les plaines de Yarkand et du Pandjab, est dans toute son étendue hérissée de montagnes élevées; à l'exception de quelques bassins lacustres, encore emplis ou déjà vidés, et des gorges profondes où coulent les rivières, tout le pays n'est qu'un labyrinthe de massifs et de chaînons qui se rattachent diversement aux arêtes principales du pourtour; soit par la nature géologique des roches, soit par la forme du relief ou la direction moyenne des rangées, les trois systèmes orographiques s'entremêlent et se pénètrent. Cependant on peut dire, d'une manière générale, que les monts Himalaya s'arrêtent au sud de la vallée de Gilgit[1]; ils ne dépassent guère l'Indus, et le défilé par lequel ce fleuve s'échappe des hautes vallées se trouve à peu près sur le même méridien que le nœud de montagnes où la chaîne de l'Hindou-kouch se ramifie pour former les arêtes du Karakoroum et du Kouenlun. Tandis qu'à l'ouest de l'Indus la direction normale des axes montagneux est celle du sud-ouest au nord-est, les crêtes des monts situés à l'est du fleuve s'allongent précisément dans le sens opposé, c'est-à-dire du nord-ouest au sud-est, parallèlement aux vallées supérieures de l'Indus et de ses affluents. Quant aux limites orientales du système himalayen, le

[1] Trelawney Saunders, *Sheffield meeting of the British Association*, 1879.

problème n'est pas encore résolu. La plupart des auteurs, acceptant l'hypothèse de Rennell sur l'identité du Tsangbo et du Brahmapoutra, prolongent l'Himalaya jusqu'à la percée par laquelle ce fleuve s'enfuirait vers l'Hindoustan; mais ce n'est là qu'une supposition ajoutée à d'autres suppositions, puisque les explorateurs n'ont pas encore visité ces contrées et qu'on ignore toujours la marche des rivières qui les traversent et la direction des rangées de montagnes qui les dominent. Ce qui est certain, c'est que dans le Bhoutan oriental les arêtes franchies par le voyageur Naïnsingh appartiennent bien au système de l'Himalaya, et qu'à 500 kilomètres plus à l'est, sur les bords du Loutzé-kiang ou Salouen, les monts, se dirigeant du nord au sud, font partie d'un système orographique différent. Les explorations ou même les conquêtes qui ne peuvent manquer de se faire prochainement dans ces espaces inconnus, nous diront comment les arêtes de l'Himalaya et celles du Tibet oriental se raccordent par des massifs intermédiaires.

Dans son ensemble, la chaîne de monts qui borde extérieurement le plateau tibétain, se développe « en forme de cimeterre » au nord et au nord-est de l'Hindoustan, en tournant sa convexité vers les plaines. Sa longueur dépasse certainement 2200 kilomètres, et sa largeur moyenne, des avant-monts de la plaine du Gange à la fosse profonde du Tibet dans laquelle passe le Tsangbo, est d'au moins 250 kilomètres. L'espace recouvert par ces montagnes est donc bien plus considérable que celui de la France entière; répartie sur l'ensemble des continents, la masse de l'Himalaya, en évaluant sa hauteur moyenne à 4000 mètres seulement, représenterait plus de 18 mètres d'épaisseur. Mais dans cette évaluation on ne tient aucun compte de la chaîne bordière proprement dite du haut plateau de Khatchi. Cette chaîne, on le sait, continue, parallèlement à l'Himalaya, la rangée des monts Karakoroum, et sous divers noms se prolonge au nord des sources du Satledj et de la vallée du Tsangbo, puis, au sud du Tengri-nor, se confond avec le massif du Nindjin tang la : c'est la crête que plusieurs géographes, depuis Klaproth, désignent sous le nom de Gang-dis-ri. Un des monts les plus fameux de la mythologie hindoue, la pyramide du Kaïlas, dont les neiges se reflètent dans les eaux du lac Mansaraour, est l'un des sommets de cette chaîne du Gang-dis-ri et se trouverait par conséquent en dehors de l'Himalaya des géographes : il est pourtant, dans l'histoire poétique et religieuse des Indes, le mont le plus sacré, et son nom se confond avec celui du Ciel.

L'Himalaya, sans le Gang-dis-ri, se compose de deux chaînes parallèles, l'Himalaya proprement dit, c'est-à-dire la rangée méridionale, qui se dresse

immédiatement au-dessus des plaines de l'Inde, et le Trans-Himalaya, que limite au nord la dépression où coule le Tsangbo. De ces deux chaînes, c'est le Trans-Himalaya qui doit être considéré comme formant la ligne de faîte, quoique ses principales cimes ou *langour* n'atteignent peut-être pas la hauteur des sommets de l'Himalaya du sud. Sur un espace de près de 800 kilomètres, les monts du Trans-Himalaya se succèdent régulièrement, sans laisser entre eux une seule brèche par laquelle puissent s'échapper les eaux de la dépression médiane située entre les deux chaînes. La rangée du sud, au contraire, celle que dominent les colosses Tchamalari, Kintchindjinga, Gaourisankar, Davalaghiri, est percée de vallées et de gorges profondes livrant passage à de nombreux affluents du Gange, la Kosi, le Gandak, la Karnali, la Kali et les hauts tributaires, Alaknanda et Baghirati ganga. La chaîne se trouve ainsi découpée en de nombreux fragments ou massifs, dont quelques-uns ont l'apparence de groupes complètement isolés et qui ne s'alignent pas avec la régularité des crêtes ordinaires[1]. Immédiatement à l'ouest des sources du Gange, une percée, plus profonde que les précédentes, s'ouvre non seulement à travers l'Himalaya, mais aussi à travers la chaîne parallèle du nord; le rempart est coupé en entier par le cours du Satledj, qui, après avoir suivi, du sud-est au nord-ouest, la direction générale de l'axe himalayen, s'échappe par une succession de cluses pour aller rejoindre l'Indus vers le sud-ouest. Au delà, le Tchinab, moins puissant que le Satledj, naît entre les deux chaînes et n'a qu'à traverser la rangée méridionale de l'Himalaya; il en est de même du Djhilam, qui naît dans le bassin de Kachmir; mais l'Indus reçoit ses premières eaux sur le plateau même du Tibet, au nord de tout le système himalayen. Comme le Satledj, il coule d'abord dans la direction du nord-ouest pour chercher une issue; toutefois il ne peut trouver de brèche qu'à l'endroit où il se rapproche des contreforts méridionaux de l'Hindou-kouch. Le Chayok ou « Indus femelle », qui rejoint l'Indus « mâle » à une grande distance en amont de la percée, appartient déjà par ses affluents du nord à la région du Karakoroum, la chaîne des « Eboulis Noirs ».

Les érosions ont ainsi découpé tout le versant occidental du Tibet en rangées distinctes, généralement orientées dans le même sens que l'Himalaya et le Trans-Himalaya; mais les arêtes sont si nombreuses et leurs ramifications s'entremêlent tellement, qu'il est difficile d'en reconnaître partout avec certitude la direction normale. L'Himalaya proprement dit se continue au delà du Satledj par les monts que limitent au nord les éboulis

[1] Herbert; — Strachey; — Medlicott, *Memoirs of the Geological Survey of India*, 1865.

et les talus de sable de la vallée du Spiti, puis au delà il forme l'arête du Lahoul méridional et le Pandjal, qui domine au midi la plaine de Kachmir. C'est la chaîne que Cunningham appelle dans son ensemble l'Himalaya moyen et qu'accompagne au sud, dans une partie de son développement, la rangée du Dhaola-dhar ou des « Monts Blancs ». Quant au Trans-Himalaya, il se prolonge par la crête de Bara-latcha ou de Zanskar, puis, en deçà des gorges de l'Indus, se redresse pour former la pyramide superbe du Nanga Parbat ou Diyarmir, borne nord-occidentale de l'Hindoustan. C'est au Trans-Himalaya qu'appartient, dans la partie occidentale du système, la prééminence pour la hauteur des sommets. Au nord de cette chaîne, une autre crête, que l'on pourrait nommer « montagnes de Leh », d'après la ville située à sa base méridionale, se développe en une longue saillie presque insulaire, limitée d'un côté par l'Indus, de l'autre par le Chayok, le Pangkong et un affluent de ce lac d'eau saumâtre. Enfin le Karakoroum lui-même, dont les chaînes et les chaînons ont été dégagés de la masse uniforme du plateau et sculptés, pour ainsi dire, par les érosions, ressemble aux rangées parallèles de l'Himalaya par la forme et l'orientation de son relief : seulement ses pics sont beaucoup plus élevés que ceux de l'Himalaya occidental, les neiges et les glaces qui lui ont valu le nom de Moustagh ou de « Monts Neigeux », couvrent une surface beaucoup plus étendue, et ses cols sont plus difficiles à franchir. Un mont du Karakoroum, le Dapsang, n'a de supérieur en altitude que le Gaourisankar et dépasse le Kintchindjinga ; en moyenne, les seuils connus par lesquels on pénètre de la vallée de l'Indus dans celle du Kara-kach ou du Yarkand-daria, n'ont pas moins de 5700 mètres, tandis que les cols de l'Himalaya et du Trans-Himalaya s'ouvrent à 5425 mètres, hauteur qui dépasse de 600 mètres celle du mont Blanc d'Europe[1]. Faîte des versants entre le bassin de l'Indus et celui du Tarim, le Karakoroum est devenu par cela même la véritable limite de l'Hindoustan. Toute la région de monts et de ravins qui continue au nord-ouest les mornes plateaux du Grand Tibet et dont une partie est désignée parfois sous les noms de « petit Tibet », de « Tibet des Abricots », de « Tibet kachmirien », est entrée dans le cercle d'attraction de l'histoire hindoue et se trouve sous la domination britannique par l'intermédiaire du rajah de Kachmir; l'Hindoustan, comme groupe d'États politiques dépendants de l'Angleterre, est ainsi devenu limitrophe du Turkestan chinois par les seuils du Karakoroum. Mais à l'orient des provinces kachmiriennes, la frontière de l'Inde anglaise, du Nepal et du Bhou-

[1] Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien.*



ÉROSIONS DE LA RIVIÈRE DE SPITI A KIOTO, PRÈS DU COL DE PARANG.

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepplerd.



tan, est indiquée dans la plus grande partie de son développement, non par la chaîne continue du Trans-Himalaya, mais par les massifs fragmentaires de l'Himalaya proprement dit.

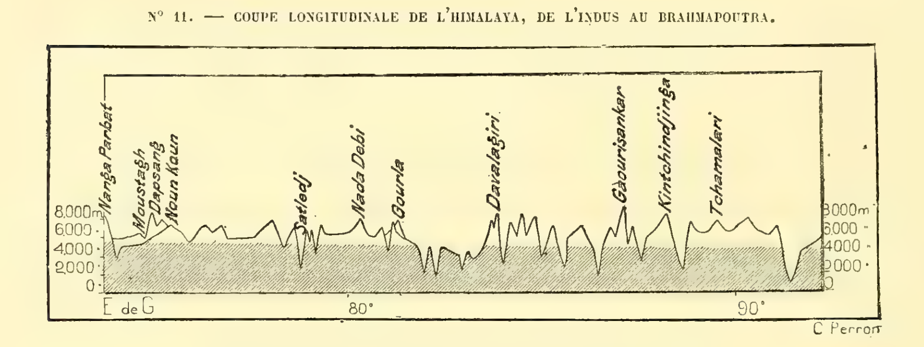
Les brèches par lesquelles s'échappent les rivières sont trop obstruées de rochers, trop coupées de précipices pour que des chemins puissent en longer le cours et c'est presque uniquement par les cols ouverts entre les sommets neigeux qu'il faut s'élever vers le socle qui porte les deux chaînes himalayennes; les seuils les plus bas entre les versants opposés se trouvent tantôt sur l'Himalaya, tantôt sur le Trans-Himalaya ou même dans l'espace intermédiaire. Ces cols, inférieurs en élévation à ceux du Karakoroum, offrent aussi aux voyageurs l'avantage d'être situés sous une latitude plus méridionale de 6 à 8 degrés, mais la plupart d'entre eux n'en sont pas moins complètement infranchissables pendant la mousson du sud-ouest, lorsque le vent soulève les neiges en tourbillons. La différence des climats entre les plateaux et les plaines inférieures est telle que les habitants des contrées respectives seraient moins séparés les uns des autres, si un large bras de l'Océan passait entre eux. Ce n'est point des Bod des hautes terres que les cultivateurs de l'Inde eurent jamais à redouter des incursions; ils n'eurent à se défendre que des peuplades guerrières vivant sur les pentes et dans les vallées jusqu'à 2000 ou 3000 mètres d'altitude; au delà s'étend la zone, presque inhabitée, des pierres, des gazons et des neiges. Seuls, les voyageurs, habitués déjà, soit par le genre de vie, soit par les escalades, à respirer l'air des hautes montagnes peuvent se hasarder à franchir les crêtes himalayennes; la rareté de l'air y rend le moindre travail physique extrêmement pénible; les voyageurs indigènes se disent enpoisonnés par les émanations du *bis* ou *soran*, qu'ils disent être, soit une fleur, — surtout une espèce d'aconit[1], — soit un air particulier de la montagne. En 1855, Adolphe et Robert Schlagintweit, les premiers parmi les voyageurs européens, traversèrent le col de l'Ibi Gamin, dont la hauteur égale celle qu'aurait le Puy de Dôme placé sur le mont Blanc. Depuis, Johnston a dépassé cette altitude : le sommet gravi par lui n'a pas moins de 6900 mètres. Jusqu'à présent, nul voyageur, si ce n'est parmi ceux qui se sont enlevés par des ballons dans les espaces aériens, n'atteignit de hauteurs plus grandes.

Le système de l'Himalaya ne paraît pas être aussi ancien que le Kouenlun dans l'histoire de la Terre. Autant qu'on peut en juger par les observations que de rares voyageurs ont faites sur la partie du Kouenlun voisine du

[1] Wallich; — Hamilton, *An account of Nepal*

Khotan, la crête médiane du continent d'Asie en serait aussi la saillie primitive; elle consisterait en roches anciennes, tandis que toutes les chaînes qui se succèdent du nord au sud de cette première rangée, seraient des plissements formés à une époque plus récente. Les granits proprement dits sont rares dans l'Himalaya[1]; les roches cristallines qui constituent la masse centrale sont pour la plupart des gneiss et des schistes métamorphiques; certaines régions de l'Himalaya devaient être, à l'époque miocène, peu élevées au-dessus de la mer et jouir d'un climat aussi tempéré que l'Europe centrale : on a trouvé dans le Tibet les restes fossiles d'un hippopotame à plus de 4850 mètres d'altitude[2]. Cependant on a découvert dans les assises de la chaîne des fossiles appartenant à toute la série des roches depuis l'é-

N° 11. — COUPE LONGITUDINALE DE L'HIMALAYA, DE L'INDUS AU BRAHMAPOUTRA.



Les hauteurs sont vingt-cinq fois plus grandes en proportion que les longueurs

1 : 20 000 000

0 — 500 kil.

poque silurienne[3]; çà et là quelques formations ignées se sont fait jour à travers les strates supérieures, mais nulle part on n'a reconnu l'existence de bouches d'éruption. Quel que soit l'âge des deux chaînes de l'Himalaya et du Trans-Himalaya, les couches qui se déposèrent sur les flancs méridionaux des monts tournés vers les plaines de l'Hindoustan appartiennent aux dernières périodes des âges tertiaires. Disposés en chaînes parallèles à l'axe principal du faîte de l'Asie, les avant-monts, connus par les géologues sous le nom de Sub-Himalaya, se composent presque tous de grès massifs, associés diversement à des conglomérats et à des argiles. Des rives du Brahmapoutra à celles de l'Indus, ces chaînes se succèdent régulièrement vers l'ouest, puis vers le nord-ouest, interrompues seulement de distance en distance par les « portes » qu'y ont ouvertes les torrents pour s'é-

[1] Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien*, II.
[2] Alfred R. Wallace, *Proceedings of the Geographical Society of London*, sept. 19, 1877.
[3] Theobald; — Lyddeker; — Stoliczka; — Godwin Austen.

chapper des vallées longitudinales évidées à la base des montagnes supérieures; en certains endroits, la masse d'eau qui s'épanche des hauts glaciers et forme des rivières errantes, unissant et séparant tour à tour leurs lits de cailloux, a suffi pour déblayer sur de vastes étendues les collines de la chaîne avancée.

La plus fameuse et la plus régulière de ces arêtes du bas Himalaya est celle du Sivalik, qui se développe, du sud-est au nord-ouest, sur une longueur de plus de 300 kilomètres, entre la porte du Gange, à Hardwar, et celle du Bias, l'une des « cinq rivières » du Pandjab. La Djamna et le Satledj coupent cette chaîne en fragments, inégaux par les dimensions, mais tous semblables par la nature de leurs assises et la forme de leurs escarpements et de leurs ravins. Les *doun*, analogues aux *doar* du Bhoutan,

N° 12. — COUPE TRANSVERSALE DE L'HIMALAYA OCCIDENTAL.

C Perron

Les hauteurs sont cinq fois plus grandes en proportion que les longueurs

1 : 4 500 000

0 — 200 kil.

aux *mari* du Sikkim, c'est-à-dire les vallées longitudinales que la saillie des Sivalik, haute en moyenne d'un millier de mètres, sépare des plaines de l'Inde, furent autrefois des lacs. Vidées peu à peu par les fleuves qui s'en échappent, quelques-unes de ces vallées ont le fond trop resserré et sont trop obstruées de jongles pour offrir des tableaux pittoresques; mais d'autres se sont transformées en campagnes qui rappellent aux Anglais les sites de leur patrie par la richesse de leur verdure, la beauté pittoresque des bouquets d'arbres épars sur les bords des ruisseaux et sur les anciennes buttes insulaires, le contour gracieux des collines couronnées de villages. Jadis, les eaux des lacs enfermés charriaient fréquemment sur leurs rives les corps de grands mammifères, dont on retrouve aujourd'hui les ossements dans les couches de grès du Sivalik ou Sivalaya. Parmi ces animaux, dont quelques-uns ont été découverts pour la première fois dans cette région de l'Inde, le plus remarquable est le puissant sivatherium, auquel on a donné, comme aux collines elles-mêmes, le nom de Siva, le dieu

qui détruit sans cesse et transfigure la Terre par des créations nouvelles.

Dans leur ensemble, les monts Himalaya ont une certaine uniformité d'aspect. Ils imposent par leur masse plus qu'ils n'enchantent par la variété de leurs sites. Seuls les voyageurs qui pénètrent au loin dans la « Région des Neiges » et qui gravissent péniblement quelque sommet, haut comme les grandes Alpes d'Europe, peuvent se faire une idée de la majesté sereine de ces montagnes, que les habitants des plaines voient seulement comme des plaques de métal brillant à l'horizon sous les reflets du soleil. Au milieu des solitudes sans bornes, à des hauteurs qui dépassent de centaines et de milliers de mètres celles où séjournent les hommes, on voit encore des cimes se dresser au delà d'autres cimes, dominant un espace illimité rempli de nuées, de glaces et de rochers; nulle part les moraines et les glaciers, les champs de neige, les éboulis, les crêtes et les aiguilles, les pics superposés ne se montrent avec plus de grandeur. Ainsi que le disent les Védas, c'est bien là un « troisième monde » tout différent des deux autres, les vallées inférieures et la plaine. Mais entre la région des neiges et celle des forêts on ne voit presque partout que des roches nues et grises s'étageant en degrés inégaux; les avalanches, les eaux avivent partout la surface de la roche et ne laissent germer qu'en de rares endroits des gazons pareils à ceux des Alpes. Des montagnes entières, de la base au sommet, sur un espace vertical de plusieurs kilomètres, présentent une pente régulière, à peine striée çà et là : on dirait la face ternie et rayée d'un cristal gigantesque. Ainsi le Rakipoch, l'une des cimes occidentales du Moustagh, dresse d'un jet, à près de 6 kilomètres de hauteur, son flanc de pierre au-dessus des gorges où s'unissent le Gilgit et la Hounza.

Sur les couches supérieures de l'Himalaya, au delà de 5000 mètres, la plus grande partie de l'humidité que laissent échapper les nuages se compose de flocons neigeux et tous les sommets de la crête principale sont blancs de neiges et de glaces. Mais plus bas la mousson du sud-ouest n'apporte ordinairement que des averses; même à l'altitude de 4550 mètres, il est rare de voir tomber sur les monts du Sikkim un flocon de neige pendant l'été. C'est à 2000 mètres seulement que l'on voit, au cœur de l'hiver, des cristaux neigeux se mêler aux gouttelettes de pluie; à Katmandou, chef-lieu du Nepal, situé à 1327 mètres d'altitude, « il neige sans qu'on le sache », c'est-à-dire qu'au lever du soleil se fond aussitôt la légère couche blanchâtre qui recouvre les gazons et le feuillage[1]. La limite inférieure des neiges descend plus bas sur les pentes de l'Himalaya oriental que

[1] Hermann von Schlagintweit, ouvrage cité

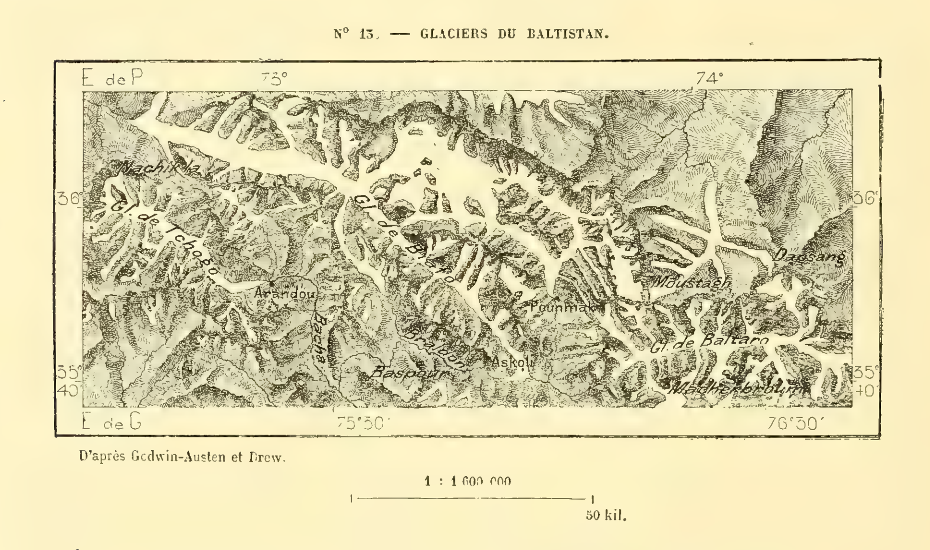
sur celles des montagnes occidentales, situées pourtant beaucoup plus au nord. La cause en est à la plus grande abondance d'humidité que reçoivent les parties de la chaîne voisines du golfe du Bengale. Une forte part de ces vapeurs se précipite en neiges, qui n'ont pas le temps de fondre entièrement pendant le cours de l'année; les couches neigeuses nouvelles s'ajoutent aux anciennes et se transforment graduellement en névés. Tandis que dans l'Himalaya moyen, sur les monts du Koumaon, l'altitude de la limite inférieure des neiges ne dépasse guère 4800 mètres[1], — ce qui est déjà la hauteur du mont Blanc, — la même limite dans les montagnes du Kachmir est d'au moins 5650 mètres; au mois d'octobre, les frères Gerard ne trouvèrent que de la neige fraîche à 5910 mètres, sur un mont de la frontière tibétaine, le Porgyal; même à 6150 mètres, sur un sommet voisin, le sol était à nu. Naturellement, les pentes tournées vers le nord sont celles qui ont le moins de neiges; les vents humides, arrêtés sur le versant opposé, ne leur apportent que de rares flocons, ramenés par le remous des tourmentes. Quelques chaînons intermédiaires, plus bas que les remparts extérieurs, sont dépourvus de neiges.

Les glaciers de l'Himalaya ne sont inférieurs en étendue qu'à ceux des montagnes du Groenland et des autres régions polaires. Les meilleures conditions pour la naissance et le développement de glaciers considérables se rencontrent dans les cirques et les vallées de l'Himalaya occidental, c'est-à-dire précisément dans ces montagnes où la limite inférieure des neiges est à la plus grande hauteur au-dessus du niveau marin. La cause en est à la fusion rapide des neiges dans les contrées himalayennes les plus rapprochées de l'équateur; les couches neigeuses y sont, il est vrai, plus épaisses et relativement plus étendues, mais elles se transforment en torrents sans l'intermédiaire de vastes névés et de longs glaciers. En outre, les chaînes du nord-ouest, avec leurs nombreuses vallées intermédiaires à faible pente, où les amas de neige restent constamment à l'abri des rayons solaires, sont beaucoup mieux disposées que les brusques versants de l'Himalaya oriental pour garder dans leurs dépressions les lents courants des glaciers. La chaîne du Zanskar ou de Bara-latcha, qui se dirige au nord-ouest vers Kachmir entre les affluents de l'Indus et ceux du Tchinab, est entièrement frangée de glaciers dont un grand nombre ont plus de 25 kilomètres de longueur, et dépassent ainsi en étendue le glacier d'Aletsch, le plus considérable de l'Europe. Mais ces fleuves de glace le cèdent eux-mêmes aux énormes courants cristallins du Baltistan, qui

[1] Strachey; — Al. et J. Gerard; — Al. Cunningham; — Fr. Drew.

s'épanchent des flancs du Karakoroum dans les hautes vallées tributaires du Chayok et de l'Indus. Les glaciers ou *gansé* du Saïtchar, du Baltoro, du Biafo, du Tchogo ont chacun plus de 50 kilomètres de longueur, de leur cirque de réception à leur moraine frontale, et c'est par dizaines qu'ils reçoivent des glaciers secondaires ayant au moins les dimensions des plus vastes champs de glace des Alpes suisses; en suivant la ligne supérieure des névés et des glaciers, on pourrait probablement ne pas quitter la glace sur un espace de 150 kilomètres. Les phénomènes que l'on observe sur les fleuves congelés de l'Europe centrale se retrouvent tous dans l'Himalaya, avec de plus vastes proportions. Là aussi les observateurs peuvent étudier rimayes et crevasses, séracs et moulins, moraines médianes, latérales ou

N° 13. — GLACIERS DU BALTISTAN.



D'après Godwin-Austen et Drew.

1 : 1 600 000

50 kil.

frontales. De même que dans les Alpes, nombre de rivières issues des glaciers s'élancent à l'air libre par des portes à plein cintre ou à courbes surbaissées qui donnent à leur entrée dans le monde lumineux quelque chose d'héroïque et de triomphal; en face du fleuve bruyant qui s'échappe de la sombre arcade et des hautes parois cristallines, rayées de fentes indiquant la pression des glaces en mouvement, on comprend facilement le sentiment d'adoration qu'éprouvent les pèlerins, agenouillés devant ces tableaux grandioses. Ce qui distingue le plus les glaciers de l'Himalaya et du Karakoroum de ceux des Alpes, c'est l'énorme quantité de débris que charrient la plupart d'entre eux et qui en recouvrent presque complètement le cours inférieur; les amas de pierres qui cachent la glace, excepté dans les endroits où des crevasses ont ouvert leurs abîmes, sont eux-mêmes revêtus de terre où croît le gazon, où fleurissent des plantes nombreuses; le champ

du glacier est transformé en jardin[1]. Le glacier de Baltoro, dont une branche naît dans les névés du Dapsang, est dans sa partie inférieure entièrement couvert de débris, mer de pierres formée par la jonction de quinze moraines de roches diversement colorées, grises, brunes, jaunes, rouges, bleuâtres, qui s'alignent parallèlement sur le courant du glacier[2].

Les vallées inférieures de l'Himalaya gardent encore les traces de glaciers bien autrement considérables que ceux d'aujourd'hui. Çà et là des moraines latérales se voient sur des terrasses dominant le lit fluvial de plusieurs centaines de mètres; des moraines frontales, moins nombreuses parce qu'elles ont été pour la plupart déblayées par les torrents, se sont aussi maintenues dans mainte vallée à l'altitude de 1500 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer. Des fleuves de glace, descendant du Karakoroum, allaient s'épancher jusque dans le bassin de Kachmir, à plus de 200 kilomètres de leurs névés d'origine[3]; celui de la Noubra, tributaire des glaces du Chayok, n'avait pas moins de 1300 à 1400 mètres d'épaisseur au confluent des deux vallées, parsemées maintenant de riants villages[4]. De même dans la partie méridionale de l'Himalaya, la vallée de Kangra, que parcourt le Bias, est couverte de blocs erratiques, d'origine glaciaire, jusqu'à la cote de 600 mètres seulement; le courant central de la vallée, alimenté par d'autres glaciers secondaires descendus de la chaîne cristalline des monts Blancs ou Dhaola-dhar, dépassait 190 kilomètres en longueur[5]. Mais les témoignages de l'ancienne période glaciaire disparaissent plus vite dans les monts Himalaya que dans presque toutes les autres régions montagneuses de la Terre, à cause de la marche rapide des érosions dans les vallées tributaires de l'Indus et du Gange. Les couches siliceuses des hautes cimes et des pentes moyennes, les grès des monts sub-himalayens sont des plus friables et cèdent facilement à l'action des eaux; les gneiss fendillés se délitent aussi promptement sous l'action alternante des gelées, du dégel, de la chaleur solaire et des pluies; quant aux débris accumulés jadis par des torrents glaciaires, ils sont saisis de nouveau par chaque inondation et portés plus avant vers l'issue des vallées. Les lits que les fleuves de l'Himalaya se sont creusés, soit dans les amas de cailloux, soit même dans la roche vive, atteignent en beaucoup d'endroits la profondeur de 900 mètres au-dessous des anciennes berges, et les moindres

[1] Andrew Wilson, *The Abode of Snow*.

[2] Montgomerie, *Mittheilungen von Petermann*, II, 1863.

[3] Hooker, *Himalayan Journals*; — Godwin-Austen, *Journal of the Geographical Society*, 1867; — Theobald, *Memoirs of the Geological Survey of India*.

[4] Frederic Drew, *Jummoo and Kashmir Territories*.

[5] Theobald, *Records of the Geological Survey of India*, vol. VII, 1874.

tributaires ont dû entailler la montagne sur des épaisseurs de cinq ou six cents mètres pour aller rejoindre le courant principal. Le Satledj, dans son cours supérieur sur les plateaux du Tibet, et plus bas dans le pays de Ladak, l'Indus et ses divers affluents himalayens, le Gange, en amont de Hardwar, offrent des exemples remarquables de ces érosions profondes à près de mille mètres au-dessous du plan de leur ancien lit, dont quelques restes se voient çà et là sur les terrasses latérales[1]. En peu de contrées au monde, il n'est à la fois plus nécessaire et plus facile d'établir sur les rivières des ponts suspendus, car mainte fissure, quoique profonde de centaines de mètres, a seulement un jet de pierre en largeur. Dans les vallées indiennes de l'Himalaya, quelques appareils, semblables à ceux du Tibet oriental, sont de simples *tchouka*, cordes sur lesquelles glisse un anneau, portant le voyageur d'un bord à l'autre ; toutefois la plupart des ponts suspendus ou *djhoula* sont tressés en câbles d'écorce ou de lianes, balancés par le vent, mais assez solides pour que les voyageurs libres de vertige puissent s'y s'aventurer sans crainte et qu'on y fasse même passer des chèvres et des brebis ; elles durent en moyenne pendant trois années. Les talus d'érosion, fréquemment sculptés à nouveau par les pluies et les éboulis, se succèdent le long des fleuves, en forme de cônes gris ou rougeâtres, que le crépuscule ou l'éloignement font ressembler à des rangées de tentes gigantesques.

Dans les roches gréyeuses du Sub-Himalaya, le travail de destruction se révèle moins par la formation de talus que par celle de parois verticales ; des pans entiers se détachent à la fois en donnant aux rochers l'aspect de citadelles construites de main d'homme, avec des tours, des enceintes, des terrasses régulières. Ni les masses cubiques de la « Suisse » saxonne, ni les blocs rectangulaires de certaines parties du Nouveau-Mexique et du Colorado n'ont plus de symétrie dans leurs formes que plusieurs des roches du Sub-Himalaya. Quelques-unes de ces hauteurs, à pans coupés, offrent une surface qui n'est pas moins unie que celle des causses du midi de la France. D'autres blocs de rochers, dont la surface est de plusieurs centaines ou même de milliers de kilomètres carrés, se composent d'assises superposées, en retrait les unes sur les autres, et présentent de tous les côtés l'aspect d'une pyramide aux énormes degrés.

Les grands écroulements, dont on voit partout les traces dans les monts Himalaya, appartiennent aussi à la période actuelle. L'histoire contem-

[1] Drew, Andrew Wilson, ouvrages cités ; — Robert von Schlagintweit, *Ueber Erosionsformen der indischen Flüsse.*

poraine de l'Indus, du Tchinab, du Satledj en a fourni de remarquables exemples. Il arrive fréquemment que ces trois fleuves, arrêtés dans leur cours supérieur par des chutes de glaciers et de pierres, se transforment en lacs, tandis qu'en aval de la digue temporaire les lits se dessèchent peu à peu; mais, après des journées ou des semaines d'arrêt, les lacs retenus finissent par franchir leur barrage, et bientôt les masses de débris et de boue, mêlées aux eaux d'inondation, se ruent sur les terres d'aval en dévastant les campagnes riveraines, en rasant les maisons et déracinant les arbres[1]. Lorsque ces barrages d'éboulement se produisent dans les vallées supérieures, les torrents qui rejoignent en aval la vallée maîtresse continuent d'alimenter le fleuve, et les riverains des campagnes plus basses ne s'aperçoivent de l'évènement que par une légère diminution des eaux; mais il arrive parfois que les chutes de neiges et de rochers se font dans les défilés rapprochés de la plaine, et le fleuve se trouve alors complètement tari. L'explorateur Godwin-Austen et ses compagnons, surpris par une débâcle de barrage, eurent à peine le temps de s'enfuir, avertis par le tonnerre des roches entre-choquées. La *chwa* de pierres, de boue et d'eau se précipite dans les vallées, haute et droite, et lançant des projectiles comme un rempart de forteresse mouvante : les fragments de roches brisées sont envoyés au loin, tandis que sur les berges les plus gros blocs tournoient, puis s'engouffrent dans le torrent noir[2].

Ces phénomènes d'érosion ont eu pour conséquence de donner aux torrents et aux fleuves de l'Himalaya une courbe normale et de supprimer les cascades et les lacs qui jadis en interrompaient le cours. A cet égard, les monts hindous contrastent avec les Alpes d'Europe; ils ont perdu leur jeunesse, pour ainsi dire, puisque les traits primitifs des vallées sont oblitérés. Les saillies de roches qui retenaient les eaux dans les bassins lacustres et d'où les torrents s'abattaient en cascades, ont été graduellement démolies par les eaux; tandis que les lacs se vidaient, les cataractes s'abaissaient. Maintenant l'Himalaya proprement dit n'a plus qu'un petit nombre de ces nappes d'eau qui donnent tant de charme aux régions de montagnes et la plupart des cascades ne sont que chutes temporaires, simples filets d'eau de neige fondue par le soleil d'été et se changeant en vapeur dans l'air où ils ondoient. Les seuls grands lacs de l'Himalaya se trouvent au nord de la chaîne, dans la dépression qui la sépare du Trans-Himalaya, et à l'ouest, dans les nombreuses vallées parallèles du Ladak et du

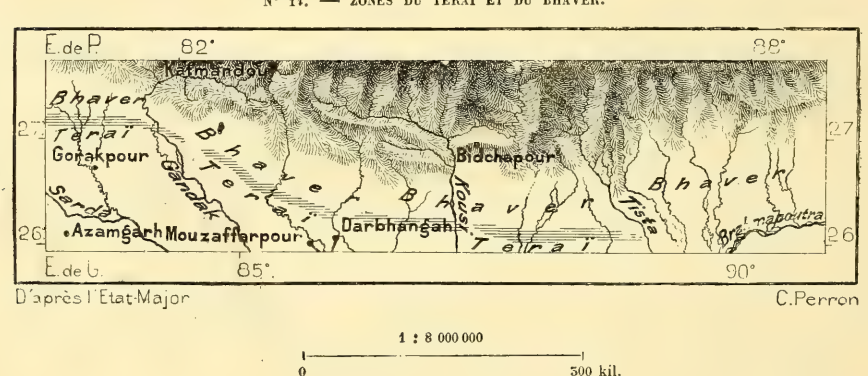
[1] A Cunningham, *Ladak*; — Shaw, *High Tartary, Yarkand and Kashgar*; — Drew, *Jummoo and Kashmir Territories*; — Medlicott and Blanford, *Manual of the Geology of India*.

[2] Godwin-Austen, *Journal of the Geographical Society of London*, 1864.

Kachmir. Mais il est certain que, dans ces régions occidentales, nombre de lacs ont diminué d'étendue, non à cause de l'approfondissement graduel de leur émissaire, mais par l'effet du dessèchement graduel de la contrée. Quelques-uns des lacs de cette partie de l'Himalaya ont perdu tout écoulement, et, devenus bassins fermés, se sont peu à peu changés en réservoirs d'eau salée. De vastes plaines, jadis couvertes d'eau douce, n'ont plus que de petits « lacs amers », entourés d'efflorescences salines se confondant parfois avec les neiges

Les zones de végétation sur les pentes de l'Himalaya correspondent naturellement à celles de la température. De 200 en 200 mètres, la chaleur diminue d'un degré, et toutes les conditions du climat se modifient en même temps; les plantes tropicales ou semi-tropicales de la base sont remplacées plus haut par des végétaux de la zone tempérée, puis par ceux

N° 14. — ZONES DU TERAÏ ET DU BHAVER.

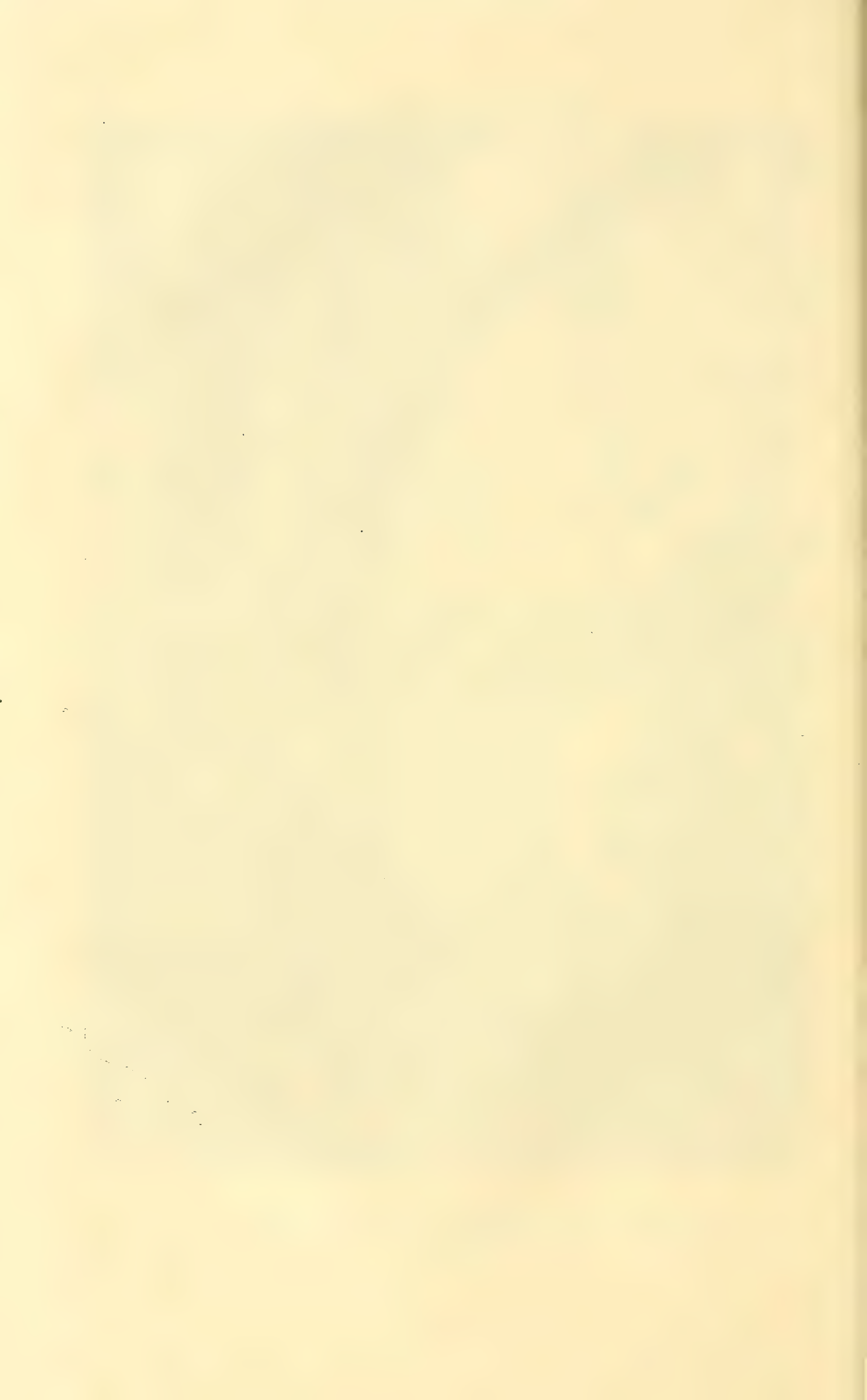


de la zone arctique. Mais, outre ces grandes divisions de climat et de végétation, analogues à celles que l'on observe sur les pentes de toutes les autres chaînes de montagnes, on constate encore à la base et sur les premiers renflements de l'Himalaya d'autres zones de terrain, bien tranchées par la nature du sol et leurs produits, et devant leurs contrastes, non à la différence d'altitude, mais à la disposition des couches superficielles et à l'écoulement des eaux; ces zones, bien connues de tout temps par les naturels qui mènent leurs troupeaux de vaches et de buffles dans les vallées basses de l'Himalaya, se succèdent parallèlement à l'axe des monts, des plaines inférieures aux premiers escarpements. La bande de terrain la plus méridionale est celle du *teraï, taraï, tari,* ou *morong,* c'est-à-dire « pays humide », région marécageuse, couverte de jongles, de roseaux et de bouquets d'arbres qui arrêtent le souffle des vents et ne laissent pas échapper les brouillards de miasmes entretenus par l'évaporation du sol



FORÊTS DU SIKKIM. — VUE DE BIRCH-HILL, AU NORD DE DARDJILING

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



humide ; si l'on en croit les indigènes, quelques parties du teraï enfermeraient une atmosphère trop étouffée pour que les fauves et les oiseaux pussent la respirer. Vers le nord-ouest cependant, le terrain qui continue le teraï se rétrécit peu à peu, et dans le Pandjab ce n'est qu'un espace sablonneux, où l'eau disparaît rapidement, et que coupent de distance en distance de nombreuses ravines ; de hautes herbes, au milieu desquelles se cache l'antilope, y remplacent les fourrés qui recouvrent le teraï proprement dit. La zone parallèle qui se prolonge entre les marais et la base des roches gréyeuses du Sub-Himalaya, contraste avec le teraï par la sécheresse du sol : c'est le *bhaver*, *bhabhar* ou *djhari*, région forestière presque entièrement recouverte de sals (*shorea robusta*), beaux arbres à branchage étalé que des lianes rattachent les unes aux autres et aux plantes du sous-bois. Les *doun*, *mari* ou *doar* qui se prolongent parallèlement au teraï ou bhaver, et dont les sépare la saillie des roches gréyeuses, première arête à peine indiquée de l'énorme ossature des monts Himalaya, sont également insalubres dans une grande partie de leur étendue. Ce n'est pas sans danger que les voyageurs traversent, au galop de leurs montures, les trois bandes juxtaposées du teraï, du bhaver et des doun, pour se rendre des campagnes riveraines du Gange dans la région des montagnes, au-dessus du brouillard malsain qui rampe sur les pentes inférieures jusqu'à l'altitude moyenne de 1200 mètres ; on cite de nombreux exemples d'Anglais ayant succombé aux fièvres contractées dans la rapide traversée du teraï. En certains endroits, le contraste du teraï et de la région des cultures est aussi net que celui de la terre et de la mer le long d'un rivage à pic[1].

N° 15. — COUPE GÉOLOGIQUE DE LA RÉGION DU TERAÏ ET DU BHAVER.

[1] Hooker, *Himalayan Journals*.

L'insalubrité de ces régions basses s'explique facilement. Des eaux, arrêtées dans les doun par les saillies des chaînons gréyeux, s'y étalent en nappes stagnantes; plus bas, le bhaver, qui consiste en un sol de gravier, est très sec au contraire, grâce à la porosité du terrain, mais le gravier repose sur une couche d'argile imperméable et les vapeurs qui s'élèvent du sol après la chute des pluies restent enfermées sous le branchage épais; enfin, dans la zone du teraï, la nappe d'eau qui glissait sous les graviers du bhaver reparaît à la surface et s'étale en marais au milieu des jongles. En cette zone basse, les rivières descendues de l'Himalaya, qui viennent de traverser la région du bhaver par des lits profonds et bien définis, s'étalent dans le teraï en y promenant des cailloux et des sables et en charriant des troncs d'arbres et des débris de toute espèce; tous ces obstacles forment çà et là des digues naturelles, en amont desquelles l'eau fluviale se répand à droite et à gauche en marécages permanents ou temporaires. Le remède à cet état de choses est le même que dans les régions marécageuses de l'Europe; il consiste à régulariser l'écoulement des eaux, à défricher et à cultiver le sol. Déjà des familles de colons, fournies par les populations limitrophes, qui d'ailleurs ont moins à craindre l'*aoual* ou malaria que les voyageurs européens, ont commencé çà et là à mettre en culture les clairières les plus saines du teraï et du bhaver. De leur côté, des bergers descendent des montagnes en hiver avec leurs familles et leurs troupeaux, afin de « manger le soleil », et des cultures, des villages succèdent bientôt à leurs campements. Des clairières, de plus en plus nombreuses, s'ajoutent aux espaces relativement salubres qui interrompent en beaucoup d'endroits, notamment au sud du Sikkim, les zones dangereuses du teraï et du bhaver. Depuis longtemps la route qui mène des bords du Gange à Dardjiling a perdu ses terreurs. Il fut un temps au contraire où les populations de la plaine laissaient la zone du teraï s'accroître aux dépens de leurs cultures, afin d'augmenter ainsi la « marche » qui les séparait de leurs ennemis, les peuples pillards de la montagne.

Dans l'angle nord-occidental de l'Inde, toute la région supérieure du Pandjab, entre les monts avancés de l'Himalaya et le Soulaïman-dagh, est occupée par des plateaux peu élevés et de petits chaînons, remarquables par la régularité géométrique de leurs alignements. Tandis que le Pandjal, la dernière chaîne himalayenne, contournée à l'ouest par le Djhilam à sa sortie de la vallée de Kachmir, suit la direction normale du système, celle du sud-est au nord-ouest, les chaînons du Hazara et du haut Pandjab sont

disposés pour la plupart perpendiculairement à l'axe de l'Himalaya, dans le sens du nord-est au sud-ouest. Le sommet le plus élevé de cette région d'outre-Djhilam, le Marri, est encore une des grandes cimes de l'Himalaya extérieur, puisqu'il atteint la hauteur de 2272 mètres; mais au sud de cette borne, dressée entre deux régions distinctes, les plateaux ont une altitude moyenne qui diminue graduellement, de 500 à 300 mètres, et les crêtes des collines ne les dominent que d'une hauteur à peu près égale. Trop peu élevées pour frapper l'imagination populaire, ces saillies de rochers n'ont pas d'appellations géographiques précises : elles sont désignées d'après les tribus qui les habitent, les villes ou les villages qui sont bâtis dans le voisinage, les cols qui les traversent, les forteresses qui les dominent ou quelque particularité locale[1]. Les noms les plus connus s'appliquent à des régions entières : telle est l'appellation Potwar, donnée à tout le plateau montueux de Rawal-Pindi.

Il n'est pas à la surface de la planète de masses pierreuses qui aient été plus déchiquetées par les éléments que les arêtes du Potwar et des autres chaînes de la contrée dans le Cis-Indus et le Trans-Indus; plusieurs se terminent au sommet par des lames aiguës, si minces et si déchirées par endroits, qu'on les dirait taillées à jour. Toutes les parties de la roche faciles à déliter ont été emportées par les eaux de pluie : il ne reste plus que le squelette de la montagne; les débris superficiels ayant été enlevés, le géologue peut reconnaître à première vue la nature des roches qui formaient le noyau primitif; mais quelques crêtes ont une si grande régularité qu'on peut y confondre les œuvres de la nature avec celles de l'homme : telle montagne est indiquée sur la carte de l'état-major comme portant un château fort, quoique ses murailles et ses bastions ne soient dus qu'à l'action des intempéries[2]. A cet égard, l'une des chaînes les plus remarquables est celle qui limite au sud ces plateaux ravinés du Pandjab et qui a reçu des Anglais le nom de *Salt-range* ou « chaîne Saline ». Elle se développe de l'est à l'ouest entre le Djhilam et l'Indus, dont elle resserre le cours au défilé de Kalabagh, puis se prolonge au delà du fleuve sous divers noms, Tchitchali, Chingarh, Kafir kot, Cheïk boudin. Elle fut jadis la limite méridionale du continent d'Asie, et ses escarpements, sapés à la base par les eaux de la mer, offrent encore çà et là l'apparence de falaises. La chaîne Saline est une des plus curieuses de l'Inde par la formation de ses assises, car on y étudie des roches appartenant à tous les âges; les couches silu-

[1] Medlicott and Blanford, *A Manual of the Geology of India.*
[2] Wynne, *Memoirs of the Geological Survey of India*, vol. XI, 1875.

riennes y sont représentées, de même que les terrains carbonifères, le trias, le jura, la craie; enfin des strates de l'époque tertiaire recouvrent les autres formations et l'on y trouve surtout des roches calcaires nummulitiques; même des diorites se montrent au-dessus des couches sédimentaires. La variété des gisements minéraux n'y est pas moindre que celle des roches; on y a découvert en quantités diverses de l'or, du cuivre, du plomb, du fer, ainsi que le soufre, l'alun, le salpêtre, le pétrole, la houille, et des sources thermales y jaillissent en maints endroits. Le gypse y est en abondance et le sel qu'il renferme a fait donner à juste titre le nom de chaîne Saline à ses escarpements[1]. Les couches de sel, blanches, grises, rougeâtres, et différentes en pureté comme en couleur, ont jusqu'à 30 mètres de puissance, et dans quelques endroits les carriers peuvent attaquer la roche de sel gemme sur une épaisseur totale de plus de 150 mètres. Dans une partie de la chaîne du Pandjab, Wynne a mesuré des couches de sel représentant une masse cubique de 28 kilomètres cubes, assez pour subvenir aux besoins de tous les hommes pendant des milliers d'années.

De même, dans le prolongement de la chaîne à l'ouest de l'Indus, les collines sont en grande partie composées de sel, et l'on y voit çà et là des blocs isolés de 40 mètres de hauteur qui sont entièrement formés de cristaux salins. La percolation de l'humidité à travers les roches, l'action des pluies sur les parois extérieures du sel et la pression des assises supérieures ont eu pour conséquence de disloquer les strates sous-jacentes et d'y produire des fontis et des renversements qui déroutent souvent les géologues. Parmi les curiosités de cette chaîne, si intéressante, se rencontrent aussi des blocs de granit roulé qui portent des traces évidentes de l'action glaciaire : un erratique de granit rouge, dont on n'a pu découvrir encore le lieu d'origine dans l'Himalaya, a été trouvé par Theobald dans le Salt-range et déposé au musée de Calcutta; les polis et les stries de sa surface ne laissent aucun doute sur sa provenance. Toute la surface du plateau qui s'étend au nord de la chaîne Saline est recouverte de graviers et de sables, au milieu desquels sont parsemés des blocs erratiques; on voit aussi de ces roches en grand nombre sur les bords de toutes les rivières, notamment le Sohan et l'Indus, jusqu'en aval d'Attock. Pendant la période géologique moderne, des changements considérables ont eu lieu dans l'hydrographie de la contrée; il est probable qu'un lac la recouvrait presque en entier.

A l'ouest de l'Indus, les diverses chaînes de montagnes qui constituent

[1] Benj. Lyman; — Medlicott et Blanford; — Wynne, etc.

la frontière géographique de l'Hindoustan sont, comme l'Himalaya, les arêtes bordières d'un plateau et non des monts indépendants, à l'exception toutefois des rangées qui continuent à l'est la chaîne du Safid-koh ou des « monts Blancs » et qui séparent, perpendiculairement au cours de l'Indus, les deux bassins, jadis lacustres, du Pechaver et du Bannou. La principale chaîne du Trans-Indus, qui porte le nom turc de Soulaïman-dagh (montagne de Salomon), ou de Koh-i-Sourkh ou « Chaîne Rouge », s'appuie à l'ouest sur les hautes terres du pays des Waziri; de distance en distance elle est percée de brèches, d'où s'échappent en temps de pluie les eaux de rivières torrentielles, nées sur les pentes d'une chaîne parallèle, à laquelle on pourrait donner le nom de Soulaïman-dagh occidental, ou de Djadram, des tribus qui en habitent les vallées. Seul de tous les cours d'eau qui traversent le Soulaïman oriental, le Kouram atteint l'Indus sans se perdre complètement en route dans les graviers; les autres torrents qui se dirigent vers le grand fleuve, quel que soit le versant d'origine, tarissent à la base de la montagne, dans leurs lits de cailloux qui se déplacent et s'entremêlent à chaque nouvelle inondation. Au nord, l'arête des montagnes de Salomon se rattache au massif élevé du Safid-koh, que la profonde vallée de la rivière de Caboul sépare des contreforts de l'Hindou-kouch; à l'est, le Soulaïman s'unit aussi par des crêtes latérales aux massifs de hauteurs qui appartiennent au prolongement de la chaîne Saline; mais au sud du Kouram elle se dégage et forme une saillie régulière dans la direction du nord au sud. Vue de la plaine de l'Indus, elle présente un aspect imposant : sa pointe la plus élevée, qui se dresse dans le pays des Waziri, est le Birgoul (3560 mètres); la plus fameuse, connue sous le nom, si fréquent dans les contrées musulmanes, de Takht-i-Soulaïman ou « Trône de Salomon », est un peu moins haute; elle atteint 3543 mètres. Toutes les roches des escarpements sont arides et nues : blanches le jour, elles paraissent transparentes dans l'air du soir.

S'abaissant graduellement vers le sud, la chaîne des monts Soulaïman disparaît après s'être développée sur une longueur d'environ 600 kilomètres, et l'Indus, qui vient de recevoir les eaux des « Cinq Rivières », contourne au sud les derniers rochers de l'arête pour aller se heurter contre la base d'une autre chaîne bordière, limitant à l'est le plateau du Baloutchistan, habité par les Brahui. Cette chaîne, désignée dans la plupart des cartes sous le nom de Hala, qui s'applique seulement à un col, et généralement appelée Khirtar par les indigènes, suit, comme le Soulaïman-dagh, la direction du méridien et se compose de plusieurs arêtes parallèles, consistant surtout, comme les rangées du Sind, en calcaire num-

mulitique ; même à l'est de l'Indus, quelques saillies rocheuses, entourées soit par les alluvions du fleuve, soit par les sables du désert, appartiennent à la même formation et peuvent être considérées comme faisant partie du même système orographique. Moins élevé que le Soulaïman, le Khirtar atteint seulement 2100 mètres par son point culminant, et la plupart de ses pics dépassent à peine 1800 mètres. Dans sa partie méridionale, il s'abaisse graduellement et n'est plus qu'une rangée de collines haute de 600 mètres, puis un simple renflement du sol au-dessus des plaines environnantes. Cependant la saillie se maintient jusqu'au cap Monze, limite géographique et politique de l'Hindoustan, et même se continue jusqu'en mer par l'île rocheuse de Tchourna. De même que le Soulaïman, le Khirtar est traversé par une rivière qui naît à l'ouest sur les plateaux et qui va se jeter dans l'Indus : c'est le Gadj, dont la vallée offre un passage facile pour remonter des plaines de l'Inde sur les hautes terres du Baloutchistan[1]. On croyait jadis que les chaînes bordant à l'ouest la vallée de l'Indus opposaient un obstacle presque insurmontable au passage des caravanes et des armées et qu'un petit nombre de cols seulement pouvaient être franchis. Le Khaïber et le Païwar, au nord du Soulaïman-dagh, au milieu le Goumoul et le Sanghar, le Bholan au sud, telles étaient, disait-on, les seules brèches de ce rempart. Les explorations faites récemment par les géomètres anglais ont prouvé que les chaînes bordières sont au contraire percées d'un grand nombre de cols praticables : Markham en énumère plus d'une cinquantaine[2]. Ce ne sont pas les difficultés de la marche, mais celles des approvisionnements, qui de tout temps ont limité à quelques chemins de montagnes les communications entre les deux pays limitrophes. Bien plus que les escarpements des rochers, les champs de cailloux, les sables, les espaces sans eau et sans culture constituent de ce côté la véritable frontière défensive.

Les eaux courantes sont réparties d'une manière très inégale dans l'Hindoustan, suivant la marche des vents, la direction et l'abondance des pluies. Dans l'ensemble de l'hydrographie indienne, le versant du golfe du Bengale est arrosé par une quantité d'eau beaucoup plus considérable que le versant de la mer d'Arabie ; il est même certain que l'extrémité septentrionale du golfe reçoit plus de la moitié des eaux de la Pénin-

[1] Medlicott and Blanford, *A Manual of the Geology of India.*
[2] *Proceedings of the Geographical Society of London*, jan. 1879.

sule. Accourant en sens opposés, l'un de l'occident et l'autre de l'orient, le Gange et le Brahmapoutra unissent dans leurs lits toutes les rivières nées dans l'Himalaya, sur une longueur de plus de 2000 kilomètres, et les versent à la mer par les cent canaux errants qu'ils se sont formés entre les collines de Radjmahal et les monts Garro. Par cette brèche s'écoule une masse liquide au moins quadruple de celle que la France entière donne à la Méditerranée et à l'Océan. La région du delta commune aux fleuves entremêlés semble tenir des deux éléments à la fois, la terre et la mer : les rivages, les îles émergent à peine, et les bancs de sable ou de vase viennent presque affleurer la surface de l'eau; les arbres appartiennent aux flots par leurs racines, tandis qu'un lit de boue, amassé autour des troncs, indique déjà les empiètements prochains du continent. A l'autre angle de l'Hindoustan, le fleuve, dont le nom est devenu celui de l'Inde entière, correspond symétriquement au Gange et au Brahmapoutra ; il est alimenté par les neiges de l'Himalaya occidental, mêlées à celles de l'Hindou-kouch, du Karakoroum, du Trans-Himalaya et même du plateau tibétain; la superficie de son bassin dépasse certainement un million de kilomètres carrés; mais coulant sous un climat beaucoup plus pauvre en humidité que le Bengale et l'Assam, il roule une quantité d'eau bien moindre que celle des fleuves orientaux, et même une partie considérable de sa région d'écoulement est un pays de sables arides; néanmoins il est utilisé par les bateaux et complète avec le Gange et la mer la ligne de navigation qui mérite à l'Hindoustan le nom de « Péninsule » par lequel ce pays est souvent désigné. A certains égards, l'Indus, que l'on compare d'ordinaire au Gange comme son fleuve jumeau, présente avec lui un contraste frappant. Tandis que le Gange coule surtout de l'ouest à l'est, en longeant les contreforts méridionaux de l'Himalaya, l'Indus coule surtout du nord au sud, à la sortie de la région des montagnes. De même que son grand affluent, le Satledj, il naît sur le revers de l'Himalaya proprement dit, dans les régions tibétaines; enfin, dans son cours inférieur, il ne reçoit plus de tributaires : il est tout formé, bien différent du Gange qui s'unit au puissant Brahmapoutra. Les ressemblances que les poètes hindous, et à leur suite maints géographes modernes, ont voulu établir entre les deux fleuves sacrés, comme s'il existait entre eux une sorte de parenté mystique, ne sont en grande partie qu'un jeu d'imagination.

Les rivières qui parcourent l'Inde péninsulaire, au sud du diaphragme de monts et de collines formé par le Vindhya, offrent aussi, de l'un à l'autre versant, un remarquable contraste. D'un côté les deux rivières jumelles, Narbadah et Tapti, nées vers le centre géographique de l'Hin-

doustan, coulent parallèlement l'une à l'autre et se déversent dans le même golfe de la mer d'Arabie; quoique ayant des bouches séparées, elles semblent appartenir au même système hydrographique. Mais ces deux rivières sont les seules de la côte occidentale qui aient une certaine importance: partout ailleurs, le versant des Ghat est trop étroit pour qu'un bassin considérable ait pu se former. Tous les grands cours d'eau du système des Ghat occidentales ou orientales, la Maha naddi, la Godaveri, la Krichna, les deux Panar, la Kaveri, descendent vers le golfe du Bengale, en étalant leurs alluvions en larges deltas au devant de leurs embouchures. Il est peu de rivières dans le monde qui aient une alternance plus rythmique entre la période des maigres et celle des crues : toutes leurs oscillations sont réglées par les mouvements de l'atmosphère; avant d'apparaître à la surface du sol, les cours d'eau se forment déjà dans les espaces aériens : elles sont avant tout un phénomène météorologique. Dans aucun pays de la Terre, les cultivateurs n'ont un plus grand souci d'aménager leurs rivières pour se rendre indépendants de l'alternance des saisons; c'est une condition de vie ou de mort pour eux, pressés en multitudes dans leurs campagnes. Tandis que dans l'Inde du nord la faible pente des fleuves a nécessité pour l'arrosement des terres le creusement de longs canaux se ramifiant à l'infini dans les plaines, la nature inégale du sol sur les plateaux du Dekkan et sur le versant de la côte de Coromandel a forcé les habitants à recourir à la construction de réservoirs; ils ont rétabli, pour ainsi dire, l'état primitif de la contrée, tel qu'il était lorsque les rivières, n'ayant pas encore eu le temps de régulariser leur lit, descendaient de bassin lacustre en bassin lacustre par des rapides ou des cascades; ainsi l'industrie a reproduit dans l'Inde méridionale des sites qui rappellent, du moins par le relief, ceux de la Scandinavie. Quelques-uns de ces 55 000 lacs restaurés par les agriculteurs du Dekkan et des côtes de Coromandel ont des centaines de kilomètres carrés de superficie; ce sont les plus vastes qui se trouvent dans tout l'Hindoustan, en dehors de l'Himalaya. Des digues, appelées *anicuts* par les Anglo-Indiens, retiennent les eaux des réservoirs pour la saison des sécheresses; le surplus qui s'échappe par le seuil des *calingalas*, sert à remplir plus bas un deuxième étang et c'est ainsi que, d'étage en étage, des bassins marquent le parcours des canaux d'irrigation, de leur origine à leur fin, comme des ganglions sur un filet nerveux. Lors des grandes pluies, il arrive fréquemment que les anicuts, mal entretenus pendant une période d'oppression, de guerre ou de pauvreté, cèdent sur quelque point; alors un réservoir se vide tout à coup; les eaux, mêlées aux pierres, à la boue, aux débris de toute espèce enlevés sur leurs rives,

s'écroulent dans un étang inférieur; celui-ci crève ses remparts à son tour, et la masse liquide, se gonflant d'étage en étage, se déverse sur les terres basses en formidables inondations.

N° 16. — ÉTANGS DANS LE PAYS DE MADOURA.



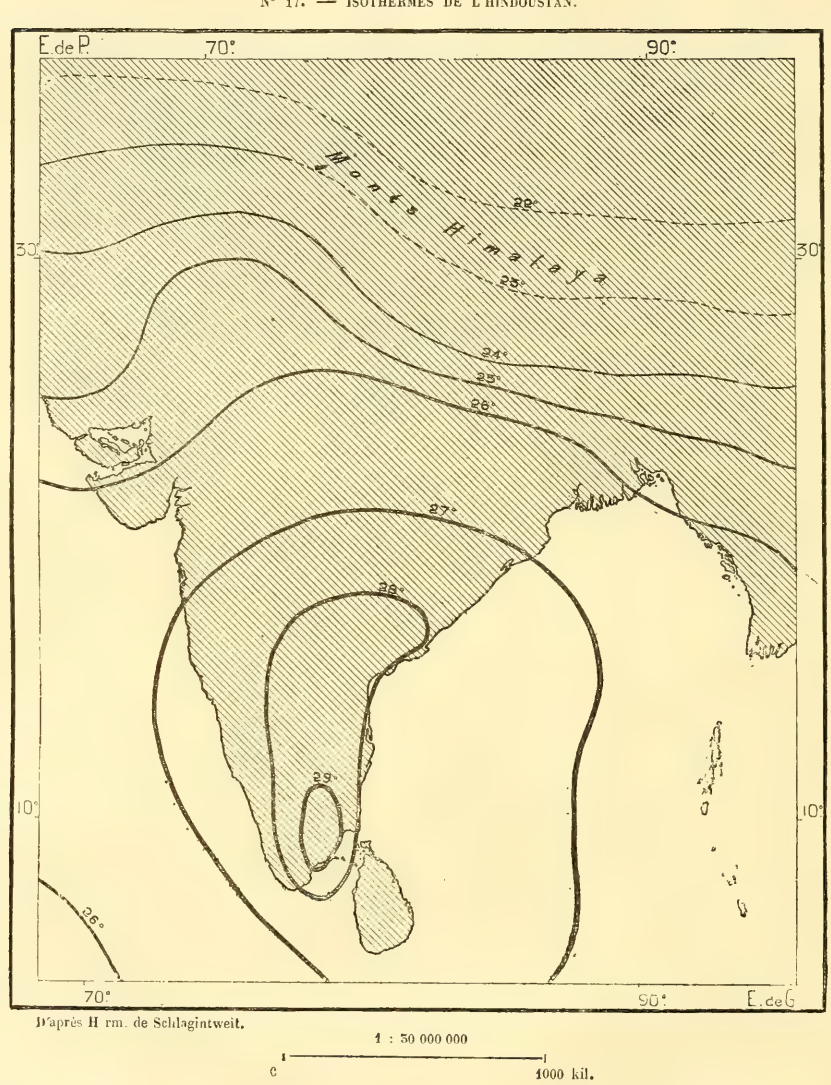
1 : 560 000

0 20 kil.

Toute la série des températures terrestres se succède du sud au nord de l'Hindoustan, des côtes de Ceylan, situées dans le voisinage de l'équateur, aux neiges du Karakoroum, recouvrant, à 3500 kilomètres plus près du pôle, des monts élevés de 6000 à 8600 mètres. Tandis que dans certaines régions de la Péninsule l'air que l'on respire paraît embrasé, il en est d'autres où l'homme ne peut séjourner ou qu'il ne saurait même atteindre, à cause du froid et de la raréfaction de l'atmosphère. Cependant, si l'on considère le rempart de monts qui se dresse au-dessus des plaines du Gange et de l'Indus comme faisant partie d'un domaine géographique distinct, on voit que les zones de température moyenne se succèdent assez régulièrement de Ceylan et du cap Comorin aux premières vallées himalayennes. Dans son ensemble, la péninsule Cisgangétique, sans être brûlée comme certaines régions de l'Afrique tropicale, n'en est pas moins une des contrées les plus chaudes de la Terre : l'équateur de plus grande chaleur moyenne passe immédiatement au sud de la Péninsule, et même la ligne isothermique de 24 degrés se recourbe dans les plaines septentrionales, de manière à longer les premiers renflements de l'Himalaya. L'écart annuel de l'une à

l'autre extrémité de l'Inde, sur un espace de plus de 3000 kilomètres en largeur, est seulement de 5 degrés centigrades, si, ne tenant pas compte de la diversité des altitudes, on ramène toutes les stations au niveau de la mer. Pendant les diverses saisons, les écarts en sens inverse sont plus considé-

N° 17. — ISOTHERMES DE L'HINDOUSTAN.



D'après Herm. de Schlagintweit.

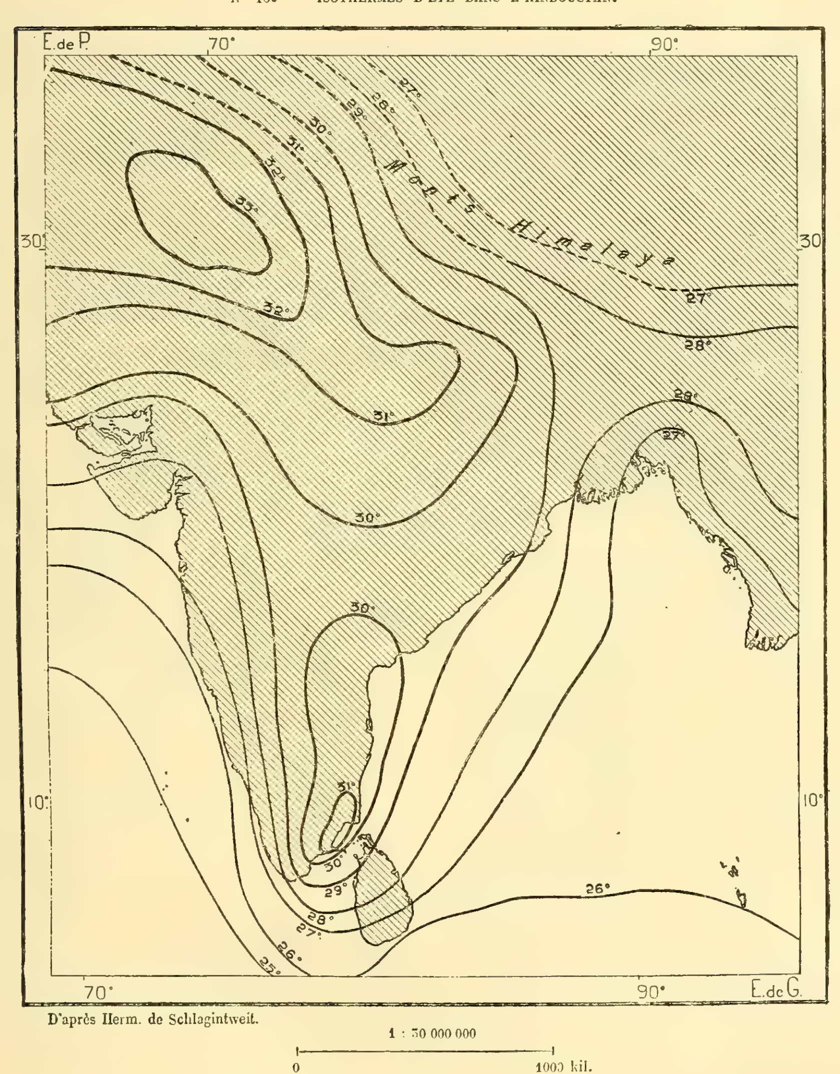
1 : 30 000 000

0 — 1000 kil.

rables, d'environ 8 degrés pendant les chaleurs et de 10 degrés pendant la période de fraîcheur ; mais ce sont là de faibles différences, relativement à la vaste étendue de la contrée. Plus de 250 stations météorologiques établies dans toutes les parties de la Péninsule permettent d'étudier les oscillations du climat de l'Inde et d'en tracer les courbes avec plus de précision que celle de mainte contrée de l'Europe occidentale.

La plus grande égalité de température se maintient naturellement dans les régions de l'Inde méridionale, grâce au voisinage de l'équateur, et à l'influence modératrice des eaux et des brises marines. C'est ainsi qu'à Colombo, dans l'île de Ceylan, la variation de mois en mois oscille de

N° 18. — ISOTHERMES D'ÉTÉ DANS L'HINDOUSTAN.

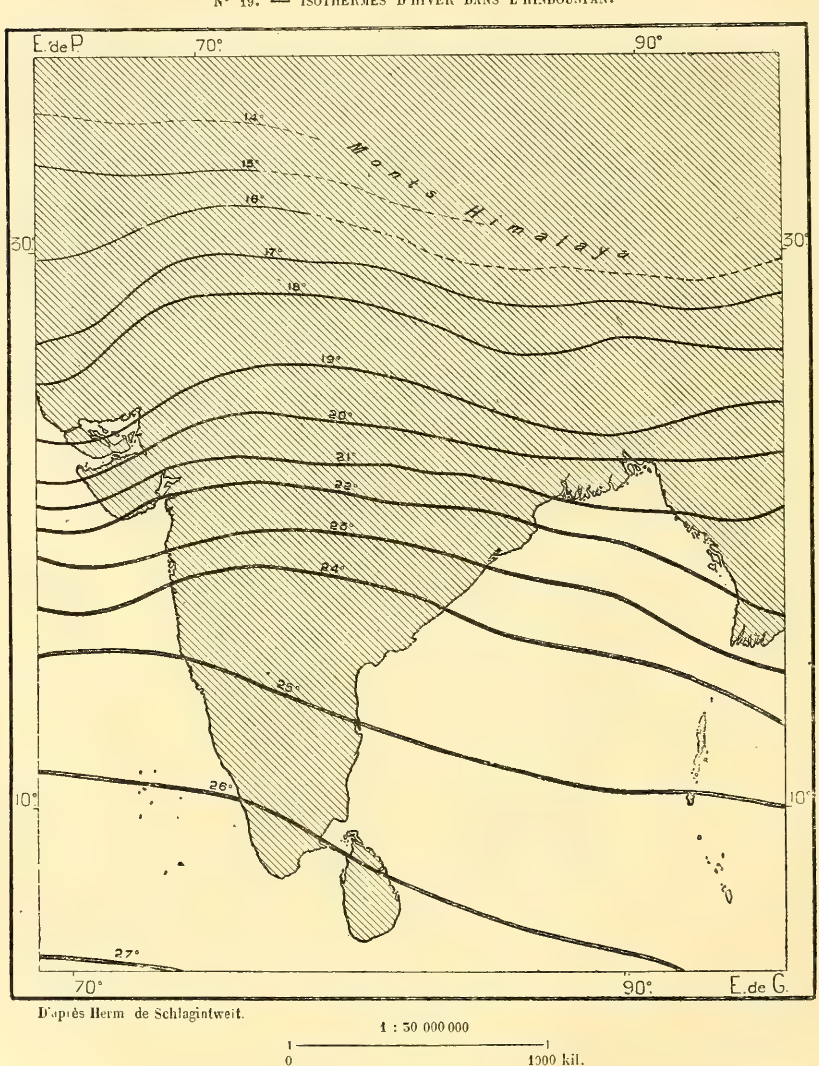


D'après Herm. de Schlagintweit.

2 degrés, entre 26° et 28°; au Malabar, entre Mangalore et Cochin, la variation du thermomètre n'atteint même pas 4 degrés; mais à mesure qu'on s'éloigne de la mer, les inégalités de saisons deviennent plus fortes : pendant la saison chaude, notamment de mars en mai, les chaleurs sont beaucoup plus intenses sur les plateaux de Dekkan que sur les côtes de Malabar ou de Coromandel; toutefois l'air y est en même temps plus sec, et

la sensation d'étouffement qu'on y éprouve est moins accablante; sur le littoral, il semble qu'on respire à la bouche d'un four, surtout quand la brise marine cesse de faire son apparition journalière et que souffle le « vent de terre ». Naturellement, l'écart de température entre les saisons augmente du

N° 19. — ISOTHERMES D'HIVER DANS L'HINDOUSTAN.



sud au nord, en raison de la latitude, et la rangée du Satpoura, diaphragme de l'Inde, peut être considérée comme formant aussi, au point de vue météorologique, une limite secondaire entre l'Inde septentrionale et le Dekkan. Ainsi dans le Pandjab, à Dera Ismaïl khan, qui se trouve au loin dans l'intérieur des terres et à près de 1000 kilomètres au nord de la ligne tropicale, l'écart est d'environ 26 degrés entre la température du mois le

plus froid, janvier (9°), et celle de juillet, le mois le plus chaud (35°,4). C'est la région de l'Inde où la chaleur est la plus forte en été; pendant cette saison, l'équateur thermal s'est replié vers le nord, de manière à passer sur le Pandjab; la température y est alors aussi élevée que dans les régions les plus torrides de la Terre, même dans le Sahara[1]. Quant aux extrêmes de chaleur et de froid observés à diverses époques[2], ils offrent dans le Pandjab un écart total d'un peu plus de 50 degrés, entre le point de glace et les chaleurs exceptionnelles de 50 à 52 degrés centigrades. A Ma-

[1] Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien.*

[2] Températures moyennes et extrêmes de quelques villes de l'Hindoustan, dans la direction du nord au sud :

Stations.	Latitude.	Moyenne.	Mois le plus chaud (juillet).	Mois le plus froid (janvier).	Écart.
Pechaver	34° 1'45"	22°,7	33°,2	11°,3	21°,9
Dera Ismail khan	31°39'36"	24°,6	35°,3	9°,4	25°,9
Lahore	31°31'10"	23°,9	33°,4	11°,3	22°,1
Amballa	30°21'24"	23°,5	32°,8	125,°	20°,3
Dehli	28°38'54"	25°,2	32°,8	12°,8	20°,0
Agra	27°10'12"	25°,6	34°,9	14°,2	20°,7
Laknau	26°51'12"	24°,3	32°,5	15°,6	16°,9
Adjmir	26°27'12"	26°,4	34°,6	16°,5	18°,1
Patna	25°37'12"	25°,3	36°,6	16°,0	20°,6
Allahabad	25°26'	27°,2	36°,4	17°,9	18°,5
Benarès	25°18'24"	26°,6	35°,2	16°,7	18°,5
Dakka	23°42'42"	25°,8	29°,5	18°,7	10°,8
Djabalpour	23° 9'42"	24°,6	32°,9	16°,0	16°,9
Calcutta	22°33'	25°,7	29°,6	18°,7	10°,9
Djittatong	22°20'30"	24°,4	28°,3	17°,6	10°,7
Baroda	22°16'	26°,9	34°,8	20°,7	14°,1
Nagpour	22°10'	27°,6	35°,7	21°,9	13°,8
Ahmadnagar	19° 6'	25°,6	30°,8	21°,2	9°,6
Bombay	18°53'30"	26°,8	29°,8	23°,6	6°,2
Mahabalechvar	17°54'24"	19°,2	23°,6	17°,3	6°,3
Vizagapatam	17°41'	28°,3	34°,1	22°,4	11°,7
Bellari	15° 8'54"	26°,8	30°,8	23°,1	7°,7
Bangalore	12°57'36"	23°,4	27°,0	20°,6	6°,4
Arkot	12°54'18"	27°,5	31°,1	22°,8	8°,3
Mangalore	12°51'42"	27°,2	30°,1	25°,5	4°,6
Pondicherry	11°56'	29°,2	30°,6	26°,7	3°,9
Kananor	11°51'12"	27°,1	29°,4	25°,7	3°,7
Outakamound	11°23'42"	13°,3	16°,0	10°,8	5°,2
Calicut	11°15'12"	27°,4	29°,7	25°,9	3°,8
Karikal	11° 5'	28°,0	31°,5	24°,8	6°,7
Koimbatour	11° 1'	24°,8	27°,6	22°,6	5°,0
Trichinopoli	10°49'48"	29°,3	32°,6	25°,3	7°,3
Cochin	9°58'6"	26°,9	29°,3	25°,1	4°,2
Madras	9°55'18"	27°,8	30°,9	24°,4	6°,5
Kandi	7°17'	22°,7	23°,7	21°,4	2°,3
Colombo	6°56'	26°,8	28°,0	25°,6	2°,4
Pointe-de-Galle	6° 2'30"	27°,1	28°,1	26°,1	2°,0

dras, au climat équatorial et maritime, la longue série des observations thermométriques, faites depuis les premiers temps de l'occupation anglaise, marque dans ses écarts une amplitude deux fois moindre, entre 17 degrés centigrades, l'extrême de froid, et 42°,5, l'extrême de chaleur.

Les Aryas qui s'étaient établis dans les plaines du nord avaient divisé l'année en six saisons : ce sont les « six jeunes hommes » des mythes anciens qui font tourner la roue de l'année, entraînant perpétuellement le cercle des êtres et des mondes[1] ! Mais cette division de l'année, que l'influence des chants et des poèmes sacrés a fait adopter dans l'Hindoustan et même sur les froids plateaux du Tibet[2], est loin de convenir également à toutes les régions de la Péninsule, surtout parce que les saisons ne se succèdent pas de manière à présenter au sud comme au nord les mêmes caractères et la même durée. Le printemps ou *vasanta*, qui correspond aux mois de mars et d'avril, est la saison de l'amour et du plaisir chantée par les poètes : l'air est serein, le ciel est pur, les brises du midi murmurent doucement dans le feuillage et portent dans les cabanes l'odeur enivrante des fleurs du manguier; les grands travaux de la culture sont terminés; le temps est venu pour les mariages et les fêtes en l'honneur des dieux. Mais la *grichma*, la « saison des sueurs », vient bientôt avec ses nuées de poussière qui s'élèvent des chemins et des champs, avec ses fréquents incendies qui naissent parmi les herbes et les bambous froissés : ce sont les mois brûlants de mai et de juin. L'air est calme, mais déjà se préparent les orages, les nuées s'amassent et la foudre éclate annonçant la mousson, qui commence avec la *varcha*, la saison des pluies : les fleuves arrosent les campagnes; la nature se renouvelle, la semence germe dans les champs labourés. A ces deux mois, juillet et août, succède la quatrième saison, le *charad*, l'automne de septembre et d'octobre, qui mûrit les fruits sous sa chaleur encore moite des pluies de la période précédente. L'*himanta*, ou l'hiver, qui répond aux derniers mois de l'année européenne, a des nuits et des matinées froides, mais des journées éclatantes, pendant lesquelles le cultivateur moissonne les champs, bat et recueille son grain. Puis vient le *sasi* ou *sisira*, la dernière saison, la période des rosées et des brouillards, qui finit avec le mois de février des Occidentaux. Ensuite le cycle de l'année recommence[3].

En réalité, les divisions nettement tranchées du climat pour tout l'Hindoustan se réduisent à trois : ce sont les saisons de la chaleur, de la pluie et du froid. La grande crise annuelle, le drame que racontent les anciens

[1] *Maha-Bharata, Adi-Parva.*
[2] Hermann von Schlagintweit, ouvrage cité.
[3] Benjamin Heine, *Tracts, Historical and Statistical on India.*

poèmes et qui a pris une importance capitale dans la mythologie des Hindous, c'est l'arrivée de la mousson pluvieuse : ainsi que le signifie son nom arabe de *maussim*, la mousson est la « saison » par excellence. Les grandes chaleurs qui accompagnent la marche du soleil, dardant verticalement ses rayons au-dessus de l'Hindoustan, dilatent l'atmosphère de la contrée et la font monter en colonnes dans les régions supérieures; l'Inde entière se change en fournaise d'appel; les masses aériennes qui reposent sur l'Océan, saturées de vapeurs, s'ébranlent et se portent vers la Péninsule. Sur les côtes de Malabar, des Konkan, de Bombay, le courant aérien de la mousson pluvieuse vient du sud-ouest, et marche précisément en sens inverse des vents alizés du nord-est. Il semblerait être formé par les contre-alizés descendus des régions supérieures de l'atmosphère pour souffler à la surface du sol; il est probable toutefois qu'il faut y voir, du moins en partie, la continuation des vents alizés de l'hémisphère méridional, attirés au nord par le foyer des Indes, et graduellement infléchis vers le nord-est par la rotation de la Terre. Les observations faites dans les diverses stations météorologiques de la Péninsule, de même qu'à bord des navires[1], prouvent que les vagues aériennes de la mousson du sud sont dues aussi à un reflux local de l'atmosphère au-dessus de la mer de l'Inde : souvent une zone de calmes et de vents irréguliers, occupant les mers équatoriales, sépare complètement la zone des alizés du sud-est et celle de la mousson du sud. La direction de ce vent n'est pas uniformément du sud-ouest au nord-est sur toutes les côtes de l'Inde; il se meut souvent du sud au nord. Dans la vallée de l'Indus, dans celle de l'Irraouaddi, sur les rives des Sanderband et d'Orissa, au nord du golfe du Bengale, le courant aérien se dirige perpendiculairement aux côtes qui l'appellent; parfois il provient du sud-est[2]. Tandis que les vents alizés sont un phénomène d'ordre cosmique, ayant pour cause première les mouvements de la planète et sa position relativement au soleil, la mousson provient de l'inégale distribution des continents à la surface du globe; que les terres et les mers soient réparties autrement, et par cela même toute la géographie des moussons se trouvera changée.

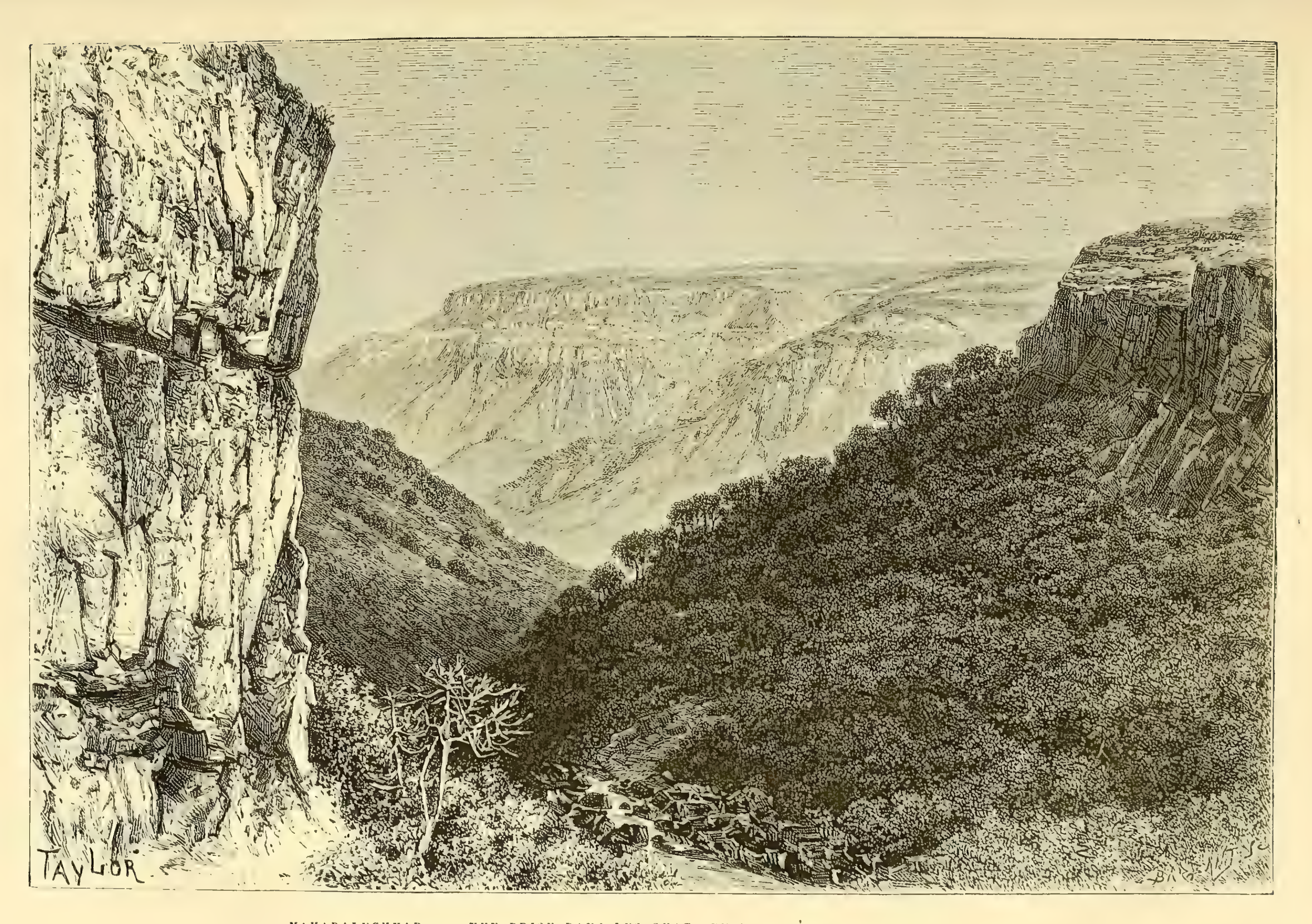
Mais tout régional que soit en partie le phénomène de la mousson, il n'en est pas moins l'un des plus remarquables de la Terre par sa puissance et la majesté de son apparition. De Matheran, près de Bombay, de Mahabalechvar ou de tel autre promontoire des Ghat occidentales, d'où l'on

[1] Brault, *Cartes de la Direction et de l'Intensité probable des vents dans la mer des Indes.*
[2] Mühry, *Zeitschrift für Meteorologie von Carl Jelinek*, 1867, n° 21

contemple à la fois la mer, les rivages et les gorges des montagnes, on peut embrasser dans son ensemble le spectacle que présente l'arrivée du météore. Du 6 au 18 juin, suivant les années, s'amassent les premiers nuages de tempête, avant-coureurs de la mousson. Sur un côté de l'horizon, les vapeurs cuivrées s'empilent en tours, se groupent en « éléphants », suivant l'expression locale[1], puis s'avancent lentement vers la terre; la nue s'épaissit, elle recouvre une moitié du ciel, tandis que l'autre moitié n'a pas une tache dans son azur. D'un côté, les ténèbres enveloppent bientôt les montagnes et la vallée, tandis qu'au loin le tracé des rivages apparaît avec une netteté merveilleuse, et que la mer, les rivières pareilles à des plaques d'acier, les campagnes, les villes éparses, semblent briller d'un éclat surnaturel. Le tonnerre commence à gronder, les nuages se heurtent contre les escarpements des Ghat et la tempête se déchaîne, les éclairs se succèdent sans interruption, la foudre roule incessamment dans l'espace, la pluie s'abat en torrents. Puis une déchirure se fait dans l'épaisseur des nuées, la clarté revient peu à peu, la nature s'illumine de nouveau sous le soleil couchant, et de toutes ces masses écroulées du ciel il ne reste plus que de légers brouillards remontant les vallées, ou s'effrangeant aux sommets des arbres. Tel est ordinairement le premier orage de la mousson, précédant les pluies régulières; mais il arrive aussi que les nuées pluvieuses se présentent sans accompagnement de tonnerre; l'obscurité s'empare soudain de l'espace et l'averse commence. Parfois les nuages défilent pendant un ou deux jours le long des promontoires, comme des vaisseaux de guerre passant au large d'une forteresse; en doublant le cap, chaque nuage envoie son éclair et sa foudre : on dirait que le ciel est en guerre avec les montagnes[2].

La régularité du phénomène des moussons, de juin en septembre, a certainement eu pour conséquence de rythmer, pour ainsi dire, les allées et venues des tribus de l'intérieur, de même qu'elle a longtemps marqué les mouvements du commerce le long des côtes de la Péninsule. Avant qu'on n'utilisât les bateaux à vapeur dans la mer des Indes, les saisons étaient parfaitement réglées pour le va-et-vient des navires sur les côtes de Malabar et de Coromandel. Bien avant Néarque, les Arabes qui portaient les richesses de l'Inde dans les ports de la mer Rouge avaient appris à connaître la marche des vents réguliers, alternant d'un rivage à l'autre; ce phénomène du renversement des airs devait frapper les marins dès les origines

[1] Thévenot, *Voyage au Levant*.
[2] *Times*, january 9, 1880.



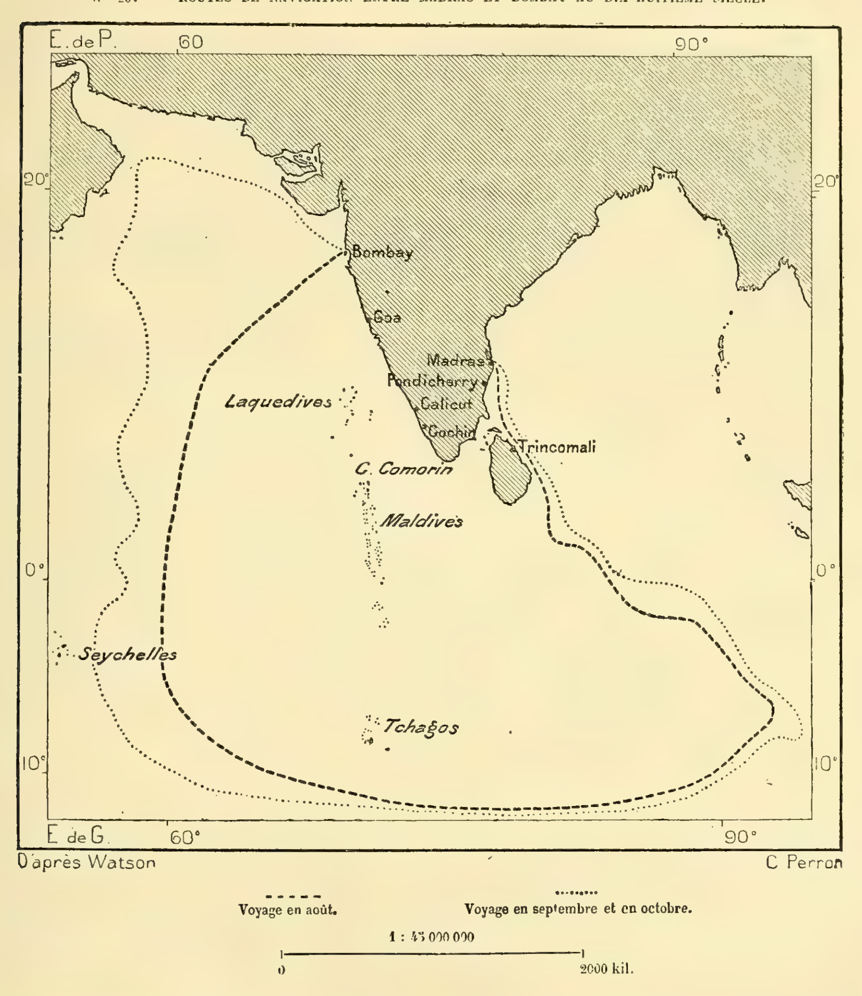
MAHABALECHVAR. — VUE PRISE DANS LES GHAT, EN FACE D'ELPHINSTONE POINT

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



de la navigation et les encourager à tendre leurs voiles aux souffles favorables, confiants dans la mousson future qui les ramènerait dans la patrie. Si puissante néanmoins qu'ait été l'influence de la mousson sur le commerce de l'Asie, elle est d'ordre secondaire en comparaison de son importance pour l'arrosement du sol, sans lequel il n'y aurait eu ni culture,

N° 20. — ROUTES DE NAVIGATION ENTRE MADRAS ET BOMBAY AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.



ni peuplement de la contrée. C'est la mousson d'été qui apporte les eaux d'orage. Le vent alizé du nord-est, qui descend des plateaux du Tibet, après avoir traversé les déserts de l'Asie centrale, ne donne aucune humidité; les quelques pluies d'hiver qui tombent sur les campagnes de l'Inde septentrionale durant la période où domine ce vent, proviennent de remous locaux et des nuages que les contre-alizés ramènent du golfe du Bengale, soufflant dans l'espace au-dessus des courants inférieurs. Ce sont

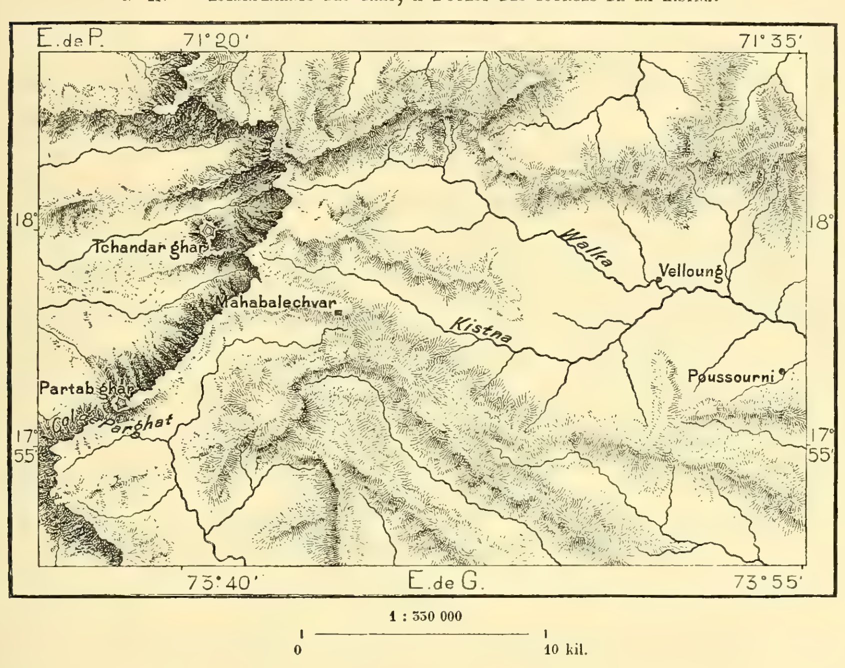
les pluies d'été qui alimentent les fleuves de l'Hindoustan, qui font croître les forêts et prospérer les cultures et qui, en donnant le pain, ont été le grand agent de la civilisation dans la Péninsule. C'est là ce que répètent sans cesse les premiers chants des Richis, invoquant Indra, qui fend la nue pour délivrer les troupeaux du ciel et verser la richesse et l'abondance à ses adorateurs. « La pluie nous vient des dieux; elle nous donne les plantes, desquelles dépend le bien-être des hommes[1]. »

La quantité des pluies qu'apporte la mousson d'été est inégale d'année en année et varie singulièrement dans les diverses régions de l'Hindoustan. Sur les pentes occidentales des Ghat, elle est très considérable et s'élève en moyenne à plusieurs mètres d'épaisseur. Pressés par le vent contre les escarpements et dans les vallées étroites des montagnes qui forment le rebord du Dekkan, les nuages se transforment en torrents qui descendent rapidement vers la mer, complétant ainsi en peu de jours le circuit des eaux qui se fait entre l'Océan, les airs et le continent; mais, dans leur court trajet, les eaux du versant occidental de l'Inde font naître sur leurs bords une végétation touffue et renouvellent le sol nourricier des campagnes riveraines, en lui apportant les débris des laves écroulées. Ce sont les pluies violentes que lance la mousson contre le flanc des Ghat qui les ont ainsi découpées en tours et en aiguilles, ravinées de gorges et de précipices. Mais au delà des saillies qui couronnent le rempart des Ghat, les nuages que porte la mousson sont allégés de la plus grande partie de leur humidité et les fortes pluies ne tombent guère que sur les pointes les plus élevées des collines qui dominent çà et là le niveau général des hautes terres du Dekkan. Tandis que la chute moyenne des pluies dépasse 7 mètres en quelques endroits du versant occidental des Ghat, elle est de 4 mètres seulement à Mercara, sur le plateau accidenté de Courg; plus à l'est, elle est moindre encore. Sur une même montagne, la différence est très considérable de l'un à l'autre versant; c'est ainsi que sur la Tchambra, mont des Ghat qui s'élève à l'ouest des Nil ghiri, les pentes occidentales reçoivent 472 centimètres de pluie, presque un mètre de plus que les pentes orientales. Et non seulement la proportion de l'eau tombée diminue de l'ouest à l'est du rempart des Ghat, elle s'amoindrit aussi, à partir de Bombay, dans la direction du nord au sud, ce qui provient sans doute du rétrécissement graduel du corps péninsulaire et de la moindre force d'appel exercée en conséquence par l'atmosphère échauffée. Ainsi, la moyenne de précipitation n'est plus que de 2 mètres dans les plaines basses de Tra-

[1] *Maha Bharata, Adi Parva*, distiques 1720, 1721.

vancor et d'un mètre seulement au cap Comorin, à l'extrémité méridionale de la presqu'île[1]. C'est un fait remarquable, qu'une abondance d'eau de pluie, parfaitement suffisante en des régions plus tempérées, pour entretenir une riche végétation forestière, n'est pas assez forte dans l'Inde méridionale pour nourrir de grands arbres. De même qu'en Russie et dans l'Amérique du Nord, où la plus ou moins grande précipitation d'humidité produit le contraste des bois et des prairies, de même dans le haut bassin de la Caveri l'épaisse forêt alterne en proportion des pluies avec les fourrés

N° 21. — ESCARPEMENTS DES GHAT, A L'OUEST DES SOURCES DE LA KISTNA.



1 : 350 000

0 — 10 kil.

de bambous; là où la chute d'eau moyenne est de 3 mètres à $3^m,75$, là se développe dans toute sa fougue l'impénétrable forêt tropicale; dans les endroits où la précipitation varie de $1^m,50$ à $2^m,50$, les pentes des collines n'offrent plus qu'un fourré de bambous parsemé d'arbrisseaux[2].

Au nord de l'Hindoustan, c'est dans l'ordre inverse, c'est-à-dire dans la direction de l'est à l'ouest, que décroît l'abondance des pluies. A la base du Soulaïman-dagh et dans les déserts qui s'étendent à l'orient de l'Indus jusqu'à la base du mont Abou, les averses sont rares et ne tombent pas avec régularité : la saison continue des pluies est remplacée par une période de

[1] Clements R. Markham, *Journal of the Geographical Society of London*, vol. XXXVI, 1866.
[2] Bidie, même recueil, vol. XXXIX, 1869.

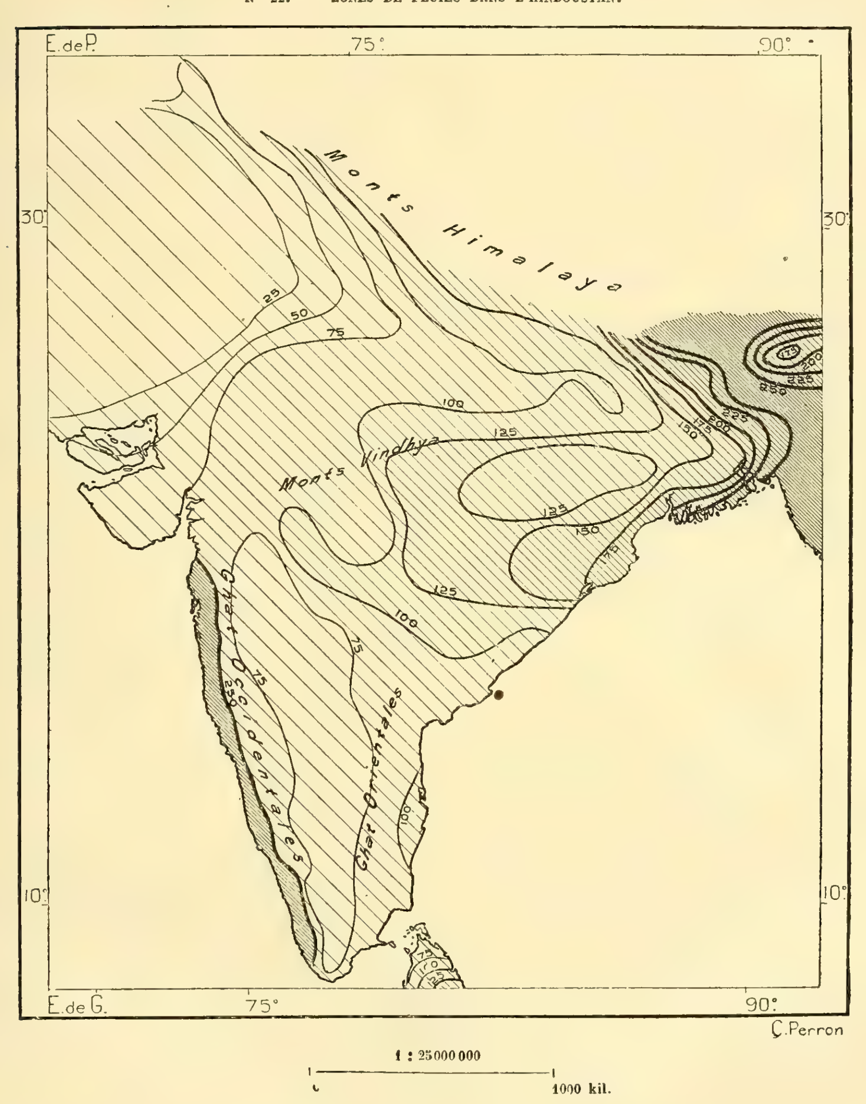
sécheresse alternant avec des orages. Même dans le Pandjab, à la base des avant-monts de l'Himalaya, les cultivateurs regardent souvent vers le ciel, dans l'attente de la pluie désirée, et la ferveur des anciens Aryas, invoquant les dieux de l'orage, nous prouve qu'à l'époque où ils habitaient la contrée, les nuages étaient, comme de nos jours, trop avares de leurs eaux fécondantes[1]. Mais à l'est la mousson de la mer des Indes, régulièrement infléchie vers le nord-est, déverse un lourd fardeau de pluies, dont la chute coïncide précisément avec la fonte des neiges; les torrents et les fleuves grossissent à la fois des eaux que leur apporte le vent et de celles que leur envoie la montagne. Si considérable que soit dans l'année la précipitation d'humidité, sous forme de neige et de pluie, sur les pentes de l'Himalaya, surtout dans le Sikkim, cette quantité est notablement dépassée par la chute d'eau qui se fait au nord-est de l'Hindoustan, dans l'impasse de montagnes où vient s'engouffrer la mousson d'été. Tandis qu'à Calcutta, dans les plaines basses du Gange, les nuées ne laissent tomber que 2 mètres d'eau par année moyenne, elles apportent une masse liquide presque décuple sur les monts Garro et Khasi, formant promontoire au-dessus des campagnes du Brahmapoutra. Jusqu'à maintenant, la station de Tcherapondji, dans une vallée des monts Khasi, est celle où les météorologistes ont observé la tranche annuelle d'eau de pluie la plus considérable : elle est de 16 mètres en moyenne; en 1861, elle atteignit même $20^{m},44$, c'est-à-dire que dans ces contrées il tombe parfois plus d'eau en douze mois que dans la Champagne pendant cinquante années. Encore est-il fort probable que cet énorme abat d'eau est dépassé en quelques entonnoirs de vallées, mieux disposés pour recevoir les nuages et les faire ruisseler en pluies. D'après Hooker, une seule averse, comparable à l'écroulement d'une trombe, recouvrit le sol d'une couche liquide de 760 millimètres, autant que la part annuelle de la France. De même que les Ghat occidentales, les montagnes de l'Assam qui reçoivent le choc des pluies battantes sont profondément découpées par des ravins et des éboulis : nulle part les rochers ne portent de marques plus évidentes du constant travail d'érosion accompli par les intempéries.

La moindre irrégularité dans les balancements annuels du climat, suivant la pression atmosphérique, la marche des vents et des nuages, a les conséquences les plus graves en Hindoustan. Lorsque les pluies manquent ou se réduisent à de légères ondées, quand les rivières sont desséchées et les canaux taris, la famine est inévitable, et des millions d'hommes

[1] Oldham, *Calcutta Review*, july 1874.

sont menacés de la mort par inanition. Les disettes sont à craindre surtout dans le Sind et le Pandjab, dans les plaines du bassin gangétique et sur les côtes orientales de la Péninsule, c'est-à-dire dans les régions où la pluie moyenne est de 1 à 1^{m},50; ces contrées se dépeupleraient pério-

N° 22. — ZONES DE PLUIES DANS L'HINDOUSTAN.



diquement si les canaux d'irrigation ne permettaient de suppléer aux pluies : les arrosements artificiels ne sont tenus pour inutiles que dans les pays de l'Inde où la précipitation d'humidité atteint 2 mètres par an. Les météorologistes ont cru trouver un rapport constant entre la fréquence des taches du soleil et les oscillations des pluies; le cycle des deux ordres de

phénomènes serait le même, soit de onze années, et par conséquent la prévision du danger pourrait déjà permettre de le conjurer en partie; mais l'utilisation complète des eaux courantes, naissant pour la plupart en des régions où les pluies tombent en abondance, est le seul moyen d'assurer la réussite des récoltes et par conséquent l'existence des cultivateurs dans le Sind et toutes les régions du versant oriental de l'Inde.

Moins redoutables en réalité que le manque de pluies, les cyclones causent pourtant plus d'épouvante, parce que leur œuvre de destruction est subite et que les scènes de désastre laissées sur leur passage se montrent à la fois dans toute leur horreur. D'ailleurs, si les famines font périr des millions d'Hindous dans l'espace de quelques mois, il est des cyclones qui noient plus de cent mille personnes en quelques heures, et des épidémies, des famines locales, sont aussi les inévitables conséquences de ces terribles météores. Dans les mers de l'Inde, au nord de l'équateur, la plupart des cyclones développent leur spirale au nord des îles Andaman, entre les côtes d'Orissa et celles d'Arrakan; mais ils bouleversent aussi les eaux sur la côte de Coromandel et, de l'autre côté de la Péninsule, dans la mer d'Arabie. Ces évènements se produisent soit au commencement, soit plus souvent encore, à la fin de la mousson d'été. D'ordinaire, la rupture d'équilibre est précédée par un temps calme, avec une pression barométrique à peu près égale sur une étendue considérable. Les vapeurs échauffées qui s'élèvent dans ces parages, ne trouvant pas à s'épancher à droite et à gauche, se condensent de nouveau, la chaleur latente se dégage, et l'air froid est appelé de toutes parts vers ce foyer de haute température; c'est ainsi que du conflit des masses aériennes naît le tourbillon. Les plus grands désastres ont lieu naturellement sur les côtes basses, où des raz de marée, de quelques mètres seulement plus élevés que le niveau moyen du flot, suffisent à ravager des campagnes s'étendant à perte de vue dans l'intérieur.

C'est aux bouches de la Kistnah, de la Godaveri, de la Maha naddi, du Gange, du Brahmapoutra, que les cyclones ont rasé le plus de villages, englouti les populations les plus nombreuses. Le plus terrible ouragan dont parle l'histoire de la Terre est celui qui vint frapper en 1876 la région orientale des Sanderband, sur les deux bords de la Meghna : on le connaît sous le nom de « cyclone de Bakerkandj », d'après l'appellation du district dont il dévasta les campagnes. Dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre, vers minuit, les trois vagues successives, de 5 à 6 mètres de hauteur totale, abordèrent les rives de l'embouchure et dans l'espace de quelques heures, trois grandes îles, les îlots voisins et près de 60 000 hectares sur le continent, étaient recouverts par les eaux : plus d'un demi-

million d'hommes se trouvaient presque en même temps surpris par le déluge. Les malheureux qui se réfugièrent sur les toits de leurs cabanes furent emportés avec elles. Seuls, ceux qui avaient eu le temps de grimper aux arbres groupés en bosquets autour des villages, réussirent à se sauver, mais ils ne purent descendre de leur lieu de refuge que dans l'après-midi du lendemain. Presque tous les villages furent rasés, tous les animaux périrent et les statistiques sommaires du désastre évaluèrent à plus de 200 000 personnes le nombre des victimes. Presque partout où passa la vague, il ne resta que le tiers, ou même le quart des habitants; puis le choléra naquit de la putréfaction des cadavres, et ce qui subsistait de la population fut encore plus que décimé. On n'a commencé que sur une faible partie de la côte basse des Sanderband la construction des remparts de défense qui pourraient empêcher le retour de semblables désastres.

Avec ses climats divers, des montagnes de l'Assam, ruisselantes de pluies, aux déserts sans eau du Sind, l'Hindoustan offre dans sa flore une variété de plantes considérable, mais il ne constitue point d'aire spéciale pour la végétation. Loin d'être un centre de dispersion comme l'Afrique du sud, la Malaisie, l'Australie, il est un terrain commun où viennent se juxtaposer et s'entremêler les flores des régions limitrophes, sauf quelques espèces qui se sont individualisées localement, mais dont les genres se retrouvent ailleurs, les plantes que l'on rencontre dans l'Inde appartiennent aux aires de la Perse, du bassin méditerranéen, de l'Égypte, de la Malaisie, de la Chine, de l'Asie centrale[1]. Dans l'ensemble de la végétation hindoue, ces éléments divers se combinent pour former quatre régions distinctes, correspondant au climat : la région des pentes himalayennes, le bassin de l'Indus, presque dépourvu de pluies, l'Assam, où l'humidité est en surabondance, et l'Inde péninsulaire proprement dite, sans excès de sécheresse ni de pluies.

La flore de l'Himalaya, surtout dans les monts du Kachmir, offre la proportion la plus forte d'espèces européennes : en mainte vallée, le voyageur venu de l'Occident pourrait se croire encore dans sa patrie en voyant les herbes et les arbres qui l'entourent. Comprises jadis dans le même domaine, puis graduellement séparées les unes des autres par les changements du climat, les plantes de l'Europe et celles des monts Himalaya ont gardé, malgré la distance, leur physionomie première et leur pa-

[1] Dyer, *Encyclopædia Britannica.*

renté. Les pins, les sapins, les genévriers, les ifs et d'autres conifères, qui forment les grandes forêts de l'Himalaya jusqu'à l'altitude de 3600 mètres, ressemblent beaucoup aux espèces congénères de l'Europe; l'admirable deodar, « arbre des dieux », qui croît sur les monts du Kachmir et de Koumaon et que l'on a maintenant introduit dans les parcs et les forêts de l'Occident, est un cèdre peu distinct de ceux du Liban et des rivages atlantiques, surtout quand il a pris toute sa croissance. Dans l'Himalaya oriental, les genres représentés, tels que le magnolia, l'aucuba, l'abelia, appartiennent principalement à la zone sinique, et l'arbuste à thé, qui croît spontanément dans les forêts de l'Assam, n'est qu'une variété de la plante chinoise.

La région nord-occidentale de l'Hindoustan, manquant de l'humidité nécessaire, est naturellement peu riche en espèces végétales, et celles-ci font partie de la flore que l'on trouve, de l'autre côté du Soulaïman-dagh, en Perse, en Arabie, en Égypte. Plus des neuf dixièmes de la végétation du Sind se retrouvent dans la flore autochthone de l'Afrique; les jongles qui avoisinent le désert sont composées presque en entier des mêmes broussailles épineuses que celles des sables de l'Asie antérieure, et le *populus euphratica*, qui croît sur les bords des canaux d'arrosement, est le même arbre que ces « saules de Babylone » auxquels les Juifs exilés avaient suspendu leurs harpes. La plante « aryenne » par excellence, l'*asclepias acida* ou *sarcostema viminalis*, qui produisait le « divin » *hom*, *homa* ou *soma*, est aussi bien persane qu'hindoue, et les sages du Zend Avesta ne le célébraient pas avec moins d'enthousiasme que les richis des Védas; mais le suc enivrant du homa n'est plus la liqueur sacrée, le breuvage de vie et d'immortalité; on ne va plus cueillir la plante au clair de lune pour l'écraser sous la pierre sainte et la mêler au beurre clarifié et à la pure farine[1]; nul adorateur ne l'invoque plus comme une divinité. Au culte du soma succéda celui du vin, versé en l'honneur de dieux nouveaux.

La flore des régions humides de l'Hindoustan contraste avec celle du Sind par sa force et son éclat. La haute plaine de l'Assam, la zone de terres marécageuses qui longent la base de l'Himalaya, les vallées des monts Khasi, le bas Bengale, le littoral des Konkan et de la côte de Malabar, Ceylan et d'autres terres bien arrosées de l'Inde, sont loin d'offrir exactement les mêmes espèces, mais la physionomie générale de la végétation y est bien la même : la nature y présente avec autant de richesse les formes végétales que

[1] Rig Veda; — Windischmann, *Somacultus der Arier*.

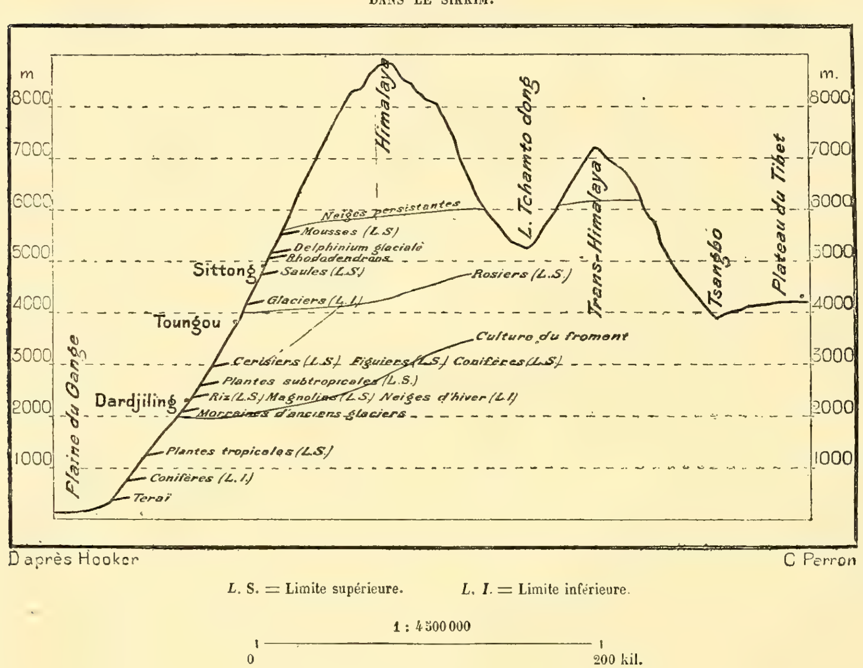
l'on rencontre dans la péninsule Transgangétique et dans les îles de la Sonde. C'est la zone qui produit, du moins dans ses parties les plus chaudes, le poivrier, le cannellier, les cardamomes, les arbres à gomme, et d'où sont venues aux Européens quelques-unes de leurs plus précieuses acquisitions dans le monde végétal, le coton, l'indigo, le sucre, et de nombreuses plantes médicinales; ses forêts fournissent le sal et le tek, les plus estimés des bois de construction. Les diverses espèces de palmiers, droits et fermes « comme des javelots lancés du ciel », qui subviennent à tous les besoins de la population en leur donnant la nourriture, la boisson, le vêtement, les meubles et les outils, croissent principalement le long des côtes; dans l'intérieur des terres, notamment dans les vallées tributaires du Gange, le mhowa (*bassa latifolia*) laisse tomber sur le sol des myriades de fleurs qui servent à la nourriture des hommes et des animaux, et qui pendant mainte période de disette ont sauvé la vie à des populations entières[1]. Là grandissent aussi les diverses variétés de l'arbre sacré, le figuier des banians, qui peut ombrager toutes les foules, accourues pour fête, marché ou cérémonies religieuses, et qui devient à lui seul une forêt, les appendices des branches prenant racine autour du tronc primitif et s'enroulant parfois autour de palmiers ou d'autres arbres. Par une transition graduelle, le type de la flore tropicale s'entremêle à celui que présente la végétation plus sobre de l'intérieur, et celle des pentes de montagnes, caractérisée par les arbres à croissance lente, mais à fibre dure ou odorante, comme le bois de fer ou le sandal. Des bambous hérissent le sol là où les pluies annuelles ne sont pas suffisantes pour le développement des arbres forestiers, et les remplacent tous pour l'économie domestique. L'étonnement des indigènes est qu'il puisse y avoir des populations civilisées dans les pays déshérités où ne croît pas le bambou[2].

Mais le labourage, l'irrigation, tous les soins donnés par l'homme à la culture modifient d'année en année les limites naturelles des zones de végétation. Les cultivateurs ont même réussi à obtenir des récoltes de grains jusqu'à des hauteurs que dépasse à peine la limite des neiges persistantes. Ainsi dans le pays de Ladak on moissonne de l'orge, dans quelques endroits abrités, à l'altitude de plus de 4500 mètres; à 4000 et 4200 mètres se trouvent des villages dont la population dépend entièrement de la réussite de ces cultures[3]. Presque tous les groupes d'habitation de la haute vallée du Satledj, jusqu'à l'altitude de 3400 et en certains endroits de 4000 mètres,

[1] Ball, *Jungle Life in India.*
[2] Yule, *The Book of ser Marco Polo.*
[3] Frederic Drew, *Jummoo and Kashmir.*

sont entourés de saules et d'abricotiers, auxquels se mêle çà et là le *juniperus excelsa*, arbre sacré des bouddhistes[1]. Dans l'Himalaya, la limite supérieure des champs et des plantes spontanées s'élève graduellement des pentes extérieures qui regardent la plaine vers celles qui dominent les vallées dans le cœur des montagnes. Tel arbre qui s'arrête à 2000 mètres au sud de Dardjiling, s'élève à 2200, puis à 2500 mètres au nord de cette

N° 23. — ÉTAGES DE VÉGÉTATION ET ZONES DE CULTURES SUR LES PENTES DE L'HIMALAYA MÉRIDIONAL DANS LE SIKKIM.



D'après Hooker — C. Perron

L. S. = Limite supérieure. *L. I.* = Limite inférieure.

1 : 4 500 000

0 — 200 kil.

même ville, dans l'espèce de serre humide et chaude que forme la vallée du Sikkim, de toutes parts entourée de hautes montagnes[2].

De même que la flore, la faune de l'Hindoustan ne se distingue pas de celle des contrées limitrophes; elle se rattache, suivant les frontières, à l'aire du Tibet et de la Chine, à celle de l'Asie antérieure, de l'Indo-Chine et de la Malaisie[3].

Naturellement, le versant méridional de l'Himalaya est habité par les

[1] Stoliczka, *Mittheilungen von Petermann*, 1870, n° 1.

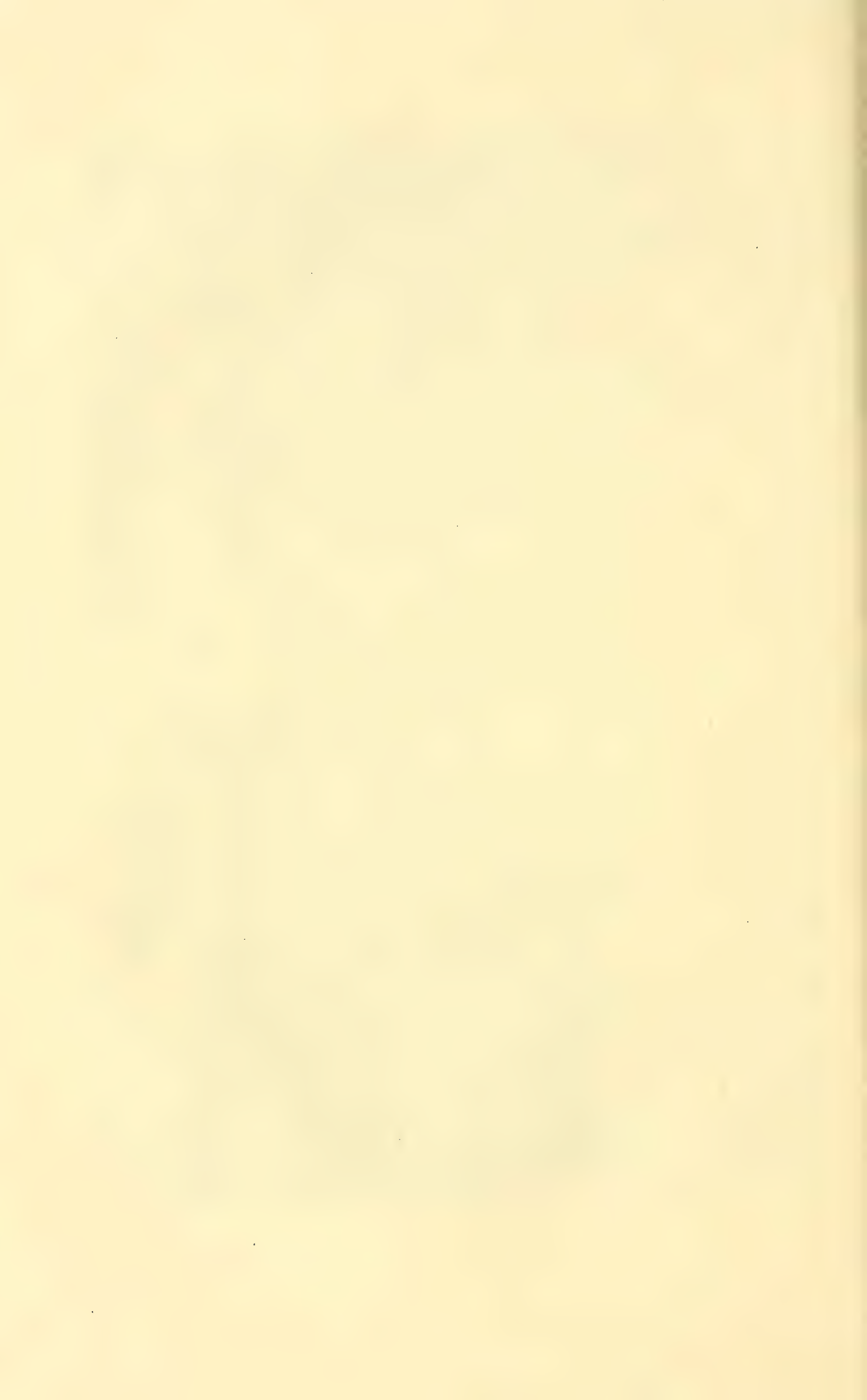
[2] Forbes Royle, *Botany and Natural History of the Himalaya mountains*; — Hooker, *Himalayan Journals*.

[3] Blanford, *Quarterly Journal of the Geological Society*, nov. 1875.



PONT SUR UN AFFLUENT DU RANDJIT. — VUE PRISE DANS LE SIKKIM

Dessin de M. G. Vuillier, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



mêmes espèces que les vallées du Trans-Himalaya et les plateaux du Tibet; les limites de chaque animal, dans la direction des vallées basses, sont celles que lui opposent les conditions du climat, aux diverses altitudes. Ainsi toute la riche faune du Tibet, yaks sauvages et domestiques, antilopes, gazelles, chamois, porte-musc, chevreuils, brebis, ânes, hémiones, ours, loups blancs, noirs et rouges, chacals, renards, chiens sauvages, se rencontre, soit dans les régions neigeuses, soit dans les forêts des pentes himalayennes; mais elle ne dépasse guère les limites de la région sèche : là où commencent les forêts, alimentées par l'air humide du Sikkim, là s'arrêtent les bêtes de la montagne [1]. A la base des grandes montagnes, la région forestière du teraï est, avec les fourrés de l'Assam et de la contrée montueuse qui sépare le Bengale de la Barmanie, le principal refuge des animaux sauvages de l'Inde; certaines espèces, exterminées dans le reste de la Péninsule, ne se trouvent même que là : tel est le sanglier nain (*porculia salviania*), qui ne pèse pas plus de 5 kilogrammes et n'atteint que 25 centimètres de hauteur.

L'éléphant est une des bêtes qui ont pu se maintenir en grand nombre dans le teraï et dans les montagnes de l'Assam, protégées par les fourrés et les marécages. Il a été chassé de presque toutes les autres régions de l'Hindoustan; ailleurs, on ne le trouve plus que dans le pays des Kond, dans les forêts vierges de Courg, de Maïssour, de Travancore et dans l'île de Ceylan. L'éléphant de l'Inde n'habite pas les plaines comme celui de l'Afrique; il a ses retraites dans les pays de collines, et même dans les régions montueuses il préfère les crêtes escarpées [2] : c'est là peut-être un changement récent dans les conditions d'existence imposé par le voisinage de l'homme. Dans le Sikkim, il parcourt les forêts jusqu'à 1200 mètres d'altitude; des chasseurs capturèrent même un de ces animaux à plus de 3000 mètres de hauteur, puis, après l'avoir apprivoisé, le menèrent à Lassa par les cols de l'Himalaya et du Trans-Himalaya [3]. Il est probable que l'éléphant aurait bientôt disparu des forêts de l'Inde si la chasse n'en était pas rigoureusement limitée et si la capture dans les fosses cachées par les branchages n'était pas interdite. Le gouvernement de l'Inde s'est réservé la propriété de tous les éléphants de la Péninsule, *maknas* sans défenses ou *gandas* armés de leurs longues dents d'ivoire. Quoique choisis pour animaux domestiques de Ganesa, le dieu de la sagesse, les pauvres éléphants ont l'imprudence de se laisser diriger par les chasseurs

[1] Hooker, ouvrage cité.
[2] Hunter, *Gazetteer of India.*
[3] Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien*, vol. II.

vers les réduits, entourés de fortes palissades, qui doivent leur servir de prisons : là ils sont peu à peu domptés par la faim, puis apprivoisés par des compagnons déjà faits à l'état domestique. On en prend ainsi chaque année plusieurs centaines, qui sont employés presque tous à la construction des routes ou au transport du bois dans les chantiers et des affûts dans les arsenaux. Les princes et les hauts personnages de l'Inde ne sauraient non plus célébrer de fêtes ni se livrer à leurs chasses sans ajouter à leur cortège quelques éléphants somptueusement caparaçonnés et portant des *haoudas* ornés de métaux précieux, de velours et de soie.

Le rhinocéros, autre représentant de la faune ancienne, est aussi devenu rare dans l'Hindoustan, quoiqu'il en existe encore quatre variétés, à une ou à deux cornes. Cet animal vit surtout dans les forêts de Djittatong, à l'orient des embouchures de la Meghna, et dans les terres boueuses des Sanderband, où il aime à se vautrer. De redoutables ruminants, tels que le gayal, le gaour (*bos gaurus*), appelé généralement « bison » par les chasseurs, et le buffle sauvage, parcourent aussi les forêts et les jongles de l'Inde centrale, de l'Assam et des frontières de la Barmanie. La chasse de ces animaux n'est pas moins périlleuse que celle du tigre ou de l'éléphant. Le buffle surtout est dangereux ; seul de toutes les bêtes sauvages de l'Hindoustan, à l'exception du tigre accoutumé à la chair humaine, il fond sur l'homme, principalement sur l'Européen ; même les buffles apprivoisés ont une singulière aversion pour les étrangers blancs. Quant au sanglier, il attaque rarement l'homme, mais c'est l'animal le plus détesté des cultivateurs, à cause des dégâts qu'il fait dans les champs ; on voit en lui l'ennemi par excellence, et dans mainte région de l'Inde le tigre est considéré comme une sorte de protecteur de l'agriculture, parce qu'il délivre le paysan des sangliers et des autres ravageurs des sillons.

Le tigre dit « royal », en vertu de sa force et de sa férocité, est la bête sanguinaire qui a le mieux conservé son empire dans toutes les parties de l'Inde, à la fois dans les plaines et dans les vallées des montagnes, jusqu'à une assez grande hauteur sur les pentes de l'Himalaya. Il attaque surtout les gazelles, les antilopes, les chevreuils, les sangliers et tous les petits animaux de la forêt ; quand il trouve de ce gibier en suffisance, il est rare qu'il s'attaque aux bêtes domestiques. Mais que les forêts commencent à se dépeupler, ou que les tigres, devenus vieux ou infirmes, ne puissent plus poursuivre le cerf ou la gazelle, ils s'en prennent aux troupeaux des cultivateurs et aux villageois eux-mêmes ; dès qu'ils ont goûté la chair humaine, ils n'en cherchent plus d'autre. Comme dans les âges préhistoriques, la lutte continue entre les bêtes fauves et l'homme, et dans plu-

sieurs districts de l'Inde, c'est au félin qu'appartenait encore récemment la victoire. Une seule tigresse du pays de Tchanda, dans les Provinces Centrales, dévora 132 personnes en 1867 et en 1868[1]. On raconte d'un autre « mangeur d'hommes » que sa ration annuelle était de 80 individus : les habitants du pays voyaient en lui une sorte de dieu ayant réuni dans ses membres la force de toutes ses victimes. Le voisinage de ces tigres suffit pour faire abandonner complètement des routes publiques; l'une de ces bêtes inspirait une si grande frayeur, que treize villages se dépeuplèrent et qu'un espace évalué à 650 kilomètres carrés cessa d'être mis en culture. Le léopard, connu d'ordinaire sous le nom de « panthère », est encore plus redoutable au chasseur que le tigre lui-même : il est plus courageux, plus leste, plus adroit, ce qui compense, et au delà, sa moindre vigueur de muscles. Quand il a goûté de l'homme, il devient le fléau du pays; il lui faut sans cesse de nouvelles victimes humaines, dont il se contente de sucer le sang[2]. Une autre espèce de léopard, la *tchita*, originaire du Dekkan, est devenue l'alliée de l'homme comme le faucon; elle accompagne le chasseur à la poursuite de la gazelle et bondit sur le gibier, si rapide que le regard la suit à peine.

Plusieurs autres espèces de félins parcourent les jongles de l'Hindoustan, mais le plus grand de tous, celui que l'imagination populaire célébrait comme plus puissant que le tigre lui-même, le lion, a cessé d'exister depuis le commencement du siècle dans la région continentale de l'Inde; encore en 1810, on chassait cet animal dans le Pandjab; actuellement les seuls représentants du lion hindou, dépourvu de crinière, vivent dans les rochers du Gir, vers l'extrémité méridionale de la presqu'île de Kathiawar : les indigènes lui donnent le nom de « chameau-tigre ». C'est aussi près de cette région, dans le voisinage du Rann, que s'est réfugié l'âne sauvage; le nilghau (*portax pictus*), que l'on rencontre d'ailleurs en d'autres parties de l'Hindoustan, jusqu'à l'Himalaya, cherche également à éviter les chasseurs en parcourant les confins de ce pays désert. Quant aux loups, ils se sont maintenus dans toutes les régions ouvertes de la Péninsule et, quoique moins redoutés, ils font cependant plus de ravages que les tigres; quelques tribus sauvages les révèrent comme des dieux et s'attendent aux plus grands malheurs quand le sang de ces animaux a été versé sur leur territoire par des chasseurs étrangers. Les hyènes sont aussi fort dangereuses pour les troupeaux, et, en temps de famine, pour les enfants des

[1] Grant, *Central Provinces*.
[2] Forsyth, *The Highlands of Central India*.

villageois. Les chacals, très communs, emplissent la nuit de leurs hurlements, et non moins adroits rôdeurs que les renards d'Europe, ont mérité de prendre dans les fables de l'Inde le rôle de fins conseillers et d'ourdisseurs de complots. Les *dhole* ou chiens sauvages se rencontrent aussi fréquemment dans les régions forestières; ils chassent par bandes, sans donner de la voix, et ne craignent pas même de s'attaquer au tigre; quel que soit le gibier poursuivi, il ne manque pas de succomber; la chasse peut durer des journées entières, à la fin les chiens forcent leur proie et la déchirent. Les *pteromys* ou « renards volants » des Anglais, ces écureuils dont la peau des flancs, largement étalée, forme parachute, se suspendent en multitudes aux branches des arbres. Quant aux singes, les espèces en sont nombreuses, et dans quelques districts ils sont devenus les véritables maîtres du pays, grâce à la vénération que l'on éprouve pour la famille du dieu Hanouman; ils pénètrent dans les maisons, font main basse sur tout ce qui leur plaît. Pour conserver leurs approvisionnements, les indigènes sont obligés de les couvrir d'épines.

Des relevés statistiques publiés dans les diverses provinces de l'Inde donnent la liste, toujours incomplète, des grands carnassiers tués et des hommes dévorés dans l'année. Grâce aux primes offertes par le gouvernement et au procédé facile d'empoisonnement que donne la strychnine, le nombre des bêtes féroces dont les Hindous se débarrassent augmente, tandis que le nombre des victimes humaines diminue[1]. Mais il est plus difficile de se défendre contre les serpents, qui se glissent dans les trous des masures et s'enroulent aux branches. En aucun pays du monde, les serpents venimeux ne sont plus redoutables que dans les Indes. Chaque année, les statistiques officielles parlent de milliers de morts causées par ces animaux : d'après Fayrer[2], c'est à plus de 20 000 par an qu'il faut évaluer le nombre des victimes[3]. Le zoologiste Gunther compte dans l'Inde entière 79 espèces d'ophidiens venimeux, dont plus de la moitié, il est vrai, sont des serpents d'eau salée : toutes les espèces qui vivent dans la mer ou les marigots des côtes ont des glandes à venin, tandis que les serpents d'eau douce sont inoffensifs[4]. Parmi les reptiles à crochets, il

[1] Animaux carnassiers tués dans le Bengale de 1870 à 1875 :
18 196, dont 7278 tigres, 5668 léopards, 1671 onces, 1588 loups.
Hommes tués pendant la même période de six années :
13416, dont 4218 par les tigres, 4287 par les loups, etc.

[2] *Thanatophidia of India.*

[3] Morts d'homme causées par des serpents en 1877 : 16 777.
Serpents tués pour lesquels des primes ont été payées : 127 295.
Victimes humaines des serpents et des bêtes féroces en 1880 : 21 990.

[4] *On the Reptiles of British India.*

en est, tels que la cobra, la daboia, l'ophiophage, dont la morsure est presque inévitablement mortelle. La cobra ou « serpent à lunettes » (*naga tripudians*), nommée « cobra di capello » par les conquérants portugais, de l'espèce de capuche formée par la peau étalée de son cou, est le plus dangereux de tous ces reptiles; c'est aussi l'un des plus communs : d'après le médecin Nicholson, on en trouverait au moins 400 par kilomètre carré dans le district de Bangalore. La cobra est le reptile que manient surtout les charmeurs de serpents, quelquefois même sans leur avoir enlevé leurs crochets ou après les avoir laissés repousser. L'animal se balance au son des instruments, s'enroule autour des bras et du corps de son maître, feint de le mordre en le caressant; mais souvent on a vu ces jeux gracieux se terminer par la mort du charmeur. La cobra est un animal sacré; c'est le représentant du dieu de la destruction, et comme tel il a droit aux hommages des hommes. Quand le pieux brahmine hindou découvre le reptile dans une crevasse de sa demeure, il se garde bien de le déranger, mais au contraire il lui porte du lait, il s'incline devant lui, le vénère comme une divinité domestique; si par malheur la cobra, manquant de reconnaissance, mord un enfant de la maison, le père de famille emporte l'animal meurtrier dans les champs et s'excuse en s'éloignant de lui. Si quelque impie tue le serpent sacré, le brahmine achète le corps et le brûle avec de pieuses cérémonies. Ainsi se perpétue cet ancien culte des *nagas* qui précéda dans l'Inde les religions brahmaniques et que l'on retrouve sous diverses formes en tant d'autres contrées de l'Ancien et du Nouveau Monde[1]. Le serpent, issu des fentes de la roche, ne semble-t-il pas sortir des ténèbres comme le représentant du monde souterrain et des puissances inférieures? C'est le dragon des légendes qui vomit le feu et la fumée, le monstre qui saisit les méchants et les plonge dans les gouffres brûlants; c'est aussi l'animal sacré qui porte une pierre précieuse cachée dans les replis de son front[2], le possesseur des mystères que recèlent les profondeurs du sol. Le grand art de la magie est de savoir lui arracher ses secrets pour découvrir les mines, connaître les simples et les racines qui guérissent les maladies ou même deviner l'art d'être puissant et fortuné. Nombreux sont les personnages de la mythologie hindoue qui ont pris le serpent pour attribut, afin de témoigner ainsi de leur connaissance profonde des mystères. Le diadème que porte Siva est formé des sept têtes de la naga, jointes et se rejetant en avant comme

[1] Fergusson, *Tree and Serpent Worship*.

[2] Pline, *Histoire naturelle;* — Troyer, *Radjatarangini*, *Histoire des rois de Kachmir;* — Fritsche, *Hitopadesa, Eine indische Fabelsammlung*.

pour menacer les admirateurs du dieu. On adore aussi Vichnou gardé par un serpent aux mille têtes. Dans presque tous les temples hindous se retrouve cet ornement symbolique, dont le sens primitif s'est graduellement perdu et qui a fini par devenir un simple motif de décoration. Les parapluies et les ombrelles, d'abord réservés aux grands personnages, ont une forme rappelant celle des serpents de Siva.

La faune de l'Hindoustan comprend aussi quelques sauriens redoutables, deux espèces de crocodiles et le gavial du Gange, mais le nombre de ces animaux diminue rapidement, depuis que les fabricants en utilisent la peau et la graisse et qu'on a entrepris de les combattre en employant les moyens mis par l'industrie moderne à la disposition des chasseurs. Dans ce travail incessant de l'homme pour l'aménagement de la nature, suivant ses intérêts ou son caprice, il lui est plus facile de supprimer ou de s'asservir les grands animaux que de lutter contre la foule sans nombre des insectes ou de petits rongeurs. Tandis qu'il extermine le lion, combat le tigre, assujétit l'éléphant, peuple les forêts himalayennes de gibier importé d'Angleterre et remplit de poissons du nord les viviers des Nil ghiri, il reste aussi impuissant que l'étaient ses ancêtres contre les vols de sauterelles, les bandes de rats, les fourmis, et toutes ces nuées d'ennemis imperceptibles qui s'attaquent aux récoltes en les détruisant dans le fruit ou dans la fleur. Contre ces adversaires, il lui faut compter sur le secours d'autres petits animaux ou animalcules qui pullulent ou disparaissent suivant les oscillations du climat. Du moins a-t-il dans le monde immense des oiseaux des alliés sûrs pour le débarrasser de tous les débris qui pourraient engendrer la peste dans les cités. Parmi les espèces de vautours, il en est deux, *gyps indicus* et *gyps bengalensis*, qui ont mérité le nom spécial de « nettoyeurs » : on les nomme « philosophes » ou bien « adjudants », à cause de la gravité de leur démarche. A Calcutta notamment, on voit en foule ces grands volatiles, au long bec, à la tête chauve, au goître violet, aux ailes noires, perchés mélancoliquement sur les murailles. De fortes amendes protègent ces bienfaiteurs publics contre toute attaque. Les Hindous ont les mêmes volatiles de basse-cour que les Européens, et de plus ils ont conservé dans plusieurs provinces, notamment dans le Sind, l'usage de dresser les faucons à la chasse. L'oiseau que les habitants de l'Inde centrale élèvent avec le plus d'amour, est une espèce de sansonnet (*acridotheres tristis*), qui devient très familier et que l'on habitue à prononcer quelques mots, entre autres celui du dieu Krichna ; mais les oiseaux chanteurs sont beaucoup plus rares dans les forêts hindoues que dans celles de l'Occident. Le moineau a suivi l'Anglais dans les vallées des monts himalayens.

A l'exception de quelques tribus d'une origine inconnue, que l'on dit autochthones, par ignorance de leur filiation réelle, les races de l'Inde se rattachent, on le sait, aux aires ethnologiques limitrophes. De même que



VICHNOU GARDÉ PAR UN SERPENT. — SCULPTURE DU TEMPLE DJAINA DE SADRI (OUDAÏPOUR)

Dessin de Goutzwiller, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.

les espèces végétales et animales, les peuples hindous appartiennent à des centres de formation plus vastes que la Péninsule dans laquelle ils se rencontrent et s'entremêlent de nos jours. Les Aryens, conscients de leur civilisation commune, se reconnaissent comme frères de langue et de pensée des deux côtés du Caucase indien; à l'ouest, des transitions gra-

duelles de race, d'idiomes et de traditions unissent les populations mahométanes de l'Iran et de l'Inde; de même au nord et au nord-est, la parenté se reconnaît de peuplade en peuplade entre les vallées du versant méridional et celles qui s'inclinent vers l'est de l'Asie. Enfin, les Dravidiens eux-mêmes, quoique repoussés maintenant en dehors des plaines hindoues vers les plateaux du sud, paraissent être venus du nord-ouest, et l'on croit voir dans le Baloutchistan des traces de leur passage, le langage brahui étant considéré comme d'origine dravidienne et l'ancien médique ayant été reconnu comme appartenant au même groupe de familles glossologiques. Les inscriptions trilingues de Behistan, racontant l'histoire de Darius Hystaspes, ont fourni aux traducteurs des témoignages incontestables de l'ancienne parenté des idiomes dravidiens avec les langues « scythiques », représentées principalement de nos jours par les dialectes finnois[1].

D'ailleurs, l'antiquité des migrations et les changements qui s'accomplissent dans le vocabulaire et la structure des langues, d'autant plus rapidement que les populations sont plus barbares et plus mobiles, expliquent les différences considérables qui se sont produites dans les tribus et les nations depuis qu'elles ont cessé d'être en relations directes les unes avec les autres. Aux preuves tirées de l'histoire elle-même s'ajoutent les innombrables trouvailles des archéologues, pour témoigner de l'ancienneté du séjour de l'homme dans la péninsule hindoue. De même que l'Europe, l'Inde a ses dolmens et ses menhirs, ses pierres à écuelles et ses gisements de silex travaillé : on y retrouve toute la série des âges préhistoriques pendant les époques de la pierre[2]. C'est même en Hindoustan que l'on a reconnu les traces les plus anciennes du séjour de l'homme sur la Terre : à l'est de Goa, les géologues ont découvert, à demi enfoncé sous une couche de basalte et de latérite, une forêt de palmiers et de conifères transformés en silice, et quelques-uns de ces troncs d'arbres changés en pierre portent encore les marques évidentes de la hache qui les a coupés[3]. Ainsi des bûcherons poursuivaient déjà leur industrie à une époque où les coulées de lave s'épanchaient encore des cratères du Dekkan, depuis si longtemps fermés et méconnaissables : c'est aux âges éocènes, peut-être même à la fin de la période crétacée, qu'on doit faire remonter l'existence de ces habitants de l'Inde occidentale. Le temps n'a donc pas manqué aux populations de la contrée pour

[1] Rask; — Max Müller; — Vinson; — Caldwell, *Grammar of the Dravidian languages*.
[2] Foote, *Proceedings of the Geological Society*, june 17, 1868; — Ball, *Jungle Life in India*.
[3] Marchesetti, *Bollettino delle scienze naturali*, n° 2, an. II.

se mélanger et se fondre diversement, en formant et reformant à nouveau les groupes primitifs.

Cependant la stabilité des races est beaucoup plus grande en Hindoustan que dans le continent d'Europe, ce qui s'explique en partie par les contours relativement massifs de la péninsule Gangétique, comparée à l'ensemble d'îles et de presqu'îles qui constitue la région nord-occidentale de l'Ancien Monde : toutes choses égales d'ailleurs, les populations agricoles doivent être d'autant moins sédentaires qu'il leur est plus facile de changer de climat et que la nature environnante est elle-même plus mobile et plus variée. A maints égards, les Hindous représentent un élément presque immobile en comparaison des Européens; pendant cette même période de vingt-trois siècles qui a vu la plupart des tribus barbares de l'Occident s'élever au degré de civilisation le plus haut qui ait été jamais atteint, les habitants de l'Inde sembleraient presque être restés stationnaires. Les descriptions sommaires du peuple, laissées par les premiers écrivains étrangers, s'appliquent encore aux habitants de la Péninsule : même l'institution des castes, que le bouddhisme avait partiellement abolie, a reparu, de même que la vraie nuance d'une étoffe se montre de nouveau sous un bain de couleur superficielle. Grâce à cette persistance remarquable, les types des tribus, des nations et des races diverses qui se trouvent en contact les unes avec les autres dans les provinces de l'Hindoustan, se présentent avec plus de netteté que ceux des populations occidentales, incessamment mélangées.

A chaque région spéciale de l'Inde appartiennent donc des populations encore distinctes, barbares ou civilisées, qu'il importe de décrire à part. Dans les pages qui suivent, on essayera de tenir compte, autant qu'il est possible, du groupement des habitants de même origine, tout en étudiant le pays conformément à ses divisions naturelles, brutalement modifiées çà et là par les conquêtes et les divisions administratives.

II

HIMALAYA OCCIDENTAL

HAUTES VALLÉES DES « CINQ FLEUVES »,
KACHMIR, DARDISTAN ORIENTAL, HAZARA, TCHAMBA, KANGRA, ÉTATS DU HAUT SATLEDJ.

Dans son ensemble, cette terre montagneuse est un espace neutre n'appartenant géographiquement ni au Tibet, ni à l'Inde, ni au Turkestan. Les crêtes qui la dominent sont le prolongement des saillies tibétaines et les

vallées intermédiaires continuent les dépressions du plateau; si l'écoulement des eaux se fait vers les plaines du Sind et la mer d'Arabie, les gorges profondes dans lesquelles passent les torrents, les escarpements et les cols qu'il faut traverser pour se rendre dans les bassins supérieurs, séparent complètement les deux régions de la plaine et de la montagne, de même que celle-ci est séparée des glaces : ainsi que le disent les anciens poètes hindous, « trois mondes » sont superposés dans cette contrée. Presque toutes les populations du Kachmir et des vallées limitrophes contrastent aussi par l'origine avec les habitants des campagnes unies du Pandjab. C'est au pied des montagnes que, dans les premiers âges historiques, s'arrêtait de ce côté le pays des Aryens, et souvent le Kachmir a suivi des destinées politiques différentes de celles des « Cinq Rivières ». Encore en 1819 il se trouvait sous la domination des Afghans; le maha radjah de Srinagar ne reconnaît la suzeraineté anglaise que depuis l'année 1846. D'ailleurs, la limite politique de ses possessions coïncide assez exactement avec les frontières naturelles; au nord, les crêtes du Karakoroum et ses brèches neigeuses, si difficiles à franchir, séparent le Kachmir du Turkestan chinois, tandis qu'au sud les dernières saillies parallèles des monts Himalaya indiquent les bornes du royaume; seulement une lisière de terrain, variant en largeur de 5 à 30 kilomètres, empiète sur la région des plaines : c'est la zone que l'on appelle du nom persan de Daman-i-koh, c'est-à-dire « Piémont ». Chacune des régions naturelles de la contrée a reçu ainsi une désignation générale : la chaîne des avant-monts, aussi bien dans le Tchamba et le Spiti que dans le Kachmir, s'appelle le Kanti ou le « Rebord »; au delà, tous les pays accidentés de l'intérieur sont le Pahar ou la « Montagne »[1].

De beaucoup, la plus grande étendue de cette vaste région du haut bassin des Cinq Fleuves se compose d'espaces inhabités[2]. On comprend qu'il en soit ainsi pour un pays qui représente dans son ensemble un plan incliné dont le bord supérieur a 6000 mètres d'altitude. La hauteur moyenne de toute la contrée doit être évaluée à plus de 4000 mètres : un bien petit

[1] Frederic Drew, *The Jummoo and Kashmir territories.*

[2] Superficie et population de l'Himalaya occidental :

	Superficie.	Population en 1872.	Population kilométrique.
Kachmir	178 558 kil. car.	1 535 000 hab.	8,6 hab.
Dardistan indépendant	55 700 »	400 000 (?) »	10,6 »
Hazara	7 342 »	367 200 »	50 »
Tchamba	8 329 »	130 000 »	15 »
Kangra	23 278 »	745 900 »	32 »
États du haut Satledj	20 623 »	729 700 »	35 »
Ensemble	273 830 kil. car.	3 905 800 (?) hab.	15,0 hab.

nombre des pics alpins d'Europe dépasseraient cette hauteur de leurs pointes. Toute la partie nord-orientale du pays forme même un vaste plateau d'environ 5000 mètres, que l'on peut considérer comme appartenant encore géographiquement au Tibet, car les montagnes ne s'y élèvent qu'en saillies relativement faibles au-dessus des hautes terres et celles-ci sont parfaitement unies sur des espaces considérables. Dans cette région du faîte continental, les voyages d'Adolphe Schlagintweit et de Mohammed Amin, de Johnson, Hayward, Shaw, Cayley, Stoliczka, Drew, Lydekker et autres explorateurs anglais ont fait connaître des plaines qui n'ont pas même la pente nécessaire pour écouler leurs eaux de neige fondue, soit au sud vers le Chayok, soit au nord vers le Kara-kach. Ces plaines sans écoulement sont celles du Lingtzhithang, dites aussi de Tchangtchenmo, et le plateau que Drew appelle « Kuenlun Plains », du rempart de montagnes qui en forme le rebord septentrional; ensemble, elles occupent une surface d'au moins 18 000 kilomètres carrés.

Ces plateaux intermédiaires entre le Karakoroum et le Kouenlun sont le prolongement occidental du Khatchi tibétain. Une arête peu élevée de roches fossilifères, le Lokzhoung, qui sépare ces plateaux en deux plaines bien distinctes, aligne ses pointes dans la direction de l'est à l'ouest, puis dans celle du nord-ouest. Les rares voyageurs qui ont traversé cette région la décrivent de la même manière que Naïn-singh, Huc, Prjevalskiy ont décrit les plateaux du Bod-youl oriental. Au cœur de l'été, seule saison pendant laquelle on ait jusqu'à maintenant osé aborder ce « pays de la mort », les neiges sont fondues, il est vrai, si ce n'est en certains endroits où elles se sont accumulées pour former des névés ou même des masses cristallines sans mouvement, ressemblant de loin à des amas ou à des nappes de sel. La terre, blanche ou grisâtre, s'étend à perte de vue sans présenter d'obstacles à la marche, mais la rareté de l'air, l'intensité de la chaleur pendant le jour, la violence du vent qui afflue chaque après-midi vers le plateau, puis le refroidissement rapide des soirs sous l'influence du rayonnement, rendent chaque effort singulièrement pénible : les mirages, qui se renouvellent sans cesse dans l'air vibrant, montrant partout des lacs fantastiques, sont une grande cause de fatigue. Les animaux de la caravane, ponies, yaks ou brebis de somme, ont à porter leur propre nourriture, aussi bien que les objets de campement, car la végétation est presque nulle sur ces plateaux ou même manque tout à fait; c'est à 15 ou 20 kilomètres de distance que se présentent les touffes d'*eurotia* ou les plaques de lichens qui servent à allumer le feu, et des intervalles d'une centaine de kilomètres séparent les lieux de pâturage pour

les bestiaux. Cependant quelques animaux, yaks, ânes sauvages, antilopes, errent encore dans ces déserts, moins nombreux que ne pourraient le faire supposer les traces de leurs sabots, visibles pendant des années[1].

N° 24. — PLATEAUX DE LINGTZHITANG ET DU KOUENLUN.



D'après Montgomerie.

1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

Il est certain que les étendues du Lingtzhitang et les « plaines du Kouenlun » furent autrefois recouvertes par les eaux. Le sol est évidemment une terre d'alluvions, régulièrement stratifiée, et l'on peut y discerner

[1] Frederic Drew, *The Jummoo and Kashmir territories;* — Henderson, *From Lahore to Yarkand*, etc.

des lamelles légères, d'origine végétale, qui se déposèrent sur les fonds avec la vase. Les érosions formées sur les bords du plateau, et çà et là dans l'intérieur des bassins, permettent de reconnaître comment s'est accompli le comblement graduel des bassins lacustres. Jadis ils devaient constituer une double mer, car des grèves se voient jusque sur le seuil des monts Lokzhoung, entre les deux plaines; puis la nappe se divisa et les deux lacs se desséchèrent peu à peu : il en reste encore quelques flaques, les unes permanentes, les autres temporaires, entourées d'efflorescences salines, et laissant des fonds d'argile sablonneuse qui se durcit en « biscuit » au vent et au soleil. Drew pense que l'écoulement des lacs se faisait, au nord par la rivière Kara-kach, au sud par le Tchangtchenmo. Suivant la hauteur des barrages que formaient les avalanches et les glaciers, les eaux ont même pu s'épancher tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ou même des deux côtés à la fois. Sur ce vaste faîte, la ligne de séparation entre les deux versants de l'Asie pouvait être changée par la chute d'un rocher ou l'écroulement d'un talus de sable. Il est bien certain qu'en cet endroit de leur développement le Karakoroum et le Kouenlun n'ont rien d'une chaîne de montagnes. Le nom tibétain de la saillie, le même que celui d'autres monts du Bod-youl, est Nindjni-tanglé ou « Col des steppes du Grand Désert »[1].

Le Roupchou, qui forme l'angle sud-oriental du royaume de Kachmir, sur les confins du Tibet, ressemble par quelques traits de son relief aux plateaux du nord-est. Moins élevé, puisque l'altitude moyenne des fonds est d'environ 4500 mètres, il est traversé de crêtes plus nombreuses, les unes parallèles, les autres perpendiculaires ou obliques à l'axe de l'Himalaya, et dressant partout leurs pointes en massifs irréguliers. Néanmoins le Roupchou peut être considéré comme une sorte de plateau : c'est un socle, portant des montagnes de diverses hauteurs et découpé sur ses bords par le haut Indus, son affluent le Zanskar, et des affluents du Satledj : c'est là que se trouve le faîte de partage entre le fleuve et la rivière maîtresse du Pandjab. De même que le Lingtzhithang et les plaines du Kouenlun, le Roupchou était jadis en grande partie couvert de lacs, dont il reste encore quelques bassins devenus salins ou du moins saumâtres. Tels sont les deux lacs dits « d'Eau douce » et « Salé », qui occupent une dépression au nord-ouest du Roupchou, et le vaste Tso Moriri, emplissant au sud une cavité du plateau. A 100 mètres au-dessus du lac de Sel, on distingue d'anciennes plages que baignaient les eaux du bassin, alors tributaire du Zanskar. De même le Tso Moriri, plus élevé d'au moins 16 mètres, s'épanchait par la

[1] Shaw; — Verchère; — Emil von Schlagintweit.

rivière Para dans le Satledj : le barrage qui en retient le flot est un simple delta de cailloux charriés par la rivière P'irsa, qui tantôt se jette dans le lac, tantôt coule directement dans la Para ou lui envoie ses eaux souterrainement à travers les graviers[1]; le lac, retenu par cette digue de débris, a seulement 75 mètres de profondeur dans la partie la plus creuse de son bassin; un îlot, autour duquel tourbillonnent les mouettes, s'élève près de la rive occidentale. Des lacs ou marécages salins occupent aussi les autres

N° 25. — ANCIENS LACS DU PLATEAU DE ROUPCHOU.



1 : 1 200 000

0 — 50 kil.

cavités du plateau; partout, du Kouenlun à l'Himalaya, de même que dans la région tibétaine où se trouve le lac Pangkong, on reconnaît les effets d'un climat devenu plus sec pendant la période actuelle; partout les eaux ont baissé et les substances salines, chlorure de sodium, sels de magnésie, carbonate de soude, se sont concentrées dans les fonds; des gisements de soufre et de borax sont également exploités dans le pays pour le compte du souverain de Kachmir[2]. Lorsque Cunningham visita Hanlé en 1847, un assez grand lac d'eau douce occupait une partie de la plaine; dix-sept ans après, en 1864, la nappe d'eau avait complètement disparu.

[1] Frederic Drew, *The Jummoo and Kashmir territories.*

[2] Ferd. Stoliczka, *Memoirs of the Geological Survey of India*, V, 1866.

A l'exception de la haute vallée du Chayok, que remonte le sentier du col de Karakoroum, le plus fréquenté des marchands entre le pays de Kachmir et le Turkestan chinois, toute la région septentrionale du bassin de l'Indus est barrée par des glaciers presque infranchissables. Sur une longueur d'au moins 300 kilomètres du sud-est au nord-ouest, autant qu'on peut en juger par le résultat des explorations partielles faites dans ces régions, le Karakoroum ou Moustagh, ainsi qu'on l'appelle également dans le Kachmir, s'élève en un rempart continu, obstrué de glaces qui descendent de 40 à 50 kilomètres au sud de la crête : dans les premiers temps de l'exploration, c'est de loin seulement et par de nombreuses visées que Thuillier et autres officiers du bureau topographique de l'Inde parvinrent à reconnaître et à mesurer la plupart des géants neigeux de cette chaîne. Les plus hautes pointes de la chaîne étaient depuis longtemps signalées par les indigènes : ce sont le Macherbroum aux trois cimes, le Goucherbroum, et un pic à deux cornes, coupé à l'ouest par des précipices de plus de 1000 mètres; il resta longtemps désigné sur les cartes par une simple lettre et un chiffre. Cette montagne, le K^2, connue désormais sous le nom de Dapsang, s'élève à 8660 mètres d'altitude : elle occuperait donc le deuxième rang parmi les sommets de la Terre. Les indigènes Balti ont quelquefois franchi le Moustagh à l'ouest de ce pic, en contournant les crevasses du glacier de Baltoro ; mais ce passage est praticable seulement pendant une courte période d'été, et même alors les dangers sont grands; les hommes se suivent à la file, attachés les uns aux autres, et les petits chevaux du Yarkand, qui accompagnent leurs maîtres, doivent être portés par-dessus les crevasses. Aucun Européen n'a franchi ce pas redoutable du Moustagh, et les Balti paraissent l'avoir pratiqué pour la dernière fois en 1863. Arrêtés par le brouillard, un des frères Schlagintweit, puis Godwin-Austen essayèrent vainement d'atteindre le seuil[1].

Les glaciers que verse le Karakoroum sur ses pentes méridionales et qui occupent toute une moitié de l'ancien royaume de Baltistan, sont, on le sait, les plus vastes de l'Asie et du monde, en dehors des régions polaires. C'est un fait remarquable que la chaîne de Leh, s'élèvant en massif insulaire entre les profondes dépressions du Chayok et de l'Indus, soit frangée de quelques petits glaciers à peine, tandis que d'une part les monts du Karakoroum, de l'autre l'arête du Zanskar épanchent de si vastes fleuves de glace dans leurs vallées. Bien que la hauteur moyenne de ses pics dépasse 5000 mètres et même çà et là 6000 mètres, la chaîne de Leh,

[1] *Journal of the Geographical Society of London;* — Frederic Drew, ouvrage cité.

d'ailleurs fort étroite, est un peu moins élevée que celle du Zanskar; aussi les vents pluvieux qui remontent de la mer et des plaines, passent au-dessus d'elle en ne baignant de leurs vapeurs que les plus hautes pointes; la part des pluies qui n'est pas tombée sur les monts Zanskar est réservée pour le haut rempart du Karakoroum, contre lequel vient se presser le courant nuageux. Ce contraste dans la précipitation des pluies et des neiges, et par conséquent dans l'abondance des glaces entre les deux chaînes voisines de Leh et du haut Baltistan, a aussi pour résultat une grande différence dans l'aspect de la végétation. Dans les monts de Leh, presque toutes les vallées sont stériles et pierreuses; quelques nappes de verdure, dues à l'industrie humaine, sont de toutes parts entourées de roches et de sables, blessant le regard par la violence du contraste[1]. Les pentes n'offrent que broussailles, et çà et là quelques touffes de gazon; sur les croupes, des plantes aromatiques et de petites graminées interrompent de leurs teintes grisâtres le fond plus clair des rochers. Dans les vallées du Karakoroum au contraire, les pelouses épaisses, embellies au printemps par une grande variété de fleurs, s'étendent jusqu'à la base des moraines, et même plus haut, sur les pentes latérales; des cyprès, des bouleaux et des saules crois sent dans le voisinage immédiat des glaces, et comme dans les Alpes suisses on voit les terrains de culture dominés par les séracs[2].

La limite inférieure des glaces dans le haut Baltistan est évaluée à 3000 mètres environ par les divers observateurs. Le glacier de Biafo descend, près du village d'Askoli, à une cote de niveau un peu inférieure à cette altitude; la limite supérieure de la zone des arbres le dépasse en hauteur d'au moins 500 mètres. Grâce au long développement de ces glaciers, dont l'un, le Baltoro, n'a pas moins de 56 kilomètres entre le cirque de réception et la moraine frontale, leur pente moyenne est peu considérable; elle est de 2 degrés seulement sur le glacier d'Arandou, ainsi que le constata Drew, en le remontant à plus de 25 kilomètres en amont de l'arche terminale d'où jaillit la rivière de Bacha. Plusieurs lacs sont retenus entre les glaces et les roches voisines; mais, comme le lac suisse de Moerill, au bord du glacier d'Aletsch, ils se vident parfois tout d'un coup, lorsque le mouvement et la fusion des glaces inférieures ouvre à la pression de l'eau des crevasses et des galeries profondes. De même que les glaciers d'Europe, ceux du Karakoroum présentent des successions de progrès et de recul. Les moraines du glacier d'Arandou gagnent peu à peu sur les pâturages, en

[1] Shaw, *Visits to High Tartary.*
[2] Lydekker, *Records of the Geological Survey of India,* vol. XIV, part. I, 1881.

relevant les terres gazonnées, comme le soc d'une gigantesque charrue ; de même celles du Palma, entre les deux courants de glace du Biafo et du Baltoro, sont dans une période de croissance, tandis que celles du Tapsa, à l'ouest du Biafo, sont abandonnées dans le val par les glaces en retrait. Mais, quels que soient les changements actuels dans le front des glaciers, il est certain qu'à une époque antérieure les fleuves congelés descendaient beaucoup plus bas dans les vallées : tous les voyageurs parlent des barrages de moraines, des roches polies et moutonnées, des fonds burinés, qu'ils ont trouvés bien au-dessous de la zone où descendent actuellement les glaces. Des sources thermales abondantes jaillissent en grand nombre dans les hautes vallées du Baltistan, à proximité des fleuves cristallins, ou même s'ouvrent de larges entonnoirs fumants au milieu des névés.

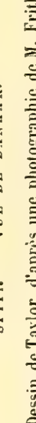
La partie occidentale du Moustagh, qui va se confondre avec le massif où se séparent l'Hindou-kouch et le Kouenlun, est une des régions les moins connues de l'Asie. Habitée par des tribus en guerre avec leurs voisins plus civilisés des vallées inférieures, la contrée n'a pu encore être explorée et les cartes qu'on en donne ne reposent que sur les descriptions plus ou moins vagues des indigènes et sur les profils de montagnes dessinés de loin par les voyageurs anglais. Mais il est certain que cette région est également très riche en courants de glace, notamment aux sources des rivières Hounza et Nagar, qui donnent leurs noms à deux petits États. Les deux rivières, affluents de l'Indus par le Gilgit, contournent au nord le Baltistan occidental et le séparent ainsi des monts qui forment la chaîne bordière du grand Pamir; mais la rivière Gilgit coule dans une vallée qui continue directement vers le nord-ouest la dépression au fond de laquelle passe l'Indus : du Kaïlas à l'Hindou-kouch, sur une longueur en droite ligne d'environ 1100 kilomètres, Indus et Gilgit venant à la rencontre l'un de l'autre, indiquent ainsi par leur cours l'existence d'une fosse, peut-être d'une ligne de fracture parallèle aux saillies du Karakoroum et des chaînes himalayennes. En aval du confluent, l'Indus, changeant brusquement de cours, traverse de défilés en défilés la région des montagnes que domine le Nanga Parbat des Hindous, le Diyarmir des indigènes.

La chaîne du Kachmir, qui rivalise presque avec les monts du Baltistan pour l'abondance des neiges et des glaces, est la rangée du Zanskar ou de Bara-latcha (Bara latsé), ainsi nommée d'une brèche entaillant profondément la crête. Malgré quelques irrégularités d'allures, cette chaîne peut être considérée comme la continuation du Trans-Himalaya, dont la borne occidentale est le Raldang Kaïlas, une de ces montagnes d'or et d'émeraude que la mythologie hindoue dit porter le ciel. Mais au pied de ce mont se sont

ouvertes les profondes coupures du Satledj et de son affluent la Para, l'un pour descendre du plateau tibétain, l'autre des hautes terres de Roupchou. Les gorges par lesquelles ces rivières échappent aux régions supérieures pour descendre dans les plaines sont effrayantes à contempler. A l'endroit où le Satledj, plus généralement connu dans le pays sous son nom tibétain de Sangpo, — comme le grand fleuve du Tibet oriental, — s'unit au Spiti, venu des gorges que domine le rocher de Dankar, c'est à grand peine si le voyageur peut discerner la jonction des eaux du haut de quelque promontoire; de presque tous les points du sentier qui serpente sur les hautes terrasses, on n'aperçoit que le vide entre les parois des roches verticales ou brusquement inclinées : on sait seulement que là, dans le fond du gouffre, glissent les deux courants, à 350 mètres de profondeur au-dessous des bords de la coupure, taillée peu à peu dans les masses schisteuses[1].

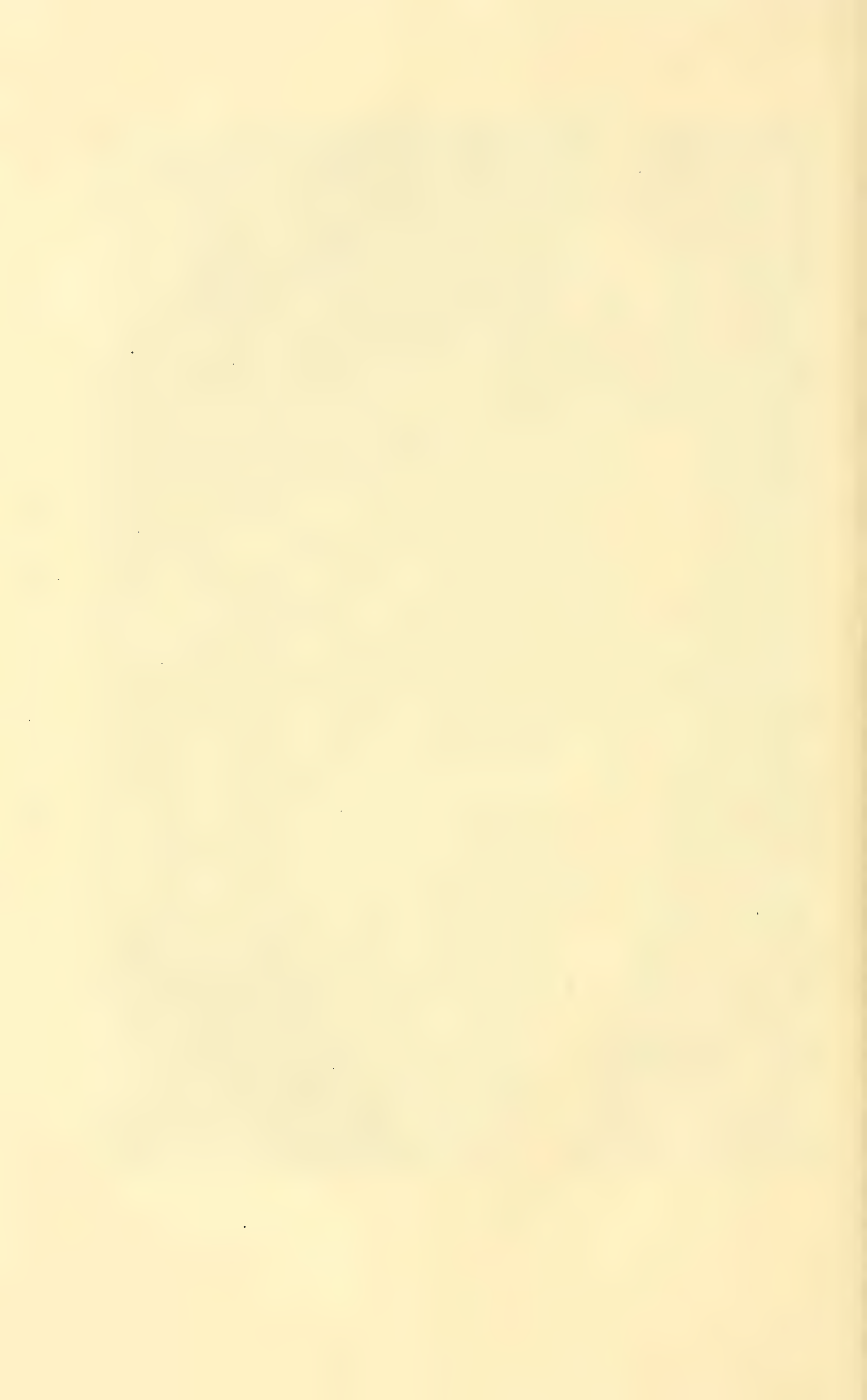
Immédiatement à l'ouest des gorges du Satledj, la crête des montagnes qui se profile dans la direction du nord-ouest dresse ses hautes cimes à plus de 6000 mètres, et de chaque brèche elle déverse des neiges et des glaces; mais c'est au delà du col de Bara-latcha, près duquel naissent la Tchandra et la Bagha, les deux affluents supérieurs de la Tchandra-Bagha ou Tchinab, que la chaîne du Zanskar se montre dans toute sa sauvage majesté, secouant de chaque côté son vêtement de glaces. Les monts du Zanskar, composés de gneiss, de porphyres, de schistes et de conglomérats quartzeux, n'ont point de rivaux dans tout l'Himalaya pour l'éclat des couleurs, la fierté des lignes, la bizarre et superbe architecture de l'ensemble; la variété des formes y est infinie : dômes, aiguilles, tours, dents, arêtes et pyramides se succèdent en désordre apparent, et chaque gradin, chaque saillie a sa nuance spéciale de vert, de pourpre, de jaune ou d'autre couleur resplendissant au soleil ou rompant l'uniformité des ombres. Mais peu de voyageurs bravent les fatigues de longues expéditions dans ces pays de froidure pour venir admirer ces tableaux grandioses. Les deux torrents qui coulent en sens inverse à la base septentrionale de ces monts et qui forment la rivière du Zanskar, tributaire du haut Indus, arrosent des champs et des pâturages situés en moyenne à 4000 mètres d'élévation; les hameaux, dont les cabanes sont couvertes de broussailles, protégeant la charpente contre la sécheresse de l'air, se distinguent à peine du sol environnant. Deux à trois mille individus seulement sont épars sur un espace de plus de 200 kilomètres de longueur : loin des voies naturelles du commerce, le Zanskar ne pourrait se peupler que si les gisements de cuivre

[1] Andrew Wilson, *The Abode of Snow*.



SPITI. — VUE DE DANKAR.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Frith.



qui ont valu son nom à la contrée[1], et qui livrent parfois aux torrents d'énormes blocs roulant au milieu des galets[2], étaient exploités sérieusement par les Kachmiriens. De l'autre côté de la chaîne, le Spiti, ou plutôt le Piti, d'après la prononciation des indigènes, n'est guère moins élevé que le Zanskar. La hauteur moyenne des villages est de 3900 mètres, et c'est à peine si l'on voit un arbre dans tout l'espace qui les entoure; les indigènes montrèrent à Wilson comme un objet merveilleux l'unique abricotier du val. Les défilés par lesquels s'échappe le torrent étant inaccessibles, on ne peut entrer dans la vallée que par des cols aux pentes redoutables; celui de Bhabeh, qui communique au sud avec la vallée du Satledj, est impraticable pendant la mousson du sud-ouest à cause de la violence des orages qui s'y engouffrent; le passage de Maniroung, beaucoup plus élevé, est souvent obstrué par les neiges. Mais à l'ouest du Spiti le pays de Darcha mérite moins que les contrées limitrophes le nom sanscrit de Lahoul ou « Lieu Sauvage », sous lequel il est généralement connu; haut de 5000 à 5500 mètres à son origine, il s'incline graduellement vers le nord-ouest, et tous ses villages sont entourés d'arbres et de cultures.

Découpée à son extrémité orientale par de larges vallées et se ramifiant en chaînons latéraux, d'un côté vers l'Indus, de l'autre vers la plaine de Kachmir, la chaîne du Zanskar se redresse pour former le massif que dominent les deux monts égaux de Noun et de Koun (Mer et Ser), surmontés de pyramidions réguliers. De ce massif s'épanchent aussi de nombreux glaciers, au sud dans la vallée de Wardwan, au nord dans celles du Sourou et du Dras; mais vers le nord-ouest la crête s'abaisse de plus en plus, offrant des seuils nombreux aux voyageurs qui se rendent de la plaine de Kachmir dans la haute vallée de l'Indus; un passage consacré à Siva, le Zodji bal des Kachmiri, le Zodji-la des Tibétains, c'est-à-dire le col de Zodji ou de Dras, par lequel on s'élève brusquement des campagnes du sud aux terres froides du nord, a seulement 3444 mètres d'altitude; à l'exception des coupures d'érosion dans lesquelles passent des torrents comme le haut Satledj, c'est la brèche la moins élevée de toute la chaîne du Trans-Himalaya; un glacier voisin, celui de Metchihoï, descend à la cote de 3300 mètres, bien au-dessous de la zone supérieure des cultures[3]. Cette région des montagnes est peut-être celle de l'Himalaya où les neiges s'abattent en plus grande abondance. Les flocons y tombèrent presque constamment d'octobre 1877 en mai 1878, et sur le col de Zodji on trou-

[1] Al. Cunningham, *Ladak.*
[2] *Memoirs of the Geology of India.*
[3] Frederic Drew, ouvrage cité.

vait encore au mois d'août beaucoup d'endroits où la neige n'avait pas moins de 45 mètres d'épaisseur[1].

La crête principale, d'une hauteur moyenne de 4500 à 5000 mètres, se continue au nord de la vallée du Kinchan ganga ou Krichna ganga (rivière de Krichna), grand affluent du Djhilam, et projette au nord de nombreux rameaux, dont l'un sert de chaîne bordière au large plateau de Deosaï : ce plateau forme un bassin de 3600 à 4000 mètres d'altitude, empli de cailloux et de graviers que déposèrent autrefois les torrents glaciaires descendus des montagnes environnantes, actuellement presque toutes inférieures à la limite des neiges persistantes; quelques lacs sont épars dans les cavités du Deosaï, et la rivière du Chigar, tributaire de l'Indus par le Sourou, s'échappe à l'angle sud-oriental du plateau, en déblayant des galets auxquels se mêlent des paillettes d'or. Facile à traverser pendant la saison d'été, le Deosaï, le « Plateau du Diable », est fort dangereux en hiver à cause des tourmentes de neige; il n'a d'autre végétation dans ses creux que des herbes courtes, et nulle habitation ne s'y montre : les animaux y sont rares, à l'exception de marmottes, pareilles aux tarbagans de l'Asie centrale et de la Sibérie méridionale; elles veillent à la porte de leurs terriers et s'enfuient en sifflant à l'approche des voyageurs, mais pour reparaître et les regarder curieusement aussitôt après leur passage.

Les profondes vallées de l'Astor ou Hazora et de ses affluents séparent le Deosaï du massif de Nanga Parbât, borne angulaire de l'empire indien. Cette montagne, l'un des colosses du continent, paraît d'autant plus élevée que toute la partie occidentale de la crête du Trans-Himalaya, au delà du Noun et du Koun, n'atteint pas la limite des neiges persistantes. La « Montagne Nüe », — car tel est le sens des mots hindi Nanga Parbat, — ou Diyarmir, domine de 2000 mètres les monts environnants et, des côtés de l'est et du sud, ses parois, trop abruptes pour retenir les neiges, si ce n'est en quelques anfractuosités, se dressent d'un jet au-dessus des glaciers. De presque tous les sommets du Kachmir, on voit apparaître le Nanga Parbat comme le roi de l'espace; on l'aperçoit aussi de la plaine par-dessus tous les chaînons intermédiaires; de Ramnagar, dans le Pandjab, à la distance de 330 kilomètres à vol d'oiseau, Cunningham put le distinguer à l'horizon dans l'air nettoyé de poussières par les vapeurs. Un des glaciers qui versent au nord les champs de neige du Nanga Parbat, descend dans la vallée de l'Astor, près du village de Tarching, jusqu'à la cote de 2865 mètres; de tous les courants glacés du système himalayen, c'est probablement celui qui

[1] Lyddeker, *Report on the Meteorological Department of India*, 1877-1878.

se rapproche le plus du niveau des plaines[1]. Le glacier de Tarching, qu'alimentent à droite et à gauche des glaciers secondaires, ainsi que des amas de séracs s'écroulant en avalanches du haut des rochers, vient heurter, près de son extrémité inférieure, la base d'une montagne, contre laquelle

N° 26. — LAC TEMPORAIRE DU HAUT INDUS.

C. Perron

1 : 2 500 000

0 100 kil.

toute sa masse est comprimée. En 1850, le glacier, beaucoup plus élevé que de nos jours, retenait en amont un lac de plus de 2 kilomètres de longueur et de 90 mètres de profondeur extrême. Les indigènes, comprenant le danger, avaient posté des sentinelles près du glacier; dès que la rupture de la digue s'annonça, tous s'enfuirent sur les hauteurs voisines, mais les maisons furent emportées, les champs dévastés, et toute la topo-

[1] Frederic Drew, ouvrage cité.

graphie du val d'Astor se trouva changée. Les glaces, assez tassées avant l'écroulement pour qu'on pût même les parcourir à cheval, devinrent soudain fendues de crevasses et complètement infranchissables ; mais la pression d'en haut les comprime de nouveau et, tôt ou tard, la formation d'un nouveau lac aura pour résultat une nouvelle débâcle. Lorsqu'un désastre se prépare, les riverains d'amont l'annoncent à ceux d'aval au moyen de messages écrits sur des feuilles d'écorce[1].

C'est aussi des flancs du Nanga Parbat que s'écroula le pan de montagne qui arrêta complètement le cours de l'Indus en 1841. Godwin-Austen, Shaw, d'autres voyageurs encore avaient cru pouvoir attribuer cet arrêt du fleuve à un barrage formé par le glacier du Chayok, mais cet obstacle n'eût pas empêché l'Indus proprement dit, le Gilgit et tant d'autres affluents d'emplir le lit d'aval, où coulait un maigre filet d'eau, que les riverains passaient à gué[2]. Ainsi que le prouvèrent bientôt Montgomerie et Becher[3], pareil phénomène d'assèchement ne pouvait avoir lieu que par la formation d'un clapier au-dessous de tous les grands affluents supérieurs, c'est-à-dire au sud de Gilgit, et c'est en effet là, à Hator Pir, près du village de Gor, que les indigènes montrèrent à Drew les restes de l'énorme chaos de pierres. Lorsque la débâcle d'eau, de cailloux et de boue, évaluée par Cunningham à plus de 600 millions de mètres cubes, se précipita hors des gorges supérieures, une petite armée de Sikhs était campée sur les bords du lit presque desséché de l'Indus, dans la partie de la plaine du Tchatch, voisine d'Attok. Plus de cinq cents hommes furent emportés par la vague d'inondation, haute de 10 mètres, des villages situés sur les hautes berges du bord furent complètement rasés, le courant de la rivière de Caboul fut refoulé jusqu'à plus de 32 kilomètres de son embouchure et la plaine se recouvrit de plus d'un pied de boue.

Les montagnes de Tchamba et du Kachmir méridional, comprises entre les deux vallées du Satledj et de l'Indus et séparées des hautes chaînes de l'intérieur par les dépressions où coulent le Thinab et le Djhilam, ne sont que des arêtes secondaires en comparaison des monts de Zanskar et du Nanga Parbat. Les premières saillies qui servent de limites naturelles à la contrée, au-dessus de la plaine du Pandjab, élevées seulement de 330 à 360 mètres, ne sont guère que de hautes collines, continuant les assises du Sivalik ; âpres et rocheuses, coupées de cluses par les torrents, dépourvues de toute végétation en certains endroits, n'ayant ailleurs d'autres arbres

[1] Henderson, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, III, 1859.
[2] A. Cunningham, *Ladak*.
[3] *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, III, 1859.

que des acacias et des jujubiers entremêlés de broussailles épineuses, elles sont pénibles à franchir partout où manquent les chemins de construction moderne et les voyageurs répètent les plaintes que poussait Bernier, suivant le cortège de l'empereur Aurengzeb. Des séries de gradins ou des parois à pic forment, du côté des doun, les escarpements de ces chaînes extérieures, tandis qu'au nord les pentes des montagnes sont relativement douces et régulières; déjà la végétation qui les revêt appartient à la zone tempérée, et pendant l'hiver la neige blanchit toutes les cimes : c'est là qu'on entre dans une nouvelle zone et que les voyageurs d'Europe croient se retrouver dans leur patrie; surtout les forêts des versants tournés au nord rappellent la végétation de l'Occident[1]. Ces monts, qui forment le prolongement occidental de l'Himalaya proprement dit et que le Satledj, la Ravi, le Tchinab, le Djhilam découpent en fragments inégaux, élèvent leurs pics à la hauteur moyenne de 3000 à 4500 mètres : ils atteignent donc à peu près la même altitude que les Alpes d'Europe. Le Pandjal, c'est-à-dire la « montagne » qui limite au sud le bassin lacustre de Kachmir, fait partie de cette chaîne; elle est traversée par un grand nombre de cols auxquels on a pris l'habitude de donner le nom de *Pir*, d'après les « saints » ermites qui se sont établis près du seuil pour bénir les passants, en échange de quelques cadeaux et des restes du sacrifice que l'on fait en cet endroit au génie de la montagne[2].

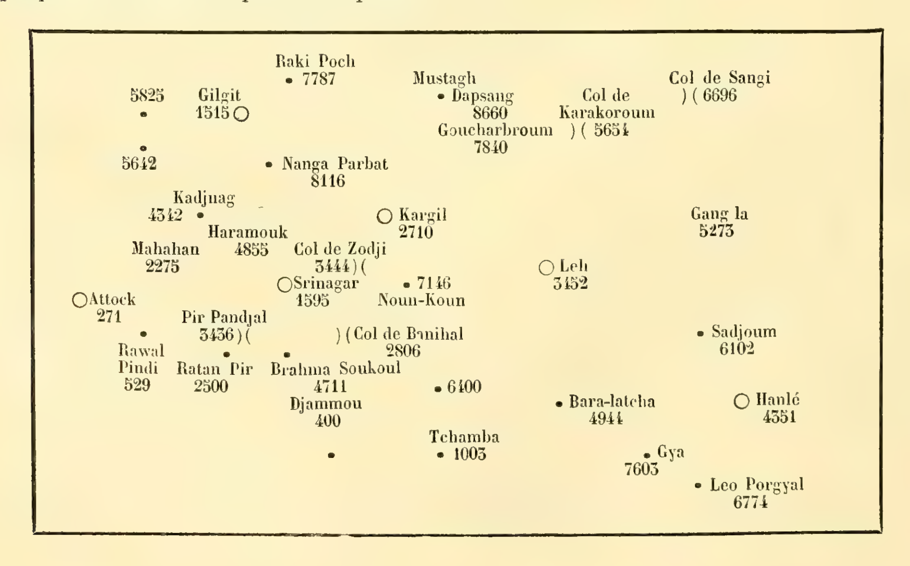
Une arête transversale relie le Pandjal aux monts du Wardwan, et par ceux-ci au système du Zanskar. A l'ouest et au nord-ouest, les montagnes de Kadjnag et celles que contourne la vallée du Kinchan ganga, complètent l'amphithéâtre de sommets neigeux et de pentes noires de pins ou vertes d'arbres feuillus, de pâturages et de cultures, qui entourent le paradis de Kachmir; d'après le géologue Verchère, ce sont pour la plupart d'anciens volcans. Seulement au nord, quelques montagnes de l'immense ovale atteignent la limite des neiges persistantes. L'une d'elles est le Haramouk, d'où l'on peut contempler à la fois, dominant l'horizon des neiges, les deux pyramides du Nanga Parbat et du Dapsang, et, tout en bas, dans la plaine vaporeuse, les campagnes unies de Srinagar, avec ses bouquets d'arbres, ses rivières serpentines et ses lacs reflétant le ciel. Au delà, les monts sont interrompus par la vallée de la Kichan ganga, par celle du Kounhar, puis par les gorges de l'Indus; mais toute la contrée, en dehors de ces coupures, reste hérissée de montagnes dépassant 4000 ou

[1] Medlicott, *Memoirs of the Geological Survey of India*, vol. III, 1865.
[2] Vigne, *Travels in Kashmir, Ladak, Iskardo.*

5000 mètres de hauteur. A l'ouest de l'Indus, elles se dirigent parallèlement au fleuve et à son affluent le Swat, pour se terminer par le massif du Mahaban, qui, vu de la plaine, semble presque isolé[1].

La plaine de Kachmir est, on le sait, une des contrées les plus belles de la Terre : les poètes hindous et persans l'ont chantée comme un lieu de délices, et le nom même de Kachmir, repris dans tout le monde civilisé d'Occident par la tradition littéraire, est devenu synonyme de pays de merveilles et d'enchantement. Les voyageurs modernes, pourvus de tous les éléments de comparaison que leur donne l'exploration presque complète de la surface planétaire, confirment ce qu'ont dit les poètes de ce pays admirable, et d'ailleurs, la vallée de Kachmir eût-elle de nombreux égaux pour la magnificence des horizons, ceux qui sentent la nature savent qu'il n'est pas une contrée au monde dont la beauté, vraiment comprise, ne soit supérieure à toutes les descriptions qui en ont été faites, à tous les tableaux qu'en ont peints les artistes. L'impression que l'on ressent à la vue de cette plaine heureuse est d'autant plus profonde, que le contraste est plus grand avec les pays environnants. Si ce n'est quand on pénètre dans le Kachmir par les cluses pittoresques où s'engouffre le Djhilam, on ne peut entrer dans la vallée que par des chemins pénibles, soit en franchissant les âpres escarpements du Pandjal, soit en descendant des montagnes et des plateaux du nord, obstrués de neiges, de glaces et de pierres balayés par des vents redoutables, qui se changent parfois en tourmentes. Après des semaines, ou même des mois d'un pareil voyage par les gorges et les

[1] Altitudes en mètres des monts et des cols principaux de l'Himalaya occidental, ainsi que de quelques villes avec leurs positions respectives :



cols sans chemins, après la dure épreuve des fatigues incessantes et les souffrances endurées dans les campements, par le froid ou même par la faim, voici qu'on entre soudain dans cette région fortunée où l'on pourra jouir du repos. Le voyageur s'y dispense même de la marche. Arrivé au bord du Behat, — nom que les Kachmiriens donnent au Djhilam, la Vitasta des Aryens, l'Hydaspes des Grecs, — on n'a plus, pour atteindre Srinagar, qu'à se laisser porter par le courant du fleuve. C'est alors que la vallée se montre dans toute sa beauté. L'eau s'étale çà et là en lac; des rideaux ou des groupes d'arbres feuillus, platanes, ormeaux aux larges ramures, peupliers à branchage élancé, ne laissent qu'entrevoir les champs et les hameaux épars ombragés de noyers et d'autres arbres à fruit; chaque méandre change le point de vue, et toujours dans le lointain se profilent les grandes montagnes et leurs contreforts avec l'infinie variété de leurs forêts et de leurs neiges. Les villes, les palais, les jardins rappellent partout le séjour de l'homme, et des ruines de temples ou de châteaux forts, se dressant sur des buttes insulaires, ajoutent à la vue du présent la perspective des siècles écoulés.

Le climat du Kachmir est unique dans l'Inde et ressemble à celui de l'Europe occidentale, avec moins d'inconstance. Le printemps ouvre rapidement l'année, mais, comme aux bords de l'Atlantique boréal, il a de brusques retours de giboulées et de vent. La saison heureuse est celle qui dure de mai en septembre. Même quand la mousson du sud-ouest éclate sur les plaines de l'Inde et sur les monts himalayens, le ciel reste pur au-dessus du Kachmir; on voit les nuées pluvieuses s'enrouler autour des montagnes, mais les averses ne tombent sur la plaine qu'à la suite d'un remous des vents ou bien, après quelque journée de chaleur, en de soudains orages. La température d'été est en moyenne plus élevée que celle de la France atlantique et, dans le voisinage des lacs et des marais, des nuées de moustiques ajoutent souvent à l'accablement que la tiède moiteur de l'air fait éprouver aux étrangers. Mais la plupart des résidents européens, — dont le nombre, limité par convention diplomatique, est fixé à 350 pour l'année 1882, — se réfugient en été dans quelque vallée des montagnes environnantes, au milieu des prés fleuris où serpentent les ruisseaux. Les neiges, dont on voit, vers la fin de l'automne, la limite s'abaisser graduellement sur les pentes, ne blanchissent guère la plaine qu'en décembre, et pendant deux mois elles fondent et reparaissent alternativement; dans cette saison, des brouillards épais pèsent fréquemment sur les campagnes; du haut des collines qui forment le pourtour de l'amphithéâtre, on les contemple, déroulant leurs vagues comme celles du lac qui recouvrait

autrefois la contrée. Le calme ordinaire de l'air est un des phénomènes les plus remarquables du climat de Kachmir : de là cette merveilleuse tranquillité des eaux dans lesquelles se reflète presque toujours avec une netteté parfaite le tableau des arbres, des montagnes et du ciel[1].

On ne peut mettre en doute que la plaine n'ait été en effet dans les temps géologiques un réservoir lacustre d'environ 100 kilomètres de long sur 60 kilomètres de large, ayant son grand axe du sud-est au nord-ouest, dans la même direction que le système himalayen. D'ailleurs les traditions des Kachmiri et les légendes qu'ils racontent sur l'écoulement de cet ancien lac n'ont aucune origine dans l'histoire et s'expliquent tout naturellement par l'évidence même du fait géologique. Les habitants de la plaine, de même que tous les peuples de la Terre, furent entraînés à donner une date précise et à mettre sous le nom d'un héros ce qui est le lent travail des âges. Le sol du Kachmir est formé de terres alluviales mêlées à des cendres volcaniques, rejetées des cratères depuis longtemps éteints qui dominent une partie de l'amphithéâtre immense[2]. Sur tout le pourtour de la plaine, se voient des témoins géologiques du niveau des berges primitives : ce sont les *karevas*, terrasses de 75 à 100 mètres de hauteur moyenne au-dessus du bassin, s'appuyant d'un côté sur la montagne, et festonnés du côté de la plaine par des torrents temporaires ou des ruisseaux permanents. Le défilé de Baramoula, par lequel s'échappent les eaux du Djhilam, offre sur ses versants des terrasses de même nature, berges de l'ancien fleuve, dont le lit était alors beaucoup plus élevé. Actuellement, le lac est vidé : des fosses marécageuses, communiquant avec la rivière, le petit lac de Srinagar, tantôt tributaire du Djhilam, tantôt réservoir d'inondation, le bassin de Manas bal, abrité par une butte isolée, au pied de laquelle les eaux se sont creusé une cavité de 14 mètres, et la vaste nappe du Walar, dont les rives indécises, au sud et à l'est, se continuent par des roselières cachant des myriades d'oiseaux nageurs, tels sont les restes de l'ancienne mer de Kachmir. A l'ouest et au nord, le Walar, profond de 3 à 4 mètres, baigne la base des montagnes et prend l'aspect d'un lac des Alpes, comme le Léman. Le Djhilam, portant des boues alluviales, prolonge d'année en année ses rives fangeuses dans l'intérieur du lac; tôt ou tard le courant supérieur, dressant à droite et à gauche les levées de ses nouvelles rives, ne peut manquer de rejoindre le lit de sortie par lequel l'émissaire s'enfuit pour serpenter vers la gorge de Baramoula, puis descendre de rapide en rapide

[1] Drew : — Andrew Wilson, etc.
[2] Verchère, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, III, 1866.

vers les plaines du Pandjab, situées à 1200 mètres plus bas et à plus de 300 kilomètres de distance en suivant le cours du fleuve. Il est peu de vallées plus belles que cette porte du Kachmir, avec ses roches à pic, ses grands arbres, ses brusques détours et ses eaux retentissantes.

Les populations de l'Himalaya occidental se distribuent suivant la pente du sol et la marche des fleuves. Tandis que les districts du nord-est et du nord sont trop élevés pour être habitables ou pour avoir d'autres populations que de rares nomades, les régions moyennes où les neiges ne séjournent que pendant une partie de l'année ont déjà quelques villes et des bourgs considérables dans les fonds; mais les habitants ne se groupent en nombre que dans la plaine de Kachmir et dans les larges vallées qui s'ouvrent au sud vers le Pandjab.

Toute la région orientale, qui appartient encore géographiquement au Tibet par la hauteur de ses plateaux et de ses vallées, lui appartient aussi par l'origine de ses habitants, par la langue qu'ils parlent et la religion qu'ils professent. Une de ces peuplades, trop peu importante pour qu'on la citât même en d'autres pays, n'est connue que par son isolement sur un territoire immense. C'est la tribu des Khampa ou Tchampa, vivant sur le plateau de Roupchou. Toute la population de la région, qui s'étend sur un espace d'environ 10 000 kilomètres carrés, se compose d'au plus 500 individus nomades qui changent de pâturages quatre fois par an suivant les saisons, et qui vont passer l'hiver dans la vallée du haut Indus : le village de Dora, près de la frontière du Tibet, à 4200 mètres d'altitude, est leur principal campement. Ces nomades, dont l'industrie est le transport des marchandises entre le Tibet et le pays de Ladak, se distinguent, comme leurs frères du plateau tibétain, par leur gaieté, leur bonne humeur, leur égalité d'âme dans les fatigues, la misère et la faim; au-dessous de 3300 mètres d'altitude, ils ne se sentent plus dans leur élément natal : l'atmosphère basse les étouffe. Quelques moines bouddhistes vivent aussi dans le couvent de Hanlé, bâti sur une crête escarpée qui domine la plaine marécageuse de ce nom, à 4595 mètres d'altitude : après la laverie d'or de Thok yaloung dans le Tibet, c'est probablement le point de l'Asie le plus élevé qui soit habité d'une manière permanente.

Les Ladaki du pays de Leh, sur le Chayok, le haut Indus et le Zanskar, les riverains du Satledj, dans le Kounawar, les habitants du Spiti et la plupart de ceux du Lahoul, sont, comme les Khampa, de purs Bod ou Tibétains. Comme leurs frères du Bod-youl, les Ladaki sont presque tous de petits

hommes trapus, à larges faces, à pommettes saillantes, à paupières obliques; ils se distinguent aussi par leur bienveillance, leur gaieté, leur amour du travail, le bon accueil qu'ils font aux étrangers. Ils se laissent également opprimer par les lamas et bâtissent pour eux des monastères, des temples, des *mani*, portant l'inscription sacrée; toutefois il paraît que dans ces dernières années le recrutement des prêtres est plus difficile et que plusieurs couvents sont déserts. La faible étendue des terres arrête dans le pays de Ladak, comme dans le haut Tibet, l'accroissement de la population, et les mariages polyandriques sont la règle : une seule femme est la ménagère et la compagne de travail de plusieurs frères à la fois, devenus héritiers du vivant même de leurs parents. Dans la partie la plus basse du pays, les métis tibétains et d'autres races sont nombreux, et jusqu'en 1871 ils étaient encore les esclaves du gouvernement : grâce à l'intervention du géologue Drew, ils furent émancipés et ne diffèrent plus maintenant du reste de la population. Les seuls individus que l'opinion maintienne à l'état de parias et avec lesquels les alliances par mariage soient défendus, sont les musiciens et les forgerons; ceux-ci sont tout particulièrement méprisés, alors qu'en tant d'autres pays ils forment au contraire une caste supérieure. Sans doute c'est à d'anciennes inimitiés de race qu'est dû le mépris des Ladaki pour ceux qui travaillent le fer.

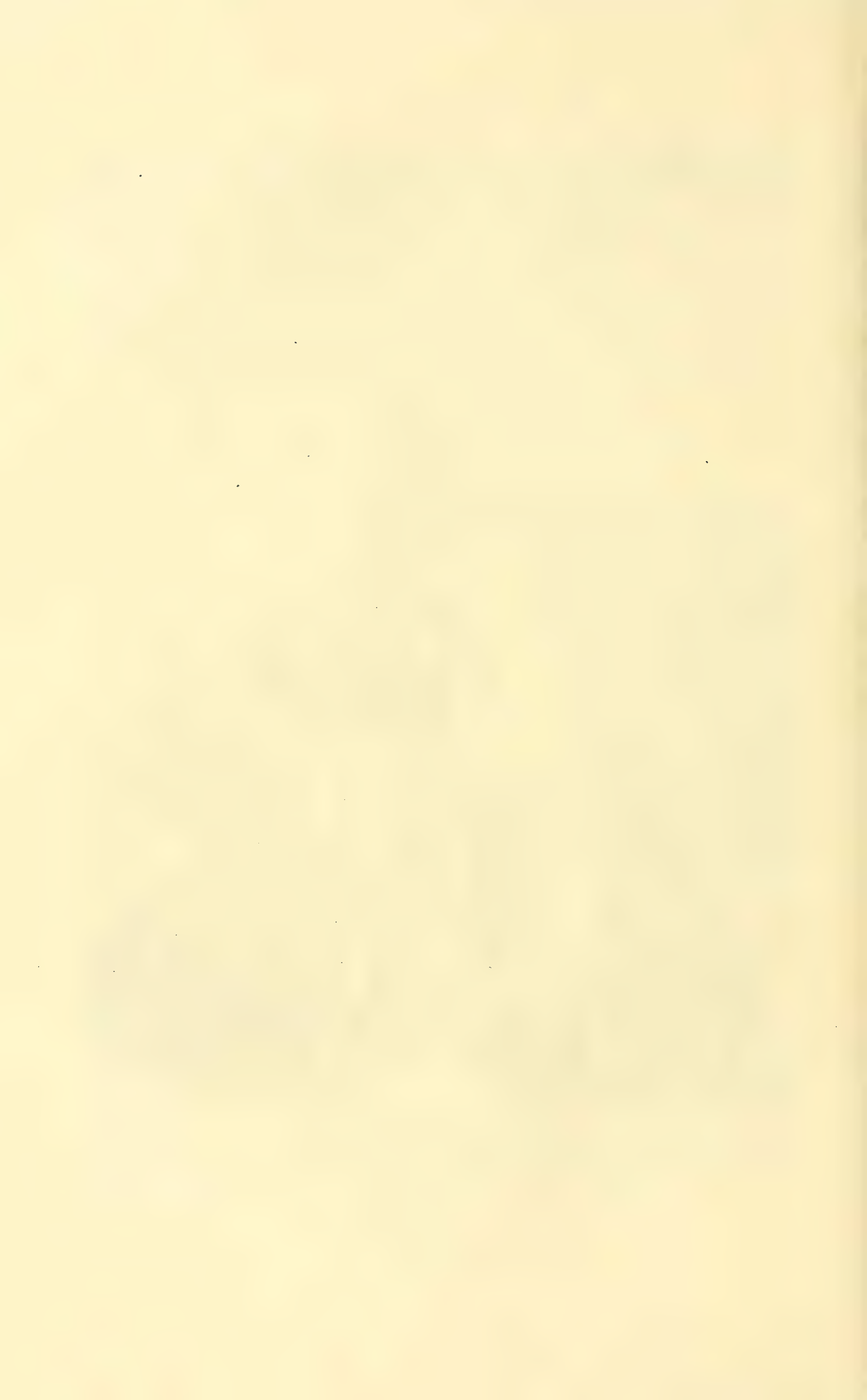
D'ailleurs l'influence des Hindous s'est fait sentir de diverses manières sur les Tibétains du Ladak : ceux-ci ne laissent plus leurs morts exposés sur des rochers à la dent des animaux sauvages, mais ils les brûlent après les avoir gardés pendant plusieurs jours à côté d'eux[1]. Quant à la langue, elle a reçu quelques termes d'origine sanscrite, mais elle ne diffère point assez de l'idiome du Bod-youl pour que les indigènes des deux pays aient la moindre difficulté à converser les uns avec les autres; même les mendiants khamba, venus de la province de Kham, à l'extrémité orientale du grand Tibet, parviennent à se faire comprendre des Ladaki. Les gens du Spiti parlent aussi le pur tibétain, mais dans la province de Lahoul divers idiomes luttent pour la prééminence avec ce langage : dans quelques vallées, le dialecte usuel est le bounan, rapproché du tibétain que l'on parle dans la haute vallée du Satledj, mais ayant sa grammaire propre; ailleurs on parle le mantchat, tibétain mêlé de hindi et de mots d'origine inconnue; enfin, le tinan, formé comme la « langue franque » d'un mélange d'éléments divers[2]. Dans le Lahoul le lamaïsme est déjà très me-

[1] Frederic Drew, ouvrage cité.
[2] Wilson, *Abode of Snow*; — Harcourt, *Journal of the Geographical Society of London*, vol. XLI, 1871.



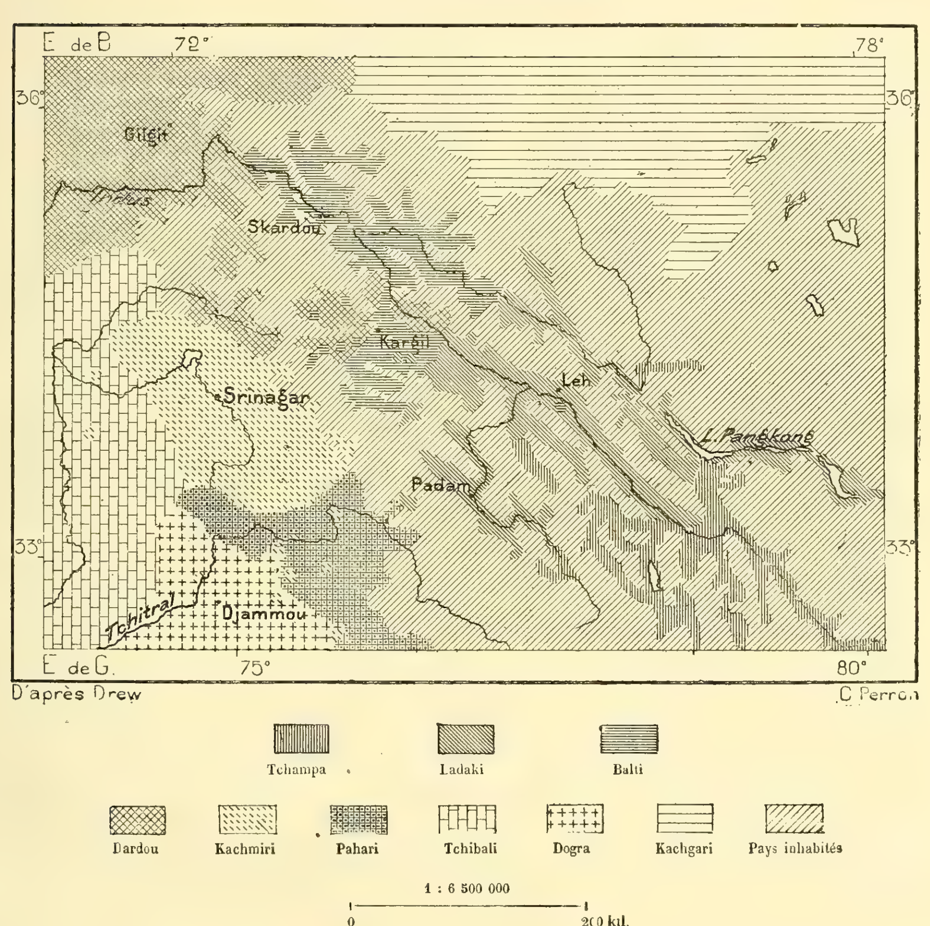
TYPES ET COSTUMES. — FEMMES TIBÉTAINES DU LADAK.

Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



nacé par les cultes brahmaniques; la plupart des lamas ne le sont que nominalement; en 1878, sept d'entre eux sur plus d'un millier seulement, s'occupaient des choses religieuses. Pour se rendre les divinités favorables, les indigènes s'adressent aux brahmes aussi bien qu'aux lamas; de même ils invoquent les arbres et les serpents et pratiquent des cérémo-

N° 27. — POPULATIONS DU KACHMIR.



nies spéciales pour appeler les démons à leur aide[1]. Le christianisme est aussi l'un des cultes du Lahoul, depuis qu'une mission de frères moraves allemands s'est établie à Kaïlang, dans l'une des hautes vallées du Zanskar. L'instruction est plus répandue chez les Tibétains du Kachmir que chez les autres habitants du royaume; la plupart savent lire; ils dressent facilement des cartes grossières et sont d'excellents guides pour les topographes an-

[1] Harcourt, mémoire cité.

glais; une des nonnes d'un couvent du Lahoul aurait même appris, d'après Harcourt, à calculer le retour des éclipses!

Les Balti ou Balti-pa, qui vivent à l'ouest de Bod sur le Chayok, l'Indus et son affluent le Sourou, sont considérés par la plupart des voyageurs qui les ont visités comme de même origine que les Ladaki[1] : ils parlent également un dialecte tibétain peu différent des autres, et ce qui est plus important au point de vue de la race, ils ont en général la même forme de corps et de visage que les gens du Ladak, notamment les pommettes saillantes et les paupières bridées. Les principales différences que l'on observe entre les Balti et leurs voisins les Bod de Ladak, proviendraient de la douceur plus grande du climat sous lequel ils habitent et de leur conversion au mahométisme, cause de changements profonds dans le genre de vie. Il est certain d'ailleurs qu'il y a eu croisement de races et que l'élément aryen est fortement représenté chez les Balti; M. de Ujfalvy en a même trouvé qu'il croit être de race aryenne moins mélangée que les tribus limitrophes, les Dardou[2]. Quoi qu'il en soit, ils ont en général le nez moins aplati que les gens du Ladak et la barbe plus fournie; ils sont plus grands et moins trapus. Le mélange des sangs se révèle aussi dans le caractère des Balti : ils n'ont pas la touchante douceur et l'inaltérable gaieté des Bod; ils sont moins généreux et plus habiles, cependant ils sont loin d'avoir l'esprit du négoce développé comme les Kachmiri, et dans leur propre pays ils se laissent exploiter par des immigrants de cette nation. Ils aiment beaucoup les exercices violents, et dans leur contrée, de même que dans le Dardistan, on se livre avec passion à ce jeu de polo, introduit récemment en Angleterre, dans lequel des cavaliers, armés de crosses, luttent pour se renvoyer la balle. Le maha radjah de Kachmir recrute un grand nombre de ses soldats dans le Baltistan, et tout un régiment se compose d'hommes de ce pays, habillés à l'écossaise. Convertis à l'Islam par des missionnaires du Khorasan, les Balti sont de secte chiite, mais bien des pratiques hindoues se sont glissées chez eux; c'est ainsi qu'ils ont des castes nettement délimitées, celles des prêtres, des cultivateurs et des artisans[3]. La polyandrie n'existe plus chez eux, mais, comme les autres mahométans, ils ont accepté la polygamie, et la femme, si libre dans le pays de Ladak, est asservie et voilée dans le Dardistan. Les étroites vallées ne suffisent pas à la population qui s'y presse et que la misère étiole; aussi chaque année un grand nombre de Balti doivent-ils s'expatrier pour aller

[1] Frederic Drew, *Jummoo and Kashmir;* — Biddulph, *The Hindoo-Koosh tribes.*

[2] *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1881; — *Bulletin de la Société de Géographie*, 1882.

[3] Biddulph, ouvrage cité.

chercher fortune dans le Turkestan chinois, dans la plaine de Srinagar, même dans le Pandjab, et surtout à Simla et dans les environs, partout où les Anglais ont besoin de maçons, de terrassiers, de manœuvres. Ils partent de compagnie, portant des charges d'abricots desséchés, qu'ils vendent le long de leur route; puis, après des années de labeur, quand ils ont gagné un petit pécule, ils retournent dans la patrie, avec une nouvelle pacotille de marchandises, généralement de la vaisselle de cuivre, très appréciée dans le Baltistan.

En aval du pays des Balti, les Dardou habitent la vallée de l'Indus, dans toute la courbe que décrit ce fleuve autour du massif de Nanga Parbat; ils peuplent au nord-ouest le bassin du Gilgit, et par delà les contreforts de l'Hindoukouch, sur le versant de la rivière de Caboul, les pays de Mastoudj et de Tchitral; en outre, ils occupent, épars en colonies, la haute vallée de la Kichan ganga et certaines parties des bords de l'Indus et le pays de Dras, en plein Baltistan; même plusieurs villages des environs de Leh sont habités par des Dardou, originaires de Gilgit, d'après leur propre tradition. Voyageurs et anthropologistes sont d'accord pour classer parmi les populations dites aryennes les diverses tribus du Dardistan, quelle que soit leur constitution politique, leurs mœurs et la secte religieuse à laquelle ils appartiennent; mais il ne paraît pas probable, comme l'avait admis Leitner, le premier explorateur de la vallée de Gilgit[1], que les peuplades de la contrée soient toutes proches parentes de race; car il en est qui diffèrent notablement d'aspect, et leurs idiomes, d'origine « aryenne », sont néanmoins très distincts[2]. Cependant les Dardou, appelés Brok-pa, c'est-à-dire « Gens des Hautes terres », par leurs voisins d'origine tibétaine, forment un groupe ethnique bien délimité. Considérés d'une manière générale, ils sont pour la plupart de taille moyenne, forts, bien proportionnés; le front est droit, le nez aquilin, les traits un peu grossiers, mais présentant l'ovale européen. Les Dardou ne sont pas moins intelligents ni moins courageux que les Balti et se distinguent en outre par un grand amour de l'indépendance.

Le régime des castes prévaut dans le Dardistan et, comme dans l'Inde proprement dite, a certainement pour origine première la superposition de peuples conquérants et de peuples conquis. La caste la plus honorée est celle des Rono, respectée à l'égal des familles régnantes dans les divers États du Dardistan où ils résident, notamment dans le haut bassin de la

[1] *The Languages and Races of Dardistan.*
[2] Biddulph, ouvrage cité.

rivière Gilgit ou Gilit; c'est généralement parmi eux que les princes choisissent leurs ministres. Après les Rono, par ordre de considération, viennent les Chin, qui constituent la majorité dans les États riverains de l'Indus situés à l'ouest du Nanga Parbat, et dans une partie du haut Gilgit, mais qui partout ailleurs sont peu nombreux : néanmoins ils ont donné à toute la contrée le nom de Chinkari, c'est-à-dire de « Pays des Chin »; il faut probablement voir en eux les China, que mentionnent les lois de Manou et le Maha Bharata[1], et que les anciens commentateurs européens confondaient avec les Chinois. Habitant jadis plus bas dans la vallée de l'Indus, ils furent refoulés peu à peu vers la région des neiges; quelques territoires situés en aval des districts que peuplent actuellement les Chin et n'ayant d'autres habitants que des tribus de race afghane, sont toujours considérés comme faisant partie du Chinkari. Fiers de leur origine, les Chin ne s'abaissent point à porter de fardeaux et considèrent l'agriculture et la chasse comme les seules occupations dignes d'eux; on les dit d'une avarice extrême : presque tous ont leur cachette dans la montagne, où ils vont porter à la dérobée des pièces de monnaie, des vases de cuivre, des bijoux de femme. Bien que mahométans, ils ne mangent point de volailles, ni la chair du bœuf, ne boivent pas du lait de vache, repoussent le beurre et ne veulent pas même effleurer le vase qui le contient : cette abstinence est peut-être un reste de pratiques brahmaniques; mais, au lieu de respecter la vache comme le font les Hindous, ils ont pour elle une sorte d'horreur, pareille à celle du mahométan à l'égard du pourceau; d'après eux, une tempête ne peut manquer d'éclater si une peau de vache est déposée dans une de leurs fontaines. Ils ne touchent les veaux nouveau-nés qu'avec le bâton, et pendant toute la période de l'allaitement, nombre d'entre eux laissent la vache et le nourrisson à leurs voisins de caste inférieure. Ceux-ci, les Yachkun ou Yechkun, qui se désignent eux-mêmes par les noms de Bourich, Bourichaski, Ourichki, forment de beaucoup la majorité des Dardou : ils constituent la population presque entière du Hounza, du Nagar, de Yasin et l'emportent numériquement sur les autres castes dans les pays de Gilgit, de Darel et d'Astor; la masse de la population agricole se compose de Yachkun. Tandis que les Chin peuvent prendre pour femmes des filles de Yachkun, ceux-ci n'ont pas le droit de chercher d'épouses dans la caste supérieure[2] : c'est chez eux que les familles sont le moins mélangées. Une quatrième caste, celle des Kremin, correspond

[1] Vivien de Saint-Martin; — Rawlinson; — Yule.
[2] Leitner, ouvrage cité.

aux Soudras hindous; c'est parmi eux que se rencontrent les potiers, les meuniers, les artisans de toute espèce, d'ailleurs peu nombreux dans ce pays sauvage : ils descendent probablement des indigènes qui se soumirent le plus facilement à la domination des envahisseurs. Quant à la caste des Doum, que l'on rencontre, sous divers noms, dans tous les États du maha radjah du Kachmir, ils ont encore, en face des autres habitants, l'attitude de vaincus[1]. Les forgerons et les équarisseurs appartiennent à cette caste; mais comme musiciens ils égayent toutes les fêtes : ce sont les tsiganes de la contrée.

A l'exception des Dardou du Ladak, devenus bouddhistes comme leurs voisins, toutes les peuplades qui portent ce nom appartiennent à l'Islam; mais, tandis que les unes professent le sunnisme, les autres sont chiites ou bien font partie de la secte des mollaï ou des « divins »; en outre, des restes de l'ancienne idolâtrie subsistent en un grand nombre de villages, surtout dans la région méridionale du Dardistan, près de la frontière afghane. Les Tchilasi, qui vivent sur les pentes occidentales du massif de Nanga Parbat, sont, dit-on, en leur qualité de nouveaux convertis, les plus fanatiques des mahométans de la contrée; sunnis zélés, ils coupent la tête aux chiites dont ils peuvent s'emparer; ils ne se contentent point de réduire en esclavage leurs captifs de culte différent, comme le font la plupart des autres tribus indépendantes du Dardistan. Quant aux radjahs de Yasin et de Hounza, dans le haut bassin du Gilgit, non seulement ils asservissent leurs prisonniers de guerre, mais encore ils font la traite des hommes, et, à défaut d'étrangers, ils vendent ou échangent leurs propres sujets pour des chiens[2]; les trafiquants du Badakchan emmènent les captifs au delà de l'Hindou-kouch, dans les pays de l'Oxus; d'après Biddulph, ce n'est point une exagération de dire qu'au-dessus de 40 ans près de la moitié des habitants de la contrée ont servi comme esclaves pendant une notable partie de leur existence. Ces guerres faites pour capturer des hommes et les grandes expéditions des armées kachmiriennes, tantôt victorieuses, tantôt repoussées, ont eu pour conséquence la dépopulation du pays. Dans la province du Gilgit, où vivent actuellement 4500 personnes, le nombre des habitants devrait être six ou sept fois plus considérable, si l'on en juge par les terrasses de culture, maintenant abandonnées, que l'on voit de toutes parts sur le flanc des montagnes[3]. Des inscriptions, non encore déchiffrées, gravées sur les rocs, de chaque côté

[1] Frederic Drew, Biddulph, ouvrages cités.
[2] Becher, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, III, 59.
[3] Biddulph, ouvrage cité.

de la vallée, témoignent de l'antique civilisation du pays de Gilgit, et plus haut, dans le Yasin, se voient des cercles de pierres pareils à ceux de la Bretagne. Il est peu de contrées himalayennes qui aient un plus heureux climat et soient naturellement plus fertiles que la basse vallée du Gilgit. Les campagnes riveraines, dont l'altitude moyenne est de 1500 mètres seulement, donnent tous les produits de la zone tempérée et l'on y cultive aussi le maïs, le cotonnier, le figuier, le grenadier, le mûrier. Les soieries de Gilgit, pures ou mélangées avec la laine ou le coton, sont d'une grande solidité.

Depuis 1847, époque à laquelle les officiers anglais Young et Vans Agnew traversèrent l'Indus à Boundji ou Bowandji, la vallée de Gilgit est connue des Européens; Leitner, Drew, Biddulph l'ont parcourue ou même y ont résidé. Hayward y fut tué, en 1870, près du hameau de Darkot, et son corps, racheté par ses compatriotes, est déposé sous un groupe d'arbres, près des murs de Gilgit. Actuellement, des forts kachmiriens, qui ressemblent aux constructions féodales de l'Occident, avec leurs murs crénelés, leurs tours carrées, leurs donjons, commandent les villages de Boundji, de Saï, de Gilgit, de Cher, leurs champs et leurs vergers; mais au delà, les tribus dardou ne payent qu'un léger tribut au maha radjah ou même sont politiquement indépendantes. Au nord, la tribu du Nagar, sur le revers septentrional du massif de Raki-poch, est de celles qui se sont le moins fait respecter par ses voisins : prise entre les gens de Gilgit au sud, et ceux de Hounza au nord, elle n'ose se défendre, et paye aux deux voisins un tribut de poudre d'or et d'abricots. Les Hounza, au contraire, qui occupent les vallées de l'Hindou-kouch, jusqu'aux frontières de Sirikol, dans le Turkestan chinois, sont renommés pour leur bravoure, mais aussi redoutés pour leurs habitudes de brigandage; ils pillent les caravanes qui ne leur payent pas le droit de transit et souvent font des incursions sur les territoires limitrophes. Au nord-ouest du Pounial, tributaire du Kachmir, le Yasin, défendu par ses défilés presque infranchissables et l'âpreté de ses montagnes, a presque de tout temps maintenu son existence politique distincte, mais sous le lourd despotisme d'un radjah. C'est en cette région de l'Himalaya que les deux empires qui se disputent l'Asie musulmane, l'Inde anglaise et la Russie, sont le plus rapprochés l'un de l'autre par leurs États feudataires. Une chaîne de montagnes et quelques étroites vallées forment en cet endroit la zone de séparation.

Les tribus dardou qui vivent sur les bords encore inexplorés de l'Indus, entre le confluent du torrent d'Astor et le pays de Hazara, paraissent être celles qui ont le mieux gardé les traditions et les mœurs anciennes, quoi-

que plusieurs d'entre elles soient des fugitifs des vallées afghanes. Leur territoire est celui auquel on donne spécialement le nom de Yaghestan ou Pays « rebelle », parce qu'il n'a jamais voulu recevoir de maîtres[1]. Les Tchilasi, les Koli, les Herbandi, les Sazini, les Palasi, à l'est du fleuve, les Houdari, les Dareli, les Tangiri, les gens de Kandia, de Seo, de Pouttoun, à l'ouest, d'autres encore, constituent autant de petites républiques : l'une d'elles, Thalitcha, se compose de sept maisons seulement. D'après les rapports que l'on a faits à Biddulph, le résident anglais de Gilgit, l'ensemble des hommes valides de tout le Yaghestan serait de 63 600 hommes, ce qui donnerait une population d'au moins 300 000 individus. Les hommes de chaque village, jeunes et vieux, convoqués au son du tambour, se réunissent en assemblées générales ou *sigas*, et discutent de tous les intérêts communs; un coup de sifflet annonce la fin de chaque délibération, et la foule se disperse, laissant les *djouchtero* ou délégués élus régler les détails d'exécution; les citoyens qui n'assistent pas à l'assemblée ont à payer l'amende. Qu'un seul proteste contre les décisions communes et le vote est ajourné : c'est à l'unanimité que doivent être prises les résolutions de quelque importance. Quand il s'agit des intérêts de la république, l'assemblée délibérante se compose des djouchtero de villages, mais ils sont obligés d'en référer aux sigas dans les conjonctures graves. En cas d'invasion étrangère, les communautés s'unissent contre l'ennemi. La principale richesse de ces montagnards étant leurs troupeaux de brebis, ils sont obligés souvent de les mener en des pâturages appartenant à d'autres tribus, notamment dans le pays de Yasin, et de payer en échange un tribut de sel, de tabac, de poudre d'or ou d'animaux; mais ce payement n'implique aucune dépendance. Ainsi le Tangir, qui est en relations fréquentes de commerce avec le Yasin, se vante d'être le lieu d'asile de tous les souverains de ce pays dépouillés par les guerres intestines, mais il a toujours repoussé avec succès les incursions faites sur son territoire, et les gens de la tribu ne permettent pas à leurs filles de se marier avec des Yasini, à cause de l'esclavage qui règne dans le pays. Dans les hautes vallées du Swat, connues plus spécialement sous le nom de Kohistan, donné quelquefois à l'ensemble du pays « Rebelle », les principaux clans, les Torwalik et les Bouchkar, sont aussi des Dardou, mais ils n'ont pas gardé leur indépendance politique comme ceux des âpres vallées riveraines de l'Indus. Mahométans chiites ou sunnites, les Dardou rebelles ou soumis ont encore bien des coutumes en désaccord avec le *chariat*. Ainsi les

[1] Biddulph, ouvrage cité.

femmes marchent la figure découverte, et jouissent d'une grande liberté. De même les mollahs, chargés d'appliquer la justice, doivent se conformer aux traditions nationales. Les meurtres, d'ailleurs très rares, ne sont point punis par la communauté; ce sont les parents de la victime qui ont eux-mêmes à verser sang pour sang. Chez la plupart des tribus, hommes et femmes restent complètement à l'écart les uns des autres du mois de mai jusqu'en septembre : c'est alors la saison des expéditions guerrières, et, suivant une idée généralement répandue chez les peuples batailleurs, jusque chez les Hellènes et les Albanais, la victoire appartient aux plus chastes[1].

Les diverses tribus ont chacune leur dialecte ou leur patois distinct, se rattachant au kachmiri par les parlers des populations du Djhilam occidental; une seule langue, le bourichki, parlée dans le Hounza, le Nagar, le Yasin, est d'origine « touranienne », mais Biddulph n'est pas d'avis qu'il faille la classer parmi les idiomes turcs. Chez tous les Dardou, le pouchtou des Afghans est devenu la langue policée. Au sud de Pouttoun, qui est la république la plus prospère du Yaghestan, le pouchtou est le seul idiome que l'on emploie; la population de tout le pays de Boneïr, de même que celle de la basse vallée de Swat, étant purement afghane, la langue ne diffère que peu de celle du Caboulistan. Il n'en est pas de même sur la rive gauche de l'Indus. Les habitants de cette région des gorges, en amont de la « Porte » ou Derbent, sont connus sous le nom de Himtcha ou « Métis », et les purs Afghans Youzoufzaï refusent de se marier avec leurs filles ou de les prendre pour alliés dans leurs expéditions de guerre. Une des colonies de la rive droite, celle de Palosa ou Parousa, se compose d'ennemis irréconciliables de l'Angleterre, tous Wahabites venus de l'Inde et entretenus aux frais de leurs coreligionnaires. Au nombre d'environ cinq cents, ils s'exercent au maniement des armes, construisent des forts, envoient leurs espions et leurs prophètes dans toutes les parties de l'Asie musulmane[2]. Ainsi, à quelques milles de la frontière anglaise, les envahisseurs de l'Inde trouveraient des alliés dans le Pays « Rebelle ». Naguère le chef spirituel des clans sunnites du Swat, désigné par le titre d'akhound, avait acquis une autorité presque incontestée sur ses coreligionnaires de l'Afghanistan et des régions de l'Indus; il recevait des ambassades de toutes les parties de l'Inde et même de Constantinople.

La haute vallée de l'Hydaspe ou Djhilam a, comme les autres bassins

[1] Frederic Drew; Biddulph, ouvrages cités

[2] Biddulph, ouvrage cité.



KACHMI[R]

71° E. de P. — 72°

34° 30' — 34° — 33° 30'

Kounhar
Kichanganga
Triganma
Chalourah
Lalpour
Mouzaffarabad
L. Walar
Kounhar
Sopour
L. Manasba
Baramoula
Djhilam
Canal Norou
Djhilam
Ouri
Hadji Pir (Col)
Mari
Mt Mari
Djhilam
Pountch
Chap[...]
Pir Pandjal (Col)
Kotli
Pountch
Tavi
K A C H

74° E. de Gr.

Slom. D'après la Carte de l'Etat Major Anglais.

Gravé p[...]

Echelle de [...]

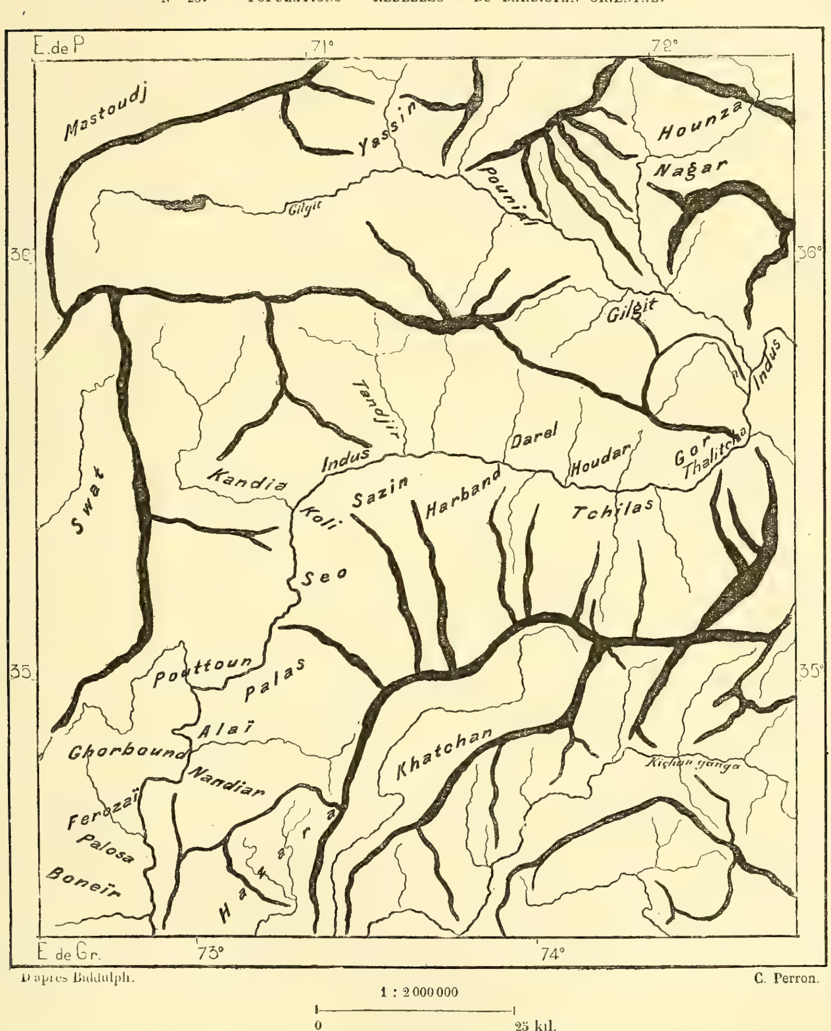
0


KACHMIR
Hachette et Cie Paris.
73°
34°
30'
Dras
Dras
Mt Haramouk
Sourou
Sonamarg
Col de Zodji
Gl. de Metchihoi
Sind
Mt Gouachbrari
L. Dal
SRINAGAR
Sourou
Pampour
Palgam
Noun Koun
34°
Avantipour
Djhilam
Bidj-Behara
Martand
Islamabad
Chahabad
Vernag
Pics de Brahma
33°
30'
Mt Brahma Sakal
Mourou
Wardwan
Tchandra
Mt Batal
Mt Sartoli
Tchinab
Kichtwar
75°
76°
Imp. Fraillery.
1: 865.000
50 Kil.



fluviaux de cette région de l'Himalaya, sa population particulière. Les Kachmiri, qui ont donné leur nom à tout le royaume, mais qui obéissent eux-mêmes à des maîtres de race étrangère, peuplent la plaine lacustre que parcourt le Djhilam en amont de la cluse de Baramoula et ne se retrouvent qu'en faibles colonies en dehors de cet étroit domaine. Au point de

N° 28. — POPULATIONS « REBELLES » DU DARDISTAN ORIENTAL.



vue physique, les Kachmiri ou Kachouri, ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes, sont peut-être les plus beaux des Hindous : de taille moyenne, bien découplés, adroits et forts, ils ont aussi en général des traits réguliers, un front élevé, un nez légèrement aquilin, la bouche fine, les yeux bruns et doux. Quoi qu'en ait dit Jacquemont, les femmes de Kachmir qui méritent leur réputation de beauté, universelle dans l'Hindoustan, sont fort

nombreuses; elles se distinguent surtout par la noblesse et la pureté des traits, qu'elles gardent jusque dans la vieillesse. L'intelligence, l'esprit, la finesse et le goût des Kachmiri sont connus dans l'Inde entière; mais pauvre peuple opprimé, habitant une plaine unie où les conquérants peuvent descendre de toutes les montagnes environnantes, ils n'ont pour se défendre que les armes du faible, la ruse et la flatterie : ils rampent devant leurs maîtres, qui leur laissent à peine la part de récolte nécessaire pour les sauver de la faim.

Hindous par la race, les Kachmiri parlent une langue d'origine « aryenne » dont le vocabulaire est pour les deux tiers d'origine persane et sanscrite; néanmoins les étrangers l'apprennent difficilement; elle n'a de rapports directs qu'avec les idiomes parlés au sud-est dans la haute vallée du Tchinab; c'est par leur intermédiaire qu'on reconnaît les traits de famille entre le parler de Srinagar et ceux du Pandjab[1]. D'ailleurs les Kachmiri s'approprient avec la plus grande facilité les dialectes de leurs maîtres; presque tous parlent le dogri ou l'hindostani, beaucoup connaissent le persan, qui est le « français de l'Orient » et, depuis l'époque du Grand Mongol, le langage officiel de la cour de Kachmir. Une seule caste du pays a gardé, avec sa religion, le souvenir de son origine : c'est la caste brahmanique à laquelle on donne le nom de « pandits », comme s'ils méritaient cette appellation réservée aux savants dans l'Inde proprement dite; du moins la plupart d'entre eux sont écrivains publics ou scribes dans les bureaux du gouvernement; d'autres se livrent au commerce, mais aucun d'eux n'est agriculteur ou manœuvre. Malgré la conversion de la grande majorité du peuple à l'islamisme, le régime des castes s'est maintenu pour diverses professions; mais il est beaucoup moins rigoureusement observé que dans l'Inde brahmanique, ce qui provient peut-être de ce que l'immigration aryenne se fit avant la séparation stricte des classes chez les peuples de l'Hindoustan[2]. Une seule caste est tenue pour complètement impure, celle des Batal : s'ils osaient invoquer le nom d'Allah, on verrait en eux des blasphémateurs. Ce sont probablement, comme les Doum du Dardistan, les représentants des aborigènes vaincus. Le langage des tisseurs de châles offrirait aussi, d'après Leitner, un vocabulaire considérable provenant d'un idiome antérieur aux autres langues du nord-ouest de l'Hindoustan[3].

A l'ouest et au sud-ouest de la plaine du Kachmir, la région montagneuse

[1] Frederic Drew, ouvrage cité
[2] Hunter, *Annals of Rural Bengal.*
[3] *Anjuman-i-Punjab*, jan. 4, 1882; — *Allen's Indian Mail*, feb. 27.

que parcourt le Djhilam, uni à la Kichan ganga, est habitée principalement par des Tchibhali, c'est-à-dire par des immigrants radjpoutes devenus mahométans. La religion et les divers changements qui en ont été la conséquence, telles sont les raisons qui permettent de distinguer les Tchibhali de leurs voisins orientaux les Dogra, de culte brahmanique, vivant au pied des montagnes, sur les deux bords du Tchinab, dans la contrée qui, de leur nom, est appelée le Dougar. Les idiomes tchibhali et dogra, hindous l'un et l'autre, diffèrent légèrement, mais se fondent, de district en district, par des transitions graduelles. Malgré l'égalité proclamée par l'Islam, les Tchibhali ont même maintenu les castes, provenant soit d'inimitiés ethniques, soit de la diversité des professions. La masse des cultivateurs se compose encore de Djat asservis, descendants des anciens possesseurs de la contrée, tandis que d'autres tribus immigrées dans le pays sont toujours considérées comme ayant une certaine prééminence. Les maîtres radjpoutes, fiers de leurs habitudes guerrières, dédaignent pour la plupart une vie de travail manuel ou de commerce; ils préfèrent servir, soit comme soldats, soit comme employés de l'État, et généralement ils se font craindre par leur violence ou détester pour leur morgue; ce sont eux qui constituent en grande partie l'armée du maha radjah de Kachmir, appartenant à leur race. D'ailleurs ils ont changé à maints égards depuis leur émigration du Radjpoutana et depuis longtemps on ne les accuse plus de pratiquer l'infanticide des filles. Quant aux radjpoutes mahométans, ils ont peu de zèle religieux; il n'était pas rare autrefois de les voir se marier à des femmes hindoues, en leur permettant d'apporter avec elles les idoles domestiques; tel lieu de pèlerinage est également fréquenté par musulmans et hindous. Naguère, dit-on, l'Islam empiétait peu à peu sur les populations du Daman-i-koh; maintenant ce serait plutôt le contraire : les influences brahmaniques reprennent le dessus[1].

A l'est et au sud-est de la plaine du Kachmir, les diverses vallées qui s'inclinent vers le Tchinab et les rives de ce fleuve sont habitées également par des tribus chez lesquelles on trouve plusieurs éléments ethniques superposés en castes; ces tribus sont désignées par leurs voisins sous le nom général de Pahari ou « Montagnards ». Par les traits du visage et la stature, les Pahari ressemblent aux Hindous du Pandjab, mais leur genre de vie les a rendus plus forts, plus résistants à la fatigue; les dialectes qu'ils parlent, d'ailleurs incompréhensibles aux Dogra et aux autres habitants de la plaine voisine, indiquent la transition entre le kachmiri et les idiomes du Pandjab.

[1] Frederic Drew, ouvrage cité.

Dans chaque vallée, le parler diffère; à 30 kilomètres de distance, des « Montagnards » ne se comprennent plus.

Outre les peuplades sédentaires du Pahar, qui vivent de l'agriculture et du produit de leurs vergers, il en est aussi qui changent régulièrement de lieu de séjour suivant les saisons. Tels sont les Gaddi, pasteurs de brebis et de chèvres, qui ont leurs villages dans la montagne, mais qui descendent en été sur les collines extérieures, aux confins de la plaine. Les Goudjar, au contraire, qui résident dans les régions basses, poussent leurs troupeaux de buffles vers les pâtis des montagnes pendant quelques mois de la belle saison. Les bûcherons, qui coupent les billes de deodar dans les forêts et les livrent au courant du Tchinab, mènent aussi une vie nomade, descendant des hautes régions froides aux plaines du Pandjab. Quelques groupes de « Montagnards » appartiennent à l'Islam; au nord-est, un petit nombre de familles sont restées bouddhistes comme leurs voisins du Lahoul, mais la grande majorité des tribus se rattachent aux cultes hindous, non sans avoir gardé mainte cérémonie des religions antiques. Dans le Padar, sur haut le Tchinab, des temples sont encore élevés aux *nag-devtas* ou « dieux serpents », égaux des autres divinités du panthéon indien. Dans les montagnes de Dragar, qui s'élèvent à l'ouest du Tchinab, les fondeurs de fer n'essayent jamais un fourneau sans élever sur une butte voisine un autel au dieu Dragar pour brûler en son honneur du beurre épuré; ils laissent sur l'autel les cuillers du sacrifice et l'entourent de tridents de fer et de pierres aux formes bizarres[1].

Il n'y a point de villes dans le pays de Ladak, à l'exception de Leh, capitale de l'ancien royaume, annexé maintenant à l'empire indien, sous le gouvernement « médiatisé » du maha radjah de Kachmir. Leh est situé à 3500 mètres d'altitude, non sur la rive de l'Indus, mais à 3 ou 4 kilomètres au nord du fleuve, à l'issue d'une vallée d'où s'échappe un talus de débris s'étalant largement en éventail et recouvert de cultures. Un palais, qui est en même temps une citadelle, dresse au-dessus de la cité, sur un dernier contrefort des montagnes, ses hautes murailles blanches, appuyées sur un socle concave, suivant le mode d'architecture tibétaine. Les vieux quartiers, aux ruelles sinueuses, se blotissent au pied du château, tandis que le bazar, de construction moderne, occupe la partie inférieure de la ville, à l'endroit où vient aboutir la route de Srinagar;

[1] Frederic Drew, ouvrage cité.

des jardins, des champs de céréales et quelques bouquets de saules et de peupliers se montrent autour de la ville, sur les pentes du talus. Leh est le centre du commerce du Kachmir avec les territoires chinois du Tibet et du Thian-chan Nanlou : c'est là que se forme la caravane annuelle qui va porter à Lassa des soieries, des châles, du safran, des objets de manufacture anglaise, et qui prend en échange du thé de Chine, des laines, des turquoises[1]. Au printemps, lors du départ des caravanes, au commencement de l'hiver, lors du retour, les Yarkandi, les Kachmiri, les porteurs de toute race campent en grand nombre autour de Leh. Des enclos de prairies se succèdent dans tous les endroits favorables le long des sentiers que suivent les marchands. Çà et là des restes de forteresses, où les agents du souverain de Ladak percevaient les droits de transit, dominent les passages obligés des caravanes. C'est ainsi qu'en aval de Leh le fort de Khalsi commande un pont de bois jeté sur une cluse de l'Indus, large en cet endroit de 20 mètres seulement. A 30 kilomètres au sud de Leh, dans une vallée des montagnes qui s'élèvent en face, huit cents lamas et religieuses habitent le plus grand monastère de la contrée ; partout se voient des monuments bouddhiques, et des figures gigantesques de Chakya Mouni sont taillées en maints endroits sur les parois des rochers[2].

Au nord-ouest de Leh, Skardou (Iskardo), la capitale du Baltistan, que les habitants des contrées voisines connaissent sous le nom de Palor ou Balor[3], n'est pas même une ville : c'est un groupe de hameaux situé à l'altitude moyenne de 2267 mètres, dans une plaine pierreuse que traversent des canaux d'irrigation dérivés de l'Indus et bordés de jardins et de vergers. Deux rochers, hauts d'environ 300 mètres et polis par d'anciens courants de glace, s'élèvent face à face, de chaque côté du fleuve, portant, l'un des fortifications récentes, l'autre les ruines d'une citadelle. Presque toutes les maisons sont à toits plats, ayant sur la terrasse une petite construction en torchis qui sert d'habitation d'été; les abricots, qui font la richesse du pays et lui ont fait donner le nom de Souri-Bhoutan, « Tibet des abricots »[4], sèchent au soleil sur ces toitures. La position commerciale de Skardou est des plus heureuses et, sous un climat moins froid, elle assurerait à la ville une importance considérable. Les deux vallées de l'Indus et du Chayok, le Tsou-fo ou « rivière mâle » et le Tsou-mo ou « ri-

[1] Commerce extérieur du Ladak en 1873, d'après Drew :
Importations : 2 380 000 francs; Exportations : 2 060 000 francs. Ensemble : 4 440 000 francs.

[2] Bellew, *Kashmir and Kashgar*; — A. Cunningham, *Ladak*.

[3] Biddulph, *Tribes of the Hindoo-Koosh*.

[4] Vigne, *Travels in Kashmir, Ladak, Iskardo*.

vière femelle », se réunissent en amont de la contrée, tandis qu'en face même de Skardou s'ouvre la fertile vallée de Chigar, embellie par les eaux courantes, l'ombrage touffu des platanes et la vue des glaciers. De nombreuses caravanes de marchands passent à Skardou et des tisserands du Kachmir s'y sont établis pour y tisser des étoffes de la précieuse laine ou *pachm* apportée des plateaux tibétains. Quelques orpailleurs recueillent aussi dans les environs des pépites de métal, surtout dans les sables des torrents glaciaires : d'après les indigènes, l'or serait dû au frottement des glaciers contre les roches[1]. Au sud-est de Skardou, dans les vallées tributaires de l'Indus que suit le chemin de Srinagar à Leh, des groupes pittoresques de villages, Kargil et Dras, ont aussi une certaine importance comme lieux d'étape et de marché. Le sentier qui descend des hauts pays du Baltistan, dans la « prairie d'or » qu'arrose le Sind kachmirien et dans la plaine de Srinagar, est celui qui passe au col de Zodji, où siège Siva sur son trône de neiges.

La ville d'Islamabad, la « Demeure de l'Islam », était pour les Kachmiri la cité d'Anat nag ou Anant nag, le « Lac du Serpent de Vichnou », — nom qui rappelle l'ancien culte des serpents — : c'est le chef-lieu du Kachmir oriental. Les bateaux qui remontent le Djhilam s'arrêtent à une petite distance en aval, là où commence l'éventail des hautes vallées, emplies chacune du bruit d'un torrent; de toutes parts en amont, d'abondantes sources, ombragées de platanes, reflétant des temples ou des pavillons de plaisance, jaillissent des fissures du calcaire; l'une d'elles est celle de Ver nag, qui forme un petit lac, chanté par les poètes; une autre s'élance de la « grotte de l'Immortalité ». Point de départ naturel des marchands qui se rendent dans le bassin du haut Tchinab, Islamabad a quelque importance comme ville de commerce et d'industrie, surtout pour la fabrication du safran. Sur l'une des terrasses avancées qui dominaient l'ancien lac de Kachmir, on aperçoit de loin les ruines du temple de Martand, consacré au soleil, et bâti, dit la légende, par les fils de Pandou, les héros de l'épopée du Maha Bharata : cet édifice, entouré d'une colonnade élégante, orné de frises et de bas-reliefs, date évidemment de l'époque où l'art grec, apporté par les Séleucides, était imité par les architectes hindous[2]; c'est le monument le plus beau du Kachmir, l'un des plus remarquables de l'Orient, et sa majesté s'accroît, aux yeux des voyageurs, de la position isolée qu'il occupe sur un promontoire, au-dessus de la plaine du Kach-

[1] Biddulph, ouvrage cité.
[2] A Cunningham; — Vigne; — Burgess; — Fergusson; — Lejean, etc.

mir, en face des monts neigeux du Pandjal; la fontaine qui jaillit près du temple n'a d'autre nom que celui de « Bawan » ou source : c'est l'eau di-



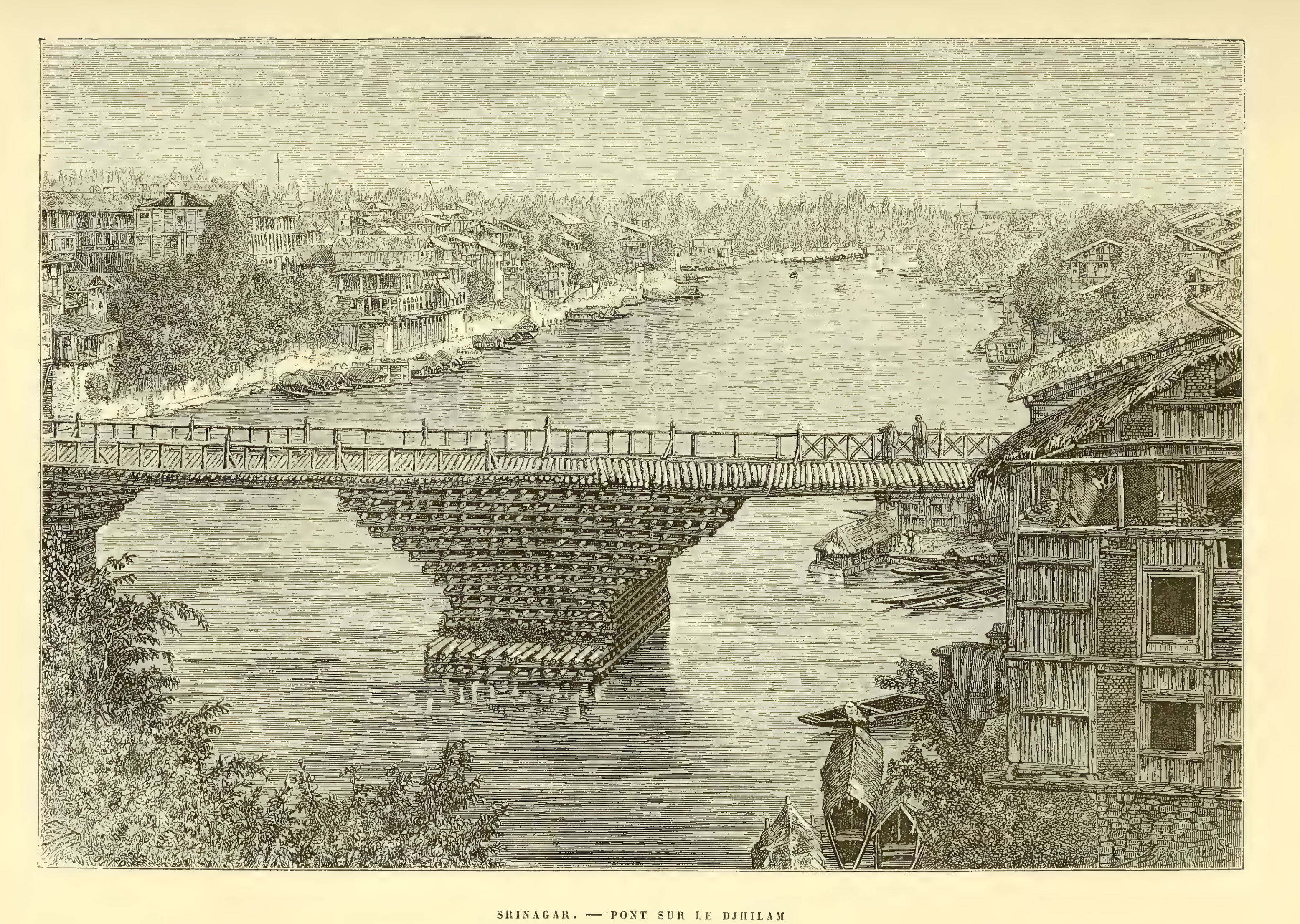
PASSE DE ZODJI.
Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.

vine par excellence. En descendant le cours du Djhilam, par Bidjbahara, l'ancienne capitale de la vallée, se voient les restes de temples de la même

époque, près du village d'Avantipour, et à Padranthan, là où s'élevait l'ancienne Srinagar; on compte dans le Kachmir plus de 70 édifices religieux dont le style est gréco-bactrien comme celui de Martand.

La capitale actuelle de la plaine, la « Cité du Soleil », qui hérita du nom de la cité détruite, est bâtie sur les deux bords du Djhilam, assez rapide dans cette partie de son cours et traversé par sept ponts, dont chaque pile se compose d'un noyau de pierres retenues par des troncs d'arbres superposés. De nombreux canaux serpentent au milieu de la ville, et l'un d'eux, le « canal des Pommiers », fermé par des portes d'écluse, communique avec le « lac » ou *dal* qui se ramifie à l'est de Srinagar en baies et en détroits, ayant en moyenne de 2 à 3 mètres de profondeur. Des barques effilées, qui font penser aux gondoles, parcourent dans tous les sens la « Venise indienne », et de distance en distance des *ghat* ou grands escaliers baignent leurs marches dans l'eau du fleuve. Quoique entourée d'eau, la ville est tout entière au-dessus du niveau des inondations. De hauts cubes de pierre, contre lesquels vient se briser la force des eaux débordées, forment les socles sur lesquels s'érigent les maisons en briques ou en bois, encadrées de poutrelles légères qui vibrent aux secousses des tremblements de terre, assez fréquents dans la contrée, mais y résistent mieux que toute autre construction[1]. Chaque maison est isolée et s'élève sans plan régulier, soit dans le voisinage d'autres bâtisses, soit au milieu des grands arbres. De même qu'autrefois les cités de la Géorgie, Srinagar a la plupart de ses toits recouverts de gazons, fleuris au printemps : du haut de la colline de Hari (Hari Parbat), qui domine la cité du côté de l'est, Srinagar ressemble à un immense jardin suspendu, s'étendant à perte de vue. Srinagar, la ville la plus populeuse des régions himalayennes, est riche en temples et en palais. Résidence d'été du maha radjah de Kachmir, elle fut souvent capitale d'État, depuis l'époque de sa fondation, au commencement du sixième siècle de l'ère vulgaire. L'un des « Grands-Mongols », Jehanghir, y fit construire des édifices de plaisance qui sont encore, grâce à l'abondance des eaux jaillissantes et au branchage touffu des platanes, les merveilles de la « Vallée des Roses ». Au sud-est, se dressant entre la Srinagar actuelle et Padranthan, l'ancienne capitale, le sommet du Takht-i-Soulaïman ou « Trône de Salomon » porte les débris du plus vieux temple de Kachmir, bâti, disent les brahmanes de la vallée, dans le courant du troisième siècle de l'ère ancienne. C'est de ce monticule de trapp que le tableau de la plaine, avec ses eaux étince-

[1] Frederic Drew, ouvrage cité.



SRINAGAR. — PONT SUR LE DJHILAM

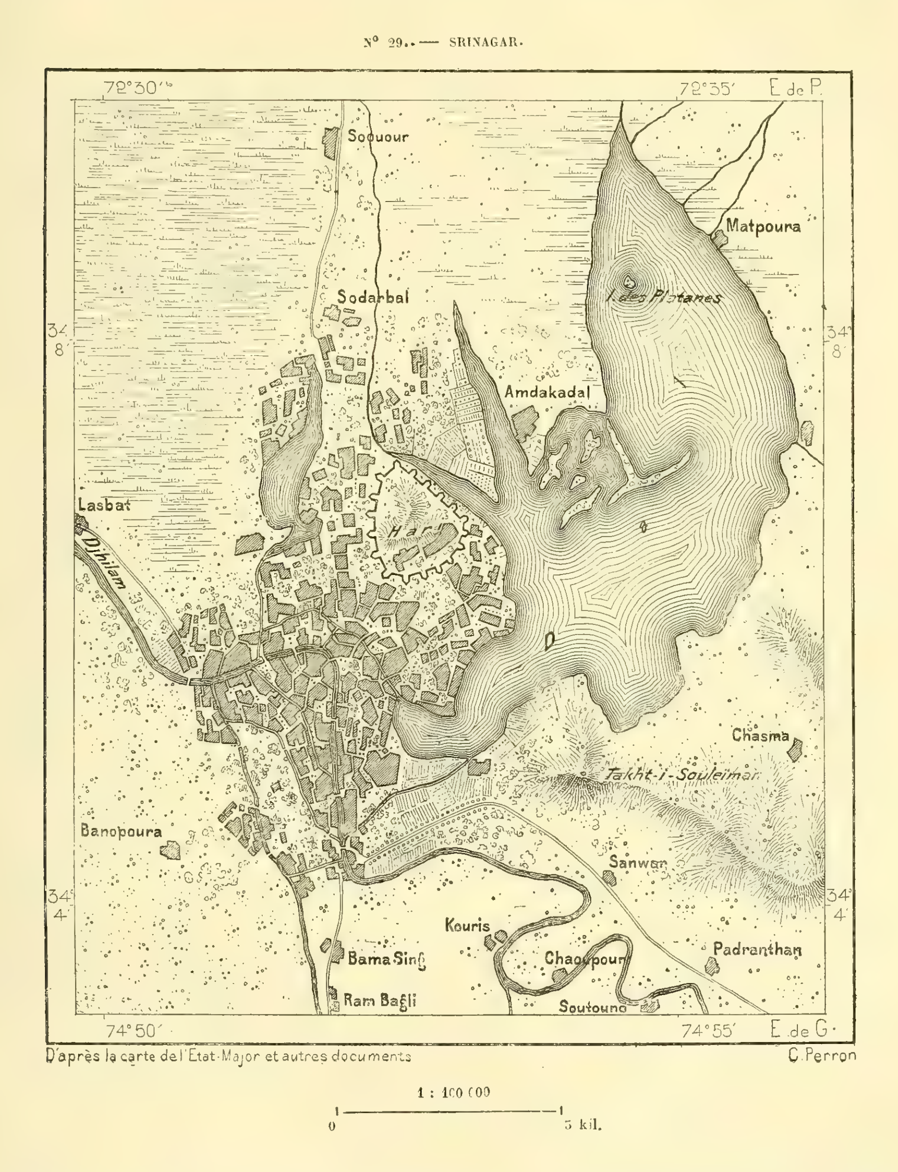
Dessin de Thérond, d'après une photographie de M. Frith.



lantes, ses avenues d'arbres et ses palais, se montre dans toute sa beauté.

Srinagar est une ville industrieuse. Les campagnes des alentours sont utilisées jusqu'à la dernière motte et les maraîchers ont même imaginé

N° 29. — SRINAGAR.



D'après la carte de l'État-Major et autres documents — C. Perron

1 : 100 000

0 — 5 kil.

d'établir sur le lac des jardins flottants, longs radeaux formés de racines de plantes aquatiques liées en faisceau et recouvertes de terre, sur laquelle on cultive surtout des melons et des concombres[1] : le prix moyen d'une de ces nattes flottantes de joncs, que l'on cloue sur le fond du lac au moyen d'un

[1] Bernier; — Vigne; — Hügel; — Lejean; — Wilson, etc.

pieu, est de 2 à 3 francs pour une longueur de 10 mètres sur 2 ou 3 mètres de large. Les racines de nénuphar et les graines de la châtaigne d'eau (*trapa bispinosa*), réduites en farine, servent à préparer le pain d'une grande partie de la population. Encore aujourd'hui, la principale industrie manufacturière de Srinagar est celle des *douchala* ou châles, tissés de la *pichma*, *pachmina* ou *pachm*, duvet de chèvre importé du Ladakh, du Tibet et du Turkestan chinois. Des milliers de malheureux, dont le salaire journalier est en moyenne de 15 centimes, travaillent en d'impures usines au tissage de ces bandes étroites qui servent à fabriquer les admirables châles si appréciés en Europe, et notamment en France[1] : c'est à Paris que se vendaient naguère les quatre cinquièmes de ces tissus de l'Inde ; mais la concurrence que font à Srinagar quelques villes manufacturières du Pandjab et surtout les variations de la mode en Occident ont porté le plus grand dommage à l'industrie de Kachmir, et depuis dix années la ville a beaucoup perdu[1]. Srinagar possède aussi des filatures de soie, des ateliers de filigranes et de peintures sur papier mâché, et nombre d'autres établissements où l'on s'occupe de la fabrication des objets qui demandent de la dextérité dans la main-d'œuvre et du goût dans le choix des nuances. Le commerce de Srinagar, quoique bien déchu, est considérable ; mais, en dépit des lois, un des « articles » de trafic consiste en petites filles envoyées par contrebande dès leur plus tendre jeunesse dans les grandes villes du nord de l'Hindoustan. A l'ouest de la plaine, deux villes servent de lieux d'étape aux marchands qui se rendent de Srinagar au Pandjab : Sopour, « la Ville d'Or », où vient aboutir un canal qui contourne au sud les rivages marécageux du Walar, et Baramoula, située à l'entrée des gorges par lesquelles s'enfuit le Djhilam ; une stoupa bouddhique élève encore ses assises ruinées au-dessus de cette ville.

Dans la région montagneuse du Kachmir méridional et du Hazara où se sont établies des populations d'origine hindoue, se trouvent plusieurs villes importantes par leur situation sur des routes historiques, mais parmi ces villes il en est peu qui aient un nombre d'habitants considérable. Mouzafarabad, dont la forteresse domine le confluent du Djhilam et de la Kichan ganga, est à l'issue de la principale route du Kachmir par les gorges de Baramoula et communique facilement avec Attok et Pechaver. Mari, sur le territoire anglais du Hazara, et près de la montagne qui lui a donné son nom, est une de ces villes de santé que les Anglais ont bâties

[1] Valeur annuelle des châles tissés à Srinagar de 1860 à 1870. . . 3 250 000 francs ;
Exportation » » en Europe » » . . 2 250 000 »

sur les avant-monts de l'Himalaya : elle parsème ses villes, ses hôtels, ses casernes sur une arète ferrugineuse s'élevant à l'altitude moyenne de 2200 mètres. Abbottabad, plus à l'ouest, non loin de la frontière, n'a d'importance que comme station militaire; les régiments qui l'occupent ont à surveiller les tribus « rebelles » du Yaghestan, vivant à l'ouest dans les vallées tributaires de l'Indus. Le cantonnement militaire se trouvait autrefois plus au sud, à Haripour, ville située déjà dans la plaine, en dehors de l'Himalaya; c'est près de là que s'élève Torbela, à la sortie des gorges de l'Indus. L'endroit le plus sauvage du défilé a gardé son nom turc de Derbend ou « Porte ».

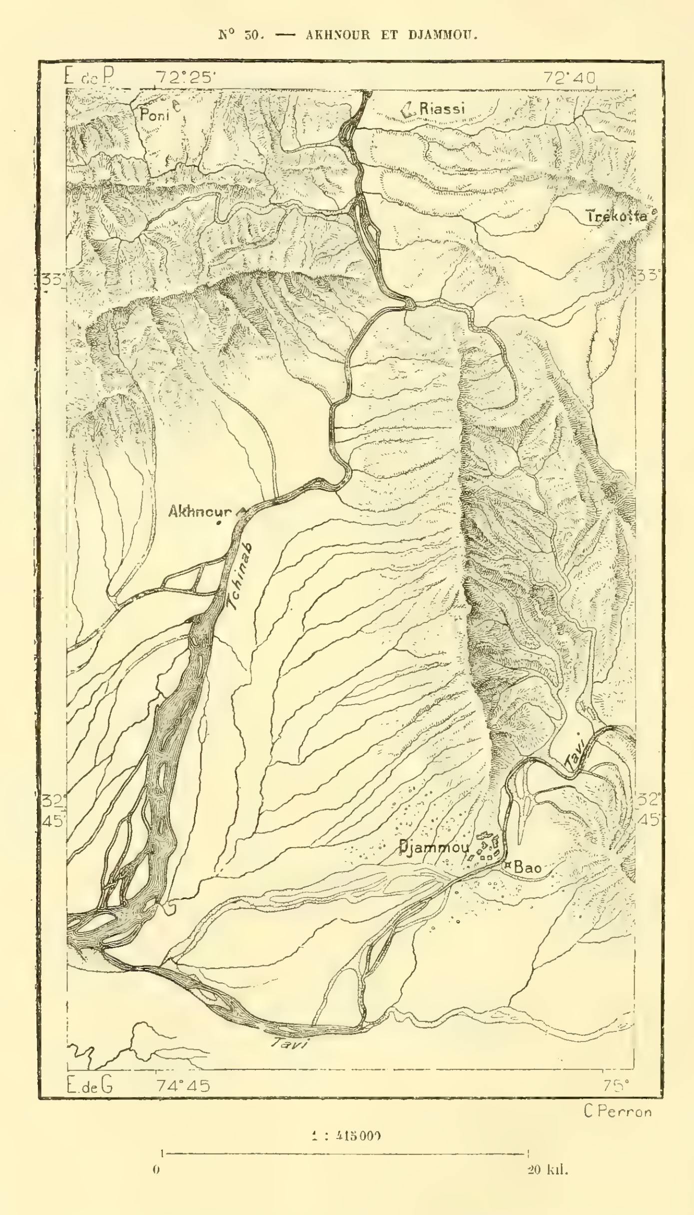
Pantch (Punch), située à 1000 mètres d'altitude dans une belle plaine, au confluent de deux torrents dont les eaux descendent au sud vers le Djhilam, est au sud-ouest la ville la plus avancée des États de Kachmir ; elle trafique avec Srinagar par le Pir Pandjal et le Ratan pir. Mirpour, dans une région de collines basses, est voisine de l'importante station de Djhilam, sur le chemin de fer du Pandjab, et ses négociants ont monopolisé l'exportation des céréales de la région. Bhimbar était le point de départ des Grands-Mongols sur la route du Kachmir, et chaque étape de ce chemin a gardé le palais où les souverains se reposaient au passage: encore de nos jours, les maha radjahs du Kachmir se sont réservé l'usage de ce chemin, et les Européens ne peuvent le suivre : quatre autres routes leur sont assignées. De tous les lieux d'étape de l'ancienne route impériale, le plus populeux est la ville de Radjaori, dont le nom a été transformé en celui de Rampour par les souverains actuels. Dans cette contrée qui changea si souvent de maîtres, il n'est guère de colline qui ne porte au sommet quelque château fort, rappelant les constructions féodales de l'Occident. La plupart de ces forteresses ont encore leur garnison, composée maintenant de Dogra, à la fois gendarmes et douaniers, qui vont en patrouille sur les sentiers des montagnes environnantes.

Akhnour est la gardienne du Tchinab, et sa forteresse, qui défend l'entrée de ce fleuve dans les plaines du Pandjab, est l'une des plus vastes et des plus puissantes de la contrée. Au pied de ses bastions crénelés, le fleuve rapide entraîne au printemps les billes de deodar et de pins que les bûcherons ont précipitées dans les cataractes du cours supérieur. Dans la saison du flottage, presque tous les habitants de Riassi, d'Akhnour et des villages voisins, en amont et en aval, n'ont d'autre occupation que d'aller saisir le bois flotté et de le lier en radeaux. Le débardeur n'a pas besoin de bateau; s'appuyant sur une *sarna*, outre en peau de chèvre gonflée d'air, dont les pattes de derrière sont attachées en forme d'anse pour

qu'il y passe les jambes, il glisse sur l'eau en la frappant des mains, et se laissant pousser par le courant, va, vient sans cesse, remorquant les troncs d'arbres.

Djammou, la capitale officielle des États du « grand roi » de Kachmir,

N° 30. — AKHNOUR ET DJAMMOU.



ne saurait se comparer à Srinagar, ni pour la beauté du site et du climat, ni pour l'activité industrielle, ni pour le nombre des habitants; elle n'a pas non plus cette position centrale qui convient aux chefs-lieux de gouvernement. Djammou est à l'extrême limite méridionale du territoire qui lui

est soumis. Tout en vendant le Kachmir à Goulab-singh pour une somme de 18 750 000 francs, la Compagnie des Indes n'était pas fâchée de garder son allié dans le voisinage immédiat des camps anglais du Pandjab ; le prince est souverain dans son territoire, mais il voit à l'horizon du sud la poussière soulevée par la marche des régiments britanniques. Située sur le dernier renflement des collines, à la lisière même de la plaine, Djammou est à 60 ou 80 mètres du cours d'un torrent, la Tavi, qui serpente à l'est dans un champ de pierres, limitée au nord par un cirque montagneux que dominent les trois pointes de la Trekotta, « trident de Siva »[1] ; une forêt d'acacias et d'épaisses jongles, dans lesquelles se cache le gibier, défendu contre les braconniers par des lois sévères, entoure la colline de Djammou et borde le torrent. De hauts palais, des temples aux toits dorés montrent de loin la ville aux voyageurs, mais ceux-ci ne viennent qu'en petit nombre. Djammou est en dehors des routes de commerce, et la vie, à l'ombre des édifices habités par des princes fastueux, est fort coûteuse. En outre, la ville n'est alimentée que de l'eau des citernes ; un canal dérivé du Tchinab doit lui apporter prochainement en abondance l'eau pure de cette rivière ; bientôt aussi elle sera rattachée par un embranchement au réseau des chemins de fer de l'Inde.

Aucune des autres villes du sud-est du royaume n'a d'importance par sa population ; Ramnagar, sur la haute Tavi, est une ancienne capitale déchue de sa prospérité ; Basoli, sur la rive droite de la Ravi, à l'entrée de sa vallée de montagnes, est aussi une cité découronnée et les singes rouges d'un bois sacré viennent gambader jusque sur les colonnades du palais dévasté des radjahs. Du moins, un site de la contrée fourmille, une fois par an, d'habitants de passage : c'est, au nord de Djammou, le lieu de pèlerinage de Parmandal, où les fidèles viennent en multitudes se purifier de leurs péchés dans les eaux qui sourdent à la base de roches gréyeuses. Souvent l'eau, trop basse, ne jaillit pas à la surface, et les pèlerins ont à creuser le sol pour voir suinter l'eau salutaire, presque aussi sainte que celle de Hardwar, à la « porte » du Gange. Dans la région des montagnes que parcourt au nord-est le haut Tchinab, la ville la plus animée est Bhaderwah ou Bradawar, la « Forteresse de Bouddha », dont les maisons, bâties en bois de deodar, s'élèvent au milieu des arbres fruitiers et des platanes, au bord d'une eau courante. L'altitude de Bhaderwah est d'environ 1650 mètres ; des officiers gourkha appartenant à des régiments anglais y viennent avec leurs familles respirer un air pur comme celui de

[1] Goblet d'Alviella, *Inde et Himalaya*.

leurs vallées du Nepal. Kichtwar, le Kartawar des Kachmiriens, situé à la même hauteur que Bhaderwah, dans une plaine fleurie, qu'un amphithéâtre de monts boisés et neigeux environne de toutes parts, est considéré comme la capitale de la vallée du Tchinab, qui décrit en cet endroit l'un de ses plus brusques détours; mais, en réalité, ce village ne doit son importance qu'à la réunion des sentiers qui descendent du Lahoul, de la vallée de Wardwan et de la plaine de Kachmir. De Kichtwar, on aperçoit au sud-ouest, de l'autre côté d'une gorge de 400 mètres de profondeur, la fissure d'un rocher d'où s'élance un torrent par bonds successifs d'une hauteur totale de 760 mètres : c'est la plus haute cascade connue de l'Himalaya; de la ville, située à 5 kilomètres, on entend le grondement de la chute et l'on voit, au soleil du matin, la poussière d'écume briller de toutes les couleurs de l'iris : ce sont, disent les Pahari, « les écharpes des fées qui se baignent dans le flot »[1].

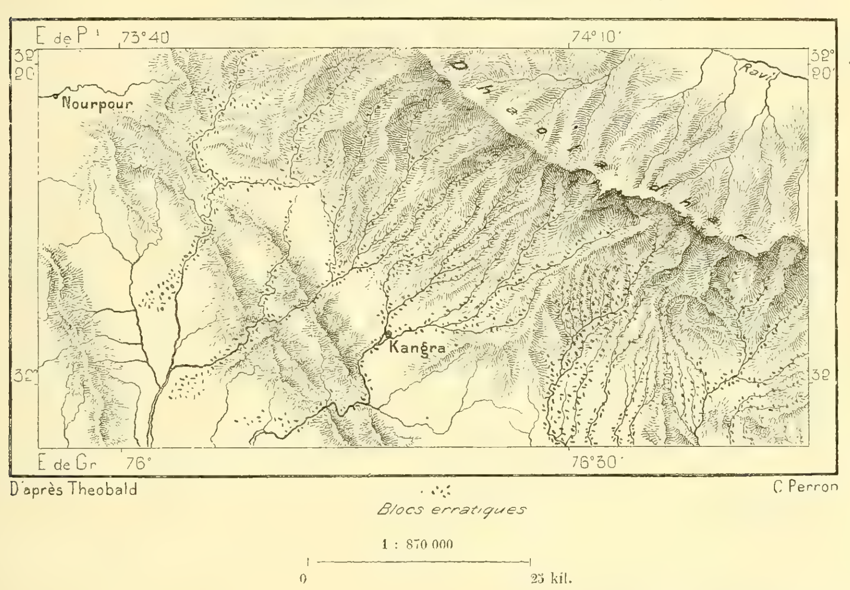
L'État de Tchamba, qui comprend la région des montagnes située à l'est des districts de Djammou et de Kichtwar, dans la haute vallée de la Ravi et dans une partie de celle du Tchinab ou Tchandra-Bhaga, ne diffère point du pays des Pahari par l'origine de la population; ses habitants sont aussi des Hindous Radjpoutes, des cultivateurs Thakar, des pasteurs nomades Goudjar et Gaddi; le nombre des lépreux est proportionnellement très considérable dans le pays de Tchamba. Lors du traité de 1846, ce territoire faisait également partie des États du maha radjah de Kachmir, mais il lui fut repris bientôt après par la Compagnie des Indes pour être confié à un autre souverain n'ayant plus que l'apparence du pouvoir. La ville principale du petit État est celle qui lui a donné son nom; bâtie sur les bords de la Ravi à 924 mètres d'altitude, elle est exposée à des chaleurs à peine moins fortes que celles de la plaine voisine; mais le gouvernement anglais a fondé au sud-ouest, sur un promontoire de la dernière chaîne himalayenne, une ville de santé pour ses employés et ses militaires. De cet observatoire superbe de Dalhousie, haut de 2245 mètres, le panorama comprend la belle vallée de la Ravi, les montagnes de Kangra aux pentes noires de pins, aux cimes zébrées de neiges, et la plaine grise ou verdoyante, suivant les sai-

[1] Villes principales du royaume de Kachmir et du Hazara, avec leur population approximative :

Srinagar en 1869	135 000 hab.	Islamabad.	5 650 hab.
Djammou en 1872	41 800 »	Baramoula	4 500 »
Mirpour »	10 000 »	Bhadarwah	3 000 »
Mari.	9 400 »	Leh	3 000 »

sons, s'étendant au loin vers Amritsar et Lahore. Au sud-est, un contrefort du Dhaola Dhar ou « Montagne Blanche » porte les maisons de plaisance de Dharmsala, éparses, entre 1350 mètres et 1950 mètres, sur les pentes de la montagne. Cette autre ville de santé, qui a remplacé un antique sanctuaire brahmanique, — d'où son nom de Dharmsala, — est devenu le chef-lieu de tout le district de Kangra et des nombreuses plantations de thé qui recouvrent les pentes bien exposées. De cette ville et de Dalhousie, à la fois séjours de plaisir et postes d'observation militaire, les Anglais dominent les deux villes hindoues les plus importantes de la vallée du Bias,

N° 31. — TRACES D'ANCIENS GLACIERS DANS LA VALLÉE DE KANGRA.



à l'ouest la ville déchue, Nourpour ou la « Cité de la Lumière », jadis peuplée de tisseurs kachmiri[1], et au sud Kangra, l'antique Nagarkot, dont le temple, deux fois pillé par les musulmans, est encore l'un des plus riches de l'Inde. Quelques-uns des rochers des environs portent des forteresses d'un aspect grandiose qui passaient pour imprenables avant les récentes transformations de la guerre des sièges. Bientôt les locomotives feront leur apparition à l'entrée de la vallée de Kangra, à Pathankot, qu'un chemin de fer doit relier à la cité d'Amritsar.

La haute vallée du Bias forme le district de Koulou, directement administré par les Anglais, tandis que la région des montagnes basses et des collines extérieures, avant l'entrée du fleuve dans le Kangra, est occupée

[1] Vigne, *Travels in Kashmir, Ladak, Iskardo.*

par les États médiatisés de Mandi et de Suket et par d'autres petites principautés dont les radjahs jouissent d'une indépendance fictive. Le nom de Koulou, abrégé de Koulout Pit, a le sens de « Bout du Monde »[1], quoique au delà se trouvent encore des régions plus élevées, le Lahoul, le Spiti, et que plus loin s'étendent les espaces inhabités du Khatchi. Mais déjà le Koulou doit paraître aux Hindous de la plaine comme un territoire sans issue. Au nord, la chaîne des monts Rohtang, prolongement de l'Himalaya proprement dit, dresse ses pics à 5500 mètres de hauteur; à l'ouest, les monts de Bara Bangahal, déversant quelques glaciers dans la haute vallée de la Ravi, atteignent la même élévation et se relient à la chaîne du Dhaolo Dhar, dont les cimes dépassent encore 5500 mètres. D'autres monts limitent la contrée du côté de l'est, et de nombreux chaînons la divisent en un réseau de vallées étroites et d'accès difficile, mais offrant les vues les plus grandioses : au plus la vingt-cinquième partie de la contrée a pu être soumise à la culture; en moyenne, l'altitude des champs cultivés atteint certainement 1500 mètres et quelques villages sont à plus de 3300 mètres, hauteur de la Maladetta. Pourtant c'est par le Koulou que passe l'une des grandes voies de commerce à travers les hauts faîtes de l'Asie. D'Amritsar à Yarkand, le chemin, remontant la vallée du Bias, passe au col de Rohtang, à 4114 mètres, puis traverse le pays de Lahoul au milieu des éboulis et des glaces pour gagner un des affluents du haut Indus, le Zanskar, par le col de Bara-latcha. En 1863, soixante-douze montagnards, surpris par une tourmente sur le col de Rohtang, furent ensevelis dans les neiges.

Les habitants du Koulou appartiennent, comme ceux des pays voisins, à plusieurs races qui se sont établies successivement dans la contrée. Les Koulou observés sont petits, très dolichocéphales, aux pommettes effacées, mais ayant des arcades zygomatiques saillantes : ce sont des Hindous Radjpoutes et Pahari, mais parmi eux on remarque aussi des individus au type très foncé, probablement un reste des tribus plus anciennes. Les dialectes du pays sont le pahari, et chez les plus policés de la contrée l'hindoustani; quelques mots tibétains se retrouvent aussi dans le langage, soit comme héritage d'une population aborigène, soit comme apport des marchands qui se rendent de l'une à l'autre vallée. C'est dans la région méridionale du Koulou, le Sioradj, peu fréquenté des étrangers, que les anciennes mœurs se sont le mieux conservées : le mariage polyandrique s'y

[1] Harcourt, *Journal of the Geographical Society of London*, 1871.

est maintenu comme dans le Tibet; plusieurs hommes, généralement des frères qui ne veulent pas diviser leur héritage, sont les époux d'une seule femme, et toutes leurs économies sont employées à la couvrir de bagues, de bracelets, de colliers, de pendants et autres bijoux en or et en argent; parmi ces ornements, il en est du travail le plus remarquable[1]. De grandes richesses artistiques se rencontrent encore, en dehors des palais et des temples, dans les maisons des paysans du Koulou et des autres vallées de l'Himalaya occidental. Telle ménagère des bords du Bias, du Tchinab, du Djhilam a pour chaudrons et pour aiguières des vases de cuivre merveilleusement décorés et couverts d'inscriptions persanes, objets d'art de deux à trois siècles d'existence et d'un travail trop délicat pour qu'on puisse en faire actuellement de semblables dans le pays[2]. Les riches gisements d'argent de la contrée sont à peine exploités.

Officiellement, la religion des habitants de Koulou se rattache aux cultes brahmaniques, mais on ne trouve pas dans la contrée un seul temple de fondation hindoue antérieur au dix-huitième siècle. Les antiques sanctuaires rappellent tous la forme des temples bouddhiques du Tibet et la plupart ont encore dans les parvis de longues perches à banderolles, semblables à celles qui flottent sur les lieux sacrés du pays bod. Le culte du serpent n'a pas non plus complètement disparu. En réalité, chaque village a gardé sa divinité locale, décorée de quelque nom hindou apporté par les Radjpoutes; les gens de Koulou adorent aussi le « diable-dieu » sous la forme d'un fauteuil[3]. Les sources thermales, assez nombreuses dans le pays, sont très vénérées par eux et ils vont s'y baigner en pèlerinage. Maintenant de nouveaux changements vont se produire, sous l'influence d'autres éléments ethniques. Des spéculateurs anglais ont déjà pénétré dans la basse vallée pour y établir des plantations d'arbustes à thé comme dans le Kangra, et çà et là se voient des maisons de construction anglo-hindoue à côté des chalets indigènes, formés de couches alternantes de bois et de pierres et surmontés de toits en auvent.

L'ancien chef-lieu du Koulou, qui porte encore le nom de Nagar ou de « Cité », est un simple village. Un peu plus grande, la capitale actuelle du Koulou, Sultanpour, située en aval de Nagar, mais encore à plus de 1200 mètres d'altitude, sur la rive droite du Bias et à la bouche d'un autre torrent, n'est qu'un bourg aux maisons pressées les unes contre les autres dans une étroite enceinte de murailles. Une route muletière, récemment

[1] Calvert, *Kulu, The Silver Country and Vaziri rupi.*
[2] De Ujfalvy, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1881; — *Nature*, 6 mai 1882.
[3] Calvert, mémoire cité.

tracée, monte de Sultanpour à l'ouest et traverse la « Montagne Blanche » au col de Babba (5150 mètres) pour redescendre dans l'État tributaire de Mandi, en évitant le long détour par la vallée du Bias. La capitale de cette enclave porte aussi le nom de Mandi ou « Marché »; plus grande et d'un aspect plus moderne que Sultanpour, elle a même un pont suspendu sur le Bias et des routes de voiture régulièrement tracées. Quelques mines de fer se trouvent dans le voisinage, ainsi que des carrières de sel, ouvertes dans les roches du Sub-Himalaya. La chaîne qui limite à l'ouest les vallées de Mandi et du Suket, la séparant de la région des collines basses, est la crête fameuse connue sous le nom de Sikandar-ka-dhar ou « Mont d'Alexandre »; on y voit quelques ruines, dans lesquelles Vigne a cru retrouver les traces des autels élevés à sa gloire par Alexandre de Macédoine, lorsqu'il reprit le chemin de l'Occident. Non loin de ces collines, sur les bords du Bias, des flammes s'échappent d'une fissure de roches, et des vapeurs, jaillissant en abondance, forment un petit lac d'eau minérale. Cinquante mille pèlerins accourent chaque année pour se purifier dans l'eau de Djawalamouki ou de la « Flamme-Dieu » [1].

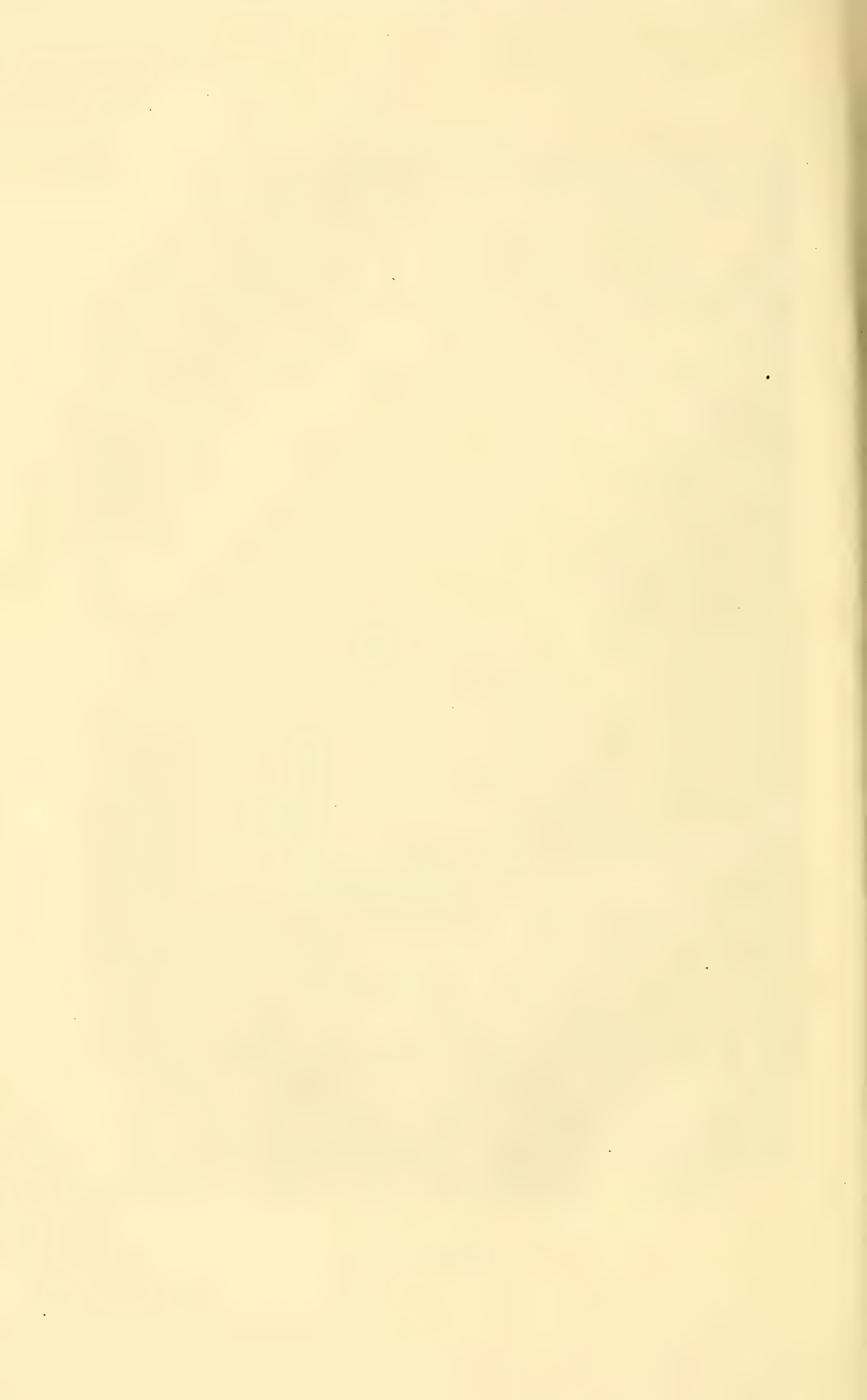
A l'orient du Koulou et du Spiti, le bassin du Satledj, entre le territoire tibétain et la plaine basse, est occupée par de nombreux petits États, d'ailleurs privés de toute indépendance politique. Le plus important de ces États est le Bachahr (Bussahir), qui s'étend sur les deux versants du fleuve, des cluses de l'Himalaya extérieur aux frontières de la Chine : le radjah radjpoute qui le gouverne, sous la surveillance d'un résident anglais, se dit le descendant de 120 prédécesseurs. Son royaume n'est qu'un étroit fossé, vers lequel convergent d'autres fissures, comme celles du Spiti et quelques larges vallées ombreuses, comme celle de la Baspa. Dans ce couloir, long de 200 kilomètres, sans compter les détours, tous les climats se succèdent; tandis que les dernières habitations voisines du Tibet sont entourées de maigres arbustes, bravant le froid, Tchini, vers le milieu de la vallée, à 2700 mètres d'altitude, a des vignes qui produisent des raisins exquis servant à faire un vin très riche en alcool; enfin vers 1500 mètres se voit déjà un figuier banian ou multipliant : la végétation tropicale s'annonce déjà par diverses espèces de plantes. Mais à tous les étages de la vallée on respire avec peine; l'atmosphère n'est pas assez renouvelée par les vents; en été, la chaleur, réfléchie par les roches nues, est pénible à supporter. Le déboisement des pentes a détérioré le climat local : les températures sont devenues plus extrêmes, et les terrasses latérales, où se

[1] Carl von Hügel, *Kaschmir und das Reich der Siek.*



HAUTE VALLÉE DU SATLEDJ. — ROUTE DU TIBET, VUE PRISE PRÈS DE ROGI

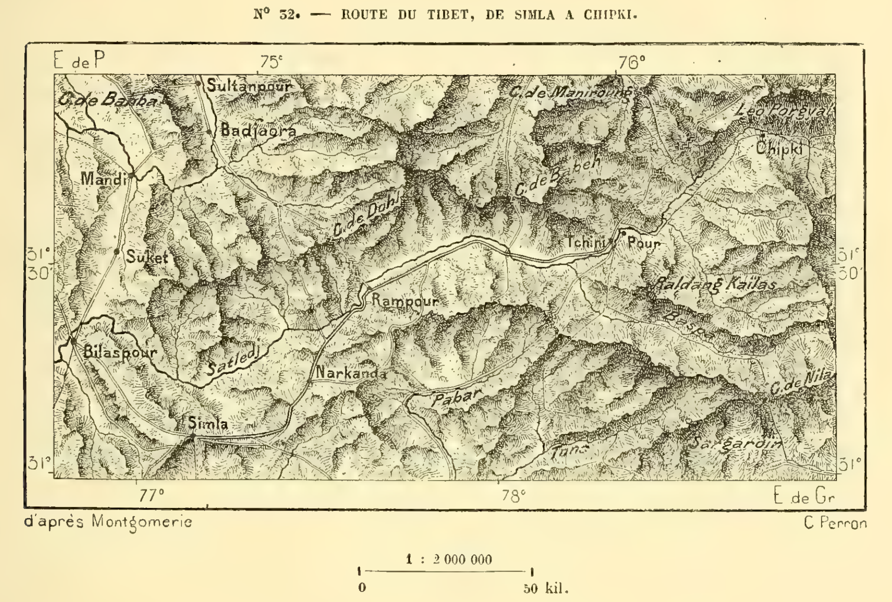
Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



trouvent les villages et les cultures, n'offrent plus la même résistance aux averses; elles se ravinent rapidement, la terre végétale diminue et en même temps la population.

Pour les habitants, les dialectes, les cultes, des transitions analogues à celles du climat se font du haut en bas de la vallée. Dans la région supérieure vivent des populations d'origine bod, parlant tibétain et pratiquant la religion bouddhique; dans la partie basse au contraire ont pénétré des Hindous, dont l'idiome dérive d'une souche « aryenne » et qui ressemblent aussi pour le culte aux riverains du Gange. On peut dire que la vallée du

N° 32. — ROUTE DU TIBET, DE SIMLA A CHIPKI.



1 : 2 000 000

0 50 kil.

Satledj n'est qu'une fissure ouverte transversalement de l'Hindoustan vers le Tibet, et le gouvernement britannique s'occupe de changer cette fissure en une route commerciale. Les radjahs de la vallée ont dû renoncer aux droits de transit sur les marchandises, et de la station anglaise de Simla, se dressant sur une arête entre le bassin du Satledj et celui de la Djamna, une route serpentine contourne les flancs des montagnes à mi-hauteur pour s'élever graduellement, le long du Satledj, jusque vers les confins du Tibet; déjà en 1876, ce chemin, où les voyageurs trouvent de distance en distance des auberges bien tenues, se développait sur une longueur totale de 252 kilomètres[1]. Tôt ou tard elle atteindra Lassa. Sans doute aussi un embranchement de cette route, remontant la vallée du Para, au nord du Leo Por-

[1] Andrew Wilson, *The Abode of Snow.*

gyal, s'élèvera vers le plateau de Roupchou, dans la direction du haut Indus, du Pangkong et du Karakoroum; c'est la route future de l'Asie centrale. Presque aucun obstacle ne se montre sur cette voie naturelle, que choisissent les oiseaux pour se rendre des plaines de l'Hindoustan dans le Turkestan chinois[1]. Néanmoins les seules bêtes de somme qui se voient encore dans la haute vallée du Satledj, sont les brebis qui, après avoir été tondues au marché de Rampour, retournent au Tibet chargées de céréales[2].

La haute vallée du Satledj n'a que des villages ou des hameaux. Il en est de même de son tributaire, le val de Spiti. Le chef-lieu de cette province himalayenne, Dankar ou plutôt Drankhar, le « Fort Froid », mérite bien son nom : c'est un nid d'aigle, perché au sommet d'un roc, à 300 mètres au-dessus du torrent de Spiti, à 3894 mètres au-dessus de la mer. Mais, dans la partie basse de la vallée du Satledj, Rampour, la « ville de Rama », que son titre de capitale d'État peut faire ranger au nombre des villes, est un lieu de marché très fréquenté, surtout pour l'achat des laines du Tibet. Bilaspour, autre chef-lieu d'un État indigène, situé déjà à l'entrée de la plaine, à 500 mètres au-dessous de Rampour et à 446 mètres d'altitude, est aussi une ville de trafic. En 1762, le Satledj, arrêté par un éboulis de rochers dans les gorges qui se trouvent au nord de Simla, cessa complètement de couler. Un lac de 120 mètres de profondeur, refluant jusque dans le voisinage de Rampour, s'était formé en amont du clapier. Après quarante jours d'interruption, le fleuve reparut soudain en une vague de plus de 30 mètres de hauteur; il rasa complètement la ville de Bilaspour, et plus bas, dans le Pandjab, changea tout le régime hydrographique de la plaine[3].

III

HIMALAYA CENTRAL

VERSANT DE LA DJAMNA ET DU GANGE, SIMLA, GARHWAL, KOUMAON, NEPA

A l'orient du Satledj et de l'Indus, qui percent d'outre en outre le système de l'Himalaya, et permirent ainsi aux conquérants radjpoutes de prendre les montagnes à revers pour s'emparer du Tibet occidental, les hautes val-

[1] Hunter, *Gazetteer of India*.
[2] Stoliczka, *Mittheilungen von Petermann*, 1870, n° 1.
[3] Villes principales de l'Himalaya occidental de la Ravi au Satledj :

Nourpour	7 150 hab.	Bilaspour	4 900 hab.
Kangra	6 550 »	Dharmsala	2 860 »
Tchamba	5 000 »	Dalhousie	2 000 »

lées de la Djamna et des diverses ganga unies dans le courant du Gange ne donnent accès que jusqu'au faîte du Trans-Himalaya; c'est en effet cette ligne de partage qui a servi de frontière politique aux États hindous, puis à l'héritier commun de toutes ces principautés, l'empire anglo-britannique. Même plus à l'est, le versant méridional du Trans-Himalaya n'appartient pas tout entier à l'État indien du Nepal; l'Empire Chinois, représenté par des garnisons en partie tibétaines, empiète de ce côté jusqu'aux monts de l'Himalaya proprement dit, et possède par conséquent les sources et le cours supérieur de mainte rivière qui, par la Kosi, descend vers le Gange et le golfe du Bengale. Toutefois la région naturelle du versant gangétique de l'Himalaya est dans son ensemble assez bien limitée politiquement; environ les trois quarts de cette bande de territoire constituent même un État distinct, le Nepal, qui ne se rattache que par une fiction diplomatique à l'empire anglo-indien. La plus grande partie de ce versant himalayen est inhabitable; au nord les neiges et les glaciers, au sud les forêts marécageuses du teraï, arrêtent les pas de l'homme, et, d'une zone à l'autre, les chaînons transversaux et les arêtes parallèles à l'Himalaya forment un labyrinthe de rochers et de hautes pentes où toute culture est impossible. Relativement à la faible étendue des terres que l'homme peut utiliser le long des rivières et sur les premières terrasses des monts, le pays est assez peuplé, du moins dans les districts anglais, car il n'existe aucune statistique du Nepal et c'est sans aucune donnée précise que la population en est évaluée par les divers auteurs de deux à cinq millions d'habitants[1].

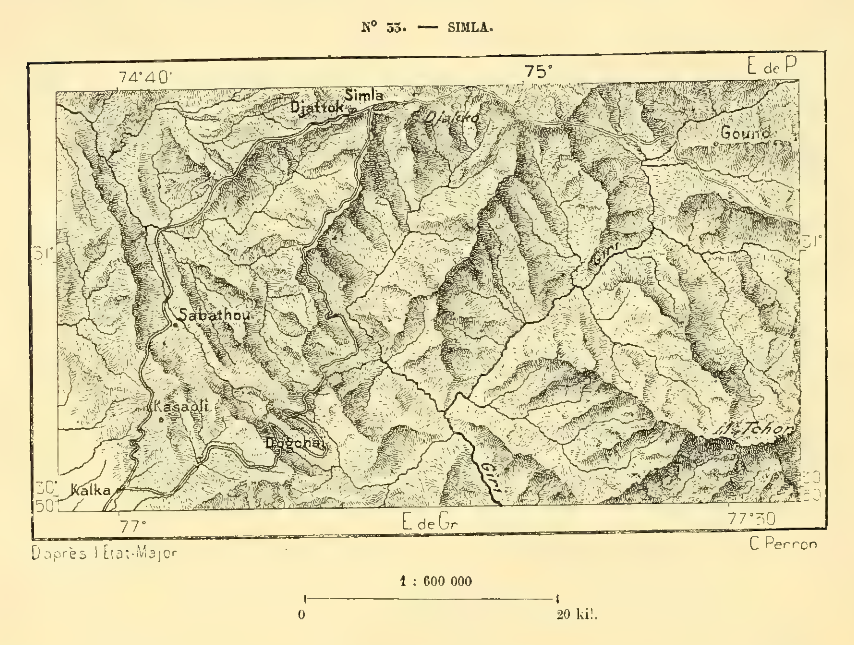
La ville de Simla, entourée d'une vingtaine de petites principautés hindoues qui ont conservé quelques formes de l'indépendance, et dont les frontières sont plus entremêlées que celle des anciens États de la « Confédération Germanique », occupe un domaine à part entre les provinces de l'ouest et du centre de l'Himalaya. Elle est de fondation récente, mais les avantages de sa position et le caprice d'un vice-roi des Indes en ont fait la capitale d'été pour tout l'empire : dès qu'arrive la saison des chaleurs, les routes qui mènent de la plaine vers Simla, se couvrent de

[1] Versant indien de l'Himalaya central :

	Superficie en kilom. carrés.	Population en 1872.	Population kilom.
Simla	47	54 000 hab.	721
Garhwal indépendant	10 826	150 000 »	14
Koumaon et Garhwal anglais	29 784	743 600 »	25
Nepal	146 795	3 000 000 (?) »	20
Ensemble	187 452	3 500 000 (?) hab.	19

convois et d'équipages qui portent à la « ville de santé » les hauts fonctionnaires de Calcutta, suivis de la plupart de leurs employés; quelques-unes des principales institutions de l'État émigrent annuellement de l'une à l'autre cité. Il était naturel que les Anglais, si éloignés de leur patrie, cherchassent en Hindoustan des lieux rappelant le climat natal; il leur fallait, sur les promontoires avancés de l'Himalaya, des sites où ils pussent retrouver la vigueur et l'élasticité des muscles, perdues dans les plaines brûlantes du Gange et de l'Indus. Ainsi tout un cordon de cités nouvelles, formant une sorte d'Angleterre hindoue, s'allonge sur les avant-monts himalayens, à la hauteur moyenne de 2000 mètres; nulle part, la prise de

N° 33. — SIMLA.



1 : 600 000

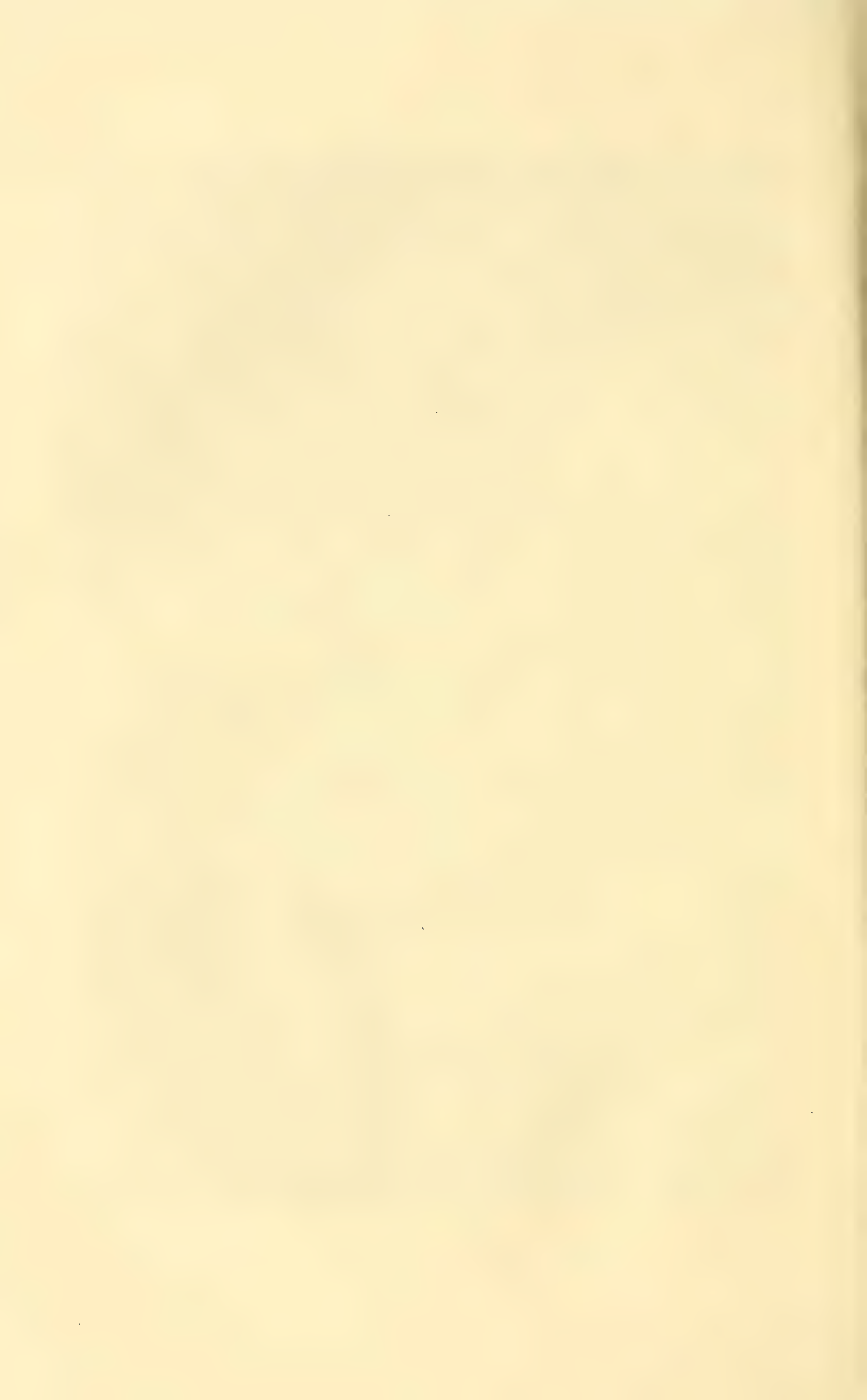
0 — 20 kil.

possession du sol par les conquérants occidentaux ne se montre d'une manière plus saisissante que dans ces villes, si peu semblables d'aspect à celles dont on peut voir dans la plaine les murs crénelés et les temples resplendissants. La plus grande parmi toutes ces villes anglaises, Simla, est aussi la plus importante par sa position géographique : elle n'est pas seulement une ville de plaisir, ainsi qu'on pourrait le supposer en assistant à ses fêtes et à ses *darbar* où se présentent les radjahs par dizaines. Se dressant sur une arête entre le Satledj et un affluent de la Djamna, elle indique précisément le sommet du triangle formé par les deux bassins de l'Indus et du Gange; elle surveille la seule entrée relativement facile du Tibet et de l'Empire Chinois; enfin, elle est placée entre les deux grands États du Kachmir et du Nepal et par les nombreux camps des co-



SIMLA. — VUE GÉNÉRALE PRISE DE LA COLLINE DE DJAKO

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



teaux et de la plaine voisine, elle tient en échec les populations, jadis si guerrières, des Sikhs et des Radjpoutes.

La première maison anglaise s'éleva en 1819 sur la crête de Simla, découverte, pour ainsi dire, deux années auparavant par les frères Gerard, mais le hameau ne reçut son nom qu'en 1826; lorsque Jacquemont le visita, en 1831, il ne s'y trouvait encore qu'une soixantaine de maisons. C'est en 1864 que Simla prit son rang de deuxième capitale de l'Hindoustan. Bâtie au sommet et sur les pentes d'une colline en croissant qui se développe de l'ouest à l'est, elle parsème ses hôtels, ses palais, ses maisons de plaisance sur un espace d'environ 10 kilomètres, et se termine à l'orient par une cime arrondie, le Djako, recouvert de pins deodar, de chênes et de rhododendrons; déjà la ville est devenue trop vaste et trop populeuse pour que les sources de la contrée puissent lui suffire et l'on n'a pas encore détourné de torrent himalayen pour lui faire remplir les réservoirs de Simla. Au sud de cette capitale, que défendent à l'ouest les batteries de Djatok, plusieurs autres « sanatoires » ou villes de santé s'étagent sur les pentes ou couronnent les sommets de collines. Soubathou, Kasaoli, Dagchaï, Kalka, sont principalement des stations militaires, protégeant à distance la position de Simla; mais toute la région montueuse, que domine à l'est la pyramide du Tchaour, couverte de bois, forme un massif presque isolé entre le Sivalik et l'Himalaya; de chaque cime on a le panorama grandiose des forêts et des neiges du Garhwal jusqu'aux monts superbes où naissent les premières eaux la Djamna.

Cette région des sources est un des pays sacrés de la mythologie hindoue: là se dressent, connues maintenant sous d'autres noms, plusieurs des montagnes célébrées par les anciens poètes. Le groupe du Djamnotri, d'où jaillissent les hauts torrents de la rivière sacrée, n'atteint pourtant pas la hauteur des sommets de la grande crête; le Banderpountch et le Sargaroïn, les deux cimes les plus élevées de ce massif, ne dépassent guère 6250 mètres et de leurs flancs ne s'épanchent point de glaciers. D'ailleurs, la Djamna, que la légende fait naître dans le voisinage immédiat du Gange, ne prend pas comme ce fleuve son origine sur le versant du faîte principal, le Trans-Himalaya; elle appartient plutôt à la rangée irrégulière des monts Himalaya proprement dits. Si l'on dénommait les rivières d'après l'abondance de leurs eaux, ce n'est pas la haute Djamna qui devrait garder le nom de la rivière inférieure; la rivière maîtresse est la Tonse, qui naît sur le versant septentrional du Djamnotri ou Banderpountch et qui, après

avoir décrit un vaste demi-cercle vers l'ouest, va rejoindre la Djamna, près de son entrée dans les plaines. Ce qui valut probablement à cette rivière de garder le nom sacré, c'est qu'à une faible distance en aval des sources, à 2984 mètres d'altitude, s'élancent des eaux thermales, rendez-vous des pèlerins : de même, dans les Alpes d'Europe, une source légèrement thermale a donné son nom au gros torrent sorti du glacier du Rhône. C'est dans le petit lac formé par les sources chaudes de la Djamna, dit la légende, que le dieu-singe Hanouman éteignit un jour sa queue en feu; depuis ce temps, l'eau est restée brûlante : telle est l'origine du nom de la montagne Banderpountch, qui signifie « Queue de Singe ». Les fontaines thermales de Djamnotri sont les plus chaudes de tout l'Himalaya : leur température est de 89 degrés centigrades, moins de 2 degrés au-dessous du point d'ébullition à cette altitude[1].

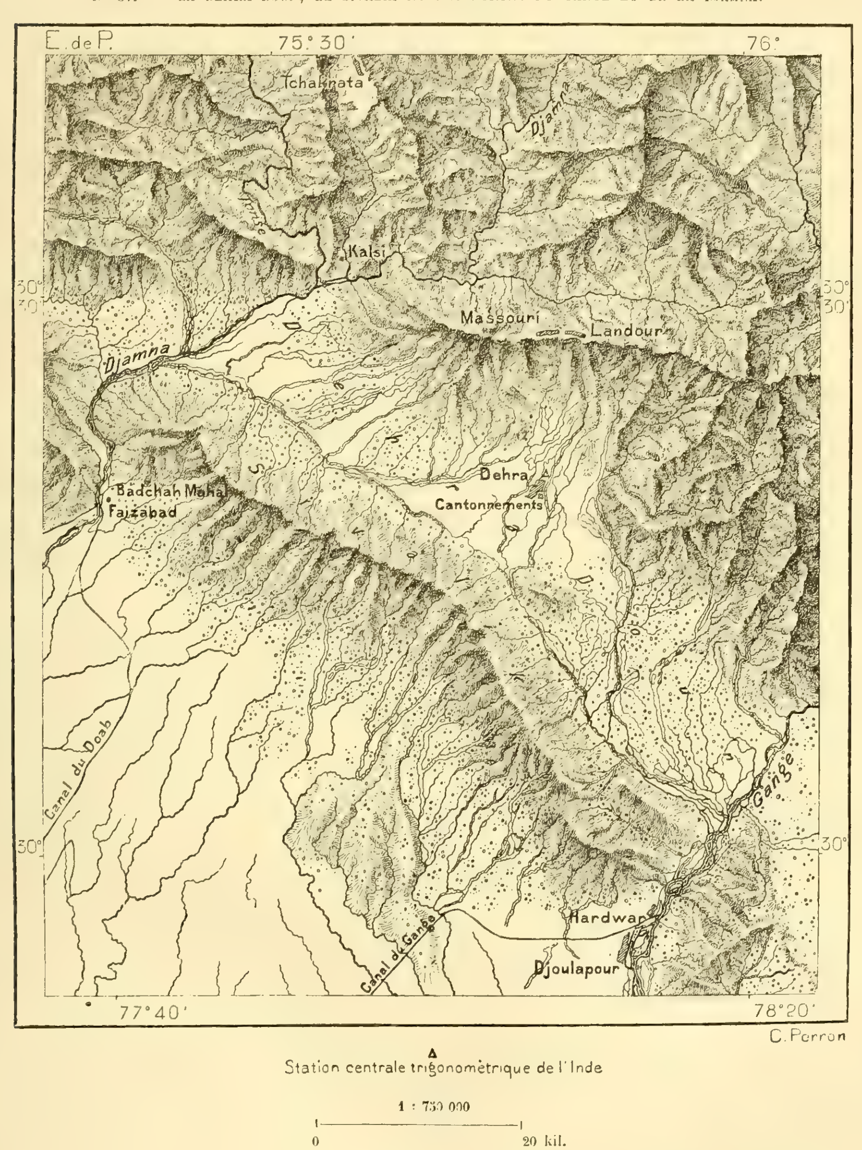
La population du Garhwal est spécialement hindoue; si l'on trouve encore quelques éléments tibétains parmi les Khasiya, c'est-à-dire les Radjpoutes du pays, auxquels les croisements de race ont fait perdre leur caste, ces traits s'effacent de plus en plus, une partie de la population se renouvelant sans cesse par l'arrivée de pèlerins et d'immigrants du sud. Jadis des seigneurs se disputaient la possession des vallées. Sur chaque éperon de montagne se voient d'anciens châteaux forts ou *garh*, qui ont valu son nom actuel à la contrée. Sous le régime féodal, le Garhwal ne pouvait prospérer; mais les habitants devinrent beaucoup plus malheureux encore, au commencement du siècle, lors de la conquête du pays par les Gourkhas du Nepal. Décimés par la guerre et vendus en esclavage, les Khasiya diminuaient en nombre; maintenant ils s'accroissent de nouveau, et les cultures empiètent de toutes parts sur les terres en friche; d'année en année, les vagues pâtis des montagnes et les jongles des vallées et du teraï sont réduits en étendue. Mais il n'y a point encore de villes hindoues dans la haute vallée de la Djamna. Là aussi les agglomérations urbaines sont d'origine britannique : ce sont à la fois des villes de santé et des cantonnements militaires, d'où les Anglais peuvent surveiller à leur aise les populations des alentours, tout en jouissant de la pureté de l'air et de la magnificence des horizons.

Une de ces villes est Tchakrata, bâtie à 2190 mètres sur un étroit plateau dominant l'hémicycle de vallées que forment la Tonse et la Djamna, en amont de leur confluent. Une autre ville d'été, la plus importante de l'Himalaya

[1] Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien*.

central après Simla, est Massouri, qui s'étend sur une longueur de 6 kilomètres, posée à peu près à la même hauteur que Tchakrata, sur une arête parfaitement régulière au pied de laquelle s'étend la plaine de Dehra ou

N° 34. — LA DEHRA DOUN, LE SIVALIK ET LES PORTES DU GANGE ET DE LA DJAMNA.



Station centrale trigonométrique de l'Inde

1 : 750 000

0 — 20 kil.

Dehra-doun. A l'est, sur un renflement de l'arête, s'élèvent les casernes et les hôpitaux de la station militaire de Landour, ne formant avec Massouri qu'une seule municipalité. Au nord, des avant-monts empêchent de voir la grande chaîne de la frontière tibétaine, mais la *doun* de Dehra, la plus large, la plus régulière de l'Inde, et le rempart uniforme des Sivalik, type

des autres chaînes du Sub-Himalaya, offrent un tableau des plus remarquables : d'un côté on aperçoit, à l'ouest, la porte de la Djamna, de l'autre, vers le sud, la porte du Gange; les deux brèches d'érosion se montrent à la fois. Parmi les stations de la montagne, Massouri offre de grands avantages par l'égalité de sa température, de l'été à l'hiver et du jour à la nuit; mais pendant la saison des pluies la ville est exposée à toute la violence de la mousson : en 1835, un voyageur allemand, Hügel, y vit pleuvoir pendant 85 jours consécutifs[1]. Aussi nombre de résidents anglais ont-ils préféré s'établir en bas, dans la vallée de Dehra, plus chaude, il est vrai, mais beaucoup mieux protégée contre les vents et les pluies. Cette gracieuse ville, dont l'altitude est de 700 mètres seulement, n'est pas de fondation anglaise; elle s'éleva au dix-septième siècle autour d'un temple bâti par un apôtre sikh, qui s'attribuait le pouvoir de mourir et de ressusciter à volonté. Le temple existe encore; son haut portail et sa coupole émaillée en font l'édifice le plus remarquable de la vallée. Le quartier anglais, situé en dehors de la ville hindoue, est flanqué de casernes comme tous les autres lieux de résidence choisis par les Européens. C'est à Dehra que le bureau trigonométrique de l'Hindoustan a établi son quartier général, principal centre d'études pour la géographie de l'Inde et des monts Himalaya.

Quoique déjà située sur le versant d'écoulement du Gange, Dehra est très rapprochée du faîte de partage de la *doun*, et les eaux, reployant peu à peu leurs lits, de manière à couler parallèlement aux Sivalik, descendent entre les coteaux boisés, d'un côté vers le Gange, de l'autre vers la Djamna. La belle vallée à double versant, si bien séparée du reste de l'Hindoustan par la chaîne des Sivalik et ne communiquant avec les plaines que par les deux « portes » des rivières et les brèches de la montagne, ne pouvait manquer de prendre une importance considérable dans la mythologie hindoue; les épopées en font le lieu de refuge des fils de Pandou; là aussi Rama vint faire pénitence; d'innombrables légendes rattachent au souvenir du dieu des serpents, de Siva, d'Indra ou autres divinités, chaque monticule, chaque fontaine, chaque bosquet de la vallée. Un des plus anciens monuments de l'Inde témoigne de la sainteté du pays : c'est un bloc erratique de quartz, situé sur une terrasse dominant la rive droite de la Djamna, non loin de son confluent avec la Tonse. Cette roche fameuse, connue sous le nom de « pierre de Kalsi », — nom tiré de celui d'un village voisin, — porte la figure d'un éléphant et les tables de la loi bouddhique inscrites, il

[1] Carl von Hügel, *Kaschmir und das Reich der Siek.*

y a vingt et un siècles et demi, par ordre de l'empereur Asoka. Évidemment, l'endroit où la Djamna, grossie de la Tonse, pénètre dans la doun, était considéré alors comme la borne de l'Inde. La brèche, beaucoup plus facile, par laquelle la Djamna entre définitivement dans la plaine après avoir traversé la doun et reçu les eaux qui s'en écoulent, paraît avoir eu beaucoup moins d'importance comme lieu sacré. On y voit, au bord de la rivière, qui se ramifie autour d'îles boisées, les restes de Badchah mahal, palais de chasse du Grand-Mogol. De nos jours, comme aux temps d'Akbar et de Djehanghir, les montagnes voisines servent de retraite aux éléphants, aux tigres, aux léopards et à d'autres animaux de la faune sauvage.

Devenue l'un des centres de l'influence britannique en Hindoustan, la Dehra-doun a repris, au point de vue de l'agriculture, l'importance qu'elle avait perdue sous la domination des Gourkhas; les canaux, qui de toutes parts serpentaient dans la vallée, ont été rétablis ou remplacés, les jongles ont été défrichées pour la seconde fois, et les bouquets de manguiers qu'avait entourés la solitude des grands bois, ont reçu de nouveau des cabanes sous leur ombre. Des cultures ont été introduites dans le pays, notamment celle de l'arbuste à thé, et des immigrants de toutes les provinces voisines, même de l'Afghanistan, accourent dans les plantations. Depuis 1815, époque de l'expulsion des Gourkhas, le nombre des habitants a triplé et de nouveaux éléments se sont ajoutés à l'ancienne population brahmane et radjpoute. Çà et là se voient encore quelques restes des tribus mehra et doum, que l'on croit avoir été les aborigènes de la contrée. Les Mehra se tiennent timidement à l'écart dans les bois rapprochés du Gange, tandis que les Doum, noirs de peau, crépus de cheveux[1], étaient répandus dans toutes les parties de la vallée, où ils travaillaient comme esclaves. Par haine de leurs anciens oppresseurs hindous, un certain nombre d'entre eux se sont convertis à l'Islam ou au christianisme.

Le haut bassin du Gange, plus vaste que celui de la Djamna, commence à la frontière tibétaine, sur le versant méridional du Trans-Himalaya; même la branche du nord, la Bhagirati ganga, reçoit du Bod-youl, par les formidables gorges de Nilang, son affluent le plus considérable, la Djanevi. Le cours d'eau que l'on regarde comme étant la véritable Ganga, bien qu'il ne roule pas la plus grande quantité d'eau, jaillit à 4206 mètres, de l'arche terminale d'un glacier se terminant par des parois crevassées hautes de

[1] Hunter, *Imperial Gazetteer of India.*

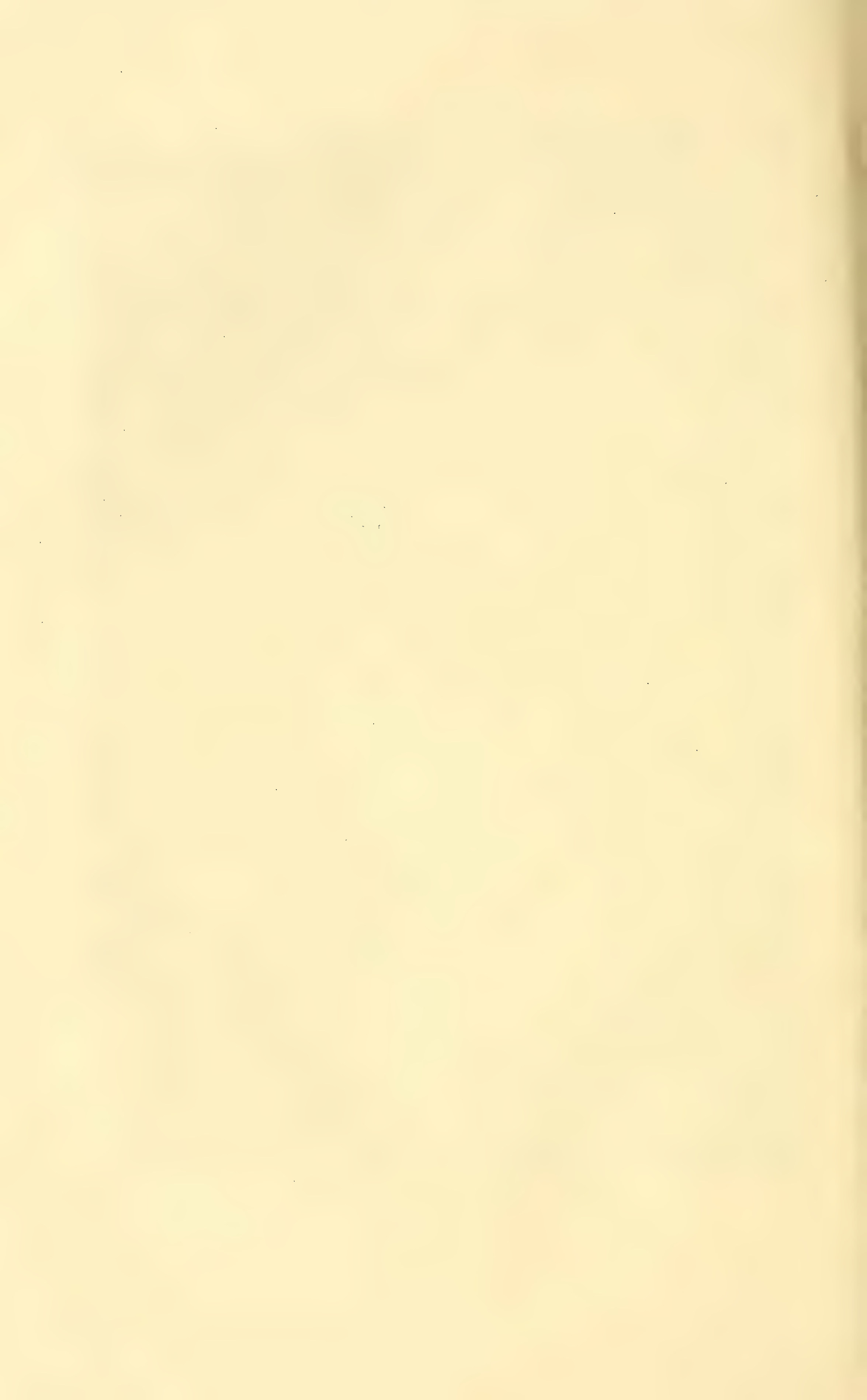
100 mètres : c'est là cette « bouche de la Vache » dont parlent les légendes, mais que peut-être aucun de ses adorateurs n'avait vue avant que Hodgson, en 1817, et d'autres gravisseurs européens, escaladant les précipices, bravant les neiges et les éboulis, ne fussent montés jusque sur le glacier de la source; là est la première marche du trône de Siva, car les cinq grandes montagnes qui limitent l'horizon au nord-est et à l'est, sont désignées parmi toutes les cimes comme étant le siège spécial de Maha Deo ou du « Grand Dieu ». De ces monts de Kaïlas ou du Roudrou Himalah, dont l'un s'élève à 6725 mètres, descendent les neiges en un cirque immense projetant dans chaque vallée une langue de glace et des amas de débris. Au sud, les monts sont encore plus élevés. Le Kidarnath ou Mahapanth, dont la cime est également consacrée à Siva, atteint la hauteur de 6959 mètres. Une autre cime, le Tharlasagar ou mont Moira, isolée dans sa majesté, n'est guère inférieure en élévation, et plusieurs autres sommets de ce chaînon que contourne à l'ouest la Bhagirati ganga, dépassent 6000 mètres; les trois dernières pointes, enroulées de neiges blanches, ont reçu le nom de Trikanta ou de « mont aux Trois Têtes ». Robert von Schlagintweit essaya vainement de traverser le chaînon de Kidarnath, au sud de Gangotri; la mer de glace sur laquelle il s'engagea était trop crevassée pour qu'il lui fût possible de continuer son voyage.

Le lieu saint de Gangotri, dans la haute vallée de la Bhagirati ganga, est l'endroit le plus élevé où les brahmanes adorateurs de la déesse aient pu s'établir, et quoique nul pèlerinage ne soit plus méritoire, c'est néanmoins un de ceux qui se font le moins; les difficultés et les fatigues du voyage arrêtent la grande foule des pèlerins, sur les bords de la rivière sainte, aux sanctuaires les moins élevés. Jadis les fidèles qui se rendaient dans ces lieux sacrés portaient le drapeau de Yama « qui conduit à la mort » et se donnaient eux-mêmes le nom d'*anivarttina*, « celui qui ne revient pas »[1]. Dans la dernière partie de la route, il faut, en s'engageant dans plusieurs mauvais pas, gravir des parois verticales au moyen d'échelles branlantes, formées de pieux enfoncés dans la roche au-dessus du torrent. Un de ces escaliers est suspendu à une muraille perpendiculaire de rochers au confluent de la Bhagirati et de la Djanevi, qui coulent l'une et l'autre en des cluses effroyables. Les pèlerins qui se rendent au sanctuaire de Gangotri doivent faire leurs premières ablutions dans les eaux réunies des deux torrents; ils y reçoivent le pain bénit de la main d'un brahmane et jettent dans le remous du courant une touffe d'herbes symbolisant sans

[1] Troyer, *Radjatarangini, Histoire des rois de Kachmir*.

SOURCE DU GANGE (BHAGIRATI GANGA).

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



doute leurs péchés[1]. En aval, chaque lieu d'étape, chaque fontaine, chaque promontoire est un autre lieu sacré où les fidèles font leurs cérémonies préparatoires avant d'arriver au temple de la source.

La rivière Alaknanda, quoique moins sacrée que la Bhagirati dans l'opinion des Hindous, est cependant la branche maîtresse du fleuve; elle est presque deux fois plus large[2], et les montagnes qui lui envoient ses premières eaux dépassent en hauteur celles de Gangotri. L'Ibi Gamin, dont les flancs neigeux versent à droite et à gauche les hauts torrents qui forment l'Alaknanda, élève son dôme supérieur à 7781 mètres; de toutes les montagnes du Trans-Himalaya, c'est jusqu'à maintenant la plus haute qui ait été mesurée; son nom tibétain, qui signifie « Grand mère des Neiges », prouve que les habitants du Bod-youl ne lui connaissent point de rivaux dans cette partie de la contrée. Les brahmes hindous l'ont consacrée à l'une de leurs divinités comme tous les autres pics des alentours et lui donnent généralement le nom de Nanda Parbat, « Mont de la déesse Nanda », tandis que sur la plupart des cartes anglaises elle est appelée Kamet. A l'ouest de la cime, le col d'Ibi Gamin, que les frères Schlagintweit, Adolphe et Robert, traversèrent en 1856, est la plus élevée des brèches himalayennes que franchissent les bergers : il a 6236 mètres. Même les seuils les plus fréquentés de cette région du faîte, à l'ouest le col de Mana ou le Tchirbittia-la, à l'est le col de Niti ou de Tchindou, dépassent tous les deux de plusieurs centaines de mètres la hauteur du Mont-Blanc. Les Bhotia, d'origine tibétaine, quoique se prétendant Hindous et parlant à la fois les deux langues, sont les intermédiaires uniques du commerce entre les deux versants; en été, on les rencontre toujours par bandes sur les sentiers des cols, poussant devant eux leurs brebis de charge. Ils sont au nombre d'environ 3000.

Le temple le plus fréquenté de toute la région des montagnes du Garhwal et du Koumaon est le sanctuaire de Badrinath, enrichi d'offrandes par les milliers de pèlerins qui s'y présentent chaque année. Tous les douze ans, quand la planète Jupiter entre dans le signe du Verseau, de quarante à cinquante mille fidèles accourent à ce temple, et les pâturages environnants, que domine à l'ouest la pyramide superbe du mont Badrinath, sont transformés temporairement en champ de foire. Ihosimath ou Djhosimath, Vichnouprayag, sur l'Alaknanda, et Kidarnath, sur un affluent de cette rivière, sont aussi des lieux de pèlerinage où se porte la foule et où vivent

[1] James Baillie Fraser, *Tour of the Himalah Mountains*; — Hogdson, *Survey*, 1817; — Carl Ritter, *Asien*.

[2] R. Strachey, *Journal of the Geographical Society of London*, 1851.

à l'aise des communautés de brahmanes, mais il n'y a guère dans le pays de population civile groupée en bourgs considérables. La seule ville digne de ce nom, appelée Srinagar ou « Cité du Soleil », comme la capitale du Kachmir, se trouve non loin de l'issue de la vallée de l'Alaknanda ; elle n'a pas le titre de chef-lieu du Garhwal, attribué au village de Paori, situé au sud dans une région plus aérée.

Un temple fréquenté ne pouvait manquer de s'élever au confluent de la Bhagirati et de l'Alaknanda, là où les deux rivières unies prennent le nom de Ganga : c'est le « Confluent divin » ou le Deoprayag. Cependant c'est plus bas que se trouve le groupe le plus fréquenté des sanctuaires, celui qui a reçu le nom de Hardwar ou Hari-dwara, c'est-à-dire la « Porte de Vichnou », ou bien Hara-dwara, la « Porte de Siva », car les sectateurs de chaque culte réclament pour leur dieu principal l'honneur d'avoir ouvert la « porte du Gange ». Il est probable toutefois que des temples s'élevaient déjà dans le défilé bien avant que fussent invoqués les noms de Vichnou et de Siva ; maintes sculptures découvertes dans les débris de Mayapour, la cité qui précéda Hardwar, et que visita le pèlerin bouddhiste Hiouen-thsang, sont évidemment antérieures aux formes actuelles des religions hindoues. A cet endroit de son cours, la « divine Ganga » est déjà un fleuve tout formé. Sortie de la région des montagnes à une petite distance en aval du confluent de la Bhagirati et de l'Alaknanda, elle a traversé la région des doun et reçu de part et d'autre les ruisseaux que lui envoient ces vallées latérales ; pour entrer dans la plaine de l'Hindoustan, il ne lui reste plus qu'à s'engager dans une brèche des monts, qui d'ailleurs a plusieurs kilomètres de large et où le fleuve peut se diviser en bras tortueux autour des îles boisées. A l'endroit où la vallée s'évase en forme d'entonnoir du côté de la plaine, la ville dresse ses temples le long de la rive droite du Gange, en face d'un autre édifice sacré couronnant une colline de la rive opposée. Au sud se prolonge le beau quartier de Kounkoul, appartenant à de riches brahmanes et à des négociants de toutes les parties de l'Inde. Des singes gambadent en multitudes sur les arbres des jardins.

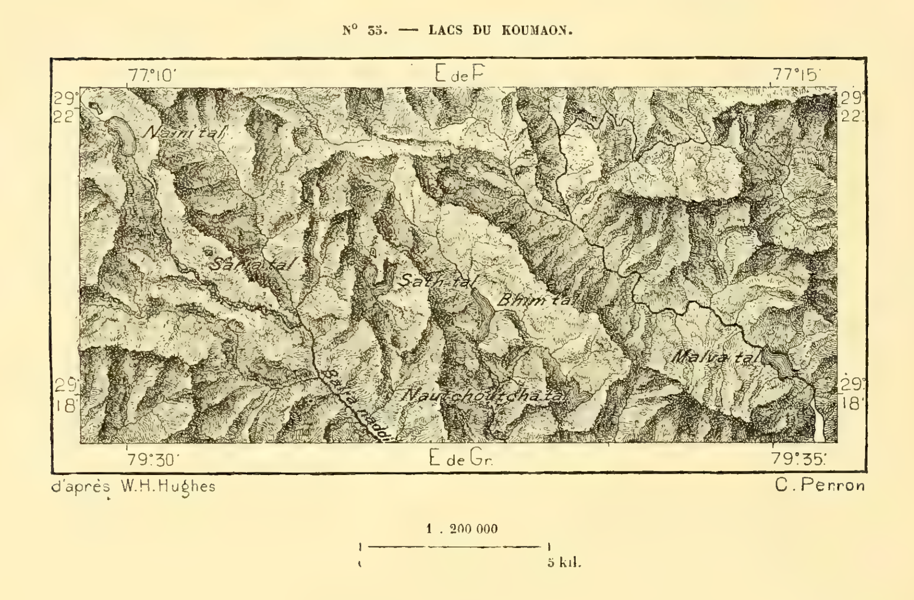
Les visites des pèlerins commencent au milieu de mars et continuent pendant près d'un mois. Les premiers voyageurs anglais, Hardwicke, Raper, d'autres encore, évaluaient la foule qui se succédait dans les temples de Hardwar à plus de 2 millions d'hommes, nombre que Johnson, en 1827, trouvait encore inférieur à la réalité ; en 1867, le camp des pèlerins occupait une surface de 57 kilomètres carrés. C'est que la multitude ne se compose pas seulement de fidèles qui viennent baiser la trace du pied de Vichnou, se baigner dans l'étang sacré ou dans les eaux du Gange ; elle comprend

aussi les marchands de toute race et de toute caste accourus pour trafiquer aux abords des temples. A moins que les anciennes évaluations n'aient manqué de tout fondement sérieux, le nombre de pèlerins de religion et de commerce a singulièrement diminué, tandis que s'accroissait la population de l'Inde. L'établissement des routes et des chemins de fer a concentré le mouvement des échanges dans les grandes cités, et la ferveur religieuse s'est amoindrie : il est rare maintenant que le nombre des visiteurs de Hardwar dépasse 70 000, si ce n'est chaque douzième année, lors de la fête du Verseau. L'intervention de la police anglaise pour isoler les malades en temps d'épidémie, pour régler la distribution des camps, surveiller la foule aux abords des temples, ne pouvait manquer non plus de diminuer l'affluence des fidèles. En 1819, la poussée de la multitude qui se précipitait vers le bain fut si grande, que 430 personnes s'y noyèrent, foulées aux pieds des autres baigneurs. Parfois des combats éclataient entre les sectes rivales : on dit qu'en 1760 dix-huit mille cadavres couvrirent le sol autour des sanctuaires. Mais, en perdant de son importance comme ville religieuse, Hardwar a pris un rôle de premier ordre dans l'aménagement agricole de l'Hindoustan : c'est là que commence le grand canal d'irrigation du Doab, dérivé, malgré l'opposition des brahmanes, des eaux saintes de la Ganga.

Une autre ganga naît dans les montagnes du Koumaon situées au sud de l'Alaknanda : c'est la Ram ganga, qui rejoint le Gange dans la plaine après un cours de 660 kilomètres de longueur. La capitale du Koumaon, Almora, est située dans le bassin de ce cours d'eau, sur une arête de montagne commandant un vaste horizon. Antique forteresse, souvent prise et reprise pendant les guerres locales, Almora est devenue l'une des villes préférées des Anglais, grâce à l'élévation du sol (1650 mètres) et à la fraîcheur de l'air qu'on y respire. Elle a pour rivale comme « ville de santé » la moderne Ranikhet, située à 165 mètres plus haut, sur un plateau offrant aux constructeurs ce qui manque dans presque toutes les autres villes de l'Himalaya, de l'eau en abondance, un sol uni et d'excellents matériaux, pierres et bois. On a proposé de remplacer Simla, comme centre de casernement des soldats en convalescence, par Ranikhet, où l'air est plus salubre; déjà plusieurs établissements militaires font de cette ville une place d'armes surveillant la frontière du Nepal. Mais la plupart des hommes de loisir qui visitent la contrée pendant les chaleurs de l'été, suivent le gouverneur d'Allahabad, qui a fait choix pour résidence de la ville plus élevée de Naïni-tal (1945 mètres), ainsi nommée d'un lac consacré à la déesse Naïni, la même que Parvatti, la Vénus hin-

doue. En 1815, il ne se trouvait en cet endroit qu'un temple, entouré de quelques masures; maintenant une ville charmante déroule ses rues sinueuses dans l'étroite plaine qui continue le lac au nord-ouest; de beaux édifices s'élèvent sur tous les promontoires et des maisons de plaisance sont parsemées dans le vaste amphithéâtre de verdure jusqu'aux sommets des montagnes. Nulle part la nature environnante n'offre d'aspect grandiose : les plus hautes crêtes des alentours ne dépassent guère 2500 mètres, mais il est peu de sites dans l'Himalaya qui ressemblent plus à la nature de l'Europe tempérée ; c'est là ce en qui fait le charme aux yeux des résidents anglais de l'Inde. Au sud-est du Naïni-tal, plusieurs bassins de la montagne sont remplis d'autres petits *tal* ou lacs, dont les ruis-

N° 33. — LACS DU KOUMAON.



seaux d'écoulement vont tous rejoindre la rivière Gola, près de son entrée dans la grande plaine hindoue. Aucun de ces réservoirs d'eau douce n'est considérable. Le Naïni-tal n'a guère qu'une vingtaine d'hectares et sa plus grande profondeur n'atteint pas 30 mètres; le Bhim-tal ou « lac de Siva », le plus vaste après le Naïni-tal, a 1200 mètres de longueur, mais il est plus étroit que le lac de Naïni. L'existence même de ces petits réservoirs est un des phénomènes remarquables de cette région de l'Himalaya et les géologues en ont fréquemment discuté le mode de formation. Les éboulis sont fréquents dans cette partie du Koumaon : en 1880, une masse de pierres et d'argiles délayée par des sources profondes, se détacha des collines de l'est et recouvrit une partie de la ville de Naïni-tal, ensevelissant plus de 180 personnes.

La rivière Kali, Sardjou, Sardah ou Gogra, un des cours d'eau les plus abondants de l'Himalaya central, a été prise en 1816 par les Anglais comme limite de leur empire et du Nepal. De même que l'Alaknanda, cette rivière du système gangétique reçoit ses premières eaux des montagnes du Trans-

N° 36. — NAÏNI-TAL.

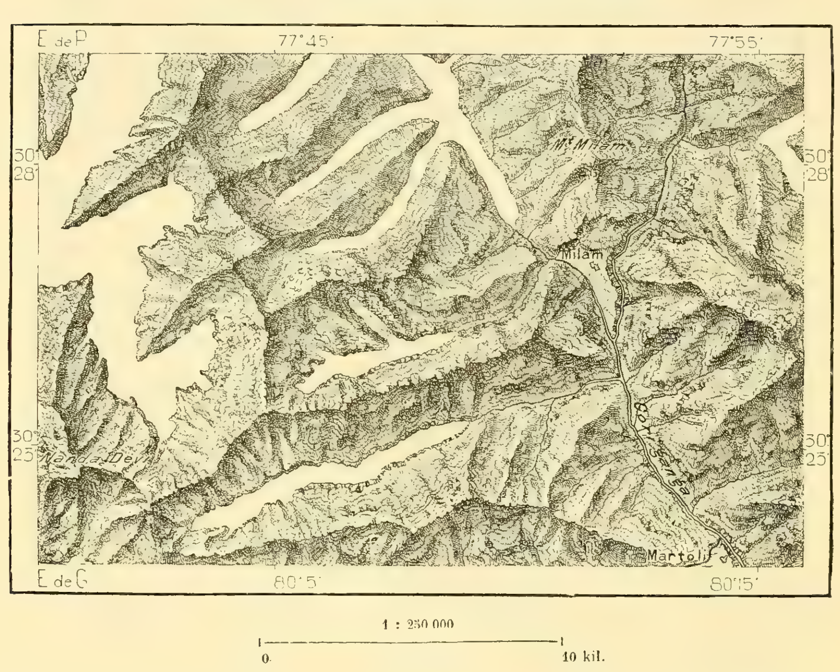


Himalaya, sur la frontière tibétaine, et chacun de ses hauts affluents est alimenté par un glacier. La « déesse Nanda » ou Nanda-devi, la plus vénérée des divinités locales du Koumaon, domine cette région de glaces et de rochers. Quand les Bhotia ont à traverser un col périlleux en vue de cette reine des neiges, « la plus haute montagne du monde », disaient-ils encore récemment[1], ils ne manquent jamais de lui sacrifier des chèvres ; mais

[1] Reg. Heber, *Journey through the upper provinces of India.*

il ne faut point qu'un infidèle souille la cérémonie de son regard : en pareille occasion, Adolphe Schlagintweit dut se cacher derrière un rocher[1]. La Nanda-devi s'élève à 7825 mètres et le col de la frontière le plus rapproché, le Kioungar, n'a pas moins de 5280 mètres, 470 mètres de plus que le mont Blanc. Il est très fréquenté, malgré les difficultés de l'ascension dans l'âpre vallée de la Gori ganga et par-dessus les crevasses du glacier de Mi-

N° 37. — LA NANDA-DEVI ET LES GLACIERS DE MILAM.



1 : 250 000

0 — 10 kil.

lam. Le village de ce nom, situé à 3429 mètres, près de la moraine terminale du courant de glace, est rempli de voyageurs pendant la courte saison du trafic. Mais dès le mois d'octobre il est complètement abandonné, de même que Martoli et d'autres villages situés plus bas ; toute la population se réfugie dans les vallées inférieures. Le fameux pandit Naïn-singh, celui de tous les voyageurs modernes qui a le plus fait pour l'exploration du Trans-Himalaya et des plateaux du Tibet, fut longtemps maître d'école à Milam[2].

[1] Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien* ; — Strachey, *Journal of the Geographical Society*, 1851.

[2] Villes principales des États du Cis-Satledj, du Garwhal et du Koumaon, avec leur population en 1872, non compris les résidents temporaires :

Simla	15 025 hab.	Almora	6 250 hab.
Massouri et Landour	8 000 »	Naïni-tal	6 000 »
Dehra	7 520 »	Tchakrata	1 250 »

Le Nepal est une des « terres inconnues » de l'Hindoustan. Bien que le gouvernement britannique ait été reconnu par le roi du pays comme la « puissance suzeraine » et qu'un résident anglais ait le droit de séjourner dans la capitale, gardé par des cipayes, cependant la frontière du Nepal est sévèrement interdite aux voyageurs ordinaires, aussi bien qu'aux ingénieurs topographes : si quelques explorateurs, notamment l'un des frères Schlagintweit, Hermann, ont pu visiter Katmandou et en parcourir les environs, c'est à la suite de longs pourparlers diplomatiques. Les mesures des colosses de l'Himalaya qui s'élèvent au centre du Nepal, ont dû être prises des plaines de l'Inde, au moyen de visées faites par-dessus les avant-

N° 38. — ITINÉRAIRE DES VOYAGEURS EUROPÉENS ET DES PANDITS DANS LE NEPAL.



monts, et pour obtenir des itinéraires précis des régions de l'intérieur, il a fallu envoyer des pandits hindous, voyageant sous divers déguisements, comme marchands ou moines. Quant à l'histoire, aux langues et aux populations du Nepal, elles ont pu être mieux étudiées, grâce aux recherches des quelques Anglais, diplomates ou médecins, qui ont résidé à Katmandou.

L'existence du Nepal, comme État distinct du reste de l'Inde, s'explique par la géographie de la contrée. Nulle part on ne peut mieux constater que les divisions dites « naturelles » tracées uniquement d'après les bassins fluviaux, sont parfois une convention pure. Plusieurs grands cours d'eau du système gangétique, la Karnali, le Gandak, la Kosi, traversent le Nepal du nord au sud, séparés les uns des autres par de hautes montagnes; même les sommets les plus élevés de la Terre se dressent entre la Bhotia-

Kosi et l'Aroun, affluents d'un même tributaire du Gange, et pourtant ce ne sont point les limites de ces bassins fluviaux qui servent de bornes au Nepal. Ce royaume, vaste rectangle qui se prolonge de l'ouest à l'est sur un espace de plus de 700 kilomètres et dont la largeur moyenne est de 125 kilomètres seulement, dessine ses frontières transversalement aux vallées de ses fleuves. Tandis que la partie supérieure des cours d'eau appartient à l'Empire Chinois, le cours inférieur est dans l'Inde britannique. Au nord, ce sont les vastes plateaux déserts entre l'Himalaya et le Trans-Himalaya qui constituent la limite naturelle du Nepal; au sud, c'est la forêt marécageuse du teraï qui fait barrière, à la fois ethnologique et politique, entre la région des vallées et celle de la plaine. La population de chaque vallée du Nepal comprise entre les neiges des monts et les marais du teraï cherche à constituer un corps politique distinct; la conquête les a groupés en un même État, mais sans pouvoir dépasser les frontières tracées, pour ainsi dire, par les courbes de niveau. Considéré dans son ensemble, le Nepal se compose des zones de végétation étagées sur les flancs de l'Himalaya central; c'est le climat, et non la pente d'écoulement qui en fait l'unité géographique. Les guerres, les invasions, les traités ont diversement modifié les limites politiques; les douanes de la frontière tibétaine ont dû fréquemment avancer ou reculer leurs postes; de même, les compagnies de soldats népalais ont pu, en vertu des traités avec l'Angleterre, établir dans le teraï une nouvelle haie de bambous et des piliers en maçonnerie plus éloignés de la base des montagnes; mais, en dépit de ces modifications du pourtour, le contraste géographique, avec ses conséquences dans la vie des peuples, n'en subsiste pas moins. Au commencement du siècle, le rectangle du Nepal se prolongeait même beaucoup plus à l'ouest; il occuperait toute la région des pentes himalayennes, si la trop grande longueur du territoire et la difficulté des communications qui en résulte ne diminuaient la force de cohésion de l'ensemble. C'est ainsi que l'Italie, « une » par sa forme et la langue de ses peuples, resta longtemps brisée en plusieurs fragments; c'est ainsi que le Chili, sur la côte américaine, se romprait immédiatement en plusieurs États, si la mer n'en rapprochait les rivages.

On sait que le Nepal est le pays où les saillies de l'écorce planétaire ont le plus de relief : entre les points les plus bas et les sommets les plus élevés de la région, la distance verticale dépasse 8 kilomètres; sur les coupoles neigeuses des cimes, l'air n'a pas même la moitié du poids de l'atmosphère qui baigne les campagnes inférieures. De même que l'Himalaya occidental, les monts népalais sont séparés de la plaine par une pre-

mière saillie de hauteurs, composées de roches tertiaires comme le Sivalik, dont elles forment le prolongement. Cette chaîne sub-himalayenne, coupée par les torrents de distance en distance, est la Tcherriaghati. C'est au nord, de l'autre côté de la dépression longitudinale des doun ou mari, que se dressent les contreforts de l'Himalaya proprement dit, montant d'arête en arête jusqu'aux massifs suprêmes.

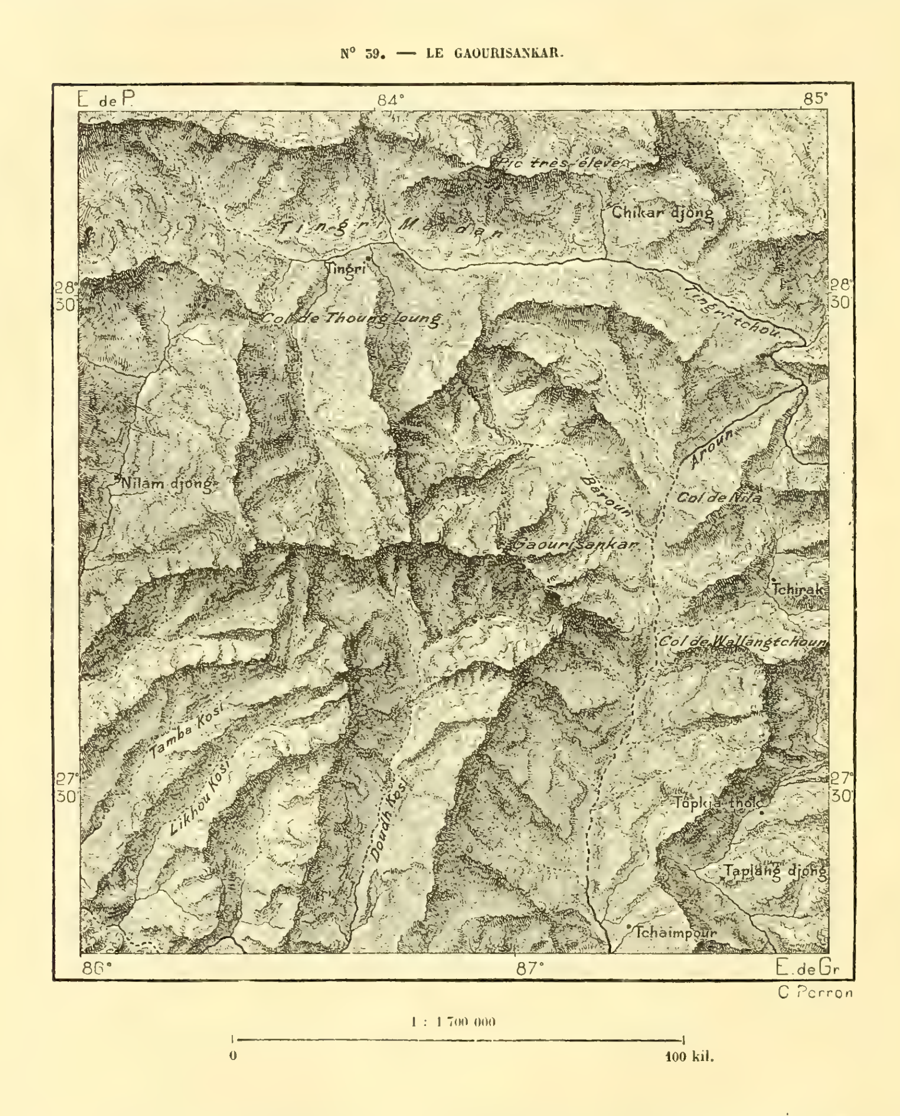
Dans le Nepal de l'ouest, se dresse, presque isolé au-dessus de la profonde vallée de l'un des « sept » Gandak, le massif du Narayana ou du « Fils de l'Homme », c'est-à-dire Vichnou ; le sommet qui domine ce groupe est le Davala ghiri (Dhaolo ghiri) ou « mont Blanc », que l'on a cru pendant près d'un demi-siècle être le pic le plus élevé de la Terre ; à l'est, le Morchiadi, le Barathor, le Yassa rivalisent de majesté avec le mont Blanc du Nepal. Le massif du Gosainthan ou du Kirong, dont les sommets les plus fiers sont le Deorali et le Dayabang, est de 1000 mètres moins haut que le Davalaghiri, mais il est plus vénéré, sans doute parce qu'il est plus rapproché des populations civilisées. Des fissures de ses roches s'élancent les trois cascades saintes qui forment le lac de Nilkhiat, le dieu au « Cou bleu » : c'est le réservoir d'où s'épanche la Trisoul ganga, ainsi nommée du trident de Siva qui la fit jaillir de la montagne[1]. Désormais le premier rang pour la hauteur appartient au Gaourisankar ou Tchingopamari, le mont superbe du Nepal de l'est, consacré au couple divin, à Siva, le dieu de la Force, à Parvatti, la déesse de la Beauté. Le Kintchindjinga, entouré des cinq vastes champs de neige qui lui ont valu son nom de « Cinq Névés Étincelants », appartient également au Nepal ; il s'élève entre cet État et le Sikkim, à l'extrémité septentrionale du chaînon transversal de Singhalila. Plusieurs autres pics de la contrée, sans compter les contreforts des sommets principaux, dépassent la hauteur de 7000 mètres. Sans nul doute, le Trans-Himalaya, qui forme l'arête de partage entre le bassin du Tsangbo et celui du Gange, mais qui se trouve sur territoire chinois dans la plus grande étendue de son parcours, se couronne de pics rivaux des colosses de l'Himalaya, ou ne leur cédant guère en hauteur. Le pandit qui fit complètement le tour du massif de Gaourisankar en 1871, sans réussir pourtant à distinguer cette montagne, que lui cachaient d'autres cimes, ne cessa de voir au nord des sommets très élevés, qui ne lui paraissaient point inférieurs à ceux de l'Himalaya proprement dit. De tous les monts de cette région, celui qui lui paraissait le plus haut appartient au Trans-Himalaya ; il domine au loin l'espace, au nord-est de

[1] Oldfield, *Sketches from Nipal.*

la grande plaine appelée Dingri Maïdan ou « Place de Dingri » (Tingri)[1].

On comprend qu'avec de pareilles différences de relief les communications soient très difficiles entre les vallées et le plateau, aussi bien que de vallée à vallée. La plupart des rivières qui descendent du Tibet traversent

N° 39. — LE GAOURISANKAR.



1 : 1 700 000

0 — 100 kil.

le mur avancé de l'Himalaya par des gorges d'une telle profondeur et à parois tellement abruptes, qu'il est impossible aux voyageurs de s'y engager. C'est en escaladant les contreforts voisins, par une succession de cols de plus de 4000 mètres d'élévation, que l'on peut continuer sa route. Il est même certaines brèches de la chaîne que l'on évite à droite ou à gauche

[1] Montgomerie, *Journal of the Geographical Society of London*, vol. XLV, 1875.

par des détours de plus de 50 kilomètres : telle est, par exemple, la percée de l'Aroun, à l'est du massif de Gaourisankar. Ailleurs, les sentiers sont tracés dans les cluses mêmes, mais de manière à faire reculer tous autres voyageurs que les montagnards. En aval de Tchoksam, où un pont d'une vingtaine de mètres de longueur franchit la puissante rivière de Bhotia-Kosi, le sentier se compose de 775 marches de pierre, larges de 25 à 45 centimètres, et reposant sur des barres de fer enfoncées dans le roc; le torrent gronde à 450 mètres au-dessous de cet escalier suspendu dans le vide. Il est rare que des brebis ou des chèvres s'aventurent à suivre l'homme sur ces périlleux degrés[1].

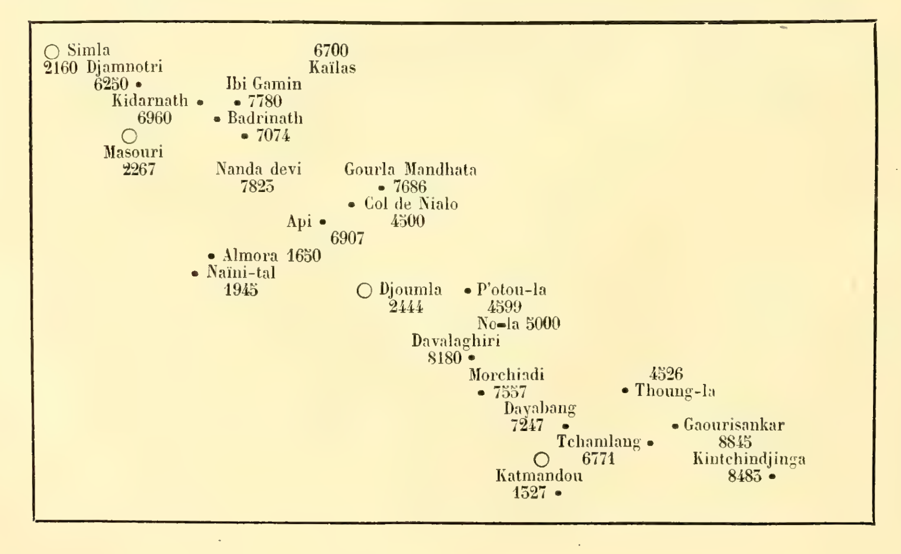
Parmi les brèches que les trafiquants peuvent utiliser pour passer de l'un à l'autre versant, un petit nombre seulement sont ouvertes au commerce par les sévères agents de la douane tibétaine, d'autant plus soupçonneux que l'entrée d'un espion ou d'un missionnaire leur serait imputée à crime capital. A l'extrémité occidentale du royaume, le col de Nialo ou Thakla khar est l'un des plus importants, car il permet d'atteindre les bords du lac Mansaraour et le seuil de partage entre les eaux du Satledj et ceux du Tsangbo; c'est là qu'est la région, sacrée par excellence, où, d'après la légende, les animaux mystérieux cachés dans les grottes du Kaïlas vomissaient les quatre fleuves de l'Inde; du moins le Satledj, le Tsangbo, la Karnali, prennent-ils naissance autour du massif de la Gourla Mandhata, et l'Indus jaillit à une petite distance au nord du Kaïlas. Le col de P'otou, d'où les voyageurs, après avoir remonté jusqu'à la source la vallée de la Kali-Gandak, vont rejoindre sur le Tsangbo le monastère et lieu d'étape de Tadam, est aussi l'un des plus fréquentés du Nepal. Plus à l'est, le No-la, haut de 5000 mètres environ, offre un passage moins facile. La route royale, pour ainsi dire, est celle qui s'élève de Katmandou vers le nord, par la vallée de la Trisoul, la plus orientale du bassin du Gandak, et passe à Djonka-djong pour entrer à l'est dans la dépression occupée en partie par le grand lac tibétain de Palgou; mais jusqu'à maintenant aucun des pandits envoyés en exploration par les officiers géographes de l'Hindoustan n'a réussi à prendre cette voie, la moins difficiles de toutes; elle est réservée aux personnages importants, que suivent des chevaux de charge. En 1792, les Chinois descendirent par cette brèche dans l'intérieur du Nepal. Le Thoung-la, Kouti ou Nilam-djong est la brèche par laquelle passent les marchands ordinaires en remontant les formidables cluses de la Bhotia-Kosi. Enfin, vers l'est du Nepal, plusieurs

[1] Montgomerie, mémoire cité.

cols, Hatia, Tipta-la, Nila-la, Tinki-la, Dango-la, permettent de franchir les diverses arêtes qui séparent le versant du Gange de celui du Tsangbo [1].

De tous les cours d'eau qui traversent le Nepal, celui dont le bassin est le plus considérable et qui reçoit le plus de ruisseaux glaciaires, est le torrent d'Aroun (Aran), branche maîtresse de la Sapt Kosiki ou des « Sept Kosi» . Il s'est formé deux fortes rivières qui naissent dans la dépression du plateau entre l'Himalaya et le Trans-Himalaya, et marchent à la rencontre l'un de l'autre. Sur un espace d'au moins 200 kilomètres, la vallée longitudinale qui sépare les deux arêtes principales du système himalayen, sert de lit à ces eaux courantes, le Dingri-tchou et le Tinki-djong. Le fleuve qui les unit dans son cours et qui reçoit les eaux de neige fondue du Gaourisankar et du Kintchindjinga, s'engouffre en de profondes cluses, à 6000 mètres au-dessous des montagnes qui le dominent à droite et à gauche, puis, avant de sortir du Nepal, mêle ses eaux à celles de la Kosi et du Tamrou ou Tambour. Jadis un grand lac parallèle à l'Himalaya et à la chaîne des avant-monts recevait ces torrents, mais l'émissaire qui s'en échappait a depuis longtemps creusé son lit et déblayé sur de larges espaces les roches de grès et de conglomérats qui obstruaient son cours. Il est probable que cette disparition du lac des Sapt Kosiki est bien antérieure à l'histoire, quoique les légendes hindoues en racontent le dessèchement. De même les Sapt Gandaki ou les « Sept Gandak » emplissaient un vaste réservoir avant de percer la chaîne extérieure des monts. A la vue de ce bassin et de tant d'autres *tar* qui se succèdent dans les vallées des rivières

[1] Altitudes et positions respectives des principales montagnes et des cols les plus fréquentés de l'Himalaya central :



du Nepal, il est impossible de ne pas en reconnaître aussitôt l'origine lacustre. Mais presque tous les réservoirs ont été vidés par la pression des eaux; à l'exception des lacs de Pakra, situés dans le bassin du Sweta-Gandak, il ne reste plus que des étangs, et çà et là, dans le voisinage du teraï, des espaces marécageux[1]. Jusqu'à la sortie de la région des montagnes, la pente des torrents est très forte et nulle part ils ne portent bateau. Les riverains ne les utilisent que pour l'irrigation et le flottage.

Naturellement la population du Nepal se répartit par zones; très rare dans les hautes vallées voisines de la frontière, s'accroissant du nord au sud vers le débouché des vallées, elle diminue brusquement à l'approche du teraï. A l'étroit dans leur pays montueux, les habitants ne se bornent pas à cultiver les campagnes unies des tar et les épaulements peu inclinés qui bordent les vallées, ils savent aussi construire des terrasses artificielles sur les pentes trop inclinées; de même que les montagnes de l'Ardèche, les avant-monts des Alpes lombardes et les coteaux du Rhin, les escarpements du Nepal moyen sont transformés en une succession de gradins, en gigantesques escaliers dont chaque degré porte un champ de céréales. Sur les pentes douces et sur le sol uni des vallées, les arbres fruitiers croissent en fourrés épais, enveloppant les villages de leur verdure et de leur parfum. Plus haut, les forêts, composées surtout de conifères, occupent toute la région moyenne des montagnes. C'est par centaines que les Anglais trouveraient au Nepal des sites favorables pour y construire des villes de santé comme celles du Garhwal et du Koumaon; elles seraient séparées toutefois des plaines gangétiques par la région la plus dangereuse du teraï, où les fièvres déciment la population et où des milliers d'individus sont affectés de goîtres. La population des montagnes souffre aussi de cette maladie. La cause en est attribuée par Hooker à l'habitude générale dans le pays de soutenir des fardeaux au moyen de courroies qui passent sur le front et font ainsi porter l'effort sur les muscles du cou. Les brebis et les chèvres de charge, dont le faix est également soutenu en partie par une courroie attachée au cou, ont aussi des goîtres[2].

La variété des races est encore très grande au Nepal, les familles des vallées se maintenant pures de tout croisement, si ce n'est aux époques d'invasion guerrière; excepté dans les ports de mer, on ne sau-

[1] H. von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien*; — Oldfield, *Sketches from Nipal.*
[2] Hooker, *Journal of the Asiatic Society*, may 1849.

rait voir plus de représentants de populations diverses que dans les villes du Nepal. A l'ouest du Gandak, la race prédominante est celle des « Aryens » hindous. De même que dans le Koumaon, des conquérants radjpoutes s'emparèrent de la contrée, — vers le quatorzième siècle, disent les traditions, — et d'autres immigrants du sud les suivirent, surtout des brahmines fuyant le fanatisme musulman et modifiant de proche en proche la population primitive ; ils ne se laissèrent point conquérir à leur tour, et les Népalais sont les seuls habitants de l'Inde dont le territoire n'ait pas été fondé par les soldats de l'Islam. Les habitants de l'occident du Nepal ont des noms hindous et parlent des dialectes qui se rattachent à la souche commune du sanscrit : ils se classent aussi comme appartenant aux deux castes supérieures des brahmanes et des kchatryas. En réalité, la race est très mêlée, et nombre de Radjpoutes du Nepal ont des traits tout à fait tibétains ; il serait plus vrai de les classer parmi les Bhotia, dans la caste des vaincus, que d'en faire des représentants de la race conquérante ; mais ils prétendent d'autant plus à la pureté du sang, que les castes hindoues non mélangées pourraient le mieux les tenir à l'écart comme indignes. Tandis que dans l'Inde proprement dite les enfants suivent la caste de la mère, au Nepal ils appartiennent à la condition du père ; c'est ainsi que s'explique l'existence d'une si nombreuse population de brahmanes et de kchatryas dans les vallées de la Karnali et des Sapt Gandaki[1].

La langue parlée par la grande majorité des Parbattia ou « Montagnards », habitants du Nepal occidental, est nommée d'après eux parbattia ; on la désigne aussi sous le nom de khas, d'après la tribu guerrière qui l'emploie. Même à l'est de la Kali, jusqu'à la Trisouli (Trisoul ganga), elle est aussi répandue que les dialectes d'origine tibétaine : devenue l'idiome des maîtres du pays, elle doit au rang de ceux qui la parlent une influence exceptionnelle. C'est d'ailleurs un langage clair, vigoureux, bref, convenant bien à un peuple de soldats, mais n'ayant qu'une pauvre littérature. Entièrement « aryen » par la structure grammaticale, le parbattia renferme encore un cinquième de mots appartenant aux langues aborigènes ; pour l'idiome comme pour la race, les éléments tibétains se sont indianisés[2].

Les Khas, que l'on appelle plus fréquemment Gourkha, mais à tort, car le nom de Gourkha s'applique aux habitants de toute race qui peuplent le district situé autour de la ville de Gourkha[3], ne permettent pas qu'on

[1] Hermann von Schlagintweit, ouvrage cité.
[2] Brian H. Hogdson, *Essays on the languages, literature and religion of Nepal and Tibet.*
[3] Oldfield, *Sketches from Nipal.*

doute de leur provenance hindoue et de leur rang de kchatryas; mais il est d'autres tribus militaires qui, tout en se disant hindoues, ont beaucoup mieux gardé leurs traditions et leurs mœurs : ce sont les Magar ou Magyar et les Gouroung, qui vivent au nord de Gourkha, en diverses vallées tributaires de la Trisoul ganga. Ils parlent khas avec leurs maîtres, mais entre eux ils se servent toujours de leur idiome de souche tibétaine; de même, s'ils pratiquent quelques cérémonies brahmaniques, ce n'est point avec ferveur. Avec les Khas du Gourkha, les Magar, les Gouroung et les Limbou des districts orientaux composent presque toute la force armée du Nepal; mais cela ne suffit pas à leurs instincts militaires : de même que les Suisses d'autrefois, ils émigrent pour servir comme mercenaires. Ces Népalais, uniformément désignés sous le nom de « Gourkha », sont fort nombreux dans l'armée hindo-britannique, où ils sont très appréciés à cause de leur courage, de leur endurance dans les fatigues, de leur adresse et de leur promptitude. Vrais soudards, ils ont le plus profond mépris pour la tourbe des Madhesia, c'est-à-dire des gens de la plaine, et massacreraient des révoltés avec joie. Faciles à discipliner, ils ne seraient peut-être pas moins dangereux contre leur propre patrie, si la guerre devait éclater un jour entre l'empire anglo-indien et le Nepal.

Les Limbou, les Kiranti, les Yakha, qui vivent, au nombre d'environ 250 000, dans les vallées du Nepal oriental, sur les frontières du Sikkim, représentent peut-être les tribus kohlariennes dans les monts Himalaya, car par leur apparence physique, leurs mœurs, quelques traces de religion et des particularités du langage, ils se rapprochent des Kohl du Tchota Nagpour et d'Orissa[1]. Les autres tribus du centre et de l'est du royaume sont encore purement tibétaines par les traits, les mœurs, les dialectes, la religion. Presque tous les habitants de cette partie de la contrée sont beaucoup plus blancs que les Hindous; ils ont la tête et la figure plus large; les yeux rapprochés et légèrement obliques, le nez déprimé à la base, large au bout et percé de grandes narines rondes; ils sont petits, mais trapus et forts. La prestesse intellectuelle, la vivacité de l'Hindou leur manquent, mais ils n'ont pas non plus sa ruse et sont généralement doux et de belle humeur. Ils se divisent, non en castes, comme les immigrants de la plaine, mais en tribus qui, tout en se ressemblant par les mœurs agricoles ou pastorales, se distinguent par les dialectes, les coutumes locales, les traditions, et ne se croisent point les unes avec les autres par des mariages.

[1] Hodgson; — Dalton, *Ethnology of Bengal*.

Hodgson ne compte pas moins de douze langues tibétaines dans le Nepal, parlées chacune par une tribu bien nettement séparée des autres. Il y a très peu d'artisans parmi ces Népalais orientaux; les corps de métiers sont représentés par des groupes d'ilotes qui ne diffèrent point de leurs maîtres par l'apparence, mais qui sont tenus par eux en un profond mépris : potiers, vanniers, charpentiers, maçons, forgerons, bijoutiers, tailleurs, blanchisseurs, barbiers, musiciens, tous ces ouvriers, indispensables à la communauté, vivent néanmoins en dehors d'elle, ce qui semble impliquer une différence originaire de race. L'esclavage proprement dit existe aussi au Nepal : le père peut y vendre ses enfants et leur faire perdre ainsi rang et nationalité.

Parmi les tribus népalaises d'origine tibétaine, la plus civilisée est celle des Newar, qui vivent dans la plaine de Katmandou, sur les bords de la Baghmati, entre les bassins de la Trisoul ganga et de la Kosi. Leur idiome, le newari, est le seul dialecte bod du Nepal qui ait une écriture spéciale et qui possède une littérature, d'ailleurs très fortement influencée par les modèles sanscrits. Ce sont les Newar, bien mieux que les Khas ou Gourkha, qui représentent l'élément national, entre les deux forces opposées qui, de part et d'autre, agissent sur le pays. D'un côté, les mœurs et la politique hindoues, de l'autre celles du Tibet, cherchent également à s'emparer du Nepal. Au sud et à l'ouest, les Hindous l'ont emporté; au nord et à l'est, l'Empire Chinois s'est agrandi aux dépens de l'Inde, et les tribus himalayennes du Nepal se rattachent à celles du Bod-youl par des transitions insensibles. Mais les Newar, qui occupent le centre du pays et sur le territoire desquels se trouve la capitale, ont conservé une certaine originalité qui ne permet de les confondre ni avec les Hindous, ni avec les Tibétains. Quelques restes de l'antique matriarcat se seraient même maintenus parmi eux; d'après Kirkpatrick[1], les femmes de Newar ont le droit de prendre autant d'époux qu'il leur convient et de les répudier sous le moindre prétexte. Dès le deuxième siècle de l'ère vulgaire, de zélés bouddhistes, fuyant la persécution des brahmanes, vinrent demander asile aux Newar, et en échange de l'hospitalité reçue ils leur apportèrent leurs livres et la connaissance des arts et des sciences de l'Hindoustan; de précieux ouvrages de cette époque, dont on ne connaissait que les noms, ont été retrouvés par Hodgson dans les bibliothèques du Nepal. Grâce aux instituteurs venus de l'Inde, la civilisation des Newar se développa peu à peu; mais ils n'oublièrent point leur langue et se bornèrent à y introduire les termes « aryens »

[1] *An account of the Kingdom of Nepaul.*

répondant à des idées ou à des choses nouvelles pour eux. De même la religion qui leur fut enseignée se modifia peu à peu. Environ les deux tiers des Newar sont encore bouddhistes, du moins de nom; mais, tandis que les tribus voisines, au nord et à l'est, ont des lamas comme les Tibétains et pratiquent une sorte de chamanisme, les Népalais proprement dits n'ont point de monastères et leurs cérémonies se rapprochent de celles des cultes hindous; les divinités et les symboles brahmaniques sont entrés dans leurs temples. Les anciens couvents existent, mais ils ont été utilisés par les corporations ouvrières. Les bouddhistes Newar ont même accepté le régime des castes : leurs prêtres, devenus héréditaires, appartiennent à la classe des banhra, qui correspondent aux brahmanes; ils ont aussi la caste des marchands et celle des artisans; mais, appartenant à une religion essentiellement pacifique, ils n'ont point de kchatryas. Lorsqu'une dispute relative aux castes s'élève entre bouddhistes, c'est au radj gourou, grand-prêtre des brahmanes, qu'ils s'adressent comme à leur chef; ils n'ont aucune relation de dépendance à l'égard du dalaï lama du Tibet. Le bouddhisme se meurt au Nepal, et « dans cent ans, dit Oldfield, il aura disparu de la vallée de Katmandou, comme il a disparu de l'Hindoustan. » L'architecture des deux mille temples ou sanctuaires qui s'élèvent dans la vallée témoigne de la lutte entre les influences du nord et du midi et le croisement des deux styles s'y est fait avec une certaine originalité : les ornements, que des artistes hindous sculptèrent les premiers, rappellent bien ceux qu'on voit sur les temples des bords du Gange, mais l'emploi du bois dans la construction, la saillie des étages supérieurs, la superposition des toitures sont des traits d'architecture chinoise.

S'il est des tribus du Nepal qui ont progressé en civilisation, il en est d'autres qui, repoussées dans les forêts et dans les hautes vallées par les invasions étrangères, sont retombées dans la barbarie. D'après Hodgson, les Tchepang et les Kousounda, qui vivent dans les régions montueuses et boisées situées à l'occident de Katmandou, sont au nombre de ces tribus, jadis policées, que dégrada la conquête. Du moins ont-elles gardé leur indépendance; elles ne cultivent point le sol d'un maître, ne servent point dans les armées, ne payent aucun impôt. Les Tchepang, les Madjhi, les Koumbar se nourrissent de baies sauvages et du produit de leurs flèches, mais leur ventre ballonné et leurs membres grêles témoignent de l'insuffisance et de la grossièreté de leur nourriture; ils n'ont pour demeures que des huttes de branchages entrelacés. D'autres peuplades, moins sauvages, vivent aussi complètement en dehors des autres Népalais, grâce à la ceinture de marais qui les défend contre les empiètements de leurs

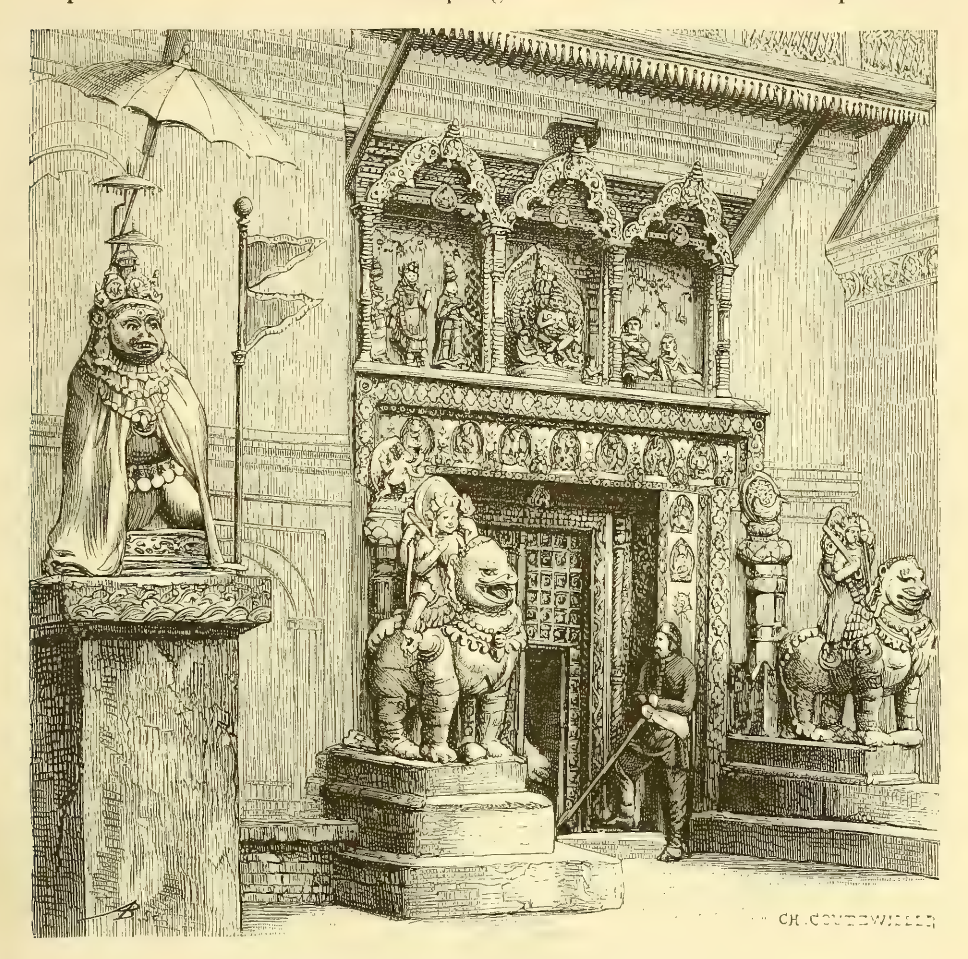
voisins; ce sont les habitants des basses vallées chaudes et du teraï. Cette région, mortelle pour tous autres, Hindous ou Tibétains, est sans danger pour eux; aussi leur donne-t-on souvent le nom d'Aoulia, parce qu'ils bravent l'*aoual* ou malaria. Depuis un nombre inconnu de générations, ils séjournent sur ces terres humides dont ils cultivent les clairières et où ils exercent leurs diverses industries, entre autres la chasse à l'éléphant; mais cet animal se fait rare[1]; naguère la cour de Katmandou en demandait cinq cents chaque année, mais cet impôt ne peut plus être acquitté.

Jadis les tribus du bas Nepal parlaient des langages différents; actuellement elles ont le khas pour idiome commun et se disent Hindous, bien qu'elles ne se conforment point aux rites brahmaniques. Chez les Denwar, ceux qui font office de prêtres dans chaque famille sont les gendres et les fils de la sœur. A maints égards, ces peuplades du teraï népalais semblent former une transition ethnologique entre les populations kohlariennes de l'Inde centrale et les Tibétains de l'Himalaya[2]. Dans la zone du teraï la plus rapprochée des possessions anglaises, les colonies prédominantes sont celles des Tharou et des Metch : ceux-ci se donnent le nom de Bodo ou Boro et se rattachent certainement à cette nation des Bodo ou Katchari nomades, épars dans toute l'Inde nord-orientale, jusqu'aux confins de la Barmanie[3]. Ils s'indianisent rapidement, partout où ils se trouvent en contact avec les Hindous et se conforment au culte de Siva, tout en y introduisant leurs propres superstitions. Ils vendent leurs filles en mariage à leurs voisins et s'enrichissent de cette manière, car les femmes metch ont la réputation d'être belles.

Katmandou, le chef-lieu de la vallée qui a donné son nom à tout le Nepal et la capitale du royaume, est située à 1527 mètres d'altitude, au confluent des deux rivières Vichnoumati et Baghmati, dont les eaux réunies descendent directement au sud vers les plaines hindoues; très irrégulièrement bâtie le long des berges, la ville a la forme du « glaive de Dieu », disent les indigènes. Des amas de décombres obstruent çà et là les rues tortueuses, et la plupart des maisons, construites en briques rouges, sont de véritables sentines; plusieurs s'élèvent à deux ou trois étages, mais elles n'ont pas d'escalier, seulement des échelles communiquant par des trappes.

[1] Oldfield, ouvrage cité.
[2] Brian H. Hogdson, ouvrage cité.
[3] Dalton, *Ethnology of Bengal.*

Le palais royal ou darbar se compose d'édifices bas, groupés en désordre, précédés de porches que recouvrent des sculptures bizarres. Des pagodes élèvent partout leurs coupoles, clochetons, pyramides ou toits, recouverts de tuiles éclatantes ou de bronze doré, et portant aux angles, comme les temples chinois, des clochettes qu'agite le vent. Vus de loin, plusieurs



KATMANDOU. — PORTE DE HANOUMAN, AU PALAIS DU ROI.
Dessin de Goutzwiller, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.

quartiers de la ville semblent n'être qu'une vaste pagode; partout s'ouvrent de petits sanctuaires, barbouillés du sang des victimes qu'on vient y offrir en sacrifice, coqs ou canards, chèvres ou buffles ; çà et là se dressent des monolithes portant des statues de princes ou de dieux, que protège un serpent d'airain à la tête menaçante. A 5 kilomètres à l'est s'élève le Baddhnath, le plus vaste temple bouddhique du Nepal, énorme coupole en forme de stoupa, surmontée d'une tour sur laquelle est peinte la figure du dieu, et d'une pyramide à degrés terminée par une sorte de tiare. C'est la

pagode des lamas tibétains qui visitent le Nepal en hiver chaque année; ils la réparent avec soin.

Le bel ovale de la plaine, long d'une vingtaine de kilomètres du nord au sud, et dominé de tous les côtés par des montagnes qui s'élèvent de 300 à 2000 mètres au-dessus de l'ancien fond lacustre, est parsemé de villes, de villages et de temples à demi cachés par la verdure. La villa du résident anglais, située sur un monticule, au nord de Katmandou, occupe l'un des sites les plus gracieux de ce charmant pays[1]; surtout les pentes septentrionales des collines et des monts sont richement boisées. Pour contempler la mer de verdure et le tableau pittoresque de la ville couronnée de pagodes, on monte aussi sur la Darera, colonne creuse, de fort élégantes proportions, qui s'élève à 75 mètres de hauteur. Les marchés de Katmandou sont parmi les plus beaux de l'Asie par la richesse et la variété des fleurs, des fruits et des légumes qu'y apportent les campagnards. D'après Kirkpatrick, la population de toute la vallée de Katmandou était de 186 000 habitants au commencement du siècle; Oldfield pense qu'elle dépasse maintenant un quart de million.

A 3 kilomètres au sud-est de Katmandou, la ville de Patn ou Patan, — c'est-à-dire, comme la Patna du Gange, la « Cité » par excellence, — et à 13 kilomètres à l'orient, Bhatgaoun ou Bhatgong, sont encore plus riches que la capitale en temples de toutes les époques postérieures à l'introduction des religions hindoues, mais la plupart de ces édifices sont très délabrés et plusieurs d'entre eux ajoutent à leur décoration de sculptures celle de touffes d'herbes et d'arbustes jaillissant des lézardes du monument. Au huitième siècle de l'ère vulgaire, lors de la fondation de Katmandou, Patan était déjà une ville considérable; elle est encore la deuxième cité du royaume et celle où les Newar bouddhistes se trouvent en plus grand nombre. Katmandou est naturellement, comme résidence du radjah, le lieu de rendez-vous pour les Gourkha et autres gens de race guerrière; cependant la majorité y est également formée de Newar; les brahmanes séjournent principalement à Bhatgaoun. A l'ouest de la vallée, sur une petite colline dominant d'une centaine de mètres les campagnes environnantes, est une autre ville, maintenant presque ruinée, Kirtipour : elle fut, il y a plus d'un siècle, le boulevard de l'indépendance nationale des Newar, et les Gourkha ne réussirent à s'en emparer que par trahison. Pour se venger de la longue résistance des assiégés, les Gourkha coupèrent le nez et les lèvres de tous les habitants, n'épargnant que les enfants à la

[1] Wright, *History of Nepaul;* — Oldfield, *Sketches from Nipal.*



KATMANDOU. — TEMPLES SITUÉS EN FACE DU PALAIS DU ROI

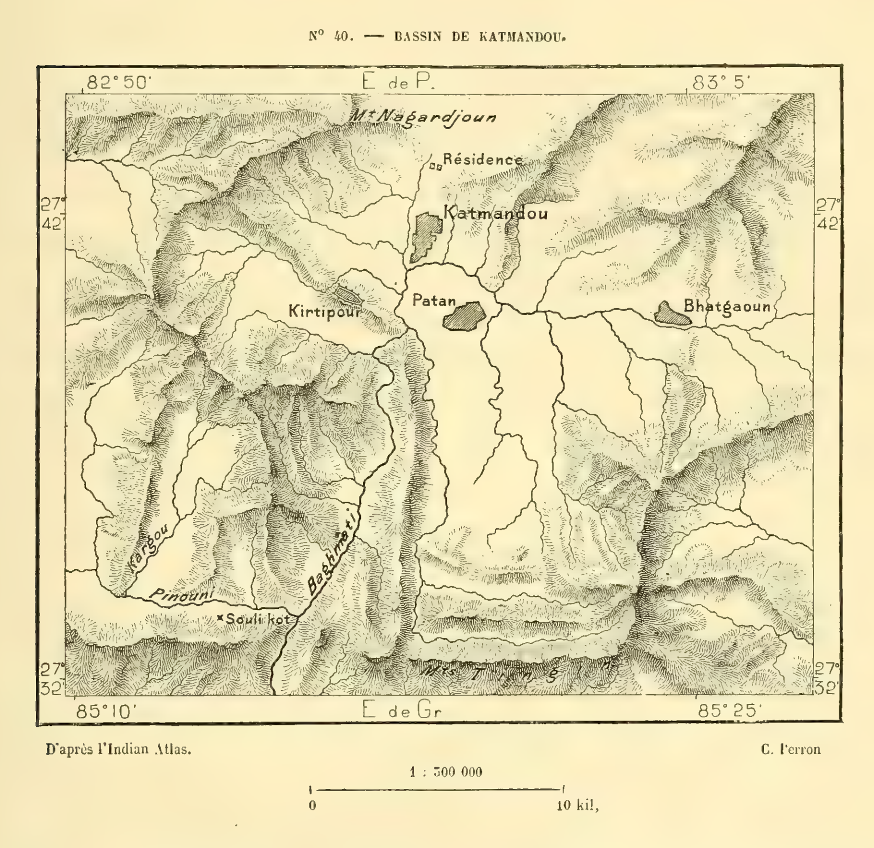
Dessin de Benoist, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



mamelle, et Kirtipour fut connue longtemps sous le nom de Nascatpour ou « Ville des nez coupés »[1].

Au nord-ouest de Katmandou, Nayakot ou Naokot est bâtie dans une dépression en forme de cratère qui s'ouvre au sommet d'une montagne dominant le confluent de la Trisoul ganga et d'un petit tributaire. Cette ville était jadis la résidence d'hiver des radjahs du Nepal, mais le palais est maintenant abandonné et Nayakot a perdu de son

N° 40. — BASSIN DE KATMANDOU.



D'après l'Indian Atlas. C. Perron

1 : 500 000

0 10 kil.

importance commerciale; cependant un marché annuel se tient au pied de la montagne, au milieu de jardins renommés pour l'excellence de leurs produits agricoles, surtout le riz, le sucre, les ananas, les mangues; les oranges de Nayakot et celles des districts occidentaux, autour de Gourkha, sont considérées comme étant sans rivales. Les jardins de Nayakot sont à 700 mètres d'altitude. C'est jusque-là que les Chinois et les Tibétains descendirent en 1792, lors de leur campagne victorieuse contre les Gourkha.

[1] Oldfield, ouvrage cité.

Dans toute la partie occidentale du royaume, limitée par la Trisoul ganga et jadis partagée en quarante-six petites principautés féodales, les Baïsi radj ou « Vingt-deux royaumes », et les Tchaoubisia radj ou « Vingt-quatre royaumes », il n'y a point de grandes villes; les principales agglomérations d'habitants sont des bourgs entourés de murailles, comme Djamla ou Djhoumla, la capitale des Baïsi radj, des lieux de marché comme Lohmantang (Mastang, d'après Oldfield), sur le sentier qui monte au P'otou-la, ou des sanctuaires de pèlerinage fréquentés, comme Mouktinath. En cet endroit, situé à 3459 mètres d'altitude, sur la pente de hautes montagnes neigeuses, jaillissent des eaux thermales sulfureuses, que les indigènes disent être quelquefois accompagnées de flammes[1]. La ville la plus commerçante des frontières tibétaines est Kirong, située au nord de Katmandou, à 2775 mètres d'altitude, dans une vallée que domine à l'est le massif du Gosaïnthan; on y cultive encore le froment et l'orge, mais le riz y est importé des plaines basses.

Le commerce du Nepal est singulièrement entravé par les rigueurs de la douane. Non seulement aux frontières, mais aussi dans plusieurs stations de l'intérieur, des taxes sont prélevées sur les marchandises et certains objets sont complètement prohibés; royaume militaire menacé par les deux empires plus puissants que lui, le Nepal ne peut se défendre que par des tarifs et des passe-ports, mais, en dépit de sa mauvaise grâce envers les commerçants étrangers, il est obligé de les accueillir. Des Tibétains viennent acheter de l'opium pour l'introduire en contrebande, des centaines d'Hindous se présentent aux foires annuelles de Katmandou, et les marchandises anglaises, devenues de plus en plus nécessaires aux Népalais, doivent être payées en denrées locales, telles que le bois et les gommes du *catechu* ou cachou, en bois de construction, en fers et en cuivres, en laines, en chevaux, petits animaux sobres et infatigables, en sel et en poudre d'or, en minerais divers, en turquoises, en borax, importés des plateaux tibétains. Même le Nepal, représenté par une cinquantaine de gros marchands, peut envoyer aux Anglo-Indiens des produits de son industrie, notamment des couvertures et le papier, aussi solide que le parchemin, fabriqué avec la fibre de la *daphne cannabina*. Malgré son désir de se maintenir isolé, le gouvernement du Nepal ne peut empêcher la nation d'entrer en rapports de plus en plus fréquents avec ses voisins de l'Inde; il doit entretenir les routes qui existent déjà, en ouvrir même de nouvelles; enfin, il a préposé des brahmanes à l'établissement des postes sur les chemins de la

[1] Montgomerie, *Journal of the Geographical Society of London*, 1875.

contrée; mais la route qui mène de Khatmandou à Sigaouli, station de la voie ferrée qui longe la frontière, n'est toujours qu'un sentier traversant encore une large zone de teraï et franchissant deux cols, le Sisaghari et le Tchandragiri, qui s'élèvent respectivement à 1960 et 2190 mètres de hauteur[1]. Des Népalais émigrent en grand nombre dans les plaines de l'Hindoustan, surtout à Bénarès, et rapportent dans leur pays des idées et des mœurs nouvelles, qui transforment de plus en plus le Nepal en un pays hindou. Même la plupart des riches propriétaires du teraï résident sur le territoire anglo-indien.

Quant à l'indépendance politique du Nepal, elle n'est point menacée. Bien au contraire, le gouvernement de Katmandou est de ceux que le vice-roi des Indes traite avec le plus de courtoisie, se conformant à tous ses désirs et consentant même à garder pour lui des prisonniers d'État dans sa forteresse de Tchanar, sur le Gange. C'est que le radjah du Nepal dispose d'une armée de cent mille hommes, renommée pour sa vaillance et dont une partie considérable est armée à l'européenne et fournie d'un excellent matériel de guerre. Précieux allié, le Nepal serait un très redoutable ennemi[2].

IV

HIMALAYA ORIENTAL

HAUTES VALLÉES DES AFFLUENTS DU BRAHMAPOUTRA, SIKKIM ET BHOUTAN.

La partie orientale de l'Himalaya, quoique la plus rapprochée de Calcutta et la plus accessible par voies navigables jusqu'à la base des montagnes, est restée la moins connue; nombre de vallées, habitées par des populations sauvages, n'ont pas encore été scientifiquement explorées et l'on ne sait pas même quelles rivières les parcourent; seulement quelques sommets de montagnes, aperçus des plaines à 100 et 150 kilomètres de distance, ont été mesurés et servent de premier point d'appui aux linéaments précis des cartes futures. Certainement, la première cause de l'état d'ignorance dans

[1] Eastwick, *Handbook of the Bengal Presidency.*

[2] Population de quelques villes du Nepal :

Katmandou, d'après Oldfield	70 000	habitants
Patan » »	60 000	»
Bhatgaoun » »	50 000	»
Gourkha » »	10 000	»
Kirtipour » »	5 000	»

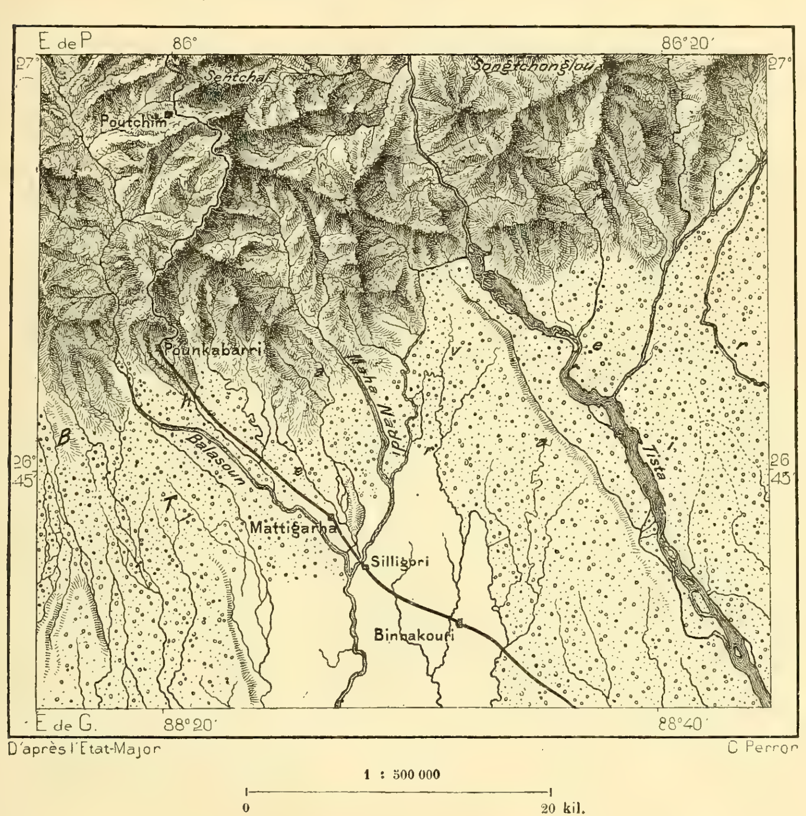
lequel on se trouve encore relativement à ces régions orientales de l'Himalaya, consiste dans l'extrême abondance des pluies apportées par la mousson du sud. Ces averses donnent l'importance de fleuves à des cours d'eau qui, sous tout autre climat, seraient de simples ruisselets ; la végétation, nourrie par une humidité surabondante, recouvre tout le pays de fourrés d'arbres entremêlés de lianes où l'homme ne peut pénétrer que difficilement ; la percolation des eaux dans le sol cause de fréquents éboulis, et dans les moindres cavités s'amassent des marécages. Les forces de la nature sont trop puissantes dans cette région pour que l'homme civilisé ait pu tenter encore de les discipliner. Des tribus se pliant à toutes les conditions du milieu, étrangères aux besoins qu'ont les populations policées de la plaine, sont les seules qui puissent vivre dans ces contrées, et jadis la crainte qu'elles inspiraient contribuait à éloigner les voyageurs de leurs vallées.

Cependant une partie du versant himalayen descendant au Brahmapoutra est annexée indirectement à l'Empire Indien, et même les Anglais ont étendu les limites de leur province médiatisée du Sikkim jusqu'au faîte du Trans-Himalaya ; le haut bassin de la rivière Aroun, la plus importante du Nepal, est marqué sur plusieurs cartes comme appartenant à l'Angleterre, quoique, privé de toute population, il n'ait en réalité point de maître. Des postes britanniques, militaires et commerciaux, sont interposés entre les deux États indigènes du Nepal et du Bhoutan. A l'est, les Anglais, sans conquérir le Bhoutan, ont du moins annexé à leur empire les dix-huit *doar* qui en dépendent naturellement, c'est-à-dire les « portes » de l'Himalaya, les seules régions du pays dont les productions aient de la valeur et où les habitants se soient groupés en nombre considérable ; d'ailleurs, pour assurer la tranquillité de sa frontière, le gouvernement anglais sert au radjah du Bhoutan un subside annuel dont la régularité dépend de la sagesse du pensionnaire. A son extrémité orientale, le Bhoutan est limité par le pays de Tovang, route commerciale dont le Tibet est devenu propriétaire, grâce à l'influence des lamas, à la fois prêtres, maîtres politiques et marchands ; mais là aussi les Anglais se sont emparés des doar voisins de la plaine, et les deux empires, de l'Inde et de la Chine, y sont devenus limitrophes. Plus à l'est commence le domaine inexploré des tribus sauvages, que les planteurs de l'Assam, remontant de plus en plus haut dans les vallées, ont dû faire pensionner par leur gouvernement pour éviter les incursions de pillage. On ne peut émettre que des suppositions sur le nombre total des habitants qui peuplent le versant himalayen compris entre le Kintchindjinga et les monts orientaux ; il n'atteint pas même

un demi-million, à en juger par ce que l'on sait de la partie occidentale de la région[1].

La rivière Tista ou Trisrota, — c'est-à-dire les « Trois Sources », — dont le bassin supérieur est connu sous le nom de Sikkim, pourrait être jusqu'à

N° 41. — BIFURCATION DE LA TISTA ET DE LA MAHA NADDI.



D'après l'Etat-Major — C Perron

1 : 500 000

0 — 20 kil.

un certain point considéré comme la branche maîtresse de tout le système gangétique, puisqu'elle descend directement au sud vers le golfe du Bengale, en suivant la ligne d'écoulement la plus rapide. Le Gange et le Brahmapoutra, qui viennent à l'encontre l'un de l'autre, cheminent au

[1]

	Superficie.	Population.	Population kilom.
District de Dardjiling	3 196 kil. car.	157 000 hab. en 1881	49 hab.
Sikkim.	6 589 »	60 000 » ?	9 »
Bhoutan.	35 200 »	100 000 » ?	5 »
Pays de Tovang.	3 850 »	15 000 » ?	4 »
Pays des tribus orientales. . .	45 000 »	100 000 » ?	2 »
Ensemble.	93 835 kil. car.	432 000 hab. ?	4,6 hab.

contraire parallèlement à la base de l'Himalaya, et c'est en entrant dans la plaine déjà nivelée par l'errante Tista que les deux fleuves prennent la direction du sud. Pendant la période de l'histoire contemporaine, la Tista s'est unie tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre de ces deux grands cours d'eau; il est peu d'exemples de rivières qui aient aussi fréquemment changé de lit. Maintenant encore un bras de la Tista s'unit à la Maha naddi, tributaire du Gange ayant gardé le nom de « Grande Rivière », que lui valait l'abondance de ses eaux. De même, d'après une tradition que rapporte Fergusson, la Kosi, qui est actuellement un des affluents du Gange, aurait coulé jadis au sud-est pour s'unir au Brahmapoutra. Dans cette vaste plaine alluviale, les rivières oscillent, pour ainsi dire, entrecroisant par leurs nouveaux méandres les traces des anciens.

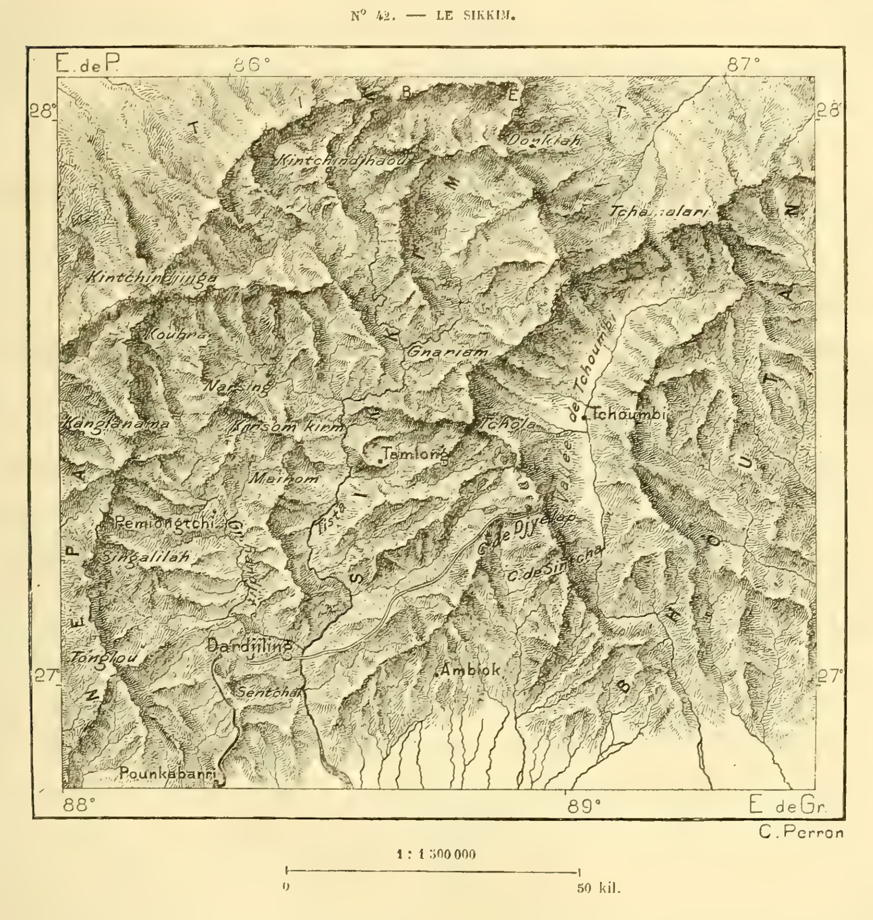
Le bassin de la haute Tista est parfaitement limité par un amphithéâtre de hautes montagnes. A l'est, se dresse la masse puissante du Kintchindjinga, composée d'assises de gneiss, reconnaissables de loin par leurs corniches de neige[1]. S'appuyant sur ses contreforts neigeux, elle se continue au sud par la Koubra et par d'autres sommets, qu'une profonde coupure sépare de la chaîne de Singalilah ou « mont des Hêtres », frontière naturelle entre le Sikkim et le Nepal. Les habitants des deux pays ne peuvent communiquer que par des cols ayant au moins 2600 mètres d'altitude. Au nord-est du Kintchindjinga (Lambutsinga, d'après Jules Remy) se prolonge le faîte de l'Himalaya proprement dit, sur lequel se succèdent le Tchomiomo, le Kintchindjhaou, le Donkiah, enfermant entre leurs sommets des cirques neigeux et de petits bassins lacustres où prennent naissance les plus hautes sources de la Tista. Moins élevé que le Kintchindjinga, le Donkiah est cependant plus large et plus important comme nœud de montagnes dans l'ensemble du système; il se rattache par un chaînon transversal au faîte du Trans-Himalaya, tandis qu'à l'est des monts fort élevés le rejoignent au Tchamalari, dont la pyramide aiguë le dépasse encore en altitude; enfin au sud du Donkiah, une arête, plus haute que celle de Singalilah, et s'élevant sur un socle parsemé de petits lacs, est dominée par des monts escarpés, le Gnariam, le Tchola, le Gipmotchi; elle sépare le Sikkim d'une longue bande de territoire que le Tibet possède en cet endroit sur le versant méridional. Des avant-monts, qui s'abaissent graduellement vers la plaine, mais dont les dernières cimes se dressent encore à 1800 et à 2000 mètres, limitent au sud le long rectangle formé par le haut bassin de la Tista, et le fleuve ne peut s'échapper que par une cluse étroite, celle

[1] Sherwill, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1855, n° VII.

de Sivok-gola. Dans l'intérieur de la grande enceinte de montagnes, comprenant le Sikkim et le district anglais de Dardjiling, des arêtes secondaires, se détachant des principales crêtes et se ramifiant elles-mêmes en contreforts découpés dans tous les sens par les érosions, forment un prodigieux labyrinthe, où l'on ne retrouve que difficilement l'ordonnance primitive des saillies, orientées de l'est à l'ouest, parallèlement à l'axe himalayen.

L'extrême humidité du climat, la fréquence des pluies et des brouillards

N° 42. — LE SIKKIM.



1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

ne permettent pas aux gravisseurs de s'aventurer loin de Dardjiling sur les hautes pentes du Kintchindjinga ou du Kintchindjhaou. Il est très rare que l'on puisse voir l'ensemble des grands sommets se profiler dans un ciel pur. Pendant la mousson d'été, les pluies sont presque incessantes, et même en hiver, lorsque les vents alizés du nord-est dominent dans l'espace et descendent le long des crêtes, un sous-courant humide, venant du golfe du Bengale, reflue vers les vallées du Sikkim. Après les averses, des brouillards semblent s'élever des forêts comme une fumée et rampent sur toutes

les montagnes : fréquemment, les couches de vapeurs qui s'étendent en voile uniforme sur tout le ciel ont plusieurs milliers de mètres d'épaisseur, et les paysages, qui semblent éclairés par les rayons lunaires plus que par la lumière du soleil, prennent un aspect fantastique : on croirait voir, non des montagnes, mais des spectres de montagnes, d'autant plus hauts en apparence que les vapeurs de l'air semblent les éloigner davantage. Dans cette atmosphère humide, à température presque toujours égale, les vents ne soufflent que rarement et avec peu de violence, même sur les hautes croupes; seulement, quand les voiles de nuages se déchirent et que les monts se montrent dans le ciel clair, des foyers locaux de chaleur attirent l'air environnant, et l'on voit alors d'en bas les neiges s'élevant en aigrettes sur les sommets.

Un pays aussi humide que l'est le Sikkim est parmi ceux qui doivent le moins attirer les populations. La marche même y est difficile, à cause de la nature argileuse des roches qui se délayent en boue gluante, et dans la saison des pluies, excepté pendant les très fortes averses, les voyageurs qui traversent les forêts, entre 1200 et 2500 mètres[1], ne peuvent échapper aux morsures d'innombrables sangsues, pareilles à de petits filaments, qui tombent de toutes les feuilles. Les vallées étroites de la Tista et de ses affluents, dans lesquelles s'engouffrent les eaux d'averse, sont de véritables entonnoirs où ne peuvent s'élever les cabanes, de crainte de brusques inondations; les meilleurs sites pour la construction des villages sont les hauts promontoires d'où l'eau s'écoule rapidement dans tous les sens. L'exubérance de la végétation, qui se développe avec une extrême rapidité dans les pluies et dans la brume, oppose aussi un grand obstacle aux travaux de l'homme et même étouffe souvent ses plantes cultivées, qui pour la plupart auraient besoin de longs intervalles de beau temps. La flore tropicale, apportée par les vents du sud, s'élève plus haut sur les monts du Sikkim que dans aucune partie de la Terre située sous la même latitude : on y voit encore des palmiers et des bananiers à 2100 mètres, sur les pentes tournées vers le midi. Les plantes de la zone torride s'entremêlent dans les forêts de Dardjiling à celles de la zone tempérée; des noyers croissent à côté des palmes; des rhododendrons contrastent avec les fougères arborescentes; des orchidées épiphytes s'attachent aux branches de chêne. Les fougères surtout sont représentées par de nombreuses espèces dans cette zone tropicale des montagnes; Hooker en a compté une trentaine sur la seule montagne de Sentchal, au sud-est de Dardjiling. Ces plantes s'empa-

[1] Sherwill, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1853, n° VI.

rent de toutes les éclaircies de la forêt ou les disputent aux touffes de la redoutable « ortie gigantesque » ; à peine un arbre est-il tombé, qu'aussitôt sur son tronc se dressent les hampes gracieuses de la fougère. Au-dessus de la lisière où se mêlent les deux zones, s'étend la grande forêt des arbres feuillus, parmi lesquels dominent le chêne, le magnolia, le châtaignier, le noyer; mais dans cette région c'est à peine si les forêts peuvent fournir un fruit mangeable, à l'exception de la noix : la pomme mûrit à peine; la poire et la pêche se nouent seulement. Les pluies trop abondantes font couler tous les fruits. La phosphorescence des bois est un phénomène très commun dans cette humide région : pendant la saison pluvieuse, une lueur pâle rayonne des forêts[1].

Des pins occupent presque exclusivement les pentes supérieures à la zone qui correspond aux régions tempérées de l'Europe; mais ce ne sont pas ces arbres qui montent le plus haut, quelques saules se voient encore à l'altitude du Mont-Blanc d'Europe. Le rhododendron, l'une des plantes arborescentes que l'on rencontre le plus fréquemment au Sikkim, et qui ne se montre nulle part en variétés plus belles, borde de ses fourrés presque tous les torrents, mais il ne se rapproche pas autant que le saule de la limite des neiges persistantes. Jusque sur les cols élevés qui font communiquer le Sikkim et le Tibet, on trouve d'épais gazons de plantes phanérogames, remplaçant les mousses et les lichens des monts européens; Hooker en recueillit plus de 200 espèces sur le col de Kangra lama (4791 mètres), à l'ouest du Kintchindjhaou; à 5500 mètres, sur le Bhomtso, il en trouva encore dix-huit, et chose curieuse, ces plantes, insensibles au froid, dirait-on, ne sont point protégées par un duvet laineux, comme celles des Alpes d'Europe[2]. Au delà des crêtes de partage commencent les déserts salins du plateau : tandis que sur le versant méridional les forêts s'étendent immédiatement au-dessus des neiges, au nord on ne voit que rochers nus, bleus ou rougeâtres, d'aspect sinistre. Il n'est pas de région plus désolée sur la Terre; cependant les animaux ruminants y vivent en foule, attirés par les plages salines.

La population du Sikkim est presque entièrement tibétaine. Les Leptcha, qui sont les plus nombreux dans le pays, mais qui se perdent peu à peu comme race pure[3], ne diffèrent point de leurs frères les Bod des hauts plateaux, si ce n'est que, sous l'influence du climat pluvieux, les habitants du Sikkim ont une peau singulièrement unie et lustrée; leurs mus-

[1] Hooker, *Himalayan Journals.*
[2] Hooker, ouvrage cité ; — *Mittheilungen von Petermann.* 1861, nº 2
[3] *Bengal Government Selections, Bengal Census,* 1872.

cles, quoique très vigoureux, font à peine une saillie sous l'épiderme[1]. Comparés aux Hindous, toujours réservés, méfiants et polis, les joyeux Leptcha, pleins de confiance et d'abandon, paraissent aux Anglais les plus aimables compagnons de voyage; la flûte est leur instrument favori, et ils en jouent avec beaucoup de douceur et un charme singulier; ils n'ont dans leurs idiomes, bien différents à cet égard de toutes les langues de l'Inde, aucune expression injurieuse[2]. Les dialectes des diverses tribus du Sikkim diffèrent entre eux, mais se rattachent également à la souche tibétaine; de même les mœurs et la religion sont celles des Bod de la vallée du Tsangbo. La formule sacrée, *Om mani padmi houm*, résonne dans tous les villages du Sikkim, comme sur l'autre versant de l'Himalaya, et se grave sur les pierres, au bord des sentiers. Une vingtaine de lamaseries s'élèvent aussi dans les plus beaux sites de la contrée, et les jeunes gens, fuyant l'oppression des radjahs, entrent dans les ordres pour jouir tranquillement de l'existence, sans avoir à payer d'impôt ni à fournir de corvées : environ 800 individus habitent ces couvents. L'un des monastères les plus célèbres du Sikkim est celui de Pemiongtchi, situé à 2100 mètres environ, au sommet d'une terrasse d'où l'on voit au-dessus de sa tête la masse puissante du Kintchindjinga, et à ses pieds la vallée du Grand Randjit, affluent de la Tista; là s'élevait autrefois un chef-lieu du Sikkim[3]. La résidence actuelle du radjah, Tamloung, est située dans la partie orientale de la contrée, sur un escarpement de 1636 mètres d'altitude, que contourne un tributaire de la Tista. Cette capitale est partiellement abandonnée pendant la saison des pluies, le radjah se réfugiant alors avec les principaux dignitaires sur le territoire chinois, dans la vallée tibétaine de Tchoumbi, qui s'ouvre à l'est, abritée des averses par une chaîne de montagnes.

Dardjiling, le chef-lieu du district que les Anglais ont détaché de l'ancien état du Sikkim, moyennant une rente de 7500 francs, a pris une importance exceptionnelle comme capitale temporaire de la province de Calcutta. Fondée en 1835, lors de la cession du territoire à la Compagnie des Indes, la ville, dont le nom tibétain signifie « Saint Lieu », est située sur l'étroite arête d'une montagne en croissant, de 2000 à 2250 mètres d'altitude, d'où l'on aperçoit, à 1800 mètres plus bas, au-dessous de pentes boisées, la gorge par laquelle s'enfuient les eaux du Grand Randjit. Dardjiling, comme toutes les autres « villes de santé » de l'Himalaya, est flanquée de casernes et de batteries de canon, mais son aspect général est

[1] Hooker, ouvrage cité; — Hermann von Schlagintweit, ouvrage cité.
[2] Hooker; — Campbell; — Sherwill; — *The Indian Alps, by a Lady Pioneer.*
[3] Jules Rémy, *Pèlerinage d'un curieux au monastère bouddhique de Pemmiantsi.*

celui d'un groupe de palais et de villas. Comparée à Simla et aux autres villes anglaises de l'Himalaya occidental, elle a de grands désavantages à cause de son climat trop humide; mais aux heures matinales, avant que les nuages n'aient caché le ciel pour déverser les pluies journalières, on

N° 43. — DARDJILING.



1 : 295 000

0 — 10 kil.

jouit souvent à Dardjiling du panorama merveilleux de l'Himalaya, depuis la pointe vaguement entrevue du Gaourisankar jusqu'aux massifs puissants du Donkiah et du Tchamalari; au centre, le Kintchindjinga, dressant deux cimes égales en apparence, semble être le point de convergence de toutes les arêtes; toujours, quand le temps est clair, il est surmonté comme un volcan d'une aigrette de nuées qui se replie vers l'est, au

souffle du contre-alizé[1]. Au sud, se profilant sur les plaines vaporeuses du Gange, se montre la croupe boisée du Sentchal.

Centre de la domination anglaise dans l'Himalaya, et jouissant en outre d'une position géographique remarquable, au sommet de l'angle de séparation entre les affluents du Gange et ceux du Brahmapoutra, Dardjiling ne pouvait manquer de devenir un marché très actif comme intermédiaire entre Hindous et Tibétains. Le Sikkim expédie par ses torrents beaucoup de bois de construction dans le district de Dardjiling; le Tibet envoie dans la ville même des laines et des cornes; le Nepal fournit surtout des animaux en échange des marchandises d'origine anglaise[2]. Mais les frontières tibétaines sont si bien gardées, que le Sikkim ne peut vendre à Lassa aucune partie de la récolte annuelle de thé qui se fait depuis l'année 1856 dans les plantations du Dardjiling[3]. Les cinchonas ont été aussi introduits dans le district; en 1875, on a pu écorcer les arbres pour la première fois et en fabriquer de la quinine. Les planteurs ont également tenté dans les forêts voisines la culture de l'ipecacuanha, celle des cardamomes, et un jardin d'essai leur fournit d'autres plantes tropicales du Nouveau Monde; en outre, des mines de houille et des gisements de fer et de cuivre sont pour la ville anglaise des ressources en réserve, que les progrès de l'industrie locale permettront d'exploiter. Déjà Dardjiling, la première parmi toutes les stations himalayennes, a l'avantage de communiquer avec le réseau des chemins de fer hindous. Une voie ferrée ordinaire amène les voyageurs à Pounkabarri, au pied des montagnes, et de là une ligne de rails, à fortes rampes de 4 et même 5 centimètres par mètre, et à brusques détours de 21 à 22 mètres, s'élève de crête en crête jusqu'à la hauteur de 2225 mètres, au sommet que couronne la cité nouvelle. Au delà, des routes nombreuses, parcourant les plantations d'arbres à thé et de cinchonas, serpentent sur les flancs des monts et vont aboutir aux villages du Sikkim. Le voyageur hongrois Csoma de Körös, qui a tant fait pour la connaissance de la langue tibétaine, fut enseveli à Dardjiling.

Dardjiling possède, comme Simla, sa « grande route du Tibet ». Le chemin descend à l'est dans la vallée de la Tista, traverse le fleuve sur un beau pont suspendu et monte par les crêtes dans la direction du nord-est

[1] *The Indian Alps by a Lady Pioneer*, — Kuntze, *Aus allen Welttheilen*, 1881.

[2]

Exportation de Dardjiling au Sikkim en 1877.	354 100 francs.
Importation du Sikkim à Dardjiling.	2 006 625 »
Ensemble de commerce en 1877.	2 360 725 francs

[3] Plantations d'arbres à thé dans le district de Dardjiling en 1875 : 121.
Production annuelle : 2 000 000 kilogrammes de feuilles.

vers le col de Djaïlap (Jyelap), au nord du Gipmotchi. Cette brèche, relativement facile, puisqu'elle a seulement 3960 mètres d'élévation, donne accès dans la vallée tibétaine de Tchoumbi, mais cette vallée est, comme le Sikkim, une de celles qui appartiennent au versant hindou de l'Himalaya, et probablement les Chinois ne se décideront pas de longtemps à continuer la route anglaise sur leur territoire par-dessus les crêtes de l'Himalaya et du Trans-Himalaya. D'ailleurs, c'est là que s'ouvre l'une des voies les plus faciles entre les deux versants, celle que suivirent au siècle dernier et au commencement de celui-ci, les envoyés anglais à la cour du Tibet, Bogle, Turner et Manning.

Privé maintenant de ses dix-huit doar s'ouvrant sur les plaines du Bengale et de l'Assam, le Bhoutan, ou plutôt le Bhout-ant, c'est-à-dire l'extrémité du pays de Bhout ou Bhot[1], ne comprend plus que d'étroites vallées de montagnes, séparées les unes des autres par des arêtes élevées, que franchissent des sentiers difficiles. La vallée la plus occidentale, celle de la Toursa, limitée au nord par le territoire tibétain du Tchoumbi, est même presque complètement isolée du reste du Bhoutan et ne lui appartient politiquement que par la complaisance des Anglais. La première vallée entièrement bhoutanaise est celle du Tchin-tchou, qui prend son origine sur les flancs du Tchamalari : c'est dans cette vallée que se trouve la capitale. Le Sankos, torrent parallèle au Tchin-tchou, est aussi alimenté par les neiges de l'Himalaya, et l'un des monts qui dominent cette partie du faîte, encore inexplorée, si ce n'est par les instruments des ingénieurs topographes, dépasse même en hauteur la pyramide du Tchamalari. Mais à l'est le rempart de l'Himalaya est percé, comme en tant d'autres endroits, par une vallée d'érosion, qu'emprunte la rivière Manas, née dans la large dépression qui sépare les deux rangées principales du système himalayen.

Les Bhoutia appartiennent à la même race que les Tibétains, et le nom qu'ils portent provient de la même racine que celui des Bod du plateau et des Bhotia du versant méridional, dans le Nepal et le Koumaon ; on leur donne aussi l'appellation générale de Lo. Ils sont petits, mais robustes, et pourraient être considérés comme l'une des belles races de l'Inde, si la proportion des goîtreux n'était pas très forte parmi eux. Les Bhoutia semblent être aussi parmi les plus opprimés ; rien ne leur appartient et leur sort dépend du caprice des seigneurs ou des moines qui les gou-

[1] Latham, *Descriptive Ethnology* ; — Dalton, *Ethnology of Bengal*.

vernent. Les envoyés anglais qui ont visité leur pays décrivent la situation des Bhoutanais comme des plus misérables; la terre n'est pas à eux et l'État hérite de toutes leurs acquisitions; ils ne gardent de leur récolte que la part strictement nécessaire pour se procurer quelques feuilles de bétel et ne pas mourir de faim; le reste est pris par les gouverneurs, qui ne reçoivent aucun traitement, mais auxquels sont attribués des droits de prélèvement sur l'impôt. Afin de jouir en paix du produit de leur travail, des milliers de Bhoutia émigrent chaque année dans les provinces de l'empire indien et surtout dans le Sikkim britannique, où on les considère en général comme très inférieurs aux Leptcha pour la gaieté, la franchise, l'amour du travail.

Il n'est pas étonnant que sous un pareil régime le pays se soit appauvri. Le commerce, qui est un monopole du gouvernement, est resté sans importance ou même a diminué[1], quoique le Bhoutan ait de grandes richesses naturelles et possède une excellente race de chevaux, ponies charmants et d'une singulière force de résistance. Quand ils n'ont point à craindre d'être dépouillés du fruit de leur travail, les Bhoutanais sont industrieux; ils cultivent avec soin les terrasses étagées sur les flancs des collines, tissent de solides étoffes, fabriquent d'élégants objets en fer et en cuivre, transforment l'écorce du *diah* ou *daphne papyrifera* en papier et même en une espèce de satin, sculptent le bois avec goût, construisent des chalets spacieux et commodes, qui ressemblent assez à ceux des Alpes suisses. Dans plusieurs villes s'élèvent de riches pagodes d'architecture chinoise. Un pont de chaînes que Turner vit à Tchouka, sur le Tchin-tchou, lui parut une œuvre admirable, et de longues années se passèrent avant que l'Europe pût en offrir de pareille; les Bhoutanais attribuent eux-mêmes ce monument à la main d'un dieu[2].

Le gouvernement du pays a pour modèle celui du Tibet, si ce n'est que les ministres chinois, vrais dépositaires du pouvoir dans le Bod-youl, n'ont point fait leur apparition dans le Bhoutan. Le souverain en titre, sorte de grand lama, a reçu le nom de *tchoigyal*, en sanscrit *dharmaradjah*, c'est-à-dire « roi de la Loi ». A la mort de ce bouddha, le conseil des *lenehen* ou ministres cherche pendant un an ou deux à trouver l'enfant dans lequel le dieu a daigné s'incarner et le trouve généralement dans la famille de l'un des grands dignitaires du pays. A côté du souverain spiri-

[1] Mouvement commercial entre le Bhoutan et l'Inde anglaise en 1877 : 785 000 francs.

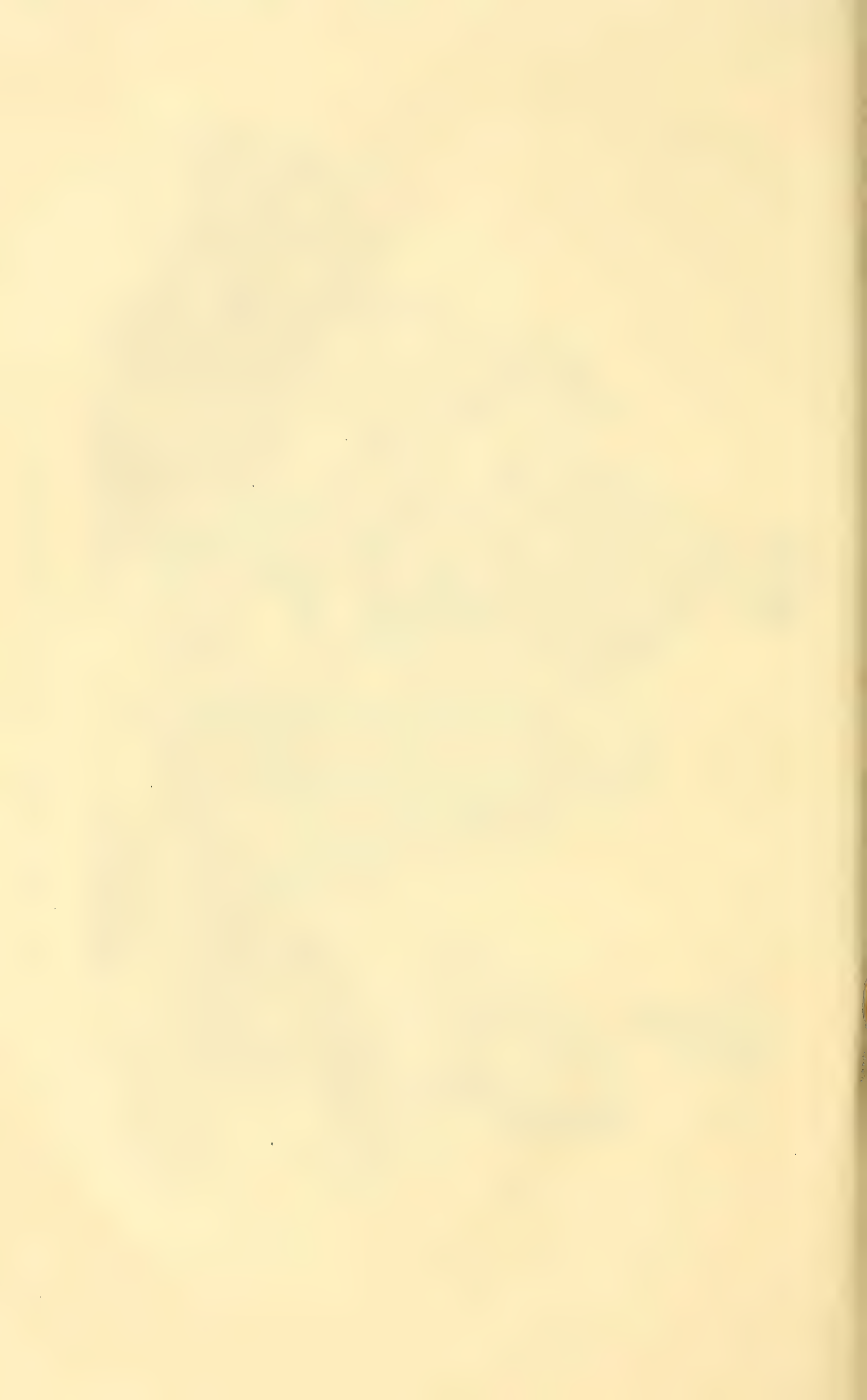
Importation	260 000 francs;
Exportation.	525 000 »

[2] Samuel Turner, *Account of an Embassy to the Court of the Teshoo-Lama.*



TYPES ET COSTUMES. — HOMMES ET FEMMES BHOUTIA OU BHOUTANAIS

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



tuel, règne un autre radjah, le *deb*, qui est aussi nommé par le conseil des ministres, ou plutôt par le parti qui dispose alors du pouvoir ; en principe, l'autorité du deb ne devrait durer que trois années, mais il peut toujours se maintenir sur le trône s'il jouit de la faveur des grands. Les deux principaux gouverneurs ou *penlo* sont ceux du Bhoutan occidental et du Bhoutan oriental, qui résident respectivement dans les villes de Paro et de Tongso[1].

La capitale du Bhoutan est la ville de Tasisoudon (Tasitcho song), située dans un cirque de montagnes, au bord du Tchin-tchou. La résidence d'hiver du radjah temporel, Panakha ou Pounakha, se trouve à l'est dans une autre vallée, déjà très basse (530 mètres), quoique dans le cœur des montagnes. Le palais est entouré de manguiers et d'orangers : on pourrait se croire dans les plaines du Bengale, si l'on ne voyait au nord se dresser les escarpements des monts neigeux. Paro est située dans un autre val, à l'ouest de Tasisoudon. Quant au chef-lieu de la province orientale, Tongso, ce n'est qu'un hameau communiquant avec les campagnes de l'Assam par le col de Roudou (3668 mètres), souvent obstrué de neiges.

Le pouvoir du « roi de la Loi » ne s'étend pas à l'est au delà du bassin du Manas, et même quelques affluents orientaux de cette rivière n'appartiennent pas à sa juridiction. Entre l'État qui reconnaît officiellement son pouvoir et les tribus indépendantes de l'Himalaya oriental, s'interposent les domaines de lamas radjahs ou « prêtres rois » qui se disent les vassaux du dalaï lama, mais qui sont en réalité souverains, grâce à leur éloignement de Lassa et à la difficulté des communications par-dessus les crêtes himalayennes ; ils se font même parfois la guerre et, suivant le résultat des batailles, changent les limites de leurs possessions, sans avoir à en aviser leur suzerain[2]. Malgré ces rivalités entre petits potentats, le pays des Khanpo Bhot, c'est-à-dire des Bhot « abbatiaux », est assez important comme voie de commerce entre le Tibet et l'Assam. Toute la zone orientale de l'Himalaya, peuplée par des sauvages, étant interdite aux caravanes, celles-ci sont forcées de suivre la lisière de ce territoire par la ville de Tovang. Au nord de ce lieu de marché, situé à 3133 mètres, presque tout le pays dépend du monastère tibétain de Tchona-djong, tandis qu'au sud les vallées appartiennent aux lamas de Tovang, jusqu'à la frontière anglaise ; jadis même, une partie des districts annexés maintenant à l'empire indien était sous le régime des moines. Par ordre du Keto ou conseil directeur du couvent, les caravanes tibétaines doivent s'arrêter à Tchona-

[1] Ashley Eden ; — Ware Edgar ; — Boileau Pemberton, *Official Records*.
[2] Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien*.

djong, et ce sont des gens du pays qui transportent les denrées dans l'Assam, en payant les droits au monastère. Cette route du Tibet, qui côtoie de grands lacs, franchit des cols de 4000 à 5000 mètres[1].

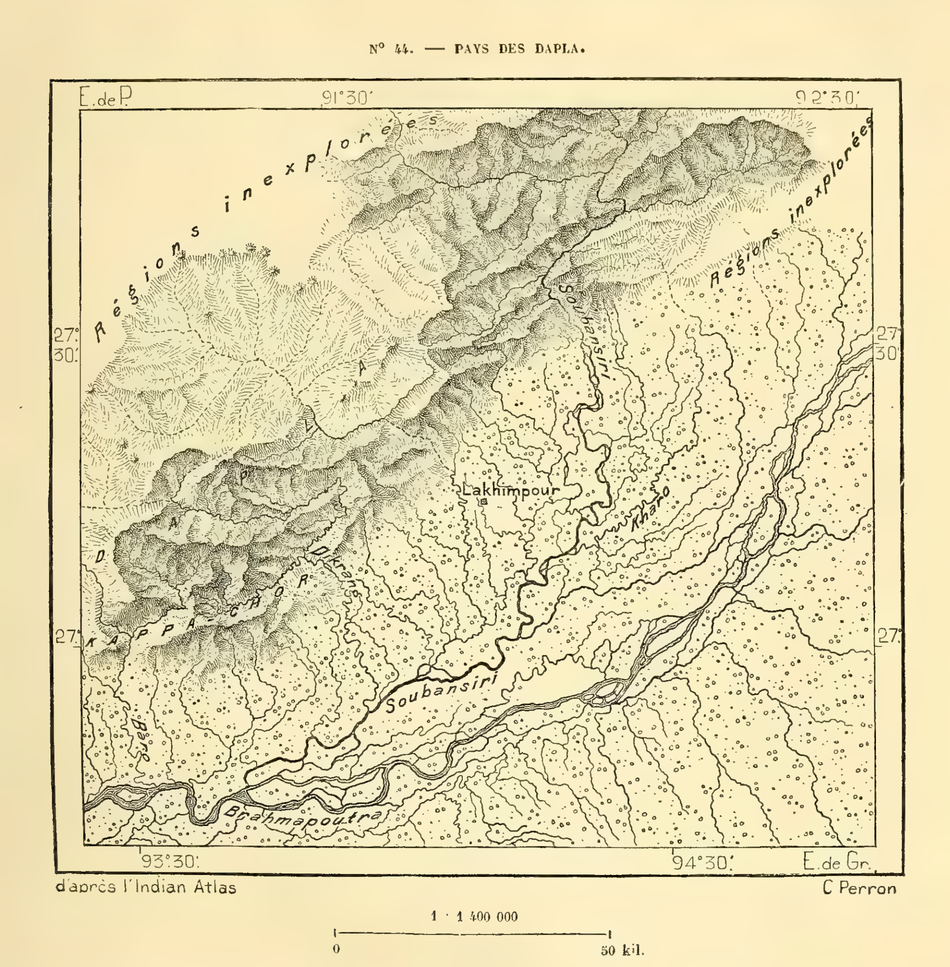
Le poste militaire de Devangiri, conquis par les Anglais, est situé à 450 mètres d'altitude, sur un dernier contrefort de la montagne de Tasgong (4200 mètres) et surveille à la fois les populations du Bhoutan oriental et les Bhot abbatiaux ; on y tient annuellement l'une des plus grandes foires de l'Assam. A l'autre extrémité du Bhoutan, l'ancienne forteresse de Buxa, bâtie sur une plate-forme de rochers aplanie par le travail humain, a le même rôle de surveillance à l'égard des Bhoutia occidentaux. C'est dans le voisinage de ces forts, sur les pentes des *doar*, qu'il a été souvent question de diriger un mouvement de colonisation européenne par la concession de terres et la remise d'impôts ; mais jusqu'à maintenant ces entreprises sont restées à l'état de projets. Dans la région du teraï qui borde ces doar, de vastes territoires appartenaient jadis à des propriétaires différents suivant les saisons : de juillet en novembre, pendant les chaleurs, ils étaient occupés par les Assamais et les Metch ; le reste de l'année, ils devenaient la propriété des Bhoutanais.

A l'est des petits États aux frontières changeantes que gouvernent les abbés bouddhistes, le territoire se partage, on le sait, entre diverses tribus qui n'ont encore laissé pénétrer chez elles ni le Chinois, ni l'Hindou, ni l'Anglais, mais qui, retenues par la crainte de perdre les subsides que leur paye le gouvernement britannique, ne font plus d'incursions de pillage dans les campagnes riveraines du Brahmapoutra. Les Akha, qui occupent, au nombre d'un million d'individus, la partie occidentale de ce territoire, se désignent eux-mêmes par l'appellation de Hrousso ; ils ne méritent plus les noms que l'on avait donnés à leurs tribus : Hazari-khoa ou « Mangeurs de Mille Foyers » et Kappatchor ou « Voleurs de coton ». Un des clans a même accepté du gouvernement de l'Assam la concession de terrains situés dans la plaine et des rites hindous remplacent peu à peu ses anciennes pratiques du fétichisme. Naguère les Akha ne savaient même pas cultiver le sol et n'avaient d'autre industrie que l'élève des troupeaux : pourtant, comme la plupart des sauvages de l'Inde, ils s'abstiennent de boire du lait, boisson qui les dégoûte[2]. D'après Hesselmeyer, leur idiome ressemble à ce-

[1] Naïn-singh, *Journal of the Geographical Society of London*, 1877.
[2] Dalton, *Ethnology of Bengal*

lui des Chan et des habitants du Manipour : cette dernière contrée serait leur lieu d'origine. Au nord des Akha, les vallées sont occupées par les Midji, dont on ne connaît guère que le nom[1]. A l'est vivent les diverses tribus que les gens de la plaine appellent Dapla ou Daffla, mais qui se donnent à eux-mêmes le nom de Banghni, c'est-à-dire « Hommes ».

N° 44. — PAYS DES DAPLA.



C'étaient autrefois les plus redoutés des pillards, mais ils sont divisés en une multitude de peuplades qui n'ont pas su offrir de résistance collective aux planteurs, soutenus par les soldats anglais. En 1872, le nombre des chefs, indépendants les uns des autres, auxquels le gouvernement servait une rançon en dédommagement de leur droit de pillage, n'était pas moindre de 258; il est vrai que chacun d'eux ne touchait guère plus d'une livre sterling par an. De même que les Akha, les Dapla fournissent main-

[1] Hesselmeyer, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1868, part. II, n° IV.

tenant aux planteurs de l'Assam un nombre croissant de travailleurs et se laissent pénétrer peu à peu par les idées de leurs voisins d'origine hindoue. Comme leurs voisins du Tibet, ils admettent toutes les formes de mariages, aussi bien la polyandrie, usuelle chez les pauvres, que la polygamie, pratiquée d'ordinaire par les riches[1].

Les Padam ou Pagdam, désignés par les Assamais sous le nom général d'Abor ou Abar, c'est-à-dire « Sauvages », peuplent, avec les Miri, les vallées que parcourent le Dihong et le Dibong, dans l'Himalaya oriental. Appartenant au même groupe ethnique, d'origine tibétaine, que les Dapla et les Akha, et parlant des dialectes analogues, ils ont mieux conservé leur indépendance, mais ils acceptent aussi de leurs puissants voisins des cadeaux annuels, gages de leur soumission. En 1855, lorsque le missionnaire Krick pénétra dans leur contrée, ils ne l'admirent qu'après l'avoir couvert de feuillage, comme pour le transformer en homme des forêts, et après l'avoir fait passer sous une arcade hérissée d'arcs et de flèches. Dans leur voisinage vivent les Miri, c'est-à-dire les « Intermédiaires », car ils s'emploient en effet aux échanges entre les gens de la plaine et ceux de la montagne. Les Padam se disent les frères aînés des Miri et se croient spécialement privilégiés parmi les tribus. Ils sont en effet plus heureux, grâce à leur indépendance. Ils ne reconnaissent point de maîtres politiques. Tous les hommes font de droit partie de l'assemblée communale, qui se réunit chaque soir et traite de toutes les questions intéressant la grande famille; le conseil des élus n'a qu'à promulguer les décisions prises par l'ensemble des citoyens. Mais la discipline volontaire est complète. Après le conseil, des jeunes gens parcourent le village en criant l'ordre du jour pour le lendemain et tous s'y conforment, qu'il s'agisse d'aller à la chasse ou à la pêche, de travailler aux champs ou de célébrer quelque fête. Dans les grandes circonstances, on nomme des délégués, qui se réunissent dans le village de Bor-Abor, — d'après lequel on désigne quelquefois l'ensemble de la tribu, — mais le résultat de la délibération n'est valable qu'après avoir été ratifié par les communes. Les villages sont d'une grande propreté, la maison de ville, où couchent les jeunes hommes non mariés, et qui sert d'ouvroir pendant les jours de pluie, est parfaitement tenue, les chemins sont bordés d'arbres fruitiers, les ponts de rotin sont élégants et bien amarrés, les cultures pourraient servir de modèles à celles des planteurs de l'Assam. Les Abor ont des prêtres, mais ceux-ci ne sont point héréditaires; on les choisit parmi les vieillards dont les prédictions

[1] Robinson, même recueil, 1851, n° II ; — Dalton, *Ethnology of Bengal.*

ont été le plus souvent justifiées par l'évènement et qui ont su guérir des malades, « forcé les démons à rendre aux malades l'âme qu'ils enlevaient déjà. » Les Padam se tatouent et la croix est l'ornement principal dont ils marquent leur front et leur nez. Les femmes ont le même signe sur les lèvres et les mollets; elles ont aussi des colliers, des bracelets et de lourds pendants en fer, qui, après avoir allongé le lobe de l'oreille, reposent sur leurs épaules. C'est du Tibet que viennent ces objets, de même que les cuirasses des hommes et leurs casques de métal, ornés d'un bec d'oiseau ou des défenses croisées du sanglier[1].

La région la plus inexplorée des montagnes où naissent les eaux du Dibong et du Brahmakound est habitée par les Michmi, que Dalton croit les frères de race des Miaotze chinois, et dont une tribu ressemble d'une manière étonnante, par les traits, la forme du corps, le développement des mollets, aux Japonais de basse classe dans tout le centre de la grande île[2]. Ceux avec lesquels les Anglais de l'Assam sont en relations sont de très habiles commerçants et portent aux marchés de la plaine du musc, de l'aconit, diverses drogues médicinales et même des étoffes solides qu'ils tissent des fibres de l'ortie. La plupart des Michmi ont le teint jaunâtre et la figure plate; cependant on remarque chez plusieurs d'entre eux des traits presque aryens, ce qu'ils expliquent eux-mêmes par les croisements avec les pèlerins hindous qui viennent annuellement au Brahmakound; ils sont vêtus d'une espèce de sac qui leur tombe jusqu'aux genoux. La religion des Michmi n'est autre que l'art de la sorcellerie et des conjurations; leurs prêtres, comme les chamanes des Toungouses, savent chasser les diables et guérir les maladies par leurs contorsions, leurs danses, leurs roulements de tambour. Les Michmi sont polygames et l'orgueil des chefs consiste à se procurer beaucoup de femmes, dont le prix varie singulièrement, d'un porc à vingt bœufs. Après les épouses, la principale richesse du Michmi est le bétail; ils apprécient surtout l'espèce de bœuf appelée mithoun (*bos frontalis*), qui vit presque sauvage, mais qui ne manque jamais d'accourir à la voix du maître quand celui-ci lui offre à lécher un peu de sel. Les énormes maisons, dont chacune renferme une population de cent Michmi ou davantage, sont ornées à l'intérieur des cornes du mithoun et de trophées des animaux tués à la chasse. Le mot « tête » s'emploie chez les Michmi pour tous les objets d'échange[3]. La cause en est-elle aux chasses à l'homme qu'ils faisaient autrefois?

[1] Krick, *Relation d'un voyage au Thibet.*
[2] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites.*
[3] Cooper, *New routes for Commerce.*

Mais les seules peuplades michmi que l'on connaisse sont celles qui habitent dans le voisinage des plaines. Celles de l'intérieur ne sont connues que de nom, et si l'on en croit les récits des marchands, bien des années se passeront encore avant que des routes pénètrent dans le territoire de ces sauvages. L'une d'elles, riveraine du Dihong, ne pourrait être visitée, dit-on, que par un chemin passant sur une corniche de rocher, qu'interrompt dans un endroit une surface lisse percée de trous pour les mains et les pieds des voyageurs[1]. La géographie de ces contrées sera d'autant plus difficile à élucider, que les villages n'ont point de noms ; ils sont désignés d'après ceux des chefs de clan[2].

V

INDE MAHOMÉTANE

LES CINQ FLEUVES, L'INDUS ET LE DÉSERT,

PANDJAB, DERADJAT, BAHAWALPOUR, RADJPOUTANA OCCIDENTAL, SIND ET CATCH.

Toute la contrée de forme quadrangulaire comprise entre l'Himalaya kachmirien, le rebord des plateaux afghan et baloutche, la mer et les monts du Radjpoutana est une région naturelle parfaitement distincte du reste de l'Inde. Jadis golfe de la mer, ainsi qu'en témoignent les fossiles d'eau salée recueillis çà et là, le Pandjab et le Sind sont arrosés maintenant par des rivières issues des mêmes monts neigeux et s'unissant en un même bassin fluvial. A l'est du bas Indus, tout le territoire, actuellement presque sans eau, qui s'étend jusqu'au mont Abou et aux Aravali, fut aussi parcouru par ces rivières, et l'on voit encore les traces des anciens lits, petits lacs serpentins ou marécages, bordés de dunes. La rivière Louni, qui descend vers le Rann de Catch, parallèlement à l'Indus, se reliait autrefois au réseau des courants himalayens. Dans ce pays de grandes chaleurs estivales, toutes les cultures, et par conséquent les agglomérations humaines, dépendent de la distribution des eaux. Qu'une rivière se dessèche ou se déplace, et les populations sont condamnées à s'expatrier ou à périr, bien plus sûrement que si une armée de massacreurs avait envahi la contrée. C'est ainsi que presque tous les habitants du nord-ouest de l'Hindoustan ont dû se grouper dans le territoire des Cinq Rivières et le long du fleuve Indus, jusqu'à la mer; seulement de faibles colonies se sont

[1] Dalton, *Ethnology of Bengal.*

[2] Cooper, *New routes for Commerce.*

établies à l'est le long des canaux et dans les fonds humides. Au plus une moitié du pays est habitée, et quoique certaines parties du Pandjab soient couvertes de villes, la densité générale des populations est beaucoup moindre dans l'ensemble de la contrée que dans le reste de l'Inde. Un désert sépare de la Péninsule le bassin de l'Indus; les deux régions ne sont rattachées l'une à l'autre commercialement et politiquement que par la zone de cultures longeant la base de l'Himalaya, entre le bassin du Gange et le Pandjab[1]. On comprend combien grande, au point de vue stratégique, est l'importance de cette lisière qui rattache à l'empire anglo-indien la région presque extérieure du bassin fluvial dont le nom est pourtant devenu celui de toutes les Indes. Par leur position même, les provinces nord-occidentales que parcourt le Sind ont été la partie vulnérable de l'Hindoustan et leurs destinées politiques ont fréquemment changé. La brèche qu'offre la vallée du Kophen ou rivière de Caboul a souvent permis aux conquérants de pénétrer dans l'Inde. C'est par là que vinrent les Aryas eux-mêmes, repoussés peu à peu vers l'est par le flot des immigrations nouvelles. Des plateaux de l'ouest descendirent les envahisseurs persans, puis les Grecs d'Alexandre, les Arabes, les Turks du Grand-Mongol, les Afghans, et c'est du même côté que regardent sans cesse les populations de l'Inde, se demandant si les Russes ne se préparent pas à descendre à leur tour.

Le nom de Pandjab, — en sanscrit Pandchanada — ou « Cinq Rivières », ayant succédé à l'ancienne appellation de Sapta Sindhavah ou « Sept cours d'eau », prouve que l'hydrographie de la plaine nord-occidentale de l'Inde a changé pendant les temps historiques. Des rivières se sont desséchées, « perdues, » suivant l'expression populaire; de vastes territoires, jadis populeux, se sont changés en déserts; des dunes de sable, poussées par le vent, ont englouti mainte cité dont on retrouve maintenant les édifices. Le climat est devenu probablement plus sec et par conséquent le sol plus aride. Il est vrai qu'à l'époque où les premiers Aryas habitaient les campagnes arrosées par les « sept » rivières, ils avaient à souffrir fréquemment de

[1] Superficie et population des bassins de l'Indus et du Louni et des îles de Catch :

	Superficie en kil. carrés.	Population en 1872.	Population kilométrique.
Pandjab (sans Delhi)	257 347	15 695 075 hab.	61 hab.
États tributaires de la plaine (Sirhind, Kapourtala, Bahawalpour	61 309	2 952 100 »	48 »
Radjpoutana occidental (Marwar et Bikanir)	199 285	6 885 000 »	36 »
Sind, Khairpour et Catch	160 356	2 810 070 »	18 »
Ensemble	678 297	28 342 245 hab.	40 hab.
Population probable en 1882		30 000 000 hab.	44 hab.

sécheresses prolongées, et ne cessaient d'invoquer Indra, le suppliant de « verser la pluie pour le sacrificateur » ; mais l'espace désert ou « pays de la mort » était moins étendu, et les régions fécondées par les eaux courantes occupaient une superficie plus considérable. L'assèchement graduel des lacs de l'Himalaya, dont la plupart se sont transformés en nappes salines, témoigne d'un changement de climat qui devait se faire sentir aussi dans les plaines ; en même temps que l'apport des neiges diminuait sur les cimes, les pluies s'amoindrissaient dans les campagnes basses.

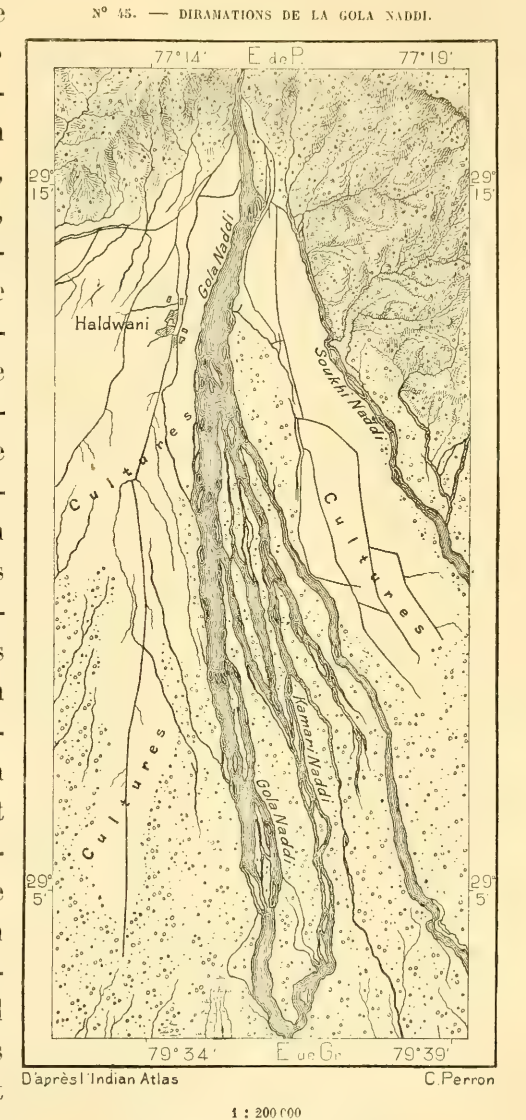
L'hydrographie du Pandjab a dû changer aussi par l'effet naturel du va-et-vient des torrents, qui, au sortir des « portes » himalayennes, ont à chercher leur pente sur un sol presque uni : une grève de cailloux cédant sur un point ou sur un autre, un tronc d'arbre qu'emporte le courant, suffisent pour que le lit se déplace ; le cours d'eau prend une direction nouvelle et parfois vers un autre bassin. La plaine de partage, d'environ 250 mètres d'altitude, qui sépare le cours du Satledj de celui de la Djamna, est parfaitement horizontale en apparence et s'élève en effet si peu, que le seuil intermédiaire, situé à 144 kilomètres à l'ouest de la Djamna, est de 20 mètres seulement au-dessus des eaux moyennes de ce fleuve. La plupart des rivières qui descendent de l'avant-chaîne de l'Himalaya sont tellement de niveau les unes avec les autres et avec la plaine, qu'elles se rejoignent par des canaux naturels et artificiels, formant tout un réseau liquide pendant les mois d'inondation : elles ramifient leurs bras comme les branches d'un éventail, formant au milieu des cultures et des forêts de la plaine une sorte de delta qui va se perdre non dans l'Océan, mais dans le désert ; on peut donner en exemple de ce phénomène de divagations la Gola naddi, la rivière où coule le trop-plein des lacs du Koumaon. Il semble probable que la Djamna, actuellement le grand affluent du Gange, se dirigeait autrefois vers l'Indus, fertilisant les contrées du Radjpoutana occidental, désertes de nos jours. D'autre part, la rivière Sarasvati, qui va se perdre maintenant dans les sables, entre la Djamna et le Satledj, est énumérée dans le Maha-Bharata comme l'un des affluents du Gange[1].

Le faible ouadi qui reste actuellement de la Sarasvati ou Sarsouti semble bien peu mériter les chants que lui adressèrent les anciens poètes aryens. Née dans les avants-monts de l'Himalaya, elle n'apporte guère dans la plaine, sur le seuil qui sépare la Djamna du Satledj, que des eaux de pluie, abondantes seulement après les averses ; mais d'ordinaire le flot, détourné

[1] *Adi Parva*, distique 6455.

à droite et à gauche dans les canaux d'irrigation, est bientôt tari; il faut même le retenir par des barrages pour que les pèlerins puissent venir s'y laver de leurs péchés[1]; un étang d'eau boueuse a remplacé le large confluent des « Sept Sarasvati » dont parle le Maha-Bharata. La Sarasvati ne peut plus rejoindre un cours d'eau parallèle, le Ghaggar, avec lequel elle coulait autrefois, soit à l'Indus [2], soit même directement à la mer, vers le Rann de Catch. La disparition de la Sarasvati dut s'accomplir à une époque déjà très éloignée de nous, puisque les poèmes hindous parlent de cet évènement, et que mille légendes locales se rattachent à la fuite de la déesse. En aval des dernières mares où l'eau de la Sarasvati se montre encore dans les sables, on retrouve de distance en distance, bordée de villages abandonnés et de digues effondrées, la large fosse dans laquelle serpentait autrefois son courant; les ingénieurs topographes l'ont reconnue jusque dans le Bahawalpour, à 300 kilomètres au delà de Bhatner, le bourg le plus méridional qu'elle atteigne dans la période des crues. Sans doute les Aryas, vivant sur les bords de la Saravasti, donnèrent une importance exceptionnelle à ce cours d'eau qui leur servit longtemps de frontière; mais, si désireux qu'ils fussent de célébrer le courant sacré, ils n'eussent pu le décrire comme ils l'ont fait, s'il n'avait été réellement un fleuve considérable. Le

N° 45. — DIRAMATIONS DE LA GOLA NADDI.



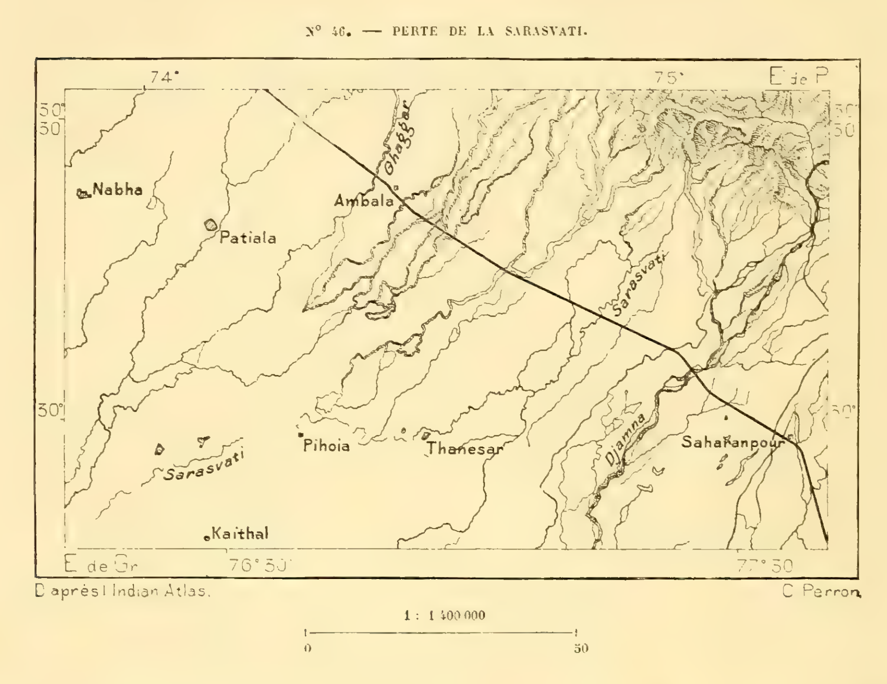
1 : 200 000

0 — 5 kil.

[1] Login, *Quarterly Journal of the Geographical Society*, may 1, 1872.
[2] Vivien de Saint-Martin, *Géographie du Véda*.

nom même qu'ils lui avaient donné : « Rivière aux Eaux abondantes, » finit par s'appliquer à la mer. Le Rig Veda dépeint la Sarasvati comme « la plus belle, la plus aimable, la plus honorée parmi les sept sœurs » : elle est « plus rapide qu'un char », et « protège les siens comme un mur de fer »[1] ; c'est un courant immense, perçant les monts et dépassant tous les autres fleuves de ses vagues retentissantes[2]. Certes, on ne saurait expliquer le contraste entre la paresseuse rivière actuelle et le torrent impétueux d'autrefois par le creusement de canaux emportant les eaux de la

N° 46. — PERTE DE LA SARASVATI.



Sarasvati dans les campagnes riveraines, car les autres rivières subviennent dans la même proportion à l'arrosement des campagnes. De même, on ne peut arguer d'un changement de climat ou du déboisement des montagnes pour expliquer l'appauvrissement de la Sarasvati, puisque les mêmes causes se sont fait sentir dans tout le bassin de l'Indus. Il faudrait admettre que la Sarasvati actuelle n'est pas celle des poètes hindous, ce qui ne s'accorde nullement avec l'ensemble de la géographie du Véda, ou bien voir dans la perte de la puissante rivière l'effet d'un de ces déplacements comme il s'en est produit si fréquemment aux « portes » de l'Himalaya. De même que la Tista, au lieu de couler vers le Brahmapoutra, descendait au-

[1] *Rig Veda,* trad. Langlois, tome III.
[2] Langlois ; — Vivien de Saint-Martin ; — Zimmer, *Altindisches Leben.*

trefois vers le Gange, de même le Satledj, ou l'un de ses bras, n'allait pas rejoindre directement l'Indus et ne s'unissait point au Bias : coulant plus au sud, il recevait dans son cours le Ghaggar et la Sarasvati. C'est lui probablement qui remplissait ce large lit sans eau qui se voit maintenant dans le désert et continuait ainsi la rivière « sainte » [1]. D'après Fergusson, ce serait au contraire un bras de la Djamna qui aurait été l'ancienne Sarasvati [2].

Quoi qu'il en soit, toute la contrée du Pandjab est sillonnée du nord-est au sud-ouest de lits fluviaux, les uns emplis, les autres vidés, complètement ou en partie, auxquels se mêlent çà et là des canaux artificiels que les crues ont transformés en courants vifs. Telle rivière a successivement appartenu à deux bassins différents ; telle autre, après avoir été la branche principale, s'est trouvée réduite en simple affluent. Aussi les traditions et les documents historiques, contradictoires sur beaucoup de points, ne permettent-ils pas d'identifier avec certitude tous les traits du lacis hydrographique, incessamment modifié pendant le cours des âges ; les seuls points fixes du réseau sont les brèches ouvertes entre les massifs de collines du haut Pandjab. Grâce à ces défilés, les « Cinq Fleuves », malgré tous les déplacements de leur lit d'aval, ne se sont pas éloignés de leurs vallées supérieures depuis l'expédition d'Alexandre. Les commentateurs n'ont point de doute sur la synonymie des noms anciens et modernes de ces cours d'eau, les « mères vénérées », qui descendent du ciel et par lesquelles la terre devient féconde [3].

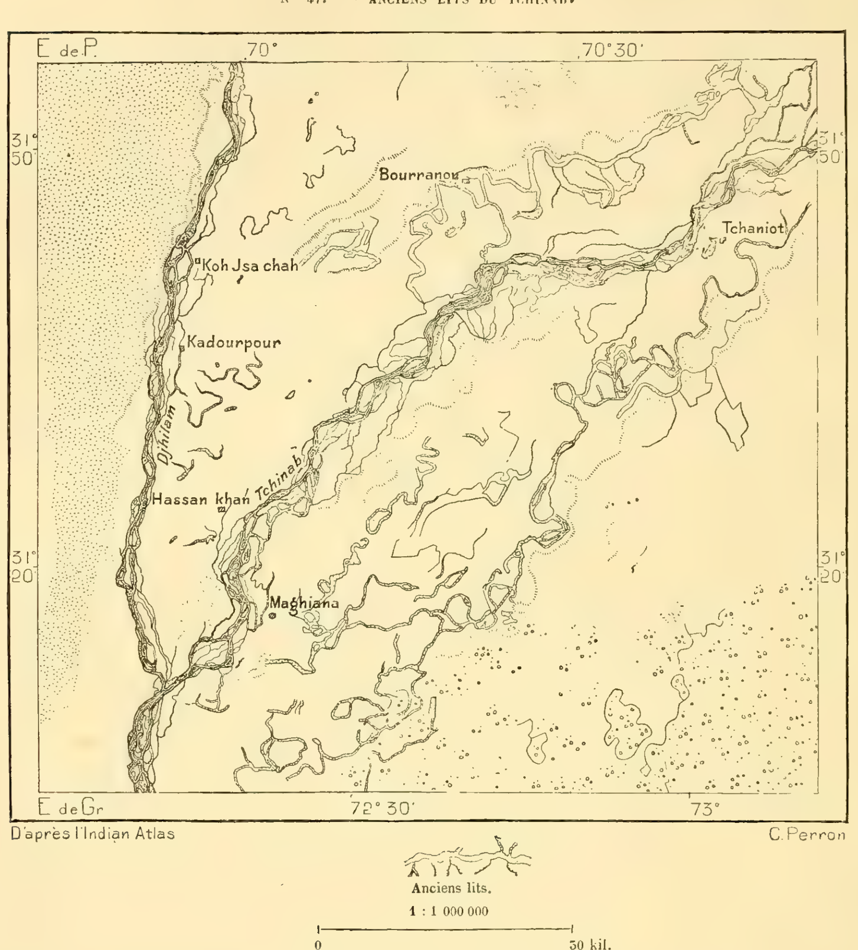
De tous ces fleuves, le plus considérable, à la fois par la longueur de son courant et par l'abondance de ses eaux, est le Satledj, né près du Kaïlas tibétain, dans le voisinage des sources de l'Indus, du Gange et du Tsangbo. S'unissant de nos jours au Bias, déjà dans la région supérieure du Pandjab, il court directement au sud-ouest et rejoint le grand cours d'eau du Trimab ou des « Trois Rivières » formé du Tchinab, du Djhilam et de la Ravi. Ainsi réunis, les cinq fleuves, auxquels les différents auteurs maintiennent les noms de Satledj ou de Tchinab, tandis que d'autres emploient

[1] Oldham, *Notes on the lost Rivers of the Indian Desert.*
[2] Medlicott and Blanford, *Manual of the Geology of India.*
[3] Rivières du Pandjab, de l'ouest à l'est :

Noms sanscrits.	Noms grecs.	Noms actuels.
Vitasta.	Hydaspès, Bidaspès.	Djhilam, Behat, Bedasta.
Asikni, Tchandra-Bhaga.	Akesinès.	Tchinab, Tchandra-Bhaga.
Parouchni, Iravati, l'« Abondante ».	Hydraotès.	Ravi, Rawa, Rawati.
Vipasa, « la Déchaînée ».	Hyphasis, Hypasis, Bipasis.	Bias, Beyah.
Satadrou, Soutoudri (Cent Bras).	Zadadros.	Satledj, Gharrah, Ghasa, etc.

la désignation du Pandjnad, vont rejoindre l'Indus, dont ils doublent le volume[1] et qui les continue dans la direction du sud-ouest. Le lieu du

N° 47. — ANCIENS LITS DU TCHINAB.



confluent est seulement à 79 mètres au-dessus du niveau de la mer d'Arabie.

Pendant la saison des crues, le Satledj et les autres rivières sont vraiment imposantes et leur lit, large d'un ou de plusieurs kilomètres, est assez

[1] Débit des rivières du Pandjab pendant la saison des eaux basses, à la sortie des montagnes, d'après Baker, Cunningham, Napier, etc.

Satledj	89 mèt. cub. par seconde.	Tchinab	151 mèt. cub. par seconde.
Bias	86 » » »	Djhilam	112 » » »
Ravi	75 » » »		

Débit du Pandjab ou des Cinq Rivières, en tenant compte de l'évaporation	356 mèt. cub.
» de « maigres » de l'Indus, au confluent	420 »
» » des deux fleuves réunis	756 »
» moyen de l'Indus au confluent	4498 »

profond pour porter de grandes embarcations; des bateaux à vapeur remontent alors le Satledj jusqu'à Firozpour, au-dessous de la bouche du Bias. Vues dans la période des inondations, les rivières du Pandjab méritent bien la comparaison des poètes hindous qui nous montrent le cortège de l'Indus comme celui d'un roi autour duquel se pressent les chefs aux coursiers rapides[1]. Mais pendant la saison des sécheresses les rivières du Pandjab ne sont plus que d'étroits et plats courants serpentant entre les îles et les bancs de sable et n'ayant pas même toujours assez d'eau pour entraîner le bois de flottage. Souvent les riverains peuvent les passer à gué, sans avoir besoin de s'appuyer sur leurs outres en peau de buffle qui ressemblent de loin aux animaux eux-mêmes, donnant un si étrange aspect aux caravanes de voyageurs, chargés de leur bizarre esquif. D'année en année, les saignées faites aux rivières du Pandjab, pour leur enlever le trop-plein des crues au profit des campagnes altérées, amoindrissent le débit, et les espaces infertiles des *doab*, c'est-à-dire des « Entre Deux Eaux » ou « Entr'aigues », diminuent en proportion. En sortant des montagnes, la Ravi roule deux fois plus d'eau qu'à Lahore, trois fois plus qu'à Moultan; certainement aucun des cinq fleuves n'atteindrait la mer isolément; chacun se perdrait comme la Sarasvati, s'il n'atteignait l'Indus[2].

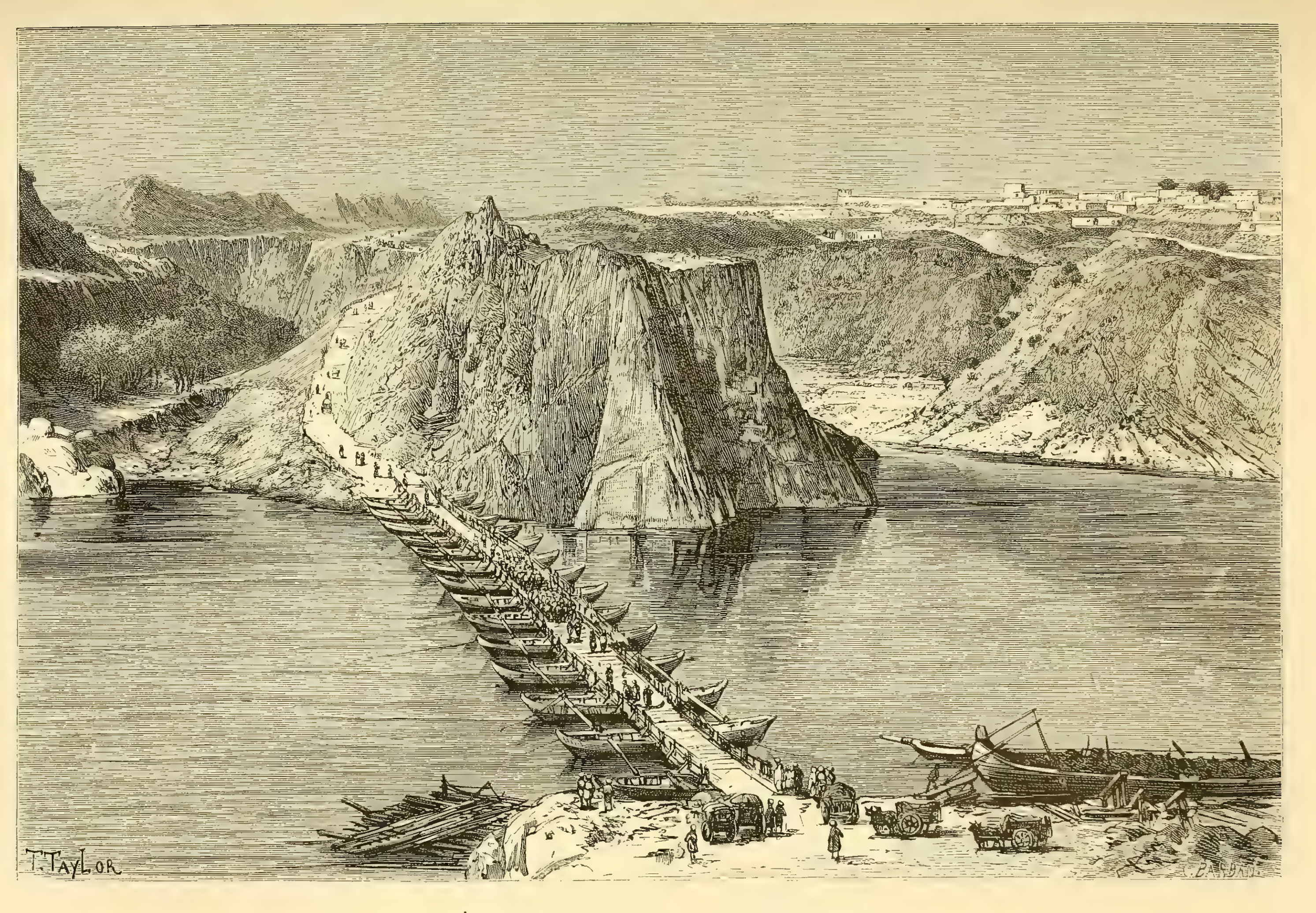
Au sud de ces défilés, encore si peu connus, dans lesquels il s'engage après avoir contourné le Nanga-Parbat, l'Indus ou l'Aba-sind, c'est-à-dire le « Père des Rivières », entre dans le Pandjab comme par une porte triomphale : de là le nom turc de Derbend donné à ce passage, que dominent à l'ouest les montagnes de Mahaban. Cette porte, dont les voyageurs n'osaient point franchir le seuil, est le lieu qu'on appelait jadis les « sources de l'Indus », quoique le fleuve se trouve en cet endroit à plus de 1500 kilomètres de sa véritable origine et qu'il ait déjà fourni près de la moitié de son cours jusqu'à la mer. Il s'étale d'abord dans un large lit, au milieu d'une vaste plaine qui fut jadis un lac, et s'unit à la rivière de Caboul, aussi forte que lui en apparence, et beaucoup plus importante au point de vue historique, puisque là est la grande voie de l'Inde, suivie de tout temps par les migrations, le commerce et la guerre. A peu de distance en aval de la jonction des deux courants, le fleuve vient se heurter contre des rochers qui ont valu à la ville gardienne son nom d'Attok ou « Arrêt » et dont le pont de bateaux est remplacé maintenant par un viaduc de chemin de fer à quatre travées, puis il doit se glisser de nouveau dans une

[1] *Rig Veda*, X, 75; — Vivien de Saint-Martin, *Géographie grecque et latine de l'Inde.*
[2] Adolph von Schlagintweit, *Mittheilungen von Petermann*, 1857, n° 7.

longue série de défilés entre des escarpements; sur un espace d'environ 160 kilomètres, les montagnes et les collines forçaient les voyageurs à se détourner, soit au nord, soit au sud pour traverser l'Indus. Il était donc impossible que la position d'Attok ne devînt pas un lieu de passage obligé dans l'histoire du monde : les forteresses qui se sont succédé en cet endroit surveillent la route descendant de l'Hindou-kouch au Gange. Souvent on a donné à l'Indus le nom d'Attok ou celui de Nilab, d'après un fort situé en aval d'Attok, sur un étroit du fleuve. Afin de consolider leur frontière du côté de l'Afghanistan et de pouvoir au besoin faire mouvoir parallèlement deux armées dans la direction de Caboul, les Anglais ont construit au sud d'Attok une deuxième ligne de chemin de fer, qui va rejoindre le fleuve à Kouchal garh et se continuera plus tard vers Kohat et le revers méridional du Sefid-koh.

A la cluse de Kalabagh (Karabagh) ou du « Jardin Noir », l'Indus échappe définitivement à la région des montagnes, et libre de nouveau, serpente en longues sinuosités dans la plaine bordée de coulées et de fausses rivières, indiquant d'anciens cours du fleuve. Ne recevant qu'un seul affluent permanent du côté occidental, le Kouram, il diminue peu à peu par l'effet de l'évaporation jusqu'à Mithankot, où il reçoit le Pandjnad, formé de l'union des « Cinq Rivières ». Dans cette région, où s'entre-heurtent les courants des deux fleuves, les caprices du fleuve débordé sont plus redoutables qu'ailleurs. Mithankot même fut détruite en 1863 par une crue de l'Indus, et l'on a dû la reconstruire à 8 kilomètres de la rive actuelle, sur un renflement du sol, à l'abri des inondations. Les remparts de défense que les ingénieurs élèvent de part et d'autre pour protéger les rives, laissent en moyenne aux eaux fluviales une largeur de 8 kilomètres, encore insuffisante pendant la saison pluvieuse. Mais le niveau des crues diminue constamment vers l'aval; tandis qu'au défilé d'Attok elles dépassent de 16 mètres le courant d'hiver, elles atteignent 5 mètres seulement au passage de Rohri.

En cet endroit, le fleuve se resserre pour traverser un petit chaînon de collines calcaires qui rompt un peu l'horizontalité de la plaine. Une falaise, qui porte la ville de Rohri, s'élève de 13 mètres au-dessus du niveau moyen de l'eau, et l'îlot rocheux de Bakkar (Boukkour), sur lequel se dressent les murailles d'un château fort, interrompt le courant; d'avance cette pile naturelle indiquait l'endroit où un pont, non encore terminé, devait un jour franchir le fleuve. Ainsi que l'étude géologique du sol le rend très probable, et que le raconte la tradition, — ne s'appuyant d'ailleurs sur aucun document historique, — l'Indus se détournait au sud à l'endroit où il rencontre la chaîne calcaire de Rohri et prenait directement le chemin du Rann

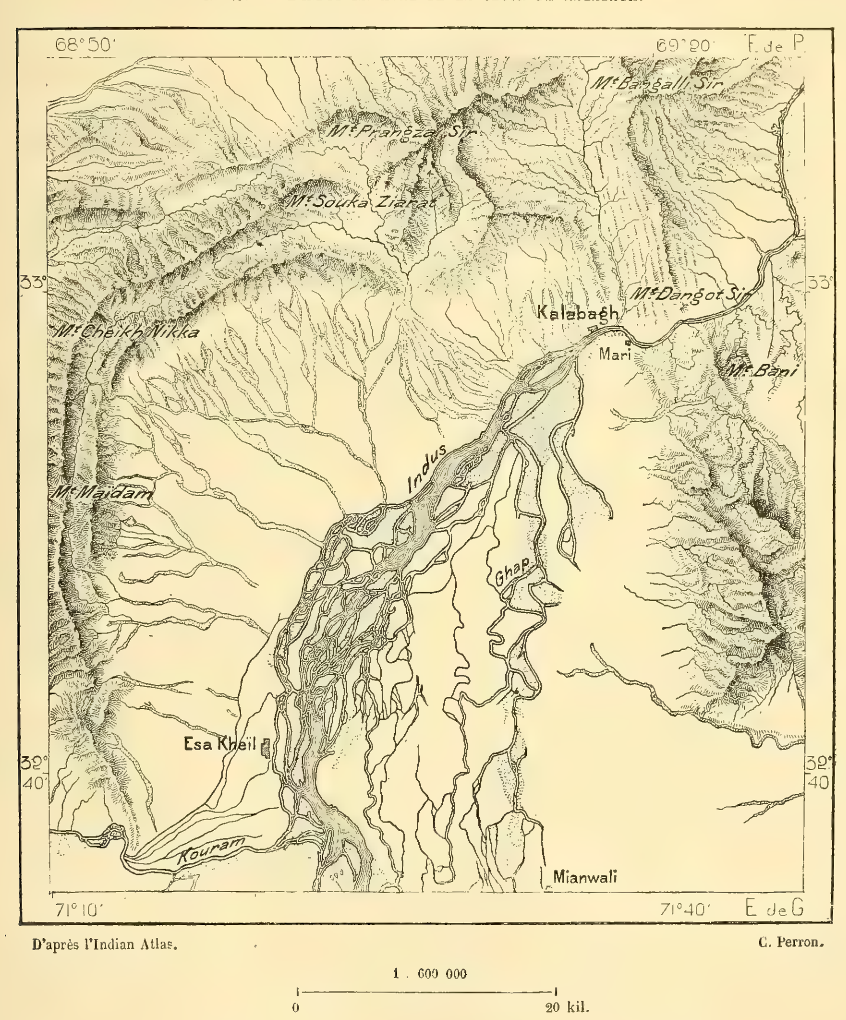


L'INDUS A KOUCHAL GARH. — PONT DE BATEAUX

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.

de Catch, s'unissant au fleuve que l'on croit avoir continué jadis le Satledj et la Sarasvati par le canal maintenant desséché de Hakra ou Wahind. La dépression de l'ancien lit fluvial est connue d'ordinaire sous le nom de Narra « Orientale » ou simplement Narra (Rivière), et pendant la saison des pluies elle livre en effet passage à une rivière, çà et là s'étalant en lacs

N° 48. — L'INDUS EN AVAL DE LA CLUSE DE KALABAGH.



D'après l'Indian Atlas. C. Perron.

1 : 600 000

0 20 kil.

et en marécages. D'ordinaire les cartes représentent la Narra Orientale comme un simple émissaire de l'Indus, comme la branche supérieure de son delta. Mais il est bien rare qu'il en soit ainsi de nos jours. Un canal, fermé d'écluses, établit la communication entre l'Indus et la dépression de la Narra. Seulement, dans les crues exceptionnelles, l'eau d'inondation du grand fleuve s'épanche par-dessus les digues dans le désert oriental et

va se perdre dans les plaines du Pat ou même dans le désert salin du Rann. Mais si le bassin de la Narra est aujourd'hui presque indépendant de l'Indus, il est certain qu'il ne l'était pas encore à une période historique récente. On voit encore le large lit, connu sous le nom de Rhaïn, qui portait les eaux du fleuve dans la Narra et que la tradition dit avoir été le lit principal. D'autres canaux, larges et profonds, tracés plus en aval dans le désert, racontent les divagations incessantes du courant à la recherche du chemin le plus favorable vers la mer. D'après Burnes, un bras de l'Indus, désigné sous le nom de Pourana ou « Ancien », coulait encore en 1672 à 200 kilomètres à l'orient de la bouche actuelle. Tous les indices fournis par l'étude de la contrée montrent le grand fleuve empiétant sans cesse dans la direction de l'est à l'ouest, soit en vertu d'un mouvement de bascule du sol dans ce sens, soit par l'effet de la rotation du globe qui fait dévier naturellement vers leur droite les fleuves de l'hémisphère septentrional. Ce déplacement graduel de l'Indus vers l'occident a pour conséquence de dessécher de plus en plus les régions orientales, et de changer en lac de sel mainte coulée d'eau douce. Le travail de régularisation fait par des ingénieurs anglais a eu des conséquences analogues. Dans une partie de son cours, la Narra Orientale rase les berges sablonneuses du désert de Thar et, tout récemment encore, se ramifiait entre les dunes par de nombreuses baies parallèles rappelant par leur forme les longs marigots qui séparent les *bougri* de la Caspienne. Ces baies dirigées uniformément dans le sens du nord-est, suivant l'alignement des dunes, se changeaient en lacs pendant la saison des sécheresses, lorsque la Narra cessait de les alimenter; plusieurs d'entre elles devenaient alors des réservoirs d'eau salée, évités par les animaux sauvages, tandis que d'autres, toujours emplis d'eau douce, étaient le rendez-vous des gazelles et des oiseaux aquatiques. Afin d'employer jusqu'à la dernière goutte pour l'irrigation l'eau si précieuse de la rivière, les ingénieurs ont barré l'entrée des baies, et pour la plupart, celles-ci se sont desséchées et changées en bancs de sel. L'aspect primitif de la bizarre frange lacustre s'est complètement modifié.

Le delta de l'Indus commence à 150 kilomètres de la mer et comprend un triangle d'environ 8000 kilomètres carrés, se développant sur un espace de 200 kilomètres le long de la mer d'Arabie. Cependant une grande partie du lacis d'estuaires ramifiés qui découpe le littoral entre la principale embouchure et le port de Karatchi, est improprement désignée sous le nom de « Bouches de l'Indus », et doit être considérée comme tout à fait indépendante du fleuve. Ces marigots reçoivent bien, surtout pendant la période des crues, quelques petits émissaires du delta, mais presque toutes les eaux

en sont salines et pénètrent dans l'intérieur sous l'impulsion du vent et de la marée[1] : ce sont des estuaires océaniques pareils à ceux que l'on rencontre en tant d'endroits sur les côtes de la Guinée. Toutefois il est probable que ces criques, sans communication avec le fleuve, furent à diverses

N° 49 — NARRA ORIENTALE.



----- Berges d'inondation lors des crues de l'Indus,

1 : 450 000

0 — 20 kil.

époques des branches de l'Indus; des méandres, oblitérés çà et là, se ramifient et s'entre-croisent entre le fleuve et la mer; partout le sol est évidemment composé d'apports fluviaux remaniés par les courants; même là où les anciennes coulées n'ont plus laissé de flaques d'eau pour témoigner de leur passage, des bouquets de tamaris ou de mimosas et, près de la mer, des rideaux sinueux de palétuviers indiquent de loin les bords

[1] Tremenheere, *Journal of the Geographical Society of London*, 1867.

des lits maintenant comblés. Pendant le cours de ce siècle, la bouche principale s'est plusieurs fois déplacée; en 1800, le lit majeur était celui du Baghar, qui serpentait dans la direction de l'ouest, et dont on ne voit plus que des traces. La Sata ou Wanyani lui succéda; en 1819, un des bras méridionaux, la Kedewari, devint la grande entrée des navires; puis ce fut le tour de la Kakaïwari, grau qui s'ouvrit au sud du précédent, après n'avoir été qu'un simple marigot. En 1867, ce chenal s'était également oblitéré. La branche du delta devenue maintenant le véritable fleuve est le Hadjanro, où les petits esquifs pouvaient seuls se hasarder vers le milieu du siècle. Les érosions des berges se font si rapidement pendant les crues, que l'on entend parfois le fracas des écroulements se succéder plusieurs fois par minute, comme le bruit du canon dans les batailles.

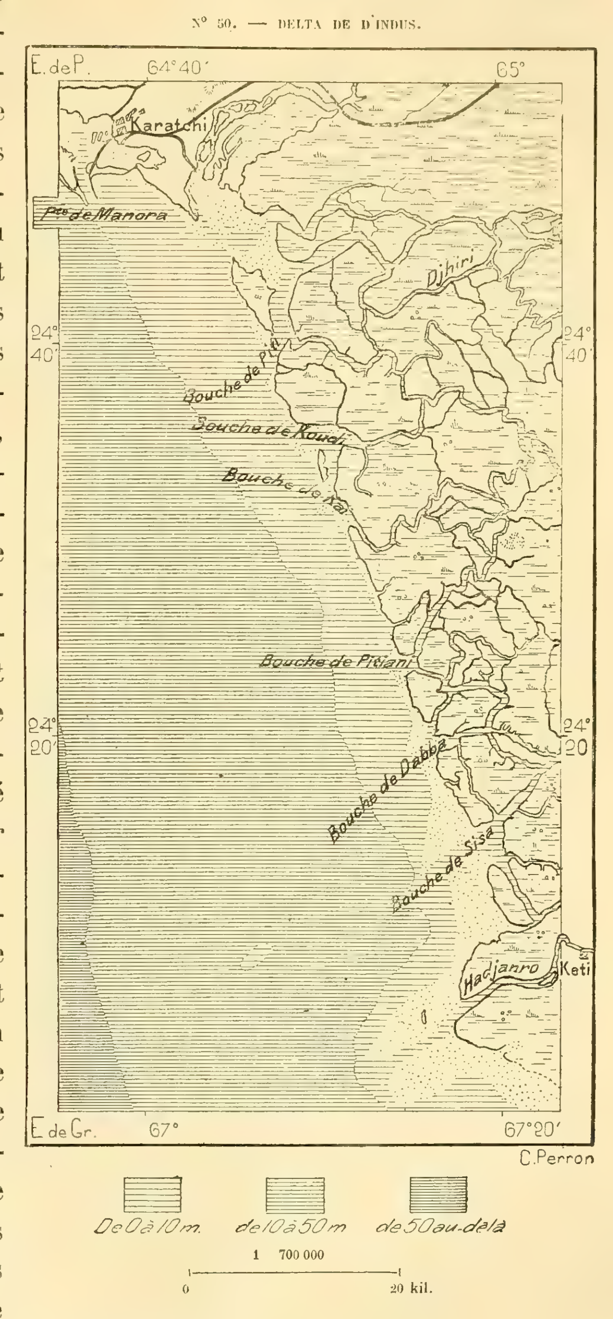
On ne saurait fixer le nombre des bouches fluviales, puisqu'il varie de la saison des sécheresses à celle des crues et que plusieurs des marigots temporaires se ramifient en bras changeants; en moyenne, les branches navigables pour les barques varient de deux à dix pendant l'année. Les villes de commerce situées sur l'un ou l'autre des courants temporaires ont dû nécessairement se déplacer ou dépérir, suivant les divagations des embouchures. C'est ainsi que Chah boundar ou le « Port du Roi », jadis séjour des flottes de guerre, est resté au loin dans l'intérieur, à l'est du cours actuel de l'Indus; de même, Ghora Bari ou Vikkar, sur le Hadjanro, vit le fleuve lui échapper en 1848; Keti s'éleva plus bas sur le nouveau lit, mais les habitants durent bientôt reporter leur ville un peu plus loin. A son tour, la deuxième Keti a perdu son importance depuis que la construction du chemin de fer de Karatchi, au nord du delta, permet au commerce d'éviter le cours changeant du fleuve; dès que le trafic ne les retient pas, les habitants ont hâte de fuir ces terres basses, plus redoutables que les marais Pontins[1]. A marée basse, les barres qui ferment l'entrée de toutes les bouches de l'Indus n'offrent aux navires qu'une profondeur variable d'un à deux mètres; la hauteur moyenne du flot en syzyzie est d'environ 3 mètres.

Si peu accessible aux grands navires, l'Indus n'en est pas moins, par l'abondance de ses eaux, un des fleuves considérables de l'Asie; toutefois il est de beaucoup dépassé par le Yangtze kiang, le Mekong, l'Irraouaddi, le Brahmapoutra, le Gange; il serait même inférieur en portée au Chat el Arab, mais il a plus d'eau en moyenne que le Hoang-ho[2]. C'est l'un des

[1] Richard Burton, *Sind revisited*.

[2] Portée de l'Indus par seconde :
En crue : 17 500 mètres cubes ; en maigre : 1156 mètres; en moyenne : 5550 mètres.

fleuves les plus chargés de troubles; son eau les entraîne dans la proportion moyenne de 2 à 3 millièmes, et l'on a calculé qu'ils pourraient former dans l'année une île de 166 kilomètres carrés sur un mètre de profondeur[1]. A chaque nouveau levé, les dessinateurs ont à reporter sur les cartes marines des îlots et des bancs de sable de formation récente. Néanmoins, le delta ne fait qu'une saillie peu considérable en dehors de la ligne normale du rivage, ce qu'il faut attribuer à l'action d'un courant riverain. En venant frapper le continent, le flot que pousse la mousson du sud-ouest, est forcé de s'infléchir et de raser le littoral dans la direction du nord vers Karatchi. Ce courant s'empare des troubles de l'Indus et les distribue le long de la côte, ainsi qu'en témoigne la composition du sable micacé des plages, identique à celui que le fleuve dépose sur ses bords. Les alluvions qui ne sont pas entraînées au loin par le courant côtier, vont en grande partie se perdre au sud dans une profonde vallée sous-marine, qui s'ouvre directement au sud des bouches



N° 50. — DELTA DE D'INDUS.

[1] Tremenheere, mémoire cité.

fluviales et dont la sonde ne trouve pas le fond à 400 mètres. Cet abîme, connu par les marins anglais sous le nom de *swatch*, est le pendant géographique parfait de la cavité sous-marine du même nom, creusée de l'autre côté de la Péninsule, en face du delta du Gange[1].

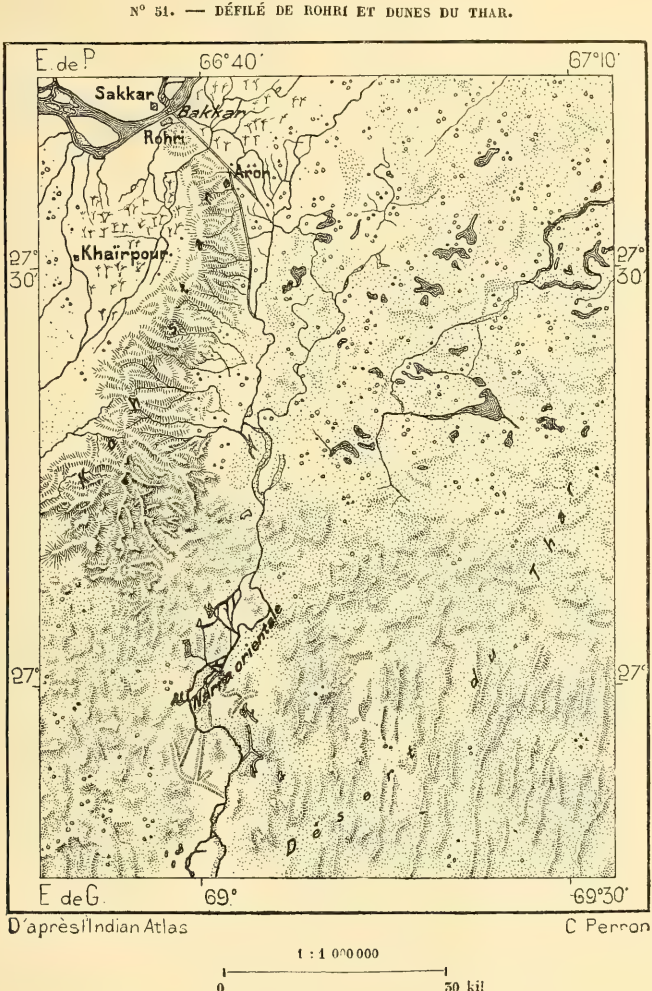
La partie orientale de la dépression qui s'étend jusqu'aux monts Aravali est occupée en grande partie par le désert : les solitudes commencent à une faible distance au sud de la zone de villes et de cultures qui longe la base des avant-monts himalayens. Retardées dans leur marche par l'horizontalité du sol, bues par les canaux d'irrigation, les rivières issues de la montagne ne fournissent pas une longue étape ; elles diminuent peu à peu en avançant, puis se fractionnent en mares, et plus loin n'ont plus même assez d'eau pour humecter le sable. Les pluies allongent leur cours de quelques lieues vers le sud ; les sécheresses le font reculer de nouveau vers le nord. Cependant ces rivières continuent de suinter dans les profondeurs jusqu'à une certaine distance en aval de l'endroit où elles ne sont plus visibles, et des puits creusés sur leur parcours souterrain vont chercher l'eau à 30 mètres, puis à 60 mètres, à 100 mètres même ; à Djaïsalmir, on ne trouve l'eau qu'à 170 mètres de profondeur. Au delà, la nappe est absolument tarie ; jusqu'à l'océan Indien, sur un espace de 500 kilomètres environ, il n'existe plus un seul cours d'eau apparent ou caché, à l'exception des anciens émissaires de l'Indus et de la Louni ou « rivière Salée », descendue des montagnes du Radjpoutana ; on entre dans les solitudes redoutables du Thar.

Cette région n'est point une plaine uniforme comme on la représente souvent. C'est un pays de dunes, une vaste mer de sables, dont les vagues, pareilles à celles de l'Atlantique sous les vents alizés, se suivent en gonflements parallèles. Burnes dit que près de Djaïsalmir ces monticules sont orientés dans le sens du nord-ouest au sud-est[2] ; mais, d'après les cartes qu'ont publiées les ingénieurs topographes du gouvernement anglais, l'orientation générale des dunes est celle du sud-ouest au nord-est, et, dans quelques parties de la contrée, celle du sud au nord ; mais partout elles maintiennent dans leur direction une régularité presque géométrique. Toutes ces dunes ont leur pente rapide tournée du côté du sud-est ou de l'est, et leur pente douce regardant au nord-ouest ou à l'ouest. Ces monticules ont-ils été dressés par le vent ? S'il en est ainsi, le courant aérien qui souleva le sable et qui en forma les rangées du Thar

[1] Tremenheere, mémoire cité.
[2] A. Burnes, *Journal of the Geographical Society of London*, 1834.

provenait du nord-ouest, c'est-à-dire il eût soufflé précisément à angle droit des courants qui dominent de nos jours, le vent alizé du nord-est et la mousson du sud-ouest; mais on ne saurait admettre que la direction générale des airs a pu différer à ce point des mouvements actuels de l'atmosphère, puisque ceux-ci ont pour cause première la rotation de la pla-

N° 51. — DÉFILÉ DE ROHRI ET DUNES DU THAR.



nète. Peut-être faudrait-il voir dans toutes ces buttes sablonneuses, non des dunes alignées par le vent, mais des amas formés par la vibration du sol, si fréquemment agité dans la région de l'Indus : ce serait un phénomène analogue à celui que produit l'archet des physiciens sur les plaques vibrantes. D'ailleurs les buttes régulières du Thar ne sont point mobiles, si ce n'est lorsque des troupeaux en ont piétiné la surface ou que les hommes en ont coupé les broussailles et les herbes; alors le vent s'empare

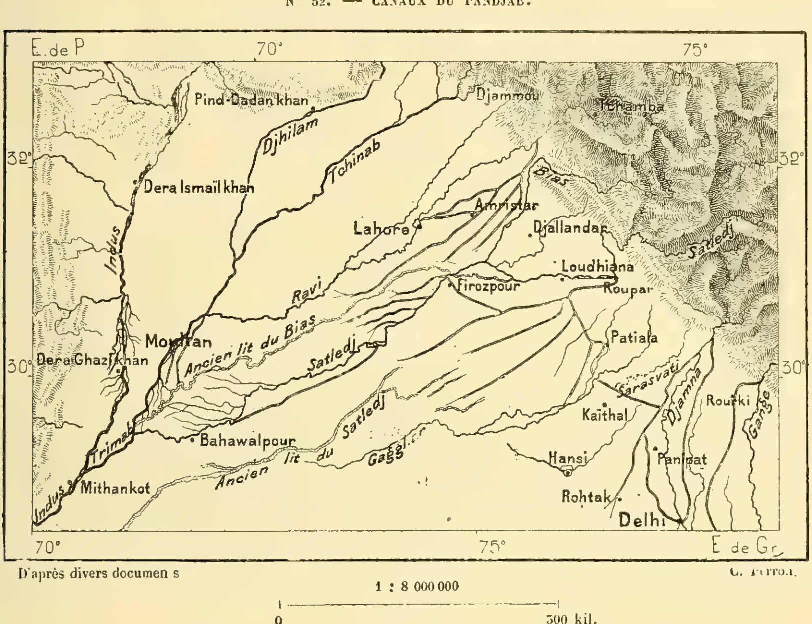
des molécules supérieures du sable, les fait tourbillonner dans l'air pour les reporter sur d'autres dunes. Les plus hautes des rangées dominent de 150 mètres les plaines environnantes, dépassant d'environ un tiers les arêtes de sable les plus élevées des landes françaises; mais la hauteur moyenne des monticules est de 50 mètres seulement et dans mainte partie du Thar elle est encore moins considérable. Autour de la zone occupée par les dunes s'étend la plaine connue sous le nom de Pat, vaste surface jaune ou rouge, çà et là tachetée de blanc par les efflorescences salines.

Quoique désigné d'ordinaire, dans le langage et dans les documents de toute espèce, par l'appellation de « désert », le Thar n'est point complètement inhabité; des immigrants venus des pays surpeuplés d'alentour cherchent à lui arracher de maigres récoltes. En moyenne, les pluies ne dépassent pas 15 centimètres dans cette partie de l'Inde; elles sont en outre fort irrégulières et des années se passent sans que le vent du midi amène une seule averse. Alors la flore du Thar ressemble à celle de l'Arabie; quelques arbustes épineux et des plantes presque sans feuilles, mais aux longues racines traçantes, composent à peu près toute la végétation; les rares troupeaux trouvent à peine leur nourriture dans les dépressions où l'humidité a le plus longtemps séjourné. Sauf les Bhil autochthones et les descendants peu nombreux d'Hindous qui se réfugièrent jadis dans le Thar pour ne pas se convertir au mahométisme, les habitants émigrent dans les régions plus favorisées de l'Indus ou des monts Aravali; nul ne se hasarde, de peur des coups de soleil, dans le pays des sables. Mais dès que les pluies sont venues rafraîchir le sol, se présente la foule des colons temporaires: les pasteurs des régions voisines accourent pour faire paître à leur bétail l'herbe excellente qui germe aussitôt du sable et recouvre le fond des vallées et les pentes mêmes des dunes; la végétation est si active, que l'on peut couper du foin et en faire provision pour les temps de pauvreté. L'élève des bœufs, des moutons, des chameaux a pris une grande importance dans cette région, que l'on pourrait croire condamnée à une stérilité absolue. Par malheur, les troupeaux sont décimés par des loups d'une extrême sagacité qui chassent en bandes et se laissent rarement surprendre. Le seul moyen de se débarrasser d'eux est de les poursuivre dans la saison la plus brûlante de l'année, sous les rayons verticaux du soleil du midi. Alors le sable est tellement chaud, que les animaux « se brûlent les pattes », pour ainsi dire; ils ne peuvent plus courir, et les chasseurs bhil, dont les pieds sont protégés par des enveloppes de peaux fraîches de brebis, atteignent facilement leurs victimes[1].

[1] Bartle Frere, *Journal of the Geographical Society of London*, 1870.

Il est probable que, dans un avenir prochain, une partie du Thar, cette région si faiblement peuplée en proportion de son étendue, deviendra un pays agricole, continuant les champs de blé du Pandjab septentrional. Si la pluie ne tombe pas en quantité suffisante pour nourrir les plantes, le Satledj, le Tchinab, l'Indus, roulent à la mer un flot qui pourrait être largement utilisé pour l'arrosement des terres. En tout temps, le Satledj débite au moins 150 mètres cubes d'eau, qu'il serait facile de capter à la sortie des montagnes ; pendant la saison des crues, il verse parfois dans l'Indus jusqu'à 6000 mètres cubes d'eau par seconde, masse liquide énorme

N° 52. — CANAUX DU PANDJAB.



D'après divers documents

1 : 8 000 000

0 — 300 kil.

que l'on devrait diriger par un canal vers le centre du Thar, où les rangées parallèles des dunes offrent des facilités exceptionnelles pour la construction de bassins de retenue. Non seulement le Satledj, mais aussi la Djamna pourrait envoyer dans le désert le trop-plein de ses eaux de crue; la pente du sol permet de rétablir le canal creusé en 1351 entre la haute Djamna et l'ancien lit de la Sarasvati. Ces travaux de canalisation ont été déjà repris en partie; un barrage arrête le Satledj à Roupar, c'est-à-dire à la sortie des « portes » de l'Himalaya et fait refluer une part de son courant dans un canal qui se ramifie au sud dans les campagnes naguère sans eau; des travaux analogues se font plus bas à Firozpour. Ainsi se rétablit, sous une autre forme, le cours de la « brillante » Sarasvati, jadis la plus célébrée de toutes les rivières; les anciennes terres alluviales dites *banghar*, où l'on

voit partout les traces de cultures et d'autres travaux humains, commencent à reprendre çà et là leur parure de villages et de moissons. Toutefois la reconquête du sol n'est achevée que dans les terres dites *khadour*, alluvions des vallées riveraines du Pandjab et de l'Indus. Dans le seul Bahawalpour, le réseau de canalisation comprend plus de 7000 kilomètres de rigoles : en cinq années, de 1867 à 1871, l'importance des cultures a plus que doublé, et des villes nouvelles ont surgi au milieu des espaces reconquis. L'une d'elles, bâtie en 1868 au bord du grand canal de Fordwah, porte le nom hybride de Minchinabad, en l'honneur de l'Anglais Minchin, sous l'administration duquel a été entreprise la restauration des canaux d'arrosement[1]. Après chaque récolte, plus de dix mille ouvriers, venant principalement des États radjpoutes qui confinent au désert du Thar, sont occupés au curage des rigoles obstruées à demi par les boues d'alluvion.

La région qui s'étend au sud du pays des dunes n'est pas moins étrange que le Thar : c'est une vaste étendue qui n'est ni la terre ni la mer, et qui tient à la fois du désert et du marécage. On lui donne le nom de Rann ou « Solitude » de Catch, d'après l'île montueuse, en forme de croissant, qui la limite au sud. Ouvert du côté de la mer par une sorte de goulet d'une faible largeur, le Rann se prolonge à l'ouest sur un espace d'environ 240 kilomètres, et dans certains endroits il a jusqu'à 100 kilomètres d'une rive à l'autre. A l'ouest de l'île de Catch, un deuxième détroit fait communiquer le Rann du nord avec une étendue de même nature, qui va rejoindre les plages basses du golfe de Catch. Dans son ensemble, le Rann est une plaine saline, d'une complète uniformité et tout à fait horizontale en apparence : les espaces les plus élevés, qui se trouvent vers le centre du bassin, ne dépassent le niveau général que de 50 ou 60 centimètres. En hiver, et pendant la saison des sécheresses, le sol du Rann, çà et là blanc d'efflorescences salines, est uni comme une glace, ferme et résonnant sous les pas; les pluies, ne trouvant de pente d'écoulement dans aucun sens, forment des flaques temporaires que le vent pousse devant lui, bordées d'un liseré d'écume. Aucune végétation ne se montre dans le cercle immense de l'horizon, si ce n'est, au sud du Rann, sur la terre presque toujours émergée qu'on appelle le Banni et où croissent quelques acacias donnant un maigre ombrage aux troupeaux et aux bergers. Quelques platins insulaires et le pourtour des îles rocheuses, dont l'une est la plus élevée de l'archipel de Catch (458 mètres), se recouvrent aussi d'une herbe épaisse, lors de la mousson pluvieuse. Les animaux évitent avec soin cette plaine sans eau

[1] Barns. *Journal of the Geographical Society of London*, 1872.

et sans verdure; seulement des ânes sauvages, de la même espèce que ceux des steppes du Turkestan, parcourent ces solitudes pendant le jour, afin d'avoir devant eux le champ libre pour la fuite; la nuit, ils vont paître dans les jongles et les marais du littoral. Le Rann est la région du mirage; le moindre objet laissé sur le sol, une pierre, une carcasse de chameau, se voit à des lieues de distance, non dans sa forme réelle, mais avec des contours fantastiques; souvent il se dresse en tour ou se décompose en images flottantes qui ne semblent plus tenir à la terre que par un fil balancé du vent. Les villages des péninsules ou des îles lointaines se mon-



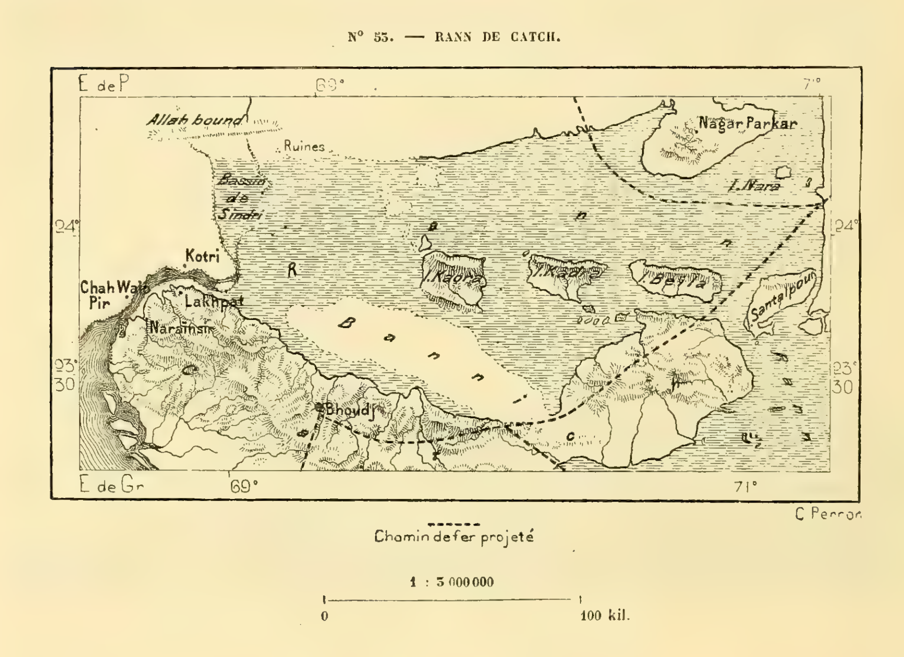
CHAMEAUX TRAVERSANT LE RANN DE CATCH.
Dessin de G. Vuillier, d'après Wyme.

trent au-dessus de l'horizon, allant rejoindre dans l'espace des palais et des temples renversés. D'après la légende, une cité peuplée de justes flotte dans l'air au-dessus du Rann, mais elle n'a pu s'élever encore jusqu'au ciel, et c'est elle que fait apparaître le mirage.

La saison des pluies change l'aspect du Rann : alors les eaux de la mer, poussées par les vents du sud-ouest, pénètrent dans l'intérieur des terres par les deux portes qui leur sont ouvertes au nord et au sud de l'île de Catch et l'entourent complètement, ainsi que les fragments insulaires des roches jurassiques situées au nord et au nord-est. La plaine, où ne se voyait naguère pas une goutte d'eau, est uniformément recouverte d'une nappe liquide de près d'un mètre d'épaisseur, et même un peu plus pro-

fonde sur les bords, la surface du Rann étant légèrement bombée vers le centre. Dans cette saison, le vaste estuaire reçoit aussi les eaux douces que lui apportent le Banas, la Louni, la Narra et les coulées orientales du delta de l'Indus. Néanmoins les communications ne sont pas interrompues pendant cette saison entre les rivages opposés : l'horizontalité du sol est telle, que les caravanes peuvent s'aventurer en tout temps dans le Rann, tantôt lac, tantôt désert. Mais il est rare que le voyage se fasse le jour : la chaleur directe et la réverbération des rayons solaires sur les eaux ou sur la terre unie, les illusions du mirage finiraient par affoler bêtes et gens ; les guides éblouis ne sauraient plus même distinguer la place du soleil dans l'im-

N° 53. — RANN DE CATCH.



mense flamboiement de l'espace ; bientôt la caravane tournerait sur place ; la mort deviendrait inévitable. C'est la nuit que se font toutes les traversées du Rann : guidés par les étoiles, les voyageurs qui ont à franchir la plaine à l'est du goulet occidental calculent leur marche de manière à pouvoir camper sur l'une des îles intermédiaires. Il est probable que dans un avenir prochain le chemin de fer direct de Bombay à Haïderabad traversera la partie orientale du Rann.

Quelle est l'origine de cette plaine saline? Elle fut jadis inondée par la mer, ainsi que le prouve la salinité du sol et qu'on a pu le constater directement çà et là en retirant de la vase, près des villages du bord, les débris d'embarcations marines ; jusque sur la côte orientale du Rann, près de Nagar Parkar, on montre d'anciens ports. D'après une vague tradition, c'est

au commencement du quatrième siècle qu'aurait eu lieu la retraite de la mer. Mais comment l'émersion a-t-elle pu se faire avec une si parfaite régularité? Des terres alluviales ordinaires, formées de lais marins ou fluviaux, ne présentent jamais cette horizontalité presque géométrique sur des dizaines de milliers de kilomètres carrés. Ne faut-il pas voir dans cette plaine, de formation unique au monde, le produit d'un tassement du sol? Cette région de l'Inde est, on le sait, une de celles qui frémissent le plus fréquemment par l'effet de secousses intérieures. En 1819, un tremblement de terre, que l'on ressentit sur un espace d'au moins 250 000 kilomètres carrés, accrut, dit-on, d'une étendue considérable la surface du Rann, par l'effondrement de rizières que les gouvernements du Sind et de Catch se disputaient près de Lakhpat; la tour de Sindri, qu'occupait une garnison de douaniers, fut entourée tout à coup d'un lac s'étendant de chaque côté à 25 kilomètres de distance, tandis qu'au nord un ancien bras de l'Indus, que rejoignait jadis la Narra Orientale, était barré par une dune transversale d'environ 50 kilomètres de long, de plusieurs kilomètres de large et de 3 à 6 mètres de haut. Les indigènes donnèrent à ce rempart le nom d'Allah-bound ou de « Barrage de Dieu », pour le distinguer des digues élevées de main d'homme en travers des coulées de l'Indus[1]. Le Barrage de Dieu, qui, depuis le tremblement de terre, a livré passage à un courant d'érosion, ressemble parfaitement aux dunes du Thar, et comme eux présente une saillie terminée d'un côté par un brusque talus, de l'autre par une longue contre-pente; en se brisant, la surface du sol a maintenu sa couche entière sur une face de la dune[2]. C'est probablement à la même cause, la vibration du sol, que doivent être attribuées la formation de la grande plaine unie et celle des coteaux parallèles du Thar. Suivant l'intensité et la direction des chocs souterrains, telle partie du sol s'égalise, tandis que telle autre se ride et se fracture.

D'après la tradition, les nombreux tremblements de terre qui ont secoué la région de l'Indus ont renversé plusieurs villes et dépeuplé la contrée. Une des cités détruites fut celle de Balmir, sur la lisière méridionale du Thar; mais la plus fameuse est Brahmanabad, qui s'élevait à 80 kilomètres au nord-est de la ville actuelle d'Haïderabad, sur un ancien cours de l'Indus, à l'ouest de la dépression dans laquelle s'épanche maintenant la Narra Orientale dans la saison pluvieuse. A la suite de la secousse fatale, la rivière qui baignait les murs de la ville se déplaça, et les ruines furent

[1] Burnes; — Mac Murdo; — Lyell, *Principles of Geology*.
[2] Bartle Frere, *Journal of the Geographical Society of London*, 1870.

délaissées dans le désert; telle est la raison qui empêcha le repeuplement de Brahmanabad, dont quelques édifices sont restés presque intacts. Cette ancienne capitale n'avait pas moins de 7 kilomètres de tour et de vastes faubourgs la rejoignaient à deux autres villes, la résidence du roi et celle du vizir. Les fouilles pratiquées dans les ruines ont prouvé que les habitants étaient d'habiles artisans pour la fabrication des poteries, la peinture du verre, la sculpture des ivoires, la taille des pierres précieuses[1]. Cunningham voit dans Brahmanabad, ou plutôt Brahmana, l'ancienne ville des Brahmanes dont Alexandre s'empara lors de sa descente de l'Indus[2]; d'après Reinaud[3], le vrai nom de la ville, Bahmana, serait d'origine persane. Le désastre qui la frappa et qui en fit périr les habitants, « en punition des crimes de leur roi », paraît avoir eu lieu pendant le cours du onzième siècle. Diverses traditions parlent aussi d'éruptions qui auraient eu lieu dans la contrée, mais l'examen des terrains n'a pas justifié ces récits. C'est dans les âges antérieurs que les trapps et autres roches ignées, brillant au soleil des couleurs les plus vives, se sont fait jour dans l'île de Catch à travers les craies et les assises jurassiques. Plusieurs géologues ont signalé à tort comme un volcan la colline de Dhenodour, qui s'élève à 327 mètres dans la partie occidentale de Catch[4].

La majorité des habitants qui peuplent le Pandjab et les régions du bas Indus appartiennent à la foi mahométane, mais il s'en faut que les musulmans de la contrée soient tous des représentants des races conquérantes descendues des plateaux de l'Afghanistan pour arracher le sol à ses anciens possesseurs. Ainsi la région qui longe la base de l'Himalaya a parmi ses habitants des Awan et des Gakkar, dans lesquels on a voulu voir les descendants de Yavana ou Ioniens et de Grecs, et qui en tout cas peuplaient déjà la contrée bien avant les invasions musulmanes. Dans toutes les parties du Pandjab, excepté dans les districts du Trans-Indus, et sur les plateaux accidentés du Potwar, le fond de la population se compose de Djat, qui ont embrassé l'Islam partout où les mahométans dominent, mais ailleurs sont restés hindous par les pratiques du culte ou se rattachent aux Sikh, suivant la prépondérance de tel ou tel élément local. Les Djat, qui représentent évidemment des éléments ethniques d'origines très diverses,

[1] Bellassis, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, V.
[2] *The Ancient Geography of India.*
[3] *Fragments asiatiques.*
[4] Wynne, *Memoirs of the Geological Survey of India*, 1872.

sont peut-être les descendants des tribus aborigènes, antérieures à l'invasion des Aryas, mais ils sont très mélangés par les croisements, et ne ressemblent nullement à ces Dasyou, ces hommes à peau noire et à bouche lippue que combattirent les riverains des « Sept Rivières » et qu'ils réduisirent en esclavage. L'hostilité de race s'est graduellement affaiblie pendant le cours des siècles; seulement les Djat sont classés par les Brahmanes comme appartenant en masse à la caste des Soudra. Au nombre de plus de vingt millions, ils présentent de grandes diversités, des plateaux du Baloutchistan aux rivages de la mer d'Arabie; les uns sont presque noirs, les autres ont la peau jaunâtre et diffèrent à peine des Radjpoutes et des Brahmanes par le teint. Il en est que l'on considère comme des barbares : tels les bergers qui vivent dans les solitudes du Thar; d'autres, au contraire, ont l'esprit vif et la figure intelligente. Au Baloutchistan, le nom de Djat est pris dans l'acception de « voleur »; dans le Sind, il est synonyme de Bandjari et s'applique à des populations qui ressemblent aux Tsiganes d'Europe[1]; sur les bords de l'Indus moyen, il signifie « propriétaire »; sur les frontières du Radjpoutana, il a le sens de « métis » radjpoute et soudra[2]. Cependant l'ensemble de la population djat paraît bien offrir les mêmes caractères ethniques et se rattacher à la race aryenne : c'est par le Baloutchistan qu'elle est probablement descendue dans l'Inde. Sobres, actifs, ingénieux, fort braves, malgré les conquêtes et l'oppression que leur ont fait subir successivement tant de maîtres, les Djat, pris en masse, forment un des éléments ethniques les plus remarquables de la Péninsule[3]; c'est du milieu d'eux que sont sortis ces vaillants guerriers sikh qui disputèrent avec tant d'acharnement aux Anglais la possession du nord-ouest de l'Hindoustan.

Les Sikh, c'est-à-dire les « Disciples », devinrent un peuple après n'avoir été qu'un groupe de fidèles. Leur religion naquit dans le Pandjab, à la fin du quinzième siècle; il était naturel que dans ce pays, où mahométans et sectateurs des cultes hindous vivent partout à côté les uns des autres, un novateur tentât de réconcilier les deux religions. Nanak, le fondateur de la secte nouvelle et le rédacteur des premiers chapitres du Granth ou « Livre » par excellence, que révèrent les Sikh, n'avait guère d'autre dogme que la foi en un seul dieu, et rejetait la plupart des pratiques spéciales aux différents cultes; mais, pour réunir musulmans, hindous et djat,

[1] Richard Burton, *Sind Revisited*.

[2] Peter Minas, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1868, n° III.

[3] Tolbort, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1871, n° I; — Campbell, *Ethnology of India*; — Louis Rousselet, *Tableau des races de l'Inde centrale* (*Revue d'anthropologie*).

il ne suffisait pas de leur montrer l'unité fondamentale de leurs religions, il fallait aussi les rapprocher les uns des autres en supprimant les distinctions de races et de castes. Lui-même hindou et kchatrya, Nanak proclama l'égalité des hommes. Toutefois, voulant éviter d'être classés dans la foule des gens qui n'ont point d'ancêtres, les « disciples » durent se faire nobles pour rester libres, et tous se considèrent maintenant comme kchatryas; c'est le nom qu'ils se donnèrent pour établir leur égalité. D'ailleurs ils surent la conquérir par leur vaillance dans toutes les guerres intestines qui dévastèrent le Pandjab, et vers la fin du dix-septième siècle la nouvelle secte était devenue puissante. Aguerris par la lutte, débarrassés des faux frères par la persécution, fiers de leur participation commune au gouvernement de la société, les Sikh justifièrent la prophétie de leur fondateur, qui, les comparant à des moineaux, leur avait en même temps promis la victoire sur l'aigle[1]. Guerriers par excellence, tous les Sikh devaient porter constamment sur leur corps un objet d'acier, cotte de mailles ou poignard. Fort beaux d'ordinaire, couverts d'armes resplendissantes, laissant flotter sur leurs épaules une chevelure que le fer n'avait jamais touchée, les Sikh se reconnaissaient de loin dans les batailles, et, par un jeu de mots naturel, ils furent bientôt connus sous le nom de Singh ou « Lions ». Constitués en république fédérale, ils élisaient leur chef et celui-ci devait en toute circonstance grave consulter la *khalsa*, « assemblée nationale » formée des sages et des principaux capitaines. Malgré les divisions de sectes et les querelles intestines, la nation guerrière des Sikh finit par devenir la puissance maîtresse dans toute la région qui s'étend du Gange à l'Indus, et les Anglais, forts de la supériorité de leur armement, ne purent briser la puissance des « Lions » que par de longues campagnes et des batailles rangées. Maintenant les Sikh, qui ne forment pas même la dixième partie de la population du bassin de l'Indus, ont cessé d'être une nation. Ils ne sont plus qu'une secte religieuse, groupant la plupart de ses communautés autour de la ville sainte d'Amritsar; mais ils restent unis par les traditions et n'ont cessé d'exercer sur tous leurs voisins une grande influence politique et religieuse; même les brahmanes lisent avec révérence le « Livre des Disciples »; quelques Anglais, parmi lesquels le fameux voyageur Burton, se sont fait initier au culte prêché par le prophète Nanak[2]. Les populations agricoles appartenant à la religion des Sikh sont les plus remarquables de l'Inde, à la fois par leur industrie pendant la paix et par

[1] Malcolm, *Sketch of the Sikhs.*
[2] *Sind revisited*, I, p. 290.

leur vaillance pendant la guerre : les soldats sikh sont les meilleurs de l'armée indienne ; égaux aux Gourkha en courage, ils leur sont supérieurs par la discipline et par la noblesse du caractère. Très-aventureux, ils ont volontiers suivi les Anglais en Chine et en Abyssinie et demandaient à les suivre en Égypte ou dans l'Asie Mineure. Quant à leur amour de l'instruction, il est tel, que leur principale association scientifique, à Lahore, a demandé au gouvernement d'assurer à tous les enfants sikh les avantages de la fréquentation des écoles. Aucun des autres éléments ethniques du nord-ouest de l'Inde n'offre une proportion de lettrés aussi considérable.

Les Hindous proprement dits, Brahmanes ou Vaïsya, sont relativement peu nombreux dans le bassin de l'Indus, quoique les religions d'origine aryenne y aient pour sectateurs au moins un tiers des habitants et que les langues dominantes, le pandjabi au nord, le sindi au centre, le goudzerati au sud, le marwari au sud-est, soient d'origine sanscrite. Réunis principalement dans les villes, où ils occupent les places les mieux rétribuées et se livrent au négoce et à l'industrie, ils ont reconquis la supériorité sur les musulmans, leurs anciens oppresseurs : c'est à eux, mahadjan ou « gros bourgeois », qu'appartient l'argent et ils ne le prêtent aux agriculteurs mahométans des alentours qu'en prélevant des intérêts usuraires. Les Baniahs ou Banyans de ces régions sont les plus habiles commerçants de l'Inde et ils ne craignent pas de s'expatrier pour vendre des pacotilles d'objets de toute espèce. Dans toutes les villes de l'Asie centrale, on rencontre de ces marchands hindous du Pandjab, connus en général sous le nom de Moultani, d'après le marché central du Pandjab et du Sind : ce sont les porteurs des nouvelles et des rumeurs de guerre qui se propagent avec une si étonnante rapidité des bords de l'Oxus à ceux du Gange ; sans le vouloir, ils forment l'avant-garde des Russes sur la frontière de l'Inde et proclament sa puissance. Dans l'Inde centrale, dans le Bengale et jusque sur les frontières de la Barmanie et de la Chine, les Baniahs, marchands, prêteurs à la petite semaine ou banquiers, sont des Marwari ou des Hindous du pays radjpoute de Marwar ; ils ont le monopole du maniement de l'argent, comme en d'autres pays les Arméniens et les Juifs. Les Hindous de l'Inde occidentale sont pour la plupart des adorateurs de Vichnou, mais la marque rouge qu'ils portent sur le front, en témoignage de leur foi, est souvent tracée horizontalement, comme s'ils invoquaient Siva. Entourés de musulmans et de sikh, éloignés des centres brahmaniques, ils ne s'attachent pas strictement aux observances de leur culte et scandalisent par leur manque de zèle les cipayes de l'Hindoustan oriental qui viennent tenir garnison dans leurs cités. L'usage des liqueurs fortes est très répandu chez eux, et plus

encore celui du *bhang* ou chanvre indien, drogue plus funeste que l'opium. Dans la plupart des villages du Pandjab, un groupe de cabanes est habité par des Tchoura, gens de caste inférieure qui ne diffèrent point physiquement de leurs voisins, mais qui sont tenus pour impurs, même par les musulmans ; la fonction de veilleur de nuit est héréditaire chez les Tchoura [1].

A l'est, des Bhil du Radjpoutana se sont avancés au loin dans les oasis du désert, tandis qu'à l'ouest, Afghans, Baloutches, Brahui, Persans, Bokhariotes, Turks et Arabes ont à diverses époques, depuis l'hégire, pénétré dans la contrée, soit en conquérants, soit comme aventuriers ou colons, et se sont plus ou moins mêlés aux populations aborigènes. Ces immigrants constituent le gros des musulmans sur les bords de l'Indus et dans toute la région occidentale du Pandjab, tandis qu'à l'est les fidèles qui se réunissent dans les mosquées sont en majorité des Hindous convertis à l'islamisme. Du reste, la division est loin d'être bien tranchée entre les deux grandes classes des mahométans de l'Inde; grâce à la suppression des castes par l'Islam, il est facile aux musulmans zélés de s'attribuer l'origine qui leur convient. Des centaines de milliers d'individus dans le Pandjab disent appartenir à la descendance du prophète, et prennent en conséquence le titre de *saïd* et de *chah :* les Daoudpotra ou « Fils de David », qui règnent au Bahawalpour, sont de ceux qui croient être de la famille de Mahomet. D'autres prétendent au titre de Mongols, et ceux-ci paraissent du moins avoir droit à un nom spécial, car dans les villes où ils demeurent, ils se tiennent rigoureusement à l'écart et se livrent à des occupations spéciales; fiers d'avoir eu parmi leurs ancêtres les compagnons des Timourides, ils ne mélangent point leur sang, et chez plusieurs d'entre eux on reconnaît en effet ces figures larges et plates qui caractérisent les Mongols du Gobi. On leur donne ordinairement le titre de *beg* ou *mirza*. Quant aux musulmans de race afghane, presque tous groupés sous le nom de Pathan ou de Rohilla; ils sont fort nombreux dans les districts du Trans-Indus, où leurs chefs de famille se rangent sans exception au nombre des khans. Enfin, tous les autres musulmans non hindous, qu'ils soient de race persane, turque ou baloutche, se disent *cheikh*, titre devenu tellement banal, qu'il a cessé d'en être un et de constituer la moindre distinction : tous les riches l'échangent pour une plus haute dignité. C'est là ce qu'exprime un proverbe ironique du Pandjab :

« Aujourd'hui cheik, manant hier; — demain saïd, si le blé se vend cher [2]. »

[1] Campbell, *Ethnology of India.*
[2] Elliot, *Races of the North-Western provinces of India.*



TYPES ET COSTUMES. — LE RADJAH DE BAHAWALPOUR ET SA COUR

Dessin de E. Ronjat, d'aprés une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



Le régime de la petite culture domine dans le Pandjab, mais en beaucoup d'endroits l'antique propriété collective s'est maintenue; tous les cultivateurs sont considérés comme de simples fermiers de la commune et lui payent une rente annuelle; en outre, ils sont solidairement responsables envers l'État et l'impôt s'acquitte pour le village entier. Il arrive aussi que des communiers aliènent une partie de leurs terres pour l'affermer à des étrangers; dans ce cas, ils partagent le profit de la vente en proportion de leurs droits à la propriété de tous; ils ont aussi le droit de racheter le sol à des conditions plus favorables que les gens d'autres villages. Parmi les tribus afghanes du district de Dera Ismaïl-khan, on procède tous les six ans à une nouvelle distribution du sol. Même dans les districts où des conquérants se sont emparés de la terre, quelques coutumes témoignent encore de l'ancienne communauté du sol et le village a gardé sa constitution républicaine. La nécessité d'arroser les terrains devait nécessairement grouper les habitants d'un même district pour le creusement des canaux d'irrigation : presque partout l'unité de la commune a pour raison d'être matérielle l'existence d'un canal, d'un étang ou d'une source[1]. Il a fallu les grands bouleversements produits par les conquêtes et les guerres intestines, pour détruire la commune agricole et séparer les intérêts des ayants droit. Dans quelques districts, les canaux et les fontaines appartiennent à d'autres propriétaires que les champs arrosés, et depuis l'intervention de l'État pour le creusement de grands canaux, les communes riveraines ont dû s'inféoder aux concessionnaires des travaux d'irrigation. Néanmoins, les cultivateurs du Pandjab sont, parmi les *rayot* de l'Hindoustan, ceux qui, pris en masse, peuvent être considérés comme ayant le plus d'indépendance, et cette liberté relative est certainement l'une des causes qui donnent aux Djat du nord leur audace et leur fierté. Dans le Sind, au contraire, la domination baloutche et les prêts usuraires des marchands hindous ont réduit la population agricole à une véritable servitude, et la dégradation morale, pour les Djat aussi bien que pour les autres éléments ethniques, en a été la conséquence.

Parmi les immigrants des plateaux de l'Occident, il en est qui ont conservé leur caractère comme tribus ou classes distinctes; tels sont les Swati, les Momound, les Yousoufzaï, qui vivent au nord de Pechaver, dans la plaine et sur les montagnes voisines. Ce sont des Afghans, parents de ceux qui, franchissant l'Indus et pénétrant dans le bassin du Gange, fondèrent au pied de l'Himalaya ces petits États de guerriers connus sous

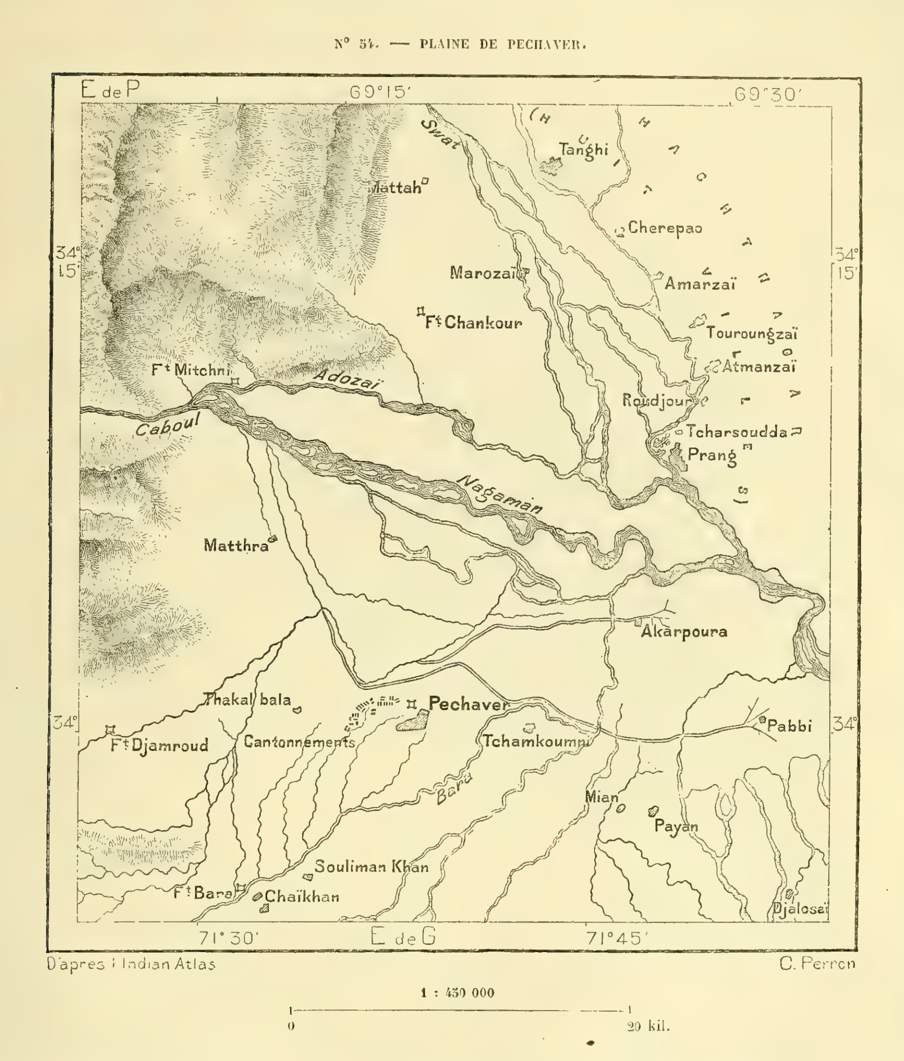
[1] *Punjab Administration Report for* 1872-73.

le nom général de Rohilkhand ou « Pays des Montagnards ». Les Yousoufzaï ou Yazoufsaï sont l'une des tribus afghanes que l'on a le plus souvent comparées aux anciens Juifs, et nombre de missionnaires ont accepté la tradition musulmane qui voit dans ces Afghans les descendants des captifs de Judée amenés à Babylone. Il est certain que leurs mœurs et leurs coutumes religieuses sont bien celles des habitants de la Palestine aux temps des Juges : à près de trois mille années d'intervalle, ils traversent la même période de civilisation. Naguère nomades et maintenant agriculteurs, mais toujours guerriers, frémissant d'impatience au récit de leurs batailles, les Yousoufzaï se divisent en un grand nombre de clans, subdivisés eux-mêmes en groupes secondaires, souvent en lutte les uns avec les autres. De longues vengeances se succèdent entre les familles de génération en génération ; pour terminer leurs disputes, il leur arrive de choisir une fête nationale et de se provoquer en duel public, parfois cause de mêlée et de nouvelles dissensions héréditaires. Mahométans sunnites, ils se distinguent par l'âpreté de leur fanatisme et servent régulièrement la dîme à leurs prêtres nombreux ; ceux-ci, constitués en tribu spéciale, comme les enfants de Lévi chez les Juifs, ne payent point de taxes, et leurs villes, considérées comme saintes, sont de lieux d'asile pour les criminels. Mais quelle que soit la ressemblance de mœurs entre les anciens Juifs et les Yousoufzaï, ceux-ci sont bien de purs Afghans, et leur langue est le pouchtou, peu différent de celui des habitants du plateau. Ils ont fourni quelques mots à l'ourdou, l'idiome prépondérant dans les plaines du nord de l'Inde.

D'autres tribus afghanes, celles des Afridi, occupent le massif de montagnes qui limite au sud la plaine de Pechaver, et se divisent en *kheïl*, c'est-à-dire en clans, souvent en guerre les uns avec les autres. Plus au sud, les vallées du Soulaïman-dagh sont habitées par les Marwatti, peuplades agricoles et pastorales, dont le naturel est beaucoup plus doux que celui des Afridi et qui se distinguent par leur franchise, leur simplicité de manières, le respect qu'ils témoignent aux femmes. Les Bannoutchi ou gens de Bannou, au contraire, depuis longtemps asservis par de petits chefs et soumis par eux au travail forcé, n'ont rien de la fierté et de la droiture des montagnards des alentours : petits, émaciés, maladifs, ils forment un ramassis de gens d'origines diverses, mais ayant également les mœurs de l'esclave. A cet égard, ils contrastent singulièrement avec les libres Waziri, dont les races parcourent les montagnes à l'ouest de Dera Ghazi-khan. Toujours armés, de même que les Pathan leurs voisins, les Waziri se rappellent que leurs ancêtres ont souvent guerroyé dans l'Inde, conquis Delhi, commandé aux rois et aux brahmanes. Encore maintenant ils servent vo-

lontiers comme soldats ; au moindre signal, les Waziri se montrent en armes autour du chef qui les appelle à une expédition de guerre[1].

Au nord-ouest de l'Hindoustan, Pechaver est la forteresse gardienne par excellence. Située au milieu de la plaine que parcourt le Lander ou rivière



N° 54. — PLAINE DE PECHAVER.

1 : 450 000

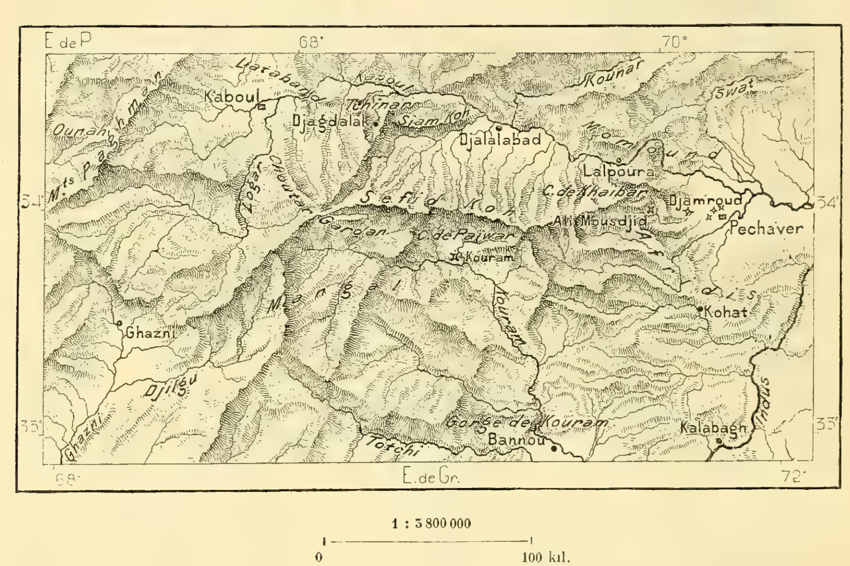
0 — 20 kil.

de Caboul avant de s'unir à l'Indus et que des canaux arrosent dans tous les sens, elle forme, pour ainsi dire, à l'extrémité de l'empire indien, et sur la grande route du commerce et des conquêtes, la tête de pont du Trans-Indus. Attok est le lieu de passage, Pechaver la place d'armes, d'où les Anglais surveillent les populations guerrières des montagnes. Ce n'est d'ailleurs qu'une ville de briques et de pisé, défendue des voleurs par un

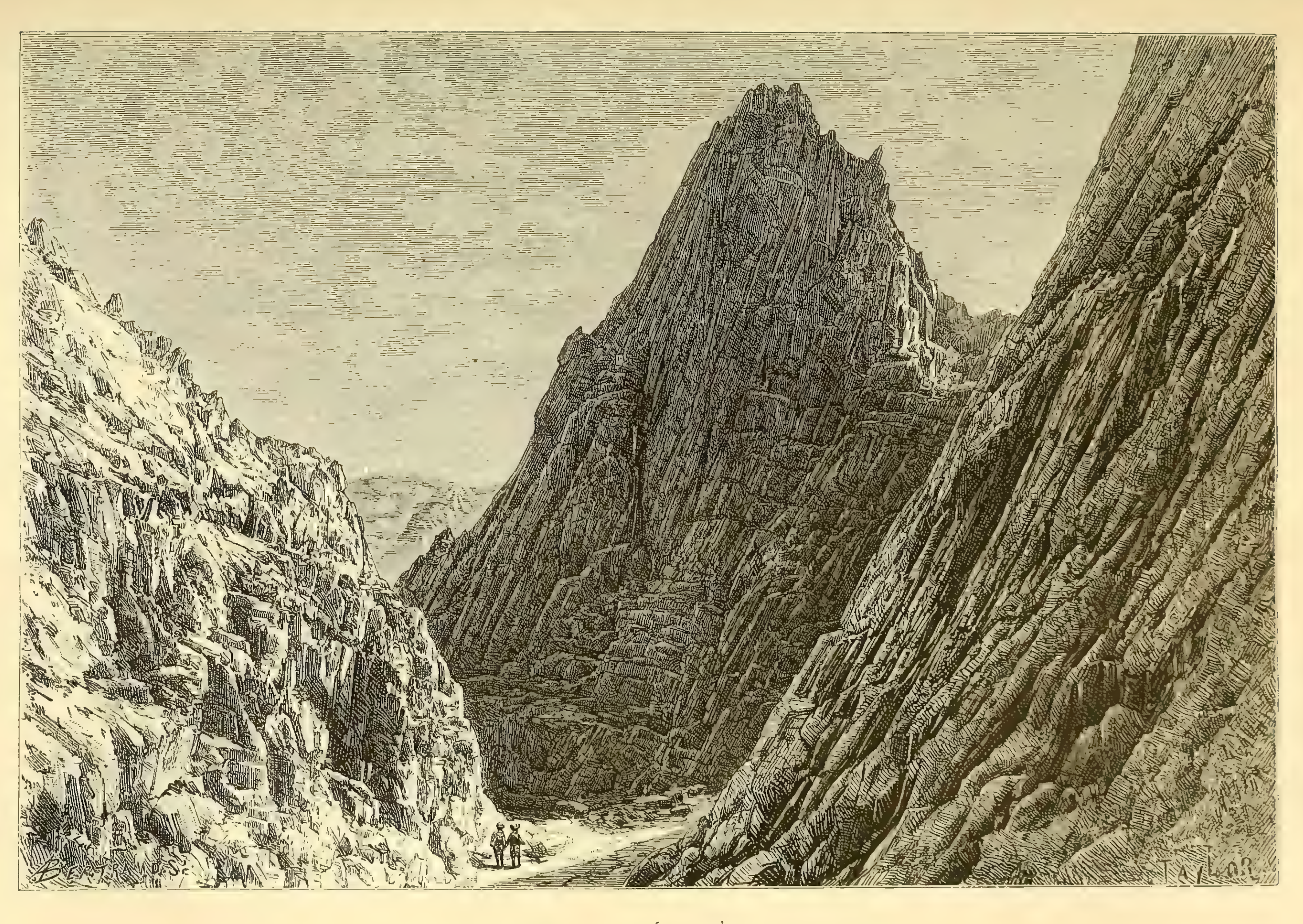
[1] Raverty; — Rowney, *The wild Tribes of India.*

mur de boue ; mais au nord s'élève le fort imposant de Bala-hissar, et des cantonnements anglais occupent les pentes d'un renflement du sol, d'où la vue embrasse toute la plaine et s'étend au loin vers les cols des monts afghans. D'autres postes fortifiés complètent la défense du vaste camp retranché que le gouvernement anglais a dû établir sur ce point faible de ses frontières, vers lesquelles se projette déjà la grande ombre de la Russie : au nord, le fort d'Abazaï garde l'entrée des gorges du Swat, et d'autres ouvrages s'élèvent de distance en distance au pied des montagnes ; au nord-ouest, la vallée principale, celle de la rivière de Caboul, est surveillée, à la bifurcation des canaux de la plaine, par le fort de Michni ; à l'ouest

N° 53. — PASSAGES DE L'AFGHANISTAN, ENTRE PECHAVER ET CABOUL.



et au sud-ouest, les forts de Djamroud et de Bara protègent les cantonnements de Pechaver, tandis qu'au sud le fort Mackeson défend les campagnes contre les incursions des Afghans Afridi. Au sud de ce fort passe la route qui fait communiquer les deux villes anglo-indiennes de Pechaver et de Kohat, par-dessus les montagnes qui prolongent à l'est l'axe du Sefid-koh ou « montagne Blanche », le Spinghar des Afghans. Maintes fois les Afridi ont fermé la route ou refusé de l'entretenir, ainsi que les traités les y obligent, et les Anglais ont dû reconquérir leurs libres communications par de longues et pénibles campagnes contre des ennemis insaisissables, à l'affût derrière les rochers. Du reste, les limites politiques sont toujours indécises dans ce pays. Les tribus républicaines et guerrières qui le peuplent ne reconnaissent point la suzeraineté de l'émir d'Afghanistan,



COL DE LATABAND. — VALLÉE DE L'OMBRE DE LA MORT.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



et, de son côté, le gouvernement anglais a cessé de revendiquer la « frontière scientifique » récemment tracée sur la carte de l'Asie, par les seuils du Lataband et de Choutar-gardan, à l'est de Kaboul, et le long du faîte de partage parallèle au Soulaïman-dagh. Toutefois l'Angleterre peut bien être considérée comme suzeraine de la contrée, en dehors des limites marquées par les forts, car les chefs des tribus environnantes sont pensionnés par elle. Ceux-ci reçoivent l'argent comme un tribut, mais en échange ils consentent à entretenir les routes et les sentiers, et graduellement ils deviennent vassaux

L'antique pays de Ghandara, dont Pechaver est maintenant le chef-lieu, n'a que peu de monuments de son passé; les conquérants qui ont successivement suivi cette voie historique de la vallée de Caboul ont démoli les édifices élevés par leurs prédécesseurs. L'ancienne capitale, Pouchkalavati, la Penkhelaotis des Grecs, n'est plus indiquée que par des amas de débris situés près de la jonction de la rivière de Kaboul et du Swat, là où se trouvent actuellement Tcharsoudda et Prang, deux des Hacht Nagar ou des « Huit Villes ». Ohind, sur l'Indus, que l'on croit avoir été l'ancienne Embolima, a été en partie dévorée par les érosions du courant, et ne livre plus aux chercheurs que des médailles et des objets en bronze enfouis sous les éboulis des berges[1]. Quant à la fameuse position d'Aornos, ce rocher dont Hercule n'avait pu s'emparer et que sut conquérir Alexandre, on n'a pu encore l'identifier d'une manière certaine; les descriptions des auteurs grecs, compliquées d'exagérations nombreuses, ne guident point assez les commentateurs dans leurs recherches. Les principaux monuments de l'époque bouddhique ont disparu comme ceux des temps aryens et grecs; la haute stoupa que les voyageurs chinois virent à Pechaver, arrondissant sa coupole à 120 mètres de hauteur, n'existe plus; mais des « pierres écrites » se voient encore dans les vallées des montagnes au nord de la plaine, et sur la route du Khaïber quelques stoupas n'ont cessé de dominer les promontoires, témoignages de la foi de souverains qui avaient placé leur royaume sous la protection de la « Grande doctrine ». Dans le pays des Yousoufzaï, les restes d'anciens monuments, surtout des fragments d'architecture gréco-bactriens, sont aussi fort nombreux; des mégalithes d'origine inconnue, disposées en cercle comme les pierres de Stonehenge, s'y dressent à l'entrée des gorges de montagnes, et l'on voit encore près de cette frontière un des piliers où l'empereur Asoka fit graver ses édits[2].

[1] Al. Cunningham, *Ancient Geography of India.*

[2] Raverty, *Transactions of the Bombay Geological Society*, vol. X, 1852; — Lœwenthal, *Journal of the Asiatic Society*, 1863, n° 1; — Arthur Phayre, même recueil, 1871, n° 1.

Au sud-est de la traversée de l'Indus par le pont d'Attok, la voie historique de l'Hindou-kouch au Gange, accompagnée maintenant d'un chemin de fer, a pour lieux d'étape les villes les plus considérables du Pandjab. Rawal-Pindi, sur le haut Sohan, est d'origine moderne, mais la ville militaire anglaise, qui s'étend au sud, occupe l'emplacement de l'antique Gadjipour, et c'est au nord-ouest que s'élevait la puissante capitale Takcha-

N° 37. — ENTRÉE DE LA CLUSE D'ATTOK, AVANT LA CONSTRUCTION DU CHEMIN DE FER.



1 : 360 000

0 — 10 kil.

sila (Taxila), la plus importante des cités que vit Alexandre dans sa campagne de l'Inde. Cunningham en a reconnu l'emplacement près du bourg de Chah deri ; les ruines de la ville proprement dite s'étendent sur un espace d'environ 15 kilomètres carrés, et tout autour de l'enceinte se voient les restes de vastes faubourgs. Temples, monastères et plus de cinquante stoupas, dont quelques-unes sont parmi les plus grandes de l'Inde, rappellent les temps de la ferveur bouddhique, alors que Takchasila

devint la résidence d'Asoka, le pieux constructeur des plus beaux édifices consacrés à Bouddha. Une autre stoupa fameuse, celle de Manikyala, que découvrit Elphinstone, à l'est de la vallée du Sohan, s'élevait, non dans une cité, mais au milieu d'un groupe de temples et de monastères bouddhiques : des cendres et des poutres carbonisées, que l'on trouve dans les amas de décombres, justifient la tradition d'après laquelle Manikyala aurait été dévorée par un incendie.

Djhilam, située sur la rive droite du fleuve de même nom, n'est pas l'une des cités importantes du Pandjab, mais dans le voisinage, comme sur tout le parcours de la voie historique, se voient des ruines d'anciennes villes. Celles qu'Alexandre fonda sur les deux bords de l'Hydaspe ou Djhilam, pour célébrer sa victoire sur Porus, n'ont point laissé de vestiges identifiés d'une manière certaine; les monnaies gréco-bactriennes que l'on trouve dans les décombres près de Djalalpour, ne diffèrent point de celles qu'ont ramenées à la surface les fouilles entreprises en diverses parties de l'Inde nord-occidentale; mais on a voulu voir les descendants de compagnons du Macédonien dans la tribu des Awan, qui occupe une partie du district et s'étend à l'ouest jusque vers Rawal-Pindi; le nom de ces Hindous mahométans, qui ont une autre prétention, celle d'appartenir à la famille du prophète, est considéré comme étant le même que celui de Yavan ou Yavana, sous lequel étaient connus les Grecs, mais qui était attribué aussi à des envahisseurs d'autres races, puisque l'Orissa et les Provinces Centrales tombèrent sous le pouvoir des Yavana et que ceux-ci pénétrèrent jusque dans les pays dravidiens du sud [1]. Actuellement, la ville la plus populeuse et la plus commerçante de la contrée est Pind Dadan-khan, située sur la rive droite du Djhilam, au pied des pentes méridionales de la chaîne Saline; c'est le principal chantier de construction pour les bateaux du Djhilam et, en face, sur l'autre rive du fleuve, à Miani, est le vaste entrepôt du sel, qu'un chemin de fer apporte des carrières de Kheoura, désignées dans tous les documents officiels sous le nom de mines de Mayo, en l'honneur d'un vice-roi de l'Inde [2]. Le gouvernement s'est attribué la propriété exclusive des carrières de sel, et les travaux se font sous la direction de ses ingénieurs; les ouvriers qu'il emploie sont une caste des plus chétives, dont les goîtreux et les infirmes forment une proportion considérable.

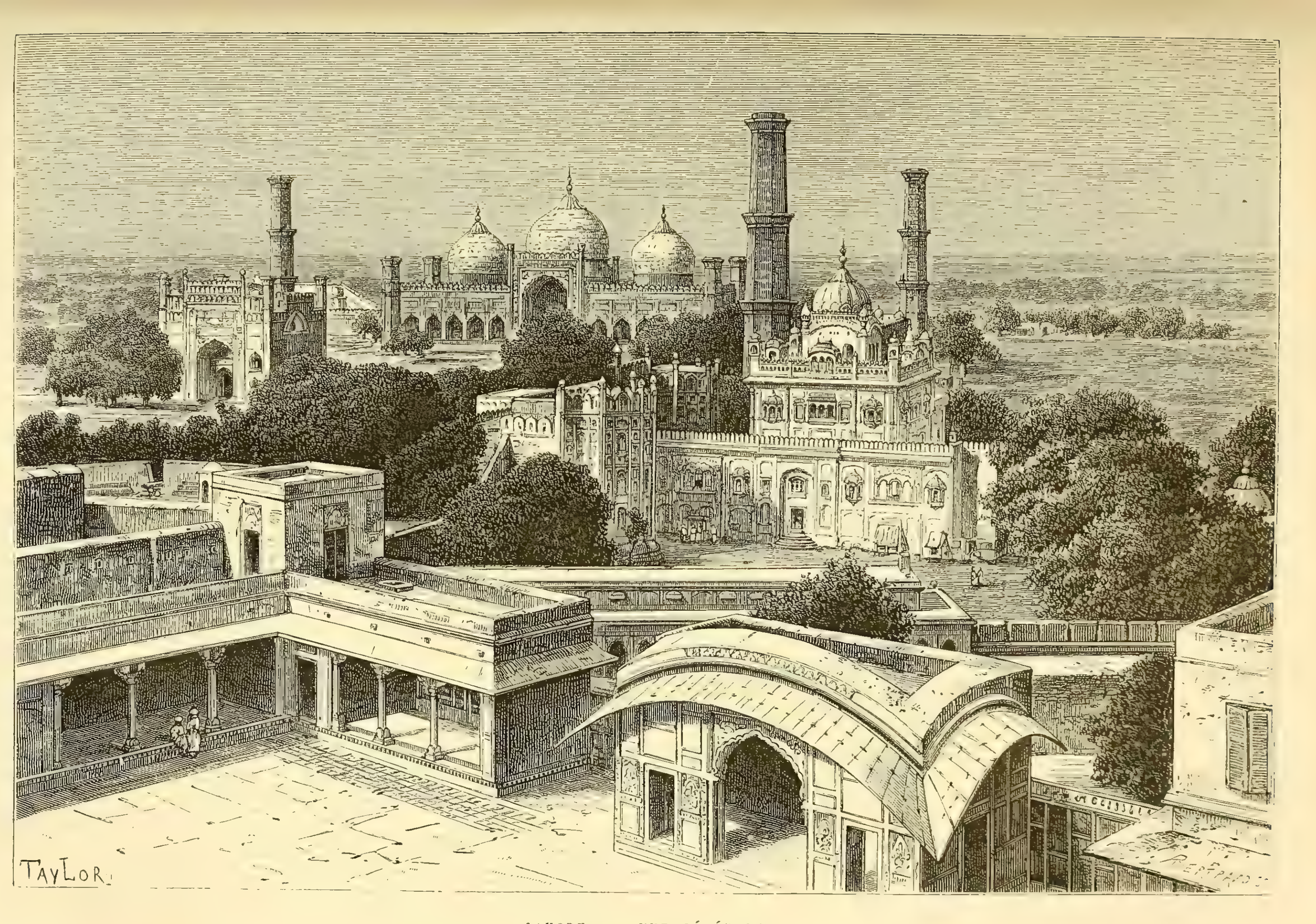
Sur les bords du Tchinab, qui coule parallèlement au Djhilam, les villes de la grande route ont accru ou diminué d'importance, suivant les va-et-

[1] W. Hunter, *Orissa;* — Rajendralala Mitra, *Antiquities of Orissa.*
[2] Produit des mines de Mayo en 1872 : 7 400 000 francs.

vient du fleuve, errant au loin dans les campagnes. Goudjrat, actuellement à 7 kilomètres au sud du lit fluvial, est surtout une cité d'industrie, et l'on y fabrique de charmants objets en filigrane d'or et d'acier, qui sont parmi les articles les plus appréciés de l'art hindou. Wazirabad, sur la rive gauche du Tchinab, à l'extrémité d'un pont de chemin de fer qui n'a pas moins de 2800 mètres de long et qui repose sur 64 piliers enfoncés à plus de 20 mètres dans le sable, est en grande partie une ville moderne. Construite suivant un plan régulier, par l'Italien Avitabile, l'un des généraux étrangers qui s'étaient attachés à la fortune du radjah sikh Randjitsingh, elle est devenue le principal chantier et centre de navigation sur le Tchinab. Naguère un cantonnement militaire protégeait en cet endroit le passage du fleuve, mais les troupes ont été transférées à l'est, près de la ville de Sialkot, où elles surveillent plus facilement la frontière et la capitale des États de Kachmir. Sialkot ne doit pas uniquement à ce rôle stratégique son importance actuelle ; elle possède deux manufactures de coton et de nombreuses papeteries ; en outre, elle attire à ses foires des milliers d'étrangers, à la fois pèlerins et commerçants. Déjà mentionnée dans les poèmes hindous, Sialkot était capitale de la contrée il y a plus de deux mille ans. Taki, qui fut plus tard le chef-lieu de tout le haut Pandjab, à l'époque où les pèlerins chinois visitaient l'Hindoustan, s'élevait au sud, dans un pays aujourd'hui presque désert, que le déplacement du cours de la Ravi et le dessèchement des canaux ont condamné à la stérilité. Les ruines de l'antique cité, reconnues par Cunningham, se voient près du village d'Asarour, au nord-est de la petite colline de Sangal (Sangola, Sakala), où l'armée d'Alexandre remporta l'une de ses victoires. De nos jours, la ville principale du doab ou « entr'aigues » limité par le Tchinab et la Ravi est Goudjranwala, l'une des stations de la voie ferrée du Pandjab. La contrée environnante est nue, poussiéreuse, sans arbres ; nulle part le pays ne mérite davantage le reproche de « laideur » que le sultan Baber faisait à ces plaines de l'Hindoustan qu'il avait lui-même si fréquemment dévastées. Au dernier siècle, quelques bandes de rôdeurs étaient la seule population du district de Goudjranwala, où vivent maintenant plus d'un demi-million d'hommes[1].

Lahore, qui est également une antique cité, le Lohawar des anciens auteurs, hérita de Taki comme capitale du Pandjab. Pendant trois siècles, elle fut le centre de la résistance contre l'invasion mahométane, puis elle devint la résidence des souverains ghaznevides. Sous la domination mon-

[1] Hunter, *England's Work in India.*



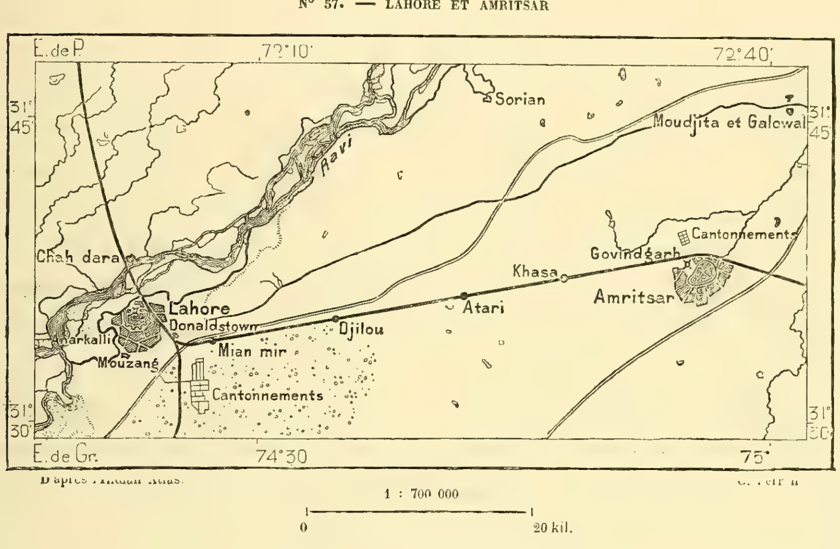
LAHORE. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



gole, elle fut aussi fréquemment le lieu de séjour des empereurs, et lors de la fondation de l'État éphémère des Sikh, les « Lions » y bâtirent leur palais; maintenant les Anglais en ont fait le siège de leur administration dans tout le nord-ouest de l'Hindoustan. Beaucoup plus vaste à l'époque des Grands-Mongols, Lahore prolongeait ses faubourgs bien au delà de son enceinte. Après une période de décadence, elle est entrée de nouveau dans une ère de rapide accroissement. Une ville anglaise s'est construite au sud de la cité hindoue, le long d'une berge que suivait jadis le cours de la Ravi, déplacé maintenant du côté de l'ouest, et ses quartiers se rapprochent à l'est par d'élégants boulevards des cantonnements de Mian mir;

N° 57. — LAHORE ET AMRITSAR



1 : 700 000

0 — 20 kil.

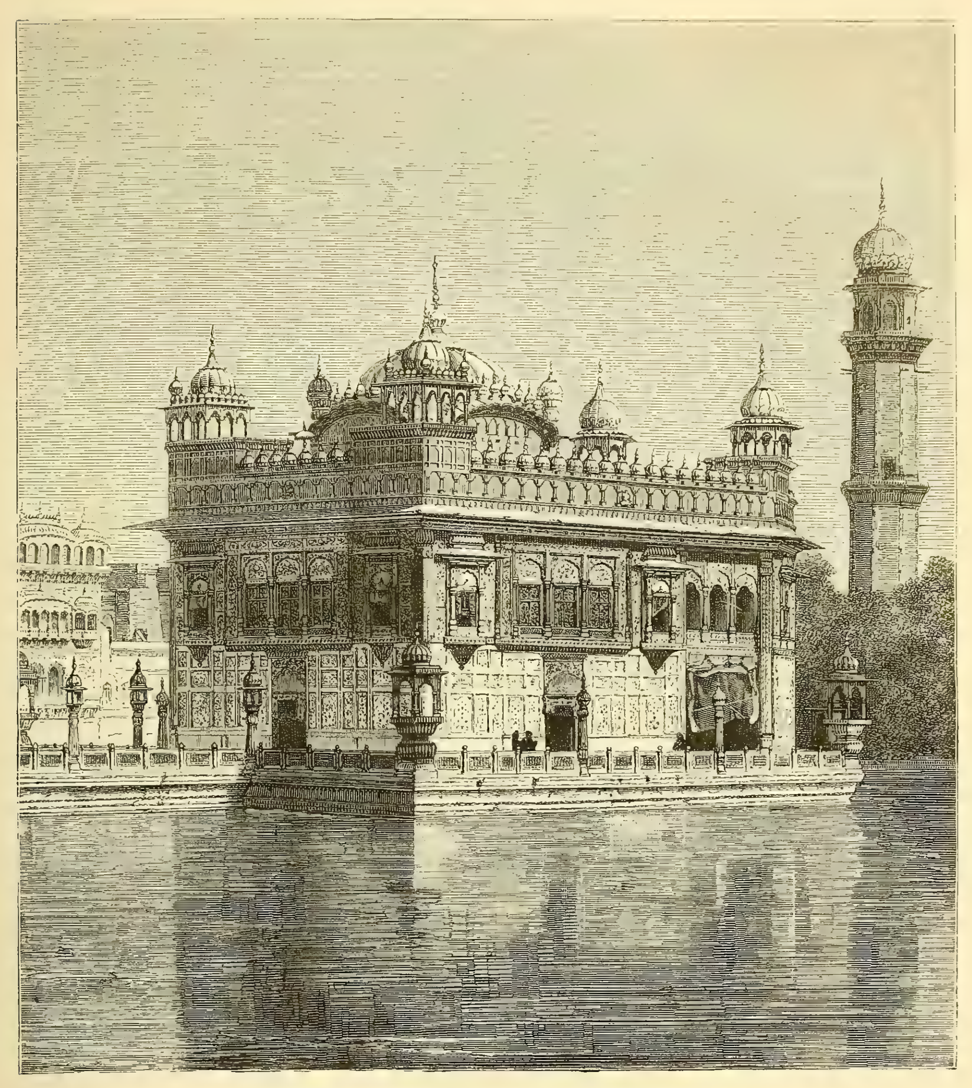
ainsi la ville s'étend sur une longueur de plus de 12 kilomètres, entre le tombeau de Djehanghir, qui s'élève à Chah dara, au nord de Lahore, et les dernières casernes de Mian mir. L'importance de la capitale du Pandjab est désormais assurée, bien plus par sa position commerciale que par ses privilèges administratifs. C'est à Lahore que le chemin de fer de Karatchi vient s'embrancher sur la grande ligne de Pechaver à Calcutta.

Les plus beaux monuments de Lahore datent de l'époque des Grands-Mongols, et quoique plusieurs d'entre eux aient été dépouillés de leurs marbres et de leurs faïences émaillées, quoique d'autres, partiellement démolis, aient exhaussé le sol de leurs décombres, ce qui reste n'en est pas moins merveilleux. Vus entre les bouquets de palmiers, au milieu de jardins où les eaux jaillissent en perles, palais et mosquées paraissent admirables avec leurs larges vestibules ou leurs péristyles, leurs fenêtres à baies, leurs

vérandas suspendues, leurs pavillons d'angles à colonnettes, leurs minarets travaillés comme l'ivoire, leurs coupoles aux marbres de couleur. Dans ces édifices, l'art de l'Inde se marie à celui de la Perse, comme la langue ourdou unit en un ensemble harmonieux le fond sanscrit aux broderies persanes. Comparés aux monuments de la ville hindoue, ceux de la ville anglaise sont de bien mesquine architecture, mais il en est du moins qui sont utilisés pour des œuvres de relèvement; tels sont les collèges de Lahore, dont l'un a titre d'université; tel est aussi le musée, où se trouve la plus précieuse collection des objets d'art gréco-bactriens, bouddhiques, hindous que possède la Péninsule. Grâce à l'esprit d'initiative de ses habitants sikh, Lahore est le foyer des études et de la littérature dans tout le nord de l'Hindoustan.

Une ville dispute à Lahore le rang de métropole des Sikh, c'est Amritsar, qui s'élève à une cinquantaine de kilomètres à l'est, dans une petite dépression de sol que parcourt un canal d'arrosement dérivé de la Ravi. Une ville ancienne, Tchak, occupait cet emplacement, mais elle avait disparu, lorsqu'un apôtre des Sikh construisit le sanctuaire qui a pris de l'étang dans lequel il baigne ses murs et ses perrons de marbre, le nom d'Amritsar ou « lac d'Immortalité » : c'est par centaines de milliers que les pèlerins viennent chaque année s'agenouiller sur le pont qui réunit le temple à la terre ferme et sous la voûte élégante que recouvre un large dôme de cuivre doré. Longtemps Amritsar fut la propriété commune de la confédération sikh, et chacun des clans en avait un quartier; mais l'érection de la citadelle de Govind ghar, qui commande le temple, ne permit plus aux pèlerins sikh de se présenter autrement qu'en sujets. Le concours des fidèles qui viennent de toutes parts a donné aux foires d'Amritsar une grande importance commerciale. La ville est le dépôt des marchandises expédiées de Bombay et de Calcutta dans le Kachmir et sur les marchés de l'Asie centrale. Des immigrants kachmiri ont porté dans Amritsar l'industrie des châles, celle des draps d'or et des passementeries; dans les bonnes années, plus de quatre mille métiers travaillaient dans Amritsar. Lors des grandes fêtes, toutes les rues sont tendues de châles et d'étoffes précieuses. Au nord-est d'Amritsar s'élève une autre ville industrieuse et commerçante, Batala, où se voient à peine quelques Sikh, si nombreux dans les villes voisines. C'est bien au delà, sur les bords du Satledj et à peu de distance de sa cluse de sortie, que se trouve l'autre cité sainte des Sikh, Anandpour ou la « Ville de la Paix », dominée par le mont en forme de turban appelé Nina devi. Le Granth ou livre sacré des Sikhs est précieusement conservé dans un temple de Kartarpour, bourg voisin de Djallandar.

A l'orient de Lahore, la zone de cultures et de population se rétrécit de plus en plus entre la base de l'Himalaya et les plaines du sud, parsemées de rares oasis; c'est là que commence le pays désigné, au point de vue militaire, par le nom de « Belgique de l'Hindoustan ». Les anciennes épopées



AMRITSAR. — TEMPLE D'OR ET LAC DE L'IMMORTALITÉ.
Dessin de Thérond, d'après une photographie de M. Rousselet.

racontent les luttes d'extermination dans lesquelles s'y rencontrèrent jadis les Kourouides et les enfants de Pandou, et depuis les temps mythiques c'est encore dans ce territoire, chemin naturel des nations et des armées, qu'ont été livrées presque toutes les grandes batailles où s'est décidé le sort des peuples dans le nord de la Péninsule. Aussi les Anglais n'ont-ils pas

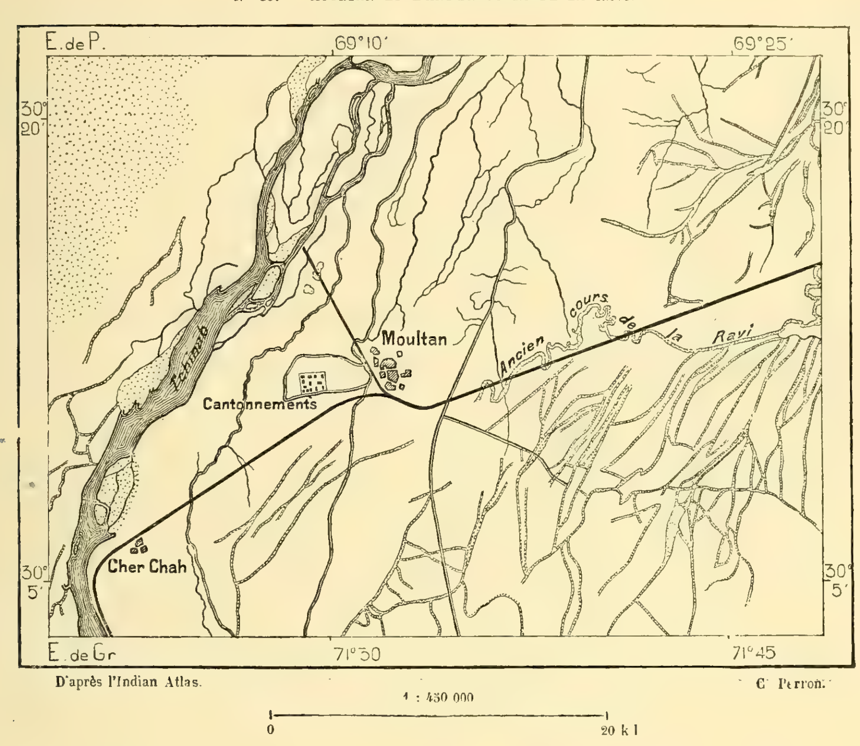
manqué d'établir dans cette région une chaîne de camps fortifiés pour assurer leurs communications. Au sud d'Amritsar, sur la rive droite du Satledj, Firozpour est devenu le plus vaste arsenal de l'Hindoustan. Au nord-est, sur la ligne maîtresse du chemin de fer, Djallandar, réunion de villes groupées dans une même enceinte, est aussi l'un des points d'appui de la puissance militaire anglaise, et ses cantonnements occupent plus d'étendue que toutes les cités hindoues de la contrée. Plus loin, Loudianah, qui surveille de la berge orientale le passage du Satledj, traversé par un pont-viaduc de 1900 mètres de longueur, est elle-même commandée par une forte citadelle, et ses marchés de grains approvisionnent toutes les garnisons du Pandjab. Puis vient Ambala, sur le Ghaggar, dont le camp, plus peuplé que la ville, occupe 2900 hectares de superficie. Toute une division militaire garde cette position centrale, doublement importante comme place intermédiaire entre Lahore et Delhi, et comme gardienne de Simla, la capitale d'été de l'Hindoustan, qui n'est pas encore rattachée au réseau des chemins de fer de la plaine. Point de départ des voyageurs qui chaque année se rendent en foule dans les hôtels et les maisons de plaisance de la ville himalayenne, Ambala est, pour les plaines septentrionales de l'Hindoustan, le marché le mieux approvisionné en objets importés d'Angleterre. Construite près de la lisière des solitudes, sur un sol où les rivières ne coulent déjà plus que difficilement, Ambala n'avait à sa disposition qu'une faible quantité d'eau, souvent malsaine; pour remédier à cette cause de maladies, on a récemment creusé près de la ville un puits artésien de 139 mètres de profondeur.

Les stations militaires anglaises du Pandjab oriental ont singulièrement dépassé en population les anciennes villes hindoues de la contrée, même les capitales des petits États auxquels le gouvernement anglais a concédé un simulacre d'indépendance, telles que Kapourthala et Poutiala. Sarhind, qui fut jadis le chef-lieu du royaume de Satadrou ou Satledj, n'a laissé que des ruines, quoique tout le pays environnant soit encore désigné généralement sous son nom. Un de ces jeux de mots dont la nomenclature géographique offre tant d'exemples a donné à ce terme de Sarhind le sens de « Frontière de l'Hindoustan », comme pour indiquer la limite approximative entre les terres musulmanes du nord-ouest et les régions purement hindoues[1]; mais par les souvenirs nulle contrée de la Péninsule n'est plus indienne : c'est la terre sainte par excellence des Aryas et la tradition des temps antiques n'est point perdue. Les pèlerins se portent

[1] A. Cunningham, *Ancient Geography of India.*

encore en foule à Thanesar, à Pihoia, vers tous les sanctuaires qui bordent le cours incertain de la Sarasvati; parfois 500 000 baigneurs viennent successivement se tremper dans le bassin vaseux de Thanesar, et des milliers de veuves parcourent les places de Pihoia en se lamentant et en s'arrachant les cheveux. La ville de Sirsa, bâtie près des ruines de Sarsouti, se trouve bien au sud, aux confins du désert; mais pendant les

N° 58.— MOULTAN ET L'ANCIEN COURS DE LA RAVI.



D'après l'Indian Atlas. C. Perron.

1 : 450 000

0 20 k l

temps de crue la rivière qui lui donna son nom lui porte encore quelques gouttes de son onde sacrée.

La forme des « Cinq Vallées » du Pandjab est celle d'un éventail; très écartées les unes des autres dans la région du « Piémont » ou Daman-i-koh, elles se rapprochent graduellement vers le bec de Mithankot. Tandis que dans la région du nord, parfaitement arrosée par les cinq rivières, les grandes villes se sont distribuées tout le long de la voie historique aux passages des cours d'eau et dans les doab intermédiaires, l'angle méridional du Pandjab, beaucoup plus étroit, moins bien arrosé, plus exposé aux sécheresses et aux tourmentes de poussière, n'a pu avoir qu'un centre de commerce. C'est la ville de Moultan, l'ancienne capitale des Malli, que vainquit Alexandre; ses origines datent des temps mythiques, et la

légende en attribue la fondation au père des dieux solaires et des Titans; sous le règne d'Aurengzeb, le milieu de la citadelle de Moultan était encore occupé par un temple du Soleil, que détruisit le fanatique empereur pour le remplacer par une mosquée. Jadis Moultan s'élevait sur deux îles qu'entouraient les eaux de la Ravi, mais cette rivière a depuis longtemps changé de cours et s'unit maintenant au Tchinab, à 60 kilomètres au nord de la ville; seulement lors des inondations, un faible courant passe encore dans l'ancien lit fluvial. La rivière la plus proche de Moultan est actuellement le Tchinab, qui coule à 7 kilomètres à l'ouest; c'est là que sont les ports et le chantier de Cher chah.

Bahawalpour, capitale d'un des plus vastes États médiatisés du nord de l'Inde, est une des villes qui ont le plus profité de la tranquillité générale du pays, depuis l'établissement de la domination britannique. Le chemin de fer du Sind fait un long détour vers l'est pour traverser cette ville, qu'il atteint par un pont superbe jeté sur le Satledj. Des canaux d'arrosement dérivés de ce fleuve parcourent dans tous les sens les campagnes environnantes, et des villes nouvelles se sont élevées au milieu de terres richement cultivées, qui naguère étaient des solitudes. L'industrie manufacturière contribue aussi à la prospérité de Bahawalpour; la fabrication des soieries, introduite par des artisans de Bénarès, alimente le commerce d'exportation de la contrée vers l'Afghanistan et les États de l'Asie centrale.

Quelques villes importantes se sont également fondées dans le Deradjat, sur le cours ou dans le voisinage de l'Indus, dans le Daman-i-koh ou « Piémont » qui longe la frontière afghane. Kalabagh ou le « Jardin Noir » étage ses maisons en amphithéâtre sur un rocher de sel gemme, à l'issue de la cluse par laquelle le fleuve traverse la chaîne Saline; les terrasses de chaque rangée de maisons servent de rue aux maisons supérieures, et pardessus ces gradins, disposés comme ceux d'un cirque, se dresse une falaise de sel d'où les employés du fisc surveillent les habitants, pour les empêcher de gratter le sol de leurs demeures ou même, suivant le dicton local, de laisser leurs bestiaux « lécher les pierres du sentier ». L'exploitation des carrières salines ne se fait que de l'autre côté de l'Indus, près du village de Mari; elle est d'ailleurs peu importante, la consommation du sel étant limitée par un monopole jaloux; on retire aussi de l'alun et du minerai de fer des collines environnantes. A l'ouest, dans le cirque des montagnes de Bannou, Dhoulipnagar, appelée officiellement du nom anglo-persan d'Edwardesabad, n'est qu'une petite ville; mais son importance commerciale et militaire est grande, car là viennent aboutir plusieurs des chemins qui descendent des plateaux afghans. Sur presque tous les promontoires des

alentours se voient les restes d'anciens monuments, datant de toutes les époques, depuis les âges bouddhiques; on leur donne uniformément le nom de Kafir kot ou « fort des Infidèles ». Le sommet du Cheïk boudin (1375 mètres) porte maintenant des casernes où l'on envoie les soldats en convalescence, mais sur ce pic la chaleur est encore trop forte en été pour qu'on ait pu y fonder une ville de santé.

Dera Ismaïl-khan, ville moderne, héritière d'une cité de même nom que détruisit une crue de l'Indus en 1825, est aussi une forte position militaire et commande le débouché du col de Gomoul, qui contourne au nord le massif du Takht-i Soulaïman; deux fois par an, des caravanes de Povindah ou « Coureurs » viennent se former à Dera Ismaïl-khan, pour aller faire leur tour d'Afghanistan : 12 000 hommes, 35 000 chameaux passent chaque année par le col de Gomoul[1]. Une autre cité de fondation baloutche, Dera Ghazi-khan, avant-poste du commerce de Moultan sur l'Indus, est également un lieu de trafic très animé; elle a succédé comme marché du Deradjat méridional à Mithankot, que les dévastations de l'Indus ont forcé à se rebâtir dans l'intérieur des terres et que depuis cette époque ont abandonné les marchands. Une grande foire, à laquelle accourent Hindous et musulmans, se tient aussi près du temple fameux de Sakki Sarwar, qui pendant tout le reste de l'année n'est entouré que de solitudes; la tribu de plus de 1600 personnes qui garde le sanctuaire se partage les offrandes des pèlerins[2]. En cette région, les montagnes de Salomon sont très pénibles à franchir, à cause de la longueur des chemins qui serpentent dans les cluses, sur le fond sablonneux ou pierreux des torrents à sec, entre les roches des avant-monts parallèles, uniformément recouvertes de palmiers-nains, d'acacias, et plus haut de conifères.

Le centre commercial de toute la région de l'Indus comprise entre le bec des Cinq Rivières et la bifurcation du delta est la ville de Chikarpour, bâtie au milieu des vergers et des jardins dans une plaine bien arrosée, qui fut jadis un golfe de la mer et qui se prolonge au nord par des espaces sablonneux. L'importance capitale de Chikarpour provient de sa position sur la route qui passe au sud du Soulaïman-dagh, pour aborder les plateaux du Baloutchistan, soit par le col de Bolan, soit par celui de Harnaï. Les marchands de Chikarpour sont encore plus entreprenants que ceux de Moultan, et leur ville est le principal dépôt des denrées d'échange expédiées de toutes les parties de l'Hindoustan et même de l'Angleterre; des tapis et

[1] Valeur des échanges par le col de Gomoul dans l'année fiscale 1869-70 : 8 250 000 francs.
[2] Raverty, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1855, n° IV.

des cotonnades sont aussi fabriqués à Chikarpour pour ce commerce d'exportation. En 1880, lorsque le gouvernement anglais, envoyant ses armées

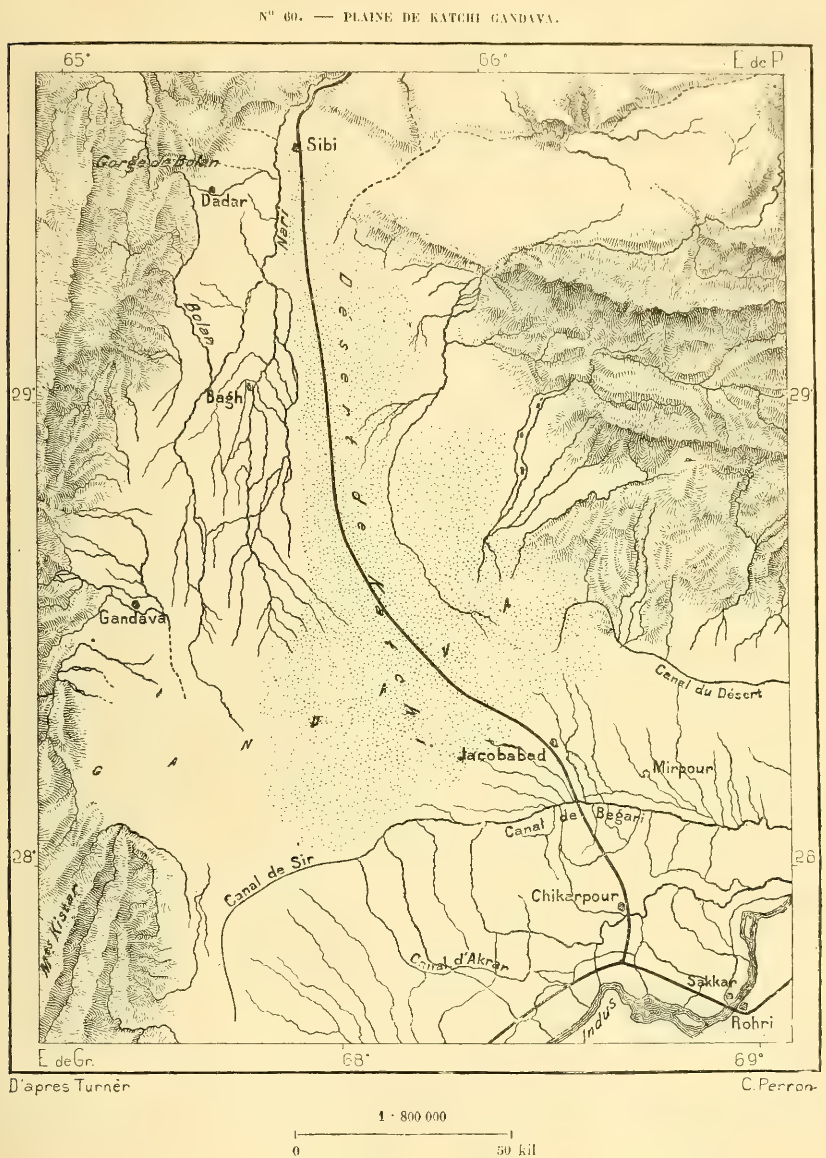
N° 59. — MONTAGNES PARALLÈLES AU NORD DE DERA GHAZI-KHAN.



dans l'Afghanistan, paraisssait résolu à rectifier du côté de l'ouest ses frontières de l'empire indien, Chikarpour avait été choisie comme point de départ du chemin de fer qui doit un jour réunir l'Inde aux rivages de la

Méditerranée par Kandahar et la vallée de l'Euphrate. On se mit à l'œuvre avec un zèle qui semblait présager un achèvement rapide de la grande

N° 60. — PLAINE DE KATCHI GANDAVA.



voie projetée : le premier tronçon, long de 215 kilomètres, fut entièrement terminé dans l'espace de 101 jours[1], et l'on travaillait déjà aux rampes d'accès du plateau, lorsqu'un changement de direction politique fit abandonner l'entreprise. La voie, commençant à Sakkar, communique avec

[1] Richard Temple, *Proceedings of the Geographical Society of London*, sept. 1880

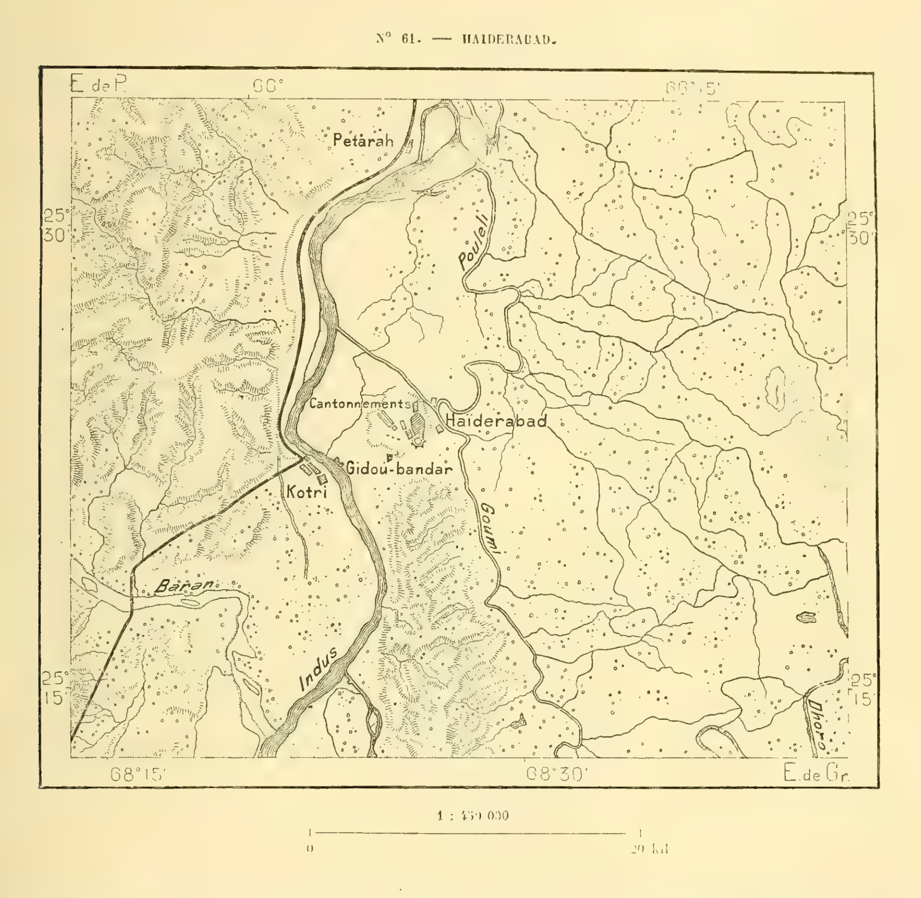
Rohri, l'héritière de l'antique Aror, par des bacs à vapeur, que remplacera bientôt un pont-viaduc ; au nord, elle s'arrête dans une gorge de montagnes, à une faible distance de Sibi, l'ancienne capitale du Sewestan. Le gouvernement indien n'a pas l'intention de lui faire dépasser le fort de Kettah, dans le Baloutchistan ; du moins ce chemin de fer évite-t-il aux voyageurs la pénible traversée du désert de Katchi Gandava. Officiellement, la plus grande partie du territoire qui s'étend au pied des monts est une dépendance politique du Baloutchistan ; en réalité, la domination anglaise y est complète. Les cantonnements de Jacobabad, établis près de la frontière nominale, surveillent l'ensemble de la plaine.

Haïderabad, l'ancienne Nerankot, commande du haut de sa colline la région alluviale où commence le delta de l'Indus. La branche dite Pouleli se sépare du tronc principal, à près de 20 kilomètres en amont de Haïderabad, pour aller rejoindre l'estuaire de Lakhpat à l'entrée du Rann ; mais il paraît qu'à une époque antérieure, lorsque le courant principal de l'Indus passait à l'est dans le lit de la Pourana ou « Vieille Rivière », la bifurcation se faisait au pied du tertre de Nerankot. D'après Cunningham et d'autres commentateurs de l'ancienne géographie des Indes, la ville moderne occuperait l'emplacement de l'antique Patala, capitale de la contrée lors de l'expédition d'Alexandre ; elle obtint une si grande célébrité comme le port du fleuve sacré, que le nom en devint synonyme de « Porte du Salut » ; c'est en son honneur, d'après Jäschke, que le temple bouddhique de Lassa aurait reçu l'appellation, à peine différente, de Potala. Actuellement, Haïderabad n'a guère d'importance qu'au point de vue stratégique ; mais elle possède aussi quelques industries, et les produits qu'elle envoie aux expositions d'Europe, armes, soies, broderies d'or et d'argent, bijoux émaillés, sont parmi les objets de ce genre les plus appréciés. Éloignée d'environ 6 kilomètres du lit actuel de l'Indus, Haïderabad a pour port le village de Gidou-bandar, qui communique par un bac à vapeur avec la ville de Kotri, située sur la rive droite du fleuve : de hautes levées la protègent contre les inondations de l'Indus et les crues soudaines de son affluent, le Baran. Grâce au chemin de fer qui réunit Karatchi à Kotri, le port de mer au port de rivière, celui-ci jouit longtemps d'un mouvement d'échanges très considérable, et devant ses quais le fleuve était encombré de barques ; mais le prolongement de la voie ferrée, rattachée maintenant à l'ensemble du réseau, a beaucoup diminué l'importance de Kotri, qui n'est plus le point de transbordement forcé des marchandises. En proportion, la ville de Tatta, située en aval près de la fourche des passes les plus fréquentées de l'Indus, a perdu bien davantage encore. Vers la fin du dix-septième siècle,

la peste y fit périr, dit-on, quatre-vingt mille personnes. Pourtant, au milieu du siècle suivant, lorsque Nadir chah s'empara de Tatta, appelée aussi Nagar ou la « Cité » par excellence, sa population aurait compris 60 000 marchands, 40 000 tisseurs, 20 000 autres ouvriers. Actuellement, le nombre des habitants, décimés par la fièvre, est de 8000 seulement.

De même que Marseille, Venise, Alexandrie, Odessa, Barcelone et d'autres cités commerciales qui se sont élevées en dehors du bassin fluvial

N° 61. — HAIDERABAD.



1 : 450 000

0 — 20 kil.

dont elles sont les marchés, Karatchi, dont le port est maintenant la véritable entrée commerciale de l'Indus, est en dehors de la région basse parcourue par les bras errants du fleuve et ne se rattache à l'Indus que par un canal récemment creusé. La navigation est trop difficile sur ces eaux intérieures, pour que les Anglais n'aient pas construit l'une de leurs premières voies ferrées entre Karatchi et la tête du delta, afin d'expédier hommes et marchandises par la voie de terre. Les bateaux à rames, à voiles ou à vapeur que l'on emploie sur le bas Indus n'ont guère plus de quatre ou cinq pieds de calaison. Depuis 1855, époque de l'introduction des bateaux à

vapeur sur l'Indus, le trafic s'est accru, mais beaucoup moins qu'on ne s'y attendait : dans l'Inde, comme dans l'Europe occidentale, le bon marché relatif des voies de communication par eau n'a pu soutenir la concurrence des voies rapides[1]. Les pêcheries de l'Indus ont toujours de l'importance, notamment dans la région du delta, et fournissent un poisson, le *pala*, — peu différent du *hilsa* du Gange, — qui sert à l'alimentation de tous les riverains ; les pêcheurs le capturent soit en jetant des filets soutenus par des boules vides en poterie, soit en dirigeant les eaux d'inondation vers des bassins où les animaux viennent se faire prendre quelquefois par dizaines de milliers. Les mers voisines fournissent une espèce de hareng et des requins, dont les ailerons, très appréciés des gourmets chinois, sont expédiés à Bombay pour les marchés de Changhaï et de Hongkong. La caste des pêcheurs se distingue des autres populations du Sind par son intelligence et son audace[2].

Karatchi prétend au titre de « Bombay » du Sind. Simple village au commencement du siècle dernier, Karatchi ne prit quelque activité commerciale qu'après l'ensablement de Chah-bandar, sur l'Indus ; mais les bancs qui obstruent le passage et la faible profondeur du chenal ne permettaient l'entrée du port qu'aux petits navires hindous. Il a fallu dépenser des millions pour établir un avant-port à l'est de la pointe de Manora, qui abrite la baie des vents du large, pour réunir les îlots au continent par des jetées et des chemins de fer, pour combler les marais intermédiaires et creuser des chenaux. Grâce à tous ces travaux, des navires d'un tirant de 7 mètres peuvent entrer dans le havre en utilisant la marée ; lors du reflux, il reste encore plus de 6 mètres d'eau sur la passe. Toutefois le port de Karatchi est un de ceux qu'on pourra maintenir seulement par de continuels efforts, les alluvions qu'apporte l'Indus étant entraînées le long de la côte du nord-ouest par le courant littoral, ressac de la mousson du sud[3]. Avant que le pays n'appartînt à l'Angleterre, Karatchi faisait surtout la traite des esclaves, nègres ou abyssins, qu'apportaient des bâtiments de Mascate. Sous la domination anglaise, les objets de commerce les plus importants sont les céréales et le coton : aussi les grandes années de prospérité pour le port du Sind furent-elles la période de la guerre civile de l'Amérique du

[1] Bateaux à vapeur de l'Indus en 1874 : 14.
Valeur des marchandises transportées sur le fleuve, par bateaux et barques :

A la montée.	27 700 000 francs ;
A la descente	15 100 000 »
Ensemble.	42 800 000 francs.

[2] Carless, *Journal of the Geographical Society of London*, 1858.
[3] Taylor, *The Harbours of India*.

Nord[1]. Karatchi est une des escales de l'Inde où se présentent le plus souvent des bâtiments français. Ville de construction anglaise, Karatchi ne doit son aspect oriental qu'à la lumière aveuglante réfléchie par les murailles, aux arbres des avenues et du jardin public, aux costumes et aux physionomies des Hindous, des Baloutches, des Afghans qui se pressent sur les quais et aux abords des caravansérails. La ville de plaisance des Anglais, Clifton, s'élève à l'est de la baie, sur une péninsule coupée de falaises que viennent battre les flots du large. A une dizaine de kilomètres au nord, les sources thermales de Pir Mangho, que les prêtres disent être un filet sou-

N° 62. — KARATCHI.



[1] Commerce extérieur de Karatchi :

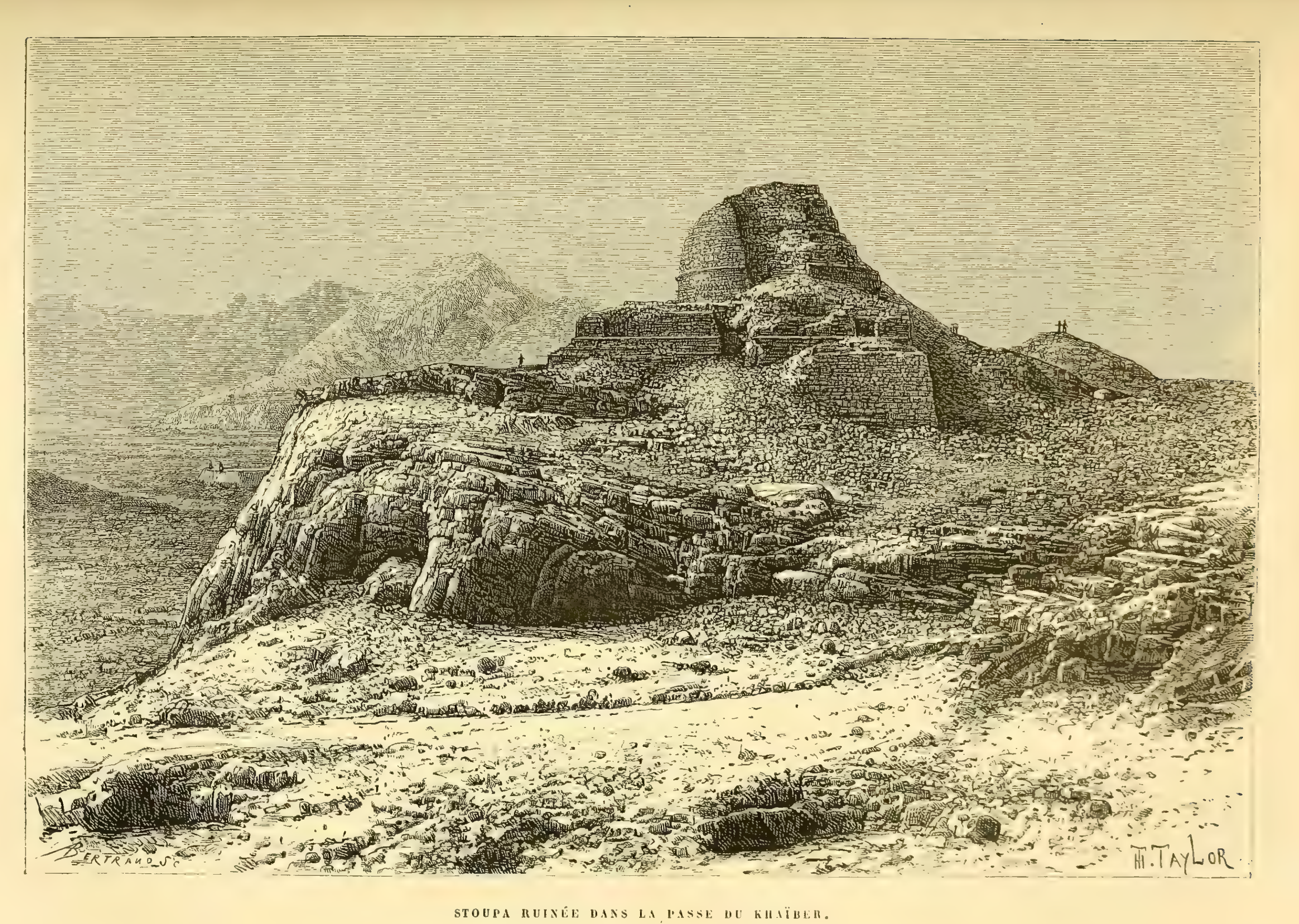
En 1844, première année de la domination anglaise.	3 054 000 francs.
» 1864, pendant la guerre d'Amérique.	164 192 000 »
» 1874, année normale.	87 692 000 »
Mouvement du port pour le commerce extérieur en 1875 :	480 000 tonneaux.

terrain de la Ravi, jaillissent entre des bouquets de dattiers, de la base d'une butte calcaire, où se trouve un vaste cratère d'effondrement[1], et remplissent un étang sacré rempli de crocodiles que nourrissent religieusement des fakirs. Hermann de Schlagintweit raconte que les sauriens, parfaitement apprivoisés, venaient à l'appel de leurs gardiens et parfois même étaient chevauchés par des artistes qui leur peignaient sur le crâne des images hiéroglyphiques et des sentences pieuses[2]; mais les officiers anglais, insoucieux du culte populaire, poursuivent les animaux à coups de pierre et de fusil[3]. Au delà des hauteurs qui dominent Pir Mangho s'étendent des plateaux déserts, où se voient quelques ruines. Jusqu'en plein Baloutchistan, diverses localités portent des noms hindous, qui témoignent du passage des missionnaires bouddhiques dans la contrée[4]. En divers endroits de la frontière occidentale s'élèvent des stoupas, mais nulle part aussi hautes que celles de la passe de Khaïber.

A l'orient des terres alluviales de l'Indus, les trois États radjpoutes de la plaine, Bikaner, Djaïsalmir et Marwar, ont de vastes espaces sans agglomérations urbaines, et même dans une grande partie de leur étendue les villages manquent; sur des centaines de kilomètres carrés, on ne voit que dunes, lèdes, salines ou broussailles, et le désert empiète graduellement sur les terres cultivées. Dans ce pauvre pays, où les famines deviennent de plus en plus fréquentes, les gens se nourrissent souvent de pain d'écorce, de racines, de graines sauvages[5]. Le Marwar mérite bien son nom, qui signifie « Région de la Mort », et les deux autres États sont habités par une population plus misérable encore; la plupart des villages n'ont d'autres maisons que des cabanes, en forme de ruches d'abeilles, tressées en branchages d'arbustes[6].

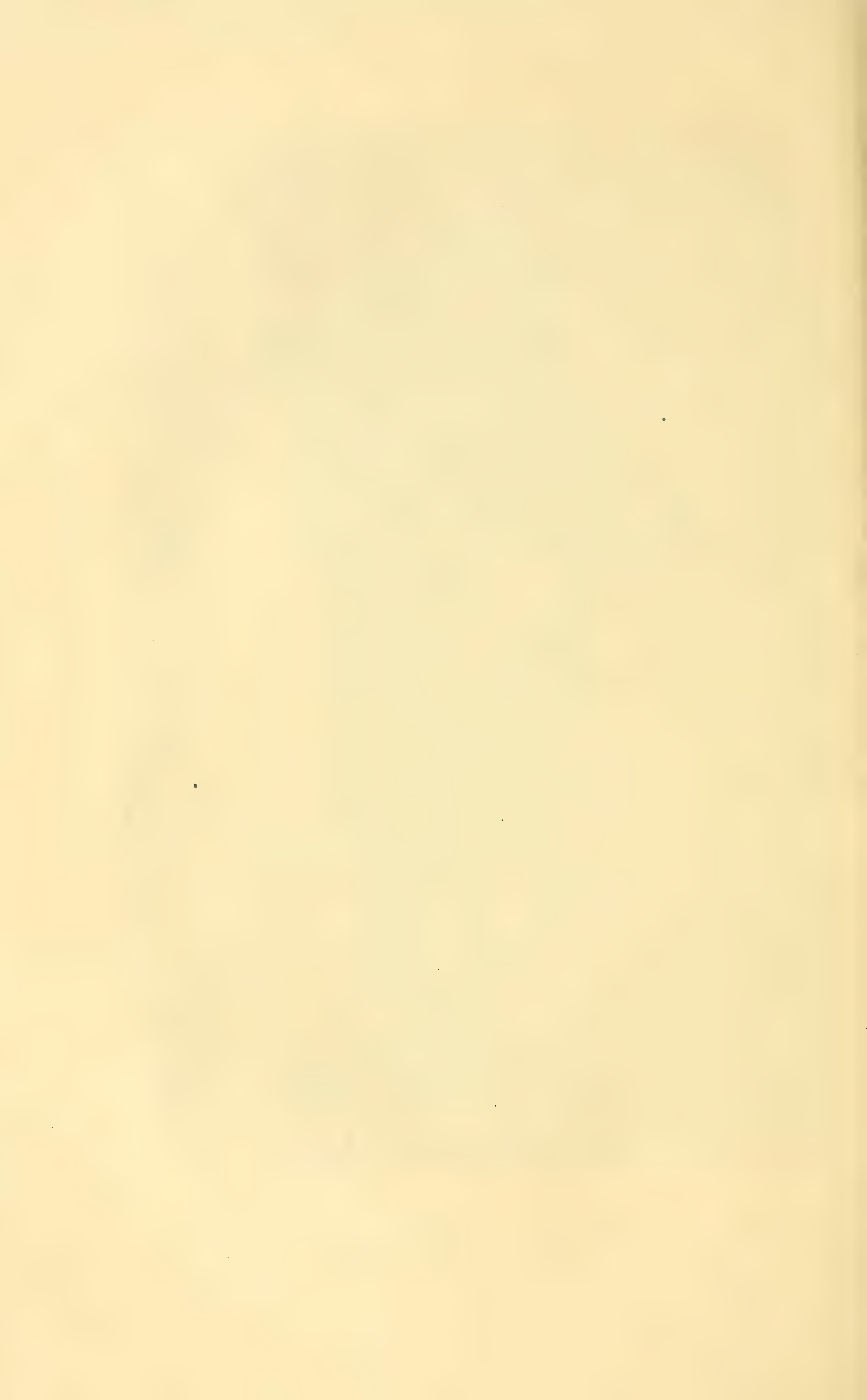
Pourtant Bikaner, la capitale de l'État qui confine au Pandjab et à Bahawalpour, est une ville considérable, et vue de loin, dressant ses murs et ses temples au sommet d'une colline, elle égale par la majesté de son aspect les plus fières cités de l'Inde. Ses habitants sont renommés pour leur industrie dans tout le Radjpoutana : ils sculptent les boiseries et les pierres des maisons, fabriquent des tapis et des couvertures, taillent l'ivoire, préparent des pâtisseries exquises. Djaïsalmir, bâtie en pierre jaune, qui de loin a l'aspect du pisé, est aussi une cité pittoresque, dominée par des palais à

[1] Buist, *Transactions of the Geographical Society of Bombay*, vol. X, 1852.
[2] *Reisen in Indien und Hochasien.*
[3] R. Burton, *Sind Revisited.*
[4] A. Cunningham, *Ancient Geography of India.*
[5] George King, *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, april 1869.
[6] Alex. Burnes, *Journal of the Geographical Society*, 1834.



STOUPA RUINÉE DANS LA PASSE DU KHAÏBER.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



tourelles et des temples djaïna. Djhodpour, la capitale du Marwar, ressemble à Bikaner par sa position sur un coteau et le profil hardi de ses édifices ; le fort qui commande la ville et qui renferme le palais du maha radjah, se dresse sur un bloc de grès à 240 mètres au-dessus de la plaine. A l'est, de nombreuses rivières, qui naissent sur les flancs occidentaux des monts Aravali et qui vont se réunir à la Louni ou se perdre dans le désert, arrosent le Godwar ou « jardin » du Marwar oriental et nourrissent une population considérable. Plusieurs villes se sont élevées dans cette région, Nagar, Merta, Palli, Sodjat, Djallor. Avant la construction du chemin de fer qui rejoint Ahmedabad à Delhi par le plateau du Radjpoutana, Palli était le grand entrepôt des Marwari entre le Goudzerat et le bassin du Gange. Vaste champ de foire, elle a de larges rues, comme une cité russe bâtie dans la steppe, et devant chaque maison les tisserands travaillent en plein air à leurs métiers[1]. Les chameaux que l'on vend à Palli sont renommés pour leur agilité et leur force d'endurance : d'après Burton, il existerait quinze variétés de ces animaux dans le Sind et le Thar. Les bœufs du Marwar sont aussi fameux dans l'Inde ; en temps de disette, on les envoie, par centaines de milliers, pâturer sur les plateaux du Radjpoutana et du Malwa.

Le petit État médiatisé de Catch, dont la grande île et les îlots secondaires se développent en forme de croissant au sud du Grand Rann, reçoit plus d'eau que les royaumes radjpoutes de la plaine, et grâce à sa végétation et aux facilités du commerce, peut alimenter une population beaucoup plus considérable sur une même surface. Bhoudj, la capitale, qui porte encore le nom du dieu serpent auquel elle fut consacrée, est une cité fort riche en constructions anciennes, intéressantes pour les archéologues ; mais elle le cède en importance à la ville de Mandvi ou Mandavi, située sur la côte méridionale, à l'entrée du golfe de Catch : c'est le port le plus animé de la côte, entre Karatchi et Bombay[2]. Ses marins, hindous et mahométans, possèdent plus de deux cents embarcations, jaugeant ensemble plus de 10 000 tonneaux, qu'ils savent diriger avec une singulière hardiesse entre les écueils et les bancs qui parsèment le golfe ; seuls les navires d'un tirant de moins de 3 mètres peuvent franchir la barre à marée haute. Mandavi trafique directement avec Zanzibar, d'où elle importe de l'ivoire et des peaux de rhinocéros ; jadis ses pirates redoutés y prenaient aussi des esclaves. Les bateaux, presque tous dépourvus de pont, partent au commen-

[1] A. Glardon, *Mon voyage aux Indes orientales.*
[2] Mouvement du port de Mandavi en 1877 : 1069 bâtiments chargés à l'entrée, 2191 à la sortie.

cement de décembre et reviennent avec la mousson du sud-ouest; mais souvent ils trouvent une mer trop houleuse en entrant dans le golfe de Catch et sont obligés de se réfugier dans les criques de la côte opposée, sur le littoral de la péninsule de Kattyawar[1]

VI

PÉNINSULE DE KATTYAWAR ET VERSANT DES GOLFES DE CATCH ET DE CAMBAY, DISTRICTS ANGLAIS ET INDIGÈNES DU GOUDZERAT, AU NORD DE LA MAHI.

La presqu'île de Kattyawar reproduit en grand la forme de l'île de Catch, et quoiqu'elle n'ait pas été explorée entièrement par les géologues, ce qu'ils en ont vu suffit pour montrer que la disposition des roches présente dans les deux contrées une certaine analogie. Le Kattyawar et le Catch ont leur côte océanique dirigée dans le même sens, du nord-ouest au sud-est, perpendiculairement à la marche de la mousson pluvieuse, et de part et d'autre le littoral est presque rectiligne, à peine coupé de légères indentations par les rivières et les nallah de l'intérieur. De même, le Kattyawar, aussi bien que le Catch, développe en croissant sa côte méridionale, également bordée de roches calcaires modernes et d'une lisière de trapp. Si le Kattyawar tient encore au continent par un étroit pédoncule, tandis que le Catch en est séparé par les eaux marines pendant la mousson du sud-ouest, du moins le seuil compris entre le Rann et le golfe de Cambay est-il peu élevé, de 15 mètres au plus ; vers le milieu de l'isthme, s'étend, sur une longueur de 36 kilomètres, un lac ou plutôt un marécage d'eau saumâtre, le Nal, qui est évidemment le reste d'un ancien détroit; des coquillages des mêmes espèces que ceux des mers avoisinantes parsèment le sol aux alentours

[1] Villes principales du bassin des « Cinq Rivières », du Sind, des États radjpoutes du Thar et de Catch :

PANDJAB.	
Amritsar, en 1881	142 380 hab.
Lahore et faubourgs, en 1881.	128 450 »
Pechaver, en 1881	53 450 »
Moultan »	50 850 »
Djallandar, en 1872	45 600 »
Ambala »	40 650 »
Loudhiana »	40 000 »
Batala »	28 725 »
Sialkot »	25 550 »
Dera Ismaïl-khan, en 1872.	24 900 »
Firozpour. »	20 600 »
Dera Ghazi-khan »	20 120 »
SIND.	
Maratchi, en 1872	53 525 »
Haïderabad, en 1872	41 150 hab.
Chikarpour »	38 100 »
ÉTATS RADJPOUTES.	
Djodhpour	60 000 »
Palli	50 000 »
Nagar	40 000 »
Bikaner (1874)	35 750 »
Merta	20 000 »
Djaïsalmir	20 000 »
Sodjat	20 000 »
Djallor	15 000 »
CATCH.	
Mandavi, en 1872	36 000 »
Bhoudj »	23 800 »

du marais[1]. Deux fois par jour, le flux, pénétrant dans le golfe de Cambay, recouvre les plages de 8 à 10 mètres d'eau : que la vague de marée fût double ou triple en hauteur, et la péninsule de Kattyawar redeviendrait ce qu'elle fut jadis, un massif insulaire. De même qu'en France, dans le golfe de Saint-Michel et dans le détroit de Noirmoutier, des chemins de reflux sont tracés sur les fonds sableux entre les villes des rivages opposés : dès que le flot s'est retiré, les piétons et les cavaliers se mettent en marche pour faire leur traversée avant le retour des eaux, mais ce voyage n'est pas toujours sans danger, des rivières suintant en courants perfides dans les profondeurs des sables. Au large de l'île Perim, devenue fameuse par ses fossiles de l'âge tertiaire, une fosse de 110 mètres de profondeur s'est creusée au milieu du golfe.

Le Kattyawar, plus étendu que le Catch, est aussi plus élevé. La chaîne du Gir, qui longe la côte méridionale, a des sommets qui dépassent 500 mètres, tandis que vers le centre de la presqu'île se dresse le massif granitique d'Oudjayanta ou Revati, plus connu maintenant sous le nom de Girnar : sa plus haute cime atteint 1067 mètres. D'autres rangées de collines, variant en altitude de 300 à 500 mètres, occupent la partie occidentale de Kattyawar, mais le pays s'abaisse graduellement au nord et au nord-est, vers les bords du Rann et les plaines du Goudzerat continental. Celles-ci n'offrent d'ailleurs qu'un étroit passage entre la région basse du nord-ouest de l'Hindoustan et le versant occidental des Ghat : resserrées entre les golfes et le plateau du Radjpoutana, elles ne sont arrosées que par de courtes rivières descendues du mont Abou et des hauteurs du Malwa; de ces cours d'eau, les deux plus considérables, la Mahi et la Sabarmatti, vont ouvrir dans le golfe de Cambay leurs bouches élargies par le flot de marée; deux autres rivières, au cours intermittent, suivant les saisons, descendent vers le Rann de Catch : l'une porte le nom de Sarasvati, comme la sainte rivière des portes himalayennes. De ce côté, la transition se fait graduellement des fertiles campagnes du Goudzerat vers les solitudes du Thar; l'abondance ou la pénurie des eaux font avancer ou reculer la zone du désert. La population s'est répartie d'une manière très inégale dans le Goudzerat[2]. Les plaines inclinées au midi vers la mousson pluvieuse,

[1] Medlicott and Blanford, *Manual of the Geology of India*.

[2] Superficie et population du Kattyawar et du Goudzerat :

	Superficie.	Population en 1872.	Population kilométrique.
Kattyawar (avec Diu) .	51 830 kil. carrés.	2 326 425 hab.	45 hab.
Goudzerat continental au nord de la Mahi, avec le distr. de Kaïra	36 039 » »	2 103 500 »	58 »
Ensemble. . . .	87 869 kil. carrés.	4 429 925 hab.	50 hab.

sont de celles où la population se presse en plus grandes multitudes, tandis qu'au nord, sur les bords du Rann et dans les vallées tributaires, les villes et les bourgades sont clairsemées : c'est le pays que les montagnes du Kattyawar privent de pluies abondantes.

Situé en dehors de la voie que suivaient les caravanes et les armées, le Kattyawar devait être le refuge de toutes les tribus repoussées des plaines du Goudzerat. D'autre part, la presqu'île, s'avançant à une grande distance en dehors du continent, invitait le commerce, et sur tout le pourtour s'établirent des colons d'origine étrangère, qui s'unirent diversement avec les indigènes. Des Arabes, même des Africains, furent au nombre des immigrants, et l'on sait que dès 1535 les Portugais s'emparèrent de l'île de Diu, sur la convexité méridionale de la côte du Kattyawar. Ces diverses races, qui se disputent le territoire montueux de la presqu'île, n'ont pu s'unir en un même groupe politique ; encore au milieu du siècle, le pays se partageait en 216 États[1]. Ce nombre s'est réduit sous la domination anglaise par voie d'extinction graduelle ; on compte aujourd'hui 188 principautés, toutes différentes par leur statut politique et administratif. Il en est même qui ne payent point de tribut à l'Angleterre, mais elles n'en sont pas moins soumises à sa juridiction suprême.

Sourachtra est l'ancien nom de la presqu'île, et celui que lui donnent encore les brahmanes et diverses tribus indigènes. L'appellation de Kattyawar lui vient d'une peuplade conquérante venue du nord par l'île de Catch du treizième au quinzième siècle, époque à laquelle les Katti devinrent la puissance la plus redoutée du territoire. D'où venaient ces guerriers? Étaient-ce des Kchatryas aryens ou se rattachaient-ils aux tribus afghanes? Eux-mêmes se disaient originaires des bords de l'Indus et se distinguaient des indigènes par une taille plus haute, des traits plus fins, une nuance de peau moins foncée. Ils se mélangèrent diversement avec les Djaredja et autres tribus de Radjpoutes qui se taillèrent des fiefs dans la plupart des États du Goudzerat ; mais les anciennes populations se sont maintenues dans le pays et en cultivent le sol, soit comme petits propriétaires, soit comme mercenaires. A l'est, le Goudzerat continental, au nord de la Mahi, est occupé principalement par les Koli, qui ressemblent aux Bhil des plateaux, mais qui disent être de caste supérieure, parce qu'ils sont plus civilisés et se rapprochent davantage des Hindous par les mœurs. Les Koli se divisent en plusieurs clans, d'après leurs métiers ; les uns sont cultivateurs, les autres coupeurs de bambous, d'autres bergers ou porteurs

[1] Thornton, *Gazetteer of India*.

d'eau. Le nom général de la tribu à laquelle appartiennent tous ces hommes de travail et qui fournit beaucoup de portefaix aux commerçants de Bombay a fini par être attribué, sous la forme de *couli* (*coolie*), à tous les émigrants hindous et même chinois transportés dans les diverses parties du monde. Jadis un clan des Radjpoutes du Goudzerat, les Tcharoun, était considéré comme jouissant de la faveur spéciale de Siva. Les Tcharoun étaient sacrés et toute injure subie par eux devait être vengée au centuple par le destin; aussi n'hésitaient-ils pas à se tuer pour appeler le mauvais sort sur les familles de leurs ennemis; dans les districts hantés par les brigands, ils s'offraient comme guides aux voyageurs, et grâce à leur présence, le voyage se faisait toujours sans risque; mais cette industrie est tombée en désuétude depuis que les guerres civiles et le brigandage ont cessé de régner dans la contrée. La pratique de l'infanticide, jadis universelle dans les clans djaredja, est devenue très rare et maintenant elle est tenue pour un crime.

Refuge de mainte peuplade expulsée du continent, la péninsule de Kattyawar fut aussi l'asile des religions persécutées; les cultes nouveaux importés de l'Inde ne pouvaient s'y établir qu'après avoir longuement lutté contre les anciens rites. Le bouddhisme, qui laissa dans le pays quelques-uns de ses monuments les plus curieux, s'est continué au Kattyawar par les sectes des Djaïna, qui ont mêlé tant de souvenirs de Bouddha à leurs rites brahmaniques. C'est dans le Goudzerat péninsulaire que se trouvent les groupes de temples les plus vastes et les plus célèbres des Sarawak ou Djaïna : des villes entières sont uniquement consacrées aux dieux. L'une d'elles, que l'on peut considérer comme le type de toutes les autres cités du même genre, couronne le double sommet de la montagne de Satroundjaya, au sud-est de la péninsule, non loin du golfe de Cambay; la capitale d'un petit État, Palitana, s'étend à la base du mont sacré et se rattache aux sanctuaires par une série d'escaliers interrompus de distance en distance. Les grands temples de la cime sont entourés de murs; les autres bordent les rues silencieuses. Quelques prêtres résident dans l'enceinte pour entretenir la propreté des édifices et nourrir les pigeons, les tourterelles, les perroquets, les paons, les écureuils, qui vivent de la charité des fidèles. Mais ceux-ci ne peuvent séjourner dans la ville des temples; il leur est interdit d'y manger ou d'y dormir; après avoir accompli leurs cérémonies, ils redescendent à Palitana. Entre toutes les sectes hindoues, les Djaïna se distinguent par leur zèle à bâtir des temples, moins pour y prier que pour en faire hommage à leurs tirthamkaras, c'est-à-dire à ceux qui ont « traversé » l'abîme séparant la vie apparente de l'existence absolue. On compte

des centaines de ces édifices sur le Satroundjaya, datant de toutes les époques depuis le onzième siècle et formant un admirable musée architectural; de nouvelles constructions s'ajoutent chaque année aux anciennes et ne leur paraissent pas trop inférieures pour l'élégance et la pureté du style. De même qu'au moyen âge les corporations s'occupaient à l'envi d'embellir les cathédrales de l'Occident, de même les Djaïna mettent leur gloire à décorer les temples : des générations entières s'emploient à sculpter des porches, à ciseler la pierre des autels[1]. Proportionnellement à leur nombre, les Djaïna, qui comptent d'ailleurs parmi eux un grand nombre de marchands et de banquiers, ont beaucoup plus d'édifices religieux que les fidèles des autres cultes hindous, qui constituent la masse de la population dans le Goudzerat. Les musulmans ne se trouvent guère en groupes considérables que dans les villes, et les Parsi ne s'y rencontrent qu'en familles isolées. La langue générale du pays est le goudzerati, l'un des dialectes littéraires dérivés du sanscrit et non mélangés au persan, comme l'hindoustani.

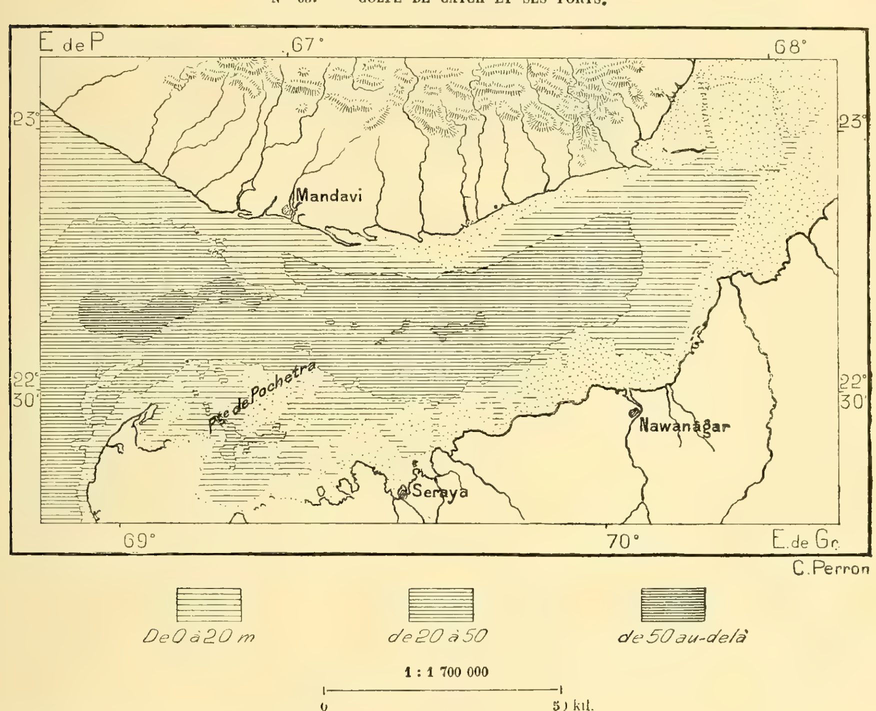
Le Goudzerat est une des contrées les plus riches de l'Inde, grâce aux soixante ports qui en bordent la côte et à la fertilité de sa « terre noire » ou *regar*, que l'on utilise principalement pour la culture du coton : il est peu de provinces hindoues où l'argent importé d'Europe en payement des denrées locales s'entasse plus que dans le Kattyawar. Chevaux, brebis, grains, s'exportent régulièrement de la péninsule à Bombay et sur la terre ferme. Mais il arrive parfois qu'une espèce de rat brun pullule en quantités si prodigieuses, que les récoltes sont dévorées. En 1815, « l'année des rats », la famine décima la population. On dirait, dans ces années fatales, que les rats naissent du sol : c'est en vain qu'on essaye de les arrêter par des fossés pleins d'eau ou par les flammes; il en reste toujours d'innombrables multitudes pour manger les grains, et les amas de chair putréfiée répandent la peste aux alentours.

Quoique la presqu'île de Kattyawar soit divisée officiellement en une multitude d'États, les Anglais n'en ont pas moins choisi l'une des villes comme capitale de la contrée : c'est Radjkot, située dans la partie centrale de la péninsule, sur le versant du golfe de Catch; ils y ont établi leurs cantonnements militaires et fondé le collège dans lequel tous les princes mineurs du Goudzerat sont tenus de faire leur éducation sous la direction de professeurs et d'officiers européens. Mais plusieurs autres villes

[1] Burgess, *Visit to Satrunjaya hill*; — Fergusson, *History of Indian and Eastern Architecture*.

du Kattyawar ont une importance commerciale bien supérieure à celle du chef-lieu administratif. Nawanagar (Djamnagar), près de la rive du golfe de Catch, est une cité fort industrieuse, surtout pour la teinture des étoffes ; mais pour qu'elle devienne un marché de premier ordre, il lui manque un mouillage : c'est plus à l'ouest, à l'abri des pointes et des îles terminales de Kattyawar, soit à Pochetra, soit à Seraya, que pourrait le plus facilement s'établir un grand port de commerce pour les navires d'un fort tirant d'eau. Les havres de la côte occidentale, Por-bandar, Mangrol ou Mangalpour, Verawal, sont petits et très exposés aux vents du large ; néan-

N° 65. — GOLFE DE CATCH ET SES PORTS.



moins ils ont depuis des siècles un mouvement d'échanges considérable, et les temples qui s'y trouvent témoignent de la richesse de ses marchands. Mangrol a la plus belle mosquée du Kattyawar, et de l'autre côté de la crique où s'élève Verawal, cité nouvelle, se montrent les palais, les temples, les mausolées ruinés de Somnath ou Deo Pattan, ancienne capitale consacrée à Siva et conquise par Mahmoud le Ghaznévide dans la première moitié du onzième siècle ; il y prit, pour les transporter à Ghazni, des portes fameuses que les Anglais prétendent avoir reconquises et rapportées dans l'Inde, en 1842 ; mais il est douteux que ce trophée soit authentique. C'est à Somnath, dit la légende, que fut brûlé le corps de Krichna et l'on

montre encore, au confluent de trois ruisseaux, le lieu où se dressait le bûcher. A une trentaine de kilomètres de la côte, la ville de Djounagarh est également fameuse par ses temples, dont quelques-uns sont creusés dans la roche. Le massif du Girnar, qui domine Djounagarh du côté de l'orient, porte sur une terrasse voisine du sommet une ville de temples djaïna, qui ne le cède en renommée et en splendeur qu'à ceux de Palitana ; un des pics du Girnar, le Kalika, n'est habité que par une tribu de fakirs, qui se sont consacrés à Kali, la déesse du sang, et qui sont devenus presque sauvages : ils se nourrissent de charognes et la voix publique les accuse d'avoir souvent dévoré des voyageurs. D'ailleurs les rochers du mont Girnar sont parfois visités par des hommes que leurs propres parents ont voués à la mort : les malheureux vont se précipiter du haut des falaises de granit rose pour accomplir le vœu maternel[1]. Le Girnar est un mont célèbre dans l'histoire de l'épigraphie. Un rocher situé à la base de la montagne porte depuis plus de vingt et un siècles la fameuse inscription d'Asoka, par laquelle ce souverain consacra son royaume à la foi bouddhique ; une autre inscription, de plus de 2000 années, rappelle une victoire remportée sur un roi du Dekkan ; une troisième, postérieure de six siècles, parle des travaux publics entrepris dans la contrée. Mais ces monuments précieux ont été en partie détruits par des ingénieurs chargés de réparer une route[2].

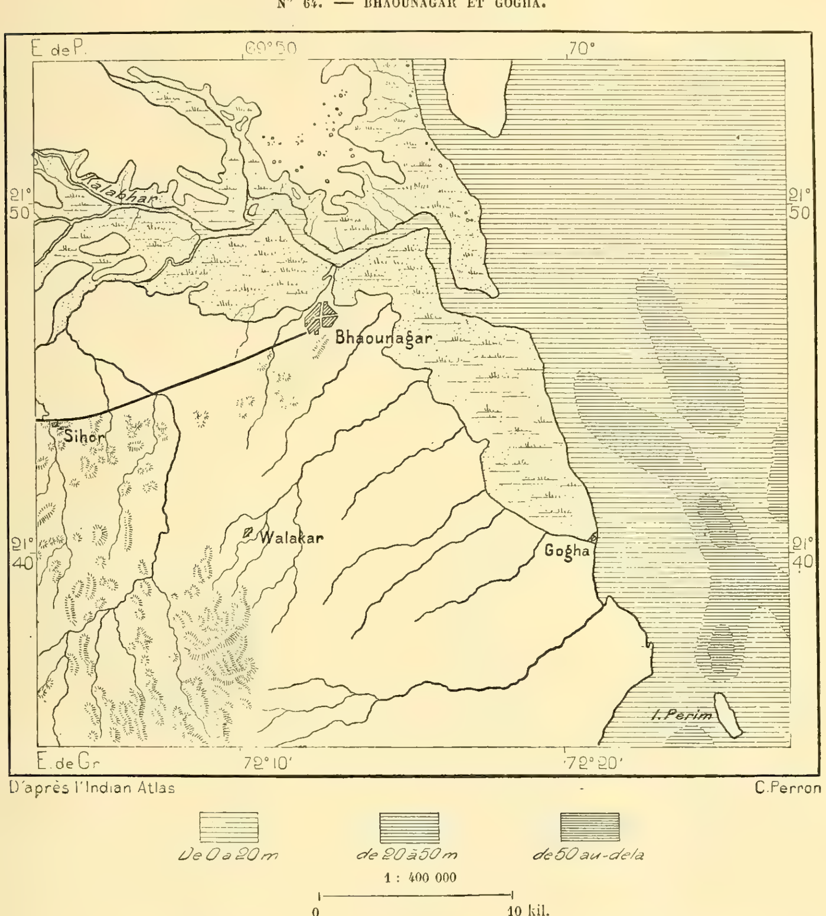
Diu, la ville portugaise illustrée par les hauts faits de João de Castro, n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle occupe pourtant une position commerciale heureuse, dans une petite île située à l'extrémité méridionale de la péninsule, entre la mer d'Arabie et l'entrée du golfe de Cambay : les navires de 5 mètres de tirant d'eau mouillent facilement dans le port. Mais le territoire de Diu, de toutes parts entouré par un territoire étranger, ne peut alimenter un commerce considérable. Les habitants ne s'occupent guère que de pêche ou de cabotage ; quelques-uns émigrent dans le Mozambique portugais, avec l'espérance de revenir au pays après avoir fait fortune. Toute déchue qu'elle est, Diu a fort grand air, avec sa haute forteresse au pied de laquelle se blottissent les deux villes, la Praça européenne et le quartier païen. Les Portugais possèdent aussi le village de Gogola sur la terre voisine[3].

A l'est de Diu, le petit port de Djaffarabad, appartenant à un prince d'origine abyssinienne, fait un commerce assez actif, mais le mouvement des échanges s'est porté principalement sur la côte occidentale du golfe de

[1] Burton, *Sind revisited.*
[2] Burgess and Fergusson, *Cave-temples of Western India.*
[3] Domaine portugais de Diu : 50 kilomètres carrés et 15 898 habitants en 1876.

Cambay. Là s'ouvre aux navires d'un faible tirant d'eau le port bien abrité de Bhaounagar. La ville moderne qui entoure la baie est la capitale d'un des États les plus considérables de Kattyawar et se distingue par l'esprit d'entreprise de ses habitants, aussi bien que par l'audace de ses marins, connus, comme tous les matelots hindous, sous le nom de *las-*

N° 64. — BHAOUNAGAR ET GOGHA.

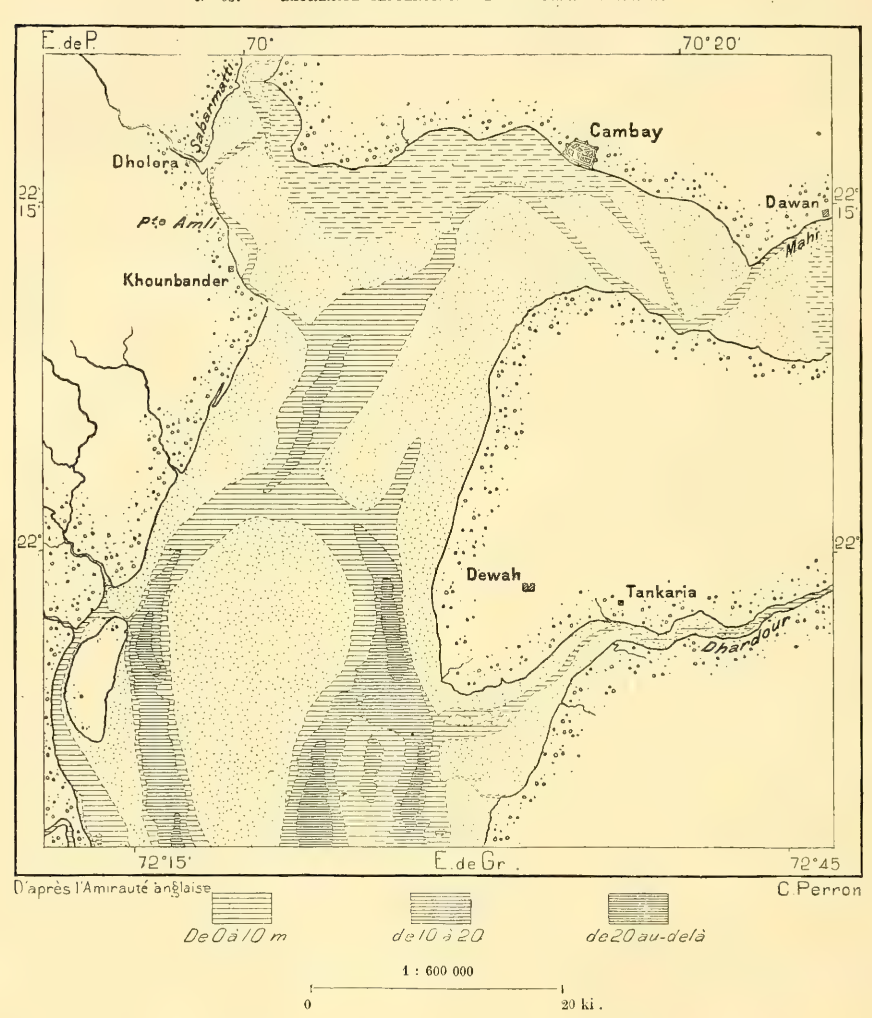


cars[1]. Héritiers de l'activité commerciale d'une cité voisine, Gogha ou Gogo, dont la rade est protégée par l'îlot de Perim, les habitants de Bhaounagar ont rattaché leur ville, sans attendre d'y être conviés par les Anglais, à la ville de Dhoradji, située au centre de la péninsule, à Wadwan et au réseau des chemins de fer de l'Inde ; ils ont même des filatures de coton pour utiliser directement la fibre végétale. Au nord, Dholera, qui a donné son nom à une variété de coton bien connue des industriels

[1] Exportation du coton de Bhaounagar en 1876 : 32 845 000 francs.

européens, est aussi une ville déchue, ainsi que l'antique cité de Cambay ou Khambat, d'après laquelle le golfe est désigné et que mentionne déjà Marco Polo. Les dangers de la barre et la violence du mascaret ne permettent plus aux navires de se hasarder sur les bas-fonds qui parsèment l'extrémité du golfe et l'entrée des deux rivières Mahi et Sa-

N° 65. — EXTRÉMITÉ SEPTENTRIONALE DU GOLFE DE CAMBAY.



barmatti. De majestueuses ruines attestent l'ancienne importance de Cambay. Son industrie principale est la taille des cornalines et des agates, provenant des promontoires occidentaux de la chaîne des Vindhya. Les terres fertiles qui s'étendent au nord entre les deux fleuves, produisent d'excellents tabacs, qui contribuent à enrichir les cités de Kaïra, Nariad, Kapadwandj.

Ahmedabad, la métropole du Goudzerat et la cité la plus populeuse de la côte occidentale de l'Inde après Bombay, est entrée, depuis la domination anglaise, dans une période de prospérité; cependant elle fut jadis beaucoup plus vaste et plus puissante. Fondée ou plutôt rebâtie au commencement du quinzième siècle, Ahmedabad eut, dit-on, jusqu'à 900 000 habitants; à cette époque, aucune cité d'Europe ne l'égalait en grandeur. Les guerres la dévastèrent, mais elle occupe une position trop heureuse, au milieu d'une riche plaine, sur la grande voie historique et à la bifurcation de la route de Delhi par le Radjpoutana, pour que l'activité industrielle et commerciale n'ait pas repris en cet endroit dès le rétablissement de la paix. En 1819, un tremblement de terre renversa quelques-uns des monuments d'Ahmedabad, mais cette ville n'en est pas moins encore l'une des plus riches de l'Inde en édifices remarquables, temples, mausolées, palais, arcs de triomphe. Elle est même unique au monde par le style particulier de son architecture, dû au croisement de l'art mahométan et de l'art djaïna. Dans cette lutte d'influences, ce sont les artistes hindous qui l'ont emporté, même pour la construction des mosquées : la disposition générale est bien hindoue, les colonnes et les nefs ressemblent à celles des temples djaïna, et nulle part les ouvertures ne sont encadrées de plus fines broderies de pierre; néanmoins, l'ensemble offre une certaine ampleur qui est celle du génie mahométan; les architectes ne se sont pas perdus dans l'infini des détails et ont débarrassé leurs temples du symbolisme des dieux hideux avec leurs cent bras et leurs têtes d'animaux. La plupart des mosquées sont entourées d'arbres et s'élèvent sur des terrasses à gradins : en sortant des rues sombres, on aperçoit soudain, à travers la verdure, les porches sculptés, les minarets, les coupoles se dessinant sur le ciel bleu[1]. Vus des remparts, assez larges pour qu'on ait pu les transformer en promenades publiques, ces monuments entourés d'arbres offrent les plus charmants tableaux. La ville militaire anglaise, construite au nord, à 5 kilomètres en dehors de l'enceinte, est loin d'égaler en pittoresque la cité des Hindous avec ses palais, ses temples, ses maisons en briques et en bois aux balcons ouvragés, mais elle a la beauté que lui donnent les avenues de grands arbres et ses jardins.

Suivant un proverbe local, « la prospérité d'Ahmedabad tient à trois fils », de coton, de soie et d'or. Plus d'une fois ces fils ont menacé de se rompre; cependant les industries du tissage et de la broderie sont encore celles qui occupent la plus grande partie de la population. Ahmedabad

[1] Hope and Ferguson, *Architecture of Ahmedabad*; — L. Rousselet, *L'Inde des Rajahs.*

importe des soies grèges du Bengale, de la Chine, de l'Asie centrale et revend les étoffes à Bombay et dans l'Inde méridionale; des usines à vapeur récemment établies font maintenant une concurrence redoutable aux tisserands indigènes. Les poteries d'Ahmedabad sont les meilleures de toute la région côtière, et ses papiers sont supérieurs en solidité à ceux qu'on importe d'Angleterre. Ancienne résidence de souverains, Ahmedabad excelle aussi dans la fabrication de tous les objets de luxe, bijoux, émaux, laques, métaux ciselés. Grâce aux chemins de fer dont la capitale du Goudzerat est maintenant la station centrale, elle prend aussi de jour en jour une importance plus considérable comme entrepôt de commerce, et ses négociants, indépendants de ceux de Bombay, sont en relations directes avec tous les grands marchés du monde. Par le chemin de fer qui la réunit aux bords du Rann par Viramgam, Patri et Kharagora, et qui doit se continuer un jour à travers le Rann de Catch, Ahmedabad est aussi devenue l'un des principaux dépôts de sel. Les sauniers de Kharagora ne recueillent pas les efflorescences salines laissées par les eaux sur l'argile du Rann, mais ils exploitent des nappes d'eau profonde dans lesquelles le sel est graduellement concentré.

Des villes nombreuses, parmi lesquelles l'antique Dholka est la plus populeuse, entourent Ahmedabad, tandis qu'au nord, vers les plaines du Thar, les agglomérations urbaines diminuent de plus en plus, en proportion de la sécheresse du climat. Sur les bords de l'une des nombreuses Sarasvati de l'Inde, la principale cité, Patan, est une de celles où les Djaïna ont le plus d'importance numérique : ils forment environ le huitième de la population et possèdent plus de cent temples, ainsi que des bibliothèques sacrées, dont les ouvrages, écrits sur des feuilles de palmier, sont jalousement gardés par les prêtres. A l'ouest, la ville de Radhanpour occupe une oasis, près de l'endroit où le Banas va s'évaporer sur les argiles du Rann. Enfin, à l'extrémité septentrionale du Goudzerat, la ville de Palanpour[1], voisine des pentes boisées du mont Abou, est le point de départ de

[1] Villes principales du Kattyawar et du Goudzerat septentrional :

KATTYAWAR.	
Bhaounagar	35 875 hab.
Nawanagar	34 700 »
Djounagarh	20 025 »
Wadwan	17 400 »
Dhoradji	15 560 »
Mangrol	15 340 »
Por-bandar	14 560 »
Diu	13 900 »
Dholera	12 460 »
Radjkot, capitale	11 980 hab

GOUDZERAT.	
Ahmedabad	116 875 »
Cambay	33 710 »
Patan	31 525 »
Nariad	24 550 »
Dholka	20 850 »
Viramgam	19 660 »
Palanpour	17 190 »
Radhanpour	13 900 »



AHMEDABAD. — PORTAIL DE LA GRANDE MOSQUÉE.

Dessin de Barclay d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



la ligne de chemin de fer qui monte aux plateaux du Radjpoutana. Près de là, les cantonnements militaires de Disa surveillent les tribus de la frontière.

VII

MONTS ARAVALI, VINDHYA, AFFLUENTS MÉRIDIONAUX DU GANGE, RADJPOUTANA, ÉTATS DU MALWA, GWALIOR, BOUNDELKHAND ET BHAGELKHAND.

La plus grande partie de l'espace triangulaire compris entre la chaîne bordière des Aravali, le cours de la Djamna et la longue dépression où s'épanchent, d'un côté la Narbadah, de l'autre la Sone, se compose d'États politiques ayant encore une indépendance nominale. Situés en dehors des voies historiques de l'Inde, ces États du Medya desa ou de la « Terre du Milieu » restèrent longtemps sans relations immédiates avec les conquérants européens de la Péninsule. Les souverains de ce pays, défendus par de nombreux obstacles naturels, s'appuyaient sur de solides forteresses et leurs armées étaient les plus vaillantes, les mieux organisées de l'Hindoustan, celles que le souvenir des victoires avait animées de plus d'orgueil et dont les vétérans anglais eurent le plus de peine à triompher. La Compagnie des Indes, puis le gouvernement anglo-britannique ne pouvaient donc procéder à l'annexion de ces contrées par des moyens aussi sommaires que pour les régions de la plaine. Les apparences de l'autonomie ont été sauvegardées; mais des résidents anglais gouvernent au nom des radjahs, dont plusieurs sont des mineurs ou des femmes, et le pays tout entier a été divisé en « agences » dont l'organisation administrative correspond à celle des futures provinces. D'ailleurs il est peu de territoires hindous où la division des vaincus assure mieux le règne des vainqueurs. Le Radjpoutana et les régions orientales du plateau que les Anglais désignent sous le nom d' « Agence de l'Inde Centrale », se partagent en plus de quatre-vingts États, eux-mêmes divisés en enclaves et exclaves : c'est à une époque toute récente que le gouvernement anglais a permis aux radjahs de donner plus de cohésion à leurs domaines en échangeant les fiefs éloignés contre des terres plus rapprochées de leurs capitales respectives. Tout en laissant aux princes radjpoutes ou mahrattes la possession de leurs trônes, ainsi qu'une forte part de leurs revenus, les maîtres britanniques ont pris soin de s'attribuer en toute propriété une bande de territoire qui traverse entièrement la région des plateaux, de la plaine gangétique à la vallée de la Narbadah; maintenant, deux lignes de chemins de fer, dont l'une située

presque en entier sur le sol des provinces anglo-indiennes, unissent directement Bombay aux villes de la Djamna et du Gange, par-dessus les hautes terres du Radjpoutana et du Malwa. L'union politique et commerciale des États du plateau avec l'empire anglo-indien est donc consommée; cependant les populations de ces contrées ont conservé leur physionomie originale parmi les habitants de l'Inde. De même que le pays, si nettement limité au point de vue géographique, elles ont un caractère distinct. Dans l'histoire générale de la Péninsule, leur influence a toujours été considérable, quoique leur importance numérique reste très inférieure à celle des foules qui se pressent dans les plaines; égalant en étendue les quatre cinquièmes de la France, les hautes terres de Malwa sont deux fois moins peuplées ; elles semblent presque désertes, relativement aux campagnes de l'Aoudh et du Bengale[1]

Du côté de l'occident, la borne terminale du plateau est le massif presque insulaire du mont Abou, dominant de ses roches de granit les plaines basses du Goudzerat et du Marwar; même à l'ouest, la profonde vallée du Banas sépare le mont Abou de la rangée des Aravali. La partie supérieure du massif est assez vaste pour former un plateau accidenté de collines riantes et de vallées gracieuses : grâce aux nuages pluvieux qu'arrêtent au passage les pentes supérieures de la montagne, une riche végétation a pu se développer sur ces hautes croupes, oasis entourée de vallées et d'escarpements arides. Un lac, le Nakhi-tal, parsemé d'îles boisées et désigné sous le nom de « lac de la Pierre Précieuse », occupe l'une des cavités du plateau: jadis peine de mort était prononcée contre le profane qui tirait sur les oiseaux volant en nuées au-dessus du bassin. La beauté des sites, l'isolement majestueux du mont Abou en ont fait un des lieux sacrés de l'Inde, et son ancien nom, Ar Bouddha, rappelle le sage ou plutôt le dieu qu'on y vénérait[2]. La pureté de l'air qu'on respire dans le village du mont Abou lui a valu d'être la capitale anglaise de toute la contrée du Radjpoutana.

La chaîne bordière des Aravali ou « Monts de la Force » commence dans

[1] Radjpoutana oriental, plateau de Malwa et monts de Kaïmour :

	Superficie en kil. carrés.	Population en 1881	Popul. kilomét.
Radjpoutana oriental	196 850	6 870 000 hab.	35 hab.
Agence de l'Inde Centrale . .	195 850	9 201 000 »	47 »
Adjmir	6 892	453 000 »	65 »
Division de Djhansi	15 123	1 000 000 »	75 »
District de Sagar et de Damoh	17 622	800 000 »	45 »
Ensemble. . . .	428 517	18 524 000 hab.	42 hab.

[2] Carl Ritter, *Asien*.

le voisinage de l'Abou et se dirige vers le nord-est sur un espace de plus de 500 kilomètres; encore dans les campagnes de la Djamna, quelques éminences indiquent le prolongement de la saillie rocheuse. Le versant occidental des Aravali domine de 500 à 1000 mètres les plaines du Marwar, tandis que l'autre versant s'élève à peine de 250 mètres en moyenne au-dessus du plateau et même en beaucoup d'endroits se confond avec lui. D'ailleurs le caractère de chaîne se perd çà et là; les arêtes sont à peine indiquées ou bien forment un dédale de roches parallèles, entre lesquelles il est impossible de reconnaître une crête principale indiquant l'axe du système. Composés presque en entier de formations anciennes, gneiss, syénites, ardoises, les Aravali sont presque partout dépourvus de végétation; ils n'ont pas même de brousses sur leurs pentes; de loin, on les dirait couverts de neige, et le soir ils semblent flamboyer sous les rayons du soleil couchant; des assises de quartz d'une teinte légèrement rosée produisent le même effet d'illumination que les glaciers des Alpes[1]. Quelques charmantes oasis de verdure occupent des vallées intermédiaires tournées vers les vents pluvieux, mais d'autres dépressions sont emplies de sable ou d'eau saline. C'est ainsi que le lac de Sambhar, ainsi nommé d'une déesse dont la statue se dresse sur un îlot, occupe le fond d'une cavité des Aravali du nord, formés en cet endroit de roches permiennes riches en sel. D'après les voyageurs des premières années du siècle, le lac aurait eu à cette époque 60 kilomètres de long et 16 kilomètres de large pendant la saison des pluies; beaucoup moindre de nos jours, il a au plus la moitié de son ancienne étendue lorsqu'il atteint son niveau le plus élevé, et dépasse à peine 1 mètre de profondeur. Après les pluies, en août ou septembre, la surface du lac, dont la densité est alors celle de l'eau de mer, s'abaisse graduellement, et vers le mois de juin il ne reste guère dans le bassin qu'un lit de vase et une épaisse croûte de sel, diversement colorée par les algues en bleu, en rouge ou en blanc. Les travailleurs, hommes et femmes, de la caste des Barrar, détachent des rondelles de ce sel impur, qui s'exportent au loin dans le Pandjab, le Radjpoutana, les provinces de l'Inde centrale; suivant les usages traditionnels, chaque district se fournit d'une variété particulière du sel de Sambhar. Le travail se fait au compte de souverains radjpoutes, mais sous la haute surveillance du gouvernement anglais, qui parfois a défendu l'exploitation dans l'intérêt de son monopole. Sur le plateau, qui s'étend à l'est des Aravali, le sol inégal est en quelques endroits parsemé de lacs d'eau douce, mais

[1] Tod, *Annals of Rajasthan*.

ce sont des bassins artificiels, dont le courant de sortie est réglé par des écluses. Tel est, non loin de la cité d'Oudaïpour, le lac de Debar, qui n'a guère moins de 50 kilomètres de tour; tout le rivage inférieur de ce réservoir, l'un des plus vastes de la Terre, est une levée en maçonnerie soutenant la pression des eaux.

Le plateau de Malwa, où naissent le Tchambal et d'autres tributaires du Gange, s'incline en pente douce vers le nord-est, tandis qu'au sud-ouest, des chaînes bordières, connues sous divers noms locaux, dominent par des escarpements brusques les plaines du Goudzerat. Elles rejoignent les Aravali à la saillie des Vindhya proprement dits, longeant au nord la vallée de la Narbadah, puis celle de la Sone. Une ancienne légende raconte que ces monts firent de vains efforts pour s'égaler à l'Himalaya; ils restent en effet bien inférieurs en élévation aux grandes montagnes du nord de l'Hindoustan, mais ils n'en ont pas moins une importance capitale comme diaphragme transversal de l'Inde et comme limite entre les races. Les formations « azoïques » des Vindhya, grès, schistes et marbres, sont parmi les plus anciennes de la Péninsule et se rattachent du côté de l'orient aux massifs de gneiss du Boundelkhand, antérieurs par l'origine à toutes les autres roches de l'Inde. Des frontières du Goudzerat à celles du Bengale, sur un espace de 1000 kilomètres, se succèdent les hauteurs en chaînes ou en massifs. Sous le nom de Kaïmour, elles occupent le territoire péninsulaire limité par les vallées du Gange et de la Sone et se terminent à l'est par un long plateau creusé de vallons en forme de coupes, emplies de terre végétale où se récoltent les meilleurs grains. Les saillies des roches cristallines du Boundelkhand sont en maints endroits surmontées de tours de grès, portant elles-mêmes un couronnement de laves, et la plupart de ces blocs isolés ont servi de bases à des châteaux forts où les seigneurs féodaux de la contrée ont souvent bravé les souverains les plus puissants. Les Vindhya renferment de nombreux gisements d'argiles et de métaux, mais on n'y exploite guère que des pierres de construction, surtout des grès rouges ou blancs; dans le Boundelkhand, des chercheurs de diamants lavent les graviers apportés par les torrents des collines de Panna.

La pente générale du plateau de forme triangulaire compris entre les Aravali et les Vindhya est dans le sens du nord-est; c'est dans cette direction que s'épanchent toutes les rivières : le rebord méridional des monts ne laisse couler vers la Narbadah que de faibles *nallah*, à sec pendant la moitié de l'année. Le cours d'eau principal du Malwa, le Tchambal, naît à 615 mètres d'altitude, près d'un seuil d'où l'on voit à ses pieds la vallée de la Narbadah et, bientôt grossi d'affluents nombreux, serpente dans la

région supérieure du plateau pour en descendre par une série de cascades dans les gorges de Mokindoura. Uni au Banas, le Tchambal devient un large fleuve que ne peuvent plus même traverser les éléphants, et qui, pendant la saison des crues, roule plus d'eau que la Djamna : son cours développé n'a pas moins de 920 kilomètres de long. Une autre rivière considérable, le Sindh, entre dans la Djamna immédiatement en aval du confluent du Tchambal ; le triple confluent ou Triveni est un des lieux les plus vénérés de l'Inde. Plus bas, la Betwa, le Ken, le Tons, descendent aussi des plateaux vers la Djamna et le Gange, mais aucun de ces cours d'eau n'a d'importance pour la navigation ; ils ne sont utilisés que pour l'arrosement des campagnes.

Les groupes ethniques constituant des tribus ou des castes sont très nombreux dans le Radjpoutana et dans les autres régions du plateau et des collines bordières : dans ce pays tourmenté, découpé en tant de vallées distinctes, la diversité des populations correspond aux inégalités du sol. Il reste même dans la contrée des tribus qui se sont à peine mélangées avec les envahisseurs hindous ou musulmans et que l'on peut désigner sous le nom d'aborigènes, puisque aucun document historique, aucune tradition ne parlent de leur venue. Ainsi les Bhil ou Bhilla savent qu'ils possédaient autrefois les fertiles vallées et les plaines entourant leurs forteresses de montagnes et qu'ils ont été refoulés peu à peu dans les districts les plus sauvages de leur patrie : leur nom même aurait le sens de « proscrit » ; mais sont-ils Dravidiens, comme les populations de l'Inde méridionale[1], ou Kohlariens, comme la plupart des tribus du plateau? Les ethnologistes de l'Inde ne sont pas d'accord sur cette question. Diverses cérémonies rappellent encore l'ancienne prééminence des Bhil : c'est ainsi que, lors du couronnement des princes radjpoutes, un Bhil, représentant des dominateurs d'autrefois, marque le front du souverain de gouttes de sang qu'il retire de son pouce et de son orteil; il le sacre ainsi comme un indigène et lui transmet le droit de posséder la contrée. La plupart des tribus bhil, privées du sol qui les nourrissait jadis, déchues de leur antique civilisation, n'eurent longtemps d'autre ressource que le brigandage. Les « Voleurs du Grand Dieu » établissaient leurs repaires sur des hauteurs fortifiées, d'où ils descendaient à l'improviste sur les villages hindous ou sur les caravanes de commerce : quand des armées se présentaient pour

[1] Dalton, *Ethnology of Bengal*.

les châtier, ils savaient se dérober aux poursuites en fuyant de montagne en montagne; mais ils résistaient vaillamment aux petites expéditions commandées par les seigneurs radjpoutes; par la ruse et la vaillance, ils ont réussi à se maintenir en tribus presque indépendantes. Une partie des monts Aravali, le Baghour ou la région de montagnes qui limite au sud-ouest le plateau de Malwa, le pays de Kandech, au sud de la Narbadah, enfin presque toutes les hautes vallées des Vindhya sont encore occupées par des tribus de Bhil qui se gouvernent elles-mêmes, mais auxquelles il est désormais interdit par les Anglais de ravager les territoires voisins; les sauvages ne peuvent obéir à leurs instincts batailleurs qu'en s'enrôlant comme mercenaires dans les armées anglaises.

Le nombre des Bhil non mélangés est évalué à plus d'un million. Ils sont en général d'une taille moyenne, beaucoup moins élégants et moins beaux que les Hindous, mais plus robustes et plus agiles. Presque noirs, ils ont le nez très aplati, les yeux étroits, sans aucune obliquité dans la tension des paupières, les pommettes peu saillantes; leurs cheveux, retenus par une simple cordelette, sont longs et lisses, mais ils n'ont qu'une barbe rare, croissant en petites touffes autour du menton. Dédaignant les vêtements des civilisés, ils ne portent d'ordinaire qu'un pagne pour tout costume, et les armes dont ils se servent sont encore celles des sauvages, l'arc, le javelot, l'épieu. Ils cultivent le sol, mais leurs occupations favorites sont la pêche et la chasse; ils parcourent les montagnes à la poursuite du gibier, avec l'ardeur qu'ils apportaient jadis dans leurs chasses à l'homme; ils sont fort habiles à imiter les cris des animaux et se communiquent ainsi des avis sans éveiller l'attention des voyageurs. Les Bhil n'ont point de castes, mais ils reconnaissent l'autorité de chefs nommés par les vieillards de la tribu. Leurs cérémonies religieuses datent pour la plupart d'une époque antérieure aux invasions aryennes : ils sacrifient des animaux aux arbres sacrés, aspergent de sang des autels rustiques élevés au bord des sentiers, les badigeonnent d'ocre rouge, autre symbole de la vie; reconnaissants envers le fer qui leur a fourni les armes et les instruments de travail, ils suspendent aux branches des pointes de lances et de charrues et leur portent des offrandes. Enfin, parmi les dieux du panthéon brahmanique, celui qu'ils vénèrent le plus est le dieu-singe Hanouman, comme s'ils voyaient en lui le représentant des anciennes races dépossédées[1]. Récemment, quelques tribus se ré-

[1] Malcolm, *Memoir of Central India;* — Malleson, *Native States of India;* — Graham, *Historical Sketch of the Bheel tribes;* — Tod, *Annals of Rajasthan;* — L. Rousselet, *L'Inde des Rajahs; Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1874.

voltèrent contre des officiers anglais qui parcouraient leur territoire sans autorisation. En vertu du traité de paix conclu après la bataille, les Anglais se sont engagés à ne recenser la population ni mesurer les terres, à supprimer la moitié des taxes, à n'instituer aucun poste de police, à défendre aux mahométans l'entrée de certains villages sacrés. Une clause du traité porte que les Anglais ne demanderont à aucune femme bhil de se faire peser[1].

Les Bhil se sont diversement mélangés avec les populations environnantes et forment ainsi divers groupes se rapprochant plus ou moins des habitants civilisés de la plaine : tandis que les uns sont restés purs ou « blancs », les autres sont devenus « noirs », c'est-à-dire impurs. Les Mhaïr ou Mougri, qui peuplent les vallées septentrionales des monts Aravali, au nombre de trois ou quatre cent mille, sont d'ordinaire considérés comme constituant une nationalité distincte et le pays qu'ils habitent est connu d'après eux sous le nom de Mhaïrwara; mais la plupart présentent le même type que les Bhil, et leurs anciennes coutumes, abandonnées peu à peu pour celles des Hindous, étaient celles de leurs voisins du sud. On les désignait jadis, comme tous les autres sauvages des régions montueuses, par l'appellation méprisante de *palita* ou « gens des *pal* », enceintes fortifiées au milieu desquelles leurs demeures étaient parsemées, à plusieurs centaines de mètres les unes des autres : c'est ainsi qu'en Europe les termes de « païens », de « manants », de « rustres » furent donnés aux habitants des lieux écartés. Soumis directement aux Anglais depuis plus d'un demi-siècle, les Mhaïr sont maintenant, parmi les populations de l'Inde, une de celles qui se sont le plus rapidement transformées. Presque tous ont abandonné leurs *pal* pour descendre dans les vallées; des bassins de retenue pour l'arrosement des terres ont été construits par eux dans les endroits favorables, des routes se ramifient dans tout le Mhaïrwara. Les Mhaïr se disent Hindous et pratiquent les cérémonies brahmaniques, mais sans beaucoup de zèle; même ceux qui appartiennent à la caste supérieure mangent de la viande et boivent des liqueurs fermentées. Les Mina, autres *palita*, se sont encore plus éloignés que les Mhaïr de l'ancien type aborigène. Épars dans le royaume de Djaïpour, entre les Aravali et la Djamna, surtout dans la vallée du Banas, ils se sont mêlés aux cultivateurs djat, en parlent le dialecte hindou et en pratiquent les coutumes. On évalue leur nombre à plus de deux cent mille.

Les Radjpoutes, qui ont donné leur nom à l'une des contrées du plateau

[1] *Weekly Times*, june 5, 1881.

ainsi qu'aux régions basses situées à l'ouest des Aravali, sont probablement des immigrants venus après les premiers Aryens; bien qu'ils se désignent eux-mêmes comme kchatryas et se disent les descendants de cette caste guerrière, bien qu'ils désignent l'une des villes saintes des Hindous, Adjodhya, dans les plaines gangétiques, comme leur lieu d'origine, ils ne se rattachent que d'une manière indirecte aux kchatryas proprement dits. Refoulés des bords du Gange vers les plateaux, ils ne s'emparèrent du plateau de Malwa que du dixième au douzième siècle de l'ère vulgaire. Tous les chefs de bande devinrent Radjpoutes, les « fils d'un même père »; mais tel d'entre eux, qui se donne pour ancêtre une vache ou un serpent, est Bhil, Gond ou de toute autre tribu aborigène. Leur vaillance et le succès qui accompagna partout leurs armes les eurent bientôt anoblis et transformés en « Deux fois nés » aux yeux des Aryens de la contrée; dans la plupart des États, les « Fils de Roi », — car tel est le sens du nom de Radjpoutes, — ont le pas sur les brahmanes, sinon en droit, du moins en fait. D'ailleurs on ne saurait douter qu'ils s'unirent aux anciennes familles hindoues. Il n'est point de famille princière de l'Hindoustan qui ne soit apparentée aux Radjpoutes, et dans plusieurs pays, notamment dans les vallées de l'Himalaya, les familles régnantes se donnent le titre de Kchatryas-Radjpoutes. Mais, si répandus qu'ils soient dans toutes les parties de l'Inde, les Radjpoutes ne sont groupés nulle part en nombre assez considérable pour former la majorité des habitants : c'est dans le Mewar et dans les États septentrionaux du Radjpoutana qu'ils ont la plus grande importance numérique.

Depuis l'époque de l'invasion, les « trente-six » *koula* ou races royales, issues du Soleil et de la Lune, ont maintenu leur division en tribus ou *satcha* et en clans (*gotra*) et sous-clans (*campa*), qui se distinguent tous par des traditions spéciales. Au nord et au nord-ouest dominent les Rahtor, les gens issus du *raht*, « épine dorsale », d'Indra; ce sont les plus nombreux : les « Cinquante mille Glaives », tel est le nom par lequel on les désigne souvent. A l'ouest, dans les oasis du Thar, se groupent les Bhatti; les Katchwhala règnent dans la partie nord-orientale du Radjpoutana; les Tchaouhan se sont attribué les États de l'est, et les Boundela, de race très mêlée avec les populations indigènes, ont fondé les principautés du Boundelkhand. Le Mewar, au sud, est le domaine des Sasodia, ceux des Radjpoutes qui prétendent à la plus grande pureté de race, et se donnent comme les descendants directs de Rama, le héros des épopées aryennes. Le rana ou « grand roi » d'Oudaïpour est vénéré par tous les Hindous comme le représentant de l'antique race solaire; quoique très

inférieur à d'autres souverains de l'Inde pour la puissance et la richesse, il est un « Soleil » parmi les rois : seul parmi les radjahs il est en même temps prêtre, et quand il entre dans le temple des divinités protectrices du pays, c'est lui qui célèbre les sacrifices[1]. Le mariage des souverains secondaires avec ses filles constituait jadis le seul lien politique entre les différentes maisons royales, et jamais il ne daigna céder une princesse de sang royal aux empereurs musulmans de Delhi en échange de titres, de trésors ou de provinces. C'est lui qui préside dans les assemblées de souverains, et tous les Radjpoutes voient en lui un juge infaillible dans les questions d'étiquette, de rang, de point d'honneur, qui passionnent les « Fils de Roi » bien autrement que les points de doctrine ou de pratique religieuse. Convertis aux cultes brahmaniques, les Radjpoutes n'ont en général aucune ferveur pour les dieux hindous, mais ils vénèrent encore une divinité qui les mena jadis à la conquête de l'Inde. Cette déesse est l'Épée. Soldats avant tout, ils n'ont d'autre souci que de tenir en respect les races asservies; comme fils des conquérants, ils sont tous nobles, et parmi eux les pauvres savent maintenir une certaine égalité dans leurs rapports avec les riches. D'ailleurs, beaux pour la plupart, grands et bien faits, portant fièrement la tête, que pare une chevelure soyeuse et bouclée contrastant avec la blancheur mate de la peau, ils ont vraiment l'aspect de dominateurs au milieu des représentants d'autres races ; ils dédaignent de combattre, si ce n'est à cheval, précédés de bannières et de tambours. Fort coquettes, les femmes radjpoutes se chargent de bijoux.

Les tribus guerrières des Radjpoutes, fières de leur sang royal, ont gardé mainte coutume qui rappelle les âges féodaux de l'Occident. Dans la plupart des États du plateau, la terre se divise en fiefs, et les possesseurs, disposant librement de la récolte, ne doivent au suzerain que l'hommage ou quelques « fruits de vénération » en temps de paix, le service personnel en temps de guerre. Aux grands jours de fête, les vassaux, portant les armoiries du seigneur, avec les emblèmes traditionnels, le paon, le lion ou tel autre animal, se pressent autour de leur maître; à côté de lui se tient le poète domestique, chantant la gloire des aïeux, les combats, les amours, la richesse de ses maîtres; c'est lui aussi qui consulte les astres, jette les sorts, va porter les défis ou les messages d'amitié. Très chevaleresques, les Radjpoutes égalèrent certainement les paladins de l'Occident par leur dévouement héroïque aux dames de leurs pensées : « Aux hommes de faire les grandes choses, aux femmes de les inspirer, » pensaient-ils comme

[1] Tod, ouvrage cité.

les chevaliers des cours d'amour. Eux aussi bravaient la mort pour recevoir une fleur, une frange d'écharpe; des tournois, des batailles même avaient pour prix la conquête d'un bracelet; une dame persécutée n'avait qu'à faire parvenir une bague ou tel autre objet symbolique au champion choisi par elle pour déchaîner aussitôt la guerre entre les tribus ; maintenant encore, le mariage ne se conclut point sans que la fiancée ait envoyé au fiancé une noix de coco, emblème de son choix, et qu'elle lui ait passé au cou une guirlande de fleurs ; devenue femme, elle reçoit le titre de « divine » et le mari n'entreprend rien sans la consulter. Les devoirs réciproques sont ceux d'une fidélité mutuelle jusqu'à la mort ; cependant les chefs ne se brûlaient point sur les tombes de leurs épouses, comme les femmes sur le bûcher du mari. L'histoire du Radjpoutana n'est qu'une longue succession de guerres livrées pour des Hélènes de l'Inde ; la dernière grande guerre du Radjpoutana, avant la conquête anglaise, se termina par l'empoisonnement de la princesse que se disputaient les grands feudataires[1].

Le mariage devait toujours commencer par un enlèvement. Strictement exogames, les Radjpoutes ne pouvaient se marier dans leur propre clan ; c'est dans une autre tribu qu'ils prenaient et qu'ils prennent encore leurs femmes, soit de force, soit par un simulacre de rapt. Mais, dans leur fol orgueil de race, les Radjpoutes ne voulaient à aucun prix s'exposer à voir leurs filles devenir les épouses d'hommes inférieurs en noblesse ; d'autre part, ils se croyaient tenus, lors du mariage, à faire un tel étalage de faste, que leur fortune s'y dépensait tout entière, et, pour éviter ce double danger, ils n'avaient imaginé d'autre moyen que l'infanticide. L'abominable pratique du meurtre des filles était générale avant que les Anglais ne devinssent, par leurs résidents, les véritables maîtres du pays. D'après un rapport publié en 1818 par une société littéraire de Bombay, huit mille familles d'un district radjpoute n'avaient pour résidu qu'une soixantaine de filles encore vivantes. Telle était l'aberration d'esprit causée par cette affreuse coutume, que certains parents, après avoir laissé vivre leurs filles jusqu'à l'âge de la puberté, les tuaient alors, afin de ne pas avoir le prétendu déshonneur de les mésallier. Une seule tribu des Radjpoutes du désert, les Soda musulmans, était restée fidèle aux mœurs humaines des ancêtres en s'abstenant du meurtre des filles. Aussi les Soda ont-ils depuis des âges une sorte de monopole pour fournir d'épouses les nobles du Catch et du Radjpoutana. Les filles de race soda, ayant une grande réputation de

[1] Tod, *Annals of Rajasthan.*

beauté, de grâce et d'intelligence, les chefs de tribus fort éloignées tiennent à honneur d'aller chercher femme dans ce pays, et même il n'est pas rare qu'ils offrent 25 000 francs pour leur fiancée. Tandis que dans les autres parties de l'Inde les pères se vantent seulement de leurs fils, les Soda sont d'autant plus fiers qu'ils possèdent un plus grand nombre de filles[1].

Le manque presque complet de femmes dans les tribus radjpoutes du plateau avait eu pour conséquence de faire surgir un grand nombre de tribus métissées, radjpoutes par les pères, bhil, mhaïr ou mina par les mères. Chez ces tribus « demi-sang », les mœurs et les institutions étaient les mêmes que chez les Radjpoutes d'origine pure, et l'infanticide, même les sacrifices humains, s'y pratiquaient encore récemment. Jusqu'en 1835, on avait l'habitude d'égorger un métis radjpoute et bhil toutes les fois que le rana d'Oudaïpour se préparait à passer une rivière : le sang de la victime, en se mêlant aux eaux, devait satisfaire les dieux méchants et détourner leur colère de la tête du souverain[2]. Parmi les tribus, quelques-unes sont nominalement de foi musulmane, mais leur vie se règle moins par les lois de l'Islam que par les anciennes coutumes. L'opium, l'une des principales récoltes du plateau de Malwa, est le fléau de toutes les populations de la contrée. « Avez-vous pris votre opium ? » telle est la première question qu'on s'adresse en s'abordant[3].

Outre les Radjpoutes et les aborigènes, des représentants de toutes les races hindoues se pressent dans le pays. Les brahmines y sont nombreux, et c'est une de leurs familles qui tient les archives de la noblesse radjpoute. Le grand commerce est entre les mains des Sarawak ou Djaïna. Dans les campagnes du nord, les Djat et les Goudjar cultivent le sol ; à l'est, les laboureurs sont aussi des immigrants hindous de diverses castes ; au sud, les Koumbi, les Soudia et les Koli ou Kouli ont colonisé le pays, venant des basses terres du Goudzerat. La caste des Grassia, qui s'arrogeait le droit de rançonner tous les voyageurs, est représentée dans le Malwa comme dans le Goudzerat par quelques tribus ; mais des Tcharoun y vivent aussi, descendants de ces guides et patrons inviolés qui garantissaient la vie et l'avoir à tous ceux qui leur étaient confiés. Avant la construction des routes et des chemins de fer, tout le trafic du Radjpoutana et du Malwa se faisait par l'entremise des Bandjari, nomades dans lesquels un grand nombre d'ethnologistes anglais voient les frères des Tsiganes d'Europe. Les Bandjari, qui se distinguent parmi tous les Hindous par la beauté, la force et

[1] Bartle Frere, *Journal of the Geographical Society of London*, 1870.
[2] Malleson, *Native states of India*.
[3] Tod, ouvrage cité.

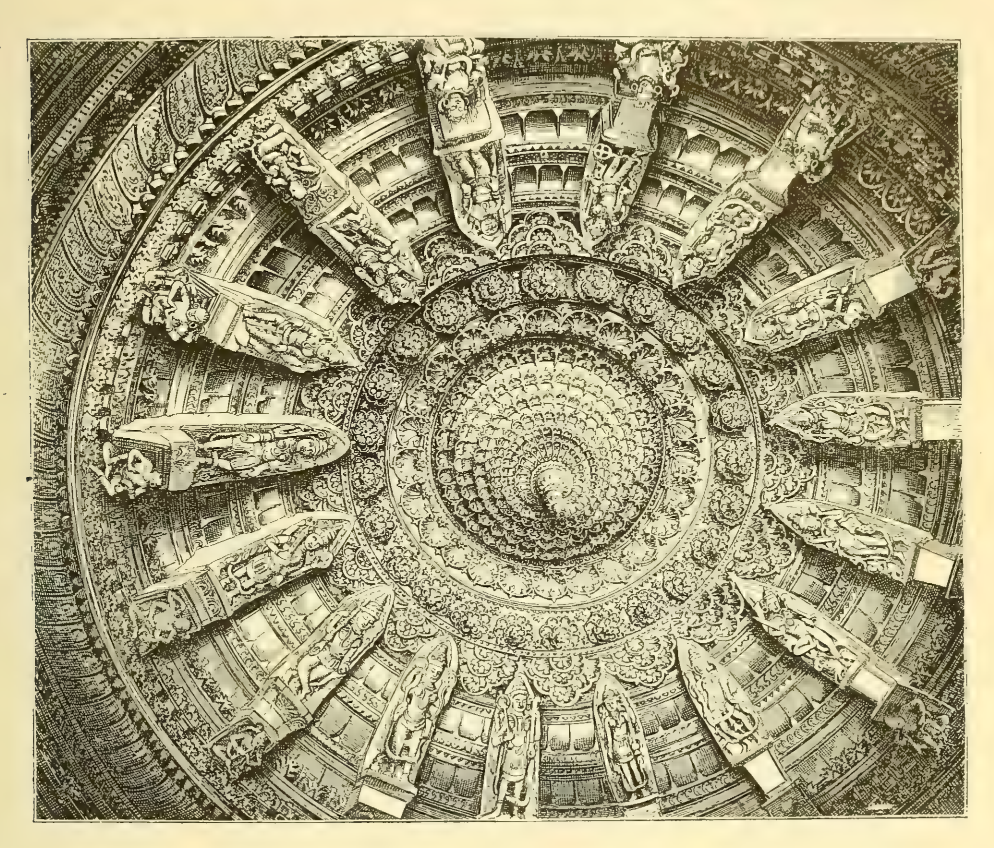
l'adresse, sont constitués en tribus, ou plutôt en caravanes, n'ayant d'autre patrie que les chemins. Ce sont les Bandjari, Gohar ou Lambadi, qui, depuis un temps immémorial, sont chargés du transport des approvisionnements. Comme distributeurs des grains, ils ont un caractère presque sacré; naguère, lorsque des guerres civiles désolaient les contrées du plateau, ils pouvaient traverser les armées sans crainte. Les convois, composés parfois de plusieurs milliers de bœufs, sont précédés par un taureau, le dieu de la troupe, couvert de draperies et d'ornements; c'est à ses pieds qu'on apporte les malades pour leur rendre la santé, et que viennent les époux pour consacrer leur union. Jadis, il suffisait aux Bandjari d'attacher aux cornes des bœufs la liste des marchandises qu'ils portaient pour entrer dans les villes sans avoir à craindre la visite des douaniers, tant l'honnêteté des marchands nomades était connue[1].

Dans ces États où les formes extérieures du régime féodal se sont maintenues, les villes ont gardé l'apparence guerrière qu'avaient aussi dans l'Occident les cités du moyen âge. Toutes sont des capitales de rois ou de seigneurs, groupant leurs maisons sur les pentes d'une colline, autour d'une crête ou d'un bloc isolé de rochers qui porte les murs crénelés et les tours d'une forteresse. A elles seules, les constructions pittoresques du château semblent avoir plus d'importance que tout le reste de la cité, chaos de masures d'où s'élèvent çà et là les coupoles des temples. Cependant, en beaucoup de villes, les princes, vivant désormais en paix avec leurs voisins, sont descendus de la citadelle pour se construire un palais sur les pentes de la colline ou même dans la plaine, au milieu de la verdure des parcs, sur le bord des étangs sacrés. Les faubourgs, de même que le quartier principal, se sont bâtis autour de la résidence d'un chef, et jusque dans les campagnes, des *tchathi* ou petits dômes supportés par des colonnes rappellent aux passants la gloire des princes radjpoutes : ce sont les monuments funéraires élevés sur les cendres des rois et des grands seigneurs, brûlés jadis avec leurs femmes et leurs esclaves. Dans son ensemble, l'architecture radjpoute présente un caractère original : loin d'être de simples copies des édifices du Pandjab, de Delhi ou du Goudzerat, les palais du Radjpoutana ont un style propre unissant la simplicité des grandes lignes à l'élégance et au fini des détails. Un des traits particuliers de cette archi-

[1] Roberts, *De Delhi à Bombay;* — Tod, *Annals of Rajasthan;* — L. Rousselet, *Tableau des races de l'Inde centrale.*

tecture est un auvent en forme de croissant qui entoure la partie supérieure des fenêtres ou borde la naissance des coupoles.

Le bourg du mont Abou, la capitale d'été des Anglais, sur un territoire concédé par le radjah de Sirohi, est un de ceux qui sont devenus les plus fameux par leurs splendeurs architecturales. Les temples de Dewalra, situés à près de 2 kilomètres au nord de la station anglaise, sont des sanc-



MONT ABOU. — PLAFOND D'UN SANCTUAIRE DJAÏNA.
Dessin de Goutzwiller, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.

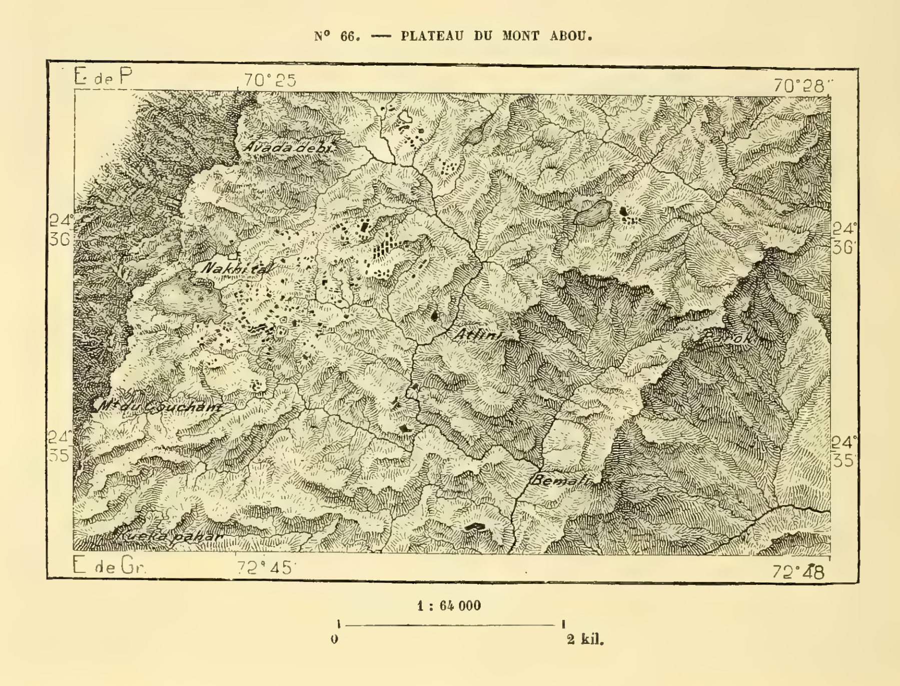
tuaires djaïna d'une singulière richesse : deux surtout, construits en marbre blanc, du onzième au treizième siècle, sont des merveilles d'ornementation, et nulle part on ne voit la pierre plus délicatement ouvragée[1]. Jadis l'une des principales cités de l'Inde, Tchandravati, s'élevait dans la plaine au sud-ouest du mont Abou ; mais on n'y voit plus que des amas de décombres à la place des anciens temples et des palais. Sirohi, chef-lieu d'État radjpoute, célèbre par ses fabriques d'armes, occupe un contrefort

[1] Fergusson, *History of Indian and Eastern Architecture.*

au nord du mont Abou, et dans le voisinage du désert, avant-poste des Anglais, la ville d'Erinpour, ainsi nommée par des fils de la « verte Erin »[1], surveille les frontières du Marwar. Sur l'une des crêtes les plus hautes des Aravali, à 1022 mètres d'altitude, la forteresse de Koumoulmir est un monde de bastions, de tours, de temples, de palais, couronné par le Badoulmahal ou « Palais des Nuages ». La capitale actuelle du Mewar, Oudaïpour, est à l'est, près des sources du Banas; le chemin de fer du Radjpoutana l'évite, pour contourner les croupes du mont Abou.

La « Cité de l'Aurore », — tel est le sens du nom d'Oudya poura (Ou-

N° 66. — PLATEAU DU MONT ABOU.



1 : 64 000

0 — 2 kil.

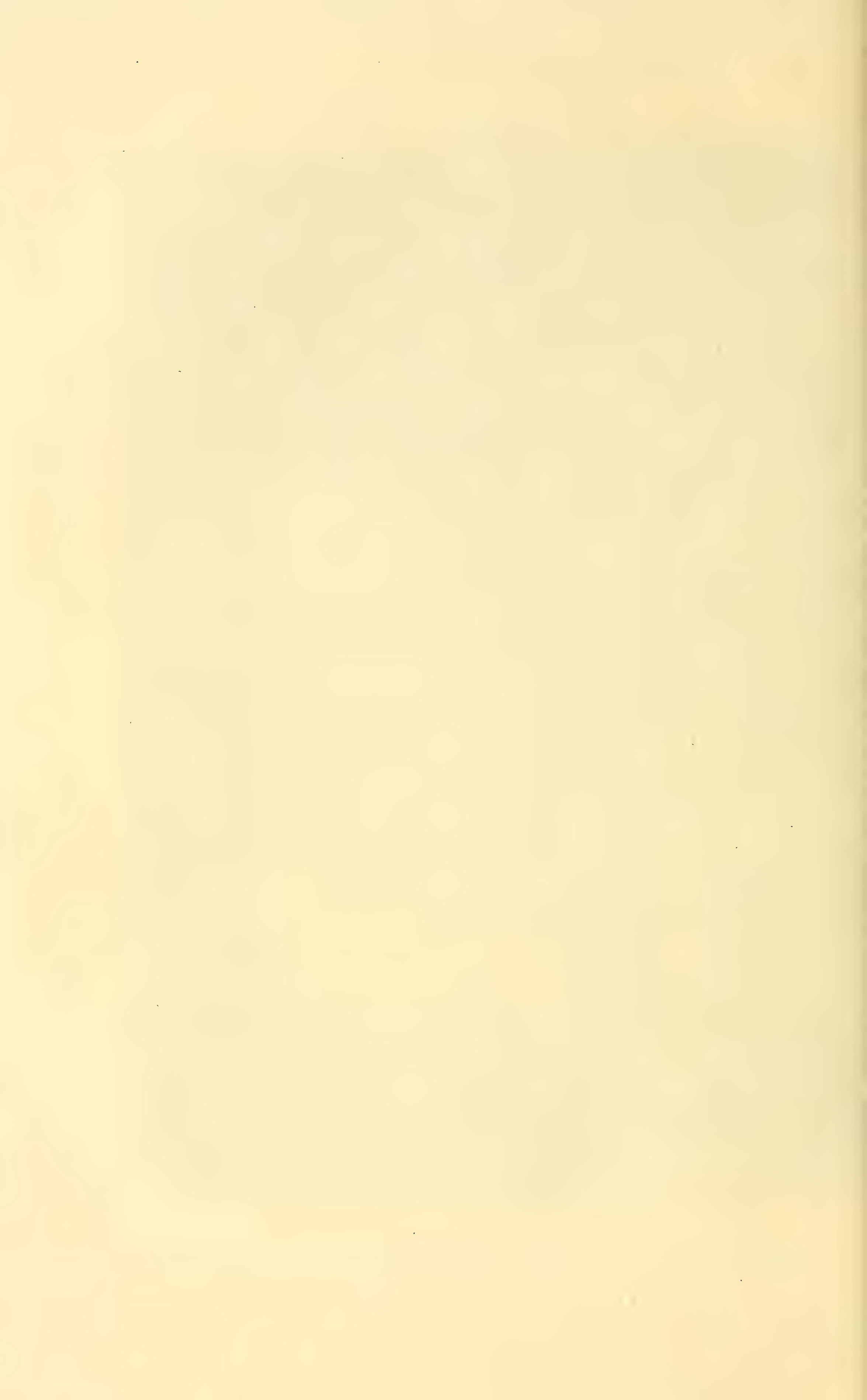
daïpour), — est l'une des villes modernes de l'Inde, car elle ne fut bâtie que dans la dernière moitié du seizième siècle; mais elle possède le palais le plus vaste, le plus élégant et le plus somptueux de la Péninsule, construction de granit et de marbre, en partie soutenue par des rangées d'arcades; ses terrasses, ses pavillons et ses jardins se reflètent dans un lac, bassin artificiel que remplit le Banas, et dont les eaux vont féconder les jardins environnants. Non loin d'Oudaïpour s'élève Ahar, la ville des morts, bâtie sur l'emplacement d'une antique capitale. C'est là que les cendres des rois-Soleils, descendants de Rama, sont déposées sous des coupoles de marbre, entre des colonnes et des balustrades brodées de

[1] Glardon, *Mon voyage aux Indes orientales.*



MONT ABOU. — VUE INTÉRIEURE D'UN DES SANCTUAIRES DJAÏNA.

Dessin de Barclay, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



sculptures; ces petits temples recouvrent à la fois les bûchers funéraires et les tombeaux des épouses royales. Au nord-est du Mewar, située sur le Banas comme Oudaïpour, est une autre cité de ruines, la merveilleuse Tchittor, le « Parasol de la Terre », qui fut longtemps la résidence des souverains Sousoudia. Thomas Roe, ambassadeur d'Angleterre à la cour du Grand Mongol au commencement du dix-septième siècle, rapporte que cette ville contenait cent mille maisons de pierre. L'ancienne forteresse couronne le sommet d'une colline étroite, de 5 kilomètres de longueur et d'une hauteur de 90 à 120 mètres au-dessus des plaines avoisinantes. L'espace enfermé dans cette enceinte crénelée, flanquée de grosses tours rondes, est envahi maintenant par des ronces et des arbres épineux, mais au milieu de cette jongle se dressent encore plus de trois cents édifices en bon état de conservation, temples et palais, colonnes et tombeaux, contrastant par la splendeur de leur architecture avec les pauvres cabanes en torchis des habitants actuels; des amas de décombres, enguirlandés de ronces, couvrent le sol; des colonnes et des statues gisent au bord des étangs d'où s'élançaient autrefois les jets d'eau et que les débris ont à demi comblés. Tchittor, « bâtie par le grand Indra lui-même », est un labyrinthe de monuments, tous remarquables par la beauté des proportions et la délicatesse infinie du détail; mais le prodige architectural de la ville abandonnée, le Khirat khoumb ou « Tour de la Victoire », érigé par le roi Khoumbou au commencement du seizième siècle, est de forme unique au monde : aucune autre tour de victoire n'a pu lui servir de modèle; c'est un prisme de 37 mètres de hauteur et de 10 mètres de côté, divisé en neuf étages à colonnes, séparés les uns des autres par des cordons sculptés et surmontés par une sorte de tiare; la pierre du monument, taillée en relief, s'est ornée de milliers de statues[1].

La ville de Toulaïti, située à la base du rocher de Tchittor, a succédé à l'ancienne capitale, mais elle n'a point d'importance. L'activité commerciale du pays, concentrée jadis dans la ville de Bhilwara, au nord de Tchittor, s'est portée au sud, vers la ville militaire anglaise de Nimatch, cantonnement central du pays des Radjpoutes entre la vallée du Banas et celle du Tchambal. Au nord, dans la région des Aravali, la cité maîtresse est aussi une ville anglaise, l'antique Adjmir (Adjamida), devenue capitale de l'enclave britannique du Mhaïrwara et point de convergence des trois chemins de fer qui pénètrent dans le Radjpoutana. C'est une ville de bazars, de même que sa voisine Nasirabad, et quelques-uns des palais que

[1] Tod, *Annals of Rajasthan;* — L. Rousselet, *L'Inde des Rajahs.*

les marchands djaïna y ont construits récemment dans le style radjpoute fleuri, sont parmi les plus somptueux de l'Inde. Adjmir a peu de monuments anciens, mais ceux qui existent sont dignes de se comparer aux palais de Tchittor, et de plus Adjmir a la beauté que lui donnent les coteaux environnants, son lac bordé de pavillons et de terrasses, ses bosquets, ses champs de rosiers, le « Jardin de la Splendeur » où les empereurs mongols avaient élevé leur château, devenu maintenant la résidence du gouverneur britannique. Une ville de santé groupe ses maisons de plaisance autour de la forteresse de Taragarh, dominant la cité de 400 mètres. Dans les environs d'Adjmir, à 15 kilomètres à l'ouest, sur les confins du désert, est une autre merveille de l'Hindoustan, le lac sacré de Pochkour, nappe de forme ovale entourée de collines et de dunes : c'est un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés. Les brahmanes qui en habitent les palais se sont enrichis de trésors apportés de toutes les parties de la Péninsule; avant d'être ruinés par les guerres et d'être forcés à l'économie par la surveillance jalouse du gouvernement anglais, les princes radjpoutes rivalisaient de prodigalités envers les gardiens du saint lieu. Le lac est entouré de temples, de pavillons, de tourelles, de galeries surplombant les eaux, d'escaliers baignant dans le flot leurs degrés de marbre blanc; même d'anciennes constructions se montrent sous le niveau actuel du lac sacré. Adjmir est la cité littéraire du Radjastan et le gouvernement anglais y a fondé deux collèges qui sont parmi les établissements d'instruction publique les plus importants de l'Inde : l'un d'eux, le Mayo-college, est une de ces écoles aristocratiques où l'on ne reçoit que des fils de radjahs, dressés à une vaniteuse sujétion par leurs professeurs européens.

Djaïpour n'a pas été choisie par les Anglais comme centre administratif du Radjpoutana et n'est que la capitale d'un petit État médiatisé, mais elle n'en est pas moins la cité la plus populeuse de tout le plateau et se vante d'être le « Paris de l'Inde », la ville la plus élégante et la mieux tenue entre l'Indus et le Gange[1]. Fondée en 1729, elle n'a point l'apparence pittoresque des autres capitales du Radjastan; elle est bâtie dans une plaine, qui paraît avoir été un lac, et ne montre que çà et là des sommets de tours et de temples au-dessus de ses remparts crénelés, peints en rouge. A l'intérieur, elle est divisée en îlots réguliers par de larges rues qui se coupent à angle droit; toutes les maisons sont en granit ou en marbre. Si la ville elle-même est bâtie sur un plan monumental, aucun édifice ne se distingue par le style ou la magnificence; le vaste palais n'est qu'un amas de bâtisses

[1] Drew Gay, *From the Pall-Mall to the Penjaub.*

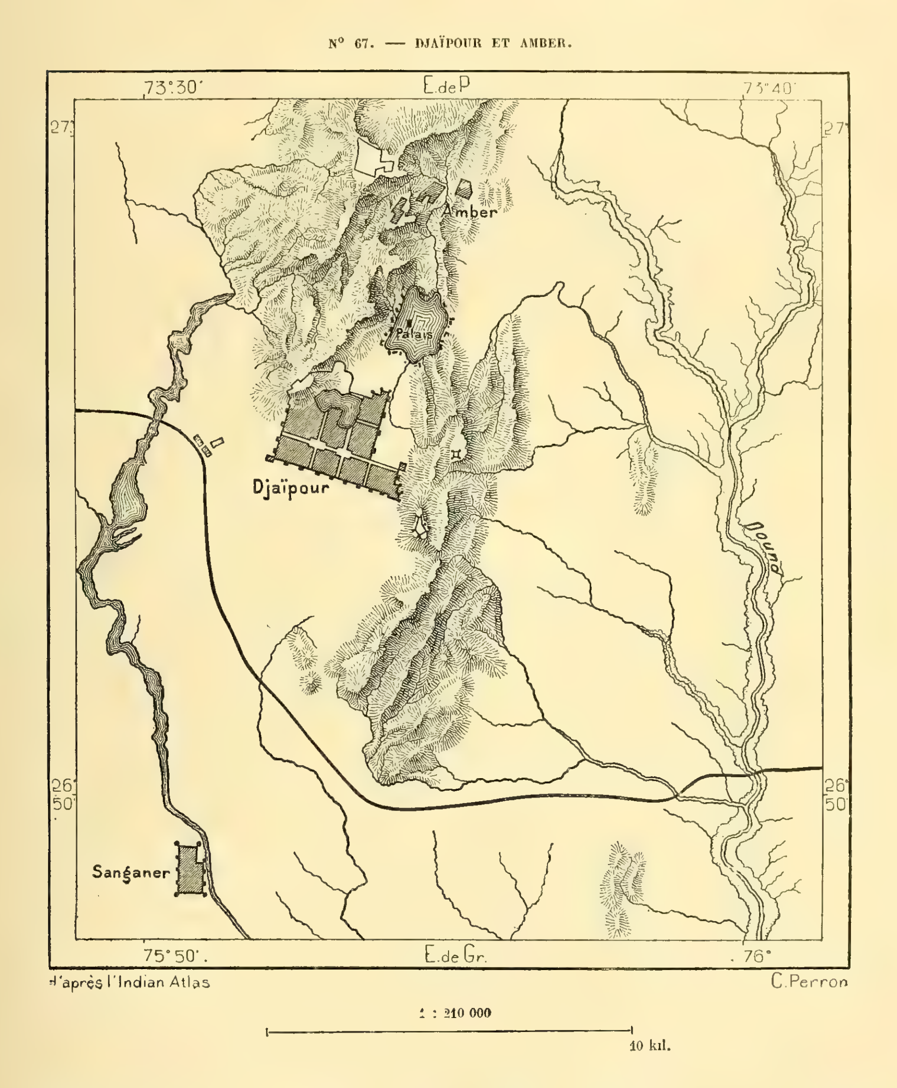
DJAÏPOUR. — VUE PRISE DANS LA GRANDE RUE.

Dessin de Barclay, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



sans goût, mais s'élevant au milieu d'admirables jardins; la principale curiosité de la ville est l'observatoire qu'établit Djaï singh, le constructeur de la cité. Les monuments remarquables se trouvent dans l'ancienne capitale, Amber, située à 7 kilomètres au nord-est, sur le versant oriental des « monts Noirs » ou Kali kho, et réunie à la cité moderne par une ligne

N° 67. — DJAÏPOUR ET AMBER.



de fortifications. Cette ville fut jadis la « Mère Universelle », la « Reine des Montagnes ». Abandonnée maintenant aux fakirs et aux singes, elle est d'autant plus belle que ses coupoles dorées, ses pavillons multicolores sont à demi cachés par la verdure; les dalles de marbre sont descellées par les racines des arbres, des lianes s'enroulent aux colonnes, l'eau des fontaines s'écoule en filets serpentins à travers les salles, entre les murs dé-

corés d'ivoires et de bois précieux. Nulle part la nature ne rehausse plus élégamment la grâce de cette somptueuse architecture qui a fait du Radjastan l'une des terres promises de l'artiste. Les cités du nord, voisines des plaines de la Djamna, Alwar (Oulwour), Dig, Bhartpour ou Bharatpour, la cité du roi légendaire Bharata, ont aussi d'admirables palais, les uns ruinés, les autres encore debout. La forteresse de Bhartpour résista longtemps aux Anglais : en 1826, elle ne fut réduite que par une armée de 25 000 hommes.

A l'orient du Radjpoutana, le bassin du Tchambal est à peine moins riche en constructions monumentales encore habitées ou laissées aux bêtes fauves. L'une des cités abandonnées, Mandou, est unique par son étendue et la beauté de sa position. Située sur un promontoire méridional des Vindhya qui se rattache au massif par une étroite arête et domine de 500 mètres la profonde vallée où serpente la Narbadah, Mandou n'a pas moins de 60 kilomètres de tour; elle occupe un espace deux fois aussi considérable que Paris, mais il ne se trouve plus dans l'enceinte qu'un petit village perdu au milieu des forêts; quelques Bhil sauvages, des religieux mendiants, sont les seuls habitants humains de ce qui fut la capitale du Malwa, et des tigres, des léopards, des ours gîtent sous les fourrés au milieu des décombres; le plateau est changé en un immense parc de chasse. Cependant il y reste encore de fort beaux édifices, palais et mosquées, et surtout des baoli, étages superposés de galeries à colonnes qui descendent dans les profondeurs de la roche jusqu'à l'eau courante. C'est dans la première moitié du seizième siècle que Mandou perdit son rang comme chef-lieu du Malwa. Au siècle suivant, Djehanghir, le souverain mongol qui appréciait le plus les beaux sites, transféra pendant quelque temps sa résidence sur le plateau de Mandou, mais, après le passage des ravageurs mahrattes, la ville fut définitivement abandonnée; ses marbres sont employés à faire de la chaux pour les constructions de Dhar, petite capitale d'État, bâtie au nord sur un affluent du Tchambal.

Indor, cité de fondation récente, est maintenant la plus prospère de tout le bassin du haut Tchambal. Chef-lieu de l'une des plus puissantes principautés médiatisées du plateau de Malwa, elle est devenue le centre du commerce d'expédition de l'opium; en 1878, elle en fournit au gouvernement anglais pour une somme de plus de 26 millions de francs. Indor est le siège d'un de ces collèges de radjahs où les fils souverains indigènes apprennent leur rôle de feudataires anglais. Mhao, l'une des stations militaires les plus considérables de l'Inde, surveille au sud la place d'Indor et se rattache par un chemin de fer aux cantonnements principaux du Radj-

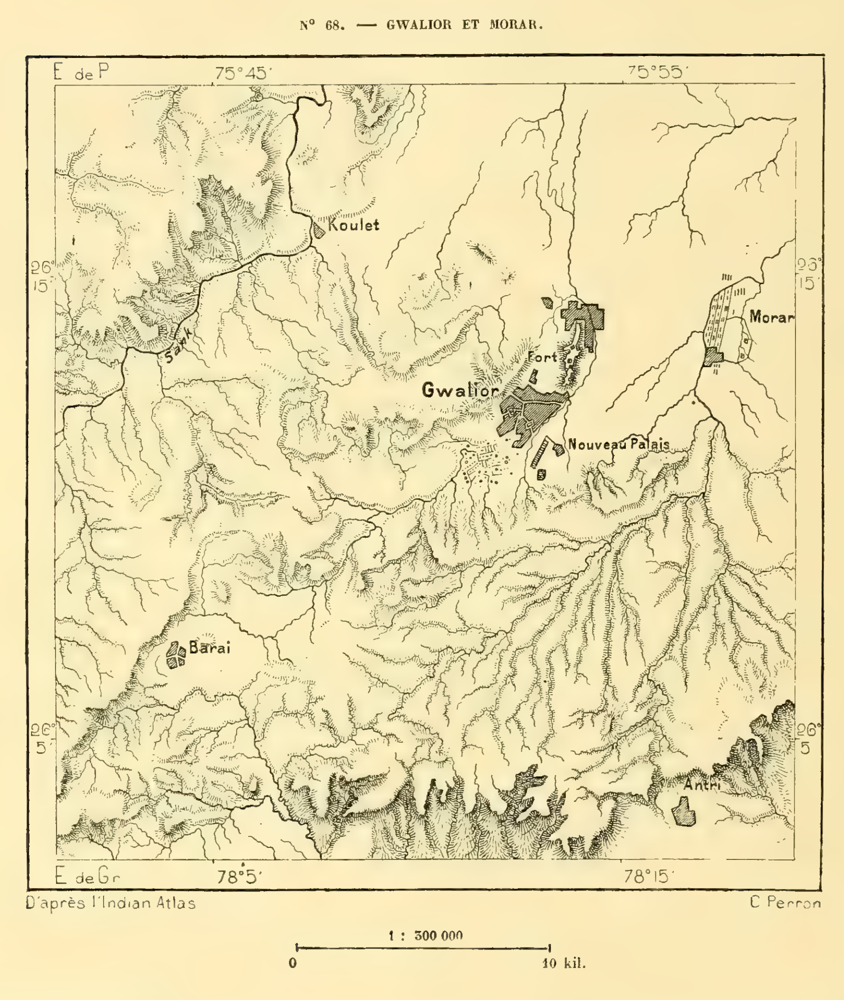
poutana, Nimatch et Nasirabad. Ce chemin de fer, construit surtout comme ligne stratégique, laisse de côté la ville la plus importante de la contrée, l'une des « Sept villes saintes » de la Péninsule, la fameuse Oudjeïn, où régna le plus célèbre des souverains connus sous le nom de Vikramaditya, celui dont la naissance est le point de départ de l'ère hindoue. C'est par la ville d'Oudjeïn que les géographes de l'Inde traçaient leur premier méridien pour le diriger au sud vers Lanka ou Ceylan, au nord vers le mont Mérou[1]. Djaï singh y établit un observatoire pour en comparer les calculs à ceux de Djaïpour, de Delhi, de Bénarès. Les ruines de l'ancienne ville d'Oudjeïn, perdues au milieu des jardins, se voient au nord de l'enceinte actuelle; cependant on montre près du palais une porte que l'on dit avoir fait partie du château de Vikramaditya. Sur le Tchambal moyen, près des *tchaoli* ou « remous » fameux que forme cette rivière, le grand temple de Barolli n'a laissé que des fragments; mais il en est d'admirables, entre autres des colonnes dont les fûts sont formés de quatre statues de femmes[2]. A l'ouest, Boundi, la résidence d'un souverain radjpoute, est dominée par un ensemble de palais qui rivalisent en beauté avec ceux d'Oudaïpour.

L'État médiatisé le plus considérable de cette région de l'Inde est celui que gouverne la dynastie des Sindhya, descendants de « porteurs de pantoufles » mahrattes, devenus les conquérants du Radjpoutana septentrional. Sa capitale, la cité de Gwalior, est située à une faible distance des plaines de la Djamna, entre les vallées du Tchambal et du Sindh. Au-dessus de la ville ou plutôt des deux villes distinctes, du nord et du sud, se dresse un rocher de grès d'une longueur d'environ 2500 mètres, sur 300 de largeur, et dominant les campagnes de plus de 100 mètres à l'endroit le plus élevé : en quelques parties de la roche, les parois sont verticales ou même surplombantes. De tous les blocs de pierre isolés qui parsèment la contrée, portant chacun sa forteresse, aucun n'était mieux disposé pour recevoir une vaste citadelle, et les travaux de toute espèce entassés sur cette roche montrent que les habitants du pays surent apprécier l'importance stratégique de la position; ils furent également frappés de la beauté de ces parois blanches contrastant avec les cultures et les maisons de la plaine; des figures colossales de dieux, taillées en relief dans la pierre, témoignent de leur vénération pour ce lieu sacré. Depuis le huitième siècle de l'ère vulgaire, le fort construit sur la roche de Gwalior est

[1] Reinaud, *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde*, 1849.
[2] Tod, *Annals of Rajasthan*.

un de ceux que les maîtres de l'Inde se sont disputés avec le plus d'acharnement, et dans ces derniers temps les Anglais y ont ajouté d'autres ouvrages de défense. Un admirable palais, construit à la grande époque de l'art hindou, c'est-à-dire à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, couronne une partie du rocher et se rattache à d'autres constructions, qui forment avec leurs tours, leurs pavillons d'angle, leurs

N° 68. — GWALIOR ET MORAR.



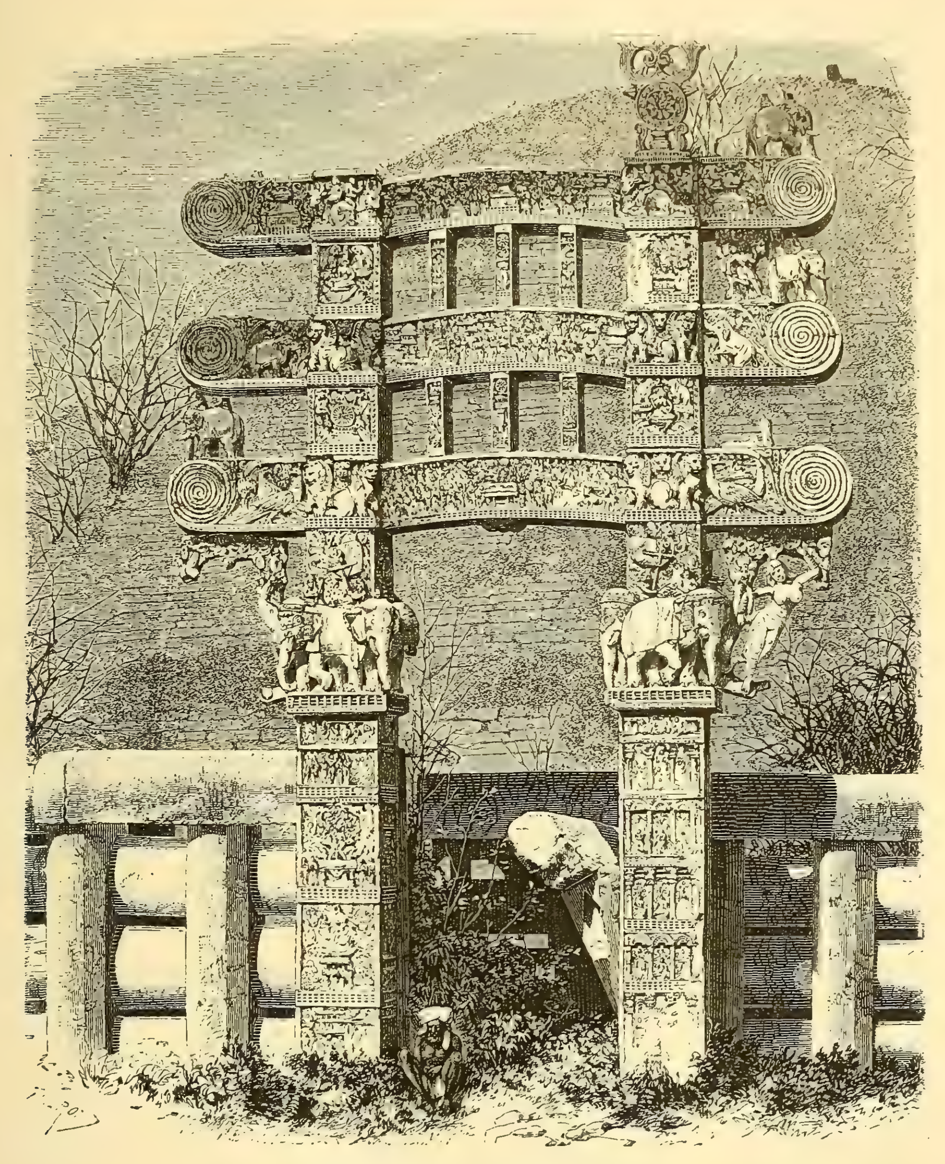
D'après l'Indian Atlas — C. Perron

1 : 300 000

0 — 10 kil.

dômes, leurs terrasses à colonnes, leurs façades ouvragées, l'ensemble d'édifices le plus pittoresque de l'Inde. Des temples djaïna, vichnouïtes, sivaïtes, appartenant à diverses époques, font aussi partie du vaste musée architectural de Gwalior, et, dans l'intérieur même du rocher, près d'une centaine d'excavations, les unes simples niches, les autres se prolongeant en galeries, renferment de curieuses sculptures djaïna, dont l'une n'a pas moins de 17 mètres en hauteur. La ville militaire anglaise de Morar, située dans

la plaine à 6 kilomètres à l'est du rocher de Gwalior, surveille la capitale du Sindhia. Au sud-est, les Anglais ont aussi établi des cantonnements militaires près des villes de Dhatiya et de Djhansi. L'une et l'autre sont do-



PORTE DE L'EST DE LA STOUPA DE SANCHI.
Dessin de Thérond, d'après une photographie de M. Rousselet.

minées par des roches portant d'antiques forteresses. A dix kilomètres au nord-ouest de Dhatiya, sur une colline entourée de blocs épars, se dressent les quatre-vingts temples djaïna du Sounagarh ou « Château d'Or », datant de diverses époques depuis le treizième siècle et différents les uns

des autres par le style : la ligne d'horizon est rompue par des centaines de coupoles, de chatryas, de flèches, de clochetons, de dômes à bulbe comme ceux des églises russes[1].

Des monuments plus anciens que ceux de Gwalior attirent les voyageurs dans la haute vallée de la Betwa. Là se trouvent les restes de l'architecture bouddhique les plus complets et les plus curieux de l'Inde, et quelques-uns dépassent même pour le fini des sculptures tout ce qu'ont fait à d'autres époques les artistes de la Péninsule. Entre les deux villes de Bhopal et de Bhilsa, célèbre par ses champs de tabac, s'étend une région presque inhabitée où se groupent par massifs distincts une soixantaine de stoupas bouddhiques, découvertes, pour ainsi dire, en 1822, par des voyageurs anglais. Ces hauts monticules artificiels, auxquels on donne généralement le nom de *Bhilsa topes*, n'étaient certainement point les plus grands qu'eussent élevés les bouddhistes, car l'histoire en mentionne plusieurs dont les dimensions étaient autrement considérables; mais les monuments grandioses qui se trouvaient dans les plaines ou sur les chemins de conquête n'ont pu éviter la destruction; les pierres et les briques de ces stoupas servirent à élever des temples hindous ou des mosquées musulmanes, tandis que les tombelles de Bhilsa, situées en dehors des voies historiques, au milieu des populations sauvages, restèrent pendant des siècles protégées par la jongle[2]. La principale stoupa est celle de Santchi : c'est un dôme hémisphérique de plus de 100 mètres de tour, çà et là coupé de lézardes dans lesquelles les arbrisseaux ont inséré leurs racines; un cordon circulaire permettait jadis aux fidèles de faire processionnellement le tour de l'édifice et de le décorer de fleurs. Des piliers richement sculptés se sont écroulés sur les terrasses extérieures, mais il reste encore une grande partie de la clôture en pierre qui formait l'enceinte sacrée. Deux des porches d'entrée sont encore debout et l'un d'eux, presque entièrement conservé, déploie la série merveilleuse de ses sculptures représentant des éléphants, des lions, des chimères, des dieux et des emblèmes divins, et surtout de précieux documents historiques, des cérémonies religieuses et civiles, des scènes de mœurs locales, toute la vie populaire de l'Hindoustan bouddhique, il y a plus de deux mille années. Les porches de Santchi, imités évidemment d'anciens portails construits en poutres équarries, se retrouvent sous une forme à peine modifiée en Chine et principalement au Nippon : ce sont des *toriyi*, semblables à ceux qui se trouvent à l'entrée des temples de Naïtsi; sans

[1] L. Rousselet, *L'Inde des Rajahs.*

[2] Fergusson, *History of Indian and Eastern Architecture.*

les monuments de Bhilsa, on aurait été tenté de donner aux toriyi japonais une origine locale ou polynésienne. Parmi les nombreuses antiquités du pays de Bhilsa, il en est aussi qui se rapportent à d'autres religions que celle de Bouddha : telles sont les grottes sculptées d'Oudghiri.

A l'orient de la Betwa, dans le triangle formé par le Gange et la Sone, beaucoup d'autres chefs-lieux de districts anglais ou capitales de petits États ont de l'importance par leurs produits ou leur commerce, ou possèdent quelques-uns de ces beaux édifices qui, dans tout autre pays moins riche en monuments superbes, suffiraient à la gloire d'une cité. Sagar, l'une des grandes stations militaires des Provinces Centrales, a ses temples et les vingt tours de sa forteresse se reflétant dans l'eau d'un lac. Tchatarpour groupe ses maisons, ses papeteries, ses fabriques de couteaux autour des ruines d'un palais. Kadjraha, cité déchue qui fut l'une des plus puissantes de l'Inde, dresse encore dix-huit temples en grès jaune, parfaitement conservés, qui sont des merveilles de sculpture[1]. Naogaon (Nowgong), le cantonnement militaire du Boundelkhand, a pris rang parmi les cités commerçantes; Rewah possède des gisements de charbon; Pannah et plusieurs des villes de la contrée[2] exploitent des bancs de cailloux diamantifères situés pour la plupart à plusieurs mètres au-dessous du sol : la valeur des diamants que les mineurs envoient chaque année aux bijoutiers d'Allahabad et de Bénarès est d'environ 1 500 000 francs[3]. A l'ouest de Rewah, près du chemin de fer d'Allahabad à Djabalpour, MM. Cunningham et Beglar ont découvert en 1872 les restes de la stoupa bouddhique de Bharahout, dont la balustrade est couverte de figures représentant des traits de la vie de Bouddha et des scènes de mœurs; presque chaque pierre a son inscription. Parmi les monuments de l'Inde ancienne, il n'en est pas qui soient plus utiles pour reconstituer l'histoire des premiers âges bouddhiques[4].

[1] L. Rousselet, *L'Inde des Rajahs*

[2] Villes principales du plateau compris entre les Aravali, le Gange, la Narbadah et la Sone :

RADJPOUTANA.	
Djaïpour	137 850 hab.
Bhartpour	61 400 »
Alwar	52 350 »
Oudaïpour	40 000 »
Dig	20 000 »
ÉTATS DU MALWA ET DU BOUNDELKHAND.	
Gwalior	200 000 »
Dhatiya	40 000 hab.
Djhansi	30 000 »
Bhilwara	15 000 »
Rewah	10 000 »
VILLES ANGLAISES.	
Sagar, en 1872	45650 »
Adjmir, en 1876	31 150
Nasirabad »	20 100 »

[3] Ball, *The Diamonds, Coal and Gold of India.*

[4] *Reports of the Surveys in India for* 1872-1873.

VIII

BASSIN DU GANGE

DELHI, PROVINCES DU « NORD-OUEST » SANS KOUMAON ET GARHWAL, RAMPOUR, AOUDH, BEHAR, BENGALE INFÉRIEUR EN DEÇA DU BRAHMAPOUTRA.

La plaine allongée qui suit la base de l'Himalaya, des portes de la Djamna et du Gange aux terres alluviales des Sanderban, comprend un espace à peu près aussi considérable que la France, mais elle est bien autrement peuplée. Près de cent millions d'habitants s'y trouvent réunis : à proportion égale, l'ensemble des régions continentales pourrait nourrir plus de 25 milliards d'individus[1]. Pourtant cette contrée est encore loin d'être couverte de cultures. Entre les cours d'eau, les *ousar*, vastes étendues de terrains situées au-dessus du niveau des crues et privées d'irrigation, sont autant de solitudes se couvrant de *reh*, efflorescences salines qui ressemblent à la neige; dans le voisinage du grand fleuve, les campagnes délaissées par le courant sont parsemées de marécages au milieu desquels le cultivateur n'ose s'aventurer; enfin, dans la région basse des bouches fluviales, une part considérable du sol se compose de terres à demi noyées qui ne sont pas même assez résistantes pour porter les cabanes de l'homme. L'ensemble de la contrée n'est pas encore approprié aux besoins de celui qui l'habite, et plus d'une fois, dans le cours de l'histoire moderne, le manque de canaux d'arrosement a eu pour conséquence de terribles famines. En revanche, une série de bonnes récoltes fait augmenter rapidement la population : pendant les dix dernières années, de l'un à l'autre recensement, la présidence du Bengale s'est accrue de près d'un million d'hommes par an.

Le Gange — ou plutôt la Ganga — est la « Rivière » par excellence. A la

[1] Plaines du Gange et de la Djamna, en 1872 :

	Superficie.	Population.	Population kilométr.
Delhi	14 490 kil. carrés.	1 916 420 hab.	160 hab.
Aoudh.	62 157 »	11 222 210 »	180 »
Provinces du « Nord-ouest »	181 041 »	30 057 600 »	165 »
Rampour.	2 447 »	507 010 »	208 »
Behar	109 855 »	19 756 100 »	180 »
Bengale, moins le Singbhoum et les districts du Brahmapoutra.	191 189 »	26 681 950 »	140 »
Ensemble	561 159 kil. carrés.	90 101 290 hab.	161 hab
Population approximative en 1882		100 000 000 »	178 »

porte de Hardwar, où ses eaux entrent dans la plaine, à 311 mètres d'altitude, le Gange est déjà un cours d'eau considérable, formé par l'Alaknanda et la Bhagirati, les deux eaux saintes jaillissant dans le massif himalayen dont le Tharlasagar ou Moïra est le sommet le plus majestueux, mais non le plus chargé de glaces. Des embarcations d'un faible tonnage peuvent remonter le fleuve jusqu'à la porte de l'Himalaya, quoique plus des cinq sixièmes du débit moyen soient déversés dans le canal de navigation et d'arrosement qui se ramifie en de nombreuses rigoles dans le doab.

N° 69 — CANAUX DU DOAB GANGÉTIQUE.



1 : 8 500 000

0 500 kil.

Ce canal, qui va rejoindre le fleuve à Kanpour (Cawnpore), après avoir irrigué un espace de plus de 18 000 kilomètres carrés, est le travail de ce genre le plus important qui existe : son tronc principal a 499 kilomètres de longueur en ligne droite, et le débit moyen du courant, à la première porte d'écluse, est de 230 mètres cubes à la seconde, près de quatre fois la portée de la Muzza, le canal d'irrigation de la vallée du Po qui féconde en Europe la plus grande étendue de terrains. Pour le seul canal du Gange, sans compter les diramations, il a fallu déplacer autant de terre que pour le canal de Suez, soit plus de 70 millions de mètres cubes. C'est à la ville

de Rourki, non loin de Hardwar, que se trouvent les grands ateliers, l'écluse principale, les bassins, et le collège des ingénieurs qui ont dirigé le travail[1].

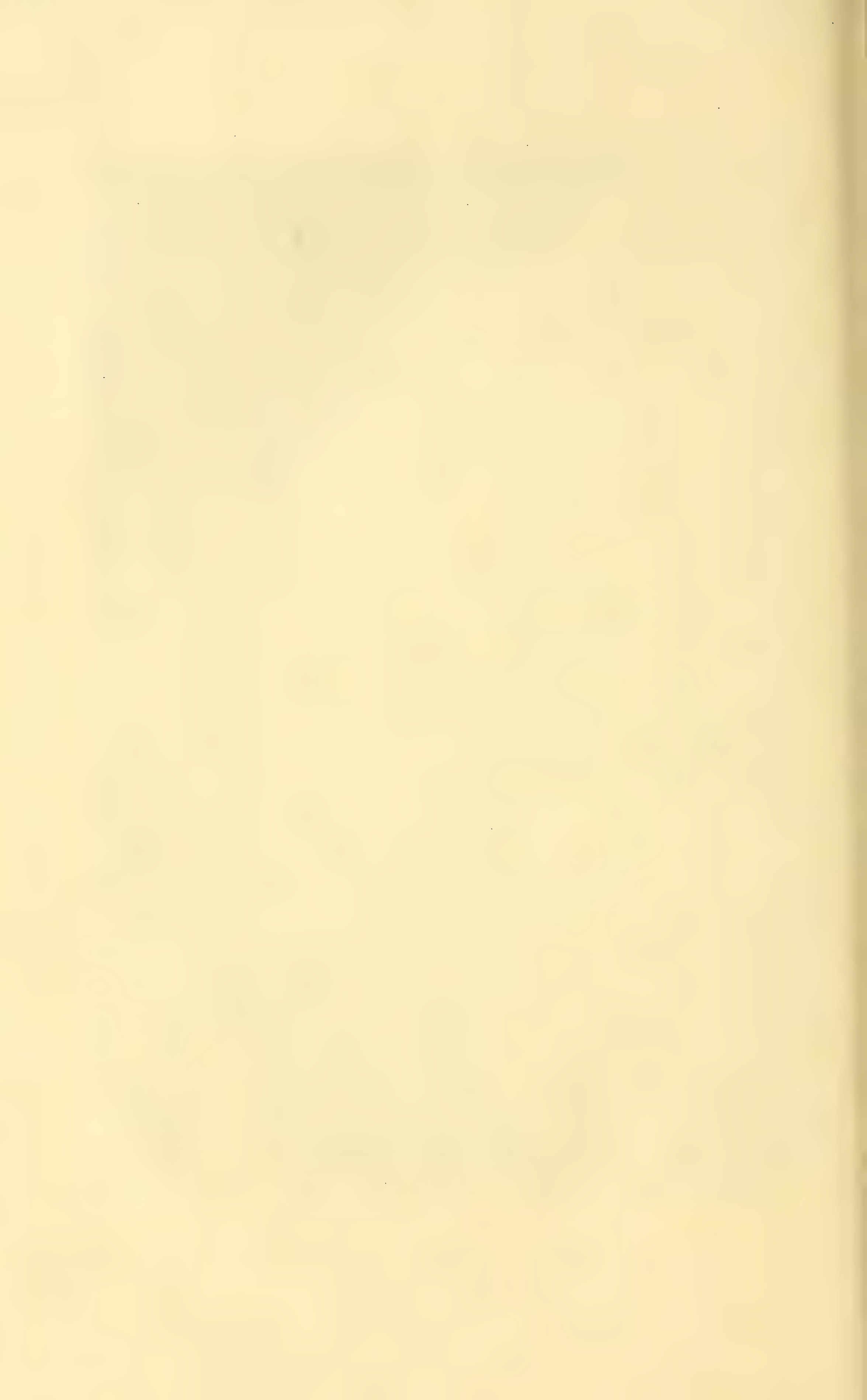
Réuni aux eaux du canal, puis à la Djamna, le Gange vient se heurter, près de Tchanar, aux derniers escarpements des collines gréyeuses du Vindhya; mais il s'en détourne aussitôt pour couler désormais dans la direction de l'est, jusqu'à la brèche qu'ouvre son courant, uni avec celui du Brahmapoutra, entre les monts Radjmahal et les monts Garro. Les dernières roches du lit, blocs de granit autour desquels tourbillonnent les oiseaux, se voient en amont de ce méandre, près de Colgong[2]. C'est en amont de cette large ouverture que le Gange reçoit tous ses grands affluents, d'un côté ceux que lui envoient les monts himalayens, la Gogra ou Sardjou, le Gandak, la Baghmati, la Kosi, de l'autre la Sone, qui descend du massif d'Amarkantak, dans les collines du Vindhya, par une dépression continuant au nord-ouest celle où passe la Narbadah. L'affluent du versant méridional est bien différent par son régime des rivières du versant opposé. Tandis que ceux-ci ont toujours une notable quantité d'eau, provenant soit des neiges, soit des pluies, la Sone est quelquefois, pendant la saison des sécheresses, presque entièrement privée d'eau; mais après les averses son courant est parfois aussi fort que celui du Gange : le débit de la rivière oscille de 49 000 à 17 mètres cubes par seconde[3]. Lors des maigres, un simple filet d'eau glisse à travers les sables; le lit fluvial, large en certains endroits de plusieurs kilomètres, est occupé par des dunes que déplace le vent et qui rendent la traversée de la Sone très pénible aux voyageurs : un convoi de chars emploie en moyenne trois heures à franchir les sables. Un pont de chemin de fer, de 1279 mètres, se compose de 28 travées, dont les piles sont enfoncées de 10 mètres dans le lit; on a mis quinze années à construire ce pont, l'une des grandes œuvres de l'industrie moderne. La Sone est trop inégale dans ses allures, trop soudaine dans ses crues, pour qu'il soit possible de l'utiliser comme chemin de navigation; elle ne sert qu'au flottage des bambous : des millions de tiges sont ainsi envoyées tous les ans de la région des plateaux aux villes du Bengale. Inutile pour le transport des marchandises, la Sone ne l'est point pour l'irrigation, et nulle part il n'était plus urgent de régulariser le débit fluvial en captant l'eau de crue pour la saison des sécheresses. Une digue transversale ou *anicut* de 3800 mètres de longueur

[1] Cautley, *Reports on the Ganges works.*
[2] Ball, *Jungle Life in India.*
[3] Hunter, *Imperial Gazetteer of India.*



MONT MOÏRA

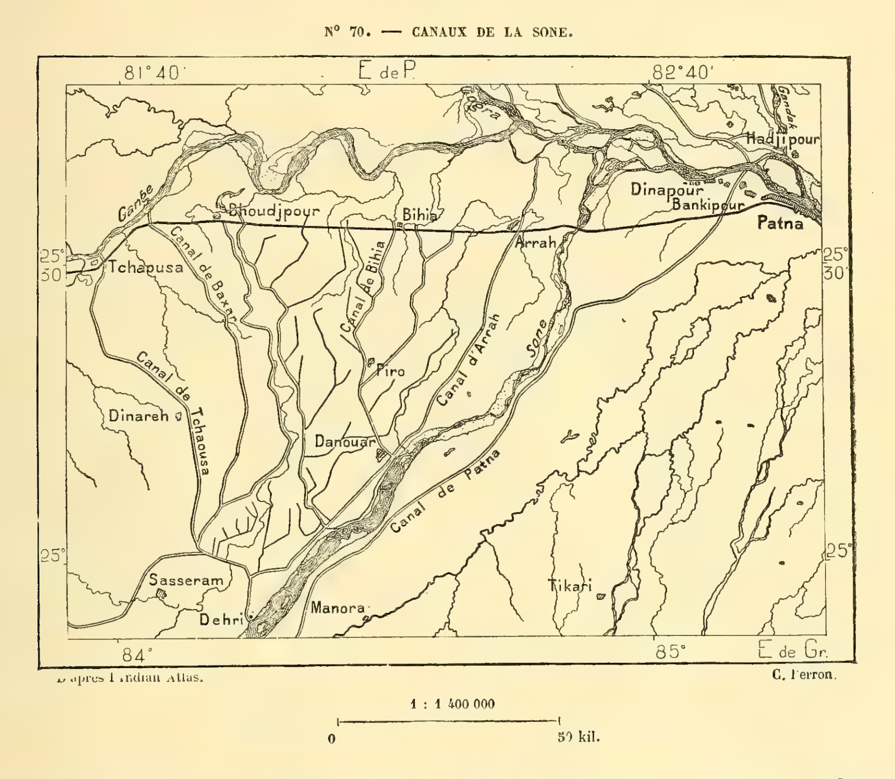
Dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



retient les eaux de la rivière, à la sortie des collines, près du village de Dehri, et rejette une part considérable des eaux en deux canaux majeurs qui longent chaque rive, puis se ramifient au loin dans les campagnes : le plus large canal, celui de l'ouest, reçoit en moyenne 127 mètres cubes d'eau par seconde.

Il est probable que depuis vingt-deux siècles de grands changements se sont accomplis dans l'hydrographie de la contrée. Megasthène, l'envoyé de Seleucus Nicator, décrit la cité de Palibothra comme se trouvant au con-

N° 70. — CANAUX DE LA SONE.



D'après l'Indian Atlas. C. Perron.

1 : 1 400 000

0 50 kil.

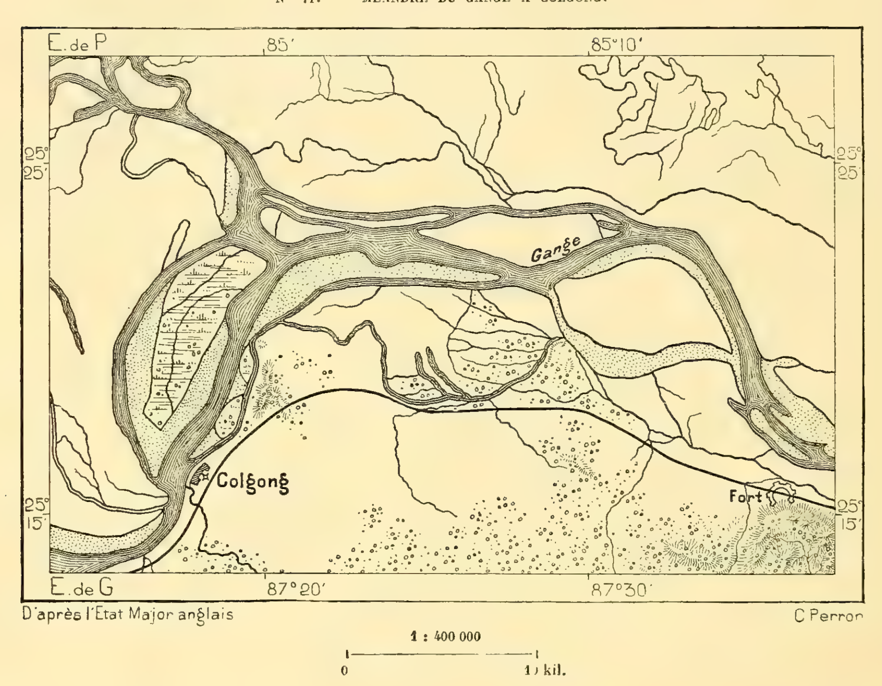
fluent du Gange et de l'Erannoboas. Or tous les historiens s'accordent à voir l'antique Palibothra, la Pataliputra du pèlerin bouddhiste Hiouen-thsang, dans la cité moderne de Patna, et depuis Ravenshaw[1] la plupart des archéologues retrouvent l'Erannoboas, « la troisième rivière de l'Inde par l'abondance des eaux », non dans le puissant Gandak, qui débouche en face de Patna, mais dans l'Hiranyabaha, la « Jaune » ou l' « Aurifère », nom que la Sone doit aux sables ou aux pépites de son lit. Mais cette rivière ne se joint plus au Gange sous les murs de Patna; par de constantes érosions vers l'amont, le bec des fleuves n'a cessé de se reporter

[1] *Journal of the Asiatic Society of Bengal.*

plus à l'ouest; de 1780 à 1835, entre le voyage de Rennell et celui de Fergusson, il se serait déplacé de près de 5 kilomètres : il se trouve maintenant à 16 kilomètres au-dessus de Patna. D'anciennes coulées, des criques incertaines n'offrant de lit continu que dans la saison des pluies, permettent de reconnaître encore les traces d'un courant rejoignant le Gange en aval de la cité.

D'autres changements de même importance se sont accomplis pendant la période historique dans le cours même du Gange. Chacun de ses méandres actuels croise la direction que les premières cartes donnent à des courbes

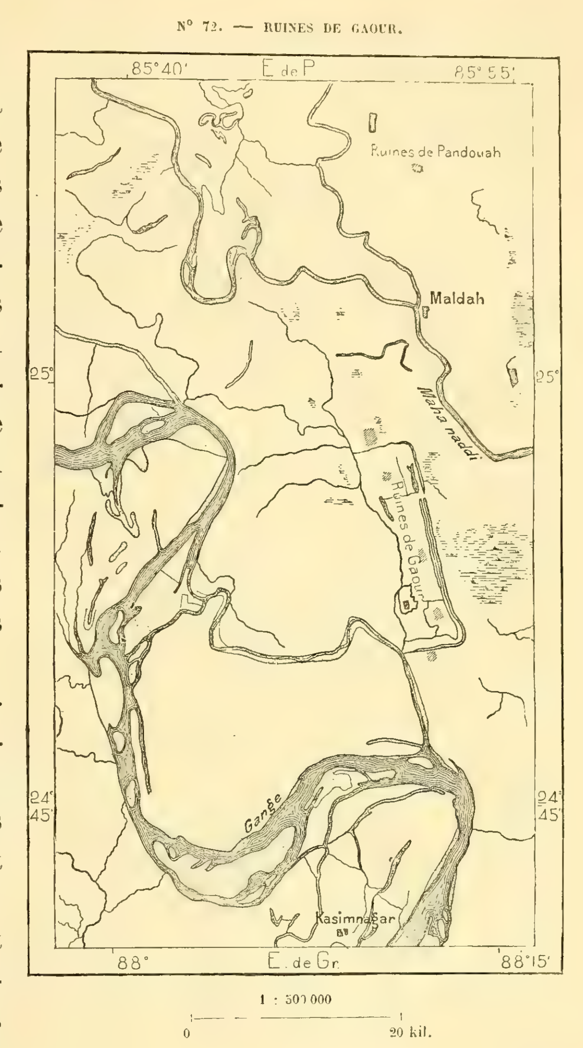
N° 71. — MÉANDRE DU GANGE A COLGONG.



antérieures; errant dans sa large plaine, le Gange déplace constamment son cours, en rongeant et en accroissant alternativement l'une et l'autre rive. C'est ainsi qu'au milieu du siècle dernier le Gange, contournant à l'est le massif des collines de Radjmahal, passait à une grande distance des rochers en serpentant au loin dans les campagnes unies. En 1788, il s'était attaqué aux collines, et non seulement il en avait entamé la base, il s'était même ouvert un chemin à travers la masse rocheuse, et des écueils insulaires, ayant appartenu naguère à la rive droite, se trouvaient près de la rive gauche. Dix ans après, tout vestige de ces récifs avait disparu, mais à la place où passait autrefois le courant principal, une île, de 15 kilomètres de long et de plus de 5 kilomètres de large, dépassait le niveau des

plus hautes inondations[1]. C'est par le déplacement du Gange et les érosions continuelles des collines de Radjmahal, ancienne capitale du Bengale, que s'expliquent la déchéance de Pandouah et celle de Gaour, Laknaouti ou Djanatabad, villes délaissées dans l'intérieur des terres. Au commencement du siècle, il n'y avait plus un seul point de l'enceinte de Gaour qui ne fût au moins à 7 kilomètres de la rive du Gange, et même en certains endroits ce fleuve coulait à 20 kilomètres des ruines. Les villages qui remplacent Gaour ne communiquent plus avec le Gange que par un affluent, la Maha naddi, ou par un ruisseau navigable pendant la saison pluvieuse[2]; des jongles, des marécages occupent la plus grande partie de l'espace, d'environ 50 kilomètres carrés, où se reconnaissent encore des vestiges de la cité; quelques murailles, quelques porches de mosquées sont tout ce qui reste des édifices : la végétation, les ouragans et peut-être plus encore les maçons qui édifièrent les villes de Maldah et de Mourchidabad, ont démoli les constructions de Gaour. Des changements analogues dans la géographie locale se sont produits dans toute la région alluviale du Gange et de ses affluents : partout les lits fluviaux se sont promenés à travers les campagnes, entraînant à leur suite la foule des riverains et les forçant à rebâtir incessamment leurs cités.

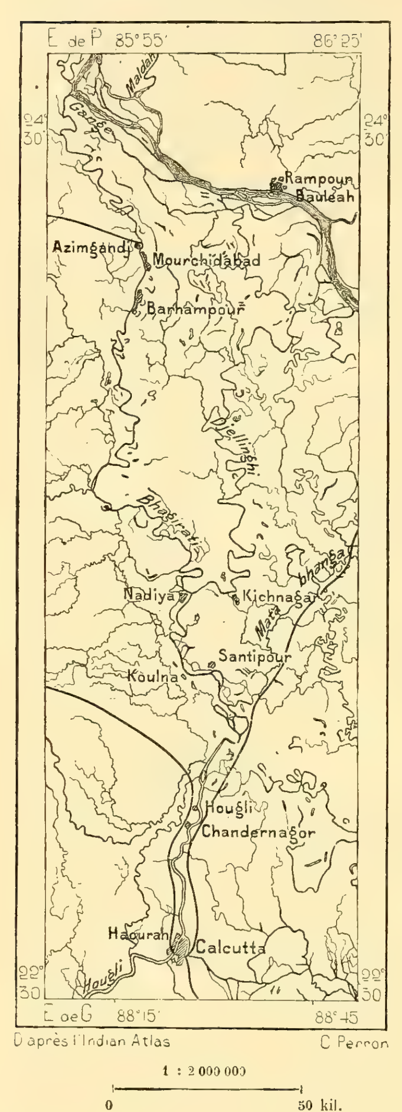
N° 72. — RUINES DE GAOUR.



[1] Colebrooke, *Transactions of the Asiatic Society*, vol. VII, 1803.
[2] Rennell, trad. Boucheseiche, vol. II, p. 14-15 ; — Carl Ritter, *Asien*, Band IV, Theil VI.

C'est à Gaour que se trouvait jadis la bifurcation des branches supérieures du delta : au pied de cette autre Memphis, se séparaient les bras du Nil hindou[1]. Mais l'ensemble du delta s'est graduellement déplacé vers le sud : à mesure que les alluvions gagnaient sur la mer et que le courant fluvial se prolongeait, les terres des campagnes supérieures se consolidaient, et le Gange s'y maintenait dans un lit plus fixe, sans s'épancher à droite et à gauche en branches latérales. Actuellement la tête du delta est à 28 kilomètres au sud des ruines de Gaour, à 350 kilomètres de la mer à vol d'oiseau, à 480 kilomètres en suivant les sinuosités du courant ; le territoire embrassé par les coulées extrêmes du Gange et du Brahmapoutra dépasse 80 000 kilomètres carrés. Le bras principal, qui perd le nom de Gange pour prendre celui de Padma ou de Padda, « Fleur de Lotus », serpente dans la direction du sud-est à la rencontre de la Djamouna, qui est le vrai Brahmapoutra : le bras secondaire du Gange garde le nom de Bhagirati, comme la source sacrée du Gange, et c'est en effet dans ce lit, maintenant rétréci, que passe le flot le plus vénéré. Sans nul doute, la Bhagirati, maintenant fermée, même pour les barques, pendant une grande partie de l'année, et près de devenir un « bras mort », était autrefois le véritable Gange ; la rupture des terres argileuses, çà et là mêlées de *kounkour* ou concrétions calcaires, qui limitaient le cours du fleuve, permit à la Padma de s'épancher vers l'orient pour aller rejoindre le Brahmapoutra, jadis distinct du Gange ; tel est probablement le sens de la légende, d'après laquelle un génie aurait englouti en cet endroit les

N° 73. — COURS DE LA BHAGIRATI, DE LA DJELLINGHI ET DE LA MATA BHANGA.



[1] Carl Ritter, *Asien*, Band IV, 6 ter Theil.

eaux de la rivière sacrée[1]. En continuant de descendre vers le sud, serpentant en méandres qui forment des ovales presque complets, la Bhagirati s'unit à la Djellinghi et à la Tchourni (Mata bhanga), que lui envoie le bras principal du Gange, et prend alors un autre nom, celui de Hougli, qu'il porte jusqu'à la mer. A l'est, toute la région qui s'étend jusqu'au Brahmapoutra est parcourue par des rivières entremêlant leurs eaux, perdant et reprenant leurs noms : chaque inondation modifie la géographie et la nomenclature de ce territoire. A l'ouest se voient aussi des traces d'anciens lits du Gange : l'estuaire de la Roupnarayan est encore désigné par les riverains comme une embouchure du fleuve sacré.

Le Hougli lui-même a singulièrement changé depuis l'époque où les commerçants européens établirent des comptoirs sur ses bords, et nombre de cités, jadis importantes par leurs relations directes avec les ports de l'Atlantique, ne voient plus que des barques mouiller devant leurs quais. Mais si les Anglais ont laissé s'envaser les chenaux de Satgaon, de Hougli, de Tchinsourah, de Chandernagor, de Serampour, comptoirs qui appartenaient ou qui appartiennent encore à d'autres puissances que la Grande-Bretagne, ils ont d'autant mieux soigné la partie du Hougli qui forme l'entrée de leur grand port de Calcutta; ils n'ont reculé devant aucune dépense pour maintenir et approfondir les passes du chenal, fixer les berges, empêcher les déplacements des bancs de sable, baliser les dangers, et grâce à la discipline qu'ils ont su imposer au flux et au reflux de marée, ils ont en effet réussi à transformer en un chemin relativement facile une des voies fluviales les plus périlleuses jadis. Le mascaret, dont le rouleau, s'élevant de 2 mètres au-dessus de la rivière, remonte le courant avec une vitesse de 8 mètres par seconde, est encore un danger pour les petites embarcations; mais les navires ayant un tirant d'eau de près de 8 mètres cinglent maintenant avec passagers et marchandises devant les deux estuaires de la Damoudah et de la Roupnarayan, dont les sables ont englouti autrefois un si grand nombre de bâtiments. Dès qu'un navire touche les bancs, le courant qui tourbillonne en cet endroit soulève les sables autour de la carène, qui s'enfonce peu à peu, comme par une sorte de succion : on vit parfois, en l'espace d'une demi-heure, des bateaux à trois mâts s'engloutir ainsi jusqu'aux vergues.

Si le Hougli est devenu le Gange au point de vue commercial, si même, historiquement, il doit être considéré comme la continuation de la rivière

[1] Walter S. Sherwill, *Report upon the Bhaugiruthee River*, 1857 ; — Fergusson, *Proceedings of the Geological Society*, april 1863.

sacrée, la vraie bouche du Gange pour la masse des eaux est le courant de la Meghna, qui emporte aussi les eaux du Brahmapoutra et qui suit du nord-ouest au sud-est la direction de la Padma. La Meghna, qui d'ailleurs se ramifie elle-même en plusieurs bras autour des îles de son estuaire, large d'une centaine de kilomètres, est, de tous les courants du delta, celui qui mériterait le plus de donner son nom au système hydrographique commun du Gange et du Brahmapoutra. C'est par ce canal que roulent les eaux ingouvernables des deux fleuves unis, rasant les îles, en formant de nouvelles, se perçant des graus vers la mer, comblant les anciens passages. C'est aussi par la Meghna que le flot de la mer pénètre le plus avant dans l'intérieur des terres : tandis que dans le Hougli le flux marin s'arrête devant la ville de ce nom, il se propage par la Meghna et la Padma bien au-delà du delta, jusqu'à Radjmahal et même au confluent de la Gogra ; à l'embouchure, la différence de niveau entre le flux et le reflux est d'environ 4 mètres. Le phénomène du mascaret, imposant dans le Hougli, l'est encore bien plus dans la Meghna ; parfois, dit-on, la vague, haute de 6 mètres, remonte le fleuve avec une vitesse de 25 kilomètres à l'heure. Le choc de l'onde contre la rive s'entend à des kilomètres de distance ; c'est probablement à ce fracas que doit s'attribuer la légende locale relative au « canon de Barisal » dont le vent du soir apporte le bruit aux riverains de la Meghna : le bombardement que l'on entend de cette ville est celui des flots s'écroulant sur le rivage. Il est rare que, pendant la mousson, les bateaux s'aventurent la nuit sur les eaux de l'estuaire.

Les grands animaux marins, tels que les souffleurs, remontent au loin par la Meghna jusqu'à des centaines de kilomètres de l'Océan. Mais le Gange, de même que l'Indus et le Brahmapoutra, possède déjà une espèce que l'on croit d'origine océanique : c'est le dauphin d'eau douce appelé platanista ; il se joue à côté des bateaux jusque dans le voisinage même de la porte de Hardwar. Comment ce cétacé a-t-il pu s'accommoder graduellement aux eaux douces dans lesquelles il se développe de nos jours? Comment a-t-il franchi le seuil qui sépare actuellement le bassin du Gange et celui de l'Indus? Ce sont là d'importantes questions d'histoire naturelle que l'on cherche à expliquer par des hypothèses sur l'existence d'un ancien golfe de la mer d'Arabie qui se projetait au nord-est vers l'Himalaya et qui se serait graduellement transformé en estuaires, puis en plaines fluviales. D'ailleurs, on le sait, le seuil qui sépare les deux bassins du Gange et de l'Indus, entre Saharanpour et Loudiana, est à 281 mètres d'altitude seulement, et souvent les rivières qui descendent des montagnes vers ce faîte ont modifié leur cours, portant leurs eaux, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre

bassin fluvial[1]. Un autre phénomène remarquable de la faune gangétique est l'isolement de l'espèce de crocodile, *bombifrons*, qui ne se rencontre que dans les *doun* en amont des portes de l'Himalaya, tandis que le gavial vit dans les eaux inférieures du fleuve[2].

La portée moyenne du Gange a certainement diminué depuis le milieu du siècle, les canaux d'irrigation tracés dans les campagnes riveraines ne lui rendant qu'une faible partie des eaux empruntées; mais si forte que soit la déperdition du courant, le Gange n'en reste pas moins l'un des fleuves abondants de la Terre, quoique bien inférieur en masse liquide à des cours d'eau tels que le fleuve des Amazones et le Congo : en période extrême de crue, il roule au pied des collines de Radjmahal plus de 50 000 mètres cubes d'eau par seconde[3]; il est vrai que, lors des plus fortes sécheresses, le débit aurait été réduit parfois à 607 mètres[4], écart étonnant qui s'explique par l'alternance des moussons; la moyenne de la portée est évaluée de 12 000 à 15 000 mètres cubes par seconde, ce qui représente au plus la moitié de l'eau tombée pendant l'année dans le bassin. Lors des inondations, le fleuve dépasse presque partout ses rives et s'étend au loin dans les campagnes jusqu'à une grande distance du lit majeur. Au lieu de violenter la nature, les riverains du Gange ont préféré accommoder leur existence à ses lois; si ce n'est dans le voisinage de grandes villes, ils n'ont point bordé leur fleuve de ces levées coûteuses qu'il faut exhausser de décade en décade, à mesure que s'élève le fond du lit obstrué d'alluvions, et que l'on doit fréquemment consolider, fortifier de contre-digues ou même refaire entièrement, lorsque des crues exceptionnelles ont bouleversé tous les travaux de défense. Ne s'abritant point derrière un rempart de levées, comme les riverains du Fleuve Jaune, du Pô, de la Loire, du Mississippi, les cultivateurs du Bengale ne peuvent donc labourer leurs champs en vue de récoltes éloignées; ils ont deux espèces de cultures, les unes pour la période des eaux basses, les autres qui succèdent immédiatement à la période d'inondation, quand le sol est encore vaseux. En revanche, l'immense danger des crevasses et des inondations soudaines leur est épargné, les catastrophes sont évitées, la terre est débarrassée des fourmis blanches qui l'infestent et renouvelle incessamment sa fertilité. Quant aux villes et aux villages pour lesquels on n'a pu utiliser des tertres naturels, on a construit des terrasses artificielles s'élevant au-dessus

[1] Medlicott and Blanford, *Manual of the Geology of India.*
[2] Falconer, *Proceedings of the Geological Society*, march 22, 1865.
[3] Jackson, *Hydraulic Manual and Statistics.*
[4] Prinsep, *Observations on the Ganges as a navigable river.*

du niveau des crues, qui est de 13 à 14 mètres à Bénarès et qui diminue graduellement vers l'aval; les groupes d'habitations se trouvent ainsi temporairement transformés en îlots. Malheureusement ces travaux de terrassement sont faits sans méthode; pour avoir des matériaux de remblai, on creuse de grandes excavations qui se remplissent d'eau et où pourrissent les débris de toute espèce, répandant au loin leur puanteur; de longues années se passent avant que les boues alluviales aient comblé ces mares insalubres.

Les troubles que renferment les eaux du Gange, — en proportion d'autant plus considérable que le courant est plus rapide, — ne sont pas tous emportés vers le large : la plus forte part de ces alluvions se dépose sur les rives basses et sur les *tchar* ou « teys » des Sanderban. Il est donc tout naturel que de nouvelles îles se forment dans la mer et que des bancs de sable fassent leur apparition au devant des côtes; les cartes marines sont à refaire à chaque nouvelle exploration du littoral et les directions des pilotes se modifient incessamment. A l'est, aux bouches de la Meghna, les terres gagnent rapidement sur le golfe de Djittagong, mais à l'ouest, où la ligne des côtes est d'ailleurs beaucoup plus avancée en dehors du littoral primitif, il ne paraît pas que dans les temps modernes le delta se soit accru. Lors des ouragans, la mer démolit une partie des terres nouvellement formées et en emporte au loin les débris; en outre, un mouvement général paraît abaisser peu à peu le plan du delta moyen; de même que les basses terres du Pô, de l'Amazone et de plusieurs autres grands fleuves, celles qui bordent le Gange se trouvent dans une aire de dépression. Dans aucune partie du delta gangétique on n'a reconnu au-dessous de la couche superficielle des alluvions fluviales la moindre trace des formations marines qui devraient s'y trouver si la mer avait occupé à une époque récente les parages où s'étendent de nos jours les campagnes du Bengale inférieur. A Calcutta, un sondage poussé jusqu'à la profondeur de 147 mètres ne ramena au jour que des restes végétaux de terre ferme, des tourbes, des coquillages fluviatiles, des strates déposées par les eaux douces; la sonde traversa même un banc de gravier cristallin qui devait provenir, soit des collines de Radjmahal, soit de massifs de hauteurs qui s'élevaient alors dans la région du delta et que les érosions ont fait disparaître[1]. Ainsi pendant la période géologique moderne, le delta gangétique a toujours été terre émergée : les formations marines les plus récentes, trouvées au nord, à la base des montagnes de Garro, appartiennent aux âges tertiaires.

[1] Mac Clelland, *Topography of Bengal; — Calcutta Review*, 1876.

Mais le sol de Calcutta, quoique supérieur au niveau des flots depuis une époque si reculée, n'a cessé de s'abaisser, puisque les anciennes couches de végétation s'y succèdent dans les profondeurs bien au-dessous du niveau actuel de la mer. Ce phénomène d'affaissement, d'autant plus remarquable que des deux côtés du golfe du Bengale, à l'ouest sur les rivages d'Orissa, à l'est sur le littoral d'Arrakan, on constate un mouvement en sens inverse, se continue probablement au sud du delta vers la fosse centrale de la baie. Peut-être l'énorme entonnoir connu par les marins anglais sous le nom de *swatch of no ground* serait-il le centre d'effondrement de la région. C'est un gouffre marin qui s'ouvre à 130 kilomètres au sud-est de la bouche du Hougli, mais à proximité immédiate des bancs qui obstruent l'entrée de la Matlah et des estuaires voisins. Les fonds qui l'entourent ont seulement de 40 à 75 mètres, tandis que dans l'intérieur de la cavité on jette la sonde à 400, même à 500 mètres sans trouver le fond : on dirait un cratère immense. Les berges sous-marines du swatch sont tellement accores, que les marins peuvent reconnaître par l'inclinaison du lit l'endroit précis où ils se trouvent. D'après Fergusson[1], l'existence de cet entonnoir devrait être attribuée seulement au mouvement tournoyant des marées et des houles qui se rencontrent à l'extrémité septentrionale du golfe.

La région méridionale du delta est une terre indécise entre le continent et la mer; elle appartient aux côtes par la végétation qui la recouvre, à l'Océan par l'eau qui la pénètre dans tous les sens et l'inonde même en entier lors du retour offensif des malines et des tempêtes. L'ensemble de cette contrée est connu sous le nom de Sanderban (Sounderban, Sounderband), expliqué de diverses manières par les étymologistes : ce serait le Sindourban ou la « Forêt Rouge », le Souderban ou la « Forêt Superbe », le Chandabhanda ou « Pays des Sauniers », le Sounderband ou la « Bonne Levée », ou bien encore la « Forêt des *soundri* », appellation locale de l'arbre (*heritiera littoralis*) le plus commun de ces terrains à demi noyés : c'est aussi à une plante des Sanderban, la hougla (*typha elephantica*), que la rivière de Calcutta, le Hougli, devrait son nom[2]. La superficie de cette région neutre entre la terre et la mer est d'environ 20 000 kilomètres carrés; de l'ouest à l'est, les Sanderban ont plus de 200 kilomètres. L'immense labyrinthe, découpé au milieu d'îles et d'îlots par quatorze grandes rivières et des centaines de coulées se ramifiant à l'infini, n'est accessible qu'au batelier, glissant entre les roseaux ou sous les voûtes de feuillage,

[1] *Quarterly Journal of the Geological Society*, aug. 1863.

[2] De Grandpré, *Voyage dans l'Inde et au Bengale;* — Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien.*

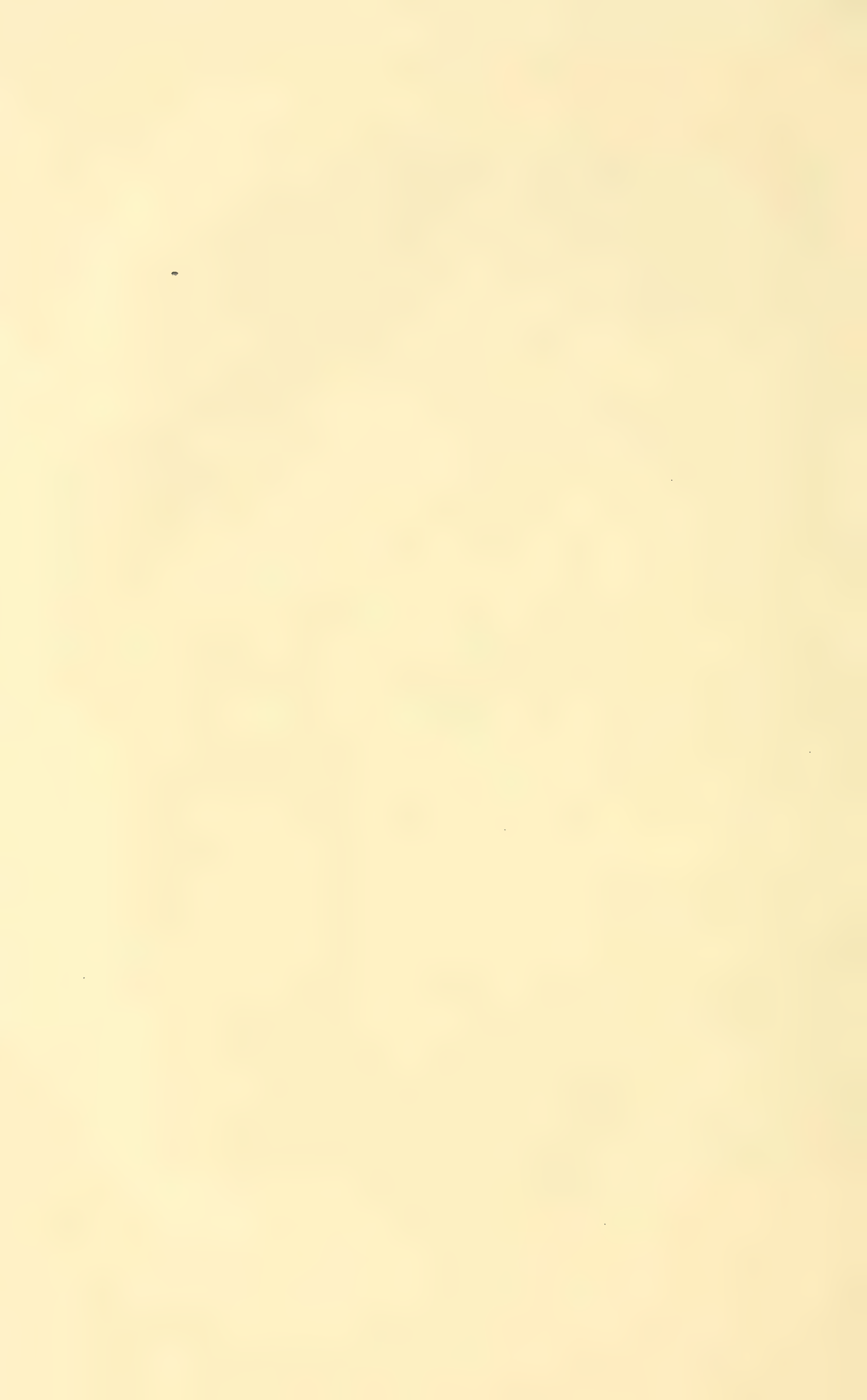
dans sa barque construite du bois rouge de soundri. De nombreuses îles des Sanderban, bien protégées par des dunes de sable que dressent les vents de la mousson, sont recouvertes de forêts épaisses dont le gouvernement s'est réservé la propriété et qu'il fait aménager avec soin; d'autres n'ont pour végétation que des palmiers-nains (*phœnix paludosa*) ou des broussailles, sous lesquelles gîtent les bêtes fauves. Des ruines retrouvées çà et là prouvent que les Sanderban n'étaient point inhabités à l'arrivée des Européens dans la contrée et qu'il s'y éleva même de grandes cités; les premiers écrivains portugais s'accordent tous à dire que les terres des Sanderban étaient fort peuplées de leur temps[1]; mais la limite entre la région des cultures et la zone inhabitée du littoral semble s'être maintenue presque sans changement pendant des siècles. Depuis une centaine d'années, les empiètements des agriculteurs sur ces terres vierges sont considérables, principalement du côté de la Meghna, où le sol est en moyenne plus élevé : en 1872, la surface du territoire mis en culture dans les Sanderban s'étendait sur un espace de 280 000 hectares, mais la plupart des champs sont exposés aux inondations et l'on a dû les entourer de digues. Souvent les marées changent toute la région des cultures en d'innombrables îlots de forme polygonale. C'est dans ces estuaires changeants des Sanderban, où l'eau de mer et l'eau douce se rencontrent avec leurs flores et leurs faunes diverses, et dans les *bhil*, *djhil* ou *djoulla*, dépressions marécageuses des campagnes voisines, que naît la « fièvre du Bengale » ou fièvre des jongles, l'une des plus redoutables maladies de l'Inde, attaquant indistinctement les hommes de toute race, indigènes aussi bien qu'étrangers. A Calcutta, la fièvre choisit le plus souvent ceux qui vivent en partie sur la rivière, les bateliers, les marins, les portefaix, les douaniers; les chasseurs, les hommes qui travaillent dans les plantations basses sont aussi très menacés. Au mois de septembre principalement, quand les marais commencent à baisser et laissent à découvert des plages vaseuses, les cas de fièvre sont particulièrement redoutables[2]. Le choléra est aussi l'une des maladies endémiques du Bas-Bengale, et c'est de là qu'il se répandit dans la première moitié du siècle sur le reste de l'Hindoustan et dans le monde entier; il existe probablement de toute antiquité sur les bords du Gange inférieur, quoique le fléau, lors de son irruption soudaine dans l'Europe occidentale, fût considéré comme une maladie nouvelle. L'humidité surabondante de la contrée et la putréfaction des matières

[1] J. Long, *Proceedings of the Asiatic Society*, 1868.
[2] Viguier, *Progrès médical*, 12 mai 1877.



PAYSAGE DU BENGALE. — VUE PRISE PRÈS DE CALCUTTA

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



mêlées à l'eau, qui se rencontre partout à quelques centimètres de la surface, sont la cause de cette terrible endémie du Bengale.

On sait que des milliers, et même des millions de cadavres rejetés jadis chaque année sur ses bords par le courant du Gange contribuaient à l'insalubrité de l'atmosphère. Depuis que les Anglais sont devenus les maîtres du pays et que leur police intervient dans les questions d'hygiène publique, le Gange n'emporte plus dans ses flots les corps de tous les adorateurs qui vivaient sur ses rives; mais combien souvent la piété filiale sait éluder les prescriptions sanitaires en assurant aux morts le lieu de repos le plus sacré! Que de fois on aperçoit la nuit, sur l'eau du fleuve, pareilles à des lucioles égarées, de petites lumières que le courant entraîne avec lenteur! La lueur vacillante éclaire la planche sur laquelle est posé le cadavre; les amis se pressent au bord de l'eau, suivant anxieusement du regard le voyage suprême de celui qu'ils pleurent, jusqu'à ce qu'un bateau, un banc de sable, un tournant de la rivière ou l'éloignement fasse disparaître le point lumineux que leur regard disputait aux ténèbres. Les Hindous voient plus qu'une déesse dans la rivière qui arrose leurs champs et fait naître leurs moissons : ils voient en elle une mère. D'après la légende, elle ne consentit à descendre sur la Terre que pour baigner et purifier les restes des aïeux du roi Bhagirati; mais sa source est toujours aux cieux et son flot pur est celui dans lequel se jouent les immortels. Lorsque son courant s'épancha du ciel, un dieu, le robuste Siva, qui a pour tête et pour épaules les rochers de l'Himalaya, put seul soutenir le poids de la rivière, « tombant de son front comme un collier de perles dont le fil s'est brisé [1] ».

Il n'est pas un endroit sur les bords du Gange qui ne soit sacré, et le nom même de la rivière, prononcé avec révérence, serait-ce à cent lieues de son courant, suffit à effacer les péchés commis pendant une ou plusieurs existences antérieures. Des pèlerins emplissent de l'eau divine de petites fioles qu'ils placent ensuite en deux paniers, ornés de plumes de paon et réunis par un bambou; chargés de ce fardeau, à la manière des porteurs auvergnats, ils parcourent l'Inde entière pour revendre à grand prix l'onde sacrée[2]. Les riches Hindous peuvent donc jouir du privilège inestimable de se purifier d'eau sainte; en outre, dans toutes les parties de la Péninsule, la superstition populaire a désigné comme des bras souterrains du Gange les fontaines jaillissant de la roche. Mais la sainteté parfaite ne peut s'acquérir que par un pèlerinage au bord de la « mère Ganga »,

[1] *Ramayana*, chant I.
[2] G. Roberts, *De Delhi à Bombay*.

surtout par *pradakchina*, qui consiste à cheminer pendant six années sur la rive du Gange, de la source à l'embouchure et de l'embouchure à la source. Dans ce voyage, les endroits saints par excellence sont tout naturellement indiqués par les confluents, les roches isolées, les brusques détours, les défilés : c'est là que les bains ont toute leur vertu purifiante. Les pèlerins y séjournent, les marchands s'y établissent et des villes se bâtissent autour des temples. En aucun pays, la religion n'a contribué comme dans l'Inde à la fondation des cités.

Après le Yangtze kiang, la sainte Ganga est certainement le cours d'eau qui a la plus grande importance au point de vue économique. Le sol que cultivent les cent millions d'habitants de son bassin est des plus féconds et produit en abondance des denrées d'espèces diverses ; leurs cités sont riches et industrieuses ; les bateaux se pressent par milliers aux abords des marchés. Jusqu'à une époque récente, la voie du fleuve et les canaux de son delta étaient les seules voies de commerce dans le Bengale, et quoique les chemins de fer aient maintenant enlevé au Gange une part considérable de son trafic, ce cours d'eau n'en reste pas moins l'un des plus fréquentés du monde entier. La seule ville de Calcutta reçoit des ports de l'intérieur pour une valeur de plus de 400 millions de francs importée par bateaux : tel bourg voit passer devant ses quais plusieurs centaines d'embarcations par jour ; c'est par millions de tonnes qu'il faut évaluer le mouvement annuel dans les ports du delta gangétique. Sans doute le Gange ne saurait se comparer au Hudson, au Mississippi, à la Tamise, pour la navigation à vapeur, mais nulle part, si ce n'est dans les fleuves de la Chine, les petites embarcations ne sont plus nombreuses.

A l'ouest du bas Gange, la rivière la plus importante est la Damoudah, très redoutée des riverains à cause de ses fréquentes inondations, mais d'autant plus vénérée par les populations sauvages des collines environnantes. Dans une de ses crues, en 1757, la Damoudah, s'ouvrant un nouveau lit vers le sud, descendit directement vers l'estuaire du Gange ; l'ancien lit, qui l'unissait au Hougli, à l'endroit où ce cours d'eau a gardé son caractère fluvial, est complètement abandonné depuis 1762[1]. C'est dans la région de la haute Damoudah et de ses affluents que s'élèvent les seuls massifs de hauteurs du Bengale proprement dit, qui continuent sous divers noms le système des Vindhya, mais en diffèrent par les formations géologiques. Les grès, qui terminent à l'orient les plateaux du Baghalkand, sont remplacés par des roches métamorphiques et carbonifères ; seulement quel-

[1] Fergusson, *Proceedings of the Geological Society*, april 1868.

ques groupes isolés, même de simples blocs, témoignent de l'ancienne extension des rangées du Vindhya. Au-dessus du grand coude du Gange, les monts de Radjmahal sont formés de trapps basaltiques d'origine beaucoup plus récente que les laves du Dekkan, et l'on montre, à 55 kilomètres au sud-est de Colgong, de petits cônes de trachyte et de porphyre qui furent probablement le noyau des anciennes montagnes ignivomes[1]. Quoique très rapprochées des régions les plus populeuses de l'Inde, les collines situées à l'occident de la ligne du chemin de fer de Bardwan à Patna sont parmi les moins connues de la Péninsule et celles où les villes et les bourgades sont le plus clairsemées. Les bêtes féroces, telles que les tigres et les éléphants sauvages, en ont rendu certains districts presque inhabitables; dans les clairières des jongles qui entourent le mont Parasnath, les paysans ne peuvent aller faire leurs semailles et leurs récoltes qu'en groupes nombreux, au son du tambour[2]. Cependant les indigènes de ces pays montueux contribuent pour leur part à l'accroissement des richesses du Bengale; ce sont eux qui préparent le cachou en traitant le bois de l'*acacia catechu*, qui recueillent la cire blanche végétale et ramassent sur les branches de certains arbres la laque, secrétée par un insecte (*coccus lacca*).

Presque toutes les populations qui vivent dans les plaines du Gange et que la voie fluviale met en relations constantes de commerce les unes avec les autres peuvent être classées dans leur ensemble comme appartenant à l'humanité policée, quelle que soit d'ailleurs la diversité de leurs origines, aryenne, dravidienne, kohlarienne, indo-chinoise. Cependant il existe encore dans le bassin gangétique un certain nombre de tribus et de castes, les unes asservies, les autres relativement indépendantes, qui ont gardé leurs caractères distinctifs de race, sans accepter les dehors de la civilisation hindoue ou mahométane. Parmi ces peuplades, il en est que l'on peut qualifier de barbares; refoulées par les invasions qui se sont succédé dans la région des plaines, elles se sont réfugiées soit dans les forêts marécageuses qui longent la base de l'Himalaya, soit dans les massifs de collines que contourne le Gange dans son cours inférieur. Encore d'autres tribus, pareilles aux Tsiganes d'Europe, évitent le danger par une vie nomade, c'est-à-dire par une fuite incessante. Les Nat, Kandjar, Badya, Bazigar, ainsi qu'on nomme ces bohémiens de l'Inde gangétique, ont pour

[1] Ball, *Jungle Life in India;* — Medlicott and Blanford, *A Manual of the Geology of India.*
[2] *Records of the Government of Bengal,* XXXVIII, 1861; — Ball, *Jungle Life in India.*

villages temporaires des groupes de huttes en bois, couvertes de nattes et de feuillages; les bords de la route servent de pâtis à leurs animaux; eux-mêmes se nourrissent d'impurs débris, même de charognes, quand leurs mille métiers, de prestidigitateurs, de montreurs d'ours et de singes, de maquignons, de diseurs de bonne aventure, ne suffisent pas à leur procurer l'abondance. Comme leurs frères d'Europe, ils savent toujours assurer leur sécurité en se tenant prudemment à l'écart de tout mouvement politique ou religieux. Les souverains du pays n'ont pas de sujets plus fidèles que ces étrangers errants, dont la religion est toujours la foi dominante de la contrée : mahométans pour la plupart parce que les maîtres étaient mahométans jusqu'à une époque récente, ils semblent n'avoir en réalité d'autre religion que la recherche du bien-être commun de la tribu.

Dans l'Aoudh, et plus à l'est, le long des frontières du Nepal, les Bhar, les Tharou, qui se disent d'origine radjpoute, et d'autres peuplades vivent en groupes épars qui n'ont aucune communication avec les habitants civilisés de la plaine et que leurs marais protègent contre toute attaque. Mais d'autres tribus, qui n'ont pu fuir les conquérants, ont été réduites par eux à la dure condition de serfs ou bien rejetées en dehors de toute caste. Ainsi les Kori et les Tchamar, auxquels on permet dans les villes d'exercer quelques industries, de tisser des étoffes et de travailler le cuir, sont restés esclaves dans les campagnes; ils cultivent toujours le sol pour les maîtres brahmanes ou radjpoutes, quoique les lois aient officiellement proclamé leur liberté. Mais que leur servirait de faire appel aux tribunaux? Méprisés comme ils le sont, ils ne pourraient s'enfuir des tanières qu'ils occupent, à côté des porcs, dans un quartier séparé du village, sans être repoussés de partout comme des bêtes immondes. Une autre peuplade, celle des Pasi, que l'on croit descendre également des anciens maîtres du pays, occupe un rang plus élevé parmi les habitants de l'Aoudh; elle s'est à demi indianisée, et c'est elle qui fournit la plupart des individus employés par le gouvernement pour la police rurale. Dans l'Aoudh, un million d'hommes sont classés parmi les aborigènes.

Ceux-ci sont plus nombreux encore dans les provinces du Bengale; on les évalue à plus de trois millions, sans compter les individus de basses castes qui représentent les anciennes races du pays diversement mélangées avec les envahisseurs hindous. Grâce aux massifs de collines, entourés de jongles et de forêts, qui s'élèvent au sud de la Sone et du Gange, plusieurs tribus ont trouvé un asile et se sont maintenues jusqu'à nos jours, sinon libres, du moins respectées par leurs voisins. Ainsi les Maler ou Pahariah, les *Hillmen* des Anglais, qui peuplent, au nombre d'environ 400 000,

les hautes vallées des monts Radjmahal et des massifs environnants jusque vers le sud de Monghyr, jouissaient encore de leur indépendance politique au milieu du siècle, et les Anglais envoyèrent contre eux mainte expédition, qui dut se borner à parcourir les jongles et à brûler les villages. Mais ce que n'avait pu accomplir la force, la ruse a su le faire. Les chefs pahariah, comblés de présents, sont devenus les pensionnaires du gouvernement anglais, et désormais leur territoire est nettement limité : des bornes en maçonnerie placées à l'issue des vallées indiquent les frontières de la tribu, et les indigènes qui descendent de leurs montagnes ne se montrent plus en ennemis, mais en commerçants paisibles. D'ailleurs les Pahariah sont loin d'être sauvages. Ils construisent soigneusement leurs cabanes en tiges de bambou, les garnissent de meubles sculptés, en ornent les abords; leurs jardins et leurs champs sont bien entretenus et fournissent d'ordinaire une récolte suffisante pour alimenter un petit commerce d'exportation ; mais, quoique marchands, ils sont très véridiques : « Plutôt mourir que de mentir » est un de leurs proverbes. De même que la plupart des tribus de l'Assam et de l'Indo-Chine, les Pahariah ont dans leurs villages une sorte de palais commun, où tous les jeunes hommes vivent ensemble. Devant les demeures et près des arbres sacrés sont plantés de hauts bambous pour écarter les mauvais génies qui volent pendant les nuits, profitant de l'absence du Soleil, le grand dieu de l'univers. La plupart des anthropologistes voient dans les Pahariah des Dravidiens parents de ceux de l'Inde méridionale; ils le sont du moins par la langue, qui se rattache à celles du midi[1]. On affirme, mais sans preuves, qu'ils diminuent rapidement en nombre et qu'ils disparaissent peu à peu[2], mais les méprises du recensement, provenant surtout des changements de nom que subissent les tribus et leurs clans, sont trop fréquentes pour qu'on puisse admettre comme un fait certain la décadence de la nation.

Les Santal ou Sontal, au nombre de deux millions peut-être, habitent aussi le Bengale et le Behar et peuplent notamment les vallées et les premiers talus des plaines aux pieds des montagnes des Pahariah; de là ce nom de Daman-i-koh ou « Piémont » que l'on donne à la partie de leur territoire voisin des collines de Radjmahal. Les Santal sont assez nomades de leur nature; quoique agriculteurs, ils aiment à changer de campement; dès que le sol cultivé par eux est appauvri, ils vont chercher dans la jongle d'autres terrains à défricher. En plusieurs districts, surtout dans le

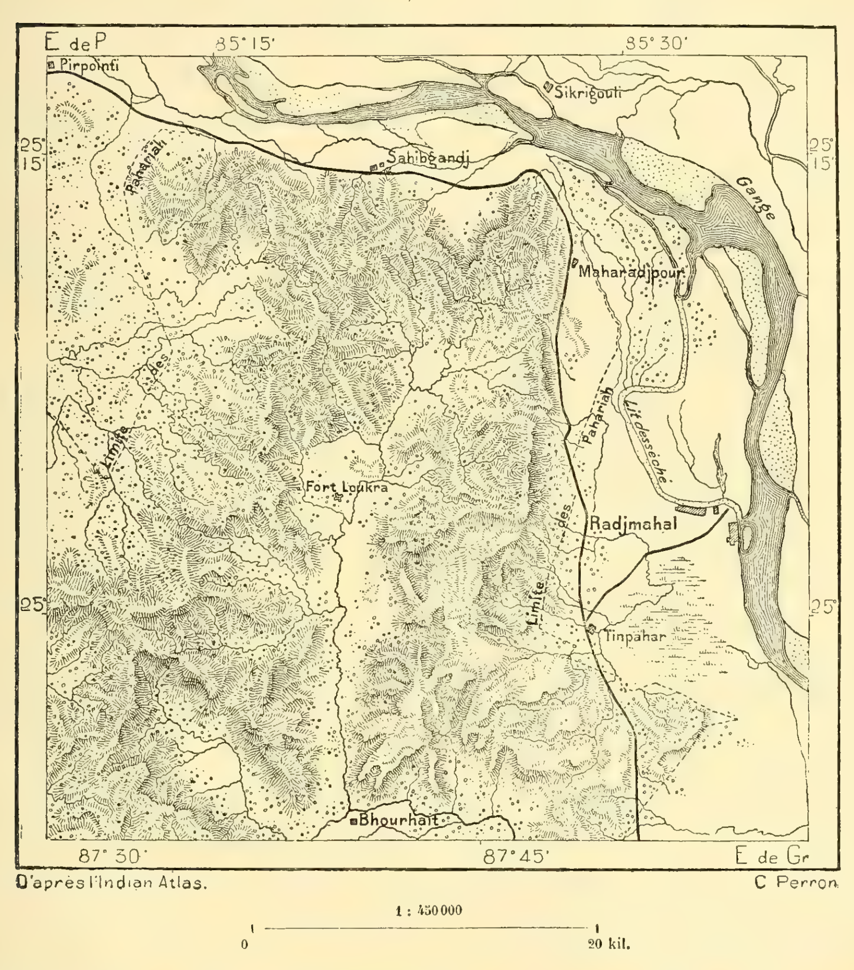
[1] Dalton, *Ethnology of Bengal;* — H. Bickerstaffe Rowney, *The wild Tribes of India.*
[2] Caldwell, *Dravidian Languages.*

Daman-i-koh, où ils étaient 3000 en 1790 et plus de 200 000 cinquante ans après, la plus grande partie du sol est déjà utilisée et, malgré eux, les Santal sont devenus sédentaires, mais pour être en même temps asservis à la glèbe : aucune population de l'Inde n'eut plus à souffrir du régime de propriété introduit dans le pays par les conquérants mongols et les Anglais. Accablés de taxes et d'impôts par les grands tenanciers, vexés de toutes les manières par les agents du fisc et autres intermédiaires, rongés par les usuriers, la plupart des Santal voisins des campagnes hindoues se trouvèrent bientôt réduits en esclavage; pour leur nourriture même, il leur fallait s'adresser au prêteur, engager d'avance, à 33 pour cent d'intérêt par an, le produit de leur propre travail et celui de leurs enfants. En vain s'adressèrent-ils aux tribunaux anglais pour reprendre possession de leur terre et de leur liberté; leurs doléances ne furent point entendues. Ils résolurent alors de descendre en masse vers Calcutta pour aller demander justice au vice-roi. Le 30 juin 1855, les Santal orientaux, ceux qui avaient le plus à souffrir de l'usure et de l'impôt, se mirent en marche, avec femmes et enfants, précédés de leurs hérauts battant le tambour : la seule avant-garde des tribus se composait de trente mille hommes. La procession militaire, précédée par la foule des fugitifs hindous, descendit assez avant dans la plaine, pillant les plantations des usuriers et brûlant leurs maisons. En toute hâte, le gouvernement rassembla des troupes et les envoya contre les pétitionnaires. Ce ne fut pas une guerre, mais un hideux massacre, que nul officier anglais ne put raconter sans honte[1]. Les Santal, protestant qu'ils n'en voulaient point aux Anglais, mais seulement aux prêteurs d'argent, n'en acceptèrent pas moins le combat; mais que pouvaient leurs flèches contre les armes de précision des cipayes? Tant que résonna leur tambour, ils se laissèrent tuer sans demander quartier; en plusieurs villages, il ne restait plus un homme debout quand y pénétrèrent les troupes de la Compagnie. Après la tuerie, les Anglais songèrent à examiner les griefs des Santal et à leur donner quelque satisfaction. Les terres furent rendues à ceux qui les cultivaient, certains pactes usuraires furent déchirés, et l'esclavage, qui jusqu'alors avait été toléré par les juges anglais, fut solennellement aboli, mais pour être, trop souvent, rétabli sous une autre forme. Le chemin de fer, pénétrant dans le pays des Santal, où la population surabonde par l'excédent continuel des naissances sur les morts, appelait les travailleurs par dizaines de milliers; les planteurs de thé de l'Assam demandaient des ouvriers pour

[1] Hunter, *Annals of Rural Bengal.*

leurs cultures; même de Maurice et de la Réunion, les grands propriétaires faisaient aux « engagés » de belles promesses, qui devaient presque toujours avoir un véritable esclavage pour résultat. Très portés au changement, les Santal émigrent volontiers; des milliers d'entre eux descendent dans la plaine pour louer leurs bras, pendant une saison ou pendant des années;

N° 74. — COLLINES DE RADJMAHAL, PAYS DES PAHARIAH ET DES SANTAL.



d'autres se laissent même expatrier, mais bien peu nombreux sont ceux qui reviennent dans leur hameau natal.

Le type national est un des plus remarquables parmi ceux des populations de l'Inde. Les Santal n'ont pas la finesse de traits des Bengali, mais ils ont plus de force, et de plus la beauté que donnent la franchise et le courage ; en général, leur face est large, les pommettes saillantes, les lèvres un peu grosses, le front plat, la tête arrondie; leur aspect témoigne de la vigueur corporelle et de la santé. Vifs, alertes, toujours gais, très bienveil-

lants, ils ont malheureusement appris à se défier de l'étranger, et l'arrivée d'un Hindou dans leur pays les effraye « plus que la présence d'un léopard ou d'un tigre » ; cependant ils accueillent toujours bien le voyageur et devant chaque maison se trouve un siège d'honneur, le « banc de l'étranger », où les passants, quelles que soient leur race, leur couleur, leur religion, sont invités à s'asseoir et à jouir de l'hospitalité familiale. N'ayant point d'artisans de leur race, ils ont été obligés d'inviter des forgerons, des tisserands et d'autres ouvriers de race étrangère, mais ils traitent ces immigrants comme des hommes de leurs propres tribus, les admettent par mariage dans leurs familles et peu à peu la naturalisation de ces Hindous est complète. Sur les douze tribus des Santal sept se sont conservées presque pures, sans aucun préjugé de caste ; mais, dans le voisinage des plaines, des peuplades se sont déjà à demi indianisées, et se laissant pénétrer peu à peu par les mœurs des Bengali, perdent leur dignité de nation libre pour tomber au rang des demi-castes métissées, que méprisent les hommes de sang pur. La langue que parlent les Santal appartient au groupe kohlarien, qui se distingue par ses formes agglutinantes. De tous les idiomes de cette famille, le leur est le plus développé ; il semble avoir emprunté beaucoup de radicaux au sanscrit, mais en revanche il lui en a donné plusieurs, et c'est même dans le dialecte santal que la « divine écriture » aurait pris quelques-unes de ses consonnes[1]. Cependant le santal n'a point de littérature, ni même d'alphabet qui lui appartienne en propre; quelques écrits religieux rédigés par les missionnaires et des traductions de la Bible sont jusqu'à maintenant tout l'avoir littéraire des indigènes : dans les écoles, ils apprennent la langue de leurs oppresseurs détestés, les Bengali.

La famille est très fortement constituée chez les Santal. Les mariages ne sont pas décidés d'avance par les parents, comme chez les Hindous; les jeunes gens font leur choix librement, mais toujours dans un clan différent du leur; l'intervention du père n'a lieu que pour la forme, afin de régulariser la venue de l'étrangère dans la tribu. La polygamie n'est pas défendue, mais il est rare que le Santal en profite; les mœurs nationales ne le lui permettent que si la première épouse est stérile. Les divorces sont rares. Le respect que les Santal témoignent aux femmes se révèle surtout par leurs habitudes d'élégance et de propreté : ils aiment à s'orner de fleurs, de plumes, de houppes d'étoffes et de crins; ils couvrent leurs femmes et leurs filles d'ornements en métal, en fer quand ils sont pauvres, en cuivre ou même

[1] P. W. Ellis, *Preface to Campbell's Telugu Grammar;* — Hunter, *Annals of Rural Bengal.*

en argent, lorsqu'ils ont pu faire quelques économies. Les maisons, isolées de chaque côté de la « voie des familles », et peintes en bandes alternantes de rouge, noir et blanc, sont très proprement tenues, et c'est toujours à l'écart que s'élèvent étables et pigeonniers. Chaque maisonnée a son culte particulier, qui se célèbre en commun sous la direction du père ; sur son lit de mort, celui-ci révèle au fils aîné le nom de son dieu et les paroles secrètes qu'il lui adressait, puis, en mourant, il passe lui-même au rang des divinités, avec tous les ancêtres. Le devoir suprême du fils aîné ou du plus proche parent est, après avoir brûlé le corps, de porter trois fragments du crâne au bord de la Damoudah, la rivière sacrée, et de plonger ces ossements dans le flot afin qu'ils aillent rejoindre ceux des aïeux. Lorsqu'un Santal a été dévoré par une bête féroce, le plus proche parent, se privant de nourriture et de sommeil, suit l'animal jusqu'à ce qu'il ait pu retrouver un débris de la victime et le porter au flot de la rivière sainte.

Le patriotisme de clan est aussi fort chez les Santal que l'esprit de famille. Des cérémonies spéciales célèbrent l'entrée du jeune homme dans le clan et les anciens lui expliquent ses devoirs envers la communauté. Des manquements à l'honneur, des crimes entraînent l'exclusion du clan, c'est-à-dire la mort civile ; dans les cas ordinaires, le coupable peut racheter son droit de cité, mais dans les cas graves il ne lui reste qu'à prendre son arc et ses flèches et à s'enfuir dans la jongle, d'où il ne revient jamais. La suspension des droits et l'expulsion, tels sont les deux seuls moyens de gouvernement pour les tribus santal ; les magistrats anglais ont compris que toute leur police, pénétrant dans les tribus, ne servait qu'à troubler la notion du droit chez les indigènes et à diminuer l'influence des « pères » et des représentants que les Santal se choisissaient eux-mêmes. Des missionnaires catholiques et protestants de diverses sectes, établis dans le pays santal, ont eu dans leurs tentatives de conversion plus de succès que n'en ont leurs confrères en pays hindou, mais la grande masse de la nation reste très attachée à son ancien culte. Plusieurs fois par an, les villageois se réunissent à l'ombre d'un sal (*shorea robusta*), l'arbre national par excellence, pour danser en rond et chanter des hymnes en l'honneur de leurs aïeux, qu'ils croient les regarder du haut des branches ; ils leur offrent en sacrifice des coqs, des chèvres ou bien des fleurs ou des fruits rouges, dont la couleur donne aux ancêtres l'illusion du sang. Ils apportent les mêmes offrandes au soleil et à la « Grande Montagne », divinité qui se confond souvent avec Siva, le dieu des monts neigeux, et qui semble témoigner de l'ancien séjour de la nation dans quelque haute vallée de l'Himalaya. Les Santal vénèrent aussi l'éléphant comme un protecteur

des tribus, et les mères aiment à placer leurs enfants aux pieds de l'animal en lui demandant de les bénir[1]. Les Kohl et les Khond donnent à l'éléphant le nom de « grand'mère ».

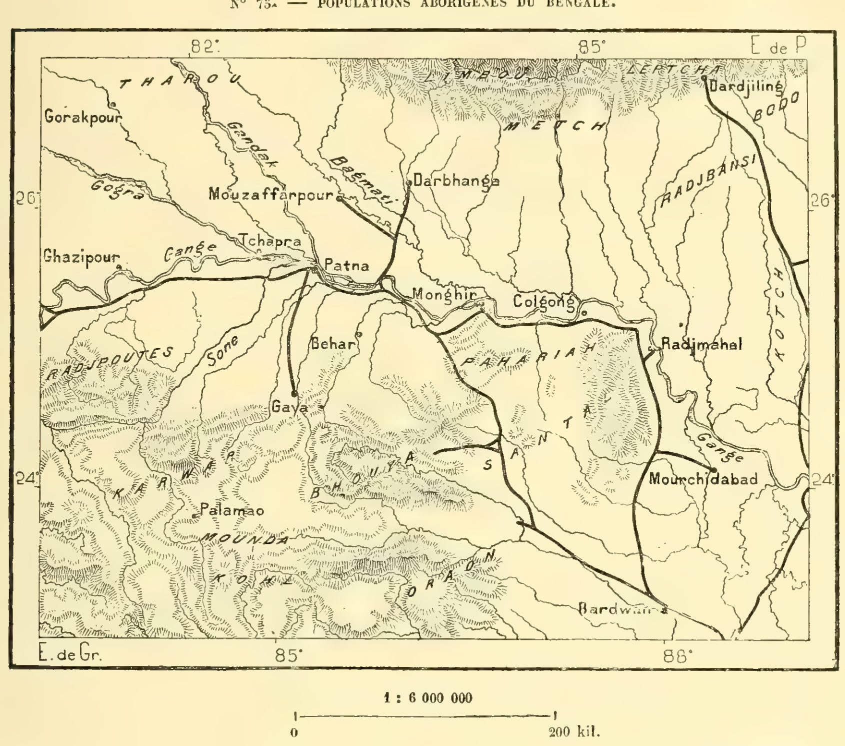
Les Oraon ou Dhangar, c'est-à-dire les « Montagnards », autre tribu indigène des districts de Tchota Nagpore, sont de race et de langue dravidiennes comme les Pahariah, et disent être venus avec eux de l'Inde occidentale; ils se donnent eux-mêmes le nom de Khourouk. C'est parmi eux que se recrutent surtout les ouvriers employés dans les travaux publics du Bengale et les coulis engagés par les planteurs de colonies lointaines. Les Oraon, que l'on évalue au nombre de 600 000, et qui se divisent en nombreux clans, ayant chacun son totem ou animal symbolique, se disent la « tribu du labeur » et se plaisent à donner des preuves de vigueur et d'intelligence dans les travaux qu'on leur confie; simples d'esprit, ils s'amusent d'un rien, dansent et rient volontiers pour se reposer; en revenant des champs, la tête couronnée de fleurs, ils se tiennent par la taille et se balancent en chantant pour rythmer leur marche[2]. Ils contrastent pour la plupart avec les Hindous par leur laideur; ils ont la peau noire, la mâchoire inférieure avancée, la lèvre épaisse, le front bas et étroit, les cheveux longs et légèrement crépus, souvent oints de bouse de vache, et la nature de leurs occupations les condamne à la malpropreté; néanmoins ils aiment beaucoup les ornements et se tatouent diverses parties du corps. Presque partout leurs demeures sont de simples huttes en terre; le principal édifice du village est la doum-kharia ou « garçonnière », dans laquelle les jeunes gens s'exercent à tous les jeux de force et d'adresse. Plusieurs coutumes des Oraon les rapprochent des Santal; comme eux, ils adorent le soleil, les génies, les ancêtres, leur sacrifient de petits animaux et leur portent des offrandes; comme eux, ils laissent leurs enfants se marier à leur gré, mais seulement en dehors de leurs villages, et donnent à la femme une grande part d'influence. Lorsque deux jeunes filles se choisissent pour sœurs, elles échangent leurs colliers, en présence de témoins, et jusqu'à la fin de leurs jours s'appellent l'une l'autre « ma fleur » ou « mon sourire[3] ».

Quelques autres tribus habitent les plateaux à l'ouest du delta gangétique; telles sont les Mounda, qui se rattachent aux Kohl d'Orissa, et les Karwar, parents des Santal, qui parcourent les forêts au sud de la Sone, vivant en partie de fruits sauvages et de racines, qu'ils disputent aux

[1] Hunter, *Annals of Rural Bengal.*
[2] W. Luther; — Dalton, *Ethnology of Bengal.*
[3] Dalton, ouvrage cité; — H. Bickerstaffe Rowney, *The wild Tribes of India.*

singes[1]; mais la plupart des peuplades aborigènes sont à demi indianisées ou même ne se distinguent des Hindous que par la position inférieure qui leur est attribuée dans la hiérarchie des castes. Les Tchandal, la caste hindoue la plus méprisée, qui comprend plus d'un million et demi d'individus, descend évidemment de ces anciens possesseurs de la contrée que les envahisseurs aryens qualifiaient avec mépris du nom de Dasyas, devenu maintenant, sous une forme légèrement altérée, l'une des appella-

N° 75. — POPULATIONS ABORIGÈNES DU BENGALE.



1 : 6 000 000

0 — 200 kil.

tions de famille les plus communes du Bengale[2]. Les Radjbansi ou Pali, qui parlent un dialecte rapproché du bengali, les Malda, les Kotch et autres castes de cultivateurs, encore plus nombreux dans le bassin du Brahmapoutra que dans celui du Gange, sont aussi de race indigène et se rattachent probablement au groupe barman; de même, les agriculteurs Bhouya, les pêcheurs Bagdi, les Bari, porteurs de palanquins, les Moutchi, qui travaillent le cuir, sont les représentants des antiques populations aborigènes. C'est à eux que l'on attribue mainte coutume religieuse étrangère

[1] Ball, *Jungle Life in India*; — *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, XXXVI.
[2] Hunter, ouvrage cité.

aux Aryas, et notamment ces sacrifices humains que la police anglaise eut tant de peine à supprimer. Le culte sanglant de Siva et de Kali demandait des victimes de choix, et jusqu'en l'année 1866 des jeunes gens furent sacrifiés en leur honneur, à Djessore, à Dakka et dans les forêts de Tchota Nagpore. Sur les bords des rivières, la tradition désigne encore les emplacements où les prêtres versaient le sang humain[1]. Il paraît que ces horreurs n'ont plus lieu dans le Bengale, mais que de rites d'origine non aryenne auxquels les brahmanes sont encore tenus de se plier, soit en conjurant les démons qui se cachent dans les forêts, soit en offrant des poignées de terre aux divinités des champs! Sous de nouveaux noms subsistent toujours les anciens cultes.

C'est dans la province d'Aoudh que l'élément hindou, de pure origine aryenne, paraît être le plus fortement représenté. Les brahmanes, prêtres, gens de professions libérales, industriels ou cultivateurs, y constituent au moins la huitième partie de la population; les Radjpoutes et gens des castes guerrières se donnant le nom de Kchatryas y possèdent la plupart des grands domaines, où ils offrent aux Anglais une hospitalité fastueuse; les Kayasth, « intelligents, subtils et faux comme des Byzantins du Bas Empire »[2], sont devenus les « écrivains » par excellence, et, de concert avec les Vaïsya, se sont emparés de tout le commerce; les agriculteurs Ahir ou Gopa, descendants de bergers, se vantent d'appartenir à la même race que le dieu Krichna; les Kourmi, premiers laboureurs établis dans la contrée, et les Mourao, qui constituent avec les Ahir la masse de la nation, se donnent également comme des Hindous de race non mélangée. Ceux des Aryens qui descendirent dans les plaines basses du Gange à l'époque des migrations primitives, prétendent aussi à la pureté du sang; de même que les colons de toute race, ils s'attribuent une noblesse supérieure à celle qui leur appartient en réalité; ils se disent « deux fois nés », comme les descendants des premiers immigrants anglais en Virginie prennent tous le rang de « cavaliers » et comme les Anglais de l'Inde se donnent sans exception le titre d' « esquire ». Mais de même que les nobles de la Grande-Bretagne ne reconnaissent point aux « gentilshommes » de l'Australie et du Canada l'égalité du rang, de même les brahmanes de l'Aoudh, surtout les Kanoudjea, ou brahmanes de Kanodj, l'antique capitale hindoue[3], tiennent ceux du Bengale comme de beaucoup leurs inférieurs en position sociale et même en privilèges religieux. Jusqu'à maintenant ils refusent de manger

[1] Walter S. Sherwill, *Report upon the Bhaugiruthee River.*
[2] Elliot, *Castes of the North-West Provinces.*
[3] Campbell, *Ethnology of India.*

à la même table, et tel voleur d'Allahabad ou de Bénarès subira stoïquement dans sa prison la peine du fouet plutôt que d'avaler un grain de riz préparé par un brahmane de Calcutta. Récemment encore, un pur Aryen de l'Aoudh, même simple cultivateur, ne pouvait contracter de mariage légitime avec une brahmane bengali, si riche que fût le père; ses enfants étaient réputés bâtards[1]. C'est aux contrées où prédominent les brahmanes, Hindous par excellence, dans les hautes plaines de la Djamna et du Gange, que les conquérants Grands-Mongols ont appliqué d'une manière spéciale le nom d'Hindoustan, étendu depuis d'une manière générale à tous les pays où se parlent des langues et se pratiquent des religions hindoues, c'est-à-dire à toute la péninsule Cisgangétique[2].

Les mahométans, si nombreux dans la région nord-occidentale de l'Hindoustan, sont en minorité dans le bassin du Gange, quoiqu'ils aient été les maîtres politiques sur ce versant de l'Inde aussi bien que dans le Pandjab, et qu'ils aient souvent usé de leur pouvoir pour convertir leurs sujets, par des ordres de circoncision en masse. Dans les plaines supérieures du Gange, les musulmans ne comprennent que la septième partie de la population; dans l'Aoudh, le pays hindou par excellence, ils ne forment qu'un dixième des habitants; un peu plus nombreux dans le Behar, ils manquent presque complètement dans le Tchota Nagpore, où prédominent les éléments indigènes antérieurs aux Aryens; mais au Bengale proprement dit ils reprennent une importance numérique considérable. A cet égard, le recensement de 1872 a été une révélation. Les gouvernants anglais apprirent avec étonnement que dans la seule province du Bengale leurs sujets musulmans dépassaient en nombre ceux du sultan de Constantinople en Europe et en Asie. Près du tiers des habitants du Bengale appartient à l'Islam. Il est vrai que les mahométans de cette partie de l'Inde sont loin de ressembler à ceux de l'Arabie; dans maint district ils ignorent même les plus simples formules de leur religion, et, divisés en castes comme les Hindous, pratiquant les mêmes cérémonies dans les sanctuaires, ils ne diffèrent de leurs voisins que par l'observance de la circoncision. Mais dans ces derniers temps un grand mouvement de réveil religieux a resserré les liens qui rattachaient les musulmans du Bengale les uns aux autres. Des prédicateurs itinérants, venus pour la plupart des provinces du nord, ont détourné leurs coréligionnaires des temples hindous et leur ont enseigné les dogmes essentiels de leur foi. L'esprit de solidarité des maho-

[1] Hunter, *Annals of Rural Bengal.*
[2] Rennell, *Memoir a map of Hindoostan.*

métans du Bengale avec ceux de l'Inde et du monde s'est accru; ils savent maintenant ce qu'ils ignoraient naguère, quelle est l'importance de leur rôle religieux et politique parmi les nations; et, quoique divisés eux-mêmes en castes, ils présentent un corps relativement uni, en comparaison des mille fractions irréductibles de la société hindoue. D'ailleurs, la différence des occupations ne peut que maintenir et même accroître le contraste entre les sectateurs des religions distinctes. Ainsi, dans le Behar et dans l'Aoudh, les musulmans appartiennent pour la plupart aux classes supérieures; dans le Bengale, ils sont groupés surtout en communes de cultivateurs, tandis que les employés et les artisans sont presque tous hindous. Même il existe en plusieurs districts d'incontestables différences de race. Ainsi dans le Rohilkhand, au sud du Koumaon et du Nepal, les Rohilla, les anciens maîtres du pays, sont de purs Afghans, et la plupart des autres mahométans de la contrée, saïd, cheïkh, « mongols », pathans, sont aussi d'origine étrangère, du moins par les hommes, descendants des compagnons de Mahmoud, de Baber et d'Akbar.

C'est à l'influence mahométane qu'est due la naissance de l'idiome parlé par la majorité des habitants dans le bassin du Gange. L'hindoustani eut sa première origine dans le camp du Grand-Mongol, dans l'*ourdou* de Delhi : de là le nom d'ourdou, langage de la « horde » par lequel il est ordinairement désigné; mais de simple patois de camp, de grossier *sabir* comme le parler des Franco-Arabes, l'hindoustani devint bientôt une véritable langue, et grâce à son inépuisable vocabulaire arabe et persan, à la facilité avec laquelle il s'assimile les nouveaux mots, à l'harmonie de ses consonnances, à la souplesse de sa phrase, qui lui permet d'avoir à son gré toute l'ampleur ou toute la brièveté désirables, il a fini par déplacer plusieurs dialectes hindous, tombés maintenant au rang de patois; il est même parlé par un plus grand nombre d'hommes que le bengali, employé dans la région du bas Gange par quarante-cinq millions d'Hindous ; comme idiome policé, il l'emporte sur toutes les langues sœurs, pandjabi, sindhi, goudjarati, marathi, nepali. Il hérite de l'influence qu'eut autrefois la langue pali dans la civilisation de l'Orient. D'ailleurs, tout mélangé qu'il soit de termes arabes et persans, s'élevant dans quelques ouvrages jusqu'aux trois cinquièmes du vocabulaire, l'ourdou n'en reste pas moins un dialecte hindou par la grammaire, les désinences, la construction de la phrase. De même, le bengali garde son caractère de langue indienne dans les tribunaux, où il est mélangé d'un tiers de mots étrangers, anglais pour la plupart. Quoique dérivé de l'hindi, l'hindoustani est généralement écrit en caractères persans, comme s'il n'était pas d'origine nationale; mais il

peut être reproduit en « lettres divines » aussi facilement que les ouvrages des autres langues de l'Hindoustan dérivées du sanscrit[1].

Depuis plus d'un siècle, les Anglais administrent directement les régions inférieures du bassin gangétique. Dès 1769, des agents spéciaux étaient nommés dans chaque province pour surveiller la rentrée des impôts et en modifier l'assiette. Les changements introduits dans l'administration locale ont été grands depuis cette époque. Les anciennes institutions communales, peu différentes du mir de la Grande-Russie, ont presque entièrement cessé d'exister, du moins dans la plaine du Bengale, sous le régime nouveau de la propriété introduit par les Anglais. Jadis chaque village était une « fraternité » possédant les forêts et les pâturages en commun et distribuant à chacun de ses membres le sol qu'il avait à cultiver dans l'année pour la production du riz ou d'autres céréales, de l'indigo, des légumes ou des fruits. En dépit des changements politiques et des conversions religieuses, s'opérant de gré ou de force, la petite république villageoise conservait la possession commune du sol et se maintenait comme une personne morale vis-à-vis de l'État; elle-même prélevait l'impôt, dont elle était collectivement responsable; elle faisait la police locale, rendait la justice, modifiait à son gré son organisation intérieure. Même lorsque le village avait été détruit, il continuait d'exister virtuellement; les membres de la « fraternité », réfugiés dans les bois, n'en restaient pas moins unis, et souvent après vingt, trente années d'exil, on les vit utiliser une révolution politique pour rebâtir leur village à la même place et reprendre, sans qu'une seule dispute éclatât, la culture des champs que la tradition leur assignait[2]. En succédant aux anciens maîtres de la contrée comme propriétaire éminent, le gouvernement anglais changea presque partout la tenure des terres au profit de fermiers généraux; en 1798 même, il renonça complètement à la possession du sol au profit des concessionnaires responsables de l'impôt. Quelques domaines furent vendus ou cédés en toute propriété; la plupart furent transmis à des *zamindar*, *taloukdar* ou fermiers, moyennant une rente annuelle; dans l'ancien royaume d'Aoudh, 256 individus se partagent ainsi tout le pays. Les zamindar, à leur tour, ont sous-loué la terre ou la livrent à des agents qui ne sont pas eux-mêmes les vrais cultivateurs et qui font labourer le sol par des rayat; ainsi toute une série d'intermédiaires prélève la grosse part du produit agricole : même quand le travail futur du paysan n'appartient pas d'avance au maître du sol, même

[1] Rajendralala Mitra, *Indo-Aryans*.
[2] Long, *Village communities in India and Russia*.

quand sa provision de riz ne lui a pas été fournie par des usuriers au taux habituel de cinquante pour cent par an[1], il doit payer trois ou quatre fois l'impôt aux sous-fermiers des zamindar. Dans la plupart des districts, les rayat ne sont pas même assurés du droit de séjour sur le sol qu'ils cultivent. Il est vrai que, d'après la tradition, une résidence de douze, vingt ou trente années, suivant les provinces, garantit le paysan contre une expulsion sommaire; mais avant que cette période ne soit écoulée, il est à la merci du propriétaire[2], et plus tard la misère, parfois même la disette ou la famine le forcent à subir toutes les conditions qu'il plaît au maître de lui imposer. Dans les provinces du haut Gange, que le gouvernement anglais possède depuis moins longtemps que le Bengale, un grand nombre de communes agricoles sont encore constituées en bhayatchara ou « fraternités », mais les marchands et banquiers, djaïna et banya, se sont emparés de villages entiers qu'ils exploitent à leur profit. C'est dans le Behar surtout que la situation du paysan est lamentable et que le poids des dettes en fait l'esclave des usuriers. Dans les districts orientaux et septentrionaux du Bengale, les paysans sont moins rongés par la misère et quelques-uns même, surtout parmi les musulmans, jouissent d'une véritable aisance; mais là aussi l'ancienne organisation communale n'est plus rappelée que par de vaines pratiques : des *pantchayat* ou « conseils des cinq » se réunissent encore çà et là, mais leurs délibérations n'ont aucune force contre le jugement des tribunaux ou la volonté des propriétaires. Cependant la plupart des villages nomment leur conseiller officieux, et c'est lui que l'on choisit d'ordinaire comme arbitre dans les discussions. Telle est, en dépit des révolutions, la persistance des coutumes qui reposent sur le sentiment du droit, que les habitants des communes reconnaissent généralement comme *moundoul* ou « chef de village » héréditaire un homme de basse caste, représentant des anciens possesseurs du sol avant l'invasion aryenne; lors des fêtes locales, ils l'ornent de guirlandes et lui font un présent de bois de sandal. Dans la région de Calcutta, 15 « chefs de village » seulement sur 6000 appartiennent à de hautes castes; 1500 sont de castes intermédiaires, 3600 de castes inférieures[3]. Deux mille années de domination n'ont pas encore donné à l'Aryen ses droits de naturalisation définitive.

Les deux moitiés de la plaine du Gange, dont les capitales sont Delhi et Calcutta, contrastent l'une avec l'autre par la distribution des habitants;

[1] Hunter, *Imperial Gazetteer of India.*
[2] Richard Temple, *India.*
[3] Hunter, *Imperial Gazetteer of India; — Official Reports.*

d'un côté, les grandes agglomérations urbaines sont nombreuses, de l'autre, la population, en dehors du chef-lieu, est presque exclusivement rurale. Les provinces du Doab, où se succédèrent les capitales d'empire, appelant le commerce et l'industrie, se sont couvertes de villes où s'établissaient les immigrants de la Perse, de l'Afghanistan, de la Boukharie, groupant autour d'eux par millions les artisans de la contrée. Le Bengale, au contraire, est resté un pays essentiellement agricole, bien que sa capitale soit en même temps celle de tout l'empire anglo-indien. Calcutta est la seule grande cité de la province; la plupart des Bengali vivent en de petits villages environnés de bouquets d'arbres. Quoique le pays soit l'un des plus populeux de la Terre, le voyageur qui le traverse pourrait le croire inhabité, tant les cabanes sont discrètement cachées sous le feuillage.

Limite officielle du Pandjab et des provinces dites « du Nord-Ouest », — quoique formant le centre de la plaine hindoue, — la Djamna serpente dans les campagnes de la « Belgique » de l'Hindoustan, où se décida le plus souvent en de sanglantes batailles le sort des dynasties du nord. Karnal, ville qui date des temps légendaires dont le Maha-Bharata raconte les grandes luttes, est mentionnée dans l'histoire de toutes les campagnes, depuis les invasions mahométanes; de même, Panipat, située au sud de Karnal, et comme elle sur une ancienne berge abandonnée par la Djamna, qui coule maintenant plus à l'est, est devenue célèbre dans les fastes de l'Inde par les cinq victoires décisives qu'y remportèrent les « Mongols » de Timour, de Baber et d'Akbar, en 1398, en 1526 et en 1556, les Persans de Nadir chah en 1739, et les Afghans d'Ahmed chah en 1761. C'est à Panipat que se décidait entre les armées le sort de Delhi, et en même temps celui de toute l'Inde septentrionale. La grande « route troncale » de l'Hindoustan traverse Panipat et Karnal; le chemin de fer passe plus à l'est, au milieu du Doab, et les points stratégiques se sont déplacés en conséquence. Saharanpour, Deoband la ville sainte, Mouzaffarnagar, Mirath se succèdent du nord au sud sur cette voie ferrée. Mirath, déjà fameuse du temps du roi bouddhiste Asoka, qui y fit élever un de ses piliers à inscriptions, transféré maintenant à Delhi, est l'un des principaux cantonnements de l'armée anglo-indienne: c'est là qu'éclata en 1857 la terrible insurrection des cipayes; pourtant les troupes anglaises purent s'y maintenir pendant toute la durée de la guerre. A 55 kilomètres au nord-est de Mirath, sur une berge qui dominait un ancien lit du Gange, se voient quelques décombres; c'est tout ce qui reste de la « ville des Éléphants », Hastinapoura,

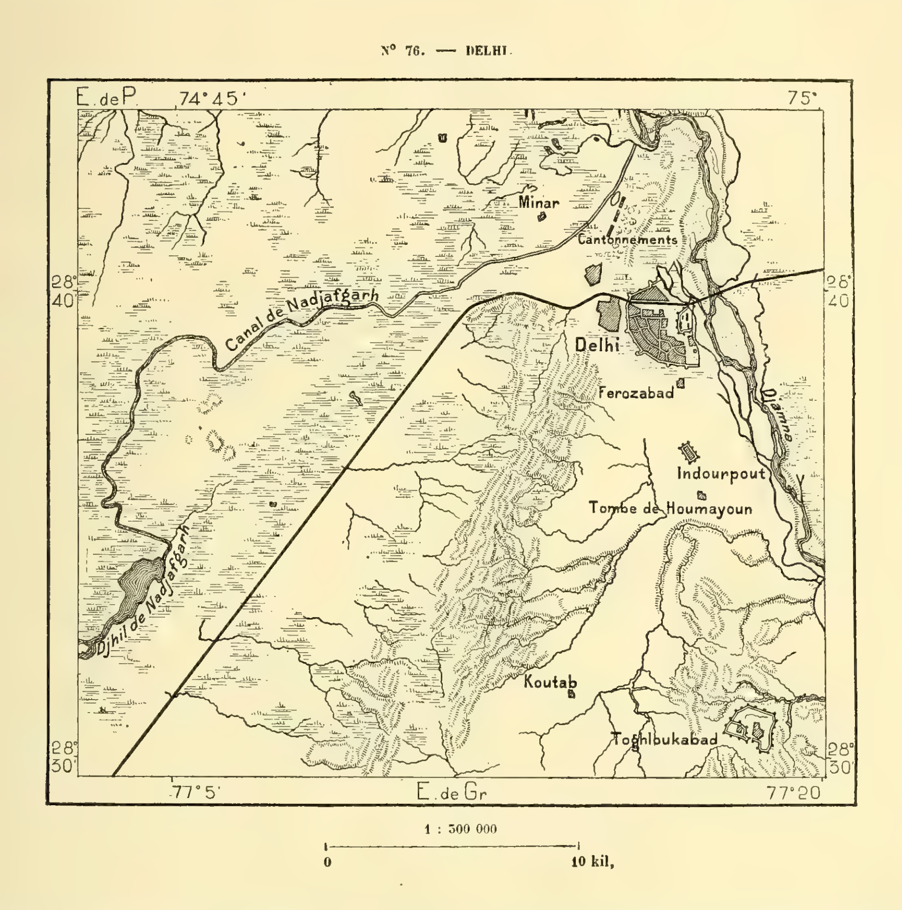
la cité que se disputèrent si longtemps les Kourouides et les fils de Pandou. Depuis plus de deux mille ans, les érosions du Gange ont renversé les murailles de cette Troie de l'Hindoustan.

Delhi (Dehli, Dihli, Dili), qui fut aussi l'une des capitales de l'Inde et dont le gouvernement anglais fit récemment choix pour y dresser le trône impérial de la reine d'Angleterre, a maintes fois été détruite comme Hastinapoura, non par les débordements d'un fleuve, mais par la main des hommes et par l'action du temps. La ville actuelle, dont le nom officiel est Chahdjahanabad, du nom de son fondateur, date seulement de la première moitié du dix-septième siècle, mais jusqu'à 20 kilomètres de distance autour des murs se voient des ruines qui appartenaient aux nombreuses Delhi d'autrefois; la surface sur laquelle s'élèvent d'anciens monuments ou des amas de décombres est évaluée à 116 kilomètres carrés. De toutes ces villes, la plus antique, encore indiquée, à 4 kilomètres au sud de l'enceinte actuelle, par les murailles d'Indourpout, est celle d'Indraspatha, dont l'épopée attribue la fondation à Youdichtira; trentre-quatre siècles se seraient écoulés depuis que le fils de Pandou conquit ce pays sur les Naga, adorateurs indigènes du serpent. Il y a dix-neuf siècles que les villes successives portent le nom de Delhi. D'après la légende, le pilier de fer de Radjah-dhava, colonne isolée de métal qui marque le milieu de l'une des anciennes villes, reposerait sur la tête du roi des serpents : un prince incrédule voulant s'assurer du prodige, fit déterrer le pilier, dont la base se trouva teinte de sang.

La moderne Delhi, demi-cercle dont le diamètre longe la berge occidentale de la Djamna et qui tourne vers le sud-ouest le croissant extérieur de ses murailles, occupe une superficie d'environ 7 kilomètres carrés; quelques saillies parallèles de rochers qui rasent la partie nord-occidentale de l'enceinte et dont la dernière arête disparaît au nord sous les alluvions de la Djamna, expliquent l'étonnante fortune de Delhi. Là se trouve en effet la pointe du triangle de hautes terres que limitent d'un côté les plaines du Gange, de l'autre le désert du Thar et les campagnes de l'Indus; les plateaux de tout le système des Vindhya, quoique découpés au sud par de nombreuses vallées, ne se terminent complètement qu'au *ridge* ou « crêt » de Delhi : là finissent tous les obstacles que les inégalités du sol opposent à la marche des caravanes et des armées. Delhi occupe donc exactement l'endroit de l'Inde où divergent les grandes voies historiques de la Péninsule, vers le bassin inférieur du Gange, les passages de l'Hindou-kouch, les bouches de l'Indus et le golfe de Cambay. Avant la construction des grandes routes, Delhi était le point stratégique par excellence de tout le nord de l'Hin-

doustan, et les capitales devaient y renaître après chaque désastre ou période d'abandon; de nos jours, elle est devenue le principal entrepôt de commerce et la station centrale des voies ferrées entre les trois points extrêmes, Calcutta, Pechaver et Bombay. Même l'hydrographie locale témoigne du rôle d'intermédiaire de Delhi entre l'orient et l'occident de l'Inde. En amont de la ville, la Djamna se divise en deux branches, dont l'une se dirige au sud-ouest, comme pour aller se joindre à l'Indus; elle emplit

N° 76. — DELHI.



1 : 300 000

0 — 10 kil.

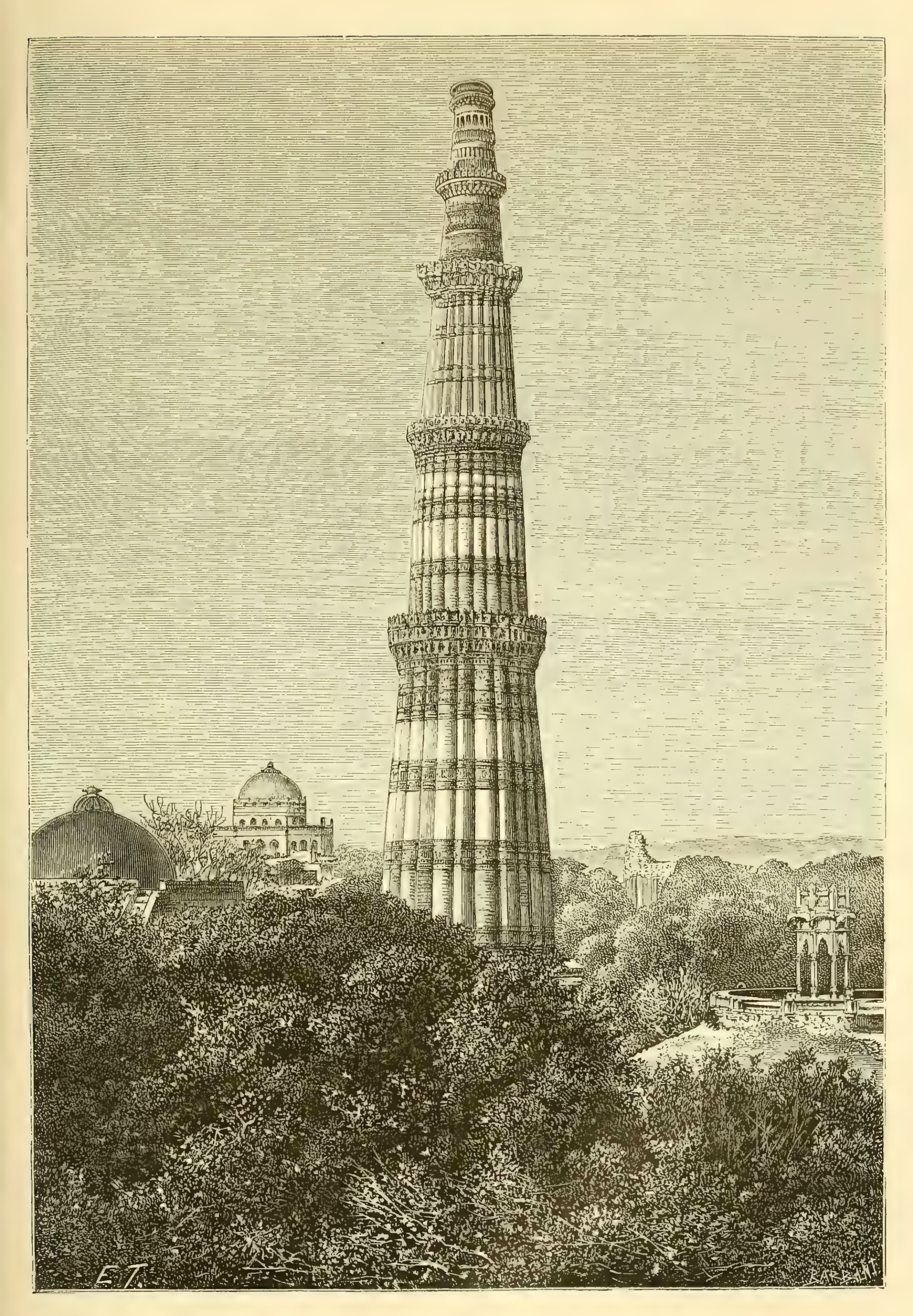
la dépression marécageuse ou *djhil* de Nadjafgarh, qui, à son tour, après les pluies, reverse dans la Djamna le trop-plein de ses eaux.

Dans son enceinte actuelle, Delhi se partage en deux cités distinctes. Le quartier du nord, où vient aboutir le chemin de fer, après avoir franchi sur un beau pont de fer les sables, les îlots et l'étroit courant de la Djamna, forme la ville anglaise, séparée de celle des indigènes par de vastes jardins et de larges avenues. L'ancien palais du Grand-Mongol Chah Djahan, généralement connu sous le nom de « fort », est également isolé du reste de la cité par des places ombragées d'arbres. Transformé maintenant en

casernes, il a singulièrement perdu de sa beauté; néanmoins l'énorme parallélogramme, qui ne couvre pas moins de 47 hectares, le long de la berge de la Djamna, renferme encore quelques-uns des remarquables édifices de l'Inde : la salle d'entrée, longue de 114 mètres, est une des nefs les plus majestueuses du monde entier, et la salle d'audience, dont les pavillons dominent le cours de la rivière et ses îles boisées, est une merveille d'élégance et de grâce, justifiant par ses arabesques et ses entrelacs l'inscription qui se développe autour du plafond : « S'il est un ciel sur la terre, le voici, le voici! » La grande mosquée qui s'élève dans la ville indigène, sur une saillie rocheuse, est aussi l'une des gloires architecturales de l'Hindoustan; comparées à cet édifice de si nobles proportions, qui dresse bien au-dessus de la ville ses porches ouvragés, ses minarets, ses trois coupoles de marbre blanc, les bâtisses des Anglais, collège, musée, hôpitaux, casernes, églises, paraissent œuvres de barbares.

Mais c'est en dehors de la ville actuelle, au milieu des anciennes Delhi, que se voient encore les monuments les plus remarquables, temples, mosquées, tombeaux, colonnes, fortifications, appartenant à toutes les époques de l'art hindou depuis plus de deux mille années. Le palais de Ferozabad, renfermant le pilier d'Asoka, les ruines d'Indourpout, le tombeau de Houmayoun, l'observatoire qu'éleva le radjah de Djeïpour en 1728, se succèdent dans la plaine au sud de la ville et les avenues d'édifices se terminent, à 15 kilomètres des murs de Delhi, par le groupe des mosquées et des colonnades de Koutab. Une « tour de la Victoire », élevée au treizième siècle, domine ces constructions : c'est un faisceau de colonnes divisé en cinq étages par des galeries circulaires, des cordons de sculptures et d'inscriptions en relief. La tour diminue en largeur de la base au sommet, et sa hauteur, qui est de 72 mètres, se trouve ainsi accrue en apparence par un effet de perspective. De la coupole, en partie brisée par le tremblement de terre de 1803, on aperçoit à ses pieds, limitée à l'ouest par la chaîne des collines, toute l'étendue de la plaine historique où surgirent tant de cités.

Il est facile de comprendre l'orgueil qu'éprouvent les patriotes de l'Inde à la vue de ces témoignages de la gloire des aïeux. En 1857, lorsque les Anglais, après avoir été chassés par les cipayes révoltés, furent obligés de reprendre la cité d'assaut, puis de faire le siège du tombeau de Houmayoun, pour s'emparer de la personne du « Grand-Mongol », ils expulsèrent tous les habitants de Delhi, hindous et musulmans, et ceux-ci, tant que dura le régime de la loi martiale, durent rester en dehors des murs. Rentrés dans la ville, ils y sont maintenant plus nombreux qu'avant la guerre, et c'est à eux principalement qu'appartiennent, dans la rue de



ENVIRONS DE DELHI — TOUR DE KOUTAB

Dessin de Thérond, d'après une photographie de M. Frith.



Tchandni tchok, les beaux magasins d'orfèvrerie, de cordonnerie, d'étoffes brochées d'or, de meubles ciselés, qui sont les industries spéciales de Delhi, mais que pervertit malheureusement l'imitation des modèles européens. Au sud-ouest, sur le chemin de fer du Radjpoutana, la ville populeuse de Rewara est l'entrepôt avancé de Delhi pour l'approvisionnement industriel de tous les petits États du plateau.

Au sud-est, dans le doab que traversent grande route troncale, chemin de fer et canal du Gange, se pressent les villes populeuses : Boulandchahr ou Baran, Sikandarabad, Khourdja, cité commerçante que domine un somptueux temple djaïna bâti par ses marchands, Koïl et Aligarh, près de laquelle s'élève une forteresse dont le français Perron avait fait le boulevard de la puissance mahratte et qui arrêta longtemps les Anglais au commencement du siècle. Hathras, située plus au sud, est le principal entrepôt de commerce entre Delhi et Kanpore. Il se rattache par un chemin de fer à la populeuse Mouttra (Mattra), bâtie comme Delhi sur la berge occidentale de la Djamna. C'est l'une des villes saintes de l'Hindoustan et le zèle des pèlerins qui accourent en foule y entretient des multitudes d'oisifs vivant autour des temples : les habitants de Mouttra n'ont guère d'autre industrie que l'exploitation des carrières et la taille des pierres pour la construction des édifices religieux, au nombre de plusieurs milliers. Mouttra, l'antique Mathoura, l'une des capitales de la dynastie « Lunaire », était déjà l'un des foyers de la religion bouddhique, et Ptolémée, qui la mentionne sous le nom de Modoura, lui donne le nom de « cité des Dieux » ; dans les amas de décombres qui s'élèvent çà et là au sud, on a retrouvé de nombreuses sculptures de la période bouddhique, témoignant de l'influence gréco-bactrienne par l'ordonnance des groupes et le mouvement des draperies[1]. Après l'expulsion des bouddhistes, les noms des temples changèrent, le style d'architecture se modifia, les légendes s'appliquèrent à d'autres personnages, mais la ville n'en resta pas moins l'un des lieux sacrés de l'Inde : c'est dans le voisinage que naquit Krichna, le patron des bergers, adoré depuis comme le Christ des Hindous ; chaque site des environs a son histoire qui se rapporte à quelque trait de la vie du dieu. Presque tous les monuments de la ville et de la contrée ont été érigés en son honneur, et quoique les souverains musulmans les aient fait démolir une première fois, ils ont été reconstruits plus nombreux et plus beaux. A 7 kilomètres au nord, Brindaban, l'ancienne Vrindavana, indique l'endroit où Krichna s'empara du roi des serpents, enroulé autour d'un arbre, et le

[1] Cunningham ; — Goblet d'Alviella, *Inde et Himalaya*

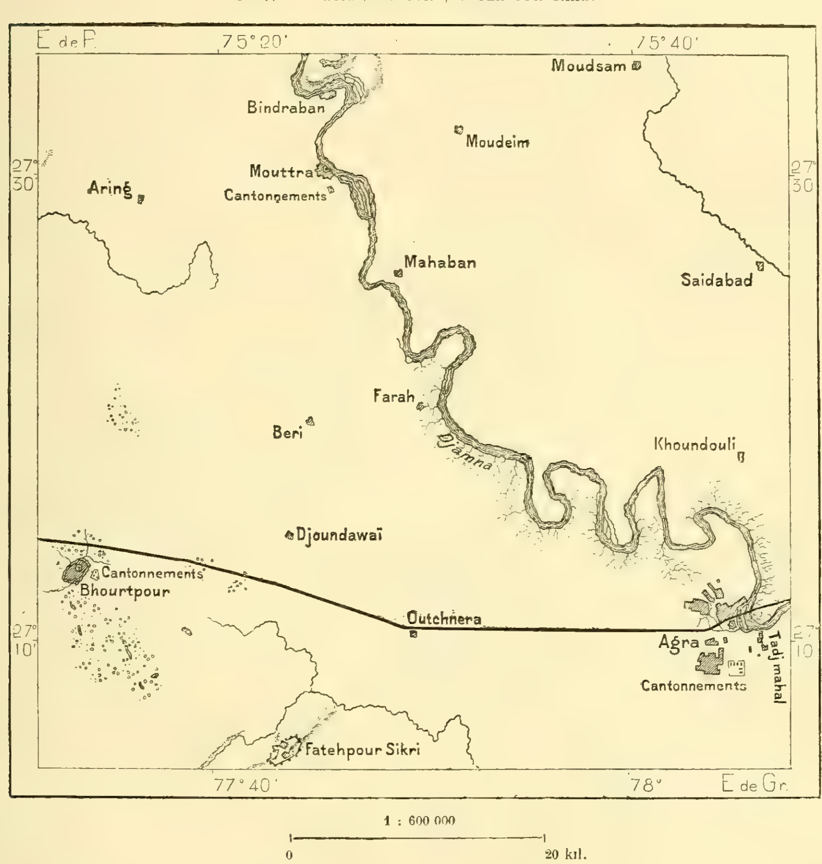
lança dans les flots de la Djamna; le remous des eaux qui viennent se heurter contre la berge serait causé par les oscillations de la queue du monstre[1]. Un des temples de Brindaban, récemment construit par des banquiers djaïna, a coûté plus de six millions de francs; une autre pagode, de la fin du seizième siècle, est un des rares monuments de la Péninsule où se voie l'union des piliers hindous, des arcades persanes et de la voûte ogivale. Toutes les campagnes qui entourent Mouttra et Brindaban sont livrées par la piété publique aux déprédations des animaux : les singes, les écureuils, les paons, les perroquets, les oiseaux sauvages, sont des hôtes incommodes contre lesquels les gens du pays ont à défendre respectueusement leurs provisions.

Agra ou Akbarabad, qui s'élève à 50 kilomètres au sud-est de Mouttra, au bord d'un méandre de la Djamna, n'est pas une antique cité; elle n'a guère que trois siècles d'existence; mais choisie comme résidence par Baber, et devenue sous Akbar la capitale de l'empire des Grands-Mongols, elle attira bientôt la foule des habitants, et malgré les désastres qui la frappèrent depuis la période de sa splendeur, elle est encore, après Delhi, la première cité dans le bassin supérieur du Gange. Quelques vestiges d'une ville antérieure à Baber se voient sur la rive orientale de la Djamna, et l'enceinte actuelle est entourée de vastes espaces inhabités, où des amas de décombres et des fragments de murailles témoignent de l'ancienne importance d'Agra. La ville actuelle, de moitié moindre qu'aux temps d'Akbar, mais flanquée au sud de la cité militaire des « cantonnements », a du moins gardé la plupart des beaux édifices qui en font la perle de l'Hindoustan. Le fort, qui s'élève au bord du fleuve, dresse à plus de 20 mètres de hauteur ses murailles de grès rouge, dominées de tours aux ornements de marbre blanc; dans son enceinte de 2400 mètres, il renferme encore, à côté du palais dont les Anglais ont fait des casernes, maint édifice ayant gardé sa pureté de style, l'éclat de ses marbres, l'élégance de ses arabesques. En face de l'entrée du fort, la Djamma Masdjid ou « Mosquée Majeure », élève ses trois nefs majestueuses sur une haute terrasse, tandis que, dans l'intérieur de l'enceinte, un autre temple, la Mosquée des Perles, termine la série des palais; entièrement construit en marbre blanc, à la fois simple de proportions et achevé de formes jusque dans les derniers détails, l'édifice est de moyenne grandeur, mais il n'en est pas moins l'un des plus imposants de l'Inde par la solennelle harmonie de ses nefs et l'essor de ses voûtes. En dehors d'Agra, quelques tombes impériales sont aussi parmi les monu-

[1] Al. Cunningham, *Ancient Geography of India.*

ments grandioses de l'Inde : au nord, près de Secoundra, le tombeau d'Akbar, entouré de minarets, de kiosques, d'avenues d'arbres, est à lui seul un vaste palais, bâti en grès rouge comme presque tous les édifices de cette époque, et magnifiquement orné de marbres sculptés avec une exquise délicatesse; mais la merveille d'Agra, l'un des joyaux de l'art dans le monde entier, est, au sud-est de la cité, l'admirable Tadj mahal, le tombeau que Chah Djahan fit élever à sa femme Ardjaman Benou, plus connue par l'épi-

N° 77. — AGRA, MOUTTRA, FATEHPOUR SIKRI.



1 : 600 000

0 — 20 kil.

thète de Moumtaz ou la « Fêtée ». De même que le mot de Parthénon fait surgir aussitôt devant l'esprit le type idéal du temple grec avec son péristyle, ses frises, ses métopes et les dieux sculptés sur le fronton, de même le nom du Tadj mahal évoque l'idée du monument parfait de l'art persan avec ses hauts portails en ogive, encadrés dans un rectangle d'arabesques, sa puissante coupole ouvragée, ses élégants minarets à galeries et à clochetons. Entièrement construit de grès rose et de marbre blanc, le Tadj mahal resplendit d'autant plus qu'il contraste avec le sombre feuillage des cyprès; il

semble rayonner d'un éclat surnaturel. A l'harmonie des lignes il joint la richesse de l'œuvre; des marbres incrustés, des cordons et des entrelacs de pierres fines en brodent la surface; toutefois une grande partie de ces objets de prix a disparu, en même temps que ses portes d'argent ciselé, ravies par les conquérants mahrattes. Récemment, une crue de la Djamna menaça d'emporter l'édifice : il fallut en toute hâte consolider la berge sur laquelle s'appuie la terrasse du monument. Les industries principales des artisans d'Agra sont encore celles qui leur furent enseignées lors de la construction du Tadj mahal, l'incrustation des marbres, le sertissage des pierres précieuses, la taille des mosaïques : l'ouvrier bordelais Austin est le grand artiste, inconnu dans sa patrie, qui forma l'école des mosaïstes d'Agra; les indigènes lui avaient donné le surnom de Nadir el Asour ou « Prodige du Siècle ».

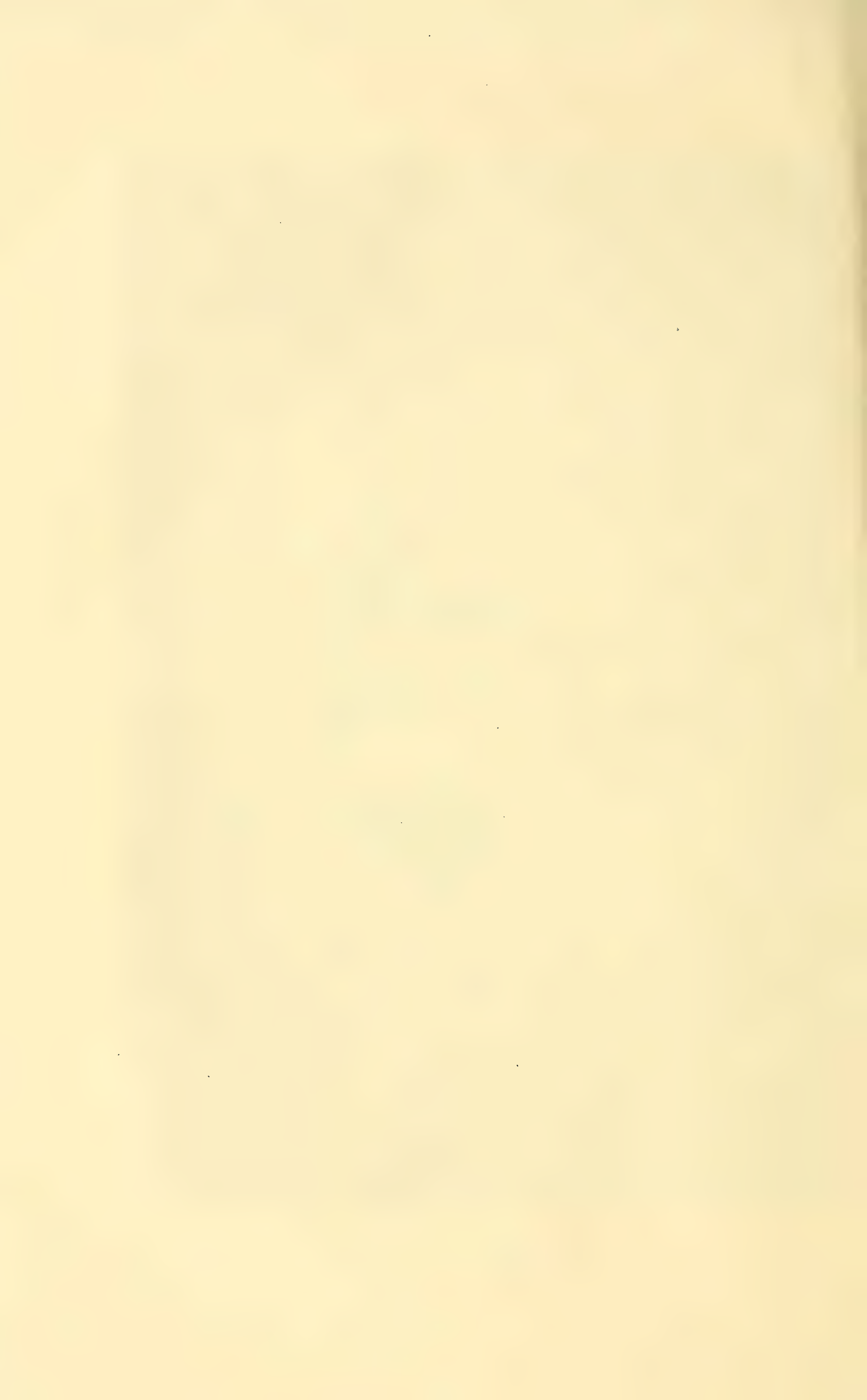
A 35 kilomètres vers l'ouest, s'élève une autre cité qui fut rivale d'Agra et dont Akbar fit même pendant quelques années la capitale de son empire : c'est Fatehpour, la « ville de la Victoire », située à l'extrémité d'une arête de grès rouge, qui fournit les matériaux pour la construction des édifices. Les restes de la ville ou plutôt les deux villages de Fatehpour et de Sikri sont comme perdus dans l'enceinte, vaste cercle de 8 kilomètres de tour, mais la plupart des monuments élevés par Akbar et Djehanghir existent encore dans un état de conservation presque parfait. Le palais impérial, la tombe de Selim, ermite dont la sainteté valut à Fatehpour les faveurs d'Akbar, le Pandj mahal, sorte de pyramide que forment cinq colonnades superposées, le porche des éléphants, le minaret des antilopes, le palais des femmes, où l'on croit reconnaître un édifice habité jadis par une des épouses d'Akbar, la portugaise Marie, tous ces édifices ont gardé les détails les plus fins de leurs sculptures et de leurs marbres découpés à jour.

En aval d'Agra, quelques villes populeuses se succèdent au bord de la Djamna, Etawah, Kalpi, Hamirpour, Radjapour, et des cités jadis importantes comme capitales d'État, telles que Djalaon et Banda, s'élèvent dans le voisinage de la vallée fluviale, sur les confins du plateau de Bhoundelkhand; mais les changements politiques et surtout la révolution commerciale amenée par les chemins de fer ont déplacé le mouvement du trafic de la Djamna vers le Gange. Banda, qui fut jadis le grand entrepôt des cotons du Bhoundelkhand, est une ville déchue; elle a été privée de son commerce par le port de Radjapour, qui, à son tour, est remplacé comme lieu d'expédition par les stations du chemin de fer d'Allahabad à Kanpore.

Les plaines fertiles du Rohilkhand qui s'étendent au sud des montagnes du Kamaon, entre le cours du Gange et celui de la Gogra, sont couvertes de

AGRA. — LE TADJ MAHAL

Dessin de Thérond, d'après une photographie de M. Frith.



villes, toutes entourées de bois de manguiers, de bouquets de bambous, toutes dominées par d'anciens forts dont on attribue la construction aux Bhar, les anciens dominateurs du pays, et que rebâtirent les Afghans ou Pathans Rohillas, c'est-à-dire « Montagnards ». La plus populeuse de ces villes, Bareli (Bareilly), est une cité relativement moderne, puisqu'elle a été fondée vers le milieu du seizième siècle. D'abord simple poste militaire, elle a conservé son caractère essentiellement stratégique, et son fort, « ses cantonnements » sont les seules curiosités que Bareli puisse opposer aux palais des cités de la Djamna. Les autres grandes villes du Rohilkhand, Nadjibabad, Nagina, Bidjnor, Amroha, Moradabad, Sambhal, Tchandaousi, Boudaon, Sahaswan, Pilibhit, ressemblent presque toutes à Bareli par l'uniformité de leur construction ; ce sont de simples agglomérations urbaines, qui se sont rapidement agrandies, grâce à l'accroissement des cultures dans cette partie du bassin gangétique. Les plantations de sucre surtout ont donné une grande importance commerciale à Moradabad et à Tchandaousi ; Nadjibabad, voisine des montagnes, expédie des bois de construction. Au milieu de toutes ces villes anglo-indiennes, la cité de Rampour, capitale d'un État indépendant de nom, garde une certaine originalité ; ses artisans tissent des châles et des damas très appréciés dans l'Inde.

Chahdjahanpour, la principale station et la ville la plus populeuse entre Bareli et Laknau, n'est guère, comme les autres cités du Rohilkhand, qu'un centre de commerce et de travail, mais c'est l'une de celles qui ont le plus rapidement grandi ; elle s'est enrichie surtout aux dépens de sa voisine Farroukhabad, assise au bord du Gange et jouissant naguère du monopole des expéditions, par le fleuve, délaissé maintenant pour le chemin de fer. Farroukhabad peut être considérée comme ne formant qu'une seule ville avec la cité militaire anglaise de Fatehgarh, complétée par un fort qui commande le passage du Gange et où le gouvernement possède une fabrique d'affûts et des manufactures de tentes. A l'ouest de Farroukhabad, Maïnpouri, sur la route d'Agra, est aussi une ville d'importance, mais Kanodj, la cité qui fut jadis la plus célèbre de la contrée, et qui même pendant près de six cents ans, jusqu'à la fin du troisième siècle de l'ère ancienne, fut la capitale du plus puissant royaume aryen de l'Inde, est une ville déchue. En 1016, lorsque Mahmoud le Ghaznévide vint mettre le siège devant ses murs, elle « dressait sa tête jusqu'aux cieux » et n'avait point d'égale en force et en solidité. La citadelle, qui renferme toute la ville moderne, paraît en effet avoir été l'une des plus puissantes de l'Inde, mais elle a perdu toute importance depuis que le Gange s'est détourné de 7 kilomètres vers l'ouest, laissant Kanodj au bord d'une faible rivière, la Kali naddi, appelée aussi

Tchota ganga ou le « petit Gange »[1]. Le déplacement du fleuve, succédant au passage destructeur des conquérants, n'a pas permis à Kanodj de se relever : la plus grande partie de l'espace enclos par les restes de murailles, est inhabité ou n'est parsemé que de villages; çà et là s'élèvent quelques ruines de temples et des mosquées, dont l'une est encore désignée par les Hindous sous le nom de « cuisine de Siva ». D'après leur tradition, tous les brahmanes du delta gangétique seraient issus de familles résidant à Kanodj au neuvième siècle[2].

Kanpore (Cawnpore, Kantipour), l'une des villes les plus modernes de l'Inde, a singulièrement dépassé en importance l'antique cité de Kanodj. Simple poste militaire en 1778, elle grandit peu à peu, à la fois comme centre stratégique et comme marché; maintenant elle est l'une des premières cités de l'Inde par l'activité de son commerce. Ce n'est pas à Kanpore qu'éclata l'insurrection des cipayes en 1857, mais c'est là qu'eurent lieu les luttes les plus sanglantes et les massacres les plus affreux. Le chef rebelle que la police anglaise cherche encore, Nana Doundhou Panth, plus connu sous le nom de Nana Sahib, y fit massacrer les soldats anglais qui s'étaient rendus par capitulation, puis jeter dans un puits les femmes et les enfants de la garnison. Chassés de Kanpore, les insurgés la reprirent sur les Anglais, puis durent l'abandonner de nouveau, laissant des milliers d'entre eux entre les mains des vengeurs, qui versèrent sang pour sang, rendirent outrage pour outrage. Le souvenir de la terrible année sépare encore les vainqueurs et les vaincus : nul indigène n'est admis à pénétrer dans l'intérieur du monument, d'ailleurs sans beauté, qui cache l'ouverture du puits fatal. La ville anglaise de Kanpore, qui borde la rivière droite du fleuve et qu'un pont à treillis portant le chemin de fer de Laknau rattache à l'autre rive, est complètement séparée de la ville indigène par des jardins, des parcs, des champs de manœuvres. Un faubourg industriel, où se trouvent même des filatures de coton outillées comme celles de Manchester, s'élève à côté de la ville anglaise.

Laknau (Lakhnao, Lucknow), la capitale de l'ancien royaume d'Aoudh, devenue province anglaise depuis 1856, est de même que Kanpore une cité moderne : il n'existait en cet endroit qu'un village de fondation radjpoute, bâti sur un monticule consacré à Sesnag, le « serpent aux mille têtes qui porte le monde ». La ville actuelle date du seizième siècle. Du temps d'Akbar, elle était déjà l'une des belles cités de l'empire; mais elle ne prit

[1] A. Cunningham, *Geography of Ancient India.*
[2] Campbell, *Ethnology of India;* — Hunter, *Imperial Gazetteer of India.*

son importance exceptionnelle qu'au siècle dernier, comme résidence de souverains indépendants; maintenant elle est la quatrième des villes de l'Inde pour le nombre des habitants et, à certains égards, elle est considérée par les Hindous comme une métropole : pour les modes, la musique, le théâtre, les finesses de la langue, c'est vers Laknau que l'on regarde. Toutefois elle a beaucoup perdu de ce rôle d'arbitre dans les choses du goût

N° 73. — LAKNAU ET SES ENVIRONS.



D'après l'Indian Atlas — C Perron

1 : 240 000

0 — 10 kil

depuis les évènements qui suivirent la révolte des cipayes en 1857. Alors la garnison anglaise eut à soutenir un premier siège dans le palais de la résidence, puis, après avoir été dégagée par une armée de secours, elle dut s'enfermer dans un jardin fortifié voisin de la cité; Laknau, défendue par 30 000 cipayes et 50 000 volontaires, servant 100 pièces de canon, ne fut reprise qu'après un siège meurtrier et le massacre de milliers d'Hindous, mitraillés à bout portant. Quoique les Européens soient en général assez

mal vus par la population de Laknau, hindoue et musulmane, cependant il est peu de villes où ils se soient établis en aussi grand nombre; en 1872, le recensement compta 4222 résidents de race blanche, non compris les Eurasiens.

De loin, Laknau présente un aspect merveilleux : on pourrait croire que nulle cité n'est plus splendide. Entrevus à travers les arbres qui ombragent le cours de la Goumti, les coupoles dorées, les minarets et les clochetons des mosquées et des tombeaux semblent promettre une autre Agra; mais de près on voit combien est trompeuse toute cette architecture d'apparat. La plupart des palais sont de vulgaires plagiats des monuments hindous, décorés d'ornements appartenant à tous les styles et peints de couleurs criardes; des chapiteaux corinthiens supportent des arcades persanes, et des villas italiennes sont coiffées de tiares ogivales : les pires imitations anglaises des monuments grecs ou romains ont été imitées à leur tour par les maçons de Laknau. Et c'est à ces misérables bâtisses que passèrent pendant plus d'un demi-siècle presque toutes les ressources de l'État, pour elles que dix millions d'habitants eurent à souffrir un régime atroce de constante oppression. Cependant quelques-uns des édifices anciens ont un certain caractère. L'Imambara ou « Lieu Saint », transformé maintenant en arsenal et dépouillé de presque toutes ses sculptures, est un superbe palais, de proportions élégantes et simples, et se termine par une porte massive d'un aspect grandiose. Le palais de la Résidence, devenu le centre stratégique de la cité et le point de départ des avenues qui rayonnent dans tous les sens pour faciliter la marche des troupes entre les « cantonnements » et la ville, est aussi un des beaux édifices de Laknau; enfin, le quartier commerçant a beaucoup de maisons élégantes à balcons ouvragés et revêtues d'un stuc plus brillant que le marbre. Un des monuments les plus curieux de Laknau est le collège de La Martinière, ainsi nommé du général français Claude Martin, qui le construisit dans le style hybride, à la fois italien, hindou, persan, qu'avait adopté son maître, le radjah d'Aoudh, pour la construction de ses propres palais. Les trois villes de Laknau, de Calcutta et de Lyon, patrie de Martin, furent désignées par lui comme ses héritières, et dans chacune d'elles un collège perpétue la mémoire de l'officier de fortune.

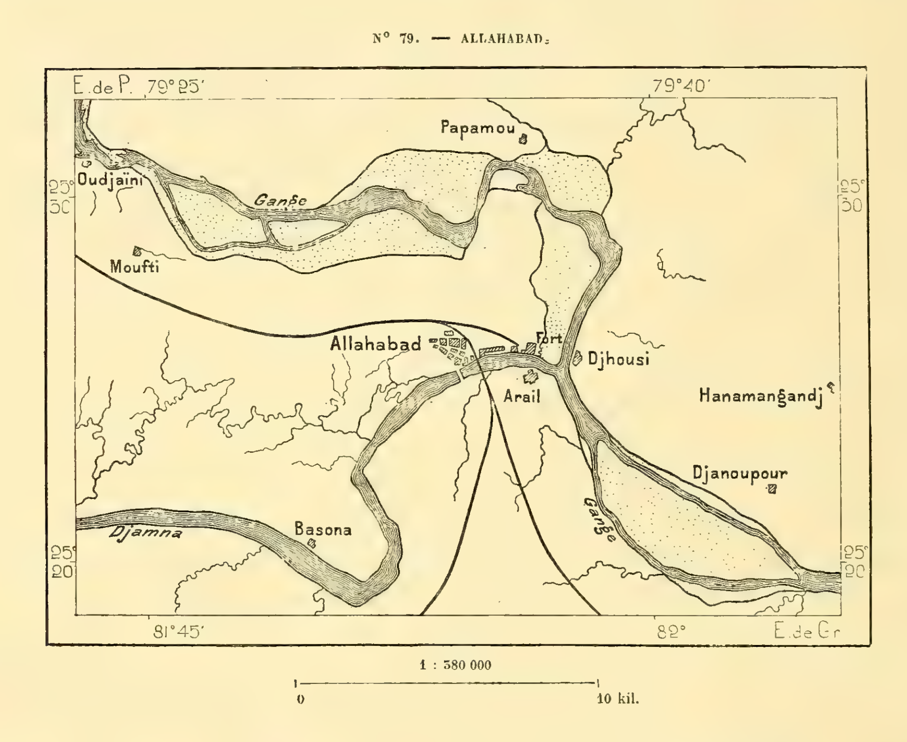
De même que toutes les richesses d'Aoudh allaient s'engouffrer dans les palais de Laknau, de même la population urbaine s'était portée presque en entier vers cette capitale. En dehors de Laknau, dans ces riches campagnes qu'on a surnommées le « Jardin de l'Inde », il n'y a qu'un petit nombre de villes, et leur importance est toute locale, comme lieux d'entrepôt et de

marché. Deux centres de divisions administratives, Sitapour au nord et Rai Bareli au sud, ne sont guère que des bourgades, mais Bahraïtch, consacrée à Brahma, Khairabad et l'antique Chahabad sont plus populeuses. Après Laknau, la principale ville de l'ancien royaume, Faïzabad, est bâtie sur l'emplacement de la cité qui donna son nom d'Aoudh à la contrée. La vieille Adjodhya, « que fonda Manou, le père des hommes », et qui fut jadis la capitale du royaume de Kosala et la résidence du roi « Solaire » Dasaratha, le père de Rama, n'a plus aucun vestige de monuments dont le *Ramayana* chante la splendeur, elle n'a pas conservé les débris de ses anciens monastères bouddhiques, et ses temples djaïna sont d'origine récente. Les mosquées mahométanes fondées à l'époque de la conquête sont en ruines, mais elles marquent les lieux saints entre tous aux yeux des Hindous, où naquit Rama, où il célébra un de ses grands sacrifices, où il mourut. On dit que la foire d'Adjodhya attire un demi-million d'hommes. La ville moderne qui a gardé le nom d'Adjodhya est beaucoup moins peuplée que sa voisine Faïzabad, située à l'ouest et comme elle sur la rive droite de la Gogra. Les deux villes sont à l'aise sur l'immense espace de 248 kilomètres carrés que l'on prétend avoir été occupé par l'ancienne Adjodhya. L'importance actuelle de Faïzabad lui vient surtout de sa position d'étape entre Bénarès et Laknau.

Allahabad ou la « cité de Dieu », que les Hindous nomment Prayag, à cause du « confluent » des deux rivières saintes, le Gange et la Djamna, unies devant ses temples, n'est pas la plus grande ville des provinces dites du « Nord-Ouest » ; néanmoins elle a été choisie par les Anglais pour chef-lieu de cette vaste section de leur empire; elle le doit à son importance stratégique et commerciale de premier ordre comme lieu de divergence des grandes routes vers l'Aoudh et le Nepal, Delhi et le Pandjab, les Provinces-Centrales et les côtes de la mer d'Arabie : c'est là que se bifurque la principale voie ferrée de l'Inde septentrionale, pour former les deux branches de Pechaver et de Bombay. Ville de commerce et centre administratif, Allahabad a perdu les monuments qui faisaient sa gloire. Le fort qui s'élève à la pointe même du confluent, sur l'emplacement de constructions datant des temps légendaires, n'a plus les tours érigées par Akbar et ressemble, avec ses glacis et ses talus gazonnés, à toutes les fortifications modernes; mais il renferme un beau palais, transformé en arsenal, et quelques débris de constructions antérieures. Un pilier dressé dans le jardin porte le fameux édit de l'empereur bouddhiste Asoka, promulgué deux siècles et demi avant l'ère vulgaire, et cette inscription est suivie de deux autres célébrant les victoires remportées quatre siècles après par

Samoudragoupta, et l'accession au trône du Grand-Mongol Djehanghir. Près de ce pilier se trouve l'entrée d'un temple que les alluvions fluviales et les décombres ont changé en catacombes : c'est là, disent les Hindous, que la Sarasvati termine son cours mystérieux pour s'unir aux deux autres fleuves sacrés, Gange et Djamna ; l'humidité qui rampe sur les murailles est, d'après eux, l'eau de la rivière qui s'est engouffrée près de Thanesar. Dans un coin de la cour du temple souterrain se voient les restes d'un tronc de banian, l'arbre « incorruptible » dans les branches duquel

N° 79. — ALLAHABAD.



1 : 380 000

0 — 10 kil.

vivait un démon mangeur d'hommes ; les pèlerins venaient se tuer par centaines pour satisfaire la faim du monstre ; des amas d'ossements couvraient le sol[1]. Du temps d'Akbar, le Gange ayant rongé sa berge jusqu'au pied de l'arbre sacré, les martyrs se jetaient de ses branches dans l'eau du fleuve[2]. Actuellement Allahabad, quoique l'une des villes saintes de l'Hindoustan, a certainement perdu de son prestige aux yeux des Hindous, sans doute parce que des canons se montrent dans les embrasures du fort au-dessus des rives du Gange et de la Djamna ; les pèlerins et les marchands accourent à la foire d'Allahabad au commencement de l'année en

[1] Hiouen-thsang, *Mémoires sur les contrées occidentales*, traduits par Stanislas Julien.
[2] Elliot, *Muhammadan Historians of India* ; — A. Cunningham, *Ancient History of India*.

moins grand nombre qu'à celle d'Adjodyah. Cependant on a vu jusqu'à 250 000 personnes camper à la fois dans la plaine qui borde la rive droite du Gange en amont du confluent; c'est lors de la pleine lune que la plupart des visiteurs se plongent dans les eaux du fleuve sous la surveillance d'une classe spéciale de brahmanes; il est dans l'Inde peu de spectacles aussi curieux que celui de cette foule en désordre dont les groupes changeants troublent de mille remous le courant majestueux du Gange.

De même que toutes les villes administratives de l'empire anglo-indien, Allahabad se divise en deux cités, celle des casernes, des villas, des parcs et des jardins, où se sont établis les maîtres, et les quartiers hindous, bien séparés de ceux qu'habite la caste des conquérants étrangers. C'est dans l'Allahabad anglaise, située près du fort et voisine du Gange, que se trouve le collège Central, établissement d'instruction supérieure récemment établi pour toutes les provinces du « Nord-Ouest ». La ville hindoue n'est guère qu'un dédale de rues étroites serpentant entre des maisons basses qui se pressent au bord de la Djamna; cependant quelques beaux quartiers modernes y ont été construits par des marchands. Un pont de fer de plus de 1000 mètres de longueur franchit la Djamna en amont de la ville, mais le Gange ne porte encore que des ponts de bateaux. Depuis l'établissement du chemin de fer dans la plaine du Gange, les bateaux à vapeur ont cessé leur trafic entre Allahabad et Calcutta.

En aval, la première grande ville que baignent les eaux du fleuve est Mirzapour; elle se présente superbement sur la berge méridionale, avec ses beaux escaliers descendant jusqu'au flot, ses temples surmontés de dômes et de tourelles, ses palais richement décorés de sculptures. Mirzapour est encore très commerçante, mais elle a beaucoup perdu depuis l'ouverture du chemin de fer. Avant cette époque, elle était le premier marché de l'Inde pour les grains et le coton; mais, simple station de passage, elle est maintenant remplacée comme entrepôt de commerce par Allahabad, Kanpore, Delhi. Toutefois son industrie n'a pas cessé d'être active; ses ouvriers fabriquent des objets en cuivre, des tapis, des étoffes diverses, des laques : c'est là que sont travaillées les cires du *coccus lacca*, qui lui sont envoyées des montagnes de Radjmahal et de Tchota Nagpore par la station de Baïdyanath. Ses maisons, de même que celles de Bénarès, sont construites en excellentes pierres de grès, que fournissent les carrières de Tchanar, situées en aval au bord du Gange. C'est en ce lieu, célèbre dans la mythologie hindoue, que se dresse le rocher dont le fleuve sacré effleure la base et où les pèlerins contemplent l'empreinte laissée par le pied d'un dieu. Ce promontoire, dernière saillie du plateau des Vindhya, porte une ci-

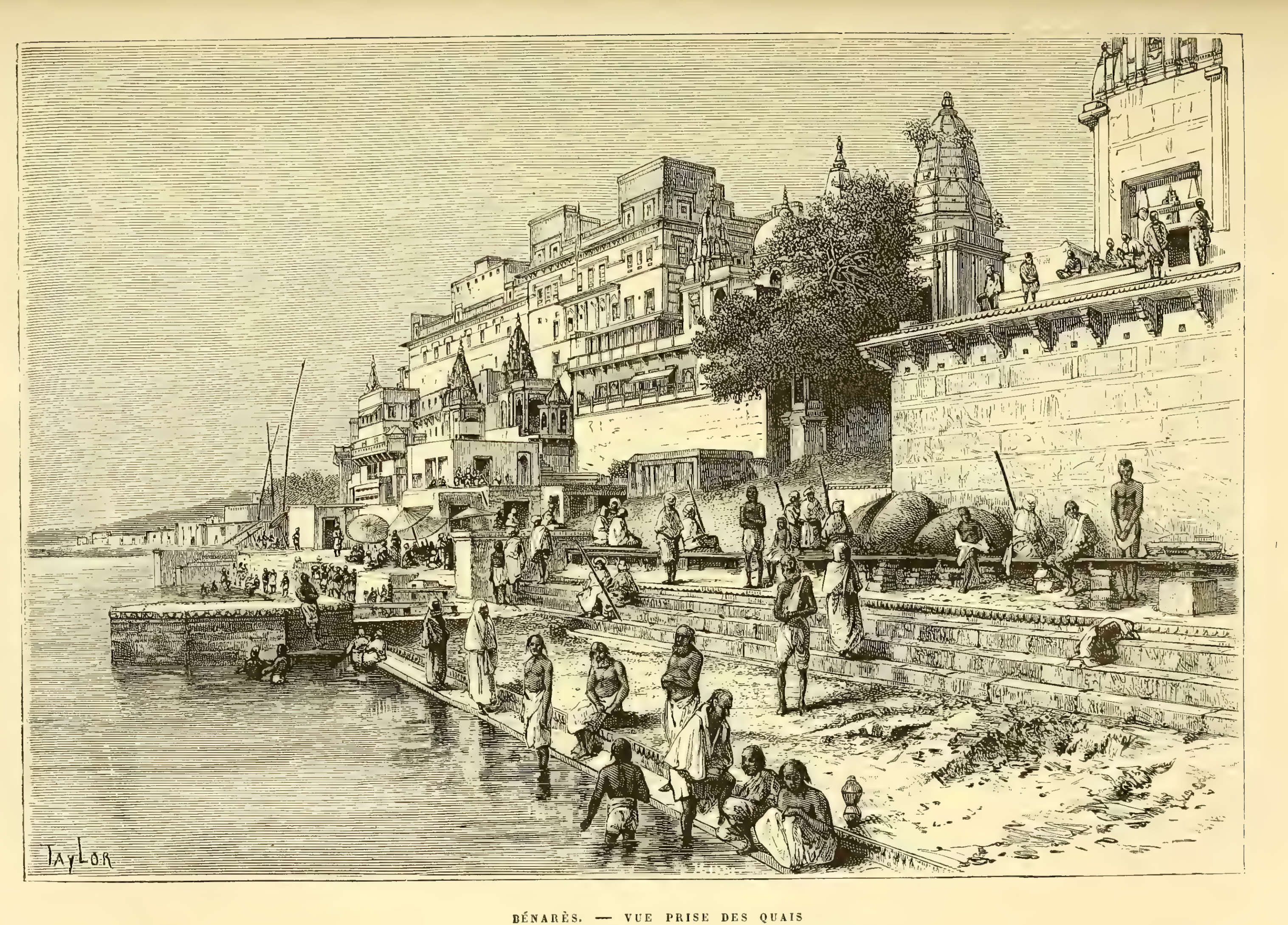
tadelle fameuse dont les Anglais ont fait une bastille pour les prisonniers d'État.

Bénarès ou Kasi, l'antique Varanasi, est la métropole des religions brahmaniques, la ville sainte parmi les saintes, celle qu'il suffit de voir pour être allégé d'un lourd fardeau de péchés ou de crimes; « quelquefois les saints redescendent du ciel sur la terre pour achever leur purification, et d'ordinaire c'est Kasi qu'ils choisissent[1] ». Dès les premiers temps de l'histoire aryenne dans la contrée, Bénarès apparaît comme une cité de sanctuaires. Chakya-mouni vint y prêcher sa doctrine et, pendant huit cents années, elle fut par excellence le lieu sacré des bouddhistes. Puis les brahmanes y rebâtirent leurs pagodes, qu'abattirent ensuite les mahométans pour édifier leurs mosquées. Maintenant plus de dix-sept cent temples, mosquées et moindres sanctuaires, sans compter les autels et les reposoirs, les statues et les images saintes des places et des rues, s'élèvent dans toutes les parties de la ville. En outre, des églises et des chapelles chrétiennes de diverses dénominations ont été bâties par les missionnaires, et grâce à l'indifférence religieuse des maîtres actuels de l'Inde, un temple bouddhique, où viennent prier les Népalais de Bénarès, a pu se dresser dans la cité des brahmanes : ses toits superposés, de style presque chinois, contrastent avec les pyramides ouvragées des Hindous, les minarets et les coupoles des musulmans. Il n'est point dans la Péninsule de villes où l'architecture religieuse soit représentée par plus de monuments de diverses époques : des ruines de stoupas que l'on voit à Sarnath, à 6 kilomètres au nord de la ville, datent peut-être de vingt-quatre siècles. Un de ces dômes, le Dhamek ou Dharma, c'est-à-dire la « Loi », est une masse solide de 34 mètres de hauteur qu'entoure une plinthe richement sculptée; elle s'élève à l'endroit précis où le divin Bouddha commença de « faire tourner la roue de la loi »[2].

Depuis l'époque bouddhique, Bénarès s'est graduellement déplacée vers le sud. Elle se trouvait alors au nord de la petite rivière Barna, dont elle a pris le nom, et les ruines de Sarnath en marquent l'emplacement; puis elle occupa, plus au sud, le site où sont de nos jours les casernes de la ville militaire anglaise, et maintenant ses maisons se pressent sur la rive gauche du Gange. L'intérieur de la ville est un dédale de rues étroites et tortueuses, encombrées d'hommes et de bêtes, chameaux, ânes, chevaux, taureaux sacrés; même des singes se mêlent à la foule près de quelques pagodes ; des ga-

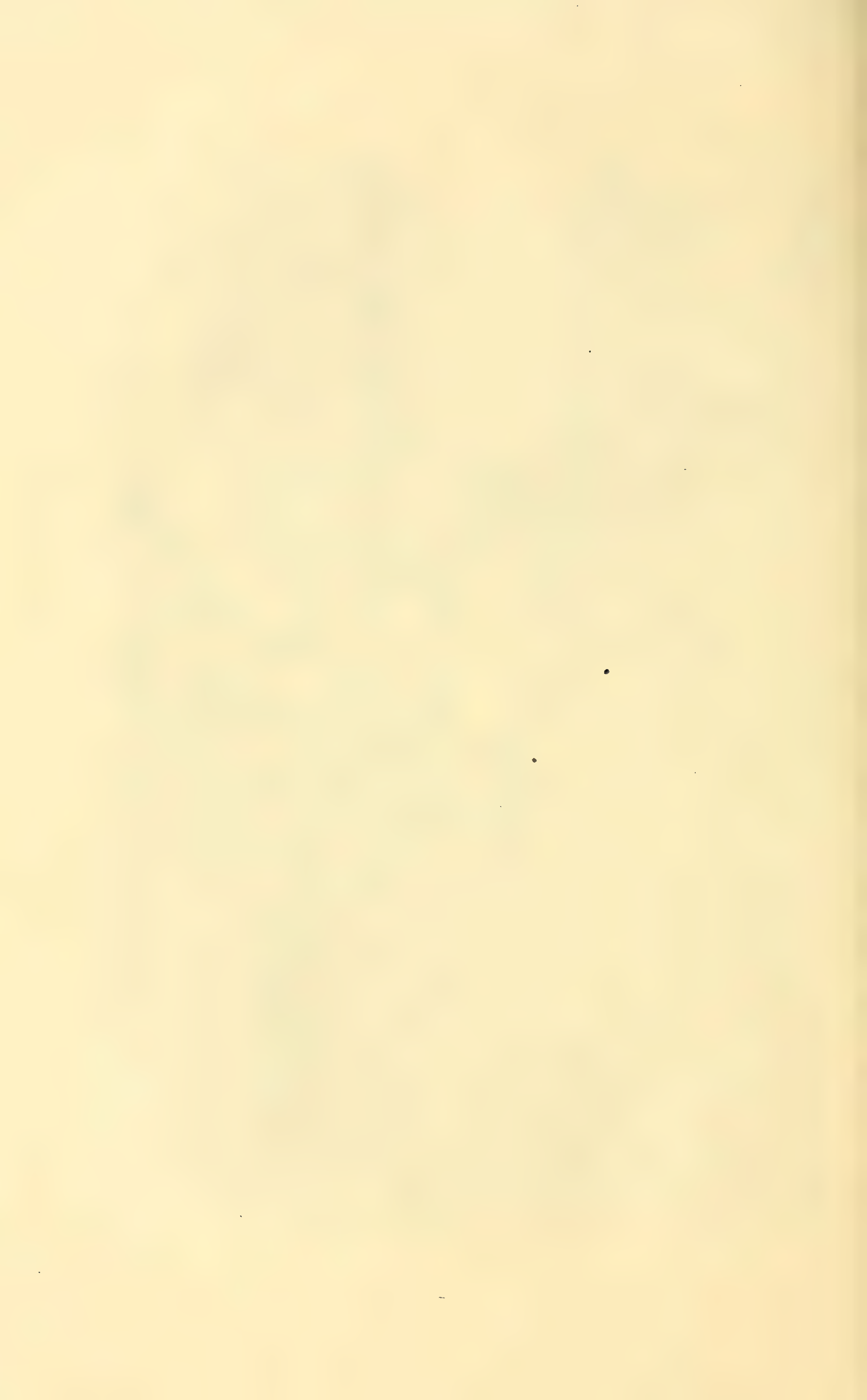
[1] Troyer, *Radjatarangini, Histoire des rois du Kachmir.*

[2] Hiouen-thsang, *Voyages des pèlerins bouddhistes;* — A. Cunningham, *Ancient Geography of India.*



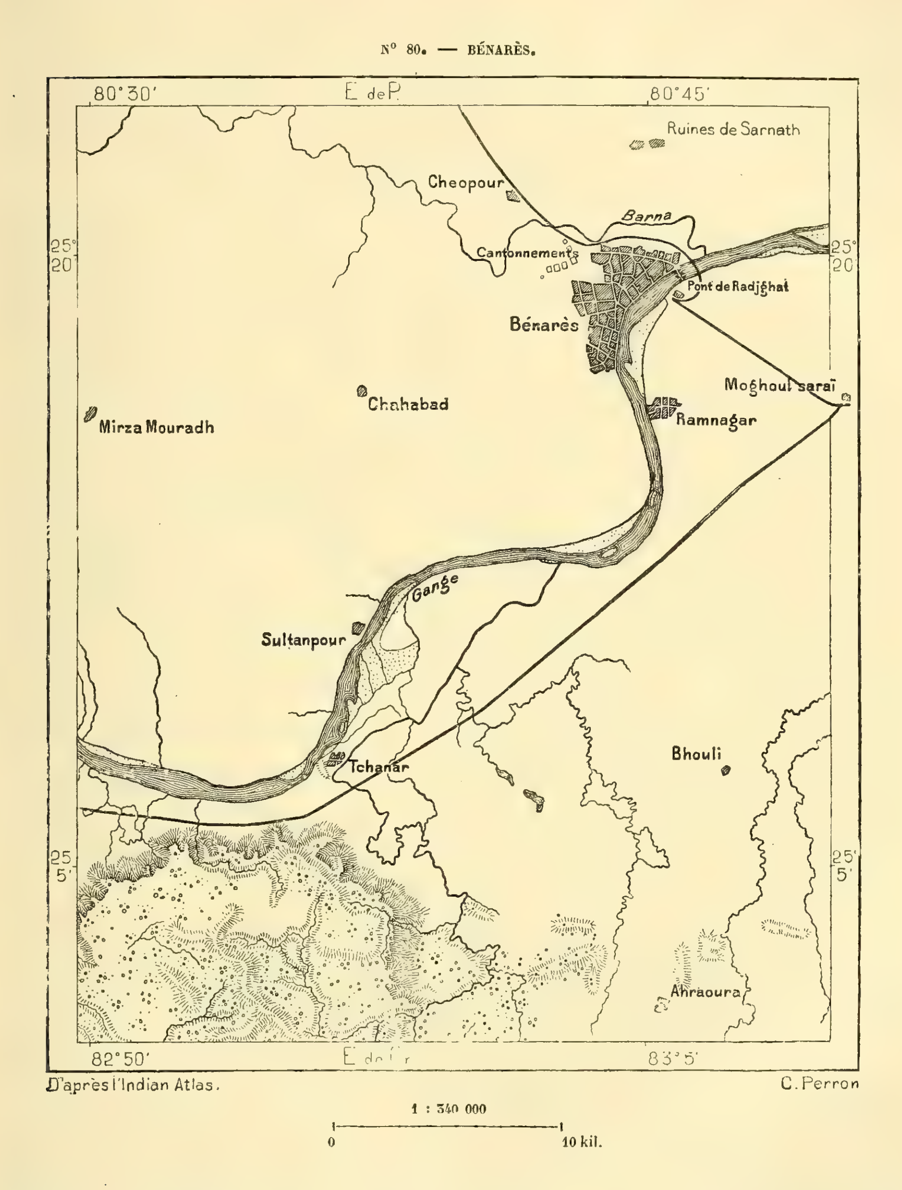
BÉNARÈS. — VUE PRISE DES QUAIS

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



leries, des arcades, des balcons ouvragés, des fresques grossières, des arbres s'accrochant aux murailles, des fleurs aux fenêtres et sur les terrasses donnent à chaque maison une physionomie particulière. Vue du fleuve, qui se déploie en un superbe croissant long de 5 kilomètres, cette ville unique

N° 80. — BÉNARÈS.



D'après l'Indian Atlas. C. Perron

1 : 340 000

0 — 10 kil.

déroule le magnifique panorama de ses palais, de ses temples, aux tours et aux coupoles de mille formes, les unes encore solides, les autres lézardées et penchantes. Les ghat ou degrés, qui descendent de la berge, haute de 30 mètres, sont couverts de pèlerins et de fakirs qui se livrent à leurs macérations ou s'inondent de l'eau sacrée du Gange; au pied de l'un

des escaliers, les morts, enveloppés de suaires blancs, oscillent dans le courant, et près de là se prépare le bûcher où ils seront consumés. Des barques, des bateaux à vapeur voguent sur le large fleuve; lors des grandes fêtes, la surface des eaux n'est pas moins animée que la berge, et le soir, quand le vaste croissant de palais brille de mille lumières, l'ensemble offre un aspect merveilleux. Après la révolte de 1857, un fort élevé au bord du fleuve déparait la ligne des monuments; il est maintenant abandonné. L'observatoire élevé par Djaïsing à la fin du dix-septième siècle domine les temples de ses balcons et de ses terrasses.

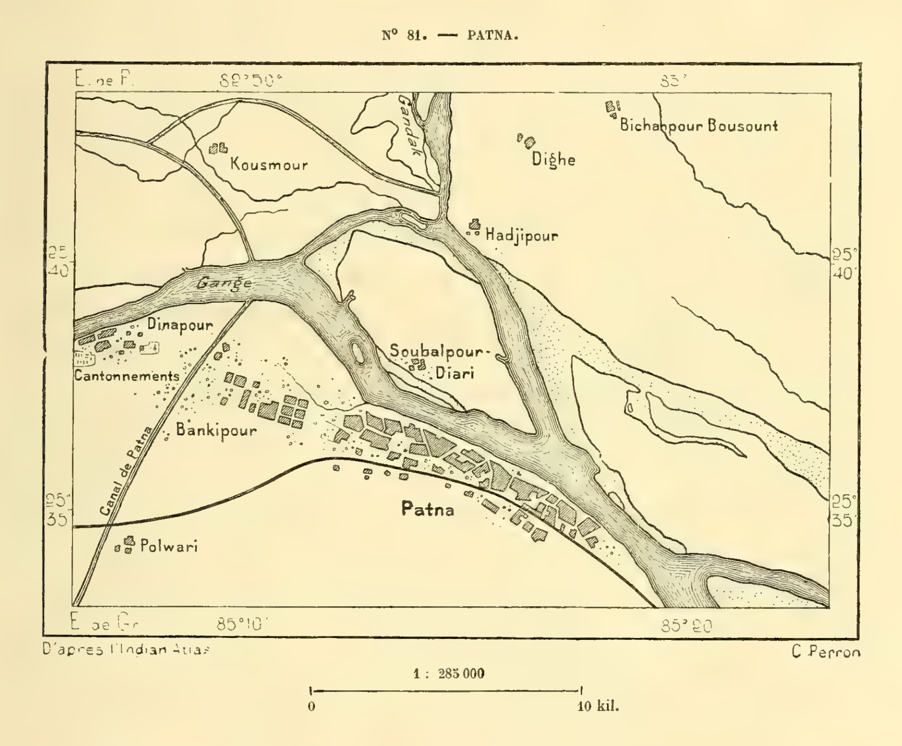
Ville de parasites qui vivent aux dépens des pèlerins venus de toutes les parties de l'Hindoustan, Bénarès est une des villes les moins industrieuses des bords du Gange. Quoique toujours au premier rang pour la population parmi les cités des provinces dites du « Nord-Ouest », Bénarès a perdu un grand nombre d'habitants depuis le milieu du siècle, et probablement elle sera distancée dans un avenir prochain; la diminution de ferveur religieuse, générale chez les Hindous, ne peut manquer d'appauvrir la ville sainte. Cependant elle possède quelques industries de luxe, brocarts et châles, filigranes et bijoux. Les marchands importent des quantités considérables de cotonnades, qu'ils payent en sucre, en indigo, en salpêtre. Point de bifurcation des voies ferrées de l'Aoudh et du Doab, Bénarès est un entrepôt nécessaire de denrées. Le chemin de fer passe à l'est de la ville, sur le premier pont fixe qui se trouve en amont du delta; c'est un viaduc à 7 travées, ayant ensemble près de 800 mètres de long. A l'autre extrémité s'élève le château de Ramnagar, résidence du nawab auquel le gouvernement a conservé le titre de maha radjah de Bénarès. « Aucun Anglais, dit Davidson, ne peut regarder sans honte les murs de ce château, » qui rappelle les vols et les parjures de Warren Hastings[1].

En aval du confluent de la Goumti et d'un long méandre du Gange, la ville de Ghazipour, située, comme Bénarès, sur la rive gauche du fleuve, a pris une assez grande importance comme entrepôt de commerce, et le gouvernement y possède de vastes ateliers pour la préparation de l'opium; Ghazipour est fameuse comme centre de la fabrication de l'essence de roses; elle expédie à Calcutta du tabac, ainsi que du salpêtre et du carbonate de soude recueillis sur les terrains secs qui dépassent le niveau des inondations du Gange. Baxar, qui succède à Ghazipour sur le bord du fleuve, est aussi une ville de trafic, mais elle est beaucoup moins animée que Tchapra, située sur la rive gauche du Gange, au confluent de la Go-

[1] *Travels in Upper India*

gra; c'est à une petite distance en aval que débouche la Sone. Tchapra possède donc le grand avantage d'être au point de convergence de trois vallées considérables, mais elle est bâtie sur un terrain bas, fréquemment inondé pendant les crues, et le chenal de navigation s'est récemment déplacé, laissant le port à près de 2 kilomètres de distance. En outre, le chemin de fer a détourné le mouvement commercial en passant de l'autre côté de la vallée du Gange par la ville d'Arrah, héritière de l'importance qu'avait naguère Sasseram, située plus au sud dans la région des collines. Au nord du Gange, Djaonpour, Azamgarh et Gorakpour expédient leurs denrées

N° 81. — PATNA.



vers Ghazipour ou Tchapra. C'est dans les environs de Gorakpour, sur les bords de la Gogra, que s'élevait probablement la fameuse Kapilavasta, lieu de naissance de Bouddha.

Entre Bénarès et Calcutta, la cité la plus populeuse et la plus commerçante est Patna, c'est-à-dire la « Ville » par excellence : les mahométans lui donnent le nom d'Azimabad. Dans les temps bouddhiques, il y a plus de vingt siècles, elle s'appelait Patalipoutra, mot changé en celui de Palibothra par le grec Mégasthènes; elle était alors la « cité capitale de l'Inde ». Avec ses faubourgs, Patna est encore une des villes les plus étendues de l'Asie : maisons, chantiers, entrepôts bordent la rive droite du Gange sur une longueur de plus de 20 kilomètres. A l'ouest, est la place militaire de Dina-

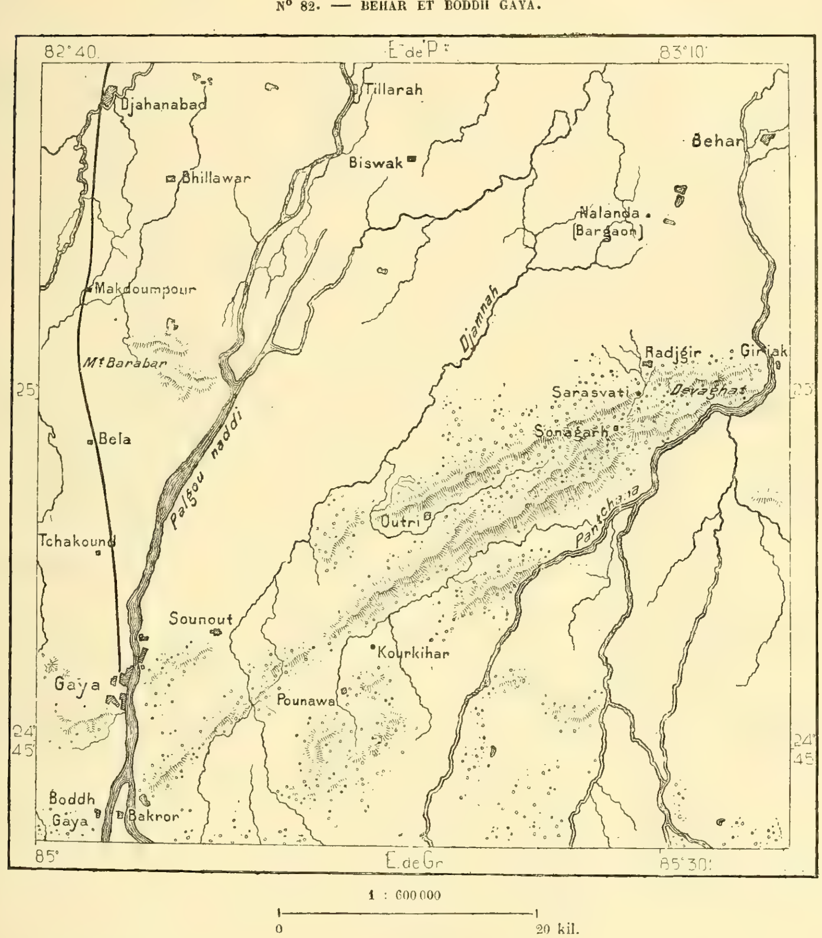
pour avec ses cantonnements, ses parcs, ses champs de manœuvres, puis vient le chef-lieu administratif, Bankipour, habité presque exclusivement par les Européens et leurs serviteurs ; enfin plus loin, à l'est, s'étend la ville dont le centre est occupé par l'enceinte de Patna proprement dite. Bien plus que Tchapra, Patna peut être considérée comme le point de convergence des voies naturelles de cette région : aux trois courants du Gange, de la Gogra, de la Sone, qui se réunissent en amont, s'ajoute encore, en face de la cité, celui du Gandak, descendu des vallées les plus riches du Nepal. En outre, Patna est réuni maintenant par deux chemins de fer à Calcutta et sert de station centrale à un réseau de lignes secondaires se rattachant à la grande artère du nord de l'Hindoustan.

En dépit de l'ancienneté des souvenirs historiques, Patna manque de restes du passé ; sa principale curiosité architecturale est un grenier à blé, que les Anglais n'ont jamais utilisé, si ce n'est pour en faire résonner le merveilleux écho. Patna n'a de remarquable que ses vastes entrepôts d'opium, de blé, d'huiles, d'autres denrées ; mais dans la contrée se trouvent des édifices et des ruines qui sont parmi les plus intéressants de l'Inde religieuse. C'est au sud de Patna qu'était jadis la région sacrée par excellence pour les bouddhistes ; mais les brahmanes ont su faire tourner à leur profit l'antique sainteté des temples et des monastères du culte rival : ainsi que l'exprime une légende locale, la terre recouvre en cet endroit un génie maudit par les dieux, dont le crime était de trop aimer les hommes et de les sauver trop facilement de l'enfer. Ce génie, c'est le bouddhisme vaincu : afin qu'il consente à ne pas ébranler la terre, les dieux vainqueurs lui ont promis le salut pour tous les pèlerins qui viendraient adorer dans les temples bâtis sur son corps[1]. Un chemin de fer qui traverse la ville industrieuse de Djahanabad, réunit à Patna la ville sainte de Gaya, ainsi nommée du génie mythique enfermé dans le sol. Quarante-cinq stations sacrées, devant chacune desquelles les pèlerins doivent laisser des offrandes, entourent la ville à distance ; il ne faut pas moins de treize journées de marche pour accomplir l'ensemble des cérémonies de purification. De toutes les stations, celle où les offrandes sont le plus méritoires est Boudh Gaya ou Boddh Gaya, à une dizaine de kilomètres au sud de la ville, sur la rivière Liladjan ou « Immaculée » ; c'est là que Chakya-mouni résida pendant cinq années, abîmé dans la contemplation, à l'ombre d'un figuier des banians, dont on montre encore le tronc à demi rongé par le temps ; le nom de cet arbre, bodhi droum, « Arbre

[1] Rajendralala Mitra, *Buddha Gaya*.

de la Sagesse », serait devenu, légèrement modifié, celui de l'ensemble des monuments sacrés, mais quelques étymologistes le font dériver du surnom qu'avait le « Sage » ou Bouddha. Le temple, que des envoyés du roi de Barmanie ont fait réparer deux fois, en 1805 et en 1877, repose sur les fondements d'un édifice bâti il y a plus de 2400 années, et possède encore des

N° 82. — BEHAR ET BODDH GAYA.



sculptures curieuses du temps d'Asoka, qui reproduisent, non des types aryens, mais des figures ressemblant à celles des Kohl[1]. Près du temple se voient aussi les ruines du palais qu'habitèrent Asoka et ses successeurs sur le trône de Magadha.

Gaya n'est pas seulement une ville de prêtres; même le quartier le plus populeux, enrichi par le commerce du sucre, a pris de ses marchands le

[1] Dalton, *Ethnology of Bengal*; — Radjendralala Mitra. *Buddha Gaya*.

nom de Sahibgandj ou « Marché des Messieurs ». De même, au sud-est de Patna, la ville de Behar, d'après laquelle est désignée toute la province et dont le nom, dérivé de *Vihara*, n'a d'autre sens que celui de « Moûtier », est devenue beaucoup plus importante par son trafic et son industrie que par l'afflux des pèlerins. Quant aux villes du Behar qui se trouvent au nord du Gange, dans le Tirhout, elles n'ont aucune célébrité dans l'histoire religieuse de l'Inde, car la contrée resta longtemps au pouvoir des populations sauvages; mais, de nos jours, c'est l'un de ceux où l'agriculture donne le plus de produits en grains, en opium et autres denrées; le tabac et l'indigo du Tirhout sont des plus appréciés. Les agglomérations urbaines de Bettiya, Mouzaffarpour, Dabangha, les plus considérables du pays, expédient leurs denrées à Calcutta, non par les rivières incertaines qui arrosent leurs campagnes, mais par un réseau de chemins de fer construit pendant la famine de 1874 pour donner de l'ouvrage aux paysans mourants de faim. Ces voies ferrées, qui desservent un grand trafic, aboutissent au Gange, en face de la ville de Barh, l'une des stations importantes du chemin de fer de Calcutta à Pechaver. La ville de Hadjipour, aussi fort commerçante, peut être considérée comme un faubourg de Patna, à laquelle la réunit l'embouchure du Gandak. Les cultures du Behar septentrional empiètent de plus en plus sur la zone marécageuse du teraï, au sud de la frontière du Nepal, que surveille, sur la route de Katmandou, la place militaire de Sigaouli.

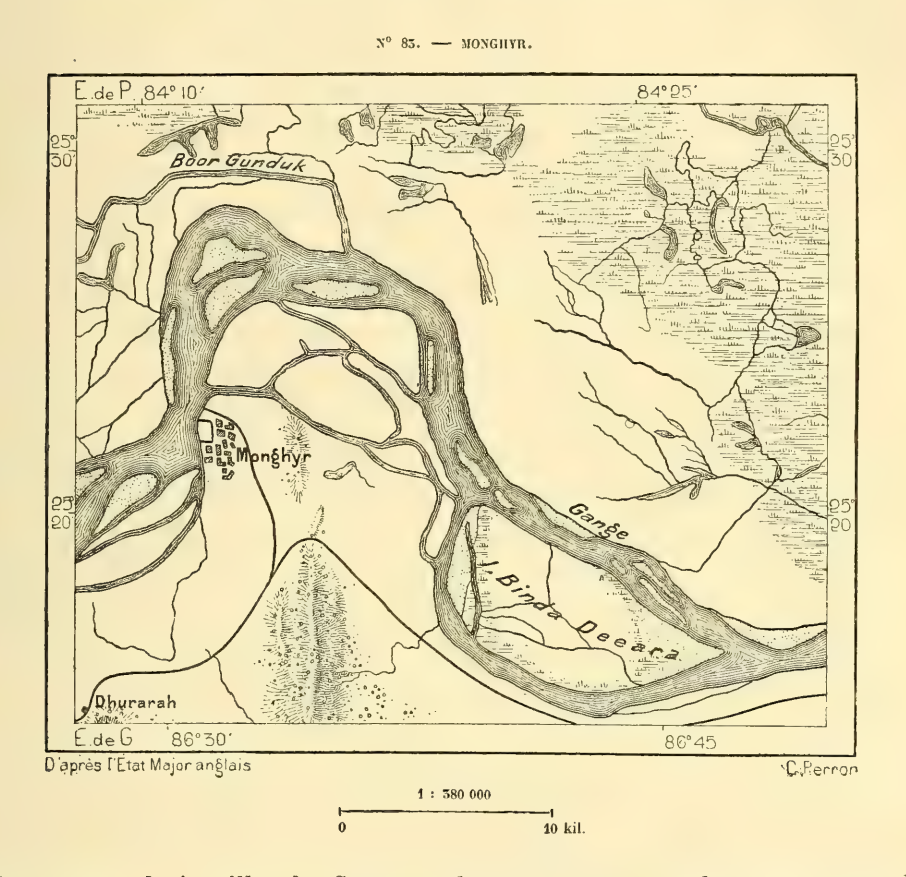
Monghyr, l'une des escales les plus animées des bords du Gange, est aussi l'une des cités pittoresques du Bengale, grâce à une butte rocheuse sur laquelle s'élève un ancien fort, renfermant maintenant la ville européenne : au pied de ce château se pressent les maisons de la ville hindoue; les campagnes environnantes sont de celles qui présentent le plus l'aspect d'une forêt ou d'un parc, grâce au mhowa ou *bassa latifolia*, dont les fleurs alimentent hommes et animaux. Près d'un demi-million de ces arbres croissent dans le district, donnant chaque année une récolte de 100 000 tonnes de fleurs [1]. Bhagalpour, encore plus populeuse et plus commerçante que Monghyr, borde la rive droite du fleuve sur un espace de plus de 3 kilomètres; la contrée environnante est une des plus curieuses de l'Inde par la multitude de ses temples djaïna. La colline de Mandar (Mandar ghiri), qui se dresse isolée à une cinquantaine de kilomètres au sud de Baghalpour, portait jadis 540 temples sur son plateau de granit, dominant les campagnes de plus de 200 mètres; une image de

[1] Lockwood, *Journal of the Linnæan Society*, vol. XVII, 1880.

serpent, taillée en relief, entoure complètement la montagne. D'édifices anciens de la contrée, il ne reste plus que des agates et autres pierres dures parsemant le sol.

En aval de la riche Bhaghalpour, l'ancienne ville de Colgong ou Kohalgaon, qui naguère eut une très grande importance comme lieu d'expédition pour Calcutta, est réduite aux dimensions d'une bourgade : en se

N° 83. — MONGHYR.



détournant de la ville, le Gange a du même coup condamné un grand nombre d'habitants à l'exil; la plupart se sont établis plus bas, dans la nouvelle ville de Sahibgandj, un de ces nombreux « Marchés des Messieurs » qu'a fait naître la conquête anglaise[1]. Au nord-ouest de Sahibgandj, sur la rive opposée du fleuve, parsemé d'îles et de bancs de sable, est la station de Karagola, qui attire aussi beaucoup de marchands pendant les foires; elles se tiennent dans une vaste plaine de terres alluviales où plus d'une fois le choléra a fait son apparition, décimant les foules. La première ville

[1] Mouvement commercial à Sahibgandj pendant l'année fiscale 1876-1877 :
43 020 bateaux, portant 100 000 tonnes de riz, 40 000 tonnes de sel, etc.
Valeur des marchandises : 11 250 000 francs. (Hunter.)

qui se trouve au sud de la grande courbe du Gange autour des collines des Pahariah, Radjmahal, est aussi une des cités qui se sont peuplées et dépeuplées suivant les déplacements du fleuve. Pendant presque toute la durée du dix-septième siècle, Radjmahal, située alors près du courant principal du Gange, fut le chef-lieu de la région du delta; au milieu de ce siècle, elle était encore populeuse et commerçante; mais en 1863 la rivière se déplaça vers l'est et le « Jardin des Rois » ne fut plus qu'un amas de huttes entourant des ruines. En 1880, le courant du fleuve rentra dans le lit de Radjmahal et la prospérité commerciale revint en même temps. A l'est, Maldah, située au confluent de la Maha naddi et d'une coulée du Gange, et qui eut jadis une certaine importance comme comptoir des Français et des Hollandais, a déchu également; elle n'est plus renommée que pour ses mangues exquises, mais elle ne vend plus les solides cotonnades connues sous le nom de *maldi*. Plus au sud, le comptoir anglais fondé en 1686 est devenu l'une des villes secondaires du Bengale sous le nom d'English Bazar ou Angrazabad. Dans cette contrée mobile, dont le sol même se fond au caprice des courants, les villes ont de plus rapides destinées que sur les terrains fermes de l'intérieur. C'est dans cette région que se voient les débris fameux de Gaour et ceux de Pandouah, cité qui fut la résidence de monarques afghans vers la fin du quatorzième siècle; ses édifices, tous en pierre, sont bien conservés et fort curieux comme exemples de l'architecture afghane au Bengale. Quant à la cité de Tondan ou Tangra, qui succéda comme capitale à Gaour et Pandouah, on en cherche encore l'emplacement[1]. Au nord, dans les plaines alluviales que parcourent les torrents descendus du Nepal et du Sikkim, les villes errent également au gré des eaux changeantes. Ainsi Pourniah, l'un des marchés les plus importants pour le commerce du jute, a dû être abandonné par les négociants européens, depuis que la Kali Kosi, changeant de lit, a laissé le long de la ville des marécages nauséabonds.

En aval de la bifurcation du Gange, quelques villes se succèdent encore dans la plaine alluviale de la Padmah, le grand bras du fleuve qui va rejoindre la Meghna. Rampour Baoleah est un port très fréquenté, exportant surtout des soies, du riz, du jute, important du sucre, du sel et des étoffes[2], tandis que Pabnah, capitale d'un district, est presque délaissée par le trafic, le lit fluvial s'étant déplacé vers le sud. Entre les deux villes de Rampour et de Pabnah, un bac à vapeur unit les deux moi-

[1] Hunter, *Imperial Gazetteer of India*.
[2] Mouvement commercial de Rampour Baoleah pendant l'année fiscale 1876-1877 : 13 525 000 fr.

tiés du chemin de fer de Calcutta à Dardjiling. Mais la vie commerciale, on le comprend, s'est portée principalement sur le petit bras du Gange, dont les Anglais ont fait choix pour y établir leur capitale. C'est également sur le bras occidental du fleuve, vers le sommet du delta, que les souverains du Bengale avaient fixé leur résidence au dix-huitième siècle. Mourchidabad, dont ils avaient fait choix, devint bientôt l'une des grandes cités du monde. Lorsque Clive pénétra dans cette capitale, en 1759, après avoir remporté sur les troupes du nawab la victoire décisive de Plassey, elle lui parut « aussi étendue, aussi populeuse et aussi riche que Londres, avec cette différence que les grands propriétaires de Mourchidabad étaient bien plus opulents que ceux de la ville anglaise. Si les habitants avaient voulu exterminer les Européens, les pierres et les bâtons leur auraient suffi. » La ville avait alors plus de 50 kilomètres de tour. Même lorsque les Anglais furent devenus les maîtres incontestés du Bengale, Mourchidabad garda son rang officiel de capitale; c'est en 1772 seulement qu'elle fut privée de quelques-uns de ses privilèges de chef-lieu, et c'est en 1790 que son titre même lui fut ravi. Dès lors elle diminua rapidement en importance et en population[1]. Le nawab, auquel le gouvernement anglais accorde une liste civile de 4 millions de francs, a toujours sa résidence officielle à Mourchidabad et y possède des palais somptueux, dont l'un, bâti récemment dans le style italien, renferme un trône d'ivoire sculpté, chef-d'œuvre de l'industrie locale; un autre palais est en grande partie construit des matériaux précieux extraits des monuments de Gaour. Un des collèges de Mourchidabad ne reçoit que les jeunes gens appartenant à la famille du nawab. Presque perdue au milieu des arbres et des fourrés de bambous, la ville n'a l'aspect d'agglomérations urbaines ordinaires que dans le quartier des filatures de soie et sur le bord du fleuve; mais le mouvement du trafic se porte surtout au nord de la ville, vers les deux bourgs de Djiagandj et d'Azimgandj, qui se font face de chaque côté de la Bhagirati. Mourchidabad n'est connue dans le monde commercial que par ses opérations de banque.

Si Mourchidabad a déchu, d'autres villes de la contrée ont cessé d'exister. Ainsi l'ancienne cité bouddhique de Badrihat, sur la rive occidentale de la Bhagirati, n'a laissé que des ruines, et Kasimbazar n'est indiquée que par des masures et quelques palais de riches indigènes. Cette ville, située à 5 kilomètres au sud de Mourchidabad, était au dix-septième siècle la cité la plus commerçante du Bengale : le fleuve était connu sous le nom de ce

[1] Recensements successifs de Mourchidabad pendant le dix-neuvième siècle, d'après Hunter : 165 000 habitants en 1815; 146 176 en 1829; 124 804 en 1837; 46 140 en 1872.

port et l'ensemble du delta s'appelait « île de Kasimbazar ». En 1813, le commerce s'était déjà en grande partie déplacé pour se porter vers la nouvelle ville de Barhampour (Brahmapour), où les Anglais avaient établi leurs cantonnements militaires, lorsqu'un soudain détour de la Bhagirati laissa Kasimbazar au milieu des marais; le mouvement de dépopulation devint une véritable déroute, et la Compagnie des Indes, qui possédait en cet endroit une très importante filature, dut l'abandonner. L'ancienne colonie européenne n'est indiquée que par les nombreuses pierres tombales du cimetière. Au sud de Barhampour, le champ de bataille de Plassey ou Palasi a subi le sort opposé : au lieu d'avoir été délaissé dans les terres, loin du fleuve, il a été emporté en entier par les crues.

Nadiya, l'une des capitales qui précédèrent Mourchidabad, était au onzième siècle la résidence du dernier souverain de race hindoue qui régna sur le Bengale. Elle n'a pas disparu comme tant d'autres cités de cette région dont le sol est incessamment remanié par les eaux; mais le fleuve a, pour ainsi dire, joué avec elle : fondée sur la rive droite de la Bhagirati, elle se trouve maintenant sur la rive gauche. Krichnagar, située à une dizaine de kilomètres à l'est sur la Djellinghi, l'a de beaucoup dépassée en importance; de même, les deux villes très commerçantes de Kalna et de Santipour, situées en aval sur des méandres de la Bhagirati, qui a déjà pris en cet endroit le nom de Hougli. Les villes de cette région du Bengale étaient jadis fameuses par leurs écoles, et Krichnagar se distingue encore par son collège d'études sanscrites. D'une autre cité d'écoles, Tribeni, il ne reste qu'un ghat, escalier sacré où descendent les pèlerins pour se baigner dans les eaux du fleuve. Tribeni ou les « Trois Fleuves », ainsi nommée du confluent de deux coulées avec le Gange, n'a pas changé de nom depuis plus de dix-huit siècles : Pline et Ptolémée la mentionnent comme l'une des grandes places de commerce de l'Inde.

A Tribeni, l'on entre déjà dans la banlieue de Calcutta. L'ancien port de Satgaon ou Saptagram, c'est-à-dire les « Sept Villages », fut longtemps le chef-lieu commercial du delta gangétique, mais, le chenal s'étant empli de vases, le lieu d'ancrage dut changer, et les Portugais, qui arrivaient alors dans le pays, fondèrent la cité de Hougli : c'était en 1547. L'église et le monastère de Bandel, que l'on voit encore au nord de la ville, sont les plus vieux édifices chrétiens qui existent dans l'Inde septentrionale. Les Portugais restèrent près d'un siècle dans leur colonie, mais en 1629 l'empereur Djahanghir mit le siège devant Hougli et prit la ville d'assaut : presque toute la flotte portugaise fut capturée et les prisonniers furent tués ou convertis de force à l'islamisme. En 1642, les Anglais apparurent à leur tour.

et, comme les Portugais, en vinrent bientôt aux mains avec leurs hôtes : la victoire leur resta et Hougli devint un de leurs points d'appui pour d'autres conquêtes. La ville de Tchinsourah, située au sud de Hougli et ne formant avec elle qu'une même municipalité, était une colonie hollandaise; c'est en 1826 seulement qu'elle a été cédée à l'Angleterre. C'est à Tchinsourah qu'un pont fixe de 400 mètres de longueur unira prochainement les deux lignes de chemin de fer qui bordent le Hougli.

Le comptoir français de Chandernagor, — Tchondan nagar, la « Ville du bois de Sandal, » ou Tchandra nagar, la « Ville de la Lune », — rappelle les temps où Dupleix cherchait à conquérir pour la France l'empire de l'Inde. Occupée en 1673, achetée au Grand-Mongol en 1688, Chandernagor devint pendant la première moitié du dix-huitième siècle une ville considérable et les navires ancraient par centaines devant ses quais; en 1757, la trahison de Terraneau la livra aux Anglais[1]. Ruinée par les guerres, par le cordon des douanes dont elle est entourée et par l'envasement du fleuve, qui n'a plus maintenant que 3 mètres d'eau dans le chenal, Chandernagor est restée du moins l'une des plus gracieuses villes du Bengale; ses temples et ses palais dégradés sont entourés du vaste jardin que lui forment des bouquets de palmiers, des massifs de multipliants et autres grands arbres. Farach-dounga ou la « Commune Française » occupe avec tout son territoire une superficie de 940 hectares seulement, et son trafic est sans importance aucune; les navires français s'arrêtent à Calcutta[2].

Toutes les nations commerçantes de l'Europe voulaient posséder un comptoir sur le fleuve du Bengale et prendre leur part des précieuses denrées du pays. En aval de Chandernagor, et sur la même rive occidentale du Hougli, les Danois avaient acquis la ville de Serampour, qu'ils désignaient sous le nom de Frederiksnagar. Vendue à l'Angleterre en 1845, Serampour est maintenant une dépendance de Calcutta où de nombreux négociants ont établi leur séjour habituel. Cette ville fut longtemps le centre des missions protestantes de l'Hindoustan et son collège de propagandistes religieux est un établissement considérable, dont la bibliothèque renferme de rares manuscrits. En face de Serampour, sur la rive gauche du Hougli, se voit le beau parc de Barrackpour, l'une des résidences du vice-roi des Indes. Ce nom hybride de Barrackpour indique le voisinage des

[1] *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, I., 1867.

[2] Commerce de la France avec le Hougli en 1878 :

Importation à Calcutta.	7 006 000 francs.
Exportation de Calcutta	50 681 000 »
Ensemble.	57 687 000 francs.

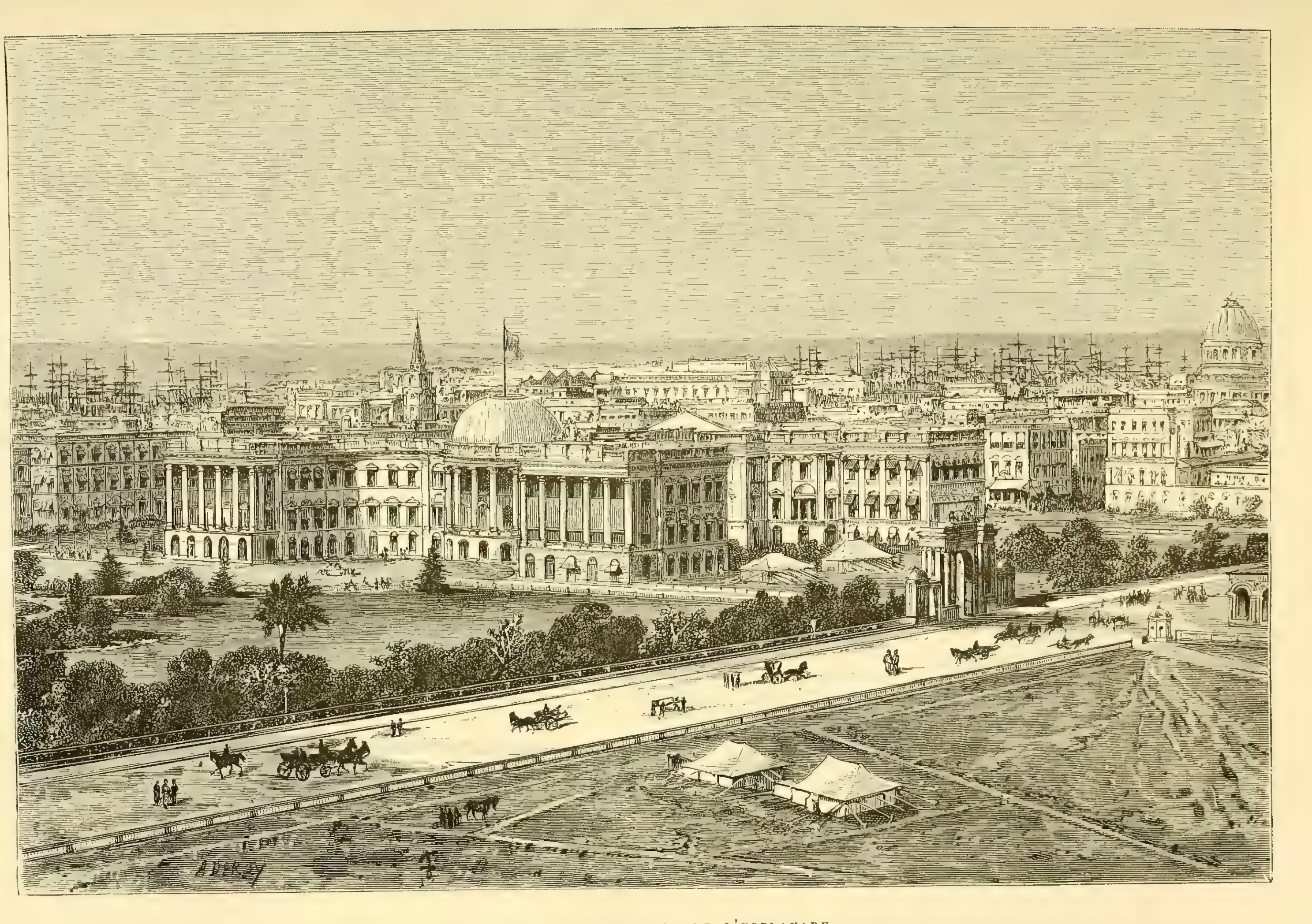
cantonnements militaires qui ont remplacé l'ancien fort de Syamnagar, construit par un radjah de Bardwan. En 1824, un régiment de cipayes campé à Barrackpour refusa de partir pour la guerre de Barmanie : il fut exterminé.

Calcutta, la capitale de l'empire anglo-indien, et, après Bombay, la cité la plus populeuse de l'Asie méridionale, est d'origine récente. Il existait bien en cet endroit un petit village, Kalikota, mentionné en 1596 dans les registres d'impôt dressés par l'ordre d'Akbar, mais c'est près d'un siècle plus tard que les marchands anglais de Hougli abandonnèrent ce comptoir pour s'établir sur la rive gauche du fleuve, à l'abri des incursions des Mahrattes. Ils bâtirent leurs magasins et leurs demeures sur l'emplacement des trois hameaux de Soutanati, de Kalikota et de Govindpour, et le nom du hameau central, qui rappelle le culte de Kali, la déesse sanguinaire, finit par prévaloir. Les marins et les étrangers transformèrent cette appellation en celle de Golgotha, par allusion à l'effrayante mortalité de la ville, que des marais entouraient de toutes parts et qui se trouvait en maints endroits au-dessous du niveau des inondations fluviales. De nos jours, les divers quartiers sont assainis par un réseau d'égouts, par de beaux parcs, et des eaux pures coulant en abondance; en 1871, la mortalité était devenue plus faible à Calcutta que dans plusieurs cités d'Europe, telles que Naples et Florence; néanmoins la zone des terrains marécageux et des rizières souvent inondées entoure encore la ville à l'est et au sud : le marais de Dhappamanpour, appelé « Lac Salé » par les Anglo-Indiens, s'étend à l'orient de Calcutta sur un espace d'environ 80 kilomètres carrés, et se remplit des immondices de la ville, qu'y apporte un chemin de fer spécial. Depuis 1871, la mortalité s'est accrue de nouveau, au point de dépasser la moyenne des naissances, et la population urbaine a régulièrement diminué, quoique le nombre des habitants se soit prodigieusement accru dans les campagnes du Gange[1].

La possession du sol mouvant sur lequel s'établirent les marchands de la Compagnie des Indes ne leur fut point abandonnée sans lutte. En 1756, le nawab du Bengale, Saradj-oud-Daoula, mit le siège devant la citadelle de Fort-William et s'en empara; les prisonniers européens, au nombre de 146, furent enfermés dans une étroite chambre, le fameux « trou noir » (*Black Hole*) des annalistes anglais, et le lendemain, quand le cachot fut

[1] Mortalité de Calcutta :

1871.	23,9 sur 1000 habitants.
1873.	25,8 » »
1877.	31,9 » »



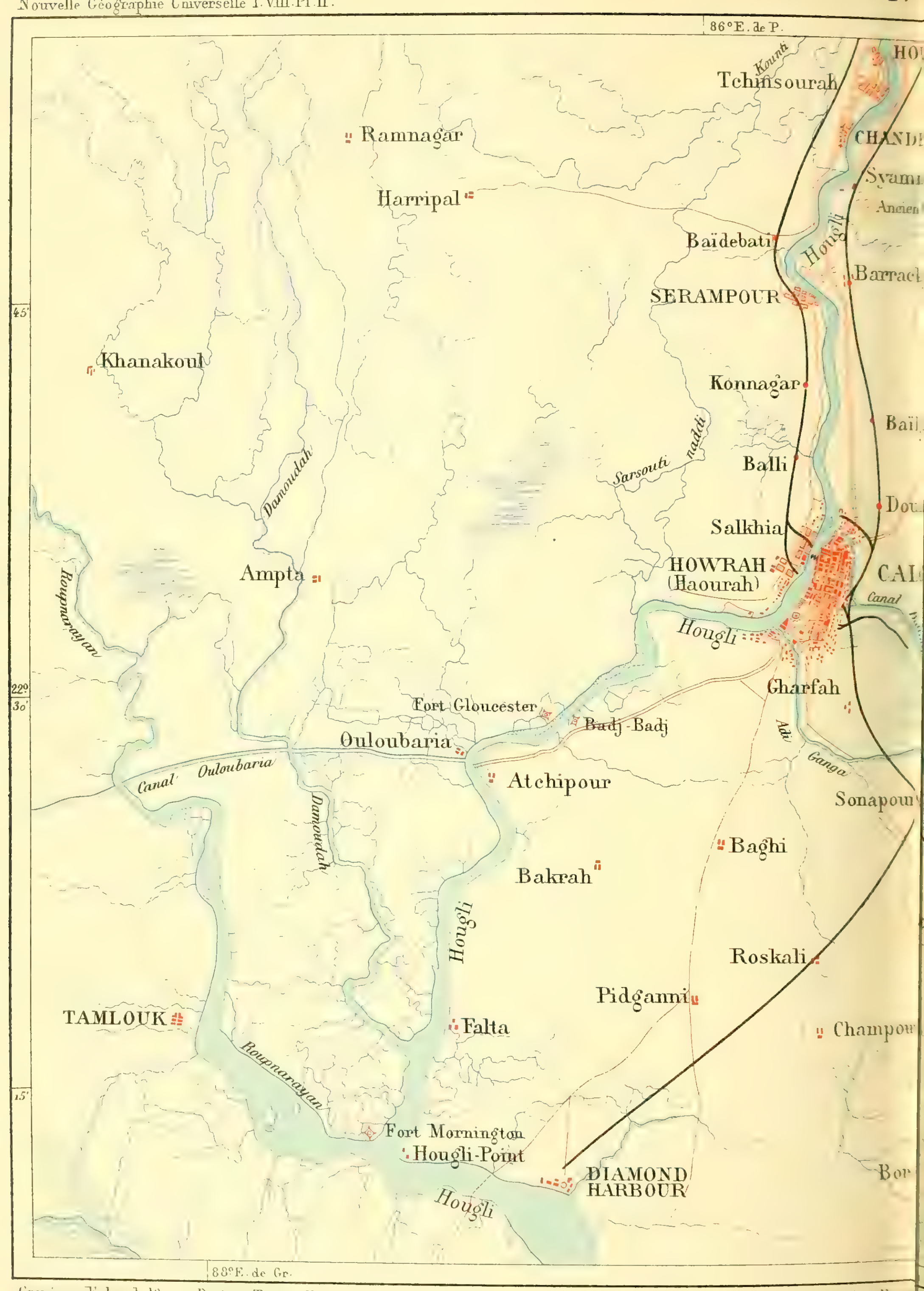
CALCUTTA. — VUE PRISE DE L'ESPLANADE

Dessin de Deroy, d'après une photographie de M. Frith





CALCUTTA ET



Gravé par Erhard, 12, rue Duguay-Trouin, Paris.

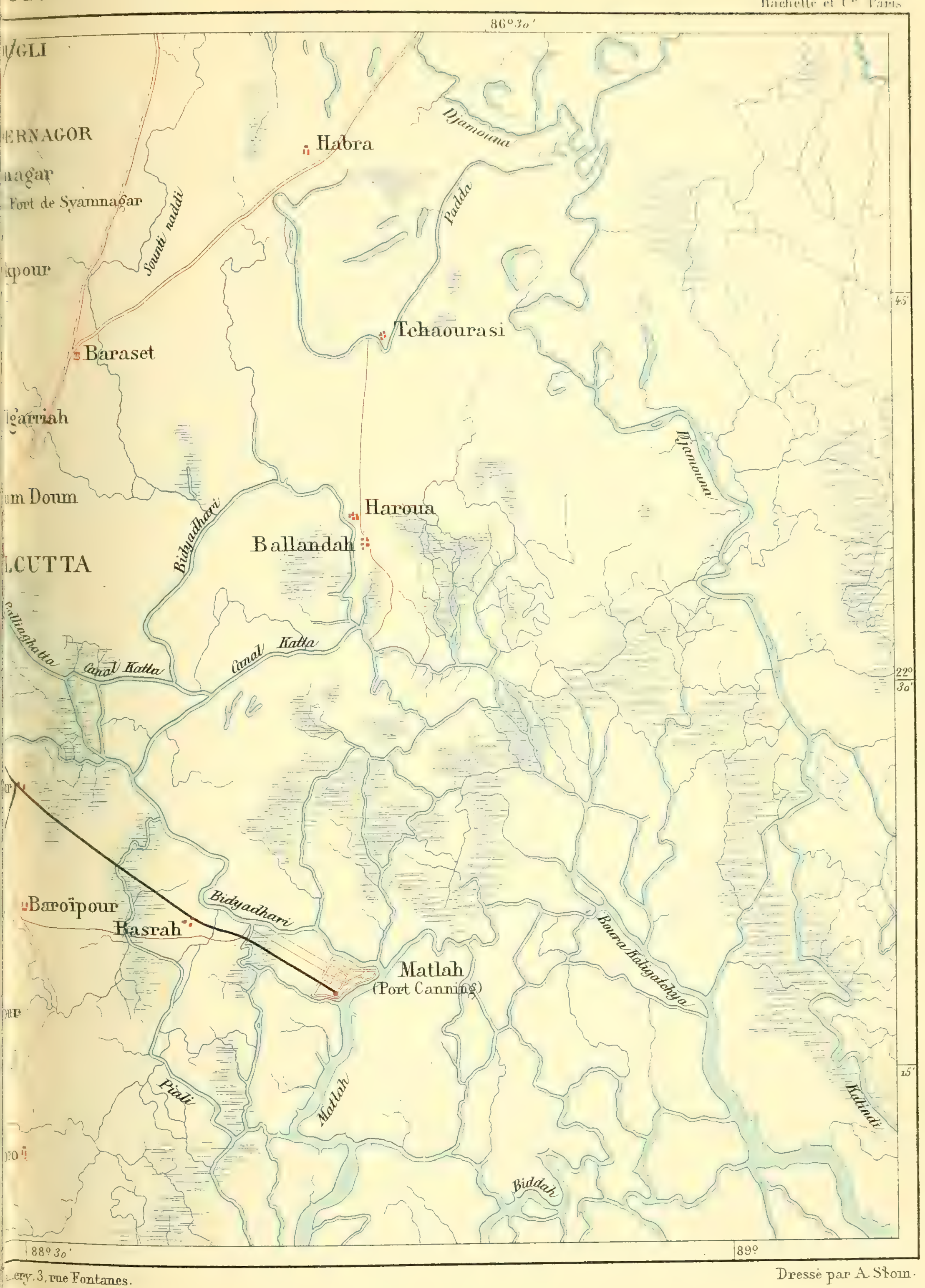
Paris - Imp. Frau

Echelle

0 5

SES ENVIRONS

Hachette et Cie Paris



Dressé par A. Stom.

...ery, 3, rue Fontanes.

...e 1: 450.000

10 20 Kil.



ouvert, il n'y restait plus que 33 individus en vie; les autres, manquant d'air et d'espace, avaient été étouffés ou écrasés. L'année suivante, une flotte venue de Madras vengea ce crime. Clive et Wilson reprirent Calcutta, remportèrent la victoire décisive de Plassey, nommèrent un nouveau nawab et lui dictèrent un traité par lequel ils obtenaient droit de souveraineté sur le sol de Calcutta. De cette époque date la cité moderne. Au sud de l'ancien fort, Clive éleva la citadelle aux bastions étoilés de Fort-William, qui n'a pas moins de 3 kilomètres de tour et qui renferme toute une ville et des jardins; sur les côtés qui limitent au nord et à l'est le *maïdan*, vaste esplanade où manœuvrent les troupes et où se promène le monde élégant, se dressèrent ces constructions somptueuses à colonnades et à frontons qui ont valu à Calcutta son nom de « cité des Palais ». Il est vrai que ces palais n'ont pour eux que la richesse des matériaux de construction et la régularité des lignes : ce sont des imitations anglaises du style grec; malgré la différence des climats et des peuples, Calcutta et Saint-Pétersbourg se ressemblent par la régularité froide et la banale ordonnance de leurs édifices. Naguère, le contraste que présentaient dans Calcutta la ville des palais et la « ville de boue » était des plus attristants : les quartiers du nord et de l'est, habités par les indigènes, étaient un dédale de ruelles et d'impasses bordées de huttes immondes; de larges rues, ouvertes maintenant à travers la ville noire, y font pénétrer l'air et la lumière; quelques élégantes maisons s'y élèvent, tandis que de son côté la ville anglaise offre déjà mainte rue dont les constructions, plus simples que celles de l'esplanade, sont aussi de meilleur goût. A l'ouest, sur la rive droite du fleuve, s'est fondée une autre ville, celle de Haourah, habitée surtout par des marins, des industriels, des artisans de toute espèce. Un pont de bateaux, que l'on ouvre deux heures par jour pour le passage des navires, réunit les deux cités. De distance en distance, le long du Hougli, des ghat ou « escaliers » qui baignent leurs marches inférieures dans le flot, sont couverts d'Hindous et d'Hindoues de tout âge, qui se livrent silencieusement à leurs ablutions, formant et reformant sans cesse le tableau pittoresque de leurs groupes. Au nord du pont, le ghat de Nimtolah est spécialement consacré au brûlement des morts : on étend le cadavre sur un bûcher, quelques gouttes d'eau sont jetées sur les yeux, puis on empile des morceaux de bois sur le corps et bientôt après il n'en reste que des cendres et des os carbonisés [1].

Le choix fait de Calcutta comme capitale des possessions anglaises de l'Asie témoigne clairement de l'origine étrangère de ses fondateurs. Rela-

[1] E. Cotteau, *Promenade dans l'Inde et à Ceylan.*

tivement à la péninsule de l'Inde Cisgangétique, elle occupe une position tout extérieure ; elle n'est évidemment qu'un lieu de rendez-vous pour les marins venant chercher les denrées du pays : c'est une résidence de marchands et non le siège d'un empire politique comme le fut celui des Grands-Mongols. Dans le Bengale même, Calcutta est loin d'avoir la situation géographique appartenant à une capitale naturelle, surgissant du sol, grâce à la concentration des énergies locales. C'est à l'origine de la bifurcation des bras que devait naître spontanément la Memphis du Gange, et c'est en effet près de cette fourche incessamment déplacée que, sous les dynasties asiatiques, hindoues et mahométanes, se succédèrent les grandes cités du Bengale : Nadiya, Gaour, Pandouah, Kasimbazar, Mourchidabad. Calcutta n'est qu'un comptoir dont l'autorité fut imposée au pays par des forces venues de l'étranger et n'a pu détourner les routes à son profit que par des travaux considérables. Aussi a-t-on proposé souvent le déplacement de la capitale : Delhi, Agra, Allahabad, Djabalpour ont été recommandées comme capitales futures, en raison de leur position centrale ; le nom de Bombay a été aussi mis en avant, à cause des avantages exceptionnels qu'offre cette ville pour la facilité des rapports avec l'Europe ; on a même signalé Nasik, à l'angle nord-occidental du Dekkan, comme occupant une situation privilégiée pour la salubrité du climat, la proximité du port de Bombay et la concentration facile de toutes les routes de la Péninsule. Mais Calcutta possède, sinon les droits que donne le temps, du moins les ressources immenses que lui ont procurées ses capitaux. Grâce aux chemins de fer et aux lignes de navigation, Calcutta est désormais en communications faciles avec toutes les provinces de l'Hindoustan ; en outre, il faut tenir compte de ce fait, que les conquêtes et les annexions pacifiques accomplies dans la péninsule Transgangétique ont donné à la cité du Hougli une position centrale relativement à l'ensemble de l'empire : elle occupe le milieu entre Ceylan et Singapour, entre Aden et Hongkong. D'ailleurs, on peut dire que, depuis l'établissement des villes de santé sur les avant-monts himalayens, la capitale de l'Inde est devenue nomade. En été, Calcutta cesse d'être le siège du gouvernement : Simla devient le centre de l'empire, tandis que Dardjiling se fait temporairement chef-lieu de la présidence du Bengale. Par un phénomène unique dans l'histoire des grands États, les administrations de l'Inde émigrent périodiquement suivant le cours des saisons.

Pendant plus d'un siècle de domination sur le riche empire des Indes, Calcutta s'est non seulement ornée de monuments somptueux, tels que les palais du gouvernement, l'hôtel de ville, la cour de justice, l'hôtel des postes, la monnaie, les clubs, les cathédrales de style grec ou ogival plus

ou moins indianisé, elle a fondé aussi d'importantes institutions scientifiques. Il est peu de sociétés dans le monde qui aient rendu plus de services que la Société Asiatique du Bengale, et ses publications, dont la série commença en 1788, sont une des mines les plus précieuses pour l'étude de l'Orient; sa riche bibliothèque possède des documents uniques. Le Musée Indien, à Calcutta, renferme une collection complète des roches et des fossiles de l'Hindoustan, et notamment les curieux débris de la faune tertiaire recueillis dans les assises du Sivalik. Parmi les parcs de Calcutta se trouve un jardin zoologique, moins riche toutefois que celui du radjah d'Aoudh, dont le domaine occupe un espace de plus de 2 kilomètres le long de la rive gauche, en aval de la cité. En face du palais du roi détrôné s'étend le jardin botanique, embrassant un espace de 109 hectares; malgré les ravages accomplis par les cyclones, on y voit encore quelques merveilles du monde végétal, entre autres un baobab sénégalais dont la circonférence dépasse 15 mètres. Ce jardin, établi en 1786, a pris, sous la direction de Hosker, une importance de premier ordre : c'est probablement l'institution de ce genre qui a fourni au monde le plus grand nombre de plantes utiles et ornementales; son herbier est certainement le plus complet de l'Asie.

Comme ville industrielle, Calcutta est inférieure à Bombay; elle n'a guère que les usines et les ateliers nécessaires à toute grande cité. Toutefois Haourah, le faubourg de la rive occidentale, offre déjà dans l'un de ses quartiers l'aspect d'une ville manufacturière d'Europe par ses hautes cheminées d'usines : c'est là que se prépare et se tisse la fibre du jute (*pat, kochta*) ou *corchoris indica*, et que se fabriquent ces sacs grossiers dont se servent les marins pour le chargement de céréales et autres denrées. Calcutta possède aussi des filatures de coton[1]. L'État possède de grands établissements industriels à Calcutta et dans les environs, notamment la fonderie de canons de Kosipour, en amont de la ville. Quant au rôle de la cité du Hougli pour la distribution des richesses, il est de premier ordre. Calcutta est un des grands ports de l'Asie et du monde[2] : c'est

[1] Usines de Calcutta en 1878 : 20 filatures de jute, avec 4000 métiers; 5 filatures de coton, avec 133 000 broches.

Jute employé : 75 000 tonnes; fabrication : 80 000 000 sacs.

[2] Commerce de Calcutta pendant l'année fiscale de 1876 à 1877 :

Importations de l'extérieur et de l'intérieur. . . .	1 357 210 000 francs.
Exportations.	1 155 165 000 »
Ensemble.	2 512 375 000 francs.

Mouvement du port pour le commerce extérieur en 1873-74 :

1927 navires, jaugeant ensemble 2 437 450 tonneaux.

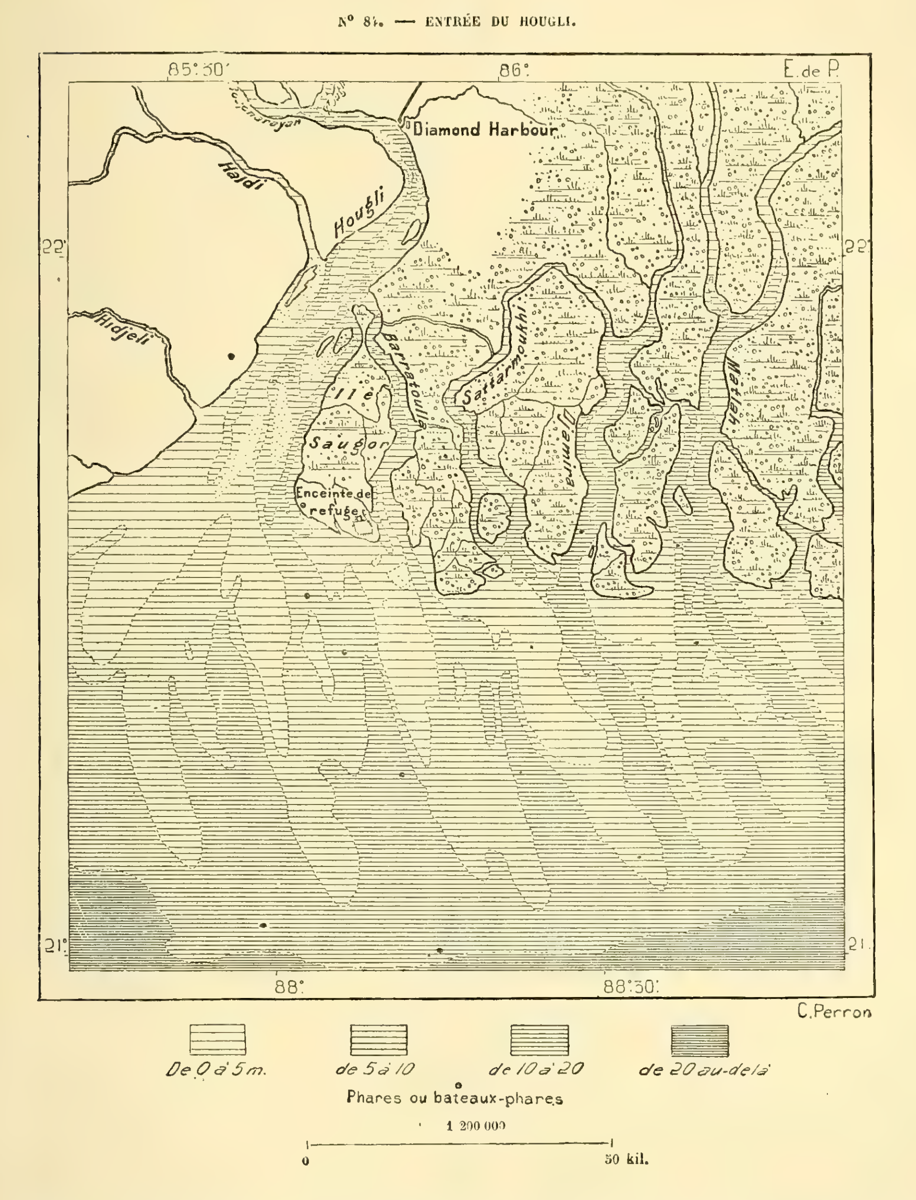
à deux milliards et demi que s'élève la valeur annuelle des transactions, et le mouvement de la navigation est d'environ deux millions et demi de tonnes, sans compter le va-et-vient incessant des petits bateaux à vapeur et des barques indigènes qui parcourent le delta. On peut juger de l'activité de cette navigation sur les mille canaux du Bengale par le fait que le bourg de Khoulna, situé au centre de ce réseau, voit chaque année plus de cent mille bateaux s'amarrer à ses quais. On sait que les négociants de Calcutta, craignant naguère les ensablements du Hougli, avaient voulu compléter leur port par l'adjonction d'une autre ville de commerce sur l'estuaire de la Matlah, profond de 8 à 50 mètres et libre de mascaret; mais aucun navire étranger n'a pris le chemin de ce nouveau havre, désigné sous le nom de Port-Canning. Près de là se trouvent les mines de Tarda, que visitaient les marins portugais avant la fondation de Calcutta[1]. Au nord-est, Djessore ou Kasba n'est qu'une petite ville, mais le chef-lieu d'un district de plus de 2 millions d'habitants.

En aval de Calcutta jusqu'à la mer, éloignée de 128 kilomètres, il n'y a plus de villes, mais seulement des villages à demi cachés par la verdure, des forts, des tours de signaux, des phares et des bouées. Toutefois à l'ouest de la capitale s'étend le bassin populeux d'un cours d'eau tributaire du Hougli, la Damoudah ou Damodar, qui naît dans les collines du Tchota-Nagpore et va s'unir dans l'estuaire avec un autre cours d'eau, le Roupnarayan. Là s'élèvent encore quelques villes importantes, Bardwan, présidence d'un maharadjah pensionnaire des Anglais, est la plus considérable, mais dans l'Hindoustan il est peu de cités qui aient plus à souffrir de la malaria; l'excès de morts sur les naissances a réduit la population de Bardwan de plus d'un tiers depuis 1863, et quelques villages, plus exposés que d'autres aux miasmes des marais riverains de la Damoudah, ont été complètement dépeuplés. Une cité voisine, Bichnapour, que d'anciennes chroniques nous montrent au onzième siècle comme la « ville la plus renommée du monde », n'offre plus guère que des ruines dans l'immense espace qu'elle occupait jadis. Les autres villes de la contrée, Tchandrakona, Bankoura, ont quelques industries locales, surtout la fabrication des toiles de soie et des objets en métal. L'endroit vers lequel se portent les capitaux anglais est le bassin houiller de Ranigandj, vaste territoire de mines qui renferme au moins 14 milliards de tonnes en charbon exploitable et qui fournit à lui seul les deux tiers de toute la production annuelle de l'Inde. Des mines y sont ouvertes depuis 1777, mais la qualité du com-

[1] J. Long, *Proceedings of the Asiatic Society*, dec. 1868.

bustible de Ranigandj est bien inférieure à celle des houilles anglaises[1]. Les charbons de Karharbari, qu'un embranchement spécial va chercher

N° 84. — ENTRÉE DU HOUGLI.

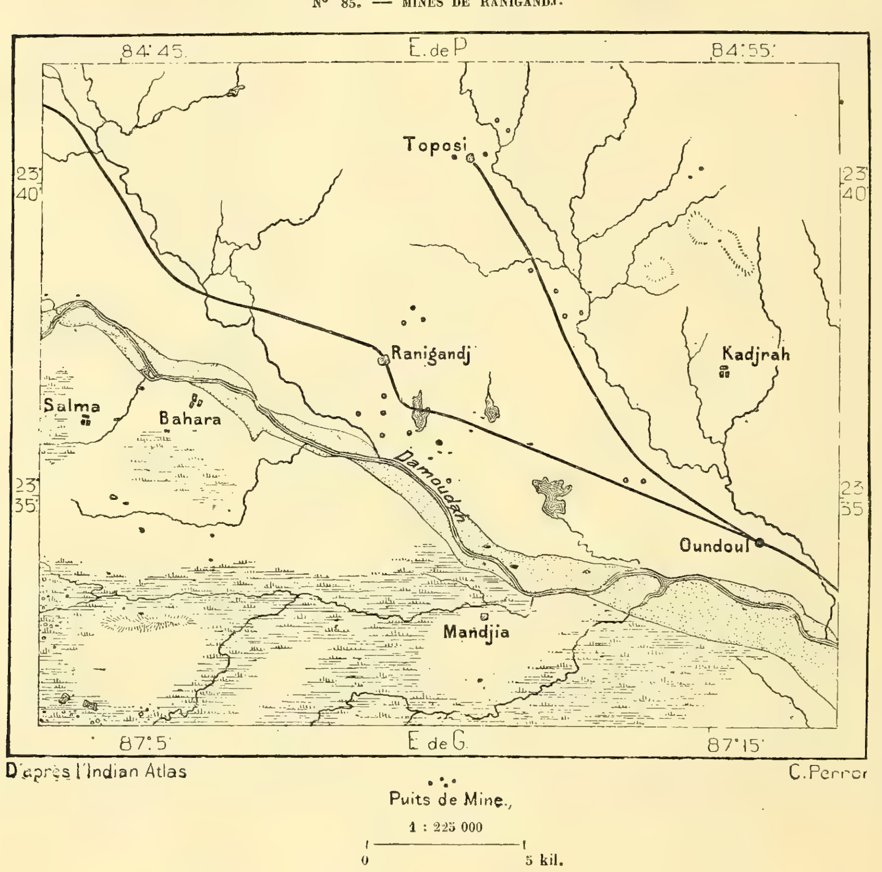


dans les montagnes de Tchota-Nagpore, non loin du mont Parasnath, sont les meilleurs de l'Inde, et dans le voisinage, sur une ligne qui s'étend à l'ouest par Hazaribagh et Palamao, jusqu'à Daltongandj, dans la vallée de la

[1] Production des mines de Ranigandj en 1868, année la plus active : 564 950 tonnes.
» » » 1879 525 100 »

Sone, se succèdent d'autres bassins qui contribuent pour une certaine part aux travaux industriels de la contrée en alimentant ses forges, ses fonderies et les locomotives des chemins de fer du Bengale. Le feu grisou ne se produit jamais dans les houillères du Bengale [1], et les travailleurs indigènes n'ont à prendre contre les « coups de mine » aucune de ces précautions nécessaires en Europe. C'est un des avantages de Calcutta de se

N° 85. — MINES DE RANIGANDJ.



trouver à proximité des seuls bassins houillers de la Péninsule qui aient une réelle valeur économique.

Malgré la grande insalubrité des fonds marécageux de la contrée, le district de Tchota-Nagpore est, dans tout le Bengale, celui dont la population s'accroît le plus rapidement. Hazaribagh, renommée pour la salubrité de l'air qu'on y respire, gagne constamment en importance comme lieu de villégiature pour les négociants anglais de Calcutta. Çà et là, notamment sur les pentes du

[1] V. Ball, *Jungle Life in India.*

mont Parasnath, couronné de sanctuaires djaïna, les jongles ont fait place aux plantations d'arbres à thé; mais le projet d'établir une ville de santé au sommet de cette montagne a été abandonné. Au nord, dans la plaine que parcourt le chemin de fer direct de Calcutta à Patna, s'élèvent des temples encore plus fréquentés par les pèlerins que les pagodes de Parasnath, celles de Deogarh ou « Château-Dieu », consacrées à Siva. Au siècle dernier, ces temples étaient affermés aux prêtres par la Compagnie des Indes et chaque pèlerin devait acquitter une taxe au profit du trésor anglais[1].

A l'ouest de Calcutta, la seule grande ville de la contrée est l'industrieuse Midnapour[2], située sur la rivière Kasai, et communiquant avec le Hougli par un canal de navigation tracé à travers les plaines basses. La ville de Tamlouk, sur la rive droite du Roupnarayan, à l'endroit où la marée change ce fleuve en un large estuaire, qui fut, d'après Fergusson, autrefois celui du Hougli, est l'antique Tamralapti, capitale de royaume et port très fréquenté à l'époque bouddhique. Hiouen-thsang, au septième

[1] Hunter, *Annals of rural Bengal.*

[2] Villes du bassin gangétique ayant plus de 20 000 habitants :

PANDJAB.	
Delhi, en 1876	160 550 hab.
Karnal, en 1872	27 025 »
Panipat »	25 275 »
Rewari »	25 250 »
PROVINCES DU « NORD-OUEST » EN 1872.	
Bénarès	175 200 hab.
Agra	149 000 »
Allahabad	143 700 »
Kanpore	122 700 »
Bareli	103 000 »
Mirath	81 400 »
Farroukhabad et Fatehgarh	79 200 »
Chahdjahanpour	72 150 »
Mirzapour	67 275 »
Moradabad	62 420 »
Mouttra	59 280 »
Koil et Aligarh	58 540 »
Gorakhpour	51 120 »
Sambhal	46 975 »
Sarahanpour	44 120 »
Amroa	34 900 »
Boudaon	33 325 »
Etawah	30 550 »
Pilibhit	29 850 »
Banda	27 750 »
Hathras	23 600 »
Djaoupour	23 325 »
Deoband	21 700 »
Maïnpouri	21 175 »

ÉTAT DE RAMPOUR.		
Rampour, en 1872		68 300 hab.
AOUDH.		
Laknao, en 1872		284 800 hab.
Faïzabad et Adjodyah, en 1872		45 300 »
BENGALE.		
Calcutta, ville, en 1876		429 535 hab.
» avec Haourah et faub.		776 580 »
Patna, Dinapour et Bankipour.		158 900 »
Bhagalpour	en 1872	69 700 »
Gaya et Sahibgandj	»	66 850 »
Derbangarh	»	47 450 »
Tchapra	»	46 300 »
Mourchidabad	»	46 200 »
Arrah	»	39 400 »
Mouzaffarpour	»	38 225 »
Hougli et Tchinsourah	»	34 750 »
Bardwan	»	32 300 »
Midnapour	»	31 500 »
Santipour	»	28 650 »
Kalna	»	27 330 »
Barhampour	»	27 100 »
Krichnagar	»	26 750 »
Serampour	»	24 450 »
Hadjipour	»	22 300 »
Rampour Baoleah	»	22 300 »
Tchandrakona	»	21 300 »
Sasaram	»	21 025 »
Djahanabad	»	21 020 »
POSSESSIONS FRANÇAISES.		
Chandernagor		22 550 hab.

siècle de l'ère vulgaire, en parle comme d'une grande cité, riche en beaux monuments. Mais la rivière s'est envasée et les navires ont cessé de visiter Tamlouk; ce n'est plus qu'un gros bourg, dont les maisons et les temples s'enfoncent peu à peu dans un sol sans consistance.

IX

MONTAGNES DE L'ASSAM ET BASSIN DU BRAHMAPOUTRA.

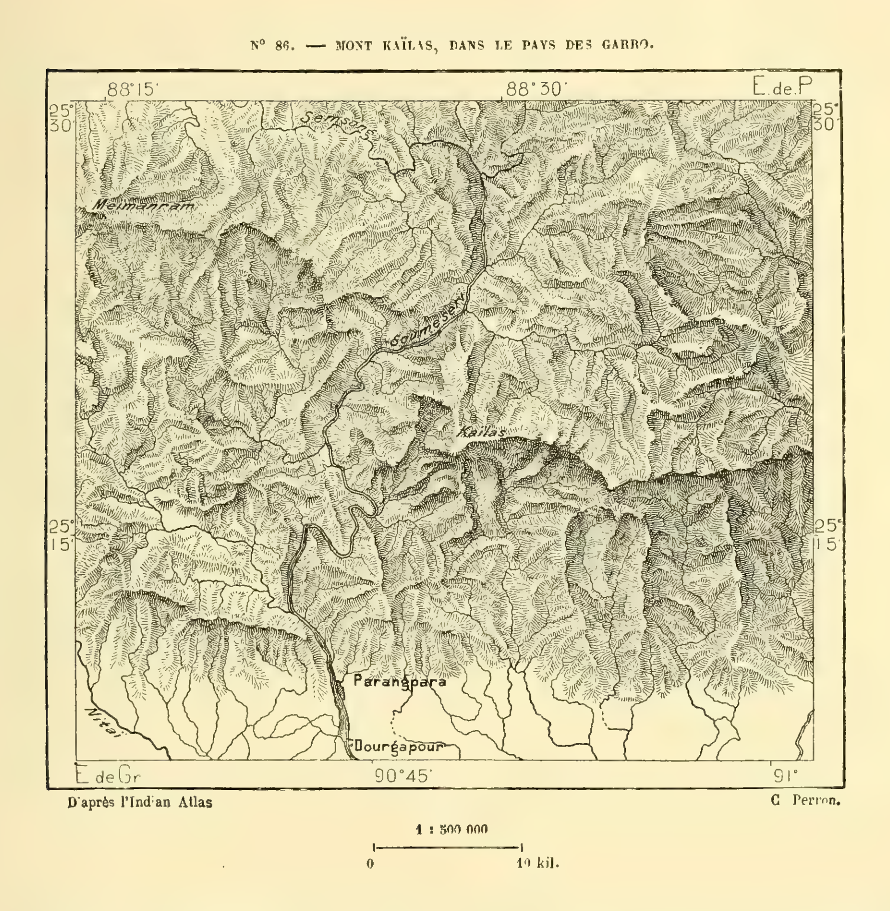
Cette région nord-orientale de l'Inde est un pays de transition : située sur la limite de plusieurs domaines géographiques, elle appartient aussi par ses populations à des âges historiques différents. Tandis que les plaines comprises dans la province du Bengale font depuis des siècles partie du monde hindou, les montagnes qui forment le massif de séparation entre le bassin du Brahmapoutra et celui de l'Irraouaddi, entre l'Inde et l'Indo-Chine, sont habitées par des tribus arrivées à différents degrés de civilisation; sur le versant méridional des monts Himalaya et de ceux qui les continuent à l'est dans l'Empire Chinois, s'étendent même des espaces inexplorés, dont les tribus aborigènes se rattachent, les unes à la souche tibétaine, les autres aux races indo-chinoises. Relativement à la plupart des autres provinces de l'Inde, l'Assam est faiblement peuplé, non seulement dans les hautes vallées, mais aussi dans la région basse. Il paraît qu'à une époque antérieure, avant que les sauvages et des armées barmanes eussent ravagé les campagnes, la population était beaucoup plus considérable sur les bords du Brahmapoutra; on rencontre partout dans la jongle des restes de constructions, des monticules qui semblent avoir été des tombeaux, des bouquets de bambous, des vergers d'arbres fruitiers redevenus sauvages. De nos jours, la contrée se repeuple par la colonisation; des Bengali, des Oraon et des Santal, appelés dans les plantations d'arbustes à thé, viennent s'établir dans la plaine féconde et dans les hautes vallées des alentours; mais les districts bengalais de Dakka, de Tipperah, de Noakhali, situés sur la rive orientale du Brahmapoutra, ont six et sept fois plus d'habitants en proportion[1].

[1] Bassin du Brahmapoutra jusqu'aux limites de l'Assam :

	Superficie.	Population en 1881.	Population kilométrique
Assam	139 481 kil. car.	4 815 075 hab.	35 hab.
Dakka dans le Bengale	40 456 »	7 592 930 »	187 »
Tipperah et Noakhali	10 908 »	2 257 865 »	207 »
Tipperah Hills	10 015 »	74 240 (?)	7 »
Ensemble	200 860 kil. car.	14 740 110 hab.	73 hab.

Les monts Garro ou les *Hills*, ainsi que les appellent les Anglais de Calcutta, s'élèvent immédiatement à l'est de la grande courbe que forme le Brahmapoutra à son entrée dans la plaine du Bengale : c'est ainsi que de l'autre côté de la nappe des alluvions le Gange contourne les collines de Radjmahal ; en rompant la chaîne qui se prolongeait autrefois des Ghat du Dekkan occidental aux monts de l'Indo-Chine, les eaux descendues de l'Himalaya ont distribué leurs courants avec une remarquable symétrie. Les

N° 86. — MONT KAÏLAS, DANS LE PAYS DES GARRO.



D'après l'Indian Atlas — C. Perron.

1 : 500 000

0 — 10 kil.

monts Garro, qui s'élèvent graduellement de l'ouest à l'est, se composent d'arêtes parallèles séparées les unes des autres par des vallées profondes recouvertes de forêts ou de jongles. Au sud, la première arête est celle que domine le mont Toura, dont le sommet, haut de 1570 mètres, commande un des panoramas les plus étendus de l'Inde : l'immensité des plaines s'étend jusqu'à la courbure de l'horizon terrestre, tandis que par delà Dardjiling se montrent par un beau temps les vagues linéaments des montagnes du Sikkim ; brillant çà et là entre la verdure des forêts apparaisent les eaux de l'Amawari, — nom que les Garro donnent au

Brahmapoutra; — sur un espace de plus de 160 kilomètres, on peut discerner les méandres du fleuve. Vers le centre du massif, mais plus près du versant méridional, s'élève la haute croupe à laquelle les Hindous ont donné le nom de Kaïlas, comme à la montagne sacrée de l'Himalaya. Les monts Garro, arrosés par des pluies d'une extrême abondance, sont parmi ceux que recouvre la végétation la plus touffue, la plus entremêlée de lianes et de plantes parasites; le sal précieux et autres bois de construction sont communs dans ces forêts, dont le gouvernement s'est emparé et qui deviendront certainement l'une de ses plus fructueuses propriétés lorsqu'elles seront aménagées et traversées dans tous les sens par des routes d'exploitation. L'État s'est également arrogé le monopole de la chasse à l'éléphant dans les monts Garro; des battues régulièrement faites pourraient lui fournir chaque année deux cents de ces animaux. Le rhinocéros est aussi l'une des grosses bêtes qui parcourent les forêts de cette partie de l'Assam : il est en général très doux et dans certains districts on l'apprivoise pour le garder en troupeaux comme le menu bétail

Simple promontoire occidental d'un système montagneux qui se prolonge à plus de 1000 kilomètres vers les hauteurs du Yunnan, les monts Garro rattachent leurs arêtes à des terres plus élevées et connues successivement, de l'ouest à l'est, sous les noms de monts Khasia (Khasi) et monts Djaïntia. La formation géologique des Garro, celle des Khasia et des Djaïntia est bien la même, mais l'aspect des deux versants diffère. De part et d'autre, la partie septentrionale des monts se compose de roches cristallines et métamorphiques s'inclinant d'une pente assez douce vers la plaine du Brahmapoutra, tandis que le bord méridional est formé d'assises d'origine tertiaire, principalement de craies et de grès coupés abruptement au-dessus de la vallée, ancien golfe marin dans lequel serpentent maintenant les affluents de la Meghna. Tandis que les monts Garro sont découpés par les eaux en plusieurs vallées parallèles, les Khasia ont dans leur ensemble la forme de plateaux ayant en moyenne de 1200 à 1500 mètres d'élévation, et surmontées de gibbosités dont quelques-unes approchent de 2000 mètres : d'après les Schlagintweit, la cime la plus élevée serait le Mopat, avec 2840 mètres d'altitude, mais la carte dressée sous la direction de Thuillier par des officiers expérimentés indique le sommet du Chillong comme le dôme suprême des Khasia et lui donne seulement 1962 mètres. Quelques-uns des escarpements méridionaux qui limitent les plateaux du pays des Khasi sont coupés d'une manière tellement abrupte, que, pour s'élever jusqu'au niveau des causses, il faut gravir les parois, soit au moyen d'échelles appliquées contre le rocher, soit par des marches en bois enfoncées horizontalement

dans la pierre; les gens du pays, chargés de lourds fardeaux et même en état d'ivresse, montent et descendent sans vertige ces périlleux escaliers[1]. A l'endroit où les calcaires des monts Khasia reposent sur les grès, ils sont percés de grottes et de galeries souterraines, dont les piliers et les voûtes intermédiaires ont cédé çà et là : il en est résulté des amas de ruines ayant

N° 87. — VALLÉES D'ÉROSION DES MONTS KHASIA.



1 : 585 000

0 — 20 kil.

l'aspect d'énormes châteaux forts. Les talus de débris offrent des carrières inépuisables aux chaufourniers de la plaine.

Les entailles d'érosion faites par les pluies torrentielles sur le versant méridional des causses sont parmi les plus bizarres que l'on puisse observer; en quelques parties, il ne reste plus que de simples murs de rochers entre le plateau et les fragments presque isolés du pourtour. D'ailleurs le travail de sculpture se continue d'année en année; après chaque saison pluvieuse

[1] Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien*.

se forment de nouveaux ravins. On sait que dans aucun pays du monde les averses ne dépassent en abondance celles de Tchera pondji ou « Village des Ruisseaux », dans les monts Khasia. Et non seulement la quantité des pluies est exceptionnellement forte dans cette partie de l'Assam, la durée de la saison pluvieuse est aussi plus grande que dans les autres régions de l'Inde; elle commence en mars et ne finit que vers le milieu de novembre, de sorte que, dans le voisinage des rivières, les plaines restent pendant huit mois sous l'eau. Sur ces campagnes inondées, l'atmosphère est presque toujours lourde, moite, chargée de miasmes. Même pendant la saison des sécheresses et des froidures, de novembre en février, un épais brouillard s'élève vers minuit des régions basses et durant toute la matinée sa masse insalubre pèse sur les campagnes. Toute communication se trouve interrompue entre villages voisins pendant la saison des averses; telle est la cause principale de l'extrême fractionnement de maints groupes parmi les populations de même langue et de même origine : les fondrières et les marais formés par le débordement des ruisseaux séparent plus ces hommes que ne le feraient des bras de mer. Outre les chemins naturels qu'offrent les cours d'eau, il existe çà et là quelques hautes chaussées, construites à une époque de civilisation antérieure et soigneusement entretenues par les Anglais. En dehors de ces routes, il serait absolument impossible de voyager, si l'on ne disposait des services de l'éléphant. Les forêts des plaines basses et des vallées sont encore plus épaisses que celles du pays des Garro, mais les plateaux sont presque tous déboisés; c'est là que se sont établies les tribus des Khasia et des Djaïntia, abattant les arbres pendant la courte saison des sécheresses et les livrant aux flammes pour en débarrasser le sol. La flore des monts Khasia est la plus riche de l'Inde et probablement de toute l'Asie : on n'y trouve pas moins de 250 espèces d'orchidées. Cette étonnante richesse végétale provient de l'extrême variété des sols dans un espace étroit : marais et tourbières, éboulis, roches, pentes nues ou boisées, plateaux, entremêlent leurs végétations particulières[1]; dans la plaine, le banyan ou « multipliant » forme à lui seul toute une forêt; sur les pentes croît le gigantesque gardjan, droit et ferme, étalant son branchage à 60 mètres au-dessus du sol : les indigènes en percent le tronc pour y allumer des feux qui font jaillir du bois une huile odoriférante.

De grandes routes militaires que les ingénieurs n'ont pu tracer sans livrer combat aux indigènes, joignent à travers les monts Khasia la haute

[1] Hooker, *Himalayan Journals*.

FIGUIER BANYAN

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de M. Frith.



vallée du Brahmapoutra à celles de la Sourmah et du Barak, et ces voies artificielles, mieux que les brèches naturelles du plateau, forment les lignes de séparation entre les divers groupes de hauteurs. Mais à l'est des Djaïntia, une dépression profonde interrompt presque complètement le système montagneux. Il recommence aux monts des Naga, dont l'exploration scientifique n'a commencé qu'en 1872, sous la direction du géologue Godwin-Austen. La région de ces montagnes qui continue directement le système orographique au nord-est s'abaisse graduellement, et de distance en distance les rivières descendant vers le Brahmapoutra la coupent de larges et profondes vallées où Godwin-Austen a découvert des traces d'anciens glaciers[1]. Les sommets les plus élevés de ces crêtes n'atteignent pas 1000 mètres; mais au sud elles se rattachent à d'autres chaînes, beaucoup plus hautes, qui forment le faîte de partage entre le bassin de la Meghna et celui de l'Irraouaddi. L'une de ces chaînes, le Barel, a 2000 mètres de hauteur moyenne, et même un de ses dômes, souvent couvert de neige, s'élève à 3700 mètres : Godwin-Austen a désigné provisoirement par une simple lettre de l'alphabet ce point culminant de la frontière entre l'Inde et l'Indo-Chine. Le faisceau de crêtes diminue peu à peu en hauteur vers le nord-est, et les monts Patkoï présentent des brèches nombreuses, de 600 à 1000 mètres d'altitude, qui permettent de passer facilement du haut Brahmapoutra au haut Irraouaddi ; les principaux obstacles proviennent de l'épaisseur des forêts et de l'étendue des marécages.

C'est au nord du Dihing, l'un des grands affluents orientaux du Brahmapoutra, que commence la « terre inconnue ». On sait pourtant qu'elle est très montueuse et que ses pics s'élèvent à une hauteur considérable. Un sommet qui se dresse au nord du Dihing, le Doup'a Boum, n'a pas moins de 4175 mètres, et les rares voyageurs qui ont parcouru cette contrée, essayant de pénétrer dans le Tibet oriental, décrivent uniformément le pays comme un des plus difficiles à parcourir à cause de l'escarpement des pentes, du manque de chemins et du lacis de lianes qui rattache partout les arbres les uns aux autres. Le village de Simé, point extrême qui ait été atteint dans cette direction, est déjà dans le cœur des montagnes appartenant au système du Tibet oriental : seulement d'étroites vallées, où passent les hauts affluents du Brahmapoutra, séparent dans cette région les divers massifs qui continuent à l'orient la saillie des monts Himalaya. C'est à Simé que furent massacrés, en 1854, les deux missionnaires Krick et Boury, qui s'étaient aventurés dans ce pays sauvage.

[1] *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, aug. 1875; — *Ocean Highways*, may 1873.

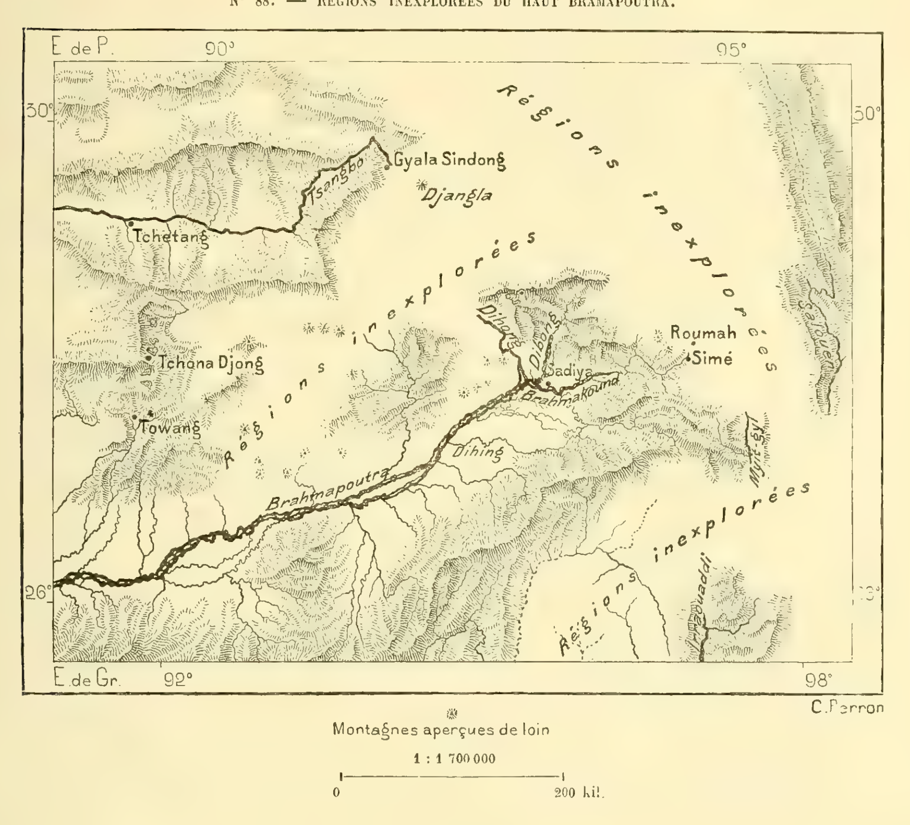
Aux yeux des Hindous, la branche maîtresse du haut Brahmapoutra n'est point le cours d'eau le plus abondant de tous les affluents supérieurs. Le « Fils de Brahma », le Siang des Abor, le Talou-ka des Singp'o, le Haraniya des Assamais de la plaine, l'Amawari des Garro, le Bourham-pouter des Bengali, est considéré comme naissant au Brahmakound ou « lac de Brahma » que la rivière Lohit forme en tournoyant au pied d'un rocher d'où s'épanche une cascade; quelques pèlerins hindous viennent y faire leurs cérémonies religieuses et garder la « source sainte », peuplée de grands poissons que vénèrent les indigènes comme de saints fakirs ayant changé de corps[1]. Les Michmi s'accordent à dire que le Lohit ou le « Rouge » provient d'une montagne neigeuse du Tibet à quelques journées de marche au nord, et qu'on peut le traverser à gué à une faible distance en amont de la bourgade chinoise de Roumah; il n'a qu'un faible débit, comparé aux rivières qui s'unissent avec lui dans la plaine de Sadiya et dont la jonction constitue le vrai Brahmapoutra. Le Dihong, de beaucoup la plus abondante de ces rivières, vient du nord-ouest; sa portée, pendant la saison des eaux basses, n'est pas moindre de 1550 mètres par seconde, et, lors d'une grande inondation, Woodthorpe évalua son débit de 10 000 à 12 000 mètres cubes. On sait que le Dihong est le fleuve dans lequel, depuis Rennell, la plupart des géographes anglais croient retrouver le Tsangbo du Tibet, reconnu jusqu'à une distance de 155 kilomètres au nord du point le plus élevé que l'on ait visité sur le Dihong. Une autre rivière, le Dibong, qui se réunit à la précédente à quelques kilomètres en amont du confluent du Lohit, a été également signalée par quelques géographes comme étant la continuation du Tsangbo; de même, le Soubansiri, qui rejoint le Brahmapoutra bien au-dessous de la plaine de convergence à Sadiya, a été mentionné comme le cours d'eau qui continue le grand fleuve tibétain. Toutefois il est certain désormais que ni le Dibong, ni le Soubansiri ne sont le fleuve sacré naissant sur le versant septentrional du Trans-Himalaya : ni l'un ni l'autre ne roulent une masse d'eau égale à celle que l'on a mesurée dans le Tsangbo, près de la ville de Tchetang, au sud-est de Lassa. Or, sous un climat où les pluies tombent en si grande abondance, les cours d'eau ne peuvent que grossir de l'amont à l'aval. Seuls, parmi les fleuves du versant méridional des monts, le Dihong et l'Irraouaddi ont en moyenne un débit supérieur à celui du Tsangbo : c'est donc entre ces deux courants que le débat se trouve désormais limité. Les blocs de bois numérotés que les explorateurs hindous du Tsangbo devaient lancer dans

[1] Cooper, *New routes for Commerce.*

le fleuve tibétain sont vainement attendus depuis des années par les riverains d'aval.

Au confluent de la plaine de Sadiya, le Brahmapoutra est déjà, même dans la saison sèche, un fleuve plus considérable que le Rhône ou le Rhin. Là où ses eaux sont réunies dans le même canal, il a d'ordinaire plus d'un kilomètre de large, et çà et là il se ramifie en une multitude de bras offrant de rive à rive une largeur totale de 40 kilomètres. En certains endroits

N° 88. — RÉGIONS INEXPLORÉES DU HAUT BRAMAPOUTRA.



de la plaine, l'espace compris entre les fausses rivières laissées à droite et à gauche par le fleuve errant n'est pas moindre d'une centaine de kilomètres. La puissance du Brahmapoutra semble être une preuve de l'écoulement du Tsangbo tibétain dans le fleuve hindou, mais c'est l'abondance des eaux de pluie, bien plus que la longueur du cours, qu'il importe de considérer. Or le bassin du Brahmapoutra est certainement un de ceux qui reçoivent la plus grande part d'eaux pluviales. Une partie de sa vallée se trouve, il est vrai, garantie des averses par les monts des Garro et des Khasia, qui reçoivent de si grands abats d'eau sur leur versant méri-

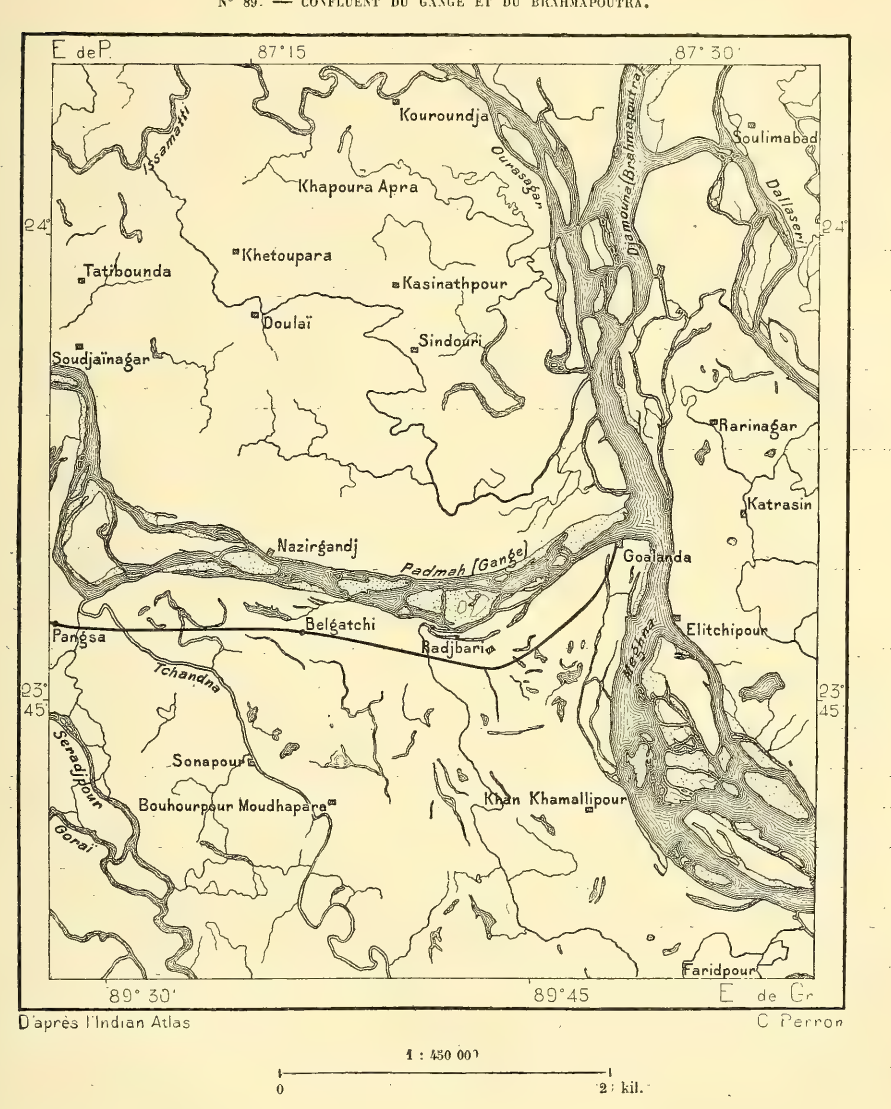
dional; mais ces monts n'ont qu'un millier de mètres de hauteur moyenne et les vents pluvieux qui passent au-dessus doivent nécessairement déposer leur fardeau de vapeurs sur les montagnes élevées qui continuent à l'orient la chaîne himalayenne. Nul observateur n'a encore mesuré les pluies qui tombent dans cette région, mais la forme même du relief terrestre et la direction des vents suffisent à en démontrer la violence.

Un des affluents du Brahmapoutra, l'un de ces nombreux cours d'eau dont le nom commence par le mot *di* des indigènes Bodo, — synonyme de rivière, — le Dihing, présente un phénomène rare : son courant se bifurque dans un pays montagneux. A l'endroit où le Dihing se divise, le niveau de sa vallée est à 324 mètres au-dessus du Brahmapoutra. Tandis que la rivière principale, le Bori Dihing ou « Vieux Dihing », se dirige au sud-ouest pour aller rejoindre le grand fleuve dans sa plaine alluviale, le bras secondaire, le Noh Dihing ou « Nouveau Dihing », coule au nord-est vers le Lohit, en amont de Sadiya : en droite ligne, il n'y a pas moins de 110 kilomètres entre les deux confluents[1]. Quant aux autres affluents du Brahmapoutra, ils s'unissent aussi au fleuve par plusieurs bouches, mais elles s'ouvrent dans les terres alluviales et se déplacent lors de chaque inondation. Par leur régime errant, tous ces grands tributaires que l'Himalaya envoie au Brahmapoutra, le Dihong et le Dibong, le Soubansiri, le Manas, le Gadahar, la Dharla, la Tista, ressemblent au courant dans lequel se perdent leurs eaux. Mais le changement de cours le plus remarquable est celui qui eut lieu pour le Brahmapoutra lui-même, à la fin du siècle dernier. Immédiatement après avoir contourné à l'ouest les monts Garro, le fleuve se dirigeait jadis au sud-est et recevait directement dans son lit toutes les rivières du pays de Saïlhet et de Catchar; actuellement il suit la direction du sud sous le nom de Djamouna et va rejoindre le bras gangétique de la Padma, en contournant un plateau d'alluvions anciennes, la « jongle » de Madoupour, qui s'élève de 20 à 30 mètres au-dessus du fleuve[2]. Seulement une faible coulée du Brahmapoutra emprunte maintenant l'ancien lit; l'espace insulaire enfermé entre les deux bras du fleuve est d'environ 15 000 kilomètres carrés. La Meghna, qui reçoit la plus grande partie des eaux réunies du Gange et du Brahmapoutra, n'est elle-même, dans son cours supérieur, que l'écoulement des marécages de l'Assam méridional, mêlé à l'ancien Brahmapoutra et aux rivières serpentines de la région du delta. Au sud de la jonction, la Meghna est à la fois un fleuve et un

[1] Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien.*
[2] Fergusson, *Quarterly Journal of the Geological Society*, 1863.

estuaire, que remonte le mascaret; parsemée d'îles et de bancs de sable qu'elle forme et déforme sans cesse, elle ressemble plus à un bras de mer qu'à une embouchure fluviale. Son débit moyen n'a pas encore été mesuré, mais il ne doit être guère inférieur à 30 000 mètres par seconde, plus de

N° 89. — CONFLUENT DU GANGE ET DU BRAHMAPOUTRA.



1 : 450 000

0 — 25 kil.

trois fois le Danube, quinze ou dix-huit fois le Rhône. Si l'on n'avait pris l'habitude de considérer le Gange et le Brahmapoutra comme deux fleuves distincts, la Meghna, lit commun des deux cours d'eau, prendrait le premier rang parmi les courants fluviaux de l'Asie : elle dépasse même le Yangtze kiang et n'a de supérieurs dans le monde pour le débit que le fleuve des

Amazones, le Congo et le Paranà. Des deux rivières qui la forment, le Brahmapoutra est certainement celle qui roule la masse d'eau la plus considérable : à Gaohati, qui se trouve à 50 mètres d'altitude moyenne, à 800 kilomètres de la mer, la section du fleuve, mesurée par Hermann von Schlagintweit, pendant la saison des eaux basses, est de 1509 mètres de largeur ; en cet endroit le débit d'hivernage est de 9010 mètres par seconde et celui de la saison des crues, en été, est triple ou quadruple; le débit moyen ne peut être inférieur à 15 000 mètres cubes, et le fleuve doit encore recevoir en aval des affluents tels que le Manas, la Tista, le Barak! Les apports d'alluvions du Brahmapoutra sont au moins doubles de ceux du Gange, et pourtant la saillie des terres de formation nouvelle est beaucoup moindre dans la partie orientale du delta que dans les Sanderban gangétiques. D'après Fergusson, ce contraste aurait eu pour cause l'abaissement du sol dans le bassin du Barak. Toute cette contrée aurait été naguère une sorte de mer intérieure, que comblèrent les alluvions du Brahmapoutra : au lieu de descendre à la mer, les troubles du fleuve allaient se perdre dans ce réservoir lacustre[1].

Dans les montagnes qui séparent l'Assam en deux régions bien distinctes, celle du haut Brahmapoutra et le bassin du Barak, une grande partie de la population est restée à l'état sauvage. A l'orient, sur les frontières de la Barmanie, de nombreuses tribus non policées sont toujours indépendantes de l'Angleterre, et même dans la région occidentale, entourée de trois côtés par les plaines, la domination britannique n'est reconnue que depuis peu d'années. Encore en 1871 les Garro se soulevèrent contre la police anglaise, complice des iniquités commises par les accapareurs de terre, et pendant deux années ils laissèrent brûler leurs villages et leurs cultures plutôt que de se soumettre : seulement, lorsque les officiers topographes anglais, protégés par des compagnies de chasseurs, eurent exploré le pays et en eurent indiqué toutes les retraites sur la carte, les Garro, incapables désormais de tromper la vigilance des cipayes disciplinés, se virent forcés de nouveau à payer l'impôt et à recevoir les agents du fisc dans leurs villages.

Il est probable que les Garro habitaient autrefois les plaines et qu'ils ont été graduellement refoulés dans l'intérieur des montagnes par les Bengali, pour lesquels ils éprouvent une haine violente; cependant quelques clans,

[1] *Quarterly Journal of the Geological Society*, 1863; — Medlicott and Blanford, *Manual of the Geology of India.*

sur le pourtour des montagnes, sont plus ou moins indianisés; la transition de race à race se fait graduellement des campagnes du Brahmapoutra aux forêts des monts. Les Garro d'origine pure sont ordinairement de taille moyenne, adroits et forts; presque noirs de peau, ils ont la figure large, le nez plat et retroussé, les yeux légèrement obliques, le front droit, les pommettes saillantes, les lèvres fortes; ils rappellent le type dit mongol. Ils n'ont que peu de barbe et s'épilent soigneusement afin d'avoir le menton complètement glabre, mais ils ne coupent jamais leurs cheveux. La plupart sont presque nus; quelques-uns portent des vêtements importés de la plaine, consistant simplement en pagnes et en couvertures, auxquels s'ajoute parfois une sorte de manteau, pan d'écorce que l'on a fait macérer dans l'eau pour n'en laisser que la fibre. Hommes et femmes sont, comme la plupart des sauvages, amateurs d'ornements, colliers, pendants d'oreilles, bracelets, mais le diadème, composé de plaques de cuivre, n'appartient qu'aux hommes ayant tué un ennemi. Quoiqu'ils aient eu à les combattre longtemps, les Anglais dépeignent les Garro comme prévenants, bons, hospitaliers, véridiques, d'une droiture parfaite : leur caractère contraste de la manière la plus heureuse avec celui des Bengali, caressants et perfides. Ils sont bons agriculteurs, bien que leur unique instrument soit un simple couteau, avec lequel ils coupent les herbes et les branches et font des trous dans le sol. Le premier objet que remarque l'étranger quand il approche d'un village est la maison de guet, bâtie au sommet d'un échafaudage dominant les autres cabanes : de cette guérite aérienne, le Garro surveille les champs de cotonniers, de céréales, de patates douces. Après deux ou trois années de récoltes, la terre est laissée en jachère et se repose pendant sept ou huit ans. Un rien décide les habitants à changer de place. Pendant la durée d'une génération, il leur arrive de fonder successivement jusqu'à huit ou dix hameaux; partout on rencontre dans la forêt des restes de masures, dont les herbes et les broussailles se sont emparées après le départ de la population.

Quelle est l'origine de ces tribus qui se déplacent si facilement? La langue qu'elles parlent et dont on possède plusieurs vocabulaires les rattache aux Metch du teraï et à d'autres peuplades de souche tibétaine. Eux-mêmes se disent les frères de race des Anglais, ce qui n'a pour eux d'autre sens que d'établir leur droit à l'indépendance. Par les mœurs et les coutumes, les Garro, quoique presque isolés, représentent de nombreuses peuplades appartenant à la même période de culture dans la Chine méridionale, dans l'Indo-Chine et le Dekkan; ils peuvent même être considérés comme offrant un type de société antique se maintenant contre toutes les

influences extérieures qui l'assiègent; chez aucune nation les institutions du matriarcat ne se sont mieux conservées. Les clans ont gardé leur nom de *mahari* ou « maternité », et la femme est tenue pour le chef de famille. La jeune fille fait les premières avances au jeune homme, toujours choisi dans une mahari différente de la sienne, et le demande en mariage à la mère; lorsque le garçon se permet de parler le premier, sa mahari est condamnée à une forte amende. Chez la plupart des tribus encore à demi sauvages, la cérémonie des épousailles est précédée d'un simulacre d'enlèvement de la jeune fille; mais chez les Garro les amis de la fiancée procèdent au rapt du futur époux et l'emmènent de force dans la « maternité » dont il fera désormais partie. Toutefois, quand il s'agit du mariage d'héritières, on ne leur laisse pas libre choix, et ce sont les deux « maternités » interessées qui cherchent le mari et dressent le contrat. Le fils n'hérite pas de la propriété paternelle : celle-ci passe au fils de la sœur; mais ce neveu hérite en même temps de la veuve et doit la prendre pour épouse, fût-elle la mère de sa propre femme; chez d'autres tribus de l'Inde se retrouvent des traces de cette coutume primitive.

Les femmes sont toujours consultées dans les assemblées des mahari, cependant elles ne gouvernent plus. Le chef ou *laskar*, qui d'ailleurs ne doit son pouvoir qu'à la confiance de la maternité ou du groupe de maternités qu'il représente, est toujours un homme et réside dans le « palais » du village, la grande maison réservée, suivant la mode indo-chinoise, à tous les célibataires de la communauté. C'est en général le plus riche des habitants qui est choisi pour chef; parmi ces laskar, il en est qui possèdent plus de cinquante esclaves, descendants d'une race asservie, qui comprend peut-être les deux tiers de la population totale et qui du reste s'est à peu près assimilée aux autres Garro; seulement ils n'ont point le droit d'entrer par mariage dans les familles de classe noble, quoiqu'ils soient plus forts et plus beaux que leurs maîtres[1]. Parmi les hommes libres il n'y a point de castes. L'influence exercée par les gens de la plaine n'a pas été assez puissante pour faire accepter aux montagnards les pratiques hindoues. Les Garro ne croient point commettre de crime en mangeant la chair de vache; sauf le lait, qui les dégoûte, ils ne repoussent aucune nourriture; ils mangent même des rats, des grenouilles, des serpents; les chiens engraissés sont un de leurs mets favoris. Leurs cérémonies religieuses, dirigées par ceux qui se rappellent les anciennes prières, se rapprochent des pratiques du sivaïsme hindou, mais ils n'ont point d'images dans leurs

[1] Buchanan Hamilton; — Dalton, *Ethnology of Bengal.*

sanctuaires; ils vénèrent comme les représentants des esprits des floches de coton ou de soie qu'ils attachent à des bambous et que balance le vent. Ils brûlent les morts et remplissent de leurs cendres des espèces de cages en bambou ornées de figures grotesques. Jadis, quand ils voulaient honorer la mémoire d'un mort, ils envoyaient des guerriers dans la plaine pour y capturer des Bengali, que l'on sacrifiait solennellement devant le bûcher funéraire, en barbouillant des poteaux du sang des victimes. Encore en 1866 une de ces cérémonies sanglantes fut célébrée dans les montagnes[1].

Les Khasia ou Kosiya, voisins orientaux des Garro et de la tribu peu considérable des Migam, se donnent le nom de Khyi. Soumis à la domination anglaise depuis plus d'un demi-siècle et se trouvant en relations constantes de commerce avec les gens des plaines, au nord et au sud de leurs montagnes, les Khasia sont plus policés que les Garro et plusieurs de leurs clans sont partiellement indianisés. Avant d'avoir été trahis par un de leurs princes et vendus à l'Angleterre, ils formaient une confédération de petites républiques, composée chacune d'un certain nombre de villages régis par une aristocratie locale. Ce régime politique s'est partiellement maintenu, malgré l'ingérence toujours plus effective des administrateurs anglais. Les Khasia et les Djaïntia ou Saïnteng, qui vivent à l'orient dans le même massif montagneux, se distinguent de tous les autres habitants de l'Inde Cisgangétique par une langue monosyllabique, mais offrant déjà quelques indices de transition vers la forme agglutinante. De même que le basque, le khasia, qui d'ailleurs manque de toute littérature écrite, constitue une enclave glossologique; on ne sait à quels frères de langue rattacher les cent mille montagnards qui parlent cet idiome. Quant à l'aspect physique, les Khasia et les Djaïntia ne diffèrent que faiblement des Garro et des autres peuplades appartenant à la souche tibétaine; seulement ils sont plus forts et se distinguent par la puissance des mollets : à cet égard, peu d'Européens pourraient leur être comparés; les femmes khasia portent gaillardement les voyageurs dans une hotte disposée en forme de chaise. D'après Hooker, quelques tribus des Khasia auraient conservé la pratique du tatouage, et presque tous mâchent des feuilles qui rougissent les dents. « Les chiens et les Bengali ont les dents blanches, » disent-ils souvent pour excuser leur habitude. Bons et honnêtes, ils apportent dans leurs travaux et leurs jeux une gaieté extraordinaire; on les entend presque toujours chanter, et, presque seuls parmi les Asiatiques[2], ils

[1] Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien.*
[2] H. Yule, *Journal of the Asiatic Society*, 1844.

sifflent des airs avec une étonnante précision. Très braves, ils sont aussi très scrupuleux observateurs du droit des gens tel qu'ils le comprennent. Quoique les Anglais les aient combattus avec des armes à feu, jamais ils ne leur ont répondu par des flèches empoisonnées, armes qu'ils emploient seulement contre les bêtes fauves[1]. Quant aux cérémonies du mariage, elles sont à peu près les mêmes que chez les Garro et témoignent aussi de la persistance des institutions matriarcales. Quelques restes de polyandrie se sont également maintenus dans les tribus khasia. Le divorce est très commun : il suffit que la femme jette dans l'air cinq coquillages caouris pour que la séparation soit prononcée et que le mari s'en retourne dans son clan maternel; mais les enfants restent avec la mère; généralement, ils ne connaissent qu'elle, ignorant même le nom du père. Dans le tombeau, l'homme est séparé de l'épouse; ses cendres sont déposées dans le cimetière de sa tribu, tandis que celles des enfants sont placées à côté de l'urne maternelle. Tous les cadavres sont brûlés; mais, la combustion des corps se faisant très difficilement pendant la saison des pluies, on les conserve jusqu'à la saison sèche en les recouvrant de miel[2]. L'âge des dolmens se perpétue dans le pays khasia; les abords de tous les villages sont encombrés de pierres tombales, les unes posées à plat sur des piliers, les autres dressées comme les pierres levées de l'Occident, ou portant à leur cime un large disque. Des blocs de forme bizarre sont placés au bord des routes en souvenir d'évènements mémorables[3].

A l'est des Khasia et des Djaïntia, les tribus des Naga ou les « Nus » peuplent les vallées et les plateaux; mais ce nom, qui se rattache peut-être à celui des anciens Naga ou « Serpents » dont parlent les traditions aryennes, est une appellation générale, appliquée à des peuplades très différentes par la langue, la parenté, les mœurs, les dessins du tatouage. Au nord-est, ils se confondent avec les Singp'o de la Barmanie; au sud, ils s'unissent aux Kouki par des peuplades intermédiaires. Une de leurs tribus, disent-ils, est née des roseaux; une autre est sortie d'un œuf; une troisième a surgi des eaux; enfin il en est une qui s'engendra du néant, par sa propre vertu[4]. Les Naga par excellence sont ceux qui se donnent le nom d'Angami ou « Invaincus ». Ils sont en effet restés indépendants jusqu'à nos jours et souvent les Anglais ont eu à les combattre. Ils n'ont point de chef : « Voilà notre maître! » disent-ils en fichant leur javelot en terre. Ils ne changent

[1] Rowney, *The wild Tribes of India.*
[2] Hooker, *Himalayan Journals.*
[3] Dalton; — Yule; — George Campbell, etc.
[4] Ad. Bastian, *Die Völker der östlichen Asien.*

point facilement de résidence comme les Garro; au contraire, ils habitent, au sommet des collines, des villages permanents, sortes de forteresses défendues par des fossés, des chevaux de frise, des arbres épineux; les chemins d'accès sont tellement étroits, que deux hommes ne peuvent y marcher de front, et en temps de guerre on les parsème d'obstacles de toute sorte. Naguère les Naga ne se tatouaient le visage qu'après avoir abattu une tête, soit par ruse, soit en combat, et en avoir fait présent à leur fiancée; comme les pirates de Bornéo, ils allaient chasser l'homme. Ces hommes sanguinaires ont néanmoins de grandes qualités : ils respectent la parole donnée, se dévouent volontiers pour le salut de la commune, entretiennent pieusement les enclos où reposent leurs morts. Ils cultivent la terre avec intelligence et sont appréciés comme travailleurs dans les plantations d'arbustes à thé, qui remontent peu à peu les pentes et qui finiront par conquérir le territoire des Naga, plus sûrement que les expéditions des cipayes anglais. C'est à 70 000 individus que l'on évalue l'ensemble des tribus naga.

Voisins méridionaux des Naga, les Kouki occupent la région des montagnes jusque dans le Tipperah et dans le district de Djittagong. Eux-mêmes ne se connaissent point sous ce nom générique, employé souvent par les gens de la plaine avec une intention d'insulte ; sans aucune cohésion nationale, ils n'ont d'appellations que pour les tribus et les clans épars dans les clairières de leurs forêts[1]. Ils ont pour la plupart un air de parenté : on les reconnaît à leur petite taille, à leurs membres musculeux et ramassés, à leur teint presque noir, à leur face aplatie; quelques-uns auraient, dit-on, les jambes très courtes et les bras d'une longueur disproportionnée. Un langouti pour les deux sexes, une écharpe pour les femmes, un turban pour les hommes, tel est, avec des ornements de métal, tout le costume des Kouki. Une peuplade, celle des Lounkta ou « Nus », est presque sans vêtements : une marâtre, dit la tradition, les a dépouillés pour donner leurs habits à des fils mieux aimés[2]. Dans la multitude des tribus Kouki, dont les unes sont en relations avec les Barmans, d'autres avec les Bengali, d'autres encore vivent complètement isolées, on rencontre tous les degrés de la sauvagerie et de la demi-civilisation. Tandis que des sauvages de cette race obtiendraient encore le feu par le frottement du bois et se serviraient de cendres de bambou au lieu de sel pour assaisonner leur nourriture, des peuplades telles que les Tipperah prétendent au titre d'Hin-

[1] Woodthorpe, *The Lushaï Expedition*.
[2] Mac Rae, *Asiatick Researches*, vol. VII, 1803.

dous et pratiquent des cérémonies d'origine brahmanique. De tous les Kouki, les plus puissants et les plus redoutés des Anglais sont les Louchaï, qui vivent au sud du pays de Manipour, dans les montagnes qui séparent le pays de Tipperah et la Barmanie. Maintes fois le gouvernement du Bengale a dû envoyer des expéditions contre ces clans de pillards, qui ont un talent remarquable pour les ouvrages de défense et combattent avec une rare intrépidité, insoucieux de la mort quand ils se trouvent face à face avec l'ennemi. Il n'est pas de pays où la vendetta soit pratiquée avec plus de rigueur que chez les Louchaï. Ils se vengent même des animaux et des arbres. Quant un tigre a dévoré un homme, le parent de la victime le poursuit jusqu'à ce qu'il l'ait abattu et qu'il en ait bu le sang ; quand un arbre est tombé sur un indigène, il faut l'abattre et le mutiler, en répandre la sève. Les Louchaï tiennent peu aux ornements, mais ils prennent un soin extraordinaire de leur chevelure.

Les régions montagneuses de la frontière de l'Assam sont habitées par d'autres peuplades, de race indo-chinoise, telles que les Khamti, les Singp'o ou Kakyen, mais ces tribus ne sont représentées sur le versant du Brahmapoutra que par des clans peu nombreux; c'est dans le bassin de l'Irraouaddi que s'étend la plus grande partie de leur territoire. Toutefois les montagnes ne sont pas les seules contrées de l'Assam où vivent des tribus se tenant à l'écart des Hindous. Les régions forestières et marécageuses appartiennent encore aux populations primitives. Ainsi plus de 40 000 Mikir, se groupant pour la plupart en de grandes maisons, communes à plusieurs familles, habitent les clairières des bois qui séparent les montagnes des Khasia et le cours du Brahmapoutra : ils forment un peuple de travailleurs pacifiques, vivant en parfaite amitié. Une autre nation, beaucoup plus considérable et composée probablement de plus de 200 000 individus, celle des Bodo, a ses clans parsemés dans toutes les parties de l'Assam, aussi bien dans le bassin du Barak que dans celui du Brahmapoutra; même quelques-unes de ses familles se rencontrent jusque dans le haut Bengale et le teraï népalais; enfin les Dhimal, au nombre d'environ 15000, peuplent, à côté des Bodo, les forêts de sal qui longent la base des monts occidentaux du Bhoutan.

La grande nation des Bodo, dont le domaine forme ainsi un vaste demi-cercle autour des monts de l'Assam, est généralement connue sous le nom de Catchari, et c'est probablement d'après elle qu'est désigné le district de Catchar, sur la frontière de la Barmanie et du pays de Manipour. Les Bodo se qualifient eux-mêmes de Rangtsa ou « Célestes » ; la région où ils se sont groupés le plus nombreux est le Kamroup, c'est-à-dire la contrée péninsu-

laire comprise entre le Brahmapoutra et le Manas. Habitant un territoire aussi étendu et se trouvant en rapports commerciaux avec les populations les plus diverses, les Bodo ont dû naturellement changer en s'accommodant aux différents milieux. Plusieurs de leurs peuplades ont adopté certaines coutumes de leurs voisins hindous et prennent le nom de Soronia ou « Purifiés », parce qu'ils s'abstiennent des viandes défendues et pratiquent, sous la direction des *gourou*, les ablutions commandées. D'autres, vivant dans l'Assam oriental, près de populations bouddhistes, ont des lamas, au lieu de gourou, pour initiateurs religieux[1]. Mais, sivaïtes, bouddhistes ou païens, les Bodo ont gardé avec une fidélité remarquable leurs mœurs originaires, et presque partout ils se distinguent nettement des populations d'autre origine avec lesquelles ils se trouvent en contact. Leur type ne ressemble nullement à celui des Aryens : la saillie des pommettes donne à leurs figures la forme d'un losange; ils ont le nez aplati, percé de larges narines, de petits yeux et de grosses lèvres, au-dessus desquelles la moustache montre son léger duvet; par l'ensemble des traits et la nuance olivâtre de la peau, ils ressemblent aux Dravidiens de l'Inde méridionale. Leur langue à flexions, toute différente des idiomes d'origine sanscrite, présente aussi, d'après Hodgson, les mêmes caractères que les idiomes dravidiens; les vocables de provenance aryenne y sont très peu nombreux, ce qui provient sans doute du soin avec lequel ils se sont maintenus à l'écart des maîtres du pays. Mais les termes qu'ils ont empruntés prouvent qu'avant de connaître les Aryens ils n'avaient aucune idée de l'agriculture proprement dite, ne possédaient ni chevaux, ni charrues, n'employaient point de monnaies et n'avaient pas su préciser leurs abstractions.

Comme agriculteurs, les Bodo ne sont pas moins nomades que les Garro. Rarement ils cultivent le même sol pendant plus de deux années consécutives et restent plus de six ans dans un même village. S'ils reviennent dans le même pays après avoir laissé pendant quelques années les terrains en jachère, ils ne construisent point leurs cabanes sur l'emplacement des anciennes, par crainte des esprits. Jamais ils ne cherchent à devenir propriétaires du sol qu'ils cultivent; ils se présentent partout comme fermiers et payent leur rente soit en argent, soit en produits du sol ou en corvées, mais il est rare que cette redevance soit considérable, parce que des hommes d'autres races ne pourraient cultiver sans danger les terres humides qu'ils prennent en location. Malgré l'insalubrité du lieu de séjour, ils sont plus forts et plus dispos que leurs voisins vivant sur des terrains

[1] Hodgson, *The Aborigines of India*; — Dalton, *Ethnology of Bengal.*

asséchés. Ils se distinguent aussi par des qualités morales. Très réservés avec les étrangers, ils se montrent tels qu'ils sont dès qu'on a su obtenir leur confiance : d'après le témoignage de tous les voyageurs, ils sont à la fois doux et modestes, mais sans aucune bassesse, honnêtes, véridiques, laborieux, modérés, toujours maîtres d'eux-mêmes, portés à une gaieté tranquille. Ils ont pour la femme un respect singulier, la traitant avec déférence et la consultant dans toutes les occasions de la vie; mais, quoiqu'on les considère souvent comme étant de même race que les Garro, ils n'ont point d'institutions qui rappellent le matriarcat : chez eux, ce ne sont point les jeunes filles qui demandent leur futur en mariage et simulent un enlèvement; au contraire, c'est contre elles que s'accomplit le simulacre du rapt, convenu d'avance. Parfaitement égaux les uns aux autres, ils ne se divisent ni en tribus, ni en castes, toutes les familles de Bodo, apparentées ou non, se considérant comme ayant les mêmes droits. Ils n'ont point, comme la plupart des nations indigènes, d'ouvriers de race étrangère qui travaillent chez eux pour tisser leurs étoffes, bâtir ou décorer leurs demeures, ils font eux-mêmes tous les travaux nécessaires et s'entr'aident à l'occasion; quant aux objets qu'ils ne sont pas assez habiles pour fabriquer, ils les achètent aux Hindous. Il est bien rare que des disputes éclatent dans leurs villages, cependant il se présente des circonstances dans lesquelles le conseil des anciens doit intervenir; et dans ces cas le coupable est réprimandé publiquement, parfois même expulsé, lorsque sa présence dans la commune constitue un danger public. Il n'y a point de classe héréditaire de prêtres; se fait qui veut « prieur » public, mais sans obtenir aucun pouvoir en échange de ses services. D'ailleurs les cérémonies religieuses sont des plus simples : elles se bornent à l'invocation de « l'armée des étoiles », des forêts, des montagnes, de toutes les grandes choses de la nature, et surtout des rivières; de même que les Hindous, les Bodo adorent les *ganga* de leur pays. Comme leurs voisins les Dhimal, qui ne diffèrent d'eux que par la langue, ils vénèrent aussi certaines plantes, notamment une espèce d'euphorbe appelée *sidj*, très riche en suc laiteux : ils ne manquent jamais de cultiver cette plante dans les jardinets de leurs cabanes. Pareille coutume se retrouve chez les indigènes d'Orissa[1].

La nation des Kotch ou Koutch, encore beaucoup plus nombreuse que celle des Bodo, serait représentée dans l'Inde nord-orientale par un million d'individus. Elle est répandue dans toute l'étendue du territoire compris entre le Gange, l'Himalaya et les monts de la frontière barmane; mais la

[1] Hodgson, *Aborigines of India; Kotch, Bodo and Dhimal Tribes.*

région du Bengale où elle se présente en force est celle qui est désignée sous le nom de Kotch-Behar, c'est-à-dire « Moûtier » des Kotch, et qui a gardé son rang parmi les États de l'Inde dits indépendants. Les Pani-Kotch, qui vivent à la base des montagnes des Garro, ressemblent à ces indigènes, ont les mêmes pratiques matriarcales[1] et sont probablement de la même souche ethnique; mais les autres Kotch se distinguent nettement des diverses populations de l'Inde septentrionale par leur peau presque noire, leurs grosses lèvres, leur mâchoire avancée, leur barbe floconneuse : on les range d'ordinaire parmi les Dravidiens; quelques anthropologistes les classent au nombre des négritos, dont les plus purs représentants se trouvent dans les archipels de l'Asie sud-orientale. Ceux d'entre eux qui ne parlent pas de dialectes d'origine hindoue ont un langage qui se rapproche de celui des Metch. Mais le mélange des Kotch avec les Hindous et les Assamais de diverses provenances a eu pour résultat une si grande variété de types, qu'il est désormais impossible de les classer d'une manière certaine. Ceux qui appartiennent à de riches familles se croiraient insultés si on leur donnait le nom de Kotch; ils prétendent descendre de Siva et ont pris l'appellation vaniteuse de Radjbansi ou « Fils de Rois ».

La population civilisée des plaines de l'Assam, à laquelle s'entremêlent les groupes errants des Dhimal et des Bodo, ainsi que les tribus des Kotch et des Metch immigrés de l'ouest, appartient pour une forte part aux races de la péninsule indo-chinoise. Le bassin septentrional du Brahmapoutra communique par des seuils si peu élevés avec la vallée de l'Irraouaddi, que des envahisseurs de l'est purent fréquemment pénétrer dans l'Assam et se mêler aux populations aborigènes. Les Tchoutiya, qui dominaient dans l'Assam oriental au commencement du quatorzième siècle, étaient peut-être les descendants de tribus siamoises, quoique le dialecte d'une de leurs tribus du haut Assam semble plutôt se rattacher à la langue des Bodo[2]. Presque complètement indianisés depuis des siècles et vivant sous la tutelle de prêtres brahmanes, ils se distinguent des autres castes dites hindoues par la forme arrondie et les traits aplatis du visage. Quant aux Ahom, qui succédèrent aux Tchoutiya comme maîtres de l'Assam, ils sont incontestablement d'origine orientale : ce sont les frères des Chan de la frontière du Yunnan; mais depuis les premiers temps de leur immigration, qui date du treizième siècle, ils se sont bien modifiés par leurs alliances avec les femmes indigènes et hindoues. Sous leur gouvernement, les

[1] Dalton, *Ethnology of Bengal*.
[2] Dalton, ouvrage cité.

populations de l'Assam paraissent avoir beaucoup souffert; ils furent des maîtres durs, avides, très âpres dans l'exaction des impôts et des corvées. Retombés maintenant dans la masse du peuple, ils se fondent peu à peu avec les castes hindoues, si ce n'est sur les bords du haut Brahmapoutra, où ils sont groupés au nombre de 150 000 environ autour de leurs anciennes capitales. Quant aux Barmans, qui furent aussi les maîtres de l'Assam pendant le premier quart du dix-neuvième siècle, ils sont restés trop peu de temps dans le pays pour y avoir fondé des colonies durables.

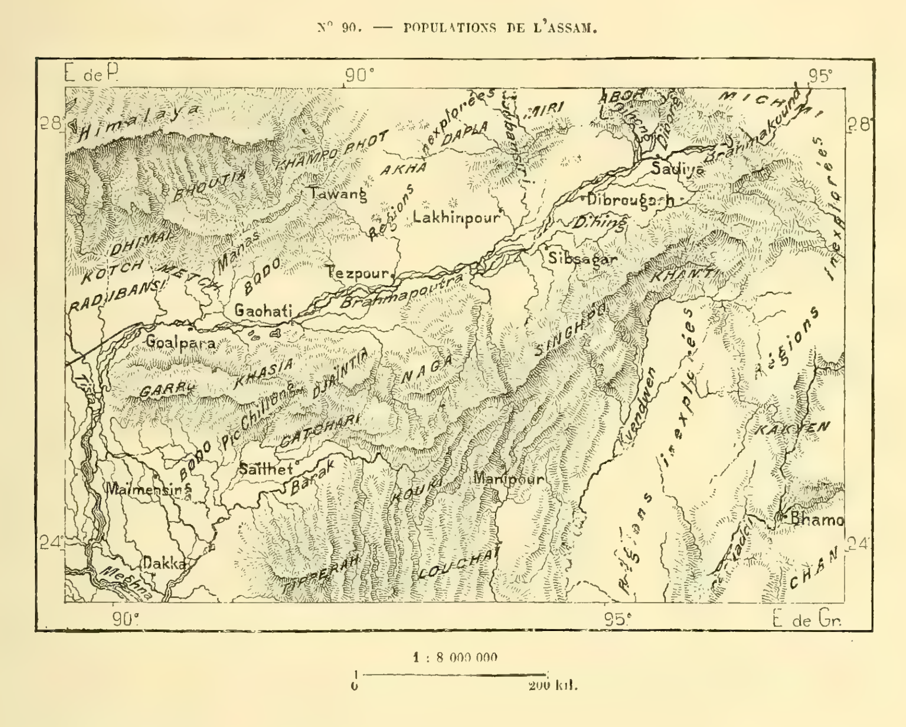
Tandis que les Indo-Chinois pénétraient dans l'Assam par les seuils des collines, les Aryens hindous, de race plus ou moins pure, remontaient les bords du Brahmapoutra en asservissant les indigènes. Les traditions les plus anciennes de la contrée nous montrent déjà les Hindous établis dans le royaume de Kamroup, entre le Manas et le Brahmapoutra. Leur empire fut renversé au quinzième siècle par les Mahométans et la nation indigène des Kotch reprit même le pouvoir pendant quelque temps, mais la civilisation resta bien celle des Aryens; en se poliçant, mainte tribu se classa parmi les castes hindoues et le dialecte qui l'emporta dans la région des plaines n'est autre que le bengali. Mais, comme dans tous les pays d'immigration, les nouveaux venus sont moins rigoureux que leurs ancètres pour la pureté du sang et les castes s'entremèlent pour se reformer, non d'après l'origine, mais d'après les professions et la richesse. Les brahmanes purs sont peu nombreux dans l'Assam. Ceux des Hindous qui constituent le groupe distinct le plus considérable sont les Kalita, établis depuis un temps immémorial dans le pays. Ils ressemblent singulièrement aux Radjpoutes par le bel ovale des traits, le nez saillant, les grands yeux, souvent gris de fer, la souple démarche. Eux-mêmes se disent de race supérieure et, quoique tenus pour soudras, ils sont néanmoins assez respectés pour que les brahmanes consentent à recevoir d'eux l'eau de purification. Dans plusieurs districts, les terres les mieux cultivées appartiennent aux Kalita. Les Dom, autres Hindous, ont obtenu du gouvernement britannique la concession de toutes les pêcheries sur le haut Brahmapoutra et ses affluents, mais en échange ils sont tenus de fournir de rameurs les embarcations des fonctionnaires [1].

La population de l'Assam est presque entièrement rurale. Les habitants du pays, relativement fort peu nombreux, disposent d'une étendue d'excellents terrains beaucoup plus vastes qu'ils ne peuvent en cultiver; le sol leur donne le riz en surabondance, ainsi que les fruits et les racines alimen-

[1] Cooper, *New Routes for Commerce.*

taires; en outre, les cultivateurs peuvent sans grand travail obtenir des récoltes de coton dans la région des collines, de jute dans les campagnes de la plaine, et vendre ces produits aux marchands de Calcutta. On comprend que les paysans de l'Assam, le pays « Incomparable », — car tel serait le sens de son nom en sanscrit[2], — ne tiennent pas à échanger leur sort contre celui de journaliers dans les grandes plantations d'arbustes à thé établies en diverses parties de la contrée, notamment dans le Catchar et sur le versant méridional des avant-monts himalayens, dans le haut

N° 90. — POPULATIONS DE L'ASSAM.



1 : 8 000 000

0 — 200 kil.

Assam. C'est donc en dehors de la province que les planteurs sont obligés de chercher la plupart de leurs « engagés » ou coulis, surtout dans le pays des Santal et dans l'Orissa. La traite des ouvriers s'est accrue dans la même proportion que la production du thé, et souvent, malgré les contrats et les règlements, les immigrants se sont trouvés réduits à la condition d'esclaves. La mortalité est très forte sur ces malheureux, qu'attire l'appât d'un salaire supérieur à ceux de leurs provinces, mais qui ont à le gagner sur un sol humide, dans une atmosphère étouffée, loin de tout ce qu'ils aimaient sur la terre natale : dès qu'ils se laissent gagner par la nostalgie, ils sont perdus. De douze cents coulis de Madras importés par un plan-

[2] Th. Benfey, *Indien*, Encyclopädie von Ersch und Gruber.

teur, il n'en restait plus que trois, quatre années après[1]. Cependant de nouvelles recrues viennent sans cesse combler les vides et augmenter les chiourmes de travailleurs; en 1876 seulement, on en importa 34 000 dans la province; actuellement ils sont plus de 200 000, et, sur ce nombre, plus des deux tiers sont originaires de districts situés en dehors du bassin du Brahmapoutra. Une des raisons qui expliquent les tentatives si fréquemment faites par l'initiative des planteurs anglais pour ouvrir une route de commerce entre le haut Assam et le Yangtze kiang, est que les immigrants chinois pourraient venir en foule par le nouveau chemin et feraient ainsi baisser les salaires dans les plantations[2]. Gouvernement de grands propriétaires, la puissance souveraine a découpé l'Assam en vastes fiefs comme ceux de l'Irlande et de la haute Écosse. Le district de Goalpara ne comprend que dix-huit domaines, payant un impôt qui ne représente pas le cinquantième de leur revenu[3].

La plupart des botanistes s'accordent à voir dans le pays d'Assam la patrie de l'arbuste à thé. Au-dessus de la vallée du Brahmapoutra, on le trouve partout à l'état sauvage, s'élevant de 4 à 6 mètres de hauteur, et même dans les montagnes des Naga jusqu'à plus de 20 mètres[4]. Même avant que la province d'Assam appartînt aux Anglais, en 1825, un marchand, Robert Bruce, avait découvert cette plante indigène; mais douze années se passèrent avant que le premier « jardin » fût établi, près de Lakhinpour, dans les terres alluviales du Soubansiri. Le gouvernement, auquel appartenait ce jardin, fit venir des cultivateurs chinois du Fo'kien, et dès l'année 1838 les marchands de Londres recevaient douze caisses de thé d'Assam. Quelques années après, l'industrie privée se faisait concéder de vastes terrains pour la culture du précieux arbuste et l'ère des spéculations commençait; peu d'entreprises donnèrent lieu à plus de tripotages financiers que les plantations de l'Assam. Malgré la ruine d'un grand nombre de planteurs, la production n'a cessé de s'accroître d'année en année, et la quantité de thé exportée de cette province de l'empire indien égale le sixième de celui qui s'expédie de la Chine dans tous les pays du monde[5]. La superficie des « jardins » dépasse actuellement 60 000 hectares et les terres concédées pour de futures plantations s'étendent sur un espace trois

[1] Viguier, *Progrès médical*, 12 mai 1877.

[2] Cooper, *New Routes for Commerce.*

[3] Hunter, *Imperial Gazetteer of India.*

[4] Burrell, *Geographical Magazine*, 1878.

[5] Exportation du thé de l'Assam, en 1851 . . . . 128 240 kilogrammes.
» » » en 1871 . . . . 5 404 100 »
» » » en 1881 . . . . 17 184 000 »

fois plus considérable. Des trois variétés d'arbustes, la chinoise, l'indigène et l'hybride, les planteurs préfèrent la dernière, plus rustique, plus feuillue que la variété chinoise, et plus haute que l'arbuste indigène[1].

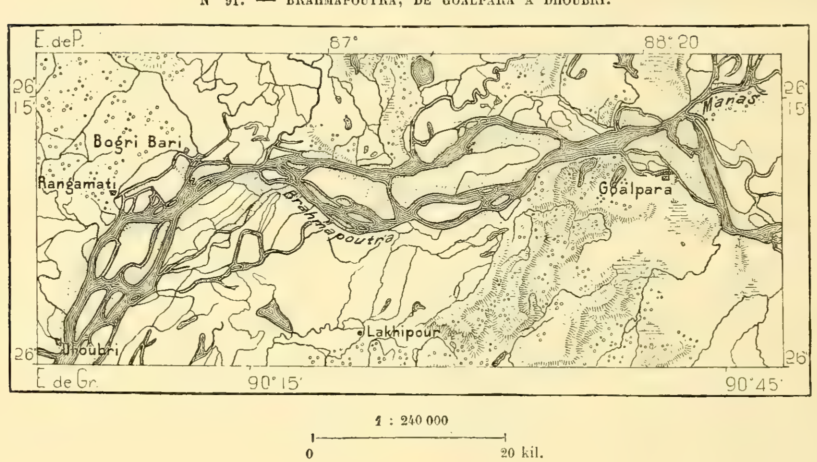
L'Assam, impasse commerciale, puisqu'il n'a de débouchés que vers Calcutta, n'a point encore de grandes villes. Sadiya, qui occupe une si admirable position géographique au point de convergence des trois puissants affluents du Brahmapoutra, Dihong, Dibong et Lohit, et qui fut jadis la capitale des conquérants Ahom, n'est qu'un marché pour les montagnards des alentours : tant que les routes de la Chine et du Tibet ne seront pas ouvertes à travers le pays des Abor, des Michmi, des Khamti, Sadiya ne pourra utiliser les avantages incomparables de sa situation commerciale. Actuellement Dibrougarh, l'escale la plus haute où s'arrêtent d'ordinaire les bateaux à vapeur pendant la saison des crues, et Sibsagar, située dans une plaine alluviale à 18 kilomètres au sud du Brahmapoutra, ont plus d'importance que Sadiya. Chef-lieu de district, Sibsagar a succédé à des cités populeuses qui furent capitales du royaume Ahom; recouvertes de broussailles, les ruines de Garhgaon, au sud-est de Sibsagar, et de Rangpour, au sud, s'étendent sur un espace de plusieurs dizaines de kilomètres carrés. En pleine forêt, se voient les restes des temples sivaïtes de Dinadjpour avec leurs pierres sculptées représentant la force créatrice. Ces amas de décombres, ces forts, ces restes de palais et de temples témoignent de la richesse et de la civilisation des anciens Assamais et contrastent singulièrement avec les quelques groupes de cabanes auxquelles on donne actuellement le nom de villes. Peu de contrées de l'Inde ont été plus dévastées que les campagnes arrosées par le Brahmapoutra.

Tezpour est une escale importante comme Dibrougarh; mais la cité la plus active de toute la région du Brahmapoutra supérieur est Gaohati, située sur la rive gauche du fleuve : c'est l'ancienne capitale du royaume hindou de Kamroup; de tous les côtés des ruines l'entourent, cachées par les broussailles ou les plantes aquatiques. A Gaohati, on entre déjà dans la région des grands pèlerinages; immédiatement à l'ouest de la ville, un sommet qui s'élève à plus de 200 mètres au-dessus du fleuve, porte un temple fréquenté, au service duquel 5000 jeunes filles étaient jadis attachées et qui en contient encore plusieurs centaines. Un sanctuaire placé sur une île rocheuse au milieu du courant est aussi visité par des milliers de

[1] Cooper, ouvrage cité.

pèlerins; et sur la rive droite du Brahmapoutra, le temple de Hadjou, consacré à Bouddha ou Maha Mouni, attire à la fois les bouddhistes du Bhoutan et les fidèles hindous de cultes divers : dans ce temple se confondent les deux grandes religions des Indes. Le sanctuaire de Hadjou indique l'emplacement de la cité d'Azou, qui renfermait les tombeaux des rois d'Assam avec leurs idoles d'or et d'argent, la foule de leurs femmes et de leurs officiers qui s'étaient empoisonnés pour les suivre, et des animaux de toute espèce tués sur leur cercueil[1]. Naguère Gaohati était la capitale de l'Assam, mais l'insalubrité du climat a chassé les autorités anglaises, qui ont établi leur résidence dans les montagnes des Khasia, sur le plateau de Chillong. La nouvelle capitale, qui est en même temps une

N° 91. — BRAHMAPOUTRA, DE GOALPARA A DHOUBRI.



« ville de santé » pour les Anglais de l'Assam, a été fondée en 1874, et bientôt après rattachée à Gaohati par une des plus belles routes de l'Inde, longue de 108 kilomètres; des cantonnements militaires ont été établis dans le voisinage, et des colonies d'indigènes, Garro, Khasia, Djaïntia, se sont groupées autour des maisons anglaises. Chillong, située à 1495 mètres d'altitude, sur le faîte des plateaux qui s'inclinent d'un côté vers le Brahmapoutra supérieur, de l'autre vers le bassin du Bakar, a le grand avantage administratif de se trouver au centre géographique de la province dont elle est le chef-lieu. A l'ouest, le mont Toura porte un autre « sanatoire ».

En aval de Gaohati, Goalpara et Dhoubri, qui se succèdent sur les bords du Brahmapoutra, doivent surtout leur importance à des entrepôts de bois de construction et de denrées agricoles : un chemin de fer, qui doit se con-

[1] Tavernier, *Les Six Voyages qu'il a faits en Turquie, en Perse et aux Indes.*



RUINES D'UN SANCTUAIRE AHOM, A DINADJPOUR, DANS LE HAUT ASSAM.

Dessin de Slomczinsky, d'après un croquis du major Godwin-Austen.



tinuer prochainement vers le haut Assam, relie Dhoubri aux villes du Gange. Au delà des frontières de l'Assam, les campagnes que parcourt l'errante Dharla appartiennent en grande partie à l'État médiatisé de Kotch-Behar, dont la capitale, désignée du même nom, n'est qu'un amas de cabanes entourant le palais de briques du radjah. Au sud, dans le Bengale, Rangpour ou la « cité du Bonheur » est plus considérable; elle dépasse les villes de Dinadjpour et de Bogra, situées également dans l'espace triangulaire limité par le Gange et le Brahmapoutra en amont de leur confluent; mais pour le mouvement commercial elle reste bien inférieure à Siradjgandj, le principal port de la Djamouna ou Brahmapoutra. Cette ville n'a pas même un siècle d'existence, et dans cette courte période elle a dû se reconstruire, à 8 kilomètres de son premier emplacement, après avoir été rasée par une crue du fleuve. Pendant le jour, le mouvement des voitures est incessant entre la ville et les débarcadères, où s'empilent les ballots de jute et de tabac, les graines oléagineuses, les sacs de sel, de riz et autres denrées. La plupart des marchands au profit desquels se font toutes ces opérations sont des Djaïna du Radjpoutana, connus dans le pays sous le nom de Marwari; jusque dans l'extrême Assam, c'est entre les mains des gens de cette caste que se trouve presque tout le trafic[1].

Goalanda, autre port de rivière, situé sur une langue sablonneuse de la rive occidentale du Gange, au confluent du Brahmapoutra, rivalise avec Siradjgandj pour l'importance des affaires; mais, posée sur un sol incertain, toujours menacée par les deux fleuves puissants qui s'unissent devant elle, cette station de commerce se déplace, de saison en saison : pendant l'hiver et au printemps, un chemin de fer provisoire se prolonge à 5 kilomètres de la gare permanente; en été les rails sont enlevés, et le courant, recouvrant au loin ses rivages, vient battre les digues entre lesquelles sont enfermés les entrepôts et les magasins de Goalanda[2]. Plus de cinquante mille embarcations, sans compter les bateaux de pêche, viennent aborder à ses jetées. De grands ateliers de salaison sont établis sur la grève.

Le bassin de la Meghna, qui reçoit ses eaux des montagnes du Manipour et des hauteurs qui se prolongent des monts Garro aux monts Patkoï, n'a point de marché qui puisse se comparer à Siradjgandj et à Goalanda pour le mouvement des denrées. Siltchar, station militaire voisine de la frontière barmane, est en même temps un lieu de foire assez fréquenté; Saïlhet, dont les maisons sont parsemées au milieu des arbres, sur les bords de la Sourma,

[1] Mouvement commercial de Siradjgandj dans l'année fiscale 1876-1877 : 115 200 000 francs; mouvement du port : 49 644 bateaux.

[2] Mouvement commercial de Goalanda pendant l'année fiscale 1876-1877 : 80 000 000 francs.

est aussi une ville industrieuse et commerçante, la plus populeuse de la province d'Assam ; mais, entourée de marais, elle est très insalubre, et les résidents européens vont souvent chercher un air plus pur à Tchera Pondji et dans les forêts de pins qui entourent Chillong. Saïlhet, située sur un renflement du sol que des eaux entourent de tous côtés pendant la mousson pluvieuse, est le lieu d'expédition de la chaux que les carrières des Khasia fournissent aux constructeurs de Calcutta en quantités illimitées. Quant aux gisements houillers de Tchera Pondji, ils ne sont pas assez étendus pour qu'on les exploite avec profit, quoique donnant un combustible à peine inférieur aux bons charbons anglais. Les oranges de Tchera et de Saïlhet sont fort appréciées sur le marché de Calcutta : on les vante comme les meilleures de l'Inde

Plusieurs villes importantes sont éparses au bord des canaux changeants dans la région basse comprise entre la Meghna et le Djamouna ; Djamalpour est sur le cours de l'ancien Brahmapoutra, maintenant presque abandonné ; Maïmensinh ou Nasirabad est le chef-lieu d'un district d'où l'on expédie le meilleur jute du Bengale ; Kisorigandj attire à ses foires des marchands par dizaines de milliers, Marwari, Bengali et Barmans. Mais le commerce et la population se sont portés principalement vers la région méridionale, au point de convergence des fleuves. C'est à peu de distance au nord du confluent de la Meghna et de la Padma, c'est-à-dire du Gange et du Brahmapoutra réunis, que s'élevait Bikrampour, la capitale d'un royaume hindou, et l'on y montre encore l'endroit où le souverain se brûla avec ses femmes à l'approche des mahométans ; de nombreuses écoles, consacrées à l'étude du sanscrit et des anciens auteurs, sont restées à Bikrampour et témoignent de l'importance qu'avait autrefois ce village. Dans le voisinage, un autre bourg, Firinghi Bazar ou « Marché des Francs », rappelle le premier établissement des Portugais dans le pays, en 1663. La capitale qui succéda à Bikrampour, Sonargaon, près de laquelle aurait existé jadis une ville de Bengalla, ayant donné son nom au Bengale[1], n'est plus qu'un amas de cabanes perdu dans un bosquet de palmiers ; mais Dakka, qui devint la résidence royale au dix-septième siècle, est encore une grande ville, quoique bien déchue : elle occupait près de 30 kilomètres du nord au sud, et dans la jongle on voit çà et là les débris de ses palais. En 1880 elle avait encore deux cent mille habitants ; il n'en reste plus que le tiers, et même dans la partie centrale de la ville se montrent des palais et des temples ruinés. Au dix-huitième siècle, elle fut remplacée, comme

[1] Rennell, *Hindustan*, II.

chef-lieu du Bengale par Mourchidabad, mais elle garda son industrie. Les Anglais, les Français, les Hollandais y possédaient des comptoirs pour l'achat des belles étoffes de soie brodée d'or et d'argent et surtout des mousselines légères, dont il fallait « s'envelopper sept fois pour se couvrir ». L'introduction des cotonnades de Manchester a ruiné les manufactures de Dakka, mais la ville a pris une grande importance pour l'achat et l'expédition des denrées agricoles. Ses deux ports, Naraïngandj et Madangandj, situés à 14 kilomètres au sud, sur un profond affluent de la Meghna, ont un énorme mouvement de marchandises[1]. Dakka compte encore parmi ses habitants des Arméniens, des Grecs, des Portugais et autres « Feringhi » de sang plus ou moins mélangé, qui descendent de marchands immigrés au siècle dernier.

A l'est de la Meghna, les deux villes les plus populeuses du Tipperah, Brahmanbaria et Koumillah, n'ont d'importance que pour l'échange des denrées locales. Noakhali ou Soudharam, chef-lieu de district, se trouve maintenant à 16 kilomètres de la mer, bien qu'il ait été fondé sur la côte même, et près des bouches de la Meghna, dont les alluvions gagnent incessamment sur le golfe du Bengale : on fabrique du sel sur les *tchar* ou îlots de formation nouvelle. Koumillah est l'une des stations futures du chemin de fer de Calcutta en Barmanie. Agartalla, capitale des tribus soumises du Tipperah, n'est qu'un village, où quelques centaines d'habitants se sont groupés autour d'une caserne[2].

X

BASSINS DE LA SOUBARNAREKHA, DE LA BAITARANI, DE LA BRAHMANI ET DE LA MAHA NADDI

ORISSA, TCHATISGARH, ÉTATS INDIGÈNES DU TCHOTA-NAGPORE.

Cette partie de l'Inde n'a qu'une faible étendue en comparaison de l'immense bassin du Gange, et sa population est relativement peu considé-

[1] Commerce de Dakka pendant l'année fiscale de 1876 à 1877 : 29 575 000 francs.

[2] Villes principales du bassin du Brahmapoutra :

Ville	Habitants
ASSAM.	
Saïlhet	16 850 hab.
Gaohati	11 500 »
Goalpara	6 050 »
Sibsagar	5 275 »
Chillong	5 000 »
KOTCH-BEHAR.	
Kotch-Behar	10 000 »
BENGALE.	
Dakka	69 200 »
Siradjgandj	18 875 »
Rangpour	14 850 »
Djamalpour	14 500 »
Dinadjpour	13 050 »
Koumillah	12 950 »
Brahmanbaria	12 350 »
Manikgandj	11 550 »
Naraïngandj	10 900 »
Maïmansinh ou Nasirabad	10 050 »

rable, mais elle constitue une région naturelle distincte, aussi bien par son histoire que par le versant, le régime des rivières, les phénomènes physiques. Toutefois les terres montueuses de l'intérieur que recouvrent les jongles et les forêts n'offrent aucune limite précise ; les peuplades sauvages qui s'y sont établies étendent leur domaine au nord dans le Bengale, à l'ouest dans les bassins de la Narbadah et de la Tapti, au sud sur le versant de la Godaveri[1].

Les hautes terres du centre de la Péninsule, dont quelques-unes sont couvertes de laves, se développent en un vaste cirque autour des plaines où le Maha naddi reçoit la Seo, la Hasdou et d'autres grands affluents. Les monts Maïkal, qui forment l'arête bordière la plus élevée de cet amphithéâtre de collines, ont 600 mètres de hauteur moyenne. Découpé en nombreux massifs par les eaux et dominant en maints endroits de vastes bassins qui furent autrefois des lacs, le système orographique se continue au nord-est du Maïkal et çà et là se couronne de pointes ou de dômes ayant plus de 1000 mètres; le Perta, sur les confins du Tchota-Nagpore et du Tchatisgarh, s'élève à 1099 mètres. Assez uni dans une grande partie de son étendue, le cirque de la haute Maha naddi est parsemé cependant de nombreux groupes de collines insulaires et même de pitons isolés, portant les pittoresques débris de châteaux forts. Vers le milieu de son cours, le fleuve, déjà navigable, qui serpentait dans les campagnes unies, vient se heurter contre des remparts de roches anciennes dont les crêtes se prolongent du sud-ouest au nord-est, parallèlement au littoral de l'Orissa. Le lit du fleuve est obstrué de blocs autour desquels le courant s'enfuit en dangereux rapides. Changeant de direction en aval des premiers défilés, la Maha naddi court vers le sud, dans une fissure des montagnes qui se prolonge au sud-ouest par la vallée de son affluent le Tel. D'autres cluses permettent à la Maha naddi de reprendre sa direction vers l'orient, puis il ne lui reste qu'à traverser la chaîne extérieure des Ghat orientales par une gorge longue de 64 kilomètres; c'est le « pas » de Barmoul, dominé par des pentes boisées et des escarpements ravinés. Au nord, les chaînes de collines sont coupées en fragments de faible longueur par la

[1] Superficie et population des quatre bassins fluviaux :

Orissa et États tributaires .	61 902 kil. carr.	4 318 000 hab.	69 hab. par kil. carr.
Singbhoum, États du Tchota-Nagpore	51 596 »	821 000 »	16 » »
Tchatisgarh.	67 234 »	3 239 875 »	48 » »
États tributaires	33 816 »	825 600 »	24 » »
Ensemble. .	214 548 kil. carr.	9 204 475 hab.	43 hab. par kil. carr.

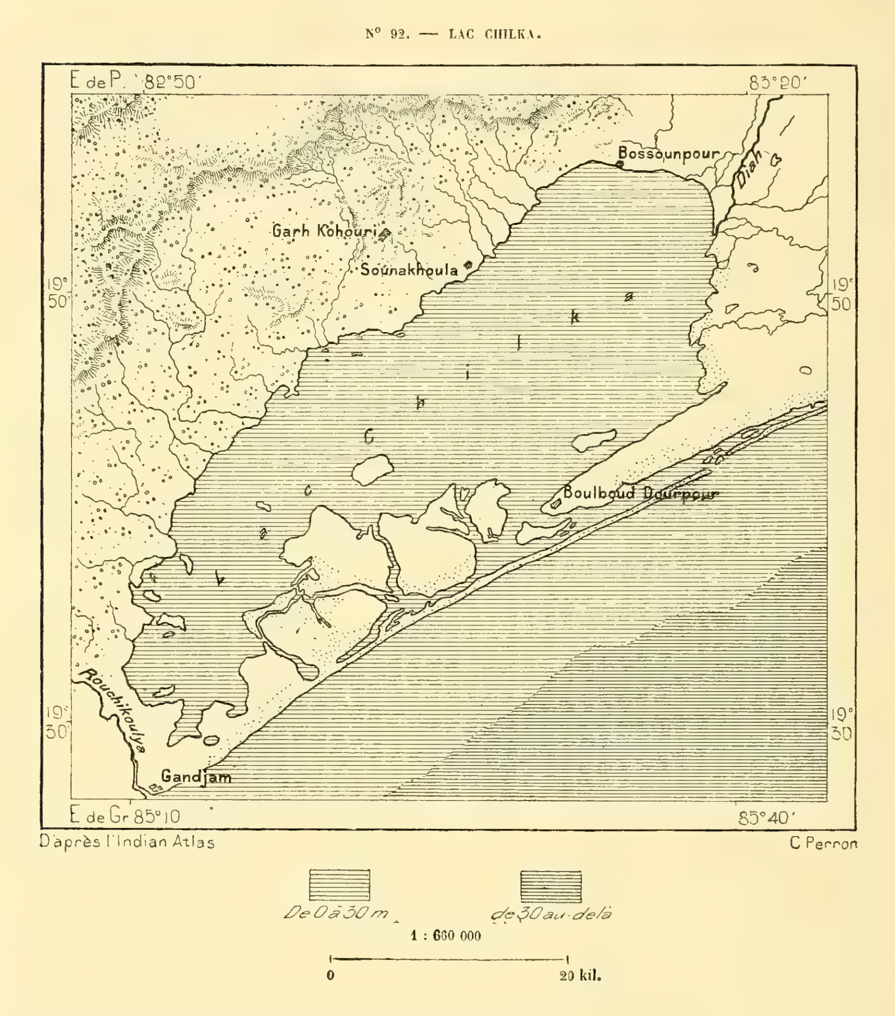
Brahmani, la Baïtarani et leurs affluents; et, quoique se rattachant aux terres élevées de l'intérieur, elles se présentent pour la plupart sous l'aspect de promontoires isolés s'avançant au loin dans les plaines. Un des groupes de hauteurs est celui des monts Taltchir, où l'on trouve des gisements de charbon dont les fossiles diffèrent à peine de ceux des houilles australiennes. Un autre massif se termine brusquement au-dessus des plaines de Balasor par le pic bien nommé Maghasani ou « Siège des Nuages » : c'est le plus élevé des sommets de la région; il atteint 1165 mètres. Au sud de ce mont dominateur, où l'on a souvent proposé d'établir un « sanatoire », une petite rangée de collines, connue sous le nom de Nil ghiri ou « montagnes Bleues », se dresse en forme de rempart au-dessus de la plaine alluviale de l'Orissa.

La Soubarnarekha ou le « Ruban d'or », qui naît sur les hauteurs du Tchota-Nagpore, constitue un bassin fluvial isolé, tandis que la Baïtarani, la Brahmani, la Maha naddi s'unissent par un même delta à la sortie de la région des montagnes. De ces trois rivières, la Baïtarani est la plus courte et la moins abondante; cependant sa bouche est celle dont les troubles s'avancent le plus loin dans la mer, à la pointe Palmyras, redoutée des navires; la Brahmani et des branches de la basse Maha naddi lui apportent leurs alluvions et lui permettent ainsi d'accroître son delta. Au sud, les bras principaux de la Maha naddi ne cessent d'agrandir aussi la surface du continent. L'ensemble de toutes les terres d'Orissa, déposées par les fleuves en dehors de l'ancien littoral rocheux, développe la ligne de ses rivages sur une longueur de 325 kilomètres; la superficie de cette contrée, de formation nouvelle, dépasse 15 000 kilomètres carrés. En tenant compte de la profondeur des strates d'alluvions, on voit que les campagnes d'Orissa représentent une forte part du déblai des plateaux de l'Inde centrale; en outre, une proportion considérable des troubles a formé un delta sous-marin au devant des bouches fluviales et s'est déposée sur les fonds du large. Les marées, de 2 à 4 mètres d'amplitude, qui viennent frapper la côte dans la direction du sud-est au nord-ouest et qui recourbent vers le nord toutes les bouches des rivières[1], emportent avec le reflux une grande quantité des alluvions de la Maha naddi et des autres rivières; par le heurt continuel des vagues et les courants de houle, la mer remanie aussi les apports fluviaux et leur donne une régularité de contours presque géométrique. La résultante des forces en conflit est un accroissement incessant des terres. Cependant toute la région embrassée par les cordons littoraux

[1] Hunter, *Orissa*.

du delta n'est pas encore entièrement conquise : quelques lacs et des marais, restes de baies et d'estuaires, se sont maintenus en dedans de la ligne des rivages. Le plus grand de ces lacs est le Chilka, situé au midi du delta, à l'endroit qui reçoit le moins d'alluvions pendant la saison des crues ; il a près de 900 kilomètres carrés de superficie lors des sécheresses, 1170 pen-

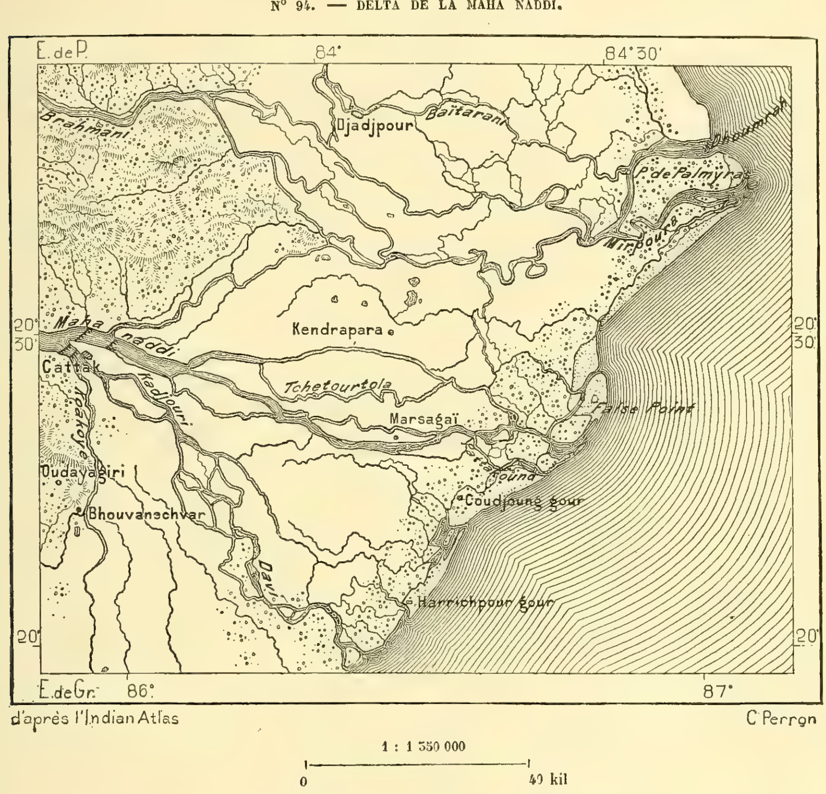
N° 92. — LAC CHILKA.



dant la saison des pluies, mais il est profond de 2 mètres à peine, et parsemé d'îlots et de bancs de sable. Suivant l'alternance des apports, de l'une à l'autre saison, il est tantôt réservoir d'eau douce, tantôt bassin d'eau salée. Les terres cultivées qui s'appuient sur le cordon littoral s'accroissent rapidement en étendue, la levée extérieure se consolide et s'élargit. Elle n'avait qu'un kilomètre de large au commencement du siècle ; elle en a trois de nos jours. Il y a cent ans, le grau offrait aux bâtiments une entrée de 1700 mètres, que traversaient des barques d'un fort tirant d'eau ;

mais depuis 1825 les communications sont entretenues par un canal artificiel souvent à demi comblé et que les ingénieurs ont fréquemment à rouvrir. Le flux de marée qui se précipite par le grau s'étale sur l'immense surface du bassin, sans en élever jamais le niveau à la hauteur du flot extérieur : tandis que l'écart de la marée est de $1^m,50$ sur le rivage de la mer, il est à peine du tiers dans le lac Chilka; mais lorsque la mousson empêche la sortie du reflux et que les eaux débordées de la Maha

N° 94. — DELTA DE LA MAHA NADDI.



1 : 1 350 000

0 — 40 kil

naddi et d'autres rivières se précipitent dans le réservoir lacustre, les cultures des bords sont inondées ; en moyenne, les malheureux paysans du littoral ne comptent que sur une année de récolte tous les quatre ans. Le sel que l'on recueille près du grau, sur les sables de Parikoud, est utilisé pour le service des temples ; les Hindous d'Orissa refusent le sel de toute autre provenance, que la chaleur solaire n'a pas fait cristalliser au bord de la mer[1]. Quelques bateaux plats, en forme de cercueils, glissent sur les eaux du lac, portant les pèlerins des Circar au temple de Djagganath.

[1] Cotton, *Report of professional tours;* — W. W. Hunter, *Orissa.*

Il n'est probablement pas de fleuve sur la Terre qui accomplisse un travail géologique aussi considérable que la Maha naddi, relativement à la superficie de son versant et à la portée moyenne de ses eaux. Il est vrai, la Maha naddi a 836 kilomètres de longueur et son bassin comprend un territoire dépassant 100 000 kilomètres carrés, environ le cinquième de la France; mais, en comparaison du Gange, du Yangtze et des autres fleuves puissants de l'Asie, la Maha naddi ou « Grande rivière » est d'ordinaire un cours d'eau de médiocre apparence. Pendant la plus grande partie de l'année, elle n'est qu'une légère nappe glissant avec lenteur dans un trop large lit : on a vu son courant se réduire à 31 mètres cubes par seconde; c'est le débit d'une petite rivière comme la Somme, le tiers de la Charente. Mais dans les grandes crues la Maha naddi devient plus qu'un Rhône, plus même qu'un Nil ou qu'un Mississippi; à la sortie de sa gorge des Ghat, où l'inondation s'élève de 20 mètres au-dessus du bas niveau d'hiver, on l'a vue rouler une masse liquide représentant plus de 50 000 mètres cubes à la seconde, un tiers de plus que le Mississippi au plus fort de ses débordements. Mais ce n'est pas tout : la Brahmani et la Baïtarani débouchent dans le même delta que la Maha naddi, apportant respectivement, lors de leurs déluges périodiques, 11 300 et 5650 mètres cubes d'eau; les rivières d'Orissa ont alors une masse d'eau près de deux fois supérieure à celle du Mississippi débordé. Les lits errants frayés dans le delta n'ont pas une section suffisante pour contenir le flot qu'ils reçoivent; les débordements sont inévitables [1].

Les rivières d'Orissa, et notamment la Maha naddi, peuvent être assimilées pour leur régime hydrographique à des ravins creusés sur le flanc des montagnes. En haut s'ouvre le cirque d'érosion où s'amassent les eaux et les boues et qui fut une mer intérieure; plus bas vient l'étroit couloir où se précipite la masse liquide chargée de débris, puis à l'issue de la gorge commence le talus de déjection, étalant au loin dans la mer la courbe régulière de sa base. Comme sur tous les talus de ce genre, les courants partiels du delta rejettent en dehors de leurs rives les vases dont ils sont remplis, exhaussant ainsi graduellement leurs lits au-dessus du sol environnant. Lors des inondations, l'eau se déverse à droite et à gauche dans les parties basses du delta, où elle s'étale en flaques et en marais, sans pouvoir rentrer dans le lit fluvial, à moins que le courant n'ait changé de place et ne se soit, lui aussi, jeté dans la dépression pour l'exhausser peu à peu. C'est ainsi que, pendant le cours des âges, se régularise la déclivité

[1] Harris, *Records of the Government of Bengal*, 1860.

du sol. L'action des forces naturelles, non encore assujetties par l'homme, se montre tout entière dans les terres alluviales de l'Orissa; les rivières y serpentent librement, se bifurquant pour se réunir, puis se séparer encore et s'entremêler avec les restes d'anciens courants; il n'est point de delta dont le lacis hydrographique présente un plus gracieux ensemble de courbes ramifiées.

Les habitants d'Orissa n'ont pas seulement à craindre les inondations des fleuves, ils ont également à redouter celles de la mer, que les cyclones poussent parfois à l'assaut des campagnes et qui recouvrent alors les rizières d'une couche de sel. Les sécheresses sont aussi l'un des fléaux de l'agriculture. Si la Maha naddi n'offre parfois que de maigres filets d'eau se ridant sur un lit de pierres, les autres rivières tarissent complètement; çà et là seulement des flaques rappellent le passage des courants énormes qui emplissaient le lit fluvial quelques mois auparavant. Ainsi les paysans du delta sont toujours entre deux dangers. Que les pluies annuelles n'aient pas l'abondance voulue, les récoltes sont brûlées avant d'avoir atteint leur maturité. Que la mousson apporte au contraire une trop grande quantité d'eau, tous les champs se trouvent inondés. Les fleuves, gonflés par les pluies et retenus à leurs embouchures par le vent du large, débordent par-dessus les bourrelets de leurs rives, s'unissent avec les lacs, et toute la région du littoral est sous les eaux. Les habitants des villages les plus exposés s'attendent si bien à ce malheur, qu'ils ont la précaution d'attacher des bateaux à leurs maisons pour être toujours prêts à la fuite; mais où se réfugier quand la tempête bat les flots débordés et qu'on n'aperçoit la terre qu'à l'horizon lointain, là où se dressent les montagnes? Il faut rester sur le toit de sa demeure, secouée par la vague, ou camper sur un radeau de bambous, ou grimper aux multipliants, couverts de serpents qui s'enroulent autour des branches. D'innombrables cadavres, au-dessus desquels tournoient les vautours, flottent par groupes au milieu des eaux. Quand, après des semaines d'inondation, les berges émergent enfin et que les mares croupissantes s'évaporent au soleil, les malheureux qu'épargna le désastre n'ont plus ni récoltes ni bétail et succombent en foule à la fièvre et à la faim. En 1866, le quart de la population venait de succomber à la famine causée par la sécheresse, lorsque l'inondation couvrit une surface de 275 000 hectares et submergea les villages de plus de 1200 000 individus. A la première famine en succéda une seconde[1].

Les Anglais, disposant des trésors que leur procure l'impôt et des forces

[1] W. W. Hunter, *Orissa*.

dont la science arme les ingénieurs modernes, ne pouvaient se dispenser d'entreprendre de grands travaux hydrauliques pour remédier à ce déplorable état de choses. Leurs premières constructions, celles de levées riveraines, sont plus dangereuses qu'utiles, puisqu'elles ont pour résultat d'exhausser le lit fluvial; mais là ne s'est pas bornée leur intervention. A la tête du delta, là où le fleuve se divise en deux branches, à droite la Kadjouri, à gauche la Maha naddi proprement dite, qui se subdivise à son tour en envoyant au nord la Biroupa, trois digues éclusées ont été construites en travers des courants pour retenir une partie des eaux d'inondation et les tenir en réserve pour les temps de sécheresse. Un canal supérieur, qui longe au nord-est la base des collines, va rejoindre la Brahmani, et tôt ou tard s'unira au canal de Midnapour, ouvrant ainsi une ligne de navigation entre Cattak et Calcutta; d'autres canaux, profitant de la pente moyenne du delta, qui est de 28 centimètres par kilomètre, rayonnent dans toutes les directions, distribuant le flot nourricier aux campagnes riveraines. Environ 520 000 hectares, soit près du quart de la région, pourraient être déjà régulièrement irrigués; mais les habitudes des cultivateurs hindous se modifient lentement, et sur une grande partie de leur tracé les canaux n'ont d'autre utilité que de régulariser dans une certaine mesure l'excédent des crues. Néanmoins le danger des inondations est loin d'être conjuré : c'est au débouché des vallées qui se déversent dans le cirque supérieur de la Maha naddi, et non dans les campagnes mêmes du delta, qu'il s'agit de prévenir les désastres au moyen de réservoirs étagés et de canaux d'irrigation.

La population du bassin de la Maha naddi et des autres rivières d'Orissa est hindoue en grande majorité; cependant des tribus aborigènes habitent encore la région des montagnes. Les Kohl du Tchota-Nagpore méridional, du Tchatisgarh et des hauteurs d'Orissa sont même considérés comme les représentants de tout un ensemble de tribus, et quoique la parenté des langues ne puisse en aucun cas être donnée en preuve de la parenté des races, le nom de groupe kohlarien a été donné à de nombreux langages de l'Inde Cisgangétique n'appartenant ni à la souche aryenne, ni à la souche dravidienne. A juger par l'aspect physique des populations et l'origine des idiomes, des Kohlariens se seraient maintenus au milieu des conquérants étrangers comme en îles et en archipels; on les rencontre dans l'Himalaya, dans les montagnes de l'Assam, dans l'Indo-Chine, mais c'est dans le bassin de la Maha naddi qu'ils se présentent le plus nombreux.

avec la plus grande variété de tribus, appartenant à tous les degrés de la civilisation.

Les Djouang ou Pattoua, appelés aussi Djangali ou « Gens de la Jongle », vivent, au nombre d'environ 3000, dans la région montueuse comprise entre la haute Brahmani et la Baïtarani : ce sont probablement les moins policés des Kohlariens. Ils se disent eux-mêmes les « premiers des hommes » et montrent encore l'endroit où naquirent leurs aïeux : ce sont les deux sources de la Baïtarani, ouvertes « comme deux naseaux de vache » sur les flancs d'un rocher. Les Djouang ne se sont pas même élevés jusqu'à ces arts de la poterie et du tissage que connaissent presque toutes les tribus sauvages; la grande quantité d'instruments en pierre trouvée dans le pays semble indiquer que tout récemment ils étaient dans l'âge néolithique; leurs armes sont l'arc et les flèches, et surtout la fronde. Très petits de taille[1], ils sont considérés par quelques anthropologistes comme des représentants de la race des négritos[2] et les frères des Mincopi de l'archipel andaman; toutefois le géologue Ball, qui a parcouru pendant quinze années le Tchota-Nagpore et visité deux fois les Andaman, nie complètement cette ressemblance[3]. Les Djouang eux-mêmes se disent « Hindous ». Depuis longtemps, les hommes portent des vêtements, mais encore en 1866 les femmes, quoique chargées de colliers et autres ornements, n'avaient d'autre costume que des bouquets de feuillage retenus par un fil autour des hanches[4].

Les Kharria et les Birhor du Singbhoum sont beaucoup plus nombreux que les Djouang, et quelques-unes de leurs peuplades, presque indianisées, se confondent avec les habitants des plaines; mais il en est d'autres qui, restés au dernier degré de la sauvagerie, vivent dans les forêts comme des bêtes fauves, se nourrissant de racines, de baies, d'animaux de toute espèce. A une époque récente, ils mangeaient encore leurs vieillards : amenés devant Dalton, quelques-uns d'entre eux nièrent l'existence de cette coutume, mais avec de telles réticences qu'il resta convaincu de la vérité de l'accusation[5]. D'autres Kohl, les Korwah ou Kaour, qui habitent les régions les plus montueuses du pays, sur le faîte de séparation entre les bassins de la Sone, de la Maha naddi et de la Brahmani, ne sont pas moins sauvages que les Kharria et il ne leur déplaît point d'entendre raconter la

[1] Taille moyenne des hommes : 1m,520 ; taille moyenne des femmes : 1m,425

[2] Rousselet, *L'Inde des Rajahs;* — De Quatrefages, *Étude sur les Todas; Crania ethnica.*

[3] *Jungle-Life in India.*

[4] Dalton, *Ethnology of Bengal;* — *Jovrnal of the Ethnological Society*, 1867, n° 4.

[5] *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1865, I.

légende qui leur donne pour ancêtres des épouvantails ayant reçu le souffle de vie d'un démon qui visitait les champs ; cependant leurs prêtres, qui sont les barbiers de village, prétendent que la tribu descend des Kourouides, illustrés par les guerres que raconte le Maha-Bharata. Leurs voisins les Bhouyia sont les « Fils du Vent », comme le dieu-singe Hanouman. Toutes ces peuplades des forêts et des montagnes étaient celles que les anciennes légendes hindoues mentionnent sous le nom de Saoura ou Savara[1].

D'après la tradition, ceux des Kohl qui peuplent actuellement le Tchota-Nagpore méridional descendent d'une nation qui vivait autrefois dans le Behar, région du bassin gangétique ayant porté jadis le nom de Kohlaria : à l'époque où Chakya Mouni prêchait sa doctrine, les habitants de Gaya étaient probablement des Kohl, puisque les sculptures des temples reproduisent leur type et non celui des Aryens[2]. Refoulés de la vallée du Gange, les Kohl se réfugièrent dans les vallées du sud et sur les plateaux qui continuent à l'est le système des Vindhya. Sans doute la plupart d'entre eux, fondus avec les populations hindoues, sont classés non plus en tribus, mais en castes, avec les soudras d'origine mélangée; toutefois ceux qui ont gardé la langue, les coutumes, les traditions nationales, et qui vivent encore à part des Hindous, sont au nombre d'un million d'individus. Un seul groupe de tribus, les Mounda ou Moundari, qui comprennent les peuplades des Agariah ou forgerons nomades[3], se compose de plus de 400 000 personnes. Les recensements sommaires comptent 300 000 Bhoumidj ou Mouri, et 150 000 Ho ou Larka. Ce sont là les principales nations kohlariennes, à moins qu'il ne faille aussi classer comme appartenant à la même souche ethnique les Koli du Goudzerat, sur la côte occidentale de l'Inde. Tous les Kohl ont parfaite conscience de la longue durée de leur séjour dans le pays et regardent les peuples environnants comme des intrus. D'après leurs légendes, ils sont Nagbhansi, c'est-à-dire « Nés du Serpent », le vrai possesseur du sol et des rochers : non loin de Sambalpour les indigènes offraient tous les ans un chevreau à un énorme serpent fétiche, qu'ils disaient aussi ancien que le monde et devant périr avec lui. Le nom même de Bhoumidj est synonyme de « Fils du Sol », et les Ho sont les « Hommes » par excellence.

En tout cas, ces derniers peuvent être pris pour types des autres Kohl, et le pays qu'ils habitent, dans le Singbhoum, a reçu spécialement le nom

[1] W. W. Hunter, *Orissa*.
[2] Wilford, *Asiatic Researches*, vol. IX ; — Dalton, *Ethnology of Bengal*.
[3] V. Ball, *Jungle-Life in India*.

de Kohlan ou Kolehan. Ils sont pour la plupart plus grands et plus forts que leurs frères de race ; quoiqu'ils aient la figure large, les traits aplatis, ils ont néanmoins une physionomie agréable : les femmes seules sont tatouées, mais par de simples marques parallèles, tracées sur le front et sur les tempes, indiquant par leurs dimensions et leur écartement le clan et la tribu d'origine. La nuance de la peau varie du noir au rougeâtre, suivant le lieu de séjour et le genre de nourriture; mais les Kohl ne se mélangent que peu avec les gens de race différente; leurs mariages se font toujours en dehors du clan, dans une subdivision de la même tribu. Ils vivent en républiques, portant régulièrement leurs impôts au chef-lieu de district, sans permettre au percepteur de mettre le pied dans leurs forêts[1]. Les seuls étrangers qu'ils tolèrent dans leurs communautés sont des tisseurs, des potiers et autres artisans de race aryenne, descendants d'anciens captifs; après la culture du sol, dans laquelle ils se distinguent par leur zèle et leur habileté, ils ne se sont réservé qu'une industrie, le travail du fer. Ils tiennent beaucoup à leur patrimoine, et c'est pour le défendre contre les empiètements des Hindous de la plaine qu'ils ont maintes fois expédié la flèche de guerre à leurs voisins et qu'au jour fixé ils sont descendus pour ravager les villages de leurs ennemis. Comme les Santal et les Oraon, comme maintes tribus mongoles, comme les Indiens de l'Amérique du Nord, les Kohl donnent à leurs divers clans des animaux pour symboles; chacun a son *totem*. Ils révèrent les mânes des ancêtres, conjurent par des offrandes la malveillance des animaux féroces, du tigre surtout[2], vénèrent le soleil, « père des hommes », les fleuves, les montagnes et toutes les forces de la nature; près de chaque hameau se trouve encore un bosquet sacré, reste de l'ancienne forêt vierge, et c'est un crime de porter la hache sur un de ces arbres où les dieux font leur demeure. Parfois ils offrent au soleil des animaux en sacrifice, mais son autel ne doit pas être façonné de main d'homme : chez les Kharria, c'est une fourmilière qui reçoit le sang des victimes. Les Kohl n'ont point d'institutions qui rappellent le matriarcat : à cet égard, ils contrastent absolument avec les Garro et autres indigènes de l'Assam. Chez eux, l'héritage passe directement du père aux fils, et ceux-ci se partagent la fortune par fractions égales, à l'exclusion des sœurs, qui leur appartiennent comme le bétail; c'est à eux que revient la somme payée par l'amant pour l'achat de sa femme. Loin de pouvoir choisir son mari, comme la jeune Garro, la fille Kohl doit attendre long-

[1] Tickell, *Journal of the Asiatic Society of Calcutta*, 1840; — Stohr, *Mittheilungen von Petermann*, 1861, n° 6.
[2] Delplace, *Annales de la Propagation de la Foi*, mai 1875.

temps, à cause du haut prix auquel elle est cotée par la famille. Les mariages sont en moyenne beaucoup plus tardifs chez les montagnards du Tchota-Nagpore que dans toute autre partie de l'Inde; il est rare qu'ils ne soient pas heureux. L'union, suivie trois jours après d'une fuite de l'épouse et d'un enlèvement fictif, rend la femme l'égale de l'homme, et celui-ci ne manque jamais de la consulter dans les actes importants. Quant aux rites funéraires, ils ressemblent à ceux des Khasia. Les Kohl brûlent avec le mort les objets qui lui plaisaient et recouvrent les cendres de dolmens et de pierres dressées; maint village se reconnaît de loin à ses mégalithes. Les Kharria agissent autrement : de même que les Santal, ils confient les cendres aimées au courant d'une rivière; le flot sacré est pour les Santal celui de la Damouda, pour les Kharria celui de la Brahmani.

En général intelligents et très désireux de plaire, — trop désireux même, car une offense, un manque d'égards, les poussent souvent au suicide[1], — les Kohl sont peut-être les indigènes qui acceptent le plus facilement la religion des Anglais. Tandis que chez les diverses peuplades les églises protestantes se composent seulement de quelques faméliques, en dehors des des missionnaires et de leurs familles, les communautés chrétiennes du pays kohl comprennent des milliers d'individus : l'inimitié contre les Hindous aide en beaucoup d'endroits au changement de religion. L'influence anglaise s'est exercée d'une autre manière sur les tribus des Khond ou Khand, dont les familles vivent éparses dans la région des Ghat orientales, et principalement au sud de la Maha naddi, dans l'Orissa méridional, le Kalahandi, le Bastar et quelques districts de la province de Madras. Ces Khond ont gardé leur religion, mais ils n'ont plus la coutume horrible des sacrifices humains, et l'infanticide, jadis très commun chez eux, est maintenant considéré comme un crime.

Dravidiens par le langage[2], les Khond, qui d'ailleurs sont assez nombreux, puisqu'on en compte 75 000 dans l'Orissa seulement, autant dans le Kalahandi, sont de race mélangée. Chose étrange, à côté de peuples si remplis de scrupules sur la démarcation des clans ou des castes, ils ne prennent aucun soin de conserver la pureté de leur sang; des milliers d'Hindous de basse caste vivent au milieu d'eux; en outre, la pratique du meurtre des filles, qui distinguait si tristement les Khond de toutes les peuplades environnantes, les obligeait à se procurer des femmes de tous les côtés, chez leurs voisins les Kohl, chez les Hindous de la plaine et les Gond

[1] Dalton, *Ethnology of Bengal.*
[2] Dalton, ouvrage cité.

des Provinces Centrales; dans quelques villages, on eût cherché vainement une petite fille : chacune avait été placée immédiatement après sa naissance dans un vase de poterie neuve et enfouie à l'endroit indiqué par l'astrologue comme celui d'où pouvait souffler le mauvais sort. Mais si les Khond s'allient volontiers à leurs voisins, ils tiennent avec âpreté à la possession du sol, qui leur appartient « depuis le commencement », et jusqu'à maintenant la plupart ont résisté aux tentatives des zemindar qui voudraient annexer ces terres à leurs domaines; même ils ont su éviter de payer l'impôt aux Anglais. Afin de mieux lutter pour le maintien de leurs droits, les Khond se sont organisés en fédération et se réunissent

N° 95. — PAYS DES KHOND.



1 : 4 500 000

0 — 200 kil.

parfois en assemblées nationales, sous la présidence de chefs ou *abbayé*, auxquels ils témoignent un grand respect.

C'est également par amour pour le sol qui les nourrit que les tribus des Khond, adorant Tari, la déesse de la Terre, lui sacrifiaient des victimes humaines. Par l'intermédiaire de marchands de race mélangée, ils achetaient dans les contrées voisines des enfants destinés à devenir *meriah*, et parfois même, en temps de famine, des parents khond vendaient leurs fils ou leurs filles pour la cérémonie sanglante. Les meriah, appelés *toki* dans le langage des Khond, devaient être achetés à prix d'argent pour que la déesse en agréât l'offrande; souvent ils étaient censés consentir à leur immolation et le prêtre argumentait avec eux pour leur faire accepter la mort de bonne grâce; mais d'ordinaire c'est en les enivrant d'opium qu'on arrivait à les tuer sans résistance. « Nous t'avons acheté, disait le prêtre;

aucun péché ne pèse sur nous! » — Ensuite il invoquait la déesse, lui demandant de remplir les greniers, de faire croître le bétail, les cochons, la volaille, de chasser les tigres et les serpents, puis il frappait la victime et la foule se précipitait sur elle pour la dépecer; en certains villages, on la brûlait lentement, afin qu'elle versât beaucoup de larmes et que les pluies fussent abondantes dans l'année. Chaque chef de famille recevait un morceau de la chair sacrée, dont il frottait le seuil de son grenier et qu'il enterrait ensuite dans son jardin, ou bien plaçait sur un pieu planté dans le ruisseau voisin; les cendres des os et des entrailles étaient répandues sur les champs ou mêlées aux grains de semence. Un seul sacrifice, fait par ordre du radjah de Bastar comprit 28 victimes, et un service postal régulier fut organisé pour que chaque tribu voisine eût sa part de la chair et des cendres. En 1835, dès que Macpherson et autres officiers eurent découvert ces effroyables pratiques, les Anglais indignés en demandèrent la suppression, et même des expéditions armées pénétrèrent dans les montagnes pour châtier les récalcitrants; en 1859 et 1860, près de 550 meriah furent délivrés. Néanmoins les Khond ne cédèrent qu'à la condition de pouvoir rejeter solennellement sur les étrangers l'interruption des sacrifices. L'autorisation leur fut accordée; mais ce qui décida leur conversion définitive, ce fut l'excellente récolte qui suivit la délivrance des meriah : la déesse Tari se montra satisfaite; le curcuma ou « safran des Indes », l'une des principales denrées du pays, prit la plus belle couleur sans qu'il eût été nécessaire de l'humecter de sang. Il ne paraît pas que depuis 1860 un seul sacrifice humain ait eu lieu dans le pays : les Khond s'étonnent qu'ils aient pu croire naguère à la nécessité de ces rites sanglants[1]. Néanmoins la bête féroce n'est pas morte et peut se réveiller encore. Lors du soulèvement qui eut lieu pendant l'été de 1882, les Khond de Kalahandi, après s'être confédérés en prêtant serment sur une peau de tigre, massacrèrent par centaines des cultivateurs hindous, de la caste des Koulta, qui avaient graduellement empiété sur leur territoire, et l'on dit que pour appeler leurs compatriotes à la guerre sainte ils envoyèrent à chaque clan un morceau de la chair des victimes.

La population hindoue qui occupe les plaines du delta, ainsi que les vallées sur tout le pourtour des montagnes, se rattache aux Bengali par des transitions insensibles et parle une langue d'origine sanscrite, l'ouriya, que l'on emploie également dans le Bengale méridional et dans les districts

[1] Macpherson, *Journal of the Royal Asiatic Society;* — Campbell; — Mac Neill; — Dalton, — Hunter; — Monier Williams, etc.

limitrophes de Madras et des Provinces Centrales : de huit à dix millions d'hommes constituent le groupe du langage ouriya. Les Hindous qui parlent cet idiome appartiennent à toutes les castes, dont quelques-unes, entre autres celles des Pan, qui s'occupent du commerce de détail, et des Telinga, établis comme pêcheurs autour du lac Chilka, sont évidemment de race mélangée, dravidienne et kohlarienne. A maints égards, on se trouve dans l'Orissa sur la frontière commune du monde aryen et du monde dravidien, et c'est peut-être à ce fait que l'Orissa doit sa sainteté particulière pour les deux races, qui s'y combattirent souvent et y élevèrent des monuments en souvenir de leurs combats. Parmi les castes hindoues, il en est qui, pendant le cours de ce siècle, se sont relevées de l'opprobre qui les accablait : il leur a suffi de vouloir. Les Tchamar du Tchatisgarh, auxquels on ne laissait que le métier d'équarrisseurs et de terrassiers, se groupèrent un jour autour d'un prophète qui proclamait l'abolition des castes et l'égalité des hommes. Ne reconnaissant plus de supérieurs parmi les autres Hindous, ils ont cessé d'être considérés comme des inférieurs. L'usage populaire a même changé leur nom : on les appelle Satnami, d'après l'exclamation *Sat nam, sat nam!* qu'ils poussent matin et soir en se prosternant devant le soleil. Ces Hindous qui ont su reconquérir une place respectée et qui forment l'une des classes les plus industrieuses, sont au nombre de près de 300 000[1].

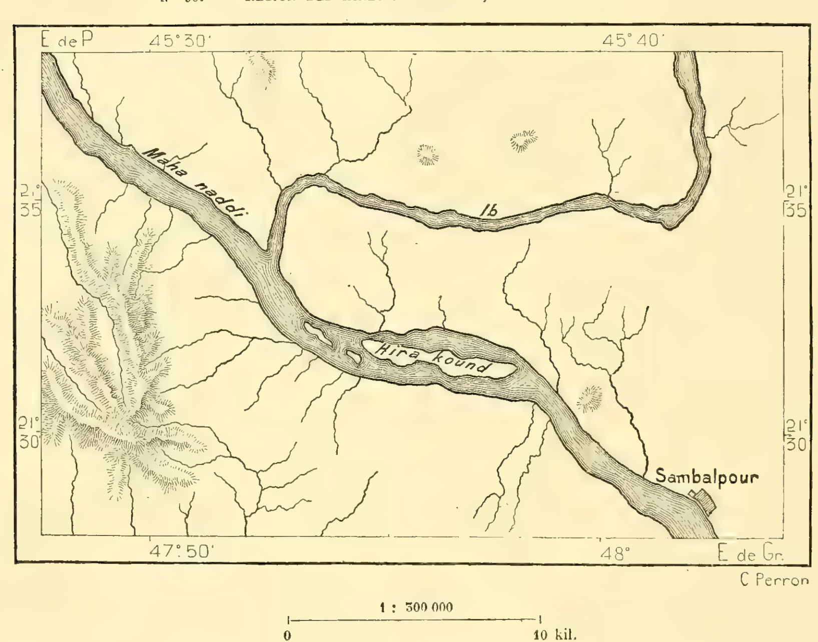
Habités en grande partie par des populations sauvages et non encore traversés par un chemin de fer qui les rattache à Calcutta ou à Bombay, les hauts bassins de la Soubanarekha, de la Baïtarani, de la Brahmani, de la Maha naddi n'ont point de villes populeuses; mais les ruines et les amas de scories, près des gisements d'or et de cuivre[2] prouvent que le pays appartenait jadis à un peuple civilisé. Le bloc prismatique de grès appelé Ramgarh ou « château de Rama » que l'on voit, comparable à un fort gigantesque, se dresser au-dessus de la forêt de sal, près des sources de la Soubarnarekha, porte, à l'altitude de 800 mètres, les restes d'une ville dont la double enceinte offre les plus remarquables détails de style hindou mêlé d'arabe ; les grottes naturelles du Ramgarh sont couvertes de sculptures et d'inscriptions. Tchaïbasa, le chef-lieu du district de Singbhoum ou « Pays des Seigneurs », — ainsi nommé d'après des princes radjpoutes,

[1] Hunter, *Imperial Gazetteer of India.*
[2] Stohr, *Mittheilungen von Petermann,* 1861, n° 6.

— n'est qu'une petite ville sur un haut affluent de la Baïtarani, mais elle est fort curieuse par ses marchés, où les sauvages de races diverses accourent par milliers.

Dans le bassin supérieur de la Maha naddi, la ville plus considérable est Raïpour, située à moins de 300 mètres d'altitude, presque au centre de la plaine jadis lacustre, qui est devenue le fertile district de Tchatisgarh ou des « Trente-six Châteaux ». Sa position en a fait un marché très actif. Dongargaon, naguère hameau perdu dans la jongle, est devenu le principal lieu de rendez-vous pour les marchands de blé; on y voit pendant les foires

N° 96. — RÉGION DES MINES DE DIAMANT, PRÈS DE SAMBALPOUR.



1 : 300 000
0 — 10 kil.

plus de cent mille étrangers, avec 40 000 bœufs et 15 000 charrettes. Sambalpour, dans les gorges de la Maha naddi, a l'avantage de se trouver au bord de ce fleuve navigable, qui, suivant les saisons, varie de 40 à 1600 mètres sa largeur devant la ville. Elle est devenue célèbre par ses mines de diamants, déjà visitées par l'Européen Motte en 1766 : l'endroit où on les trouve en plus grande quantité est près du confluent de la rivière Ib (Hebe). A l'époque des basses eaux, environ cinq mille Djhara ou « Laveurs » accourent au bord de la Maha naddi pour barrer le bras de ce fleuve qui passe sur le Hira kound ou « Fontaine de diamants » et chercher les pierres précieuses, mêlées aux galets du lit fluvial. Plus d'une fois les Européens se sont fait concéder le monopole de cette industrie, mais les

bénéfices de l'exploitation n'ont pas suffi à couvrir les frais[1]. Quelques géographes ont identifié Sambalpour avec la ville de Soumalpour, mais il est probable que ce marché de diamants se trouvait plus au nord, sur la rivière Goel, haut affluent de la Brahmani. En aval, Sonpour et Bod, deux capitales d'États médiatisés, ne sont que des bourgades.

Cattak, c'est-à-dire le « Fort », capitale de l'Orissa, occupe le sommet triangulaire du delta, entre la Maha naddi proprement dite et la Kadjouri : ce serait là une position géographique admirable, si le courant de la « Grande rivière » n'était pas si dangereux et si la navigation pouvait utiliser régulièrement les bras changeants du delta. Cattak a dû s'entourer de hautes levées qui la transforment en île pendant les crues : ces travaux hydrauliques et les barrages du fleuve sont les constructions les plus remarquables de la ville; quant au fort qui lui valut son nom, il n'est plus qu'un monticule de débris. Mais les montagnes des alentours ont gardé de précieux monuments des époques bouddhique, mahométane et brahmanique, images taillées dans le roc et grottes transformées en temples. Toutes les révolutions religieuses de l'Inde ont laissé leurs traces sur le sol sacré d'Orissa, et ce sont les sites les plus gracieux que l'on a choisis pour les orner de colonnades et de sculptures. Le groupe le plus curieux de temples se trouve à une trentaine de kilomètres au sud de Cattak, près de Bhouvanechvar, bourgade qui fut capitale de royaume. La plupart des restes d'architecture qui se trouvent dans les grottes environnantes sont d'origine bouddhique. Une inscription des rochers est une de celles que fit graver en tant d'endroits l'empereur Asoka; une autre, plus ancienne, raconte l'histoire d'un roi de Magadha qui vivait il y a vingt-deux siècles[2]. Quelques sculptures des temples reproduisent les formes humaines avec tant de grâce et de vérité, que des archéologues les ont attribuées à des artistes gréco-bactriens.

Comme « terre sainte » des Hindous, le pays d'Orissa se divise en quatre régions, qui d'ailleurs sont toutes des « parvis du ciel » et dont les habitants ne peuvent manquer d'entrer après leur mort dans le monde des esprits bienheureux. Dès que le pèlerin, venant du nord, a franchi la « tiède Baïtarani », le « Styx des Hindous », il entre dans un monde nouveau : le prêtre lui souffle à l'oreille qu'il vient de pénétrer dans le domaine du terrible Siva et de Parvati. Au sud-est, vers les bouches de la Maha naddi, est la région du Soleil, actuellement peu visitée, quoique des sanctuaires

[1] V. Ball, *The Diamonds, Coal and Gold of India.*
[2] Rajendralala Mitra, *Antiquities of Orissa.*

s'y élèvent encore le long des rives désertes. Les bords du lac Chilka, entourés jadis de 7000 temples, dit la légende, sont aussi voués à Siva. Mais la région sainte parmi les saintes, celle « dont Siva lui-même ne peut s'imaginer la gloire », est le territoire de Pouri, compris entre deux plages marécageuses du littoral océanique, en dehors du chemin que suivaient les conquérants. C'est là que Vichnou règne depuis quinze siècles et que s'élève le temple fameux de Djagganath, visité parfois par trois cent mille pèlerins dans une seule année. Trois fois béni est celui qui a le bonheur de mourir en vue de la « Porte du Paradis » et de la tour que surmontent la roue et le drapeau de Vichnou! Si puissante est la vertu qui s'attache à la pagode sacrée, qu'elle efface toute différence de caste. En présence du dieu, le brahmane et l'écorcheur de bétail sont égaux : « Le fidèle qui m'est cher, dit Vichnou, ce n'est pas le savant versé dans les quatre saintes écritures, mais l'humble croyant ; c'est à lui qu'il faut donner, de lui qu'il faut recevoir. Vénérez-le comme vous me vénérez moi-même. » Dans la cour du temple, les pèlerins, mêlés sans distinction de classe ou de race, se partagent fraternellement le *maha prasad*, la nourriture sacrée. Il est vrai que, pour éviter d'avoir à reconnaître temporairement pour égaux les Telinga méprisés, les gardiens du sanctuaire leur en interdisent l'entrée[1]. Ils admettent volontiers les gens de basse caste qui viennent de loin et qu'ils ne reverront plus, mais ils tiennent à distance les êtres méprisés qu'ils sont exposés à rencontrer tous les jours.

L'édifice sacré, qu'entoure une enceinte de plus de 200 mètres de côté, s'élève sur le Nil ghiri ou « montagne Bleue », faible butte, probablement formée des débris d'un temple bouddhique. Il date de la fin du douzième siècle; les conquérants mahométans, qui détruisirent la plupart des sanctuaires hindous de l'Orissa, respectèrent celui de Djagannath, qui, grâce au fermage des aumônes, leur procura des revenus considérables. La religion est en effet la grande, presque l'unique industrie de Pouri, dont les vingt mille habitants vivent directement ou indirectement de l'exploitation des fidèles. Commandés par un radjah, qui a l'office héréditaire de balayeur du temple, les prêtres et les servants de Djagganath sont au nombre d'environ 6000, divisés en 36 ordres et 97 classes. Ils envoient des commis-voyageurs dans toutes les provinces pour raccoler des pèlerins, auxquels ils promettent le salut en échange de quelques présents faits au dieu et à ses ministres, et recueillent ainsi chaque année près d'un million de francs, auxquels s'ajoutent les revenus de terres concédées par

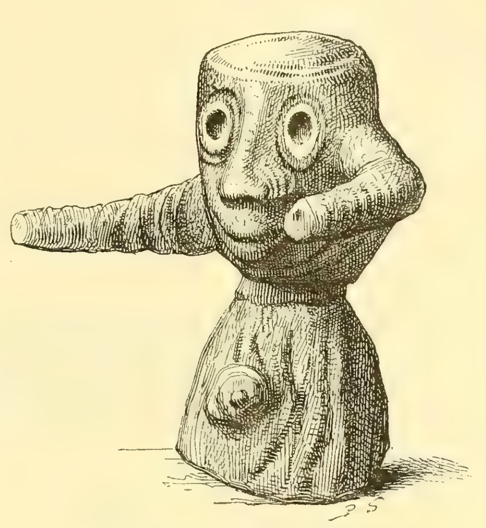
[1] W. W. Hunter, *Orissa.*



TEMPLE DE VICHNOU EN FORME DE CHAR, DANS LES RUINES DE HAMPI
Dessin de Thérond, d'après une photographie de M. Grandidier.



le gouvernement anglais : le fameux diamant Koh-i-nour avait été légué au sanctuaire de Pouri par le roi de Lahore, Randjit Singh, mais le joaillier de la cour refusa de le livrer[1]. La statue de Vichnou, celles de son frère et de sa sœur, au-dessus desquelles s'élève la plus haute tour du temple, ne sont que de grossières figures, des bûches à peine entaillées, mais elles n'en sont pas moins les images les plus vénérées de l'Inde. Chaque année, en juin ou en juillet, 4200 servants du temple s'attellent au char de Vichnou, pagode en bois haute de 14 mètres, reposant sur huit couples de roues, et le traînent au « temple du Jardin », situé au bord de la plage, à près de 2 kilomètres de Djagganath. Cette ancienne cérémonie bouddhique rappelle sans doute l'anniversaire de la naissance de Chakya Mouni[2] : ainsi se sont confondues les deux grandes religions sous le nom de Vichnou. Le voyage de l'énorme échafaudage qui s'enfonce dans le sable dure plusieurs jours. Il est passé en proverbe que des pèlerins fanatiques se jettent sous les roues du char pour avoir le bonheur de mourir en état de sainteté; mais ce genre de suicide a toujours été un fait exceptionnel, comme l'est en Europe la mort volontaire sous les roues des locomotives; lorsqu'un pareil malheur se produit, la marche du char est aussitôt interrompue et les prêtres procèdent à des cérémonies de purification. De même la pratique du *virvir*, c'est-à-dire du balancement des fidèles suspendus à des crocs par les chairs du dos, a complètement disparu depuis plus d'une génération et probablement elle fut toujours défendue par les gardiens du sanctuaire de Pouri, car Djagganath est un « dieu d'amour » et la vue du sang lui est en horreur. De nos jours la ferveur diminue, le nombre des pèlerins va décroissant et les neuf dixièmes d'entre eux sont des femmes[3] : seules elles ont conservé l'ancienne foi. Le temple de Djagganath est un foyer d'infection, comme la kaaba de la Mecque; mais la moindre affluence des



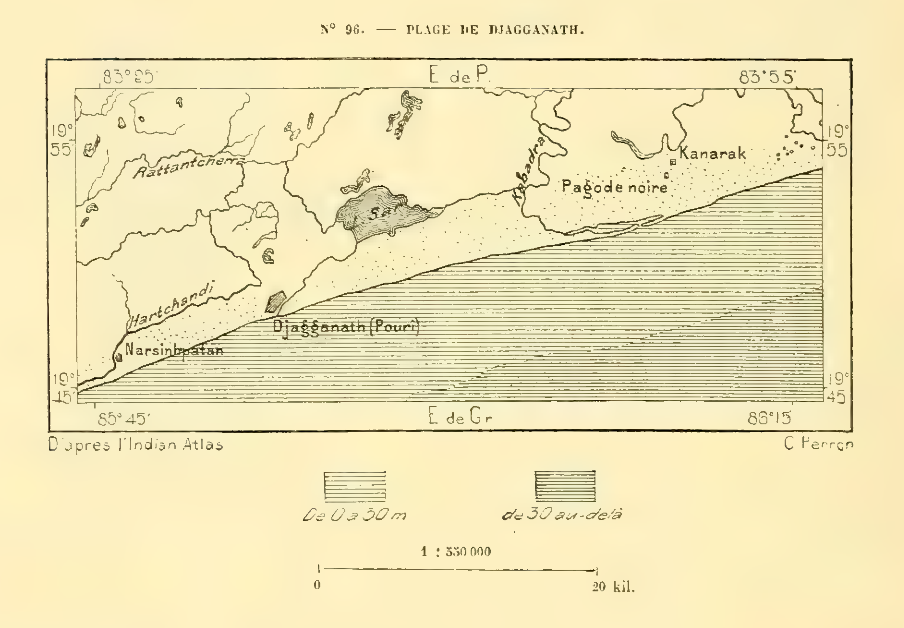
LA « BUCHE SACRÉE » DE DJAGGANATH.
Dessin de Sellier, d'après Fergusson.

[1] A. Keane, *Notes manuscrites.*
[2] Rajendralala Mitra, *Antiquities of Orissa.*
[3] W. W. Hunter, *Orissa.*

pèlerins et les mesures d'hygiène publique ont diminué le danger des épidémies qui naissaient chaque année parmi les foules d'adorateurs sales et mal nourris. Naguère il arrivait fréquemment que les rues de Pouri étaient encombrées de morts déchirés par les chiens, et même de nos jours la route que suivent les pèlerins est marquée par des traînées de cadavres. Afin de protéger les villes contre l'infection, le gouvernement a tracé un itinéraire interdisant les agglomérations urbaines aux convois d'Hindous revenant de Djagganath.

A 52 kilomètres à l'est de Pouri, non loin de la plage marine, se voient

N° 96. — PLAGE DE DJAGGANATH.



les ruines du temple de Kanarak, dédié au soleil; les Européens lui ont donné le nom de « Pagode Noire ». Brisées par les chercheurs de trésors et les amateurs de curiosités, griffonnées de noms, les sculptures de Kanarak sont parmi les plus élégantes qui soient restées des belles époques de l'art, et l'édifice lui-même, que l'on croit avoir été élevé à la fin du neuvième siècle, est considéré comme le joyau de l'architecture hindoue. Djadjpour ou Yadjpour, la « Ville du Sacrifice », située sur la rive droite de la Baïtarani, est aussi une des cités[1] les plus remarquables de l'Orissa par ses monuments, dédiés pour la plupart à Siva et à Parvati, et par sa

[1] Villes principales de l'Orissa et du Tchatisgarh :

Cattak	50 900 hab.	Balasor	18 250 hab.
Pouri	22 700 »	Sambalpour	11 700 »
Raïpour	20 500 »	Djadjpour (Yadjpour)	10 750 »

colonne isolée, pareille au pilier érigé devant le temple de Djagganath. Djadjpour fut, avant Cattak, la capitale de l'Orissa.

Les bancs de sable changeants qui bordent la côte et les barres qui ferment les bouches de la Maha naddi empêchèrent longtemps les navires européens d'approcher du littoral ; seuls les bâtiments indigènes osaient franchir les seuils à marée haute pour aller prendre dans les marchés de l'intérieur des chargements de riz et autres denrées. En 1860, des négociants français de Calcutta se hasardèrent à faire pénétrer leurs navires dans la Maha naddi, par l'embouchure de False Point, et c'est là que bientôt après, pendant la famine, furent débarqués les approvisionnements envoyés de Calcutta. Bien exploré maintenant, pourvu de bouées, de balises et de fanaux, False Point est devenu l'un des ports les moins difficilement accessibles de la côte orientale; protégés par une langue de sable contre la mousson du sud, les navires, dont un grand nombre portent pavillon français, mouillent en sécurité dans la rade, par 7 et 8 mètres d'eau, puis, à marée haute, communiquent avec les villes de l'intérieur par des allèges et des bateaux à vapeur[1] ; mais il est à craindre que les navires n'aient prochainement à chercher un autre abri, car les empiètements des vases sur la baie dépassent en moyenne 36 mètres par année[2]. Comme entrepôt des denrées de l'Orissa, False Point a plus d'importance que les autres havres de la côte, et même que Balasor, très fréquenté jadis avant la fondation de Calcutta, et siège d'un comptoir danois jusqu'en 1846. C'est près de là, à Soubarnarekha, ville aujourd'hui disparue qui se trouvait à la bouche de la rivière du même nom, que les Anglais fondèrent leur premier comptoir sur le sol de l'Inde, en 1634 ; au même endroit s'était élevé précédemment le comptoir portugais de Pilpip[3].

XI

GONDWANA OU PROVINCES CENTRALES, HAUTS BASSINS DE LA SONE, DE LA NARBADAH, DE LA TAPTI ET DE LA GODAVERI.

Encore au milieu du siècle, cette région était en grande partie « terre inconnue ». En dehors des villes et loin des routes principales s'étendaient les espaces redoutés que parcouraient les voleurs Pindari ou qu'ha-

[1] Mouvement du port de False Point en 1875 :
110 navires, jaugeant 118 375 tonnes; valeur du commerce : 6 530 000 francs.

[2] Taylor, *Abstract of Reports of the Surveys in India for* 1876-77.

[3] W. W. Hunter, *Statistical Account of Bengal.*

bitaient les tribus sauvages des Gond. Certains districts, dévastés par les Mahrattes, étaient devenus complètement déserts et la jongle avait recouvert champs et villages. Maintenant les Provinces Centrales sont, à l'exception de la partie sud-orientale, confinant à l'État indigène de Bastar, au nombre des régions les mieux explorées de la Péninsule. Un chemin de fer, le plus important de l'Inde, traverse le Gondwana pour rattacher Bombay à Calcutta, par Allahabad et Bénarès; une autre voie ferrée, qui pénètre dans la partie méridionale du pays, fournira bientôt une communication plus directe entre les deux capitales. La contrée, qui est encore en proportion l'une des moins populeuses de l'Inde, accroît rapidement le nombre de ses habitants[1].

Le Gondwana ou « pays des Gond », dont les limites naturelles correspondent d'une manière générale à la division administrative désignée par les Anglais sous le nom de Provinces Centrales, est le faîte de la Péninsule par la disposition de ses versants. Les trois grandes rivières de la Tapti, de la Godaveri et de la Maha naddi prennent leurs sources au sud du grand sillon transversal que les vallées de la Narbadah et de la Sone forment, du golfe du Cambay à la plaine du Gange ; les eaux s'écoulent dans tous les sens autour des massifs. Cependant les montagnes du Gondwana sont loin d'être aussi élevées qu'on le croyait, lorsque des populations sauvages et le manque de routes en défendaient les abords. Les monts Satpoura, qui constituent la chaîne principale de la contrée, n'ont qu'une hauteur moyenne de 650 mètres. Ils n'en eurent pas moins jadis un rôle historique considérable, car ils se dressent comme la deuxième enceinte d'une forteresse, au sud des chaînes du Vindhya et de la profonde vallée de la Narbadah, comparable à un fossé de défense; eux-mêmes s'appuient au midi sur une troisième rangée de hauteurs, celles qui forment, de l'autre côté de la Tapti, la chaîne bordière du plateau du Dekkan. Ainsi le flot montant des populations hindoues se brisait contre une triple ligne d'obstacles ayant plus de 1000 kilomètres de l'occident à l'orient, sur une épaisseur de 500 kilomètres du nord au sud. Il a fallu de longs siècles de commerce et de guerres avant que la culture ait pu s'élever des plaines le long des vallées et par-dessus les brèches des crêtes jusque sur les hauteurs des plateaux. Ce lent travail de conquête n'est pas encore terminé.

[1] Provinces Centrales, sans le Tchatisgarh, les districts de Sagar et de Damoh :

Superficie.	Population en 1872.	Population kilométrique.
153 118 kilomètres carrés.	5 042 900 habitants.	33 habitants.
Population probable en 1882.	6 500 000 »	42 »

Le nom de Satpoura ou « Septuple Rangée » est donné par les géographes à tout le système orographique des Provinces Centrales; les Hindous l'appliquent seulement à la partie occidentale des montagnes comprises entre les deux vallées presque parallèles qu'arrosent la Narbadah et la Tapti dans leur cours moyen. Quant aux indigènes, ils n'ont point d'appellation générale pour ces massifs; ils se bornent à désigner chaque groupe isolé, chaque sommet distinct par le nom d'un village rapproché, d'arbres qui croissent sur les pentes ou de la divinité qui règne sur la contrée. D'ailleurs les hauteurs ne se succèdent point en une chaîne continue : elles s'élèvent sur un plateau de trapp, d'une altitude moyenne de 600 mètres et, pour la plupart, forment, au-dessus de l'immense socle qui les porte, des blocs isolés ou des plateaux secondaires également composés de roches volcaniques, s'étalant en vastes tables aux pans brusquement coupés. Plusieurs de ces tables sont creusées de dépressions où s'amassent les eaux de pluie, citernes naturelles qu'avaient utilisées les seigneurs féodaux pour approvisionner leurs châteaux forts dressés au sommet de rochers inexpugnables[1].

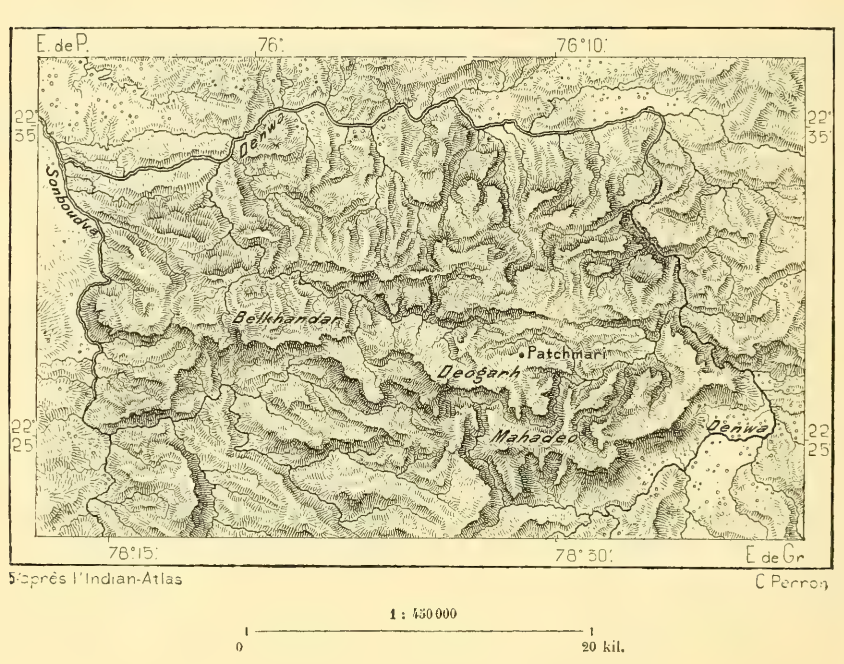
A l'est des massifs de Satpoura proprement dits, de larges plaines d'érosion isolent le groupe central des montagnes, celui que dominent les cimes les plus élevées : l'une d'elles, le Dhapgarh (Deogarh), atteint 1575 mètres. L'ensemble du massif doit à sa hauteur, et probablement encore plus à la hardiesse et à la variété de ses traits, d'avoir été consacré à Siva : c'est le Mahadeo ou le mont du « Grand Dieu ». Granits, roches métamorphiques, calcaires, grès, coulées de basalte, masses éruptives, toutes ces formations diffèrent par la couleur, le profil, l'aspect des talus et des vallées, et par la nature de la végétation. La ligne régulière des plateaux supérieurs est coupée çà et là de sommets granitiques, reconnaissables de loin à leurs roches aiguës; mais, de toutes ces roches, les plus étranges, et en même temps les plus majestueuses, sont les parois verticales du Mahadeo, contemplées des vallées qui s'ouvrent au sud. Du bord des ruisseaux qui serpentent dans les prairies, on voit se dresser au-dessus des arbres touffus les murs rougeâtres de la montagne, rayés de fissures, où s'accrochent quelques touffes d'herbes, et se terminant au sommet par des tours et des tourelles quadrangulaires; de quelques endroits, tout le groupe du Mahadeo apparaît comme un édifice de proportions gigantesques élevé par la main de l'homme. D'énormes cluses s'ouvrent dans l'épaisseur des roches, et quelques-unes d'entre elles ont des parois tellement abruptes,

[1] Forsyth, *The Highlands of Central India.*

qu'on n'oserait y descendre : ce sont, disent les indigènes, des fentes qu'ouvrit le trident de Siva pour y précipiter les serpents, anciens maîtres du sol. Des rivières entrant dans ces fissures contournent les montagnes et les isolent les unes des autres : plusieurs cours d'eau nés sur le versant méridional du Mahadeo se reploient vers le nord pour aller s'unir à la Narbadah[1]. Des ressemblances dans la faune et la flore ont fait donner au Patchmari le nom de « Nil ghiri du nord »[2].

Les régions montagneuses qui succèdent à celle du « Grand Dieu » dans

N° 97. — PLATEAU DE PATCHMARI.



l'axe du système sont séparées de ce groupe par la vallée supérieure de la Narbadah. Elles offrent, comme le Satpoura occidental, le caractère de plateaux étagés et, comme lui, sont revêtues en maints endroits d'assises de trapp. De l'ouest à l'est, on s'élève sur le plateau de Mandla comme par une succession de degrés jusqu'à la chaîne bordière du Maïkal, qui domine au nord-ouest la grande plaine de Tchatisgarh. L'arête de Maïkal n'a guère que 600 mètres de hauteur moyenne; mais l'une de ses pointes, le Lapha, dépasse 1060 mètres. A l'orient, la borne angulaire de tout le système est un sommet rival du Lapha, l'Amarkantak, où naît la Narbadah

[1] Oldham, *Memoirs of the Geological Survey of India*, 1860

[2] V. Ball, *Jungle-Life in India.*

sacrée et d'où s'épanchent en même temps les eaux descendant vers la Sone et la Maha naddi. Une grande partie de cette région montagneuse, jadis évitée par l'homme, était couverte par des forêts de sal (*shorea robusta*), l'arbre qui occupe une lisière étroite de terrain à la base du Sub-Himalaya, parallèlement aux fourrés du teraï. Le sal est une espèce envahissante : ses graines, qui tombent en abondance lors des premières pluies, germent sans retard et s'emparent de la terre végétale au détriment des autres plantes. Le domaine du sal, en dehors du Sub-Himalaya, comprend les collines du Radjmahal et du Tchota-Nagpore, les Ghat orientales jusqu'à la Godaveri, et les monts de Maïkal, partout où ces hauteurs ne sont pas revêtues de trapp. La présence de cette roche, que recouvre une faible couche d'humus, trace au sal une limite infranchissable ; mais où finit l'aire de cet arbre, commence celle du tek (*tectonia grandis*), encore plus apprécié comme bois de construction. Seul un îlot de roches gréeuses dans le groupe du Mahadeo renferme une forêt de sal : l'arbre s'était propagé jadis par la vallée alluviale de la Narbadah, maintenant déboisée. La distribution des espèces animales correspond à celle des forêts dans ses contours généraux. Ainsi, le buffle sauvage (*bubalus Arni*), le cerf des marais (*rucervus Duvaucellii*), le coq des jongles (*gallus ferrugineus*) ne dépassent pas à l'ouest le domaine du sal, mais on les retrouve dans la vallée du Mahadeo, où cet arbre reparaît isolément[1].

Les forêts de sal et de tek ont presque toutes disparu des contrées facilement accessibles du Gondwana. Déjà les indigènes en avaient détruit un grand nombre par leur procédé d'agriculture barbare : au commencement de la saison des sécheresses, ils abattent les arbres de la lisière des bois, pour y mettre le feu avant la saison pluvieuse. Alors ils sèment au milieu des cendres, confiants dans la nature qui fera pousser la récolte ; là où le sol est en pente, ils ne se donnent même pas la peine de jeter la graine ; ils se contentent de la déposer en tas sur le bord le plus élevé de la clairière, attendant que les pluies la distribuent à la surface. Telle est la productivité du sol fertilisé par les cendres, que la moisson de la première année est en général fort abondante ; la seconde année, elle est beaucoup plus maigre, et pour une nouvelle récolte l'agriculteur nomade va brûler un autre coin de forêt. Les clairières abandonnées se recouvrent de bambous, d'un épais fourré de broussailles et d'arbustes épineux, au milieu desquels nul grand arbre ne pousse. Ainsi, malgré le peu d'étendue des cultures, le déboisement avait déjà presque complètement changé la face

[1] Forsyth, *The Highlands of Central India*.

de certains districts; les forêts les plus précieuses étaient précisément celles qui avaient le plus souffert; le sal était gemmé pour sa résine, le tek abattu pour être transformé en charbon ou débité comme bois de construction. La dévastation systématique commença quand les entrepreneurs de chemins de fer eurent pénétré dans le pays; sachant que le gouvernement projetait de s'emparer des forêts, ces étrangers commencèrent par les dévaster à leur profit, et bientôt, dans cette contrée où la végétation est si puissante, les constructeurs de la voie ferrée furent obligés de faire venir leur bois d'Angleterre et de Norvège. La forêt tropicale, telle qu'on s'attendrait à la voir dans cette latitude, manque tout à fait; si de distance en distance on n'apercevait quelque palmier ou tel autre arbre caractéristique de la zone torride, on pourrait se croire sous la zone tempérée d'Europe. Pendant la saison sèche, tous les feuillages disparaissent, à l'exception de celui du sal; pas une fleur ne se montre sur les rameaux: la nature est triste et monotone. Dans les campagnes cultivées, un seul grand arbre est toujours respecté, le mhowa, aux savoureuses corolles.

La Narbadah, prise souvent comme limite de l'Inde du nord et du Dekkan, descend de ses hauts bassins, jadis lacustres, par une succession de défilés, puis, à l'issue des gorges supérieures, elle prend vers l'ouest-sud-ouest la direction presque rectiligne qu'elle doit garder jusqu'à son estuaire dans le golfe de Cambay. La limite naturelle entre la haute Narbadah et son cours moyen est indiquée par la cluse des « Roches de Marbre », site célèbre dans l'Inde centrale. La rivière plonge d'un bond dans cette gorge étroite en formant une cascade de 9 mètres de hauteur, la « Chute de l'Écume ». Sur une longueur de 3 kilomètres et plus, les parois de marbre, sculptées en piliers énormes, fendues en assises inégales, se dressent à 30 mètres de chaque côté du lit resserré, large de 20 mètres à peine, où glisse le courant, rapide et profond. Injectés çà et là de roches volcaniques noirâtres, qui par le contraste rendent plus éclatante la blancheur des falaises, les deux murs éblouissants séparent la bande bleue du ciel de la bande bleue des eaux; pas un arbuste, pas une herbe ne croît dans les anfractuosités du roc; la pierre est nue : seulement des essaims d'abeilles ont suspendu leurs gâteaux de cire aux saillies des parois. Le temple circulaire de Bhera ghat, entouré de colonnades formées de statues de femmes, chef-d'œuvre de l'art hindou, domine la partie la plus étroite du défilé des Roches. Les « Roches de Marbre » sont aussi fameuses dans la mythologie : les légions de singes qui suivaient Hanouman ont bondi par-dessus cet abîme, et l'éléphant céleste qui portait Indra a laissé sur la pierre la marque de son pied. Aussi les eaux de la Narbadah sont-elles



DÉFILÉ DES ROCHES DE MARBRE

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



particulièrement saintes en cet endroit, et les dévots viennent-ils de loin pour y jeter les cadavres de leurs parents; souvent on voit les crocodiles se disputer ces hideuses proies[1]. Parmi les rivières de l'Inde, la Narbadah ou Rewa est la plus vénérée après le Gange, et même, suivant une ancienne prophétie, elle doit rester sainte à jamais, tandis que vers la fin du siècle actuel le Gange perdra sa vertu. Les galets du lit sont sacrés et les sectateurs de Siva les portent en amulettes. Nul serment ne dépasse en force celui que prête l'Hindou se tenant dans le courant du fleuve, avec une guirlande de fleurs rouges autour du cou et quelques gouttes de l'eau divine dans la main droite. De même que sur les bords du Gange, on rencontre sur ceux de la Narbadah des pèlerins qui se sont donné pour tâche de remonter la vallée le long d'une rive, de l'estuaire au temple de la source, sur l'Amarkantak, et de redescendre en suivant l'autre rive; ce pèlerinage complet ou *pradakchina*, voyage d'environ 2600 kilomètres, dure ordinairement deux années, à cause des arrêts nombreux qui se font aux sanctuaires de la route. La dévotion, bien plus encore que les expéditions de commerce ou de conquête, a ouvert peu à peu les régions centrales à l'influence hindoue : les pèlerins qui se présentaient dans le pays des Gond étaient protégés, tandis que les marchands étaient pillés et qu'à la force des conquérants on opposait la force.

En aval des Roches de Marbre, le fleuve entre dans une plaine alluviale, ancien lac comblé, vaste bassin auquel d'autres succèdent; sur un espace d'environ 400 kilomètres de l'est à l'ouest, une large et féconde vallée se trouve interposée entre les plateaux de Malwa et les montagnes de Mahadeo : grâce à la culture du sol, au groupement de populations urbaines, à la construction des routes, une sorte d'Inde intérieure s'est fondée au centre du pays dravidien, et par les vallées latérales l'annexion au monde civilisé se fait de proche en proche. Mais les plaines lacustres que parcourt la Narbadah ne s'ouvrent pas directement sur la plaine maritime qui borde le golfe de Cambay : elles en sont séparées par une série de gorges où le fleuve se précipite en rapides. La Narbadah est trop coupée de chutes et surtout trop irrégulière dans son débit pour qu'elle puisse servir à la navigation. Long et étroit, son bassin peut être comparé à une fosse ouverte de la côte occidentale jusque dans le cœur de la Péninsule; brusquement coupé, le talus septentrional de cette fosse n'est point entaillé de vallées latérales. De ce côté, aucun affluent de quelque importance ne rejoint la Narbadah; tous les courants tributaires viennent du

[1] Forsyth, ouvrage cité.

versant méridional, mais ils n'ont qu'une faible longueur et se trouvent soumis aux mêmes influences du climat que la vallée centrale. Il en résulte que, lorsque les nuages pluvieux, poussés par la mousson, pénètrent dans la vallée, tout le bassin fluvial reçoit sa part des averses. Tandis que dans la plupart des fleuves un système de compensation s'établit naturellement entre les affluents, dont les crues et les maigres ont lieu en différentes saisons, l'inondation se produit en même temps ou à peu d'intervalle dans le fleuve principal et les cours d'eau tributaires. La portée du fleuve, à son entrée dans la plaine du Konkan, serait de 70 600 mètres cubes par seconde[1], deux fois le débit du Mississippi dans sa grande crue; mais il est difficile de croire que les évaluations des ingénieurs anglais ne soient pas erronées. En hiver, la Narbadah, qui s'unit à la mer par une bouche de 20 kilomètres de largeur, n'est qu'un faible courant serpentant lentement dans les sables.

La Tapti, dont la source première est sur le versant occidental du Mahadeo, serpente d'abord dans une légère dépression du plateau, puis s'engouffre dans une cluse de basalte que des fissures secondaires viennent rejoindre de part et d'autre. Tout le pays se trouve ainsi divisé en massifs de trapp, parsemés de buttes inégales que rongent les intempéries en faisant briller à la surface les innombrables nodules d'agates blanches. Des forêts de saleï (*boswellia thurifera*), ou arbres à encens, recouvrent ces plateaux, s'entremêlant à des brousses et à des herbes basses, auxquelles en hiver les bergers et les cultivateurs mettent le feu; du haut des cimes, on voit parfois pendant les nuits flamboyer l'horizon dans toute sa rondeur, et le jour, une atmosphère étouffante pèse sur les plaines, chargée de fumées et de cendres. Comme la Narbadah, la Tapti, à peine sortie de la région des gorges supérieures, pénètre dans une large vallée qui fut jadis un lac et qu'elle a comblée de ses alluvions : la Pourna, son grand affluent, qu'elle reçoit dans cette partie de son cours, vient de traverser elle-même un autre bassin lacustre, par lequel se sont maintenues de tout temps les communications entre la côte occidentale et le haut bassin de la Godaveri. En aval des plaines alluviales, la Tapti ressemble encore à la Narbadah par les défilés qui la resserrent avant son entrée dans la région du littoral. Enfin, la Tapti peut être également comparée au fleuve parallèle par les fortes oscillations de son débit annuel. Tandis qu'avant la mousson pluvieuse la quantité d'eau que la Tapti porte à la mer oscille de 5 à 6 mètres cubes par seconde, elle s'élève à 25 400 mètres pendant les grandes crues :

[1] Hunter, *Imperial Gazetteer of India.*

c'est près de trois fois le courant du Danube, cinq fois celui de la Volga. Ses inondations sont redoutables; ce fleuve est l'ennemi contre lequel Sourat et les autres villes riveraines ont à se défendre par de doubles et triples enceintes de levées.

Au sud des plateaux de trapp, socle sur lequel s'élèvent les blocs de grès du Mahadeo, s'étend la vaste plaine inégale de Nagpour, de 250 à 300 mètres de hauteur moyenne, où coulent la Wardha, la Waïn-ganga et d'autres affluents de la Pranhita, branche maîtresse de la Godaveri, et que des chaînons détachés du système des Satpoura séparent en bassins secondaires. Cette région, l'une des plus fertiles de la Péninsule, a des étendues considérables de « terres noires », utilisées principalement pour la culture du coton. Pareillement aux anciens bassins lacustres de la Narbadah et de la Tapti, les plaines de la haute Godaveri, qui servirent aussi de réservoirs à des lacs, devinrent des centres d'attraction pour les populations civilisées du pourtour de l'Inde; de ce côté, aussi bien que dans les régions environnantes, les tribus barbares des plateaux furent graduellement réduites ou annexées.

Cependant de nombreuses peuplades ont gardé mœurs, coutumes et langues originaires. La variété des races qui habitent les Provinces Centrales a fait comparer le pays à un fourré dans lequel se serait réfugié le gibier des plaines d'alentour. Le gros de la population, environ les trois quarts, se compose d'Hindous parlant des idiomes aryens et se croyant complètement distincts par le sang des sauvages de l'intérieur; néanmoins, certains districts de la contrée méritent encore le nom de Gondwana ou « Pays des Gond », dérivé probablement, comme l'appellation des Khond, du mot telougou *konda*, qui signifie montagne. Dans les parties de la plaine où ils se trouvent en contact avec les Hindous, les Gond ou Koï en ont adopté partiellement les mœurs et le langage; même quelques tribus, ayant dépassé la période de transition, ont cessé de parler et de comprendre leur ancien idiome dravidien. Ceux qui restent comme race distincte sont assez nombreux pour constituer le groupe ethnique le plus considérable des indigènes non civilisés; ils sont plus d'un million et demi dans le Gondwana, au moins deux millions dans l'Inde entière, mais ils ont perdu toute cohésion politique : divisés en plusieurs groupes par les régions purement hindoues des vallées et des plaines, ils ne pourraient offrir aucune résistance aux envahisseurs. Dès le dernier siècle, sous la domination des Mahrattes, les divers États gond avaient perdu leur indépendance, mais ils se rap-

pellent leur ancienne gloire. Quelques descendants des familles royales sont encore pensionnés par le gouvernement anglais.

Certainement les Gond sont un peuple déchu en civilisation. Déjà les premiers livres sacrés parlent de leurs cités; l'histoire des derniers siècles les montre rivaux des Hindous dans les arts de la paix. Dans les forêts et les jongles on rencontre maints restes de palais et de temples; des vestiges de routes, de digues, de canaux d'irrigation témoignent de la culture d'autrefois. Les persécutions, la pauvreté et la fuite dans les bois ont forcément modifié les mœurs; après avoir été civilisés, ils sont redevenus sauvages, en se mêlant aux tribus des jongles. Ceux d'entre eux qu'on appelle Assoul, c'est-à-dire « Purs », ont bâti leurs villages dans les régions les plus écartées des grandes voies, au milieu des forêts; ils évitent avec soin les étrangers, et de nombreux Anglais ont parcouru le Gondwana dans tous les sens sans avoir vu les purs descendants de ceux qui furent les anciens maîtres du pays; même une de leurs tribus ne consent à payer les impôts qu'à la condition de ne pas voir l'exacteur : arrivé près du village, il bat du tambour, puis s'éloigne; à son retour, il trouve la somme voulue déposée sur une pierre[1]. Toutefois, quand ces Assoul rencontrent forcément les envahisseurs, ils les regardent en face avec une fierté mâle et ne s'abaissent pas à flatter et à mentir comme la plupart des Hindous; ils se distinguent en général par le courage, la droiture, la véracité. Courts et trapus, ils ont presque tous les mêmes traits : un nez plat, de grosses lèvres, une large face, autour de laquelle tombent des cheveux noirs en broussaille. Les hommes ne portent d'anneau qu'à une seule oreille; mais les femmes se couvrent de bijoux, bagues, bracelets, colliers, et se tatouent le visage et les cuisses. Parmi les Gond, comme chez les Khond d'Orissa, il existe encore des tribus qui n'ont d'autres vêtements que des bouquets de feuilles, rudiment de costume que l'on dit être d'innovation moderne[2]; il en est aussi qui se bornent à badigeonner leur corps de cendres et de boue; quand le vent souffle avec force sur leurs montagnes, ils allument de grands feux pour se garantir du froid, mais ils dédaignent de se couvrir[3]. Dans le Satpoura, ils ont l'habitude de se tenir sur un pied devant leurs hôtes, en témoignage de respect[4]. Quelques-unes de ces peuplades n'ont pas même d'agriculture; quand le gibier manque à ces malheureux, ils vivent de racines, de baies, de miel sauvage, de reptiles et de bestioles

[1] Dalton, *Ethnology of Bengal.*
[2] Hislop, *Essay on Gonds*; — R. Temple, *India as it is.*
[3] Glasfurd, *Selections from Records for the Government of India*, n° XXXIX.
[4] Sterndale, *Seonee, or Camp Life on the Satpura Range.*

diverses, et souvent on les a vus disputer des charognes aux vautours. On accusait des tribus de tuer les vieillards et de les manger en des festins publics. Il est certain que des sacrifices humains étaient offerts aux dieux : maintenant ces victimes sont remplacées par des poupées et des mannequins de paille.

Le Gond a des dieux à l'infini. Tout lui est divinité : le soleil, la montagne, le rocher, l'arbre, le torrent, le vent qui passe, le bruit qu'il entend, l'esprit de l'ancêtre ou le mauvais génie qu'il croit caché dans le feuillage. Il adore surtout les êtres qu'il redoute : le dieu-tigre, confondu avec Vichnou, est, de toutes les puissances supérieures, celle qu'il invoque avec le plus de ferveur. Mais sa religion se rapproche de plus en plus des rites brahmaniques, et parmi les dieux hindous il vénère surtout les héros Pandouides, Bhima et Ardjouna, desquels il prétend descendre[1]. L'émigrant qui descend des montagnes pour aller dans les villes de la plaine gagner sa vie comme tâcheron participe aux cérémonies religieuses des Hindous, de même qu'il apprend à parler leur langue. Les marchands brindjari, suivis de leurs bestiaux de charge, passent de bourgade en bourgade pour échanger les denrées locales contre les ornements et les étoffes de manufacture anglaise ou indienne et racontent en même temps les nouvelles du monde extérieur. Les nouveaux villages qui se construisent n'ont plus la garçonnière commune; les mœurs s'indianisent de jour en jour. Seulement, les Gond ont gardé l'habitude de se marier beaucoup plus tardivement que les Hindous et d'acheter leurs épouses par une longue domesticité chez le père : la cérémonie du mariage commence toujours par un enlèvement simulé de la jeune fille[2].

Des tribus sauvages n'appartenant pas à la famille des Gond sont parsemées en diverses parties du Gondwana. Les Kourkou, qui, au nombre d'environ 40 000, habitent principalement certaines vallées du Mahadeo, sont en réalité des Kohl, et diffèrent à peine de ceux du Tchota-Nagpore et d'Orissa, quoiqu'ils ignorent leur parenté. Les Baïga, que l'on classe d'ordinaire parmi les Kohlariens, mais que Forsyth considère comme formant une population distincte, sont relativement peu nombreux; on en compte une vingtaine de mille dans le Gondwana. Leurs principales tribus habitent les montagnes du Maïkal; mais, très nomades, elles vivent par petits groupes en diverses parties de la contrée. Physiquement, les Baïga diffèrent à peine des Gond, si ce n'est qu'ils sont plus noirs, plus vigou-

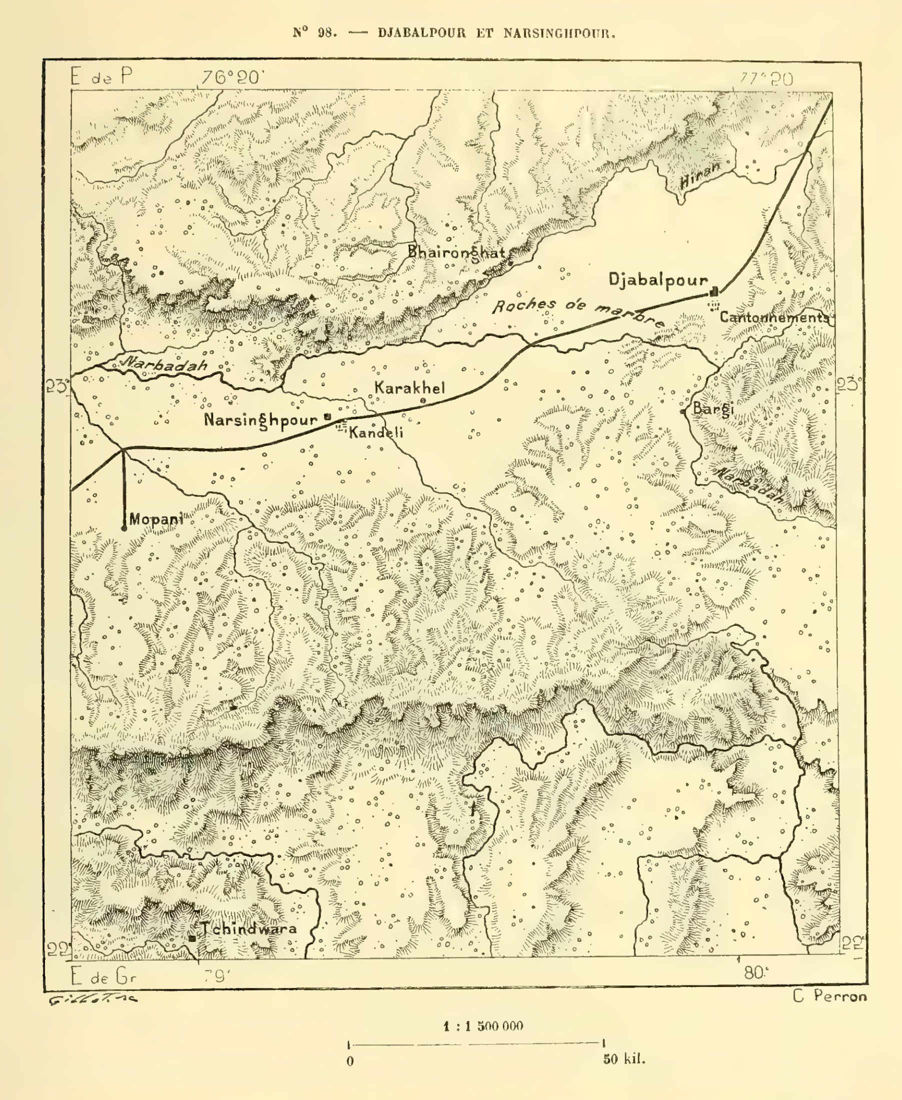
[1] Cain, *On the Kois or Gonds of Central India.*
[2] Dalton, *Ethnology of Bengal;* — Forsyth, *The Highlands of Central India.*

reux, plus intrépides. Le dialecte qu'ils parlent est purement hindou; cependant ils n'ont aucune prétention à faire partie de la race dominante; ils se disent aborigènes et même une de leurs tribus porte le nom de Bhoumiya, « Enfants du Sol ». Conscients de la dignité que leur donne l'ancienneté de leur race, ils se distinguent par une honnêteté parfaite et par l'observance rigoureuse de leurs coutumes : ils se gouvernent eux-mêmes, sans que la police anglaise ait jamais à pénétrer dans leurs villages. Seuls parmi les habitants du Gondwana, ils se servent, pour chasser le gros gibier, de flèches empoisonnées au moyen de l'aconit, et c'est à des marchands étrangers qu'ils achètent ce poison, venu probablement du pays des Michmi, dans les vallées de l'Himalaya oriental : ainsi se perpétuent, au-dessous de la société officielle et policée, les relations directes de commerce entre les populations sauvages. Les Gond reconnaissent volontiers la supériorité des Baïga, et c'est à eux qu'ils s'adressent pour avoir leurs prêtres et leurs magiciens. Le chamane baïga converse avec les esprits et sait les chasser du pays qu'ils hantent; il fait tomber la pluie, assainit la contrée, exorcise les tigres et les rend inoffensifs. Quand un de ces animaux a dévoré un homme, ce qui arrive fréquemment dans le Gondwana oriental, principalement sur la route de Djabalpour au Tchatisgarh, les villageois appellent un médecin baïga qui se grime en « homme-tigre » : bondissant comme un félin, il s'élance sur une proie, en brise les os, en boit le sang; il est censé faire passer en lui l'âme du tigre, lui enlever l'appétit de chair humaine pour lui donner celui d'un autre gibier. Les voyageurs anglais qui ont assisté à ces pantomimes ou qui ont vu les chamanes baïga se livrer à des convulsions, soit pour conjurer les tigres ou les mauvais génies, soit pour arriver à la contemplation de la divinité, parlent de ces spectacles avec effroi.

Outre les Gond dravidiens et les Kohlariens de diverses tribus, on rencontre encore dans le Gondwana d'autres éléments ethniques, difficiles à classer. Ainsi l'on se demande ce que sont les Goli ou Gaouli des monts Satpoura, devenus une humble population de pâtres. Faut-il voir en eux les descendants de ces Gaouli dont les dynasties régnèrent longtemps sur la contrée et dont les anciens châteaux forts se dressent çà et là sur les collines? Et que furent les Nagbhansi ou « Fils des Serpents », que presque toutes les familles princières se donnent pour ancêtres et qui ont laissé leur nom, Nagpour, à la ville la plus considérable de la contrée? Ceux qui se réclament de ce nom dans les Provinces Centrales sont complètement indianisés d'aspect, mais quelques familles de Nagbhansi qui vivent dans les montagnes de Djadjpour, au nord de l'Orissa, se distinguent par

leur face extraordinairement aplatie; leur nez n'offre qu'une faible saillie; il se développe tout en largeur, avec des narines largement ouvertes, presque au-dessus des joues[1]. Par les traditions, les Nagbhansi semblent appartenir

N° 98. — DJABALPOUR ET NARSINGHPOUR.



1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

à une autre race que les Gond; ceux-ci, quoique adorant toutes les forces de la nature, n'ont aucune vénération spéciale pour le serpent; en voyant ce reptile, « ils songent à s'en nourrir, non à l'invoquer »[2].

Djabalpour, le chef-lieu des vallées de la haute Narbadah, est devenue depuis le milieu du siècle l'une des cités importantes de l'Inde. La position

[1] Dalton, *Ethnology of Bengal.*
[2] Grant, *Gazetteer of the Central Provinces.*

centrale qu'elle occupe sur le chemin de fer de Bombay à Calcutta, à la jonction du réseau de deux compagnies et au croisement de la route du Radjpoutana au bassin de la Maha naddi, en a fait un entrepôt pour toutes les denrées du Gondwana et les objets de manufacture anglaise. Des lacs naturels et artificiels, les eaux claires de la Narbadah dans sa cluse de marbre, de gracieuses collines, des bosquets, des massifs de bambous, ont fait de Djabalpour l'une des villes préférées des Anglais, et l'on a même proposé fréquemment de la choisir pour capitale de l'empire anglo-indien. Elle a quelques fabriques et sa fameuse école industrielle où des prisonniers « thugs » et des voleurs, entourés de leurs familles, ont appris à tisser des tapis, des cordes, des toiles de tentes ; un torrent sépare de Djabalpour la cité militaire des « cantonnements ». Au nord-ouest, l'ancienne ville de Garha, qui fut la capitale d'un royaume gond, se prolonge à la base des escarpements de granit ; un bloc isolé porte encore le château fort de Madan mahal, érigé au douzième siècle.

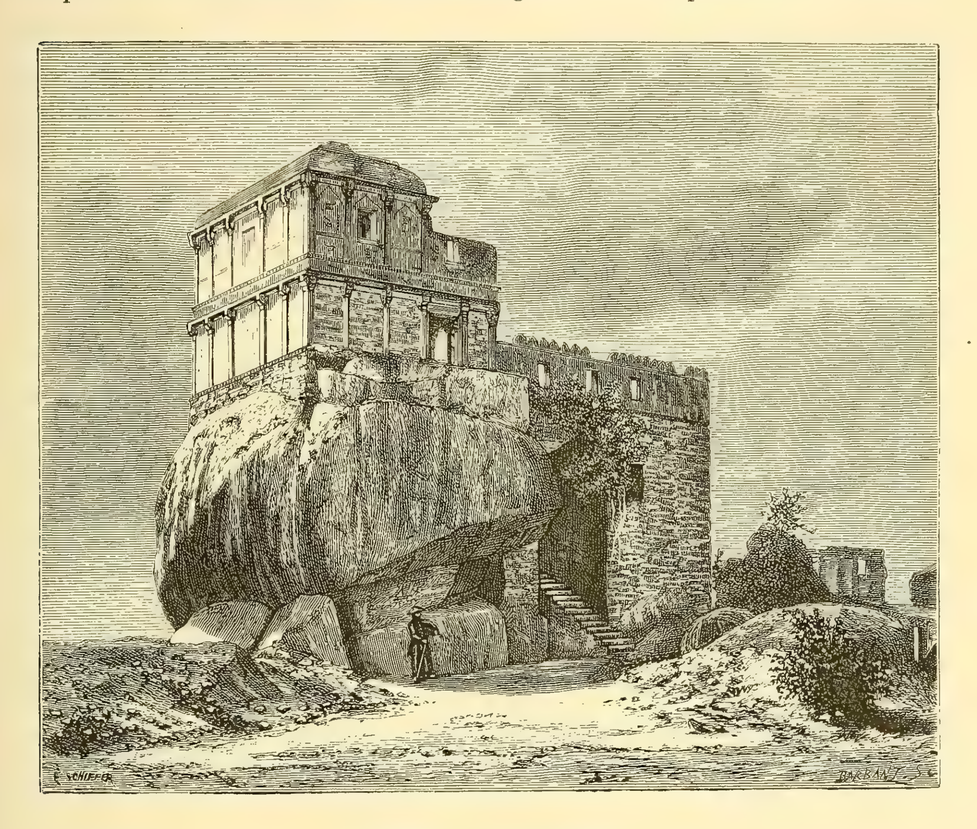
Au sortir des « Roches de Marbre », la Narbadah, serpentant dans ses campagnes d'alluvions, arrose les terres de Narsinghpour, la « cité de Narsingh » ou Vichnou le dieu « lion », puis celles de Hochangabad et de Seoni. Au sud-est, l'un des plateaux du groupe du Mahadeo, haut de 1061 mètres, porte une ville de santé et une station militaire fondées en 1870, près des sanctuaires célèbres de Patchmari ou des « Cinq Grottes » ; mais les Anglais qui résident dans les Provinces Centrales ne sont pas encore assez nombreux pour avoir fait de cette ville une station comparable à celle des monts himalayens. Le plateau de Patchmari s'étend sur un espace de plus de 30 kilomètres carrés.

Dans la partie haute de la vallée de la Tapti appartenant aux Provinces Centrales, il n'existe qu'une seule ville de quelque importance, Bourhampour, d'ailleurs très déchue. Elle fut jadis capitale du Dekkan, et s'étendait alors sur un espace de plus de 12 kilomètres carrés. Lorsque Tavernier la visita en 1658, elle n'était plus résidence princière, et la plupart de ses maisons étaient à demi ruinées et couvertes de chaume ; néanmoins elle était toujours une « grande cité » et ses cotonnades s'expédiaient en Perse, « en Moscovie, en Pologne, au Grand Caire et autres lieux » ; encore au milieu du siècle, les Bharer, caste nomade de marchands d'étoffes, demandaient que leurs corps fussent déposés dans un cimetière de cette ville[1]. Bourhampour n'est plus même chef-lieu du district, et le chemin de fer la laisse à 3 kilomètres pour passer au pied de la roche, haute de 250 mètres,

[1] Vigne, *Travels in Kashmir, Ladak, Iskardo.*

qui porte la citadelle d'Asirgarh, encore occupée par une garnison. L'activité commerciale et industrielle s'est déplacée de Bourhampour vers la ville de Khandwa, bâtie au nord, sur les plateaux qui séparent les deux vallées de la Narbadah et de la Tapti. Le seuil que franchit la voie, entre les deux bassins, est seulement à 378 mètres d'altitude.

La plus grande cité des Provinces Centrales, Nagpour ou la « Ville des Serpents », est située au sud des montagnes, dans la plaine où coulent les

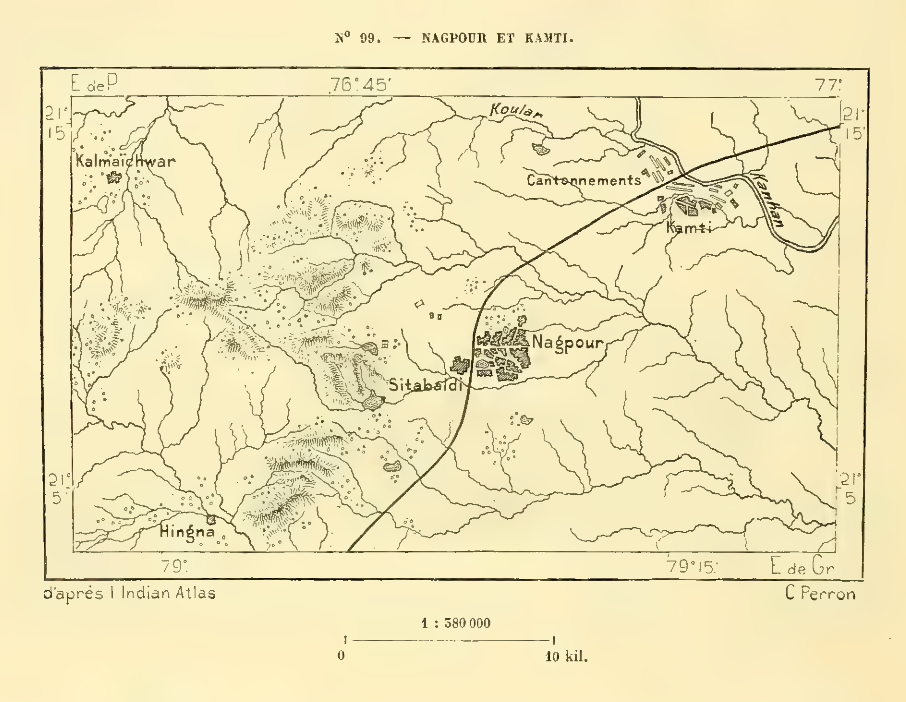


DJABALPOUR. — LE MADAN MAHAL.
Dessin de E. Schiffer, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.

hauts affluents de la Godaveri. Rattachée au réseau des chemins de fer par un embranchement de la voie de Bombay, elle est destinée à devenir un jour la station centrale entre les deux grands ports de l'Inde occidentale et de l'Inde orientale. Cité très commerçante, Nagpour a conservé quelques-unes de ses anciennes industries, et ses cotons n'ont pas complètement cessé de faire concurrence à ceux qui viennent de la Grande-Bretagne. Quoique la ville ait quelques beaux monuments, des jardins, des étangs où se mirent des temples, les Anglais ont établi leur résidence en dehors de Nagpour, au pied de la colline de Sitabaldi ; c'est là que se trouve

le siège de l'administration provinciale. Kamti, située seulement à 14 kilomètres au nord-est, est le quartier militaire et prolonge ses avenues sur un espace de 7 kilomètres au bord de la rivière Kanhan : c'est aussi un grand marché d'approvisionnement. En été, pendant les fortes chaleurs, les Anglais de Nagpour et de Kamti se rendent en villégiature dans les villes des montagnes, notamment à Tchindwara. Deogarh ou Château-Dieu, l'ancienne capitale du Gondwana, s'élevait jadis sur un des rochers qui dominent la plaine de Nagpour; il en reste de beaux temples ruinés, des étangs et des parcs. Des lacs nombreux, restes de plus vastes bassins, sont épars dans la plaine de Nagpour. On s'occupe actuellement de la formation

N° 99. — NAGPOUR ET KAMTI.



1 : 380 000

0 — 10 kil.

d'un lac artificiel au moyen d'un barrage qui retiendra les eaux du Kanhan. Ce réservoir, d'une superficie de 75 kilomètres carrés, pourra suffire à l'irrigation de 180 000 hectares.

Très fertiles et relativement bien cultivées, les campagnes qu'arrosent les hauts affluents de la Godaveri, sont parsemées de villes commerçantes. Seoni est le principal entrepôt entre Nagpour et Djabalpour; au nord de la capitale, Ramtek, la cité de Rama, exporte des feuilles de bétel ou *pan*, le plus apprécié de l'Inde, et, dans le voisinage, les bords du lac d'Ambala attirent au mois de novembre jusqu'à cent mille pèlerins et marchands. A l'est et au sud-est, Bhandara, Paoni, Oumrer, sont renommées pour leurs fabriques de coton, et, au sud-ouest, la ville de Hinganghat a pris rang parmi

les marchés les plus importants de la Péninsule, pour l'exportation des fibres de coton; elle envoie aussi une grande quantité de beurre, que l'on expédie directement à Bombay, par le chemin de fer et que portaient naguère des bœufs trotteurs; tout ce commerce se trouve entre les mains de négociants anglais et d'intermédiaires marwari. Tandis que Hinganghat s'accroît en population, l'antique cité de Tchanda, située au sud en aval du confluent des deux grandes rivières, Wardha et Païn, a considérablement décru; sa pittoresque enceinte crénelée, qui se développe sur un espace de 9 kilomètres, enferme des villages, des champs cultivés et des terrains en friche. Près de Warora se trouvent des gisements houillers produisant le meilleur combustible des Provinces Centrales[1].

XII

VERSANT OCCIDENTAL DES PLATEAUX ET DES GHAT, BARODA, KANDECH, KONKAN.

La région naturelle, de faible étendue relative, qu'arrosent la Narbadah et la Tapti dans leur cours inférieur et que limite à l'orient la crête bordière des Ghat, jusqu'à la brèche où passe la rivière Gangawali, est une des contrées de l'Inde les mieux délimitées. A l'est, se dresse le mur des Ghat, peu élevé, il est vrai, et facilement accessible par les degrés qui lui ont valu son nom, mais traçant par son arête une barrière précise entre deux climats, deux flores, deux natures de terrains, deux méthodes de culture, deux civilisations. Seulement au nord, les populations du Konkan, échappant à leur étroit littoral, voient s'ouvrir devant eux d'assez larges plaines où serpentent les deux fleuves parallèles issus du plateau central. Souvent ces cours d'eau, inondant toute la région basse, sont aussi des limites naturelles; mais d'ordinaire leurs vallées et celles de leurs affluents donnent un accès facile aux terres hautes de l'intérieur; c'est là, précisément à l'angle formé par le golfe de Cambay, que commence la voie historique unissant la côte occidentale de l'Inde au bassin du Gange et de la Djamna;

[1] Villes principales des Provinces Centrales :

Nagpour, avec Sitabaldi, en 1872.	89 450 hab.	Hochangabad, en 1872	11 600 hab.
Djabalpour, en 1872	55 200 »	Oumrer » . . .	11 400 »
Kamti »	48 850 »	Seoni (bassin de la Godaveri). .	9 550 »
Bourhampour, en 1877	29 500 »	Hinganghat, en 1878	9 400 »
Tchanda, en 1878	18 700 »	Paoni.	8 975 »
Khandwa »	15 000 »	Tchindwara, en 1878	8 650 »
Bhandara »	12 750 »	Seoni (bassin de la Narbadah) .	7 800 »
Narsinghpour »	12 100 »	Ramtek.	7 050 »

là devaient se faire, avant la construction des routes artificielles modernes, les échanges entre les denrées des plaines septentrionales et celles qu'apportaient les étrangers. Ces parages de la côte indienne sont dangereux, et néanmoins les navires en connaissent le chemin depuis un temps immémorial. A l'étroit dans leurs campagnes du littoral, au pied des degrés qui montent vers l'aride Dekkan, les riverains devaient regarder vers la mer d'Arabie et se mettre en relations de commerce avec les côtes opposées. Des trésors procurés par le trafic ou par la piraterie s'amassèrent dans les cités maritimes du Konkan; mais, n'ayant autour d'elles qu'un territoire trop peu étendu, ces villes ne sont pas devenues capitales d'empire : elles ont reçu des dominateurs étrangers beaucoup plus souvent qu'elles n'ont donné de maîtres aux contrées voisines. D'ailleurs la longueur de la région des « Berges » ou du Konkan devait en rompre l'unité. Encore de nos jours, c'est par dizaines que, sous la haute suzeraineté de l'Angleterre, se sont maintenues les petites principautés sur cette partie de la côte indienne. Outre ces États et les districts soumis directement au gouvernement britannique, un domaine assez considérable appartient encore aux Portugais, les premiers Européens qui débarquèrent dans la Péninsule[1].

La plupart des voyageurs européens qui voient l'Inde pour la première fois l'abordent par le versant occidental des Ghat. Dans toute la Péninsule nulle région n'est plus belle; ils entrent dans un pays d'enchantement. Les montagnes, à demi voilées par l'air bleuâtre, limitent l'horizon de leur crête, çà et là percée de brèches; au-dessous des escarpements arides et des longs talus verdoyants, s'étend une campagne plus verte encore, que des promontoires partagent en conques inégales; des villes, à demi cachées par les arbres, percent la verdure du sommet de leurs tours; et près du rivage, toujours blanchi d'écume, des bouquets de palmiers inclinent leurs éventails au-dessus des cabanes. La mer est parsemée d'embarcations, tantôt cinglant en convois vers les ports, tantôt s'envolant vers tous les points de l'espace.

Les gorges de la Tapti séparent complètement les monts Satpoura de la

[1] Étendue et population du versant des Ghat dans la présidence de Bombay :

		Superficie en kil. carrés.	Population en 1872.	Population kilométrique.
Possessions anglaises.	Konkan	37 000	3 259 775 h.	88 h.
51 200 k. c.: 3 994 175 h.	Kandech	14 200	734 400 »	52 »
États indigènes.	Baroda	20 720	2 100 000 »	101 »
37 495 k. c.: 3 071 560 h.	Autres États médiatisés	16 775	971 560 »	58 »
Possessions portugaises.	Goa	3 270	394 600 »	120 »
3 350 k. c.: 435 580 h.	Damão	80	40 980 »	512 »
	Ensemble	92 045	7 499 115 h.	81 h.

chaîne des Ghat, quoique, vues du littoral, ces montagnes paraissent ne former qu'un seul rempart. La rangée des Satpoura s'abaisse graduellement de croupe en croupe et finit, à l'est de Bharoutch, par de faibles monticules que les chercheurs d'agates et de cornalines ont fouillés dans tous les sens. Au sud de la Tapti, les Ghat proprement dits ou Sahyadri commencent par des collines d'environ 600 mètres de hauteur, disposées en rangées parallèles orientées de l'ouest à l'est, mais se rattachant par leurs extrémités occidentales pour former du côté du littoral une suite régulière d'escarpements. Cette haute falaise extérieure des Ghat prend d'abord, de la Tapti au Konkan de Bombay, la direction du nord-est au sud-ouest, puis au sud elle se maintient parallèle à la côte. Évidemment, les deux lignes, l'arête des Ghat et le tracé du littoral actuel, dépendent d'un même mouvement de la superficie terrestre et doivent être considérées comme des phénomènes géologiques du même ordre. Les escarpements de trapp par lesquels se terminent les Ghat sont d'anciennes falaises que venait battre le flot avant l'exhaussement général de la contrée, probablement à l'époque tertiaire. Une espèce de mollusque d'eau douce, du genre *cremnoconchus*, qui peuple les ruisseaux dans les monts Sahyadri, est tellement alliée aux formes hindoues du genre maritime des *littorina*, que les zoologistes lui donnent la même origine : elle provient d'espèces qui peuplaient la base des falaises des Sahyadri, lorsque celles-ci baignaient dans le flot marin[1].

Les assises des Ghat, du moins entre Sourat et Goa, se composent uniquement de courants de lave superposés; les plaines qui s'étendent à leur base étaient aussi couvertes, sur une épaisseur de 1000 à 1200 mètres, de laves que les eaux des rivières et de l'Océan et l'action des pluies ont graduellement fait disparaître. Les géologues ont longtemps cherché, sans succès, quelques-uns de ces cratères d'où s'épanchèrent jadis les masses si considérables de lave représentant un volume beaucoup plus grand que celui d'une chaîne de montagnes comme les Pyrénées; c'est précisément dans la région basse, dont toutes les couches supérieures ont été déblayées, que l'on a fini par reconnaître d'anciennes bouches d'éruption. A l'est de Bombay, au centre d'un amphithéâtre de rochers que les Ghat forment comme la moitié d'un immense cratère, s'élèvent de nombreuses buttes circulaires évidées au sommet et portant pour la plupart des bouquets d'arbres : ce sont les bouches d'où s'élançaient autrefois des jets de cendres ou de pierres. Des murs de trapp qui ont résisté à l'action des intempéries coupent les campagnes en ligne droite et s'entrecroisent dans tous les sens entre les

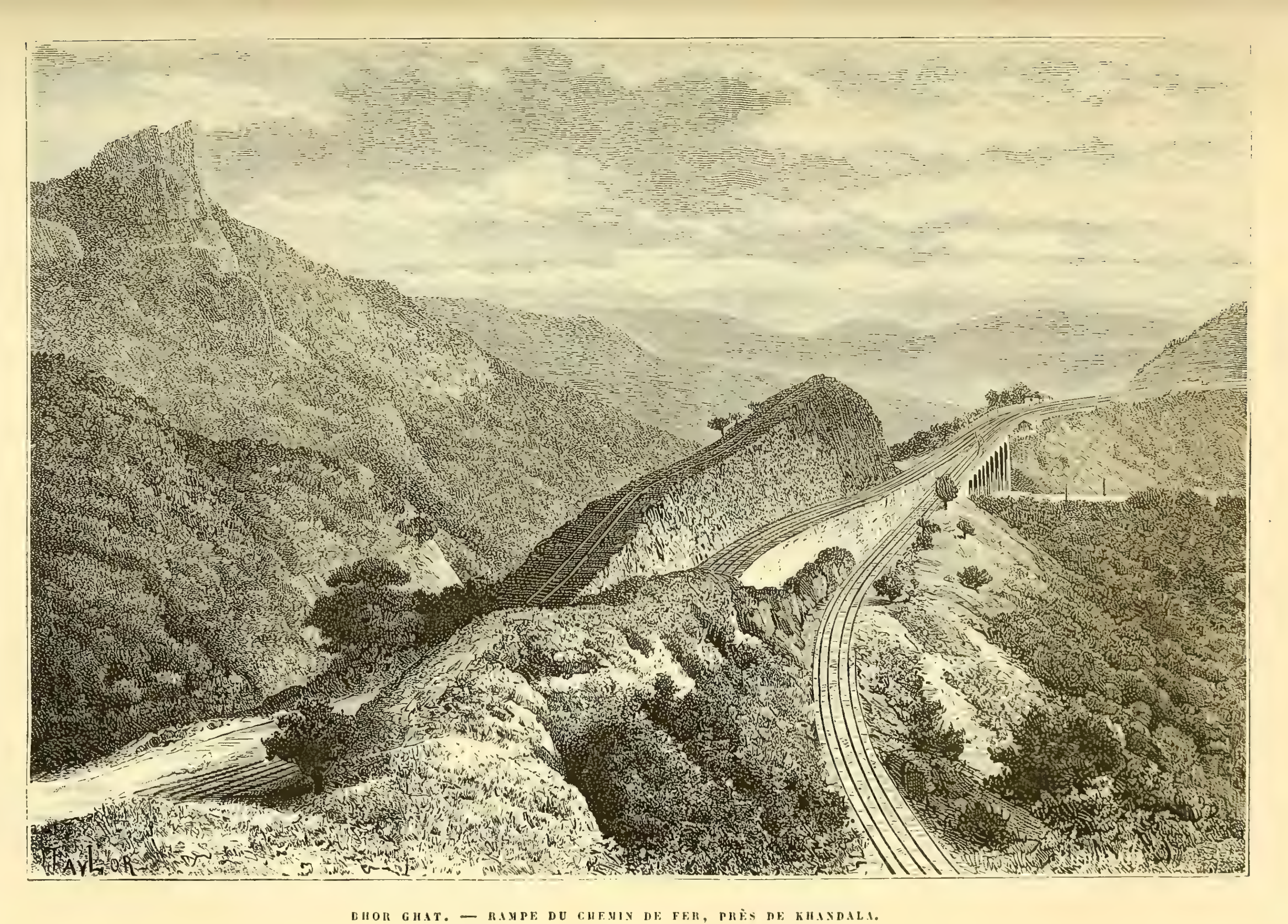
[1] Medlicott and Blanford, *A Manual of the Geology of India.*

monticules des volcans éteints : ils marquent les crevasses d'où s'échappait la matière en fusion[1].

Les *ghat* qui interrompent la chaîne de distance en distance, ont pris naturellement une importance exceptionnelle comme passage des routes qui mettent les habitants du littoral en rapport avec ceux du plateau. Le Thal ghat ou Kasara ghat, au nord-est de Kalyan, est l'endroit où passent la grande route et le chemin de fer de Bombay à Calcutta ; le seuil, que la voie ferrée atteint par des rampes de 27 millimètres par mètre, est seulement à 583 mètres d'altitude. Le Bhor ghat, auquel on donnait autrefois le nom de « clef du Dekkan », est encore moins élevé ; il n'a que 548 mètres, mais le chemin de fer qui en gravit les pentes escarpées, pour unir Bombay à Madras, a dû monter par des rampes plus rapides et même former des paliers de rebroussement pour atteindre le col. Lorsque les Alpes, les montagnes Rocheuses, les Andes n'avaient pas encore été surmontées par les locomotives, le chemin de fer du Bhor ghat était considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de l'industrie moderne. Au sud de cette brèche, les autres ghat ne sont encore franchis que par des sentiers ou des routes de voitures ; mais ces passages sont fort nombreux ; il n'est pas une ville, pas un village du versant maritime, qui ne communique avec les stations du plateau. Presque toutes ces portes sont jalousement surveillées par des *garh* ou forteresses, dressant leurs noires assises sur les roches noires. Quelques-uns de ces châteaux forts sont entourés de précipices, et les hommes de garnison ne pouvaient y pénétrer que par des escaliers taillés dans le roc vif ou par des galeries cachées

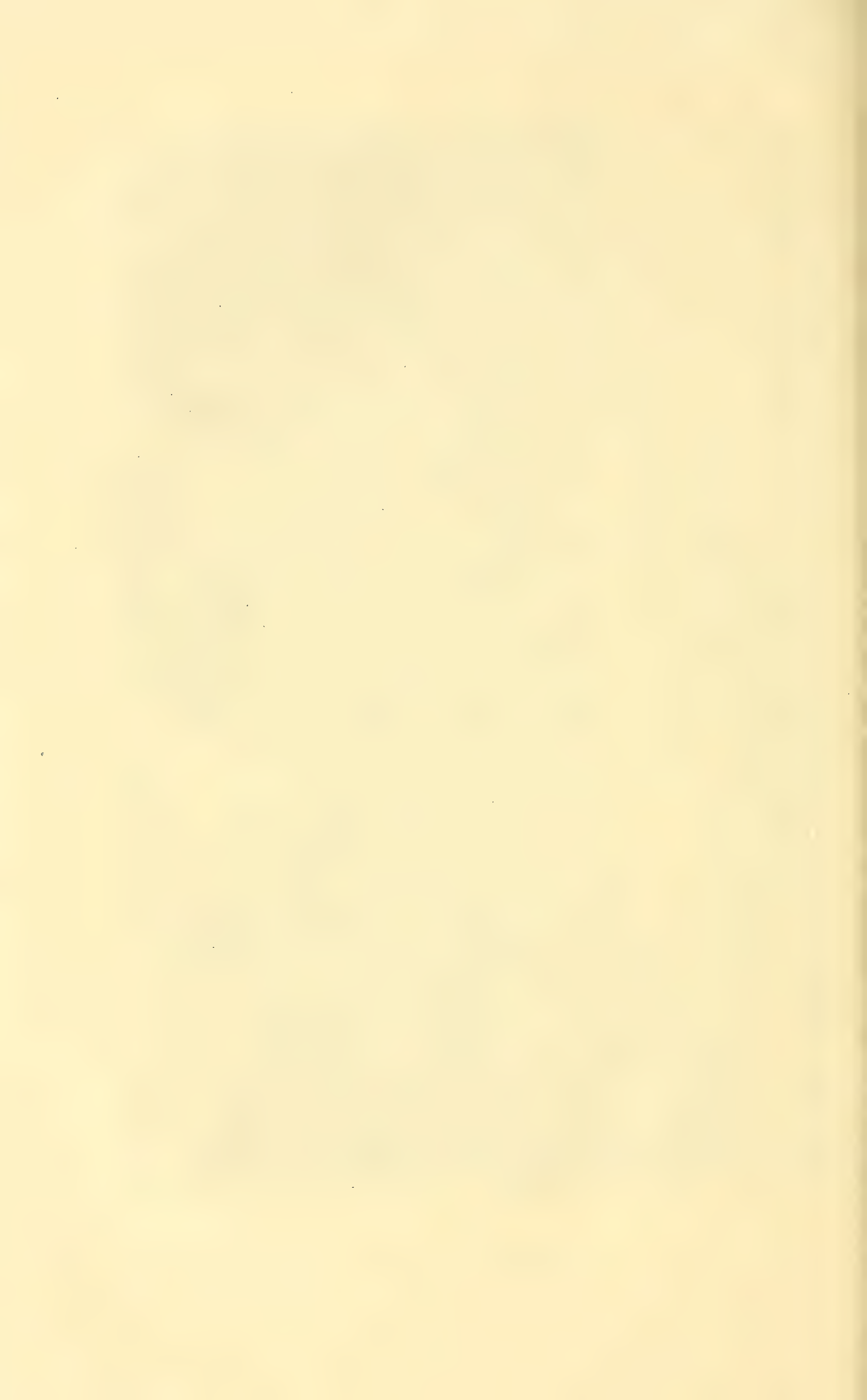
C'est au sud du Konkan que les Ghat, dominant les campagnes de l'État indigène de Sawantwari et les possessions portugaises de Goa, ressemblent le plus à une falaise maritime s'avançant en promontoires et se découpant en valleuses. En maints endroits, le rebord du plateau est coupé de mille indentations, comparables aux fjords de la côte norvégienne ; en montant des plaines du littoral, on s'engage dans un dédale de ravins, puis, après une dernière escalade entre les deux murs d'un défilé, on se trouve tout à coup sur le plateau uniforme du Dekkan, où s'élèvent à peine çà et là quelques monticules et collines de faible saillie. Mais au sud du Kell ghat, entre Goa et Dharwar, le trapp disparaît, limité par les gneiss, les schistes micacés et autres roches métamorphiques. Les montagnes prennent un aspect tout différent ; la falaise n'a plus les arêtes aussi nettes, et sa crête ne forme plus la ligne précise de séparation des eaux entre le versant du

[1] Clark, *Quarterly Journal of the Geological Society*, tome XXV.



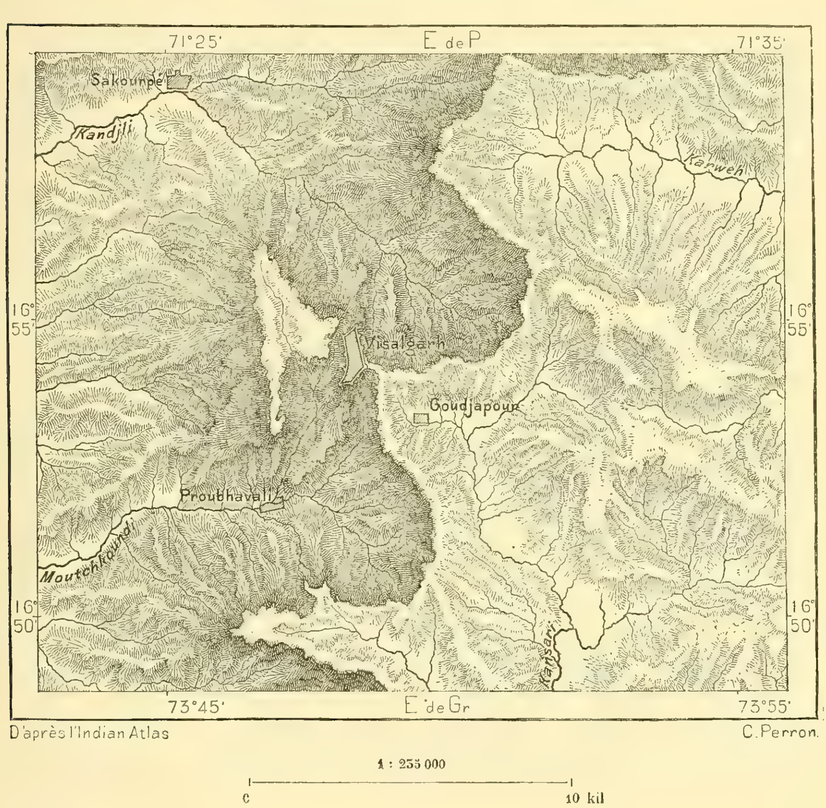
BHOR GHAT. — RAMPE DU CHEMIN DE FER, PRÈS DE KHANDALA.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Frith.



golfe du Bengale et celui de la mer d'Arabie; de part et d'autre de l'axe montagneux, la transition se fait sans contraste soudain entre les roches, la végétation et les cultures; même on peut dire que le système des Ghat est complètement interrompu par les vallées de la Kaoli et de la Gangawali, qui naissent sur le revers oriental des Ghat pour descendre vers la côte occidentale. Dans un avenir prochain, deux chemins de fer contourneront au sud la région des laves et relieront les villes de l'intérieur aux ports de Marmagão et de Karwar.

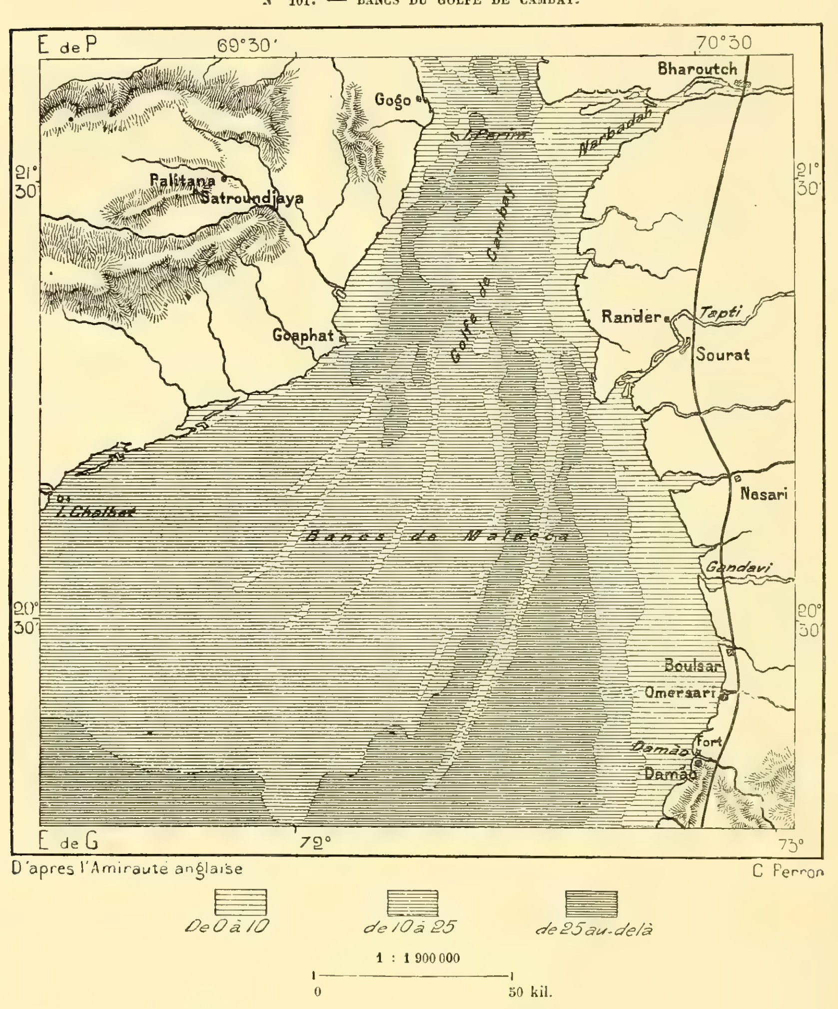
N° 100. — GARH DE LA FALAISE DES GHAT. — VISALGARH.



Entre la Tapti et la Kaoli, les rivières du Konkan, enfermées dans l'étroit espace compris entre la falaise des Ghat et la mer, soit environ une cinquantaine de kilomètres à vol d'oiseau, ne peuvent avoir qu'un faible cours, et la plupart descendent directement à la côte sans recevoir d'autres affluents que de simples ruisseaux. Cependant l'abondance des pluies, qui varient de 4 à 7 mètres sur le versant occidental des Ghat, donne pendant la saison pluvieuse une importance considérable à ces torrents, et plusieurs roulent alors une masse liquide qui permet de les comparer aux

grands fleuves de l'Europe. Presque tous s'ouvrent sur la mer par des estuaires larges de plusieurs kilomètres ; à l'époque de la mousson, les vagues pénètrent dans le continent par ces embouchures, et le reflux entraîne au loin les alluvions. De ce côté de la Péninsule, il ne peut se former de deltas empiétant sur les eaux comme ceux de la rive orientale,

N° 101. — BANCS DU GOLFE DE CAMBAY.



aux bouches de la Maha naddi, de la Godaveri, de la Kistna, de la Caveri; même la Narbadah et la Tapti, qui apportent pourtant à la mer une si forte masse liquide pendant la saison des pluies, n'ont point de deltas. On a calculé que la quantité d'alluvions entraînées par la Narbadah et les autres fleuves dans le golfe de Cambay pendant la mousson pluvieuse suffirait à combler la baie en dix siècles environ, si les apports n'étaient repris par les courants et distribués sur le fond océanique et sur les côtes de Mala-

bar, des Laquedives et des Maldives : au plus, un centième des alluvions fluviales reste sur les bancs du golfe de Cambay[1]. Si le fond de la mer d'Arabie s'exhaussait tout à coup d'une vingtaine de mètres, on verrait apparaître soudain, à la place du golfe, un delta ramifiant ses bras comme les branches d'un éventail : les chenaux de marée, séparés les uns des autres par les bancs dits de Malacca, se changeraient en estuaires, les bas-fonds en campagnes ; mais les traits géographiques ne seraient pas modifiés ; nulle part il n'existe un delta sous-marin plus régulier. Les plaines qui bordent la Narbadah et la Tapti dans la région du littoral et qui se trouvent maintenant en beaucoup d'endroits à un niveau très supérieur à celui des plus hautes crues, sont probablement d'anciens fonds marins émergés par suite d'un exhaussement général de la contrée. Des mouvements du sol élevèrent les falaises du Sahyadri bien au-dessus des vagues qui en frappaient la base. En plusieurs endroits de la côte, les traces de soulèvement sont évidentes : d'anciennes plages couvertes de coquillages marins, appartenant aux espèces actuelles, se rencontrent à quelque distance dans l'intérieur ; ailleurs on trouve des argiles marines enfermant des racines de palétuviers percées de pholades[2]. Mais la période de soulèvement a cessé pour faire place à un mouvement contraire, ou bien des affaissements locaux se sont produits, car sur plusieurs points du littoral on a observé des faits incontestables qui prouvent la dénivellation du sol. Ainsi la ville de Bombay, elle-même bâtie sur une île exhaussée et réunie à d'autres îles par des seuils émergés, borde à l'est une ancienne plage, maintenant recouverte par 4 mètres d'eau, où se trouvent encore en place les racines d'une forêt submergée[3].

La population du Konkan et de tout le versant occidental du Sahyadri est depuis trop longtemps en relations avec le reste du monde pour que des aborigènes aient pu se maintenir dans la contrée. Ces habitants du pays, hindous, mahométans, parsi, étrangers, se groupent non en tribus, mais en castes ou en classes, et les idiomes qu'ils parlent ont tous une riche littérature. Au nord, les dialectes prépondérants sont le goudzerati, le mahratti, avec ses divers patois, le konkani et le goadesi. Également dérivées de la souche sanscrite et s'écrivant avec la même « écriture divine »,

[1] W. Sowerby, *Transactions of the Bombay Geographical Society*, vol. XIX, 1871.
[2] Buist, *Transactions of the Bombay Geographical Society*, X, 1852.
[3] *Records of the Geological Survey of India*, XI ; — Medlicott and Blanford, *Manual of the Geoogy of India.*

le *nagari*, ces deux langues se sont imposées aux populations d'origine étrangère qui vivent dans le pays. Au sud de la colonie portugaise de Goa, la langue dominante appartient à un autre domaine glottologique : c'est le canarais ou kannada, d'origine dravidienne, avec une écriture spéciale, qui ressemble aux caractères du telougou. Les limites de ce dialecte et des langues aryennes indiquent les frontières ethnologiques entre l'Inde méridionale et le reste de la Péninsule.

De toutes les races étrangères qui se sont établies dans les villes du Konkan, celle des Parsi a pris le rang le plus élevé à côté des dominateurs anglais; ainsi que le dit leur nom, ils sont d'origine persane et descendent des sectateurs de Zoroastre qui, pour éviter d'être massacrés lors de l'invasion mahométane, durent abandonner leur patrie. Ils s'établirent d'abord dans l'île d'Ormuz, où ils se livrèrent au commerce, préparant ainsi, avant les Portugais, la prospérité que devait avoir un jour cet entrepôt des mers de l'Inde. Mais il leur fallut aussi quitter ce refuge et chercher un asile dans la péninsule de Kattyawar, où ils se répandirent de proche en proche dans les villes commerçantes du littoral. En dépit de toutes les persécutions, ils se sont enrichis, grâce à leur esprit de solidarité, et maintenant ceux qui vivent à Bombay et dans les autres ports de la côte dépassent certainement en nombre les malheureux fugitifs qui réussirent à éviter le glaive musulman : tandis que les communautés de Parsi vivant dans les districts écartés de l'Iran se composent à peine de quatre ou cinq mille individus, elles comprennent maintenant au moins 80 000 personnes dans l'empire anglo-indien, en y ajoutant les colonies commerciales fondées sous pavillon britannique dans tous les ports de l'Extrême-Orient[1]. Proportionnellement à leur nombre, les Parsi ont concentré dans leurs mains une part de capitaux de beaucoup supérieure à celle de toutes les autres nationalités représentées dans l'Inde. Quelques-uns de leurs banquiers sont parmi les plus puissants du monde et dirigent la plupart des grandes entreprises de Bombay; même à Londres, de beaux édifices sont dus à leur munificence. Ayant oublié l'ancienne langue, le zend, et ne comprenant plus le sens de leurs prières, ne parlant que le goudzerati et l'anglais, les Parsi ne conservent de leur religion que les symboles et les formules. Ils vénèrent le soleil et le feu, et prennent soin, comme les Galtcha du

[1] Parsi, en 1872 :

Présidence de Bombay	66 498
État de Baroda	7 258
» du Bengale	1 125
Damão	170

Pamir, de ne pas éteindre la flamme au moyen de leur souffle impur; la plupart ont gardé jusqu'à leur costume, même leur haut bonnet penché couvert de toile cirée; mais certaines cérémonies, telles que les ablutions dans l'urine de vache, sont abandonnées. Peu à peu le parsisme se transforme en un déisme vague et en un code de morale, dont les vertus par excellence sont la bienfaisance et la véracité; il n'y a guère qu'une différence de formes entre les unitariens anglais, les sectateurs hindous du brahma-samadj et les Parsi. Ce qui distingue le mieux ces derniers aux yeux de la foule, ce sont leurs rites funéraires. A Bombay, de même qu'à Karatchi et dans toutes les villes où se trouvent de leurs communautés, s'élèvent des *dakhma*, généralement appelées « tours du silence » : ce sont les charniers où l'on place les morts pour les faire déchirer par les vautours; les chairs en décomposition ne doivent souiller ni la terre, ni l'eau, ni surtout le feu, l'élément sacré par excellence. Les restes du cadavre rentrent aussitôt dans le circuit de la vie.

Les descendants des Portugais mélangés qui s'établirent dans les ports du Konkan à l'époque de la conquête, sont loin d'occuper parmi les populations de la côte un rang comparable à celui des Parsi. Il en est cependant qui, par leur instruction ou leur richesse, ont forcé les portes de la société européenne ; la majorité de ces métis, employés de bureaux, copistes, truchemans, servent d'intermédiaires aux Européens et aux natifs. Les nègres esclaves que les Portugais avaient amenés d'Afrique ont aussi laissé leur descendance, qui s'est diversement mélangée aux enfants d'autres noirs, venus comme pirates de la côte des Somali. De nombreuses familles se donnent aussi une origine abyssinienne. D'après la tradition, un marchand d'Éthiopie obtint en 1489 la permission de débarquer trois cents caisses sur la plage de l'île de Djandjira, à 75 kilomètres environ au sud de Bombay. Chacune de ces caisses contenait un soldat. Les trois cents hommes s'emparèrent de l'île et du fort de la côte voisine et bientôt constituèrent une république de pirates. Devenus puissants, les Abyssins de Djandjira se firent les alliés des rois et des empereurs; sous Aurengzeb, ils étaient chargés de la protection du port de Sourat et des pèlerins mahométans de la Mecque : les familles princières de Djandjira et de Djaffarabad, dans le Kattyawar, prétendent être issus de ces conquérants du quinzième siècle. Ils se disent Habchi, mais d'ordinaire on les confond sous le nom de Sidi ou « Seigneurs » avec les étrangers d'origine africaine.

Les autres mahométans du pays, presque tous sunnites, comprennent, outre les Hindous jadis convertis de gré ou de force, des Afghans, des Perses, des Turcs, des Arabes. Les marchands de cette religion sont groupés en

corporations distinctes, Borah, Khodjah, Memon, et commercent principalement avec les ports du golfe Persique, de la mer Rouge et de la côte orientale d'Afrique. Les négociants hindous ou Baniah, souvent désignés à l'étranger sous le nom de Banyans, trafiquent avec les mêmes pays : on les rencontre dans tous les ports de la côte africaine, notamment à Zanzibar. A Bombay même, ils se divisent en deux classes, suivant leur origine : les uns sont des Baniah proprement dits, venant du Goudzerat; les autres, ces Marwari du Radjpoutana qui ont monopolisé le mouvement des échanges en tant de contrées de l'Inde.

La cité de Baroda, la plus populeuse du Goudzerat méridional, s'élève sur les deux bords de la Visvamitri, petit affluent méridional de la Mahi : d'immenses faubourgs l'environnent et en doublent au moins l'étendue. Capitale d'un État, sinon indépendant, du moins dispensé de tribut, Baroda est une ville de palais, la résidence de l'un des plus riches souverains de l'Inde, qui, tout en se donnant le titre de ses ancêtres mahrattes, gaïkwar ou « gardeur de bestiaux »[1], fait gloire de ses diamants, de ses étoffes précieuses, de son cortège imposant, de ses fêtes et de ses chasses. Baroda est l'une des rares cités de l'Inde où se livrent encore, pour divertir les courtisans, des combats d'éléphants et de rhinocéros. Quoique chef-lieu d'un État « souverain », ayant son armée régulière et ses batteries de canons, Baroda est surveillée par des cantonnements anglais que commande le résident britannique. Les environs sont très peuplés : à 24 kilomètres au sud-est, la ville de Dabhoï, l'antique Dharbhavati, est encore entourée d'un rempart de 3 kilomètres de tour et de 15 mètres de haut, abritant à l'intérieur des galeries à colonnes, qui servaient de casernes. Au sud-ouest, Djambousar avait autrefois un commerce maritime considérable par l'estuaire de Tankaria, qui s'ouvre dans le golfe de Cambay. Le chemin de fer a presque supprimé ce trafic de cabotage, mais Djambousar a toujours de l'importance comme ville d'industrie et entrepôt de cotons.

Bharoutch, la Broach des Anglais, est une antique cité, la Barygaza des géographes grecs[2]. Bâtie sur une butte d'une vingtaine de mètres et sur les pentes de ce monticule, elle domine de ses pittoresques édifices la rive droite de la Narbadah, que traverse un pont de chemin de fer, long de 1256 mètres et composé de 67 travées. Souvent détruite, Bharoutch se recon-

[1] L. Rousselet, *L'Inde des Rajahs.*
[2] Carl Ritter, *Asien;* — Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

struisit toujours sur le même terrain, si heureusement situé sur la grande voie historique du littoral et au-dessus du niveau des inondations. La ville avait autrefois une très grande importance industrielle par ses fabriques, produisant « les plus belles étoffes du monde », disaient les conquérants portugais; aussi les Anglais et les Hollandais fondèrent des comptoirs dans la ville de la Narbadah, pour profiter du commerce d'exportation qui se faisait de Bharoutch vers tous les rivages de l'Océan des Indes, de Mombaze à Sumatra. Mais l'introduction des objets similaires d'Europe ruina l'industrie locale et la population diminua; elle s'est augmentée de nouveau, grâce au coton, que l'on récolte en quantités considérables dans la plaine voisine et qui s'expédie par chemin de fer à Bombay. Des archéologues pensent que les « vases murrhins » mentionnés par Pline étaient des coupes d'agate achetées à Barygaza[1]; Thévenot parle aussi de l'importance de ce commerce à l'époque de sa visite. Les principales mines d'agate et de jaspe se trouvent à Rattampour, à une vingtaine de kilomètres à l'est de Bharoutch; mais leur valeur économique n'est plus très considérable, à en juger par le prix de location, qui est seulement de 7000 francs par année. Les mineurs exploitent les strates ferrugineuses des agates en y faisant des terriers « comme les lapins de garenne », mais pendant la mousson ils sont obligés d'abandonner leurs travaux et les terrains s'éboulent[2]. Le trafic maritime de Bharoutch se réduit maintenant à un simple cabotage avec les ports les plus rapprochés : la grande navigation a complètement cessé[3]. La curiosité naturelle la plus remarquable des environs n'existe plus qu'à l'état de débris : c'est un multipliant d'une île de la Narbadah, né, dit la légende, d'un cure-dent que laissa tomber un sage des anciens jours. En 1780, cet arbre, célébré par tous les voyageurs, formait à lui seul une forêt de 350 gros troncs et de 3000 piliers secondaires : l'espace recouvert par le branchage du fût central se développait sur une circonférence de 600 mètres.

Sourat ou Surate occupe, sur la rive méridionale de la Tapti, une position analogue à celle de Bharoutch sur la Narbadah. Devenue fameuse beaucoup plus tard, puisqu'on en parle seulement à l'époque des invasions mahométanes, elle prit ensuite une importance commerciale de premier ordre; à la fin du dix-septième siècle, elle était le marché le plus actif de l'Inde et le

[1] Birdwood, *The industrial arts of India.*
[2] Copeland, *Transactions of the Literary Society of Bombay*, vol. I.
[3] Commerce maritime de Bharoutch, en moyenne :

De 1837 à 1847.	28 750 000 francs.
En 1874.	9 820 000 »

lieu d'embarquement pour les pèlerins musulmans qui se rendaient à la Kaabah : Sourat était la « porte de la Mecque ». Aux comptoirs portugais de la ville avaient succédé d'autres établissements européens, ceux des Anglais, des Hollandais, des Français : à l'époque de la mousson, la foule des commerçants était si grande, que les tard-venus ne trouvaient pas à s'y loger[1]. Vers la fin du dix-huitième siècle, la ville était la plus grande de la Péninsule : on lui attribuait 800 000 habitants; mais les atterrissements du port, la concurrence de Bombay, devenue capitale des possessions anglaises, les guerres, les inondations, un incendie, qui détruisit plus de 9000 maisons, firent décheoir la cité; au milieu du dix-neuvième, elle n'avait plus que 80 000 personnes dans ses murs. Elle se relève graduellement, et du groupe central de maisons environnant le château fort se détachent de nouveaux quartiers, d'un côté vers la ville de Rander, de l'autre vers les cantonnements anglais. Une ancienne industrie, celle des broderies de soie, d'or et d'argent, a repris son activité, et l'emploi de la vapeur a facilité la création de filatures et autres fabriques pour ouvrer la fibre de coton; c'est là surtout que sont préparés les pagnes ou langoutis expédiés dans le royaume de Siam[2]. Pour le commerce de l'argent, les négociants Parsi, fort nombreux à Sourat, et les Baniah hindous sont en relations directes avec les comptoirs du monde entier; mais de même que Bharoutch, Sourat a perdu son trafic maritime[3], et son port, Souwali, n'est qu'un village, devant lequel mouillent de petits caboteurs, ayant une contenance moyenne de 18 tonnes. La France possède encore à Sourat une petite factorerie où elle exerce tous les droits de la souveraineté.

Au sud, sur la route de Bombay, se succèdent Nosari, en grande partie peuplée d'industrieux Parsi, et Boulsar, lieu de manufactures, qui possède un petit port de cabotage. Puis vient, à l'ouest du chemin de fer, la ville portugaise de Damão ou Daman, partagée en deux par l'embouchure de la rivière Daman ganga : des navires dépassant 500 tonneaux peuvent franchir la barre à marée haute et mouiller devant les quais. Jadis ses chantiers livraient aux armateurs d'excellents navires construits en bois de tek; mais cette industrie s'est perdue, de même que le commerce de l'opium, monopolisé par le gouvernement anglais. En revanche, les débiteurs insolvables et les banqueroutiers de Bombay vont se réfugier dans

[1] Thévenot, *Voyage aux Indes orientales.*

[2] *Journal officiel*, 28 février 1881.

[3] Commerce maritime du Sourat :

En 1801	26 080 000 francs.
En 1874	6 840 000 »

cette ville portugaise. L'ensemble du territoire de Damão comprend, en deux enclaves, une quarantaine de villages. Quant à la cité de Bassaïn, qui appartenait au Portugal dès 1534, vingt-quatre années avant Damão, elle lui fut enlevée deux siècles plus tard par les Mahrattes; de cette « Cité des Nobles » qui s'élevait sur un promontoire insulaire, au nord du détroit de Ghora-Bounder, il reste quelques ruines de palais, d'églises, de couvents, de remparts, et le tombeau d'Albuquerque.

Bombay, l'héritière commerciale de toutes les cités mahométanes et portugaises du Goudzerat et du Konkan, n'est pas située sur le continent, elle occupe l'extrémité méridionale d'un petit archipel protégeant à l'ouest une large baie où mouillent les vaisseaux, à l'abri de la redoutable mousson; aussi semblait-il naturel de dériver de « Bonne baie » (Bõa bahia) le nom de la ville; toutefois les Portugais la désignèrent d'abord par l'appellation de Monbaïm ou Bombaïm, qui s'appliquait aussi à tout le pays voisin et où l'on retrouve le nom de la déesse Moumba, patronne de la contrée[1]. L'île étroite, longue d'un peu plus de 16 kilomètres, dans laquelle est bâtie Bombay, devenue maintenant la cité la plus populeuse de toute l'Asie méridionale et la première, après Londres, dans les possessions anglaises, a fréquemment changé de forme. Elle se compose de roches basaltiques, en deux rangées parallèles orientées du nord au sud et réunies par des levées de sable enfermant une plaine argileuse. Jadis, les marées, franchissant les plages extérieures, pénétraient fréquemment entre les rangées de basalte et les divisaient en îlots secondaires : il est même arrivé que la rivière Goper, coulant au nord dans l'île de Salsette, roulât pendant les crues une masse d'eau assez considérable pour combler momentanément le détroit par ses alluvions et se jeter dans la baie méridionale de l'île. De nos jours, le travail de l'homme est intervenu pour régulariser les rivages et leur donner une forme définitive, moins gracieuse pourtant que les contours naturels. Des remblais couverts de maisons ou de chantiers ont pris la place des bas-fonds et des chaussées ont rattaché Bombay à Salsette et Salsette au continent : l'île est devenue péninsule.

L'histoire de Bombay commence avec la cession de l'île à l'Angleterre en 1661. Le roi de Portugal Jean IV en fit présent à Charles II comme dot de sa fille Catherine et Charles II céda cette acquisition à la Compagnie des Indes, moyennant une rente nominale de 250 francs par an. Pour peupler la ville, on en fit un lieu d'asile et les fugitifs accoururent de toutes parts : douze années après l'arrivée des Anglais, Bombay aurait

[1] Yule, *The Book of ser Marco Polo.*

eu déjà 60 000 habitants. Cependant la cité nouvelle ne pouvait prendre une importance de premier ordre tant que les îles voisines appartenaient au Portugal et que la route du littoral restait commandée par de puissants souverains indigènes. Elle ne devint pour les Européens le vrai seuil de l'Inde qu'après la chute de la dynastie mahratte et l'annexion de ses domaines aux possessions de la Compagnie. Avant 1830 déjà, une route s'élevait en longs circuits vers le Bhor ghat, ouvrant ainsi le commerce des plateaux aux marchands de Bombay; en 1838, un service régulier pour le transport des correspondances s'établissait entre Londres et Bombay par l'isthme de Suez; puis des lignes de bateaux à vapeur rattachèrent le port du Konkan à l'Angleterre, et dès l'année 1853 s'ouvrait, de Bombay à Thana, le premier tronçon du chemin de fer inauguré dans les Indes, commencement du réseau qui resserre de jour en jour ses mailles dans la Péninsule. Enfin, par la coupure de Suez, Bombay est en communication directe avec l'Europe ; des lignes de paquebots, un câble sous-marin sont les fils qui relient l'Angleterre et l'empire anglo-indien.

La période de la guerre civile américaine, de 1860 à 1865, fut pour Bombay une époque de prodigieuse prospérité. Les marchands y accouraient pour prendre leur part des richesses qui affluaient dans ses banques : toute la contrée environnante était un champ de coton, des convois incessants apportaient les denrées au port et les quais devenaient trop étroits pour les marchandises. Des quartiers nouveaux s'élevaient à vue d'œil; aucune spéculation ne paraissait trop hardie. La cité se préparait à rivaliser avec Londres, lorsque la paix se rétablit en Amérique; ce fut pour les marchands de Bombay le moment de la débâcle et les affaires furent tout à coup suspendues. Mais après le désastre, après la période de découragement qui suivit, la ville recommença de s'agrandir, de prolonger ses quais, de creuser des docks, d'assainir les marais environnants, de parsemer de villas les coteaux des alentours. Actuellement on s'occupe surtout d'exhausser la plaine des *Flats* qui s'étend au nord-ouest de la ville et d'en transformer une partie en cité manufacturière, tandis que le reste deviendra l'une des plus belles promenades publiques de l'Inde. Il importe en effet de supprimer tous les foyers de miasmes qui se trouvent encore près de Bombay et qui lui donnèrent pendant si longtemps une renommée d'insalubrité trop justifiée. D'après le voyageur Fryer, la mortalité enlevait au dix-septième siècle les cinq sixièmes des Européens qui venaient s'établir dans la contrée : « Deux moussons font la vie d'un homme! » tel était le proverbe peu rassurant que l'on répétait aux nouveaux venus. La maladie endémique à laquelle succombaient la plupart

des étrangers, était désignée sous les noms de « mort de Chine » ou « mort de chien », jeux de mots involontaires, qui rappellent le nom konkani de *mordatchi*, ayant le sens de choléra[1]. De nos jours, Bombay, une des cités les plus salubres de l'Inde, bien supérieure à cet égard à Calcutta, occupe un des meilleurs rangs parmi les villes dont on dresse régulièrement la statistique de mortalité. Quoique sur une petite île, elle a pu s'alimenter d'eau pure en abondance, grâce au Goper, la rivière principale de l'île de Salsette, que l'on a captée tout entière, en formant le lac de Vehar, d'une étendue de 560 hectares; le courant, réglé par des vannes, traverse le détroit sur un remblai. L'eau est amenée en des *baoli*, réservoirs à plusieurs étages dont les galeries à colonnes communiquent les unes avec les autres par des escaliers monumentaux.

Vue du port intérieur, à l'orient de l'île, Bombay présente un aspect superbe. Après avoir dépassé les écueils et la longue péninsule de Kolaba, puis contourné la citadelle, bâtie sur l'emplacement d'un ancien fort, mais ne contenant guère que des bureaux administratifs et des comptoirs, où la foule des marchands se presse durant le jour et qui sont déserts la nuit, on mouille devant la cité moderne. Au sud, les quartiers de construction anglaise présentent sur la vaste étendue de l'esplanade une série de riches façades, moins prétentieuses que les palais de Calcutta, mais plus imposantes. Cependant tous ces hauts édifices britanniques, maladroites imitations du « vénitien-gothique » et du « lombard », ne s'harmonisent point avec la végétation environnante, et sont loin de pouvoir se comparer en élégance et en grâce pittoresque aux maisons hindoues avec leurs piliers de bois sculpté, leurs balcons peints, leurs toits en auvent; des pagodes portant de hautes tiares à côtes multicolores s'élèvent au-dessus des bouquets de cocotiers; pas une construction qui ne diffère de formes et de couleurs. Les grandes rues sont encombrées de véhicules : omnibus dont les chevaux ont la tête abritée par un bonnet en moelle d'arbre, calèches élégantes qu'entraînent rapidement des coursiers arabes ou mahrattes, voitures attelées de bœufs trotteurs dont la bosse se balance sur le garrot, lourdes charrettes grinçant à chaque tour de leurs roues pleines. Des vaches sacrées se promènent en liberté, mangeant des débris de légumes aux alentours des marchés. Toutes les races de l'Ancien Monde sont représentées dans la foule bariolée. Hindous, matelots de tous pays, nègres, européens, métis, les uns noirs de peau, les autres bronzés, jaunes ou blancs, ceux-ci superbement drapés, ceux-là ayant le torse nu ou seulement un pagne pour

[1] W. Hunter, *Imperial Gazetteer of India.*

se couvrir. Quelques-uns des villages extérieurs sont comme perdus au milieu des bois : tel est Mahim, au nord-ouest de l'île, où la végétation tropicale se montre encore dans toute sa magnificence, comme aux temps antérieurs à la colonisation européenne. Au sud-ouest se prolonge la péninsule basaltique de Malabar-hill, où les chemins serpentent sous les palmiers et les manguiers, entre les villas de plaisance, et toujours en vue du cercle des brisants. Entre Malabar-hill et la ville proprement dite, se développe la plage allongée de Back-bay, où l'on voit resplendir pendant les nuits la lumière des fours pour l'incinération des cadavres.

Comme ville de commerce, Bombay n'a que peu de rivales en Asie : le mouvement des affaires y dépasse un milliard de francs chaque année. Manchester demande annuellement au Konkan du coton brut pour une valeur d'environ 250 millions, le tiers de ce qu'elle lui achetait pendant la guerre d'Amérique. Bombay a donc perdu son rang comme port d'expédition des cotons, mais elle a pris une grande importance pour le commerce des blés; elle rivalise avec les ports de la mer Noire pour alimenter de céréales les populations de l'Europe occidentale; en 1881, elle expédia 467 000 tonnes de blé. Elle est aussi l'un des grands entrepôts pour l'opium envoyé en Chine, et l'une de ses maisons en a presque le monopole. Les objets d'exportation sont payés principalement en cotonnades, mais une forte part des achats doit être acquittée par l'Angleterre en espèces et en lingots, qui se distribuent dans toutes les contrées de l'Inde[1]. Le mouvement du port reste inférieur à celui de Londres, de Liverpool, d'Anvers, de Marseille, mais il dépasse légèrement celui de Calcutta[2]. Le commerce de la ville est en partie alimenté par l'industrie locale. De nombreux ouvriers s'occupent de la fabrication des objets en cuivre, de la préparation et de la teinture des étoffes. Centre d'expédition des cotons, Bombay cherche même à rivaliser avec Manchester pour la manufacture des indiennes; déjà en 1877 elle employait plus de 50 000 tonnes de la fibre dans une trentaine de filatures ayant ensemble un million de broches et 8000 métiers, et cependant c'est en 1863 seulement que fut érigée la première usine, inaugurant la concurrence industrielle des Indes avec la Grande-Bretagne[3]. Elle a même quelque importance comme lieu de produc-

[1] Commerce extérieur de Bombay et des petits ports voisins pendant l'année fiscale 1879-1880 :

Exportations.	553 553 850 francs;
Importations	596 363 450 »
Mouvement total des échanges.	1 149 917 300 francs.

[2] Mouvement du port de Bombay en 1879-1880, non compris le cabotage : 2 200 000 tonnes.
Mouvement du port en 1876, avec le cabotage : 80 298 bâtiments, jaugeant 5 071 450 tonnes

[3] *Fortnightly Review*, June 1876.



BOMBAY. — VUE PRISE DANS UNE RUE DE LA VILLE INDIGÈNE.

Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



tion agricole, grâce à ses rizières, à ses jardins et à ses bosquets de cocotiers. La fabrication du vin de palmier et autres liqueurs de même provenance occupe de nombreux travailleurs.

Comprenant dans sa population moins d'Européens que Calcutta et même que Madras, Bombay, presque tout entière à son commerce, est moins riche que la capitale de l'Inde en établissements scientifiques. La Société de Géographie fondée en 1841 a cessé d'exister, mais la Société Asiatique, datant d'une époque plus ancienne, continue le cours de ses précieuses publications. C'est à Bombay que se trouve le principal observatoire météorologique de la Péninsule, admirablement placé pour l'étude des phénomènes de la mousson. De même que Calcutta, la cité du Konkan a des parcs et des promenades publiques, mais son plus curieux jardin zoologique est l'hôpital des bêtes où la charité des fidèles entretient des animaux vieux ou malades, bœufs, singes, chiens et chats, oiseaux, et jusqu'à des serpents.

Comme toutes les cités de l'Inde anglaise, Bombay se complète par des villes secondaires qui lui servent de lieux de villégiature. Le plus fréquenté de tous est le sanatoire de Matheran, situé à 749 mètres d'altitude, sur une butte complètement séparée de la chaîne des Ghat par la vallée d'érosion que parcourt la rivière Oulas. Des villas parsèment les saillies et les pentes de ce massif isolé dont, avant le milieu du siècle, quelques sauvages étaient seuls à parcourir les forêts. En moins de quatre heures, les voyageurs de Bombay peuvent atteindre le sommet de la colline : partis à la chaleur du jour, ils voient le soleil se coucher au-dessus du port, éclairant en lignes de feu le contour des rivages et le profil des tours. La ville de Thana, capitale du district de ce nom et chef-lieu de l'île de Salsette ou Chasti, est un lieu de séjour pour de nombreux marchands et employés : située sur la rive orientale de l'île, presque en face de l'embouchure de l'Oulas, elle communique avec le port à la fois par bateaux et par le chemin de fer. Dans le voisinage, à Kanheri, s'ouvrent les grottes d'une colline calcaire, où l'on a sculpté des temples qui datent des premiers temps de l'ère vulgaire et qui eurent jadis une très grande renommée chez les bouddhistes; des sanctuaires plus récents n'ont plus aucune trace du culte de Bouddha et sont décorés de symboles brahmaniques. C'est dans les jongles de Salsette que Jacquemont fut empoisonné par les miasmes; il n'eut que le temps de se faire transporter à Bombay, où il mourut. Près de Thana, des sources thermales jaillissent du lit rocheux d'un ruisseau.

Des grottes religieuses, plus visitées que celles de Kanheri, à cause de la proximité de Bombay, sont les cavernes de Garapouri ou « Ville des Antres », dans l'îlot d'Elephanta ou Deva devi, « Ile des Dieux », située en

pleine rade, à l'est de Bombay : un groupe dégradé de sculptures, qui représentait un éléphant attaqué par un tigre, a donné son nom à l'îlot. Quatre grottes s'ouvrent dans l'épaisseur de la colline, ombragées au-dessus du porche par des broussailles entremêlées de lianes; à l'extrémité du sanctuaire principal se dresse la figure colossale de Siva sous ses trois formes symboliques de Créateur, de Conservateur et de Destructeur, également représenté dans les autres temples souterrains. Les Hindous de Bom-

N° 101. — TEMPLES SOUTERRAINS DE L'INDE.



1 : 17 000 000

0 500 kil.

bay, surtout les Baniah, viennent encore à certaines fêtes y célébrer leur culte. Les grottes d'Elephanta datent probablement du dixième siècle, peut-être du huitième ou neuvième siècle de l'ère vulgaire[1], et leurs sculptures monstrueuses, très intéressantes au point de vue théogonique, sont pour la plupart d'aspect repoussant; mais le contraste de la nature lumineuse du dehors et de l'ombre solennelle des cryptes, avec leurs colonnes fléchissant sous le poids de la roche, produit une impression profonde. Un des temples s'est complètement effondré. Les sanctuaires souter-

[1] Fergusson, *Rock-cut Temples of India*; — Burgess, *The Rock Temples of Elephanta*.




BOM
75° E. de P.
20'
I. Dharavi
Mallar
Tannah
Lac artificiel de Vehar
I. Salsette
Kourla
Bandora
Ft Siwa
Ft Mahim
Mahim
Trombay
Parel
I. Bombay
I. Trombay
I. Elephanta
Mazagon
BOMBAY
Girgaon
Sonapour
Pte Malabar
I. Coulaba
10'
19°
50'
40'
73° E. de
Slom, d'après les Cartes de l'Etat-Major et de la Marine
Profo
de 0 à 5 mèt.
de 5 à 10 mèt.
de 10 à


MBAY
Hachette et Cie Paris.
Sonahleh
Kalyan
Oulas
Ambernath
Badlapour
Oulas
Narel
Matheran
Panwel
Panwel
Bhaipour
Apta
Ft Manik
Khalapour
Mehgaouni
Bohgechwouri
Bor ghat
Khandala
Wansi
Pen
Amba
40′
10′
19°
50′
20′
Gravé par Erhard.
aillery.
ndeurs.
20 mèt.
de 20 et plus
à sec dans les grandes marées
20 Kil.



rains sont groupés en plus grand nombre dans les environs de Bombay, au pied des Ghat et sur le plateau voisin, que dans toute autre région de la Péninsule : en dehors de l'angle nord-occidental des Ghat, les monuments de ce genre, bouddhiques ou brahmaniques, se font de plus en plus rares dans la direction de l'est.

L'ancienne capitale du Konkan, Kalyan, déjà fameuse depuis plusieurs siècles avant que le nom de Bombay fût connu, n'est plus qu'un petit port de commerce et seulement de faibles embarcations remontent le cours tortueux de l'Oulas jusque devant les quais[1]; mais la ville a repris une certaine importance comme lieu de bifurcation des deux principales voies ferrées de l'Inde, qui se dirigent l'une vers Calcutta, l'autre vers Madras. Les campagnes des alentours sont couvertes de ruines; l'une des plus remarquables est celle du temple d'Ambernath, dont il ne reste plus guère que le porche et les assises inférieures, sculptées avec un fini merveilleux : des milliers de figurines s'agitent sur les cordons et les colonnettes de pierre[2].

Au sud de Bombay, la population, composée en grande partie de pêcheurs, auxquels se mêlent les descendants de pirates, s'est principalement groupée au bord de la mer : les villes et les villages disséminent leurs maisons le long de la côte sous les groupes de cocotiers. Alibagh, ancien nid de corsaires, est bien connu des marins à cause de l'îlot voisin, Kolaba, où jadis les naufrageurs exerçaient leur industrie : on dit qu'Alibagh était construite du bois de navires brisés. Djandjira, ou la Djezireh des Arabes, était une « Ile » par excellence pour la population maritime, jadis puissante, qui reconnaissait le pouvoir de princes abyssins ; des Juifs ou « Beni Israel », immigrés depuis un temps immémorial, forment aussi un petit groupe distinct dans cette région du Konkan. Le petit État, d'environ 70 000 habitants, auquel Djandjira a donné son nom et dont la cité voisine, Radjpouri, est la capitale, porte aussi le nom de Habsan ou « Abyssinie ». Entre les mains des Anglais, la rade et le port de Djandjira pourraient devenir l'un des meilleurs abris de la dangereuse côte du Konkan : les navires, sans avoir à franchir de barre, y trouvent plus de 6 mètres d'eau à marée basse. Le port de Bankot, sur le large estuaire de la rivière Savitri, et celui de Ratnagiri, au bord d'une crique houleuse, ont un mouvement d'échanges plus important que le trafic d'Alibagh[3]; en outre, Ratnagiri fait

[1] Commerce de Kalyan pendant l'année fiscale 1873-74 : 7 858 800 francs.

[2] Fergusson and Burgess ; — L. Rousselet, *L'Inde des Rajahs*.

[3] Mouvement annuel des échanges à Bankot : 2 700 000 francs.
» » Ratnagiri : 7 700 000 »

une pêche très active et des centaines de barques vont jeter leurs filets immédiatement en dehors des brisants. Ratnagiri, ville d'émigrants, engage des milliers de coulis pour Maurice et la Réunion, et recrute des portefaix pour Bombay, de même que des cipayes pour l'armée. Viziadroug et Deoghar font aussi quelque commerce, mais de tous les ports qui se succèdent entre Bombay et Goa, le plus fréquenté est celui de Vingorla, qui fut aussi un nid de pirates[1].

Une ville indienne, du nom de Goa, s'élevait jadis dans une île marécageuse au bord de la rivière Djouari, mais on chercherait vainement sous les jongles les vestiges de ses palais; elle avait été pourtant riche et puissante et d'antiques inscriptions parlent de la gloire de ses dynasties. En 1479, les mahométans vainqueurs déplacèrent la cité pour la reconstruire sur la rive méridionale de l'estuaire de Mandavi : c'est la ville dont s'empara la petite armée d'Albuquerque en 1510, et qui devint bientôt après la « reine de l'Orient et l'orgueil des enfants de Lusus[2] ». A la fin du seizième siècle, les richesses de ses marchands lui avaient valu le nom de *Goa dourada* ou « Goa dorée » : « Qui a vu Goa, n'a pas besoin de voir Lisbonne! » disait un proverbe portugais de l'Inde. Mais les attaques des Hollandais, celles des mahométans, puis des Mahrattes, et surtout le zèle de conversion qui animait les prêtres eurent pour résultat d'appauvrir et de dépeupler graduellement la ville; déjà Vasco de Gama, lors de son deuxième voyage, était accompagné de huit frères franciscains, de huit chapelains et d'un chapelain-major qui devaient prêcher la foi, et, au besoin, convertir par le glaive. « Les meilleurs des gentils s'enfuyaien vers d'autres pays et il ne restait que la lie[3]. » Puis le chenal négligé de la rivière perdit de sa profondeur, les champs abandonnés se couvrirent de végétation folle, les eaux débordées séjournèrent en marais, et la malaria chassa les habitants Au milieu du dix-huitième siècle, Goa était une ville morte; maintenant elle n'est plus qu'une forêt de cocotiers au milieu de laquelle s'élèvent de nombreuses ruines, les tours et les coupoles d'une trentaine d'édifices religieux. Le palais de l'Inquisition, où régnaient autrefois les vrais maîtres du pays, n'est plus qu'un amas de débris; mais la cathédrale, église primatiale des Indes, existe encore, de même qu'une ancienne mosquée, transformée en couvent de Saint-François. Dans la riche église du Bom Jesus se voit le tombeau somptueux, jaspe, marbre et argent, qui renferme les restes de François de Xavier,

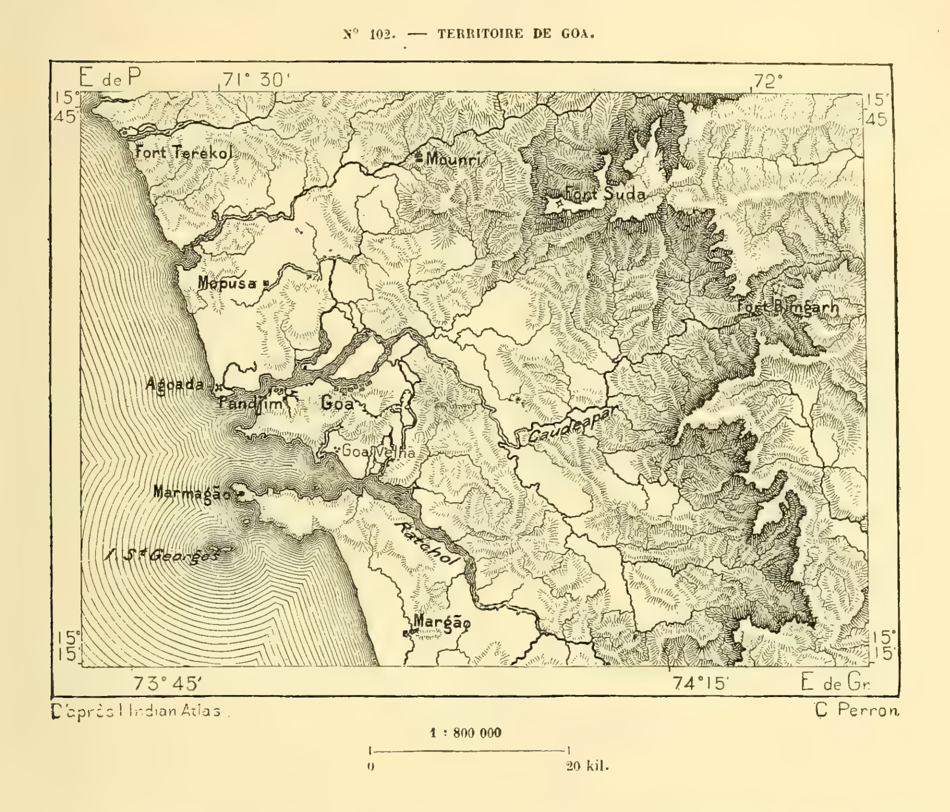
[1] Mouvement annuel des échanges à Vingorla : 17 500 000 francs.

[2] Camoès, *Lusiades*, chant II.

[3] Vasconcellos-Abreu, *Glottologia arica*, citation d'une lettre du voyageur Sarsetti écrite en 1584.

l'apôtre des Indes. Le corps du saint fut officiellement déclaré « vice-roi des Indes et lieutenant général » ; et c'est de lui que le véritable gouverneur était censé tenir ses pouvoirs ; encore au commencement du dix-neuvième siècle, il allait les demander en grande pompe à Bom Jesus avant de prendre possession de son gouvernement[1]. Une centaine de personnes vivent au milieu des ruines pour le service des églises : aux temps de sa prospérité, la *Velha Cidade* ou « Vieille Cité » était peuplée de 200 000 habitants.

N° 102. — TERRITOIRE DE GOA.



1 : 800 000

0 — 20 kil.

La *Nova Cidade* de Goa, plus connue sous le nom de Pandjim, fut choisie comme résidence du vice-roi des Indes portugaises en 1756, mais elle ne reçut qu'en 1843 son titre officiel de capitale. Située sur la rive méridionale de l'estuaire, à 8 kilomètres à l'ouest de l'ancienne ville, elle est accessible aux navires d'un fort tirant d'eau, mais seulement de septembre en mai ; quand la mousson du sud-ouest déroule dans l'estuaire son armée de vagues, le port est d'un abord très dangereux ; la baie méridionale, que protège le promontoire de Marmagão, aurait été mieux choisie pour l'établissement d'un port, car les navires peuvent y mouiller en tout temps

[1] Perrin, *Voyage en Indostan.*

sans danger. Malgré les périls de la barre, Pandjim fait un trafic assez considérable, exportant huiles de coco, koprah, fruits divers, bois, sel[1]; mais ce trafic ne peut manquer de se déplacer prochainement, une voie ferrée devant rattacher le réseau des chemins de fer du Dekkan au port de Marmagão, qui deviendra probablement le nouveau chef-lieu. Toute capitale qu'elle est, Pandjim n'est pas la cité la plus populeuse des possessions portugaises; ce rang appartient à Margão, située dans la partie méridionale du territoire, au milieu des campagnes comprises entre l'Océan et l'estuaire de la rivière Ratchol. Au nord de Pandjim, dans le territoire de Bardes, est une autre ville importante, celle de Mapuça ou Mopusa.

La population totale des possessions portugaises dépasse actuellement 400 000 personnes; en dehors de l'Inde, il est peu de territoires où les habitants se pressent en plus grand nombre. Dans les villes, une part considérable des résidents se donnent comme d'origine européenne, mais, à l'exception des familles venues récemment du Portugal, toutes sont de sang mélangé. Les « blancs » de Goa sont des métis à front bas, aux yeux petits et toujours inquiets, aux bouches lippues; ils ont la poitrine étroite, les jambes grêles. Peu nombreux sont les enfants que leurs parents envoient dans la mère-patrie comme font les Anglais; ils restent dans l'Inde, où ils forment une population spéciale, celle des *topas* ou des « hommes à chapeau », se distinguant à la fois des indigènes et des Européens nouveaux venus[2]; plusieurs entrent en qualité de commis ou de copistes dans les bureaux et les comptoirs des grandes cités anglaises.

Les deux tiers de la population hindoue se composent de catholiques se rapprochant des chrétiens métis par des transitions insensibles pour la race et les mœurs. Les possessions portugaises sont la seule partie de la Péninsule où les habitants se disent chrétiens en majorité. La cause en est à l'intervention directe du pouvoir séculier pendant la domination des vice-rois et de l'inquisition : vers le commencement du dix-huitième siècle, 30 000 prêtres et moines, européens, métis et indigènes, se groupaient dans les couvents et autour des églises. De nos jours, la liberté religieuse est entière, et plusieurs milliers de mahométans, les plus estimés des résidents, vivent à Pandjim et dans les autres villes du territoire.

Le port de Karwar, situé au sud de la frontière portugaise, est un de ceux qui offrent le meilleur refuge aux navires pendant la mousson, et celui qui réussira probablement le mieux à détourner une partie de l'immense courant commercial qui se dirige vers Bombay : le chemin de fer

[1] Mouvement du port de Pandjim en 1874 : 5159 navires chargés, jaugeant 217 650 tonnes.
[2] R. Burton, *Goa and the Blue Mountains.*

qui doit le rattacher un jour à Madras par une brèche des Ghat n'est pas encore commencé. Parmi les autres ports du Kanara septentrional, un seul, Koumpta, rivalise d'activité avec Karwar; Ankola, Gangawali, Honawar (Honor), ne sont que de petits havres où se montrent de rares embarcations de cabotage. Près de cette ville, un torrent plonge du haut d'un rocher des Ghat en un jet de 280 mètres : pendant la mousson du sud-ouest, qui apporte une telle abondance d'eau, cette cataracte de Gerusappe ou Gaïrsoppa est l'un des spectacles les plus grandioses de la Péninsule[1].

XIII

BASSINS DE LA GODAVERI ET DE LA KISTNA, DEKKAN.

Le Dekkan est la région naturelle de l'Inde péninsulaire où les Anglais ont laissé le plus de territoires aux princes indigènes; mais ils ont pris soin de les circonscrire en enclaves, sans aucune communication avec la mer, et d'occuper toutes les positions stratégiques. Déjà, dans mainte circonstance, le gouvernement britannique a mis sous séquestre des provinces de ces royaumes « indépendants », sans avoir eu autre chose à faire que déplacer quelques garnisons; c'est ainsi que le Berar, sous le nom de « Districts assignés de Haïdarabad », a été détaché des États du nizam et placé sous l'administration directe d'un commissaire anglais. Dans leur ensemble, les deux bassins de la Godaveri et de la Kistna n'ont, relativement au reste de l'Inde, qu'une population de faible densité. Les régions du littoral, que s'est attribuées l'Angleterre, sont très peuplées; les vallées fluviales ont aussi une forte proportion d'habitants jusqu'à une grande distance dans l'intérieur; mais sur les plateaux, loin des routes, les habitations sont clairsemées. Elles ne se pressent de nouveau que le long de la chaîne bordière des Ghat occidentales, où la facilité des échanges avec la

[1] Villes principales de la côte de Bombay :

GOUDZERAT.	
Baroda, en 1872	112 050 hab.
Sourat »	107 150 »
» (avec Rander)	117 450 »
Bharoutch, en 1872	36 950 »
Djambousar »	14 925 »
Dabhoï »	14 900 »
Nosari »	14 700 »
Boulsar »	11 500 »
KONKAN ET KANARA.	
Bombay, en 1881	773 200 »
Vingorla, en 1872	15 000 hab.
Thana »	14 500 »
Karwar »	13 250 »
Kalyan »	12 800 »
Koumpta »	10 950 »
Ratnagiri »	10 600 »
POSSESSIONS PORTUGAISES.	
Damão	53 350 »
Margão	20 000 »
Pandjim	17 000 »
Mapuça (Mopusa)	12 100 »

côte voisine, et la richesse des vallées rapprochées de la montagne, abondante en sources, ont fait surgir des villes nombreuses [1].

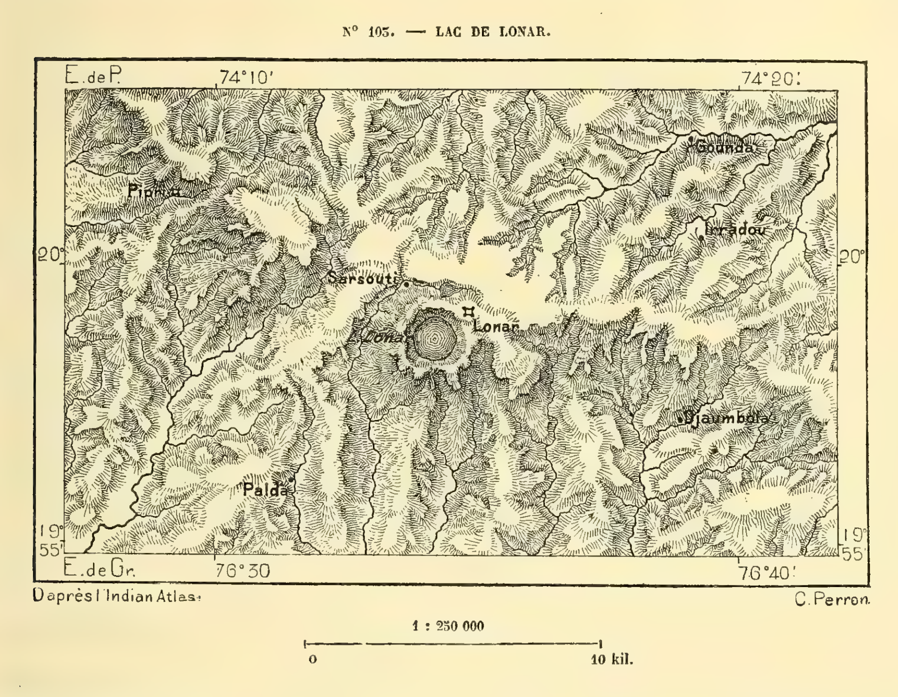
La région du Dekkan forme dans son ensemble un plan incliné de l'ouest à l'est déversant ses eaux dans le golfe du Bengale; c'est une des contrées de l'Inde les plus uniformes d'aspect, quoiqu'elle ait été le théâtre de violents mouvements volcaniques et que sur une moitié de son étendue elle soit entièrement couverte de laves. Toute la partie nord-occidentale, limitée au sud-est par une ligne irrégulière qui s'étend du territoire portugais de Goa au bassin de Nagpour, est revêtue de trapps basaltiques, continuant les couches de même origine qui se ramifient en longues coulées dans les Provinces Centrales et sur le plateau de Malwa. Sur un espace continu qui a plus de 300 000 kilomètres carrés, ces roches ignées recouvrent les autres formations géologiques; de Bombay à Nagpour, la ligne ferrée, longue de 835 kilomètres, ne traverse que trapps ou cendres rejetées par d'anciens volcans. Le Dekkan se déroule en longues plaines doucement ondulées, que séparent des collines se terminant au sommet par des tables d'une régularité parfaite et flanquées de terrasses que des ravins coupent de distance en distance : ces terrasses sont des masses basaltiques, plus résistantes que le trapp inférieur, qui ne se sont pas laissé entamer par les intempéries. Çà et là, des roches en forme de murs se sont maintenues au milieu de la plaine : les eaux, qui déblayaient toutes les matières voisines, n'entamaient pas ces remparts de laves dures, témoins des éruptions anciennes du foyer souterrain. C'est principalement à l'angle nord-occidental du Dekkan, dans le voisinage de Pouna et de Nasik et sur les pentes des Ghat de Bombay, que se trouvent ces murs de basalte : les couches de cendres, provenant sans doute des cratères découverts par Clark dans la plaine du Konkan, y sont aussi plus épaisses et plus fréquentes que dans les autres parties de la région volcanique. Là était sans doute le centre principal de l'activité volcanique; de là se sont épanchés les courants d'un demi-kilomètre d'épaisseur qui recouvrent la moitié du plateau en s'inclinant doucement vers la mer du Bengale; mais on n'a pas trouvé sur le plateau une seule bouche d'éruption : la dépression que remplit

[1] Superficie et population des bassins de la Godaveri et de la Kistna :

	Superficie.	Population en 1872.	Population kilométrique
Haïdarabad	233 100 kil. car.	9 000 000 (?) hab.	39 hab.
Berar	45 870 »	2 226 500 »	48 »
Bastar	33 829 »	170 000 (?) »	5 »
Districts de Bombay . .	109 881 »	6 937 420 »	63 »
Districts de Madras. . . .	153 513 »	9 352 270 »	61 »
Ensemble	576 193 kil. car.	27 686 190 (?) hab.	48 hab.
Population probable en 1882.		26 000 000 (?)	45

le lac de Lonar ou Lounar paraît être le résultat d'une explosion d'ampoule volcanique. La faiblesse de pente que présentent ces coulées ne peut s'expliquer que par l'extrême fluidité des laves au sortir des bouches d'éruption. Quelques géologues avaient pensé que l'horizontalité apparente des trapps provient de ce qu'ils se sont épanchés sous la pression des eaux marines; mais on n'a pu trouver de fossiles océaniques que dans une seule couche de tuf, sur le bord du plateau de laves qui domine les bouches de la Godaveri; partout ailleurs, les restes animaux et végétaux que l'on a recueillis appartenaient à des espèces terrestres et d'eau douce[1]. C'est aux temps

N° 103. — LAC DE LONAR.



1 : 250 000

0 — 10 kil.

où se formait la craie, puis pendant la période éocène, que jaillit par les crevasses du sol cette énorme quantité de matière fondue, si grande que pour la répandre il eût fallu au moins un siècle à un fleuve comme les Amazones.

On sait que la superficie des laves du Dekkan s'est décomposée en couches de latérite, et que cette formation, entraînée par les eaux, s'est étendue bien au delà des coulées volcaniques, sur les gneiss de l'Inde méridionale. Ces espaces de terre grise ou rougeâtre, dans lesquels l'eau disparaît comme dans un crible, sont en général assez infertiles, et la végétation n'y offre une richesse comparable à celle du Konkan ou du Bengale

[1] Medlicott and Blanford, *A Manual of the Geology of India.*

que dans les fonds où la terre noire d'humus s'est amassée. Loin des rivières, le plateau est presque dépourvu de forêts, et la plupart des plantes ligneuses, arbres ou arbrisseaux, sont à feuilles caduques. En hiver, cette partie de l'Inde est grise ou jaunâtre comme les campagnes de l'Europe tempérée; au commencement des chaleurs, avant les pluies, tout semble brûlé; une étincelle suffit pour incendier les hautes herbes et recouvrir les monts d'une mer de feu. Il est d'autant plus difficile de conquérir ces hautes plaines à la culture que les rivières coulent pour la plupart en des lits profondément encaissés et qu'il est fort coûteux d'élever l'eau pour l'irrigation; d'ailleurs elles sont à sec ou n'ont qu'un faible débit pendant la mousson du nord-est, alors qu'elles seraient le plus nécessaires. Mais dans la région occidentale, là où les pluies tombent avec abondance et où les torrents n'ont pu encore se creuser de gorges profondes, s'étendent des régions fertiles, connues dans le bassin de la haute Kistna sous le nom de Karnata ou « Terre Noire »[1].

La Godaveri (Godavari) est le plus grand fleuve du Dekkan; sa longueur est évaluée à 1445 kilomètres, et son bassin s'étend sur plus de 300 000 kilomètres carrés, superficie égale aux deux tiers de la France. Elle naît à l'angle nord-occidental du plateau, près du village de Trimbak, à 80 kilomètres seulement de la mer d'Arabie. Simple dérivation souterraine du Gange, d'après les pieux Hindous qui viennent se baigner dans ses eaux, la Godaveri, appelée aussi Pourra ganga et Vriddha ganga, emplit d'abord un profond réservoir, puis se grossit de ruisseaux descendus des Ghat et s'écoule vers l'est et le sud-est, parallèlement à la vallée de la Tapti, mais en sens inverse. Après avoir fourni plus de la moitié de sa course, elle s'unit à la Pranhita, qui lui apporte une masse liquide plus considérable que la sienne propre; comme en tant d'autres bassins, le nom des eaux réunies n'est pas celui de l'affluent principal, et la cause en est ici, comme ailleurs, à l'importance historique de la vallée dont le nom l'a emporté. Si la Pranhita est le plus fort courant, grâce à la Païn ganga, à la Wardha, à la Waïn ganga et autres rivières du bassin de Nagpour, la Godaveri, la « Nourrice des Vaches », indique la route suivie par les émigrants hindous, après qu'ils eurent pénétré sur le plateau par les brèches ouvertes au sud de la Tapti. Cette partie du Dekkan est la première où s'établirent les Aryens; peut-être même y étaient-ils arrivés avant d'avoir connu le Gange[2].

[1] Burnouf, *Nouveau journal asiatique*, II; — Lassen, *Indische Alterthumskunde*.
[2] Campbell, *Grammar of the Teloogoo language;* — Lassen, ouvrage cité.

En aval de la jonction, la Godaveri, doublée de volume, s'engage dans une région montagneuse, qu'elle traverse par une série de cluses alternant avec des plaines. Elle reçoit la forte rivière Indravati, fameuse par sa cascade de 30 mètres de hauteur, l'une des plus belles de la Péninsule, puis la Tal et la Sabari, et perce la dernière chaîne des Ghat orientales par un défilé ayant seulement 250 mètres de largeur dans sa partie la plus étroite; mais l'eau a 37 mètres de profondeur, et lors des grandes crues elle s'élève de 30 mètres au-dessus du niveau moyen. En 1848, elle aurait même atteint une brèche des collines à 60 mètres de hauteur, et se serait déversée dans un bassin différent, celui de la Yarakalwa. Sortie des gorges, la Godaveri s'étale largement dans un lit parsemé d'îles, puis, en aval de Radjamahendri, se divise en deux bras qui se replient gracieusement au nord et au sud pour embrasser les campagnes du delta et quelques collines, anciens îlots qu'entouraient les eaux de la mer; un effluent, dont il ne reste plus que les traces, coulait jadis au nord des coteaux de la Radjamahendri et se jetait dans la mer au nord de Samalkotta[1].

Le bras méridional, encore appelé d'un nom appartenant à Bouddha, la Gautami, est considéré comme la plus sainte des branches fluviales; tous les douze ans on y célèbre avec pompe la Pouch-karam, qui attire d'innombrables pèlerins de toutes les parties de l'Inde. De même que la Maha naddi, la Kistna, la Caveri et tous les autres grands fleuves de la côte orientale, la Godaveri a déposé ses alluvions en un vaste hémicycle, hors de la ligne normale des côtes; les empiètements de la terre ferme sur l'Océan s'étendent sur un espace d'au moins 4000 kilomètres carrés aux bouches de la Godaveri; à l'extrémité septentrionale du delta proprement dit, des rivières errantes, des marais, des rangées de dunes, des chemins marquent les anciens littoraux qui se sont successivement formés en se recourbant de plus en plus vers la saillie grandissante des terres. Il est vrai qu'en empiètant ainsi sur les eaux, les terres nouvelles apportées par la Godaveri ont enfermé de nombreuses plaines encore imparfaitement asséchées : de vastes marais, où pénètre le flot pendant les tempêtes, bordent le cordon littoral du delta. Même le grand lac Kolar (Kolerou, Klougou), entre la Godaveri et la Kistna, est probablement un ancien golfe séparé de l'Océan par les alluvions des fleuves voisins : c'est plutôt un marais qu'un lac; pendant la saison sèche, plus d'une moitié du bassin n'est qu'une fondrière de boue; pendant les pluies, c'est une nappe d'eau d'environ 250 kilomètres carrés; de nombreuses îles ou *lanka*, consolidées à grands frais

[1] King, *Memoirs of the Geological Survey of India*, vol. XII, part. 3.

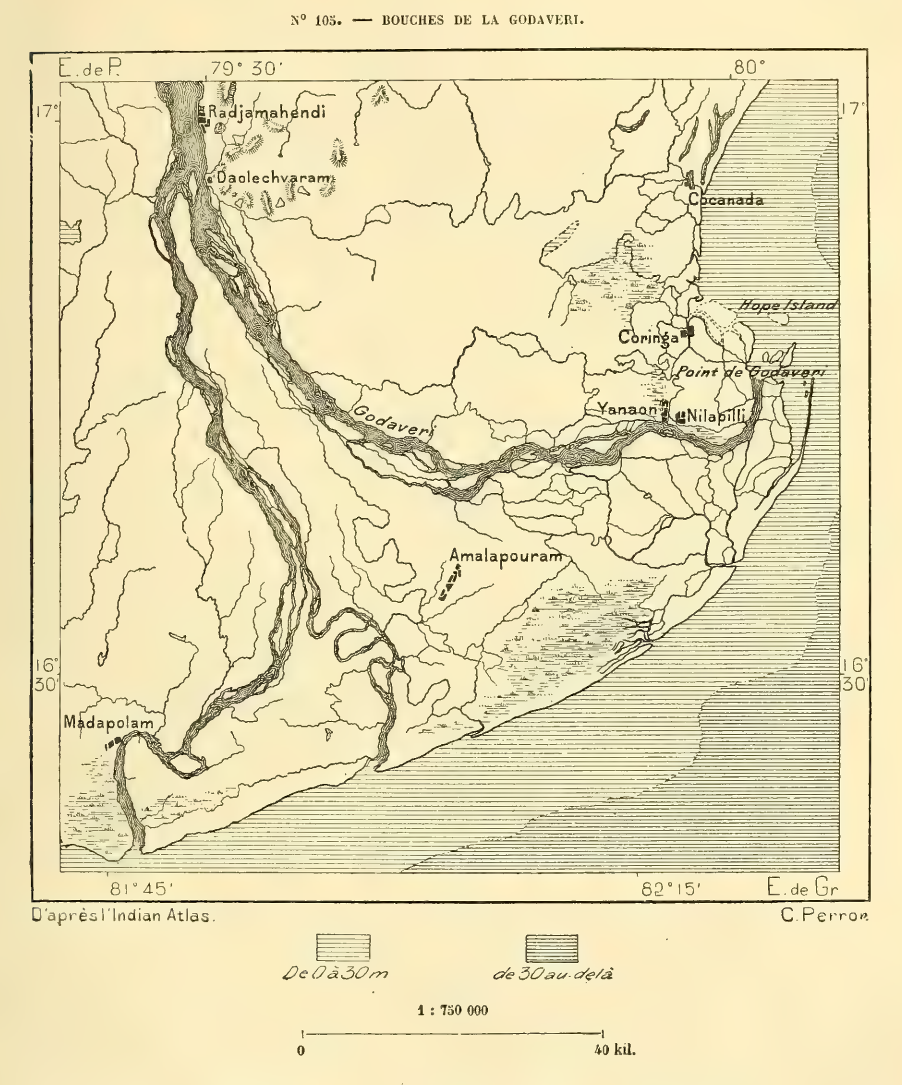
par le labeur des paysans, dépassent le niveau des crues et s'agrandissent peu à peu de terres nouvelles; cependant le sol du Kolar se serait effondré, s'il est vrai que des restes de villages engloutis se voient dans les parties les plus creuses du lac. De temps immémorial, les riverains avaient l'habitude, chaque année à l'époque de la crue, de rouvrir le canal de sortie pour rejeter dans la mer le trop-plein des eaux douces, puis ils reconstruisaient la levée pour empêcher l'entrée du flot salin. Maintenant une écluse règle le niveau du lac. Les cultures des rives sont arrosées par les canaux dérivés de la Godaveri [1].

Soumise aux mêmes conditions de climat que la Maha naddi, la Godaveri présente aussi dans son débit d'énormes écarts suivant les saisons; pendant les crues, elle roule jusqu'à 40 000 mètres cubes par seconde, mais pendant les sécheresses sa portée est réduite à 60 mètres. De même que les campagnes riveraines de la Maha naddi, celles de la Godaveri sont menacées tantôt d'inondations, tantôt de sécheresse; cependant les désastres sont plus rares, à cause de la moindre étendue et de la plus forte pente du delta; l'écoulement des eaux et l'irrigation y sont plus faciles. De grands travaux ont été faits pour corriger les écarts du fleuve : des levées latérales ont été construites sur les deux rives dans les campagnes basses; à la fourche supérieure du delta, près du village de Daolechvaram, une digue transversale ayant plus de 4000 mètres de longueur, 4 mètres de hauteur et 40 mètres de base, relève le niveau des eaux pour les répartir dans un lacis de canaux ayant ensemble 850 kilomètres de longueur et pouvant servir presque en entier à la navigation : un mouvement annuel dépassant 50 000 bateaux a lieu dans le delta et sur la ligne d'eau qui l'unit à la Kistna [2]. En amont du barrage, la Godaveri est navigable au moins pendant quatre mois de crue; mais d'ordinaire elle ne sert qu'au flottage des bois. Les travaux de canalisation entrepris pour établir une communication permanente par la Godaveri, la Pranhita et la Wardha, jusqu'à Hinganghat, le grand marché aux cotons des Provinces Centrales, ont dû être abandonnés; c'est par le chemin de fer que se font les expéditions : au lieu de descendre vers Coconada, le port de la basse Godaveri, les cotons sont envoyés à Bombay.

Au nord des bouches de la Godaveri, les cours d'eau ne sont que de faibles torrents nés sur le versant des Ghat orientales; mais à une centaine de kilomètres au sud roule un autre fleuve, presque son égal, et formant un delta

[1] W. W. Hunter, *Orissa.*
[2] Morris, *The Godavery district.*

dont la courbe succède immédiatement à celle de la Godaveri. La Kistna ou Krichna traverse, comme la Godaveri et la Caveri, toute la largeur de la Péninsule ; elle naît près de Mahabalechwar ; une faible montée suffit pour s'élever de la source sur un promontoire d'où l'on aperçoit à 64 kilomètres la mer d'Arabie. Quoique moins vénérée que les autres fleuves du Dekkan,



N° 105. — BOUCHES DE LA GODAVERI.

la Kistna est considérée comme roulant aussi un flot divin, et la source, qu'abrite un temple de Mahadeo, s'échappe d'un griffon sculpté en muffle de vache. Dans la première partie de son cours, la Kistna descend au sud-est en longeant la chaîne des Ghat, puis elle prend la direction moyenne de l'est en fuyant par de brusques détours au fond de vallées étroites ; des rapides interrompent son cours, et à son entrée dans le territoire de Haï-

darabad, des cataractes, dont la chute totale est de 124 mètres, se succèdent sur un espace de 5 kilomètres ; mais là le fleuve n'est pas encore formé ; il n'a que peu d'eau pendant une partie de l'année et ses cascades sont de simples filets glissant sur les parois de granit. Au-dessous des chutes, la Kistna s'unit à la Bhima ou « Formidable », alimentée par les sources des Ghat septentrionales, puis à la Tounga-Bhadra, formée des deux rivières de ce nom, la « Haute » et la « Fortunée », qui naissent dans les forêts du Kanara et du Maïsour. En aval de ces affluents, la Kistna ne reçoit plus que de faibles tributaires ; elle perce la chaîne des Ghat orientales, puis entre dans les plaines du littoral, qu'elle accroît incessamment aux dépens de la mer. Son delta, moins large que celui de la Godaveri, s'avance plus loin dans les eaux, infléchi vers le sud par le long talus de déjection qu'ont formé les apports du fleuve septentrional.

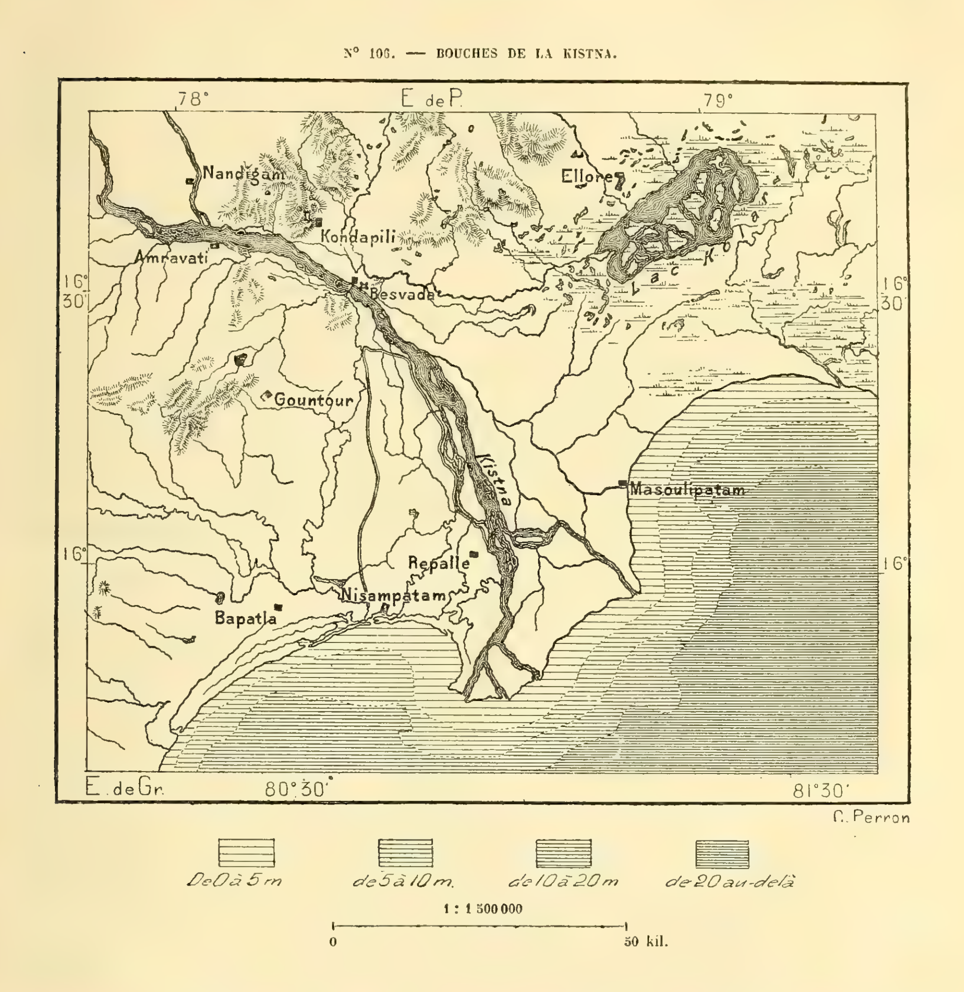
La Kistna est presque sans aucune utilité pour la navigation : les seuls esquifs qu'on rencontre dans la plus grande partie de son cours sont des bacs en bambous recouverts de peaux. Coulant dans un lit trop encaissé, la Kistna est aussi presque entièrement perdue pour l'irrigation ; mais les réservoirs de la haute Bhima servent à l'alimentation de la cité de Pouna, et des canaux ont été creusés dans la vallée de la Tounga-Bhadra. A l'origine du delta, un barrage analogue à ceux de la Maha naddi et de la Godaveri retient la masse des eaux pour en régler le débit et la répartir dans les canaux d'arrosement ; la longueur totale du réseau dépasse 400 kilomètres et fertilise plus de 90 000 hectares[1]. C'est la seule région du bassin de la Kistna où le courant soit employé méthodiquement à l'amélioration de la contrée ; mais si peu utile à ses riverains que soit le fleuve dans son cours supérieur et moyen, grande est son importance historique dans la marche des populations de l'ouest à l'est de la Péninsule. Dans l'Inde méridionale, la Kistna est considérée comme formant une limite médiane entre les deux grandes divisions de la contrée : dans le voisinage des Ghat, elle sépare les zones de langues, l'Arie et la Dravidie. Divers changements dans les habitudes et les mœurs indiquent le contraste originaire entre les populations qui vivent au nord et au sud de la Kistna. Au nord, les cabanes des villages ont des toits de chaume ; au sud, elles se terminent par des terrasses en argile battue[2].

[1] Longueur du cours de la Kistna : 1280 kilomètres.
Superficie du bassin de la Kistna : 240 000 kilomètres carrés.
Débit du fleuve pendant les crues. . . . 33 620 mètres cubes par seconde.
» » maigres. . . 32 » »

[2] W. Hamilton, *Description of Hindostan* ; — Chr. Lassen, *Indische Alterthumskunde*.

Sur l'uniforme plateau du Dekkan, où manquent les vastes forêts, les marécages et les massifs montagneux qui auraient pu donner asile à des populations sauvages, presque tous les habitants, quelle que soit la diversité de leur origine, appartiennent aux races policées de l'Inde. Quelques tribus bhil et des bergers danghar, parlant un dialecte spécial[1], vivent au

N° 106. — BOUCHES DE LA KISTNA.



nord-ouest du Dekkan, dans les montagnes qui dominent la plaine d'Aurangabad; des Khond parcourent les forêts des Ghat orientales dans les pays de Djaïpour et de Bastar, au nord de la Godaveri

Les Hindous Mahrattes qui occupent toute la région nord-occidentale du Dekkan et dont les limites au sud et à l'est coïncident à peu près avec celles des coulées de laves, sont les seuls Aryens qui se soient établis en corps de nation sur les plateaux de l'Inde méridionale. Leur immigration date pro-

[1] Mountstuart Grant Duff, *Notes of an Indian Journey.*

bablement d'une époque très lointaine, car, de caste à caste, ils diffèrent beaucoup des Hindous du nord. Les brahmanes mahrattes, qui d'ordinaire ont une nuance de peau très claire, ont pour la plupart le nez légèrement aquilin[1], et l'on rencontre chez eux un grand nombre d'individus ayant les yeux gris. Venus probablement du nord-ouest, les Mahrattes refoulèrent les peuplades bhil dans les montagnes des alentours, puis s'avancèrent peu à peu vers le sud en longeant le revers oriental des Ghat dans la région des sources de la Godaveri et de la Kistna. Jadis très méprisés par les dominateurs musulmans qui les appelaient « rats des montagnes », les Mahrattes n'avaient pas de nom dans l'histoire avant le milieu du dix-septième siècle; mais à cette époque ils étaient devenus assez puissants pour balancer le pouvoir des mahométans, et, sous la conduite de l'indomptable Sivadji, ils réussirent à fonder le plus puissant État de la Péninsule. Alternativement agriculteurs et guerriers, ils se réunissaient en bandes, montés sur de petits chevaux, vifs, courageux, faciles à dresser, gardant toujours leur embonpoint, grâce au beurre que l'on mêlait à leur grain[2]; en une journée, les Mahrattes apparaissaient à plus de 100 kilomètres du lieu de rassemblement; ils dévastaient soudain une province ennemie, pillant les villes, emmenant des captifs, puis ils se dispersaient dans leurs châteaux forts ou dans leurs villages respectifs, protégés par la terreur de leur nom; à côté des roches escarpées qui leur servaient de refuge, sur le rebord des Ghat, la zone fertile du Konkan leur fournissait les vivres en abondance. Ils pénétrèrent jusque dans la vallée du Gange; en 1742, ils saccagèrent Mourchidabad, la capitale du delta, et l'on montre encore les restes du « fossé des Mahrattes » creusé autour de Calcutta pour arrêter les pillards redoutés[3]. Devenue prépondérante lors de la décadence de l'empire des Grands-Mongols, la puissance mahratte ne sut pas réunir les éléments indigènes en un corps de nation compact. Les dissensions intestines, la cruauté et la rapacité de leur gouvernement entraînèrent bientôt leur ruine : ne pouvant résister aux Anglais en bataille rangée, ils perdirent successivement les provinces de leur vaste empire, et maintenant les princes mahrattes qui règnent encore dans le Radjpoutana, le Goudzerat, le Dekkan, doivent leur sceptre à la générosité du vainqueur. Le dernier descendant des ministres brahmanes qui s'étaient emparés de la royauté mahratte, n'était qu'un simple pensionnaire du gouvernement britannique, et ce fut en vain que le fils adoptif de ce pechwa, Nana Sa-

[1] Campbell, *Ethnology of India; Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1866, n° II.
[2] Perrin, *Voyage dans l'Indostan.*
[3] R. Temple, *Proceedings of the Geographical Society of London*, aug. 1882.

hib, essaya de reconstituer un empire indigène par le massacre ou l'expulsion des conquérants d'outre-mer. Les Mahrattes, au nombre d'environ dix millions, ne sont plus qu'un groupe ethnique, sans autonomie

N° 107. — PAYS DES MAHRATTES.

1 : 5 500 000

0 200 kil.

politique réelle et réparti en diverses circonscriptions administratives. Leur langue, d'origine sanscrite, se divise en plusieurs dialectes, le kandesi du Kandech, le dachkini du Dekkan, le goadesi de Goa, le konkani du littoral; leur littérature, qui se sert de l'écriture nagari, est l'une des

moins riches parmi celles des idiomes aryens. En dehors du territoire mahratte, toute la région du Dekkan appartient aux populations dravidiennes qui parlent le canarais, le telougou et le tamil[1].

La première ville de la côte dite des Circar (*sarkar*), au sud de l'Orissa, se trouve située non du lac Chilka, avec lequel la font communiquer des canaux souvent encombrés de vase, que suivent en longs convois les bateaux de pèlerins de Djagganath. Gandjam, c'est-à-dire le « Grenier » ou « Entrepôt », était avant 1815 un port de rivière très fréquenté ; elle a gardé quelque commerce maritime autour de ses palais déserts, mais la population, chassée par la malaria, s'est déplacée en grande partie pour se porter vers la nouvelle capitale, Barhampour, bâtie sur un rocher à 10 kilomètres de la mer et jouissant d'un air plus salubre. Au sud, entre la mer houleuse et l'âpre montagne de Mahendra ghiri, couronnée de temples sivaïtes, s'ouvrent les « Thermopyles » des Circar, que maints conquérants eurent à forcer pour descendre vers la Godaveri ou remonter vers le Bengale. Là se trouve la limite commune des deux familles de langues, aryenne et dravidienne : au nord on parle l'ouriya, au sud le telougou. Le Mahendra ghiri, haut de 1490 mètres, offre de grands avantages pour l'établissement d'un sanatoire; mais les cités voisines, n'ayant encore que peu de résidents anglais, ne suffiraient pas à peupler cette ville des monts. Kalingapatam, à l'embouchure de la rivière Vamsadhara, a gardé le nom de l'ancien royaume de Kalinga, qui existait à l'époque bouddhique : sous la domination des mahométans, Kalingapatam était également une grande cité, ainsi qu'en témoignent les restes de nombreux édifices; elle se relève, grâce à la sécurité du mouillage, le meilleur que rencontrent les marins sur un littoral de plus de 600 kilomètres : de là sont expédiés les riz, les sucres et autres denrées qui viennent de Parla kimedi et autres villes de l'intérieur. Tchicacole ou Srikakoulam, à 25 kilomètres au sud-ouest de Kalingapatam, n'est pas située au bord de la mer, mais à 7 kilomètres de la côte, sur la rivière Nagoula; c'est une ville industrielle, dont les ouvriers fabriquent des mousselines d'une rare finesse.

La plus grande ville des Circar ou « Gouvernements » est Vizagapatam (Visakhapatnam), la cité de Visakha, le « Mars » hindou, dont le temple a été démoli par les vagues ; mais les fidèles vont toujours se baigner sur des

[1] Caldwell, *Comparative Grammar of the Dravidian languages*.

amas de pierres qui sont les ruines présumées[1]. Le mouillage est protégé au sud par un promontoire connu des marins sous le nom de « Nez du Dauphin », et grâce à cet abri les navires de 500 tonneaux peuvent venir charger les riz, les sucres, les tabacs, qui proviennent des campagnes voisines, cultivées d'année en année sur de plus vastes étendues[2]. Le faubourg moderne de Waltair, où résident les Européens, continue Vizagapatam au nord-est, le long de la plage; l'air y est beaucoup plus salubre que dans la ville même, à l'ouest de laquelle s'étend un marécage, non encore complètement assaini. Elle est renommée dans l'Inde et en Angleterre pour la fabrication des ivoires sculptés, des coffrets plaqués d'argent, et autres objets de luxe. Une ville que l'on peut considérer comme sa dépendance commerciale, Bimlipatam, s'élève à 28 kilomètres au nord-est; naguère ce n'était qu'un village de pêcheurs, mais les marins y ont reconnu de plus grandes facilités d'atterrage que dans la plupart des havres de la côte et le mouvement commercial y est devenu plus important qu'à Vizagapatam, sinon pour le nombre des navires, du moins pour la valeur des chargements[3] : c'est principalement avec la France que se fait le commerce de Bimlipatam; elle exporte surtout du sucre, de l'indigo, des graines oléagineuses. Cette région des Circar appartint aux Français pendant quelques années, au milieu du dix-huitième siècle, et les noms des villes de l'intérieur, Vizianagram et Bobbili, rappellent les expéditions militaires de Bussy : on chante encore dans le pays des ballades sur la prise de Bobbili, dont Bussy s'empara comme allié du radjah de Vizianagram. La garnison, après avoir tué les femmes et les enfants réunis dans le fort, chercha vainement à se faire jour à travers les rangs des Français et se fit massacrer en refusant quartier. Quatre hommes seulement échappèrent à la mort : cachés dans la jongle, ils attendirent le moment de pénétrer dans la tente du radjah, qu'ils tuèrent à coups de poignard, terminant ainsi la querelle héréditaire entre les deux familles royales.

Dans le bassin de la Godaveri proprement dite, il n'y a point de villes aussi importantes que Nagpour, la cité prospère où s'est porté le mouvement principal des Provinces Centrales. Nasik, située à l'angle nord-occidental du plateau du Dekkan, sur les deux bords de la Godaveri naissante et non loin de la descente du Tal ghat vers les plaines du Konkan, est une

[1] Carmichael, *Manual of the district of Vizagapatam.*

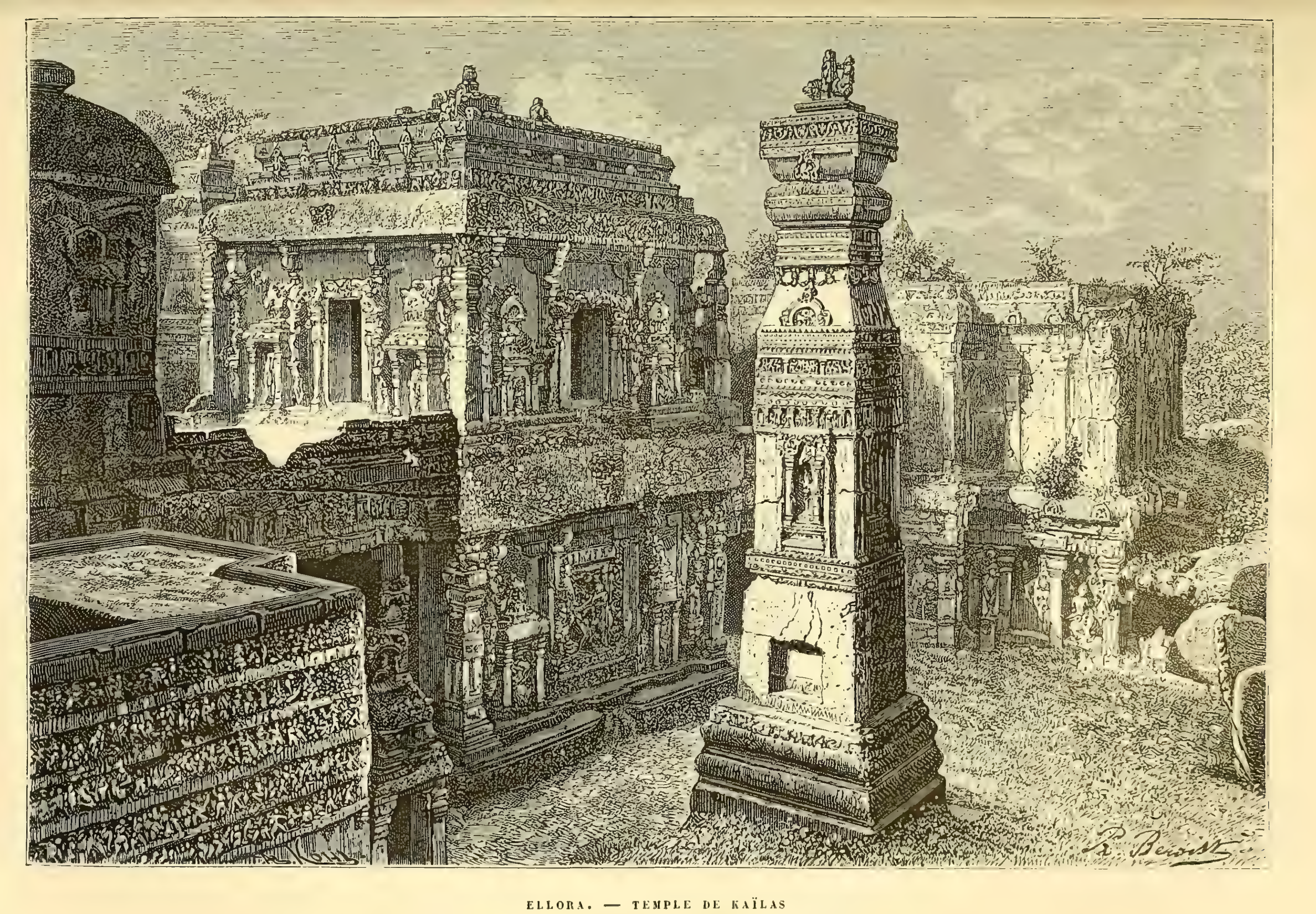
[2] Mouvement du port à Vizagapatam pendant l'année fiscale 1876-1877 :
834 navires, jaugeant 747 000 tonneaux

[3] Mouvement du port de Bimlipatam pendant l'année fiscale 1875-1876 : 218 020 tonnes.
Valeur des échanges : 9 617 275 francs.

antique cité, grâce au passage dont elle commande le seuil, mais elle ne paraît pas avoir été jamais très populeuse : la stérilité des campagnes environnantes, élevées en moyenne de 400 à 700 mètres au-dessus de la région du littoral, et la proximité de pays montueux habités par des tribus sauvages, n'ont pas permis à la contrée de se peupler comme les terres basses du Goudzerat. Cependant Nasik est très animée lors des pèlerinages, quand des fidèles viennent par milliers se baigner dans les eaux saintes de la Godaveri ou visiter les grottes de Pandou, avec leurs anciens monastères bouddhiques. La ville a quelque industrie, notamment la fabrication du papier et celle des vases de cuivre. Plusieurs stations voisines sur le chemin de fer sont des marchés permanents pour la vente et l'expédition des cotons et des grains, que des chars et des taureaux de charge apportent du Berar et du royaume de Haïdarabad. Deolali, simple village, est voisin des cantonnements où l'on transporte sans retard tous les soldats européens débarqués à Bombay, afin de leur faire passer dans un lieu salubre les premiers mois d'acclimatement.

Aurangabad, sur un petit affluent septentrional de la Godaveri, n'a pas l'antiquité de Nasik, puisqu'elle date seulement des premières années du dix-septième siècle; mais elle est plus populeuse et possède quelques monuments remarquables, des mosquées, un château d'eau, et surtout le mausolée de la femme d'Aurengzeb, dont les ornements en marbre sont d'une exquise délicatesse. A 3 kilomètres au nord-est, au centre d'un hémicycle de collines s'élevant à 150 mètres, s'ouvrent cinq grottes bouddhiques dont les sculptures, les bas-reliefs, les colonnes seraient d'un prix inestimable par les archéologues, si dans le voisinage ne se trouvaient d'autres sanctuaires souterrains bien autrement riches en monuments de l'art antique. Daoulatabad, à 13 kilomètres au nord-ouest, est dominée par une citadelle de formidable aspect, qui devint en 1338 la capitale d'un empire mahométan. Mohammed chah Toughlak essaya vainement d'y transférer la population de Delhi. Sur la route d'Ellora, se trouve la tombe de l'empereur Aurengzeb, simple monument de marbre.

Les temples souterrains d'Ellora (Elourou, Veroul), taillés sur la face occidentale d'un plateau de tuf qui se termine en brusque falaise, çà et là coupée de ravines et flanquée de talus d'éboulement, se succèdent du nord au sud sur une longueur d'environ 3600 mètres. Pour accomplir de pareils travaux, il fallut assembler des armées de travailleurs non moins nombreuses que celles qui construisirent les pyramides. La série des cryptes est trop étendue pour qu'on puisse la parcourir d'une manière



ELLORA. — TEMPLE DE KAÏLAS

Dessin de E. Benoist, d'après une photographie de M. Frith



complète à moins d'employer plusieurs jours; en 1877, des sangliers, des panthères avaient leurs bauges dans quelques-uns des temples[1]. La plupart des visiteurs se bornent à la vue d'ensemble des façades de la roche ouvrée et ne pénètrent que dans les grottes signalées entre toutes. Celles du sud, les plus anciennes, ont été creusées par les bouddhistes. Au centre sont les temples souterrains des brahmanes, puis viennent au nord les sanctuaires des Djaïna, d'origine plus récente : de trente à quarante hypogées se succèdent ainsi, sans compter les moindres excavations. Les salles les moins ornées sont celles des bouddhistes, que leur doctrine incitait à se retirer du monde. Les brahmanes, au contraire, voulurent donner à leurs galeries souterraines la splendeur des pagodes bâties dans les cités, sur les positions dominantes. C'est un de leurs monuments, le temple de Kaïlas, qui, parmi tous ceux d'Ellora, l'emporte par la beauté des proportions, l'originalité et l'unité du style, la richesse des sculptures. Cette merveille architecturale n'est pas une simple nef taillée dans le roc; la pierre qui l'entourait a été coupée à l'extérieur jusqu'à l'air libre, de manière à dégager complètement l'édifice, tout en le laissant dans une sorte de puits formé par des parois verticales. Le Kaïlas est le temple dravidien situé le plus au nord parmi tous les monuments de l'Inde. L'ensemble de l'énorme monolithe, long de 75 mètres et large de 45, sur une hauteur de 30, est soutenu par des rangées d'éléphants, de lions et d'animaux symboliques groupés en attitudes diverses. Tous les piliers de la vaste salle sont sculptés de différentes manières; des balcons ouvragés ornent les porches latéraux et des pavillons s'élèvent sur le grand portail; le dieu Siva, sous sa forme de *trimourti*, règne dans le temple, mais Vichnou et autres dieux brahmaniques sont aussi représentés : tout un monde de figures s'agite sur les parois. Quelques restes de fresques se voient encore sur les voûtes[2].

Les montagnes d'Adjanta ou d'Indhyadri, qui limitent au nord le plateau du Dekkan, en le séparant du val de la Tapti, renferment d'autres grottes, à peine moins célèbres que celles d'Ellora, mais beaucoup moins souvent visitées, à cause de leur éloignement de toute grande ville et des véritables dangers que font courir aux promeneurs les essaims d'abeilles nichés dans les anfractuosités de la roche. Les salles creusées dans le trapp s'ouvrent sur la face concave d'une paroi presque verticale, au bas de laquelle coule le torrent de Waghara; en face se dressent d'autres escarpements : on

[1] Eastwick, *Handbook for Madras.*
[2] Fergusson and Burgess, *Cave-Temples in Western India.*

se trouve dans un ravin qui se termine par un ressaut de rochers, du haut duquel la rivière descend par une succession de sept cascades, dont la dernière a 30 mètres de chute. La plupart des grottes étaient des *vihara* ou monastères, n'ayant de sculptures qu'aux porches et aux fenêtres de l'entrée et ne contenant dans la nef qu'une statue de Bouddha dressée sur un autel; les cellules sont de simples niches taillées dans la roche autour de la salle. Les temples ou chaïtya sont plus richement ornés; mais ce qui donne le plus grand intérêt et une valeur unique aux monuments religieux d'Adjanta, ce sont les peintures dont on voit les restes sur les murs et sur les voûtes : datant de diverses époques, du deuxième siècle de l'ère ancienne au septième de l'ère moderne, ces fresques témoignent de certaines connaissances anatomiques et d'un juste sentiment des proportions; elles ne représentent pas seulement des sujets religieux et symboliques, mais aussi des scènes de la vie civile et domestique, des chasses, des batailles, des processions, des cérémonies de mariage et d'enterrement, des ouvriers à leurs différents travaux, des femmes s'occupant à leur ménage : toute la vie intime de l'Inde bouddhique d'il y a deux mille ans se déroule sous les yeux du spectateur; à en juger par ces représentations, les Hindous ne possédaient alors qu'un très petit nombre d'armes offensives et défensives. Les grottes d'Adjanta, vaste musée, comprennent toute l'histoire de l'art bouddhique, depuis le temps où les moines se réfugiaient au fond des antres à peine élargis par le fer jusqu'aux siècles où, déjà plus qu'à demi brahmanisés, ils faisaient appel à toutes les ressources de la peinture et de la sculpture pour orner leurs temples[1]. C'est à 40 kilomètres au sud, sur la route de Djalna, grande ville du royaume de Haïdarabad surveillée par des cantonnements anglais, que se trouve le célèbre champ de bataille d'Asaï (Assaye), où fut brisée en 1803 la puissance de la confédération mahratte.

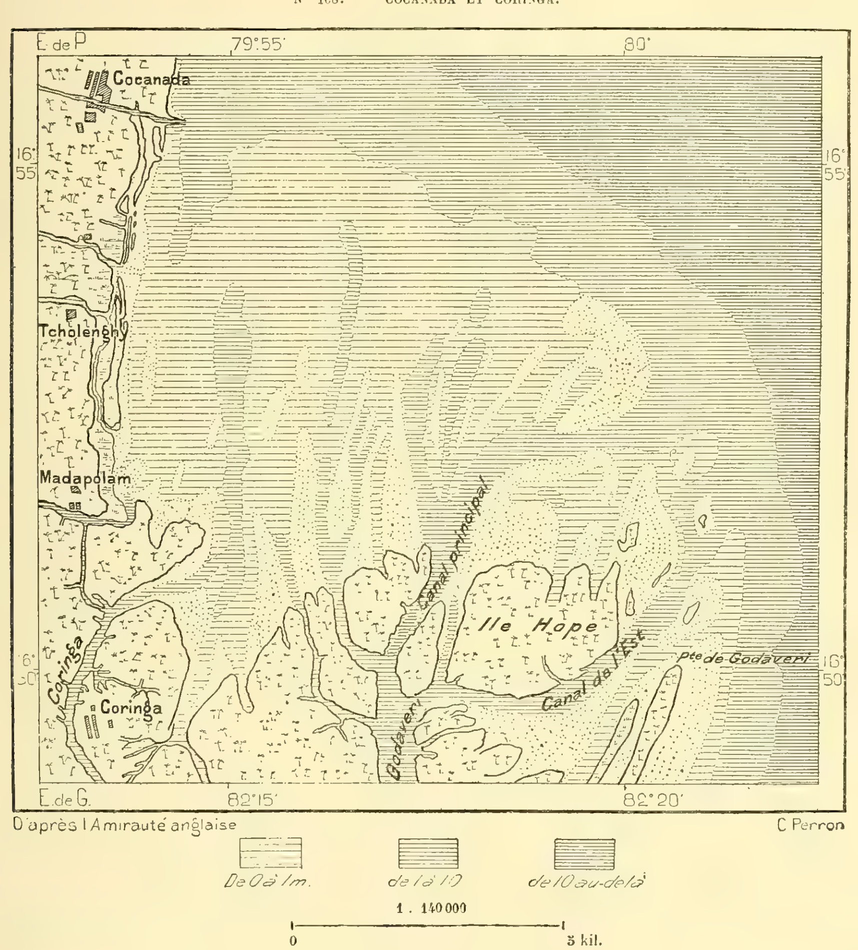
En aval de Nasik, la Godaveri, coulant dans sa profonde vallée d'érosion, n'a que peu de villes sur ses bords ou sur les coteaux voisins, et ces villes, Taka, Païthan, Patri, Nandar, Nirmal, Djaounour, n'ont qu'une faible population; c'est dans le bassin du fleuve, sur une colline dominant la vallée de la Mandjera, que s'élève la cité de Bidar, qui fut, jusqu'au milieu du seizième siècle, la capitale d'une dynastie mahométane et que défendent encore une enceinte et une citadelle flanquée de 72 bastions. De beaux édifices témoignent de l'ancienne richesse de Bidar, et ses arti-

[1] Burgess and Fergusson, *Cave-Temples in India;* — A. Grandidier, *Tour du Monde*, 1869, deuxième semestre.

sans, héritiers d'une industrie jadis très active, ont encore un secret de fabrication pour le « métal de Bidar », alliage de cuivre, de plomb, d'étain et de zinc, que l'on emploie pour faire des bijoux rehaussés d'or ou d'argent.

Sirontcha, située sur une colline dominant à 3 kilomètres au nord le

N° 108. — COCANADA ET CORINGA.



confluent de la Pranhita et de la Godaveri, n'est qu'un village, malgré son heureuse situation. Au sud, Waroungoul, ancienne capitale de la dynastie talingana, est encore entourée d'une double enceinte et d'un fossé de plus de 9 kilomètres; quelques villageois sont comme perdus dans l'antique forteresse[1]. De même, dans la vallée tributaire de l'Indravati, Djagdalpour ou « Nouveau-Bastar », la capitale du pauvre pays de Bastar, dont les mon-

[1] King, *Memoirs of the Geological Survey of India*, vol. XVIII, part. 3.

tagnes seront probablement un jour parsemées de « villes de santé », n'est qu'une agglomération de cabanes d'argile délabrées. Djaïpour, autre capitale d'État, est plus importante; mais, sauf le palais du radjah et une cinquantaine de pagodes, elle n'a que de misérables masures. Pour voir de véritables villes, il faut descendre dans la région du delta. Radjamahendri, ancienne capitale de royaume, qui s'élève sur la rive gauche du fleuve, en amont de la bifurcation, est la plus belle et l'une des plus industrieuses. Ses maisons, entourées de palmiers et d'autres arbres, bordent la Godaveri sur une longueur de plusieurs kilomètres; un fortin restauré, occupé par des cipayes, domine la ville et le fleuve, large en cet endroit de 3 kilomètres : un bac à vapeur porte les voyageurs d'une rive à l'autre. Radjamahendri avait jadis une grande réputation pour ses fabriques de mousseline; ses manufactures produisent des nappes et diverses étoffes du même genre; une vaste usine sucrière a été fondée dans le voisinage. En outre, le service des écluses, au barrage de Daoechvaram, à 7 kilomètres en aval, emploie des centaines d'ouvriers.

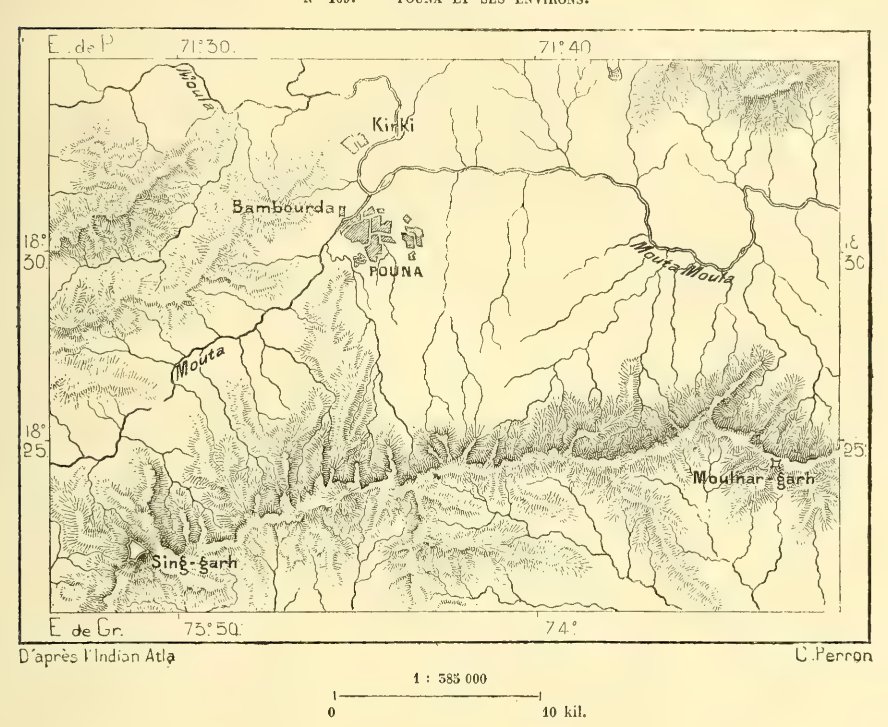
Les ports du delta, avec lesquels Radjamahendri communique par des canaux de navigation, sont tous mauvais et dangereux. Cocanada, le plus animé de tous, situé au nord du bras septentrional de la Godaveri, ne forme qu'une même ville avec l'ancienne factorerie hollandaise de Djaganadpour; il exporte des cotons, du riz, du sucre, des graines oléagineuses, et ses tabacs sont réputés les meilleurs de l'Inde[1]. Plus au sud, Coringa, qui communique avec la Godaveri par une coulée marécageuse, fut jadis, comme cité hollandaise, la ville la plus commerçante de tout ce littoral; dans la Barmanie et d'autres régions de l'Indo-Chine, les résidents telougou sont encore désignés sous le nom de Coringi, d'après la ville d'où partaient jadis les émigrants : c'est avec la Barmanie que commercent les marins de Coringa, montés sur des embarcations d'un faible tonnage. Des chantiers de construction bordent la coulée, entre Coringa et le comptoir français de Yanaon, seul reste des conquêtes que firent Dupleix et Bussy dans la région des Circar. Cette enclave de Yanaon, qui borde la Godaveri septentrionale sur un espace de 1429 hectares, et que peuplent environ 5000 Hindous, n'a presque aucun commerce, étant séparée de la mer par des eaux basses et changeantes, où n'osent s'aventurer les navires. Sur la Godaveri méridionale s'élève une autre ville déchue, maintenant pauvre

[1] Mouvement du port de Cocanada pendant l'année 1874-1875 : 500 000 tonnes.
Valeur des échanges : 25 382 500 francs.

village de pêcheurs : c'est Madapolam, dont le nom est encore donné à un calicot fin[1]. En 1789, tout le pays fut submergé par trois lames successives que poussait un cyclone, et les habitants du delta se noyèrent par dizaines de milliers. Le navire *le Lévrier* fut porté par les vagues à une lieue de Coringa dans les terres[2].

Les agglomérations urbaines sont plus nombreuses dans le bassin de la

N° 109. — POUNA ET SES ENVIRONS.



1 : 585 000

0 — 10 kil.

Kistna que dans celui de la Godaveri. Pouna, la cité mahratte qui commande la région des sources de la Bhima, est une des grandes villes de l'Inde, surtout de juin à novembre, quand elle devient la capitale temporaire de la présidence de Bombay : quelques-unes des administrations

[1] Villes principales des Circar du nord et du bassin de la Godaveri :

POSSESSIONS ANGLAISES.	
Vizagapatam	32 200 hab.
Vizianagram	22 600 »
Nasik	21 850 »
Barhampour	21 650 »
Radjamahendri	19 700 »
Cocanada	17 850 »
Parla kimedi	15 950 »
Tchicacole	15 600 »
Bobbili	14 150 hab.
ÉTATS INDIGÈNES.	
Aurangabad	50 000 »
Bidar	40 000 (?)
Djalna	15 000 (?)
Djaïpour	9 250 »
Djagdalpour (Bastar)	5 000 (?)
POSSESSIONS FRANÇAISES.	
Yanaon	4 260 »

[2] L. de Grandpré, *Voyage dans l'Inde et au Bengale*.

de la province y ont leurs bureaux en permanence. Avant d'avoir été chef-lieu de district anglais, Pouna était la résidence des pechwa mahrattes, et, comme telle, le centre de l'industrie dans toute la région septentrionale du plateau : ses ouvriers travaillaient la soie, le coton, les métaux, les ivoires; maintenant encore, ses ateliers fournissent aux marchands de Bombay divers objets de luxe; mais la concurrence anglaise a définitivement privé la ville hindoue de son ancien monopole industriel. Néanmoins Pouna grandit rapidement comme point de convergence des routes commerciales et lieu d'expédition des denrées : un grand nombre de négociants mahrattes, la considérant encore comme leur capitale, viennent y résider après avoir fait fortune. Bâtie sur la rive droite de la Mouta, à 563 mètres d'altitude, Pouna est surveillée par une ville militaire anglaise, située au nord de la ville indigène, mais elle-même en grande partie peuplée d'Hindous; des villas européennes et des jardins de plaisance occupent de ce côté presque tout l'espace qui sépare Pouna de Kirki, autre agglomération considérable, également flanquée de cantonnements anglais. Naguère la plaine où sont bâties les deux villes était presque sans arbres; elle est maintenant ombragée, notamment au bord des rivières, par des plantations de *baboul* (*acacia arabica*). Pouna et Kirki sont pourvues d'eaux abondantes depuis que la Mouta est arrêtée en amont par un barrage qui retient le courant dans un réservoir de 14 kilomètres carrés et règle le débit pendant toute l'année. De l'époque mahratte Pouna garde de curieuses maisons peintes, des temples, et sur la colline de Parvati, qui s'élève à l'ouest, le palais des pechwa, entouré des bosquets du « jardin des Diamants ». Au nord de la ville est le lieu sacré où s'unissent la Mouta et la Moula : avant le décret de lord Bentinck, en 1829, les veuves venaient s'y brûler sur le corps de leurs époux; de nos jours, les bûchers n'y consument plus que des cadavres.

Près du chemin de fer de Pouna, à Bombay et non loin des rampes du Bhor ghat, s'ouvrent les grottes de Karli, beaucoup plus fréquemment visitées que celles d'Adjanta et d'Ellora, grâce à leur facilité d'accès. Le grand temple ou chaïtya, le sanctuaire souterrain le plus complet et le plus beau qui existe dans l'Inde, s'ouvre à mi-hauteur sur le flanc d'une colline : il est précédé d'un porche grandiose laissant pénétrer la lumière dans la nef par une large ouverture cintrée; des balcons ouvragés et des bas-reliefs décorent les parois du vestibule, et trois éléphants taillés dans la pierre vive semblent porter sur leur dos tout le poids du rocher. Le temple, simple et de proportions majestueuses, ressemble beaucoup à une église chrétienne : la voûte, sur laquelle s'appliquent des poutres en bois

de tek, d'où pendaient autrefois des draperies, se perd dans l'ombre; à droite et à gauche, quinze colonnes octogonales séparent la nef des bas côtés, portant au-dessus de leurs chapiteaux des sculptures qui représentent des éléphants, des chevaux, des hommes en diverses attitudes; au fond de la crypte s'arrondit une abside où l'autel est remplacé par une dagobah surmontée des ornements sacrés. Une inscription du porche attribue le temple souterrain à un roi qui vivait il y a près de vingt siècles.

Au nord de Pouna, la ville de Djounar est située non loin du brusque escarpement des Ghat, au pied d'un mont superbe à la triple arête portant le fort où naquit le fameux Sivadji, fondateur de la puissance mahratte; elle possède aussi des monuments, datant probablement de l'époque bouddhique : ce sont des escaliers à colonnades descendant à des sources profondes. Ahmednagar, d'origine musulmane, bâtie sur l'emplacement de Bingar, a son fort des quinzième et seizième siècles, et ses mosquées changées en maisons d'habitation par les résidents européens. Cholapour, principale station entre Pouna et Haïdarabad, n'a point de constructions remarquables, mais elle est devenue la ville la plus industrieuse du plateau, grâce à cinq mille ouvriers tisseurs. Elle fait un grand commerce, de même que Pandharpour, sur la Bhima, un des lieux de pèlerinage et de foire les plus fréquentés et jadis le foyer d'où le choléra se répandait sur la contrée. Kalbargah, située comme Cholapour sur le chemin de fer de Bombay à Madras, mais au nord de la vallée de la Bhima, est une des cités de fondation mahométane qui ont le plus de curiosités architecturales. Ancienne capitale du Dekkan, Kalbargah garde les tombeaux de plusieurs rois du quatorzième et du quinzième siècles, ainsi que des mosquées, dont l'une est la seule de l'Inde dont le cloître antérieur soit complètement recouvert pour mettre les fidèles à l'abri. Le fort, qui s'élève à 2 kilomètres de la ville sur une roche escarpée par le fer, n'est qu'un vaste amas de ruines au milieu desquelles se blottissent quelques cabanes et où des panthères trouvent aussi leur gîte[1].

Satara, la métropole des hautes vallées de la Kistna, occupe une position analogue à celle de Pouna, près du rebord des Ghat. Elle fut aussi l'une des places militaires de la confédération mahratte et doit son nom de Satara ou « Dix-sept » aux dix-sept bastions qui la défendaient. Sous le régime anglais, elle a pris une grande importance commerciale, grâce aux routes qui l'unissent à Bombay et aux villes du Dekkan, mais elle n'est pas encore reliée au réseau des chemins de fer; de nombreux chaînons paral-

[1] Eastwick, *Handbook for Madras.*

lèles, dont les extrémités se soudent pour former la rangée bordière des Ghat, ont empêché la construction d'une voix ferrée réunissant du nord au sud les cités du Dekkan occidental. C'est dans le district de Satara que se trouve, à 1437 mètres d'altitude, Mahabalechwar, la « ville de santé » la plus fréquentée de la région des Ghat. Au printemps, elle est la résidence de la plupart des hauts fonctionnaires de Bombay; mais dès que la mousson éclate, versant des torrents de pluie sur les pentes, la foule des habitants temporaires s'enfuit vers Pouna. Pendant la saison sèche, Mahabalechwar est un agréable séjour : les promenades s'entrecroisent au bord du plateau d'où l'on voit à ses pieds les campagnes du Konkan et, dans le lointain, la nappe argentée de la mer. Mahabalechwar a été fondée comme sanatoire en 1828, par un gouverneur de Bombay, Malcolm; un des villages de la station porte le nom de Malcolmpet. A une petite distance vers l'est, des massifs de verdure entourent l'endroit sacré où jaillit la source de la Kistna. Un temple de Mahadeo, visité par de nombreux pèlerins, un sanctuaire plus imposant dédié à Ganesa ou Ganpoutti, le dieu de la Sagesse, s'élèvent au-dessus de la source. La ville de Waï, sur la Kistna naissante, est le principal lieu de rassemblement des fidèles. Au nord et à l'ouest, sur les blocs détachés de la crête des Ghat, s'élèvent des châteaux devenus fameux comme citadelles des Mahrattes, Radjgarh, Torna, Partabgarh et Raïgarh, résidence de Sivadji[1].

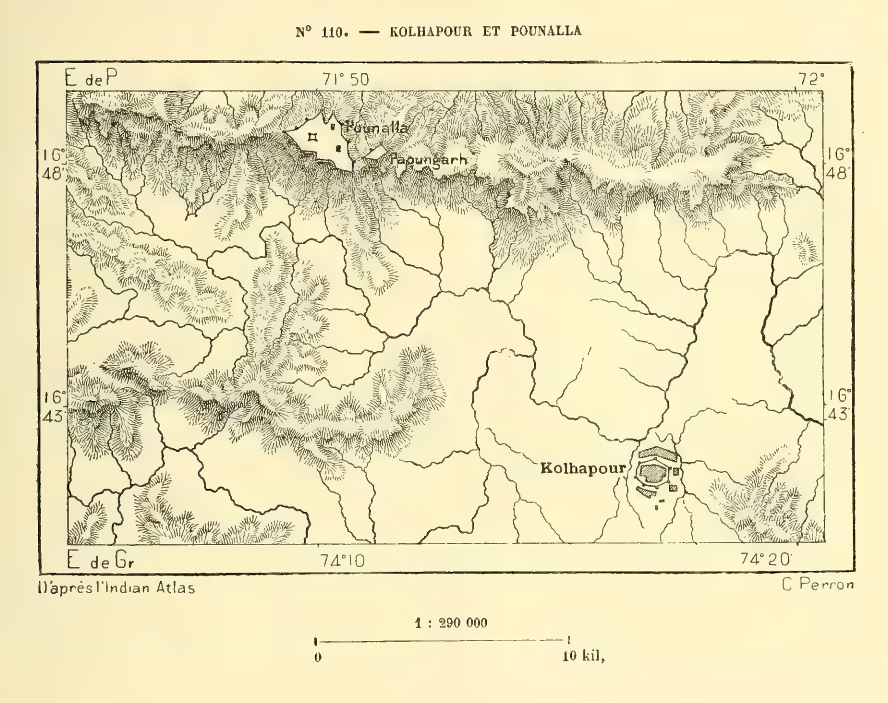
Kolhapour, autre cité mahratte, située sur l'un des affluents de la Kistna, non loin d'une brèche des Ghat où passe une route qui descend vers le port de Ratnagiri, n'est pas administrée directement par les Anglais; elle est la capitale d'un royaume vassal, autour duquel se groupent onze autres États ou fiefs de moindre importance. Dans cette région du Dekkan, il n'est pas un chaînon de collines, pas une butte isolée qui ne porte son château fort, dont quelques-uns ne le cèdent guère aux citadelles du Radjpoutana. A 15 kilomètres au nord-ouest, un de ces anciens châteaux, ou plutôt un vaste camp retranché, entouré de murs et de précipices, occupe le sommet d'un plateau : c'est le fort de Pounalla. La cité fortifiée de Visalgarh est encore plus pittoresquement située sur une falaise du bord extérieur des Ghat. En cet endroit, un fragment complètement détaché se dresse en massif insulaire; entre ce massif et le plateau, un promontoire triangulaire de laves est resté debout, relié au Dekkan par un simple mur que des abîmes bordent à droite et à gauche; ce mur est le seul chemin d'accès de la cité, dont les maisons se pressent dans l'enceinte bâtie sur le

[1] Richard Temple, *Proceedings of the Geographical Society of London*, aug. 1872

pourtour du promontoire. Le petit potentat qui régnait à Visalgarh a quitté son aire d'aigle pour aller vivre à Malkapour, sur le plateau[1].

La ville de Belgaom, située au sud des enclaves de Kolhapour, sur un petit sous-affluent de la Kistna, a pris dans ces dernières années une grande importance à cause de sa forte garnison, qui de ce point central surveille les différents États indigènes et les possessions portugaises de Goa. Ce sont les cantonnements de Belgaom qui ont le plus contribué à développer le commerce du port de Vingorla, sur la côte du Konkan. Cette région du Dekkan est parsemée de villes plus nombreuses qu'il ne s'en rencontre

N° 110. — KOLHAPOUR ET POUNALLA



1 : 290 000

0 10 kil.

sur une même étendue dans la plupart des contrées du plateau : des champs de céréales et de cotonniers couvrent les « terres noires », principalement au sud-est de Belgaom, autour des cités de Dharwar et de Houbli. Dharwar, le chef-lieu du district, est de beaucoup dépassé en importance industrielle et commerciale par la ville de Houbli, composée de deux agglomérations urbaines, séparées par un ruisseau qui descend vers la côte occidentale par la Gangawali ; en cet endroit, le seuil qui forme le faîte entre les deux versants de la Péninsule est une plaine d'une régularité parfaite ; nulle ville n'est mieux située comme lieu de convergence pour les échanges. Houbli n'est pas encore rattachée au réseau des chemins de fer de l'Inde,

[1] Eastwick, *Handbook for Madras*.

mais sur les cartes elle apparaît comme l'un des grands centres de croisements futurs. Goudouk, à l'orient, est un autre marché, très fréquenté par les acheteurs de coton.

A l'est des vallées et des plaines du Dekkan occidental, où l'eau coule avec assez d'abondance pour arroser les campagnes, le sol se montre de plus en plus aride, les villages et les champs moins nombreux; en maintes parties du plateau, on ne voit que des étendues de sol rougeâtre parsemées de pierres; les groupes d'habitations, entourés de murs en pisé qui protégeaient les villageois contre les incursions des brigands, ne se distinguent pas des solitudes environnantes. De fréquentes famines eurent lieu dans cette contrée, et l'une d'elles, qui dura dix années, de 1596 à 1406, changea le pays presque en désert. Moins terrible, la disette de 1876 et 1877 a pourtant plus que décimé la population ; dans le district de Kaladgi, le cinquième des habitants périt et les survivants n'ont pas cessé d'être les paysans les plus misérables de l'Inde. Les villages abandonnés sont bientôt réduits à de simples amas d'argile, mais par endroits se voient des restes de villes dont les monuments témoignent d'une ancienne prospérité. Ainsi Bidjapour, encore entourée de ses puissants murs de lave, dresse sur sa colline d'innombrables mosquées, des palais, des tombeaux, du style le plus élégant : un de ses dômes, le plus vaste de la Péninsule, n'a que peu de rivaux en Europe. Il y a deux siècles, Aurengzeb s'empara de Bidjapour, et cette ville, dont la splendeur égalait celle d'Agra et de Delhi, devint peu à peu la « cité des morts » ; cependant elle enferme encore dans son enceinte quelques villages, des étangs, un bazar. Au sud du district de Kaladgi, une autre cité déchue, Hampi ou Bidjanagar (Vidjayanagar), capitale hindoue qui s'élevait sur la rive méridionale de la Tounga-Bhadra, n'a plus que des hameaux sur un espace de 24 kilomètres carrés, couvert par les ruines de temples et de palais de granit; on ne voit que décombres, piliers debout ou renversés, portails ou sculptures. Quelques pagodes ont été respectées par le temps, ainsi que diverses parties de l'enceinte, d'un aspect cyclopéen; mais nul ne s'occupe de reconstruire les maisons, quoique les terres environnantes soient fertiles et que la rivière roule en surabondance l'eau nécessaire pour l'irrigation. Le voyageur Nicolò di Conti, qui visita Bidjanagar au quinzième siècle, lui donne soixante milles de tour. « Le souverain, plus puissant que tous les autres rois de l'Inde, avait cent mille soldats et prenait douze mille femmes, quatre mille pour lui faire la cuisine, quatre mille pour chevaucher honorablement derrière lui, et quatre mille que l'on portait en palanquins. Les deux mille femmes de choix se brûlaient volontairement sur son

tombeau »[1]. On trouve dans le pays de grandes quantités de pièces d'or vénitiennes qui témoignent de l'importance qu'avait autrefois le commerce de Venise avec l'Inde méridionale, inconnu au reste de l'Europe[2]. Bidjanagar n'est plus qu'un lieu de pèlerinage. La population de Hampi s'est déplacée pour se porter au sud-ouest vers Hospet ou « Neuve Ville », station terminale d'une voie ferrée, et à l'est vers Ballari (Bellary, Valahari), ville commerçante que dominent deux étages de forts et qu'un embranchement de chemin de fer rattache au réseau de Madras. Les Anglais en ont fait une station militaire de premier ordre.

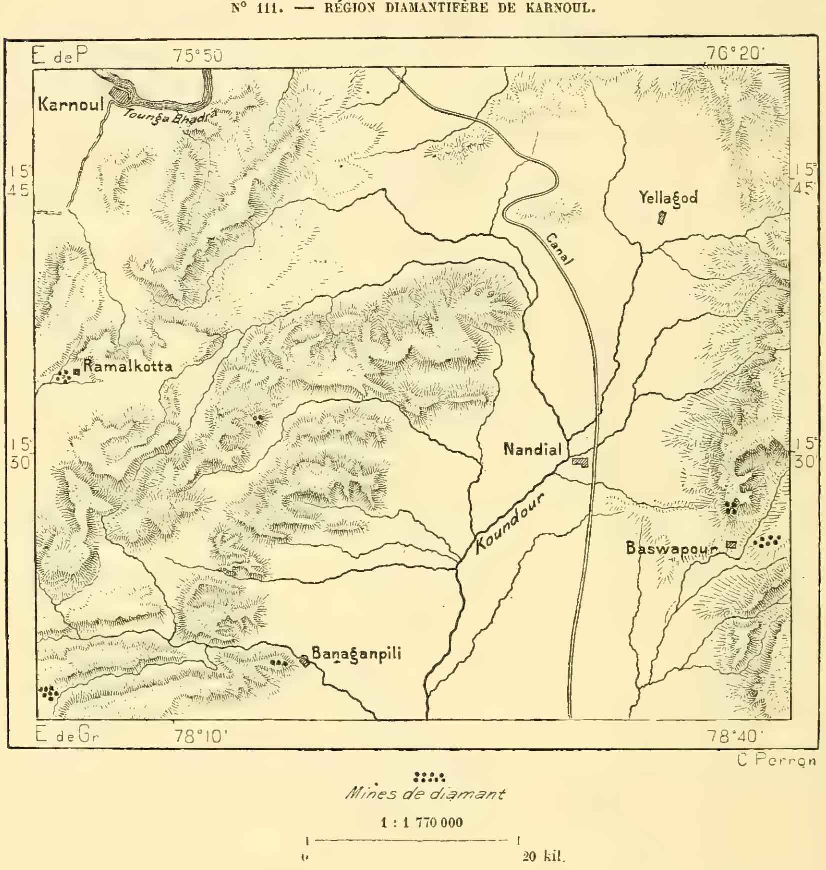
En aval de Bidjanagar, la Tounga-Bhadra sert de frontière entre la province anglaise de Madras et le royaume de Haïdarabad, et jusqu'à son confluent avec la Kistna elle n'a d'autre ville sur ses bords que la cité de Karnoul, presque sans communication avec le reste du pays; pendant la famine de 1877, on ne put l'approvisionner que d'une manière très insuffisante, et la mortalité ordinaire fut plus que triplée. Le mouvement commercial s'est porté vers les stations du chemin de fer transversal de Madras à Bombay, Goutti, Adoni, Raïdjour. Entre ces deux villes, la voie ferrée traverse la Tounga-Bhadra sur un pont de 53 travées ayant ensemble 1130 mètres de longueur. Les gisements diamantifères des environs de Karnoul ne sont plus exploités qu'en un petit nombre d'endroits, près de Banaganpili et de Ramalkota. Ces mines ont été fréquemment visitées depuis le voyage de Tavernier; on y trouvait alors des pierres d'une valeur de seize mille écus et des colonies de polisseurs s'étaient établies dans le voisinage. De nos jours, elles ne rapportent plus que de maigres revenus aux nawabs du pays, quoique le salaire des ouvriers ne dépasse pas quinze centimes et un plat de riz par jour[3].

La résidence du nizam, Haïdarabad, située sur la Mouti, un des affluents septentrionaux de la Kistna, est rattachée au réseau des chemins de fer de l'Inde. Cette ville, capitale du plus grand royaume médiatisé dont les Anglais tolèrent encore l'existence, est la cité la plus populeuse en dehors de leurs possessions; la ville proprement dite aurait environ 200 000 habitants, et la population des faubourgs, qui s'étendent à la distance de plusieurs kilomètres, serait à peu près égale; ensemble, les maisons couvrent plus de 27 kilomètres carrés. Une enceinte percée de cinq portes sépare la ville des faubourgs, mais une grande partie de la plaine est elle-

[1] Angelo de Gubernatis, *Storia dei Viaggiatori italiani nelle Indie Orientali*.
[2] Textor de Ravisi, *Congrès des Orientalistes*, Lyon, 1878.
[3] King, *Memoirs of the Geological Survey of India*; — V. Ball, *Diamonds, Coal and Gold of India*.

même entourée d'un chaos de rochers granitiques formant un rempart naturel qui a souvent protégé Haïdarabad contre les assauts des Mahrattes; çà et là des blocs s'empilent en entassements bizarres, comme si des géants s'étaient amusés à des jeux d'enfants; entre ces amas de granit, le sol infertile est couvert par la jongle; en certains endroits, la zone pierreuse n'a pas moins de 30 kilomètres de largeur et constitue une « marche » déserte où les ennemis ne trouvaient aucune ressource en cas d'invasion.

N° 111. — RÉGION DIAMANTIFÈRE DE KARNOUL.



Mines de diamant

1 : 1 770 000

0 — 20 kil.

Cette enceinte naturelle de rochers a facilité l'établissement de réservoirs lacustres dans la plaine de Haïdarabad; un de ces bassins, celui qui alimente la ville, a 4000 hectares de superficie.

Le palais du nizam est un ensemble de constructions basses, que peuplent environ 7000 personnes, domestiques et soldats : ces derniers sont en grande partie des Afghans et des Arabes, descendants des guerriers qui accompagnèrent leurs maîtres musulmans; un corps d'amazones a la place d'honneur parmi les troupes de la garde. Le palais n'a d'autres curiosités

que ses terrasses, d'où l'on contemple la cité, ses jardins, ses mosquées, entre autres celle de « la Mecque », — ainsi nommée d'une ressemblance supposée avec le sanctuaire de la ville arabe, — et le Tchar Minar ou les « Quatre Minarets » qui s'élèvent sur des arcades au croisement des deux rues principales. Le splendide palais du résident anglais, défendu par des bastions, est situé en dehors de la ville, au milieu d'un parc splendide; en outre, le représentant britannique possède à Bolaram, à 16 kilomètres au nord de Haïdarabad, un château non moins bien protégé contre toute attaque. Entre les deux palais s'étendent les vastes cantonnements de Sikandarabad, la plus forte station militaire des Anglais dans l'Inde; elle couvre un espace de 50 kilomètres carrés, comprenant une ville commerçante et plusieurs villages. Un camp retranché, disposé de manière à pouvoir servir de lieu de refuge aux Européens de la résidence, a été construit dans la position la plus forte des cantonnements et pourvu d'eau et de vivres pour un siège d'un an. Les Anglais ont pris soin que leur autorité n'ait rien à souffrir du voisinage d'un souverain.

L'ancienne capitale du royaume, Golconde, est à l'ouest des cantonnements et au nord-ouest de Haïdarabad : il n'en reste que des ruines et les constructions de la citadelle. Golconde est au milieu du chaos des rochers granitiques, « amas de décombres, dit la légende, que le grand architecte de l'univers laissa tomber lorsqu'il eut fini de construire les montagnes »[1]. Parmi tous ces rochers, le bloc de 80 mètres de hauteur qui porte les noires murailles du fort et qu'entourent des mausolées apparaît comme une nécropole : le silence s'est fait sur la cité splendide, dont le nom rappelle encore l'idée d'inépuisables richesses. On parle toujours des « diamants de Golconde » en souvenir des pierres précieuses que les souverains du Dekkan avaient entassées jadis dans leur trésor. Lapis-lazuli du Badakchan, rubis de l'Oxus, saphirs du Tibet, diamants de Sambalpour et de Karnoul, perles de Ceylan, brillaient alors sur les vêtements et sur les armes des princes mahométans dont on voit les tombeaux autour du rocher de Golconde. Ces monuments, que le nizam a fait réparer, se ressemblent, sinon par les dimensions des matériaux et par la richesse des ornements, du moins par la forme générale. Tous, occupant le centre d'une terrasse à laquelle on monte par une volée de marches, s'élèvent en une masse quadrangulaire de granit, entourée d'arcades mauresques et portant à ses angles des minarets; au milieu de l'édifice se dresse une tour carrée ayant aussi ses colonnades et ses flèches, et décorée de stucs éclatants, de faïences multicolores

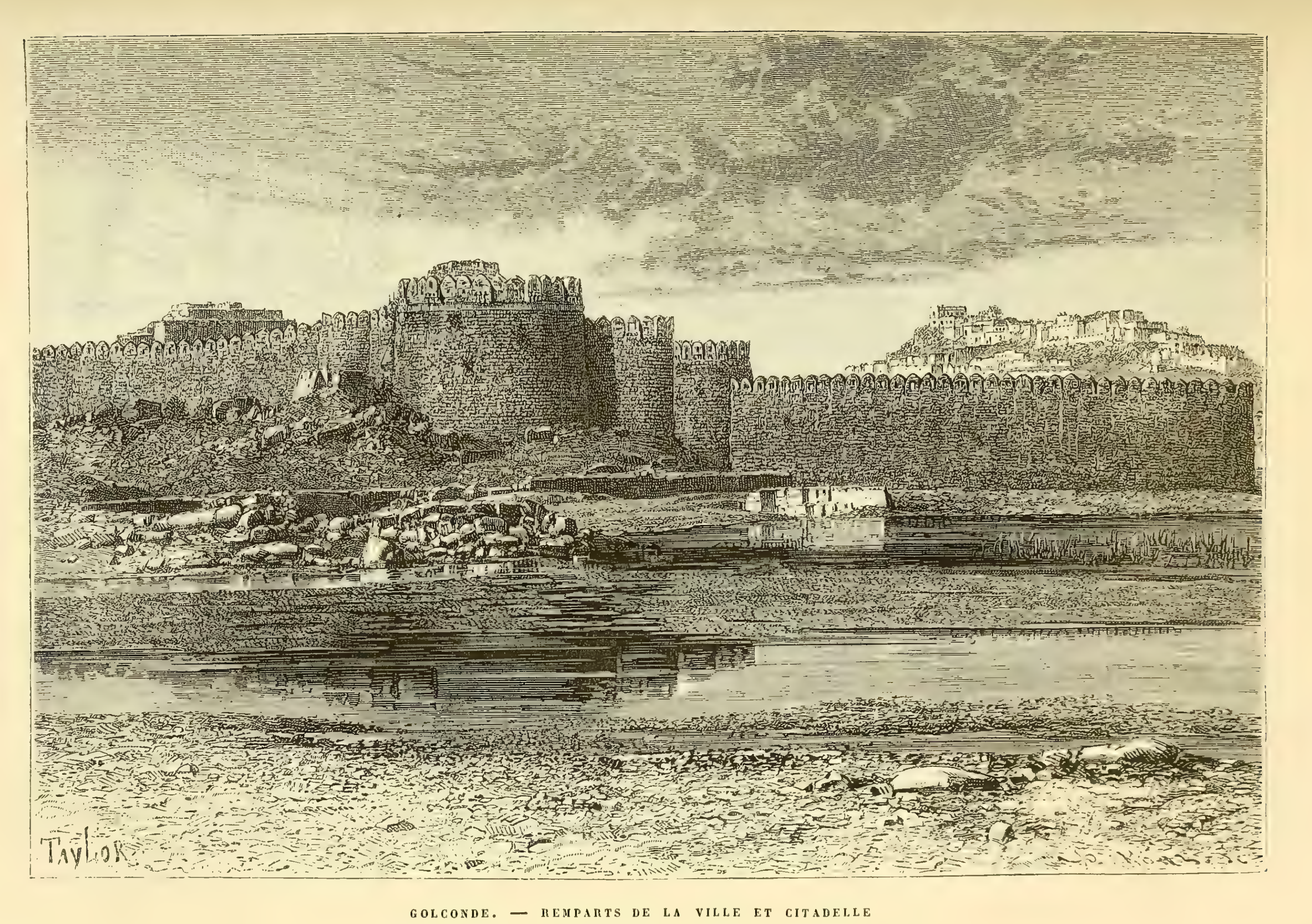
[1] Eastwick, *Handbook for Madras.*

et d'inscriptions en lettres blanches sur un fond bleu. Au sud-est de Haïdarabad s'élève, parmi d'autres tombeaux, celui d'un Français, le général Raymond.

En traversant la chaîne de montagnes qui sépare du versant maritime le royaume du nizam, la Kistna pénètre dans une contrée déjà sainte depuis des siècles avant que Haïdarabad devînt la « Mecque » des musulmans de l'Inde. Sur la rive droite de la Kistna, près de Darnakota, se voient les nombreuses buttes d'Amravati, restes de constructions groupées autour d'une stoupa dont les plus curieuses sculptures, dues évidemment à des artistes gréco-bactriens, ont été transportées à Londres : le cercle de piliers, de 180 mètres de tour, qui bordait la principale stoupa, était orné de plus de 12 000 statues ; la pierre, découpée comme une broderie, représente tous les symboles de la foi bouddhique, l'arbre sacré, la roue, le serpent, le cheval. Lorsque le pèlerin chinois Hiouen-thsang parcourait le monde bouddhique au milieu du septième siècle de l'ère vulgaire, la dagoba d'Amravati et les temples voisins étaient encore dans toute leur beauté. Dans les environs de Darnakota se voient de nombreux cercles sépulcraux, formés de pierres brutes, semblables au cercle mégalithique de Stonehenge, en Angleterre [1].

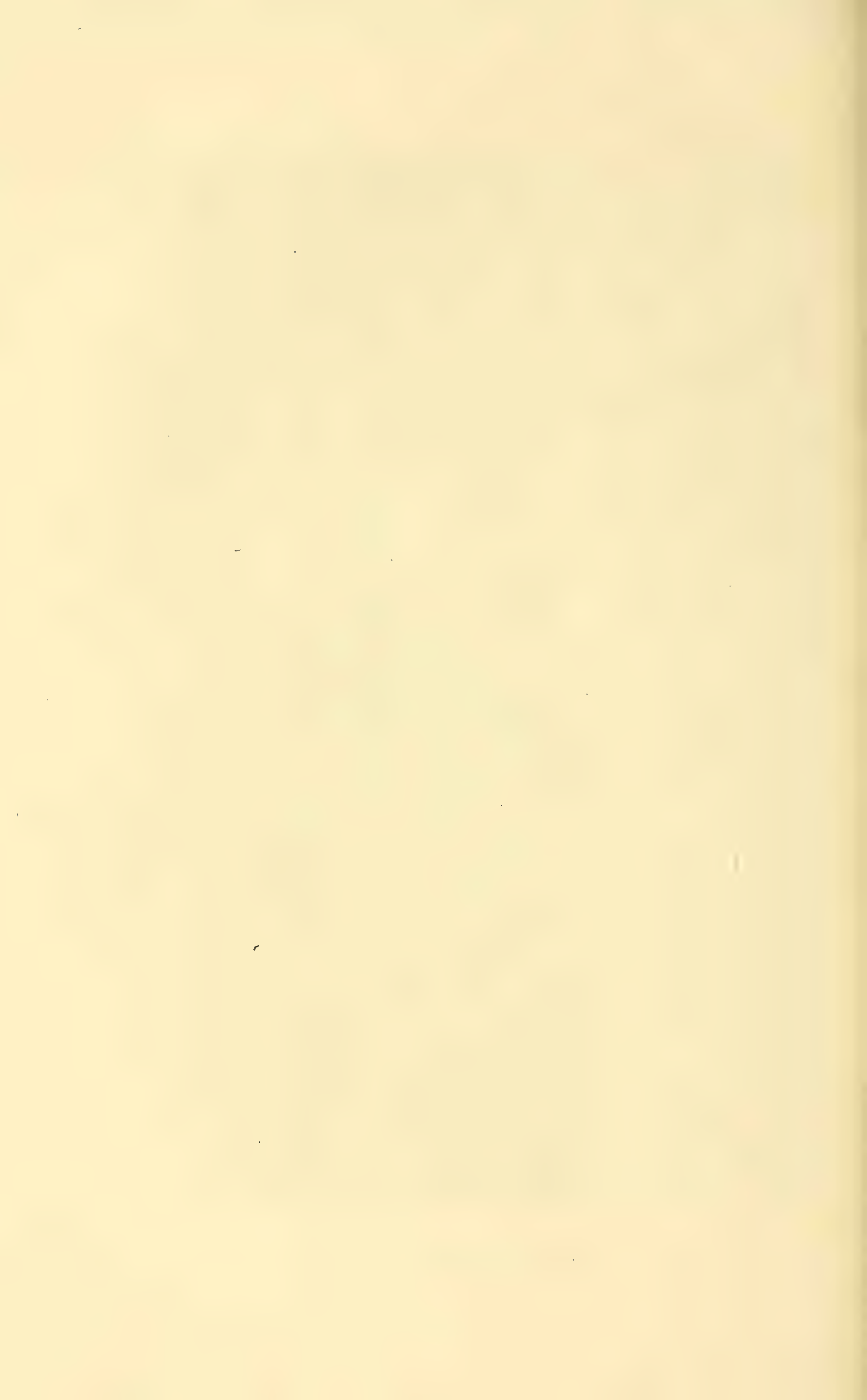
A une trentaine de kilomètres en aval, sur la rive gauche du fleuve, la petite ville de Bezvada est dominée par des collines de gneiss percées de grottes bouddhiques ; en face, les montagnes renferment un autre temple souterrain, où Vichnou a remplacé ou plutôt continué Bouddha. C'est à Bezvada, à l'issue des cluses de la Kistna, que la plupart des voyageurs traversent le fleuve et que s'entreposent leurs marchandises ; c'est là aussi qu'a été construit le barrage pour faire refluer les eaux dans les canaux d'arrosement et de navigation qui parcourent la région du delta. Gountour, à 28 kilomètres au sud du fleuve, est un second dépôt de denrées et doit en outre une certaine importance au choix que le gouvernement en a fait comme chef-lieu du district de la Kistna. Mais les deux ports du littoral, envasés par les alluvions, Nisampatam, au sud des bouches, Masoulipatam, au nord, sont évités par les navires : seuls les petits caboteurs indigènes viennent y prendre cargaison. Cependant Masoulipatam est encore une cité populeuse ; jadis, comme comptoir hollandais, elle eut un grand commerce ; les Français y possèdent une « loge » de 300 mètres de côté, où se font quelques échanges de faible valeur. La ville actuelle est dans l'intérieur, à 5 kilomètres du mouillage, appelé d'ordinaire Machli bandar,

[1] *Mackenzie papers* ; — James Fergusson, *Description of the Amravati Tope.*



GOLCONDE. — REMPARTS DE LA VILLE ET CITADELLE

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. G. Bertrand.



« Port des Poissons » ou simplement Bandar. En 1864, un cyclone, roulant devant lui les vagues de la mer, passa sur la ville et la rasa presque entièrement : on dit que 30 000 personnes perdirent la vie dans le désastre[1].

XIV

INDE MÉRIDIONALE

MADRAS, MAÏSOUR, COURG, COCHIN, TRAVANCORE.

L'extrémité de la Péninsule, au sud de la Kistna, est une région qui, à certains égards, peut être considérée comme représentant l'Inde historique. L'expédition d'Alexandre ne révéla aux Occidentaux que les bords de l'Indus et les plaines du Pandjab, zone de transition entre l'Iran et l'Hindoustan, par le climat continental, l'aspect du sol et les productions, mais elle ne fit point connaître l'Inde vantée par les marchands arabes, le pays merveilleux d'où venaient les épices, les pierres précieuses, les bois odorants, les tissus admirables payés au poids de l'or. C'est par mer que se fit la découverte de cette contrée légendaire dont le nom résumait tout ce que la Terre a de richesses et de beauté ; les voyages des premiers navigateurs les menaient plus souvent vers les côtes du Malabar que vers celles du Konkan, car c'est au sud qu'ils pouvaient obtenir les denrées les plus précieuses, le poivre, la cannelle, le bois de sandal. Le « pays d'où vient le poivre » devint l'Inde par excellence pour les Occidentaux ; c'est la contrée que font apparaître à nos yeux les récits enchanteurs des *Mille et une Nuits;* l'Inde méridionale n'est pas seulement la région où les marchands étrangers trouvaient leurs chargements du plus haut prix, c'est aussi la partie de la Péninsule qui présente les plus beaux aspects, où le contraste est le plus saisissant entre les plages basses, bordées de maisons éparses sous les cocotiers, et les hautes montagnes détachant leurs masses bleues sur l'azur lumineux du ciel. Les États méridionaux de l'Inde offraient aux

[1] Villes principales dans le bassin de la Kistna, avec leur population en 1872 :

POSSESSIONS ANGLAISES.	
Pouna	90 450 hab
» avec les cantonnements	100 050 »
Cholapour	53 400 »
Ballari	51 750 »
Houbli	37 950 »
Ahmednagar	32 850 »
Kirki	31 550 »
Dharwar	27 150 »
Belgaom	26 950 »
Karnoul	25 580 hab.
Satara	24 500 »
Gountour	18 050 »
Pandharpour	16 275 »
Bidjapour	12 950 »
Hospet	10 500 »

ÉTATS INDIGÈNES.	
Haïdarabad	350 000 (?)
Kolhapour	39 620 »
Sikandarabad	32 000 »

marins étrangers le curieux spectacle de populations, de mœurs et de cérémonies toutes différentes des leurs. Le monde nouveau dans lequel ils se trouvaient transportés leur présentait plus de sujets d'étonnement que l'Hindoustan du nord. Les habitants, de souche distincte, sans rapport de race ou de langue avec les Iraniens, comme les Hindous du nord, sont pourtant à certains égards les Hindous par excellence, notamment pour la religion et les pratiques des castes; c'est dans le sud de l'Inde qu'il faut aller pour comprendre mainte page des anciens livres dont le sens est perdu dans les provinces du nord. Le refoulement graduel que les premiers Aryens, puis les Gréco-Bactriens, les Arabes, les Afghans, les Tartares, les Persans ont exercé sur les populations du nord, a eu pour conséquence de concentrer dans les pays du midi l'originalité des races, des types et des mœurs : c'est là qu'est l'Inde antique, celle des vieilles races et des traditions lointaines.

Mais, grâce aux voyages par mer, c'est précisément cette partie de la Péninsule qui reçut le plus de colonies étrangères. Dès les premiers siècles de l'ère vulgaire, des chrétiens s'établirent sur la côte de Malabar; lorsque Vasco de Gama eut contourné l'Afrique, il débarqua sur la même côte, et là se firent les premières conquêtes du vaste empire colonial que les Portugais fondèrent dans les Indes. C'est aussi dans l'Inde méridionale, autour des places de Madras, de Pondicherry, de Seringapatam, de Maïsour, qu'eurent lieu les grandes luttes des Français et des Anglais. Soutenus jusqu'au bout par la mère-patrie, ceux-ci finirent par l'emporter et, depuis la fin du siècle dernier, ils sont les maîtres incontestés de toutes les contrées qui s'étendent au sud de la Kistna. Il est vrai que le gouvernement anglo-indien a laissé subsister quelques États indigènes gouvernés indirectement par des ministres résidents et surveillés par des camps et des forteresses[1]. Ces États sont des enclaves sans communication avec la mer, à l'exception des royaumes de Cochin et de Travancore, formant ensemble une étroite bande de territoire entre les monts des Cardamomes et les mari-

[1] Superficie et population de l'Inde méridionale, sans les Circar du nord et les districts de Ballari et Karnoul :

	Superficie.	Population en 1872.	Population kilom.
Présidence de Madras.	203 093 kil. car.	22 329 931 hab.	110 hab.
Maïsour	70 126 »	5 055 412 »	88 »
Courg	5 180 »	168 312 »	82 »
Cochin.	3 525 »	598 353 »	170 »
Travancore	17 430 »	2 311 379 »	132 »
Poudoucota.	3 574 »	316 695 »	88 »
Ensemble	303 926 kil. car.	30 778 182 hab.	102 hab.
Population probable en 1882		29 600 000 hab.	97 hab.

gots du littoral. La population de la Dravidie a diminué pendant la dernière décade par la terrible famine de 1877.

Considérée dans son ensemble, la masse triangulaire de l'Inde méridionale forme un plan beaucoup plus incliné vers l'est que celui du Dekkan. La base étant moins large et les montagnes plus élevées, les pentes moyennes sont plus fortes en proportion, et les zones de climat plus rapprochées. Il en est résulté un grand contraste entre les plaines et la montagne pour la faune, la flore, les cultures et les populations. Tandis que les forêts vierges avaient disparu des Ghat du nord et du Dekkan, elles couvraient encore de vastes étendues dans les régions méridionales, et les clairières qu'elles séparent des plaines cultivées sont habitées par maintes tribus sans relations avec les habitants policés des campagnes inférieures. Avant l'arrivée des Anglais, l'étagement des climats différents sur les pentes des monts empêchait les communications entre le littoral et les montagnes; c'est précisément le phénomène contraire qui se produit depuis que des étrangers du nord de l'Europe sont devenus les maîtres du pays. Sachant que dans les hautes vallées, sur les plateaux qui dépassent 2000 mètres d'altitude, le climat tempéré rappelle celui de leur patrie, les Anglais ont fondé colonies et villes de santé au-dessus des régions insalubres de la plaine. Nulle part, si ce n'est sur les avant-monts du Sikkim et de l'Himalaya occidental, les conquérants ne se sont plus solidement établis que sur les Nil ghiri de l'Inde méridionale : dans cette citadelle de montagnes qu'entourent des populations dravidiennes, on pourrait se croire transporté en Angleterre.

Au sud de la large ouverture des Ghat par laquelle la Gangawali et ses affluents descendent insensiblement des plateaux du Dekkan, l'arête bordière recommence et se prolonge parallèlement au rivage, à la distance moyenne de 60 kilomètres; quelques sommets granitiques se dressent à plus de 1000 et de 1500 mètres de hauteur; même une des cimes, dans le petit État du Courg, le Tadiandamol, atteint 1746 mètres. A la base occidentale des rapides escarpements de la chaîne s'étend un plateau de latérite doucement incliné vers la mer et coupé de distance en distance par de profonds ravins où passent des torrents temporaires ayant entaillé le sol jusqu'à la roche. Çà et là se montrent des pitons isolés, de gneiss ou de granit, les uns complètement nus, les autres recouverts de broussailles. Mais les montagnes des Ghat proprement dites sont presque entièrement revêtues de forêts. Le Courg, dont le nom a le sens de « Monts escarpés », n'était récemment dans presque toute son étendue qu'une grande forêt, se continuant à l'est par une lisière de bois qui forme la limite naturelle de

l'État de Maïsour, le pays du « Démon à la tête de Buffle ». En certains districts, les pentes sont uniformément couvertes d'arbres à feuillage persistant; ailleurs, on ne voit que des fourrés de bambous, entrecroisant leurs tiges. D'autres régions des Ghat offrent au contraire une très grande variété d'essences : le poun (calophyllum), dont le fût droit, de 25 ou 30 mètres de hauteur, est employé par les charpentiers de navires, le tek, que se réserve le gouvernement, l'ébénier, le bois de fer, l'arbre à pain, le manguier sauvage, le cèdre blanc et nombre d'autres espèces tropicales; des lianes tendent d'un arbre à l'autre leur réseau de feuilles et de fleurs. Non encore aménagées, ces forêts sont exploitées sans méthode par des nomades qui viennent recueillir des cardamomes, des noix de galle, de l'arrow-root sauvage, de la cannelle, du cachou, des gommes et du miel. Les bois de sandal longent pour la plupart le versant oriental des Ghat, dans le royaume de Maïsour. Lorsque les Anglais devinrent les suzerains de la contrée, ces forêts étaient un monopole du gouvernement et les vainqueurs se substituèrent simplement aux vaincus comme propriétaires. Le bois précieux est expédié à Mangalore et surtout à Bombay, où il est employé à la fabrication de petits objets connus dans le commerce sous le nom de *Bombay work*. Les forêts vierges des Ghat de Courg et de Maïsour servent encore de retraites au tigre et à la panthère; mais ces fauves, ne trouvant plus le gibier qui parcourait autrefois les bois en multitudes, se sont rapprochés des villages pour se nourrir d'animaux domestiques et sont devenus beaucoup plus dangereux qu'ils ne l'étaient jadis. Les éléphants étaient naguère très nombreux, et dans un seul jour, en 1874, sur la frontière de Maïsour, une bande de trappeurs en captura 55. Cette chasse d'extermination est interdite maintenant; seulement les paysans peuvent défendre leurs champs en les entourant de fossés.

Le massif des Nil ghiri ou « Montagnes Bleues » est presque isolé; cependant un de ses pics occidentaux, le Yellamalah, se rattache à la chaîne de Brahma ghiri, dans le Courg, par une crête orientée dans le sens du sud-est au nord-ouest. De tous les autres côtés, le groupe de cimes dresse ses flancs escarpés bien au-dessus des plateaux ou des plaines : une zone de forêts marécageuses, un teraï pareil à celui qui borde le Sub-Himalaya, entourait jadis le massif; en outre, deux rivières, au nord le Moyar, au sud la Bavani, contournent les montagnes et vont se rejoindre au pied de leur promontoire oriental pour aller se jeter dans la Caveri. Les plateaux de Waïnad, devenus fameux par leurs mines d'or, et les hautes terres de Maïsour, qui forment au nord comme le degré extérieur du Nil ghiri, en sont partiellement séparés par la vallée du Moyar. Dans son ensemble, le

vaste trapèze des Montagnes Bleues domine de plus de 1000 mètres les hautes terres du nord, et de 2000 mètres les plaines du sud; son pic le plus élevé, le Dodabetta, — en canarais le « Grand Mont » — et cinq autres *betta* dépassent l'altitude de 2500 mètres. Après avoir traversé la zone extérieure des forêts et gravi les pentes rapides des avant-monts, on atteint

N° 112. — FORÊTS DE COURG ET DE MAÏSOUR.



le bord d'un plateau accidenté où les espaces presque unis alternent avec des collines aux molles ondulations; de charmants bosquets sont épars dans les fonds des petites vallées qui découpent le plateau, tandis que sur les hauteurs s'étendent les gazons et çà et là des tourbières[1]. Les pentes sont assez faciles pour que des routes aient pu être tracées dans tous les sens et que les promeneurs montent sans peine sur les cimes pour voir

[1] Bruce Foote, *Memoirs of the Geological Survey of India*, XII, 1876.

à leurs pieds l'immense horizon des plaines, souvent à demi voilé par les nuées de poussière et contrastant avec les plans avancés des prairies, des bois et des cascades[1]. Déjà trois routes carrossables s'élèvent du pourtour des Montagnes Bleues vers les stations du plateau, mais le chemin de fer de Madras s'arrête à la base du versant sud-oriental.

Le Nil ghiri fut exploré pour la première fois en 1814 par Keys et Mac-Mahon, mais leur rapport officiel alla, comme tant d'autres papiers, s'enfouir dans les archives de la Compagnie. La véritable découverte, celle qui révéla aux Anglais de la côte l'existence d'un plateau voisin jouissant du climat tempéré de l'Europe, se fit cinq années après par Whish et Kindersley, deux employés qui s'étaient mis à la poursuite d'un contrebandier. La première maison du sanatoire s'éleva sur les Montagnes Bleues en 1821, deux années après la fondation de Simla : les deux colonies qui ont pris une si grande importance comme lieux de guérison sont d'origine presque contemporaine. Le naturaliste Leschenault de la Tour, explorant le Nil ghiri autour de la seule maison qui s'y trouvait alors, y recueillit 200 espèces de plantes d'aspect européen, toutes différentes des formes tropicales de la plaine inférieure[2]; le chêne est un des arbres les plus communs dans les bois du Nil ghiri. Depuis que les Anglais ont couvert le plateau de villes, de villages, de maisons de plaisance, la physionomie européenne du pays s'est grandement accrue par l'introduction dans les parcs et les jardins de la plupart des essences de l'Angleterre ; en maints endroits, l'illusion pourrait être complète : l'Anglais se retrouve dans les collines de Malvern ou du Devonshire; sa maison est couverte des mêmes lianes grimpantes; son jardin présente les mêmes fleurs, et des arbres de même espèce sont plantés autour de sa demeure; des oiseaux européens, lâchés dans les bois, s'y sont propagés, et les petits lacs du plateau, où ne vivait qu'une seule espèce de poisson, ont reçu des colonies de carpes, de tanches et de truites. Au sommet du Dodabetta, qui porte une station météorologique, la température moyenne, de 11,8 degrés centigrades, est celle des bords de la Loire, et les diverses stations, suivant leur altitude, correspondent à la Gascogne, à la Provence, à la Toscane, à la Sicile. Mais les Nil ghiri, situés sous la zone tropicale, n'ont pas, comme les pays de la zone tempérée, les oscillations annuelles de la chaleur au froid; à la pointe du Dodabetta, les écarts de la saison chaude à la saison froide n'atteignent pas 5 degrés. Sur ces hauteurs, le printemps est éternel. Les grands changements sont

[1] Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien;* — Mountstuart Grant Duff, *Notes of an Indian Journey*.

[2] *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, 1822 ; — Carl Ritter, *Asien*.

ceux de la sécheresse et de l'humidité; de la fin d'octobre au commencement de mai, le ciel est presque toujours sans nuages, mais pendant la saison des pluies les brouillards rampent souvent sur le plateau : l'exposition est, après l'altitude, le principal élément du climat[1]. Lors de la mousson du sud-ouest, les ruisseaux grossis se changent en rivières et les filets d'eau des cascatelles sont remplacés par de puissantes cataractes, niagaras temporaires qui rongent les bords du plateau. Une des plus belles

N° 113. — NIL GHIRI.



1 : 650 000

0 — 20 kil.

cascades du Nil ghiri qui mugissent entre des parois de syénite, est, à 16 kilomètres au nord-ouest d'Outakamound, la chute de la Païkara.

Au sud des Montagnes Bleues, la chaîne des Ghat est complètement interrompue. La brèche du Pal ghat, jadis couverte de forêts de tek, s'ouvre entre les deux versants de Malabar et de Coromandel, en offrant ainsi aux vents pluvieux de la mousson du sud-ouest un large chemin vers les plaines de Coïmbatour et le bassin de la Caveri; lors de la mousson contraire, les navires qui longent la côte occidentale trouvent presque toujours une mer houleuse en passant en face de la brèche, où s'engouffre le courant atmo-

[1] H. von Schlagintweit, ouvrage cité; — Clements Markham, *Travels in Peru and India*.

sphérique. La rivière Ponani, affluent de la mer d'Arabie, naît à l'orient des montagnes, tandis que des torrents descendant à la Caveri commencent beaucoup plus à l'ouest; les sources s'entremêlent sur ce seuil de faîte à peine indiqué du Pal ghat, dont l'altitude n'atteint pas 250 mètres. On comprend quelle fut l'importance de ce lieu de passage facile entre les deux littoraux : une place forte, souvent attaquée, souvent prise, fermait cette trouée; elle est remplacée maintenant par une station de chemin de fer, l'une des plus importantes du réseau méridional de l'Inde : dès l'année 1862, une voie ferrée empruntait le seuil entre les deux versants.

Les monts qui se dressent au sud du Pal ghat correspondent au Nil ghiri, formant avec lui comme les deux piliers d'un portail immense. Comme le Nil ghiri, l'Anamalah (Animaleï) ou « Montagne des Éléphants » se compose de gneiss, veiné de quartz et de porphyre; comme le Nil ghiri, il dresse du côté du Pal ghat, au-dessus de la zone fiévreuse du teraï, des escarpements abrupts et se termine de même par un plateau montueux où les forêts s'arrêtent brusquement pour faire place à d'épais gazons. La flore des deux massifs diffère peu; toutefois celle de l'Anamalah, la plus riche, peut être considérée comme formant la transition entre les espèces du Nil ghiri et celle des montagnes de Ceylan; on n'y a pas trouvé la rose et la fraise, très communes pourtant dans les Montagnes Bleues[1]. La faune de l'Anamalah, moins poursuivie par les chasseurs, comprend encore plusieurs espèces qui ont disparu du massif septentrional : les bœufs sauvages (*bos gaurus*) parcourent les forêts en troupeaux; les éléphants sont encore assez nombreux pour qu'on les chasse uniquement pour leurs défenses. Dans son ensemble, l'Anamalah est peut-être moins élevé que le Nil ghiri; cependant le principal sommet, l'Anamoudi, est plus élevé (2695 mètres) que le Dodabetta; dix pointes atteignent l'altitude de 2200 mètres. « Découvert » plus de trente années après le Nil ghiri, l'Anamalah est resté moins facilement accessible et les sanatoires fondés par les Anglais ne sont encore que de faibles hameaux; la cause en est au plus grand éloignement de Madras et aux conditions politiques : tandis que le Nil ghiri se trouve en entier sur territoire britannique, l'Anamalah dresse ses pics les plus élevés dans les États de Cochin et de Travancore. Mais il n'est pas douteux que ces montagnes ne se peuplent bientôt de colons et de visiteurs.

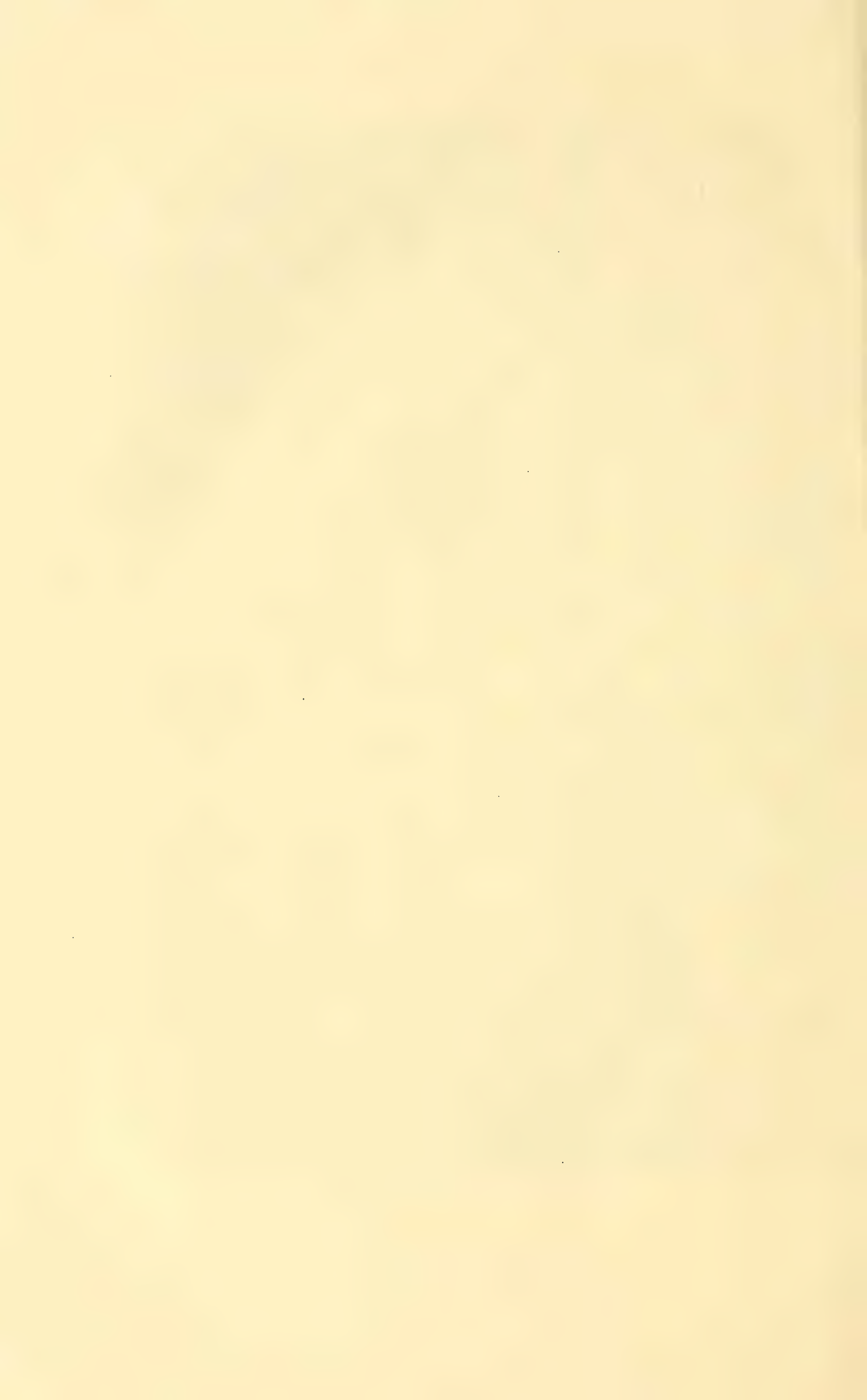
L'Anamalah est moins isolé que le Nil ghiri : à l'ouest, il se divise en chaînons parallèles qui s'abaissent par degrés vers la côte de Malabar et

[1] H. Cleghorn, *The Forest and the Gardens of South India*



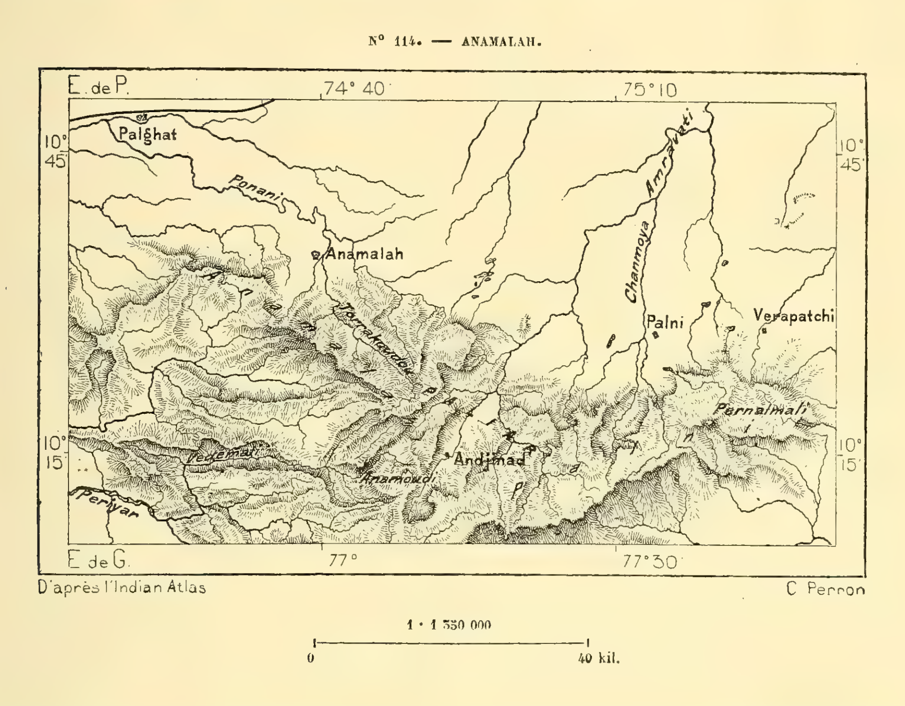
CHUTE DE LA PAÏKARA, DANS LE NIL GHIRI

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



qui ont valu à ce pays son nom de *Malya var* ou « Monts Nombreux[1] » ; au sud, il se continue par une chaîne que l'on peut considérer comme appartenant au système des Ghat, malgré la brèche de Coïmbatour; à l'est, il s'appuie sur un autre massif, celui des Palni, qui se prolonge sur une centaine de kilomètres vers les plaines basses de Madoura. Les Palni ou Vara ghiri, — « montagnes des Sangliers », — sont à peine moins élevés que l'Anamalah dans leur partie occidentale, et l'un des sommets, le Pernalmali, dépasse 2400 mètres; mais à l'est ils s'abaissent rapidement et se

N° 114. — ANAMALAH.



terminent par un simple chaînon de collines revêtues de forêts. La face méridionale des montagnes est la plus escarpée; en quelques endroits, elle apparaît comme un véritable mur de gneiss s'élevant vers le ciel. Les plateaux herbeux des hauts Palni n'ont pas la fertilité du Nil ghiri, où la roche, en se décomposant, se mêle aux débris végétaux et constitue un sol des plus fertiles ; le sous-sol des Palni est en général une argile compacte, sur laquelle s'amasse l'humidité et où les racines des plantes se changent en couche tourbeuse[2]. Cependant il ne manque pas d'excellentes terres dans les dépressions du plateau et dans les vallons inférieurs, et les petites colonies européennes fondées sur ce massif lui font mériter son nom de

[1] Jon. Duncan, *Asiatic Researches*, 1799 ; — Burton, *Goa and the Blue Mountains.*
[2] Clements Markham, *Travels in Peru and India.*

Palni, qui signifie « Monts des Fruits » : jardins et vergers ressemblent aux plus beaux de l'Europe par leur variété en légumes et leur richesse en arbres fruitiers.

Au sud de l'Anamalah et des Palni, les montagnes qui complètent le massif terminal de l'Inde, comparable à l'île de Ceylan par sa forme et ses dimensions, s'abaissent peu à peu. Les monts des Cardamomes n'atteignent pas 1000 mètres en moyenne, cependant leurs crêtes constituent une barrière franchie seulement en un petit nombre de brèches. La cime la plus haute, l'Agastya, où le radjah de Travancore avait fait établir un observatoire[1], abandonné bientôt après, est consacrée au personnage mythique, à la fois homme et dieu, que la tradition dit avoir converti les populations de la contrée au culte brahmanique. Couvertes de forêts où des animaux sauvages vivent en multitudes, ces montagnes extrêmes de l'Inde sont redoutées à cause de leurs miasmes ; naguère, quelques indigènes seulement les parcouraient pour la chasse, la cueillette des fruits et la récolte des gommes et des écorces ; mais là aussi pénètrent graduellement les routes, et récemment le radjah de Travancore, imitant ses protecteurs les Anglais, y a fondé un village de santé, Mouttoukoulinyal, situé à 1200 mètres d'altitude. A l'est, le chaînon d'Ali ghiri, qui se détache de la chaîne méridienne, s'avance au loin dans les campagnes de Madoura ; en outre, un grand nombre de buttes isolées, jadis des îles, s'élèvent au milieu de la plaine, « pareilles à des meules de foin éparses à la surface d'une prairie ».

Ces monticules sont les dernières saillies des Ghat orientales, représentées au nord de la Caveri par le massif du Chivaraï ou Siva-radj, le « souverain Siva », dont un pic s'élève à 1648 mètres, et par un grand nombre d'autres groupes de hauteurs, des chaînons et des monticules. La région sud-orientale du plateau de Maïsour est ainsi flanquée d'un labyrinthe de montagnes, mais, en se prolongeant vers le nord, le système des Ghat orientales se développe régulièrement sous forme de chaîne bordière, dressant ses principaux sommets à des hauteurs variables de 1000 à 1500 mètres. Dans l'espace triangulaire limité par les Ghat occidentales, les Ghat orientales, le Nil ghiri et le Chivaraï, la partie méridionale du plateau du Dekkan, c'est-à-dire le Maïsour, d'une élévation moyenne de 600 à 900 mètres, est parsemée de rocs détachés que l'on désigne sous le nom de *droug* ou « Inaccessibles ». Quelques-unes de ces masses, dominant de trois à cinq cents mètres l'étendue du plateau accidenté, ressemblent à des tours et ne peuvent être escaladées que par des escaliers taillés dans la

[1] Clements Markham, *The Geographical Magazine*, dec. I, 1874.

pierre; il en est qui sont revêtues de verdure au sommet et où les pluies déposent une humidité suffisante pour former de petits lacs ou rejaillir en sources : ces rocs étaient tout désignés pour devenir des forteresses, et c'est pour s'en emparer que les potentats de la contrée se sont le plus fréquemment combattus. La partie occidentale du plateau, appuyée sur les Ghat, est un pays agreste de vallons et de collines, vert de forêts et bruyant de ruisseaux; des cabanes isolées se montrent sur toutes les pentes au-dessus des rizières, dans le feuillage des aréquiers et des bananiers. Les villes et les villages sont rares dans ce pays.

A l'exception de la Ponani, qui naît sur le versant oriental de l'Anamalah, les rivières du Malabar n'ont qu'un faible développement et ne peuvent se réunir à d'autres cours d'eau avant d'atteindre la mer; durant la saison des sécheresses leur lit est complètement à sec, mais pendant la mousson elles roulent une masse liquide considérable, détruisant leurs berges, dévastant les cultures, démolissant les villages; il est peu de régions dans l'Inde où les accidents causés par les inondations soient plus fréquents. A l'ouest des Ghat de Maïsour et de Courg, la plupart de ces cours d'eau s'épanchent directement dans la mer d'Arabie, mais plus au sud ils se déversent dans les marigots riverains, désignés par les Anglais sous le nom de *back-waters*. En maints endroits, ces étangs s'alignent par deux ou trois, ou même en plus grand nombre, parallèlement à la côte; dans son ensemble, tout le littoral paraît être composé de plages successivement déposées par la mer et séparées les unes des autres par des fonds où l'eau douce remplace graduellement l'eau saline. Les observations faites sur les côtes de Malabar n'ont pas été poursuivies d'une manière assez méthodique pour qu'on puisse dire si le soulèvement graduel des plages a facilité la formation de ces cordons littoraux parallèles, mais de nouvelles plages se déposent toujours en dehors des graus par lesquels les eaux surabondantes des lagunes se déversent dans la mer à l'époque de la mousson; les alluvions fluviales et les sables marins, soulevés par la houle, s'alignent en flèches, que le courant, suivant parallèlement la côte du nord au sud, allonge dans la même direction.

Le niveau des lagunes change avec les saisons, et quelques-unes d'entre elles sont alternativement emplies par les inondations, vidées par les sécheresses. Il en est que l'on a complètement séparées de la mer au moyen de levées et dont le fond est mis en culture; mais quand arrivent les pluies de la mousson, les rizières lacustres sont en danger d'être noyées; toute la population agricole est debout pour consolider les digues, et vider au moyen de norias les canaux qui s'emplissent. Parfois ces travaux sont inu-

tiles; la pression de la mer ou des cours d'eau riverains rompt les digues, et ces petites « hollandes » du Malabar sont reconquises par les flots. Tout le long de la côte une ligne de marigots est soigneusement entretenue comme voie de navigation; presque tout le trafic de Cochin et de Travancore se fait non par mer, mais à l'abri des vagues, sur ce chemin paisible des lagunes. Même pendant la grande sécheresse, les bateaux font un service régulier entre Cranganore, Cochin et Alleppi, sur une longueur de 166 kilomètres; d'ordinaire, la ligne de navigation se continue beaucoup plus loin, d'une part vers Mangalore, de l'autre vers Trivandram; près de Quilon, où un promontoire de rochers interrompt la chaîne des marigots, on a récemment percé un canal pour éviter aux bateaux la circomnavigation du cap. Les routes de terre sont presque inutiles; pour quelques menues pièces de monnaie, les voyageurs indigènes se font transporter à 300 kilomètres avec bagages et marchandises.

N° 115. — MARIGOTS DE COCHIN.

S'arrondissant vers l'est par une courbe élégante, la côte de Malabar se termine brusquement par la pointe du Kamari ou Kandjamour, le cap Comorin des Occidentaux; au delà, une première baie, puis une seconde, creusée plus avant, mar-

quent le commencement de la côte de Coromandel, nom qui lui vient probablement de l'ancienne dynastie dravidienne de Tchora. Les montagnes proprement dites ne prolongent pas leur arête jusqu'au cap. A 36 kilomètres du promontoire, la chaîne principale se termine au pic de Moundra ghiri, d'où le faîte de partage s'abaisse graduellement par une succession



N° 116. — CAP COMORIN.

de terrasses. Puis les derniers renflements des collines disparaissent sous la mer des forêts; seulement des blocs de granit parsemés sur le sol révèlent l'ossature intérieure. Entre les dernières collines et le cap, une ancienne muraille, çà et là interrompue par des roches et des jongles, continue le rempart naturel de la montagne des Cardamomes et en barre la brèche méridionale, que doit emprunter bientôt un chemin de fer. Mais cette barrière artificielle n'empêche pas que les changements ne se fas-

sent d'une rive à l'autre par transitions insensibles. Ne trouvant pas d'obstacle, la mousson du sud-ouest souffle librement sur les campagnes méridionales du Coromandel et lui verse des pluies suffisantes pour former une rivière permanente, la Tamraparni[1]; d'autre part, la mousson du nord-est effleure à l'ouest du cap Comorin la partie méridionale du pays de Travancore; il en résulte un mélange des climats et des flores correspondantes. En cette région, la variété des espèces est extraordinaire : dans un court voyage, le botaniste Leschenault de la Tour put recueillir plus de 40 plantes utiles, qu'il introduisit plus tard dans l'île de la Réunion. Même pour l'aspect du sol et les traits du littoral, les deux versants se ressemblent; de chaque côté du cap, les nappes d'eau éparses dans les campagnes ne sont plus des marigots allongés que des cordons littoraux séparent de la mer, mais des étangs de forme irrégulière retenus par des barrages et servant à l'irrigation des rizières. Toutefois une partie du littoral de Madoura, la « côte de la Pècherie », est un véritable désert couvert de dunes mouvantes : le grès décomposé de la surface se change en sable que le vent promène sur les campagnes et qui ont recouvert plusieurs villages. Des palmiers-éventails croissent au milieu de ces sables, fournissant à des milliers d'individus leur bois pour les cabanes, leurs fruits et leur sève pour la nourriture et la boisson.

Il n'est pas de région dans l'Inde où les étangs soient plus nombreux que dans les campagnes inclinées vers la côte de Coromandel; le recensement du Madoura en compte 5700, celui du Maïsour plus de 37 000. En certains endroits, la surface occupée par les réservoirs est aussi grande que celle des terres irriguées; le voyageur s'y perdrait comme dans un dédale, si les chemins n'empruntaient aux étangs leurs digues de retenue. Aux environs de Madras, le plus grand lac artificiel, le Tchoumbroum bankoum, est retenu par un barrage qui a 6 kilomètres de longueur; un autre, qu'alimente la branche septentrionale de la Caveri, s'appuie à l'ouest sur une digue de 17 kilomètres et demi. La plupart de ces étangs existent depuis un temps immémorial. Malgré les guerres et les famines, ils ont été toujours entretenus par les habitants et disposés pour la plupart de manière à ne pas s'étaler en marécages; ce sont des réservoirs aux rebords verticaux ou fortement inclinés, rayés de sentiers obliques pour les hommes et les bestiaux. Cependant les inondations, les éboulis, les crevasses, ont fini par donner à ces bassins une forme qui s'harmonise avec les traits de la nature environnante : à

[1] Clements Markham, *The Geographical Magazine*, déc. 1874.

voir leurs criques et leurs promontoires, on croirait se trouver sur le rivage de véritables lacs.

Ces réservoirs sont d'autant plus nécessaires pour l'arrosement de la contrée que les fleuves descendus des Ghat occidentales et du plateau de Maïsour sont plus irréguliers dans leurs écarts. Le Pennar, Pinakini ou Poniar, la « rivière d'Or », qui naît dans le pays humide de Maïsour, n'a plus, après un parcours de 570 kilomètres, une goutte d'eau pendant la saison des sécheresses. Il est vrai que dans les parties hautes du bassin son courant est arrêté de distance en distance par des barrages et guidé dans les réservoirs ; plus des cinq sixièmes de son débit normal sont ainsi employés à l'irrigation des campagnes riveraines ; mais il arrive parfois, lors des averses, que l'un des étangs supérieurs déborde ou rompt son barrage, et que ses eaux, roulant avec les débris dans les réservoirs inférieurs, les font crever à leur tour; un déluge s'abat alors de degrés en degrés vers les plaines basses, qu'il transforme pour des mois entiers en une mer intérieure. Comme presque toutes les autres rivières de la côte orientale de la Péninsule, le Pennar se partage en plusieurs bras en amont de son embouchure et s'avance dans la mer par un hémicycle d'alluvions. Un barrage relie les eaux à Nellore, et les rejette au sud en un lacis de rigoles qui arrosent 25 000 hectares. En outre, un canal d'irrigation prend une partie du Pennar à la « porte » des Ghat orientales pour la rejeter au nord-est vers la Kistna.

Au sud du Pennar, appelé aussi Vata Pennar ou « Pennar du Nord », d'autres fleuves moins abondants, tels que le Palar, le Pennar du Sud ou Ten Pennar, le Vellar (Vellaur) ou « rivière Blanche », ont un régime analogue. Le Palar ou la « rivière du Lait », née également sur le plateau de Maïsour, est tour à tour puissant cours d'eau et lit de sable; dans un de ses débordements dont les riverains ont gardé la mémoire, mais sans en préciser la date, il a déserté son ancien cours dans la région du delta et maintenant un simple filet passe dans le lit primitif, sous le nom de « Vieux Palar » ou Cortelliar ; uni à quelques ruisseaux, il va se jeter dans un marigot, au nord de Madras. Le nouveau Palar, qui reçoit presque toute la masse liquide du bassin fluvial, entre dans la mer à 90 kilomètres au sud de l'ancienne bouche.

La Caveri, déjà connue sous ce nom par le géographe Ptolémée, est, de toutes les rivières de l'Inde méridionale, la plus abondante et celle dont le bassin a la plus grande étendue. Elle naît sur le versant même des Ghat, dans le pays de Courg et traverse toute la partie méridionale du plateau de Maïsour, auquel elle échappe par les cascades de Sivasamoudram ou de la

« mer de Siva » : en cet endroit, le fleuve se sépare en deux bras entourant de leurs chutes et de leurs rapides une île longue de 15 kilomètres, parsemée de blocs de gneiss et ombragée de grands arbres; pendant les sécheresses, la Caveri est réduite à quelques filets d'eau glissant sur les parois des rochers, mais dans la saison des pluies, qui d'ailleurs est la plus favorable à la santé des voyageurs, les cataractes sont parmi les plus belles du monde : on voit alors au nord de l'île une nappe, large de 400 mètres, contenant une masse liquide, au moins égale à celle de la Garonne ou de la Loire en eaux moyennes, s'abattre d'un jet de près de cent mètres dans un couloir rocheux d'où le flot brisé s'élève en brouillard[1]. En aval de ces cataractes, la Caveri, resserrée entre les contreforts des Nil ghiri et ceux du Chivaraï, échappe à la région des montagnes par une succession de cluses aux brusques contours ; puis, grossie des rivières qui descendent du Nil ghiri et du seuil de Palghat, elle serpente dans la plaine avant de se partager dans les innombrables branches de son delta, dont quelques-unes sont d'anciens canaux d'origine artificielle. De même que le Palar, la Caveri a déplacé son courant principal : le bras qui a gardé le nom de la rivière continue de suivre la direction de l'est, vers Karikal; mais le courant qui emporte la grande masse des eaux, le Koleroun ou Kolidam, se dirige vers le nord-est, en laissant à droite toutes les coulées secondaires, qui se ramifient sur un espace dont le rivage n'a pas moins de 175 kilomètres. Le delta de la Caveri est l'un des plus vastes de l'Inde et la saillie qu'il forme en dehors de la ligne normale des côtes ne le cède en étendue qu'à celles du Gange et de la Maha naddi; toutefois il ne consiste pas en alluvions modernes; des couches de limons, élevées de 6 à 9 mètres au-dessus des plus hautes crues, recouvrent la superficie du delta, traversée par les bras de la Caveri, qui s'y sont creusé des chenaux profonds, et par le canal de Buckingham, l'un des mieux utilisés de l'Inde : il réunit la Kistna aux bras méridionaux de la Caveri[2]. Il est probable que toute cette région a été soulevée de plusieurs mètres : d'anciennes îles, bordées de bois de dérive fossilisés, s'élèvent au-dessus de la plaine doucement ondulée. A l'est, le delta se rattache à des roches insulaires semblables à celles qui forment au sud la flèche de Rameswaram : en cet endroit le continent projette une pointe de terre vers les îles septentrionales situées au nord de Ceylan. Au lieu de gagner sur la mer par l'apport d'alluvions nouvelles, les terres de l'ancien delta, de même que celles des rivières coulant plus au nord sur la

[1] Salt; — Valentia; — Lushington; — Jervis; — Carl Ritter, *Asien*.
[2] Mouvement du canal de Buckingham en 1878 : 268 900 tonnes; 140 000 voyageurs.

côte de Coromandel, sont graduellement érodées par les vagues. C'est par l'irruption de la mer que le littoral a perdu la courbe de ses plages, pour se profiler en ligne droite du nord au sud vers le cap Calimere, puis de

N° 117. — DELTA DE LA CAVERI.

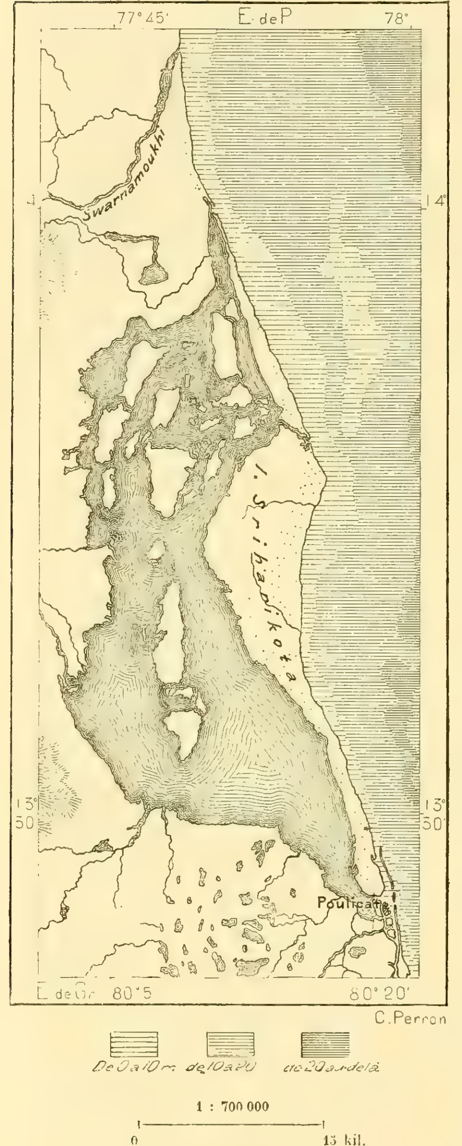


l'est à l'ouest, par un brusque détour. A l'abri de ce cap, l'eau que la mousson du sud-ouest accumule au fond du golfe de Manaar dépose des vases fines qui compensent le travail de destruction des rives septentrionales. Par les plus mauvais temps, les navires peuvent mouiller en sûreté dans ces parages tranquilles du golfe[1].

[1] *Memoirs of the Geologic Survey*, IV, 1865.

La digue principale qui arrête les eaux de la Caveri pour les déverser dans les canaux du delta, le « jardin de l'Inde méridionale », est une œuvre qui date d'au moins quinze siècles et qui est encore en si bon état d'entretien, qu'on a pu la prendre comme modèle pour des travaux analogues construits plus bas en travers du Koleroun. La masse qui vient se heurter aux barrages pendant la saison des grandes pluies dépasse quelquefois 13 300 mètres par seconde, tandis que le débit moyen n'atteint pas 500 mètres; les canaux d'arrosement se ramifient sur un espace de 334 000 hectares. C'est à cause de ses bienfaits que la Caveri est vénérée comme l'une des plus saintes rivières, presque comme l'égale du Gange : les dévots ne la connaissent que sous le nom de Dakchini Ganga ou « Gange méridional »; d'après une légende locale, elle serait même plus pure que la rivière himalayenne, et celle-ci viendrait tous les ans par des canaux souterrains renouveler sa vertu dans les eaux saintes de la Caveri : aussi les pèlerins vont-ils en foule se baigner dans les sources, aux confluents, sous les cascades de la rivière vénérée.

N° 118 — LAC POULIKAT.



En quelques parties du littoral, où les agriculteurs n'ont pu mener leurs canaux d'irrigation, des sables arides, dunes que déplace le vent, contrastent avec les riches cultures des campagnes arrosées; ce sont là de petits déserts qui témoignent de ce que deviendrait le pays tout entier si l'eau vivifiante ne lui était pas distribuée. Mais, en dehors de ces espaces sablonneux, toute la côte de Coromandel est suffisamment arrosée, et les marins la reconnaissent de loin par la forêt continue de cocotiers qui borde le

rivage. Seulement la partie du littoral comprise entre le Palar et le Pennar septentrional est formée, sur une longueur d'environ 60 kilomètres, d'une flèche sablonneuse séparant de la mer le grand marigot de Poulikat; la plage extérieure et les îlots épars dans la lagune n'ont d'autre végétation que des jongles, où les habitants de Madras vont chercher leur bois de chauffage; même sur le rivage de la terre ferme, à l'ouest du Poulikat, le sol est couvert d'efflorescences salines sur une grande étendue; çà et là se voient des villages, entourés de tamariniers et de petites oasis de cultures.

Sur la côte de Coromandel, on a observé quelques indices de soulèvement du sol; quant à l'éruption sous-marine qui aurait eu lieu vers la fin du siècle dernier, à une quinzaine de kilomètres de Pondicherry, un seul voyageur en parle comme l'ayant aperçue d'un navire en marche, et ce témoignage unique ne suffit pas pour faire admettre le fait comme certain. Toutefois l'apparence de la surface marine ferait croire que des mouvements considérables, provenant d'une cause encore ignorée, se produisent au fond de la mer, le long des côtes de Coromandel, de Ceylan, de Malabar. En plusieurs parages se voient des nappes d'eau boueuse, même au-dessus de grandes profondeurs; les vagues du large viennent se briser sur le pourtour de ces étendues jaunes ou rouges, dont la surface reste toujours unie ou se déroule en longues ondulations; les navires s'y réfugient souvent comme dans un port. Des multitudes de poissons y trouvent la nourriture qui leur convient et diverses espèces viennent y frayer[1]. Nulle région de la mer ne mériterait mieux d'être étudiée que ces îlots boueux suspendus au milieu de l'eau pure. Il est probable que ces espaces sont emplis d'animalcules par myriades, transformant la mer en une sorte de boue[2].

Toute l'Inde méridionale appartient aux nations dravidiennes, ainsi nommées de tribus du sud désignées vaguement par les anciens auteurs sanscrits. Ce terme, adopté par les ethnologistes modernes, s'applique maintenant à toutes les populations du sud et du centre qui parlent des langues d'une même origine, bien distinctes des idiomes aryens du nord et des dialectes kohlariens de la région des Vindhya. L'opinion générale des indianistes est que les Dravidiens ou Draviriens ne sont point les aborigènes de la Péninsule : quoique établis depuis des milliers d'années dans le pays, ils se rattachent par leurs langages aux Brahui du Balout-

[1] Robertson, *Proceedings of the Royal Society of Edinburgh*, 187-275; — Medlicott and Blanford, *A Manual of the Geology of India*; — Emerson Tennent, *Ceylon*.
[2] *Nature, Weekly Journal of Sciences*, 1881.

chistan[1]; c'est par la frontière nord-occidentale qu'ils auraient pénétré dans l'Inde; refoulés graduellement par d'autres envahisseurs, les Aryens, ils auraient quitté les régions du nord pour se presser dans les contrées méridionales. Aux premiers temps de leur histoire, telle qu'elle est révélée par leur vocabulaire, étranger à toutes les formes sanscrites, les Dravidiens étaient déjà policés avant d'avoir été soumis à l'influence directe des convertisseurs aryens. Ils connaissaient de nombreuses industries, le filage, le tissage, la teinture, la poterie, ils possédaient des barques et même des navires pontés et se servaient des métaux, à l'exception de l'étain, du zinc et du plomb; ils bâtissaient des « maisons fortes » et des temples, mais ils ne savaient point les décorer de sculptures; ils connaissaient l'écriture et traçaient des caractères sur des feuilles de palmiers palmyres ou de talipots[2]; dans leurs fêtes, les poètes déclamaient des chants, enthousiasmant la foule au récit des guerres nationales. L'épopée du Ramayana raconte l'invasion des contrées dravidiennes par les Aryens, et les légendes locales parlent d'un civilisateur venu du nord, le sage Agasthya, devant lequel les montagnes de Vindhya s'étaient « prosternées » pour lui faciliter la route : les Hindous orthodoxes le croient encore vivant et lui assignent pour demeures la montagne qui porte son nom dans la chaîne des Cardamomes, à l'ouest de Tinnevelli, et, dans le ciel, la brillante étoile de Canope. Quoi qu'il en soit du personnage légendaire, l'œuvre d'indianisation qu'on lui attribue était déjà bien avancée lorsque les marins grecs visitèrent pour la première fois les rivages de l'Inde méridionale, car à cette époque la plupart des noms de villes étaient de provenance aryenne.

Parmi les divers dialectes dravidiens qui se parlent dans l'Inde méridionale et au nord de la Kistna, il en est quatre, le telougou, le tamil, le malayalam et le canarais, qui se sont élevés au rang de langues littéraires. Le telougou, nous le savons, est le langage dominant sur la côte, du défilé de Mahendra ghiri au lac Poulikat, et dans toute la région orientale du Maïsour : environ quinze millions d'hommes le parlent dans la Péninsule, et c'est en outre le langage de colons qui vivent au sud, vers la pointe de la Péninsule, et de nombreux émigrants dans la Barmanie. Ce sont également des Dravidiens telougou qui ont donné leur nom de Kalinga ou Kling à tous les Hindous émigrés à Pinang, à Singapour, dans les archipels du sud-est de l'Asie; les colons de l'Inde qui apportèrent la civilisation de leur pays à Sumatra et à Java, venaient probablement de la côte telou-

[1] Lassen, *Indische Alterthumskunde;* — Caldwell, *Dravidian Languages.*
[2] Julien Vinson, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris.*

gou[1]. Le nom de Gentous, donné d'abord par les missionnaires à tous les « gentils » ou païens de la Péninsule, a fini par être appliqué spécialement aux habitants de langue telougou. Des poésies, des proverbes, des contes, constituent leur littérature primitive; les épopées sanscrites se traduisaient en telougou dès le douzième siècle, et bientôt après commençait l'âge d'or de cette riche et harmonieuse langue, « l'italien de l'Inde ».

Le tamil ou tamoul n'était naguère que la deuxième langue dravidienne par le nombre de ceux qui l'emploient; mais depuis la grande famine de 1877, qui a sévi principalement sur les districts septentrionaux de la province de Madras, la prépondérance numérique appartient à l'idiome tamil, employé sur tout le versant oriental de l'Inde entre le lac Poulikat et Trivandram, et en outre dans la moitié septentrionale de Ceylan : son domaine comprend plus de quinze millions d'hommes et s'agrandit rapidement aux dépens du telougou, dans toutes les villes que traversent les chemins de fer et où les Européens, entourés de leur domesticité tamile, se trouvent en grand nombre[2]; les brahmanes vichnouïtes du Maïsour parlent tous le tamil, tandis que les musulmans emploient l'hindoustani. Le tamil peut être considéré comme la première langue dravidienne par la richesse prodigieuse de son vocabulaire et de ses tournures, par l'ancienneté de ses œuvres classiques : il est des livres tamil qui ont au moins neuf siècles d'existence; c'est par milliers que l'on compte les ouvrages tamil publiés à Madras. Les poèmes, parmi lesquels on cite celui du missionnaire italien Beschi, sont fort nombreux, mais ils se distinguent moins par la force de la pensée que par l'élégance raffinée et les recherches précieuses du style : c'est ainsi que toutes les pièces de vers doivent commencer par un mot choisi sur la liste spéciale des termes de bon augure[3]. Néanmoins, sous l'influence des idées nouvelles, la littérature tamil cesse d'imiter les anciens auteurs, et ses œuvres, s'appliquant aux choses de la vie contemporaine, prennent un langage plus précis et plus sobre. Une chaire de tamil a été créée en 1881 à l'école des langues orientales vivantes de Paris.

Entreprenants comme ils le sont, les Tamil constituent l'un des principaux éléments de renaissance dans l'Inde. C'est sur leur territoire que s'élèvent Madras, la troisième ville de l'empire anglo-indien, et Pondicherry, la capitale des possessions françaises; émigrant volontiers, ils forment la population principale de tous les cantonnements militaires au

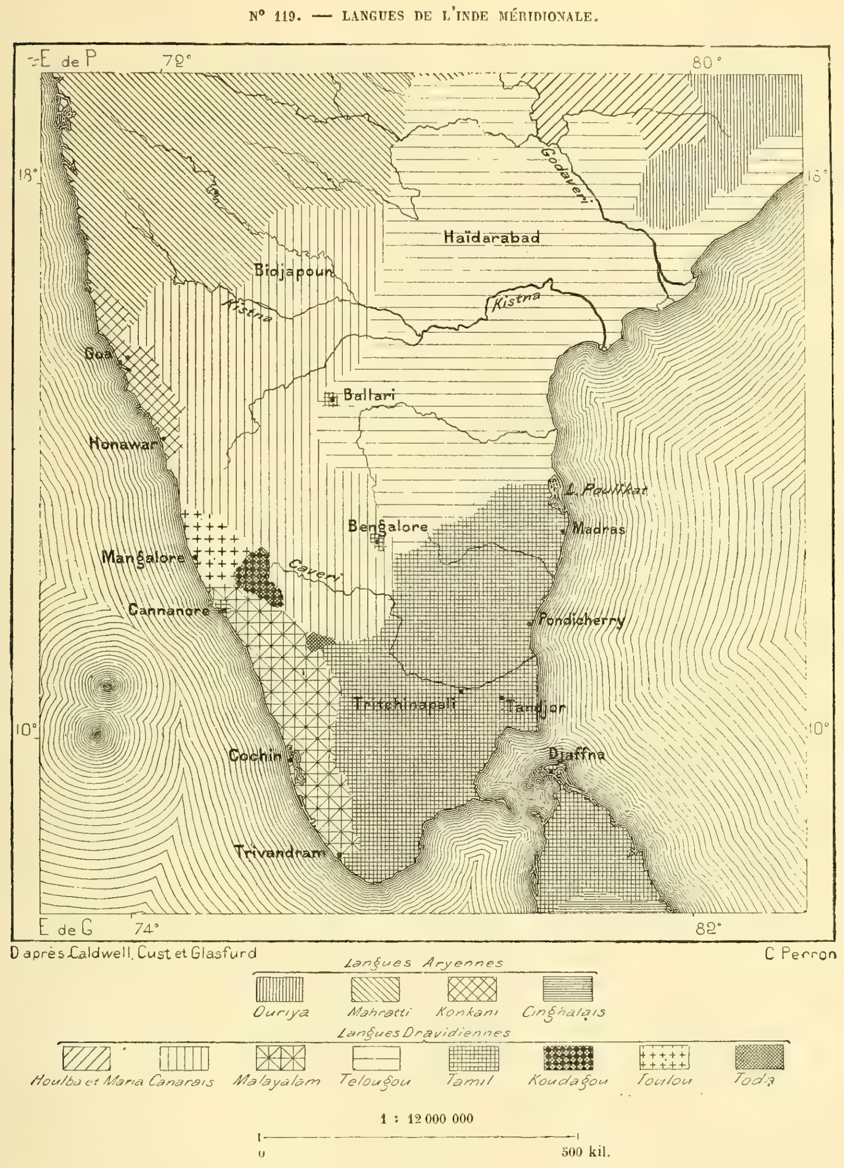
[1] Caldwell, *Comparative Grammar of the Dravidian languages.*
[2] Gribble, *Manual to the district of Cuddapah, Madras.*
[3] Julien Vinson, *Le Tasse dans la poésie tamoul,* Revue de Linguistique, tome VIII.

sud de Bombay; c'est aussi du pays tamil que sont originaires la plupart des coulis qui se rendent à Maurice et aux autres colonies d'outre-mer, et quoique les Hindous de Poulo-Pinang et de Singapour portent le nom de Kling, — c'est-à-dire Kalinga ou Telougou, — ils n'en sont pas moins de purs Tamil. Quant aux Dravidiens de langue malayalam ou malayalim (maleolum), qui vivent, au nombre de plus de cinq millions, sur la côte de Malabar, entre Mangalore et Trivandram, ils sont beaucoup plus réfractaires que les Tamil aux idées modernes et se tiennent à l'écart, regardant vers leur passé, laissant à leurs frères de race les positions commerciales et les industries nouvelles. De toutes les langues dravidiennes, la leur s'est approprié le plus de termes sanscrits et maintenant elle est soumise principalement à l'influence du tamil. Le canarais, kannada ou karnataka est une autre des grandes langues dravidiennes; environ neuf millions d'individus la parlent au sud de Goa et de la Kistna jusqu'au massif du Nil ghiri; mais, par une étrange confusion, ce nom de Karnataka, qui signifie probablement « Terre Noire » et qui s'applique en effet aux étendues du sol noirâtre où se cultive le coton des plateaux, est employé par les Européens, sous la forme de Carnatique, pour les pays tamil du versant de Coromandel.

Le toulou, toulouva ou toulouvou de la côte de Mangalore, c'est-à-dire le langage des « Humbles », est aussi rangé parmi les idiomes littéraires dravidiens, bien qu'il ne possède d'autres ouvrages que des transcriptions du sânscrit en caractères malayalam et de petits traités religieux en lettres canaraises; mais ceux des 500 000 Toulou qui apprennent à lire étudient aussi une langue plus policée, telle que le canarais ou le malayalam. L'idiome du Courg ou koudagou n'a pas non plus de littérature originale, mais il constitue une langue distincte, de même que le parler des Toda et autres peuplades du Nil ghiri; les chants des paysans du Courg sont gais, d'une allure rapide et entraînante, tandis que ceux des autres populations de l'Inde méridionale sont presque tous lents et mélancoliques[1]. Les dialectes dravidiens sont nettement différenciés : telougou, tamil, malayalam, canarais se distinguent trop les uns des autres pour que les gens de chaque pays respectif se comprennent mutuellement. En comptant les Dravidiens des Provinces Centrales et du Bengale, tels que les Gond et les Oraon, mais sans y ajouter certaines populations des plaines gangétiques et du teraï himalayen qui paraissent être de la même origine[2], on peut évaluer à cinquante millions l'ensemble des frères de langue dra-

[1] Gover, *Folksongs of Southern India.*
[2] Hodgson, *Kochh, Dhimal and Bodo Tribes;* — Dalton, *Ethnology of Bengal.*

vidienne. En dehors de l'Inde, c'est avec les idiomes désignés par Caldwell sous le nom de « scythiques », c'est-à-dire avec le mongol, le mantchou, le toungouse et surtout avec le groupe finnois des Ostiaks, que la famille



N° 119. — LANGUES DE L'INDE MÉRIDIONALE.

dravidienne a le plus d'analogie : tous les dialectes dans lesquels elle se divise ont déjà cessé d'être purement agglutinants pour devenir des langues à flexions. Ainsi, par l'effet des conquêtes et des migrations successives, les deux moitiés d'un même domaine ethnologique se sont graduellement écartées vers les deux extrémités du continent.

Toutefois on ne peut arguer de la ressemblance des langues pour en conclure la parenté de tous les Dravidiens avec les populations du nord de l'Asie. Certainement le type dit « mongol » se retrouve chez mainte peuplade de l'Inde, du centre et du midi; mais il en est aussi dont les traits diffèrent peu de ceux des nègres, des Australiens, des Malais, des Sémites, des Égyptiens[1]. Il est très probable que des populations d'origine diverse se sont succédé dans l'Inde méridionale comme des couches d'alluvions qui se déposent sur une plage[2]; mais il est impossible maintenant de retrouver les éléments primitifs dans tout ce mélange de races; ce sont les professions, les climats, le genre de vie, et surtout l'influence héréditaire des castes, même quand elles n'ont pour cause première qu'une différence de métier, qui créent les grands contrastes entre les divers éléments ethniques. La couleur, qui varie du noir au jaune pâle et au gris cendré, n'est pas un signe de race, car elle varie singulièrement dans une même famille suivant les occupations individuelles; on remarque en général que la peau est plus ou moins foncée en proportion de la sécheresse du climat : les Dravidiens du Malabar, vivant presque toujours à l'ombre de grands arbres, dans une contrée qu'arrosent souvent des pluies abondantes, ont le teint beaucoup plus clair que leurs frères du Coromandel, habitant des plaines moins boisées, sous un ciel moins pluvieux; dans une même tribu, telle que les Chanar, presque tous planteurs de palmiers, ceux du Malabar ont le teint des brahmanes, tandis que ceux du Coromandel sont presque nègres par la couleur. Dans l'ensemble, la grande masse de la population dravidienne ne diffère point des Aryens par le type, et pourtant on ne saurait attribuer à l'immigration des convertisseurs venus du nord une importance suffisante pour qu'ils aient pu donner les traits typiques de leur race à quarante millions d'individus. Quand on entre dans une cour de justice de pays tamil ou telougou présidée par un magistrat anglais, on est frappé de la ressemblance des têtes; seulement la physionomie dravidienne exprime plus de douceur et de finesse, celle de l'Européen plus de force et de fierté[3].

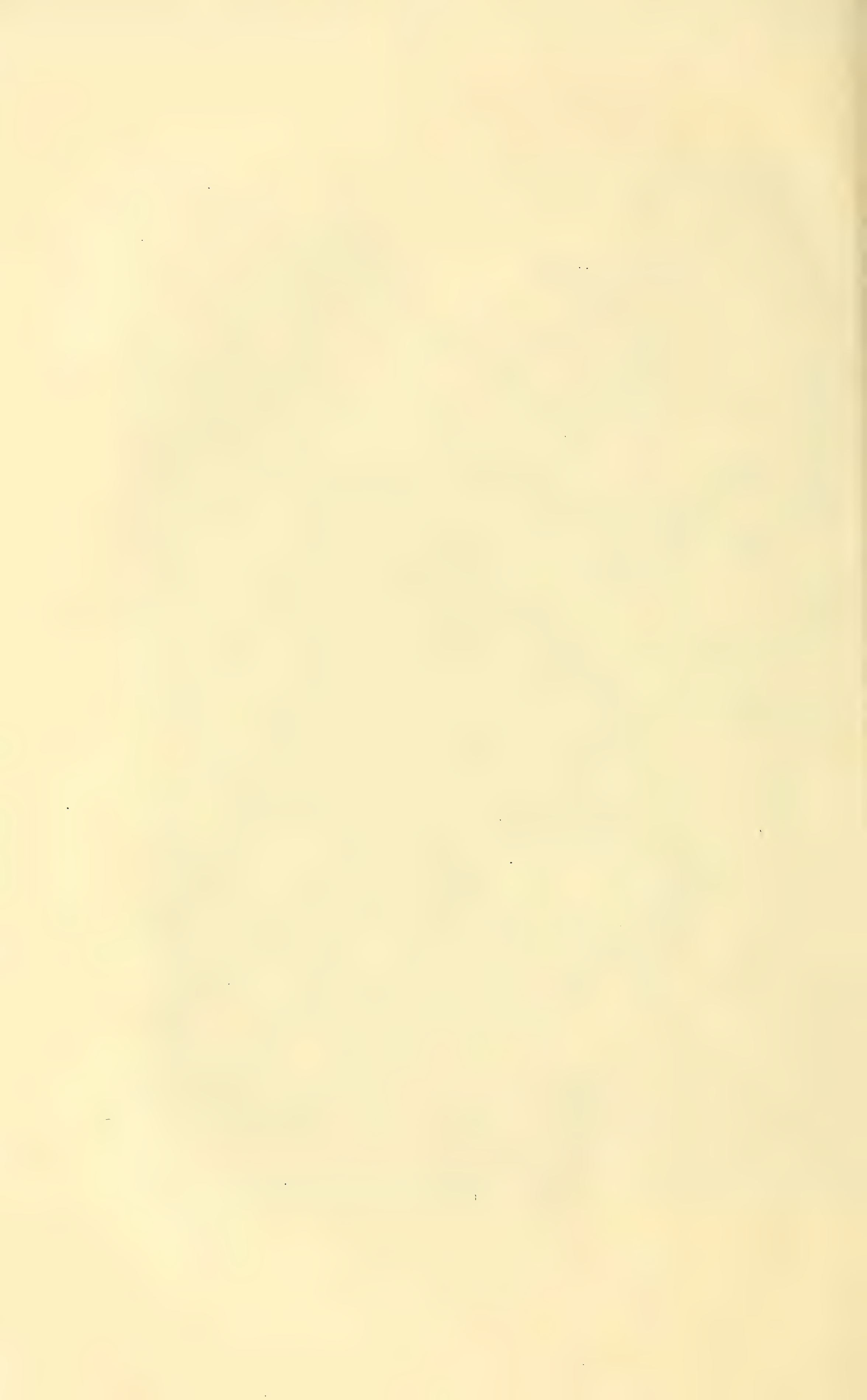
De tous les Dravidiens, ceux dont on a le plus parlé depuis la « découverte » du Nil ghiri, sont les Toda ou Touda, petite peuplade de dialecte canarais qui ne se composait pas même de 700 individus en 1871, mais qui a pu, grâce à son isolement dans les montagnes, conserver ses mœurs originales. Leur civilisation archaïque, importée des plaines orientales du

[1] Logan, *Journal of the Eastern Archipelago*.
[2] De Quatrefages, *Journal des Savants*, déc. 1875.
[3] Caldwell, *Grammar of the Dravidian Languages*.



TYPES ET COSTUMES. — GROUPE DE TODA

Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



Kanara depuis huit siècles, dit la tradition, n'a pas été la seule cause du zèle que l'on a mis à les étudier. Des savants enthousiastes, et surtout les visiteurs désœuvrés du Nil ghiri, ont voulu reconnaître dans les Toda des frères de race, des Indo-Européens, Celtes ou Pélasges; on a parlé de leur beau profil grec ou romain[1]; toutefois ils ne diffèrent point pour les traits de millions d'autres Dravidiens, et leur peau est beaucoup plus foncée que celle de la plupart des habitants du Malabar. Ils sont d'ailleurs de haute taille[2] et bien proportionnés, sans avoir pourtant cette force athlétique dont parlaient les premiers voyageurs[3]. Ils sont doux, affables, pacifiques, peu zélés pour le travail, sans ambition, mais courageux et d'une singulière dignité de maintien : quand on les voit passer, drapés dans leur toge, on dirait des sénateurs de la Rome antique. Le nom de Toda qu'ils se donnent fièrement signifie « Hommes », mais il est compris par leurs voisins dans le sens de « Bergers », et en effet leurs occupations sont essentiellement pastorales. Ils ne chassent point et n'ont d'autre arme qu'une hache de fer dont ils se servent pour couper le bois; ils ne labourent point la terre; le sol et ses produits naturels appartiennent à tous : ils ne sont arrivés à l'idée de propriété que pour les cabanes, les objets mobiliers, les bestiaux. Peuple pasteur, les Toda n'ont d'autre travail, presque d'autre religion que le soin de leurs troupeaux; le lait, leur principale nourriture, est l'objet d'une sorte de culte. Les trayeurs en chef, pris dans la classe des *peïki* ou « fils de Dieu », sont de véritables prêtres ayant fait vœu de chasteté; ils portent un vêtement particulier, vivent à part, et seuls avec les novices qui s'initient au sacerdoce, ils ont le droit de recueillir le lait et de préparer le beurre. Une vache sacrée, illustre par sa généalogie, précède le troupeau en balançant sa clochette, précieux objet que l'on dit venir du ciel. Après s'être purifié pour le travail du matin, le prêtre s'incline devant l'animal vénéré et bénit le troupeau de sa baguette blanche. Tous les rites de ce petit peuple ont le même caractère pastoral. Après la mort d'un Toda, on fait défiler devant son cadavre les bêtes du village, comme pour lui faire voir encore les animaux qui faisaient sa joie, puis on tue une ou deux vaches pour lui donner la plus agréable des compagnies dans le grand voyage. Un rocher du Nil ghiri, le Makarti, qui se dresse en parois abruptes au-dessus de la plaine occidentale, et qu'habite un anachorète, « gardien de la porte des cieux », est vénéré comme le point de

[1] Campbell, *Ethnology of India.*

[2] Taille des hommes 1m,727
» femmes . . . . 1m,529 (Marshall).

[3] Leschenault; — Hamilton; — Young; — Harkness; — Carl Ritter, *Asien.*

contact entre le monde d'ici-bas et celui d'outre-tombe; c'est le promontoire d'où s'élancent les âmes au soleil couchant pour aller aborder aux îles de nuages flottant dans l'azur. Très religieux, les Toda saluent ce monde lointain où vivent leurs ancêtres; ils s'inclinent aussi devant le soleil et la lune, en récitant une prière en faveur de leurs familles et de leurs troupeaux[1]. Naguère les Toda pratiquaient l'infanticide, et les mœurs de la polyandrie, qui leur étaient communes avec maintes tribus des montagnes, n'ont peut-être pas encore complètement disparu : le nombre des hommes dépasse d'un quart celui des femmes.

Les autres peuplades du Nil ghiri sont également dravidiennes, du moins par le langage. Les Badagar ou « gens du Nord », généralement désignés par les Anglais sous le nom de Burghers, sont des immigrants venus du Maïsour au seizième siècle, à la suite de persécutions et de famines. Évalués à près de 20 000 par le recensement de 1871, ils sont, après les Européens, les dominateurs des « Montagnes Bleues », quoiqu'ils payent un léger tribut aux Toda en échange du droit d'établissement. Cultivateurs sivaïtes, se divisant en castes nombreuses, ils ne diffèrent point des populations policées de la plaine et pratiquent les mêmes cérémonies. Les Kotah ou Gôhatar, c'est-à-dire les « Tueurs de Vaches », payent aussi un tribut aux Toda, considérés comme propriétaires primitifs du sol : ce sont les artisans et les industriels de la montagne, les danseurs et les musiciens qui égayent les fêtes des autres tribus, mais qui restent accablés sous le mépris de tous à cause de leur malpropreté et de leurs mœurs d'omnivores. Les Kouroumba, « Mauvais Gars » ou « Volontaires », sont encore plus méprisés, quoique les Badagar choisissent parmi eux des magiciens, sans doute parce que ces hommes des bois sont mieux initiés aux secrets de la nature; d'après Walhouse[2], ils formaient au quinzième siècle une confédération puissante : ce sont des fugitifs déchus de leur ancienne civilisation. Quant aux Iroula (Eriligarou) ou « Gens des Ténèbres », qui vivent dans le teraï, à la base du Nil ghiri, on voit en eux plutôt des bêtes immondes que des hommes : d'après les récits de leurs voisins, ils gîteraient avec les tigres et les mères confieraient leurs enfants à ces fauves[3]. Kotah, Kouroumba et Iroula, qui sont au nombre d'environ 5000, parlent tous, de même que les Soliga des collines orientales, les dialectes dravidiens des populations policées avec lesquelles ils sont en contact, mais on voit en eux, à tort ou

[1] Metz, *The Tribes inhabiting the Neilgherry Hills*; — Marshall, *A Phrenologist among the Todas*; — Élie Reclus, *Les Monticoles des Nilgherries.*

[2] *Journal of the Anthropological Institute,* april 1875.

[3] Rowney, *Wild Tribes of India.*

à raison, les représentants des aborigènes qui élevèrent les mégalithes ou « maisons de Pandouides » épars en grand nombre dans le Nil ghiri et les montagnes de Courg et de Maïsour. Quoi qu'il en soit, ces monuments, renfermant des charbons, des os calcinés, même des armes, des vases, des ornements, sont attribués par les Dravidiens à une race antérieure exterminée par leurs ancêtres; ils voient aussi dans ces aborigènes les constructeurs des murs de défense ou *kaddineg* qui traversent la contrée dans toutes les directions. Ce sont des remparts hauts de 5 à 6 mètres et toujours accompagnés d'un fossé de 3 mètres de largeur et de profondeur; en maints endroits, le mur est double, triple ou même quadruple, et de grands arbres, croissant en désordre sur les talus, donnent à tous ces mouvements de terrain la plus pittoresque apparence. On évalue à 180 kilomètres environ, dans le Courg seulement, la longueur de ces étranges remparts élevés par un peuple dont le nom même s'est perdu[1].

En dehors de la région des montagnes, quelques tribus, tenues à l'écart par leurs voisins comme les « Gens des Ténèbres » le sont par les Toda et les Badagar, leur ressemblent par les mœurs, et l'on pourrait au même titre voir en eux les descendants d'aborigènes. Une de ces tribus, celle des Koragar, qui forme la dernière caste des esclaves dans le district de Mangalore, était jadis assujettie à n'employer que des feuilles pour le vêtement. Depuis les premiers temps de la domination anglaise, les hommes ont cessé de porter leur tablier de feuillage, tandis que les femmes, fidèles observatrices des anciens rites, se revêtent toujours de rameaux entrecroisés; mais elles n'en comprennent plus l'usage, puisqu'elles les portent sur les autres vêtements et les rejettent en arrière en guise de traîne. Les Koragar sont encore condamnés à vivre sous des toits de branchage; il leur est interdit d'employer la terre pour la construction de leurs cabanes. Ce qui rend très probable l'antiquité de leur résidence dans la contrée, c'est la puissance de magie qu'on leur accorde. De même que les Kouroumba, ils sont considérés comme savants dans les mystères de la nature et maîtres des esprits; c'est à eux que l'on s'adresse pour conjurer le mauvais sort. Ils mangent la chair des alligators, mais ils ont horreur des quadrupèdes et poussent cette répugnance si loin, qu'il leur est très désagréable de voir un meuble à quatre pieds[2].

Le massif des Anamalah, qui ressemble à tant d'égards au Nil ghiri, est également habité par de nombreuses populations sauvages ou peu civi-

[1] *Ausland*, 1873, nº 22.
[2] Walhouse, *Journal of the Anthropological Institute*, april 1875.

lisées. Des Kader, qui rappellent les Toda par diverses habitudes, se disent comme eux les « Seigneurs des monts » et se croiraient déshonorés s'ils cultivaient le sol, mais ils sont plus chasseurs que bergers ; les autres tribus leur reconnaissent une sorte de supériorité, toutefois sans leur obéir ni leur payer tribut. Les Kader sont petits et leur chevelure est légèrement crépue : d'après quelques anthropologistes, ils se rattacheraient par l'origine aux négritos de l'archipel Malais ou bien aux indigènes de l'Australie[1]. Lors des mariages, les jeunes hommes se liment en pointe les quatre dents de devant, habitude que l'on retrouve en divers pays du monde, et notamment au centre de l'Afrique. Les Malsar et les Madawar de l'Anamalah forment les castes des cultivateurs[2]. Quant aux Paliyar, ils sont bergers et marchands et trouvent dans les régions des montagnes un refuge contre les mauvais traitements que les castes supérieures leur font subir dans la plaine. Les Paliyar ont un aspect sauvage ; ils portent une énorme crinière qui leur tombe jusqu'aux hanches et qu'ils se donnent rarement la peine de ramasser en chignon[3]. Paliyar et Malsar sont également habiles à gravir les rochers et à grimper sur les arbres ; comme les « Indiens » du Nouveau-Mexique, ils escaladent des parois perpendiculaires au moyen de cordes à nœuds de 15 à 25 mètres de longueur : ils se servent pour cet usage de chaînes en rotin[4].

Sur la côte de Malabar, la population dominante est la caste aristocratique, jadis guerrière, des Naïr (Nayar) ou « Maîtres », divisée en onze classes, qui, tout en se civilisant sous l'influence aryenne et en vivant en harmonie avec les brahmanes, a gardé plus jalousement que les autres nations dravidiennes quelques-unes de ses pratiques nationales. Nulle part, si ce n'est chez les Garro de l'Assam, les anciennes formes du matriarcat, le *murrou-moukatayoum*, ne se sont mieux maintenues ; jusqu'au milieu du siècle dernier, l'État de Travancore était gouverné par des princesses se succédant de mère en fille. Un premier mariage, cérémonie imposée jadis par les brahmanes, est bien conclu suivant les formes hindoues ; l'époux remet à l'épouse le cordon symbolique du *tali ;* mais cette union n'est qu'officielle, et bientôt le mari est renvoyé, payé de son obligeance par quelque cadeau que lui fait la famille. La jeune femme, mariée pour la forme, reprend sa complète liberté ; il lui suffit de porter au cou son tali pour être en règle avec la loi. Désormais elle peut à son gré choisir qui

[1] Huxley ; Emil Schlagintweit, *Indien in Wort und Bild.*

[2] Cleghorn, *Forest and Gardens of Southern India.*

[3] Douglas Hamilton, *Reports on the Annamullay Mountains ;* — Graul, *Reise nach Ostindien.*

[4] Cleghorn, ouvrage cité.

lui convient, mais l'opinion publique ne lui pardonnerait pas de vivre avec le mari; les unions vues avec le plus de faveur sont celles qui se font avec des brahmanes, anoblissant la race. Du reste, l'amant choisi n'a aucun droit dans la maison; l'autorité ne cesse d'appartenir à la femme; elle commande même à ses frères. Dans chaque famille, le pouvoir est représenté par la mère et par la fille aînée; les oncles maternels et les frères exécutent les volontés du gynécée. Les pères, toujours considérés comme des étrangers, sont accueillis dans la famille, mais ils n'en font pas virtuellement partie. Les enfants tiennent beaucoup plus à leur oncle maternel qu'à leur père, quand même ils auraient été élevés par lui, ce qui n'est ordinairement pas le cas : l'oncle « donne à manger », lègue ses objets mobiliers, et les neveux lui doivent en échange toute leur affection. Quant à la terre, elle est transmise par les femmes; la mère la lègue à la fille aînée, et tous les frères la cultivent pour l'ensemble de la communauté[1]; ceux qui n'ont pas de sœur, et par conséquent pas d'héritière légale, doivent se faire adopter comme frères par la fille d'une famille étrangère[2]. D'ailleurs les femmes naïr sont généralement belles, intelligentes, fort instruites, et leur influence est grande sur l'ensemble de la société[3]. Le plus grand malheur qui puisse frapper une famille, c'est l'obligation de vendre le « matrimoine », à la suite de quelque désastre de fortune; mais le groupe familial lutte avec énergie contre le mauvais sort : on a rarement recours à pareille extrémité. Les Nambouri, ces brahmanes du Malabar qui favorisent les mœurs matriarcales des indigènes, sont abhorrés par leurs confrères du nord et tenus pour des gens d'une caste indigne. Probablement d'origine non aryenne, ils diminuent peu à peu, l'aîné seul ayant le droit de se fonder une famille en mariage légitime; mais ils sont restés puissants, et leurs règles, désignées ironiquement comme les « soixante-quatre abus », sont encore la loi pour les populations de la contrée. « Défends les vaches et les brahmanes! » telle était la seule recommandation que le maître d'armes faisait au jeune Naïr en lui remettant le glaive[4]. Quels que soient leurs défauts, les Nambouri ont du moins une vertu, celle de la véracité parfaite : ils ne répondent que lentement aux questions qu'on leur fait, craignant de ne pas dire la vérité dans toute sa précision[5].

[1] Burton, *History of Sindh;* — Bachofen, *Antiquarische Briefe;* — Élie Reclus, *Revue internationale des sciences biologiques.*

[2] W. W. Hunter, *Imperial Gazetteer of India.*

[3] Cl. Markham, *Travels in Peru and India.*

[4] W. W. Hunter, *Orissa;* — Mateer, *Land of Charity;* — Cl. Markham, *Travels in Peru and India;* — Graul, *Reise nach Ostindien.*

[5] Fr. Day, *The Land of the Permauls.*

La plupart des immigrants qui se sont établis en grand nombre sur la côte du Malabar, sont considérés par les Naïr comme trop au-dessous d'eux pour avoir le droit de les approcher. Ces fiers personnages, les « orgueilleux Naïr » dont parle Camoëns, ne sont pourtant classés par les brahmanes que dans la caste des soudras avec les autres races du pays et sont tenus pour frères des agriculteurs Vellalar de la côte de Coromandel ; mais ils revendiquent si énergiquement leurs privilèges, que personne n'ose leur résister : des chasseurs les précèdent criant « Gare! » et en écartant la foule ; il est même arrivé que des Anglais, passant sur la route dont les Naïr s'étaient réservé l'usage, ont donné lieu à de graves complications diplomatiques. Au temps de la domination portugaise, la question de préséance entre Naïr et Portugais fut débattue en combat singulier, et le sort des armes décida en faveur des étrangers[1]. Les Tir ou Tayar, dont le nom signifie « Insulaires » et que l'on croit être d'origine cinghalaise, sont condamnés à s'écarter d'au moins trente-six pas pour ne pas souiller les maîtres de leur ombre ou de leur odeur lointaine. Néanmoins les Tir sont loin d'être une caste dégradée comme les Paria ; ils sont plus blancs et plus gracieux de formes que les Naïr ; actifs et intelligents, ils ont acquis, malgré les insolents dominateurs, une position sociale assez élevée et leurs enfants se pressent en foule dans les écoles du gouvernement[2]. Les Tir, de même que les menuisiers, les fondeurs, les forgerons, les joailliers et toute la foule des agriculteurs ou Poliyar, les « Naïr des jongles », ont gardé la pratique de la polyandrie : plusieurs frères ou gens de la même tribu n'ont ensemble qu'une épouse et l'héritage passe indivis à tous les enfants de la communauté[3]. Dans le pays de Madoura, où de nombreuses tribus ont maintenu l'organisation polyandrique de la famille, les époux doivent être en nombre pair, 2, 6, 8 ou 10. Dans le Travancore, les enfants sont distribués par ordre de naissance entre les maris[4].

Les Moplah, le groupe de population le plus énergique et le plus entreprenant du Malabar, sont aussi d'origine étrangère, du moins du côté paternel ; ce sont des métis d'Arabes ayant pour la plupart pris femme parmi les Tir et les castes inférieures. On dit que dès le neuvième siècle l'équipage d'un bâtiment naufragé s'établit dans le pays de Cochin, et que ces premiers colons furent bientôt suivis par d'autres ; quoi qu'il en soit, les commerçants arabes se comptaient par dizaines de milliers sur la côte du

[1] Thévenot, *Voyages aux Indes orientales.*
[2] Mateer, *Land of Charity.*
[3] Jonathan Duncan, *Malabar, Historical Remarks,* Asiatic Researches.
[4] Nelson, *Madura country.*

Malabar, quand les Portugais débarquèrent dans le pays. La coutume et les prescriptions religieuses des brahmanes du sud interdisant aux Hindous le commerce au delà des mers, les nouveaux venus furent très bien accueillis comme intermédiaires des échanges, et leur colonie s'accrut de tous les convertis qu'entraînait l'amour des aventures. Actuellement les Moplah, auxquels il faut joindre les Labbaï de la côte orientale, sont au nombre d'au moins 800 000. Forts, bien faits, élégants, ils constituent l'une des belles races de l'Inde, et pour l'audace, la ténacité, l'industrie, ils n'ont point de supérieurs. Les Moplah font la prospérité commerciale des villes du Malabar. Ayant pleine conscience de leur valeur, ils ne sont point hommes à se laisser dominer par les Naïr, avec lesquels ils entrent fréquemment en conflit. Ceux qui s'occupent d'agriculture n'acceptent pas toujours les conditions onéreuses que leur font les propriétaires du sol, et quand ils croient le temps venu de revendiquer leur droit, ils engagent la lutte en faisant d'avance le sacrifice de leur vie. Une fois la décision prise, le Moplah, que ses amis nomment déjà martyr, célèbre une fête d'adieu, divorce avec ses femmes, et passe ses derniers jours en prière. Prêt pour la mort, il ne connaît plus de lois; il pénètre dans les temples hindous, y brise les statues des dieux et se jette sur tout Naïr qu'il rencontre; il ne fait jamais grâce et n'en demande point; on ne peut en devenir maître, il faut l'égorger. Parfois, quand une communauté se trouve lésée par une injustice, tous les jeunes gens se lient par un pacte de mort, et ce sont des bataillons entiers qu'il faut alors faire marcher contre eux. La police locale, même les troupes indigènes, ne peuvent leur tenir tête; le gouvernement doit faire appel à des régiments européens. En outre, tous les habitants d'un district où l'on redoute des crimes agraires sont déclarés solidairement responsables[1]. Si les autres populations de l'Inde avaient une énergie comparable à celle de ces mahométans, jamais les Européens n'eussent réussi à devenir les maîtres de la contrée.

Les chrétiens, appelés parfois Nasareni Moplah ou « Moplah nazaréens », constituent aussi un des éléments considérables de la population de l'Inde méridionale : dans cette région se sont groupés environ les deux tiers de tous les chrétiens de l'Inde Cisgangétique. D'après la tradition, les « Juifs blancs » ou « Syriens » auraient débarqué sur la côte du Malabar dès le premier siècle de l'ère vulgaire en passant par le Yemen et l'île de Socotora, et quelques années après ils auraient été suivis par les Juifs proprement dits, les Youdi Moplah, dont on voit encore les descendants métissés à

[1] Fr. Day, *The Land of the Permauls.*

Cochin et dans les environs. Une autre légende, d'origine portugaise, attribue l'origine des communautés chrétiennes de l'Inde méridionale aux prédications de l'apôtre Thomas, dont le navire aurait touché terre près de Cranganore : récemment, on montrait à Quilon une colonne qu'aurait érigée l'apôtre et son tombeau prétendu se voit au sud de Madras. Quelle que soit la valeur de ces légendes, les « nazaréens » que trouvèrent les chapelains de Vasco de Gama n'avaient aucune idée de l'Église romaine ni du pape; professant les doctrines des nestoriens, ils furent aussitôt rangés parmi les hérétiques et sommés de se convertir. Dans les possessions portugaises, l'Inquisition finit par les ramener de force dans le giron de l'Église; mais dans les États indigènes la grande majorité des nazaréens maintinrent ou reprirent leur organisation spéciale et leurs pratiques, d'ailleurs différentes suivant les diverses communautés. Dépendant du patriarche de Babylone, qui réside à Mossoul, ils ont encore le syriaque pour langue sacrée, mais leurs prêtres les plus savants ne connaissent que l'art d'épeler les mots des Livres saints. On raconte que dans un de leurs villages les fidèles relataient leurs gros péchés de l'année sur des morceaux de papier dont on bourrait un canon de bambou : la décharge dispersait dans l'air toutes les fautes de la tribu[1]. Jadis les chrétiens syriens formaient une classe noble et c'est à eux que s'adressaient, comme à des protecteurs naturels, les joailliers, les ouvriers en métaux, les charpentiers; seuls, avec les brahmanes et les Juifs, ils avaient le droit de voyager montés sur des éléphants. Maintenant ils ont des prosélytes dans toutes les classes, principalement dans les castes inférieures; mais la communauté de foi est loin de supprimer les distinctions sociales originaires.

La grande majorité des habitants de l'Inde méridionale appartient aux religions hindoues, et c'est même dans cette région, sur le plateau de Maïsour, que la secte des lingaïtes, une de celles qui se sont le mieux débarrassées des superstitions brahmaniques, est représentée par les membres les plus nombreux. Les lingaïtes, parmi lesquels se recrutent surtout les marchands et les industriels de la Dravidie, ont même aboli la caste, sinon dans leur vie civile, du moins dans leurs cérémonies religieuses, et ne craignent point de manger ensemble, quelles que soient leur fortune et leur origine. Mais les traces des religions primitives se retrouvent partout chez les peuplades écartées du Maïsour, de Madoura, de Coromandel. Le culte principal est celui des « dix diables », des » sept fantômes » et de la multitude des esprits, bons ou méchants, brahmanes ou parias; on

[1] Fr. Day, *The Land of the Permauls.*

vénère même des génies anglais. Partout se voient aux abords des villages de petites pyramides de boue dressées en l'honneur des esprits de l'air : on leur offre surtout des fruits, des grains et des fleurs, parfois aussi des coqs. En certains endroits, les anges gardiens sont convoqués le soir au son du tambour, afin qu'ils ne négligent pas de protéger les maisons contre les démons des nuits[1].

Quelques cérémonies sanglantes rappellent les anciens sacrifices; c'est ainsi que chez les Wakliga de Maïsour, près de Nandidroug, les mères, avant de procéder à la grave cérémonie d'attacher des pendants aux oreilles de leur fille aînée, doivent se faire abattre par le forgeron les deux premières phalanges de l'annulaire et du petit doigt. Les Kallan ou Koller (Kolleries) avaient naguère l'horrible coutume de tuer un de leurs enfants devant la porte d'un ennemi quand ils voulaient faire descendre le malheur sur sa maison : pour détourner la destinée, le maudit devait à son tour égorger un fils[2]. Les Nayadi (Yanadi) de l'île Sriharicota, à l'est du lac Poulikat, et ceux de la côte de Malabar sont parmi les plus misérables de tous les Hindous ; récemment encore, ils gardaient un clou, une pointe de fer comme l'objet le plus précieux et n'obtenaient le feu que par la friction de deux morceaux de bois[3]; ils n'avaient le droit de ramasser la pièce de monnaie jetée dans la boue qu'après le passage du bienfaiteur[4]. Ils étaient même plus méprisés que les Poulayer ou Pouliya, dont le nom est dérivé du mot *poulou*, « souillure ». Avant 1865, il était interdit aux Pouliya de se couvrir le buste d'un vêtement; ils ne pouvaient parler d'eux-mêmes qu'en disant « votre esclave ! » et de leurs enfants qu'en leur donnant les noms de « singes » ou de « veaux ».

Récemment, les Nayadi de Calicut, l'une de ces malheureuses tribus qui vivaient dans les bois, sous des ajoupas de feuilles, devinrent une sorte d'enjeu entre les convertisseurs chrétiens et mahométans : ce furent ces derniers qui l'emportèrent et les Nayadi sont revendiqués par les Moplah comme entrés dans le sein de l'Islam. Les Ilava (Yirava) de Travancore et les Billava de Cochin, de même que les Chanar (Sanar, Sanen) de Madoura, probablement de même origine que les Tir de la côte de Malabar, ont mieux accueilli les chrétiens : sur un demi-million de Chanar, près d'un cinquième se disent protestants ou catholiques. Ils vivent presque exclu-

[1] Joseph Mullens, *Missions in South India;* — Graul, *Reise nach Ostindien.*

[2] Nelson, *Madura Country.*

[3] *Memoirs of the Geological Survey of India.*

[4] Mateer, *The Land of Charity;* — Fr. Day, *The Land of the Permauls;* — Boswell, *Nellore Manual.*

sivement du produit de leurs palmiers-éventails ou « palmyres » : 40 à 60 arbres suffisent pour une famille, mais il faut que le « grimpeur » — tel est le nom sous lequel on connaît le planteur chanar, — monte chaque jour à tous ses palmiers : ce travail représente, à 15 mètres par arbre, une ascension journalière de 750 mètres[1] ; pendant les mois d'avril et de mai, quand la liqueur précieuse coule avec le plus d'abondance, c'est trois fois par jour qu'il faut monter jusqu'à la couronne du palmier[2].

Mangalore ou la « Ville Heureuse », appelée Kandial par les indigènes, est le chef-lieu du Kanara méridional et l'un des ports les plus fréquentés de cette côte inhospitalière : d'après Ibn-Batouta, quatre mille marchands arabes y étaient établis au milieu du quatorzième siècle. A demi cachée par les groupes de cocotiers, comme toutes les villes du Malabar, elle est bâtie sur les plages d'un marigot où viennent se déverser les deux rivières de Netravati et de Gourpour. Les navires d'un fort tirant d'eau ne peuvent franchir la barre, mais les *dhoni* des Arabes et les *pattamar* indigènes se présentent en foule aux heures de marée pour entrer dans le bassin tranquille. Mangalore, qui fut autrefois l'arsenal maritime de Haïdar-ali, a pris récemment une importance exceptionnelle par l'exportation des cafés de Courg; les planteurs en ont fait un grand centre de commerce[3], mais son port est classé parmi les « incorrigibles »[4]. Mangalore est l'une des villes où les chrétiens indigènes, catholiques et protestants, sont relativement le plus nombreux; là est depuis 1834 le siège de la mission de Bâle, qui a fondé de nombreux ateliers où elle emploie ses convertis; quelques-uns de ses missionnaires ont publié de précieux documents relatifs aux peuplades et aux langues des contrées voisines.

Cannanore ou Kannour, située sur la côte, à 25 kilomètres au sud d'un promontoire bien connu des marins, le mont Dali ou Delli, est une autre ville du Malabar, fameuse dans l'histoire de la religion et du commerce : dès la fin du quinzième siècle, les Portugais y établissaient une mission et un comptoir. Port de la côte le plus rapproché de Maïsour et des plantations du Courg méridional, Cannanore a le désavantage de ne communiquer avec l'intérieur que par des chemins aux rampes trop rapides, et comme

[1] J. Shortt, *Journal of the Ethnological Society*, vol. VII.

[2] Bertrand, *Annales de la Propagation de la Foi*, mai 1841.

[3] Mouvement du port de Mangalore en 1875 : 7200 navires, jaugeant 528 000 tonnes.
Valeur des échanges » » 19 462 500 francs.

[4] Taylor, *Harbours of India*.

Mangalore, il n'est accessible qu'aux navires d'un faible tonnage; la reine ou *bibi* qui réside à Cannanore, héritière d'une dynastie de souveraines, n'a pas de possessions sur le continent, mais le gouvernement anglais lui a laissé la moitié de l'archipel des Laquedives. Au sud, Tellitcheri, plus populeuse, exporte aussi du café, du poivre, des cardamomes, du bois de sandal[1]. La petite ville de Mahé, qui se trouve à 7 kilomètres au sud, est une dépendance commerciale de Tellitcheri ; c'est l'ancienne Maïhi, dont Mahé de la Bourdonnais s'empara en 1726 et à laquelle il donna son nom patrimonial[2]. Ce domaine français, dont la superficie est seulement de 600 hectares, fut enlevé trois fois par les Anglais, qui ne le rendirent qu'après destruction des murailles et des forts. Une petite factorerie de 2 hectares, dans la ville de Calicut, appartient également à la France.

Calicut ou Kolikotta, la « Forteresse du Coq », est la plus grande cité de la côte de Malabar, quoique le voyageur n'aperçoive d'abord que des rideaux de cocotiers et trois ou quatre cabanes autour d'un phare. Au quinzième siècle, lorsque les Européens se présentèrent devant cette ville, elle était la capitale de la confédération naïr et la résidence du tamoutiri (soumouri ou « zamorin », c'est-à-dire le « maître de la mer ». En 1486, un premier émissaire portugais, Covilhão, venu par la voie d'Égypte, devint l'hôte du roi, et douze ans plus tard, en 1498, Vasco de Gama jeta l'ancre devant Calicut : l'évènement le plus considérable dans l'histoire des Indes depuis l'expédition d'Alexandre venait de s'accomplir. La ville de Calicut eut cruellement à souffrir de ces étrangers qu'elle accueillait. En 1501, en 1502, en 1510, Cabral, Gama, Albuquerque, la bombardaient, coulaient ses navires, avec femmes et enfants, et plus tard les Européens de toute nation, Français, Anglais, Danois, la brûlaient et la saccageaient. Les radjahs de Maïsour la livrèrent aussi plusieurs fois au pillage. A la fin du siècle dernier, lorsque les Anglais en devinrent les possesseurs, elle venait d'être détruite par Tippo-sultan : ce n'était plus qu'une bourgade, mais depuis cette époque elle se repeuple et s'enrichit. Toutefois presque tout son commerce se fait par l'intermédiaire de Beïpour, située à 10 kilomètres au sud, mais réunie à la cité par des faubourgs et des jardins; c'est à Beïpour que se trouve le port, séparé de la haute mer par une barre ayant 4 mètres d'eau à marée basse; quelques familles des marins de la côte seraient désignées, d'après Bastian, du nom de Tchini-betchegan ou

[1] Valeur des échanges de Cannanore en 1876 : 8 387 300 francs.
» » Tellitcheri » 22 257 300

[2] Malleson, *Histoire des Français dans l'Inde.*

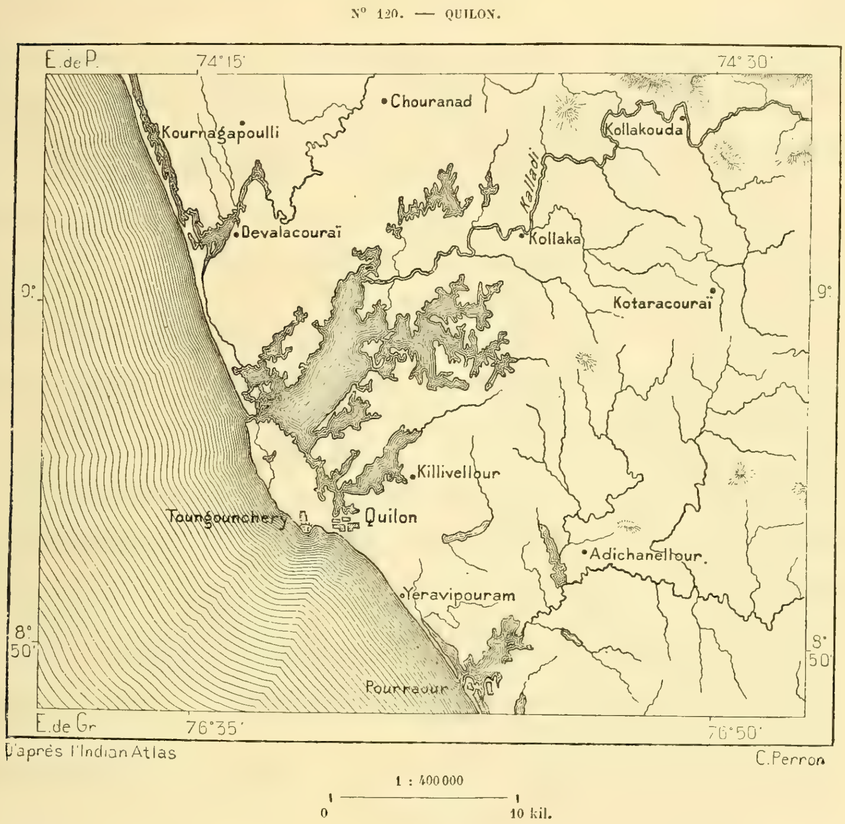
« Fils des Chinois[1] ». Des bâtiments dont quelques-uns portent jusqu'à 300 tonneaux viennent y chercher le minerai d'or du Waïnad, le café du Nil ghiri, le bois de tek qu'apporte le courant de la Panna poya ou « rivière d'Or » et toutes les denrées expédiées par les stations du chemin de fer de Madras ; mais Beïpour n'expédie plus ces « calicots » auxquels on avait donné le nom de la résidence du zamorin. Actuellement Beïpour est, au sud de Bombay, la seule ville de la côte occidentale qui soit en communication avec la côte orientale par la voie ferrée, grâce à la large brèche du Pal ghat, entre le Nil ghiri et l'Anamalah. Cette voie se continuera de Beïpour à Calicut et tôt ou tard remplacera la route carrossable qui relie les havres du littoral. A 8 kilomètres à l'est de Beïpour, se trouve un vieux cimetière, le Tchatapouramba ou « Champ de la Mort », parsemé de dolmens, connus dans le pays sous le nom de « pierres à ombelles ».

L'antique Kodoungalour, que les Européens appellent Cranganore, fut jadis la rivale de Calicut. C'est là que les chrétiens syriaques et les Juifs avaient leurs principales communautés, et que régnait la dynastie des permaul naïr. Les Portugais y fondèrent une citadelle, que leur enlevèrent les Hollandais. La position de Cranganore explique la prospérité qu'elle eut jadis : là s'ouvrait le seul grau des vastes marigots qui se prolongent au sud jusqu'au promontoire de Quilon; là était la porte commerciale de la contrée. D'autres graus ont permis à d'autres villes de prendre une importance égale ou supérieure. Ainsi Cochin (Kotchi, Kotchibandar) ou le « Petit Port », bâtie sur le cordon littoral, à l'endroit où s'est formée la plus large entrée des lagunes, profonde de 4 mètres à marée basse, a pris naturellement le premier rang depuis que les bâtiments franchissent la barre devant ses plages. Les Portugais, ne pouvant s'établir à Calicut, vinrent charger leurs navires à Cochin; dès 1502, Gama y fondait une factorerie; l'année suivante, Albuquerque y bâtissait un fort. Là mourut Gama, là s'éleva la première église européenne et s'imprima le premier livre de l'Inde. Cochin a toujours une colonie de Juifs, chez lesquels la connaissance de l'hébreu ne s'est pas complètement perdue. A la fois ville anglaise et capitale d'un État médiatisé, Cochin n'a qu'un petit nombre d'habitants européens ; le climat de cette région de marigots, où s'entremêlent les eaux douces et les eaux salées, étant des plus dangereux, il est rare que les Européens échappent aux maladies nerveuses, à la dysenterie ou à l'éléphantiasis, connue sous le nom de « jambe de Cochin ». A 15 kilomètres dans l'intérieur des terres, cette horrible maladie ne fait plus de victimes.

[1] *Reise durch Cambodja nach Cochinchina.*

Au sud de Cochin, la ville d'Alleppi ou Alapalli, bâtie sur le cordon littoral, à l'extrémité méridionale du plus long marigot de la côte, est maintenant le port le plus fréquenté de cette région du Malabar. Un canal artificiel réunit les eaux intérieures à celles de l'Océan, et les quartiers des deux plages sont rattachés par un chemin de fer à traction d'éléphants. La rade n'est protégée contre les vents et la houle par aucun promontoire, et

N° 120. — QUILON.



cependant les navires y mouillent en sécurité, grâce à l'un de ces îlots de boue, encore inexplorés par les naturalistes, qui parsèment les mers voisines des côtes hindoues[1]. Le port de Quilon, situé au pied d'un promontoire rocheux, a moins d'importance commerciale qu'Alleppi, mais il est la principale station militaire de Travancore, le pays désigné par les brahmanes sous le nom de Dharma bhami ou « pays de la Charité ». Antique cité dont le nom paraît dans les documents du moyen âge sous les formes de Kaoulam, Kollam, Colon, Colamba, Columbum, et que Marco Polo

[1] Mouvement de la navigation dans la rade d'Alleppi pendant l'année fiscale 1876-1877 :
776 navires, jaugeant 163 660 tonnes.
Valeur des échanges. . . . . 4 355 000 francs.

appelle Coïlum, elle fut l'un des grands ports pour l'exportation du poivre, du gingembre et des bois de « brésil » (*Cæsalpinia sapan*), dont le nom est devenu celui de l'Amérique portugaise[1]. L'ère de Travancore date de la reconstruction de cette ville en l'an 1019 de l'ère chrétienne. Quilon communique avec Tinnevelli par une route carrossable, qui traverse la chaîne des Cardamomes et que remplacera bientôt un chemin de fer, relié par un embranchement à Trivandram, la capitale de l'État de Travancore.

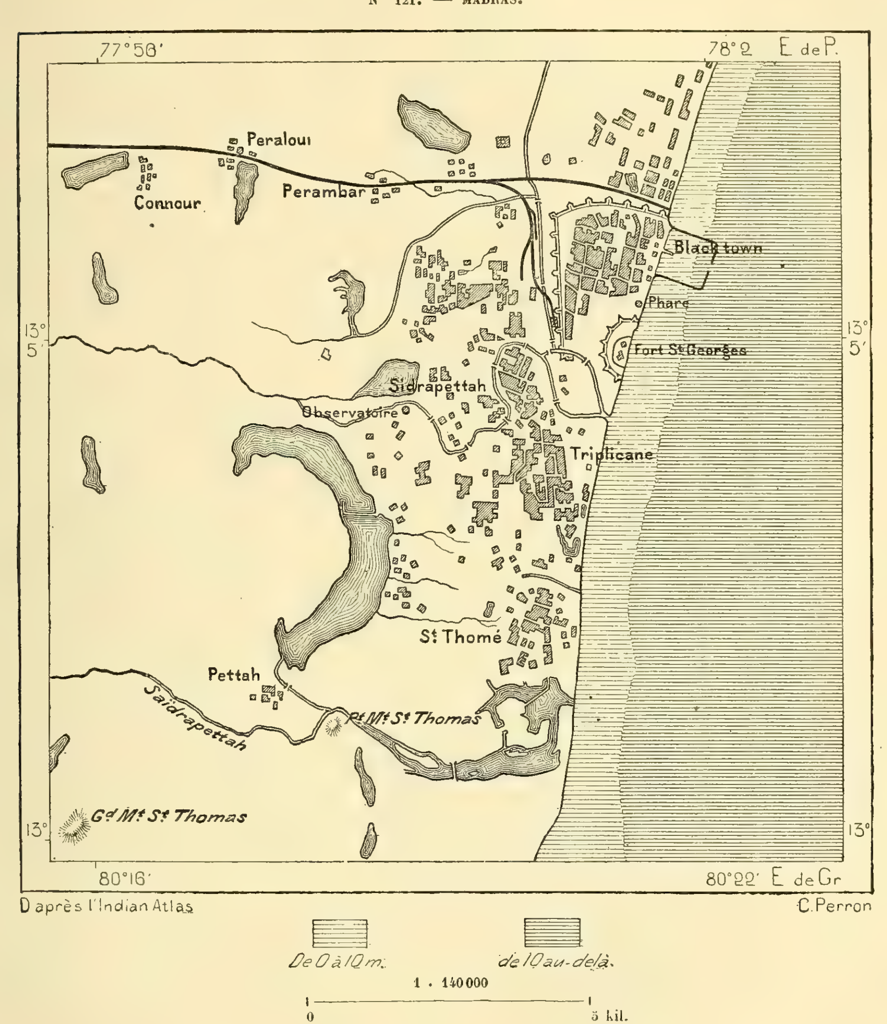
Cette grande ville n'est pas située au bord de la mer; une plaine sablonneuse de 8 kilomètres la sépare de la plage incessamment battue par la houle : de rares navires mouillent au large de cette rive dangereuse. Trivandram est construite en partie sur des terres basses bordées de marais, en partie sur des buttes de latérite qui s'élèvent de 15 à 60 mètres au-dessus des campagnes. Le fort, entouré d'une vieille muraille ne servant qu'à écarter de la résidence royale les gens de basse caste, est situé dans le quartier inférieur; il renferme un célèbre temple de Vichnou, l'un des plus remarquables par la profusion de ses ornements en bois sculpté. Trivandram a de nombreuses écoles et possède un observatoire, ainsi qu'un riche musée d'architecture et d'histoire naturelle. Les plaines environnantes nourrissent une population considérable, grâce aux forêts d'aréquiers, de cocotiers, de palmiers-éventails qui ombragent les maisonnettes des paysans. D'après la statistique du Travancore, les palmeraies de la contrée comprennent plus de 22 millions d'arbres. Cent palmiers suffisent pour nourrir et entretenir deux familles, en leur fournissant tout ce qui est nécessaire au logement, au vêtement, aux jouissances de luxe; les natifs énumèrent 801 manières d'utiliser le bois, la fibre, les feuilles, la sève ou les fruits du *borassus flabelliformis*, et « l'arbre peut porter des fruits pendant mille ans », dit le proverbe local[2].

Sur le versant oriental, la population ne s'est groupée en nombre considérable que dans les régions bien arrosées, principalement dans le bassin de la Caveri; les habitants sont clairsemés dans les régions du plateau, notamment sur les bords du Pennar, et la famine de 1877 en a encore réduit le nombre. Couddapah, près de la rive méridionale du Pennar, a quelque importance par ses fabriques de cotonnades, mais la ville la plus

[1] Yule, *The Book of ser Marco Polo.*
[2] Mateer, *The Land of Charity.*

populeuse est située dans la région alluviale, non loin de la mer : c'est l'antique Nellore, où l'on a trouvé des monnaies de Trajan, d'Hadrien, de Faustine[1]. La cité manque de port sur la côte de Coromandel, elle n'est pas non plus rattachée par une voie ferrée au réseau des chemins de fer,

N° 121. — MADRAS.



mais un canal navigable, récemment creusé, la relie à Madras. Nellore est considérée comme la capitale littéraire des pays de langue telougou.

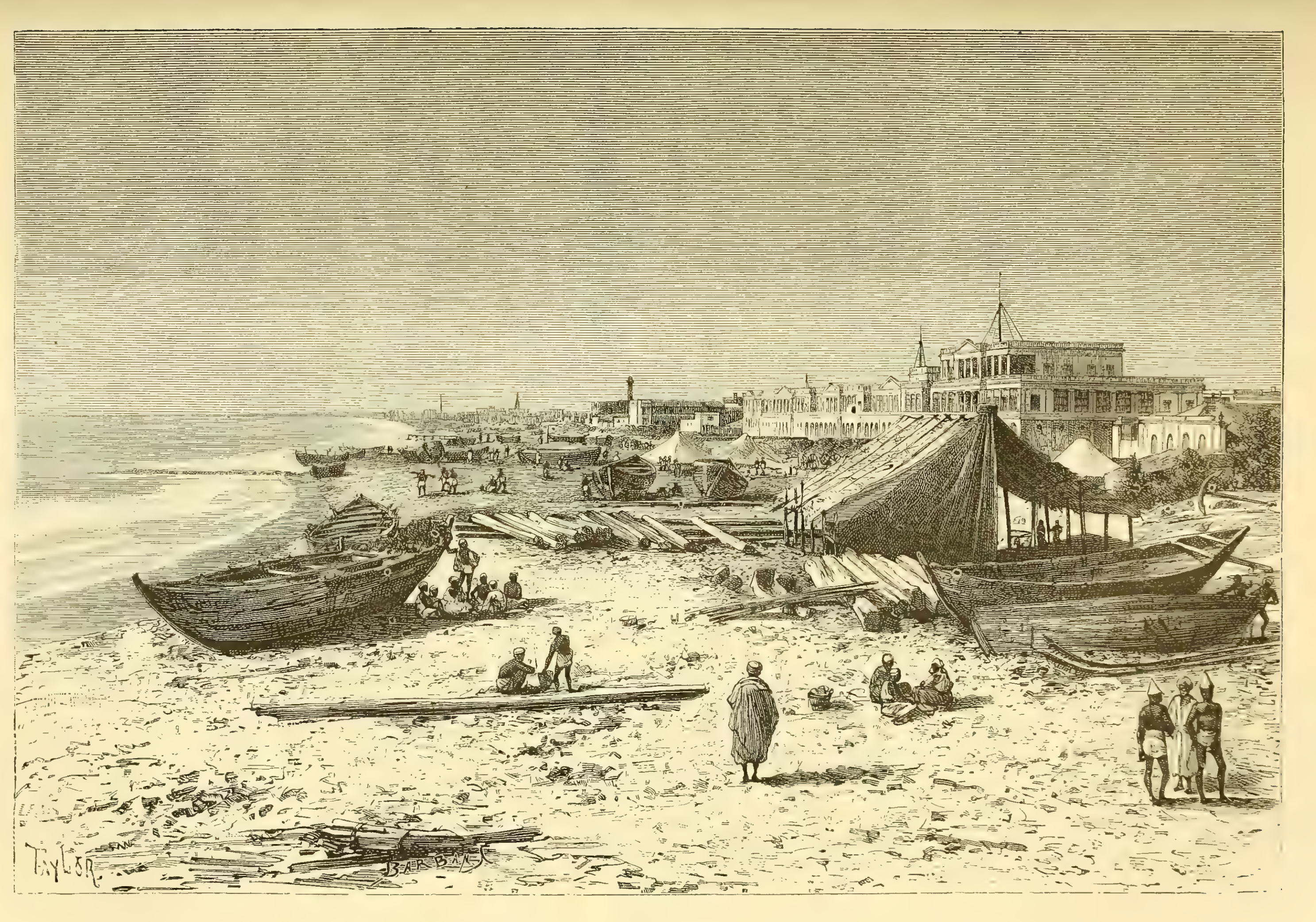
Madras, le chef-lieu de la grande présidence de l'Inde méridionale et la troisième cité de l'empire anglo-indien par le nombre des habitants, n'est pas de ces villes nécessaires dont la position était indiquée d'avance par les

[1] Hunter, *Imperial Gazetteer of India*.

conditions géographiques, comme un centre d'attraction pour des habitants comptant par centaines de mille. Peut-être le Palar se déversa-t-il jadis dans la mer près de Madras, mais il se détourne maintenant à une grande distance vers le sud; la plage régulière ne s'infléchit point en cet endroit pour former une crique où s'abritaient les navires; même la mer y est beaucoup plus dangereuse que sur les côtes méridionales, et des cyclones y déroulent fréquemment leurs spirales, tandis qu'ils se font rarement sentir à Pondicherry; lors de ces remous aériens, les bâtiments qui n'ont pu prendre le large à temps sont perdus : c'est ainsi que la flotte française commandée par la Bourdonnais fit naufrage, trois semaines après la reddition de la citadelle. Il est à regretter que la factorerie d'Armagom, fondée par les Anglais en 1628, à 68 kilomètres au nord de Madras, sur la flèche de sable qui limite à l'est le marigot de Poulikat, n'ait pas été conservée par la Compagnie comme son comptoir principal, car en cet endroit de la côte, appelé aussi Blackwood's Harbour, une rade, bien protégée par un banc de sable, offre aux navires des profondeurs de 10 mètres près du rivage[1]; mais la plage, trop étroite, n'aurait pas suffi pour les constructions d'une cité. Dans les campagnes qui entourent Madras ne se voit, à l'exception des buttes de Saint-Thomas, aucune de ces curiosités naturelles qui attirent les visiteurs en foule et servent de centre d'attraction à une population industrielle ou commerçante; Marco Polo parle de Maïlapour, faubourg actuel de Madras, comme d'une « petite ville où il y a très peu de marchandise et qui n'est pas d'abord facile ». Madras doit sa fortune au choix qu'on en fit comme résidence gouvernementale. Devenue le point de convergence des routes et des canaux, puis celui des chemins de fer du sud de l'Inde, elle a suppléé aux avantages naturels par ceux que donne le travail : il lui manquait seulement un port artificiel pour qu'elle fût la rivale de Calcutta. Dès le milieu du siècle dernier, des évaluations sommaires lui attribuaient une population d'un million d'habitants; mais le premier recensement régulier, celui de 1871, ne trouva pas même 400 000 personnes dans la ville et ses faubourgs; dix années après, ce nombre était dépassé de quelques milliers seulement.

Si Madras n'égale pas les grandes cités du monde par ses multitudes, elle occupe une aussi vaste étendue que plusieurs villes trois ou quatre fois plus peuplées : de l'estuaire d'Adyar, qui forme sa limite méridionale, aux faubourgs du nord, on suit la plage sur une longueur de 15 kilomètres. La superficie totale de Madras est de 70 kilomètres carrés,

[1] Taylor, *The Harbours of India*.



MADRAS. — VUE PRISE DE LA JETÉE AVANT LA CONSTRUCTION DU PORT

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Frith.



mais une grande partie de ce territoire se compose de champs entourant des hameaux ou des villages isolés. Le quartier le plus considérable, Tchennapatnam, que les Anglais appellent Black town ou la « Ville Noire », parce qu'il est habité surtout par les indigènes, est aussi le quartier du grand commerce. Au sud, près de la plage, s'élève le fort Saint-George, entouré de vastes esplanades et renfermant quelques-uns des bureaux du gouvernement, mais n'ayant plus aucune importance comme citadelle. Au delà d'un bayou que l'on appelle la rivière Kouam et qui reste séparé de la mer pendant la plus grande partie de l'année, s'étend le quartier de Triplicane; puis viennent encore d'autres marigots et le bourg de Saint-Thomé, l'ancienne Maïlapour. Dans l'intérieur des terres, plusieurs quartiers, habités chacun par une caste particulière, forment autant de villes distinctes, séparées les unes des autres par des champs, des jardins ou des étangs. La plupart des maisons sont d'une blancheur éclatante, grâce au *tchounam* ou stuc dont on recouvre les pierres et qui ne le cède pas au plus beau marbre pour la finesse du grain; mais il y a peu de monuments remarquables. La ville a des musées d'architecture, d'histoire naturelle et, dans son collège, la précieuse collection Mackenzie, l'une des plus importantes pour l'histoire et l'ethnographie de l'Inde. L'observatoire, situé en dehors de la ville, du côté de l'ouest, est le point initial de la triangulation de l'Asie méridionale et donne l'heure aux stations de chemins de fer[1] : c'est là que passe le méridien de l'Inde, traversant Ceylan ou « Lanka », comme celui des anciens astronomes hindous.

Malgré les difficultés de l'atterrissement, Madras occupe pour le commerce, de même que pour la population, le troisième rang parmi les villes de l'Inde. En moyenne, le mouvement annuel de la navigation de la rade, à l'entrée et à la sortie, est de 5000 grands navires, avec un chargement d'un million et demi de tonnes; les expéditions consistent principalement en cafés, sucres, indigo, matières oléagineuses et tinctoriales, coton, denrées coloniales, échangés contre des objets manufacturés d'Europe, surtout des étoffes et des métaux. En 1877, la famine des provinces de l'intérieur accrut d'un tiers environ l'ensemble des transactions[2]. On sait qu'autrefois Madras était une des villes où il était le plus difficile d'aborder. Les navires mouillant de 800 à 1600 mètres du rivage, les marchandises et les voyageurs devaient être portés à terre par-dessus les vagues successives de la houle dans des chellingues ou *masoula*, embarcations en bois de mango

[1] Latitude : 13° 4′ 6″ N. Longitude : 80° 17′ 22″ E. de Greenwich, ou 77° 57′ 1″ E. de Paris.

[2] Navires entrés dans la rade pendant l'année fiscale 1876-1877 : 1685, jaugeant 871 774 tonnes.
Mouvement des échanges. . . . . . . 274 668 725 francs.

dont toutes les membrures sont doublées de nattes cousues en fil de coco, afin de garder leur élasticité sous le choc des lames; quand la mer était grosse, se creusant et se soulevant alternativement de plusieurs mètres sur les flancs du navire, il fallait attacher les femmes dans des fauteuils suspendus à la vergue et les descendre dans la chellingue dansant sur le flot. Les indigènes se servent de catamaran, sorte de radeaux sur lesquels se déroulent les vagues, emportant parfois les rameurs, que l'on voit, un instant après, grimper de nouveau sur leur périlleux esquif. Maintenant une jetée de 335 mètres permet à la plupart des navires d'accoster et de débarquer leurs voyageurs; mais la houle est tellement violente, que par deux fois ce môle fut démoli par des bâtiments jetés en travers. Depuis 1875, on travaille à la construction d'un port artificiel, vaste rectangle d'environ 1000 mètres de côté, dans lesquels les plus grands navires trouveront un abri par 12 et 13 mètres de profondeur : des cyclones ont plus d'une fois interrompu les travaux et démoli une partie des môles commencés.

A 10 et 15 kilomètres au sud-ouest du fort Saint-George, considéré comme centre officiel de Madras, s'élèvent deux buttes de syénite, que l'on appelle les « monts » de Saint-Thomas et qui auraient porté des ermitages de l'apôtre. Une église portugaise, bâtie sur le « grand mont », le plus éloigné des monticules, renferme une croix avec inscription pehlvi datant du septième ou du huitième siècle; mais il est probable que le sanctuaire dont parle Marco Polo et que les chrétiens et les « Sarrazins » visitaient avec une égale vénération, couronnait le « petit mont », à Maïlapour[1]. C'est près du petit mont que se trouve la villa du gouverneur, remarquable par ses jardins. Mais sur la ligne du chemin de fer qui s'élève à l'ouest, puis au nord-ouest de Madras, vers les plateaux de Maïsour, quelques lieux de pèlerinage sont bien autrement fréquentés que la chapelle de Saint-Thomas. A Tiroutani ou Tritani, plus de cent mille pèlerins s'arrêtent annuellement à la station pour aller faire leurs dévotions dans un temple de Siva; à Tiroupati (Tripati), les fidèles se présentent en plus grand nombre encore. Le temple, consacré à l'une des incarnations de Vichnou, s'élève sur un pic de 800 mètres, cône de pierre nue, entouré d'autres cimes sans végétation; la route, de 10 kilomètres, suit les flancs de la montagne et passe sous trois portails, où l'on n'admit pour la première fois un Européen qu'en 1870. Malgré les offrandes que lui apportent les pèlerins, le temple de Tritani, pauvrement orné, n'est qu'une masure dégra-

[1] Yule, *The Book of ser Marco Polo.*

dée. Les monuments les plus curieux des environs de Madras sont les « Sept Pagodes » et les grottes sacrées de Mahabalipour ou « Ville du Grand Bali » (Mahamalaïpouram, Mavalipour), qui se trouvent au bord de la mer, à une cinquantaine de kilomètres au sud de Madras. En cet endroit, un petit massif granitique s'élève comme une île, au milieu de plaines sablonneuses. Les falaises de la roche sont percées de cavernes, les unes grossièrement sculptées, les autres disposées en forme de temples et précédées de porches et de colonnades. En pleine mer, à quelque distance du rivage et au milieu d'écueils, que les indigènes disent être les ruines d'une cité submergée, se dresse une pagode pyramidale, faisant face à deux sanctuaires plus modernes consacrés à Vichnou et à Siva. Enfin, une longue protubérance de granit a été complètement taillée à l'extérieur et à l'intérieur, de manière à former cinq temples isolés. Avec le fameux Kaïlas, à Ellora, ce sont les seuls exemples de ce genre d'architecture qui se trouvent dans les Indes. Ces monolithes appartiennent à plusieurs âges; du sixième au quatorzième siècle de l'ère vulgaire, on voit se succéder les divers styles bouddhique, djaïna, dravidien, dans les colonnades, les sculptures et les inscriptions[1].

La rivière Palar, qui se verse dans la mer à une faible distance au sud des Sept Pagodes, près de l'antique cité de Sadras, arrose une riche contrée. La cité de Vellore, place d'armes fameuse dans l'histoire des guerres du siècle dernier, n'a plus ses fossés que les Anglais avaient peuplés de crocodiles[2]; elle est commerçante et prospère, tandis que la ville voisine, Arkot, ancienne capitale de la Carnatique, est maintenant déchue; elle n'a plus que ses mosquées et ses tombeaux; au point de vue militaire, la bourgade européenne de Ranipet, située sur la rive gauche du Palar, a plus d'importance. Plus à l'est, également dans la vallée du Palar, la grande ville de Condjevaram, rattachée à la grande ligne côtière du Coromandel par l'embranchement de Tchinglepout, est dominée par de grandes pagodes, dont l'une, haute de 57 mètres, est la plus élevée de l'Inde méridionale. En 1780, une armée de 25 000 Anglais et cipayes, cantonnée dans l'enceinte du temple, y soutint un siège contre Haïdar-ali. Du sommet de la pyramide ouvragée, on peut voir par un beau jour le mont de Saint-Thomas, à 64 kilomètres au nord-est.

Entre le Palar et le Pennar ou Ponéar méridional, la ville la plus populeuse du littoral est la cité française de Pondicherry, Pondou tcherri ou

[1] Fergusson, *Picturesque Illustrations of ancient Architecture in Hindustan.*
[2] Perrin, *Voyage dans l'Indostan.*

Poul tcherri, le « Nouveau Village », que les gens de haute caste appellent Pondou nagar ou Château neuf. Cette ville est la plus importante que la France ait gardée de son ancien empire colonial des Indes. Acheté en 1693 par le commandant Martin pour remplacer Saint-Thomas, dont les Hollan-

N° 122. — TERRITOIRE DE PONDICHERRY.



D'après une carte communiquée par M. Daumain. C. Perron.

Territoire anglais. Territoire français. Territoire mixte.

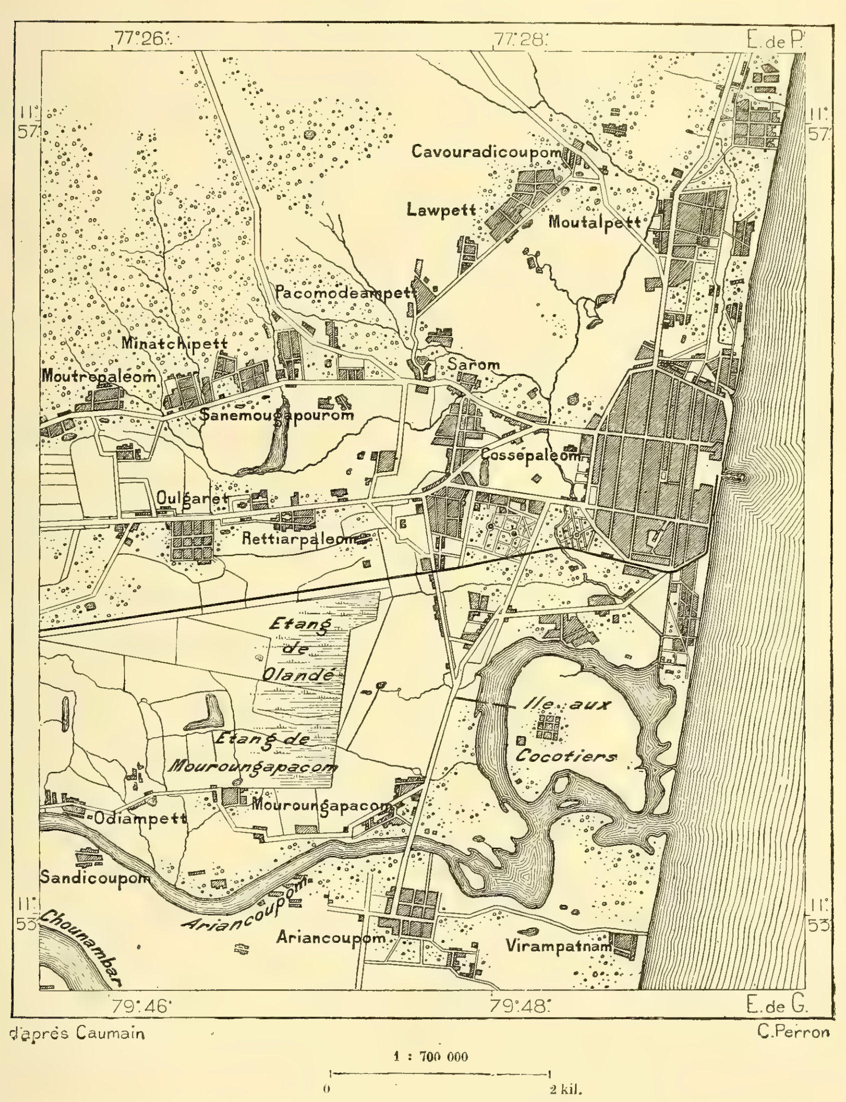
1 : 500 000

0 10 kil.

dais venaient de s'emparer, le petit village paria s'accrut rapidement; pendant la plus grande partie du dix-huitième siècle, Pondicherry était le centre d'un mouvement d'échanges considérable. Prise par les Anglais, elle ne fut rendue à la France qu'en 1816; mais, d'après les traités, il est interdit au gouvernement français d'élever aucun ouvrage de fortification sur ce domaine et d'y entretenir d'autre force armée que la police. En outre, le

territoire a été divisé de la manière la plus bizarre; partout, même aux portes de Pondicherry, des enclaves de sol britannique sont découpées dans les districts français, de manière à donner aux Anglais les positions élevées, propres à l'établissement de batteries; ici la route appartient à l'An-

N° 123. — PONDICHERRY.



gleterre, tandis que les fossés sont sous la juridiction française; plus loin, un étang dépend de Madras, tandis que les terres irriguées ressortissent à Pondicherry; il existe même un espace indivis, autour du village de Vadanour, où la part de propriété attribuée au gouvernement français n'est que des cinq douzièmes. L'ensemble du territoire si étrangement déchiqueté

est de 29 122 hectares, dont les cultures occupent environ les deux tiers. Des rizières, des champs de cotonniers et d'indigotiers, des bananaies, des bosquets de palmiers et autres arbres, recouvrent tout l'espace qui n'est pas employé pour les routes, les étangs ou les constructions des villages et aldées[1].

Lorsque le territoire de Pondicherry fit retour à la France, sa population était d'environ 25 000 habitants; elle a maintenant doublé dans la ville, sextuplé dans le territoire; mais les Européens, sans compter les métis, dits *topas* ou « gens à chapeau », y sont à peine au nombre d'un millier. La « ville blanche », formant un octogone irrégulier, borde la plage; elle est percée de rues se coupant à angle droit. Les maisons sont presque toutes séparées de la rue par de petites cours ornées de fleurs, et tous les ans on les crépit de stuc d'un blanc de marbre éclatant ou de couleurs diverses, jaune, bleu, rouge, aurore, incarnat. En dehors du polygone de la ville blanche, de vastes quartiers se prolongent sur la côte septentrionale, au milieu d'une forêt de cocotiers, de tamariniers, d'acacias, de tulipiers, et les routes qui se dirigent vers l'intérieur sont bordées de « villes noires », à demi perdues dans la verdure. De la place du Gouvernement à Villenour, sur une longueur de 10 kilomètres, on marche constamment entre les maisons et les vergers. De beaux parcs et un jardin d'acclimatation contribuent avec les bois à l'assainissement de l'atmosphère, mais au sud la rivière de Gingy ou d'Ariancoupom, sans communication avec la mer pendant la saison des sécheresses, se répand en marigots insalubres. Pondicherry n'avait jadis que des eaux malsaines; elle s'en est procuré d'excellentes par sept puits artésiens, creusés à diverses profondeurs, de 24 à 172 mètres. Peu de cités anglaises des plaines basses de l'Inde peuvent se comparer pour la propreté et le bon entretien à la « vieille Pondy », ainsi que la nomment affectueusement les indigènes. Mais, pour le commerce, la cité française, entourée d'une ceinture de douanes et ne disposant que d'une faible banlieue, est loin d'avoir l'importance de villes anglo-indiennes de même population. Pourtant elle a l'avantage d'être baignée par une mer beaucoup moins houleuse que celle de Madras et que ne viennent jamais bouleverser les cyclones. Une jetée en fer de plus de 200 mètres, mieux tenue que celle de Madras, facilite le déchargement des navires, et un phare, le premier qui ait été élevé sur la côte orientale, éclaire depuis 1835 les abords du mouillage. En 1879, un chemin de fer, construit en grande partie aux frais de la colonie, rattacha Pondicherry au

[1] Caumain, *Notes manuscrites.*

réseau des voies ferrées de l'Inde anglaise[1]. Les industries principales de la ville sont la préparation des tabacs et le tissage des étoffes; une de ses filatures emploie 2000 ouvriers; 4000 métiers de tisserands battent dans son territoire. Le français est mieux connu et parlé plus purement par les indigènes de Pondicherry que ne l'est l'anglais par les habitants des grandes villes de l'empire indien[2].

Goudalour ou Cuddalore, la « Ville des Confluents », ainsi nommée des deux rivières Gouddilam et Paravanour, qui viennent s'y jeter dans la mer pendant la saison des pluies, est située sur la côte de Coromandel, à 25 kilomètres seulement au sud de Pondicherry. Elle se compose en réalité de deux villes séparées, celle des Européens et celle des indigènes; à 5 kilomètres au nord-est se voient les ruines du fort Saint-David, qui fut pendant six années, de 1746 à 1752, la capitale des possessions anglaises de l'Inde méridionale et dont les Français s'emparèrent deux fois, en 1758 et en 1782. Porto Novo ou Feringhi-pet, la « Ville des Francs », qui succède à Goudalour sur la côte de Coromandel, n'a qu'un faible commerce de cabotage, moindre encore que celui de Goudalour. A moins de 15 kilomètres au sud se trouvent la ville et les temples célèbres de Tchedambaram ou Tchilambram. Le monument principal ou « Sanctuaire d'or », consacré à Siva, est un vaste ensemble de constructions, qu'entoure une muraille de 1600 mètres de pourtour. Quatre portes ou *gopoura* à huit étages donnent accès dans les parvis. L'une des pyramides ouvragées qui se reflètent dans l'étang sacré, repose sur une forêt de colonnes monolithes : c'est le « temple aux mille piliers »; mais quelques-uns des fûts sont renversés; il en reste seulement 974. On s'étonne du prodigieux labeur que représentent ces édifices, dont les blocs de granit ont jusqu'à 13 mètres de longueur; les carrières les plus rapprochées sont pourtant à plus de 60 kilomètres de distance. La foire de décembre, à laquelle accourent pèlerins et marchands, réunit parfois 80 000 personnes autour des temples de Tchedambaram[3]. Il n'est pas de pays où l'on voie, sur un territoire relativement peu étendu, plus de monuments admirables par leur richesse, leurs proportions et leur revêtement de sculptures; tout un peuple semble s'agiter sur les degrés des masses pyramidales. Les cités de Mayaveram et

[1] Mouvement commercial de Pondicherry en 1876 :

	Navires français.	Navires étrangers.	Ensemble.
Importations	2 745 500 fr.	3 390 700 fr.	6 154 000 fr.
Exportations	7 014 000 »	3 048 900 »	10 062 900 »
Ensemble (en 335 navires)	9 757 500 fr.	6 439 600 fr.	16 196 900 fr.

[2] Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien.*

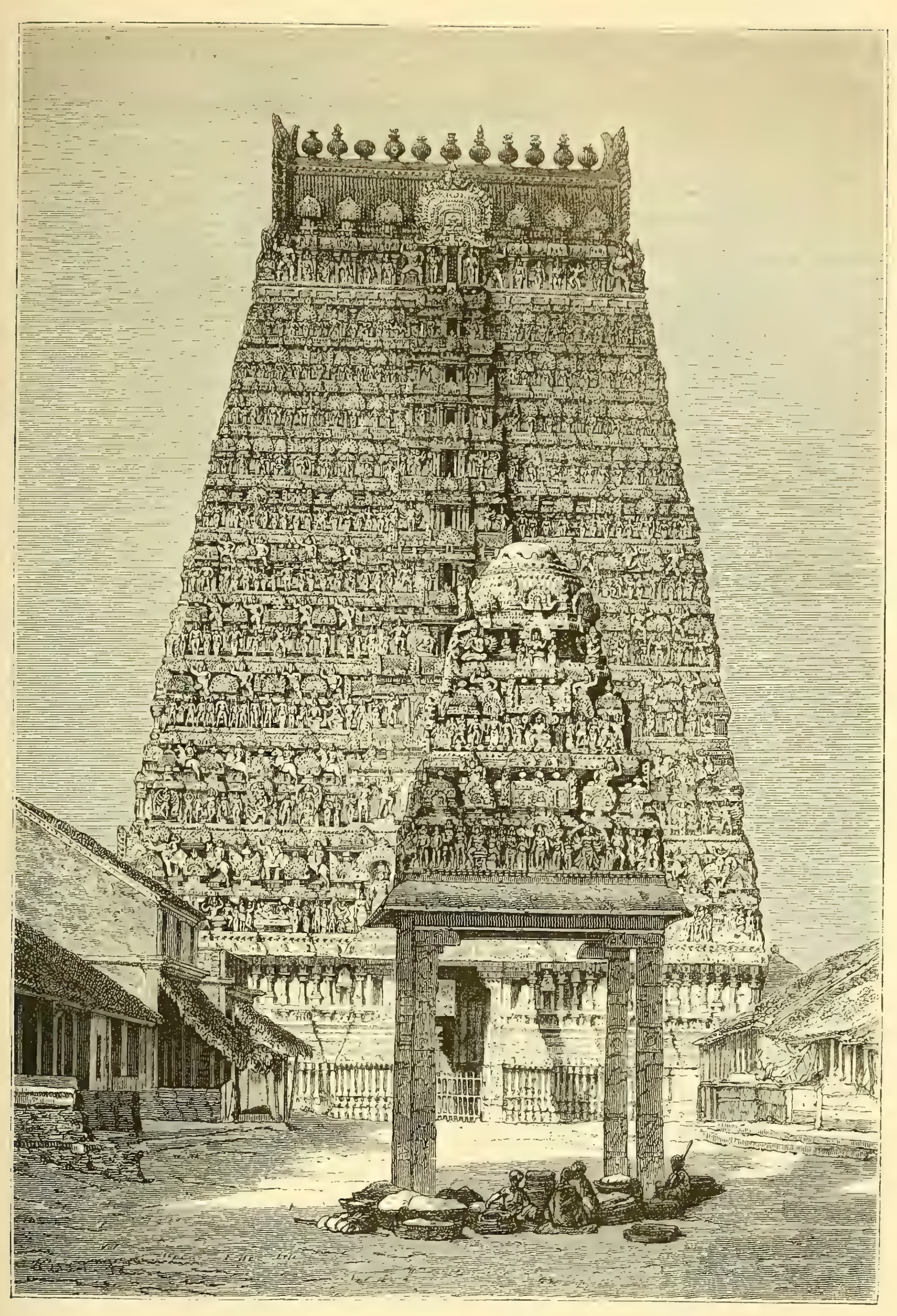
[3] Paris, *Tour du Monde*, 1867.

Khoumbakonam, sur le chemin de fer de Tandjor, ont de ces temples superbes, fameux dans l'Inde entière, comme faisant partie des « Sept » merveilles du pays dravidien.

Ces diverses pagodes sont peu éloignées de la branche septentrionale du delta de la Caveri : on se trouve déjà dans le bassin de cette rivière, qui naît à 500 kilomètres à l'ouest sur le versant oriental des montagnes de Courg : un de ses hauts affluents passe au pied de la colline qui porte Mercara, la capitale du territoire et « la plus gracieuse ville de l'Inde méridionale »[1]. La célèbre cité de Seringapatam (Srirangapatam) ou « Cité de Vichnou », qui fut la capitale de l'État de Maïsour, est située dans une île couverte de rizières et de champs de cannes à sucre. Les fortifications élevées par Tippo-sultan sont restées dans l'état où elles se trouvaient au lendemain de l'assaut livré par les Anglais en 1799; seulement les brèches sont envahies par des arbres et des lianes, qui donnent à l'ensemble un aspect des plus pittoresques; quelques restes de palais se voient encore au milieu de l'enceinte. Seringapatam n'a pas été rendue au souverain de Maïsour par les vainqueurs; dépendance directe du gouvernement britannique, elle n'est que louée au maha radjah. Fort insalubre pour les Européens, elle a été abandonnée comme cantonnement militaire : à la fin du siècle dernier, 500 Français de Maurice, qui vivaient à la cour de Tippo-sultan, succombèrent presque tous à la fièvre; à la cinquième année, il n'en restait que 25. La population de l'île est au plus le dixième de ce qu'elle était au siècle dernier.

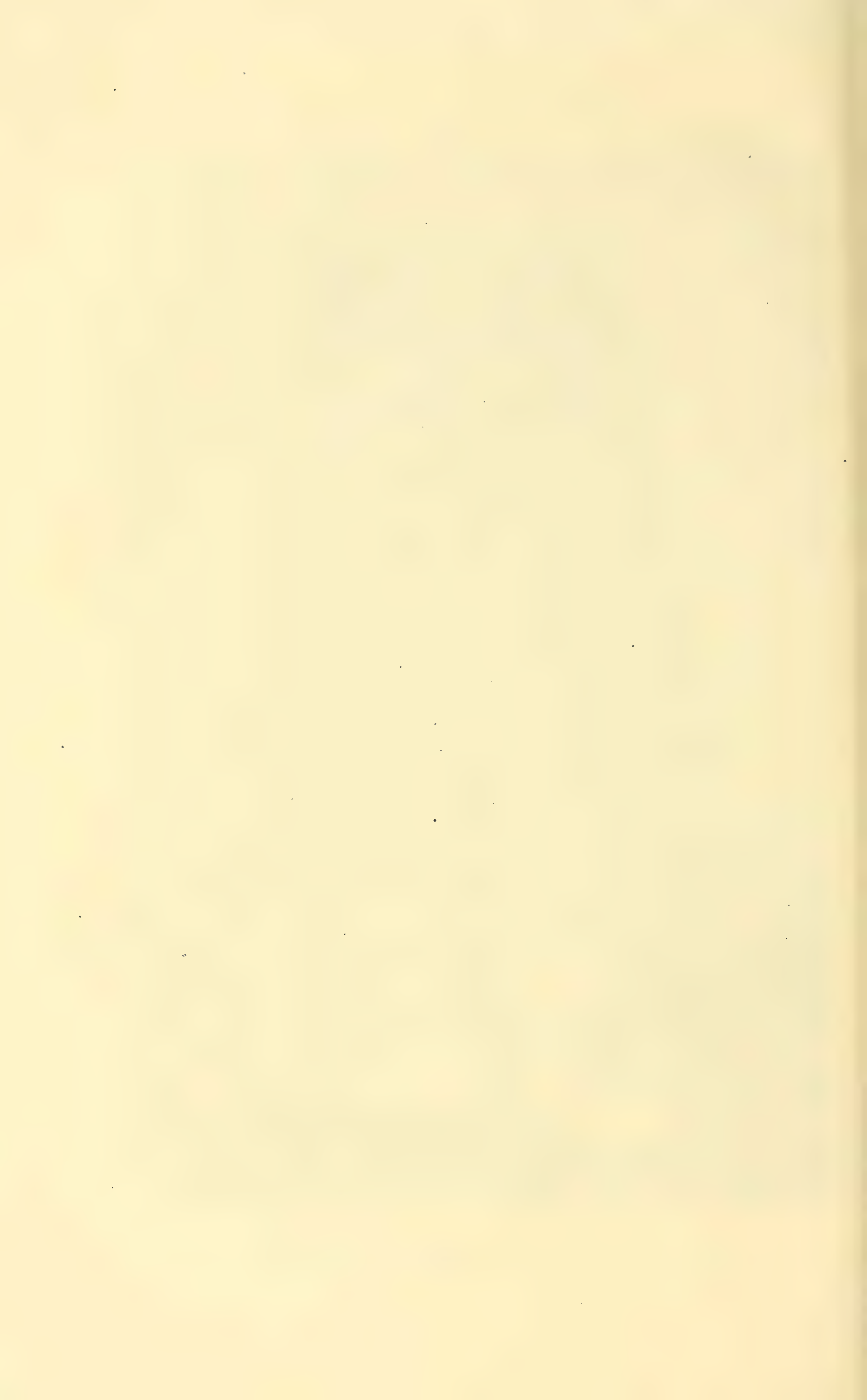
La résidence actuelle est Maïsour, bâtie sur un terrain plus élevé, à 16 kilomètres au sud-ouest de Seringapatam; mais l'administration siège dans la cité de Bangalore, à l'est de la principauté et près de la frontière anglaise. On considère cette ville, située à 924 mètres d'altitude, comme la plus salubre de l'État, et des milliers d'Européens, principalement des vétérans, s'y sont établis : un quartier de Bangalore, avec ses villas, ses églises, son musée, son parc, ses jardins, a tout l'aspect d'une ville britannique. La population indigène, fort industrieuse, s'occupe de la fabrication des tapis et du tissage des étoffes de coton et de soie. Le commerce de Bangalore, surtout en céréales et en coton, est très considérable et ne peut que s'accroître par la construction des nouveaux chemins de fer qui viendront y rejoindre le réseau de l'Inde méridionale. Une de ces lignes sera celle de Hasan, ville située sur le versant oriental des Ghat, non loin d'un col franchi par une route qui descend à Mangalore. Dans le voisinage de Hasan, se

[1] Clements Markham, *Travels in Peru and India.*



KHOUMBAKONAM. — « GOPOURA » PRINCIPAL DU TEMPLE

Dessin de Thérond, d'après une photographie de M. Grandidier.



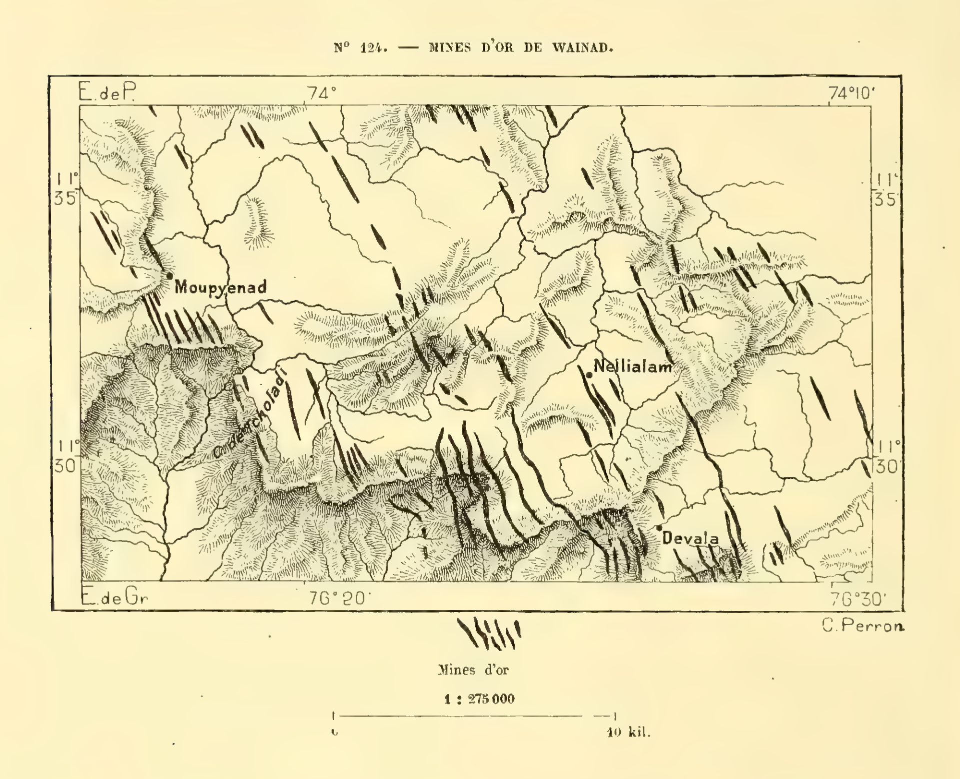
voient quelques temples, qui sont parmi les plus remarquables de la Dravidie par la profusion de leurs sculptures. Autour des murailles du sanctuaire de Halebid, sur un développement de plus de 200 mètres, se déroulent des frises superposées représentant des éléphants, des tigres, des chevaux, des bœufs, des oiseaux, des animaux symboliques; c'est par milliers que l'on compte les figurines, ciselées avec une étonnante perfection. Un taureau couché, long de 27 mètres, garde l'entrée septentrionale de l'édifice [1].

Au sud du Maïsour, la ville d'Outakamound, chef-lieu du Nil ghiri et principal sanatoire de l'Inde méridionale, est d'origine moderne; ses hôtels et ses maisons de plaisance sont épars sur un espace considérable, à l'altitude moyenne de 2200 mètres : à l'est se dressent les escarpements du Dodabetta. Kotaghiri (Khotagherry) et Konnour sont également peuplées d'Européens. Les villes anglaises ont pris une grande importance comme centres de culture pour les espèces exotiques; Outakamound n'a pas moins de trois jardins d'essai étagés à diverses hauteurs sur les pentes du plateau. Les premiers plants de cinchona du Pérou furent importés en 1860 et, déjà deux années après, 25 000 arbres prospéraient dans le voisinage d'Outakamound[2]; maintenant de vastes forêts de cinchonas ont en grande partie remplacé les gazons et les jongles du plateau et fournissent aux armées anglaises leur provision d'écorce fébrifuge. Toutefois les principales plantations du Nil ghiri sont celles du cafier, et, depuis 1840, de nombreux concessionnaires ont défriché le penchant des montagnes entre 800 et 1500 mètres d'altitude. Plus au nord, le Waïnad a des récoltes de café encore supérieures à celles des Montagnes Bleues, et, pendant la saison, les routes qui descendent vers le littoral sont encombrées de charrettes. Récemment, le Waïnad a pris une importance exceptionnelle par ses mines d'or[3], que les Hindous exploitaient jadis, mais que les guerres avaient fait abandonner malgré leur richesse. Les gisements d'or sont associés partout à des veines ou « récifs » de quartz blanc, d'une épaisseur de 6 à 10 mètres, qui font saillie hors des roches de gneiss ou de granit; les mineurs indigènes brisaient ce quartz aurifère au moyen de feux allumés dans les excavations du rocher; maintenant des machines à broyer sont installées à côté des bancs les plus riches. Les mines principales sont dans le voisinage de Devala, située à 44 kilomètres au sud de Manantawadi, le chef-lieu du Waïnad.

[1] James Fergusson, *History of Architecture*.
[2] Clements Markham, *Travels in Peru and India*
[3] Capital souscrit des compagnies minières de Waïnad en avril 1881 : 75 000 000 francs.

La ville de Pal ghat, qui surveille le seuil ou *ghat* de même nom, ouvert entre le Nil ghiri et l'Anamalah, attire les voyageurs comme lieu de passage et comme marché; jadis cité militaire, elle est devenue cité commerçante depuis que la « paix britannique » règne sur le pays. Mais la ville la plus populeuse de cette région du faîte est Coïmbatour, située égalcment sur la route et le chemin de fer de Madras à Beïpour : là convergent les chemins fréquentés qui descendent des deux massifs montagneux se dressant en face l'un de l'autre; une pagode voisine, celle de Perour, est une des plus vénérées de l'Inde, l'une des trois seules qu'épargna le fanatique

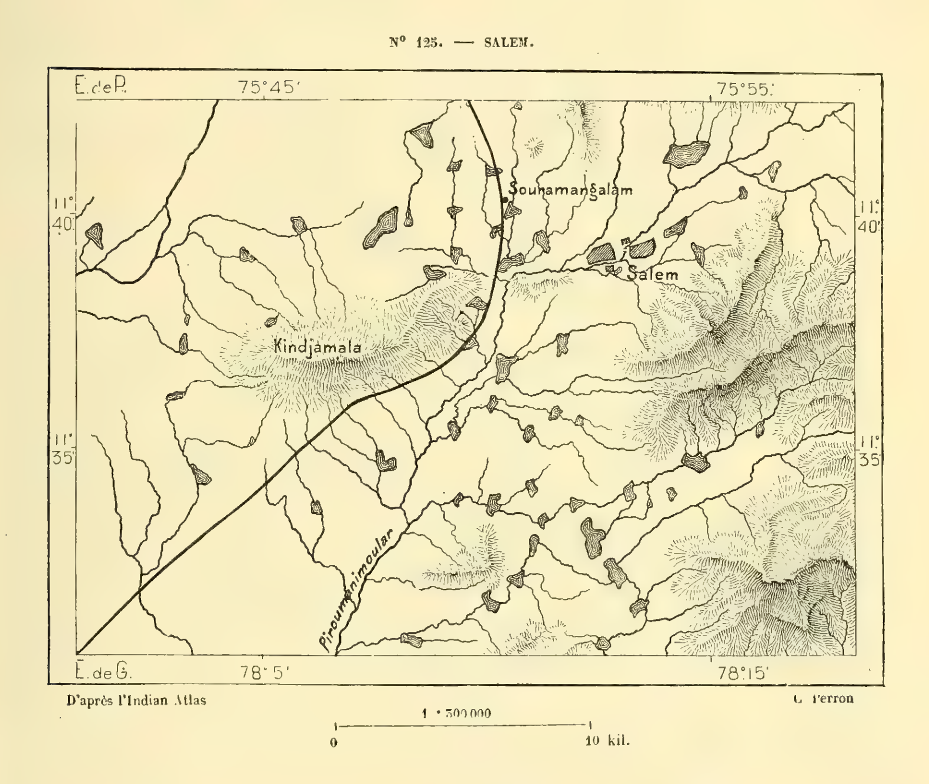
N° 124. — MINES D'OR DE WAINAD.



mahométan Tippo-sultan. Au nord-est, la ville du « Rocher », Chelam ou Selam, — nom que les Anglais, par souvenir biblique, ont transformé en Salem, — a dépassé Coïmbatour en importance, grâce à la fertilité de la plaine environnante où l'eau d'irrigation, dérivée de 200 réservoirs, fait naître de riches moissons d'indigo, de coton, de tabac. Dans les collines basses des alentours, on recueille du minerai qui sert à fabriquer un excellent acier. La culture du cafier a été aussi introduite dans les vallées des monts Chivaraï, qui dominent au nord-est la plaine de Salem, et les Anglais y possèdent déjà un petit village de santé, Yerkad, à 1510 mètres d'altitude.

La grande ville de Tritchinapoli, l'agglomération urbaine la plus considérable située au sud de Madras et de Pondicherry, occupe la pointe du delta de la Caveri, centre de divergence des canaux qui répandent la fécondité dans ce « jardin de l'Inde méridionale », si riche en rizières, en palmiers, en vergers, en champs de tabac. Le quartier du fort, dont les murailles ont été récemment démolies, entoure un roc de gneiss, haut de 82 mètres, qui porte un temple de Siva et quelques autres constructions; ce monticule, dont les parois lisses sont bariolées de couleurs diverses par

N° 125. — SALEM.



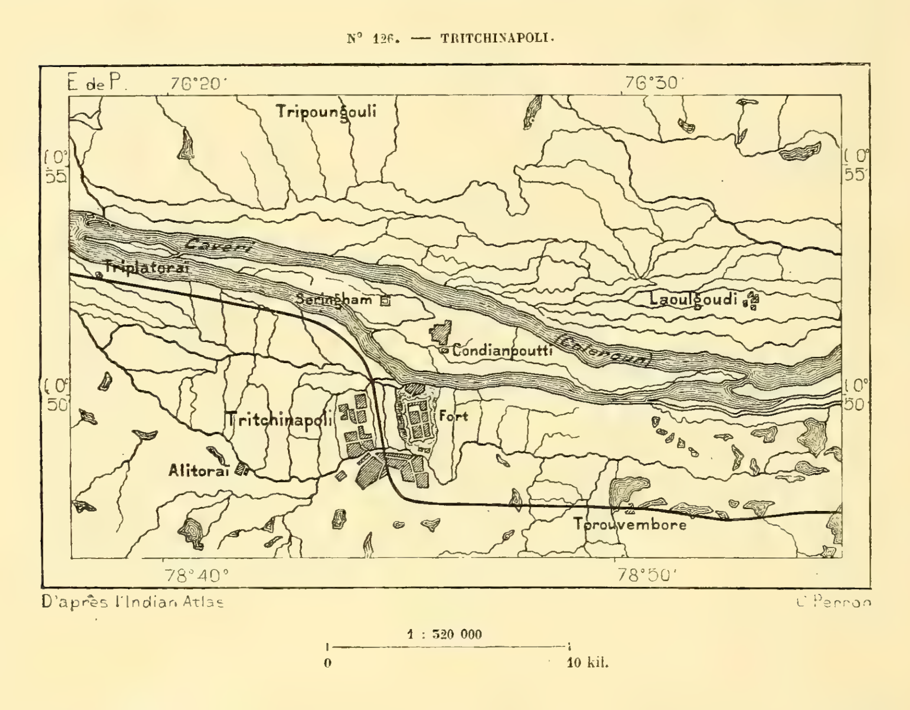
l'écoulement des pluies et les plaques de lichens, est l'objet de légendes qui ont valu à la ville son nom de « Cité des Démons tricéphales ». C'est l'une des positions que Français et Anglais se disputèrent le plus énergiquement pendant les guerres du siècle dernier. Du rocher, la vue s'étend à l'ouest jusqu'aux montagnes qui limitent la plaine, parsemée d'autres blocs de gneiss, complètement isolés comme celui de Tritchinapoli. Au nord, dans une île de la Caveri, s'élèvent les hauts portails en pyramides ou gopoura du beau temple de Srirangam (Seringham), consacré à Vichnou, qui servit pendant plusieurs années de citadelle aux Français[1]; si ce

[1] Grandidier, *Tour du Monde*, XX, 1869.

monument, qui date des premières années du dix-huitième siècle, était terminé, il aurait vingt gopoura, offrant chacune les proportions d'un monument isolé. Un autre édifice superbe du voisinage a été bâti en l'honneur de Siva; dans l'Inde méridionale, les temples se distribuent ainsi par couples, consacrés aux deux grands dieux du Panthéon contemporain.

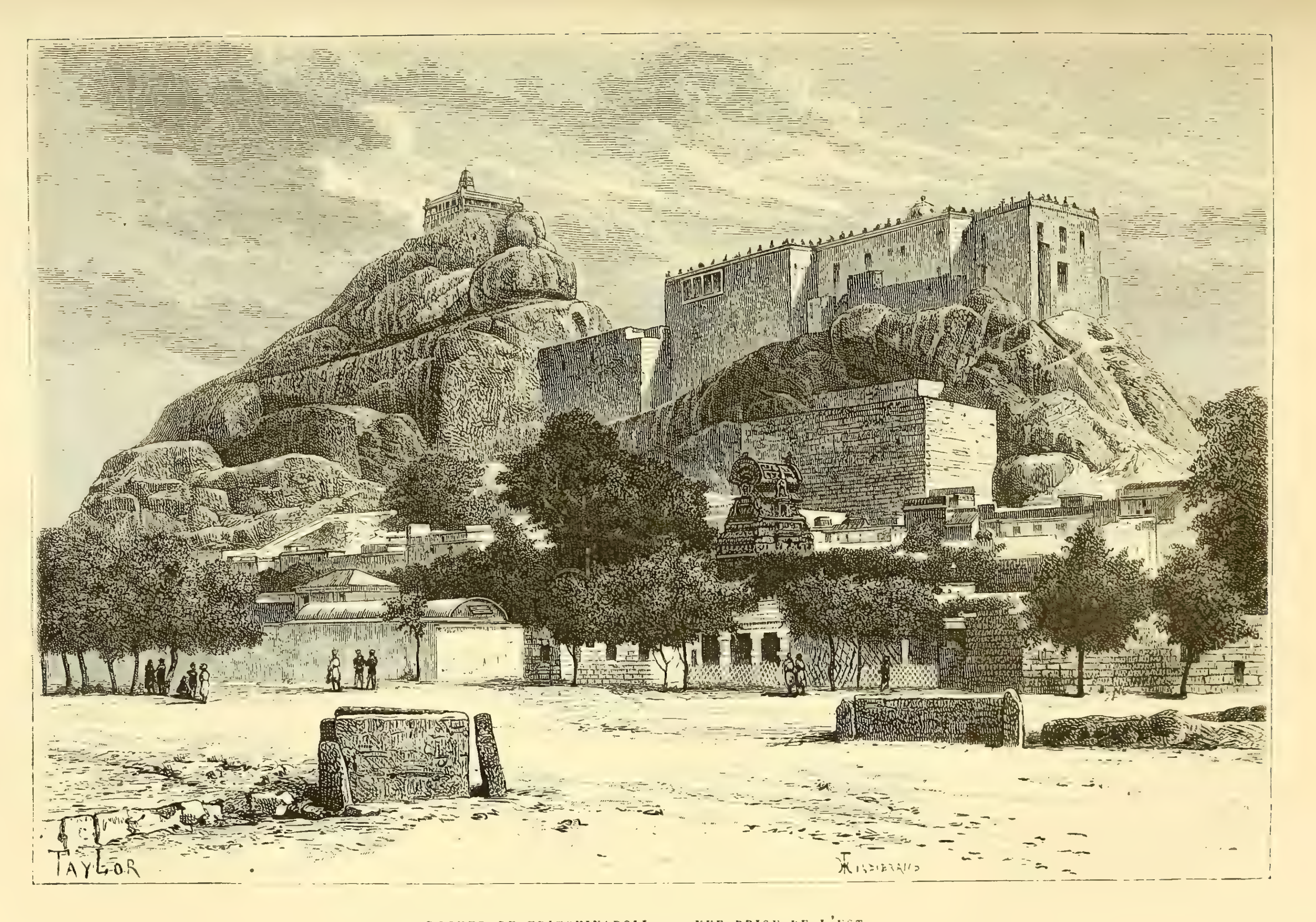
Tandjor ou Tandjavour, à l'est de Tritchinapoli et non loin du centre du delta, fut jadis la capitale du royaume hindou de Tchola ou Tchora, dont le nom se retrouve, disent la plupart des étymologistes, dans celui de Coromandel. Tandjor est une ville industrieuse et ses objets de bijouterie ne

N° 126. — TRITCHINAPOLI.



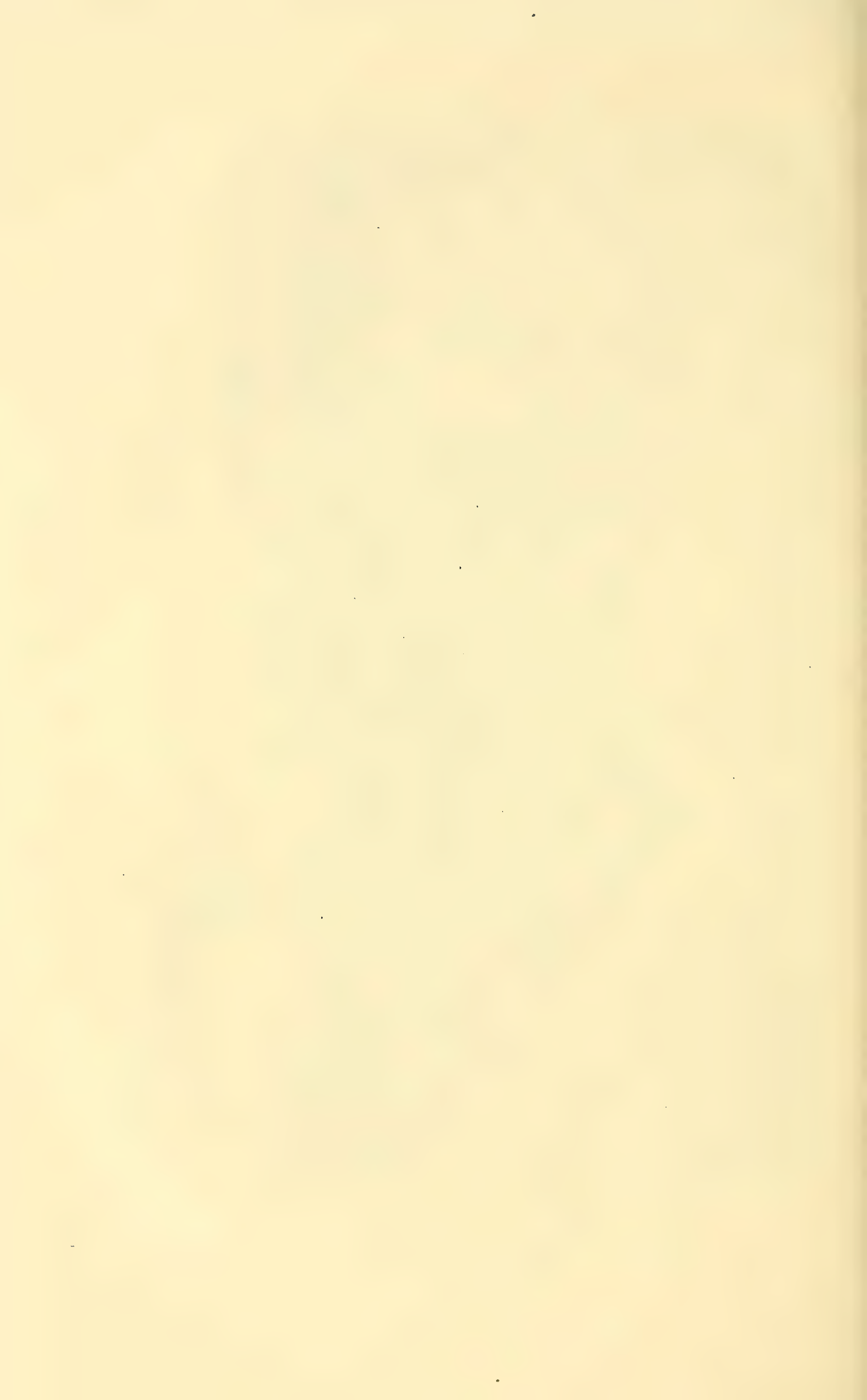
1 : 320 000
0 — 10 kil.

sont pas moins renommés que ceux de Tritchinapoli; elle doit sa grande célébrité à un temple du quatorzième siècle, non le plus vaste, mais le plus pur de style et le plus beau de toutes les contrées dravidiennes. La principale pyramide ou *vimara*, qui se dresse à 60 mètres et que couronne un dôme monolithe, se compose de treize étages, soutenus par un socle cubique à deux rangées de colonnes superposées : ses motifs caractéristiques sont des éventails sculptés qui rappellent probablement les plumes du paon, l'oiseau sacré: l'un des sanctuaires voisins, consacré à Soubramanya, le fils de Siva, est encore plus remarquable par l'élégance de la forme et le fini des détails : n'était la profusion des sculptures, on pourrait se croire devant une œuvre de la Renaissance italienne. Au sud-est, le



ROCHER DE TRITCHINAPOLI. — VUE PRISE DE L'EST.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



temple de Manargoudi est à peine moins fameux que celui de Tandjor : il a pris aussi rang parmi les « Sept ».

Des campagnes aussi fécondes et aussi peuplées que celles de la basse Caveri devraient avoir un port considérable pour leur servir d'intermédiaire avec l'étranger ; mais la côte est périlleuse sur le front oriental du delta : presque tout le mouvement des échanges se fait par la rade de Madras. Cependant le chemin de fer qui réunit Tritchinapoli et Tandjor apporte sur les quais de Negapatam beaucoup de denrées, que les Labbaï, Arabes de race mêlée qui se sont emparés du commerce local, expédient à Ceylan, à Rangoun, à Singapour[1]. Negapatam ou la « Cité des Serpents », déjà connue des Grecs sous le nom de Nigamos, est une des premières villes tombées au pouvoir des Européens. Les Portugais, les Hollandais, les Anglais s'y succédèrent. A une vingtaine de kilomètres au nord de Negapatam, sur l'une des bouches de la Caveri, la ville de Karikal est un comptoir français, le deuxième de l'Inde en importance commerciale[2], et des bâtiments de 200 tonneaux, apportant pour la plupart des bois et des articles manufacturés d'Europe, viennent y prendre des chargements de riz pour Ceylan, la France, la Réunion. Quoique non réunie au réseau des chemins de fer, Karikal est restée prospère, tandis que Tranquebar ou Taragambadi, — en tamil la « Cité des Vagues », — est une ville déchue. La voie ferrée de Negapatam en a détourné tout le trafic. Tranquebar fut pendant plus de deux siècles, de 1616 à 1845, un établissement danois; avec la ville de Serampour, elle fut vendue à l'Angleterre pour 500 000 francs. La première mission protestante de l'Inde a été fondée à Tranquebar.

Au sud du bassin de la Caveri, Madoura fut longtemps la métropole de l'Inde méridionale; elle était la capitale de ce royaume des Pandyas ou Pandions (Pandiya mandalam), dont parlent les géographes grecs et qui envoya deux ambassades à Rome : d'après les annales, elle aurait été fondée au cinquième siècle de l'ère ancienne par des immigrants du nord. Au commencement de l'ère chrétienne, elle était le lieu principal des études dans la Péninsule; à cette époque l'instruction était devenue obligatoire pour tous les enfants ayant atteint la cinquième année; introduits dans l'école, aux pieds de la statue de Ganesa, le dieu de la Sagesse, ils étaient inscrits sur les registres publics avec solennité. C'est probablement à la ville sacrée des bords de la Djamna, Mouthra ou Mathoura, que Madoura doit son nom et l'on croit que l'île de Madoura, près de Java, reçut cette

[1] Valeur moyenne du commerce annuel de Negapatam, de 1875 à 1880 : 22 820 000 francs.

[2] Superficie du territoire de Karikal : 16 184 hectares. Population en 1872 : 61 880 habitants.

même appellation des Hindous qui vinrent y prêcher leur culte. L'antique cité, en partie reconstruite et assainie par les Anglais, a gardé quelques monuments de son passé, entre autres une pagode dont le portail inachevé et la nef peuvent se comparer à tout ce que la Péninsule a de plus magnifique et de plus hardi[1]. Le palais, qui date de la première moitié du dix-huitième siècle, est le chef-d'œuvre de l'architecture civile dans l'Inde méridionale : l'art mauresque s'y mêle au style hindou et lui donne plus de grâce en l'allégeant du fouillis des sculptures mythologiques : d'après la tradition, un maître ouvrier d'Europe aurait dirigé la construction du palais.

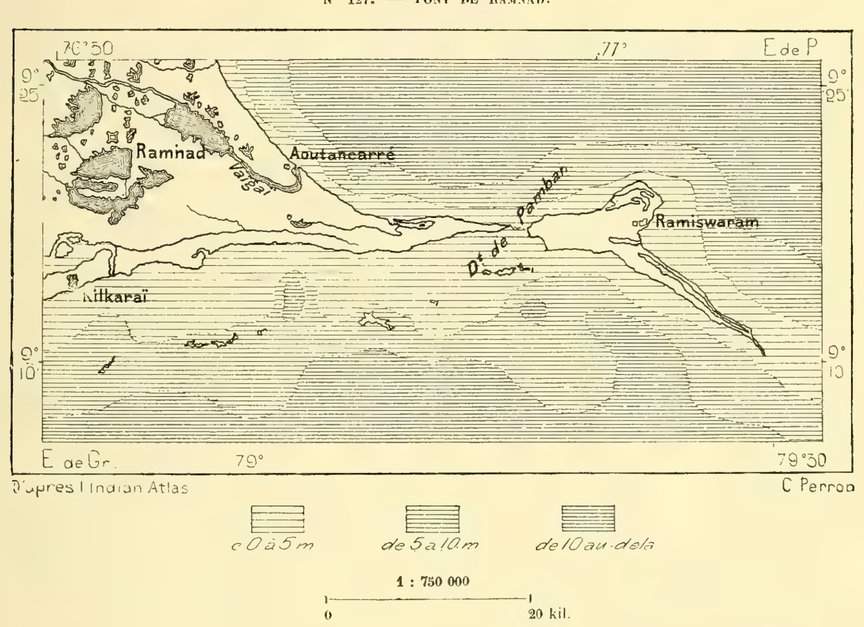
Madoura communique par voie ferrée, d'un côté avec la ville de Dindigal, de l'autre avec Tinnevelli. Dindigal était jadis fort importante au point de vue stratégique, par sa position à la base d'une butte fortifiée qui commande les chemins à l'est des montagnes de Palni ; Tinnevelli est le chef-lieu du district terminal de l'Inde, entre le cap Comorin et la côte de la Pêcherie. Située près de la rivière Tamraparni, elle forme une ville jumelle avec Palamkottaï, bâtie sur le rivage opposé, à 4 kilomètres au sud-est. Le titre de capitale appartient à Tinnevelli, mais le siège de l'administration se trouve à Palamkottaï. Les Européens des deux cités se rendent souvent en villégiature dans la ville de Koutallam, située à l'ouest, près des cascades de la haute Tamraparni et dans une brèche des montagnes par lesquelles passent les vents du sud-ouest, rafraîchissant la brûlante atmosphère qui pèse sur les plaines. A l'est, un embranchement de voie ferrée réunit Tinnevelli au port de Touticorin ou Touttoukoudi, situé sur une plage aride se prolongeant en pente insensible au-dessous des flots. Les navires mouillent à 4 kilomètres du rivage et communiquent avec la côte par des lanches de faible tonnage. Ancien comptoir des Portugais, puis des Hollandais, Touticorin est l'unique ville de l'Inde, en dehors de Goa, où près de la moitié de la population se compose de chrétiens, et dans le voisinage des villages entiers n'ont pas un seul « gentil ». Ces chrétiens catholiques, constituant la caste des Paravar, étaient autrefois les pêcheurs d'huîtres perlières ; mais cette industrie est complètement abandonnée, depuis que des bancs ont fait changer les courants de la rade. Quant au commerce extérieur, très considérable sous la domination portugaise, il était réduit au trafic de petit cabotage, lorsque s'ouvrit le chemin de fer par lequel Touticorin se rattache au réseau de l'Inde. Immédiatement les échanges prirent une grande importance, la situa-

[1] M. Taylor, *Oriental Historical Manuscripts.*

tion du port permettant aux navires du Malabar, anglais et indigènes, d'éviter le détour à l'est de Ceylan. Touticorin expédie des cotons, des cafés, des épices, et approvisionne Ceylan de chevaux, de bœufs, de volailles, de grains : un mouvement très actif de voyageurs se fait avec les ports de l'île[1].

L'espace circonscrit par le chemin de fer troncal du pays de Madoura et les embranchements de Negapatam et de Touticorin enferme l'État médiatisé de Poudoukotta, peuplé presque exclusivement d'agriculteurs ; mais l'antique et célèbre principauté de Ramnad est annexée aux possessions

N° 127. — PONT DE RAMNAD.



anglaises comme *zamindari* ou fief affermé. La cité de Ramnad ou Ramanathapouram, ainsi nommée en l'honneur du dieu Rama, est située dans une région parsemée d'étangs artificiels, à la racine de la péninsule triangulaire qui se projette à l'est entre le golfe de Manaar et celui de Palk et se continue vers Ceylan par une chaîne d'îlots et d'écueils. Le souverain de Ramnad portait le titre de Setou pati, c'est-à-dire « Seigneur du Pont », et, d'après la légende, avait été placé là comme gardien du passage entre l'île de Rameswaram et le continent. La caste des « voleurs » Maravar, dont il était le chef et que plusieurs auteurs croient être des aborigènes, en raison de leurs mœurs particulières, se composait de guerriers laboureurs,

[1] Valeur des échanges à Touticorin en 1875 : 52 575 000 francs.

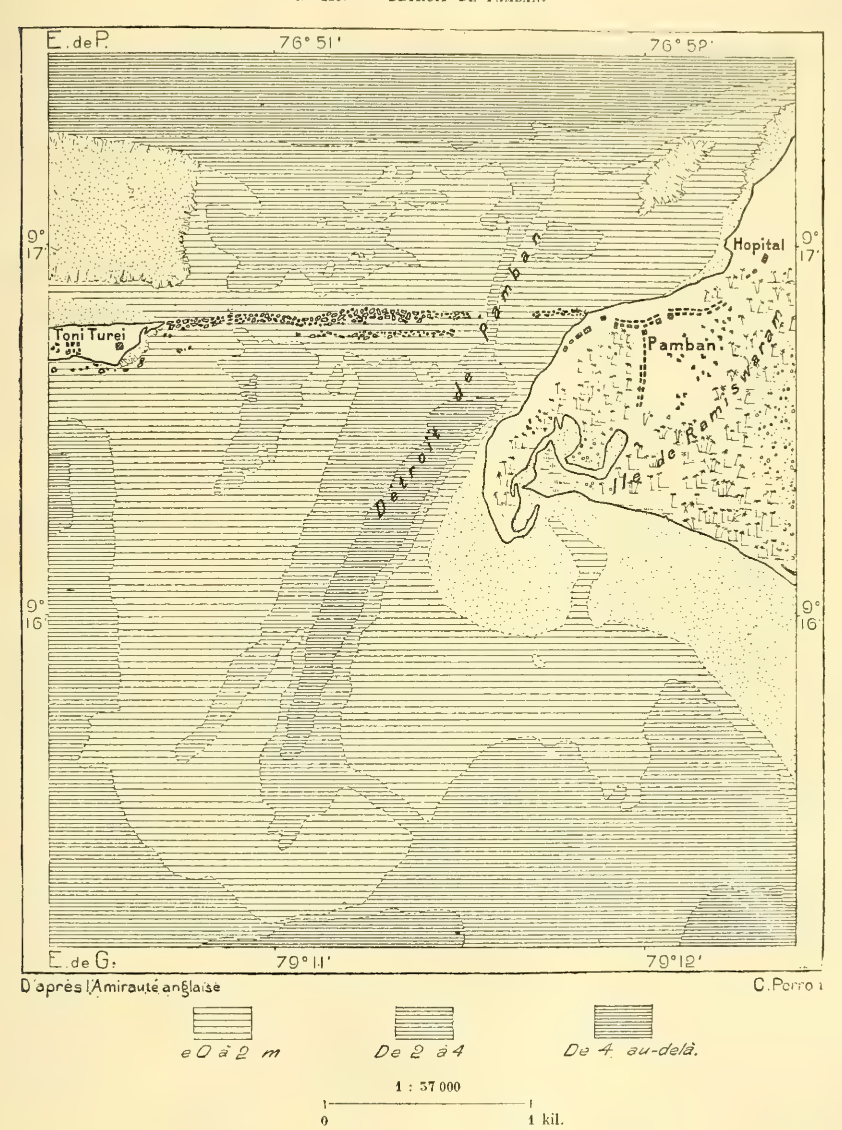
devant répondre à son premier appel; en moins de huit jours, il pouvait lever trente à quarante mille hommes, portant leurs provisions pour le commencement de la campagne; aussi le « Seigneur du Pont » était-il fort redouté, et pendant plusieurs siècles son pouvoir s'étendit sur une partie considérable de la Péninsule. Quelques ports dépendent de Ramnad : au sud du « pont », Moutapet (Port-Lorne), où l'on pourrait établir le meilleur abri du littoral[1], et Kilkaraï, qui fut peut-être la résidence de la dynastie des Pandyas[2], au nord Aoutancarré (Attankaraï) et Devipatnam. Les marins et les pêcheurs de ce district sont pour la plupart des Labbaï mahométans et des catholiques.

La presqu'île de Ramnad, se terminant en forme de lance à la pointe Ramen, se continuait encore au quinzième siècle vers l'île de Rameswaram, par une traînée de blocs longue de 2150 mètres. Non seulement la tradition, mais aussi les archives de la pagode de Rameswaram, racontent qu'en trois fêtes de l'année le dieu était porté sur le continent et que les pèlerins suivaient la chaussée, aujourd'hui détruite, dont l'entretien était confié au « Seigneur du Pont ». En 1480, une violente tempête rompit la digue naturelle; on dut la réparer, mais bientôt après une deuxième, puis une troisième irruption de la mer détruisirent les travaux et l'on dut renoncer à continuer la lutte contre les vagues. Actuellement, ce qui reste de la digue se compose de deux rangées de hauteur inégale, se suivant parallèlement à 150 mètres de distance. La rangée du nord est la plus haute et presque partout, ses blocs sont visibles à marée basse, formant une chaîne continue; les pierres de la chaîne méridionale ne montrent que çà et là leurs pointes au-dessus du flot. Les pierres de la digue, dont quelques-unes, disent les indigènes, ont été apportées du continent pour combler les brèches, ont une étonnante régularité de forme et pèsent en moyenne de 10 à 20 tonnes : on dirait des blocs de béton déposés par les ingénieurs : ce sont des grès beaucoup plus résistants que les roches de même nature trouvées de part et d'autre, au-dessous des sables voisins. Évidemment, la « Grande Digue », l'une des plus remarquables formations géologiques de la Terre, est une veine de roche solide qui s'est maintenue en pleine mer comme une jetée artificielle, alors que toutes les matières rocheuses qui l'entouraient étaient détruites par les vagues et distribuées en bancs de sable dans les mers avoisinantes; mais à son tour la Grande Digue commence à céder. Au commencement du siècle, un chenal, ouvert à l'extrémité

[1] Taylor, *Harbours of India*.
[2] Clements Markham, *Travels in Peru and India*.

orientale de la jetée près du village de Pamban, offrait déjà un passage aux petites embarcations de la côte de Coromandel ; à marée haute, elles y trouvaient 2 mètres d'eau, un peu plus d'un mètre à marée basse. En 1838,

N° 128. — DÉTROIT DE PAMBAN.



les Anglais commencèrent d'approfondir le détroit. Sous leur direction, des chiourmes de condamnés ont fait sauter les rochers et dragué le fond du chenal ; actuellement, la passe, longue de 1289 mètres, large de 25, a 4^{m},25 de profondeur, et des bateaux à vapeur, même des vaisseaux de guerre, franchissent le seuil entre le golfe de Palk et celui de Manaar. Le

bourg de Pamban, occupant à l'est l'extrémité de l'île de Rameswaram, est peuplé de marins, de pilotes, de plongeurs et d'intermédiaires de commerce entre Ceylan et la terre ferme[1]. A l'est, vers le centre de l'îlot de Rameswaram, s'élève le temple de même nom, que la légende dit avoir été fondé par Rama, mais qui date en réalité du seizième et du dix-septième siècle : c'est un prodigieux ensemble de constructions, dont quelques parties sont comparables aux monuments les plus parfaits de l'art dravidien; ses corridors, ornés de colonnes sculptées et surmontées de groupes d'hommes et d'animaux, n'ont pas moins de 1200 mètres de longueur, mais les détails précieux sont recouverts de couches épaisses de stuc bariolé qui détruisent complètement l'effet artistique.

L'îlot de Rameswaram, dernière terre hindoue, se rattache à Ceylan par la longue rangée de bancs de sable, reste du chemin que la légende dit avoir été construit par le singe Hanouman pour faire passer les armées de Rama. Mahométans et chrétiens, repoussant comme impie la mythologie des indigènes, ont donné au « pont de Rama » le nom de « pont d'Adam »[2].

XV

CEYLAN

La grande île, que les Anglais ont toujours considérée comme une terre à part et qu'ils ne rattachent pas directement à leur empire indien, héritage de la Compagnie, est, au point de vue géographique, une simple dépendance de la Péninsule. Quelques mètres de différence dans le niveau

[1] Mouvement de la navigation par le détroit du Pamban en 1879 : 2145 bâtiments, jaugeant 228 100 tonneaux.

[2] Villes principales de l'Inde méridionale :

PRÉSIDENCE DE MADRAS.	
Madras, en 1881	406 120 hab.
Tritchinapoli, en 1872	76 550 »
Tandjor »	52 175 »
Madoura »	52 000 »
Salem (Chelam) »	50 010 »
Negapatam »	48 525 »
Calicut »	48 000 »
Khoumbakonam »	44 450 »
Goudalour »	40 950 »
Vellore »	38 020 »
Condjevaram »	35 400 »
Coïmbatour »	35 300 »
Palghat »	31 100 »
Nellore, en 1872	29 920 hab.
Mangalore »	29 700 »
Mayaveram »	22 580 »
Anamalah »	22 500 »
Tellitcheri »	20 480 »
MAÏSOUR.	
Bangalore	142 500 »
Maïsour	57 815 »
TRAVANCORE.	
Trivandram	57 600 »
Alleppi	29 920 »
POSSESSIONS FRANÇAISES.	
Pondicherry (ville et aldées)	145 500 »
Karikal »	61 880 »

des mers avoisinantes, et Ceylan, émergeant par son extrémité septentrionale, se relierait à la côte de Coromandel, de même que par un mouvement en sens inverse plus considérable les monts Anamalah et les massifs voisins formeraient une autre Ceylan avec les plaines qui les entourent. Les Hindous ont toujours reconnu que l'île du sud est une partie de la grande terre, et de leurs deux épopées, l'une raconte précisément comment un pont jeté par les dieux a réuni l'île au continent. Les astronomes comme les poètes font de Ceylan une terre hindoue, et pour eux le méridien de l'île est celui du mont Mérou ; ils rejoignent par une même ligne initiale le plus haut sommet de l'Himalaya et le pic sacré du massif insulaire. Les noms de Ceylan sont aussi d'origine hindoue, à l'exception peut-être de l'antique appellation de Lanka, qui pourtant, d'après Emerson Tennent, aurait été donnée par les brahmanes avec le sens de « Resplendissante ». Tamraparni ou « Brillante comme le Cuivre » [1], l'épithète dont les Grecs ont fait Taprobane, s'appliquait aussi au pays de Madoura, dans l'Inde méridionale, et la rivière qui arrose les campagnes de Tinnevelli l'a conservée jusqu'à nos jours. Enfin, le mot de Ceylan ou Ceylon employé par les Européens, celui de Serendib dont se servent les Arabes, ne sont autres que l'antique désignation de Sinhala dvipa, ou simplement Sinhala, « île des Lions ». Il est vrai que ces fauves ne se trouvent point dans Serendib ; les « lions » auxquels elle doit son nom sont les conquérants venus du nord qui asservirent les habitants. Ceylan est si bien une dépendance de l'Inde, qu'on peut la considérer comme présentant encore certaines phases de l'ancienne histoire hindoue. Sa population, en grande partie venue du continent, est restée plus fidèle à de vieilles coutumes que les résidents du pays d'origine. C'est à Ceylan ou dans les hautes vallées himalayennes, aux deux extrémités de l'Inde proprement dite, qu'il faut chercher les restes du bouddhisme qui fut autrefois la religion des Hindous policés : la littérature cinghalaise a permis aux savants de combler mainte lacune des livres brahmaniques [2].

Onésicrite, un des compagnons de Néarque dans la flotte d'Alexandre, et Mégasthène, l'envoyé de Séleucus, rapportèrent en Europe les premières notions sur Taprobane ; mais, comme il est arrivé presque toujours dans l'histoire des découvertes, l'île prit dans l'imagination des marins des proportions beaucoup supérieures à la réalité ; les difficultés de la circumnavigation, la nécessité d'aller chercher le vent à de grandes dis-

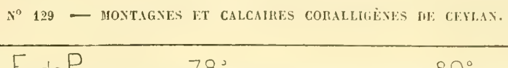
[1] Turnour, *Mahawanso*.
[2] Chr. Lassen, *Indische Alterthumskunde*.

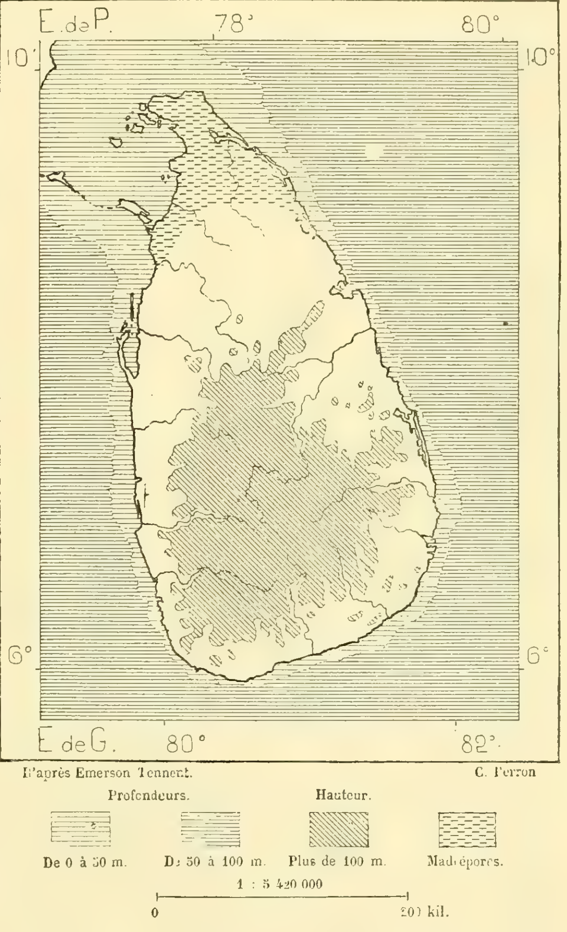
tances lors du renversement des moussons, l'existence de bancs qui s'étendent au loin des deux côtés de la pointe septentrionale de l'île, et probablement aussi la confusion des récits qui faisaient de Ceylan, de Java et de Sumatra une seule et même terre, donnèrent à l'île indienne d'énormes dimensions : on en fit un Antichthon ou « Contre-Terre », c'est-à-dire un monde faisant dans les mers du sud équilibre au continent du nord[1]. Même Marco Polo, avec lequel commence la période des explorations modernes, donne à Ceylan un pourtour de 2400 milles, près de quatre fois supérieur à la circonférence réelle, qui, avec les îlots avoisinants, est de 1100 kilomètres; mais il ajoute que le circuit de l'île avait diminué d'un tiers depuis les temps anciens, « selon que se trouve en la mappemonde des mariniers » : c'est à la violence de la mousson du nord qu'il attribuait les invasions de la mer et la destruction partielle du littoral. A un autre point de vue, Ceylan était également grandie par les récits des navigateurs. Ils en avaient fait un pays de merveilles : pour les Chinois, c'était par excellence « l'île des Trésors », pour les Grecs la « terre des Rubis », et les Arabes, comparant les rivages ombreux de Serendib à leurs côtes brûlées, racontaient qu'après leur expulsion du paradis terrestre, les premiers hommes obtinrent de la miséricorde divine d'aller habiter un deuxième paradis, celui que domine le pic d'Adam[2]. Les premiers marins d'Europe, aussi bien que les voyageurs mahométans dont les *Mille et une Nuits* nous dépeignent l'admiration, disent qu'avant d'apercevoir la terre, on la devine aux parfums qu'apporte la brise. Sans doute Ceylan est un séjour d'enchantement, surtout pour ceux qui viennent de quitter les côtes d'Afrique, celles d'Arabie ou bien les contrées marécageuses des Sanderban, d'Orissa, de la Godaveri. Si belle qu'elle soit, elle a néanmoins des égales parmi les îles de l'archipel malais et les Antilles. Enfin, malgré la fécondité de ses campagnes, la richesse de ses mines et son heureuse position entre les deux mers, d'Arabie et du Bengale, Ceylan est loin d'égaler l'Inde anglaise en importance proportionnelle pour la population et le commerce[3].

On a souvent comparé la forme de Ceylan à celle d'une poire, dont le pédoncule se rencontre au nord-ouest vers le delta de la Caveri. La région montagneuse occupe le centre de la partie méridionale, et tout autour de ce noyau de roches cristallines le sol s'abaisse régulièrement vers les

[1] Carl Ritter, *Asien*, vol. IV, 2e partie.
[2] Emerson Tennent, *Ceylon*.
[3] Superficie et population de Ceylan :
63 533 kilomètres carrés ; 2 758 750 habitants en 1881 ; 44 habitants par kil. carré.

rivages : c'est vers le sud-ouest que les massifs élevés se rapprochent le plus de la mer et des promontoires et s'avancent en quelques endroits jusqu'au milieu des flots. Dans leur ensemble, les arêtes montagneuses de l'île offrent un certain parallélisme dans la direction du sud-est au nord-ouest et c'est dans ce sens que s'écoulent les eaux des vallées intermédiaires. Semblable par sa formation géologique au Nil ghiri et à l'Anamalah dans l'Inde méridionale, le massif de Ceylan leur ressemble aussi par l'altitude moyenne des pics. Son plus haut sommet, le Pedrotallagalla (2524 mètres), n'est que peu inférieur au Dodabetta et à l'Anamoudi, et plusieurs autres cimes dépassent 2000 mètres : le plateau de Nouvera elia, de toutes parts environné de montagnes, est à la hauteur moyenne de 1890 mètres. Le Pedrotallagalla, situé au centre du massif et environné par d'autres cimes peu inférieures, reste caché aux habitants des plaines avoisinantes; aussi n'est-il pas devenu la montagne la plus fameuse de Ceylan. Le mont sacré par excellence est celui que les marins voyaient d'abord en approchant des côtes occidentales, le Samanala, que les mahométans ont appelé le « Pic d'Adam ». Les bouddhistes lui avaient donné le nom de Sripada, « Empreinte du Pied », en l'honneur de leur maître, qui aurait laissé dans le roc du sommet la marque de son pied, énorme trou agrandi au ciseau et grossièrement sculpté; à quelques mètres de là, sur la pente, une fontaine marque l'endroit où le saint appuyait son bâton en contemplant l'espace. Des rhododendrons, de 10 à 12 mètres de hauteur, croissent


N° 129 — MONTAGNES ET CALCAIRES CORALLIGÈNES DE CEYLAN.

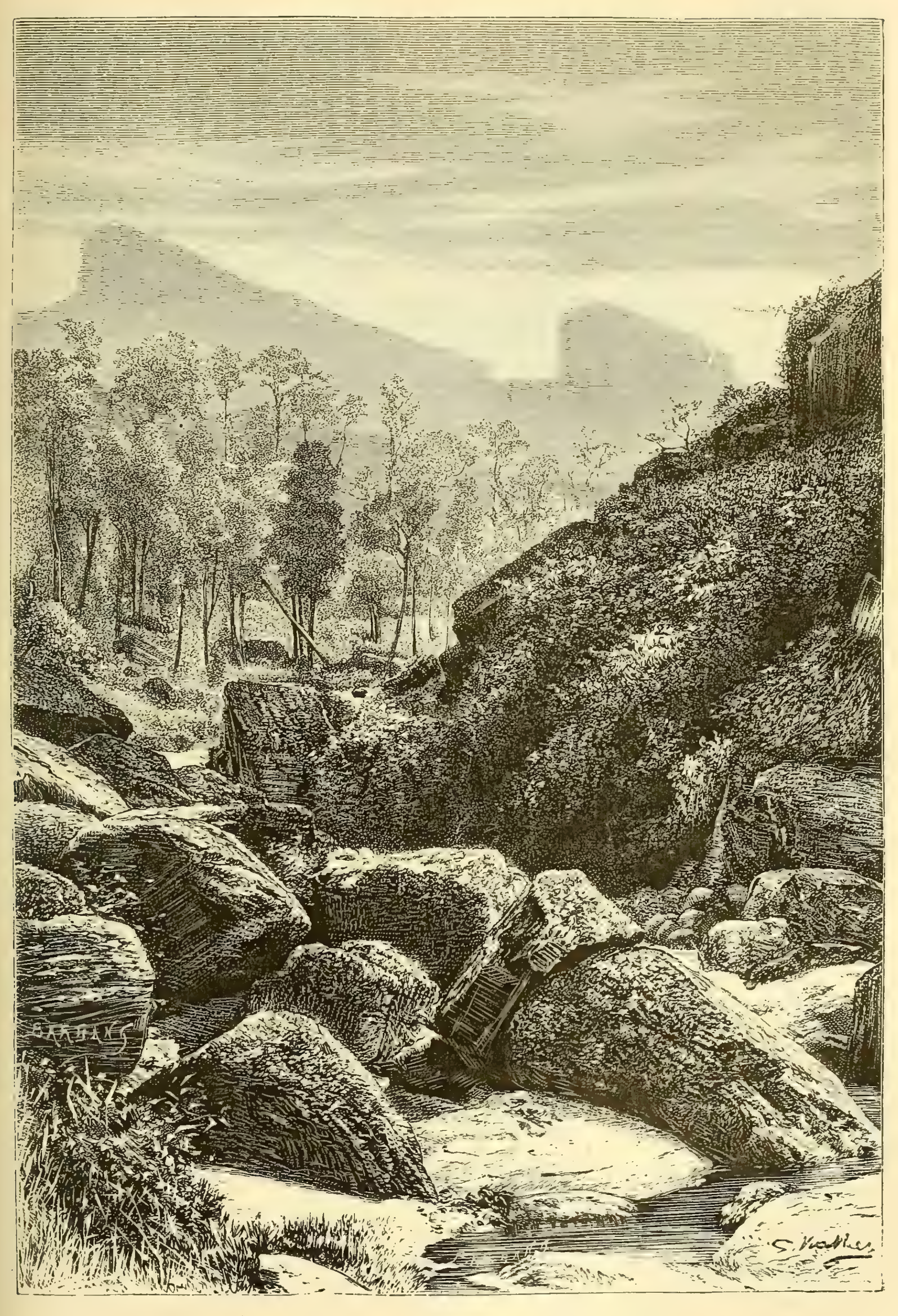


D'après Emerson Tennent. C. Perron

sur les pentes, recourbant leurs branches fleuries vers la cime, « comme pour se rapprocher de l'empreinte sacrée ».

La moitié septentrionale de l'île est une vaste plaine dans presque toute son étendue : un seul chaînon se détache du massif central pour se diriger au nord-est vers le havre de Trincomali; en outre, quelques monts se dressent isolés au milieu des campagnes basses. Tel est le pic de Mahintala, qui domine la ville sainte d'Anaradjapoura; des formations basaltiques se montrent çà et là dans le voisinage des côtes. La roche dominante dans la partie montueuse est le gneiss; maint contrefort ne se compose que d'un seul bloc, émoussé aux angles par les agents atmosphériques : quelques-unes de ces masses, se dressant à 200 mètres de hauteur sur une base de plusieurs kilomètres carrés, reploient leur bord en forme de demi-coupole et des temples ont pu s'abriter au-dessous de ces dômes naturels; grâce à ces courbures on a pu tailler dans la pierre des dalles en forme de poutres pour recouvrir des pagodes : la roche indestructible symbolisait la durée de la foi. Le gneiss de Ceylan, comme celui de l'Inde méridionale et comme les trapps du Dekkan, se décompose en une poussière rouge et ténue qui recouvre le sol. Les gens du pays donnent le nom de *cabouk* à ces latérites, qui contrastent par leur vive couleur avec la verdure intense des feuillages. En débarquant, le voyageur est frappé tout d'abord de la teinte rougeâtre des routes et des champs : c'est à ce cabouk de « couleur cuivrée » que l'île devrait peut-être son ancien nom de Tamraparni.

Peu de métaux, à l'exception du fer, se trouvent en quantités exploitables dans les roches de Ceylan; les gisements d'or, fort nombreux, mais pauvres en métal, n'ont attiré que de rares mineurs; les veines de graphite, plus productives, donnent lieu à un certain commerce d'exportation, mais il n'est guère de contrées plus riches en pierres précieuses. Les rivières de la côte méridionale, surtout celles qui arrosent les campagnes du Ratnapoura, la « Ville des Rubis », roulent dans leurs sables une si grande quantité de rubis, de saphirs et de grenats, que certaines plages en sont presque entièrement composées; la poussière que ramassent les lapidaires leur sert à polir les gemmes. Cependant on ne recueille point de beaux rubis dans ces alluvions; il faut creuser au-dessous des sables et forer les couches de graviers et d'argiles avant de trouver la couche cristallifère ou *nellan*, que l'on croit antérieure aux éruptions de basalte qui se sont fait jour par endroits. C'est dans ce nellan que les chercheurs trouvent les cristaux de prix. Avant l'arrivée des Anglais, les natifs ne s'étaient jamais donné la peine de s'attaquer à la roche même, où se rencontrent les plus



PAYSAGE A CEYLAN. — VUE PRISE DE LA PLANTATION DE RAMBODA.

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie communiquée par M. G. Bertrand.



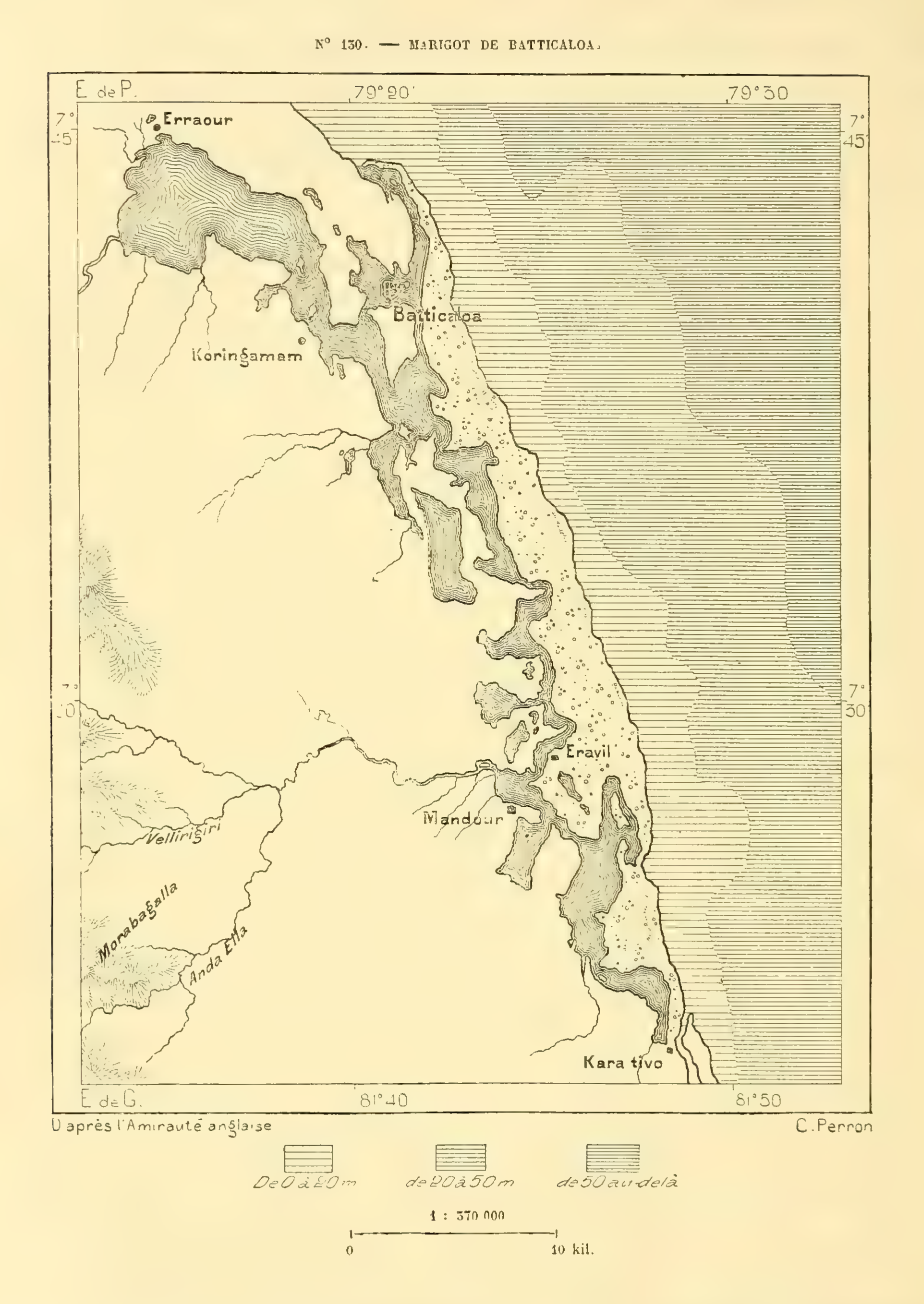
grosses pierres et du plus beau feu. Les grenats, surtout les variétés connues sous le nom de « pierres à cannelle », sont tellement communes, que des blocs de gneiss en sont constellés : les traînées de cristaux qui remplissent la roche ressemblent à des rameaux aux fleurs étincelantes. Les saphirs, les topazes de Ceylan sont les plus estimées des 37 variétés de pierres précieuses recueillies par le géologue Gygax; mais on n'a point vu de diamants dans Serendib, quoi qu'en disent les anciens géographes et les conteurs arabes.

Les rivières descendent du massif central vers tout le pourtour de l'île, mais un bien petit nombre ont un assez vaste bassin de réception pour devenir des cours d'eau considérables; ce sont des torrents, redoutables pendant la saison des pluies, à sec durant les sécheresses; quelques-uns seulement peuvent servir à la batellerie, dans la partie inférieure de leur cours, entre l'embouchure et les premiers rapides, situés à la sortie de la région des collines. Pourtant plusieurs de ces rivières portent le nom de Ganga, comme si elles pouvaient être comparées à la divine Ganga descendue des monts himalayens. La plus abondante, la Mahavelli-ganga, ou « grande rivière du Sable », dont une branche va se jeter dans la baie de Trincomali, a seulement 215 kilomètres de longueur et n'apporte à la mer que l'écoulement d'un bassin de 10 000 kilomètres carrés, quoique plus des deux tiers du massif central soient compris dans son versant; comparé aux fleuves de l'Inde, ce Gange cinghalais n'est qu'un ruisseau.

La plupart des *ganga* et des *oya* sont fermées à leur embouchure par des cordons littoraux que dépose le courant fluvial, arrêté par le flot de la mer. Ainsi se forment, à l'abri de ces flèches de sable, de grands marigots où s'étalent les eaux descendues des plateaux : un de ces marigots ou *gobbs*, qui longe la côte orientale, au nord et au sud de Batticaloa, n'a pas moins de 50 kilomètres; c'est un étang où la navigation se fait à l'abri des tempêtes, comme dans les *backwaters* du Malabar. Sur la côte occidentale, les marigots sont moins nombreux, à cause de la proximité des montagnes et de la pente rapide; cependant plusieurs lagunes se sont ainsi formées au sud et au nord de Colombo. L'île de Calpentyn peut être considérée dans son ensemble comme un long cordon littoral; le golfe qui la sépare de Ceylan se rétrécit peu à peu vers le sud, et sur une trentaine de kilomètres il n'est autre chose qu'un étang. La plus grande partie de la côte orientale est bordée de dunes. Les sables sont apportés sur les plages par le courant littoral, qui suit la direction des vents, alternativement du nord au sud et du sud au nord; desséchés à marée basse, ils sont repris par le vent et amoncelés en dunes; mais il est rare que ces monticules restent

longtemps mobiles. Des herbes aux racines traçantes, telles que le *spinifex squarrosus* ou « grande barbe de Rama », consolident les sables; bien-

N° 130. — MARIGOT DE BATTICALOA.



tôt des arbustes, puis des arbres, naissent sur les pentes affermies; enfin l'homme y plante des cocotiers, qui nulle part ne prospèrent mieux que dans ce sol léger, toujours humide dans le fond et parfois mouillé par l'embrun salé. Les cocotaies qui recouvrent les dunes de Batticaloa, à l'est

de l'île, se prolongent ainsi sur 70 kilomètres de longueur, avec une largeur variable de deux à cinq kilomètres.

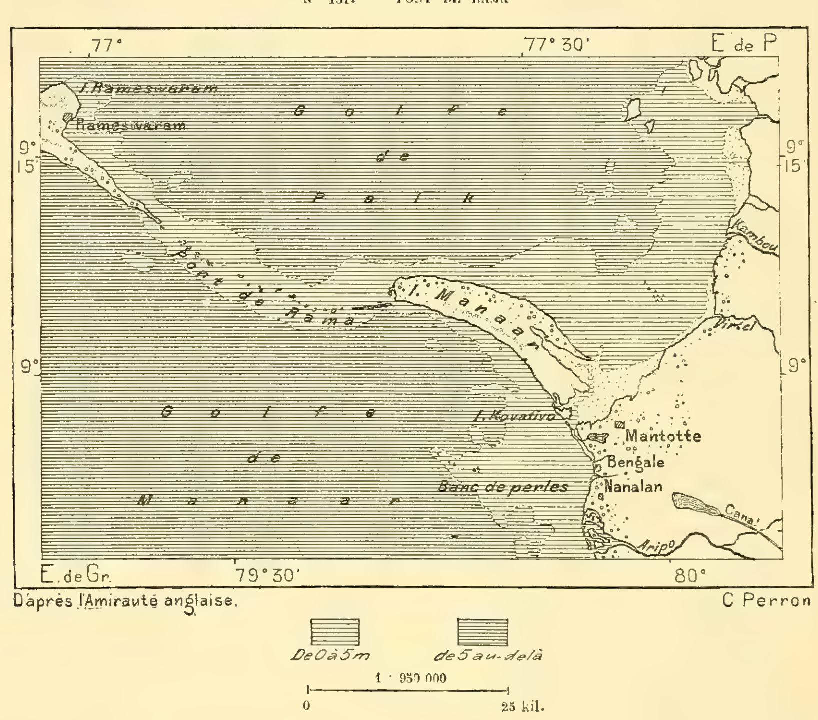
La partie septentrionale de Ceylan se compose en entier de coraux décomposés; jusqu'à dix et quinze kilomètres de la mer, la charrue ramène à la surface des coquilles d'huîtres et autres bivalves, ainsi que des crustacés dont les espèces vivent actuellement dans les eaux voisines. Les voyageurs arabes avaient déjà connaissance de ce fait, mais ils l'expliquaient d'une manière bizarre : d'après eux, certaines espèces d'écrevisses se changent en pierre après être sorties de la mer[1]. Évidemment, cette région de l'île s'est peu à peu soulevée : on y voit, ainsi que plus au sud, sur le littoral de Negombo, des tufs de débris calcaires mêlés de coquillages et d'autres fragments rejetés par la mer et changés peu à peu en conglomérat solide. Les indigènes de Manaar qui taillent des anneaux et des bracelets dans la coquille de la *turbinella rapa*, ne la cherchent pas seulement au fond de l'eau, ils la retirent aussi en grandes quantités des plages émergées; près de Djaffna, on trouva en 1845 une ancre de telles dimensions, qu'elle devait appartenir à un gros navire, comme il n'en pourrait plus naviguer dans les mers basses de ces parages. Le petit archipel qui continue au nord-ouest la pointe septentrionale, est composé de ces terres modernes graduellement exhaussées. De même, l'île de Manaar a surgi à une époque géologique récente, quoique, du côté de la terre ferme, la digue de Pamban ait été, il y a peu de siècles, rompue par la force des vagues. La légende hindoue, que disent les poètes, fait naître Manaar avec Rameswaram, lors de la conquête de Ceylan par Rama. Le singe Hanouman ayant placé une montagne en équilibre sur le bout de sa queue, l'autre sur sa tête, les jeta dans la mer pour former le pont sur lequel défila l'armée simiesque pour se rendre à Lanka; cette digue est le pont de Rama ou d'Adam.

L'île de Manaar est séparée de Ceylan par un détroit serpentin, large de 1600 mètres, où les bateaux ne trouvent pas plus d'un mètre à marée basse et qu'il serait très difficile de transformer en un canal de navigation pour les gros bâtiments; mais les sables du pont de Rama qui rejoignent Manaar à Rameswaram en un cordon partiellement émergé, long de 50 kilomètres, offrent çà et là quelques brèches plus profondes que le détroit de Manaar, et si le gouvernement anglais se décide à ouvrir entre l'Inde et Ceylan un canal de grande navigation, c'est probablement en creusant une tranchée dans le pont de Rama, entre les fonds de 10 mètres qui se trouvent au nord et au sud de la levée de sable. Suivant les moussons, les bancs

[1] Abou-Zeyd; — Reinaud, *Voyages faits par les Arabes.*

se déplacent du nord au sud et du sud au nord; quand les vents soufflent du golfe du Bengale, un courant local entraîne dans les passes l'arène et les débris de corail et les dépose sur les plages tournées au midi; pendant la mousson du sud-ouest, c'est le phénomène inverse qui se produit[1]. D'ailleurs les courants de houle n'ont pas une grande force dans les golfes de Manaar et de Palk, sur les côtes occidentales de Ceylan. Ils longent alternativement les côtes en contournant l'île du côté de l'est et du nord, comme si elle faisait partie de la péninsule hindoue; lors de la

N° 151. — PONT DE RAMA



mousson d'été, les courants qui viennent suivre les côtes de Malabar frappent l'île sur le littoral du midi, en ne pénétrant dans le golfe de Manaar que par de petits remous latéraux; lors de la mousson d'hiver, la houle provenant de la côte de Coromandel se continue sur la côte orientale de Ceylan, sans entrer dans l'impasse du golfe de Palk.

Dans l'île de Rameswaram, de même que sur toutes les côtes coralligènes du nord de Ceylan, des eaux douces emplissent de vastes réservoirs souterrains au-dessous des récifs. En creusant des puits à travers la roche de corail, on rencontre en maints endroits des cavités profondes où l'eau se

[1] Sims, *Journal of the Geographical Society of London*, 1854.

maintient toujours au niveau de la mer voisine, s'élevant et s'abaissant avec le flux et le reflux, qui dans ces parages varie de 45 à 90 centimètres, des mortes eaux aux malines. Dans ces « puits à marcyage », semblables à ceux de tous les rivages calcaires, l'eau saline, pénétrant dans les fissures du sol, équilibre l'eau douce par sa pression latérale; de même qu'un liquide contenu dans une éponge se maintient sans changement dans un réservoir empli de saumure, de même les nappes souterraines des côtes ne sont point modifiées par la masse des eaux salines qui s'élèvent et s'abaissent dans les crevasses les plus rapprochées de la mer[1]. Dans les puits profonds, l'eau douce repose sur une couche d'eau saumâtre, et le liquide inférieur est complètement salé. Le puits de Potour, au nord-est de Djaffna, est un de ces gouffres cachés où l'eau pure surnage et dont les couches inférieures offrent successivement tous les degrés de densité jusqu'à celle de l'eau de mer, à 42 mètres de la surface. Néanmoins des pompes d'irrigation ne parviennent pas à épuiser la nappe supérieure, qu'alimentent des affluents latéraux[2].

Le climat de Ceylan ressemble à celui de l'Inde méridionale, si ce n'est qu'il offre de moindres écarts, grâce à l'atmosphère maritime qui baigne l'île de toutes parts et aux brises régulières qui suivent les mouvements du soleil. La température moyenne des villes du littoral est de 27 à 28 degrés centigrades, et quoique l'extrémité septentrionale de l'île soit de 350 à 400 kilomètres plus éloignée de l'équateur que les côtes méridionales, les chaleurs y sont plus fortes, à cause de l'éloignement des montagnes, de la nature sablonneuse du sol, qui reflète les rayons solaires, et du voisinage des côtes de Coromandel, d'où viennent les vents secs[3]. Les ouragans sont très rares; dans presque toutes les saisons, les mouvements de l'atmosphère se font avec une telle régularité qu'on peut les prédire longtemps à l'avance et régler en sécurité l'emploi de ses journées. De mois en mois, la température ne présente que de faibles écarts : le « printemps est éternel » comme dans les îles de l'archipel malais ; seulement la distribution des pluies est inégale. Tandis que la mousson du sud-ouest apporte une part d'humidité considérable sur les campagnes de Colombo et sur tout le versant sud-occidental des monts, il ne laisse tomber que des pluies insuffisantes sur les terres orientales. Lors de la mousson du nord-est, qui s'est chargée d'humidité en traversant le golfe du Bengale,

[1] Darwin, *Narrative of the Surveying Voyages of the Adventure and Beagle;* — R. Thomassy, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1864.

[2] Emerson Tennent, *Ceylon.*

[3] Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien.*

c'est le phénomène inverse qui se produit. Alors le versant oriental est le mieux partagé. En moyenne, la quantité des pluies, que l'on observe en plus de 100 stations météorologiques, peut être évaluée à 2 mètres[1]; elle diminue graduellement du sud au nord, de la région tournée vers l'Océan à celle qui regarde vers la terre ferme : l'écart est de 5 mètres et demi entre les stations extrêmes; tandis qu'à Manaar la tranche moyenne de pluie n'atteint pas 1 mètre, elle est de 6 mètres à Padoupola, sur le versant occidental du pic d'Adam[2]. Pendant des semaines entières, les hauteurs de Nouvera elia sont entourées de brouillards.

Pour la flore comme pour le climat, Ceylan ressemble aux terres continentales voisines; cependant elle a des espèces particulières : mainte forêt rappelle au botaniste venu de Java la végétation des îles malaises. Diverses plantes que l'on n'a pu acclimater dans l'Inde continentale en dehors des jardins, font maintenant partie de la flore forestière de Ceylan : le muscadier a parfaitement réussi; le mangoustan donne des fruits aussi excellents que ceux des Indes hollandaises; le dourian, introduit par les Portugais dès le seizième siècle, est devenu l'un des arbres communs des jardins cinghalais; quant aux arbres fruitiers d'Europe, ils prospèrent, mais avec trop de vigueur pour fournir fleurs ou fruits. Dès 1856, on comptait 2670 espèces de plantes phanérogames dans l'île[3]; probablement, il en existe au moins 3000; cependant les forêts sont remarquables bien plus par la force de la végétation que par la variété des espèces, surtout au sud-ouest de l'île, sur le versant humide des montagnes. Cette région, la plus populeuse et la plus fréquemment visitée, est aussi la plus belle, grâce à ses dix ou quinze espèces de palmiers dressant leurs hampes et leurs éventails au-dessus des fourrés des autres plantes. Le dhoum de l'Égypte (*hyphane thebaïca*) se trouve au nombre de ces palmiers; mais combien diffèrent de l'arbre qu'on voit dans le pays d'origine! Le tronc est deux fois plus large et plus haut, les fourches plus nombreuses et plus rapprochées, et feuilles, fleurs, fruits, ont augmenté en grandeur et en beauté[4]. Les palmiers à hampe unique, à ombelles ou à éventails, contrastent avec ce palmier fourchu. D'une touffe de larges feuilles, dont la surface n'a pas moins de 5 à 6 mètres carrés, s'élance la fleur du talipot, haute de 10 à 12 mètres et comprenant plusieurs millions de florules; tous les villages ont leurs allées de cocotiers, l'arbre qui « ne peut vivre loin du son de

[1] Pluie moyenne à Colombo dans une période de dix années, 2m.25.

[2] Ferguson, *Handbook for Ceylon*.

[3] Emerson Tennent, ouvrage cité.

[4] Ernst Häckel, *Nature, Weekly Journal of Science*, aug. 24, 1882.

la voix humaine ». D'énormes baobabs d'origine africaine croissent dans l'île de Manaar, où ils furent plantés par les Portugais ou les Arabes. Dans les forêts vierges le tek est rare; les essences qui donnent le meilleur bois de construction sont l'ébène et le *chloroxylon swetenia*. Encore plus utiles sont les bambous et les palmiers rotins, qui rampent sur le sol : quelques-unes de ces lianes ont 75 mètres de longueur et seulement 2 à 3 centimètres de diamètre, sans la moindre irrégularité. On en tresse des ponts aériens que l'on distingue à peine des autres lianes et des branchages entrecroisés; des porteurs, même des chevaux chargés passent sur ces escarpolettes, qui vibrent et se balancent au moindre poids, en secouant les branches élastiques des arbres auxquels elles sont amarrées.

La faune de Ceylan ne correspond pas à la richesse de plantes caractéristiques ; elle est très inférieure par le nombre des formes aux faunes du continent voisin, des îles de la Sonde, de l'Afrique équatoriale, du Brésil[1]. Néanmoins l'île possède diverses espèces particulières; elle n'est pas une simple dépendance zoologique de l'Inde méridionale. Les éléphants, désormais protégés contre les chasseurs par des lois sévères, sont devenus assez rares dans la région des plaines et l'exportation de ces animaux sur la terre ferme a notablement diminué[2]. Quelques grands mammifères du continent voisin manquent à Ceylan; le tigre, le loup et diverses antilopes ne vivent pas dans ses forêts; mais elle a en propre quelques animaux, entre autres une chauve-souris à peine plus grande qu'une abeille. L'animal le plus redouté des voyageurs est une des plus petites sangsues qui existent (*hirudo ceylanica*) : en 1815, lors d'une expédition contre Kandy, plusieurs soldats anglais succombèrent à leurs attaques ; les chasseurs portent des espèces de jambières pour se hasarder dans les forêts de l'intérieur, où les sangsues pullulent par myriades. Parmi les trois cents formes d'oiseaux, plus d'une trentaine ne se trouvent pas ailleurs. La faune spéciale de Ceylan comprend 18 reptiles, même trois genres qui ne sont pas représentés sur le continent voisin[3]: une espèce de lézard, commune à Ceylan et à la Barmanie, n'a pas encore été découverte dans les contrées intermédiaires. Plusieurs poissons se distinguent par des mœurs particulières : telles sont les perches *kavaya* (*anabas* ou *perca scandens*),

[1] Ernst Häckel, *Indische Reisebriefe*, Deutsche Rundschau, juin 1882.

[2] Exportation des éléphants : 1600 en cinq ans, de 1858 à 1862.
» » 1685 en dix-huit ans, de 1863 à 1880. Valeur : 1 300 000 francs.
(Ferguson, *Handbook for Ceylon*.)

[3] Gunther, *Magazine for Natural History*, march 1859.

qui cheminent à une distance considérable des côtes dans l'herbe humide, et qui grimpent, dit-on, aux palmiers palmyres pour se loger entre les larges feuilles. On dit que les pêcheurs les gardent quatre et même cinq jours en dehors de l'eau. D'autres poissons, également de la famille des perches, s'enfouissent dans la boue des étangs et des mares et vivent ainsi sans air et sans eau pendant la saison des sécheresses[1]. Les coquillages ne se voient nulle part en si nombreuses variétés que sur les plages du golfe de Manaar. Les belles collections conchyliologiques proviennent de Ceylan pour la plus grande partie; les premiers naturalistes qui décrivirent les coquillages étrangers à l'Europe sans connaître le lieu d'origine n'avaient sous les yeux que des espèces cinghalaises.

Sinon par ses animaux supérieurs, du moins par ses poissons et ses coquillages, Ceylan semble une terre plutôt malaise qu'hindoue. On ne saurait comprendre cette ressemblance de formes animales, si quelque communication géographique n'avait existé jadis entre Ceylan et les îles de la Sonde, soit directement par des terres aujourd'hui disparues, soit indirectement par les côtes qui entourent le golfe du Bengale et qui se trouvaient alors comprises dans la zone équatoriale, graduellement rétrécie depuis les temps anciens[2]. La faune marine cinghalaise ressemble aussi à celle de la côte arabique dans la mer Rouge, mais elle est beaucoup plus riche en espèces et en variétés, quoique plus uniforme en couleur. Les innombrables animaux qui pullulent dans les bosquets de corail du golfe Arabique ont des teintes éclatantes de rouge, d'orangé, de jaune, tandis que le vert est général dans les espèces de Taprobane. Le vert est la livrée de cette île, encore plus justement nommée que l'Irlande « Ile d'émeraude » : poissons, crustacés, astéries, ont la même couleur que la plupart des lézards, des oiseaux, des insectes ; toute la vie animale inférieure s'est accommodée à son verdoyant milieu[3].

La population de Ceylan s'accroît rapidement, grâce à la fertilité du sol et à l'industrie des habitants; mais il n'est pas probable qu'elle puisse se comparer aux multitudes qui se pressaient dans l'île avant les guerres d'extermination du moyen âge. Quand on pénètre dans les forêts et les jongles de l'intérieur, on est étonné de rencontrer des réservoirs et des ca-

[1] Abou-Zeyd .. Reinaud, *Relations des Voyages faits par les Arabes;* — Layard, Buchanan, etc.; — Emerson Tennent, *Ceylon.*

[2] Alfred R. Wallace, *Geographical Distribution of Animals.*

[3] Ransonnet, *Ceylon;* — Ernst Hackel, *Nature,* aug 24, 1882.

naux ruinés, dont chacun était bordé de cultures et de bourgades, disparues aujourd'hui ; sur 3000 étangs, plus de 1500 sont abandonnés, et dans le nombre il en est qui forment des marécages d'une superficie de 50 kilomètres carrés[1]. Le réservoir de Kalowewa, le plus vaste de tous, existe encore en partie, et près de la digue il a 20 mètres de profondeur : pour le réparer en entier et en distribuer les eaux dans tout le district d'Anaradjapoura, il faudrait dépenser la somme de près d'un million[2]. Divers documents, du quatorzième et du quinzième siècle, parlent d'un million et demi de « villages » ou groupes de maisons qui se seraient alors trouvés dans l'île, construits, comme ceux de nos jours, sur les digues de retenue ou dans les bosquets situés immédiatement au-dessous. Ceylan devait être à cette époque aussi peuplée que le sont actuellement les plaines alluviales de l'Inde.

Quoique des massacres et des famines causées par la mauvaise administration aient réduit probablement des neuf dixièmes l'ancienne population cinghalaise, il subsiste quelques débris de tribus aborigènes dont les mœurs rappellent les temps préhistoriques. Les Veddah, descendants probables des Yakko, qui peuplaient l'île avant l'arrivée des conquérants célébrés dans l'épopée du Ramayana, ne se sont maintenus à l'état de peuplade distincte que dans la partie sud-orientale de Ceylan, principalement dans les forêts de Bintenne, de Badoula, de Nilgala, à la base orientale du massif montagneux. Les premiers voyageurs leur assignent un territoire beaucoup plus étendu; quelques groupes de Veddah auraient vécu jusque dans la région septentrionale, la plus rapprochée de la côte de Coromandel, d'où vient le flot des immigrants hindous. Encore vers le milieu du siècle, leur nombre était évalué à huit mille; maintenant ils sont réduits à quelques centaines et l'on peut se demander même s'il en existe à l'état pur; les derniers recensements montrent que la moyenne des enfants est très faible dans leurs familles, quoique la pratique de l'infanticide n'ait pas été constatée. Les Veddah sont une de ces populations dont l'absorption semble prochaine et que les anthropologistes étudient avec d'autant plus d'intérêt qu'elles ne vivront bientôt plus. D'ailleurs il est probable qu'on exagérait autrefois la proportion des aborigènes; le mystère de leur vie les faisait apparaître plus nombreux qu'ils n'étaient en réalité; d'après le témoignage des voyageurs, ils ne se trouvaient jamais en contact direct avec les étrangers; même pour leurs échanges, ils se rendaient de

[1] Alb. Gray, *The Backwoods of Ceylan*, Fortnightly Review, 1880.
[2] W. H. Gregory, *Revue de Géographie*, 1880-1881, p. 68.

nuit dans les villages et déposaient devant la porte des marchands les modèles des objets dont ils avaient besoin, en ayant soin de placer à côté du miel sauvage ou le produit de leur chasse; quelque temps après, ils revenaient à la même heure prendre les objets achetés. Telle serait l'origine de la légende antique, rapportée par le pèlerin chinois Fahian, d'après laquelle les commerçants de Ceylan trafiquaient avec les « serpents et les démons ».

Ceux des Veddah qu'ont observés des anthropologistes sont tous de très faible taille et pourraient même être classés parmi les nains[1]; leurs têtes sont aussi très petites : pour la capacité crânienne, ils sont au dernier rang. D'ailleurs ils sont assez souples et vigoureux, et quoiqu'on les ait décrits comme les plus laids des hommes, avec des mâchoires projetées en avant, des nez aplatis, de petits yeux, des oreilles saillantes et mobiles, leurs photographies authentiques ne ressemblent pas à ces portraits hideux : peut-être un peu plus noirs que les Cinghalais, ils n'ont cependant pas la peau du nègre et leur chevelure est rarement ondulée. Quant à leur civilisation, elle est encore rudimentaire : ils n'ont pas même de poteries, et s'ils achètent des javelots et des flèches de fer, ils ne savent les appointir qu'à coups de pierre; ils ne se bâtissent point de cabanes et vivent sous les branchages et dans les grottes. Chasseurs nomades, ils se nourrissent presque uniquement de chair, et récemment encore ils ne se donnaient pas la peine de la cuire. Errant par groupes de quelques individus, parfois de quelques familles, ils n'ont aucune organisation politique, aucune religion précise; ils craignent vaguement les démons, qu'ils confondent avec les ancêtres; des danses et des cris comme ceux des chamanes sont leurs seules cérémonies ; ils se gardent bien de se laver, craignant que l'eau ne les prive de leur force. D'après quelques auteurs modernes, d'ailleurs contredits, ils ne possèderaient même pas les plus simples connaissances sans lesquelles l'existence humaine ne se comprend plus : ils ne sauraient ni compter, ni différencier les couleurs, ni indiquer la succession du temps. Ils pleurent et crient, mais on ne les aurait jamais vus rire; à cet égard, ils seraient uniques parmi les peuples[2]. Cependant leur langue ne diffère que faiblement de celle de leurs voisins cinghalais. On voit en eux, non des sau-

[1] Taille moyenne des Veddah de Bintenne :

Hommes	1^m,557
Femmes	1^m,448

(R. Virchow, *Ueber die Veddas von Ceylon.*)

[2] Bayley, *Transactions of the Ethnological Society*, 1865; — Hartshorne, *Fortnightly Review*, 1876.

vages primitifs, mais les descendants déchus d'un peuple civilisé; malgré leur état misérable, on les considère comme appartenant à une caste supérieure : ce sont des « fils de roi ». La coutume qu'ils observent de se marier avec leur sœur cadette, aurait été précisément celle des souverains du pays avant l'arrivée des Hindous. D'ailleurs les Veddah se civilisent : de leurs deux tribus, une seule se tient complètement à l'écart des Cinghalais. Les membres de l'autre peuplade ne craignent plus de commercer directement avec leurs voisins, ils battent le briquet pour allumer le feu, se couvrent de vêtements d'étoffe au lieu de feuillage, achètent des parures pour leurs femmes; enfin des mariages entre Veddah et Tamil transforment peu à peu la race. La plupart des indigènes, baptisés par les missionnaires, n'ont pour cela rien changé à leur genre de vie.

Les Rodiya, c'est-à-dire les « Fangeux », qui vivent au nombre de près d'un millier dans les vallées occidentales du massif cinghalais, sont fréquemment confondus avec les Veddah, mais ils ne leur ressemblent que par l'état de sauvagerie dans lequel se trouvent encore plusieurs de leurs clans; il leur était interdit naguère de passer une rivière en bac, de tirer de l'eau à la fontaine, d'entrer dans un village, d'apprendre un métier, de labourer le sol [1]. Ils ne pouvaient avoir de communication avec la société que par l'intermédiaire du geôlier, et c'est à ce dernier des Cinghalais que les chefs rodiya devaient rendre hommage [2]. Et pourtant les Rodiya trouvent encore dans Ceylan des êtres humains à tenir en dégoût; ils se croient de beaucoup supérieurs aux Ambatteyo et ne permettent pas même à leurs chiens de manger la nourriture préparée par ces malheureux. Les Rodiya sont de haute taille pour la plupart et leurs traits sont plus réguliers que ceux des Veddah : c'est parmi eux que se rencontrent les femmes les plus belles de Ceylan. Les mœurs polyandriques prévalent chez ces indigènes méprisés, mais ils n'épousent point leurs sœurs. Ils se disent bouddhistes; toutefois leur culte principal est celui de l'esprit méchant, qu'ils essayent de conjurer en lui offrant des fruits, des légumes et le sang d'un coq rouge. Seuls parmi les habitants de Ceylan ils parlent un dialecte original, qui ne se rattache ni aux idiomes dravidiens, ni aux langues aryennes, ni au vieux parler cinghalais [3].

Le gros de la population insulaire, qui s'est groupé dans la région méridionale, ne paraît guère différer des Veddah au point de vue physique. La plupart des Cinghalais sont de petite taille; ils ont la tête allon-

[1] Valentyn, *Oud en Nieuw Oost-Indien.*
[2] Emerson Tennent, *Ceylon.*
[3] Hartshorne, *Journal officiel de la République française*, 11 mars 1881.

gée, la peau brune ou rougeâtre, toujours plus claire que celle des Tamil; le trait caractéristique par lequel ils se distinguent le plus des sauvages est la forme aquiline du nez. Ce qui frappe le plus les voyageurs à la vue des Cinghalais proprement dits, est leur apparence féminine : ils ont les formes gracieuses et replètes, la figure souriante, une longue chevelure noire, soigneusement frisée, qu'ils ramènent en chignon au-dessus de la tête et soutiennent par un peigne en écaille; leur costume est également féminin. Ils sont en général d'une extrême douceur, prévenants, hospitaliers, pleins d'équité, mais ils ressentent profondément les injures, et quoiques habitués à l'obéissance envers une administration régulière, ils s'indignent des caprices du pouvoir. En 1848, des révoltes éclatèrent de toutes parts à l'occasion de corvées et de taxes supplémentaires qu'on leur avait imposées; les mouvements révolutionnaires de l'Europe occidentale eurent leur contre-coup dans l'île de la mer des Indes[1].

Quoi qu'il en soit des diversités locales, les Cinghalais se rattachent par des transitions insensibles aux Dravidiens et aux Aryens : il serait difficile d'indiquer des différences essentielles de traits entre eux et les Hindous[2]. Çà et là se voient à Ceylan des ménages polyandriques, reste d'une constitution de famille autrefois générale dans le pays[3]. Les Cinghalais ont une singulière immunité pour certaines maladies qui frappent les étrangers. Les affections des voies respiratoires, les bronchites, coqueluches, diphtéries, plévrites, pneumonies sont inconnues chez les indigènes et très rares chez les Européens qui séjournent dans l'île : les malades de la poitrine qui viennent à Ceylan y trouvent généralement une amélioration dans leur état, tandis que les métis succombent fréquemment à la tuberculose[4]. Les dysenteries, les hépatites, les rhumatismes, les affections nerveuses sont aussi des maladies exceptionnelles chez les Cinghalais; mais les fièvres miasmatiques les attaquent souvent, et dans les districts intérieurs le gonflement de la rate est général chez les adultes.

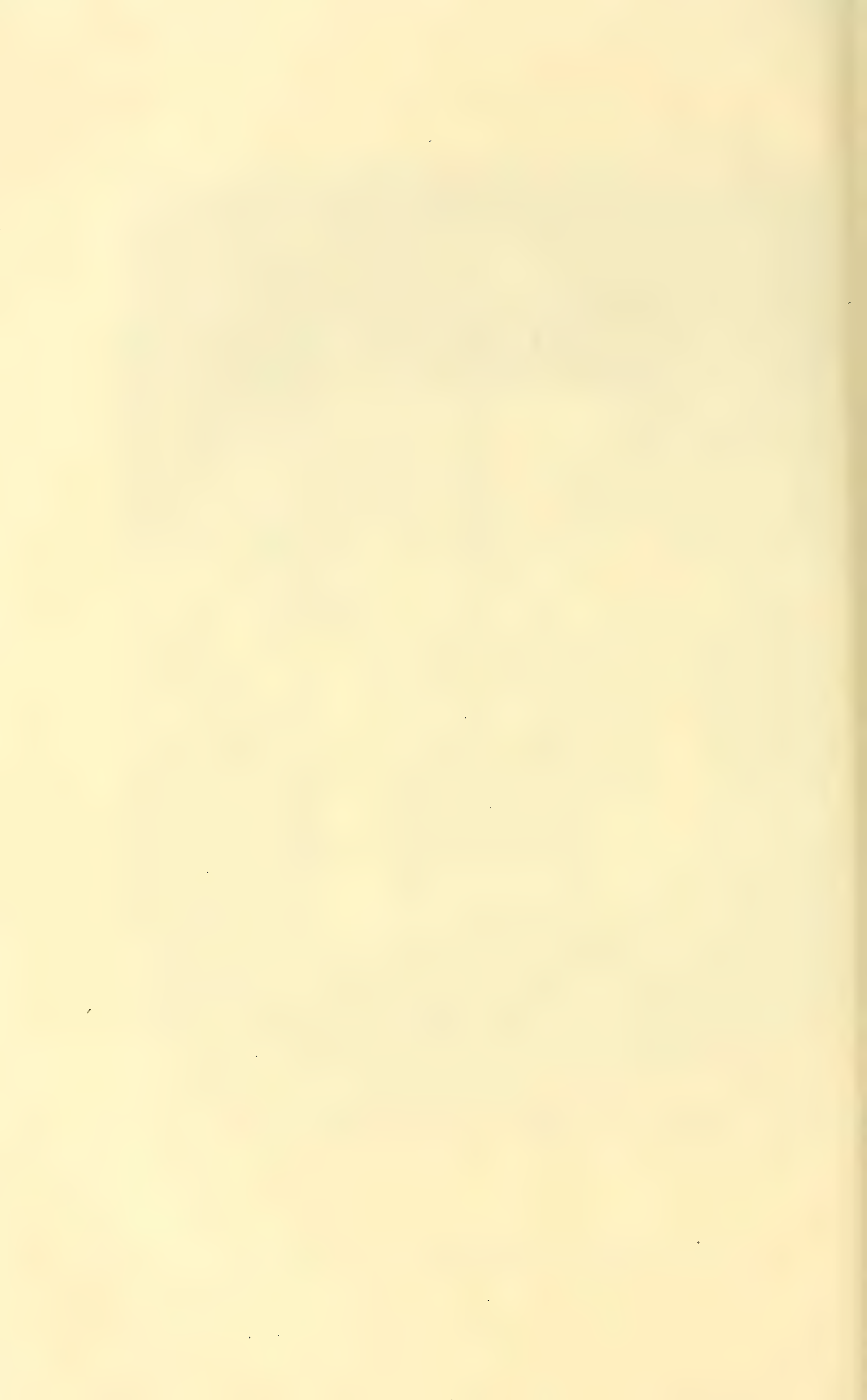
Quant à la langue, elle est d'origine mixte; le cinghalais se rapproche des idiomes dravidiens par nombre de mots anciens désignant des objets ou se rapportant aux idées d'une civilisation primitive; mais c'est au pali qu'il a emprunté les termes de la langue religieuse, et au sanscrit ceux de la science et de l'art : dans le mélange, c'est l'élément aryen qui l'a de beaucoup emporté. Le cinghalais est définitivement classé parmi les

[1] Emerson Tennent, ouvrage cité.
[2] Davy, *Account of the interior of Ceylon.*
[3] John Phear, *The Aryan Village in India and Ceylon.*
[4] Davy, ouvrage cité; — Wernich, *Geographisch-medicinische Studien.*



TYPES ET COSTUMES CINGHALAIS. — PRÊTRES BOUDDHISTES

Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie communiquée par M. G. Bertrand.



langues aryennes[1]. Sa littérature, conservée sur des feuilles de talipot, est riche en livres de morale, en chants religieux, en ballades populaires. La plupart des ouvrages, même les grammaires et les recueils de formules, sont écrits en vers; tel poème pali a plus d'un demi-million de stances. Le document le plus précieux, le *Mahawanso*, est un recueil de chroniques comprenant l'histoire de toutes les dynasties, entre le troisième siècle de l'ère vulgaire et le milieu du dix-huitième. Tandis que les Hindous de la terre ferme se détachaient de la religion bouddhique, qui dominait jadis sur la Péninsule, les Cinghalais restaient fidèles au culte que leur avaient apporté les missionnaires de la « Grande Doctrine », il y a bientôt vingt-deux siècles. Cependant leur bouddhisme n'est pas identique à celui des Barmans, des Siamois et des Tibétains; l'éloignement, le contact avec des populations différentes ont eu pour résultat de séparer graduellement les communautés religieuses. Certaines pratiques sivaïtes et vichnouïtes se sont maintenues ou ont pénétré dans les temples de Ceylan. Les emblèmes du sivaïsme se retrouvent en nombre de sanctuaires, notamment à Matoura, sur la côte méridionale, et les adorateurs bouddhistes n'en sont nullement troublés dans leurs prières[2]. De même des milliers de convertis au catholicisme sont restés sectateurs de Bouddha[3].

Toute la partie septentrionale de l'île est habitée par des immigrants tamil venus à diverses époques et ne différant en rien de leurs frères de race qui vivent de l'autre côté du détroit. Lors des premières invasions, ils étaient en général désignés sous le nom de Malabares, quoique la côte de Coromandel fût leur principal lieu d'origine; leur nombre ne cesse de s'accroître, grâce à l'immigration pacifique des travailleurs hindous, actuellement les seuls cultivateurs des campagnes que dévastèrent leurs ancêtres. La région dans laquelle ils s'établissent étant la plus fertile de Ceylan, quoique la plus négligée, il est probable qu'ils deviendront peu à peu l'élément dominant de la population. En 1871, ils ne représentaient guère plus du cinquième des habitants; actuellement ils en forment le quart, et lors de la récolte du café, 60 000 à 160 000 des leurs s'ajoutent

[1] Max Müller; — Caldwell; — Lassen; — Goldschmidt; — Children; — R. Cust, *Les religions et les langues de l'Inde*.

[2] *Geographische Gesellschaft in Bern, 4ter Jahresbericht*, 1881-82.

[3] Population de l'île, classée approximativement par religions en 1881 :

Bouddhistes.	1 700 000	habitants.
Sivaïtes.	600 000	»
Musulmans	195 000	»
Catholiques.	200 000	»
Protestants.	45 000	»

à la population flottante[1]. Les « Maures », nombreux non seulement dans les villes du littoral, mais aussi à l'intérieur, sont de même origine que les Moplah du Malabar et les Labbaï du Coromandel : ils descendent d'Arabes croisés avec les indigènes. Quant aux Portugais et aux Hollandais, on ne les rencontre plus guère qu'à l'état de métis. Tandis que les premiers sont pour la plupart domestiques et hommes de peine, les arrière-petits-fils des Hollandais, connus sous le nom de Burghers, constituent la classe moyenne dans les villes, où ils forment le meilleur appui de la domination anglaise[2]; c'est parmi eux surtout que sont choisis scribes, huissiers, avocats et juges. Ils ont oublié leur langue, tandis que les métis portugais parlent encore un patois corrompu de lusitanien. Des Cafres, des Nègres, des Arabes, des Parsi, des Malais de Java et d'autres îles, des Chinois, sont aussi au nombre des résidents étrangers qu'appellent le commerce et la culture du cafier, de l'arbuste à thé, du cinchona. La forme des bateaux à flotteurs latéraux (*outriggers*) qu'on emploie depuis un temps immémorial à Pointe de Galle comme dans les îles malaises, prouve que Ceylan et la Malaisie étaient en relations bien avant que Taprobane fût connue des Occidentaux[3].

Djaffna ou Djaffnapatam, la « Ville du Joueur de Lyre », capitale du nord, est située en dehors de l'île, sur la terre de coraux et de sable qui s'avance entre le détroit de Palk et le golfe du Bengale. Défendue par une vaste citadelle pentagonale de construction hollandaise, Djaffna ressemble plutôt à un jardin qu'à une cité : seulement quelques maisons à vérandas et à terrasses se montrent au milieu des bosquets de cocotiers et de palmiers-éventails ; sept millions d'arbres de cette espèce croissent dans le territoire de Djaffna. Ville très active, peuplée depuis vingt-deux siècles par ces infatigables Tamil qui émigrent vers toutes les côtes de l'océan des Indes, elle commerce avec la grande terre de Ceylan, mais la mer est trop basse devant Djaffna pour que les navires viennent y mouiller ; ils s'arrêtent

[1] Andrew Anderson, *Notes manuscrites ;* — Ferguson, *Handbook for Ceylon.*

[2] *Calcutta Review*, 1876.

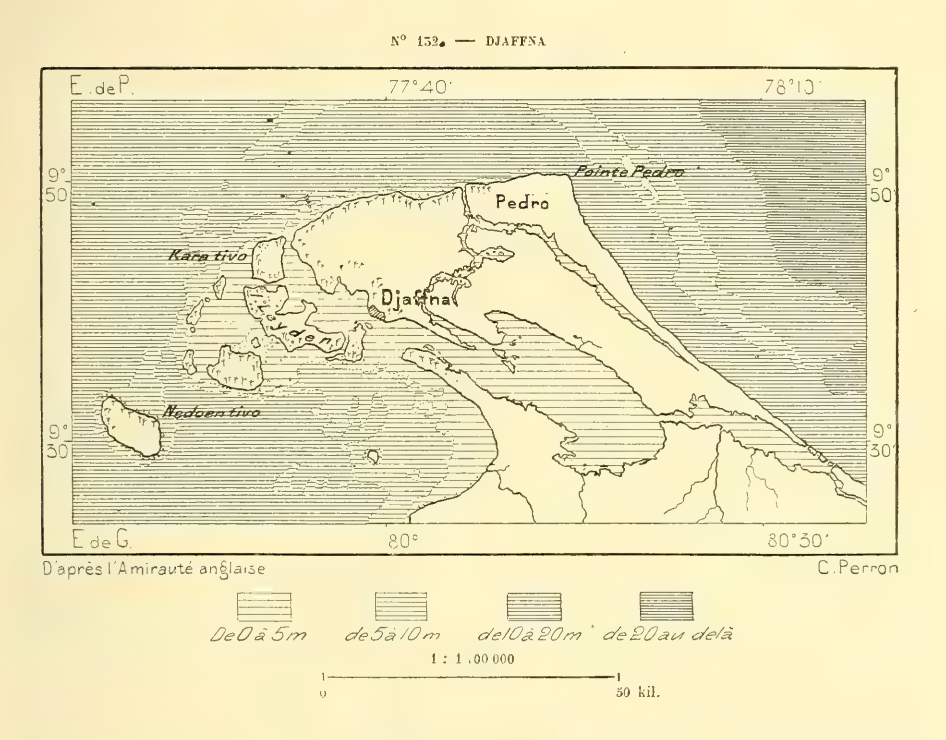
[3] Population de l'île, classée approximativement par races en 1881 :

Cinghalais	1 840 000	habitants
Hindous tamil	689 000	»
Maures	195 000	»
Hollandais, Burghers, Portugais métis, Eurasiens	15 500	»
Européens, dont un quart militaires	6 250	»
Malais, Javanais, Cafres, Nègres, Veddah et Rodiya	15 000	»

de l'autre côté de l'île, près de la pointe Pedro, ou bien à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest, près de l'îlot Leyden.

La ville de Mantotte, située au sud, sur la rive du chenal peu profond qui sépare Manaar de Ceylan, est un « jardin », ainsi qu'indique probablement son nom ; toutefois d'autres étymologistes donnent à cette appellation le sens de « Grand Bac » : un port aurait reçu en cet endroit les passagers venus par le pont de Rama. Près de là, Aripo est la principale station des pêcheurs de perles, et pendant la saison elle se peuple d'une

N° 132. — DJAFFNA



multitude d'immigrants : la plage se couvre de tentes, la mer est parsemée de bateaux. Mais ce n'est pas chaque année que l'on peut se livrer à la récolte des huîtres perlières. Après avoir exploité les bancs à outrance, le gouvernement anglais, qui s'en est attribué le monopole, en interdit la pêche pendant un certain nombre d'années, jusqu'à ce que les fonds soient repeuplés. De 1833 à 1854, les pêcheurs se reposèrent, et la première campagne qui suivit donna 7 millions d'huîtres. En 1863, la pêche fut interrompue de nouveau pour une période de dix ans, mais, après cet intervalle, on ne pêcha que 2 millions de mollusques. La saison de 1880 est la meilleure que l'on ait eue [1] pour le nombre des perles, mais elles se

[1] Pêche de 1880 : 35 238 966 huitres perlières. Valeur : 500 000 francs.
(Ferguson, *Handbook for Ceylon.*)

vendent dix fois moins cher qu'au commencement du siècle. Les couches coquillières, épaisses de plus d'un mètre, bordent le littoral sur de vastes étendues et permettent de juger des quantités énormes de perles que l'on a retirées de ces parages depuis les âges préhistoriques. Au sud de la côte des Perles, la baie qui sépare la terre ferme de l'île de Karativo et de la presqu'île de Calpentyn, est d'une richesse extrême en poisson, et ses pêcheurs en expédient des quantités considérables à Colombo; ils capturent aussi des tortues et des requins, dont les ailerons sont envoyés sur les marchés de Chine, ainsi que des holothuries et des algues comestibles, connues sous le nom de « mousse de Calpentyn » (*chondrus crispus*)[1]. Néanmoins les pêcheurs restent pour la plupart très pauvres; ils ne possèdent ni les bateaux ni les filets qu'ils emploient et sont même obligés de payer un droit aux propriétaires de la grève sur laquelle ils font sécher le produit de leur pêche; seulement le quart du bénéfice leur est attribué[2], et sur cette somme ils doivent encore prélever le salaire du « conjurateur des requins », appelé aussi « enchaîneur de la mer »[3]. Les coquillages recouvrent le sable de leurs fragments brisés, dont les riverains se servent pour fabriquer de la chaux. La chapelle de Sainte-Anne, sur la presqu'île de Calpentyn, est pour les catholiques de Ceylan le lieu principal de pèlerinage. Jusqu'à 25 000 personnes s'y trouvent réunies; les Hindous et les mahométans eux-mêmes ont une grande vénération pour la sainte, qu'ils nomment Hanna Bibi.

C'est à l'est de Calpentyn, au milieu des forêts, sur les rives des étangs comblés ou changés en marécages, que se voient les débris des anciennes capitales de Ceylan, où les habitants se pressaient jadis par centaines de milliers. Anaradjapoura, l'antique Anouradha, qui fut choisie pour résidence royale, il y a plus de vingt-trois siècles, et que Ptolémée mentionne sous le nom d'Anurogrammon (Anouradhagrama), n'est plus qu'un village n'ayant pas même un millier d'habitants. D'après les chroniques, l'enceinte de la cité, qui enfermait aussi des champs et des parcs, n'aurait pas eu moins de 25 kilomètres de côté; la superficie d'Anaradjapoura aurait donc été deux fois plus grande que ne l'est actuellement celle de Londres. Le sol est rouge de la poussière des briques; des statues, des tombeaux, des restes informes d'édifices sont épars dans la jongle; des stoupas ruinées, élevant encore leurs coupoles à 60 et 75 mètres de hauteur, se dressent au-dessus de la forêt comme des pyramides de verdure; des colonnes

[1] Emerson Tennent, *Ceylon*.
[2] *Geographische Gesellschaft in Bern*, 4ter *Jahresbericht*, 1881-1882.
[3] H. Yule, *The Book of ser Marco Polo*.

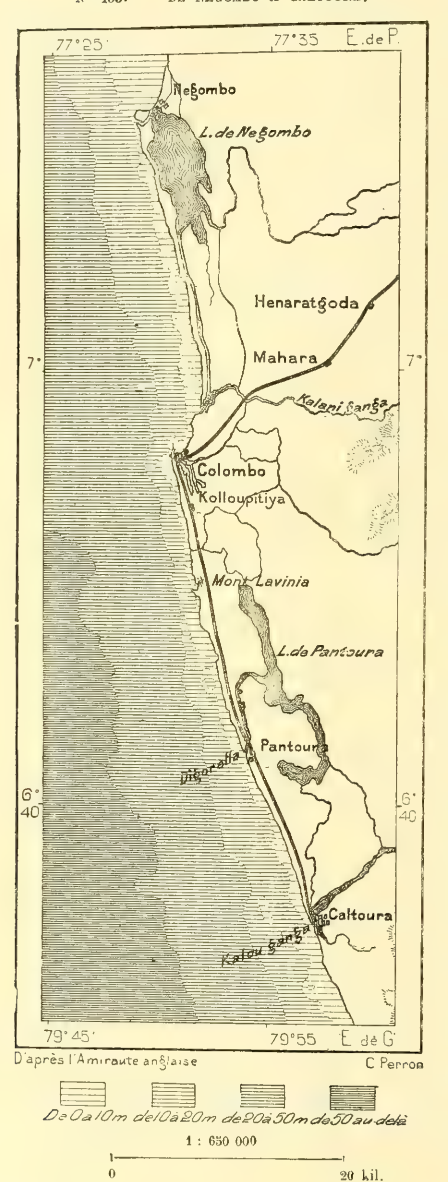
en pierre par centaines marquent l'emplacement de ce qui fut le fameux « temple d'airain ». Mais de tous les monuments d'Anaradjapoura le plus célèbre est le « bo sacré, le Seigneur Victorieux », l'arbre historique le plus âgé du monde, car il fut planté en l'an 288 de l'ère ancienne, et depuis cette époque les annales ne cessent de le mentionner. Une « voie sacrée », bordée de tombeaux et d'autres édifices, se dirige d'Anaradjapoura vers la montagne de Mihintala, qui s'élève à 12 kilomètres au sud-est. Ce roc désigne l'endroit où descendit le convertisseur des Cinghalais; un escalier de plus de mille marches monte de la base à la pagode du faîte, couronnée jadis, dit la légende, d'une escarboucle couleur de feu; parfois on tendit des étoffes précieuses en tapis continu des palais de la ville au temple du sommet. Du parvis de l'édifice, on voit à ses pieds plus de la moitié de l'île et le regard s'étend jusqu'aux deux mers.

Au huitième siècle de l'ère vulgaire, Anaradjapoura perdit son rang de capitale et Pollanaroua lui succéda comme résidence. Moins vaste que sa devancière, cette ville s'étendait cependant sur une longueur de 50 kilomètres et une largeur moyenne de 6 kilomètres; maintenant ce n'est plus qu'un village, connu sous le nom de Toparé. Les groupes d'édifices de Pollanaroua sont les plus beaux que possède Ceylan et ceux auxquels la nature environnante prête le plus de charme : les arbres, envahissant les cours et les façades des palais, ont saisi statues et colonnades et les tordent dans les replis de leurs racines; de gigantesques Bouddhas apparaissent à l'extrémité des avenues, dressant leurs têtes au-dessus des rameaux croisés; çà et là des stoupas, presque entièrement cachées par la végétation, ne montrent que les colonnades et les escaliers de leur base. Les constructions de Pollanaroua, comme celles d'Anaradjapoura, représentent une somme de travail qui n'est peut-être pas dépassée par les pyramides d'Égypte. Une seule des stoupas d'Anaradjapoura fournirait assez de briques pour élever huit mille maisons ordinaires de Londres ou pour construire une muraille épaisse d'un mètre, haute de 3, allant de Paris à la Manche. A l'ouest de Pollanaroua, un autre monument témoigne du prodigieux labeur des anciens Cinghalais : c'est le fort de Sigiri, bâti au sommet d'un roc en forme de pilier, que l'on gravit par des marches taillées dans la pierre, à l'extérieur et à l'intérieur de la roche.

Au sud de la baie de Calpentyn, la route du littoral, non encore accompagnée d'un chemin de fer, traverse Patlam, Tchilao (Chilaw), puis Negombo, ville entourée de bosquets de cannelliers, où les métis hollandais et portugais sont proportionnellement plus nombreux que dans toute autre

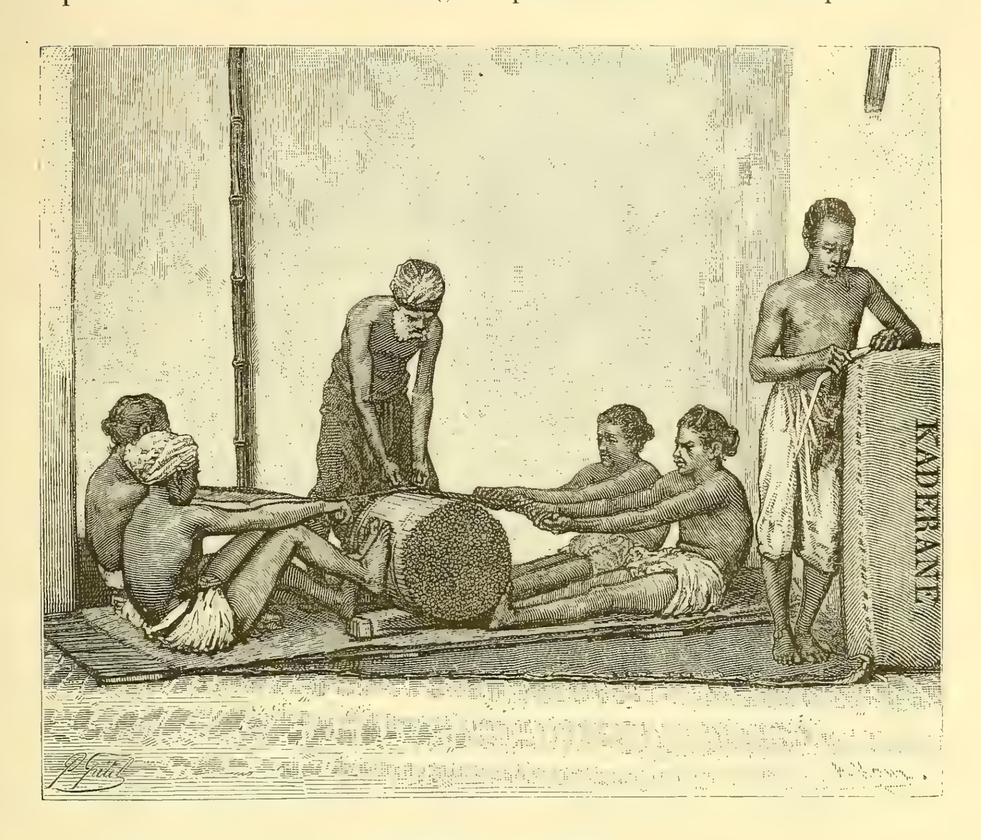
cité de l'île. Au delà d'un grand marigot, la route pénètre dans la capitale actuelle de Ceylan, Colombo, l'ancien Kalan-totta ou « gué de la Kalani », ainsi nommé de la rivière qui s'y déverse dans une petite baie du littoral, abritée des vents du sud par une langue de terre; jadis la Kalani se jetait dans la mer à 4 kilomètres au sud de la baie. Comme la plupart des cités de l'Orient, Colombo se divise en deux cités, la ville noire où vivent les indigènes, cinghalais, musulmans et tamil, et le « fort » ou ville moderne, habité principalement par les fonctionnaires et les commerçants étrangers; des allées d'hibiscus et d'autres arbres bordent les rues, et souvent la chaussée est parsemée de leurs fleurs jaunes et rouges. Des terres basses et sablonneuses, les eaux d'un marécage, le manque d'abri dans la rade constituaient de grands désavantages pour une capitale. Il est vrai que jadis Colombo se trouvait au centre des jardins produisant la précieuse écorce de cannelle; mais le gouvernement dut abandonner en 1832 le monopole de cette denrée, que la concurrence étrangère avait rendu peu rémunérateur: les résidents remplacent graduellement par des palmeraies leurs bosquets de cannelliers. Les plantations de cafiers établies dans le centre de l'île ont pris dans le commerce local l'importance qu'avait autrefois la cinnamome, et Colombo, perdant un élément de trafic, en a conquis un autre d'une valeur décuple. Peu à peu tout le mouvement se concentre dans la capitale, et pour le retenir, on donne à la ville le port que lui avait refusé la nature : une jetée de 1280 mètres partant de la pointe méridionale de la baie, dans la direction des rochers d'Isaure, enlève à la haute mer un espace con-

N° 133. — DE NEGOMBO A CALTOURA.



sidérable où mouillent les plus grands bateaux à vapeur, protégés contre la houle du sud-ouest. Une autre jetée limitera le havre du côté du nord[1].

En prévision de la décadence prochaine de leur ville, que les paquebots abandonnent pour Colombo, de nombreux résidents de Pointe de Galle, — ou plus brièvement Galle, — émigrent pour le chef-lieu. L'antique cité a



EMPAQUETAGE DE LA CANNELLE.

Dessin de P. Friiel, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.

pourtant un port naturel, mais petit et d'entrée périlleuse; en outre, elle a son admirable position comme point de relâche entre les deux mers d'Arabie et du Bengale; il est impossible qu'elle ne garde pas une grande importance pour les bateaux de passage : elle est pour l'Inde ce que le Cap de Bonne-Espérance est pour le continent d'Afrique[2]. Aussi le chef-lieu, craignant une rivale dans la ville du sud, lui a-t-il refusé jusqu'à maintenant un chemin de fer[4], et le tronçon de voie ferrée qui part de Colombo

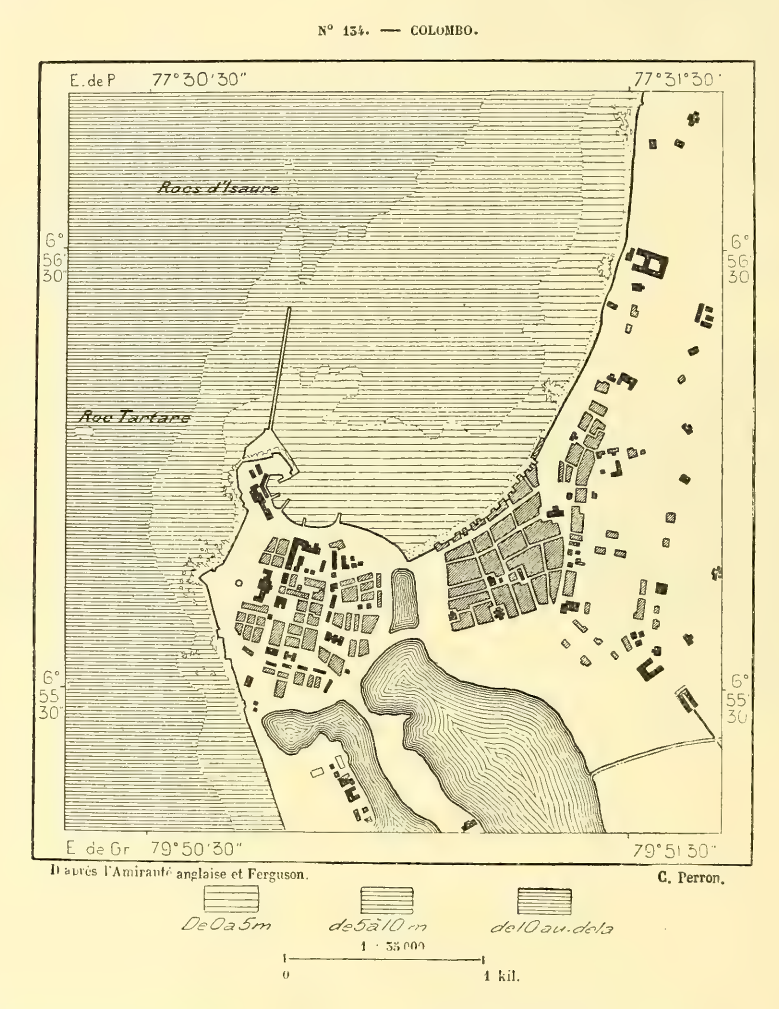
[1] Mouvement de la navigation extérieure dans le port de Colombo en 1879 :
5 042 navires, jaugeant 1 205 940 tonneaux. Valeur des échanges en 1875 : 275 336 375 francs.

[2] Mouvement de la navigation à Pointe-de-Galle en 1879 : 845 navires, jaugeant 1 116 900 tonnes.

[3] Ernst Häckel, *Deutsche Rundschau*, aug. 1882.

s'arrête à Caltoura. Nulle route n'est plus belle que l'avenue de cocotiers, longue de 200 kilomètres, qui suit le littoral entre Colombo, Pointe de Galle et Matoura. Des arbres et arbustes de toute espèce, couverts eux-mêmes de lianes aux fleurs éclatantes, croissent au bord des chemins sous les hauts éventails de palmiers; d'un côté, la mer déroule ses vagues bleues à la crête blanche; de l'autre, le superbe mont d'Adam profile sa

N° 134. — COLOMBO.



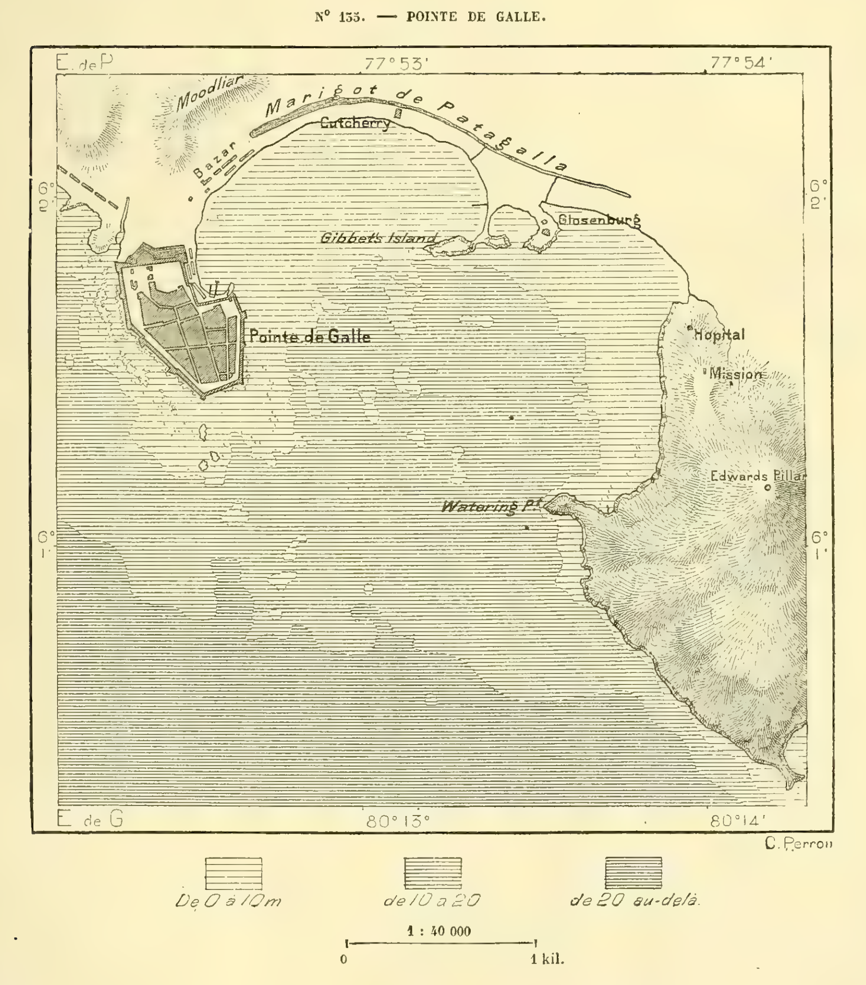
D'après l'Amirauté anglaise et Ferguson. C. Perron.

masse vaporeuse par-dessus les contreforts noirs de forêts, immobiles au delà du décor changeant des arbres de la route.

Kandy, qui fut le chef-lieu de l'île après Pollanaroua et avant Colombo, est encore une capitale d'été pour les fonctionnaires anglais. Elle occupe, à 518 mètres d'altitude, une situation charmante, au bord d'un petit lac entouré d'allées ombreuses, dans une péninsule formée par un méandre de la Mahavelli-ganga. Des collines aux pentes douces, parsemées de villas,

développent leur amphithéâtre autour du lac, et par delà cette première rangée apparaissent au loin les sommets bleuâtres des montagnes. Construite en grande partie par des prisonniers portugais, Kandy ressemble par ses maisons, couvertes en tuiles, à une cité d'Europe; mais elle a de plus son admirable végétation, ses bouquets de palmiers, ses touffes de bambous, les mille arbustes de ses vergers. A 7 kilomètres au sud-ouest, le jardin

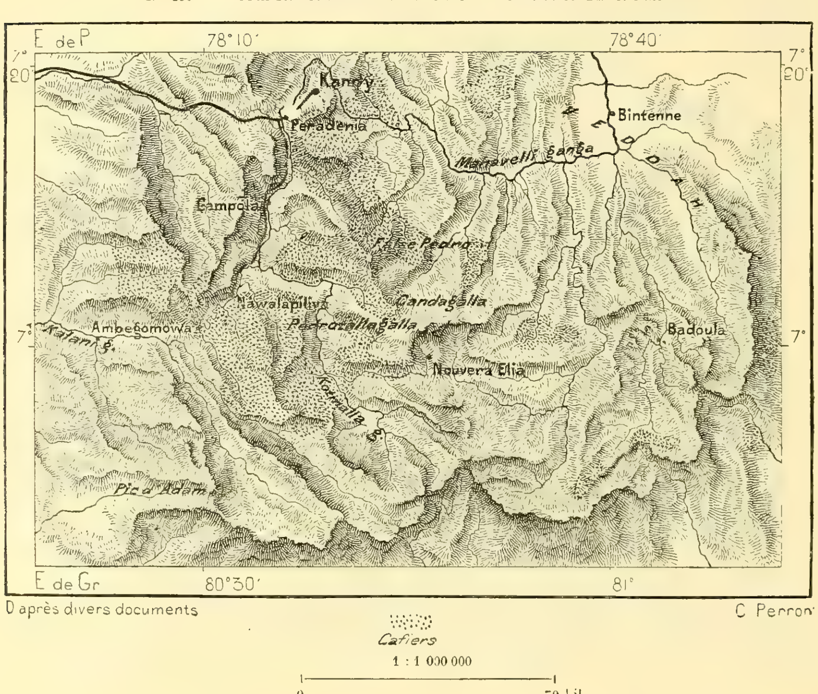
N° 135. — POINTE DE GALLE.



botanique de Peradenia, qui se relie à Kandy par un faubourg continu, est l'un des plus riches du monde : dans ce parc de 60 hectares on trouve non seulement les plantes appartenant à la flore de l'île, mais aussi toutes les espèces exotiques introduites à Ceylan, et cultivées principalement sur les pentes des montagnes qui s'élèvent au sud. Le chemin de fer qui réunit Colombo à Kandy franchit à 600 mètres d'altitude le col de Kadougannawa.

Le cafier a pris une grande importance économique dans les cultures de cette région. Introduit en 1690 par les Hollandais, puis délaissé comme donnant un produit inférieur à la plante de Java, le cafier n'est cultivé que depuis 1825, mais en peu d'années il devint l'une des principales cultures; après l'émancipation des esclaves, à la Jamaïque, à la Dominique, dans les Guyanes, Ceylan resta pour cette production sans rivales parmi les colonies anglaises; les progrès rapides de la culture ont eu lieu depuis l'année 1856. Les seules régions de la montagne où l'on puisse cultiver le cafier avec succès sont les parties boisées; les espaces couverts de

N° 136 — PLANTATIONS DE CAFÉ DANS LES MONTAGNES DE CEYLAN.



hautes herbes, les *patenas*, que les planteurs n'auraient pas à défricher, ne donnent que des produits sans valeur, quoique le sol ne paraisse pas différer de celui des forêts voisines. Plus de douze cents plantations de cafiers, ayant une superficie totale d'environ 100 000 hectares, occupent les pentes des montagnes et, pendant la saison de la récolte, jusqu'à 300 000 Tamil, résidents ou visiteurs temporaires, s'y trouvent réunis. Mais de nombreuses maladies menacent le cafier de Ceylan et compromettent parfois la récolte; l'*hemileja vastatrix* surtout fait de grands ravages depuis 1868 et l'on n'a point encore trouvé le moyen d'en triompher; la perte annuelle causée par le champignon est évaluée à 50 mil-



KANDY. — VUE PRISE DE LA RIVE OPPOSÉE DU LAC

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



lions de francs chaque année[1]. Dans ces derniers temps, on a introduit le cafier de Liberia, plus robuste, et qui croît à de moindres hauteurs; on a pu ainsi étendre la zone des plantations jusque dans les plaines[2]; mais, dans l'ensemble, la superficie des terres consacrées aux cafiers a décru environ d'un dixième; elle a été partiellement remplacée par d'autres cultures, celles de l'arbre à caoutchouc, du cinchona[3], du cacaoyer, de la canne à sucre, des cardamomes, du poivrier, du muscadier. Toute l'écorce de cinchona est exportée en Angleterre[4], tandis que le thé s'expédie partiellement en Australie[5]. Un embranchement de chemin de fer, qui remonte la haute vallée de la Mahavelli-ganga, vers Gampola, l'une des anciennes capitales, et Nawalapittya, entourée de plantations, pénètre au cœur de la région du café, et de nouvelles voies ferrées se rattacheront bientôt au tronc principal de Colombo à Kandy. Sur un plateau qui domine au sud la zone des grandes cultures, s'élèvent les hôtels et les villas du sanatoire de Nouvera-elia, à près de 1900 mètres. Déjà les rois de Kandy s'étaient réfugiés dans cette « Royale cité de Lumière » pour échapper aux Portugais, mais ce n'était qu'un village lorsque des Anglais la « découvrirent » en 1826; le premier chalet européen y fut bâti en 1829.

A l'est de Kandy, une route descend par la charmante vallée de la Mahavelli au bourg de Bintenne, l'une des cités ruinées de Ceylan. Comme capitale, Bintenne, qui s'appelait alors Mahayangana, précéda la cité d'Anaradjapoura, mais on n'y voit plus d'autre monument qu'une butte informe, reste de stoupa, que surmontait encore une pyramide dorée au commencement du dix-septième siècle. Les campagnes de Bintenne, jadis parmi les plus populeuses de l'île, sont maintenant presque désertes et l'on traverse de vastes solitudes sur la route qui mène au port de Batticaloa, sur la rive orientale; néanmoins la restauration d'anciens étangs et de canaux d'arrosement a permis de reconquérir une grande partie du sol

[1] Morris, *Journal of the Linnæan Society*, 1880, vol. XVII.

[2] Exportation du café de Ceylan en 1827 : 667 885 kilogrammes;
» » en 1847 : 7 264 500 »
» » en 1857 : 24 260 925 »
» » en 1878 : 50 800 000 »

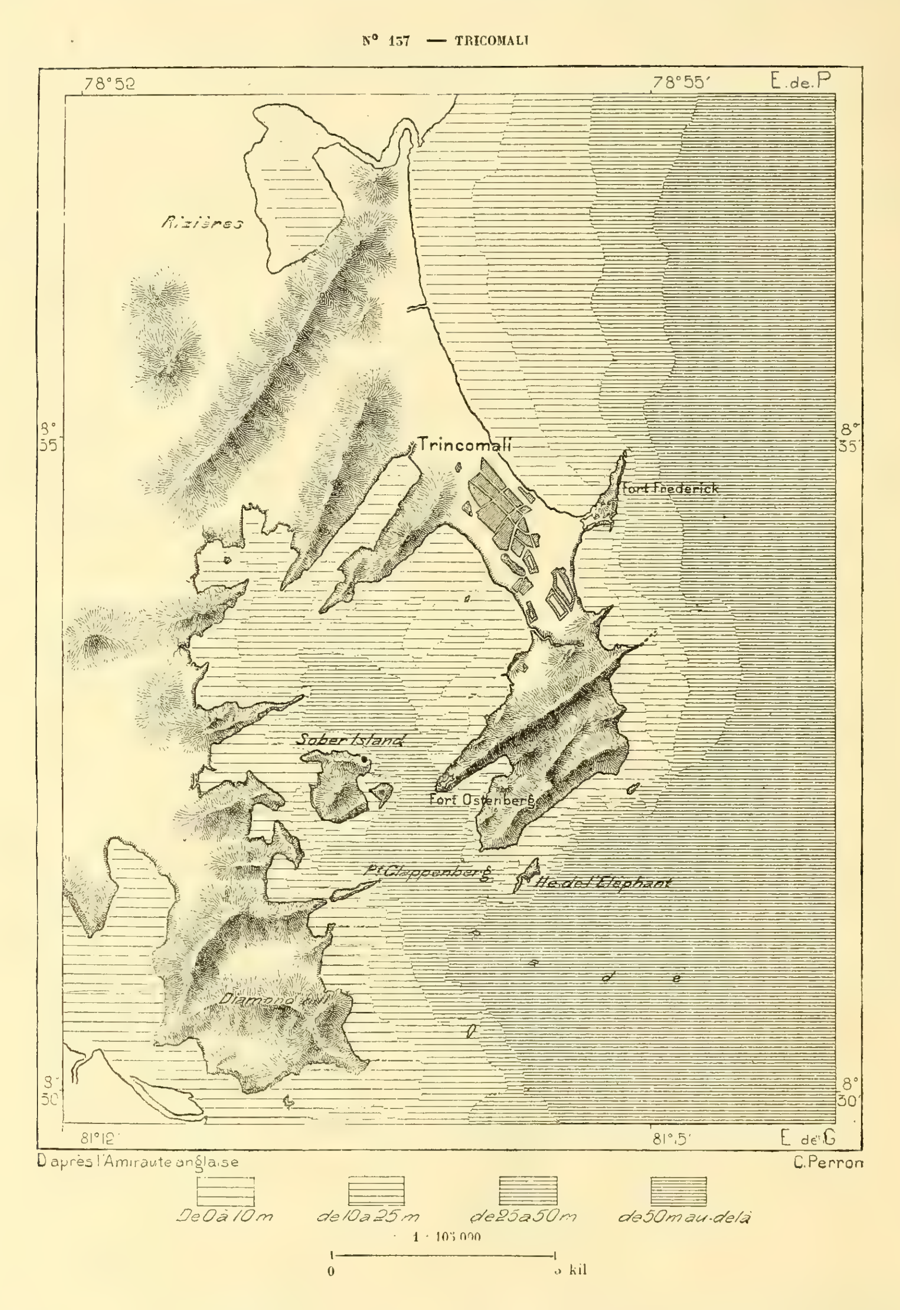
[3] Superficie des forêts de cinchona à Ceylan en 1880 : 13 428 hectares; arbres, 50 000 000.

[4] Exportation de l'écorce de cinchona de Ceylan en 1872 : 5 173 kilogrammes.
» » » » en 1882 : 522 895 »
(Andrew Anderson, *Notes manuscrites.*)

[5] Plantations de Ceylan au printemps de 1881 : 1546. Superficie : 249 356 hectares, dont 151 721 en culture.
(Ferguson, *Handbook for Ceylon.*)

pour la transformer en rizières, et ce district, naguère désert, promet de devenir le grenier de Ceylan. La ville elle-même, dont le nom (Maticaloa) a le

N° 137 — TRICOMALI



sens de « Lagune Boueuse » est entourée de cocotiers, ceux de l'île qui donnent les plus gros et les meilleurs fruits. Le marigot de Batticaloa est infesté de crocodiles énormes; il s'y trouve aussi de ces poissons chantants, si communs dans les eaux de Bangkok.

Trincomali, le seul port naturel de Ceylan où les plus grands vaisseaux mouillent à l'abri de tous les vents, est un havre délaissé par le commerce. Cependant les maîtres politiques de l'île en ont compris l'importance. Les Portugais ont démoli un temple des « Mille Colonnes » pour en construire un fort, où l'on voit encore, encastrées dans les murailles, des inscriptions et des statues. Les Hollandais augmentèrent ces fortifications, dont s'emparèrent les Français en 1672 et en 1782, et les Anglais à leur tour ont élevé de nouveaux ouvrages sur les îles et les promontoires, à l'abri desquels viennent mouiller leurs vaisseaux de guerre. On a souvent proposé de transférer la capitale à Trincomali; mais, quels que soient les avantages de ce port, il lui manque une zone de campagnes productives et un réseau de routes, comme en possède Colombo. La ville, bâtie sur une langue de terre élevée, entre une rade extérieure et le port, n'est en réalité qu'une bourgade, dépendant de Batticaloa et de Djaffna pour ses approvisionnements; mais elle est un lieu sacré : des pèlerins y viennent en foule contempler le rocher, détaché du mont Mérou, qu'y portèrent les dieux. Si des flottes étaient à l'ancre dans ce port et si des maisons se pressaient autour des fortifications, Trincomali aurait la beauté de Rio de Janeiro : les îlots, les promontoires, les collines du littoral, les forêts se succèdent autour des baies et des criques en tableaux d'une variété infinie[1].

XVI

LAQUEDIVES, MALDIVES, ARCHIPEL DE TCHAGOS

Le socle qui porte la péninsule Cisgangétique se prolonge à une grande distance au-dessous des eaux. S'il est vrai que, sur presque tout le pourtour des continents, les côtes abruptes sont baignées par des mers profondes, il n'en est pas ainsi sur les rivages occidentaux de l'Inde. Au large du Konkan et du Malabar, les bancs et les fonds que l'on peut considérer comme formant le piédestal du continent, occupent une étendue considérable de la mer d'Arabie. Tout l'espace maritime situé au sud du Kattyawar, jusqu'à la latitude de Bombay, se trouve compris dans cette zone des sondes moindres de 100 mètres, et les fonds y sont en moyenne à une quarantaine de mètres au-dessous de la surface. Un vaste plateau sous-marin

[1] Villes principales de Ceylan en 1881 :

Colombo	111 950 hab.	Kandy	19 000 hab.
Pointe-de-Galle	52 000 »	Matoura	18 000 »
Djaffna	38 000 »	Trincomali	10 000 »

connu sous le nom de « Platin des Cinquante Brasses », limité à l'est par le « banc de la Direction », indique déjà à 200 kilomètres de distance les approches du port de Bombay. Au sud, cette berge immergée se rétrécit et n'a guère en moyenne que 100 kilomètres de large; elle se termine brusquement à l'ouest par une accore aussi abrupte que le sont sur le continent les falaises des Ghat. Après avoir contourné le cap Comorin, le piédestal sous-marin se rapproche de Ceylan et, vers le sud de l'île, ne forme plus qu'un étroit rebord de récifs et de bancs. A l'est de la péninsule hindoue, des bas-fonds suivent également le littoral; mais, par un singulier contraste, la côte basse de l'Inde, celle de Coromandel, des Circar et d'Orissa, est la plus rapprochée des abîmes océaniques; c'est le long des rivages escarpés de Malabar et du Konkan que les bancs, peut-être débris d'anciennes terres, s'étendent à la plus grande distance en mer.

Entre le 17e et le 16e degré de latitude, au large du petit port de Radjapour, une étroite vallée, où la sonde mesure 225 à 400 mètres d'eau, sépare de la côte continentale un banc insulaire, dont les fonds ne sont que de 20 à 25 mètres au-dessous de la surface. Ce plateau sous-marin, Angria, est le môle septentrional d'une rangée de bancs, de récifs, d'îles et d'îlots qui se prolonge directement au sud jusqu'au milieu de l'océan Indien, et que l'on considère comme appartenant à une même formation géologique, bien que de larges et profondes ouvertures séparent les unes des autres toutes ces chaînes insulaires. Les Laquedives, Minicoï, les Maldives, Tchagos, font partie de cette rangée méridienne, qui, du banc d'Angria à celui du Centurion, n'a pas moins de 2600 kilomètres de longueur; avec le socle sous-marin des Seychelles, situé plus à l'ouest, elles séparent complètement la mer d'Arabie des espaces libres de l'océan Indien. D'après un grand nombre de naturalistes et de géologues, qui cherchent à expliquer par une ancienne jonction des terres la ressemblance des faunes et des flores entre l'Afrique et l'Inde, la chaîne des Laquedives et des Maldives serait le reste de l'épine dorsale d'un continent disparu. Encore aux commencements de l'époque tertiaire, la Lémurie, ainsi nommée d'espèces de singes représentées surtout à Madagascar, aurait occupé la plus grande partie de l'espace qui s'étend de la Malaisie aux côtes orientales de l'Afrique, et de hautes montagnes se seraient dressées là où se trouvent les récifs de corail à peine émergés des Laquedives et des Maldives[1].

Au sud d'Angria, un autre banc, celui d'Adas, a été révélé par les son-

[1] Darwin; Murray; Huxley; — Blanford, *Quarterly Journal of the Geological Society*, nov. 1875.

dages, mais ses plus hautes saillies sont recouvertes par 80 mètres d'eau. Les bas-fonds, assez rapprochés de la surface pour former des brisants, ne commencent qu'au sud du 14e degré de latitude, avec la Cora divh ou l'île de Cora, ainsi nommée, quoique nul de ses récifs n'ait émergé. Le banc de Sesostris et les Bassas de Pedro (banc de Padoua ou Mounyal par) font aussi partie de cet archipel de bas-fonds, entre lesquels des vallées serpentent à 600 mètres au-dessous de la surface marine. Les îlots des Laquedives, épars au sud des bancs, sont environnés d'abîmes encore plus profonds : dans la fosse qui sépare les Laquedives du socle continental, on a jeté la sonde à 2360 mètres sans trouver le lit.

Les Laquedives ou Lakcha dvipa, c'est-à-dire les « Cent Mille Iles », ne méritent ce nom que si par îles les indigènes entendent les innombrables têtes de récifs ou affleurements de sables qui se montrent à marée basse autour des îlots émergés en tout temps; outre quelques pointes de rochers, il n'existe que douze terres dans le groupe des Laquedives et huit seulement sont habitées : ce sont Tchetlat, Kiltan, Kadamat, Amini ou Amindivi, dépendant directement de l'Empire Indien, et Agath (Aucutta), Kavarathi (Cavrouti), Antrot, Kalpeni, administrées pour le compte de la bibi de Cannanore. Situées sur le chemin des navires arabes qui se dirigeaient vers le mont Delli, Cannanore, Calicut, Cochin, les Laquedives étaient certainement connues dès les premiers temps de la navigation dans la mer des Indes; mais leur faible élévation et les erreurs d'estime que faisaient les navigateurs, donnèrent naissance à la légende d'îles errantes. Albirouni était sous l'influence de ces idées lorsqu'il décrivait les *divah* des mers indiennes. « Les unes viennent de naître : elles apparaissent sous la forme de monceaux de sable, qui grossissent, s'étendent et s'agglomèrent en terres solides, tandis que d'autres s'ébranlent, se décomposent et se fondent peu à peu dans la mer. Quand les habitants s'aperçoivent de l'insécurité du sol qui les porte, ils se retirent dans quelque île en voie de croissance, ils y « transportent leurs cocotiers, leurs palmiers, leurs grains et leurs ustensiles et y établissent leurs demeures[1] ». Toutefois les insulaires de nos jours ne confirment point ces changements rapides de leur archipel et nulle tradition locale ne raconte l'apparition ou la disparition d'îlots[2]. Les plages s'accroissent ou diminuent avec lenteur, suivant le travail des madrépores, les apports de la vague, les érosions des courants, les dégâts causés par les cyclones. Chaque île, formée de sable

[1] Reinaud, *Relations des voyages des Arabes*, tome I.
[2] Wood, *Lakeradeevh Archipelago*, Journal of the Geographical Society of London, 1836.

et de corail désagrégé, auxquels se mêle un peu d'humus produit par la décomposition des plantes, est une terre basse, atteignant au plus 3 ou 4 mètres de hauteur au-dessus du flot de marée, qui s'élève de 3 mètres dans ces parages. Les berges se prolongent de part et d'autre, mais surtout à l'ouest, par des bancs, plus relevés sur les bords que dans la partie centrale : ainsi se forment des lagunes ne communiquant avec la mer que par des brèches étroites où passent les bateaux à marée haute pour entrer dans le port intérieur. Plusieurs des Laquedives présentent dans l'ensemble de leurs récifs une disposition annulaire, rappelant celle des atolls de l'océan Pacifique; toutefois, en comparaison des Maldives, d'une si étonnante régularité de formation, les Laquedives ne sont, pour ainsi dire, que de simples ébauches.

Aucune source ne jaillit dans le sol des îles, cependant on y trouve de l'eau en abondance. De même que sur les côtes septentrionales de Ceylan, il suffit de percer la couche supérieure du corail et de déblayer la strate de sable qui se trouve immédiatement au-dessous, pour atteindre la nappe d'eau douce que le contact latéral avec l'eau saline fait monter et baisser suivant les oscillations de la marée. La terre est peu fertile; on y voit cependant quelques orangers, des papayers, des rizières, des champs de patates douces; mais la grande culture est celle des cocotiers : plus de 250 000 arbres fournissent presque tout le nécessaire aux indigènes et leur premier article de commerce, la fibre ou *coir* qui sert à tresser les câbles et à lier les membrures de navires : de là le nom de Divah-kambar ou « Iles du Fil » que les commerçants arabes donnaient autrefois aux Laquedives[1]. La principale occupation des femmes consiste à découper les enveloppes des noix et les faire macérer dans l'eau salée pour préparer la fibre[2]. La faune originaire ne comprend d'autre mammifère que des rats, très nuisibles aux plantations de cocotiers; les bœufs, importés par les indigènes, ne sont que de petits animaux sans vigueur. Les habitants des Laquedives, de langue malayalam, sont Naïr par les traditions, Moplah par le culte mahométan : pas un seul Hindou de religion n'habite l'archipel; mais les plus riches familles se disent issues de hautes castes péninsulaires[3]. Immigrants appartenant à des races diverses, les indigènes n'ont pas une cohésion suffisante pour résister aux agents qui viennent percevoir l'impôt au nom des Anglais ou des radjahs du Malabar. Dans les îles du nord, soumises au gouvernement britannique, la transmission de

[1] Reinaud, ouvrage cité.
[2] Valeur de l'exportation annuelle des Laquedives : 425 000 francs.
[3] Robinson, *Report on the Laccadive Islands*. Madras, 1874.

l'héritage aux garçons est devenue la règle; dans les îles du sud, les femmes ont gardé la suprématie que leur donne l'antique institution du matriarcat. Partout elles ont une grande supériorité numérique, les hommes émigrant par centaines pendant la mousson du sud-ouest pour abriter leurs embarcations dans les havres de la côte de Malabar[1].

Une île solitaire, Minicoï ou Minakaï, s'élève du fond des abîmes océaniques entre le groupe des Laquedives et l'archipel des Maldives : les deux passages des navires, au nord et au sud de l'île, sont désignés par les marins, d'après la latitude, sous les noms de « détroit du Neuvième degré » et « détroit du Huitième degré ». De même que les Laquedives, Minicoï est une île coralligène disposée en forme de croissant et prolongeant ses deux cornes à l'ouest par un récif annulaire qui renferme une lagune; des bateaux ordinaires, et même des navires, peuvent entrer dans ce port intérieur par un chenal dont la profondeur est de 4 mètres à marée haute. L'île proprement dite a 10 kilomètres de longueur, mais elle n'est dans la plus grande partie de son étendue qu'une plage de quelques centaines de mètres[2]; elle serait recouverte à chaque tempête si elle n'était protégée sur la rive orientale par une levée de débris que les flots ont amoncelés et que les insulaires ont consolidés au moyen d'une digue haute de 6 mètres et longue de 5 kilomètres. Au-dessus de cet ouvrage de défense on n'aperçoit que les éventails des cocotiers; plus d'une fois il fut endommagé par les cyclones; en 1867, un sixième de la population fut enlevé par les vagues. De même que les archipels voisins, Minicoï a pour richesse principale ses cocotiers et pour industrie la fabrication des câbles en fibre de coco; elle exporte aussi du sucre de cocotier, du poisson salé et des porcelaines ou caouris blanches (*cypræa moneta*), qui servent de monnaie en Afrique. Ses marins, possédant non seulement des bateaux de pêche, mais aussi une douzaine de navires ou *odies*, qui commercent avec la côte de Malabar, Ceylan et Calcutta, ont une grande réputation d'audace et d'habileté; ils connaissent parfaitement l'usage des instruments employés par les navigateurs d'Europe, et l'un d'entre eux a fondé une école nautique. La petite plage océanique de Minicoï offre comme un résumé de l'Inde par la répartition de ses habitants en castes d'origines diverses[3]. Ses habitants se divisent en cinq familles, dont les deux premières

[1] Superficie des Laquedives, sans les récifs et les bancs : 52 kilomètres carrés.
Population en 1871 : 10 695 habitants. Population kilométrique, 210 habitants.

[2] Basevi, *Journal of the Geographical Society of London*, 1872.

[3] Superficie de Minicoï, 6 kilomètres carrés.
Population en 1871, 2800 habitants. Population kilométrique, 466 habitants.

se croiraient déshonorées par le travail, quoique tout le sol leur appartienne avec ses bosquets de cocotiers. Le labeur est en entier rejeté sur les castes inférieures; les femmes surtout sont extrêmement laborieuses, bien que l'autorité leur appartienne dans le ménage : d'après la vieille coutume naïr, elles choisissent leur mari, mais plusieurs centaines restent sans époux, par suite de l'émigration qui entraîne les jeunes hommes par delà les mers. La polyandrie n'est plus pratiquée, et en dépit de la religion mahométane, qui est celle de tous les habitants, Minicoï ne présente aucun exemple de polygamie. Cette île se trouve donc par ses coutumes sur la limite de deux civilisations. Au point de vue politique, elle est également un pays de transition : comme les Laquedives du sud, elle dépend de la bibi de Cannanore, mais sa langue et ses traditions la rattachent aux Maldives. Un îlot situé à l'extrémité méridionale du lagon de Minicoï est l'hôpital de l'île : on y transporte les lépreux et les malades, les morts y sont ensevelis [1].

Ce vaste archipel des « îles du Malabar » ou du « Millier d'Iles » ou des « Iles Malé » ou du « Rocher », — car tels sont les divers sens que donnent les étymologistes au nom des Maldives [2], — s'étend sur un espace de 866 kilomètres du nord au sud; ses derniers récifs se trouvent déjà dans l'hémisphère méridional; en certains endroits, la largeur de la zone occupée par les atolls dépasse 80 kilomètres, mais l'ensemble des terres émergées à marée basse sur cette immense étendue est évalué seulement à 5000 kilomètres carrés; aux heures du flux, c'est environ le sixième de cette superficie que recouvrent les plages de corail émergées. Le titre officiel du sultan des Maldives est celui des « Roi des Treize Provinces et des Douze Milliers d'Iles ». Owen [3] pense que ce nombre de 12 000 n'est que le tiers ou le quart de la réalité, mais, d'après les cartes marines les plus détaillées, les terres distinctes de l'archipel, sans compter les simples récifs, seraient de quelques centaines seulement. Ptolémée en compte 1378, mais sans donner un nom à l'ensemble des atolls [4]. Cent soixante-quinze de ces îles sont habitées [5].

Même dans l'océan Pacifique, il n'est pas d'îles coralligènes qui présentent plus de régularité que les Maldives dans la formation de leurs plages

[1] Basevi, mémoire cité.

[2] Lassen, *Indische Alterthumskunde;* — Egli, *Etymologisch-geographisches Lexicon.*

[3] *Journal of the Geographical Society of London*, 1852.

[4] Superficie des Maldives à marée haute : 900 kilomètres carrés.
Population : 150 000 habitants. Population kilométrique : 184 habitants.

[5] Hunter, *Imperial Gazetteer of India.*

annulaires enfermant une lagune au milieu de leur enceinte. Chaque île en particulier est un croissant de bancs émergés, simple segment d'un anneau de récifs se montrant à marée basse. Elles ne se distribuent point au hasard à la surface de l'eau, mais se groupent en cercles ou en ellipses, de manière à former un *atoll* entourant de son mur de corail, interrompu de mille brèches, un espace maritime transformé en un lac intérieur. Enfin, les dix-neuf atolls des Maldives constituent dans leur ensemble comme un atoll très allongé enfermant une méditerranée profonde, où l'on jette la sonde à des centaines de mètres sans trouver le lit marin. L'hypothèse par laquelle Darwin cherche à expliquer la formation de ces récifs annulaires est bien connue. Des montagnes d'inégale hauteur, comme celles de toutes les chaînes continentales, se seraient élevées autrefois là où se trouvent de nos jours les terres à peine émergées des Maldives, et, sur tout le pourtour de la région montagneuse, les zoophytes qui construisent des rochers de corail à quelques mètres au-dessous de la surface, auraient été à l'œuvre pour élever leur barrière de récifs. Mais, situés dans une aire d'affaissement, les monts s'engouffraient peu à peu; le rempart extérieur s'abaissait, forçant ainsi les polypes constructeurs à sécréter de nouvelles assises; des bras de mer s'ouvraient entre les édifices de corail, et ceux-ci se partageaient en îles distinctes, autour desquelles se formaient d'autres

N° 138. — ATOLL MAHLI-MAHLOU.



bancs annulaires de moindres dimensions; puis ces îles elles-mêmes se subdivisaient en îlots ayant chacun sa bordure de récifs : c'est ainsi que dans le grand anneau se trouvaient inscrits des anneaux secondaires, qui à leur tour se fractionnaient en de nombreux anneaux tertiaires. Quand toutes les montagnes avaient disparu, les constructions des coraux ne cessaient de se maintenir à la surface de l'Océan, grandissant à mesure que descendait le socle de leur base. La mer centrale de tout le système d'îles, le golfe libre de chaque atoll, le lagon de chaque îlot s'expliqueraient par le fait, que les « bâtisseurs de mondes » se développent et prospèrent sous le choc des vagues; ils meurent dans les eaux tranquilles. Quant à l'émergence de la plupart des îlots sur le segment oriental des récifs, ce phénomène aurait pour cause la prédominance des vents du sud-ouest et des courants de houle qui suivent la même direction : les débris arrachés aux récifs sont entraînés vers l'orient et contribuent à exhausser les saillies du rebord le plus rapproché de l'Inde.

Prise dans son ensemble, l'hypothèse de Darwin s'accorde mieux que toute autre avec les phénomènes observés; cependant on n'a point encore constaté par des expériences précises le fait capital, celui de l'abaissement du sol des Maldives dans les endroits où, pour une cause quelconque, le travail des coraux est interrompu. Le champ reste donc ouvert aux théories. Quelques géologues se sont demandé si les alignements des atolls ne correspondraient pas à des rangées de volcans sous-marins. On ne saurait admettre, il est vrai, que sur un espace aussi vaste que celui des « Douze Mille Iles » des monts à cratère se soient élevés uniformément à 20 ou 30 mètres au-dessous du niveau de la mer, de manière à servir de base aux constructions des polypes. Mais si les volcans des Maldives ressemblaient à ceux de la péninsule voisine, qui ont rejeté une prodigieuse quantité de scories ayant une puissance de plusieurs centaines et même d'un millier de mètres, on comprendrait parfaitement que les débris incohérents rejetés des cratères aient été arasés par les vagues jusqu'à une profondeur uniforme; les récifs des polypiers remplaceraient des cônes de lave et de cendres démolis par les vagues, emportés par les courants. Il n'est pas de terre océanique dont l'histoire soit plus curieuse à étudier que celle des Maldives; malheureusement, ces îles n'ont été explorées que par de rares voyageurs, attendant avec impatience le premier vent favorable pour revenir vers la terre ferme. Naguère, ce que l'on savait de l'archipel était dû surtout à des naufragés, comme Pyrard de Laval, qu'une tempête y jeta en 1602. Au commencement de ce siècle, les îles étaient moins connues que deux cent cinquante années auparavant, à l'époque des navigations

portugaises[1]. Pourtant elles sont aperçues de loin par d'innombrables voyageurs. Les navires qui vont du Cap de Bonne-Espérance à Ceylan traversent d'ordinaire le détroit dit de « Un degré et demi », d'après la ligne de latitude qui passe en cet endroit. Toutes basses, ne s'élevant guère qu'à 2 mètres au-dessus du flot, ces îles sont néanmoins visibles jusqu'à 20 kilomètres en mer, grâce aux ombelles des cocotiers, qui s'épanouissent à 30 mètres de hauteur.

De même formation que les Laquedives, Minicoï et les côtes septentrionales de Ceylan, la plupart des îles Maldives ont aussi de l'eau douce en abondance au-dessous des couches superficielles de corail. La végétation de cet archipel est plus riche que celle des autres groupes insulaires. Les cocotiers y sont plus élevés et l'on y trouve aussi de véritables forêts d'arbres à pain, de figuiers banyans, de tamarins. D'après Owen, la flore des Maldives comprendrait aussi la lodoïcea des Seychelles, le palmier qui donne les cocos de mer, ces doubles noix qui se conservent si longtemps sur les flots et qui, dans l'Inde, où les apporte le courant, sont tenues pour des fruits sacrés, guérissant toutes les maladies. Sur les plages des Maldives, on voit en beaucoup d'endroits des roches de formation moderne, analogues aux *maçonne-bon-dieu* des Antilles; elles consistent en dépôts de carbonate de chaux enfermant des cocos de mer, mêlés à des fragments de madrépores et à d'autres débris flottés[2].

Comme les habitants des Laquedives et de Minicoï, ceux des Maldives vivent principalement des produits du cocotier, qu'ils ont à défendre contre les attaques des rats et des écureuils volants; ceux-ci viennent sucer aux trous où se distille le *toddy* ou vin de palmier. Un des principaux articles d'exportation est la porcelaine caouri, que l'on pêche au moyen de traînes et d'appeaux attachés à un flotteur en feuilles de cocotier; on enterre les coquillages dans le sable, jusqu'à ce que la chair soit corrompue, puis on les lave, et la monnaie, bien plus agréable à voir que nos pièces de cuivre, est prête pour l'échange; au lieu d'extraction même on en vend douze mille pour une roupie, soit environ cinq mille pour un franc. Les marins des Maldives exportent aussi du poisson salé, notamment des bonites, dont ils prennent de deux à trois millions par année. Très habiles navigateurs, ils ont des bâtiments de 100 et de 200 tonneaux, avec lesquels ils cinglent jusqu'à Sumatra; ils font des voyages réguliers à Colombo et à Calcutta, partant avec la mousson du sud-ouest, au

[1] Owen, *Journal of the Geographical Society of London*, 1832.
[2] Moresby, *Journal of the Geographical Society of London*, 1835.

mois d'août, et revenant en décembre avec le vent du nord-est. Chaque année, les résidents de Malé, la capitale des îles, lancent sur la mer deux navires chargés de gommes odoriférantes, de fleurs et parfums; ce sont des offrandes de propitiation au dieu de la mer et à l'esprit des vents[1].

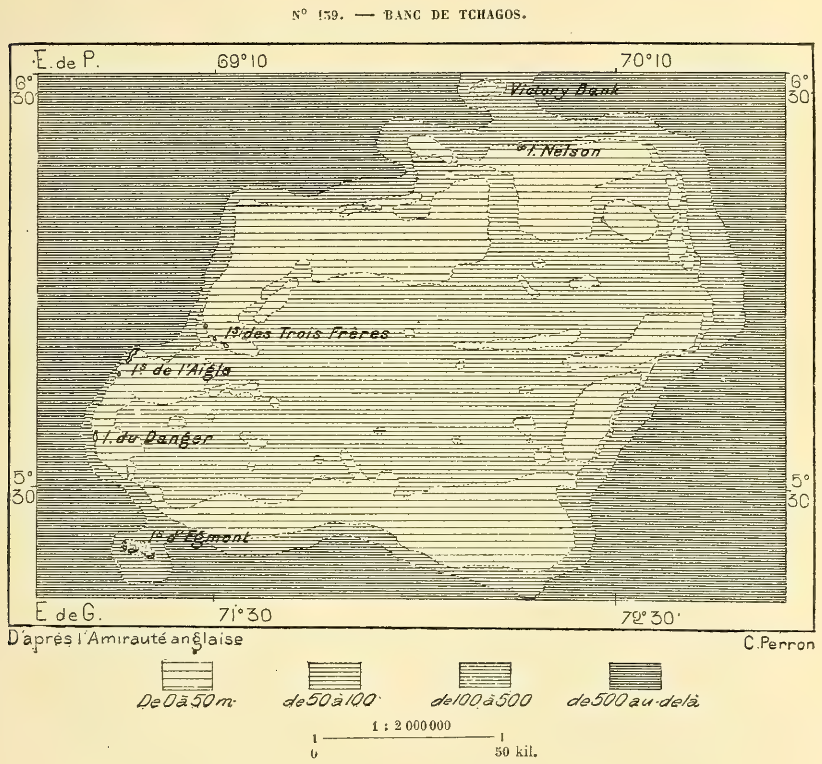
Il n'existe point de recensement de la population maldive : environ 1500 habitants sont groupés dans l'atoll de Malé (atoll du Roi, King's atoll), où réside le sultan, vers le milieu de la chaîne orientale des îles : c'est la terre la plus populeuse, le commerce direct avec l'étranger étant défendu dans tout le reste de l'archipel; la plupart des autres terres habitées ont au plus quelques centaines de résidents, vivant pour la plupart en des maisons construites sur pilotis pour les préserver des rats. Chaque village de l'archipel a ses artisans, tisseurs, potiers, ouvriers en métaux. D'après Pyrard, il en était autrement dans les premières années du dix-septième siècle. « Les gens de mestier sont assemblés en des îles à part, comme les tisserands en l'une, les orfèvres en l'autre, les forgerons, les faiseurs de nattes, les potiers, les tourneurs et menuisiers. Leurs mestiers ne sont point mêlés : chacun a son île[2]. » La langue *mal*, *malikh* ou *malki* est un dialecte du cinghalais, et l'on croit que les habitants sont originaires de la grande île voisine et mêlés d'éléments arabes et africains, ainsi qu'en témoignent leurs traditions et divers mots de leur dialecte : outre l'alphabet cinghalais et les lettres arabes, ils possèdent une écriture en propre. Quelques restes de bouddhisme se sont maintenus, quoique depuis des siècles les insulaires aient été convertis à l'Islam par des missionnaires arabes. Le sultan héréditaire des « Douze Mille Iles » est sous la protection du gouverneur de Ceylan, auquel il envoie un tribut de caouris, de poisson et de gateaux. Des vizirs, dont l'un a titre de général d'armée, administrent le pays au nom du sultan, et dans chaque île réside un chef, réunissant tous les pouvoirs : il est capitaine, prêtre, magistrat, collecteur d'impôts.

Les atolls du groupe de Tchagos constituent un archipel à part, séparé des Maldives par un espace d'environ 500 kilomètres, dont les abîmes ont 5000 mètres de profondeur. Le banc principal, dont l'anneau se développe sur une circonférence de 455 kilomètres, sans compter les saillies et les golfes, est presque entièrement immergé. Darwin y voit le reste d'une terre qui s'est trop rapidement abaissée pour que les polypiers constructeurs aient

[1] Chr. Lassen, *Indische Alterthumskunde.*
[2] *Voyage de François Pyrard.* Paris, 1619.

pu arriver à la surface de l'eau en élevant assise sur assise. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, deux des côtés de l'atoll, à l'est, au sud, sont complètement immergés sous une nappe liquide de 8 à 100 mètres d'épaisseur; au nord, il n'existe qu'une île, couverte de petits arbustes, l'île Nelson; six fragments de récifs, les Trois Frères, les îles de l'Aigle, l'île du Danger, apparaissent au-dessus de l'eau sur le mur occidental. Mais d'autres anneaux de récifs, de bien moindres dimensions relatives, ont beaucoup plus de terres émergées : l'atoll de Salomon et celui de Perros

N° 139. — BANC DE TCHAGOS.

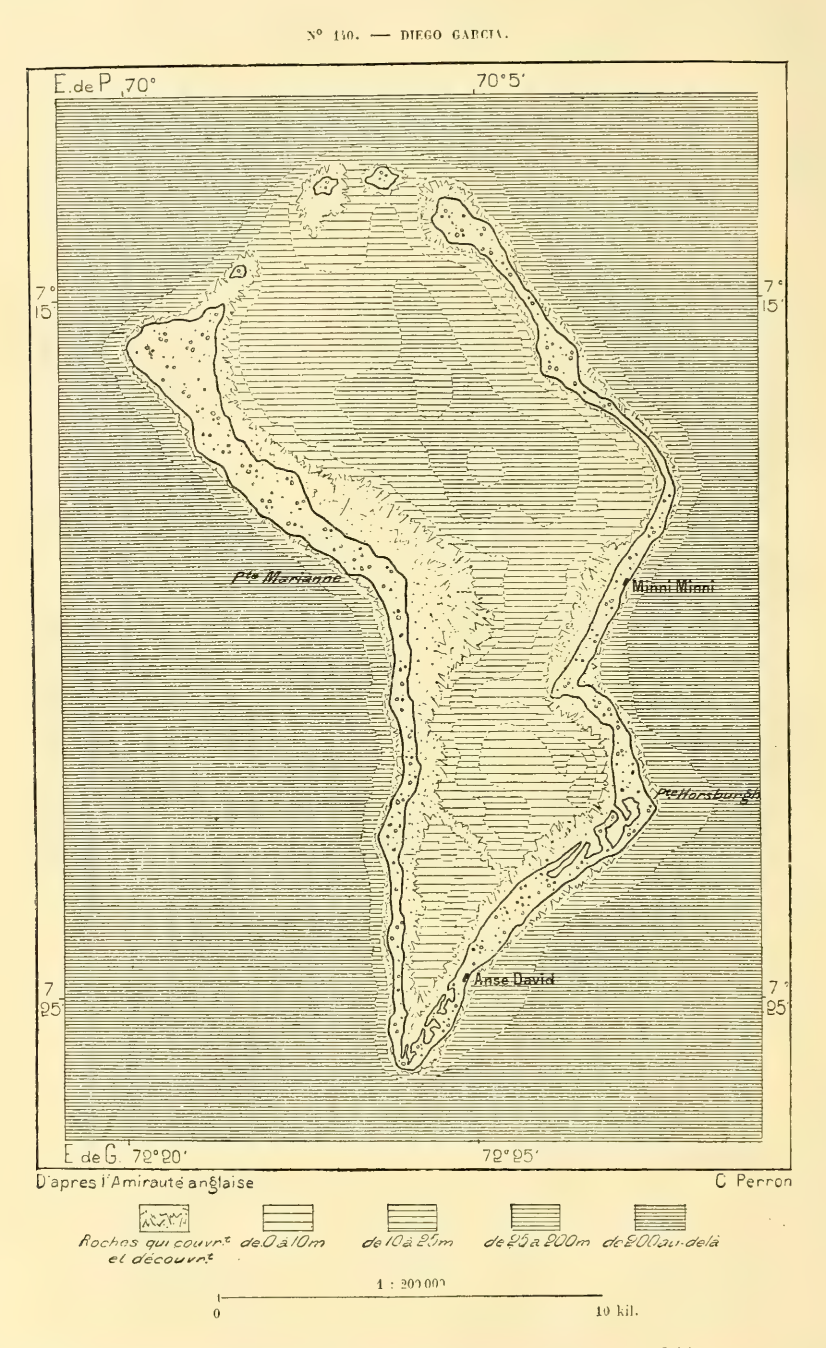


Banhos, situés au nord de l'archipel, comprennent respectivement 10 et 22 îles sur leur mur annulaire; le groupe d'Egmont, au sud-ouest du grand banc de Tchagos, se compose de six îles. Enfin, à l'angle du sud-est, l'atoll de Diego Garcia est complètement émergé sur les sept dixièmes de son pourtour. De forme irrégulière et bizarre, ce rempart de corail se développe en deux branches noueuses ayant ensemble 52 kilomètres de long et n'offrant nulle part, si ce n'est à l'extrémité nord-occidentale, plus de 1000 mètres de large; trois îlots ferment en partie la brèche du nord ouverte entre les deux branches de l'atoll.

Découvertes par les Portugais, les îles de Tchagos restèrent inhabi-

teés jusqu'à la fin du siècle dernier, quoique des cocotiers, ombrageant les plages, invitassent les immigrants. En 1791, des planteurs de l'île de

N° 140. — DIEGO GARCIA.



France ou Maurice y fondèrent les premiers quelques établissements pour la fabrication de l'huile de coco, et depuis cette époque ce sont toujours des Français de la même île anglaise qui ont exploité les bosquets de pal-

miers de Diego Garcia et des autres îles de Tchagos[1]. C'est aussi sur cette terre de Diego, perdue dans l'Océan, qu'étaient déportés les lépreux des Mascareignes[2]. Naguère des esclaves, et maintenant des engagés de Madagascar et du continent africain, habitent les cases groupées çà et là en hameaux sur les plages[3]. A elle seule, Diego Garcia a les deux tiers de la population de l'archipel ; néanmoins les familles y sont rares, les planteurs n'ayant importé qu'un petit nombre de femmes dans la colonie. Trois fois par an, des navires de Maurice visitent Diego Garcia et tous les deux ans un magistrat vient faire sa tournée judiciaire. Ainsi, l'archipel de Tchagos, appartenant géologiquement à l'Inde, est devenu par sa population, aussi bien qu'au point de vue politique, une dépendance du continent africain. Les importations d'espèces animales et végétales ont aussi fait de Diego Garcia une terre africaine; les tourterelles et les cardinaux qui volent dans les bosquets de l'île y ont été introduits par les immigrants de Maurice[4].

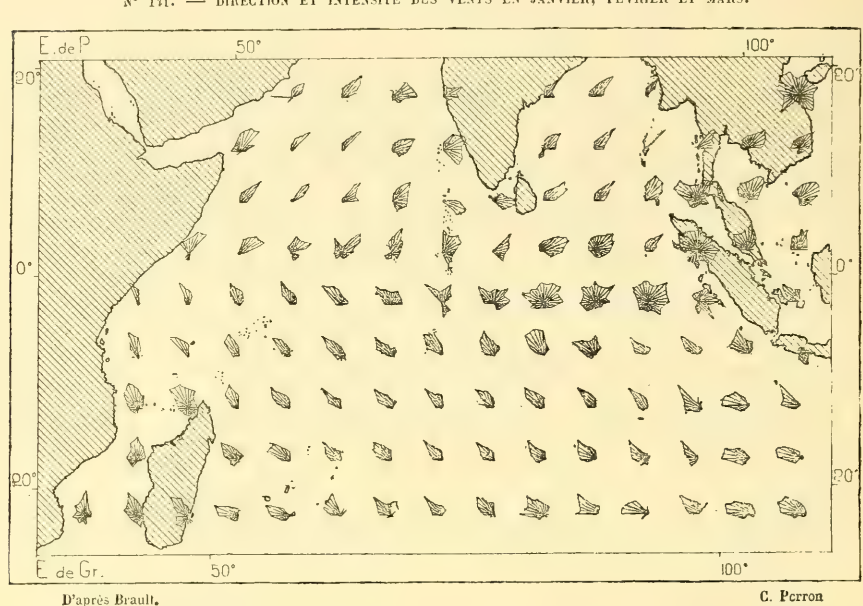
Un jour peut-être Diego Garcia aura une autre utilité que de fournir des huiles de coco aux usines de l'Europe. Le lagon qu'entourent les deux branches du rempart de coraux est l'un des havres les meilleurs et les plus vastes du monde; les navires y ont accès par deux entrées, dont l'une peut donner passage aux bâtiments du plus fort tirant d'eau, et mouiller sur un fond de sable, par 20 ou 30 mètres de profondeur. Sur les plages de ce port de refuge, il serait facile d'établir des magasins, un dépôt de charbon et des ateliers maritimes pour l'approvisionnement et la réparation des navires.

Situé au sud de la ligne équatoriale, l'archipel des Tchagos se trouve dans la zone des vents alizés du sud-est, mais c'est dans les parages environnants que, par l'effet du renversement des courants aériens, les violences de l'atmosphère sont le plus redoutables. En été, alors que la mousson du sud-est se recourbe vers le nord-est en franchissant l'équateur et va former sur les côtes du Malabar la « mousson » par excellence, apportant des pluies torrentielles, les mouvements de l'air sont assez réguliers; mais dans les autres saisons, et notamment pendant les trois premiers mois de l'année, c'est aux Tchagos même que, d'après les observations recueillies par M. Brault, les vents ont le plus d'inconstance; ils soufflent aussi souvent de l'ouest que de l'est et se divisent en courants inégaux, tour-

[1] Exportation d'huile de coco de Diego Garcia en 1880 : 680 000 litres.
[2] Owen, *Journal of the Geographical Society of London*, 1832.
[3] Superficie des îles Tchagos, 192 kilomètres carrés. Population en 1871, 689 habitants.
[4] *Proceedings of the Geographical Society of London*, march 1882

noyant en cyclones. C'est là ce que figurent les cartes, en représentant les

N° 141. — DIRECTION ET INTENSITÉ DES VENTS EN JANVIER, FÉVRIER ET MARS.



D'après Brault. C. Perron

courants atmosphériques par des flèches d'autant plus longues que les vents

N° 142. — VENTS EN JUILLET AOUT ET SEPTEMBRE.



D'après Brault. C. Perron.

sont plus forts. L'air n'est jamais en état d'équilibre et se porte brusquement, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, amenant de fréquentes averses.

XVII

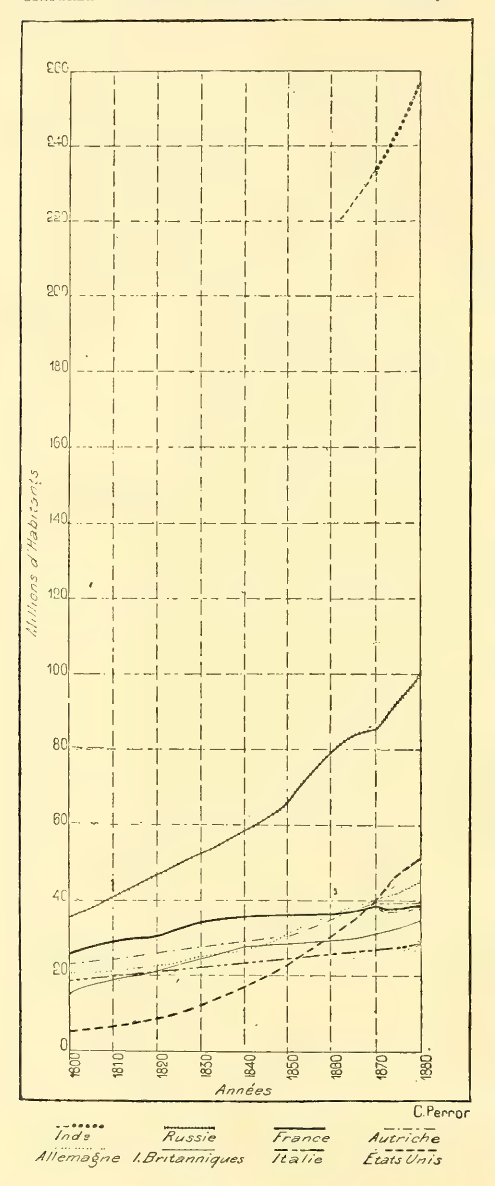
STATISTIQUE MATÉRIELLE ET MORALE DE L'INDE.

D'après le recensement effectué dans l'année 1881, mais dont les résultats définitifs n'étaient pas encore publiés à la fin de l'année 1882, la population de l'Inde Cisgangétique est d'environ 257 millions d'hommes, en y comprenant le Dardistan, le Kachmir, le Nepal, le Bhoutan, Ceylan, les Laquedives et les Maldives, les États indépendants et médiatisés, les possessions françaises et portugaises, mais en retranchant les districts indo-chinois situés au delà du Brahmapoutra, les Andaman, les Nicobar, la Barmanie anglaise et les autres provinces de la péninsule orientale qui font partie de l'empire *British India*. Pendant la décade comprise entre 1871 et 1881, le nombre des habitants s'est accru d'une douzaine de millions. Plus du sixième des populations humaines est donc réunie dans les terres indo-gangétiques. A aucune période, l'Inde ne fut peuplée de pareilles multitudes.

Il est probable que dans l'espace de cinquante années la population de l'Inde Cisgangétique a doublé. En 1800, les statisticiens donnaient à la Péninsule une centaine de millions d'habitants. Encore au milieu du siècle, les évaluations sommaires portaient à 150, 180 ou 200 millions le nombre des habitants de la Péninsule. Le premier recensement officiel, celui de 1872, ajouta cinquante millions d'hommes à ces foules. En densité, la population de l'Hindoustan est légèrement inférieure à celle de la France, mais elle augmente suivant une proportion bien autrement rapide, et même les districts les plus populeux, où village touche à village, continuent d'accroître le nombre de leurs habitants. De même que le Japon et d'autres contrées de l'Asie dont la statistique a été faite avec soin, l'Inde contraste avec tous les États de l'Europe par la proportion relative des sexes. Tandis qu'en Europe le nombre des femmes dépasse partout celui des hommes, c'est le contraire qui a lieu dans l'Hindoustan : lors du recensement de 1872, on compta dans l'Inde anglaise un peu plus de 98 millions d'hommes contre 92 600 000 femmes; l'écart aurait été de 5 millions et demi à l'avantage du sexe masculin. Mais peut-être cette différence considérable doit-elle être attribuée en partie aux erreurs de la statistique; c'est dans le Pandjab, la province où les mahométans sont le plus nombreux, que les hommes auraient de beaucoup la plus grande supériorité numérique; les recenseurs ont dû s'arrêter presque partout au

seuil jalousement gardé des appartements intérieurs. Quant à l'infanticide, qui naguère dépeupla presque entièrement de filles certaines parties de l'Inde, notamment le Radjpoutana, tous les rapports officiels s'accordent à dire que cette pratique est définitivement abandonnée. D'après les ordonnances anglaises, tout village où les naissances féminines représentaient seulement le tiers de la natalité des enfants, tombait par cela même sous la surveillance rigoureuse de la police. Encore en 1871, l'écart des sexes dans le district d'Adjmir, pourtant soumis directement à l'administration anglaise, était d'un sixième environ[1].

N° 145. — ACCROISSEMENT DE LA POPULATION DE L'INDE, COMPARÉE AUX GRANDS ÉTATS D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE.



Au milieu de la foule des Hindous, les maîtres anglais semblent numériquement peu de chose. A l'exception des cinquante mille soldats européens et de l'armée des fonctionnaires, les représentants de la race conquérante, parmi lesquels les Écossais ont de beaucoup la majorité relative, sont pour la plupart planteurs d'arbustes à thé ou de cafiers, propriétaires de mines, ingénieurs, mécaniciens; en outre, quelques touristes, bien rares en comparaison de la masse du peuple hindou, visitent les grandes villes et les sites les plus célèbres. Le recensement de 1872 n'énumérait, outre les soldats et les marins, que 59 000 habitants nés dans la Grande-Bretagne. En dehors des cités et des quartiers élégants, dans la multitude de ceux

[1] Nombre des hommes dans Adjmir en 1871 . . . . 212 267
» femmes » » » 184 064

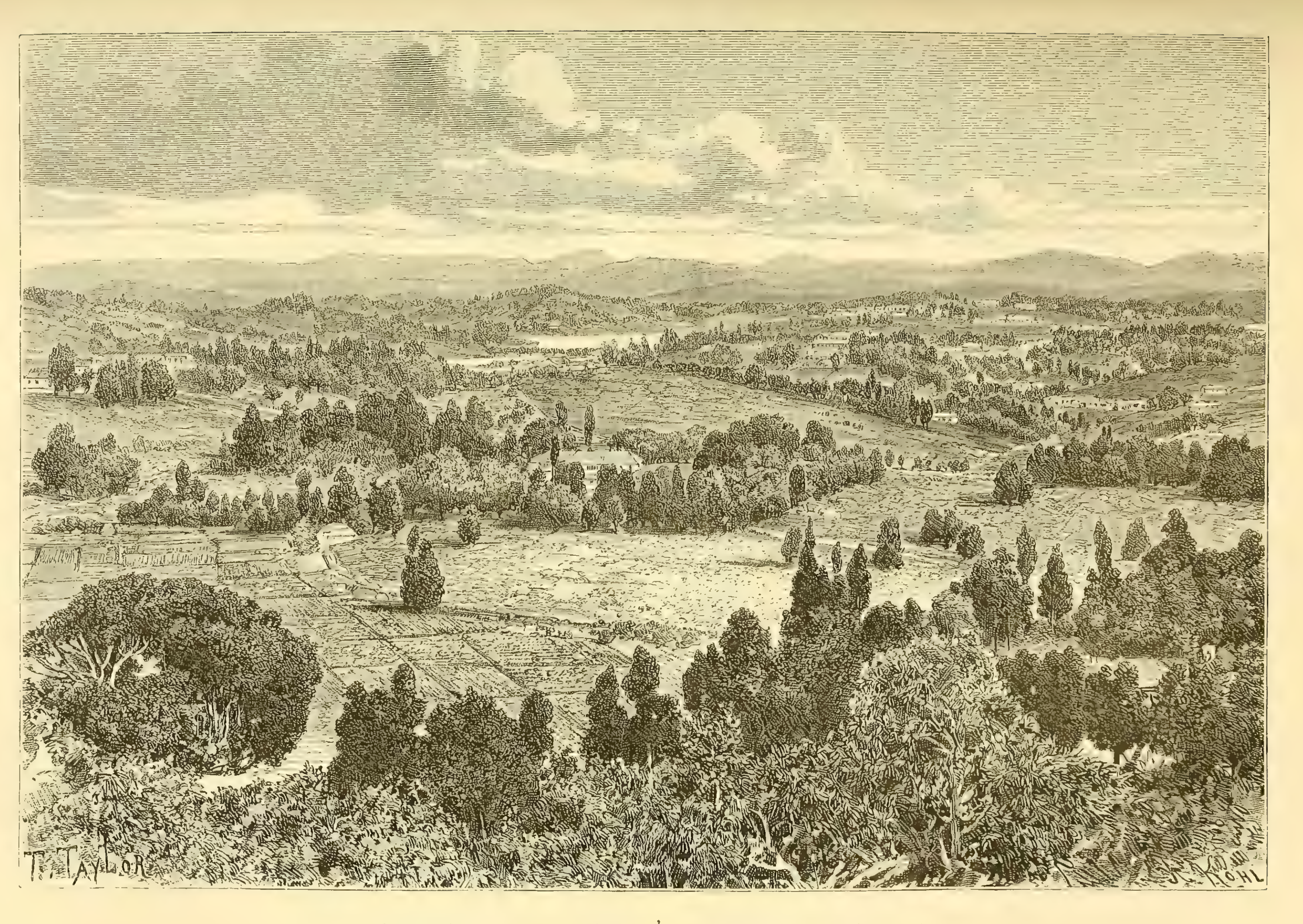
qui cultivent le sol ou qui en élaborent les produits, il y a des Portugais de sang mêlé, mais point d'Anglais. Souvent on parle de l'Inde comme d'une « colonie » britannique, et telle est la tyrannie des mots tout faits mis à la place des idées, que l'on cite l'Inde comme un éclatant témoignage du « génie colonisateur » des « Anglo-Saxons ». C'est du fait contraire que la péninsule Cisgangétique pourrait être donnée en exemple. Dans la seule île de la Guadeloupe, il y a plus de « petits blancs » cultivant le sol qu'il n'y a d'Anglais mettant la main à la bêche ou à la charrue dans l'immense empire asiatique : on évalue seulement au trente-deuxième de la population anglo-indienne le nombre de ceux qui ont une profession manuelle. Ce n'est pas que manquent les terrains où des agriculteurs anglais pourraient sans peine s'établir par millions sous un climat favorable. Sans doute, les plaines brûlées du Pandjab et du haut Gange, les régions marécageuses du Bengale, les plateaux arides du Dekkan ne sauraient convenir à des colons européens ; mais que de vallées himalayennes, de cirques dans les Ghat, de plateaux du Tchota-Nagpore, du Nil ghiri, de l'Anamalah, où les cultivateurs pourraient s'acclimater facilement et se mettre au labourage du sol ! La superficie des terres où des Anglais auraient pu fonder une nouvelle Angleterre par l'exploitation directe du sol égale au moins la Grande-Bretagne en étendue et la fécondité des terres y est en moyenne bien supérieure. Souvent il a été question de mettre de vastes districts à la disposition de colons européens, mais de pareils projets étaient d'avance condamnés à l'insuccès. Le prix moyen de la main-d'œuvre est si peu élevé, et le travail d'un Anglais est, en proportion, si largement rémunéré, que la concurrence ne saurait s'établir entre les natifs et les colons. Si les Chinois, qui pourtant vendent leur labeur à bien bas prix, ne peuvent disputer aux Hindous le travail des plantations, et pour cette cause ne se rencontrent guère que dans les villes, où ils s'occupent de négoce, à plus forte raison des colons anglais sont-ils exclus de toute compétition avec les rayot hindous : c'est en qualité de maîtres qu'ils prennent part à l'exploitation des terres. D'ailleurs, les Anglais, se considérant comme une caste à part, verraient avec déplaisir des compatriotes compromettre par le travail manuel le prestige de leur autorité. L'Inde est un pays de conquête, non une colonie.

Avant que les voyages de Londres à Bombay et à Calcutta fussent devenus relativement faciles, permettant à la plupart des employés d'aller eux-mêmes chercher leurs femmes en Europe, la liste des passagers embarqués sur les bâtiments qui cinglaient vers les Indes par le Cap de Bonne-

Espérance comprenait pour une bonne part les noms de jeunes filles envoyées en quête d'un mari. De nos jours, les fonctionnaires et les officiers ne séjournent pas une moitié de leur vie dans l'Hindoustan sans revenir dans la métropole, et les « villes blanches » des capitales, de même que les sanatoires, Simla, Dehra, Dardjiling, Mahalabechwar, Outakamound, qui rappellent les cités de la patrie par le style des édifices, le groupement des massifs, la disposition des jardins et des allées, sont autant de petites Angleterres ayant chacune sa noblesse et sa bourgeoisie, assez pourvues de jeunes filles pour suffire aux mariages des Anglo-Indiens.

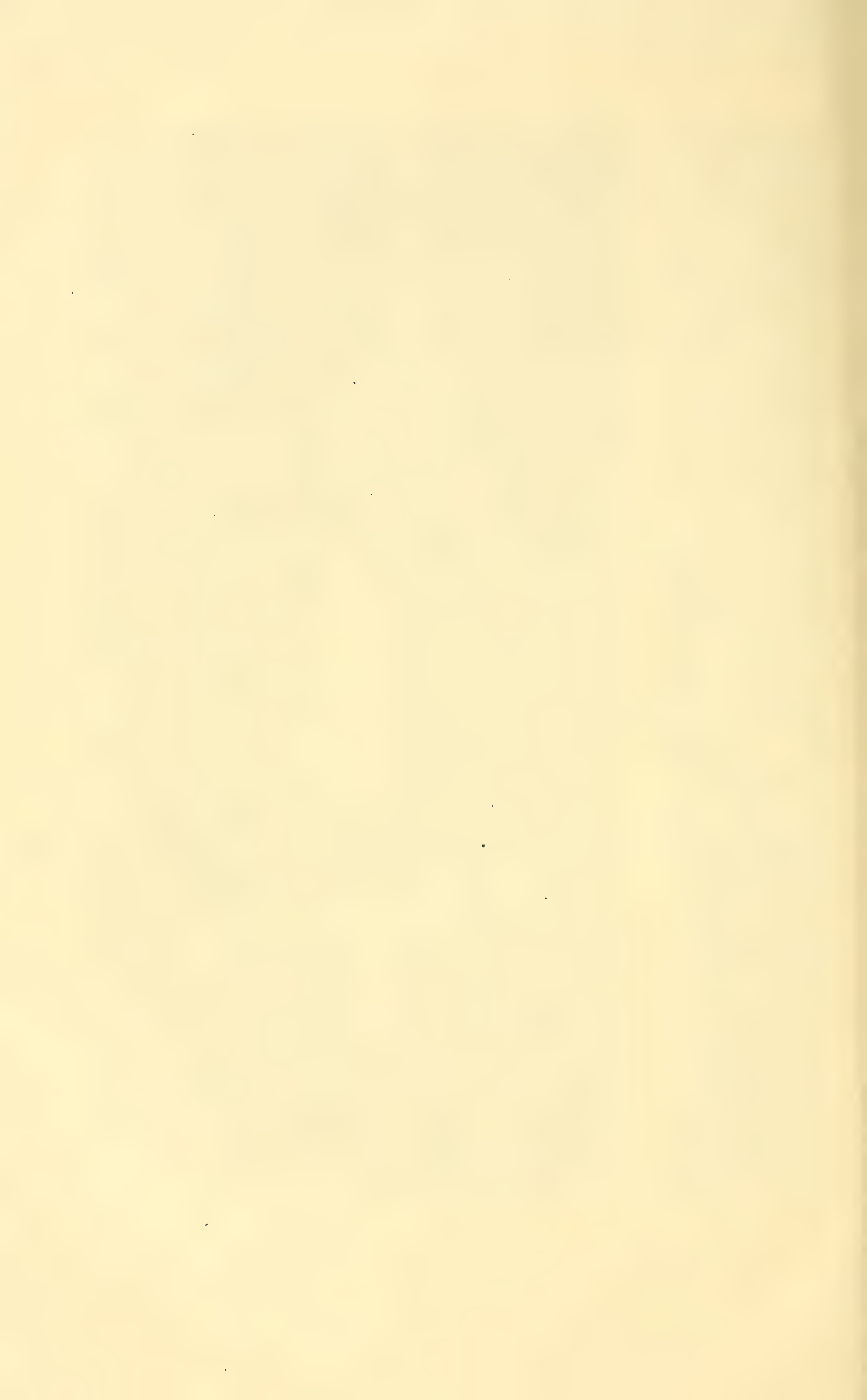
On a longtemps admis comme un fait indiscutable que les Anglais ne sauraient s'acclimater définitivement dans l'Inde et que leurs enfants doivent être renvoyés en bas âge dans la mère patrie pour échapper à la mort. L'expérience des dernières décades a prouvé qu'il n'en est pas ainsi[1]. Certainement, les immigrants nés sous les froides latitudes de l'Angleterre ou de l'Écosse ont plus de dangers à courir sous le brûlant climat de l'Hindoustan que des Français ou surtout des Européens du midi ; ils ont surtout à redouter la dysenterie et les fièvres paludéennes, principalement dans les terres alluviales et dans tout le bassin de l'Indus. D'après des évaluations sommaires, c'est à un tiers des nouveaux venus que se serait élevée naguère la mortalité des Anglais pendant les cinq premières années de leur séjour sous la zone tropicale, et moins de la moitié aurait survécu à une période de dix années. Quoi qu'il en soit de ces affirmations, il n'est pas douteux que la mortalité considérable d'Européens, venus pourtant dans la force de l'âge, ne provienne de l'imprudence avec laquelle ils s'exposent à l'action du climat, sans modifier le genre de vie accoutumé dans les pays du nord[2]. Les hépatites, maladies qui frappent le plus fréquemment les Européens de l'Inde, — si ce n'est quelques enclaves, telles que Pondicherry[3], — sont en proportion directe de l'usage des spiritueux ; d'une extrême rareté chez les indigènes, elles ne tuent que les étrangers accoutumés aux boissons enivrantes[4] ; de même la goutte n'attaque jamais que les maîtres bien nourris, épargnant les sobres indigènes. En revanche, les exemples sont nombreux d'Anglais et d'Écossais qui jouissent d'une excellente santé dans leur nouvelle patrie, et qui même, grâce à une meilleure nourriture, à une hygiène mieux entendue, ont moins à souffrir que les indigènes des fièvres miasmatiques et des épidémies. Les tables de mortalité dressées

[1] Clements Markham, *Travels in India and Peru.*
[2] Ernst Häckel, *Deutsche Rundschau.*
[3] Huillet ; — Mahé, *Géographie, Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.*
[4] Wernich, *Geographisch-medicinische Bilder.*



OUTAKAMOUND. — VUE PRISE D'UN CONTREFORT DU DODABETTA

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



pour les soldats européens prouvent combien plus faciles sont devenues les conditions de l'acclimatement. Vers le milieu du siècle, les troupes européennes de l'Inde, quoique déjà beaucoup mieux soignées que pendant les guerres du dernier siècle, perdaient encore chaque année un homme sur quinze; mais depuis lors le taux de la mortalité s'est constamment abaissé[1]; la propreté des camps, la bonne qualité des vivres et de l'eau, l'air pur des hauteurs, ont sauvé chaque année des milliers de soldats. Actuellement, l'armée anglo-indienne perd en proportion moins d'hommes que mainte armée européenne, quoiqu'elle ait souvent à faire de pénibles campagnes en des régions marécageuses ou sur des sables brûlants ; le taux de la mortalité chez ces étrangers est près de trois fois moins fort que celui de la multitude des indigènes. La partie de l'armée composée d'Hindous, moins bien soignée sans doute, perd aussi un plus grand nombre d'hommes que les troupes européennes[2]. Le fatalisme oriental entre peut-être pour une certaine part dans cette aggravation de mortalité.

Dans la vie civile, on peut citer de nombreux exemples de familles anglaises dont les enfants se sont acclimatés sans que leur force et leur santé aient paru souffrir. Déjà plusieurs générations se sont succédé en diverses parties de l'Inde, en sorte que l'Anglais, non seulement comme individu, mais aussi comme race, peut vivre dans la péninsule Cisgangétique. Il paraît certain que le climat hindou est à redouter surtout pour les enfants; mais il est impossible de l'affirmer avec certitude, puisque la grande majorité des parents, appartenant à la classe des riches fonctionnaires, hauts officiers et « marchands princes », envoient leurs fils et leurs filles dans la mère patrie dès les premières années de l'enfance. Quant aux Européens pauvres mariés à des compatriotes, ils sont peu nombreux et ne peuvent donner à leurs enfants tous les soins d'hygiène qui leur permettraient de s'accommoder parfaitement au milieu. C'est ainsi que l'acclimatement de la famille anglaise est encore un fait exceptionnel. En dépit de sa domination plus que séculaire, le « Breton » est toujours un étranger sur les rives du Gange.

Les sang-mêlé ou Eurasiens (Eur-Asiens), européens par le père, asia-

[1] Mortalité des soldats anglais dans l'Inde, d'après Francis Galton :

1854	69	sur 1000 hommes.	
1861-1865	29.50	»	»
1866-1870	27.48	»	»
1871-1875	18.50	»	»
1876	15.52	»	»
1877	12.71	»	»

[2] Mortalité des troupes hindoues en 1877 : 13.58 sur 1000.

tiques par la mère, ne contribuent que dans une faible mesure à consolider la puissance britannique, car ils ne sont tenus pour Anglais, ni par les indigènes ni par les blancs venus d'Europe : ils forment une caste à part et non l'une des plus honorables. Physiquement, ils n'ont en général ni la force de l'Anglais, ni la beauté de l'Hindou ; moralement, ils sont pour la plupart portés à la ruse et au mensonge, ce qui provient peut-être de la position humiliante dans laquelle ils se trouvent. Encore au commencement de ce siècle, avant que la vapeur eût rapproché l'Inde et l'Angleterre, ils étaient plus respectés et plus heureux que de nos jours. Alors un grand nombre de fonctionnaires se liaient à des femmes indigènes par des unions durables et, gardant leurs enfants auprès d'eux, prenaient soin d'assurer leur avenir. Actuellement, un Anglais qui se marierait avec une Hindoue, s'exclurait par cela même de la caste de ses compatriotes. Les Eurasiens, presque tous désavoués lâchement par leurs pères, vivent dans la misère et l'abandon. Méprisés par les maîtres à peau blanche, haïs par les sujets à peau foncée, il leur faut s'ingénier pour se créer entre les uns et les autres une situation qui reste toujours précaire. Vains malgré tout d'avoir du sang européen dans les veines, et fort soucieux de porter le chapeau, — ce qui leur a fait donner le nom de *topas* ou *topicaren*, — ils se croiraient humiliés par un travail manuel, et ceux d'entre eux qui ne réussissent pas à occuper des places de scribes, de commis, d'interprètes, et à graviter ainsi autour de la caste des maîtres, tombent souvent dans une misère extrême ou demandent leur existence à des métiers inavouables. Après l'insurrection des cipayes, lorsque les Eurasiens, menacés comme les Anglais, combattirent à leurs côtés, une certaine solidarité s'établit momentanément entre les blancs et les sang-mêlé ; mais l'amitié ne survécut pas au danger et maintenant les riches Hindous et les Parsi ont beaucoup plus de chances que les Eurasiens d'être favorisés dans la distribution des emplois et des honneurs. Ces demi-frères de race constituent un embarras du gouvernement indien ; ils ne forment cependant qu'une faible part de la population : métis de toute origine, anglaise, portugaise, française, sont au plus un demi-million dans la péninsule Cisgangétique, pas même un pour cinq cents indigènes. Les Eurasiens portugais sont proportionnellement les plus nombreux et, comme classe, ils existent depuis assez de générations pour avoir appris par une dure expérience que le travail ne déshonore pas ; sans se croire tenus d'exercer une profession dite libérale, ils se font cuisiniers, cochers, bateliers. D'ailleurs, aussi noirs que les Hindous, ils ne se distinguent d'eux que par la coupe européenne de leurs vêtements. Les Juifs, établis en plusieurs villes de la côte occidentale bien

des siècles avant les Portugais, ont mieux conservé leur type, grâce à la pureté du sang et au maintien des professions héréditaires.

La plupart des Anglais ne vivant dans l'Inde qu'à titre de résidents tem-



JUIVES DE COCHIN.
Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie de M. Grandidier.

poraires, et les Eurasiens n'étant pas assez nombreux pour former un élément ethnique d'importance réelle, l'accroissement de la population se fait presque entièrement par les Hindous de diverses races, Kohlariens, Aryens ou Dravidiens. Dans la Péninsule, le célibat n'écarte pas de la famille

comme chez les peuples de l'Occident plus du tiers de la population; tous se marient et presque toutes les femmes ont des enfants, en moins grand nombre toutefois que si les mariages étaient plus tardifs. La plupart des unions se font lorsque les époux ne sont pas encore formés, de la dixième à la douzième année; presque tous les jeunes gens qui suivent les cours des universités à Calcutta, Lahore, Madras, sont déjà pères de famille. Les cas de grande fécondité sont rares chez les Hindoues; néanmoins, si la mortalité, par la petite vérole et autres maladies, ne sévissait sur les nourrissons, les habitants doubleraient dans une vingtaine d'années; mais l'extrême misère de deux cents millions d'Hindous et la mauvaise hygiène condamnent à la mort en bas âge plus de la moitié de chaque génération nouvelle, et l'accroissement, si considérable qu'il paraisse, reste proportionnellement inférieur à celui de plusieurs nations d'Europe et d'Amérique. L'émigration l'amoindrit aussi pour une certaine part. L'Inde envoie plus d'hommes à l'étranger qu'elle n'en reçoit par l'immigration : il est vrai que la grande majorité des colons qu'elle donne aux pays lointains ne sont libres que de nom : ce sont des coulis, « engagés ».

C'est à plus d'un demi-million que l'on évalue le nombre des Hindous expatriés. De 1842 à 1875, l'Inde anglaise a fourni aux colonies transocéaniques 587 650 coulis; dans la seule année 1858, Maurice et d'autres colonies avaient reçu 46 000 travailleurs hindous; mais les maladies sévirent cruellement sur ces malheureux émigrants, privés de famille pour la plupart, sans amis et sans ressources sur la terre étrangère. Les Santal, les Oraon, les Kohl du Tchota-Nagpore, parmi lesquels on recruta d'abord la foule des coulis, périrent par dizaines de milliers : l'île Maurice reçut, pendant les trente années comprises entre 1842 et 1872, plus de 350 000 Hindous, dont il ne reste que les deux cinquièmes[1]. La majorité des émigrants viennent maintenant du Behar, des environs de Bénarès et de la côte de Coromandel : mieux traités que les premiers « engagés », ils ne succombent pas en aussi grand nombre et beaucoup d'entre eux retournent dans leur patrie avec un petit pécule qui les met désormais à l'abri du besoin. Ceux qui réussissent le mieux ne sont pas les coulis qui vont travailler pour les planteurs dans les colonies européennes, ce sont les

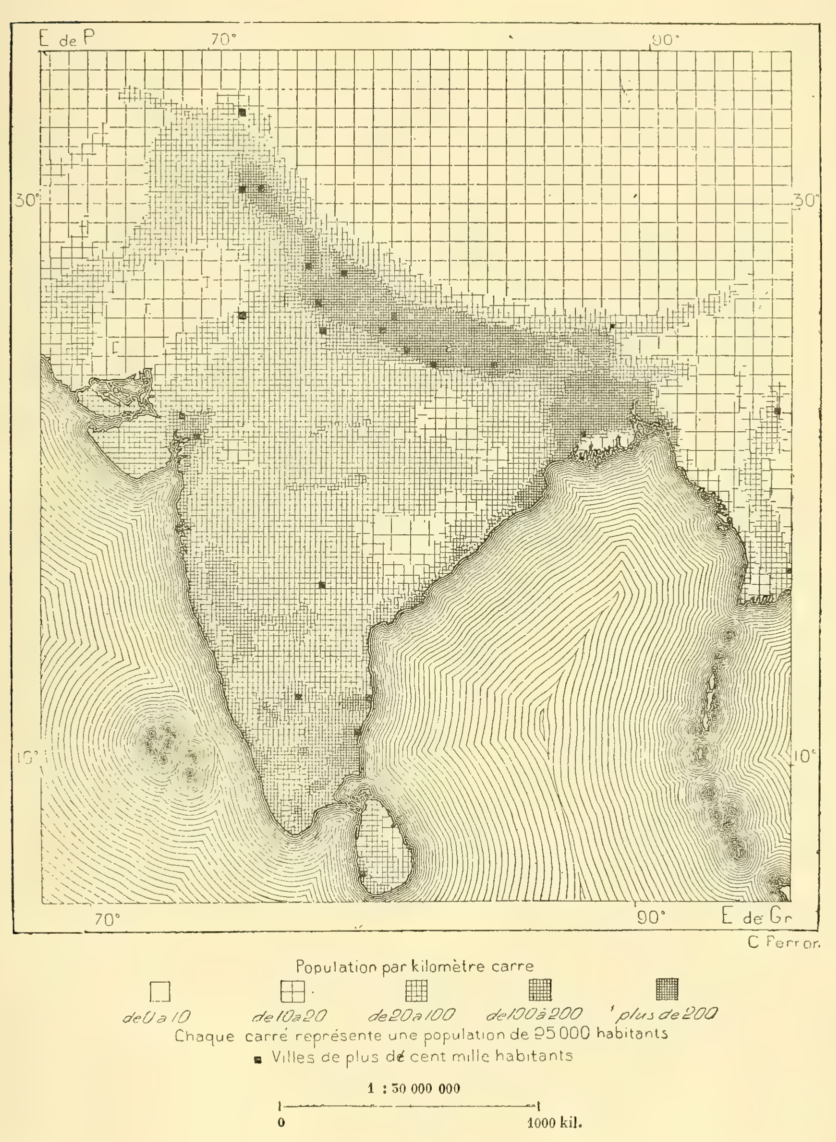
[1] Nombre des coulis hindous dans les colonies Européennes, moins les Antilles espagnoles et le Cap de Bonne-Espérance : 535 406.

Maurice	141 509	Jamaïque	15 134
Demerara	53 786	Guadeloupe	15 544
Réunion	43 193	Martinique	10 000
Trinidad	25 852	Surinam	4 829
Natal	17 862	Cayenne	4 272

Kling, Telougou et Tamil, émigrés dans la Barmanie et diverses contrées de l'Indo-Chine.

Dans ce croisement des phénomènes démographiques : immigrations et

N° 144. — DENSITÉ DE LA POPULATION DANS L'INDE



émigrations à l'intérieur et à l'extérieur, croît normal par le surplus des naissances, diminutions locales par l'excédent des morts, une chose est certaine, c'est que l'augmentation se fait partout au profit de ceux qu'on appelle Aryens, quels que soient d'ailleurs leur race primitive et les cultes qu'ils professent. Les populations, d'origines diverses, qui par la

parenté de leurs dialectes appartiennent au monde aryen, comprennent quatre cinquièmes des habitants de la Péninsule et la proportion se modifie sans cesse en leur faveur, grâce aux avantages que leur assurent un sol plus fertile, un climat plus tempéré et plus régulier dans ses alternatives, des facilités plus grandes pour les communications. Les descendants des aborigènes de l'Aoudh, du Behar, du Bengale se sont « indianisés » pour la plupart; de même les Bhil, les Mhaïr, les Gond, les Santal, les Bodo du Radjpoutana, des Provinces Centrales, du Tchota-Nagpore, du Catchar, deviennent graduellement hindous par les mœurs et par le langage. Le nombre total des « sauvages » de la Péninsule, encore évalué à une dizaine de millions, diminue d'année en année, peut-être en certains districts par l'excès de la mortalité sur les naissances, mais surtout par les empiètements continuels du monde civilisé sur le monde barbare. Quant aux populations dites dravidiennes, d'après l'origine commune des idiomes qu'elles parlent, une moitié de leur territoire est un plateau peu fertile, mal arrosé, et dans la région populeuse du littoral l'émigration enlève le surplus des habitants.

Tous les caractères de races sont représentés dans ces multitudes formant ensemble près du cinquième du genre humain; mais le type dominant est bien celui que les Européens connaissent le mieux : membres souples, jambes grêles, figure d'un pur ovale, traits réguliers entourés d'une chevelure noire et bouclée, peau variant du brun de l'Italien au noir de l'Arabe, regard fin, bouche discrète, ensemble de la physionomie doux et méfiant. L'Hindou a moins de vigueur musculaire que l'Européen, mais il a plus de grâce et d'adresse; en moyenne, il est aussi plus beau : il est des provinces entières où toutes les femmes ont à la fois la régularité et le charme des traits; seulement la toute-puissante coutume les force à s'enlaidir en se peignant le visage, en s'allongeant les oreilles par le poids des bijoux, en se passant un anneau de métal dans la narine ; dans l'Inde méridionale, il est des femmes qui cheminent péniblement sous le faix de 12 kilogrammes de bijoux. Quant au caractère moral des indigènes, il est tout naturel que les maîtres lui reprochent les vices dont ils sont eux-mêmes la cause; ils accusent leurs sujets d'être lâches, rusés, menteurs, c'est-à-dire d'avoir les défauts que fait naître l'esclavage, que fait disparaître l'égalité. Du moins reste-t-il aux Hindous la sobriété, la patience, la vaillance au labeur, l'amour de l'étude et le souvenir du passé, gage du relèvement futur.

On a voulu expliquer par la nourriture spécialement végétale la plus grande faiblesse physique des Hindous comparés aux Anglais; mais les différences de toute espèce, dans les conditions d'hérédité et le genre de vie,

sont trop nombreuses entre les deux peuples pour qu'il soit possible de fixer avec certitude les causes du contraste. D'abord, il serait inexact de voir dans les sectateurs des religions hindoues de stricts végétariens. Presque tous mangent du lait et du beurre; ceux qui vivent sur le littoral marin et sur le bord des rivières se nourrissent de poisson. Une seule viande est défendue, celle du bœuf. Mais, à part cette loi respectée par tous, prévalent les pratiques d'hygiène les plus diverses. La plupart s'abstiennent de toucher au porc et à la volaille, mais ils peuvent manger la chair des brebis et des chèvres; à d'autres l'usage de presque toutes les viandes est permis. En certains districts, les femmes jouissent pour la nourriture des mêmes privilèges que les hommes, tandis qu'ailleurs la viande leur est interdite. Quant aux veuves, elles sont sans exception soumises aux règles d'abstinence. On a remarqué que, par un esprit d'opposition dont toutes les sectes offrent des exemples, les musulmans de l'Inde obéissent pour la nourriture et la vie extérieure à des lois qui sont absolument le contraire de celles des Hindous.

Les céréales qui servent à l'alimentation quotidienne varient suivant les pays : on mange surtout le riz, pur ou mêlé au maïs, dans la région du delta gangétique, dans le Behar et le long du littoral; sur les plateaux l'orge et diverses espèces de millet, le *ragi*, le *djowari*, le *badjri*, qui croissent sur un sol peu humide; dans les provinces du nord, le froment[1]; enfin, dans le Cochin, le Travancore, le Madoura, il est des populations qui se nourrissent exclusivement des produits du palmier, pousses, fruits et sève, fraîche ou fermentée. La zone principale du froment, c'est-à-dire le Pandjab et le haut bassin du Gange et de la Djamna, est celle où la race est le plus vigoureuse et résistante, soit parce que sa nourriture est plus fortifiante, soit parce que le sang a été fréquemment renouvelé par les envahisseurs descendus de plateaux de l'ouest, ou plutôt parce que le sol, mieux cultivé et mieux défendu contre les zemindar, nourrit plus généreusement les « fraternités » qui le possèdent. Le fait capital mis en lumière par les statistiques est que deux cents millions d'Hindous doivent tromper leur faim par une nourriture tout à fait insuffisante. Les vivres coûtent peu, mais les indigènes ont seulement quelques centimes par jour pour se procurer le nécessaire[2] : la faim règne en permanence. Com-

[1]
Mangeurs de riz	75 000 000
» de froment	80 000 000
» d'orge et de millet	100 000 000

[2] Salaire moyen du cultivateur hindou : 60 centimes par jour. Extrêmes : 10 cent. et 2 fr. 50 c. (Cl. Markham, *East India Progress and Condition.*)

ment les hommes ne seraient-ils pas faibles de corps et de santé, en raison même de la faiblesse des salaires?

Les épidémies trouvent largement à moissonner dans ces populations épuisées. Le choléra, qui de l'Inde s'est parfois élancé sur le reste du monde pour y faire de si terribles ravages, sévit toujours dans les villes de la Péninsule, et le gouvernement anglais doit établir un cordon sanitaire autour des lieux de foire et de pèlerinage pour empêcher le fléau de se propager. L'éléphantiasis, sous diverses formes, est très commune; dans certaines provinces, le vingtième de la population est frappé de ce mal. Dans nul pays il n'y a plus de lépreux; en 1872, on en comptait plus de 102 000 dans les possessions directes de la Grande-Bretagne[1]. Parmi les populations hindoues la mortalité moyenne est d'un tiers supérieure à celle des habitants de l'Europe occidentale[2]. Mais, quoique les maladies endémiques et epidémiques enlèvent chaque année des millions d'hommes qu'une nourriture suffisante eût fait vivre, l'imagination populaire est surtout frappée par les famines qui, dans une seule province, ont parfois fait périr en quelques mois un quart ou même un tiers de la population. « Les famines sont une institution de l'Inde, » ont coutume de dire les administrateurs. Depuis 1771, année pendant laquelle dix millions d'individus succombèrent à la faim dans le Bengale et le Behar, vingt et une grandes famines se sont succédé et huit de ces calamités ont fait des victimes par millions. Dans les deux dernières décades, quatre famines ont ravagé diverses provinces de l'Inde. En 1866, le pays d'Orissa perdit plus d'un million d'habitants, le quart de sa population. En 1868, on évalue à 1 200 000 le nombre de ceux qui périrent dans le Pandjab, et au triple ceux qui succombèrent, en dehors du territoire anglais, dans le Radjpoutana et les États du plateau. En 1874, le désastre tomba sur la basse plaine du Gange, et trois années après, sur le Dekkan. A combien s'éleva le nombre des morts? A 1 550 000, disent les documents anglais, mais aucune statistique ne tint compte des malheureux qui succombèrent dans le royaume de Haïdarabad et le Maïsour : c'est par dizaines qu'on ramassait les cadavres tombés journellement dans les rues; certains districts, notamment ceux qui environnent Bidjapour et Kaladgi, furent dépeuplés. L'amoindrissement total de la population, dans les deux présidences de Madras et de Bombay et dans le Maïsour, a été de 1 682 575 individus, de 1872 à 1881, et pourtant la ville de Bombay, tout le littoral voisin et

[1] Mahé, *Géographie, Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.*
[2] Mortalité moyenne dans l'Inde, d'après Hunter : 32.57 par 1000.

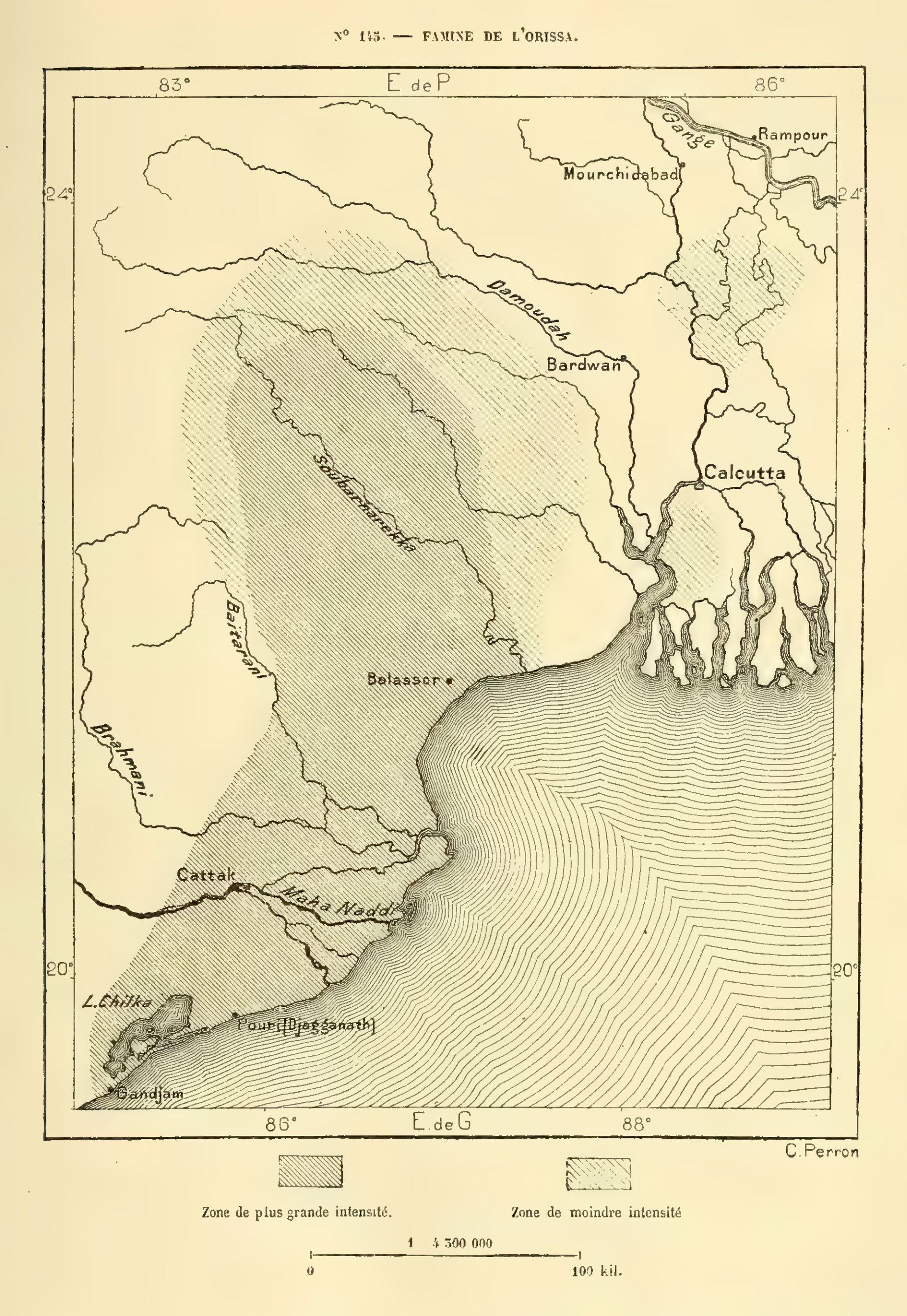
GROUPE D'AFFAMÉS

Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie de M. Braun.



les districts méridionaux de Madras ont beaucoup augmenté en habitants pendant cet intervalle. En tenant compte de la dépopulation du royaume

N° 145. — FAMINE DE L'ORISSA.



de Haïdarabad, il est probable que la famine de 1877 n'a pas enlevé moins de quatre millions d'hommes. Et tandis que tant de malheureux périssaient faute de vivres, le port de Calcutta continuait d'expédier des

grains à l'étranger en quantités considérables; les faméliques étaient trop pauvres pour acheter le blé qui les eût sauvés[1]. Cependant, vers la fin des deux famines de 1874 et de 1877, le gouvernement intervint pour l'achat et la distribution des céréales; il intervint surtout pour l'organisation de travaux de secours, routes, canaux et chemins de fer; de 1874 à 1877, ces dépenses s'élevèrent à 400 millions de francs[2].

La grande majorité de la population dans l'Inde Cisgangétique se compose d'agriculteurs. On peut en juger par le recensement de 1872, qui énumère 1460 villes de 5000 habitants et plus, ayant ensemble 18 millions de résidents : ce n'est pas même la dixième partie des Hindous qui peuplent les possessions anglaises. Aucune ville de la Péninsule ne compte un million d'habitants, et l'écart entre les sexes dans les capitales, telles que Bombay et Calcutta, montre que le tiers de la population urbaine se compose d'immigrants temporaires[3]. Plus de 240 000 villages avaient moins de 200 habitants, 200 000 autres de 200 à 1000 individus, et dans 32 130 bourgs la population variait entre 1000 et 3000. D'ailleurs, parmi les villes et les bourgs, il en est beaucoup dont chaque maison a son jardin et où la culture est l'occupation presque exclusive de tous; plusieurs sont de simples groupes de villages séparés par des champs. Comme dans toutes les contrées commerçantes, les agglomérations urbaines de l'Inde se sont accrues pendant la dernière décade, mais ce progrès s'est fait lentement, et c'est encore aux neuf dixièmes de la population que l'on évalue le nombre des agriculteurs. Le Bengale, où se trouve la capitale, est aussi la province où les villageois l'emportent le plus sur les citadins. Même les artisans des campagnes peuvent être considérés comme des agriculteurs; ils travaillent pour les laboureurs et sont directement rétribués par eux comme fonctionnaires de la communauté agricole

Il ressort des statistiques incomplètes publiées par le gouvernement anglais qu'un tiers au plus de la superficie de l'Inde est en culture. Sans doute les roches escarpées de l'Himalaya, certaines parties du « désert » de Thar et des plateaux du Dekkan ne sauraient être labourées par la charrue; mais sur les deux tiers du sol qui restent incultes, que de vastes étendues pourraient encore être conquises, soit par l'irrigation, soit par l'assèchement des campagnes ou par le simple défrichement de la jongle ! Et

[1] Richard Temple, *India as it is.*

[2] *Board of Trade Returns*, 1877-1878

[3] Proportion des sexes à Calcutta et à Bombay, d'après le recensement de 1881 :

Calcutta.	100 femmes;	165 hommes
Bombay.	100 »	; 151 »

cependant, en maints districts, l'espace manque au laboureur : dans tel pays surpeuplé, la terre a été divisée à l'infini et la parcelle qui revient à chaque cultivateur, soit en propriété, soit en ferme, ne suffit pas pour le nourrir et pour acquitter taxes et redevances. A mesure que les champs fertiles se font plus rares pour la population croissante, le prix s'élève et le rayot paye plus cher un terrain médiocre qu'autrefois un sol excellent. Ainsi se perpétue et s'aggrave la misère. Mais le travail se fait partout avec grand soin : le paysan sait utiliser le sol de manière à lui faire rendre deux ou trois récoltes par an; il n'ignore point que des cultures diverses doivent se succéder pour ne pas épuiser les champs; il connaît l'utilité des amendements et des engrais et dirige ingénieusement les filets d'eau dans les champs qui en ont besoin.

Après les céréales, qui, dans les bonnes années, grossissent les exportations, l'opium est la denrée de l'Inde qui, sinon par sa valeur réelle, du moins par le prix factice qu'impose le monopole, donne lieu au plus grand mouvement d'affaires. On le cultive surtout dans la plaine du Gange, autour de Bénarès et de Patna et sur les plateaux de Malwa; le Radjpoutana, le Pandjab, les Provinces Centrales en possèdent aussi quelques champs, mais partout ailleurs la plante est interdite : dans les districts dépendant directement de l'Empire Indien, la culture ne se fait que sur avances fournies par l'État; quant au pavot de Malwa, il n'entre dans les entrepôts qu'après acquit de 1500 francs par caisse. La valeur marchande de la drogue, exportée en entier en Indo-Chine et en Chine, est d'environ 300 millions de francs chaque année, et le bénéfice net, pour le trésor, est de 225 millions, plus du double de ce que le gouvernement gagnait au trafic, à l'époque où il fit à la Chine la « guerre de l'opium » pour l'obliger à recevoir le funeste narcotique.

La récolte du coton ne vient qu'en deuxième ligne pour la valeur de l'exportation, et les oscillations annuelles de la vente sont très considérables. Lors de la guerre d'Amérique, l'exportation s'éleva en quatre ans de 75 millions à la somme énorme de 925 millions de francs; après la guerre, elle tomba rapidement; actuellement, elle est de 200 à 300 millions[1]; la culture de cette plante s'étend dans la Péninsule sur un espace de plus de 4 millions d'hectares. Le coton de l'Inde est beaucoup moins apprécié que celui des États-Unis, à cause de la faible longueur de sa fibre et des impuretés qui s'y trouvent mélangées; cependant, en plusieurs

[1] Exportation de coton de l'Inde pendant l'année fiscale 1879-80 : 199 103 145 kilogrammes.
Valeur : 278 636 325 francs.

districts de Bombay, les variétés d'Amérique ont remplacé la plante indigène. Le terrain que l'on utilise surtout pour la culture du cotonnier est le *regar* des plateaux du Dekkan, sol noirâtre d'épaisseur inégale, qui remplit les dépressions du trapp ; mais on le trouve aussi en vastes étendues dans la Carnatique, où il a été produit par la décomposition du gneiss et du granit. Cette variété de terrains ne se rencontre nulle part dans les plaines alluviales du Gange ou de l'Indus[1].

C'est au contraire sur les terres remaniées des rives fluviales, et principalement dans les tchar ou « teys » de formation nouvelle, que prospère le jute, la plante textile la mieux utilisée de l'Inde après le coton : on ne la cultive guère que dans le Bengale du nord et de l'est, surtout aux bords du Brahmapoutra. Le jute, presque entièrement réservé à de petits propriétaires, est une des récoltes qui ont le plus enrichi le producteur[2]. Il n'en est pas de même pour l'indigotier. Encore au milieu du siècle, cette plante industrielle fournissait aux négociants du Bengale leur principal article d'exportation, mais la servitude à laquelle les planteurs avaient soumis les paysans amena des révoltes et même de petites guerres locales qui ruinèrent l'industrie : dans les campagnes du Bengale inférieur, se voient partout les décombres d'usines démolies. L'emploi de plus en plus général des couleurs d'aniline a découragé les planteurs, mais ils n'ont guère à craindre que la « synthèse » de l'indigo, découverte par Bäyer, permette aux industriels de fabriquer directement la matière colorante. La culture de l'indigo s'est maintenue en quelques contrées, notamment dans le Behar et dans la présidence de Madras : là ce sont de petits propriétaires qui cultivent la plante et préparent l'indigo[3].

D'autres grandes plantations ont succédé à celles de l'indigotier. Le tabac, dont la culture s'introduisit dans le bassin du Gange au commencement du dix-septième siècle, sous le règne d'Akbar, a pris récemment une importance considérable; les champs de tabac s'étendent dans la Péninsule sur plus de 200 000 hectares : le Tirhout, Coconada et les îles du Godaveri, les campagnes de Dindigoul et de Tritchinapoli sont les régions qui donnent le meilleur tabac. Dans l'espace des trente dernières années, l'Inde est devenue, après la Chine, la contrée qui produit le plus de thé; l'Empire du Milieu n'a plus le monopole de cette denrée, et peut-être que, dans un avenir prochain, il sera distancé pour la valeur annuelle de l'exportation.

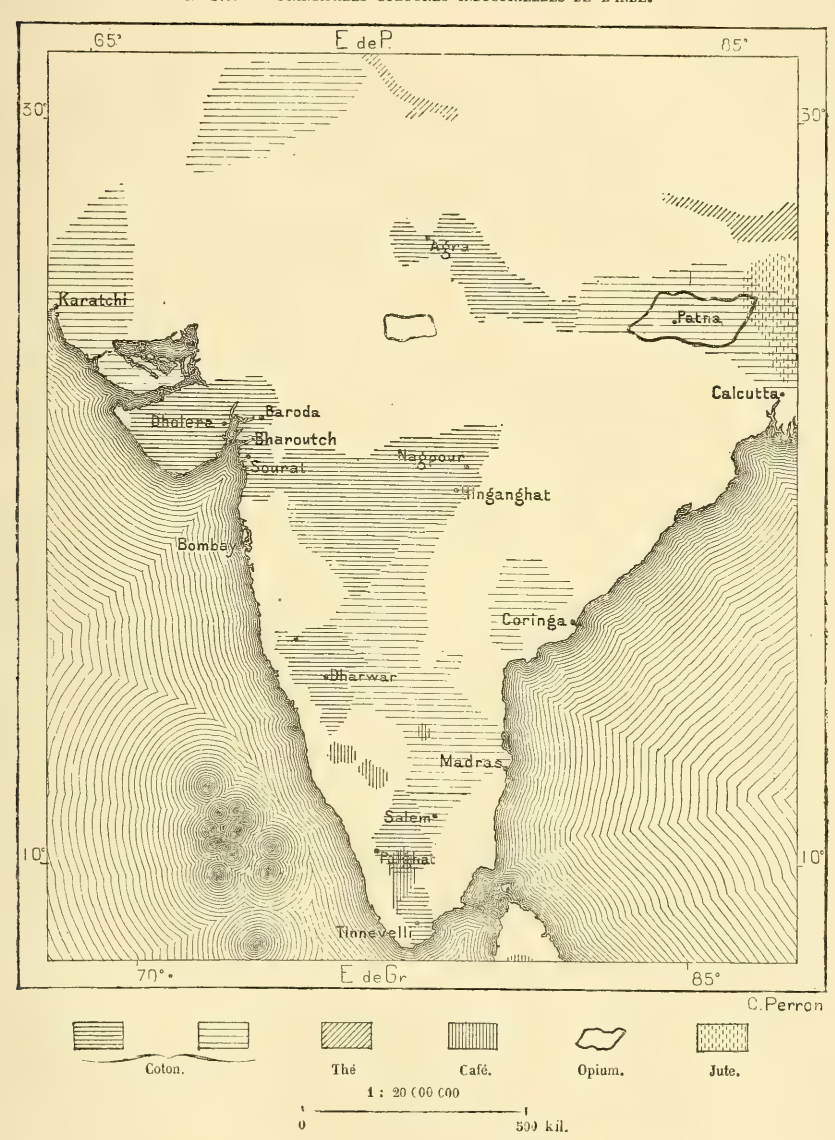
[1] H. Blanford, *Physical Geography of India.*

[2] Récolte du jute pendant l'année fiscale 1878-1879 : 510 691 tonnes.
Valeur de l'exportation. . . . . 95 000 000 francs.

[3] Exportation de l'indigo en 1879-1880 : 5083 tonnes. Valeur, 56 685 850 francs.

En 1870, l'Angleterre ne demandait à l'Inde que le dixième de sa consommation annuelle; dix années après, elle lui en achetait le tiers. De 600 à 2000 mètres d'altitude moyenne, les « jardins de thé » parsèment les

N° 146. — PRINCIPALES CULTURES INDUSTRIELLES DE L'INDE.



pentes de l'Himalaya, dans les doar du Bhoutan, le Sikkim, le Kangra, le Koumaon, le Garhwal, et deviennent de plus en plus nombreux dans les montagnes de l'Assam, dans le Tchota-Nagpore, sur le Nil ghiri et les monts de Courg et de Waïnad, enfin à Ceylan et dans les possessions anglaises de l'Indo-Chine. Les meilleurs produits viennent du Kangra et

peuvent, dit-on, se comparer aux variétés chinoises les plus estimées; mais c'est dans l'Assam, où furent établies les premières plantations, que la récolte a le plus d'importance : elle représente la moitié de la production hindoue[1]. Dans l'Inde méridionale et à Ceylan, les plantations de cafiers correspondent à celles des arbustes à thé dans les régions septentrionales. Les pentes des Ghat, certaines parties du plateau de Maïsour, le Waïnad et surtout le pays de Courg et l'île de Ceylan, sont couverts de plantations dans la zone montueuse. Le cafier n'a pas été, comme l'arbuste à thé, introduit dans la Péninsule par les Européens : dès 1560 il avait été apporté par un pèlerin de la Mecque; mais ce sont les Anglais qui ont donné à la culture son importance économique actuelle. La récolte totale du café représente environ 140 millions de francs, dont plus des trois quarts pour l'île de Ceylan[2]; mais c'est là précisément que l'avenir de la plante semble le plus menacé par les maladies. Les autres cultures ajoutent beaucoup moins aux richesses de l'Hindoustan; mais que de plantes, alimentaires ou industrielles, pour lesquelles l'Inde pourrait rivaliser avec les autres pays de production!

Les défrichements ont en maints endroits changé l'aspect de la contrée. Dans presque tous les districts faiblement peuplés, les agriculteurs sont nomades : ils brûlent la forêt ou la jongle, jettent leur grain dans les cendres, puis, quand la force créatrice du sol est épuisée, vont allumer un autre incendie. Ainsi de vastes espaces ont été complètement déboisés. Mais dans plusieurs régions peuplées la destruction des forêts, plus méthodique, est aussi plus sûre : les champs remplacent partout les bois. Dans certaines parties des hautes plaines du Gange et de la Djamna, on ne voit pas un arbre. Sur le plateau du Dekkan, on peut voyager pendant des journées entières à travers des campagnes dépourvues d'ombrage, et là le reboisement serait bien difficile : une fois abattus, les arbres repoussent mal sur la roche presque nue. Les forêts des Ghat méridionales, dans le Courg, le Waïnad, Cochin, Travancore, ont été dévastées, au grand détriment du sol, qui s'est raviné sous l'action des pluies. On ne s'occupe de reboiser les régions sans culture que depuis 1860 : à cette époque, les pays forestiers furent placés sous la surveillance du gouvernement; le mode de culture barbare par l'incendie des bois fut interdit, et çà et là commença le tra-

[1] Récolte de thé dans l'Inde en 1882 : 28 400 000 kilogrammes.
Valeur de la récolte . . . . 100 000 000 francs.

[2] Récolte du café en 1878 : Inde continentale. . . . . . . 15 020 000 kilogrammes.
» » Ceylan . . . . 50 800 000 »
Ensemble . . . . 65 820 000 »

vail de restauration. Sur les pentes de l'Himalaya, chaque ville de santé s'est entourée de vergers et de parcs, composés principalement d'arbres européens. Dans le Pandjab, sur les bords de l'Indus et de ses affluents, s'étendent maintenant des plantations modernes, et les chasseurs se félicitent de ce que le gibier, y compris le tigre, reparaisse dans la contrée[1]. Dans le Sikkim, et surtout dans le Nil ghiri et sur les divers massifs montagneux de l'Inde méridionale et de Ceylan, les plantations ont consisté principalement en arbres exotiques, surtout en eucalyptus, en cinchonas de la Bolivie, en variétés d'arbres à caoutchouc, provenant de la Sonde, de Madagascar, du Mexique, du Brésil. A la fin de 1878, on comptait déjà dans les forêts de l'Inde plus de 4 millions de cinchonas, dont plus des trois quarts en plein rapport[2].

L'Inde, comparée à l'Europe, est un pays très pauvre en bétail. La rareté des pâturages et les mœurs frugivores du peuple s'opposent à l'accroissement des animaux de labour et de trait; cependant les indigènes possèdent de remarquables variétés de bêtes à cornes, notamment les bœufs trotteurs et coureurs des Provinces Centrales. La race des chevaux a dégénéré depuis que les Hindous, vaincus, n'ont plus à entretenir de cavalerie; dans l'immense étendue de la présidence de Madras, on ne comptait en 1878 que 395 000 chevaux[3]; mais dans la plupart des provinces on emploie les ânes comme bêtes de somme, et dans le Pandjab, le Marwar et autres États radjpoutes, le chameau transporte voyageurs et marchandises; enfin dans l'Assam, l'Inde méridionale et Ceylan, on emploie quelques milliers d'éléphants, bien plus, il est vrai, pour augmenter la pompe des fêtes et des chasses royales que pour aider aux travaux de l'agriculture ou de l'industrie.

Il est certaines provinces dans lesquelles toute culture serait impossible sans d'abondantes irrigations. Telles sont les plaines que traverse l'Indus dans son cours inférieur; telle aussi une partie considérable du Pandjab et des doab de l'Hindoustan proprement dit. Dans l'Inde méridionale, les indigènes connaissent l'art de retenir les eaux en réservoirs étagés, d'où l'eau, tombée pendant la mousson, s'écoule en filets d'irrigation pendant les sécheresses; les Anglais n'ont eu qu'à réparer les anciennes levées et à compléter le réseau de canalisation pour accroître de plusieurs millions d'hectares la superficie des terrains qui payent l'impôt. Mais dans les provinces du nord la puissance des cours d'eau descendus de l'Himalaya est

[1] *Ocean Highways*, march 1874.
[2] Clements Markham, *Official Reports*.
[3] Hunter, *Imperial Gazetteer of India*.

trop grande pour que les riverains aient pu les endiguer et les transformer en une succession d'étangs. C'est au creusement de canaux, rivières latérales dont le débit se règle par des écluses, qu'on a dû avoir recours pour l'arrosement de la contrée; un de ces canaux, celui du Gange, qui commence à la « porte » de Hardwar, est, on le sait, le travail de ce genre le plus important du monde; mais beaucoup d'autres, ceux qu'on a dérivés de l'Indus, du Satledj, de la Ravi, de la Sone, sont aussi de remarquables monuments de l'industrie humaine. Pour les arrosements il reste encore à utiliser de grandes rivières, telles que le Sardjou, le Gandak, la Tapti, la Narbadah. Enfin, dans certaines parties du Dekkan et surtout dans l'île de Ceylan, c'est d'un travail de restauration qu'il s'agit : les réservoirs existent, mais changés en marais; les canaux d'irrigation ne sont plus que des coulées incertaines, emplies d'herbes sauvages. En tout, dans les seules possessions anglaises de l'Inde Cisgangétique, on évalue à 11 690 000 hectares, soit à un territoire grand comme un cinquième de la France, l'ensemble des terres ajouté au sol cultivable par les canaux d'irrigation[1].

La nécessité de régler en commun la distribution des eaux, d'inonder à la fois, puis d'assécher de vastes étendues de terrains dans les rizières, a maintenu dans beaucoup de contrées la forme communautaire des villages, générale autrefois dans l'Inde. Les conquêtes violentes et les accaparements graduels du sol par les individus et les castes, l'évolution intérieure de la commune, l'intervention directe ou indirecte des lois ont modifié à l'infini la tenure du sol : du communisme pur à la propriété privée avec droit complet d'us et d'abus, toutes les formes se rencontrent dans la Péninsule. Aux deux extrémités de la contrée, dans le Kachmir aussi bien qu'à Ceylan, on voit encore des groupes comprenant plusieurs centaines d'individus, grandes familles où le travail de chacun profite à tous, où personne ne court le risque de manquer du nécessaire. Ailleurs, la communauté n'existe plus qu'en principe, chaque famille a reçu son lot, dont le produit lui appartient en entier; mais à des époques fixes ou indéterminées une nouvelle répartition du sol se fait, comme dans le mir grand-russien, et l'égalité se rétablit entre les ayants droit[2]. Même dans les communes où les distributions ne se font plus et où chaque propriétaire, devenu maître de son champ, peut en trafiquer à sa guise, mainte institution rappelle l'ancienne forme communautaire. Presque partout, le *pantchayat* ou « conseil des

[1] Coût des travaux de canalisation entrepris dans l'Inde de 1868 à 1878 : 261 450 000 francs.

[2] John Phear, *The Aryan Village in India and Ceylan;* — Summer Maine, *The Village Communities in India.*

cinq », parfois réduit à un seul individu, subsiste encore. Enfin la plupart des villages, surtout dans le midi, ont leurs fonctionnaires et gens

N° 147. — IRRIGATIONS DE L'INDE.



de métier payés sur les revenus de la commune : charpentier, forgeron, cordier, potier, barbier, blanchisseur, veilleur public, porteur d'eau, médecin, maître d'école, prêtre, barde, astrologue; les riches communes entretiennent des musiciens et des bayadères pour leurs fêtes[1].

[1] Long; — Maine; — Jacolliot.

Les régions les plus prospères sont celles où la propriété est divisée et où les paysans n'ont pas d'intermédiaires entre eux et le gouvernement; presque tout le pays de Canara et le Malayalam sont ainsi distribués en petits domaines, dont les propriétaires, égaux, fiers, aisés pour la plupart, forment en même temps une des classes les plus instruites de la Péninsule[1]; mais les pays les plus fertiles, du moins dans les bassins du Gange et du Brahmapoutra, sont précisément ceux dont la population vit dans la plus abjecte misère. Les *taloukdar* de l'Aoudh, les *zemindar* du Behar et du Bengale, les planteurs de l'Assam se sont partagé la contrée, favorisés par le gouvernement anglais, qui se compose lui-même de *landlords* possesseurs d'immenses domaines : c'est ainsi qu'une grande partie de l'Inde a été changée en une autre « Irlande ». Même après l'insurrection des cipayes, les taloukdar de l'Aoudh, dont les immenses domaines avaient été confisqués, rentrèrent en possession de leurs fiefs, comprenant chacun plusieurs centaines de villages[2]. Aussi la classe des riches propriétaires, hindous ou musulmans, se tient-elle pour solidaire des maîtres britanniques, auxquels elle doit son pouvoir et la rentrée régulière de ses revenus[3]. Parmi ces zemindar, il en est, comme le radjah de Bardwan, dont le domaine rapporte en fermages jusqu'à 10 millions de francs par année; mais au-dessous de lui! que d'agents et de sous-agents qui ont encore à prélever leur fortune sur le travail des misérables rayot! Et que de haine entre la foule des laboureurs, esclaves de fait, quoique libres en droit, et les intermédiaires qui les oppriment! « Les bonnes paroles d'un zemindar, dit le proverbe, sont comme celles du musulman qui caresse ses poulets : il leur donne à manger pour les manger à son tour[4]. » Dans le Behar et le Bengale, Djittagong, Orissa, le taux des salaires quotidiens est en moyenne de 30 centimes et les enfants de douze ans reçoivent cinq centimes ou moins encore. Un revenu de 15 à 20 francs par mois doit suffire à la plupart des familles, et si bas que soit le prix des denrées, il est rare que le rayot puisse se procurer le strict nécessaire : on peut dire que dans le pays d'Orissa une simple différence de 5 centimes par jour sépare la pauvreté du dénuement[5]; sans le jardinet qui entoure chaque cabane et qui fournit quelques légumes et des fruits, le paysan serait tous les ans menacé par la faim. On comprend la sinistre puissance que l'usurier exerce

[1] Graul, *Reise nach Ostindien.*
[2] Clements Markham, *East India Progress and Condition*, 1872-1873.
[3] Richard Temple, *India as it is.*
[4] H. M. Elliot, *Races of the North West Provinces.*
[5] W. W. Hunter, *Orissa.*

sur tous ces faméliques. Il prête le grain pour la semence, il nourrit la famille en attendant la récolte, mais c'est à lui qu'appartient la moisson : par les avances, il tient le rayot à merci, il en fait son serviteur à vie et sans gages. C'est en vain que des banques de prêt à faibles intérêts ont été fondées en certains districts par le gouvernement. Le paysan a trop peur de son vrai maître l'usurier pour oser emprunter à d'autres[1].

Contrée spécialement agricole, l'Inde n'a pas comme l'Angleterre des fourmilières de mineurs et de vastes cités d'usines peuplées d'ouvriers; mais ses artisans se distinguent toujours par leur adresse et par la finesse du travail qui firent l'étonnement des premiers voyageurs européens. Il est vrai que certaines industries sont presque entièrement perdues et d'autres bien compromises. Dakka, et tant d'autres villes jadis prospères, n'ont plus leurs métiers où se tissaient les mousselines aériennes; Kachmir fabrique encore des châles, mais le nombre des ouvriers diminue sans cesse et ceux qui restent imitent les étoffes européennes ou les anciens modèles, inhabiles à fondre les nuances avec cette merveilleuse harmonie des tissus conservés dans les musées. L'industrie de luxe n'a cessé de se modifier pendant le cours des âges pour complaire au goût des souverains de toute origine, « mongols », persans, afghans, radjpoutes, mahrattes, qui se succédèrent sur les trônes de l'Inde; maintenant c'est aux étrangers d'Europe qu'il importe de vendre les châles et les bijoux, et c'est d'après le caprice de ces nouveaux maîtres qu'on a changé le dessin et le coloris des mille objets de l'industrie. C'est d'Angleterre, de Birmingham, de Leeds, de Rochdale, qu'on fait venir les modèles, copiés soit dans les prisons, soit dans les ateliers libres par des ouvriers appauvris ; les dames anglaises ont introduit la fabrication des dentelles dans les écoles et les congrégations chrétiennes. L'industrie populaire, qui change le moins, ne fournit que des poteries communes, des étoffes ordinaires, des bijoux peu coûteux, mais du moins ces objets sont restés bien hindous et se distinguent par la délicatesse de la forme et l'heureux choix des couleurs[2]. Les expositions industrielles prouvent qu'il est encore de nombreux artistes s'occupant avec amour de ciseler les armes, d'assortir les émaux, de broder les soieries, de tourner les métaux, de façonner l'ivoire, le bois et la pierre. Maintes sculptures des temples modernes bâtis par les Djaïna dans l'Inde occidentale sont aussi exquises de

[1] Florence Nichtingale, *Nineteenth Century*.
[2] Birdwood, *Industrial arts of India*.

forme et aussi habilement taillées que celles des monuments les plus somptueux du douzième et du treizième siècle. Les salaires de la plupart des ouvriers industriels sont d'une extrême modicité, comme ceux de la campagne. Les châles de Kachmir, achetés naguère de sept à dix mille francs, ne sont payés aux tisserands qu'à raison de 35 centimes par jour [1].

Au temps des luttes entre la France et l'Angleterre pour la domination de l'Inde, l'industrie manufacturière proprement dite était très active dans les comptoirs des négociants étrangers. Autour de chaque fort, les Compagnies des Indes avaient établi des centaines ou même des milliers de tisserands qui leur fournissaient des tissus pour l'exportation. Le prodigieux développement de l'industrie textile dans le Lancashire et le Yorkshire a changé les rôles et c'est l'Angleterre qui importe maintenant des cotonnades dans l'Hindoustan, surtout en étoffes grossières : on évalue aux deux cinquièmes de la consommation les « indiennes » que la Péninsule achète aux fabricants de Manchester. Mais des capitalistes, pour la plupart Écossais, juifs et parsi, établis dans l'Inde ont voulu profiter du double avantage d'avoir sous la main la matière première et les consommateurs, et des filatures de coton se sont fondées dans le voisinage de Bombay [2]. De même, Calcutta, rivalisant avec Dundee, utilise la fibre du jute en de grandes usines [3], tristes bâtiments construits sur le même modèle que ceux d'Europe et, comme eux, peuplés de femmes et d'enfants qui travaillent, en suivant le mouvement des machines, dans une chaude et fétide atmosphère, remplie de filaments et de poussière. En maints endroits, notamment dans le Tchota-Nagpore, le gouvernement et des industriels ont aussi fondé des usines métallurgiques, mais ces entreprises n'ont pas complètement réussi : les plus grandes fonderies sont celles de Djamalpour, près de Monghyr : elles occupent près de 3000 ouvriers. Ce qui manque à l'Inde pour qu'elle puisse devenir un grand pays industriel, c'est l'abondance du combustible, et la houille, on le sait, ne se rencontre pas dans la Péninsule en assises comparables à celles de l'Angleterre. Il est vrai que la surface des terrains houillers de l'Inde, en y comprenant la Barmanie anglaise, est d'environ 90 000 kilomètres carrés [4], mais la plupart des bassins contiennent trop peu de charbon pour qu'il vaille la peine de les exploiter, et d'autres ne renferment que du combustible

[1] Andrew Wilson, *The Abode of Snow.*

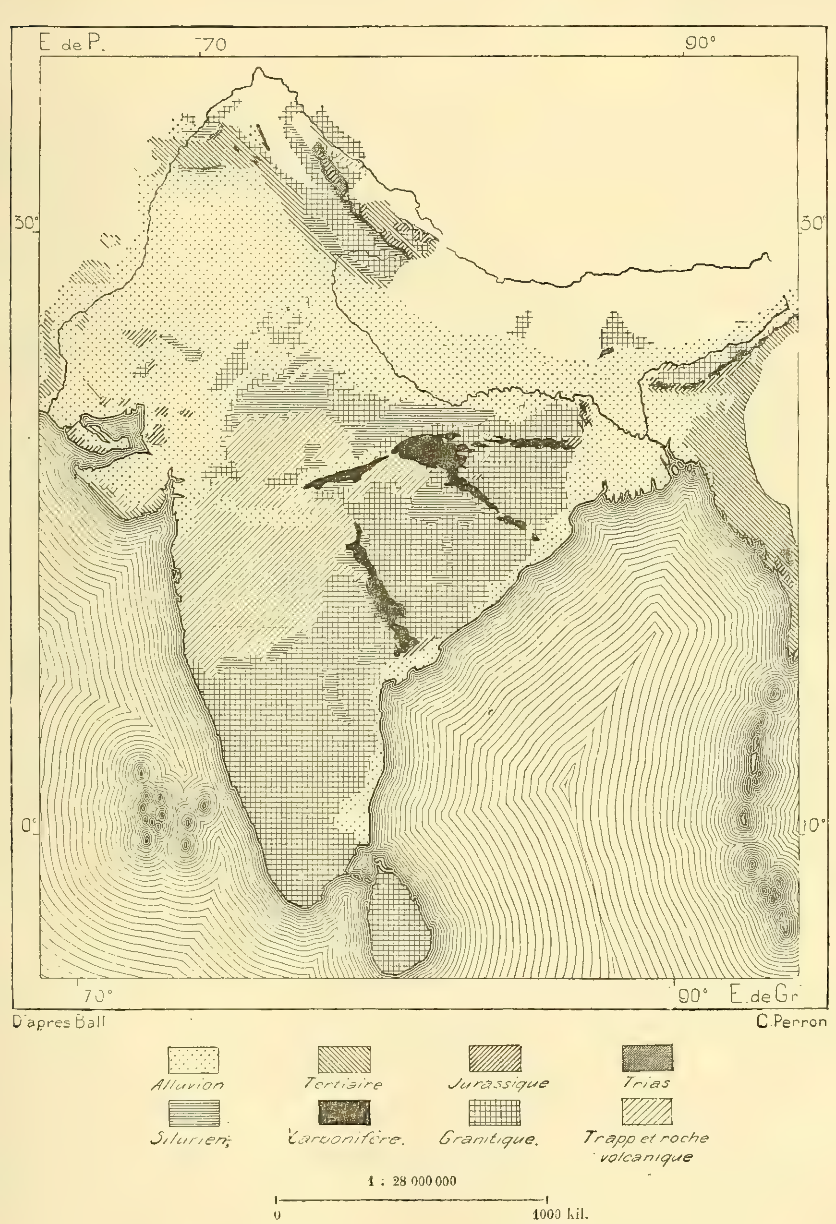
[2] Industrie du coton dans l'Inde en 1881 : 58 filatures, avec 13 000 métiers et 1 500 000 broches ; 500 000 métiers indigènes. Valeur des produits fabriqués en 1882 : 180 000 000 francs.

[3] Valeur des tissus de jute fabriqués dans l'Inde en 1879 : 27 000 000 francs.

[4] Hughes, *Records of the Geological Survey of India*, vol. VI, 1873.

de qualités inférieures. La Péninsule Cisgangétique est encore, parmi les contrées industrielles, une de celles qui disposent de la moindre quantité de charbon. La production annuelle est évaluée à un million de tonnes.

N° 148. — HOUILLÈRES DE L'INDE.

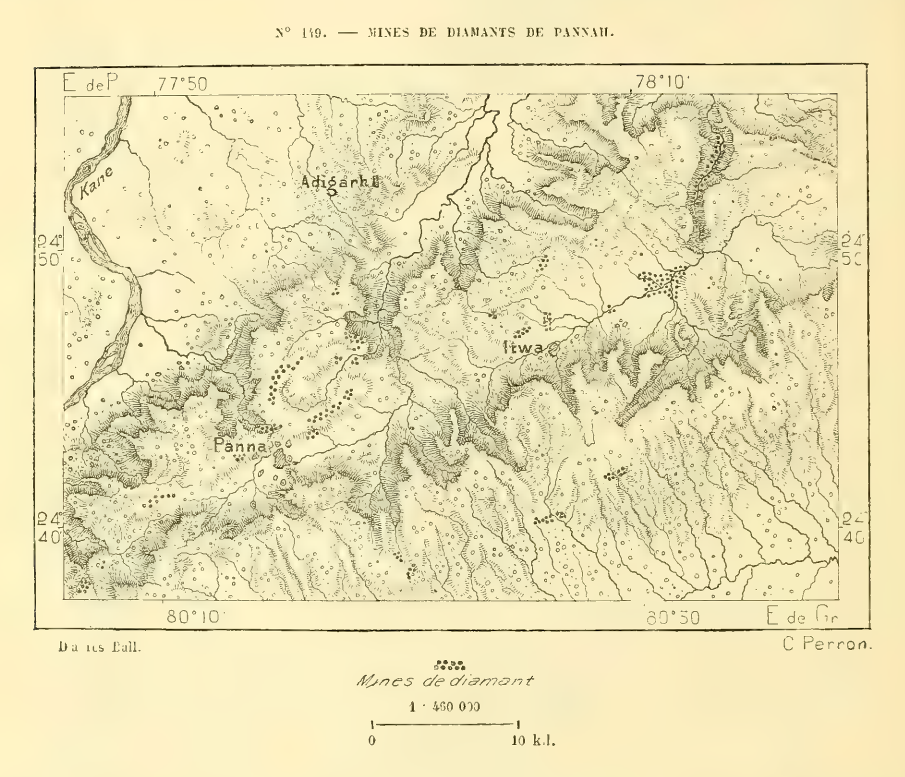


Les autres richesses minières, diamants de Panna, de Sambalpour et de Karnoul, or de Waïnad, cuivre de Singbhoum et de l'Himalaya, fer de Salem et du Tchota-Nagpore, n'ont qu'une faible importance relative.

La substance minérale exploitée avec le plus d'activité est le sel, dont le gouvernement s'est réservé le monopole. Quant aux huîtres perlières, on sait que les bancs de la « Côte de la Pêcherie », près de la rive continentale du golfe de Manaar, sont abandonnés; ceux de Ceylan ne sont exploités qu'à des intervalles de plusieurs années.

Le commerce intérieur et extérieur s'accroît rapidement de décade en décade, grâce aux voies de communication dont le réseau s'augmente sans

N° 149. — MINES DE DIAMANTS DE PANNAH.



cesse. L'ouverture du canal de Suez, en abrégeant tout à coup de moitié la distance qui sépare l'Inde et l'Angleterre, a fait toute une révolution dans le mouvement des échanges, tandis que les chemins de fer, se continuant de proche en proche d'une ville à l'autre à travers la Péninsule, ont produit des changements plus lents, mais plus considérables, en rapprochant les régions de l'intérieur et celles du littoral. La première voie ferrée de l'Inde ne s'ouvrit que dans la deuxième moitié du siècle, en 1853, par la petite ligne qui rattache l'île de Bombay à celle de Salsette. Dans cette même année fut tracé le plan des deux grandes voies qui devaient unir les trois chefs-lieux de présidence, Calcutta, Bombay, Madras, mais cette œuvre

ne fut achevée que dix-huit ans après, en 1871. A ces deux lignes maîtresses, construites par des compagnies financières, auxquelles le gouvernement assure un revenu fixe, n'ont cessé de s'ajouter d'autres voies. Maintenant les grandes mailles du réseau sont près d'être terminées. Le golfe du Bengale est uni aux portes de l'Afghanistan par un chemin de fer troncal,

N° 130. — CHEMINS DE FER DE L'INDE.



1 : 30 000 000

0 — 1000 kil.

doublé par une ligne secondaire dans plus de la moitié de son étendue. La vallée de l'Indus a son chemin de fer jusqu'à Karatchi. Bombay se rattache d'un côté à Delhi, de l'autre à Touticorin, en face de Ceylan. Les lignes de première importance qui manquent encore sont une voie directe de Bombay à Calcutta par Nagpour, deux chemins de fer riverains des côtes orientale et occidentale de la Péninsule, le raccordement de la ligne de l'Indus

avec celle du Radjpoutana; enfin, de l'autre côté de l'Inde, la capitale de l'empire anglo-indien n'est pas en communication par la vapeur avec les bords de l'Irraouaddi. Si vaste qu'il soit, le réseau reste isolé du système des chemins de fer dans le reste l'Ancien Monde, et l'une des plus graves questions politiques dont la solution appartient à un prochain avenir, est de savoir comment s'uniront les deux systèmes de voies ferrées, celui de l'Europe et celui de l'Inde, et quelle nation se chargera d'accomplir cette œuvre.

Actuellement, l'ensemble des chemins de fer indiens comprend une longueur de 16 000 kilomètres, représentant en capital d'établissement trois milliards et demi de francs[1]. La Péninsule Gangétique, le septième pays du monde par l'importance de son réseau, vient après les États-Unis, l'Allemagne, l'Angleterre, la France, la Russie, l'Autriche-Hongrie, pour le développement des lignes et le capital dépensé. Il est vrai qu'en tenant compte de l'énorme superficie de son territoire, l'Inde est distancée par la plupart des petits États d'Europe. Relativement à l'immense population, le système des chemins de fer hindous est aussi bien peu de chose. On spécule sur les conséquences inévitables qu'auront pour les gens de toute caste les voyages par voie ferrée, mais jusqu'à présent le mouvement annuel ne représente pas même le septième des habitants : en moyenne, si le trafic devait rester stationnaire, chaque Hindou ne monterait en wagon qu'une fois tous les sept ans[2]. L'importance des chemins de fer, si minime qu'elle soit en proportion pour le service des transports, n'en a pas moins été des plus considérables, par l'ébranlement qu'ils ont donné de proche en proche à l'ensemble de la société hindoue, dans son genre de vie, ses idées, ses préjugés.

Tout récemment, les voies ferrées de l'Hindoustan étaient une œuvre exclusivement anglaise, entreprise par le gouvernement ou par les banquiers de la Grande-Bretagne; en 1876, on ne comptait, sur 56 400 actionnaires, que 800 individus demeurant dans la Péninsule, et de ce nombre 590 seulement étaient natifs de l'Inde[3]. Actuellement, plusieurs lignes, celles du Radjpoutana, de Bhopal et d'autres États, sont construites à la sollicitation des princes indigènes et en grande partie avec leurs capi-

[1] Longueur du réseau le 1er janvier 1882 : 15 989 kilomètres.
Coût de la construction à la fin de 1880 : 5 225 000 000 francs.
Recettes brutes en 1880 : 302 489 825 francs. Recettes nettes : 154 804 275 francs

[2] Nombre des voyageurs transportés en 1881 : 48 066 060.
» tonnes expédiées » 9 319 421.

[3] Stürmer; — K. von Scherzer, *Geographisches Jahrbuch*, 1878.

taux. Le principal inconvénient des nouvelles lignes est qu'elles sont pour la plupart à voie étroite, d'un mètre seulement, tandis que les anciennes lignes ont $1^m,67$ de largeur.

La construction des grandes routes ne s'est pas en proportion développée aussi rapidement que celle des chemins de fer : sur les 955 000 kilomètres de routes postales, 52 000 kilomètres, un vingt-huitième du réseau, sont à l'état d'entretien comme les routes macadamisées de l'Occident, avec ponts et fossés latéraux[1]. Une de ces routes, considérée avant l'époque des chemins de fer comme le monument le plus remarquable de la puissance anglaise dans l'Hindoustan, est le « tronc » qui de Calcutta se dirige sur Pechaver, à l'entrée des défilés de l'Afghanistan. A cette route de 2500 kilomètres se rattachent d'autres chemins carrossables, qui s'élèvent à l'ouest vers les seuils du Sefid-koh, au nord vers le Kachmir, vers les hautes vallées de l'Himalaya et les plateaux du Tibet. Le chemin de fer de Dardjiling escalade les pentes jusqu'à la hauteur de 2250 mètres, et la route du Tibet contourne à l'altitude du Mont-Blanc les escarpements qui dominent le haut Satledj. L'établissement de bonnes routes a changé peu à peu les conditions du transport : on ne voit plus guère, si ce n'est dans les districts reculés, ces longs convois de bœufs de charge accompagnés par toute une tribu de Bandjari nomades; ils sont remplacés par des chars et l'on n'a plus besoin d'en confier la garde à des convoyeurs, revêtus, comme les Bandjari, d'un caractère presque sacré. Sur toutes les routes importantes fréquentées par les Européens, les étapes sont marquées par des chauderies ou « bangalo » (*bungalows*), construits aux frais du gouvernement anglo-indien ou des États feudataires : les voyageurs de race blanche y trouvent un abri convenable; les autres n'y sont pas admis et campent à côté, sous les hangars. C'est en 1834 seulement que la toute-puissante Compagnie leva l'interdiction de pénétrer dans l'intérieur du pays. De Calcutta aux cantonnements de Mirath, par la voie du Gange, le voyage durait alors quatre mois en moyenne.

Les canaux servent moins au transport des voyageurs qu'à celui des denrées et des marchandises : c'est principalement à ces voies de navigation intérieure que l'Inde doit de contribuer par l'exportation de ses blés à l'approvisionnement de la Grande-Bretagne. On sait que le delta commun du Gange et du Brahmapoutra offre aux barques un admirable réseau de navigation; de même les autres deltas, Indus, Maha naddi, Godaveri, Kistna, Caveri, sont parcourus d'embarcations dans tous les sens. Les

[1] Richard Temple, *India as it is*.

marigots de la côte de Malabar, les lacs des Circar et de la côte de Coromandel sont également traversés de chenaux navigables; enfin les grands canaux d'irrigation des doab du Gange et du Pandjab ont été creusés de manière à recevoir des bateaux de charge. L'ensemble des voies de navigation intérieure, sans y comprendre les rivières, est évalué à près de 21 000 kilomètres et représente une dépense de plus d'un demi-milliard de francs. C'est par centaines de mille que passent les bateaux sur les voies les plus fréquentées; mais, en beaucoup de bassins fluviaux, l'arrosement des campagnes, appauvrissant de plus en plus les cours d'eau, a compromis la navigation, et le transport par chemins de fer a remplacé les expéditions, moins coûteuses, qui se faisaient par les canaux. Quant aux facilités pour le commerce extérieur par mer, on peut en juger par l'état de la flotte à vapeur de la Compagnie Péninsulaire-Orientale, qui dispose d'une cinquantaine de bateaux, jaugeant ensemble près de 150 000 tonnes, non compris les remorqueurs, les lanches et les allèges.

Le commerce général de l'Inde est moins important qu'il ne paraît au premier abord. Sans doute il dépasse annuellement la somme de 3 milliards[1]; mais ces échanges ne représentent qu'une douzaine de francs par tête, vingt fois moins qu'en France, cent fois moins qu'en Australie. L'Inde immense, avec ses 260 millions d'habitants, n'a pas même un ensemble d'opérations commerciales aussi considérable que la petite Belgique; elle dépasse légèrement l'Italie. Les possessions anglaises de l'Orient ne sont donc pas pour la Grande-Bretagne cette inépuisable source de trésors que se figure l'imagination, aidée par les souvenirs classiques. Néanmoins, il faut se souvenir qu'au milieu du siècle dernier l'exportation ne dépassait pas 25 millions de francs[2]. L'activité du trafic indien s'accroît rapidement; de 1861 à 1881, la valeur des échanges s'est beaucoup plus que doublée. Naturellement, c'est l'Angleterre qui s'est réservé la première part; la vente du coton et l'achat des étoffes constituent déjà la moitié du commerce extérieur de l'Inde. L'exportation de l'opium donne à la Chine le deuxième rang parmi les clients de la péninsule Cisgangétique; la France vient après : elle importe de l'Inde anglaise pour une valeur annuelle d'environ 150 millions en graines oléagineuses, indigo, coton, soie, café; en outre, elle fait avec ses propres possessions

[1]
Commerce de l'Inde par mer pendant l'année fiscale 1880-1881. . .	3 119 920 800 francs.
» par terre » » » . . .	200 020 325 »
» de Ceylan . . . . » » » . . .	225 000 000 »
Ensemble.	3 544 941 125 francs.

[2] Hunter, *The Imperial Gazetteer of India.*



BOMBAY. — LE MARCHÉ AU COTON

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Frith.



de la Péninsule un commerce direct d'une trentaine de millions[1]. L'intercourse augmente d'année en année avec l'Australie, pour l'exportation des riz, du thé, du café et l'importation du cuivre et des chevaux. Les envois de l'Inde dépassent régulièrement ses achats de 250 à 600 millions de francs[2], et cet écart, payé presque exclusivement en monnaies d'argent[3], contribue à maintenir dans le monde la valeur proportionnelle de ce métal avec celle de l'or. Mais, sous une autre forme, traitements et intérêts d'actions, presque tous ces bénéfices de l'Inde retournent à la Grande-Bretagne, parasite de ses possessions coloniales.

Profitant de la plus grosse part du commerce de l'Inde, les Anglais en sont aussi les intermédiaires. C'est à eux qu'appartiennent les trois quarts des navires qui apportent et remportent marchandises et denrées, et grâce aux bateaux à vapeur qu'ils ont construits spécialement pour le passage du canal de Suez, ils se sont emparés du monopole comme chargeurs. Le nombre des bâtiments qu'ils emploient pour la navigation entre la Grande-Bretagne et les ports de l'Inde, Bombay, Calcutta, Madras, Rangoun, Karatchi, a diminué pendant les vingt dernières années, mais leur capacité s'est accrue et les voyages se sont suivis de plus près, les bateaux à vapeur ayant pris en grande partie la place des voiliers ; quoique beaucoup moins nombreux, ils représentent déjà plus de la moitié du tonnage[4]. En outre, 4000 embarcations montées par des indigènes longent le littoral en touchant de port à port[5]. Ce n'est pas tout : le commerce des côtes orientales de l'Afrique, de Socotora et de Madagascar, se trouve presque en entier entre les mains de marchands baniah; dans ces contrées, les voyageurs ont l'étonnement d'entendre parler hindoustani comme dans la péninsule du Gange.

Quant au commerce par les frontières continentales, il n'a de réelle importance qu'avec le royaume d'Ava, par le cours de l'Irraouaddi; les

[1] Commerce de la France avec Pondicherry et les autres possessions de l'Inde en 1880 : 33 416 700 francs.

[2] Écart entre les exportations et les importations de l'Inde en dix années, de 1865 à 1874 : 2 811 273 250 francs.

[3] Exportation de l'Inde pendant l'année fiscale 1880-1881 : 1 862 948 925 francs.
Importation » » » » 1 256 971 875 »

[4] Mouvement de la navigation pour le commerce extérieur de l'Inde pendant l'année fiscale 1879-80 :

9744 voiliers, jaugeant	. . . .	2 475 000 tonnes.
2400 bateaux à vapeur	»	2 750 000 »
Ensemble : 12 144 navires, jaugeant	. . . .	5 525 000 tonnes.

[5] Cabotage sur les côtes de l'Inde pendant l'année fiscale 1877-1878 : 319 624 bâtiments, jaugeant 15 732 246 tonnes.
Valeur du commerce de cabotage : 1 693 360 000 francs.

autres pays d'outre-frontière sont, par ordre d'activité commerciale, le Nepal, Caboul, le Kachmir et Kandahar.

Les relations de commerce, sans cesse accrues, qui rapprochent toutes les provinces, sont encore loin d'avoir effacé les distinctions de castes dont les mœurs et les traditions séculaires ont fait le dogme le mieux observé des religions nationales. En aucune autre contrée, les contrastes originaires que les diversités de naissance, de richesse, d'instruction, de métier, toutes les inégalités sociales en un mot, ont fait surgir entre les hommes, n'ont été maintenus d'une manière aussi tranchée que dans la Péninsule Cisgangétique. Partagés en une foule de sociétés qui n'ont point de relations mutuelles et que sollicitent des intérêts différents ou même opposés, les Hindous ne constituent point un peuple : dans aucune province, même là où tous parlent la même langue, un lien commun de patriotisme ne réunit pauvres et riches, parias et brahmanes. Tous divisés, ils rendent la tâche facile à qui veut régner sur eux. Quelque haine qu'ils aient pour le dominateur, ils lui savent gré de l'oppression qu'il fait peser sur les autres

Les recherches des indianistes ont établi d'une manière indiscutable que la prétendue division originaire de la population en quatre castes ou « quatre couleurs », celles des Brahmanes ou prêtres de couleur blanche, des rouges Kchatryas ou guerriers, des Vaïsyas ou marchands à teint jaunâtre, des noirs Soudras ou laboureurs, est une conception relativement moderne, due aux commentateurs des ouvrages sacrés[1]. Ces strates régulières de la société hindoue n'ont jamais eu d'existence réelle; à toutes les époques, les mille contrastes produits dans les diverses régions de l'Inde par la différence des professions, des métiers, du genre de vie, devaient avoir pour conséquence une grande diversité de castes et en rendre impossible la classification précise. Les écrivains grecs et latins parlent de sept castes, non de quatre, et cependant ils ne connaissaient qu'une partie des plaines septentrionales. Actuellement on ne peut reconnaître, d'une manière tout à fait générale, que l'existence de quatre groupes : les brahmanes, les gens des campagnes, les marchands, les industriels[2].

Même la caste dominante, celle des brahmanes, issue, dit la légende, de la tête de Brahma, est formée en réalité de castes nombreuses, n'ayant

[1] Muir, *Sanskrit Texts on the People of India.*
[2] Nelson, *Madoura Country*

aucune parenté d'origine, s'adonnant à des travaux différents, et refusant en mainte circonstance d'entrer en relations les uns avec les autres. Ceux d'entre eux qui officient comme prêtres ne constituent qu'une très faible minorité de la classe, et ceux-là mêmes ne s'occupent que rarement de théologie : ils ne s'intéressent guère qu'aux subtilités du rituel et aux questions de préséance[1]. Les nobles brahmanes de l'Aoudh refusent leurs filles à leurs soi-disant confrères du Bengale et ne consentent même pas à manger avec eux. Dans le Tchamba, une classe de bergers, adorant le soleil à son lever, revendique le droit de porter sur l'épaule le fil à quatre brins qui n'appartient qu'aux fils de Brahma; dans les montagnes de Simla, d'autres brahmanes sont laboureurs, portefaix, domestiques, et vendent même leurs filles en esclavage. Dans le pays d'Orissa, il en est que l'on nomme dédaigneusement « Planteurs de Pommes de terre », et dans certains districts des Provinces Centrales vivent des « brahmanes de jongles », pauvres colons défrichant péniblement le sol. Dans l'Inde méridionale, il en est qui descendent de pêcheurs, d'autres qui exercent le métier de forgerons, d'autres encore qui ont l'emploi dégradant d'agents de police; comme la terre ferme, Ceylan a ses « brahmanes paysans ». Récemment, les représentants des « Cinq Métiers » réunis à Salem ont adressé un mémoire au gouvernement pour protester contre l'arrogance des métis de toute race, qui prétendent les gouverner avec le titre usurpé de brahmanes[2]. De nombreuses légendes relatives à l'apparition de dieux qui venaient transformer en « deux fois nés » des gens de castes inférieures, sont évidemment le lointain écho de faits historiques : en certains pays, des soudras ont été créés brahmanes pour les nécessités du culte; ailleurs, des aristocraties locales ont maintenu leur droit à la noblesse en face de purs brahmanes, immigrés en petit nombre, et ceux-ci ont prudemment acheté la complicité de plus forts qu'eux en leur concédant le fil sacré; enfin un long isolement au milieu de populations étrangères a donné à mainte colonie brahmane des mœurs toutes différentes de celles qui distinguent la caste dominante du nord[3] : telle classe de brahmanes est désignée avec mépris par ses confrères « brahmanes de viande ou de poisson », d'après les mets impurs dont ils ne craignent pas de se nourrir. Les radjahs de Travancore se sont faits brahmanes en « passant à travers le ventre d'une vache d'or », nouvel exemple de la toute-puissance de la fortune.

La diversité de race est bien plus grande encore pour les autres divisions

[1] Barth, *Les Religions de l'Inde.*
[2] Graul, *Reise nach Ostindien.*
[3] Hunter, *Orissa;* — Eastwick, *Handbook for Madras.*

sociales. Les purs Kchatryas ne se rencontrent nulle part, quoique les Radjpoutes prétendent unanimement à cette origine : tous les chefs heureux, quelle que fût leur provenance, ne manquaient point de se donner des aïeux se rattachant à la race Lunaire ou à la race Solaire ; cependant il en est qui se vantent en même temps de descendre des tribus aborigènes comme Nagbhansi ou « Fils de Serpents ». Les diverses corporations marchandes, Baniah, Marwari, Bandjari, sans parler des Djaïna, qui ne professent pas une religion brahmanique, se tiennent pour parfaitement distinctes les unes des autres, sans reconnaître l'existence de la prétendue classe des Vaïsya. Quant au nom de Soudras, il n'a qu'une valeur générale, pour désigner les innombrables castes et sous-castes qui se partagent le peuple, en dehors des classes nobles et des marchands. Il semble probable que ce terme de Soudras, qui a le sens de « Purs », s'appliquait dans l'origine, non à des gens de caste inférieure, mais à la masse de la nation aryenne ; elle se distinguait par cette appellation de la foule « impure » des aborigènes Dasyou[1].

Dans les provinces dites du « Nord-Ouest », on ne compte pas moins de 507 castes distinctes, ayant chacune son nom précis ; dans le Bengale, il en existe plus de mille, et si on voulait les suivre dans leurs divisions et subdivisions, le nombre s'élèverait à plusieurs milliers. Dans l'Inde méridionale, il serait également impossible d'arriver à dresser une liste complète de toutes les castes ; le recensement de Maïsour en énumère 415, celui de Madoura 94. Chaque métier, si petit qu'il soit, est devenu une caste parfaitement délimitée ; il en est qui comprennent seulement deux individus[2]. Les associations criminelles, les Badhak et les Sonoria du Pandjab et de l'Aoudh, les Moloungi du Bengale, les Ramosi de Bombay, les Karatchavandlou du Dekkan, les Korwah du Malabar, constituent aussi des castes reconnues par les indigènes ; chaque membre de la bande, orgueilleux de sa profession, se doit au vol et au pillage, à la fois par les traditions de race et les préceptes religieux. Le gouvernement a choisi parmi eux la plupart de ses agents de police, mais, ne pouvant utiliser ainsi des clans entiers, il a dû les interner dans quelques villages étroitement surveillés : tout en cessant de voler, les gens de la caste n'en sont pas moins fiers de leur titre de « voleurs »[3]. François Pyrard mentionne des tribus du Malabar qui, variant leurs occupations avec la saison de l'année, étaient alternativement « voleurs sur mer » et « par terre les meilleures

[1] Tod, *Annals of Rajasthan*.
[2] Nelson, *Madura Country*.
[3] *Criminal Tribes Bill* ; — De Grois, *Revue maritime et coloniale*, janvier 1882.

gens du monde, les plus humains et les plus traitables ». Peu à peu la différence du genre de vie a créé entre les castes des contrastes moraux que les proverbes signalent dans chaque province : « Hypocrite comme un



TYPES ET COSTUMES. — HOMMES ET FEMMES BANDJARI.
Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

brahmane, faux comme un Tchetti, égoïste comme un Vellalah, cruel comme un Kallan », sont, d'après Nelson, des expressions communément employées dans le pays de Madoura.

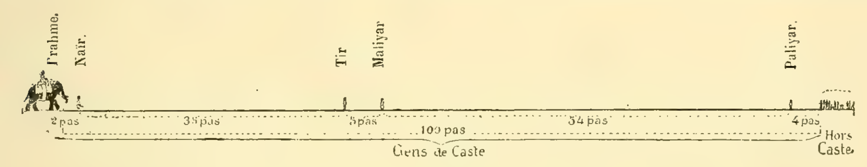
En introduisant de nouvelles industries, les Européens ont par cela

même créé des castes, dont quelques-unes portent des noms d'origine anglaise ou lusitanienne; ainsi les palefreniers constituent la caste des *cavalere*[1]. Chaque religion, chaque secte, chaque lutte entre factions rivales entraînent la formation d'ordres correspondants : il n'est pas une évolution de la vie sociale qui ne se manifeste par de nouveaux groupements auxquels le temps donne peu à peu les caractères de la caste. Suivant les alternatives de l'industrie et du commerce, des castes augmentent ou diminuent en considération : c'est ainsi que les écorceurs de cannelle ont gagné en dignité avec l'importance commerciale de leur denrée, puis sont retombés à mesure que diminuait la vente. L'extrême diversité des travaux réservés à chaque classe d'hommes oblige les riches, pour la régularité du service, d'avoir une domesticité très nombreuse : chaque serviteur ne veut faire qu'une chose et veut la faire suivant le mode traditionnel, conformément au cérémonial et à l'ordre de précédence établis : l'Hindou orthodoxe préfèrera mourir que de se souiller par l'accomplissement d'un travail réputé immonde. Dans la Dravidie, toutes les castes se divisent en gens « de la droite » et « de la gauche », ainsi nommés, disent quelques auteurs, de l'une des deux mains employées à se nettoyer le corps; mais il n'est pas certain que cette explication soit la vraie. Dans les cérémonies publiques, les castes de la droite arborent le drapeau blanc, celles de la gauche le drapeau rouge[2]. Les castes des deux « mains » se tiennent en aversion mutuelle, et pourtant il est une tribu qui appartient à la fois aux deux castes : les Tchakkili du Madoura sont du groupe de la main droite par les femmes, du groupe de la main gauche par les hommes, et quand une querelle éclate dans les villages entre les deux « mains », les femmes s'éloignent de leurs maris jusqu'à ce que la paix soit faite[3]. Dans l'Inde septentrionale, cette division entre la gauche et la droite est complètement inconnue[4].

En dehors de ces milliers d'associations, très limitées et pour la plupart hostiles les unes aux autres, vivent encore des millions d'individus sans race et sans droit, dont l'ombre même peut souiller. Les Européens leur donnent, mais à tort, le nom de Pariah, appartenant à un groupe de treize castes, qui s'enorgueillit d'être de la main droite, qui prend ce titre dans les actes publics sans que nul le lui ait jamais contesté; en beaucoup d'endroits, les limites des communes sont placées sous la surveillance

[1] Louis Jacolliot, *Voyage aux ruines de Golconde.*
[2] Julien Vinson, *Les Castes du sud de l'Inde,* Revue Orientale, 2e série, n° 4.
[3] Nelson, *Madura Country.*
[4] Joseph Mullens, *Mission in South India.*

des pariah, comme représentants des anciennes races et lois de la fête de la « Seule Mère », divinité patronne de la « Ville Noire » de Madras; c'est un pariah qui représente la communauté comme fiancé de la déesse[1]. Dans les Provinces Centrales on appelle les hors-caste Kandjar, Paliyar dans le Cochin, le Travancore, le pays de Tinnevelli. Les livres sacrés les flétrissent sous le nom de Tchandala. Ce sont les êtres impurs, « rebut du rebut », qui naquirent de l'ignominieuse union d'un soudra et d'une femme brahmane. A eux de nettoyer les égouts, d'enterrer les charognes et de s'en nourrir au besoin; leurs villages sont des chenils, « leur cimetière est le ventre des chacals ». On peut les battre sans pécher, les coups leur sont dus en vertu de l'opprobre héréditaire qui pèse sur eux; les anciennes lois ne prononcent ni amende, ni blâme contre celui qui en débarrasse la terre[2]. Les deux extrêmes de la société sont les brahmanes et les tchandala, les uns dont « le monde entier est la propriété, qui par leur naissance ont



DISTANCES PRESCRITES ENTRE LES BRAHMANES, LES GENS DE CASTE ET LES HORS-CASTE.

droit à tout ce qui existe, et qui laissent vivre les hommes par générosité », les autres auxquels il est interdit de pleurer leurs ancêtres, de prononcer le nom de Brahma, de lire ou de réciter les livres saints, de se grouper en villages, de prétendre à une parenté quelconque avec les hommes réunis en société. En dehors du monde des humains, ils sont censés gîter dans la jongle, à côté des animaux sauvages, et c'est pure tolérance de la part d'un brahmane s'il permet au tchandala d'apparaître dans le champ de sa vue; l'être immonde ne saurait se montrer à une distance moindre de cent pas; de caste en caste, les espaces sont régulièrement mesurés. Avant l'introduction du régime anglais dans le pays, la mort ou l'esclavage étaient les peines infligées au violateur des distances prescrites[3]; des soldats appartenant à la caste des Naïr ne peuvent approcher de leurs prisonniers, lorsque ceux-ci sont de naissance inférieure; ils les entourent en un vaste demi-cercle, le fusil braqué sur leurs gênants compagnons[4]. L'idée de la caste est devenue une conception tellement naturelle à l'esprit de

[1] Caldwell, *Dravidian Languages;* — Julien Vinson, mémoire cité.
[2] Forbes, *Oriental Memoirs.*
[3] Thévenot, *Voyage aux Indes orientales.*
[4] Fr. Day, *The Land of the Permauls.*

l'Hindou que les animaux eux-mêmes sont classés parallèlement aux groupes humains : les rats palmistes sont réputés bêtes de bonne caste; les corbeaux ne sont que de vils pariah[1].

D'après les brahmanes, qui veulent donner à leur pouvoir une consécration divine, les castes seraient d'origine religieuse ; les dieux mêmes auraient ainsi classé les hommes. Il est vrai que les castes sont entrées dans la religion, ou même lui sont devenues supérieures : « Qu'importe la foi, pourvu que l'on conserve sa caste[2]! » est une parole que répètent souvent les brahmes. Mais dans l'Inde, comme en tout autre pays, les origines de la caste se trouvent à la fois dans le clan et dans le métier. Là où deux peuplades, différentes par l'aspect, les mœurs, les occupations, se trouvaient juxtaposées, elles restaient distinctes, et les caractères de race se transformaient peu à peu en traits de castes : c'est par centaines que l'on peut citer les groupes distincts de l'Inde septentrionale qui sont des clans d'immigrants et d'aborigènes non encore fondus en une même nation. Mais les castes ne procèdent pas moins du métier que de la race : quand la profession et l'origine diffèrent également, ce qui est le cas ordinaire dans la plus grande partie de la Péninsule, chaque groupe particulier s'isole comme s'il voulait dresser autour de lui un mur d'airain[3]. Guildes et corporations se sont aussi formées en Europe ; mais, pour se constituer définitivement en castes fermées, il leur a manqué la longue durée, la sanction religieuse, la pratique séculaire des mêmes usages et la communauté d'observances pour la nourriture et la vie matérielle. *Djat bhah*, « la caste est le riz », dit un proverbe moderne du Behar; « la viande fait la caste, » répliquent les Kohl d'Orissa[4]. Les causes premières qui ont fait la caste sont oubliées, on la reconnaît surtout à des signes extérieurs, à des symboles, considérés comme d'importance capitale : telles sont les marques horizontales ou verticales peintes sur le front avec du bois de sandal pilé. Que le signe soit abandonné et la caste n'existe plus. L'état social change forcément suivant les pratiques : pour transformer des Hindous en musulmans, il suffisait aux conquérants de circoncire leurs sujets, et ceux-ci, malgré leur chagrin, étaient obligés de se réclamer de l'Islam. Une fois entrés par un signe corporel dans un nouveau groupe, ils n'avaient plus de communion avec leurs parents et leurs amis; ils étaient repoussés

[1] Luquet, *Annales de la Propagation de la Foi*, juillet 1866.
[2] Monier Williams, *Modern India and the Hindu*.
[3] Elie Reclus, *Notes manuscrites*.
[4] Tickell, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1840 ; — Stohr, *Mittheilungen von Petermann*, 1861, n° 10.

comme des êtres à jamais souillés. Si les missionnaires catholiques et protestants agissaient à la façon des convertisseurs musulmans et forçaient les Hindous à manger de la graisse de bœuf, leurs temples se rempliraient de prosélytes honteux, obligés par le mépris public à se déclarer chrétiens. Écouter un sermon, même quand on n'en comprend pas les paroles, est déjà considéré comme une apostasie.

L'Hindou n'a d'autre tribu que sa caste : il ne peut se marier en dehors de ce monde fermé ; il se sent solidaire de tous ceux qui mangent avec lui et se réclament du même nom. Pour eux, pour l'honneur commun, il bravera tous les dangers, il se dévouera même à la mort, s'il le faut; chaque village se divise en autant de petits groupes républicains qu'il y a de castes, et chacun de ces groupes a son administration et sa police[1] ; c'est avec les groupes correspondants des autres villages, non avec les voisins de caste différente, que l'on se sent frère. La caste, grande famille, constitue une corporation qui règle les fêtes, soutient les salaires et parfois les grèves : quand elle a décidé, tous obéissent comme au destin. Des luttes, quelquefois sanglantes, éclatent pour les moindres causes, à propos d'une guirlande de fleurs, d'une broderie de vêtement, de la fanfare d'une trompette ou d'un roulement de tambour, car tout est réglé, et chacun sait exactement à quelle limite doivent s'arrêter les privilèges de la caste rivale. Mille circonstances peuvent priver un malheureux de ses droits communautaires ; même les maladies, la lèpre par exemple, le font tomber dans une caste inférieure. Le crime le plus grave est de se laisser approcher par un homme de race impure, d'accepter de sa main un vase d'eau ou quelque nourriture défendue. Des adeptes du christianisme refusent de manger avec le prêtre qui les a convertis; le père, dont le fils a voyagé en pays étranger, n'a plus le droit de le recevoir dans sa maison. Le pieux brahmane auquel, pour une cause ou pour une autre, ceux qui portent le fil sacré refusaient l'entrée de leurs demeures, n'avait jadis d'autre refuge que le suicide; encore au commencement du siècle, de riches Hindous ont dû faire pénitence pendant des années et dépenser des centaines de mille francs en offrandes aux prêtres pour récupérer les privilèges de leur caste[2]. L'expiation ordinaire pour les gens du commun consiste à boire de l'urine de vache ou à se nourrir pendant un certain temps des grains qui se trouvent dans la bouse[3]. La nature elle-même doit se purifier de la souillure que lui inflige la présence d'un tchandala. L'eau profanée par l'ombre de cet

[1] Monier Williams, *Modern India*.
[2] Shib Chunder Bose, *The Hindoos as they are*.
[3] Thévenot, *Voyage aux Indes orientales*; —Nelson, *Madura Country*

être immonde redevient nette sous les rayons du soleil et de la lune et sous le souffle du vent; un vase touché par l'homme sans caste reste à jamais sali : il faut le briser.

Mais cette lourde institution des castes, qui pèse sur les Hindous et qui ne leur a jamais permis de s'unir contre une invasion étrangère, se transforme peu à peu et ses règles deviennent moins rigides. Dans les régions septentrionales, qui sont les plus riches et les plus populeuses, la conquête musulmane, abolissant les castes, a fortement remué la société hindoue, et les divisions sociales sont loin d'être aussi nettement tracées que dans le sud, resté sous l'autorité incontestée des anciennes lois. La grande révolution morale qui s'accomplit lorsque Bouddha vint proclamer la fraternité des hommes, a laissé de profondes traces, et depuis, des mouvements analogues eurent souvent lieu dans les masses populaires : c'est ainsi qu'à la fin du quatorzième siècle, Kabir, réclamé par les musulmans comme un des leurs [1], essaya de réconcilier tous les habitants de l'Inde, pauvres et riches, dans une même foi au « dieu intérieur », à la fois Allah et Rama, qui ne demande à ses fidèles que de s'aimer les uns les autres. Dans quelques districts, comme celui de Couddapah, en pays telougou, il n'y a point de castes; des sectes nombreuses, comme les Lingaïtes du Dekkan, les Satnami du Tchatisgarh, les Khoumboupattiya d'Orissa, les « Saints » du Radjpoutana, se sont dressées contre la société des brahmanes et des Radjpoutes pour proclamer leur droit à l'égalité; les sanctuaires où les pèlerins se portent en plus grande foule sont, comme le temple de Djagganath, ceux où la nourriture est distribuée également à tous, sans distinction d'origine ou de métier : il existe même des sociétés secrètes composées de gens de toute caste, qui gardent pendant le jour les distances prescrites par l'opinion, mais qui se réunissent la nuit pour banqueter ensemble, le brahmane à côté du soudra [2]. Les traditions s'effacent et les gens de haute caste, qui ont le plus d'intérêt à maintenir les barrières sociales, acceptent des pâtisseries européennes, mangent le riz préparé par des mains musulmanes, reçoivent des parents ou des amis élevés en Europe [3]. Quant aux riches négociants, ils répètent que leur « caste est dans le coffre-fort », et la masse populaire se transforme sensiblement sous l'influence de l'instruction et des changements économiques.

L'action des Anglais est double. De même qu'ils ont protégé le développement de la grande propriété au détriment de la petite, de même ils ont

[1] W. W. Hunter, *Orissa*.
[2] Aug. Glardon, *Le Radjpoutana*.
[3] Shib Chunder Bose, ouvrage cité.

consolidé le pouvoir des brahmanes au-dessus de toutes les autres castes, même dans les contrées, telles que le Maïsour, où la prééminence brahmanique était contestée. A la façon de tous les gouvernants, ils ont cherché à classer méthodiquement, par séries, la hiérarchie de leurs sujets. En outre, ils forment eux-mêmes au-dessus de la nation une caste impitoyablement fermée aux basses classes hindoues. D'autre part, l'abolition de l'esclavage, celle de la vente des hommes avec le sol, ont eu pour conséquence de relever les plus misérables des Hindous et de les faire naître au sentiment du droit; les Anglais ruinent l'institution des castes par les idées nouvelles qu'apportent leurs livres, leurs journaux, les inventions, les mille déplacements causés par le commerce, les modifications introduites dans la vie quotidienne. Les pariah osent maintenant réclamer l'égalité des droits avec les brahmanes, ils demandent qu'on admette leurs enfants aux établissements d'instruction publique et qu'on cesse de leur appliquer des épithètes malsonnantes. Les Hindous instruits condamnent eux-mêmes la caste dans leurs publications; ils rappellent les temps antiques célébrés par les épopées, alors que « tous étaient brahmanes » et répètent les vers de leurs poètes qui protestaient contre les inégalités sociales : « La supériorité et l'infériorité se manifestent par les mœurs. La pluie ne tombe-t-elle pas sur tous? Le vent ne souffle-t-il pas sur chacun de nous? La vaste terre dit-elle : « Je ne veux pas te porter? » « Sans la grandeur de la vertu, la naissance donne-t-elle du mérite aux sots?[1] »

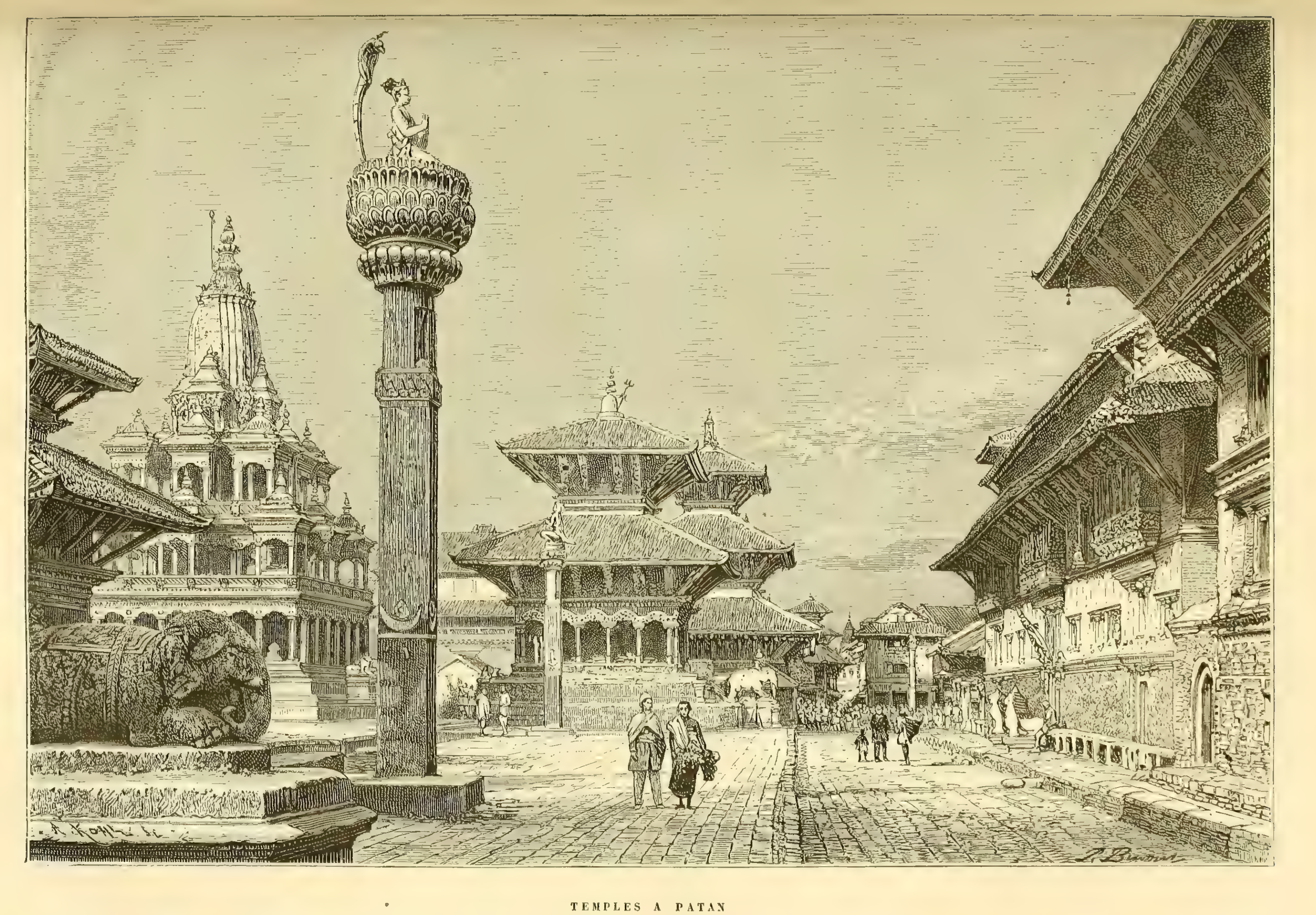
Les religions, à l'exception toutefois de celles qui ont été importées du dehors, parsisme, judaïsme, mahométisme, christianisme, ne créent aucune barrière de séparation entre les habitants de l'Inde. Le plus souvent, mais non comme règle absolue, elles coïncident avec des castes et des groupes de castes et leur donnent des contours plus précis, un dogme, un rituel, tout un appareil d'évocations et de conjurations; mais par leur côté surnaturel elles ne sont nullement opposées les unes aux autres. L'Hindou est disposé à tout croire; aucun miracle ne l'étonne; encore immergé dans le panthéisme primitif, tout lui est dieu; en adorant ses divinités, il se garde de nier celles que d'autres invoquent. Toutes les formes religieuses sont représentées dans toutes les périodes imaginables de leur développement. Non seulement le pays des Védas possède les livres sacrés les plus anciens et les plus complets relatifs aux croyances naturalistes jadis com-

[1] *Agaval de Kapila,* poème tamil traduit par J. Vinson.

munes à toute la famille aryenne, il a gardé les religions mêmes, plus ou moins modifiées par le temps, mais ayant accompli spontanément leur évolution, sans brusques invasions du dehors. Dans une même ville du Nepal, telle que Patan, Bhatgaon ou Katmandou, on voit à côté les uns des autres temples hindous, pagodes bouddhiques et colonnes portant les effigies d'animaux sacrés.

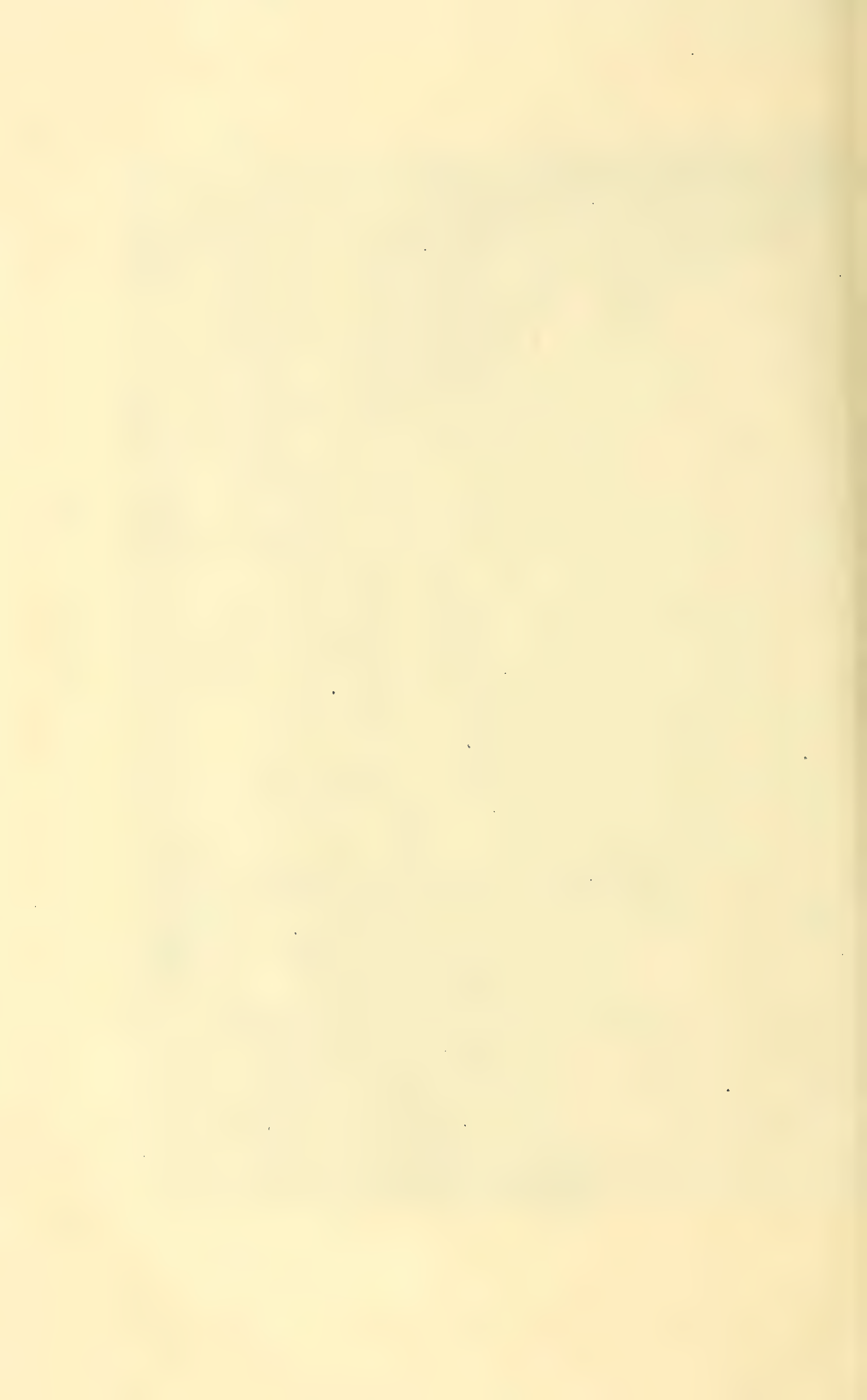
Il n'est pas besoin de pénétrer jusque chez les tribus sauvages de l'intérieur pour trouver les traces des religions instinctives procédant de l'étonnement, de la peur ou du désir. Toutes les formes du fétichisme et de l'animisme se retrouvent chez les populations du Bengale. Arbres ou pierres de forme bizarre, objets étranges dont on ne comprend pas la nature, plantes utiles ou nuisibles, animaux domestiques ou féroces, âmes de bienfaiteurs ou de tyrans redoutés, symboles de toute espèce, dieux connus ou inconnus sont également adorés; de nouvelles divinités s'ajoutent sans cesse à la multitude de celles qui peuplent le panthéon indigène. Mais le caractère le plus frappant de la religion naturaliste des Hindous, tel qu'il se révèle dans les anciens livres et que le montre l'étude des populations rurales, est la vénération que les Aryens témoignent au ciel, où cheminent le soleil, la lune et l'armée des étoiles, où se succèdent le jour et la nuit, où volent les nuées, où brille l'éclair, où retentit l'orage[1] : là est l'origine de toute la cosmogonie védique, d'où celle de la Grèce et notre mythologie classique sont en grande partie dérivées. Les fleuves ou ganga, qui répandent partout la vie, qui distribuent les ondes tombées du ciel, sont vénérés presque à l'égal du ciel qui les a formés par ses pluies. Dans ce pays tropical, où les forêts touffues, presque impénétrables, recouvraient jadis toutes les régions humides, les arbres ne pouvaient manquer d'avoir un rôle considérable dans le culte. Dans l'Inde méridionale, le nom de *topé*, appliqué jadis aux stoupas bouddhiques, l'est également aux massifs d'arbres isolés; ce sont des sanctuaires comme les monuments élevés de main d'homme. Les multipliants sont tenus pour de véritables temples, et les crevasses du tronc purifient le pécheur qui s'y blottit pendant quelque temps afin de « naître une seconde fois »[2]. Il est des arbres sous lesquels nul ne saurait mentir sans crime, et l'on raconte que des marchands d'Oulwar firent la grève des échanges afin d'empêcher qu'on ne plantât dans la rue de ces arbres sacrés, qui eussent rendu tout commerce impossible. Les religions hindoues, qui se développèrent dans une contrée

[1] Barth, *Religions de l'Inde;* — A. C. Lyall, *Fortnightly Review*, 1872; — J. Baissac, *Origines de la Religion.*
[2] W. W. Hunter, *Orissa.*



TEMPLES A PATAN

Dessin de P. Benoist, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



fertile, surabondant de végétation, contrastent par le choix des symboles avec les religions sémitiques, nées en des pays arides et pierreux. Sur les bords du Gange, le culte du rocher ne pouvait avoir la valeur religieuse qu'il eut chez les Sémites; mais les plantes ont pris une grande place dans la vénération des fidèles : ainsi le jambousier, le sal, le *tulasi*, espèce de basilic dont le bois sert à fabriquer les rosaires de Vichnou. On adora surtout la fleur de lotus et on la prit pour l'image de tout ce qui vit, de tout ce qui s'épanouit en belles formes régulières. Ce culte du lotus, propagé par les bouddhistes, s'est étendu de l'Inde à Java, à la Chine, au Japon ; par delà les solitudes pierreuses et les roches arides de l'Asie occidentale, les Égyptiens, vivant dans le fertile delta du Nil, avaient pris aussi le lotus pour symbole de l'univers et le glorifiaient dans leurs temples.

On sait combien l'antique adoration des animaux, aimés comme le bœuf ou redoutés comme le tigre, s'est perpétuée dans l'Inde moderne. Il n'est pas de ville dans les régions occidentale et méridionale de la Péninsule où des bœufs sacrés, marqués au flanc du trident de Siva, ne se promènent librement dans les rues, s'arrêtant de porte en porte pour demander la pitance aux fidèles; il n'est pas de village des jongles où l'on ne raconte des légendes de dieux-serpents et d'hommes-tigres. Dans le Maïsour, chaque village a son effigie de serpent, taillée dans la pierre; en maints endroits on se prosterne encore devant des serpents vivants, et des milliers d'Hindous repousseraient avec horreur l'idée de tuer un de ces êtres divins ; dans le Behar, les Anglais offrent en vain des primes pour la destruction des loups. Tout ce dont on a peur est dieu. Les maladies, surtout le choléra et la petite vérole, sont au nombre des divinités les plus respectées. Les morts sont également des êtres supérieurs qu'il importe de se rendre favorables, en leur faisant des oblations; mais, parmi les millions et les milliards d'esprits, il en est tant que l'on oublie et qui cherchent à se venger sur les vivants! L'air, l'eau, les bois sont infestés de ces génies redoutables, les rakchasa maudits : c'est pendant les ténèbres qu'ils volent dans l'espace à la recherche de leur proie; aussi l'Hindou ne voyage-t-il la nuit que s'il y est absolument forcé et après avoir épuisé toutes les formules d'exorcisme que lui ont enseignées les prêtres. La rencontre d'un Européen est alors une chance favorable, car les esprits s'éloignent de ceux qui ne croient pas à leur pouvoir[1]. Les morts, devenus démons, redoutent aussi les télégraphes, les chemins de fer, toutes les inventions de l'étranger[2] : l'Hindou se sent rassuré contre les terreurs du monde surnaturel en

[1] Louis Jacolliot, *Voyage aux ruines de Golconde.*
[2] Monier Williams, *Modern India.*

contemplant ces œuvres, toutes d'utilité, où la religion n'a aucune part. On a vu des gens se prosterner devant les locomotives et les adorer comme des dieux. Les Anglais qui meurent dans le pays et qui se sont fait aimer ou haïr pour leur bienveillance ou leur dureté, reçoivent un culte comme les morts indigènes; on apporte sur leur tombe des fleurs, de la nourriture, de l'eau-de-vie, des cigares. Telle statue de général anglais qui se dresse sur la place d'une cité n'est pas moins vénérée qu'une effigie de Siva ou de Vichnou, et les femmes viennent pieusement lui faire hommage de noix de coco. Parmi les nouvelles religions nées dans ces esprits hantés de constantes hallucinations, plusieurs ont pris pour divinités des maîtres anglais, et les plus redoutés. Ainsi le général Nicholson, qui périt à l'assaut de Delhi pendant l'insurrection des cipayes, était adoré par une confrérie nombreuse, qui avait son couvent, sa liturgie, ses hymnes. Il eut beau faire bâtonner ses fidèles; ceux-ci, châtiés par les ordres du divin maître, se relevaient d'autant plus convaincus de sa puissance souveraine. Rien n'eût été plus facile au gouvernement que d'obtenir l'adoration de la foule s'il l'avait exigée. D'après une légende fort répandue, Siva apparut récemment dans un des sanctuaires vénérés de Bénarès, avec le teint rose et frais, l'œil bleu, les favoris blonds; portant la badine au lieu du trident, il s'était transformé en Anglais pour annoncer à son peuple que le gouvernement britannique est l'incarnation multiple du « Grand Dieu »[1]. Lors de la récente visite du prince de Galles, un poète sanscrit s'écriait en son honneur : « Il vient enfin, le dernier des *avatar* et le plus grand ! »

Brahma a cessé d'exister pour les fidèles, quoique son nom soit prononcé comme celui du dieu par excellence, et que les commentateurs modernes en aient fait la première personne de cette trinité hindoue dont le peuple n'a jamais eu connaissance. C'est une divinité d'autrefois[2]. Un seul temple lui est dédié parmi les innombrables édifices religieux de l'Hindoustan. Il n'est plus qu'un être de raison, le père depuis longtemps oublié qu'ont remplacé ses fils les brahmanes, c'est-à-dire les « créateurs », ceux qui portent en eux-mêmes la production[3]. Mais depuis que Brahma a disparu du nombre des dieux vivants, combien d'autres sont nés! combien ont pris place dans ce monde toujours changeant, de foi et de cultes divers, qui, sous le nom de brahmanisme, s'étend du fétichisme le plus grossier aux spéculations les plus raffinées[4]! Les « trois cent trente millions » de divi-

[1] Paris, *Tour du Monde*, 1867.
[2] J. Baissac, *Origines de la Religion*.
[3] Martin Haug, *Brahma und die Brahmanen*.
[4] Barth, *Religions de l'Inde*.

nités sont admises avec une égale tolérance : « Il vaut mieux suivre sa propre loi, même imparfaite, que la loi d'autrui, même meilleure, » dit le Bhagavatgita[1]. Tel personnage historique ou légendaire qui, pour la plupart des Hindous, n'est qu'un homme est pour d'autres un dieu, dont nul, parmi les fidèles des cultes brahmaniques, n'essayera de combattre la foi. Tous les héros du Maha-Bharata, les vainqueurs et les vaincus, Pandouides et Kourouïdes, ont leurs adorateurs. Dans un seul district, celui de l'Arkot méridional, Draupadi, l'épouse de Youdichtira et de ses frères, n'a pas moins de 500 temples, où son pouvoir est invoqué sous des personnifications diverses. Mais, outre les dieux régionaux dont les sanctuaires s'élèvent dans les cités et au sommet des collines, chaque village, chaque hameau a son patron spécial, représenté par une pierre ou un morceau de bois. La masse du peuple, dans les campagnes, n'a d'autre religion que de « faire le bien et adorer le dieu local »[2]. Chaque caste possède aussi un protecteur spécial : le soldat rend un culte à ses armes, l'artisan à ses outils.

De tous les personnages du panthéon brahmanique, celui qui compte le plus grand nombre d'adorateurs est Siva ou Maha deo, le « Grand Dieu », dont les théologiens, vivant en dehors du peuple, ont voulu faire le représentant du principe de Destruction dans la trinité hindoue. Aux yeux de ses fidèles, il représente également la Création et la Conservation : il a toutes les énergies pour faire naître, vivre et mourir; il est le dieu suprême. Ses « vingt mille noms » expriment toute la série des qualités, de la douceur parfaite à la férocité impitoyable; son nom ordinaire, Siva, a le sens de « Propice ». On le représente sous toutes les formes, mais le symbole du *linga*, sous lequel il est le plus fréquemment figuré, d'une extrémité à l'autre de la Péninsule, est celui, non de la destruction, mais de la force créatrice. Presque toutes les hautes montagnes, et le Gaourisankar la première, lui sont consacrées, parce que des grands sommets descendent les eaux vivifiantes. Toutefois le sentiment qui prédomine dans le culte d'un peuple malheureux, toujours opprimé, est le sentiment de la terreur : la plupart des adorateurs de Siva l'invoquent comme une divinité redoutable, et des sacrifices humains se célébraient en son honneur, encore au commencement du siècle, aux bouches du Gange, dans les montagnes des Tipperah, dans le Tchota-Nagpore et les Provinces Centrales. Aux temps anciens, les cinq animaux réservés aux sacrifices étaient « l'homme, le cheval, le bœuf, la brebis, la chèvre »[3]; des brahmanes

[1] Traduction d'Emile Burnouf.
[2] W. W. Hunter, *Orissa*.
[3] Albrecht Weber, *Indische Streifen;* — Barth, ouvrage cité.

même devaient être offerts aux dieux en quelques cas spécifiés. En maints endroits, on sacrifie encore des chèvres et des buffles aux dieux ou aux démons, et les prêtres boivent le sang des victimes; presque partout les animaux sont remplacés par des plantes ou des effigies; mais souvent on offre son propre sang : quand le fils est malade, la mère ouvre sa veine pour satisfaire la féroce Kali[1]. Les chroniques parlent de la secte des Kapalika ou « Hommes des Crânes », adorateurs de « Siva le Terrible », qui portaient des colliers d'ossements et brûlaient dans leurs holocaustes de la chair humaine enduite de graisse et de cervelle; ce qu'aimait leur dieu, c'étaient les flots de sang jaillissant des gorges coupées d'un trait[2]. Et les Thug, Thag ou P'aousigar, « Gens au nœud coulant », les prêtres sanglants de Kali, personnification féminine de Siva, quelle était leur « vocation royale », sinon d'offrir à leur déesse des victimes humaines? Ne constituaient-ils pas toute une armée, comprenant des espions, des fossoyeurs, des étrangleurs et des bénisseurs? Ils épargnaient les Européens, parce qu'ils ne pouvaient offrir des victimes immondes à Kali; ils ne tuaient que des frères, dont le souffle de vie était aspiré avec joie par la reine des cieux[3]. Maintenant que les terribles sacrifices ont été réprimés, les Thug présentent à leur déesse des guirlandes de fleurs et des gateaux au miel. Kali, qui préside à la mort, et que l'on adore la nuit, n'est-elle pas la même que Dourga et Parvati, la déesse de l'Amour et de la Beauté?

Tous les autres dieux, Krichna, le patron des bergers, Rama, dont le nom rappelle les conquêtes de la civilisation sur le monde sauvage, Vichnou, que les livres brahmaniques placent dans la trimourti entre Brahma et Siva, se présentent également avec mille attributs : en chacun d'eux les uns implorent le dieu d'amour, les autres essayent de fléchir le maître redoutable, dieu tout-puissant en plein polythéisme. Par ses continuels *avatar* ou transformations, qui lui permettent de reparaître sous tous les aspects, même sous ceux de l'animal et de l'homme de basse caste, Vichnou, plus qu'aucun autre dieu, convient à la religion d'un peuple qui renouvelle incessamment ses croyances, sans jamais briser la tradition[4]. Le culte de Vichnou est, dans son ensemble, l'un des plus aimables. A Djagganath, les pèlerins qui vont demander à ses prêtres la nourriture sainte, voient en lui le grand Consolateur, celui devant lequel il n'y a point de castes : contemporain de Bouddha, dont la roue se montre encore au

[1] Monier Williams, *Modern India;* — Rajendralala Mitra, *Indo-Aryans.*
[2] Troyer, *Chroniques de Kachmir.*
[3] *Rambles and Recollections of an Indian Official.*
[4] Barth, *Revue de l'Histoire des Religions,* janvier-février 1881.

sommet des temples de Pouri, il a pris sa bonté et son indulgence; il porte le même nom, Bhagavat, et les mêmes légendes solaires s'appliquent à l'un et à l'autre[1].

Mais Vichnou ne se contente point d'un « culte en esprit et en vérité »; il exige, ou plutôt les prêtres exigent à sa place, le culte traditionnel, le cérémonial prescrit, les formules établies : les rites, voilà les véritables dieux. La religion n'est qu'une autre forme de la magie : des paroles et des gestes ouvrent le ciel. Dans les anciens livres, on trouve une théorie complète des moyens de provoquer l'extase, par l'immobilité du corps, la lenteur du souffle, la fixité du regard, la répétition de monosyllabes sacrés, et l'on sait que certains fakirs arrivent à se jeter dans les transes de catalepsie simulant la mort. Mais les hommes sont rares qui peuvent s'approcher des dieux par l'observance rigoureuse des cérémonies ou par l'extase; pour le commun des mortels, l'œuvre la plus méritoire est la libéralité envers les « deux fois nés », qu'ils soient prêtres ou laïques. Les brahmes riches reçoivent des terres et les pauvres sont nourris aux frais des castes inférieures.

Entre le nord et le sud de l'Inde, on remarque un grand contraste religieux. Dans les provinces septentrionales, où dominèrent si longtemps des princes mahométans, les brahmanes durent interrompre leurs cérémonies publiques; même dans les lieux de pèlerinage où se rassemblent des fidèles par dizaines de milliers, tous les actes du culte sont individuels et se font au profit du chef de famille et de sa femme[2]; le riche a son autel particulier, son brahmane attitré; le culte ne se fait jamais en commun avec les gens des castes inférieures. Dans les pays dravidiens au contraire, tous, à l'exception de ceux qui sont en dehors des castes, se réunissent pour des cérémonies communes. C'est dans le midi surtout que les temples sont peuplés de *kasi* ou « bayadères », dont chacune a été dans son enfance mariée en grande pompe à une idole.

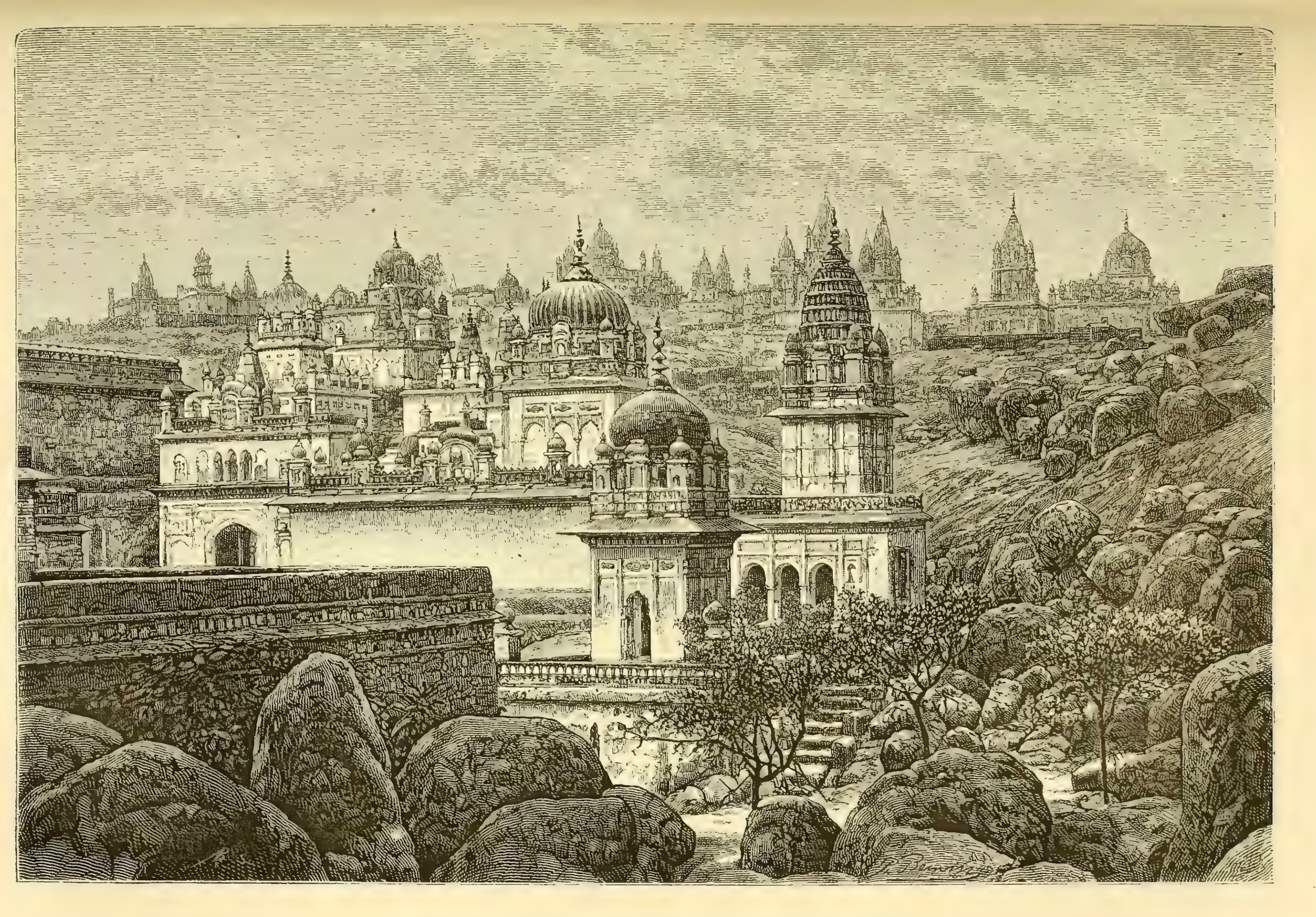
Le bouddhisme, qui de l'Inde s'est répandu dans les pays voisins, jusque dans le royaume du « Soleil Levant », a presque complètement disparu de la Péninsule, bien que ses traces se retrouvent dans les cultes qui lui ont succédé; il ne s'est maintenu sous son nom, comme religion distincte, que dans les vallées de l'Himalaya et dans la partie méridionale de Ceylan. La doctrine de Chakya-Mouni, le « Sage » par excellence, le modèle incomparable, mais en grande partie mythique[3], de justice bienveillante, de dévouement et de tendresse pour les souffrants, représente une phase

[1] Senart, *Essai sur la légende de Buddha.*
[2] A. Barth, *Religions de l'Inde;* — L. Jacolliot, *Voyage au pays des Perles.*
[3] Senart, *Essai sur la légende de Buddha.*

de l'humanité toute différente de celle qui répond à l'idéal aristocratique des brahmanes. Ceux-ci s'occupent de se sauver eux-mêmes, ils excluent du salut le soudra qui n'a pas droit à la lecture des livres saints, mais Bouddha, docteur populaire, ne songe qu'au bonheur de tous[1], même à celui du tchandala, même à celui de l'animal. Tous les hommes étaient appelés au sacerdoce; mais avec ce sacerdoce reparut la hiérarchie, les castes se reconstituèrent et des missionnaires bouddhistes eux-mêmes importèrent le régime en des contrées où il n'existait pas; les pèlerins chinois mentionnent les tchandala sous le nom de « Haïssables »[2]. Comme révolution de pauvres[3], le bouddhisme avait triomphé; il succomba lorsqu'il fut devenu religion de riches : les brahmanes, représentants par excellence du privilège, en profitèrent pour leur reprendre les temples et chasser les prêtres rivaux de la contrée[4]. Il ne paraît pas toutefois qu'il y ait eu de persécution systématique; la plupart des témoignages s'accordent à montrer le bouddhisme s'éteignant peu à peu, du septième au neuvième siècle de l'ère vulgaire[5]. Dans les vallées himalayennes, il ne mérite plus guère que le nom de chamanisme et se confond par beaucoup de traits avec le culte de Siva. Dans l'île de Ceylan, il s'est moins croisé d'éléments étrangers.

Les Djaïna de l'Inde, qui vivent surtout dans le Goudzerat et le Marwar, se rattachent évidemment au bouddhisme. Le fondateur de leur religion, Djaïna (Jina), le « Saint », le « Vainqueur du Vice et de la Vertu », ou Mahavira, le « grand Héros », paraît avoir vécu dans la même contrée, c'est-à-dire dans le Behar, vers le même temps que Bouddha, et les deux religions se sont développées parallèlement. Les Djaïna, jadis rivaux des brahmanes en influence, furent plus puissants qu'ils ne le sont aujourd'hui, et dominèrent dans l'Inde méridionale : leurs livres sont les plus remarquables de la littérature dravidienne. Des deux sectes principales qui se partagent le monde des « Saints », l'une interdisait jadis à tous ses membres l'usage des vêtements. Nulle communauté religieuse n'a poussé plus loin que les Dhoundiya ou « Chercheurs » le respect de tout ce qui a vie; c'est parmi ces Djaïna que l'on rencontre les hommes scrupuleux qui, pour épargner les animalcules, balayent soigneusement la place où ils vont s'asseoir, se privent d'ablutions, de peur de détruire quelque infusoire

[1] Barth, ouvrage cité.
[2] Abel Rémusat, *Foe koue li ou Relation des royaumes bouddhiques*, chap. XVI.
[3] Ern. Renan, *Histoire des origines du Christianisme*.
[4] A. Weber, *Indische Skizzen*.
[5] Monier Williams, *Modern India*.



TEMPLES DJAÏNA SUR LA MONTAGNE SACRÉE DE SOUNAGARH

Dessin de P. Benoist, d'après une photographie de M. L. Rousselet.



imperceptible[1], ne boivent que de l'eau filtrée, ne respirent qu'à travers un voile, jettent de la farine sur le sol pour donner à manger aux fourmis.

N° 151. — PRINCIPAUX LIEUX DE PÈLERINAGE DE L'INDE.



s., sivaïte; **v.**, vichnouïte; **k.**, krichnaïte; **d.**, djaïna; **m.**, mahométan; **chr.**, chrétien.

1 : 24 000 000

0 — 1000 kil.

L'exercice de la bienfaisance résume les « quatre devoirs » des Djaïna; mais, comme banquiers et spéculateurs, ils ne sont guère aimés de la foule

[1] A. Glardon, *Le Radjpoutana.*

et c'est contre eux surtout que se composent les chansons de village. Une part très considérable de la fortune du pays se trouve entre leurs mains, quoiqu'ils soient relativement très peu nombreux; mais ils se soutiennent mutuellement et constituent dans l'Inde entière une association puissante. Parmi tous les habitants de la Péninsule, ce sont eux qui témoignent du plus grand zèle comme bâtisseurs; quelques-uns de leurs groupes de sanctuaires, Palitana, dans le Kathyawar, le mont Abou, dans le Radjpoutana, la colline de Sounagarh dans le Bhoundelkhand, le mont Parasnath, dans le Bengale, sont parmi les plus somptueux qui existent : ce sont de véritables cités religieuses[1].

Leurs plus beaux monuments datent, comme ceux des brahmanes, des onzième, douzième et treizième siècles. C'est alors que furent élevés ces temples prodigieux qui ont à la fois la majesté d'aspect, la belle disposition des masses, l'infinie variété des ornements et la délicatesse du travail. On peut citer le temple de Kadjraha, dans le Boundelkhand[2], en exemple de ces constructions admirables, œuvre de tout un peuple. Mais les temples hindous n'offrent que bien peu de représentations vraiment belles de la figure humaine : seuls les bouddhistes, avec lesquels les Gréco-Bactriens ou Yavanas sont associés par les historiens de l'Inde[3], sculptèrent sur leurs stoupas des bas-reliefs, dont quelques-uns ne dépareraient pas un monument de la Grèce ou de l'Asie Mineure. Les peintures murales ne se rencontrent guère non plus que dans les temples souterrains des bouddhistes, dans la partie nord-occidentale du Dekkan. Un des caractères du temple hindou est l'étroitesse de l'espace réservé au dieu. Si vaste que soit l'édifice avec ses cours, ses péristyles, ses étangs, ses pyramides d'entrée, le sanctuaire proprement dit n'est qu'une étroite et sombre cellule, d'autant plus auguste aux yeux de l'adorateur tremblant qui s'y trouve face à face avec le dieu.

Des religions étrangères qui se sont propagées dans les Indes, une seule, l'islamisme, a de l'importance par le nombre de ses fidèles. Environ le cinquième des habitants de la péninsule Cisgangétique se réclament de Mahomet, et la Grande-Bretagne se trouve ainsi « la première puissance musulmane du monde ». Les mahométans ne forment la majorité de la population que dans l'Inde nord-occidentale, des deux côtés de l'Indus : cette région, si souvent envahie par des conquérants descendus des plateaux de l'Occident, se rattache par le culte au monde de l'Asie antérieure; les Hindous ont dû céder aux immigrants de religion sémitique la contrée

[1] James Fergusson, *History of the Indian and Eastern Architecture.*
[2] L. Rousselet, *L'Inde des Rajahs.*
[3] W. W. Hunter, *Orissa.*

des « Sept » ou des « Cinq Fleuves » qui fut le berceau de leur foi. A l'orient du Pandjab, les musulmans sont partout en minorité, si ce n'est dans quelques districts; mais en plusieurs provinces, et surtout dans le Bengale, ils sont assez nombreux pour faire front aux populations hindoues. Dans l'Inde méridionale, ils peuplent surtout les villes maritimes du littoral, et le plus grand État médiatisé, le royaume de Haïdarabad, est sous la domination d'un prince musulman.

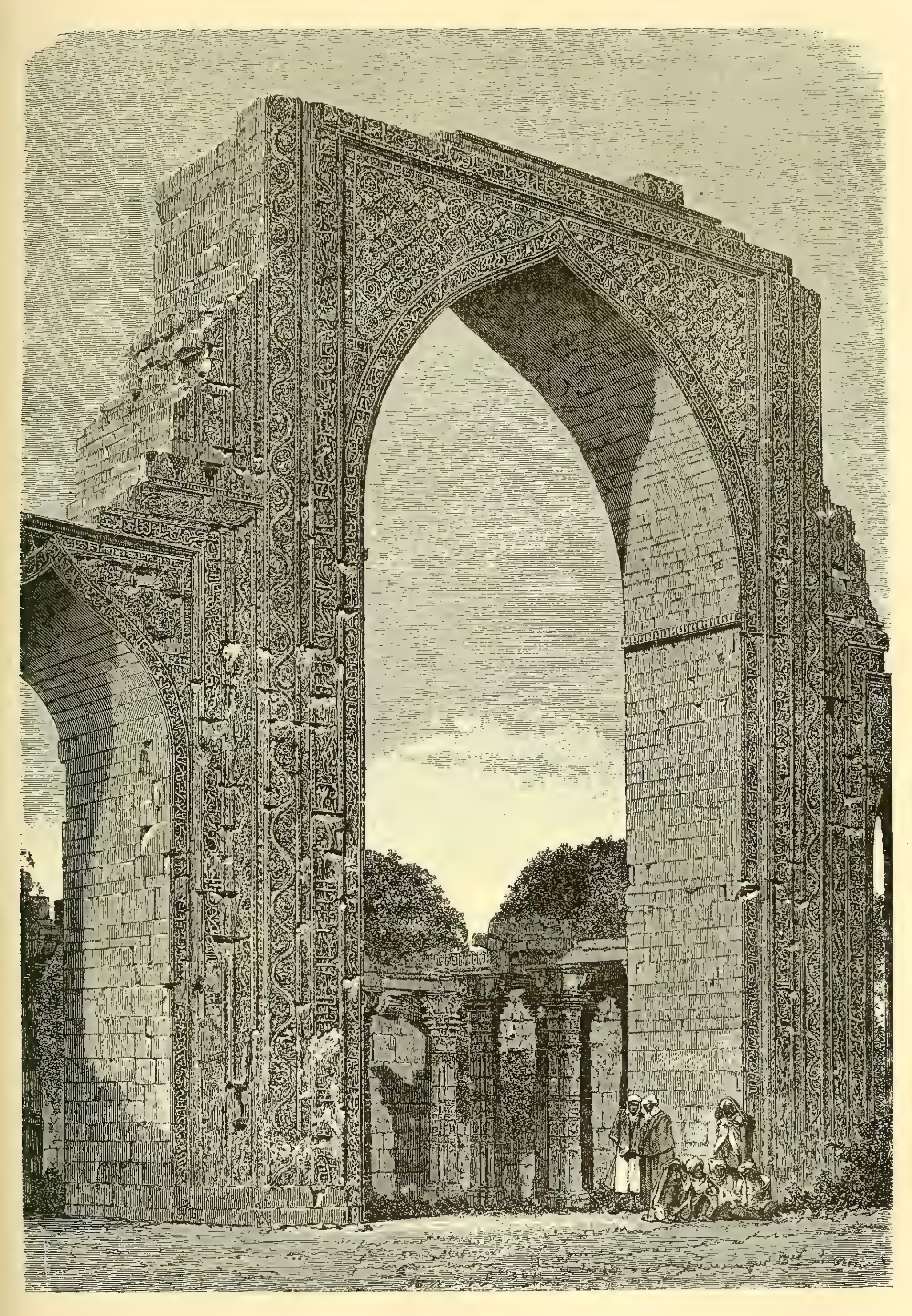
Les éléments étrangers, Afghans et Rohilla, Persans et Turcs, sont assez fortement représentés parmi les mahométans des provinces nord-occidentales, mais dans les autres parties de l'Inde l'Islam n'a guère d'autres sectateurs que des Hindous de basses castes : la même révolution populaire qui avait jadis converti la population indienne au bouddhisme s'est renouvelée, mais en bien moindres proportions, pour le mahométisme; la suppression des castes devait attirer ceux qui voulaient échapper à la loi de fer imposée par les brahmanes. Mais parmi ces millions de musulmans la plupart ne le sont guère que de nom. Dans presque tous les villages du Bengale, les gens des deux religions participent aux mêmes cérémonies, et la seule différence consiste en formules de prières prononcées par les prêtres des cultes respectifs. De même, sur le territoire de Pondicherry, les divers cultes se sont rapprochés. Les musulmans ont adopté des Hindous et des chrétiens l'usage des processions, qui leur était primitivement étranger[1]. Les pompes de ces processions sont identiques dans les trois cultes et les membres des trois communions se font un devoir d'observer leurs fêtes en commun et d'assister avec un égal recueillement à leurs solennités mutuelles ; les mêmes drapeaux servent alternativement aux fêtes des Hindous, des musulmans et des catholiques[2]. A l'approche ou à la sortie d'un port, les patrons des bâtiments, Hindous, musulmans et chrétiens, saluent également le sanctuaire ou le mausolée qui domine la cité. Imitant les Hindous, les catholiques ont ajouté à leurs rites la représentation de drames religieux interminables qui sont évidemment copiés sur les *taziehs* chiites et sur les mystères brahmaniques[3]. Cependant on peut dire que, pris en masse, les musulmans se différencient de plus en plus des Hindous appartenant aux religions issues des Védas. L'opposition des cultes a pour conséquence la diversité de la nourriture, des pratiques, des professions et des mœurs; c'est ainsi que presque tous les matelots ou *lascars* sont mahométans, quelle que soit leur origine, arabe, afghane ou

[1] Garcin de Tassy, *Mémoire sur les Particularités de la religion musulmane dans l'Inde*.
[2] Julien Vinson, *Les Castes du sud de l'Inde*, Revue Orientale, 2e série, n° 4.
[3] De Gobineau, *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie centrale*.

indienne. Très fréquemment des luttes éclatent dans les villes où les deux religions sont en force; mosquées ou temples sont dévastés; Hindous et « tueurs de vaches », ainsi qu'on désigne d'ordinaire les musulmans, s'égorgent dans les rues au nom d'Allah ou de Vichnou. Le gouvernement britannique est souvent obligé d'intervenir entre les belligérants; mais il n'ignore point que si sa puissance devait être un jour menacée, il pourrait faire appel aux uns contre les autres et maintenir son règne par la division de ses sujets.

Non seulement le nombre des musulmans s'accroît dans l'Inde, mais leur proportion relative augmente aussi : aucun mahométan ne se fait chrétien; mais de nombreuses conversions, parmi lesquelles on compte celles de quelques Anglais, séduits par la simplicité de la foi et la majesté tranquille du culte, ne cessent de se faire au profit de l'Islam; ses progrès sont plus grands qu'aux temps mêmes où des souverains mahométans régnaient sur l'Hindoustan[1]. Plus des neuf dixièmes d'entre eux appartiennent à la secte des sunnites, mais sans trop savoir qu'ils reconnaissent ainsi le sultan de Roum ou Constantinople comme le « chef des Croyants ». Si ce n'est dans le Kachmir et à Bombay, où réside un « vicaire du prophète », les chiites ne sont nulle part assez nombreux pour que les haines de secte puissent affaiblir l'influence de l'Islam; d'ailleurs, la tolérance générale dans l'Hindoustan a calmé les animosités : chiites et sunnites vivent ordinairement en bonne intelligence, et prennent part, à peu d'exceptions près, aux mêmes fêtes religieuses[2]. Quant à la confrérie des Wahabites, qui depuis 1830 a fomenté mainte insurrection locale contre les Anglais, elle ne forme, pour ainsi dire, que l'avant-garde des mahométans sunnites, s'étant donné pour mission de maintenir la foi dans toute sa pureté et de rattacher l'Inde au reste du monde musulman. Une des questions que les Wahabites ont le plus souvent discutées est celle de leur devoir à l'égard du gouvernement anglais. Sont-ils tenus de se révolter? L'Inde est-elle un « pays de guerre » ou une terre de l'Islam[3]. C'est parmi eux que se recrutent surtout les pèlerins de la Mecque, et plusieurs s'expatrient définitivement pour aller vivre dans les villes saintes de l'Arabie occidentale, enrichies par leur munificence. Aussi le gouvernement indien a-t-il placé les Wahabites sous la surveillance spéciale de la police, et c'est en vain que, pour être débarrassés de ce gênant voisinage, ils protestent de leur respect envers les lois britanniques et de leur dévouement pour la personne

[1] Garcin de Tassy, *La langue et la littérature hindoustanie en 1879.*
[2] Garcin de Tassy, *Mémoire sur les particularités de la religion musulmane dans l'Inde.*
[3] M. W. Hunter, *Our India Musulmans;* — Garcin de Tassy.



PLAINE DE DELHI. — MOSQUÉE DE KOUTAB

Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.



royale. Les Anglais admettent beaucoup moins de mahométans que d'Hindous au nombre des fonctionnaires impériaux; ils leur ferment l'armée, les tribunaux, l'administration supérieure. Il est rare que dans les écoles publiques les enfants musulmans occupent la première place[1]; ayant en général un esprit moins libre, une plus étroite conception des choses, ils sont plus réfractaires que les enfants hindous à l'enseignement des maîtres européens. D'ailleurs, c'est avec répugnance que les pères, quand ils n'ont pas de médressé qui leur appartienne en propre, envoient leurs fils aux écoles des Anglais; dans ces établissements étrangers, la langue de l'enseignement est rarement la leur et les professeurs, hindous ou eurasiens, n'appartiennent point à leur religion. Il a fallu en appeler aux docteurs de la loi et leur faire prononcer que les jeunes musulmans pouvaient, sans danger pour leur salut, suivre les cours des écoles publiques.

Le christianisme est l'une des anciennes religions de l'Inde, ainsi qu'en témoignent, non seulement une tradition continue relative à la mission de l'apôtre Thomas dans l'Inde méridionale, mais aussi les croix, les images symboliques de la Trinité représentées par un vieillard, un jeune homme et un oiseau[2], et les inscriptions en langue pehlvi trouvées sur le mont Saint-Thomas et en d'autres endroits. Lorsque les premiers missionnaires italiens pénètrèrent dans la péninsule Cisgangétique, au commencement du quatorzième siècle, ils s'étonnèrent de voir dans les cités du Malabar des coreligionnaires considérés à l'égal des brahmanes et occupant les charges élevées de l'État : l'influence des chrétiens était plus considérable qu'on ne l'admet d'ordinaire[3]. Lors de l'arrivée des Portugais commencèrent les conversions en masse, aidées par le bras séculier; en 1599, au synode d'Oudiamper, près de Cochin, les trois quarts des « Nazaréens » se rattachèrent à l'Église romaine et adoptèrent le rite latin; mais les persécutions, les dissensions, les schismes, amenèrent bientôt la décadence et nombre de convertis revinrent aux religions hindoues. Les récits des voyageurs et des missionnaires s'accordent à dire que les chrétiens était jadis beaucoup plus solidement groupés qu'ils ne le sont aujourd'hui. Vers le milieu du dix-huitième siècle, les jésuites commandaient à plus de 40 000 fidèles dans le Maïsour et le pays de Madoura; c'est trois fois plus qu'il n'en existait un siècle plus tard. Lors de la conquête de Ceylan par les Hollandais, en 1650, les rites des cultes nationaux ne se pratiquaient plus qu'en secret : officiellement les Cinghalais étaient devenus chrétiens. Le

[1] Richard Temple, *India as it is.*
[2] Graul, *Reise nach Ostindien.*
[3] Albrecht Weber, *Indische Skizzen.*

changement de régime politique permit aux anciens cultes de renaître; le roi de Kandy envoya des ambassadeurs sur le continent pour en ramener des missionnaires bouddhistes qui purifièrent de nouveau les temples et rétablirent les cérémonies antiques, tandis que les prêtres catholiques étaient exilés et que l'exercice de leur culte était interdit : c'est en 1806 seulement, onze ans après la conquête de l'île par les Anglais, que les catholiques de Ceylan obtinrent de nouveau le droit de professer publiquement leur religion; mais pendant un siècle et demi d'intolérance leur nombre s'était réduit à 66 000 individus[1], au plus le dixième des anciennes communautés. Sur le continent, la diminution des chrétiens doit être attribuée surtout, comme en Chine et au Japon, à la rivalité des jésuites et des missionnaires d'autres ordres, augustins et capucins : tandis que les uns cherchaient à s'accommoder aux coutumes locales, les autres se heurtèrent aux lois des castes, risquant de se faire ranger eux-mêmes parmi les infâmes[2]. Le voyageur Valentia se plaignait que des pariah, en embrassant le christianisme, déshonorassent ainsi la religion des Occidentaux; mais sous la direction des jésuites le catholicisme s'était accommodé des divisions sociales, la caste se maintenait[3], le converti pouvait garder sur le front le signe distinctif qui le rangeait parmi les vichnouïtes ou les sivaïtes, et dans l'église l'image de la Vierge était vêtue et décorée de la même manière que les idoles de Bhavani. Le missionnaire chargé de la conversion des brahmanes ne saluait même pas son confrère, le prêtre des pariah, lorsque de son palanquin il le voyait cheminer, les pieds nus, avec ses ouailles méprisées; il aurait dû purifier sa demeure, s'il avait reçu la visite du missionnaire des pauvres[4]. Là où la messe se célébrait à la fois pour des gens d'origine différente, les personnes de caste entraient seules dans l'édifice.

Les missionnaires actuels, catholiques et protestants, s'adressent pour la plupart aux pauvres délaissés et aux populations sauvages de l'intérieur: mais leurs efforts n'ont que peu de succès. Les premiers convertis s'imaginaient qu'ils seraient reçus dans la caste des convertisseurs; bien vite détrompés, reconnaissant que « se faire chrétien est se faire pariah[5] », ils revinrent pour la plupart à leurs anciens cultes[6]. Quoique le nombre des missionnaires protestants de toute dénomination soit d'environ 5000, leurs troupeaux ne comprennent pas même un demi-million d'individus, après

[1] *Annales de la Propagation de la Foi*, 1828.
[2] Monier Williams, *Modern India*.
[3] *Annales de la propagation de la Foi*, 1854.
[4] Perrin, *Voyage dans l'Indostan*; — Julien Vinson, *Revue Orientale*, 2e série, n° 4.
[5] Graul, *Reise nach Ostindien*.
[6] Emil Schlagintweit, *Indien in Wort und Bild*.

un siècle de propagande[1]; encore dans la province de Madras, où ils ont la moitié de leurs communautés, celles-ci sont presque entièrement composées des descendants de catholiques portugais et nestoriens convertis à

N° 152. — MISSIONS CATHOLIQUES ET PROTESTANTES DE L'INDE.



la religion des nouveaux maîtres politiques[2]. Le sixième seulement des néophytes pour l'Inde entière appartient aux castes moyennes et supérieures; un grand nombre sont des « chrétiens de riz », malheureux qui se sont convertis pendant les famines pour avoir du pain[3]; les commerçants

[1] Richard Temple, *India as it is.*

[2] Charbonneau, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1853, n° XI.

[3] Christlieb, *Etat actuel des Missions évangéliques.*

des ports s'en défient d'ordinaire et préfèrent employer des indigènes ayant gardé la religion des ancêtres. On peut dire que la propagande des missionnaires est sans action directe sur les Hindous civilisés : brahmanes, radjpoutes, baniah, sectateurs de Siva, de Vichnou, de Krichna, de Rama, sont indifférents ou hostiles à la religion chrétienne. Ils n'y voient qu'un ensemble de miracles, qui pourrait trouver place dans leur propre mythologie, et ne consentent à voir dans le Christ des occidentaux que leur Krichna[1] ou un nouvel *avatar* de Vichnou. Il en est auxquels cette religion convient, mais l'ancienne ne leur plaît pas moins et ils demandent à les pratiquer toutes les deux, à en faire un « balancier » comme celui de leurs barques[2] ; ils croient inutile de se convertir, « étant déjà chrétiens, et même plus que chrétiens ». D'autres, haïssant la religion du maître étranger, dédaignent de discuter avec le missionnaire ; parfois ils le combattent avec des arguments puisés dans les ouvrages des philosophes européens eux-mêmes.

Mais si les Anglais ne peuvent espérer de convertir les Hindous à leur foi, l'influence exercée par les idées européennes n'en est pas moins des plus considérables, et dans le sein des religions hindoues s'opère un travail de décomposition rapide. Les lieux de pèlerinage sont de plus en plus délaissés ; les villes saintes perdent de leur importance au profit des cités d'industrie ; les temples qui tombent en ruines ne sont plus rebâtis ; l'indifférence religieuse gagne les masses, tandis que les gens instruits, rejetant de leur croyance tout le surnaturel et ne gardant que des préceptes de morale et un déisme vague, ne voient plus dans la religion de leurs aïeux qu'une évolution historique. Le *brahma-samadj*, forme nouvelle du monothéisme hindou, ne diffère que par le nom de l'unitarisme des Anglais et des Américains. Sans doute, il ne compte qu'un petit nombre d'adhérents déclarés, mais il a sa valeur comme indice du mouvement général des idées, correspondant aux progrès de l'instruction et de la moralité publiques[3].

[1] *Calcutta Review*, 1874.

[2] Emerson Tennent, *Ceylan ;* — Monier Williams, *Modern India.*

[3] Divisions religieuses approximatives des habitants de l'Inde, en millions d'hommes :

	Pandjab et Nord-Ouest.	Bengale, Aoudh.	Bombay et Centre.	Madras.	Ceylan.	États indig. Nepal, etc.	Total.
Hindous	35	53	20	28	0.6	57	193.6
Bouddhistes, Djaïna, Parsi.	0.5	0.2	0.25	»	1.7	3.5	6.15
Mahométans.	12	24	3	2.5	0.2	1	48
Sikh.	1.5	»	»	»	»	»	1.5
Païens, etc.	»	2	2.5	11	»	6.15	6
Chrétiens (cath. et prot.) .	0.05	0.15	0.1	0.8	0.25	»	1.4
Ensemble	49.05	79.55	25.85	51.3	2.75	68.35	256.65

Ces progrès sont immenses. Il suffit de comparer l'état de l'Inde tel qu'il était à la fin du siècle dernier et tel qu'il est aujourd'hui, pour constater quels changements se sont accomplis et combien l'Orient et l'Occident, si différents qu'ils soient encore, se sont rapprochés pour les idées et les mœurs. On se rappelle les horreurs des cérémonies funéraires à l'époque, encore récente, où les veuves des grands se faisaient brûler sur un bûcher de bois de sandal pour accompagner leur époux au delà du tombeau. En 1839, les treize femmes de Randjit-sing moururent ainsi à Lahore, à côté du cadavre du mari, tandis que 150 autres femmes du harem brûlaient à Ramnagar. Quelques années après, 22 femmes se suicidaient de la même manière à Parmandal, dans le bas Kachmir[1]. Au milieu du siècle, un radjah du pays des Khond se faisait suivre dans la mort par 116 épouses; enfin, un dernier holocauste de femme dévouée eut lieu en 1862, malgré la surveillance des autorités anglaises. De nos jours, le sentiment du bien et du mal s'est tellement modifié, que les veuves les plus accablées de douleur ne songent plus à mériter le titre de *sati* en montant sur le bûcher de leur mari.

L'infanticide des filles, général dans quelques provinces il y a cinquante ans, est devenu très rare; les sacrifices humains sont pour tous, même pour les Khond, un souvenir d'horreur; la nouvelle du mariage de veuve ne fait plus scandale. Mainte forme bizarre du mariage, qui avait pour conséquence d'augmenter le nombre des divorces et des veuvages, est tombée en désuétude. C'est ainsi que dans le Madoura les filles étaient mariées par procuration à des morceaux de bois représentant un futur absent, qui, à son retour, apprenait tout à coup qu'on lui avait trouvé femme[2]. Dans le pays de Baroda, l'époux choisi par certaines jeunes filles était un bouquet de fleurs, et quand les plantes étaient fanées, les veuves ne pouvaient plus contracter de mariages légitimes. Au Kathyawar, diverses populations avaient l'usage de célébrer tous les onze ans les mariages de filles nées depuis la dernière période d'épousailles : toutes devaient recevoir un mari, à l'exception de celles qui n'avaient pas encore 40 jours d'existence[3]. Il n'était pas rare de voir des enfants marchant à peine et portant déjà suspendu au cou le symbole du mariage, le *tali*, bijou d'or ou d'argent, représentant le dieu Pouleyar, qui préside aux accouchements. Le grand progrès serait de retarder les unions : presque dans chaque famille, les premiers enfants naissent de parents qui

[1] Drew, *Jummoo and Kashmir.*
[2] Shortt, *Journal of the Ethnological Society*, VII.
[3] Burgess, *Visit to Kattyawar.*

sont eux-mêmes des enfants : est-il possible que la race puisse acquérir ainsi la vigueur physique et la force du caractère[1]?

Les idées changent aussi relativement au rôle qui appartient à l'homme bien élevé. La grande perfection n'est plus maintenant de pratiquer dans tous ses détails le grand art de l'étiquette, la « science de se lever et de s'asseoir[2] ». Le temps n'est plus où l'éducation des femmes était considérée, non seulement comme inutile, mais comme honteuse. L'influence européenne contribue pour une grande part à développer l'amour des études chez les femmes des hautes castes hindoues, et déjà plusieurs d'entre elles, surtout dans le pays mahratte, ont dû à leur connaissance du sanscrit et de la littérature ancienne l'honneur d'être classées au nombre des pandits; des journaux sont rédigés par elles, et quelques-unes occupent des chaires de professeurs. On a vu la princesse de Bhopal vaquer à toutes les affaires comme un homme, sans s'inquiéter de l'étiquette traditionnelle condamnant les femmes à la réclusion. Les femmes se rappellent la gloire de leurs devancières dont les hymnes se trouvent dans les Védas; en Inde, l'étude est présidée par une déesse, Sarasvati[3]. Même les pariah voient des écoles s'ouvrir pour eux, et les pères ne craignent plus que cette innovation ait pour conséquence de faire mourir leurs enfants dans l'année. Jadis tout changement était considéré comme devant être suivi d'un désastre. Le radjah de Vizianagram, « un des princes ses plus éclairés de l'Inde », ne voulait point laisser fabriquer d'indigo dans ses États, ni employer de fer dans la construction de son palais, de peur d'attirer sur son peuple la petite vérole ou toute autre épidémie[4]

Les enfants qui fréquentent les écoles publiques ne forment encore qu'une faible proportion de la jeunesse, mais depuis le milieu du siècle les progrès ont été très rapides; le nombre des élèves a presque centuplé depuis un demi-siècle[5]; en 1875, d'après Garcin de Tassy, onze millions d'Hindous savaient déjà lire dans l'une ou l'autre des langues de la Péninsule. Dans quelques districts, le cinquième des enfants sont assis sur les bancs de l'école, et récemment les Sikh, qui, de tous les habitants de l'Inde, sont ceux qui ont toujours montré le plus de zèle pour l'instruction publique, ont demandé au gouvernement de décréter la fréquentation obligatoire des

[1] Christlieb, *Missions évangéliques;* — Monier Williams, *Modern India.*

[2] Richard Burton, *Sind revisited;* — Garcin de Tassy, etc..

[3] Monier Williams, *Athenæum*, 10 déc. 1881.

[4] V. Ball, *Jungle Life in India.*

[5] Élèves des écoles publiques de l'Inde :

1852	28 170	en	413	écoles;	68	élèves par	école.
1870	1 812 000	en	65 500	»	27	»	»

écoles primaires. Ce vœu a été repoussé, mais les Sikh n'en ont pas moins l'honneur d'être plus avancés que les Anglais eux-mêmes, car ceux-ci n'ont pas encore pris les mesures nécessaires pour que tous les enfants d'origine blanche étudient au moins les premiers rudiments[1]; les bibliothèques sont plus fréquentées par les Hindous que par les Anglais. La plus grande partie des sommes nécessitées pour l'entretien des écoles est payée direc-



PRINCESSE DE BHOPAL,
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Frith.

tement par les pauvres indigènes ou de riches particuliers; il n'est pas un Hindou rapidement arrivé à la fortune qui n'emploie aussitôt une partie de ses fonds à des œuvres d'utilité publique. Le gouvernement ne contribue que dans une proportion relativement faible aux dépenses de l'instruction publique[2]; 23 000 écoles ne demandent rien à l'État. Ses efforts se portent principalement sur les écoles secondaires et les établissements de hautes études, où les jeunes gens, vêtus de la robe noire cléricale et coiffés

[1] Nombre des enfants de 3 à 12 ans anglais et eurasiens au Bengale : 8567 ; 5000 sans instruction.

[2] Budget des établissements d'instruction publique dans l'Inde : 175 000 000 francs. Part du gouvernement : 20 000 000 francs, soit 11 pour 100.

de la toque, se préparent aux examens des universités. Même les étudiants en médecine ont osé braver le préjugé religieux qui leur défendait de disséquer le corps humain. Il a fallu récemment rendre l'entrée de ces hautes écoles plus difficile, afin de diminuer le nombre des candidats aux places dont le gouvernement dispose[1]. L'accroissement rapide des correspondances postales et télégraphiques est un autre signe indiquant à la fois les progrès de l'instruction et ceux du commerce[2].

La littérature populaire, du moins dans l'Inde méridionale, ne se compose guère que d'almanachs astrologiques et autres petits livres sans valeur; des traités religieux, hindous, musulmans, chrétiens, représentent aussi une forte part des cinq mille ouvrages de tout genre qui se publient chaque année; cependant des mémoires scientifiques importants sont édités et les chefs-d'œuvre des littératures européennes se reproduisent dans les principaux idiomes aryens et dravidiens de la Péninsule : c'est à l'Hindoue Toru Dutt que sont dues les meilleures traductions anglaises des poètes français contemporains[3]. Le drame trouve aussi de remarquables écrivains, et plus d'une fois le gouvernement anglais est intervenu pour empêcher les représentations de pièces où il est tourné en ridicule, parfois même voué à la haine de l'Hindou[4]. Comme dans tous les autres pays civilisés, les journaux deviennent plus nombreux d'année en année[5], et plusieurs d'entre eux sont très populaires; dans les villes et les bourgades, la foule se rassemble autour des lecteurs publics pour apprendre les nouvelles. Déjà plusieurs fois le gouvernement a édicté des mesures sévères contre la presse, libre en principe, mais en réalité dépourvue de toute garantie.

Un des grands obstacles à la constitution d'une nation hindoue est la variété des dialectes qui se parlent dans la Péninsule et des alphabets dont on se sert pour les diverses langues. Environ six millions d'indigènes savent l'anglais, et des milliers le parlent avec une remarquable élégance, mais ils ne songent nullement à faire de cet idiome étranger leur langage

[1] Département universitaire de Calcutta en 1879 :
4183 étudiants, 1385 reçus: 1355 Hindous, dont 1 femme; 97 mahométans, 50 chrétiens, 55 autres.
Département universitaire de Bombay :
1304 étudiants : 444 reçus, 270 Hindous, 133 parsi, 17 chrétiens, 4 mahométans
Département universitaire de Madras :
3540 étudiants: 627 reçus.

[2] Lettres et journaux expédiés en 1880 : 142 980 000. Dépêches télégraphiques : 1 562 500, dont 234 560 pour l'extérieur.

[3] *A Sheaf gleaned in French fields*, by Toru Dutt. Bhowanipore, 1876.

[4] Richard Temple, *India as it is.*

[5] Journaux de l'Inde en 1835 : 6
» » 1850 : 28
» » 1879 : 644 (336 en langues hindoues; 224 anglais; 84 bilingues).

national et l'écriture européenne, comparée à leur « divin » nagari, n'est désignée par eux que sous le nom de « vers et fourmis[1] ». Héritier du Grand-Mongol, le gouvernement de Calcutta favorise l'emploi de l'*ourdou* ou « langue des camps », tandis que la plupart des Hindous patriotes, opposés à l'influence musulmane, préconisent l'usage de l'hindi et des divers dialectes provinciaux, mahratti, goudzerati, bengali, tamil, telougou, et quand ils se servent de l'hindoustani, en bannissent avec soin tous les mots persans[2]. Mais un fait important s'est produit dans ces dernières années : le sanscrit, naguère langue morte, renaît comme idiome de correspondance entre les lettrés[3]. Le maha-radjah d'Oudeïpour, représentant de la race Solaire, a décrété qu'à l'avenir tous les documents officiels publiés dans ses États seraient rédigés en sanscrit.

XVIII

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION DE L'INDE

La reine d'Angleterre, solennellement proclamée « impératrice des Indes » (*Kaïsar-i-Hind*, *Hind-ka-Kaïsar*), dans la plaine de Delhi, le 10 janvier 1877, est représentée dans la péninsule Cisgangétique par un vice-roi choisi en conseil des ministres; mais le siège du pouvoir est à Londres. L'acte de 1858 qui mit fin à la Compagnie des Indes et qui transmit directement à la couronne ses immenses possessions coloniales, a confié le gouvernement direct des deux cents millions d'hommes qui peuplent l'Inde anglaise à un conseil de quinze membres (*council of India*) siégeant à Londres, sous la présidence d'un secrétaire d'État. Les membres de cette assemblée sont désignés par la couronne en dehors du Parlement, pour une durée de dix ans, prolongeable de cinq années, si tel est le bon plaisir du souverain. En l'absence du ministre, un vice-président, nommé par le pouvoir, dirige les délibérations et règle l'ordre du travail dans les divers comités qui se partagent la direction des affaires. La présence de cinq membres dans les séances plénières est nécessaire pour valider les délibérations.

Le vice-roi de l'Inde ou « gouverneur général » est secondé par un conseil de six membres ordinaires et d'un membre extraordinaire, — le com-

[1] *Athenæum*, April 22, 1862.

[2] Rajendralala Mitra, *Journal of the Asiatic Society*, vol. XXI.

[3] Garcin de Tassy, *La langue et la littérature hindoustanies*, fascicules annuels.

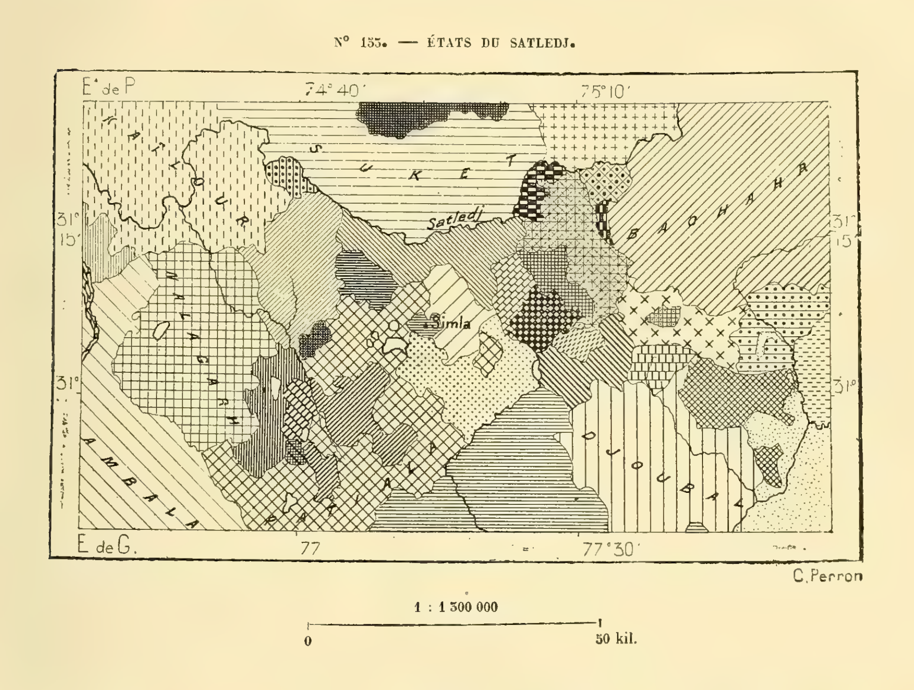
Ouvrages publiés en 1878 dans l'Inde : 4890 (3064 hindous, 719 en langues classiques de l'Inde, 563 bilingues, 544 anglais) ; 709 de religion, 844 d'imagination, 766 de sciences.

mandant en chef de l'armée, — tous nommés par la couronne, de même que les gouverneurs et les lieutenants-gouverneurs des diverses provinces. Les affaires du « gouvernement suprême » sont réparties en six départements, finances, guerre, travaux publics, intérieur, agriculture et affaires extérieures, et l'un des membres du conseil, aidé par un secrétaire spécial, dirige chaque département. Le gouverneur général se réserve les affaires étrangères; il règle les rapports de l'État anglo-indien avec le Bhoutan, le Tibet, le Nepal, le Kachmir, l'Afghanistan, la Barmanie royale, et transmet ses ordres aux résidents placés en qualité de tuteurs auprès des princes médiatisés; en outre, il fait administrer directement tous les États confisqués ou mis temporairement sous sequestre. Représentant du souverain, il jouit aussi des prérogatives royales en nommant pour deux années les membres, anglais ou indigènes, du conseil législatif, au nombre d'au moins six et de douze au plus; ceux-ci s'adjoignent aux conseillers suprêmes pour élaborer, sous la surveillance du vice-roi, les lois applicables aux populations; mais aucune question grave ne peut être débattue sans avoir été proposée par le gouverneur, aucune mesure adoptée ne peut entrer en vigueur sans avoir été approuvée par lui. Toutes les garanties ont été prises pour que l'initiative vienne d'en haut. Le gouverneur général ne peut lui-même agir en maître, tous ses actes étant soumis à l'appréciation du ministère anglais. Il ne promulgue d'ordonnance ayant force de loi que dans les cas d'urgence extrême, et ces décisions ne restent que six mois en vigueur.

Dans les deux « présidences » de Bombay et de Madras et dans la province du Bengale le régime administratif reproduit dans ses traits essentiels celui de l'État; les gouverneurs sont assistés de conseils exécutifs institués par la couronne, et nomment eux-mêmes un certain nombre de membres anglais et indigènes pour la préparation des lois. Quant aux provinces « non réglées », c'est-à-dire le Pandjab, l'Aoudh, les Provinces Centrales, l'Assam, elles sont administrées sans formes législatives compliquées; le régime y est plus militaire que civil. D'ailleurs, chaque pays est administré d'une manière différente. Tandis que les chefs de Madras et de Bombay ont le titre de gouverneurs, ceux du Bengale, des Provinces du « Nord-Ouest », du Pandjab, sont qualifiés de lieutenants-gouverneurs, et ceux de l'Aoudh, des Provinces Centrales, de l'Assam, sont commissaires en chef. Les divisions administratives sont inégales en grandeur et en population. De même que les comtés de l'Angleterre, les provinces hindoues sont délimitées comme elles le furent autrefois par les guerres et les traités; elles ont gardé leur forme historique, et, si ce n'est en de

rares endroits, elles n'ont pas été remaniées pour les besoins de la centralisation administrative. Enclaves et exclaves de toutes dimensions sont éparses sur les confins des grandes provinces qui furent des empires ou qui sont encore des États médiatisés; il est des régions, comme le Kathyawar, le Radjpoutana, le Sirhind, le Cis-Satledj et le Trans-Satledj, près de Simla, dont les cartes les plus détaillées ne peuvent représenter l'entrecroisement des lignes de frontière. C'est par la tradition locale que les employés anglais ou indigènes savent quels sont leurs subordonnés; en beaucoup d'endroits même, les villages appartiennent à deux circonscriptions différentes; ils sont fractionnés en moitiés, tiers ou douzièmes,

N° 135. — ÉTATS DU SATLEDJ.



1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

entre les États ou provinces limitrophes. L'empire anglo-indien ne comprend pas l'île de Ceylan, rattachée directement à la couronne, mais diverses contrées situées en dehors de la péninsule Cisgangétique dépendent politiquement du vice-roi des Indes, le souverain qui, après l'empereur de Chine, commande au plus grand nombre d'hommes. C'est ainsi que la Birmanie britannique et même les îles Andaman et Nicobar font partie du « Bengale »; les agences politiques établies en diverses contrées de l'Asie antérieure, à Kelat, sur la côte persane, à Mascate, à Bagdad, à Aden, et sur le littoral africain à Zanzibar, ressortissent actuellement à Calcutta.

Le corps supérieur des fonctionnaires ou « service civil contractuel » (*covenanted civil service*), qui commande à un corps de 1 250 000 fonc-

tionnaires de tout ordre, se compose de 928 employés, dont sept seulement sont de race hindoue. Ils sont répartis en deux grandes classes, celles de l'administration et de la justice. En entrant dans la carrière, les jeunes gens sont presque toujours chargés de la rédaction d'un mémoire qui les oblige à étudier la langue et les coutumes des indigènes. Après quelques années de ce travail préliminaire, ils sont classés définitivement, soit dans l'administration, soit dans la magistrature. Le principe de la Compagnie, qui est devenu celui du gouvernement actuel, est d'avoir seulement un petit nombre de fonctionnaires, mais de leur donner de gros traitements en échange d'une lourde responsabilité : à eux de se faire servir par des subordonnés indigènes, choisis pour la plupart parmi des gens de haute caste, de maintenir l'ordre public par tous les moyens qui leur paraissent convenables et d'assurer la rentrée régulière de l'impôt. Maint district de cent mille habitants est gouverné par un seul Anglais, dont la volonté est sans contrepoids et qui n'a d'autre juge que sa conscience pour appliquer des lois d'une sévérité terrible. Dans l'Hindoustan proprement dit, l'Aoudh et le Behar, un grand nombre de divisions administratives forment des groupes de 360 villages : c'était la circonscription traditionnelle, analogue au *hundred* ou « centaine » des Anglo-Saxons[1].

Récemment, quelques tentatives, purement empiriques, ont été faites de constituer des municipalités électives. D'après une loi de 1850 et des actes subséquents, les cités sont autorisées à demander la constitution d'un conseil municipal pour les travaux publics et les soins de propreté urbaine; mais ces conseils ne sont point élus. Le gouvernement les nomme sur la présentation des fonctionnaires locaux et les autorise à prélever sur chaque maison une taxe pour le payement de la police et les travaux d'édilité. C'est là tout. Cependant le gouvernement se réserve le droit de concéder aux notables des cités et aux grands propriétaires, hommes et femmes, les privilèges électoraux pour la nomination d'un corps municipal, en entier ou en partie; mais cette concession n'a jamais été faite qu'aux villes où l'élément anglais est fortement représenté; elle a même été retirée à certaines communautés urbaines, comme Dalhousie, où nul indigène ne se souciait d'user d'un privilège illusoire, ne lui donnant aucune part d'autonomie administrative. Une seule ville du Pandjab, Dharmsala, possède un conseil municipal dû en entier à l'élection; quatre autres villes de la même contrée ont un conseil dont les membres sont partiellement élus. Les corps municipaux désignés par le pouvoir sont au nombre d'envi-

[1] Elliot, *Castes of the North-West provinces.*

ron 850[1]. Quant aux communes indigènes, elles sont tolérées, même utilisées par le gouvernement pour l'administration locale, mais l'existence n'en est point officiellement reconnue. Les élus du suffrage populaire, désignés sous le nom de *pantch* ou des « Cinq », — quel que soit leur nombre, de 3 à 100, — jouissent de la confiance illimitée de leurs concitoyens : « Dieu est dans les Cinq » est un proverbe général dans l'Hindoustan[2]. Dans l'Inde française, dix communes de plein exercice sont constituées depuis 1880 : Pondicherry, Karikal et les villages de leur banlieue, Chandernagor, Yanaon, Mahé. Dans ces communes, les dispositions du code civil relatives aux mariages et aux actes de l'état civil sont appliquées aux indigènes, sous certaines réserves imposées par l'usage[3].

Les Hindous sont processifs, mais fort doux, et, si ce n'est dans quelques pays d'où les mœurs de brigandage n'ont pas encore complètement disparu, la plupart des litigations n'ont lieu que pour des affaires de vol ou de dol et pour discussions entre propriétaires : on a vu devant le tribunal de Pointe-de-Galle des plaideurs se disputer la 252e partie d'un cocotier[4]. Les dettes, trop faciles à contracter dans ce pays d'usure, sont exigées avec rigueur devant les juges et se payent par l'emprisonnement ; naguère le débiteur était livré comme esclave au créancier. Celui-ci possédait même un moyen presque infaillible de se faire payer sa dette ou d'obtenir en échange la personne du coupable, mort ou vif : il allait « faire dharna » à la porte de son débiteur avec poignard ou poison dans sa main, menaçant de s'en servir contre lui-même ou de se laisser mourir d'inanition. Devant la crainte de cette mort, qui eût attiré des malheurs sans nom sur sa demeure, le débiteur devait se rendre à merci[5]. Des lois et des coutumes nombreuses régissent l'Inde et le juriste le plus habile se retrouve difficilement dans ce dédale. Les traditions hindoues, les lois d'Akbar et le *chariat* mahométan servent de règles pour les indigènes dans les questions relatives au mariage, à l'adoption, aux testaments, à l'héritage, à la division de la propriété; en outre, les précédents fournis par les décisions de la Compagnie des Indes ont été codifiés, et chaque année de nouvelles lois s'ajoutent aux anciennes. En présence de ces législations confuses et contradictoires, le juge serait fort embarrassé de prononcer un verdict s'il n'était

[1] Municipalités de l'Inde en 1879 : Pandjab, 197; Bengale, 191; Bombay, 128; Aoudh et Provinces du « Nord-Ouest », 107; Maïsour, 78; Provinces Centrales, 62; Madras, 48; Courg, 5; Berar, 5; Adjmir, 2.

[2] Elliot, ouvrage cité.

[3] *Bulletin de la Société normande de Géographie*, tome III, 1881.

[4] Emerson Tennent, *Ceylon*.

[5] James Forbes, *Oriental Memoirs*; — H. Summer Maine, *Calcutta Review*, 1876.

armé du pouvoir de trancher sommairement les difficultés sans en référer aux tribunaux de province ou au tribunal suprême[1]. Les décisions sont promptes et la peine est dure; quoique les crimes et délits soient proportionnellement moins nombreux et moins graves que dans les contrées de l'Occident, la mort est plus fréquemment prononcée et les juges font souvent appliquer le fouet aux délinquants. Les condamnés à la déportation sont envoyés à Port-Blair, où ils sont distribués, suivant la gravité du cas, entre les diverses colonies pénales des îles Andaman. La population moyenne des prisons de l'Inde est évaluée à 120 000 individus, sur lesquels les femmes sont au nombre de 5000 à 6000 seulement[2] : c'est une proportion bien inférieure à celle que présentent les prisons de l'Europe occidentale. Les condamnés hindous ne sont nullement tenus en mépris par les hommes libres; ils ne perdent point leur caste et trouvent facilement à se marier et à recevoir un emploi quand ils rentrent dans la vie civile : tous les excusent comme ils s'excusent eux-mêmes en s'en prenant au mauvais sort. D'ailleurs, ils acceptent l'infortune de la captivité avec une remarquable égalité d'âme. « Les voleurs de la Compagnie ressemblent à des fiancés », disait un ancien proverbe, qui n'a pas cessé d'être vrai sous le régime actuel[3].

La force armée dont le gouvernement anglo-indien dispose, en outre de ses 200 000 hommes de police, se compose de troupes indigènes et de régiments anglais. Avant l'insurrection des cipayes, les soldats européens formaient seulement le quart de l'armée, maintenant ils en représentent plus du tiers[4]. L'effectif réel des Anglais armés qui maintiennent dans la soumission un quart de milliard d'hommes ne dépasse guère 50 000 individus; avec les régiments indigènes, la force totale est de 150 000 soldats. La faiblesse numérique de l'armée témoigne de la sécurité actuelle du gouvernement et plus encore peut-être des principes d'économie qui le dirigent[5]. L'ensemble des troupes à la solde de l'empire anglo-indien ne dépasse

[1] Crimes et délits dans l'Inde anglaise en 1878 :

Jugements	1 162 535
Acquittements	365 648
Condamnations à mort	745
« à la transportation	2 015
« à l'emprisonnement	249 210
« au fouet	75 225

[2] Richard Temple, *India as it is.*

[3] Benjamin Heine, *Tracts, Historical and Statistical of India.*

[4] Armée de l'Inde britannique en 1881 :

Soldats anglais	61 590
« indigènes	103 000

[5] Budget annuel de l'armée anglo-indienne, y compris l'entretien des casernes : 425 000 000 fr.

guère le tiers de l'armée entretenue en 1856, à une époque où la population était de 25 millions d'hommes moins élevée; alors l'ensemble des garnisons, sans les soldats anglais, comprenait 280 000 individus. Mais, grâce aux chemins de fer, les forces actuelles, relativement si faibles, peuvent être rapidement concentrées et dirigées sur les points dangereux : elles ont plus que compensé la masse par la vitesse des mouvements.

Quoique les natifs soient plus nombreux que les Anglais dans l'armée péninsulaire, toutes les précautions ont été prises pour que la supériorité matérielle, provenant d'une organisation plus compacte, appartienne aux troupes européennes. D'abord les brahmanes de l'Aoudh, qui formaient, avant l'insurrection des cipayes, l'un des éléments principaux de l'armée, ne sont plus admis qu'en petit nombre parmi les recrues; les volontaires que l'on accueille le plus volontiers sont les Sikh du Pandjab, les Pathans et les Rohilla de la haute plaine du Gange, les Radjpoutes, les Ghorka du Nepal. Les régiments indigènes, auxquels on n'a prudemment laissé qu'une faible artillerie, sont divisés en trois corps d'armée, différents par l'organisation, l'origine et même la langue de la plupart des soldats : ces trois armées sont celles du Bengale, de Bombay et de Madras. Dans la première on parle surtout hindoustani et bengali, dans la seconde mahratti et goudzerati, dans la troisième telougou. Ainsi les trois corps n'ont entre eux aucun lien de nationalité, de langue, de patriotisme, et les castes qui les composent sont groupées de manière à s'équilibrer et à se neutraliser en cas de dissensions intestines. Les soldats indigènes ne sont rattachés en une même armée que par les officiers européens qui les commandent. Tous les officiers hindous ou mahométans commencent par servir dans les rangs des régiments anglais, afin de s'y rompre à la discipline et d'apporter à leurs compatriotes les mœurs de l'armée britannique. La plupart des soldats s'engagent pour une longue série d'années ou pour toute la force de l'âge, après laquelle ils ont droit à une pension. Un grand nombre, presque tous les hommes de l'armée de Madras, et la plupart de ceux de l'armée de Bombay, peuvent se marier, et leurs femmes, leurs enfants, leurs parents même, les accompagnent au camp. Il en résulte que les cantonnements se transforment en villes militaires, où chaque maison d'officier est entourée de baraques occupées par une domesticité nombreuse : tel cantonnement, celui de Sikanderabad, par exemple, n'a pas moins de 50 kilomètres carrés. Depuis la guerre des cipayes, l'armée se recrute avec une difficulté de plus en plus grande; on ne trouve pas toujours un nombre suffisant de mercenaires offrant les conditions requises, et les désertions sont fréquentes : on en compte de sept à huit mille par an.

L'armée indienne, si réduite qu'elle soit, pourrait l'être bien plus encore si les gouvernants n'avaient besoin de surveiller les États indigènes et de faire équilibre à leurs forces militaires : il est vrai que celles-ci ne sont guère entretenues par les souverains que pour donner plus d'éclat à leurs fêtes et pour accroître leur prestige aux yeux de la foule, mais encore ne saurait-on en ignorer l'existence, et si elles n'étaient tenues en échec par des forces supérieures et mieux organisées, ceux qui les commandent pourraient être tentés de leur donner un rôle plus sérieux. Plus de 150 États médiatisés, sans compter le Nepal, ayant ensemble une population de 60 millions d'habitants et un revenu de 400 millions de francs, disposent d'armées dont l'effectif nominal est de 300 000 hommes avec 65 000 chevaux et 5250 bouches à feu. Un seul des princes indigènes, le nizam de Haïdarabad, a 37 000 fantassins, 8200 cavaliers, 725 canons[1]. Aussi le gouvernement anglais a-t-il résolu de limiter désormais le nombre de soldats qu'entretiennent les princes vassaux, de leur interdire les armes perfectionnées et d'inspecter régulièrement leurs poudreries et leurs arsenaux. Il voudrait faire de ces descendants de souverains une grande aristocratie terrienne comme celle des *lords* anglais et ne néglige aucun soin pour élever les jeunes seigneurs, gérer leurs biens et faire leur éducation politique conformément aux intérêts de l'Angleterre[2].

Comparée à la situation financière de la plupart des États d'Europe, celle de l'Inde est relativement bonne. Un quinzième du revenu suffit pour acquitter les intérêts annuels de la dette publique, alors que l'Angleterre et la France ont à payer chacune le tiers de leurs recettes; mais en proportion les habitants sont beaucoup plus pauvres : « un *penny* de taxe, dit l'économiste Fawcett, pèse aussi lourdement sur l'Hindou qu'une livre sterling sur l'Anglais. » Réparti par tête d'indigène, l'ensemble de l'impôt représente seulement 8 francs et la dette est de 19 francs; mais ces sommes si faibles ne peuvent être gagnées qu'après des semaines et des mois de travail par des millions d'Hindous, car la valeur annuelle de la production de l'Inde, évaluée à 8 ou 10 milliards de francs[3], n'atteindrait pas 40 francs par tête. Dans la dette indienne, le prix de la répression des cipayes pendant la grande guerre est évalué à près d'un milliard. La dernière invasion de l'Afghanistan a coûté 540 millions de francs.

[1] *Times*, sept. 2, 1878.
[2] Richard Temple, *India as it is*.
[3] Hyndman, *Bankruptcy of India*, Nineteenth Century, 1878

La principale source de revenus est l'impôt territorial ou plutôt, — ainsi que s'expriment les théoriciens du droit suprême de l'État, — la part que le gouvernement indien, héritier des gouvernements précédents, s'est réservée dans le produit annuel du domaine qu'il lui convient d'affermer. Suivant les districts, cette part lui est remise, soit, comme au Bengale, par des fermiers généraux ou *zemindar*, qui sont les vrais propriétaires, soit, comme dans les provinces du « Nord-Ouest », par des communes responsables de tous leurs membres, soit directement par les cultivateurs : c'est le dernier système qui prévaut dans les présidences de Madras et de Bombay. De très vastes étendues de terres appartiennent, libres de tout impôt, aux desservants des temples et des mosquées : c'est ainsi que le gouvernement a constitué indirectement un budget des cultes. La valeur totale de l'impôt foncier, « qui ne doit jamais excéder les deux tiers du produit net de la culture, » — tandis que d'après la loi de Manou il comportait le sixième du produit seulement, — s'élève en moyenne à 550 millions de francs, environ le tiers du budget[1]. La vente du sel et celle de l'opium rapportent respectivement plus de 150 millions à l'État[2]. La consommation annuelle du sel dans l'Inde anglaise dépasse un million de tonnes. La vente des boissons enivrantes est affermée par l'État.

Le gouvernement anglo-indien ne suit pas dans sa politique financière les mêmes principes que celui de l'Angleterre; héritier de la Compagnie des Indes, il en a conservé certaines habitudes de trafic et fait concurrence aux commerçants, ce qui donne lieu de leur part à de fréquentes récriminations. Non seulement l'État est par ses monopoles le seul marchand d'opium et de sel dans l'empire et n'a que des intermédiaires pour ces denrées, il est aussi propriétaire des mines de charbon qui avoisinent les voies ferrées du Bengale, et peut vendre le combustible à meilleur marché que les compagnies particulières.

L'Angleterre s'est donné pour mission, disent ses hommes d'État, de civiliser les Hindous et de les élever graduellement à la dignité d'hommes libres; mais, en attendant que cette œuvre s'accomplisse, la riche Grande-

[1] Budget de l'année fiscale 1880-1881 :

Recettes.	1 813 999 450 francs	(à 2 fr. 50 la roupie).
Dépenses	1 915 033 325 »	
Déficit	101 033 875 francs.	

Budget prévu pour l'année 1882-1883 : 1 660 000 000 francs en recettes et en dépenses ;
Dette publique à la fin de l'année 1880-1881 : 3 928 725 000 francs ;
Dette, après défalcation des emprunts pour travaux publics rémunérateurs : 2 545 975 000 francs.

[2] Vente de l'opium pendant l'année fiscale 1880-1881 : 211 250 000 francs; bénéfice net : 181 000 000 francs. Bénéfice de la vente du sel : 164 300 000 francs.

Bretagne vit aux dépens du pauvre Hindoustan : les cadets de l'aristocratie anglaise sont les parasites de leurs sujets les malheureux rayot. Sans parler des millions qui sont employés chaque année à subvenir dans les Indes mêmes aux dépenses des gouvernants anglais, à l'entretien de l'armée et de quelques vaisseaux, une somme variant de 360 à 450 millions de francs est envoyée chaque année en Angleterre comme part contributive aux charges du gouvernement britannique. De 1857 à 1882, neuf milliards de francs ont été ainsi prélevés sur la production des Indes au profit de ses conquérants.

Mais cet immense domaine de l'Asie méridionale, bien autrement important pour les intérêts personnels des riches familles anglaises que pour la prospérité commerciale de la Grande-Bretagne, restera-t-il la dépendance politique de la nation, relativement petite par le nombre, qui vit dans cette île étroite, au nord-ouest de l'Europe? Nul problème historique n'est plus grave. La « question d'Orient », qui tant de fois a déjà ébranlé le monde et qui a coûté la vie à tant de millions d'hommes, n'est que le prélude de la question d'Asie ; le partage de la Turquie est peu de chose en comparaison du partage de l'Ancien Monde.

En premier lieu, il est certain que les Anglais n'ont pas à compter, pour le maintien de leur pouvoir, sur la franche adhésion de leurs sujets au régime politique de l'empire. Maîtres de l'Inde depuis plus d'un siècle, ils sont restés des étrangers comme au premier jour, bien que les chemins de fer et les bateaux à vapeur aient diminué des neuf dixièmes la distance entre les deux contrées. Qu'ils soient ou non frères de race et descendent ou non de mêmes ancêtres aryens vivant dans la Bactriane ou tel autre pays de l'Asie centrale, les Hindous et les Anglais ne sympathisent point les uns avec les autres. Le bétail humain qui travaille dans les plantations n'aime point ses maîtres, et ceux-ci ne cachent point d'ordinaire le mépris qu'ils éprouvent pour la foule des *niggers* asservis. Suivant l'expression populaire, « le Breton et l'indigène s'associent comme l'huile et l'eau ». Il est certain qu'à l'époque des grandes luttes entre les Anglais et les Français, ceux-ci étaient beaucoup plus aimés par les Hindous, et maintenant encore, dans ce qui reste de l'Inde française, le mur de séparation entre natifs et Européens est beaucoup moins élevé que dans l'Inde britannique. Quelle est la cause de ce contraste? D'après les auteurs britanniques, probablement injustes, elle proviendrait de ce que les Français auraient une « tendance fatale à s'orientaliser » ; ils s'abaisseraient au niveau de l'Hin-

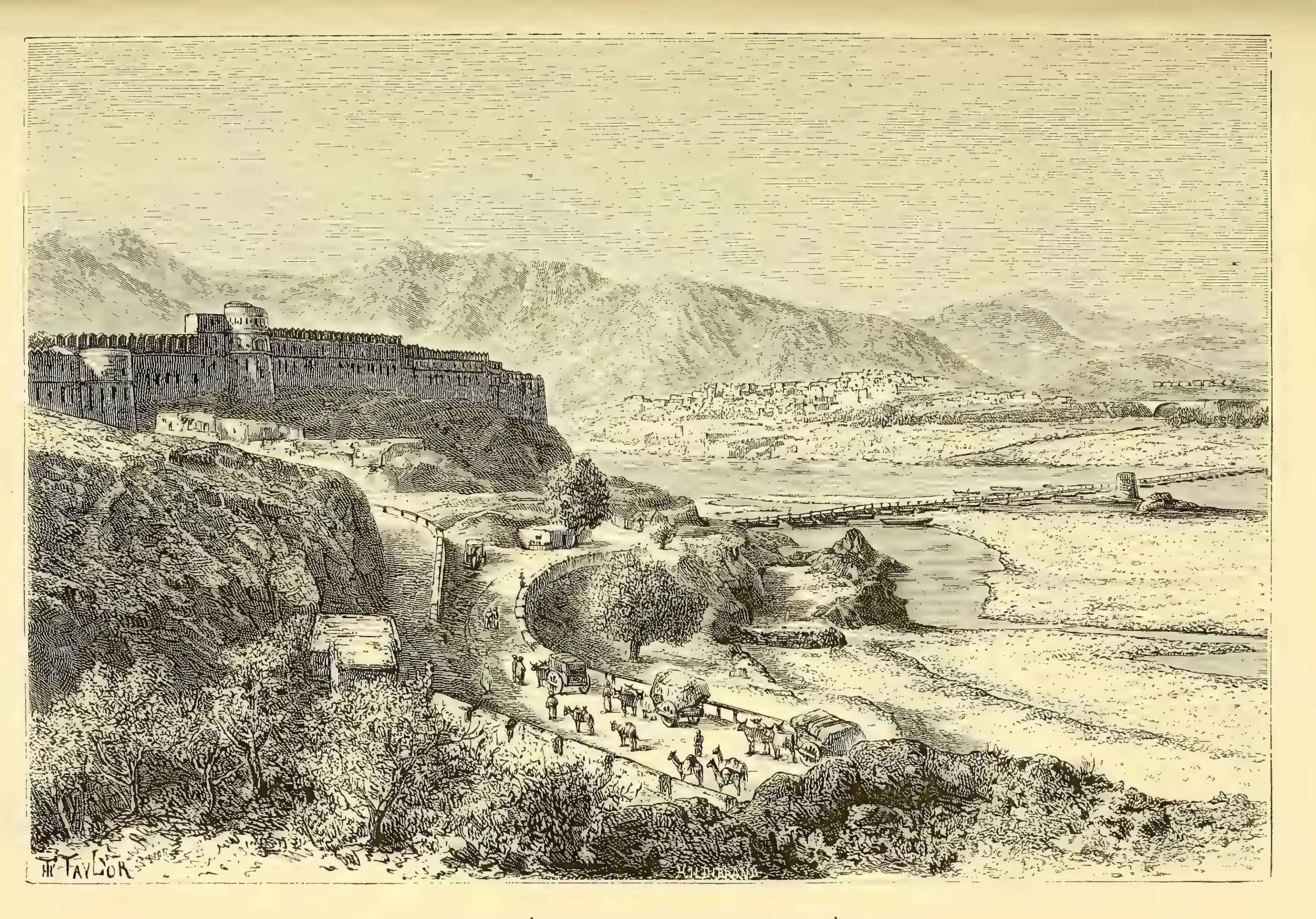
dou[1]. Quoi qu'il en soit, il est rare que des Anglais se donnent la peine d'apprendre à connaître la foule qu'ils gouvernent de si haut; les phénomènes les plus importants de la vie nationale qui s'agite au-dessous d'eux restent souvent ignorés ou ne leur sont présentés que sous un faux aspect par des brahmanes intéressés[2]. On ne connaît même pas encore la véritable cause de l'insurrection des cipayes qui, en 1857, menaça si gravement le maintien de la domination britannique[3]. Le résident étranger, entouré des siens, s'étant créé toute une petite Angleterre, aperçoit comme des ombres ces gens de race différente qui s'agitent autour de lui. Il ne sait quels sont leurs sentiments, leurs pensées, leurs passions. Il lui suffit d'avoir intéressé à sa cause de vaniteux *babous*, quelques parsis de Bombay, autres étrangers, et des princes richement pensionnés, pour qu'il s'imagine avoir acquis les sympathies de la nation. Mais dans laquelle de ses possessions immenses le conquérant a-t-il réussi à se concilier les habitants, à faire des Anglais de cœur, sinon de race? Or telle est la condition première d'une véritable union politique. La domination britannique reste donc toujours instable dans les Indes, non que les indigènes puissent s'unir contre les conquérants étrangers, si le régime des castes n'est pas emporté par une révolution plus profonde que ne le furent le bouddhisme et le kabirisme. Les Hindous sont trop divisés en classes inconciliables pour qu'ils puissent naître à l'idée de patrie et revendiquer leur indépendance commune; le despotisme est le régime qui « divise le moins » les Hindous, mais ils changeraient volontiers de maîtres : passer d'un esclavage à un autre apparaît aux asservis comme une sorte de liberté.

Et puis, chaque peuple n'a-t-il pas de ressources ignorées de lui-même, qui se manifestent tout à coup sous l'influence des évènements? Bien que les castes se trouvent presque toujours isolées, s'interdisant tous rapports mutuels, on les a vues pourtant s'unir sans accord préalable. En 1877, à la suite d'indignités que la police avait fait subir à des coulis, le travail cessa comme par enchantement sur les quais et dans le port de Bombay : la vie commerciale de la cité s'arrêta soudain. Jamais on ne vit en Europe de grève aussi unanime dans ses demandes, aussi prompte dans ses effets[4]. Gens de toute caste, Hindous et mahométans, ne pourraient-ils un jour se réconcilier de la même manière contre l'étranger qui les domine?

[1] Henry Morris, *A Descriptive Account of the Godavery district, in the presidency of Madras.*
[2] Nelson, *Prospectus of a scientific Study of the Hindu Law.*
[3] Braddon, *Life in India.*
[4] Trant, *Fortnightly Review*, vol. XXVI, 1879.

C'est donc par la force et par le prestige de leur nom que les Anglais ont à conserver la possession de l'Inde; mais il ne s'agit pas seulement de se maintenir dans le pays, il faut aussi en garder la route contre toute attaque; les seuls ennemis à redouter ne sont pas des insurgés futurs, hindous ou mahométans, ce sont les puissances dont les domaines bordent le chemin des Indes. Autrefois, quand les moyens de communication par terre étaient difficiles et que toute la région comprise entre l'Europe centrale et l'Hindoustan était infranchissable aux armées, même presque fermée aux expéditions de commerce, la route de l'Inde contournait le continent d'Afrique et c'est dans la Péninsule même que devaient se livrer les luttes pour la suprématie : c'est ainsi que Hollandais et Portugais se disputèrent l'empire indien et qu'un siècle plus tard Anglais et Français combattirent pour la possession du Bengale et du Dekkan. Cette première route de l'Océan est restée aux mains des Anglais, qui possèdent le Cap de Bonne-Espérance, Natal, Maurice et qui, sous un nom d'emprunt, commandent à Zanzibar. Mais la route directe de la Méditerranée a pris plus d'importance que celle de l'Océan, et dès la fin du siècle dernier la lutte recommença entre la France et l'Angleterre pour la conquête de l'Égypte, étape intermédiaire entre l'Europe occidentale et la péninsule Cisgangétique. Après quatre-vingts années de péripéties, la question s'est encore décidée au profit de l'Angleterre, et maintenant la route maritime directe est défendue par de formidables places d'armes, Gibraltar, Malte, Alexandrie, Aden.

Mais ces conquêtes mêmes obligent la Grande-Bretagne à des conquêtes futures. Dans un avenir prochain, les routes de mer ne suffiront plus et perdront singulièrement de leur importance en comparaison des chemins de fer qui suivront la diagonale de l'Ancien Monde par Constantinople, Herat et Delhi. C'est vers l'angle nord-occidental de leur empire indien, au point où débouchera cette voie maîtresse, que les Anglais ont le plus rapproché leurs garnisons, établi le plus de camps et de citadelles, Firozpour, Loudiana, Djallandar, Lahore, Attok, à la traversée de l'Indus, Pechaver, à l'entrée des défilés du Caboulistan. Déjà plusieurs fois les armées de l'Inde ont dû monter sur les plateaux de l'ouest pour essayer d'y tracer une « frontière scientifique », et les diplomates anglais disputent la Perse à ceux de la Russie. Les évènements projettent leur ombre devant eux et déjà l'on peut voir l'Angleterre forcée de revendiquer ce protectorat de la Turquie d'Asie, qu'elle s'était fait accorder par le sultan, mais que la jalousie des États européens ne lui a pas permis d'exercer. Il ne lui suffira plus, postée à Chypre, de surveiller la côte voisine. Ne lui faudra-t-il pas aussi s'emparer des plateaux de l'Anatolie, devenir, dans la vallée de l'Euphrate,



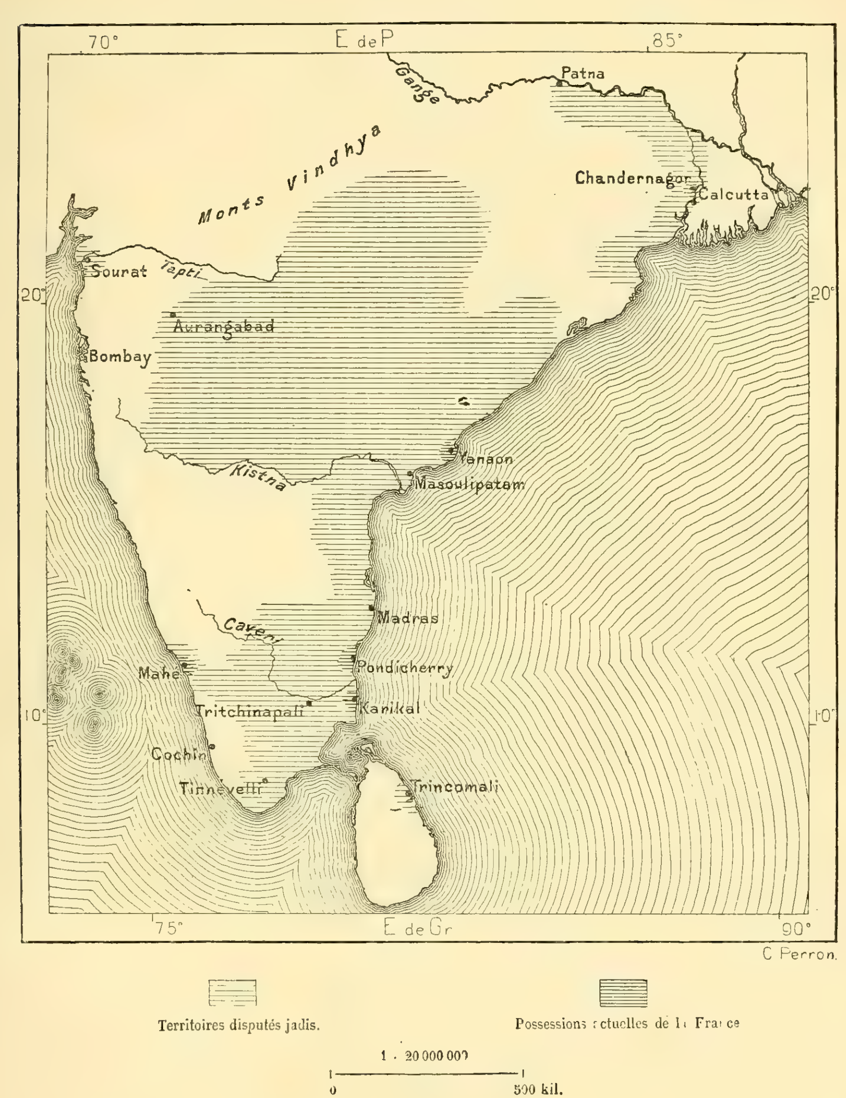
CITADELLE D'ATTOK ET PONT DE BATEAUX SUR L'INDUS

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd



puissance limitrophe de l'empire russe, qui s'est annexé déjà les sources du grand fleuve? Ne se trouve-t-elle pas obligée par conséquent d'exposer ses garnisons avancées aux attaques soudaines d'armées entières sorties des camps retranchés de la Transcaucasie? Mais quand même l'Angleterre réus-

154. — TERRITOIRES DISPUTÉS AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE.



sirait à se donner une frontière inexpugnable de 3000 kilomètres, le long des possessions russes, à qui appartient toute la partie européenne de la diagonale des communications futures entre la Grande-Bretagne, l'Inde et l'Australie, si ce n'est à l'Allemagne, à l'Autriche, aux héritiers danubiens de la Turquie? Pour conserver l'usage de la route maî-

tresse, la fière Albion ne sera-t-elle pas forcée de compter sur des alliances, et celles-ci peuvent-elles se faire sans de lourdes compensations qui diminueront d'autant son prestige sur les nations de l'Asie? Les clairvoyants diplomates anglais se rendent bien compte du danger, et sentent combien lourd est l'héritage que leur a laissé la Compagnie. « Je n'entends

N° 153. — TRACÉS DE CHEMINS DE FER ENTRE L'EUROPE ET L'INDE



1 : 120 000 000

0 5000 kil.

jamais parler, dit Grant Duff, d'un vaisseau naviguant à travers le brouillard dans les bancs de Terre-Neuve, au milieu des montagnes de glace, sans penser à notre gouvernement de l'Inde. » Pour que la Grande-Bretagne pût compter sur l'avenir, il faudrait que ses progrès en population, en richesse, en puissance, l'emportassent sur ceux des États rivaux situés sur la route future des Indes. Or il n'en est pas ainsi : l'histoire des trente dernières années l'a démontré.



INDO-CHINE
CALCUTTA
BARMANIE
RANGOON
HANOI
HUÉ
BANGKOK
SAIGON
MALACCA
PADANG
BATAVIA



CHAPITRE III

L'INDO-CHINE

I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Inférieure d'un tiers à l'Inde Cisgangétique par la superficie, la péninsule indo-chinoise est relativement un pays presque désert[1]. Elle n'est fortement peuplée que dans certaines régions du littoral, dans la Barmanie anglaise, aux bouches de la Menam et près de la frontière chinoise, dans le delta du Fleuve Rouge. Et pourtant l'Inde Transgangétique ne le cède point à sa voisine en fertilité et en ressources naturelles : au contraire, prise dans son ensemble, elle est favorisée pour le sol et le climat. Elle n'a point de vastes étendues sablonneuses, offrant en maints endroits tous les caractères d'un désert, comme le Thar du Radjastan, ni de plateaux de laves, se prolongeant à perte de vue, comme certaines parties du Dekkan. Presque partout les terres de l'Indo-Chine sont bonnes pour la culture et partout les pluies sont assez abondantes pour nourrir la végétation. Ce n'est donc point le sol qui manque aux habitants : deux cent cinquante millions d'hommes y vivraient plus à l'aise que dans la péninsule occidentale. Par les richesses minières, d'ailleurs d'importance secondaire, comparées à celles de la culture, l'Indo-Chine est également la péninsule favorisée. Pour les facilités du commerce, elle l'emporte de beaucoup sur l'Inde anglaise. Ses côtes sont moins inhospitalières et possèdent, notamment dans la presqu'île de Malacca et sur les côtes de l'Annam, quelques ports qui peuvent se comparer aux meilleurs de la Terre; la position de la contrée, à l'angle du continent, entre

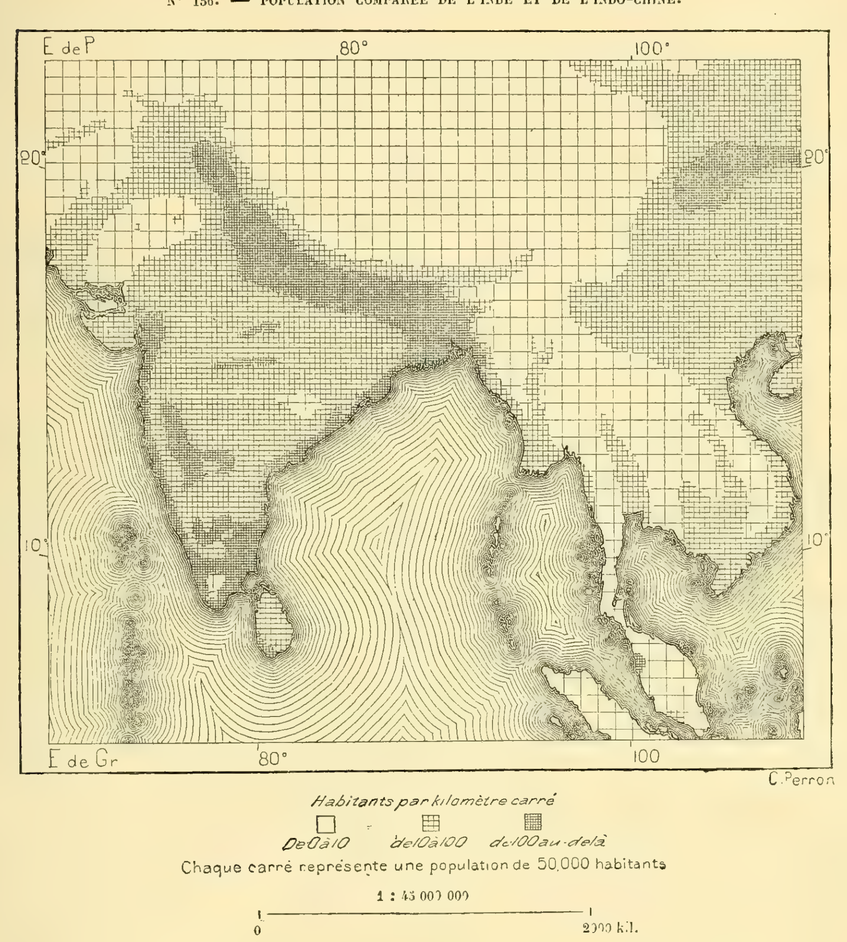
[1] Superficie et population de l'Indo-Chine avec le Manipour, Djittagong et la Barmanie anglaise : 2 175 243 kilomètres carrés. 34 000 000 habitants. 16 habitants par kilomètre carré.

la mer des Indes et l'océan Pacifique, fait de ses marchés les escales naturelles des chemins maritimes les plus fréquentés; enfin, il n'y a point de frontières difficiles à traverser entre la Chine et son appendice méridional; du nord au sud, les communications ne sont interrompues que par les guerres, les incursions de pillage et les cordons de douanes. Au nord de l'Inde, l'Himalaya se dresse en rempart presque infranchissable; au nord de l'Indo-Chine, les indigènes n'ont qu'à se laisser porter par le courant des fleuves pour descendre de l'Empire du Milieu jusqu'à la mer.

Comment donc expliquer le contraste étonnant que présentent les deux péninsules de l'Inde Antérieure et de l'Inde Postérieure pour le nombre des habitants et l'importance du rôle dans la civilisation? Indépendamment des causes qui proviennent de l'évolution des populations elles-mêmes et que raconteront des historiens futurs, la raison géographique de la remarquable opposition que présentent les deux Indes se trouve dans la disposition des bassins fluviaux. Les grands cours d'eau de l'Hindoustan, à l'exception de l'Indus, parcourent la Péninsule dans le sens de sa largeur, coulant de l'ouest à l'est ou de l'est à l'ouest, parallèlement aux arêtes montagneuses de l'Himalaya, des Vindhya, du Satpoura. Dans l'Indo-Chine, c'est le contraire : les fleuves Irraouaddi, Sittang, Salouen, Menam, Mekong, coulent du nord au sud, dans le sens du méridien, et les saillies intermédiaires des monts et des collines s'alignent suivant la même direction. En outre, fait capital, toute la partie septentrionale de l'Hindoustan, nivelée jadis par les eaux marines et fluviales, se développe en une immense plaine, n'ayant pas moins de 2500 kilomètres de l'ouest à l'est. L'Indo-Chine, dans ses traits géographiques, n'a rien de comparable à cette plaine hindoue, théâtre naturel de grands mouvements dans l'histoire de l'humanité.

Avant la construction des routes, qui tournent ou suppriment les obstacles et mettent en rapports faciles des populations vivant jadis séparées, les peuples devaient suivre les voies qui leur étaient tracées d'avance par la nature. Grâce à la pente du sol, ceux qui habitent la péninsule Gangétique pouvaient facilement se déplacer, en se maintenant toujours sous le même climat, en ne changeant rien à leur genre de vie, en cultivant les mêmes espèces de plantes : cheminant de l'orient à l'occident, ou de l'occident à l'orient, sans quitter le bord des fleuves, ils ne cessaient de parcourir des régions semblables à leur pays d'origine; c'est ainsi que leur cercle d'action pouvait s'étendre de proche en proche. Dans l'Indo-Chine au contraire, la pente du sol inclinée du nord au sud, de la région des plateaux vers celle des plaines, aggrave les oppositions de climats en rapprochant les courbes isothermiques. Des hauteurs du Yunnan aux chaudes

vallées de l'Irraouaddi et du Mekong, la transition se fait brusquement; aspect général du sol, animaux et plantes, tout change en quelques degrés de latitude. Dans ces conditions, les tribus du nord qui descendaient le long des fleuves, à la recherche de terres nouvelles, ne se sentaient pas la force de lutter contre les obstacles matériels qui, sous leur propre climat, ne les eussent pas arrêtées : forêts, marécages, cluses, tout leur était barrière, et



N° 156. — POPULATION COMPARÉE DE L'INDE ET DE L'INDO-CHINE.

la moindre population sauvage leur paraissait une nation redoutable. En outre, la forme même des vallées ne permettait pas aux habitants de se développer en groupes compacts ayant une force considérable d'expansion : nulle grande unité nationale ne pouvait se constituer dans ces étroits couloirs séparés les uns des autres par de hautes arêtes. Quel contraste entre ces longs sillons parallèles des vallées indo-chinoises et la vaste plaine de l'Inde septentrionale, où cent cinquante millions d'hommes ont

pu trouver place sans qu'aucun obstacle naturel, autre que celui des bois et des eaux débordées, s'opposât à leur prise de possession du sol! Une fois cette plaine couverte de cultures et parsemée de cités, la civilisation des peuples qui l'habitent devait se propager, même sans l'intermédiaire de la conquête, sur tous les plateaux avoisinants, parmi les populations les plus diverses de langue et d'origine. Dans la péninsule Transgangétique, une seule partie de la contrée présente, mais en de bien moindres proportions, des traits géographiques analogues à ceux de la grande plaine transversale du nord de l'Hindoustan : c'est la région du Cambodge, qui se développe parallèlement à la mer, entre le bassin de la Menam et celui du Mekong, autour du lac de Tonlé-sap et le long du fleuve qui s'y déverse. Là s'est développée cette civilisation khmer qui eut sa période de splendeur et qui en a laissé des monuments si remarquables!

En retard historiquement sur la péninsule occidentale, la presqu'île indochinoise en est encore par ses nations policées à une évolution religieuse dépassée depuis plus de dix siècles par les Hindous. En outre, une forte proportion des habitants, un cinquième peut-être, doit encore être classée parmi les sauvages et le territoire qu'ils occupent dépasse de beaucoup en superficie celui des civilisés du littoral. Mais l'établissement des colonies européennes sur le pourtour de la Péninsule a pour conséquence de modifier rapidement l'équilibre actuel des populations, moins par l'introduction d'éléments étrangers que par la transformation des éléments indigènes. Le nombre des habitants s'accroît, le territoire de culture s'agrandit, les tribus de l'intérieur sont entraînées peu à peu dans les cercles d'attraction qui ont pour centres les cités populeuses de la côte; des routes, surmontant les arêtes de séparation entre les vallées parallèles des fleuves, donnent à la contrée l'avantage primordial qui lui manquait, celui d'avoir, de l'est à l'ouest, des voies d'expansion latérales. En outre, une grande révolution se prépare : d'un côté l'Angleterre, de l'autre la France travaillent à prolonger les routes commerciales de la côte vers l'intérieur de la Chine. Djittagong et Manipour, Rangoun, Moulmeïn, Saïgon, Haïp'ong sont les points de départ d'où se tendent les fils qui doivent se rencontrer un jour sur les bords du Yangtze-kiang. Jusqu'à maintenant, les communications entre l'Empire du Milieu et la presqu'île méridionale sont restées difficiles et les marchands, cheminant en caravanes, ne franchissent les frontières changeantes, de tribu à tribu, qu'au péril de leur vie. Mais il est impossible que ces barrières subsistent longtemps, et dès que l'Indo-Chine, ouverte au nord, cessera d'être une terre isolée, elle ne manquera pas de prendre dans l'histoire du monde l'importance qui lui revient.

II

DJITTAGONG, ARRAKAN

L'étroit versant occidental des montagnes et des collines qui séparent le golfe du Bengale et le bassin de l'Irraouaddi est attribué politiquement à l'Inde anglaise et dépend même en partie de la présidence du Bengale; toutefois cette région se trouve en entier comprise dans les limites géographiques de l'Indo-Chine. Les ports du littoral de Djittagong et d'Arrakan regardent, il est vrai, vers l'Inde Cisgangétique et c'est avec Calcutta qu'ils ont leurs principales relations de commerce. Des montagnes boisées, peuplées de tribus sauvages, privent les campagnes riveraines de communications faciles avec l'intérieur; mais cet état de choses change graduellement à mesure que s'étend la zone des terres cultivées, que se peuplent les villes et que les chemins s'avancent dans les montagnes. Tôt ou tard de bonnes routes uniront Akyab et Djittagong aux cités de la Barmanie centrale et en feront des marchés pour les denrées du haut Irraouaddi. Encore faiblement peuplés, ces districts du littoral, entre l'embouchure de la Meghna et le cap Negrais, sont parmi ceux de l'empire anglo-indien qui s'accroissent le plus rapidement en population et en richesse[1].

Au sud du massif d'où s'épanchent les eaux tributaires de la Meghna par le Barak, des chaînes peu élevées se développent parallèlement au littoral marin, dans la direction du nord-ouest au sud-est. Les rivières qui séparent ces montagnes les unes des autres indiquent par leur orientation la forme des arêtes intermédiaires. Les plus hauts sommets se trouvent sur le territoire barman, où passe le faîte de partage entre les eaux; un des sommets de la crête, le Malselaï Mon ou « la Montagne Bleue », s'élève à 2164 mètres. Mais dans le district anglais de Djittagong aucune cime n'atteint 1000 mètres; le point culminant, le Rang-rang-dang, a 849 mètres seulement. Malgré la faible altitude de ces montagnes, les forêts vierges qui recouvrent les pentes, les rivières tortueuses et les marais des bas-fonds, les

[1] Districts indo-chinois de Djittagong et Arrakan:

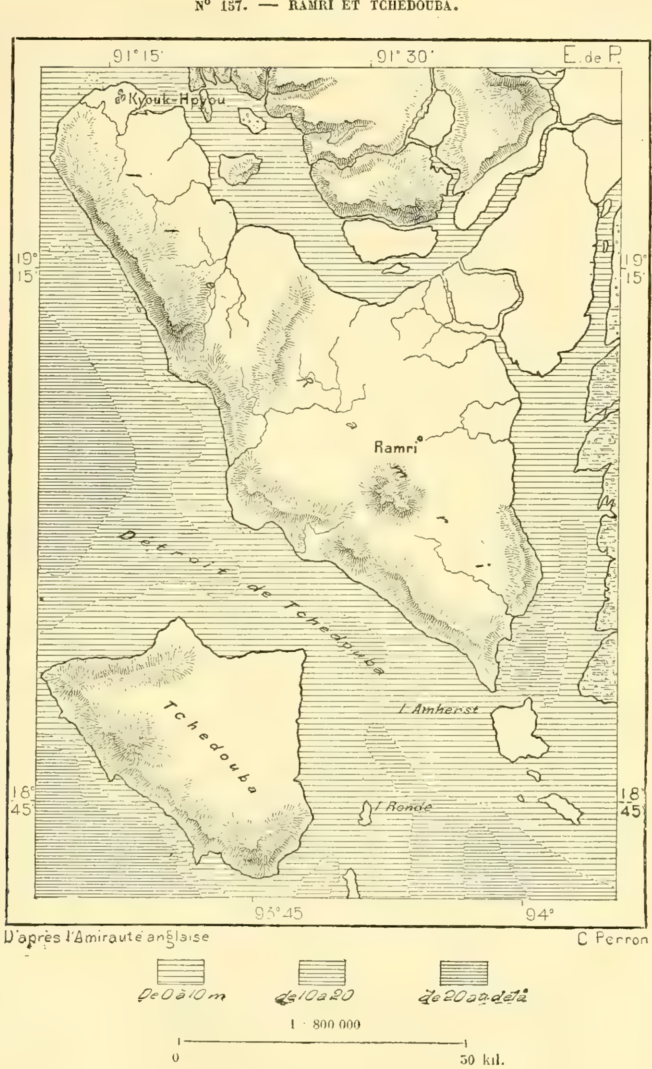
	Superficie en kil. carrés.	Population en 1872.	Population kilométrique
Djittagong	24 294 kil. car.	1 187 009 hab.	49 hab.
Arrakan	37 621 »	484 363 »	13 »
Ensemble	61 915 kil. car.	1 671 372 hab.	27 hab.
Population probable en 1882		2 000 000 »	32 »

jongles peuplées de bêtes sauvages, font de cette contrée l'une des plus difficiles à parcourir. Vue de quelque promontoire, l'immense étendue verdoyante des plaines et des vallées inférieures a l'aspect d'une campagne unie et l'on comprend à peine que les voyageurs y rencontrent tant d'obstacles. Le gouvernement, qui s'est réservé le monopole de cette vaste région forestière, n'en retire qu'un très faible profit; le manque de routes ne lui permet pas de faire exploiter les bois précieux des districts éloignés; le principal revenu lui est fourni par la chasse aux éléphants, dont plus de cent ont été parfois capturés en une seule année. La difficulté des voyages empêcha les Hindous de choisir pour montagne sacrée l'une des cimes de l'intérieur. La colline de Tchandranath ou Sitakound (362 mètres) vers laquelle ils se rendent en pèlerinage, et où se rencontrent jusqu'à dix ou vingt mille fidèles, s'élève dans le voisinage de la côte, au nord de Djittagong : une source bitumineuse, que fit naître un coup du trident de Siva, donne à l'endroit une sainteté particulière. Des bouddhistes à demi sauvages descendent aussi des montagnes pour porter à Tchandranath les ossements des leurs et les déposer près de l'endroit où, d'après la légende, se serait élevé le bûcher du « Sage ».

A l'est du district d'Arrakan, la chaîne faîtière est connue sous le nom de Yoma ou « Épine dorsale ». La hauteur moyenne des pics de l'Arrakan-yoma dépasse 1000 mètres et quelques sommets atteindraient même 1500 mètres; mais au sud de Sandoway la rangée se rétrécit et s'abaisse, puis elle se termine au cap Negrais pour reparaître dans l'Océan par l'île Preparis, les îles des Cocos, l'archipel des Andaman et celui des Nicobar. Le col le plus important de la chaîne est le pas d'Aeng ou An (1421 mètres), très escarpé du côté de l'est; le fort qui défendait le passage fut pris par les Anglais en 1853. Parmi les roches de l'Arrakan-yoma, — calcaires et grès de l'époque crétacée et des âges tertiaires, — se voient des roches éruptives; cependant on n'y a point trouvé de volcans. C'est à tort qu'on a cru à l'existence de bouches ignivomes sur le littoral d'Arrakan, et surtout dans les deux îles de Ramri et de Tchedouba. Les cônes de cette région sont de simples volcans de boue. On en compte près d'une trentaine dans l'archipel qui borde la côte au sud de la baie de Combermere; l'île de Ramri, à elle seule, en a plus de la moitié, et ce sont les plus élevés, ceux dont les explosions ont le plus de violence. A l'extrémité septentrionale de l'île, près de Kyouk hpyou ou « Pierre Blanche », six volcans de boue sont disposés en ligne sur un renflement du sol et s'élèvent à une dizaine de mètres, entourés d'un cercle de casuarines, dont le tronc est à demi enseveli dans l'argile. Lors des éruptions, la boue s'épanche par l'une des échancrures du cratère,

mêlée à des fragments anguleux de rochers. Les pluies qui tombent sur les pentes du cône enlèvent peu à peu les matières argileuses et les entraînent vers la base; il ne reste plus que les débris rocheux donnant à l'ensemble l'aspect d'un monticule de laves trachytiques. Chaque année ou tous les deux

N° 157. — RAMRI ET TCHEDOUBA.



ans, les éruptions de boue se font avec une singulière énergie; les pierres sont lancées à de grandes distances; parfois les gaz inflammables qui jaillissent du cratère avec la vase et les débris s'enflamment spontanément, éclairant comme un phare l'île et ses abords; des tremblements de terre secouent la contrée. D'après les insulaires, c'est principalement à l'époque de la mousson pluvieuse qu'ont lieu les explosions les plus violentes. Mal-

gré l'apparence de flammes, des matières fondues comparables aux laves ne sont jamais expulsées des cratères de Ramri et de Tchedouba. Il est vrai que les boues rejetées sont brûlantes, mais les pyrites et les fragments de lignite ne sont pas décomposés par la chaleur; la combustion des gaz est probablement causée par la friction des blocs entrechoqués : ce serait un phénomène analogue à celui des éclairs qui jaillissent au milieu des cendres du Vésuve[1]. Les boues de Ramri et de Tchedouba sont associées à des eaux salines, et des sources de pétrole jaillissent dans les environs ou s'échappent par les issues de mêmes cônes.

De Djittagong au cap Negrais, où se voient aussi des salses, de même origine que celles de Ramri, les côtes portent des traces évidentes d'un soulèvement récent. Vers 1750, un tremblement de terre exhaussa de plusieurs mètres l'île Ronde (*Round island*), située à l'est de Tchedouba; l'ancienne grève qui l'entoure se compose de blocs de corail, de coquillages et de sables : on dirait qu'elle vient d'émerger des flots. Les indigènes racontent que lors de cet évènement ils trouvèrent des multitudes de poissons emprisonnés dans les vasques de récifs : la pêche de cette époque est devenue légendaire. En maints endroits, la côte est bordée de grès calcaire en corniches, contenant des coquillages brisés et des restes végétaux apportés jadis par le flot : ces corniches cimentées par le carbonate de chaux sont exhaussées au-dessus du niveau des plus hautes marées, soit qu'un brusque mouvement comme celui de 1750 les ait portées à la hauteur actuelle, soit qu'elles aient été lentement soulevées. On évalue de 3 à 7 mètres le mouvement d'émergence qui s'est produit sur les rivages d'Arrakan : l'île de Tchedouba est au centre de la poussée; de part et d'autre, l'élévation des côtes au-dessus de leur ancien niveau a été moins considérable[2]. Des volcans de boue ont aussi élevé temporairement leurs bouches au-dessus de la mer dans le voisinage de Tchedouba. En 1762, une grande secousse fit vibrer le sol aux alentours de Djittagong et les rivages des alentours furent submergés[3].

Dans toute la Barmanie, les vibrations du sol sont fréquentes, et l'on dit qu'en diverses régions, notamment autour de Bhamo, sur le haut Irraouaddi, les habitants ne font plus attention aux frémissements de la terre, tant ils y sont habitués. Ces oscillations brusques, de même que l'élévation lente des côtes d'Arrakan, sont peut-être en relation avec les phéno-

[1] R. Mallet, *Records of the Geological Survey of India*, 1878.

[2] Halsted, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1841 ; — Medlicott and Blanford, *Manual of the Geology of India*.

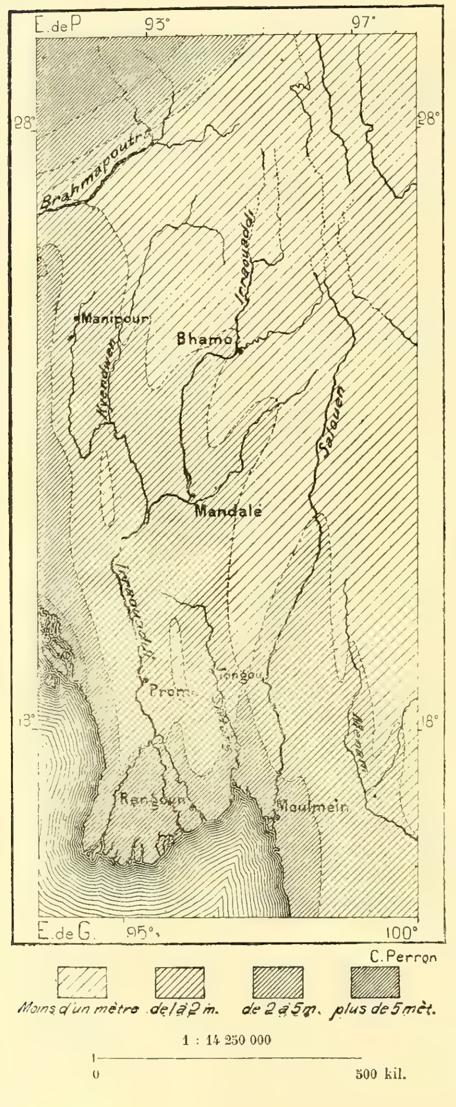
[3] Buist, *Journal of the Bombay Geographical Society*, vol. XI, *Calcutta Review*, 1876.

mènes de volcanicité dont on retrouve mainte trace en différentes parties de la contrée. Des latérites d'origine éruptive se rencontrent en plusieurs endroits des côtes; les villes commerciales du littoral barman sont construites sur des terrains de cette nature, et ce sont aussi des promontoires de cette formation qui portent la plupart des pagodes saluées au passage par les marins[1]. Mais, tandis que dans la péninsule Cisgangétique on n'a point découvert sur le plateau les cratères d'éruption d'où furent jetées les laves et les cendres, il existe en Barmanie au moins un ancien volcan parfaitement reconnaissable : c'est le Pouppa, Paopa, ou Pappa doung, qui s'élève à l'est de l'Irraouaddi, au sud-est de Pagan. Les voyageurs ne signalent dans les bassins des fleuves barmans aucun volcan de boue semblable à ceux de Ramri et de Tchedouba, mais les sources de gaz inflammables sont nombreuses; çà et là, quand passent des incendies de jongles, les flammes ou « feux des esprits » persistent au-dessus de quelque fissure[2]. Les fontaines salines jaillissent en abondance à la base orientale de l'Arrakan-yoma, disposées pour la plupart sur une ligne de fracture des roches tertiaires; enfin, des sources de pétrole sont associées en maints endroits aux eaux salines; depuis des siècles, les puits de naphte fournissent aux indigènes les huiles éclairantes dont ils ont besoin, ainsi que les ingrédients nécessaires pour la fabrication de leurs huiles et de leurs vernis; c'est même par la quantité de pétrole extraite du sol que l'on a essayé de supputer la population barmane[3]. Près de Yenan-gyoung ou « Ruisseau Fétide », village de la Barmanie royale situé sur la rive gauche de l'Irraouaddi, en aval de Pagan, on a foré plus de cinq cents puits ayant une profondeur moyenne de 60 à 75 mètres; mais la nappe profonde est soumise à de nombreuses fluctuations : souvent les sources s'épuisent et l'on doit forer le sol dans le voisinage pour retrouver le pétrole : les puits utiles sont au nombre d'environ 150. L'huile qui s'élance en bouillonnant est puisée par des seaux en chapelets et purifiée dans les hangars voisins; l'odeur qui se répand dans le voisinage est assez pénétrante pour justifier le nom que l'on donne au village[4]. On expédie le pétrole jusque dans la Grande-Bretagne; l'exploitation de ce précieux liquide, évaluée à 12 000 tonnes par an, ne risque pas d'être abandonnée, tandis que le sel de Barmanie est délaissé pour celui que l'on importe des salines du littoral et des mines d'Angleterre.

[1] A. Bastian, *Ethnologische Bilder.*
[2] Theobald, *Records of the Geological Survey of India*, vol. VI, 1873.
[3] Crawford; — Carl Ritter, *Asien.*
[4] H. Yule, *Reports of the Mission to Ava in* 1875; — Fytche, *Burma, past and present.*

Les côtes de Djittagong et d'Arrakan, exposées à toute la force des moussons du sud-ouest, sont parmi celles qui reçoivent la plus grande abondance de pluie : nulle part la moyenne annuelle n'est moindre de 5 mètres, et dans plusieurs vallées où viennent s'engouffrer les nuages, elle atteint ou même dépasse 6 mètres; mais sur le versant oriental des monts tournés vers l'Irraouaddi, la précipitation d'humidité est beaucoup moindre; les vents ont été asséchés au passage de la chaîne ou des chaînes parallèles du Djittagong et de l'Arrakan-yoma. Alimentées par les fortes ondées, les rivières qui se déversent dans le golfe du Bengale, entre la Karnapouli et le cap Negrais, sont nombreuses et roulent une puissante masse liquide. Grâce à l'orientation des arêtes de montagnes, qui courent parallèlement à la côte, quelques cours d'eau ont pu prendre un long développement, malgré la faible largeur du versant. Dans toute leur vallée supérieure, ils coulent du nord-ouest au sud-est ou bien en sens inverse, suivant l'axe de la côte; les affluents qu'ils reçoivent par des cluses latérales ont coulé parallèlement en de longues vallées, et ce ne sont plus des rivières, mais des fleuves qui percent enfin les derniers obstacles. S'ils n'étaient séparés de la mer par des barres, au-dessus duquel le flot s'élève de 2 à 4 mètres suivant la lunaison, ils pourraient donner entrée aux plus grands navires. Pendant la saison pluvieuse, des bâtiments de 400 tonneaux remontent le Kouladan (Koladyne) ou rivière d'Akyab à 120 kilomètres de l'embouchure, et des bateaux de 40 tonnes pénètrent à 80 kilomètres plus avant. Des marigots et des fausses rivières, dont le lacis change lors de chaque inondation, réunissent plusieurs

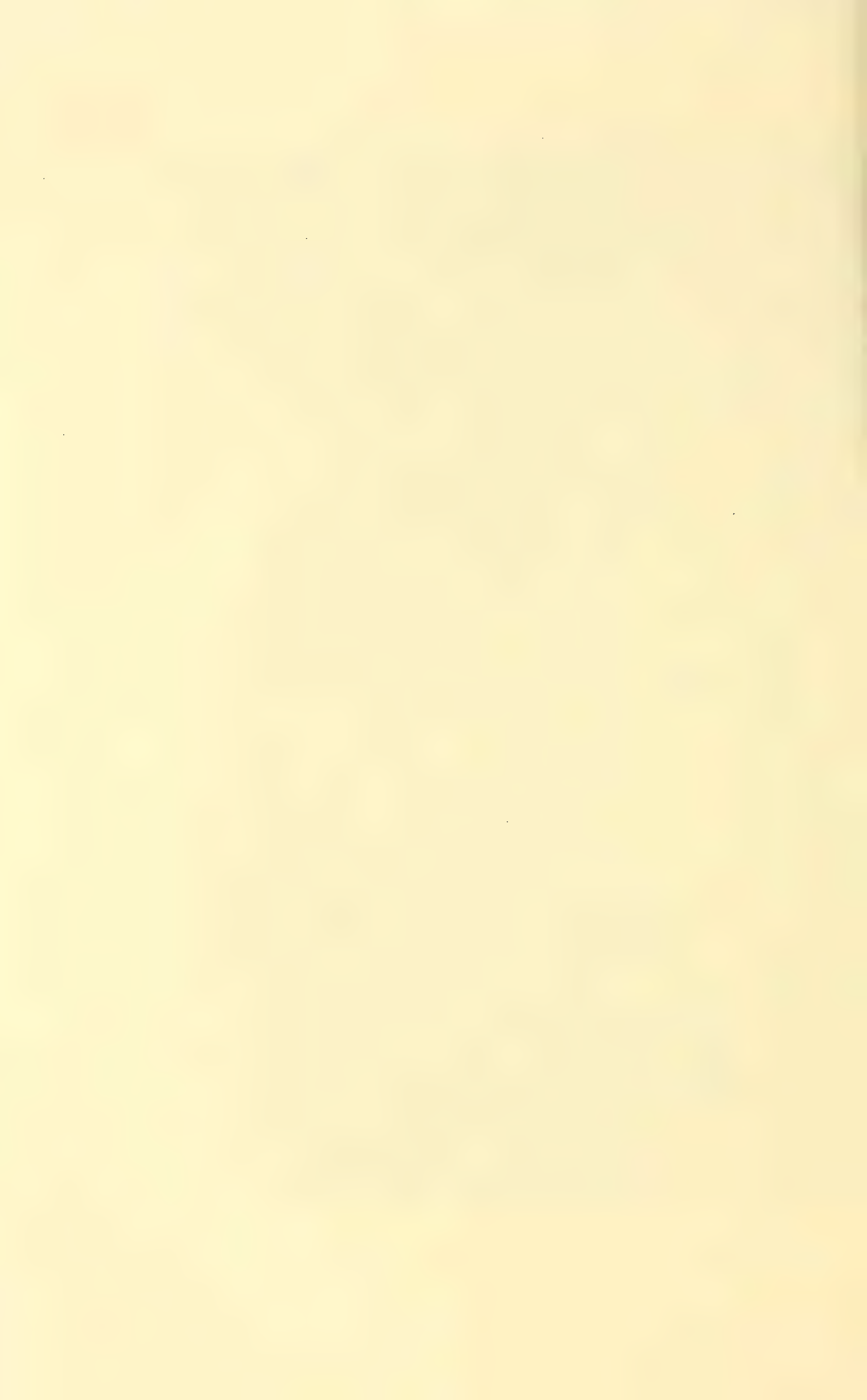
N° 138. — PLUIES DU BASSIN DE L'IRRAOUADDI.





YENAN-GYOUNG. — VUE PRISE DE L'IRRAOUADDI.

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



deltas, offrant à la navigation intérieure un réseau considérable de canaux. Mais au large les côtes sont basses et semées de récifs; ceux qui obstruent partiellement l'entrée de la baie de Combermere ont mérité le nom de « Terribles ».

Les Toungtha ou les « Enfants des Montagnes », qui peuplent les hautes vallées et les terrasses des monts de Djittagong et d'Arrakan, comprennent un grand nombre de tribus, dont quelques-unes, telles que les Louchaï et les Chendou, sont indépendantes; d'autres, les Bangi et les Pankho, ne payent pas d'impôts aux Anglais, mais reconnaissent leur suzeraineté; la plupart, Tipperah, Mroung, Koumi, Mro, sont tributaires du gouvernement britannique. Les chefs doivent acquitter une taxe de capitation pour les membres de la tribu; aussi s'opposent-ils à ce que les officiers anglais procèdent au recensement de leurs villages; ils s'en chargent et l'on en conclut que le nombre réel des montagnards est notablement supérieur à celui qui se trouve inscrit sur les documents officiels. Très casaniers, ne descendant guère de leurs campements fortifiés, les Toungtha ont gardé leurs anciennes mœurs et continuent d'adorer les forces de la nature, les arbres, les torrents, les montagnes. Environnés de populations bouddhistes depuis deux mille années, ils n'ont emprunté à leurs voisins que des pratiques de magie. La plupart rendent un culte à un bambou sacré, planté devant leur village, et lui offrent des sacrifices sanglants : il est probable que cet acte religieux est de même origine que les cérémonies célébrées par les Kohl devant le sal (*shorea*); les uns et les autres ont à demander le pardon de la plante qu'ils ont arrachée et livrée aux flammes pour mettre leurs champs en culture[1]. C'est parmi les Tipperah que les sacrifices humains en l'honneur de Siva se sont le plus longtemps maintenus; les traditions parlent de mille victimes par an. L'une des tribus, celle des Kou, avait l'habitude de torturer ses prisonniers.

Quant aux Magh ou Kioungtha, — c'est-à-dire « Enfants du Fleuve », — qui vivent dans les diverses vallées tributaires de la Karnapouli et du Kouladan et constituent la masse de la population d'Arrakan, ils sont depuis longtemps convertis au bouddhisme, parlent le dialecte arrakanais et ceux d'entre eux qui savent écrire se servent de l'alphabet barman, légèrement modifié; eux-mêmes se disent Miam-ma, c'est-à-dire « Barmans », et ne se désignent point d'après l'épithète de Magh, d'origine étrangère. Droits, cou-

[1] Dalton, *Ethnology of Bengal.*

rageux, probes, ils se distinguent très heureusement par leurs qualités viriles de leurs voisins les Bengali[1]. La plupart sont agriculteurs et défrichent le sol en livrant les forêts à l'incendie. Un grand nombre s'adonnent au commerce et voyagent hardiment en pleine mer et sur l'estuaire de la Meghna en des bateaux dont les membrures sont rattachées par des lianes de rotin. Leurs voisins, les Tchakma, Tsak ou Thak de Djittagong, sont aussi sectateurs de Bouddha ; mais, se trouvant en relations constantes de commerce avec les Hindous, ils s'indianisent peu à peu[2].

Les Khami, c'est-à-dire les « Hommes », désignés d'ordinaire par les Barmans sous le nom insultant de Kwe myi ou « Queues de Chien », à cause de leur costume, peuplent, au nombre de vingt-sept clans, les hautes vallées du Kouladan. De même race que les Barmans et parlant une langue de même origine, ils n'ont pas adopté la religion de leurs voisins des plaines, mais ils adorent les ancêtres, les génies des monts et des rivières, leur apportent des offrandes; les deux grandes cerémonies propitiatoires de l'année se font à l'époque des semailles et avant la moisson. Les Khami ont un ensemble de coutumes légales très compliqué, d'après lequel chaque crime, chaque délit peut se racheter, soit par des amendes, soit par l'esclavage temporaire ou permanent; d'après ce code, la femme, considérée comme n'ayant aucun droit, ne paye point de dommages-intérêts et ne peut en recevoir; simple propriété comme le bétail, elle ne possède rien que par le bon vouloir du père, du frère ou du mari. Les cabanes, construites en bambous, sont disposées en cercle autour d'une place, le forum villageois, dont le centre est occupé par un hangar qui sert en même temps de forge et d'auberge pour les voyageurs. Les Khami sont habiles agriculteurs et commercent activement avec les populations de la plaine; le marché d'Akyab exporte chaque année pour quelques centaines de mille francs en tabac, coton, sésame et autres denrées provenant de leur pays

Les tribus des Khyeng (Khyen, Tching), qui vivent à l'est des Khami, dans les montagnes de l'Arrakan-yoma, principalement sur le versant méridional, sont beaucoup moins civilisées et se tiennent à l'écart; elles parlent un idiome particulier, de souche barmane, que ne comprennent pas leurs voisins, bien qu'il contienne beaucoup de mots khami. Ils ne sont bouddhistes que dans les villes; dans leurs villages, ils adorent les génies des arbres, des fontaines, et surtout l'esprit de la tempête. Des traces du

[1] Laws; — Holdigh; — Dalton

[2] Lewin, *Hill tracts of Chittagong and the Dwellers therein.*

matriarcat se sont maintenues : le mari va toujours demeurer chez sa femme et ne quitte la maison du beau-père pour fonder un ménage à part qu'après la naissance du premier ou du deuxième enfant. Le divorce est très facile; la simple volonté de l'un des époux suffit; parfois la séparation s'achète par la remise d'un bœuf de somme. Toutes les femmes khyeng étaient tatouées au point d'en être défigurées. On distinguait à peine les traits sous le réseau de lignes qui recouvrait la figure; au milieu d'un masque noir se montrait le rouge vif des lèvres et des gencives attaquées par le bétel : d'après la légende, les pères et les maris les enlaidissaient ainsi pour mettre un terme aux enlèvements, qui jadis privaient la nation de presque toutes ses jeunes filles, au profit d'une tribu de ravisseurs[1]. Mais cette coutume disparaît rapidement, les Khyeng étant maintenant en relations fréquentes avec les civilisés de la plaine, auxquels ils apportent les produits de leur chasse, de leur agriculture et de leur industrie, du minerai de fer, du miel, des défenses d'éléphant et des étoffes. Chez les autres peuplades des chaînes faîtières du Djittagong et de l'Arrakan, le tatouage est une pratique exceptionnelle. De toutes ces tribus, la moins civilisée est celle des Mro, qui vivent au sud des Khami, dans les vallées les plus difficiles d'accès. Effarés et peureux, toujours aux aguets, les Mro demeuraient naguère en de véritables nids dans les grands arbres. Les Khami et les autres montagnards, n'ayant à se défendre que des bêtes fauves, se bornent à élever leurs cabanes sur des pieux à un ou deux mètres du sol; les Mro, qui avaient à craindre les chasseurs d'hommes, ne se sentaient rassurés qu'au haut des arbres; dès qu'ils avraient grimpé à leur cabane aérienne, ils retiraient l'échelle de bambou.

Les traditions rattachent les habitants du littoral aux populations de l'Inde Antérieure. Même avant la période bouddhique, l'influence hindoue était prépondérante sur les côtes orientales du golfe. Les riverains se convertirent au bouddhisme, puis un certain nombre revinrent au brahmanisme, et dès le neuvième siècle les mahométans, pénétrant dans la contrée, y propagèrent leurs doctrines; cependant la plupart des sectateurs de l'Islam, dans le Djittagong et l'Arrakan, sont les descendants d'esclaves que les souverains importèrent dans le pays. De même que les autres résidents, ils parlent l'arrakanais. Au siècle dernier, les Barmans, franchissant les cols du Yoma, s'emparèrent de la contrée, mais pour y introduire un régime d'oppression et de rapine; lorsqu'ils furent obligés, en 1826, de repasser la montagne et d'abandonner le pays aux Anglais, les campagnes du littoral

[1] Dalton, *Ethnology of Bengal*; — Ch. Alexander Gordon, *Our Trip to Burmah.*

étaient presque désertes. Actuellement la population s'accroît rapidement; des immigrants de l'Inde viennent en foule et des Chinois s'établissent dans les villes en petites colonies. C'est même parmi les Hindous que se recrutent les servants des temples bouddhiques, les Arrakanais et les Barmans employant de préférence des gens exclus de toute caste, comme les Dom, pour leur confier le service des pagodes. Le croisement des races se fait principalement par les mahométans, qui prennent volontiers pour femmes des Arrakanaises ou des filles de tribus indigènes, tandis que les Hindous, retenus par les liens de la caste, cherchent à garder la pureté de leur sang. Dans son ensemble, la population, à la fois barmane et indienne par l'origine, par l'histoire et par la civilisation, offre un mélange des deux types dans les traits et la physionomie; les figures n'ont ni la finesse hindoue, ni la bonhomie barmane.

Djittagong ou Saptagram, l'Islamabad des musulmans, qui forment la majorité de la population, n'est pas située au bord de la mer; c'est un ensemble de villages, de chantiers, de bazars, de bosquets et de jardins se développant sur une longueur de plusieurs kilomètres le long de la rive droite de la Karnapouli, ombragée d'arbres; les maisons européennes sont éparses sur les coteaux au nord de la ville. Au temps des Portugais, Djittagong, désignée sous le nom de Porto Grande, eut un commerce considérable, qu'elle perdit au profit des ports du Hougli; mais depuis le milieu du siècle elle reprend rang parmi les cités de grand trafic : quoique située en dehors de l'estuaire du Brahmapoutra, elle est devenue le principal entrepôt du commerce extérieur pour le bassin de ce fleuve, auquel le rattache un canal de navigation; prochainement un chemin de fer doit relier Djittagong au réseau des voies ferrées du Bengale[1]. Des milliers d'immigrants sont toujours occupés dans les chantiers et les entrepôts; malheureusement la ville, entourée de marais, est l'une des plus insalubres de la côte et son port est obstrué par une barre que les gros navires ne peuvent franchir qu'à l'heure du flux. Sur les pentes des montagnes qui s'élèvent à l'est, notamment dans le voisinage de Bandarban, s'étendent de vastes plantations d'arbustes à thé. On a trouvé récemment dans cette contrée une nouvelle espèce de rhinocéros à deux cornes, le *lasiotis*, ainsi nommé des longs poils qui bordent ses oreilles.

[1] Mouvement de la navigation étrangère dans le port de Djittagong pendant l'année fiscale 1874-75 : 455 navires, jaugeant 170 164 tonneaux.

Au sud de Djittagong, un autre port, qui porte le nom anglais de Cox's Bazar, est situé à l'entrée méridionale de l'estuaire qui sépare l'île Mascal du continent. A l'embouchure de chaque rivière se sont bâties des escales de trafic et la cité la plus commerçante du littoral, Akyab, occupe l'endroit vers lequel viennent converger de l'intérieur les plus nombreuses voies de navigation. Non seulement elle se trouve à la bouche de la grande rivière

N° 159. — DJITTAGONG ET LES BOUCHES DE LA MEGHNA.

D'après l'Amirauté anglaise — C. Perron

De 0 à 5 m — de 5 à 10 m — de 10 au-delà

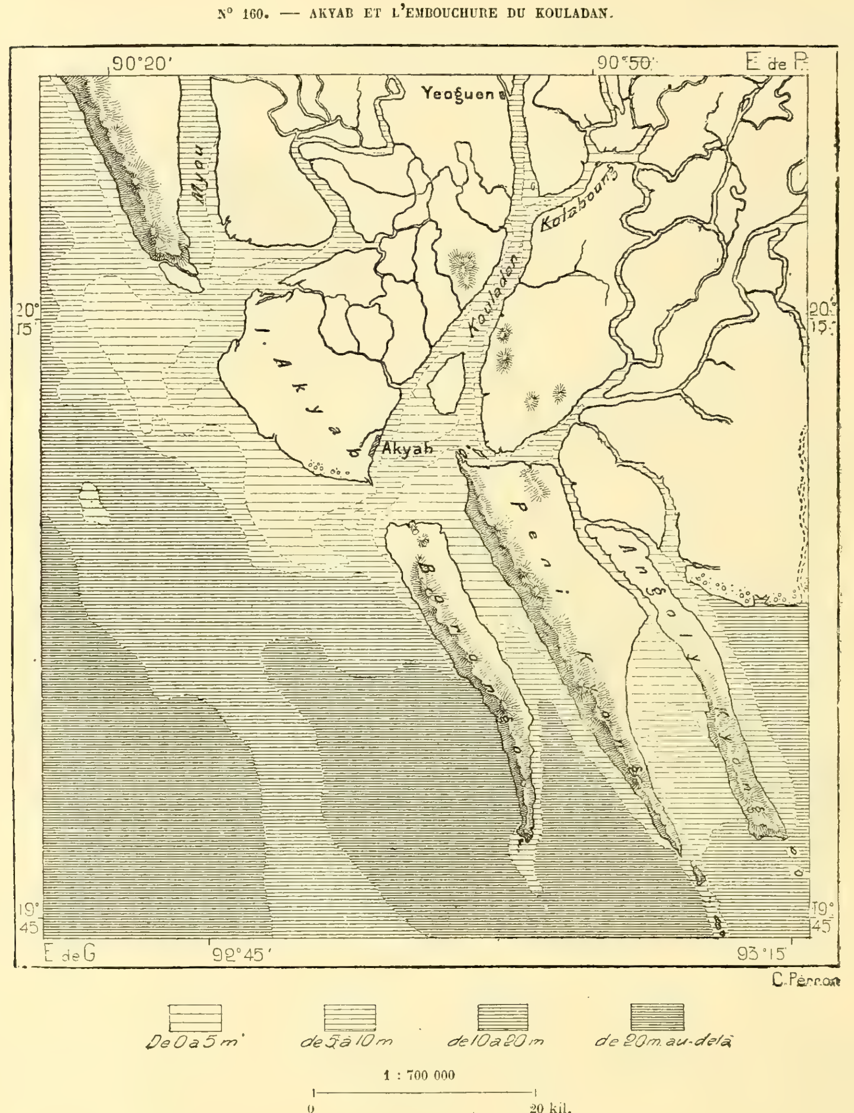
1 : 2 000 000

0 — 50 kil.

Kouladan, mais par les marigots du delta et les détroits de l'archipel voisin elle communique avec presque toutes les villes d'Arrakan; lorsque des routes carrossables traverseront le faîte du Yoma et que la haute Barmanie ne sera plus isolée par un cordon de douanes, nul doute qu'Akyab ou tel autre port voisin ne devienne le marché de Mandalé et d'Ava, car en aval de ces capitales l'Irraouaddi suit la direction du nord-est au sud-ouest, et lorsqu'il se recourbe définitivement vers le sud, il n'est qu'à 150 kilomètres en droite ligne de la côte occidentale; c'est par là que devront passer voya-

geurs et marchandises pour éviter un détour de 1000 kilomètres par le delta de l'Irraouaddi et le cap Negrais. Le grand marché du bas Kouladan était autrefois la ville d'Arrakan, qui porte actuellement le nom de Mrohoung ou « Vieille cité ». Lorsque les Anglais s'en emparèrent en 1826, les

N° 160. — AKYAB ET L'EMBOUCHURE DU KOULADAN.



troupes qu'ils y laissèrent furent presque complètement détruites par les fièvres paludéennes. On s'empressa de déplacer le siège du gouvernement pour le reporter à 80 kilomètres plus bas sur le Kouladan, près de l'embouchure, où se trouvait déjà un petit village de pêcheurs magh. Akyab, que des galériens construisirent presque en entier, devint bientôt une cité

de grand commerce, surtout pour l'exportation du riz[1]; elle sert d'entrepôt aux pétroles de Ramri.

Les autres ports du littoral méridional, Kyouk hpyou, dans l'île Ramri, et Sandoway (Thandwaï), sur le continent, ne sont que des bourgs de faible importance[2].

III

ILES ANDAMAN ET NICOBAR

Cette longue chaîne d'îles en forme de croissant qui commence à l'îlot de Preparis pour se terminer à plus de 900 kilomètres au sud par l'île de Grande Nicobar, est le prolongement de l'Arrakan-yoma. Les roches des montagnes insulaires appartiennent aux mêmes formations que celles de la chaîne continentale, la direction des arêtes est identique et les vallées sous-marines qui s'ouvrent à droite et à gauche des Andaman et des Nicobar limitent le socle partiellement immergé qui porte ces îles en se rattachant au cap Negrais. Au nord des Andaman, le seuil qui sépare le golfe du Bengale et le golfe de Martaban, ayant l'un et l'autre plus de 2000 mètres de profondeur, a seulement 275 mètres à l'endroit le plus creux, et des bas-fonds, des récifs, des îlots se suivent du nord au sud sur la crête de l'isthme immergé. La rangée des îles Andaman et Nicobar fait évidemment partie du système orographique de l'Indo-Chine entière. En se reployant vers le sud-est, la chaîne des Nicobar se conforme à l'alignement général de la péninsule Transgangétique, telle qu'elle est indiquée par la direction des axes montagneux, des grandes vallées fluviales et de la presqu'île de Malacca. Sumatra est orientée dans un sens parallèle, de même que Nias et les terres voisines, qui continuent au sud-est l'archipel des Nicobar. Quoique dépendant géographiquement de l'Indo-Chine, les Andaman et les Nicobar ont été rattachées à Calcutta, comme les régions du littoral barman. Elles sont d'ailleurs parmi les possessions les moins utilisées de l'empire anglo-indien[3].

[1] Mouvement de la navigation dans le port d'Akyab en 1875 : 1170 navires, jaugeant 388 950 tonneaux.

Valeur des échanges dans l'année fiscale 1876-77 : 34 583 650 francs.

[2] Villes principales de la côte, entre le Brahmapoutra et le cap Negrais :

Djittagong	20 600 hab.	Cox's Bazar	4 300 hab.
Akyab	19 250 »	Mrohoung (Arrakan)	3 000 »

[3] Superficie et population des archipels :

Andaman	6 608 kil. car.	13 500 hab. en 1875	2 hab. par kil. car.
Nicobar	1 878 »	6 000 » »	3 » »
Ensemble	8 486 kil. car.	19 500 hab. en 1875	2.3 hab. par kil. car.

Il est probable que les îles Andaman étaient déjà connues des anciens; d'après Yule, les îles *Agathou Daïmonos* ou du « Bon Démon » pourraient bien avoir été ainsi désignées par un de ces jeux de mots si communs dans la nomenclature des lieux; quant au nom d'îles Barousses, par lequel Ptolémée désigne un groupe insulaire de l'extrême Orient, on croit y reconnaître les Lanka-balous, appellation que les premiers navigateurs arabes donnaient aux Nicobar[1]. Des navigateurs arabes du neuvième siècle, dont les récits ont été traduits par Renaudot et par Reinaud, sont les premiers qui mentionnent d'une manière incontestable les Andaman et donnent quelques renseignements sur leur position géographique et leurs habitants. Marco Polo les signale sous le nom d'Angamanaïn, forme arabe à laquelle on attribue le sens de « Deux Angaman ». La réputation d'anthropophages faite aux indigènes et le manque de cartes par lesquelles les marins eussent pu se guider dans ces mers semées de récifs, visitées souvent par des pirates malais, détournèrent longtemps les navigateurs européens; l'exploration de l'archipel ne commença qu'à la fin du siècle dernier, avec la fondation d'une colonie dans l'un des ports de la côte orientale.

L'île Preparis et les deux îlots des Cocos ou *Coco Islands*, qui font partie du seuil de jonction entre les Andaman et la côte barmane, ne sont que des roches à peine émergées; mais l'ensemble de terres auquel on donne parfois le nom de Grande Andaman est un plateau de 250 kilomètres de long et plus sur une largeur moyenne de 25 à 30 kilomètres; trois détroits tortueux et d'une faible profondeur coupent cette terre en quatre fragments principaux, autour desquels se groupent quelques îlots : deux des canaux seulement permettent aux navires de passer du Bengale à celui de Martaban. Une chaîne de collines se prolonge d'une extrémité à l'autre de la Grande Andaman, élevant ses crêtes à quelques centaines de mètres : une des pointes, le Saddle-peak, dans l'île du nord, a 900 mètres d'altitude; une autre, à l'extrémité méridionale de la chaîne, se dresse à 420 mètres. Du sommet à la base, les collines sont revêtues de forêts où les navigateurs n'aperçoivent pas une clairière. Jusqu'à la hauteur de 50 mètres, les arbres et les lianes forment une masse de végétation presque impénétrable, où les animaux ne se hasardent guère plus que les hommes; mais les naturalistes se demandent, sans pouvoir se l'expliquer, pourquoi les cocotiers, si nombreux sur les Nicobar et sur les deux îles auxquelles ils ont donné leur nom, ne se présentent nulle part, en végétation spontanée, sur les ri-

[1] H. Yule, *Encyclopædia Britannica;* — Oscar Peschel, *Geschichte der Erdkunde.*

vages des Andamans ou sur l'îlot de Preparis. Pourtant ils ont parfaitement réussi dans les plantations de Port-Blair[1].

Les formes animales des Andaman contrastent par leur petit nombre avec les espèces végétales. Tandis que des palmiers et des pandanes, des euphorbes arborescentes, des ébéniers, des bois de fer et la plupart des essences forestières de l'Inde continentale se pressent dans l'immense forêt de la Grande Andaman, les seuls mammifères sauvages qu'on y trouve sont d'abord une espèce de sanglier, que chassent les indigènes, puis des chauves-souris, des rats, un chat sauvage, un écureuil et des ichneumons ou mangoustes, très redoutés pour les dégâts qu'ils font dans les plantations[2]. Les reptiles sont beaucoup moins nombreux que sur le continent voisin et de rares oiseaux volent au-dessus des forêts et dans les marais du littoral, ombragés de palétuviers. Quant aux poissons, ils peuplent en multitudes les baies et les criques, et des bancs de corail se forment dans le voisinage des côtes. Quelques atolls, d'ailleurs beaucoup moins réguliers que ceux des Maldives, s'élèvent à l'ouest de la Grande Andaman. Cette côte occidentale, contre laquelle viennent se briser avec violence les vagues poussées par la mousson du sud-ouest, est plus dangereuse que la rive orientale, et les marins cherchent à l'éviter. C'est à l'est que s'ouvrent les deux ports principaux, le port Cornwallis, dans l'île du nord, le port Blair, dans l'île du

N° 161. — ARCHIPEL DES ANDAMAN.

D'après l'Amirauté anglaise — C. Perron

De 0 à 200 m. — de 200 à 1000. — de 1000 au delà

1 : 3 560 000

0 — 500 kil.

[1] V. Ball, *Jungle Life in India*.

[2] V. Ball, ouvrage cité.

sud. Ce dernier est un des havres de refuge les meilleurs et les plus vastes de l'océan Indien, et sa position entre Calcutta et Singapour le désigne comme lieu de rassemblement des flottes.

La Petite Andaman, séparée de la Grande par un seuil d'environ 45 kilomètres de largeur, est de forme rectangulaire, moins haute que les îles du nord, mais composée des mêmes roches et recouverte d'une aussi épaisse végétation. Elle termine l'archipel au sud; mais à l'est deux îlots, s'élevant d'abîmes ayant plusieurs centaines de mètres en profondeur, peuvent être considérés comme appartenant au groupe des Andaman : ce sont les deux volcans de Narcondam et de Barren Island ou « Ile Aride ». Les trois cônes de Narcondam, dont le plus haut s'élève à 800 mètres, sont entièrement couverts de forêts ; ils n'ont jamais été gravis, tandis que le volcan de Barren Island, haut d'environ 300 mètres et développant sa base en une circonférence de 10 kilomètres, a été visité fréquemment. Son cratère, au milieu duquel surgit une butte secondaire, percée d'une cheminée d'expulsion, est ébréché d'un côté presque jusqu'au niveau de la mer; une éruption de laves et de cendres a brisé une paroi latérale du volcan, après en avoir enlevé toute la partie supérieure. A la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, le mont de l'Ile Aride illuminait comme un phare les eaux du golfe[1]; maintenant il se repose, comme l'île de Narcondam, dont aucun voyageur n'a contemplé l'éruption. Tandis que des plages émergées témoignent du soulèvement des côtes d'Arrakan et des îles Nicobar, les Andaman, situées entre ces deux régions d'exhaussement, paraissent former une aire de dépression, car en beaucoup d'endroits du littoral on a trouvé des restes de forêts englouties, consistant en palétuviers, ainsi qu'en arbres croissant toujours sur des terres complètement émergées. Mais ce sont là peut-être des phénomènes locaux, et sur maint rivage voisin les érosions peuvent être causées par l'action des courants : du côté de l'ouest, quelques bancs de coquillages paraissent avoir été soulevés[2].

Peu nombreux, les Andamènes ou Mincopi se fractionnent en tribus sauvages qui ont longtemps éloigné de l'archipel, par leur seul renom de cruauté, tous les explorateurs. Néanmoins ces peuplades sont de celles qui intéressent le plus les anthropologistes, à cause de l'isolement dans lequel elles ont vécu et des particularités qui les distinguent. On les rattache d'ordinaire aux « nègres pélasgiens » ou « négritos » qui se rencontrent en di-

[1] Blair *Asiatic Researches*, 1795.

[2] Medlicott and Blanford, *Manual of the Geology of India*.

verses îles de la Malaisie[1]; cependant ils ne ressemblent nullement à des nègres, si ce n'est pour la couleur de la peau; ils ont le front large et bombé, le nez saillant ou même aquilin, les lèvres sans forte saillie; d'après la plupart des voyageurs anglais qui les ont visités, ils n'ont pas les cheveux crépus, mais seulement divisés en petites touffes; d'ailleurs il est difficile de s'en convaincre, car la plupart des Andamènes ont l'habitude de se raser avec soin, en se servant de coquillages tranchants et de morceaux de verre; ils ne gardent qu'une sorte de crête, toujours coupée très ras, occupant le milieu du crâne entre le front et la nuque[2]. Quoiqu'on ait parfois signalé les insulaires des Andaman comme offrant une identité parfaite de type, ils sont loin de présenter la même forme de crâne: tandis que les uns sont dolichocéphales, d'autres sont classés parmi les brachycéphales[3]; il faut dire toutefois que des crâniologistes ont commis plusieurs méprises, des têtes de criminels détenus dans le pénitencier de Port-Blair ayant été expédiées en Europe comme celles de Mincopi[4]. Mais tous les auteurs s'accordent à ranger les Andamènes parmi les hommes à petite taille; aucun individu n'a été signalé comme ayant plus de 1^m^,60; la moyenne de la stature varie de 1^m^,45 à 1^m^,52[5]; on trouve même des familles entières qui n'atteignent pas 1^m^,40[6]. Si petits qu'ils soient, les Mincopi sont bien faits et de proportions très élégantes.

D'après Man et Temple, les dialectes des tribus, tellement différents les uns des autres que les insulaires du nord ne comprennent pas ceux du sud, se rapprocheraient des idiomes dravidiens par la syntaxe; Latham les rattache aux langues barmanes. D'ailleurs ces parlers indigènes sont d'une extrême pauvreté; ils ne possèdent même pas de mots pour exprimer les nombres et déjà se sont mêlés de nombreux termes anglais et hindoustani. Souvent les Andamènes, comme la plupart des sauvages, répondent à ceux qui les interrogent en répétant la question qui leur a été posée; en prenant ces répliques pour des réponses, les voyageurs se sont laissé entraîner à de fortes méprises et par suite ont injustement accusé de mensonge leurs interlocuteurs.

Les Andamènes, du moins les hommes, n'ont de vêtements que dans le voisinage des établissements européens; en plusieurs villages, les colons

[1] Pritchard, *Natural History of Man*; — De Quatrefages, *Revue d'Anthropologie*, tome I, 1872 — Topinard, *Anthropologie*.
[2] Fytche, *Transactions of the Ethnological Society*, vol. V.
[3] Busk, même recueil, vol. IV.
[4] Francis Day, *Proceedings of the Asiatic Society*, june 1870.
[5] Mouat; — Saint-John; — Smith; — Dobson; — Lane Fox.
[6] Tytler; — Verreaux, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1866.

leur donnent pour le temps du séjour un costume qu'ils endossent sans protester, mais qu'ils s'empressent de rendre au départ; ils plaignent fort les Anglais qu'ils voient pénétrer dans la jongle, couverts de vêtements dans lesquels se glissent mille insectes. Mais, quoique nus, les Andamènes ont un grand soin de leur corps. Aux ornements du tatouage ils ajoutent la peinture; le soir, ils s'enduisent le corps d'ocre rougeâtre qu'ils retirent de sources thermales; ils emploient aussi pour s'embellir une boue de couleur olivâtre qu'ils mêlent avec des substances grasses, telles que l'huile de tortue : c'est ainsi qu'ils se défendent contre les attaques des moustiques et autres insectes tourmenteurs; les emplâtres de fange servent aussi au traitement des maladies[1]. De même que certains sauvages de l'Australie, les Mincopi témoignent de leur deuil en se badigeonnant le visage de marques symboliques; ils peignent également la figure des morts en signe de respect. Quand les chairs du cadavre se sont corrompues, les ossements sont extraits de la fosse et gardés en souvenir du mort. D'ordinaire la veuve porte en sautoir le crâne du mari et s'en sert comme d'une boîte pour y mettre ses objets les plus précieux.

Les cabanes des Andamènes méritent à peine ce nom : ce sont de simples ajoupas en feuilles de palmier; souvent aussi les indigènes se contentent pour abri de grands arbres ou des anfractuosités de rochers. Les ossements des animaux, les débris de poissons, les coquillages s'accumulent peu à peu autour des campements; quand l'odeur devient trop insupportable, on va chercher un autre site; quelques heures suffisent pour fonder un nouveau village. C'est généralement au bord de la mer que s'établissent les Mincopi; cependant ils parcourent aussi les régions de l'intérieur, et même l'une des tribus, dans la grande île du sud, n'est pas autorisée par ses voisins plus puissants à descendre vers les côtes. Quoique nomades, les Andamènes tiennent beaucoup à leurs droits traditionnels sur les forêts et sur les plages, et tel massif de verdure, tel rocher est désigné comme le symbole de leur propriété. A côté de la plupart des campements, un grand arbre bien abrité du vent est choisi comme arbre du feu : la braise qui se consume lentement dans une ouverture du tronc et qui se recouvre de cendre leur sert pour l'entretien des feux et la cuisson des aliments[2]. Les Andamènes ignorent complètement l'art de cultiver le sol, mais comme chasseurs et pêcheurs ils sont d'une extrême habileté; leurs flèches frappent immanquablement l'oiseau ou le sanglier qu'ils ont visé; en ma-

[1] J. Jagor, *Berliner Zeitschrift für Ethnologie.*
[2] Mouat, *The Andaman Islanders.*

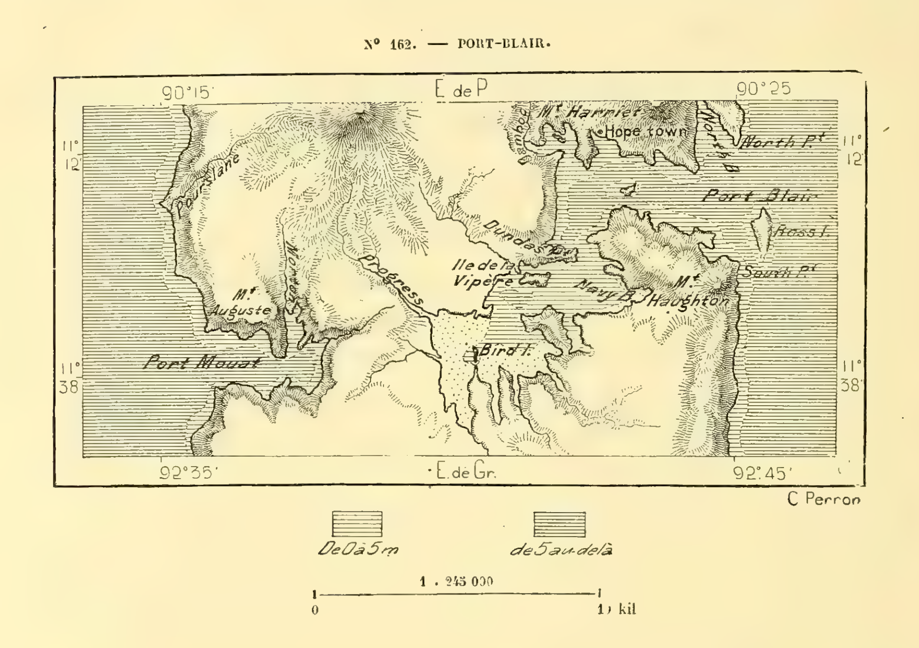
nœuvrant leurs canots, ils dépassent les embarcations des meilleurs rameurs anglais. Sur des *outriggers* ou bateaux à balancier, semblables à ceux de Ceylan, ils se hasardent jusqu'à plus de 100 kilomètres des rivages.

Les navigateurs d'autrefois ont fait aux Andamènes une réputation de cruauté que ceux-ci ne méritent pas. Ils ne sont point anthropophages, ainsi qu'on le disait jadis; mais il est facile de les offenser, et dans ce cas on doit craindre leur vengeance. Enfants obéissant à l'impulsion du moment, ils se livrent à des violences soudaines, mais un rien les calme; une bonne parole sépare deux combattants qui voulaient s'entre-tuer, et qui bientôt après se jettent en pleurant dans les bras l'un de l'autre. Il n'est pas d'hommes qui aient la fibre lacrymale plus active que les Andamènes. Lorsque deux tribus se rencontrent, les femmes commencent à pleurer de joie, et bientôt les hommes pleurent aussi; quelquefois les lamentations continuent pendant des journées entières; les danses et les chants ne viennent qu'après les scènes de larmes[1]; mais que l'un des pleureurs éprouve une petite contrariété, et la dispute éclate. C'est même pour éviter les batailles que les tribus se subdivisent en groupes peu nombreux; il est rare qu'on rencontre dans un même campement plus d'une trentaine d'individus. Strictement monogames, les Andamènes sont en général très bienveillants pour leurs femmes et témoignent à leurs enfants une tendresse sans bornes : dès que l'accouchement a eu lieu, — devant les familles assemblées, ainsi que le veut la coutume, — le nouveau-né passe de main en main, et c'est à qui le couvrira de caresses. On permet aux enfants de satisfaire tous leurs caprices; mais quand, devenus adultes, ils se préparent au mariage, on les soumet à diverses épreuves, notamment à la privation de la nourriture qu'ils préfèrent, afin de former leur caractère avant la fondation d'une nouvelle famille. Depuis que les indigènes sont entrés en relations avec les Européens, ils paraissent avoir perdu de leurs qualités primitives sans avoir beaucoup appris. D'après le témoignage de Day, leur nombre diminuerait rapidement; la mortalité est très grande sur les enfants, et l'on en voit rarement plus de deux dans une famille; peu d'hommes dépassent l'âge de quarante ans; les maladies dont souffrent les Européens sous le climat humide des Andaman attaquent aussi les indigènes. Ensemble, les neuf tribus des Mincopi ne comprennent guère que 5000 individus. La tribu principale, celle qui possède presque toute l'île du sud, est la peuplade des Bogingigidi; il s'y trouve quelques métis des diverses races représentées au pénitencier de Port-Blair.

[1] Francis Day, *Proceedings of the Asiatic Society*, june 1870.

Les premières colonies pénales avaient été fondées dans l'île du nord, en 1791 et 1793, cette dernière sur le rivage du vaste et beau port de Cornwallis, mais l'extrême insalubrité de ce havre, bordé de palétuviers sur une grande partie de son pourtour, fit abandonner l'établissement. Les nouveaux pénitenciers, construits après l'écrasement de la révolte des cipayes, s'élèvent dans la petite île de Ross, à l'entrée du port Blair et dans l'île du sud, près du bourg de Hope town. Les criminels réputés les plus dangereux sont enfermés dans l'île de la Vipère. La plupart des 8000 déportés sont libres et se livrent à la pêche ou à la culture dans le voisinage du port Blair, et de l'autre côté de l'île, près du port Mouat; quant aux

N° 162. — PORT-BLAIR.

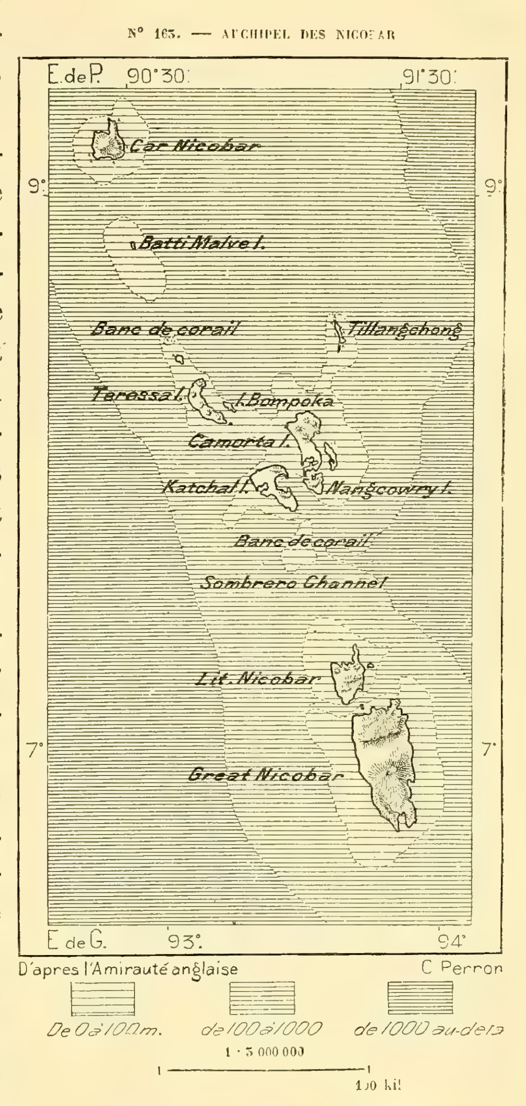


condamnés au travail forcé, ils sont employés à la construction des édifices et des routes, ainsi qu'au défrichement des jongles pour les cultures tropicales. La mortalité des transportés, qui jadis était annuellement de 125 sur 1000, n'est maintenant pas plus forte que celle des campagnes les plus saines de l'Inde. Même en pleine captivité, les Hindous se divisent en castes rigoureusement délimitées et se refusent avec énergie à manger et à travailler ensemble.

Les îles Nicobar n'ont pas dans leur disposition une régularité comparable à celle des Andaman. Dirigeant leur axe du nord-ouest au sud-est, elles se divisent en trois groupes : au nord, Car-Nicobar et l'îlot Batti

Malve; au milieu, l'archipel dont Camorta est la terre principale; au sud, les îles jumelles de la Grande et de la Petite Nicobar, entourées d'îlots; en tout, sans compter les récifs, une vingtaine d'îlots surgissent des eaux profondes; les Malais leur donnent le nom des « Neuf Iles ». Dès l'année 1711, des missionnaires jésuites français, Faure et Bonnet, prenaient possession de l'une des terres du milieu de l'archipel, mais bientôt après ils furent massacrés. Une nouvelle tentative se fit en 1755. Une expédition danoise, partie de Tranquebar, s'établit dans l'île méridionale de Siambalong, appelée maintenant Grande Nicobar. Tout l'archipel reçut le nom de « Nouveau Danemark »; mais en moins de trois années tous les Danois avaient quitté la colonie. Des missionnaires allemands, appartenant à la secte des frères moraves, essayèrent à leur tour de rattacher au monde européen les populations de l'archipel et fondèrent un établissement en 1768 dans l'île de Nankaouri; elle existait encore dix années après, lorsqu'une expédition autrichienne vint s'emparer de l'île; mais, après avoir construit une redoute et lâché du bétail dans les forêts, elle partit, laissant pour toute garnison trois hommes, qui saisirent la première occasion pour s'enfuir. L'archipel devint officiellement en 1807 la propriété de l'Angleterre, pour retomber au pouvoir du Danemark, en vertu des décisions du congrès de Vienne; toutefois aucun nouvel essai de colonisation ne se fit jusqu'en 1831. Cette fois, les Danois ne réussirent pas mieux que précédemment, et en 1837 le gouverneur danois, renonçant même au titre de propriété, redemandait aux chefs

N° 163. — ARCHIPEL DES NICOBAR



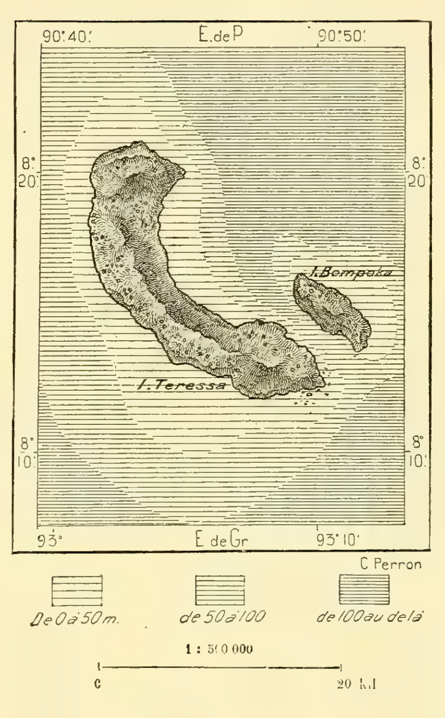
les drapeaux et les bâtons de commandement qu'il leur avait octroyés. En 1845 pourtant, on fit recommencer les essais de culture par des coulis chinois, mais les défrichements n'eurent d'autre résultat que d'augmenter la série des insuccès; les îles furent abandonnées de nouveau par les représentants du Danemark, et le gouvernement anglais s'empara en 1869 des Nicobar pour les rattacher à ses colonies des Andaman. Avant cette prise de possession, des patriotes allemands avaient vainement proposé à la Prusse de s'emparer de ces îles sans maîtres européens, justement redoutées à cause de leur climat fiévreux.

Quoique situées sur le prolongement des Andaman, les Nicobar contrastent à maints égards avec cet archipel. Les îles du sud appartiennent évidemment à une aire d'élévation; jusqu'à la hauteur de 60 mètres, on y reconnaît d'anciennes grèves de coraux soulevées[1], et des franges de récifs, bordant presque tous les rivages, s'avancent au loin dans la mer; en maints endroits elles se terminent brusquement par des parois à pic, quais verticaux, le long desquels pourraient se ranger les navires. Les collines boisées ont à peu près la même hauteur que celles des Andaman; mais, à en juger par leur forme, quelques-unes d'entre elles seraient d'origine volcanique : il est peu de montagnes qui ressemblent plus à un volcan que l'île conique de Bompoka, offrant à la cime un vaste cratère échancré, tout rempli de verdure; toutefois Ball n'y a point vu de laves. Le groupe de la petite Bompoka et de la grande Teressa, disposée en croissant, rappelle singulièrement par sa forme celle des îles Santorin, dans la mer Egée. La plus haute cime de l'archipel s'élève dans la partie septentrionale de la Grande Nicobar; elle atteint 720 mètres et du massif qu'elle domine, descend un véritable fleuve, auquel on a donné le nom de rivière Galatée, en mémoire d'un navire d'exploration envoyé par le gouvernement danois.

De même que les Andaman, les Nicobar ont une flore extrêmement riche et une faune très pauvre; mais à cet égard les deux groupes présentaient de remarquables contrastes. Avant l'arrivée des Européens, les terres de la Grande Andaman n'avaient point de cocotiers sur leurs rivages, tandis que ces palmiers font une véritable ceinture à certaines îles des Nicobar. Dans Katchal et plusieurs autres terres des Nicobar, croît le fameux palmier des Seychelles dont le fruit est le « coco de mer ». Les Nicobar ont aussi des espèces animales qui manquent aux Andaman. Dans les forêts de Camorta errent le buffle et le sanglier, animaux redoutés; mais il est probable que ces bêtes descendent de celles que les Danois lâchèrent

[1] Rink, *Die Nikobarischen Inseln*.

dans les forêts[1] ; dans la Grande Nicobar vivrait une espèce de cerf ; dans la même île, un chien redevenu sauvage poursuit les troupeaux. Des écureuils volants, des singes habitent les forêts, et parmi les reptiles on a reconnu deux serpents venimeux ; à Car-Nicobar il en existerait plusieurs autres, d'après les indigènes, qui n'osent pas, à cause de ces reptiles, s'aventurer dans les fourrés : deux espèces de grands sauriens peuplent les eaux douces du littoral, mais n'attaquent pas l'homme. Les naturalistes ont reconnu dans l'archipel l'existence d'une quarantaine d'oiseaux, parmi lesquels l'hirondelle salangane, qui bâtit son nid gélatineux dans les anfractuosités des rochers. Un crustacé formidable, le *birgus latro*, gîte au pied des arbres ; on dit qu'il grimpe au tronc des cocotiers pour aller couper les noix qui lui servent de nourriture[2]. Les mers voisines n'ont pas livré aux naturalistes le riche butin auquel ils s'attendaient[3].



N° 164. — TERESSA ET BOMPOKA.

Les Nicobariens n'ont aucune ressemblance de race avec les Mincopi des Andaman. Ils sont d'une taille au-dessus de la moyenne et beaucoup moins noirs que les Andamènes : leur couleur est celle du bronze. Ils ne pratiquent point le tatouage et ne se peignent que rarement le corps : au lieu de s'enduire d'ocre ou d'argile comme leurs voisins du nord, ils s'imprègnent d'huile de coco, qui leur fortifie la peau et repousse les insectes par son odeur pénétrante. Ils ont en général la mâchoire avancée, le nez très large, les yeux légèrement obliques ; l'usage immodéré des feuilles de bétel, sans doute rendu plus funeste par quelque préparation spéciale, a fait plus que noircir leurs dents, il attaque également les lèvres, et dès la vingtième année les indigènes ne peuvent fermer la bouche qu'avec difficulté. Les mères ont l'habitude d'aplatir le crâne de leurs enfants : les Nicobariens sont des « Têtes Plates », comme les Indiens de ce nom

[1] Latrobe, *Letter on the Nicobar Irlands.*
[2] V. Ball, ouvrage cité.
[3] *Reise der Oesterreichischen Fregatte Novara,* 2 ter Band.

dans l'Amérique du Nord. D'ordinaire on classe les habitants des Nicobar parmi les Malais ou bien parmi les métis des nations indo-chinoises; le nom de Malacca, qui appartient aux deux plus grands villages de Car-Nicobar et de Nankaouri (Nangkowri), semble indiquer au moins des rapports intimes entre les insulaires et les Malais de la côte la plus rapprochée; cependant les traits physiques et les mœurs sont dissemblables. D'après Roepstorff, ils ressemblent plus aux Boutan de Formose qu'à toute autre population de l'Asie[1]. Froids, indifférents en apparence, les Nicobariens témoignent pourtant d'un grand empressement à satisfaire leur vanité en achetant quelque article de costume européen, habit, chemise ou coiffure : c'est le chapeau de soie noire qu'ils désirent le plus, et l'on voit des gens nus repousser dédaigneusement tous les habits qu'on leur présente pour leur préférer un couvre-chef de gentleman anglais : lors du voyage de la *Novara* en 1858, le prix moyen d'un chapeau noir était de 1600 noix de coco. Il est vrai que le port du chapeau constitue un privilège aristocratique et donne à l'élu le droit de se dire « capitaine ». Les hommes portent leur chevelure longue, les femmes se rasent.

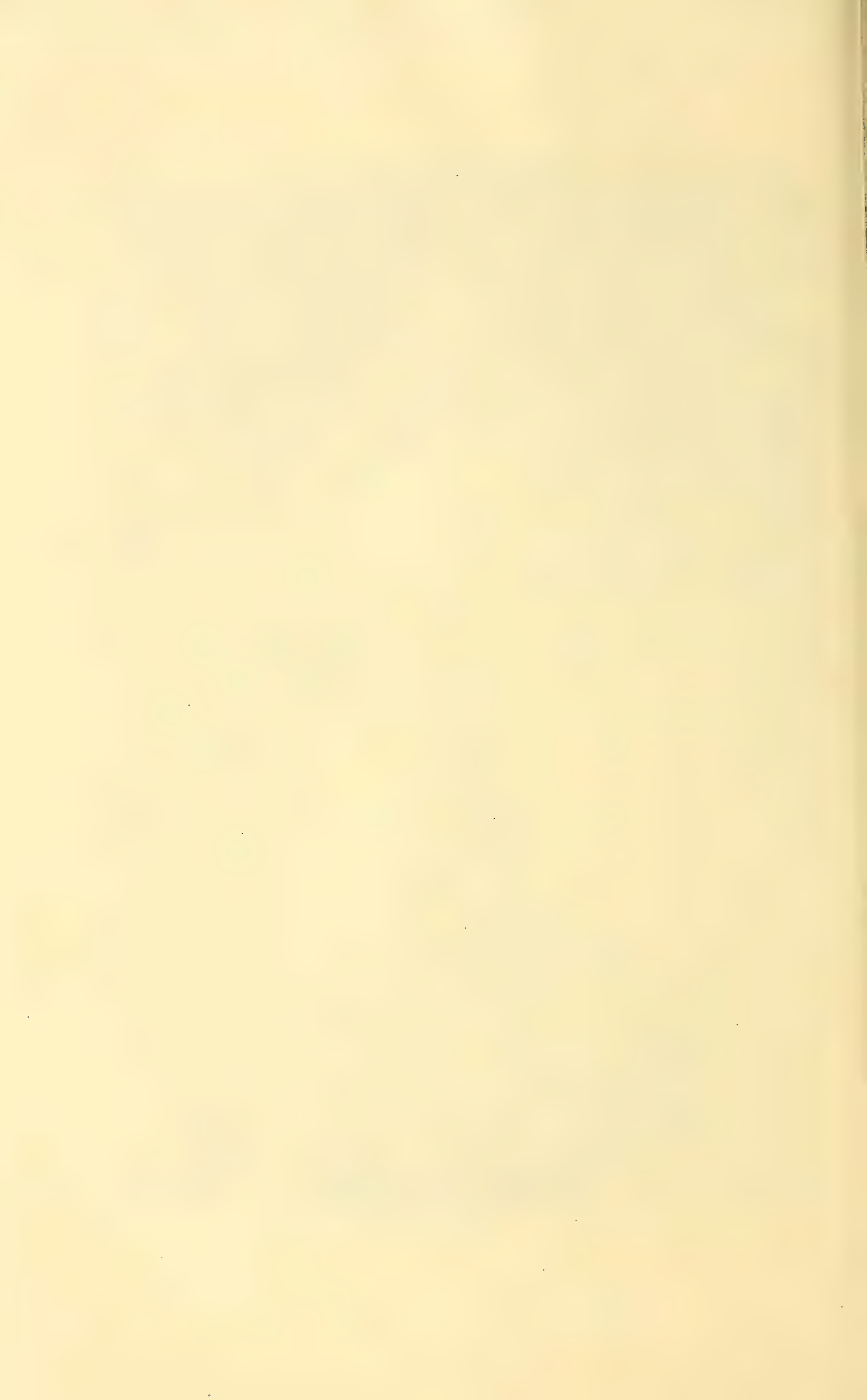
Les villages, bâtis sur les grèves de corail, se composent de huttes rondes élevées sur pilotis; le flot de marée qui passe sous les cabanes emporte les débris de cuisine. Les demeures sont très propres, quoique les femmes s'y livrent à tous leurs travaux domestiques, surtout au pénible labeur que demande la préparation du *larome* ou pain de pandane; des meubles sculptés ornent les huttes. Un écran construit au devant du village, des perches voisines des cabanes, écartent les mauvais esprits; on ne se livre à aucun travail avant d'avoir purifié l'air des génies qui l'infestent; l'exorciste vient conjurer les *iwi* lorsqu'une entreprise se prépare. Parfois on construit un canot fétiche, puis, après avoir brisé tous les objets que l'on croit hantés, on pousse les mauvais esprits dans le canot par des cris et un simulacre de combat; des rameurs remorquent l'embarcation à une grande distance du rivage, l'abandonnent sur les flots et s'enfuient en toute hâte. Mais si les tempêtes ou la houle ramènent près d'un village le bateau fétiche avec son chargement d'esprits, les indigènes qui viennent de recevoir le dangereux présent déclarent la guerre à la tribu coupable. Il est rare toutefois que les combats se terminent d'une manière fatale. Les hommes ne se battent qu'à coups de bâton, et lorsque les adversaires s'attaquent avec trop de violence, les femmes, brandissant des sabres nus, se précipitent entre les combattants : la bataille se termine générale-

[1] *Geographical Magazine*, february 1, 1875.



PAYSAGE DE CAR-NICOBAR. — VILLAGE DE SAOUI

Dessin de Slomczinsky, d'après le « Voyage de la *Novara*.



ment par un bruyant festin. Les Nicobariens, loin de s'arroger aucune autorité sur leurs femmes, voient plutôt en elles des supérieures. Dans les familles, les jeunes filles — moins nombreuses, dit-on — ont le pas sur les garçons, et ce sont elles qui font choix de l'époux; à elles aussi appartient le droit de divorce : quand le mari leur déplaît, elles le renvoient pour en prendre un autre, sans que personne puisse s'y opposer. Cependant lorsque le mari meurt, la femme est tenue à de grandes démonstrations de tristesse; il est convenable qu'elle se coupe la phalange d'un doigt; mais plusieurs remplacent cette opération par une large entaille dans un pilier de leur cabane. Nul gouvernement n'est constitué dans ces tribus : les hommes qui doivent à leur chapeau ou à la complaisance des navigateurs européens le titre de « capitaine » n'ont aucun pouvoir répondant à ce mot, dont ils sont si fiers. « Le lien social des indigènes est formé de la réciprocité des obligations ; c'est le plus simple et le meilleur de tous[1]. »

Les Nicobariens ont de petits jardins qu'ils cultivent avec intelligence, mais les cocotiers, les pandanes et autres arbres à fruits leur fournissent, avec la chasse et la pêche, une nourriture trop abondante pour qu'ils donnent beaucoup de soins à la culture du sol. Comme marins, ils ne le cèdent point aux Andamènes et semblent infatigables à la nage. Ils sont assez habiles ouvriers, ainsi qu'en témoignent les sculptures de leurs cabanes et de leurs bateaux à balancier : dans l'îlot de Tchaoura, le plus peuplé en proportion de son étendue, les habitants, trop à l'étroit, fabriquent des poteries qu'on vient leur acheter de toutes les parties de l'archipel. Ils écrivent aussi des hiéroglyphes sur des feuilles de palmier pour se remémorer les grands événements et rappeler les contrats : personnages, animaux et objets d'économie domestique se trouvent représentés sur ces archives familiales, auxquelles sont suspendues des noix de cocos et des lanières de viande séchée[2].

Les Nicobariens échangent volontiers leurs denrées, et telle est leur honnêteté dans ces transactions que les marchands étrangers ne craignent pas de leur livrer tout ce dont ils ont besoin en échange d'une simple promesse de noix sur la récolte prochaine[3]. Dans les luttes qu'ils eurent maintes fois à soutenir contre Européens ou Malais, il est rare que les premiers torts puissent leur être imputés. « Nous sommes bons, disait un naturel aux Autrichiens de la *Novara*, mais dans votre pays les

[1] Hamilton, *Recherches asiatiques*, tome II.
[2] V. Ball, *Jungle-Life in India; — Indian Antiquary*, vol. 4, 1875.
[3] Distant, *London Anthropological Institute; Ausland* 1873, n° 14.

hommes sont donc mauvais, puisqu'il vous faut tant de canons et de fusils? » Comme tant d'autres peuplades, les Nicobariens ont été démoralisés par les commerçants étrangers : le funeste arrak, qu'on leur donne principalement en échange des noix ou de l'huile de coco, a répandu les habitudes d'ivrognerie et, d'après les voyageurs, la mortalité l'emporterait maintenant sur la natalité dans les diverses tribus. De même qu'aux An-

N° 165 — RADES ET PORTS DE NANKAOURI.



daman, il est rare de trouver dans les Nicobar un homme ayant dépassé la quarantaine. Les deuils sont devenus très fréquents et c'est chose sérieuse que de pleurer un mort. Pendant deux ou trois mois, les parents s'abstiennent de tout amusement, ne touchent à aucun des mets favoris, ne tolèrent ni danse ni chant dans le village et célèbrent de temps en temps de longues cérémonies funéraires; encore à la vingt et unième année, la famille fait une visite au tombeau du défunt. Les enfants qui s'emparent d'une partie de l'héritage paternel sont tenus pour dénaturés : tout ce qui

avait servi au Nicobarien pendant sa vie doit être brisé et enseveli avec lui[1].

D'après les récits des indigènes, les *Bajou*, c'est-à-dire les « Hommes », ne seraient pas les seuls habitants de la Grande et de la Petite Nicobar; dans les forêts de l'intérieur vivraient aussi les « hommes des bois », des orangs-outangs, sauvages à longue chevelure, se nourrissant de serpents, de crapauds et de crocodiles[2]. Leur vrai nom est celui de Chobaeng; d'après Roepstorff, ils ont la figure aplatie des Mongols; d'après Ball, ils ressemblent aux Mincopi. A ces représentants de deux races distinctes, qui forment la faible population de l'archipel, s'ajoutent maintenant des gens de toute race déportés par les Anglais. Un établissement pénal, dépendant de celui des Andaman, a été fondé en 1869 dans l'île de Camorta, au nord du détroit de Nankaouri, port admirable, offrant au nord et au sud des havres secondaires, qui communiquent par deux profonds chenaux avec la mer orientale et la mer occidentale. Autour de la colonie, le sol a été labouré, les plantations s'étendent de proche en proche, et les transportés hindous s'établissent dans les clairières des forêts. Grâce aux défrichements, le climat si redouté des Nicobar s'assainit peu à peu. Avant la fondation du pénitencier de Nankaouri, l'île la plus commerçante de l'archipel était celle du nord, Car-Nicobar; des trois millions de noix de coco exportées annuellement, plus des deux tiers provenaient de cette île. Les indigènes portent généralement des noms anglais; très habiles linguistes, ils parlent les idiomes des marins qui viennent les visiter : aucun n'ignore le malais, presque tous parlent l'anglais, le patois portugais, le barman ou l'hindoustani.

IV

BASSINS DE L'IRRAOUADDI ET DE LA SALOUEN

MANIPOUR, PAYS DES CHAN ET DES KAKYEN, BARMANIE, PEGOU, MARTABAN

La région de l'Indo-Chine qui s'étend à l'est de la chaîne de partage formée par les montagnes des Khamti, des Singp'o, des Louchaï et par l'Arrakan-yoma, semblerait à première vue être une dépendance naturelle de contrées annexées à l'Empire Chinois. Des degrés faciles à gravir montent des campagnes de la Barmanie aux plateaux du Yunnan et les étroites vallées de la Salouen et de l'Irraouaddi donnent accès dans les provinces

[1] Roepstorff, *Geographical Magazine*, febr. 1, 1875.
[2] Birch, *Calcutta Review*, july 1878; — Rink; — Von Scherzer, *Novara*.

orientales du Tibet; le versant du sol rattache à la Chine les plaines barmanes; mais, d'autre part, le littoral les rapproche de la péninsule hindoue, et de ce côté surtout se propagea la civilisation dès les premiers temps de la navigation maritime. Tandis que la population, prise en masse, ressemble par les traits physiques aux habitants des contrées de l'Empire Chinois limitrophes de la Barmanie et provient sans doute, pour la plus forte part, de la même origine, c'est par les ports de mer que se répandirent les religions et les idées. Maintenant plus que jamais c'est par le littoral que se fait sentir l'impulsion du dehors. Maîtres de la mer, les Anglais se sont emparés de toute la zone maritime, dont ils ont fait une province indienne, traversée de routes. Mais au nord rien n'est changé; des populations sauvages occupent les pays montueux et ferment souvent les chemins de commerce. De plus en plus la Barmanie se trouve entraînée dans le cercle d'attraction dont le centre se trouve en Europe, par delà les mers, et de grands changements politiques devront s'accomplir avant que des communications faciles, rétablissant l'équilibre géographique, rattachent les régions du bas Irraouaddi aux vallées hautes de son bassin. De nos jours une grande partie de la contrée est presque sans habitants : comparativement au Bengale, la Barmanie, qui pourtant a les mêmes avantages de sol et de climat, est un pays désert[1]; beaucoup plus considérable que la France en étendue, elle a cinq fois moins d'habitants; mais le peuplement se fait avec une singulière rapidité : de 1872 à 1881, le nombre des habitants de la Barmanie anglaise s'est accru de 34 pour cent.

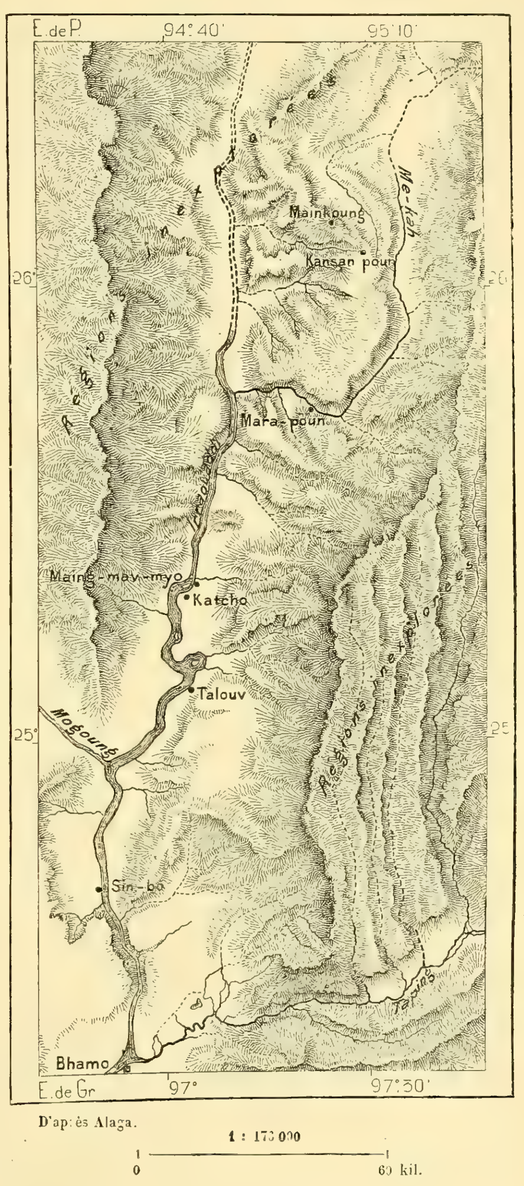
L'Irraouaddi, qui reçoit dans son bassin les eaux de toute la Barmanie occidentale, est déjà un puissant cours d'eau lorsqu'il pénètre sur le territoire de l'Indo-Chine. Il est vrai qu'en 1826 les explorateurs Wilcox et Burlton, parcourant les montagnes du Brahmakound, atteignirent les bords d'un faible courant qu'on leur dit être le haut Irraouaddi, et dont le nom local, Myit gyi ou « Grande Rivière », leur parut convenir au fleuve principal de la Barmanie. Quoique gonflée par les eaux de neige fondue qui descendaient des monts Namyer, situés à une petite distance au nord, la « Grande Rivière » n'avait pas même 75 mètres de large et les

[1] Superficie et population des contrées de l'Irraouaddi, du Sittang et de la Salouen :

	Superficie en kil. carrés.	Population	Popul. kilomét.
Manipour, en 1876.	19 675	126 000 hab.	6.4 hab.
Barmanie et pays des Chan.	457 000	4 000 000 »	9.0 »
Pegou, sans le Tenasserim du sud, en 1881	158 280	3 250 000 »	20.0 »
Ensemble. . . .	634 955	7 376 000 hab.	11.6 hab.

voyageurs pouvaient la passer à gué[1]. Wilcox crut avoir résolu la question des sources de l'Irraouaddi; toutefois il entendit parler d'une « forte branche orientale » du fleuve, que la fatigue et les difficultés du voyage l'empêchèrent d'aller visiter. Récemment, le planteur Lepper a recueilli chez les indigènes Singp'o des renseignements qui confirment l'existence de cette rivière orientale[2]. Quel peut être ce cours d'eau, si ce n'est le véritable Irraouaddi, dont le large courant a été côtoyé par des voyageurs européens à 150 kilomètres plus au sud?

N° 166. — IRRAOUADDI EN AMONT DE BHAMO.



D'après Alaga.

1 : 17[illegible] 000

0 — 60 kil.

Un explorateur barman, connu sous le pseudonyme d'Alaga, fut envoyé en 1880 en amont de Bhamo pour suivre les bords de l'Irraouaddi jusqu'au confluent des deux branches. Il remonta la vallée au delà des frontières de l'État barman proprement dit, et vers le degré 25° 43′ il atteignit la jonction de deux cours d'eau, dont l'un, celui de l'ouest, avait alors 500 pas de large, tandis que le bras oriental, qu'ils traversèrent en bac, offrait seulement le cinquième de cette largeur et ne roulait que des eaux peu profondes[3]. Mais est-ce la « grande rivière orientale » de Wilcox et de Lepper? Un autre affluent considérable ne rejoint-il pas l'Irraouaddi plus au nord? On ne peut se prononcer encore et l'on n'a pas de mesures précises

[1] *Asiatic Researches*, XVII.
[2] Robert Gordon, *Notes manuscrites.*
[3] *Proceedings of the Geographical Society of London*, may 1882.

qui permettent de calculer en cet endroit le débit du fleuve barman. Un voyageur européen, Strettel, qui remonta l'Irraouaddi en 1874 jusque dans le voisinage de ce confluent, ne décrit pas non plus le cours fluvial avec assez de détails pour qu'il soit possible d'en donner approximativement le module. C'est à une centaine de kilomètres plus bas, au confluent du Mogoung, sous le 25e degré de latitude, que les observations faites par Hannay et Griffith sur la largeur du lit, la profondeur des eaux, la vitesse du courant, l'écart annuel entre les maigres et les crues, ont permis d'évaluer le débit du fleuve en temps de crue à l'énorme quantité de 25 000 à 28 000 mètres cubes par seconde[1]. Plus bas, à Bhamo, le flot de grande crue s'élève à près de 34 000 mètres cubes. En comparant la portée de l'Irraouaddi supérieur à celle du fleuve à la tête du delta, on constate qu'à l'endroit le plus haut où son courant ait été mesuré, il a déjà les deux tiers de son débit moyen et la moitié de son débit de crue : une portée de 9000 mètres cubes par seconde, c'est-à-dire un courant égal à celui de la triple embouchure du Danube. Telle est, en amont de Bhamo, dans la Barmanie septentrionale, la masse liquide de ce fleuve que l'on dessine sur la plupart des cartes comme prenant sa source dans les montagnes qui limitent au sud le bassin du Brahmakound !

Ce fait remarquable, d'un étroit bassin alimentant un si large fleuve ne pourrait s'expliquer que par une précipitation d'humidité hors de proportion avec toutes celles que l'on a observées dans les autres parties de la Terre : même une tranche d'eau annuelle de 20 mètres, bien supérieure à celle qui tombe sur les pentes méridionales des montagnes des Garo et des Khasia, ne suffirait pas à expliquer le débit de l'Irraouaddi supérieur, en supposant même que cette eau descendue des nuages s'écoulât en entier dans le fleuve. Or tout ce que l'on sait du régime hyétométrique de ces régions permet d'affirmer que les pluies du haut bassin de l'Irraouaddi n'égalent point en abondance celles des contrées que parcourent le Brahmapoutra et ses affluents. Le grand courant pluvieux est celui de la mousson du sud-ouest, qui vient s'engouffrer entre les montagnes de l'Inde et celles de l'Indo-Chine, au nord du golfe du Bengale. En se heurtant contre les collines de Tipperah et les monts de l'Assam, la partie inférieure du courant aérien laisse tomber ses averses, et plus loin les nuages supérieurs rencontrent les monts élevés qui limitent au nord les bassins du Brahmakound et du Dihong : c'est sur ce versant que les pluies et les neiges doivent s'abattre avec le plus de violence. Or le bassin du haut Irraouaddi barman se

[1] Robert Gordon, *Report on the Irrawaddy River.*

trouve précisément sur le versant opposé : quand les nuages passent au-dessus, ils sont déjà privés de la plus forte part de leur humidité. C'est ainsi que, plus au sud, les chutes de pluie, qui dépassent 6 mètres sur les côtes de Djittagong et d'Akyab, n'atteignent pas même le tiers de cette quantité sur la pente orientale, dans le delta de l'Irraouaddi[1]. Si le fleuve n'est pas alimenté par des pluies excessives, son bassin doit être beaucoup plus considérable que ne l'admettent la plupart des géographes anglais. Ou bien l'Irraouaddi est la continuation du Tsangbo, ainsi que l'affirment, d'après les géographes chinois, d'Anville, Klaproth, Fergusson, Gordon, ou bien il a pour affluent supérieur un autre grand cours d'eau descendu des plateaux du Tibet oriental.

En aval du confluent du Mogoung, l'Irraouaddi s'engage dans le défilé ou « kyoukdwen », dont les falaises sont en certains endroits à moins de 50 mètres l'une de l'autre, mais où l'eau est tellement profonde, qu'on ne trouve pas le lit à 75 mètres : dans ce passage étroit, où la masse de l'Irraouaddi est comprimée, le courant descend de 20 à 25 kilomètres à l'heure. Une autre cluse de rochers, où l'eau a 60 mètres de profondeur[2], enserre les eaux en aval du confluent du Tapeng et de la ville de Bhamo; des singes gambadent sur les arbres de la rive et sur les saillies de la falaise qui domine abruptement le bord occidental. Jusqu'en cette partie du courant, les dauphins remontent le fleuve, et jouent autour des barques; mais ils deviennent de plus en plus rares, quoique les Barmans ne les pourchassent jamais[3]. Près de Mandalé, des promontoires boisés forment un troisième défilé, et la rivière, dont le flot descend en moyenne du nord au sud, oblique vers l'ouest par une succession de méandres. Après s'être unie aux eaux de son grand affluent, le Kyendwen, elle suit la base des contreforts de l'Arrakan-yoma, et contournant, en face de Prome, une roche abrupte qui la domine de 100 mètres, elle entre dans les plaines que les boues de son courant ont graduellement comblées. Si l'on en juge par l'aspect du sol et le relief de la contrée, la couche d'alluvions fluviales commence même en amont de Prome : un bras du fleuve, dans le lit duquel est tracé maintenant le che-

[1] Pluies annuelles sur le versant de l'Arrakan-yoma :

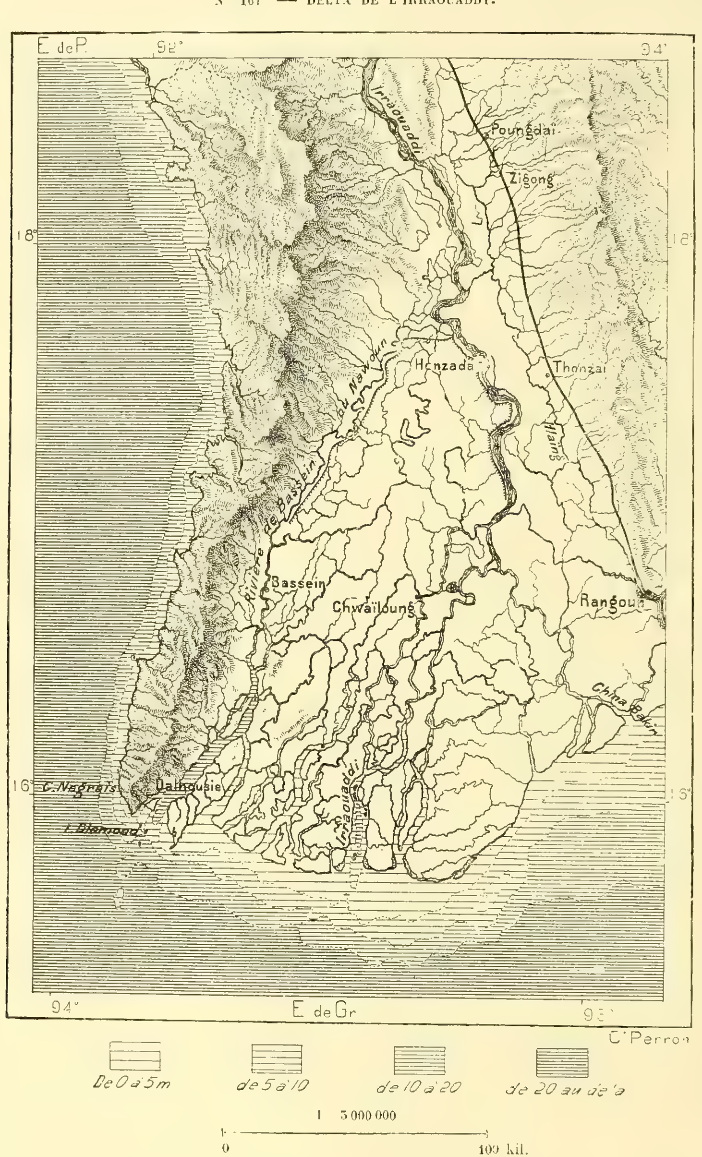
Versant occidental.		Versant oriental.	
Akyab (33 années)	5m,01	Thayet myo (8 années)	1m,30
Kyouk hpyou (8 années)	4 ,51	Prome »	1 ,45
Sandoway (8 années)	5 ,55	Henzada »	1 ,96
		Manipour (4 années)	1 ,25

[2] Anderson, *From Mandalay to Momien.*

[3] Adolf Bastian, *Die Völker des Oestlichen Asien.*

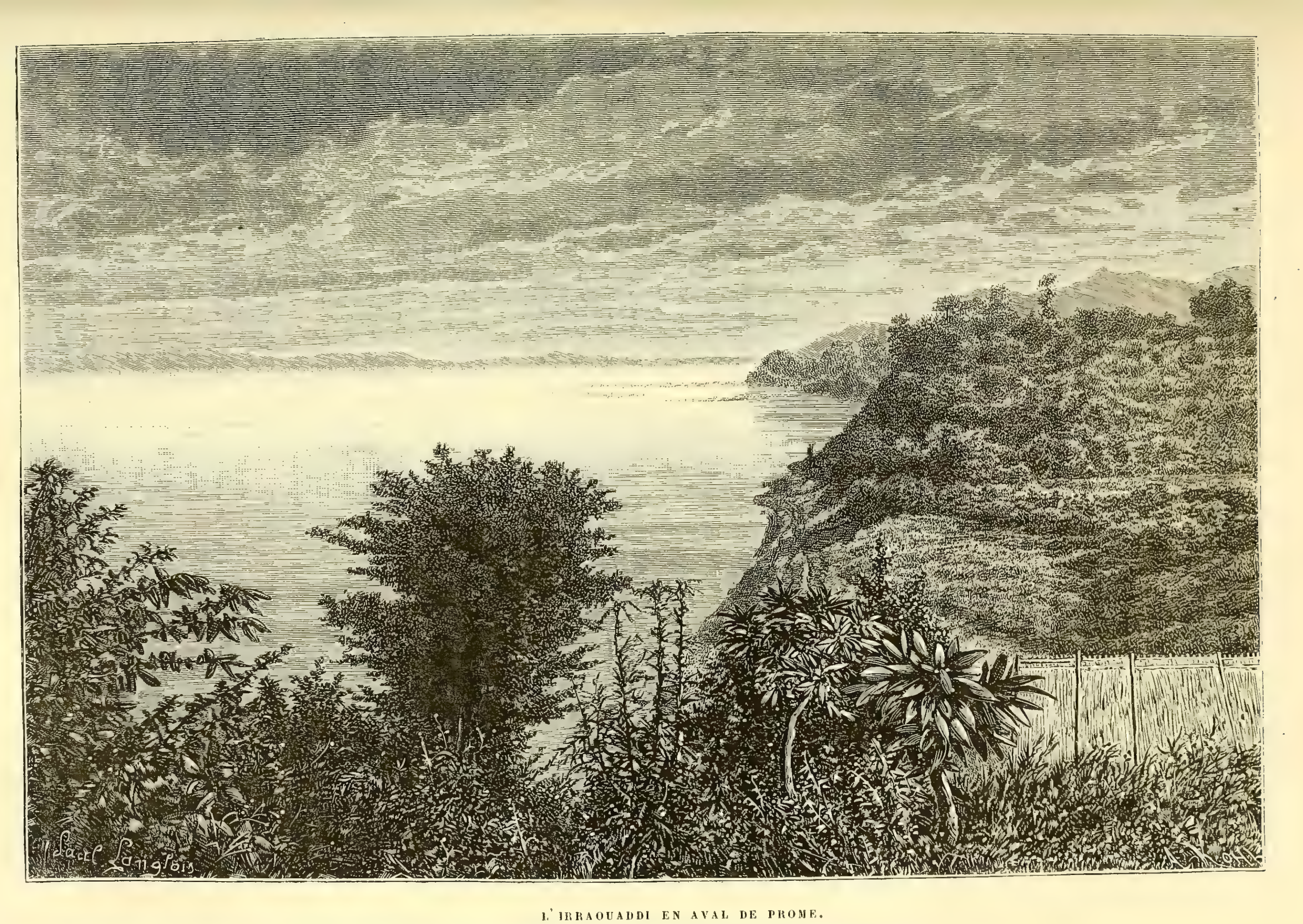
min de fer de Prome à Rangoun, s'unissait probablement à la rivière Myit-ma-kha-tchoung (Hlaïng, ou rivière de Rangoun), qui serpente à la base du Pegou-yoma, faîte de partage entre les bassins de l'Irraouaddi et du

N° 167 — DELTA DE L'IRRAOUADDY.



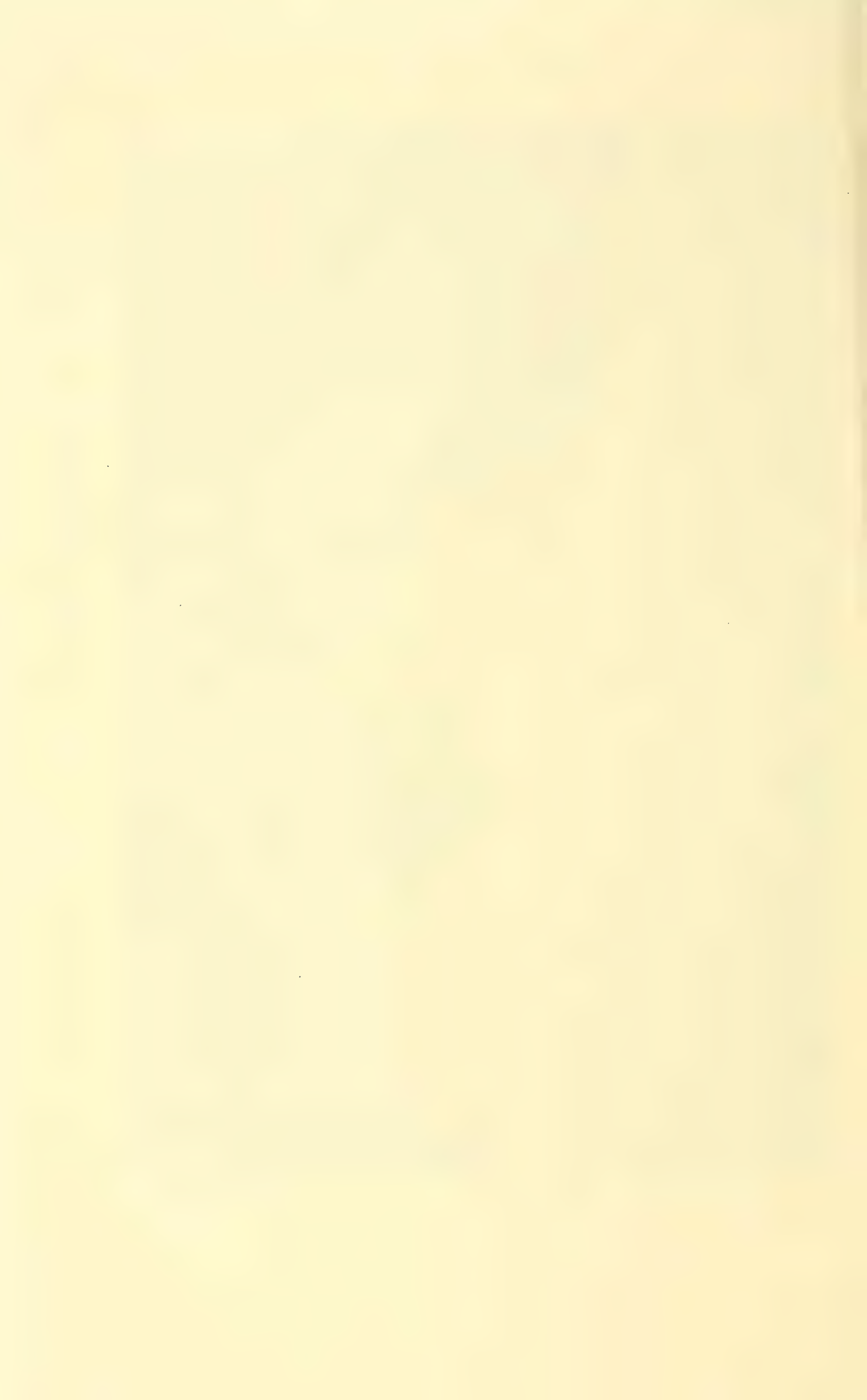
Sittang : les hauteurs qui s'élèvent au milieu de la plaine en amont de la tête actuelle du delta furent jadis des massifs insulaires.

De nos jours, la fourche du delta proprement dit, non compris les bayous temporaires qui se déversent à l'est pendant les pluies, se trouve à 220 kilomètres de la mer en droite ligne à 300 kilomètres, avec les détours du



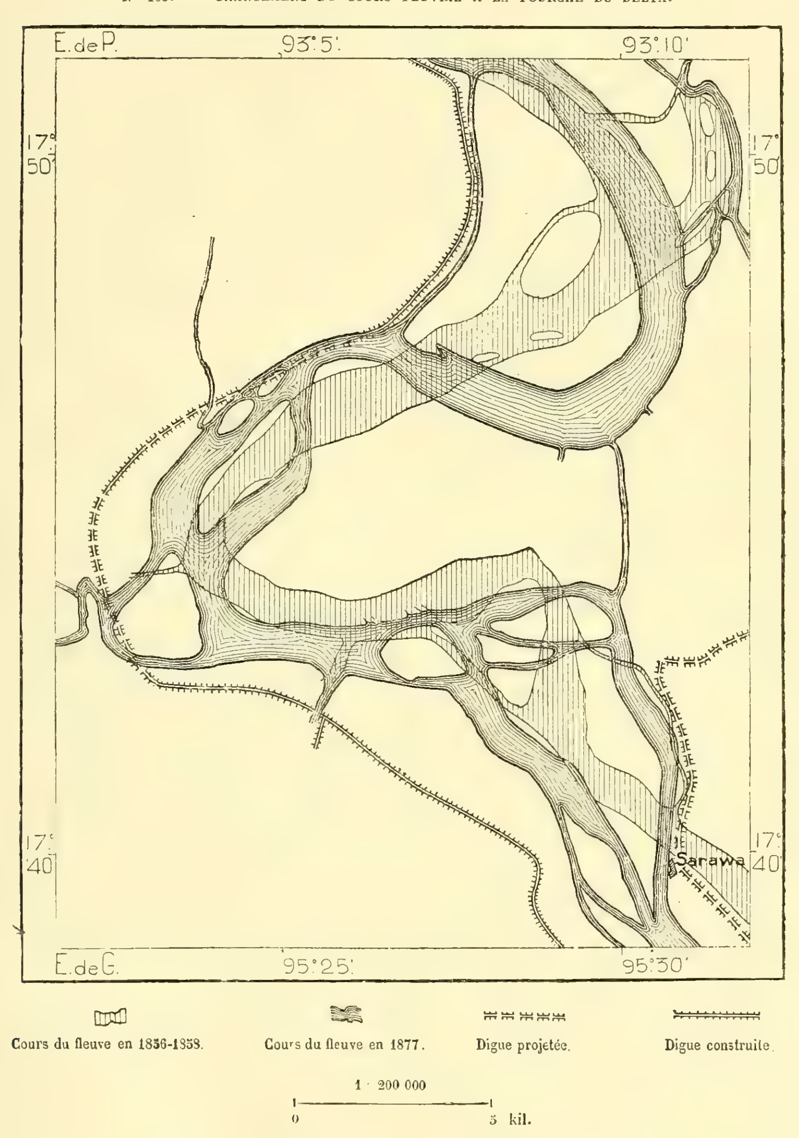
L'IRRAOUADDI EN AVAL DE PROME.

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



fleuve. Le bras oriental garde le nom d'Irraouaddi ou d'Aïravati, « fleuve des Éléphants », et continue de suivre la direction du sud ; le bras occidental, le Nawoun, longe la base de l'Arrakan-yoma et va se jeter dans

N° 168. — CHANGEMENT DU COURS FLUVIAL A LA FOURCHE DU DELTA.



l'estuaire de Basseïn, qui limite à l'est la péninsule du cap Negrais. Ce bras emporte en temps de crue environ la dixième partie des eaux du fleuve. L'Irraouaddi contient les neuf dixièmes de l'eau, mais il se divise bientôt en rameaux secondaires et toute la région du delta se trouve ainsi partagée en de nombreuses îles, qui changent de contours à chaque inonda-

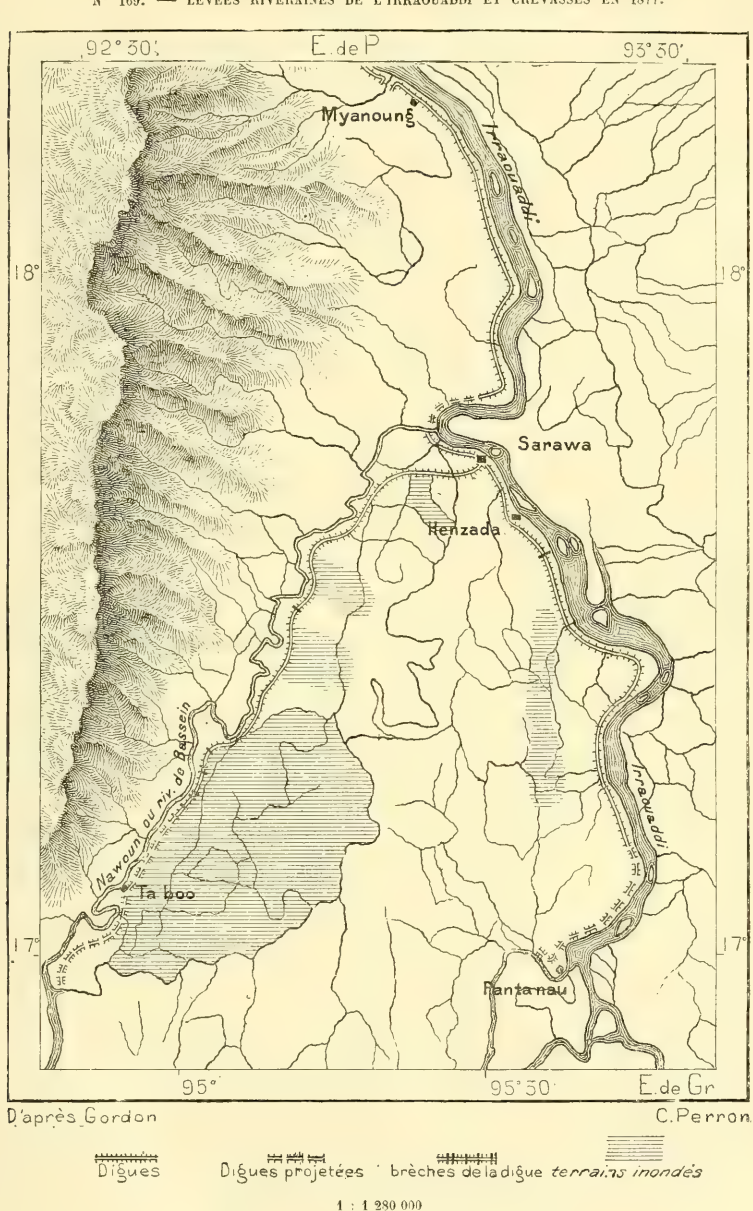
tion du fleuve, là du moins où des levées n'ont pas fixé les rivages. Suivant les alternatives des crues et des maigres, des apports et des érosions, le lacis des coulées se modifie et les bouches s'ouvrent, se ferment, se déplacent. Actuellement il en existe neuf principales, de l'estuaire de Basseïn à celui de Rangoun. Même au delà de cette entrée, les terres alluviales, traversées de bayous dans tous les sens, vont rejoindre, au nord du golfe de Martaban, le delta du Sittang et celui de la Salouen. Sans comprendre ces plaines, la courbe extérieure du delta de l'Irraouaddi se développe sur une longueur d'environ 300 kilomètres. La superficie de l'espace triangulaire arrosé par les bras du fleuve est évaluée par Gordon à 46 000 kilomètres carrés. Quoique très fertiles, ces campagnes ne peuvent se comparer en fécondité naturelle à celles du Gange; le sol y consiste principalement en argiles anciennes, beaucoup plus difficiles à travailler que les terres meubles du Bengale[1].

L'écart du débit est très considérable dans les bras de l'Irraouaddi suivant la marche de la mousson : au mois d'août, lorsque les pluies se sont déversées dans le bassin, la moyenne du débit est 17 fois plus forte qu'au mois de février, période des grandes sécheresses. A cette époque de l'année, la portée du fleuve descend à 2000 mètres cubes par seconde; le 5 mars 1877, elle n'était même que de 1300 mètres; l'Irraouaddi était moindre que le Rhône et le Rhin. Mais aussi la masse liquide, mesurée pendant les crues, est supérieure à celle du Congo : elle dépassait 56 000 mètres cubes, le 20 août 1877; à Prome, la différence de niveau entre les hautes et les basses eaux est de plus de 10 mètres. Le module moyen, calculé d'après les mesures régulières qui sont prises depuis 1872 à Saïkhta, près de la fourche des branches, est de 13 600 mètres cubes, environ le même que celui du Gange. Il n'est guère de fleuves qui aient été étudiés avec plus de soin que l'Irraouaddi vers son embouchure et dont le régime hydraulique ait été mieux décrit[2]. D'ailleurs il était indispensable que les Anglais, devenus maîtres de la Barmanie méridionale, s'occupassent de protéger les rives du fleuve contre les crues soudaines et d'assécher les marécages, qui s'étalent en maintes régions de la plaine, au grand détriment de la santé publique. Une digue d'une centaine de kilomètres borde la rive droite de l'Irraouaddi en amont du delta pour détourner les torrents qui descendent de l'Arrakan-yoma et pour en former une rivière au cours régulier descendant parallèlement au fleuve vers la branche du Nawoun. La tête de la

[1] Theobald, *Geological Magazine*, VII.
[2] Robert Gordon, *Report on the Irrawaddy River*, 4 vol. avec atlas.

« camargue » barmane est aussi défendue par un hémicycle de levées qui longent la rive gauche du Nawoun et la rive droite de l'Irraouaddi.

N° 169. — LEVÉES RIVERAINES DE L'IRRAOUADDI ET CREVASSES EN 1877.



Malheureusement, les coûteux travaux d'endiguement ont partout les mêmes conséquences, celles d'exhausser le lit fluvial et d'accroître le désastre des inondations, lorsque des crues exceptionnelles rompent les levées. En 1877, un espace de 1250 kilomètres carrés, à l'est du Nawoun, fut ainsi

transformé en lac, et tout le delta fut parsemé d'autres bassins lacustres de moindre étendue.

Les troubles que les bouches de l'Irraouaddi apportent dans la mer augmentent d'année en année la superficie du delta. Les promontoires terminaux de l'Arrakan-yoma et du Pegou-yoma, piliers extérieurs de l'ancien golfe, sont depuis longtemps dépassés par la courbe des terres alluviales. Au sud du delta émergé, un delta sous-marin s'étend jusqu'à une grande distance en mer ; encore à 100 kilomètres du rivage, la sonde touche le fond à 75 mètres de profondeur, tandis qu'au delà des bancs les abîmes marins ont plus de 2000 mètres. D'ailleurs le dépôt des alluvions est facilité par l'absence de courants d'érosion sur le littoral du delta. A certains égards, le golfe de Barmanie peut être considéré comme une méditerranée : à l'ouest et au sud, il est fermé par la chaîne des Andaman, celle des Nicobar et Sumatra, et la rangée immergée des îles se continue en maints endroits par des bancs cachés, limites naturelles du golfe du Bengale : par ces bancs, la côte d'Arrakan se continue jusqu'au sud de l'île Preparis, et c'est à l'abri de ce môle que se déposent les alluvions de l'Irraouaddi. Des barres de vase et de sable obstruent toutes les bouches du fleuve et les grands navires ne peuvent y pénétrer qu'avec l'aide de la marée, qui s'élève de 6 mètres dans ces parages et qui remonte dans le bras principal jusqu'à Henzada, à 200 kilomètres de la mer.

Le Pegou-yoma, qui limite à l'est le cours inférieur et le delta de l'Irraouaddi, n'est qu'une faible saillie de montagnes, appartenant probablement aux âges tertiaires, et s'élevant en moyenne de 600 à 900 mètres ; çà et là quelques cimes atteignent une hauteur plus considérable, mais nulle part la traversée des montagnes n'oppose d'obstacles sérieux. Vers son extrémité méridionale, la chaîne s'étoile en rameaux secondaires, et chaque vallée envoie sa rivière à l'estuaire de Rangoun ; la rivière de Pegou, qui naît sur le versant oriental des montagnes, en contourne toutes les ramifications méridionales pour aller s'unir aussi par les eaux de Rangoun avec le Hlaïng et les autres coulées de l'Irraouaddi. Le Sittang (Sittoung, Tsitoung) ou Paloun, qui descend du nord au sud dans le long bassin quadrangulaire formé par le Pegou-yoma et les montagnes de Poungloung à l'est, ne communique avec le delta du grand fleuve barman que par des terres basses et des rivières indécises ; au point de vue géologique, on peut dire qu'il est le véritable prolongement de l'Irraouaddi supérieur, car il se trouve précisément dans l'axe méridien de ce fleuve entre Bhamo et Mandalé. Au sud des capitales de la Barmanie royale, la vallée du haut Irraouaddi se continue par celle que parcourt son affluent le Panboung, et

c'est dans la même direction, au delà d'un seuil de faible élévation, que naissent les premières eaux du Sittang, qui va se jeter à l'angle du golfe de Martaban, après un cours de 560 kilomètres : la superficie de son bassin est évaluée à 56 500 kilomètres carrés. L'eau de marée qui s'engouffre dans l'entonnoir de l'estuaire et qui remonte le fleuve en toute saison à plus de 100 kilomètres de distance, forme un mascaret redouté des marins; les vagues clapoteuses, chargées de sable, qui suivent les premiers rouleaux de la barre, ne sont guère moins dangereuses et souvent ont fait sombrer des embarcations. Pendant la mousson pluvieuse, les coulées qui s'épanchent à l'est du Sittang et qui se ramifient en un lacis de marigots le long du littoral, permettent de naviguer à l'abri des vents et des courants, jusqu'à Maulmeïn, à l'embouchure de la Salouen : grâce à tous ces canaux, d'une longueur développée de 600 kilomètres, des bateaux pourraient longer à distance de la mer toute la côte septentrionale du golfe de Martaban, de Basseïn à Maulmeïn. Pendant la période des grandes pluies, qui dépassent parfois 6 mètres, la région du littoral est complètement inondée, la plaine se change en lac. C'est alors que les tigres sont le plus dangereux : ils se réfugient sur les mêmes renflements du sol que les paysans[1].

Les montagnes qui séparent le haut Irraouaddi et la Salouen n'ont été traversées que sur un petit nombre de points. Au nord de la Barmanie, la vallée transversale du Tapeng qui descend des plateaux du Yunnan a permis à divers voyageurs, Cooper, Margary, Gill, Szechenyi, Colqhoum, de franchir la chaîne de partage, et tous les voyageurs s'accordent à dire que les saillies du sol sont disposées dans cette région en longues arêtes parallèles se dirigeant du nord au sud, séparées les unes des autres par des vallées étroites. Un des pics de la contrée s'élève à 3190 mètres et le seuil le plus haut de la route est à 2563 mètres. Au sud de ce passage, montagnes, collines et plateaux sont connus sous le nom général de Chan-yoma ou « Hauteurs des Chan » ; dans l'ensemble, toute la région forme comme une terrasse ayant plus de 1000 mètres de haut et découpée par de nombreuses rivières qui se déversent, les unes dans l'Irraouaddi, les autres dans la Salouen. Au sud-est de Mandalé, le pic presque isolé de Nattik se dresse en dehors du Chan-yoma ; pendant des journées entières, les voyageurs qui parcourent les campagnes arrosées par le Panboung en voient la paroi, presque verticale en apparence, contrastant avec la mer de verdure des forêts et des savanes. Dans quelques-unes de ces plaines l'herbe est si haute, que même après la saison des pluies, quand elle se

[1] Adolf Bastian, *Die Völker des Oestlichen Asien.*

penche et commence à se flétrir, les éléphants y disparaissent. Au sud du Nattik, le faîte de séparation entre le Sittang et la Salouen se continue par une série de massifs dont plusieurs dépassent 1000 mètres : le Nat toung ou le « mont des Esprits », qui s'élève à l'est de Toungou, a 2400 mètres : on scandalise fort les indigènes en leur disant que cette montagne n'est pas la plus haute de la Terre ; jadis, disent-ils, un déluge, qui recouvrit toute la contrée, vint effleurer le sommet du pic. Pendant la saison des chaleurs, la cime du Nat toung est constamment voilée par les feux que les Karen allument dans les jongles pour en défricher le sol[1].

Beaucoup moins abondante que l'Irraouaddi, — car elle est défendue contre les pluies de la mousson du sud-ouest, non par un simple rempart de montagnes comme l'Irraouaddi, mais par une double, et même au sud, par une triple rangée de hauteurs, — la Salouen est cependant par la longueur de son cours un des grands fleuves de l'Asie, et sur la plupart des cartes elle est même représentée comme ayant un développement bien supérieur à celui de l'Irraouaddi. Elle naît sur les hauts plateaux du Tibet oriental, et sous les noms de Nou kiang, Lou kiang, Loutze kiang, descend au sud, parallèlement au Mekong et au Kinchan kiang par une de ces vallées étroites, ouvertes comme des sillons creusés par une gigantesque charrue. Mais la majeure partie de cette rivière est inexplorée et les itinéraires tracés dans les gorges septentrionales ne sont point encore raccordés avec les routes des voyageurs sur le territoire barman. A l'endroit où son courant forme la limite entre la Barmanie anglaise et le royaume de Siam, elle coule, profonde et rapide, entre des montagnes boisées, qui se rapprochent peu à peu vers l'aval et redressent leurs parois : près du confluent du Thoung yang, le lit de la Salouen est tellement rétréci en certains endroits, qu'il n'a pas même 30 mètres de large. A peu de distance en aval, des bancs de rochers traversent le fleuve d'une rive à l'autre, hérissés de saillies sur lesquelles viennent se briser des troncs d'arbre emportés par le courant. D'autres rapides, moins violents, mais également infranchissables aux canots pendant la plus grande partie de l'année, interrompent le cours de la Salouen inférieure. Elle se calme dans la région du delta, là où des coulées latérales la rattachent au Sittang et aux estuaires des rives du Tenasserim ; mais elle ne se jette pas directement dans la mer et ses eaux se confondent avec les flots salés qui entourent l'île de Belou ghaïwon ; des bancs redoutables, qui ont reçu le nom de Godwin sands, comme ceux de la côte anglaise du Kent, défendent les approches d'Amherst et de Maul-

[1] Mac Mahon, *Karens of the Golden Chersonese.*

meïn. De nombreux naufrages ont eu lieu sur ces bancs; la basse Salouen est une de ces rivières dont la montée est plus dangereuse que tout un voyage au long cours[1]; mais le mascaret, si redoutable dans le Sittang, n'a que peu de force dans la Salouen inférieure. Les crues du fleuve s'élèvent à 9 ou 10 mètres en moyenne dans la région des rapides, et les mesures de largeur, de profondeur et de vitesse du courant rapportées par les voyageurs Richardson, Sconce, Watson, O'Riley, ont permis à l'ingénieur Gordon d'évaluer en cet endroit le débit de crue de la Salouen à 17 000 à 20 000 mètres cubes[2]. Le débit moyen du fleuve n'a pas encore été calculé, mais il est certainement de plusieurs milliers de mètres. Les Anglais ont conclu un traité avec les Karen pour la libre navigation du fleuve[3]; néanmoins il est inutile aux bateliers, si ce n'est sur une longueur d'environ 100 kilomètres, dans son cours inférieur. Plus haut, il ne sert qu'au flottage du tek, dont les billes, coupées dans les forêts à proximité des rivages, sont traînées à la rive par des éléphants et livrées au fil de l'eau, qui les emporte en longues processions. En amont de Maulmeïn, les flotteurs les saisissent dans le courant pour en construire des radeaux irréguliers.

Les montagnes des Chan, prolongement de celles du Yunnan, si riches en métaux de toute espèce, et les massifs qui séparent le Pegou des bassins du Yanzoulin et de la Salouen, renferment aussi de puissants gisements minéraux, fer, plomb, cuivre, étain, argent; la rivière Chwili, qui naît au nord-est de Bhamo, dans le Yunnan, roule des paillettes d'or; des pierres précieuses, surtout le saphir et le rubis, sont recueillis pour le trésor royal dans les montagnes qui s'élèvent au nord-est de Mandalé. La Barmanie est l'une des rares contrées où se trouvent des carrières de jade : le centre de l'exploitation est dans le district de Mogoung, au nord de Bhamo.

Limitrophes de l'Inde Cisgangétique et séparées des vallées de l'Assam et du Tipperah par des montagnes peu élevées, les forêts et les jongles de la Barmanie présentent la même variété de plantes que la péninsule occidentale et fournissent à l'alimentation et à l'industrie les mêmes produits, graines, fibres et gommes. Un jardin botanique établi à Rangoun, ainsi que des fermes d'essai, ont reçu les végétaux utiles de la zone tropicale qui manquaient à la flore indigène, et de proche en proche la culture s'en est répandue, même en dehors de la Barmanie anglaise. En outre, les espèces de la zone tempérée, surtout les légumes d'Europe, ont été

[1] Pauline Nostitz, *Helfer's Reisen in Vorderasien und Indien.*
[2] *Report on the Irrawaddy River.*
[3] *Records of the Government of India*, XLVIII.

introduits dans les régions des collines. Il est peu de contrées où, grâce au sol et au climat, l'homme jouisse d'une plus grande diversité de productions végétales. La Barmanie est un des greniers de l'Inde et du monde par son riz, dont les ports du littoral expédient chaque année d'énormes quantités. Après cette céréale, les diverses espèces d'arbres fruitiers ont le plus d'importance : en maints endroits, la moindre cabane est entourée d'arbres à fruit, aréquiers, jaquiers, manguiers, orangers et bananiers. La canne à sucre est peu cultivée, mais une espèce de palmier, le dani, fournit aux indigènes le sucre dont ils ont besoin; dans la seule Barmanie anglaise, ces arbres occupent 12 000 hectares[1]. La culture du tabac se répand, tant à cause de l'accroissement de la population dans un pays où tout le monde fume, même les enfants, que grâce à l'excellence reconnue de la feuille : le tabac de Maulmeïn peut se comparer aux meilleurs de l'Inde. L'arbuste à thé, le cafier, le cinchona ont été introduits dans les plantations, mais jusqu'à maintenant ils n'ont fourni que peu de produits. Le caractère tropical de la végétation disparaît en amont du delta, cependant le palmier-palmyre ouvre ses éventails de feuilles auprès des maisons jusqu'au nord de Mandalé[2]. Quant aux forêts vierges, qui couvrent encore une si vaste étendue, elles pourraient, si des routes les traversaient, livrer à l'industrie d'énormes quantités de bois de construction, d'ébénisterie ou de teinture. Helfer a calculé que dans le seul district de Tenasserim, il existe au moins 640 millions d'arbres appartenant à 577 espèces, dont 25 pouvant servir à la construction des navires[3]. Le tek ne croît ni dans la Barmanie septentrionale, ni dans la partie méridionale de Tenasserim, au sud du 16e degré de latitude : c'est dans les montagnes du Pegou-yoma et dans les régions voisines qu'il trouve les meilleures conditions pour sa croissance; mais déjà quelques forêts ont été dévastées et les plantations nouvelles sont d'origine trop récente pour avoir donné des résultats appréciables : l'étendue annuelle des reboisements dans la Barmanie anglaise est seulement de 240 hectares par an. Après le tek, les arbres les plus appréciés sont l'espèce d'acacia dont on extrait le cachou, l'arbre à vernis, qui sert à la fabrication des boîtes, et l'arbre à l'huile (*diptero-carpus lævis*). Les pins se montrent jusque dans le voisinage de la mer sur le Pagou-yoma; à 100 mètres d'altitude, se montrent les premiers arbres de cette espèce. Sur le littoral, la plante arborescente la plus remar-

[1] *Report on the Administration of British Burma during the years* 1880-81

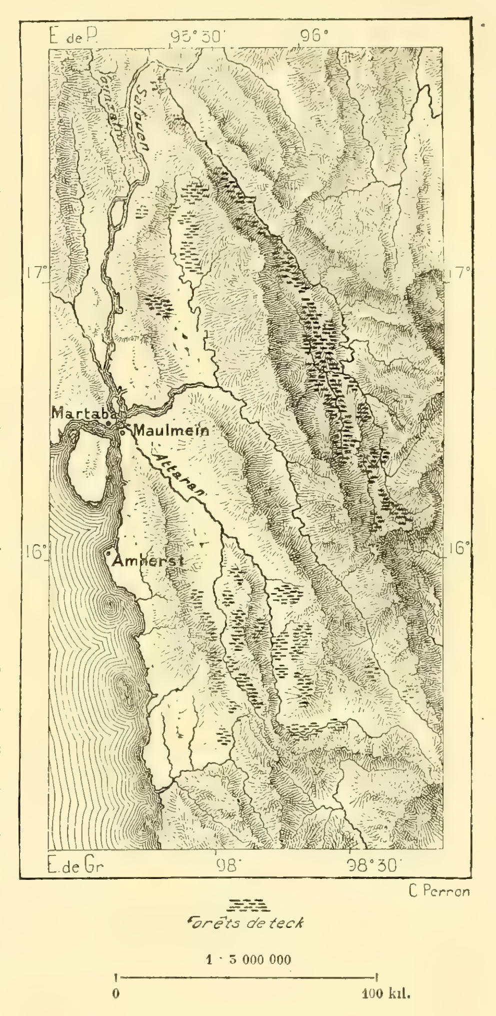
[2] Anderson, *From Mandalay to Momien.*

[3] *Gedruckte und ungedruckte Schriften über die Tenasserim Provinzen.* Mittheilungen der Geog. Gesellschaft zu Wien, 1860.

quable par la beauté du port, l'élégance de la ramure, la magnificence des fleurs, rouges et dorées, est l'*amherstia nobilis*[1].

Les éléphants, sans lesquels l'exploitation des forêts serait presque impossible, sont plus nombreux dans cette contrée qu'en tout autre pays des Indes-Orientales; mais ils quittent rarement la forêt vierge; ils fuient l'homme, et parfois il suffit d'élever une simple cabane près de leur gîte pour le leur faire abandonner; jamais ils ne font, comme ailleurs, irruption dans les champs[2]. De par la loi, ils appartiennent tous au souverain, sauvages ou apprivoisés. Les Barmans et surtout les Siamois sont fort habiles à réduire ces animaux à l'état domestique; ils réussissent même à élever les petits en captivité; en maint troupeau, chaque famille est suivie de son enfant[3]. Les rhinocéros, dont on connaît trois espèces dans la Barmanie, sont parfois apprivoisés comme dans l'Assam et, d'après Helfer, on les utilise même pour le transport des fardeaux; la chasse en est laissée aux Karen et autres tribus sauvages. Les petits chevaux de Barmans et ceux qui paissent dans les montagnes des Karen sont très appréciés et les Anglais les achètent pour toutes leurs colonies de l'Extrême-Orient. En Barmanie les rats sont un fléau périodique : quand les fruits commencent à leur manquer dans les montagnes des Chan et des Karen, ils descendent en armées innombrables pour détruire les récoltes, même pour assiéger les villages, que les habitants sont

N° 170. — FORÊTS DE TEK DU PEGOU ORIENTAL.



[1] Wallich; — Mason; — Fytche.

[2] Helfer, mémoire cité.

[3] Crawfurd, *Journal of an Embassy to the Court of Ava;* — Ch. Al. Gordon, *Our trip to Burmah*; — Mouhot, *Travels in Indo-China.*

forcés d'abandonner. On a vu fréquemment les bandes de rongeurs traverser en ordre de très larges rivières[1]. Il est rare que les indigènes utilisent les peaux des animaux, rhinocéros, buffles ou tigres; mais sur le littoral ils chassent une espèce d'alcyon, dont les plumes, d'un bleu céleste, servent à orner les robes des mandarins chinois.

Les pêcheurs, plus nombreux que les chasseurs, vivent en multitudes sur les bords de l'Irraouaddi, du Sittang et de la Salouen; mais les autres Barmans les considèrent comme des « meurtriers ». Ils fabriquent une pâte de crustacés et de poisson à demi pourri, le *ngapi*, qui sert à l'assaisonnement de tous les mets, quoique, pour l'Européen, l'odeur en soit abominable. Autour des ateliers se pressent les chiens et tourbillonnent les oiseaux, chacun attendant sa part du régal.

Les populations, sauvages ou civilisées, qui se partagent le territoire barman, appartiennent pour la plupart à la même souche ethnique, à en juger par la ressemblance des traits physiques, des idiomes et des traditions. Les différences proviennent surtout du genre de vie, et naturellement ce sont les montagnards qui ont le mieux gardé le type originaire.

Parmi les tribus du nord-ouest, l'une des plus civilisées, celle des Khamti, vit dans les vallées des monts Patkoï, sur les deux versants du Brahmapoutra et de l'Irraouaddi. Généralement grands, forts et bien faits, ils ont la figure plate du Chinois, mais le teint plus foncé, les traits moins réguliers; d'ailleurs un grand nombre d'entre eux, mêlés par des mariages avec les Assamais ou avec les Barmans, ne se distinguent guère des habitants de la plaine. La plupart ont l'habitude de ramener leurs cheveux au sommet de la tête pour les attacher en un chignon bouffant. Ils sont décemment vêtus comme leurs voisins barmans et graduellement en adoptent les coutumes; convertis au bouddhisme, ils ont même bâti quelques pagodes; quelques-uns ont appris l'alphabet et déchiffrent les livres saints. Les jeunes filles nubiles vivent à part dans de grandes cabanes : c'est là que viennent les chercher les jeunes gens, après un achat régulier et la construction de la maison conjugale. Quoique les armes soient la monnaie courante du pays et que le gouvernement de Mandalé recrute des soldats dans leurs villages ils sont très pacifiques, et négligent la chasse pour les travaux de l'agriculture, de l'industrie et du commerce : ce sont des trafiquants nés. Les chefs de tribus, représentants de chaque com-

[1] Mason, *Natural Productions of Burma.*

munauté, sont officiellement les possesseurs du sol, mais tous les Khamti du même village sont associés et chacun a la part entière de produits qui revient à son travail[1].

Les nombreux *gaoum* ou clans, désignés dans l'Assam sous le nom de Singp'o ou Tchingp'o, c'est-à-dire « Hommes[2] », et qui sont connus en Barmanie et dans le Yunnan chinois par l'appellation de Kakyen (Kha-khyen, Kachin, Kakou), constituent le groupe ethnique le plus important dans la région septentrionale du territoire barman; mais aucun lien politique ne les unit en nation. Près de la frontière de l'Assam, il sont partiellement civilisés par les Khamti, auxquels ils ressemblent par les habitudes, le costume et les armes; mais du côté de la Chine ils sont plus sauvages et les voyageurs se méfient de leur *dao* (*dah*) ou grand couteau, qu'ils manient avec une singulière dextérité. Presque tous sont tatoués : les femmes surtout sont couvertes de dessins fort élégamment tracés, servant à la fois de parure et d'écriture magique pour écarter les maladies et les sortiléges[3]. Les riches Kakyen portent des bâtonnets d'argent aux lobes des oreilles, et tous s'ornent de ceintures avec grelots ou coquillages. Leurs vêtements sont tissés par les femmes et teints dans une préparation d'indigo; les indigènes, très habiles forgerons, fabriquent des armes exportées chez toutes les peuplades des alentours. La plupart des clans s'occupent peu d'agriculture, si ce n'est pour la production de l'opium et des céréales, et leur seul animal domestique est le cochon; s'ils possèdent des buffles, c'est pour les avoir volés dans la plaine. Les tribus les plus voisines des Barmans et des Chinois payent l'impôt, mais dans les vallées éloignées des routes elles ne reconnaissent d'autres maîtres que leurs chefs ou *tsoboua*, dont le titre héréditaire passe toujours au plus jeune fils, ou, à défaut de descendance directe, au plus jeune frère[4]; le fils aîné quitte le pays pour aller chercher fortune. Dans quelques gaoum, il reçoit une part d'héritage, généralement les immeubles; mais les fils intermédiaires n'ont d'autre legs que des armes. Tous les enfants, nés de femmes légitimes ou de concubines achetées, sont traités de la même manière; les esclaves, fort nombreux, sont rarement frappés, quelle que soit l'origine de leur servitude : l'enlèvement, la capture pendant la guerre ou le non-payement d'une dette. En de nombreux villages, une seule maison réunit tous les habitants, chefs, su-

[1] Cooper, *New Routes for Commerce;* — Dalton, *Ethnology of Bengal.*

[2] John Anderson, *Mandalay to Momien.*

[3] Adolf Bastian, *Geographische and Ethnologische Bilder.*

[4] Bigandet, *Annales de la Propagation de la Foi,* 1866 ; — John Anderson, ouvrage cité; — *Zeitschrift für Ethnologie,* 1872.

jets et esclaves : il en est d'autres où des appartements spéciaux sont réservés aux diverses familles; ailleurs encore, le dortoir des hommes et celui des femmes est séparé par la pierre du foyer[1]. Sur le haut Irraouaddi, la monnaie courante des Kakyen consiste en boulettes d'opium[2].

Bouddhistes quand ils descendent de leurs montagnes dans les cités de la plaine, les Kakyen n'ont en réalité d'autre religion que celle des esprits ou *nat*, et leurs cérémonies n'ont d'autre but que de conjurer le pouvoir de ces êtres surnaturels. Lorsqu'une maladie infectieuse fait périr un des leurs, ils ne lui rendent point les honneurs funèbres et ne lui mettent point dans la bouche la pièce de monnaie qui payerait son passage à travers le torrent de la mort; ils n'ont d'autre souci que de chasser les mauvais génies ou de s'enfuir eux-mêmes. Jadis, quand une femme mourait en couches, on s'empressait de la brûler, et l'on jetait le nouveau-né dans les flammes en criant à la morte : « Emporte ton enfant! » Un étranger seul avait le droit de le sauver, le père devait le laisser périr[3]. Nulle part la toute-puissante coutume n'a mieux réglé les actes de la vie; nulle part il n'importe plus de mesurer ses mouvements et d'observer les usages, si l'on veut éviter disputes et blessures. Les vengeances héréditaires se poursuivent de village à village, et même le fils percera l'eau de son épée pour se venger de la rivière où le père s'est noyé. Les Kakyen ont une implacable mémoire : ils disent n'avoir pas besoin d'apprendre à lire, car tout est déjà écrit dans leur cœur. Leur idiome est, dans le bassin de l'Irraouaddi, un de ceux qui se distinguent le plus de la langue barmane; c'est un parler monosyllabique assez doux et harmonieux, ressemblant beaucoup à celui des Abor et des Michmi, mais terminant chaque phrase par une sorte de glapissement prolongé[4].

Le nom des Karen (Karrian), qui rappelle celui des Khyeng de l'ouest et des Kakyen du nord de la Barmanie, aurait le sens d' « Aborigènes » d'après Cross, Mason et Gordon, tandis que les Barmans le dérivent d'un mot pali signifiant « Mangeurs Sales », synonyme de « Gens de peu »[5]. Quoi qu'il en soit, les Karen ne sont une race inférieure que par l'état de sauvagerie dans lequel vivent plusieurs de leurs tribus; par l'intelligence, le courage, la droiture, l'amour du travail, ils sont au contraire un des peuples remarquables de l'Indo-Chine, un de ceux sur lesquels on peut compter pour la

[1] Clement Williams, *Through Burmah to Western China.*
[2] Alaga; — Sandeman, *Proceedings of the Geographical Society*, may 1882.
[3] John Anderson, ouvrage cité.
[4] Bigandet, recueil cité.
[5] Mac Mahon, *Karens of the Golden Chersonese.*

civilisation future de la péninsule Transgangétique; leur angle facial est plus ouvert que celui des autres sauvages[1]. Dans les possessions anglaises, ils sont plus de 500 000, grâce à une immigration considérable; on évalue tous les Karen à un million, répandus sur un espace dépassant 1300 kilomètres de longueur, des montagnes qui dominent à l'est les campagnes de Mandalé à celles du Tenasserim méridional; mais ils sont divisés en de nombreuses tribus et celles-ci sont elles-mêmes subdivisées en familles dispersées dans les forêts : c'est dans les hauteurs voisines de Tongou, dans la vallée de la Salouen et dans le delta de l'Irraouaddi que leurs groupes sont le plus rapprochés. On les connaît sous d'innombrables noms locaux, mais les trois grandes divisions sont celles des « Blancs », des « Noirs » et des « Rouges », ainsi désignées, non d'après la couleur de la peau, mais d'après la nuance des vêtements. Les Karen Rouges ou Karen Ni, qui parcourent les forêts de la Barmanie anglaise, sont le mieux connus et pris généralement comme type de tous les Karen; différant par les usages, ils professent le même culte, démonolâtrie mêlée de cérémonies bouddhiques[2], et parlent des dialectes dérivés d'une même souche. La langue des Karen Rouges, écrite pour la première fois par Wade en 1832, est un idiome monosyllabique comme le chinois, et l'accent tonique, changeant le sens des syllabes, y joue également un rôle capital; un grand nombre de mots barmans sont entrés dans le vocabulaire karen[3]. Les traditions nationales rattachent les Karen aux Chinois; elles parlent aussi d'une migration qui se serait faite à une époque lointaine des régions situées par delà le « grand courant de Sable ». Des ethnologistes en ont conclu que les Karen sont des Mongols venus des steppes septentrionales du Gobi ou du Takla Makan[4]. Actuellement, les Karen ressemblent aux autres peuplades des montagnes barmanes. Les plus beaux et les plus forts sont les Gaïkho, qui vivent à l'ouest du Sittang, des deux côtés de la frontière anglo-barmane; leurs femmes ont une grande réputation de beauté et il en est qui n'ont pas le teint plus foncé que les Chinoises.

Unis par groupes de cinq ou six familles, les Karen d'un même hameau sont toujours parents, les mariages ne se faisant point en dehors du clan. Une ou deux grandes cabanes, où s'abrite la communauté, constituent le village; après quelques années de séjour, le groupe familial abandonne ses champs pour aller fonder un autre établissement sur un terrain vierge

[1] O'Riley, *Journal of the Indian Archipelago and Eastern Asia*, 1859.
[2] Bigandet, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1866; — Mason; — O'Riley.
[3] Logan, *Journal of the Indian Archipelago*, vol. II; — Max Muller, *Science of Languages*.
[4] Ch. Alexander Gordon, ouvrage cité.

de la forêt[1]; ils s'enfuient, disent-ils, parce que les nat sont devenus trop nombreux autour de leur demeure; ils vont chercher un endroit dont l'atmosphère soit moins peuplée d'ennemis. Quand le Karen bénit son enfant nouveau-né, il s'arme d'un bambou pour chasser successivement vers tous les points de l'espace pauvreté, souffrance, infortune, débilité, paresse, souillure. « Maux de toutes sortes, allez-vous-en! » s'écrie-t-il. Puis avec sa baguette il appelle les bons génies, mais ceux de la vertu avant ceux du bonheur : « Viens, droiture; viens, honnêteté; viens, richesse; viens, influence; biens de toute sorte, venez![2] » Quand ils veulent se venger par des influences secrètes, les Karen invoquent également les esprits de l'air : après avoir maudit leur ennemi trois jours de suite au coucher du soleil, ils prennent une branche allumée qui va s'éteindre, un œuf pourri, les restes immondes d'un repas : « Puisse ta vie expirer comme celle de cette branche! Sois privé de postérité comme cet œuf pourri! Que ta fin ressemble à ces débris! » Ou bien encore ils l'envoûtent dans une image d'argile qui représente celui qu'ils haïssent, puis, après avoir veillé pendant trois jours et trois nuits sans boire et sans manger, ils brisent l'image d'un coup de pierre, qui représente la main d'un démon[3]. Parmi leurs divinités, les pierres fétiches sont les plus vénérées, mais elles demandent du sang, et les prêtres leur sacrifient des poules et des cochons : ces pierres sont pour la plupart des cristaux de roche, des jaspes et des calcédoines. Jadis des sacrifices humains avaient lieu et des esclaves étaient enterrés sur la tombe de leurs chefs : actuellement on se borne à les attacher pendant quelque temps à côté de la fosse. On raconte que dans certaines tribus des Karen la puissance de l'opinion publique est si grande, que l'homme accusé de quelque méfait devant ses camarades se condamne lui-même à mort : il se rend dans un endroit écarté, y creuse son tombeau et s'étrangle. Il est encore des Karen sans aucune civilisation et ne portant d'autres vêtements qu'un morceau de bois ou d'écorce ; mais la masse de la nation abandonne ses habitudes partout où elle se trouve en contact fréquent avec les habitants des villes. Parmi les tribus indigènes de l'Indo-Chine, il n'en est pas qui aient plus facilement accepté le christianisme[4], du

[1] J. W. Helfer, *Gedruckte und ungedruckte Schriften.*

[2] *Journal des Missions évangéliques*, 1836.

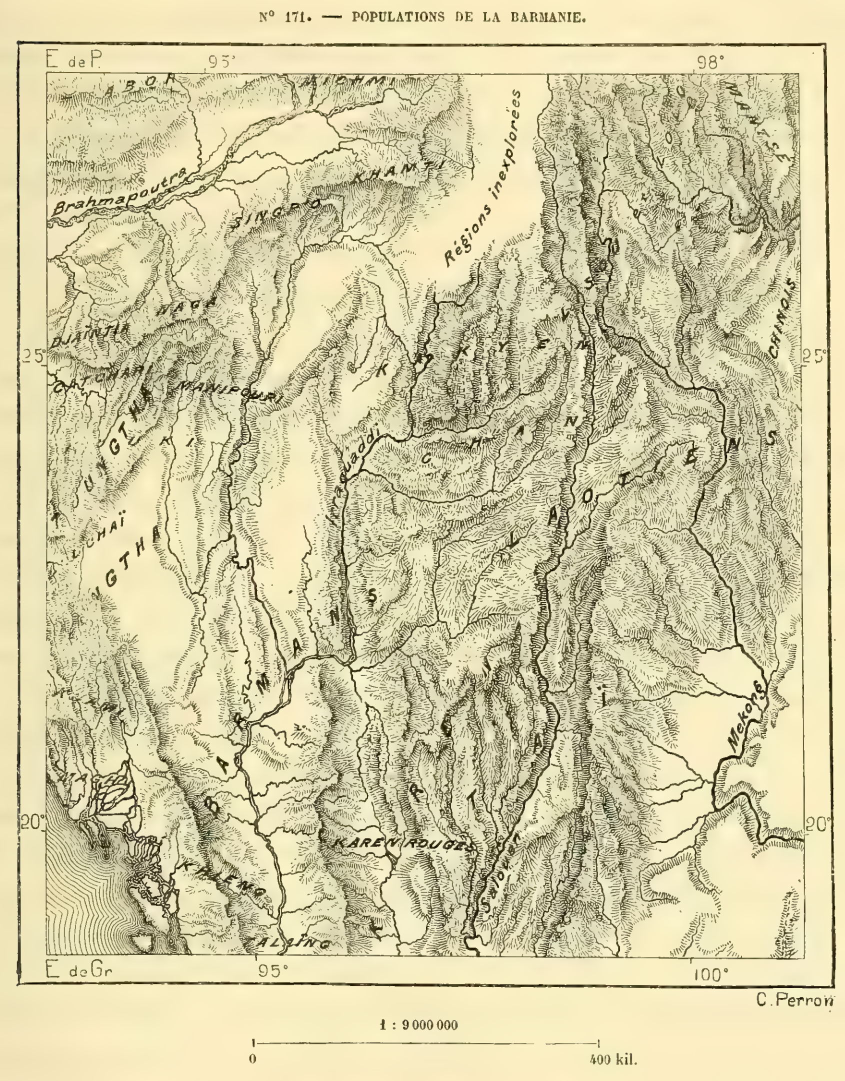
[3] Mason, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1868.

[4] Chrétiens de la Barmanie anglaise en 1880 :

Karen : 72 000 protestants; 12 220 catholiques. Ensemble 84 220 chrétiens en 451 paroisses.
Barmans : 1200.
Européens et Eurasiens : 11 860.
Total des chrétiens de la Barmanie anglaise : 97 280

moins dans ses pratiques extérieures. Il est vrai que, tout en professant l'une des religions de l'Occident, les Karen convertis n'abandonnent pas leurs croyances antiques. C'est ainsi que des indigènes, ayant cessé de se

N° 171. — POPULATIONS DE LA BARMANIE.



1 : 9 000 000

0 — 400 kil.

tatouer pour complaire aux missionnaires d'Europe, se peignent toujours sur les habits les figures de magie qu'ils avaient autrefois sur la peau[1].

Une autre race, représentée en Barmanie par quelques centaines de milliers d'individus, est celle des Chan, qui appartiennent à la même souche que les Thaï ou Siamois et qui sont d'ailleurs beaucoup plus nombreux

[1] Dalton, *Ethnology of Bengal*.

dans les limites du royaume de Siam, sur la haute Menam et dans le bassin du Mekong : on les rencontre en tribus éparses jusqu'aux frontières du Tongking. Les Toungthou (Laou, Paou), qui vivent dans la plaine du Sittang et que l'on considère généralement comme des Karen, paraissent être des Chan[1]. Les populations assamaises des Naga, des Kouki, des Louchaï se retrouvent aussi en Barmanie sur le versant oriental des monts de l'Assam, principalement dans le pays de Manipour, dont le gouvernement anglais s'est emparé et qu'il a rattaché à la présidence du Bengale, quoique ce territoire appartienne géographiquement à l'Indo-Chine. Il est peu de contrées où l'on puisse observer une plus grande diversité de langages que dans cette partie de l'empire indien : en plusieurs vallées, les gens de villages rapprochés ne se comprennent pas mutuellement[2].

Les Mon, Talaïng ou « Riverains », qui vivent en grand nombre sur tout le littoral de la Barmanie anglaise, sont considérés comme formant une population distincte des Barmans ou Mramma; leur idiome primitif ressemble beaucoup à celui des Mounda, les Kholariens de Singbhoum et de Tchota-Nagpore[3]. Descendants des anciens dominateurs du Pegou, ils ont été vaincus à leur tour, au milieu du siècle dernier, et pendant longtemps ils furent durement opprimés. Aussi changèrent-ils volontiers de maîtres, lorsque les Anglais s'emparèrent de Tenasserim et des Pegou. Ils se fondent peu à peu avec les Barmans; dans certaines villes, comme Moulmeïn, où presque toute la population est d'origine talaïng, l'idiome dominant est la langue barmane. On reconnaît les maisons de Talaïng à la noix de coco et aux banderoles rouges ou jaunes suspendues à l'un des côtés de la demeure : c'est là que séjourne l'esprit protecteur[4]. Agriculteurs pour la plupart, les Talaïng subissent l'influence des prêtres, des commerçants, des fonctionnaires barmans : « peuple du livre » comme les bouddhistes de Mandalé, ils reconnaissent la supériorité de ceux qui leur ont donné avec ce « livre » la civilisation correspondante. Les Yaou et les Arrakanais de la côte occidentale sont aussi des « peuples du livre », et quoique sous la domination anglaise, c'est à leurs coreligionnaires de l'Irraouaddi qu'ils s'associent le plus volontiers. Le « livre » trace la démarcation entre les civilisés et les populations dites sauvages, quel que soit d'ailleurs l'état réel de leur culture.

Les Barmans, qui composent la plus forte part de la population civilisée

[1] Adolf Bastian, *Die Völker des Oestlichen Asien.*
[2] Mason, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1866, n° I.
[3] Logan; — Phayre; — Dalton, *Ethnology of Bengal.*
[4] Shway Yoe, *The Burman.*

de l'Aché Payi ou « Pays Oriental », se donnent le nom de Myama ou Bama, dérivé d'une ancienne appellation Mramma, dans laquelle la plupart des étymologistes retrouvent le nom de Brahma lui-même[1]. Ainsi les Barmans font remonter leur généalogie jusqu'au dieu suprême des premiers Hindous. Ils se donnent comme descendants d'immigrants indiens venus d'Ayodhya sur les bords du Gange, et leur roi, qui prétend avoir pour ancêtres les souverains de la race Solaire et de la race Lunaire, porte leurs insignes sur son trône et dans les ornements de son palais[2]. Les noms de villes, Ratnapoura, Amarapoura, Mangalapoura, Singapoura, rappellent par leur étymologie sanscrite l'influence des brahmes qui accompagnaient les fondateurs. Certainement la tradition est justifiée dans une certaine mesure : des colonies de civilisateurs hindous s'établirent sur les bords de l'Irraouaddi; mais il est probable qu'ils n'amenèrent avec eux qu'un petit nombre de femmes, et peu à peu les Mramma, mélangés avec les tribus indigènes, finirent par leur ressembler physiquement. Il est rare de rencontrer dans la Barmanie le type fin de l'Hindou d'origine aryenne; on ne voit guère que des faces plates, avec de petits yeux bridés et un large nez, mais la physionomie est plus ouverte, plus gaie que celle des Chinois. Quant à la langue, elle porte la trace du croisement qui s'est opéré dans la contrée entre deux races. Le dialecte originaire, monosyllabique comme le chinois, et disposant de trois tons pour différencier les termes homonymes, s'est enrichi d'une multitude de mots hindous empruntés à la langue sacrée; ils sont d'ailleurs généralement prononcés d'une manière indistincte : l'usage du bétel a fait des Barmans un peuple de bredouilleurs[3]. Il est impossible de transcrire exactement la prononciation barmane au moyen des alphabets européens. Tous les mots sont adoucis dans la prononciation; c'est ainsi que le nom même du peuple mramma est devenu *myama* et que l'appellation du fleuve Aïravati (Irraouaddi) a été changée en celle d'Aï-ya-oua-di. L'alphabet est dérivé de celui du sanscrit, tandis que la langue religieuse est restée le pali, qui se parlait dans la province gangétique du Behar, le « Moûtier » bouddhique.

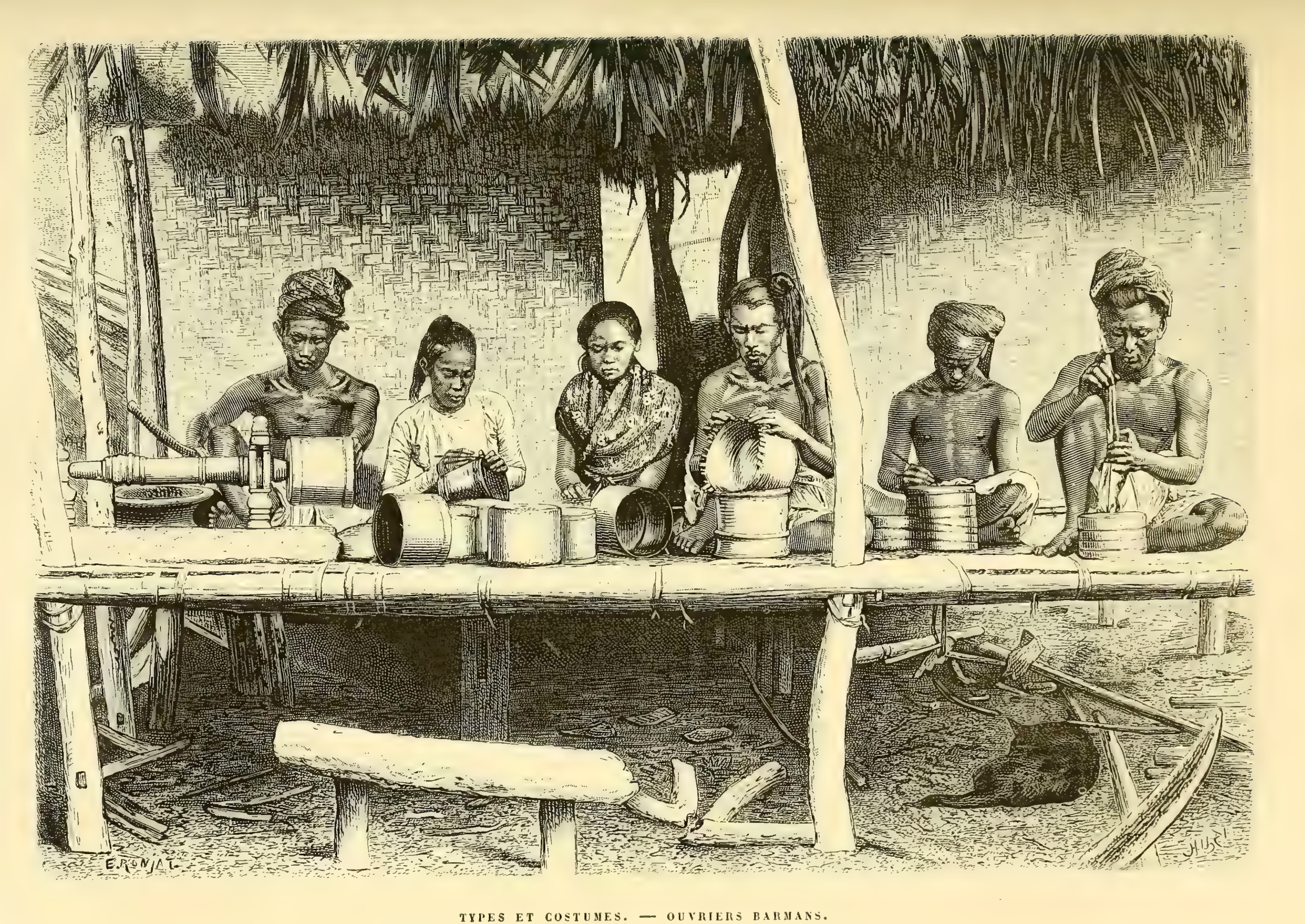
La plupart des Barmans sont petits, mais agiles et forts; les infirmes sont très rares, et la proportion des malades est inférieure à celle que l'on voit en Europe. La toute-puissante coutume a rendu les accouchements très périlleux : on allume un feu violent dans l'appartement des femmes en couche, peut-être pour écarter les esprits malfaisants; mais les malheu-

[1] Mac Mahon, *Karens of the Golden Chersonese*.
[2] Phayre, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1864.
[3] Max Müller; — Vivien de Saint-Martin, *Nouveau Dictionnaire de Géographie*; — Shway Yoe.

reuses ont tellement à souffrir de cette chaleur accablante, que « chaque couche coûte à la mère quinze années de vie »[1]. Les femmes auxquelles leurs parents ont épargné cette torture sortent de leur chambre à peine accouchées et se remettent au travail. Les enfants sont nombreux. Si la population totale des deux Barmanies est peu considérable, la cause en est aux guerres qui ont fréquemment dévasté la contrée, car pendant les périodes de paix l'accroissement des habitants est rapide : en quelques années, on voit de simples bourgades se transformer en cités considérables. Les facilités de la vie sont si grandes dans cette fertile contrée, que, sans travail excessif, presque toute la population jouit d'une certaine aisance : on ne rencontre guère de pauvres qu'autour des pagodes[2], l'exercice obligatoire de la charité monacale ayant fini par créer une caste de mendiants. Strictement observée, la religion défendrait aux Barmans de manger de la viande, mais ils emploient des musulmans comme bouchers, méprisant fort ceux qui tuent les animaux pour l'alimentation; l'un des peuples les plus omnivores de la Terre, ils ne dédaignent pas même les serpents, les iguanes et les lézards; mais ils sont presque tous d'une grande sobriété : un peu de riz, quelques bananes leur suffisent.

Les Barmans sont en général assez richement vêtus, et les étoffes de couleurs éclatantes qu'ils roulent autour du corps sont toujours élégamment drapées; celles que portent les femmes retombent aux genoux, mais en s'ouvrant latéralement pour dégager la jambe. Encore presque tous les hommes ont l'habitude de se tatouer les cuisses, de la hanche au genou; pendant les années de l'adolescence, ils travaillent ainsi à l'embellissement de leur personne au moyen de figures d'animaux, d'images symboliques, de mots sacrés, traits rouges et bleus, s'entrecroisant dans un ordre magique, afin « de s'imprégner le corps de médecine » et de lui assurer l'invulnérabilité[3]. Naguère, des disques d'or, des monnaies d'argent introduites sous la peau, devaient également préserver de malheur ceux qui les portaient[4] : c'est ainsi que les muletiers du Yunnan glissent sous la peau du cou et de la poitrine jusqu'à dix ou quinze pièces d'or et pierres précieuses, à la fois pour les mettre à l'abri des voleurs et pour assurer leur vie contre le mauvais sort. Un tatouage spécial tracé sur le cou et les poignets de l'esclave ou du criminel figurait des chaînes et des menottes : c'était la marque de propriété ou la flétrissure de la justice. Les « pierres

[1] Shway Yoe, *The Burman.*
[2] Albert Fytche, *Burma, past and present.*
[3] Bastian, *Siam;* — Shway Yoe, *The Burman;* — Snodgrass, *Burmese War.*
[4] Yule, *The Book of Marco Polo,* II; — Anderson, *From Mandalay to Momien.*



TYPES ET COSTUMES. — OUVRIERS BARMANS.

Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



de tonnerre », c'est-à-dire les haches et les flèches de silex que ramène la charrue, sont considérées comme ayant une grande vertu, et, trempées dans une liqueur magique, elles sont placées dans les chambres des femmes en couche.

De même qu'en Chine et dans l'Inde, toutes les filles se marient en pays barman, mais les unions ne se font pas au sortir de l'enfance, comme dans la péninsule Cisgangétique. Considérées dans la vie ordinaire comme les égales de l'homme, les femmes prennent part aux affaires de la famille et nulle décision n'est définitive sans qu'on les ait consultées. Le mariage n'est ni un sacrement ni une cérémonie civile, et la femme est libre de se retirer du ménage lorsqu'elle réprouve la conduite de son mari; mais le divorce est un évènement fort rare, surtout après la naissance d'enfants. La séparation se fait alors à l'amiable : chacun des époux allume une chandelle, et celle qui s'éteint la première donne à maître ou à maîtresse le droit de sortir en emportant de la maison les objets les plus précieux. Même pendant la durée du mariage tous les « acquêts » de la femme lui appartiennent strictement[1]. Cependant quelques coutumes témoignent d'une certaine infériorité de droits pour la femme : devant les les tribunaux, elle ne dépasse pas le seuil de la salle, et l'homme se croirait déshonoré si la femme marchait à un niveau supérieur; pour éviter ce malheur, les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée[2]. Pour les cérémonies funéraires ainsi que pour les rites nuptiaux, les Barmans en agissent à leur gré, sans intervention de la loi. On brûle ou on enterre le corps, suivant les vœux exprimés par le défunt. Les coutumes de la famille royale diffèrent à maints égards de celles qu'on observe dans le reste de la nation. Ainsi les princes épousent leurs demi-sœurs, et la fille aînée du roi est condamnée au célibat[3].

Dans les grandes villes de la Barmanie royale, la plupart des indigènes, dépravés par l'oppression de la cour, sont faux et rampants; mais ce n'est pas d'après l'entourage de la royauté qu'il faut juger le peuple. Dans les campagnes dont les habitants ont pu fuir dans les forêts le passage des armées ou des avides collecteurs d'impôts, on peut mieux observer les Barmans et apprécier leur heureux naturel. Ils sont vifs et intelligents, gais, spirituels, généreux, portés aux jeux, à la musique et aux plaisirs : on a vu les habitants d'un quartier incendié le matin dresser le soir, au milieu des ruines, les tréteaux d'un théâtre pour se consoler par quelques

[1] Ch. A. Gordon, ouvrage cité; — Helfer, mémoires cités.
[2] Mondière, *Dictionnaire des sciences anthropologiques*.
[3] Phayre, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1864, n° 4; — Yale; — Bastian; — Shway Yoe.

heures joyeuses de la perte de tout leur avoir[1]. Très mobiles d'esprit, ils sont néanmoins constants dans leurs affections; il est rare que les chefs de famille fassent la moindre différence dans le traitement des enfants, quand même l'un d'eux serait manifestement d'origine européenne. Les Barmans accueillent bien l'étranger et préviennent ses désirs; le long des routes, les voyageurs trouvent des hangars pour se reposer et des vases d'eau pure pour étancher leur soif. La politesse est une vertu nationale : à cet égard, Mramma et Talaïng ressemblent aux Japonais et l'emportent sur la grande majorité des Européens. Très mobiles d'impressions, ils n'apportent pas dans leurs actes cette passion qui rend leurs voisins les Malais parfois si redoutables; ils sont peu vindicatifs et pardonnent facilement; ils n'obéissent que trop bien, se laissant opprimer sans résistance et se bornant à implorer Bouddha qu'il les protège contre les « cinq ennemis : le feu, l'eau, les brigands, les malveillants et les gouverneurs[2]. » Les Barmans se distinguent très heureusement des Hindous, dont ils se disent les frères; ils ne reconnaissent point la division des castes, ou du moins ne la pratiquent pas avec rigueur; l'homme de la plus basse classe peut devenir l'égal des plus grands; il ne rencontre aucune de ces barrières infranchissables qui font de l'Hindou un esclave de la destinée. L'histoire récente de la Barmanie anglaise prouve que les indigènes savent profiter de cette liberté refusée à la plupart des habitants de l'Inde Cisgangétique. Toutefois les esclaves des pagodes, les brûleurs de cadavres, les lépreux, les geôliers et les bourreaux, tenus pour des êtres coupables de quelque crime dans une existence antérieure, restent en dehors de toute société : ils n'ont pas même le droit de s'instruire; le pauvre refuse leur aumône, le passant altéré ne veut pas recevoir une goutte d'eau de leur main.

En réalité la religion de la Barmanie, celle qui règle presque tous les actes de l'existence, est la démonolâtrie; mais le culte officiel est le bouddhisme[3]. Gautama est l'incarnation de Bouddha qu'adorent les Barmans; dans toutes les cités, dans tous les villages, de hautes pagodes ou d'humbles sanctuaires sont élevés en son honneur, et la statue du Sage, à la figure douce et presque féminine, s'élève à l'extrémité de la nef. Jadis il était d'usage chez les gens riches de consacrer le surplus de leur fortune à construire de ces édifices religieux, et mainte ville abandonnée, dont les habitations ont été brûlées par les conquérants ou détruites par le temps, ne se compose plus que de temples en briques, en marbre ou en bois de tek

[1] Swhay Yoe, *The Burman*.
[2] Shway Yoe, ouvrage cité.
[3] Shway Yoe, ouvrage cité; — Adolf Bastian, *Reisen in Birma*.

élégamment sculpté. De nos jours, l'architecture religieuse n'est plus en honneur comme autrefois et les largesses des riches Barmans, qui s'appliquaient à la construction des pagodes, sont employées plus fréquemment à l'entretien des théâtres; mais les prêtres, d'ailleurs d'une extrême tolérance à l'égard des religions étrangères, sont restés fort nombreux. Ils ne forment point de classe distincte, car ils ne prononcent point de vœux; quand ils le désirent, les *pomgy* peuvent rentrer dans la vie civile. D'autre part, se fait prêtre qui veut; il est même obligatoire pour les jeunes gens de la société bourgeoise d'entrer comme novices dans les ordres pendant quelques années ou quelques semaines, et là tous sont égaux, le fils du roi n'est pas plus considéré que le fils du mendiant[1]. Les cadavres des prêtres sont brûlés, soit au moyen de fusées que l'on tire de loin pour allumer le bûcher, soit par la friction de deux morceaux de bois; quand il s'agit d'un homme du peuple, de vulgaires allumettes suffisent.

Le nom de « talapoins » que les Européens donnent aux prêtres serait dérivé de *talapat* ou « talipot » (*corypha ombraculifera*), palmier dont la feuille sert d'éventail aux officiants des temples et sur laquelle sont gravées les écritures saintes[2]. Leur principale fonction est d'enseigner la lecture et l'écriture aux garçons des alentours; chaque monastère est une école. A peu d'exceptions près, tous les Barmans savent déchiffrer leurs livres sacrés, et, bien supérieurs à la majorité des Occidentaux, ils portent des tablettes afin de pouvoir au besoin soutenir leur conversation par des explications écrites, des signes ou des calculs. Mais les rudiments enseignés par les pomgy sont mêlés de tant de formules et de cérémonies vaines, que les écoles de fondation anglaise, même celles que dirigent des missionnaires s'exprimant avec difficulté dans l'idiome local, reçoivent d'année en année un plus grand nombre d'élèves; en outre, les filles, qui ne pouvaient entrer dans les monastères, reçoivent maintenant une instruction primaire dans les établissements laïques. Dans la Barmanie anglaise, près des deux tiers des écoles attachées aux monastères se trouvent sous la surveillance du gouvernement anglais[3].

Une moitié de la population barmane, et de beaucoup la plus instruite, la plus riche et la plus prospère, sinon la plus nombreuse, est assujettie à l'Angleterre; cependant les Barmans de Pegou voient toujours dans le roi

[1] Shway Yoe, *The Burman.*

[2] Pallegoix, *Description du royaume Thaï ou Siam.*

[3] Monastères de la Barmanie anglaise en 1880 : 4279 avec 6498 moines, non compris les novices et les acolytes. Monastères surveillés : 2678.

Écoles primaires laïques : 473. Écoles moyennes : 36. École européenne à Rangoun.

qui réside à Mandalé, sinon un souverain, du moins un personnage sacré, représentant de Gautama. Malgré la frontière politique, indiquée par la ligne 19° 30′ de latitude septentrionale, les Barmans du royaume d'Ava et ceux du territoire anglais ont parfaite conscience de leur nationalité et se considèrent comme ne formant qu'un seul peuple, divisé pour un temps, mais destiné à se réunir un jour. Tandis que les Barmans émigrent rarement vers le pays de Siam, l'Inde ou la Malaisie, ils se déplacent volontiers pour aller retrouver leurs frères de langue. Naturellement le mouvement de migration se porte maintenant au sud, du royaume d'Ava vers la Barmanie anglaise. Le pouvoir despotique du roi, le système arbitraire des impôts, le désordre et les caprices de l'administration, le manque de facilités commerciales poussent les sujets du maître absolu à fuir, par delà les frontières, dans un pays qui, tout en étant dominé par des étrangers, n'en est pas moins peuplé de Barmans et où chacun peut jouir en paix du produit de son travail. Ainsi que le disait le plénipotentiaire anglais qui, sans traité et par le pur droit de la force, traçait la frontière, en 1853, en prenant à la Barmanie royale la province de Pegou, le royaume d'Ava tenait dans sa main « comme le noyau d'un fruit »[1]. Le pays est séparé du Bengale et de l'Assam par des montagnes sans chemins dont un versant et même, — dans le Manipour, — les deux pentes opposées appartiennent à l'empire anglo-indien; coupé de toutes communications avec la mer, privé même de territoire dans les trois deltas de l'Irraouaddi, du Sittang, de la Salouen, n'ayant de relations avec la Chine et le pays de Siam que par des plateaux et des montagnes qu'habitent des populations à demi sauvages et souvent hostiles, il se trouve comme emprisonné; il est à la merci des Anglais. La désorganisation dans laquelle il se trouve depuis quelques années doit être attribuée en grande partie aux contours informes et contre nature que lui imposent ces puissants voisins. Il est impossible qu'une pareille situation, si funeste pour les contrées de l'Irraouaddi moyen, puisse durer longtemps; le moment viendra où le commerce anglais du bas fleuve aura besoin d'établir des communications directes avec l'Empire Chinois par la haute Barmanie. Le conflit créé par les intérêts économiques deviendra donc inévitable, et dans les circonstances actuelles il est facile de prévoir à laquelle des deux puissances restera l'avantage : grâce à la vapeur, l'Irraouaddi, artère centrale de la Barmanie dite « indépendante », est déjà, pour ainsi dire, au pouvoir de l'Angleterre. La flotte à vapeur du bas Irraouaddi, remorquant des chalands, pourrait en cinq

[1] Albert Fytche, *Burman Past and Present; — Fortnightly Review*, april 1879.

jours débarquer devant Mandalé 13 600 hommes de troupes avec leurs approvisionnements et leurs canons[1].

Des deux moitiés de la nation barmane, celle qui peuple les régions voisines du littoral tend à l'emporter de plus en plus par l'industrie, le commerce, les travaux de toute espèce. L'agriculture, qui occupe la grande majorité des habitants, a pris un développement considérable, grâce à la division du sol en petites propriétés. Le gouvernement anglais, s'étant substitué au roi de Barmanie comme possesseur universel, a concédé directement les terres en parcelles d'une contenance moyenne de 3 à 4 hectares : aucun zemindar ou grand tenancier ne s'interpose entre le paysan et lui pour doubler l'impôt. Pendant quelques années, les colons qui se sont établis sur une terre en friche sont dispensés de toute redevance, et quand les champs sont en plein rapport, ils ont à payer au gouvernement une taxe équivalant au cinquième de la récolte, proportion bien inférieure à celle des impôts dans l'Inde Cisgangétique. Tandis que la moyenne des salaires dans la Péninsule occidentale est évaluée à moins de 3 francs par semaine, elle dépasse 9 francs dans la Barmanie anglaise. Un petit nombre d'indigènes peuvent se dire riches, mais il n'en est guère de pauvres, et les hypothèques ne pèsent que sur une très faible partie des propriétés : les usuriers, qui pullulent dans les villages de l'Hindoustan, étaient naguère presque inconnus dans les campagnes du bas Irraouaddi ; malheureusement les prêteurs tchetti de Coromandel ont appris le chemin de la Barmanie. L'or et l'argent, que l'on importe chaque année dans le pays pour une valeur qui dépasse 30 millions de francs, sont employés principalement à la fabrication de bijoux pour les femmes barmanes et karen : cette épargne de luxe s'élève probablement à une moyenne annuelle de 300 francs par famille. L'usage de l'opium, introduit par les Anglais, fait malheureusement de grands ravages dans la population.

Le commerce local est énorme : dans chaque village, marchands et marchandes exposent leurs denrées en plein air; sur toutes les routes passent des colporteurs, des bêtes de somme en caravanes, des trains de roulage, dont les voitures ont gardé la forme de bateaux couverts : le grincement des roues pleines s'entend les nuits à des kilomètres de distance, effrayant les panthères et autres bêtes féroces. Une trentaine de bateaux à vapeur et plus de 65 000 embarcations, dont quelques-unes jaugent plus de 150 tonnes, voguent sur l'Irraouaddi et les coulées latérales. L'ensemble des échanges avec l'extérieur s'accroît d'année en année; il dépassait 550 mil-

[1] *Journal officiel de la République française*, 10 juin 1879.

lions de francs en 1820 : c'est dire que, tout proportion gardée, il égale à peu près celui de la France. Environ les quatre cinquièmes de ce commerce se font par la voie de mer; cependant le trafic entre la Barmanie anglaise et la Barmanie supérieure ou royaume d'Ava s'accroît aussi, malgré la brouille diplomatique des deux gouvernements et les vexations de toute espèce qui en sont la conséquence : les monopoles commerciaux des bois de construction, du cachou, du pétrole, des pierres précieuses, concédés à des fermiers chinois par la cour de Mandalé, sont les plus grands obstacles au développement des affaires. Avec Siam, le trafic de la Barmanie anglaise rencontre d'autres difficultés, celles que présentent des régions désertes et montueuses : les chemins que l'on trace à l'est de Moulmeïn et qui traverseront la chaîne faîtière pour descendre vers la Menam, prendront une importance considérable dès que les chars l'utiliseront entre la mer et le fleuve[1].

L'industrie s'est développée dans la même proportion que l'agriculture et le commerce. De tout temps, les Barmans ont été habiles sculpteurs sur bois, tisseurs, fondeurs en bronze : les énormes cloches de leurs pagodes témoignent de leur adresse dans le travail des métaux; leurs bateaux de course, avec leur proue en croissant d'où le pilote fait signe aux trente ou soixante matelots maniant leurs rames dorées, n'ont que peu de rivaux dans le monde pour la vitesse, et c'est avec admiration que l'on voit les bateliers de l'Irraouaddi déployer ou carguer leurs voiles en carré ou en éventail, attachées à une vergue de 40 mètres de longueur. Depuis que les ports de la Barmanie anglaise expédient une si grande quantité de riz[2], la principale industrie locale est celle du décorticage des grains; mais ce travail se fait en de vastes usines qui appartiennent presque toutes à des Européens ou à des Chinois; les Barmans ne sont employés dans ces « moulins » que pour la surveillance ou le travail manuel; jusqu'à maintenant, les mécaniciens ont toujours été recrutés parmi des étrangers, sur-

[1] Commerce extérieur de la Barmanie anglaise pendant l'année fiscale 1880-1881 :

	Par mer.	Par terre.	Ensemble.
Exportations.	236 875 000 fr.	48 920 000 fr.	285 795 000 fr.
Importations.	220 150 000 »	50 215 000 »	270 565 000 »
Total	457 025 000 fr.	99 135 000 fr.	555 160 000 fr.

Valeur des échanges entre les deux Barmanies en 1877 : 68 474 725 francs.

Mouvement de la navigation avec l'étranger :

2438 bateaux à vapeur, jaugeant	1 668 325 tonnes
3020 navires à voiles.	862 830 »
Ensemble 5458 bâtiments, jaugeant.	2 531 155 tonnes

[2] Exportation du riz de Barmanie pendant l'année fiscale 1881-1882 :
957 200 tonnes. Valeur : 150 000 000 francs.

tout parmi les « enfants de Han », qui commencent à se montrer dans le pays.

Leur nombre ne peut manquer de s'accroître, quand les immigrants du Fo'kien et de Kouangtoung auront appris à connaître par la rumeur publique les ressources étonnantes de ces riches contrées, dont les cultures ne couvrent pas même la quinzième partie[1]. Actuellement le flot



VOITURE BARMANE.
Dessin de A Sirouy, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.

des immigrants, qui représente le septième des habitants, se compose surtout de Barmans du nord, de Karen, de Chan, de Kling du Coromandel et de Bengali venus de Djittagong par la voie de terre, sous la direction de leurs « capitaines de travail ». Parfois les routes sont couvertes de ces émigrants, que de grands entrepreneurs sont trop disposés à traiter en esclaves. Les femmes n'accompagnent ces convois qu'en petit nombre, et quant aux Barmans du royaume d'Ava, il leur est interdit d'emmener leurs familles : aussi la population masculine est-elle d'un douzième environ plus considé-

[1] *Report on the administration of British Burma during* 1880-81.

rable que la population féminine et la proportion des métis ayant à la fois du sang barman, hindou, chinois, augmente rapidement[1]. La plupart des nouveaux venus, à l'exception des mahométans, se confondent bientôt dans les rangs des bouddhistes ; d'eux-mêmes, sectateurs de Vichnou et de Siva entrent dans les pagodes pour y faire leurs dévotions.

Sur les bords rarement explorés du haut Irraouaddi, dans le pays des Kakyen, entre la Chine et la Barmanie, il n'y a point d'agglomérations urbaines proprement dites, mais seulement des restes de cités, telles que Katcho et Ayengdama : ce sont maintenant des villages entourés de palissades, que l'on ferme chaque soir pour se garantir de l'attaque des Kakyen ; autour des douves comblées s'étendent de vastes étendues où l'on voit encore des traces des anciennes cultures[2] ; les bateliers qui remontent l'Irraouaddi ancrent au milieu du fleuve pour éviter les surprises. Mogoung, sur un affluent latéral de l'Irraouaddi, est à la frontière même du territoire barman, mais les mines de jade appartiennent aux Kakyen : les Chinois et les Chan qui les exploitent avec grand profit, pendant le temps de paix, ont à payer de fortes taxes aux chefs des sauvages et aux douanes de Barmanie; c'est par Mandalé que le jade est expédié à Canton. Au nord de Mogoung se trouvent aussi les gisements d'ambre.

La ville la plus importante de la haute Barmanie, sur les confins du territoire des Kakyen et de la province chinoise de Yunnan, est Bhamo (Bamô), située sur la berge orientale de l'Irraouaddi, à 2 kilomètres en aval de la jonction du Tapeng ou Taping. C'est le poste militaire le plus avancé du royaume d'Ava du côté de la Chine; c'est aussi son entrepôt commercial le plus considérable. A Bhamo le croisement de voies historiques devait faire surgir une cité. Le fleuve est facilement navigable jus-

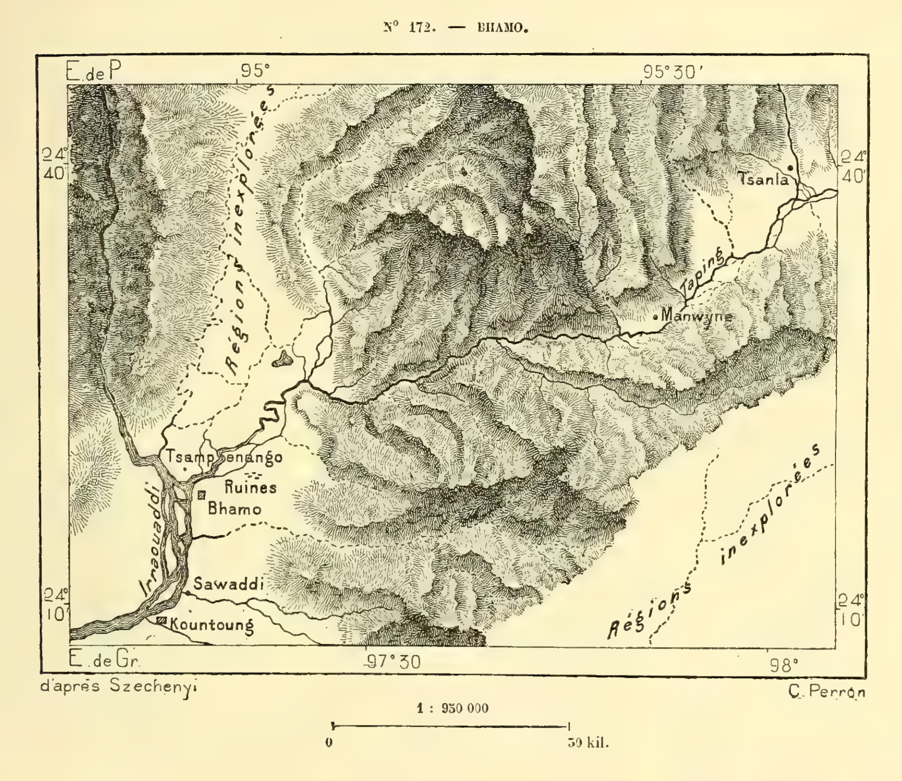
[1] Éléments ethniques de la population dans la Barmanie anglaise, y compris le Tenasserim du sud :

	Recensement de 1872.	Recensement du 17 fév. 1881.	Accroissement.
Barmans et Talaïng. .	2 111 921 hab.	2 766 827 hab.	31.0 p. 100
Karen	331 706	518 294	56.2 »
Khyeng.	51 117	55 015	7.6 »
Toungthou	24 923	35 554	42.6 »
Chan	36 029	59 723	65.8 »
Montagnards sauvages .	31 242	27 598	
Hindous.	137 014	246 289	79.7 »
Chinois.	12 109	12 962	7.0 »
Européens et Eurasiens	9 177	11 860	29.2 »
Ensemble. . . .	2 747 148 hab.	3 736 771 hab.	36.2 p. 100

[2] Sandeman, *Procedings of the Geographical Society*, may 1882.

qu'à cet endroit, à 1200 kilomètres de l'Océan, et depuis 1868 les bateaux à vapeur calant un mètre d'eau remontent au confluent du Tapeng. Cette rivière, elle-même assez profonde pour les barques sur un espace d'environ 40 kilomètres, descend d'une vallée qui donne accès aux premiers degrés des plateaux du Yunnan : c'est là que commence la route transversale offrant le passage le plus facile entre l'Irraouaddi et le Yangtze-kiang, entre Rangoun et Changhaï. Ce n'est pas tout. Le confluent de l'Irraouaddi et du Tapeng est aussi indiqué comme devant être un jour

N° 172. — BHAMO.



rattaché à Calcutta par la vallée du Barak et Manipour : la route du Gange et du Brahmapoutra viendra rejoindre celle de la « Fleur du Milieu » à la tête de navigation de l'Irraouaddi. Plusieurs villes se sont succédé dans cette plaine du bas Tapeng. A l'est de Bhamo se voient les restes de deux cités, dont l'une est connue sous le nom de « Vieux Bhamo » ; au nord, sur la rive droite du Tapeng, d'autres ruines indiquent l'emplacement de l'ancienne Tsampenango, — en pali Tchampanagar, — qui fut la capitale d'un royaume des Chan et que détruisirent les Singp'o.

Des mémoires et des livres par centaines ont été publiés sur la route future qui rejoindra directement l'Inde et la Chine par-dessus les monts continuant à l'est le rempart de l'Himalaya, mais on peut dire

que cette route existe déjà ; c'est la « voie d'or et d'argent » par laquelle les Chinois descendirent en armes jusque dans la plaine en 1769, et que suivirent toujours les ambassades entre les deux royaumes : il ne reste qu'à trancher les collines, à remblayer les vallées pour la pose des rails. Malgré le mauvais vouloir de la Barmanie royale à l'égard du commerce anglais, une part notable des marchandises expédiées de Rangoun vers le haut Irraouaddi est à destination de la Chine. Tout un quartier de Bhamo ou Tsing-gaï, — ainsi que l'appellent les Chinois, — est occupé par des trafiquants du Yunnan qui viennent acheter du coton, du jade, des articles d'Europe, jusqu'à du sel de Liverpool; en 1881, une caravane qui suivait cette route comprenait plus de 1500 animaux de charge[1]. Même pendant l'insurrection des Panthaï, le mouvement commercial ne fut jamais interrompu entre la Barmanie et la Chine par la voie de Bhamo; mais alors la ville avait au plus 5000 habitants : en 1868, Anderson évaluait la population à 2500 personnes seulement. Bhamo, entourée d'une estacade, se compose de quelques rangées de maisons en bois de tek et en bambou, soutenues par des piliers à quelques pieds au-dessus du sol. Elle n'a d'autre industrie que la fabrication des sabres ou *dah* et celle des poteries : d'où son nom, dérivé de Manmo, la « Ville des Potiers ».

En aval, sur la même rive de l'Irraouaddi, le village de Kountoung ou Kyoung-toung, situé à l'entrée d'un défilé du fleuve, fut parfois le rival de Bhamo pour le commerce avec la Chine; l'insécurité des chemins forçait les caravanes à modifier leur itinéraire suivant les vicissitudes des guerres et des alliances. Au-dessous du défilé, jusqu'à la capitale actuelle de la Barmanie, il n'y a point de villes considérables ni de marchés importants : les lieux les plus fréquentés sont des promontoires couronnés de pagodes et des îles rocheuses où d'innombrables édifices religieux, entourés d'arbres, dressent leurs flèches dorées au-dessus du feuillage épais : ainsi l'île de Chwé gou, « Forêt de pagodes », ne contiendrait pas moins de 999 sanctuaires[2]. Un hameau de pêcheurs, situé sur la rive gauche de l'Irraouaddi, est ce qui reste de l'ancienne capitale de la Barmanie, Tagoung, fondée dans les premiers temps de la colonisation mramma; trente-cinq rois se succédèrent sur le trône de Tagoung, mais, à la suite d'une invasion de barbares, la résidence s'établit à une petite distance au sud, à Pagan, appelée maintenant « Vieux Pagan » depuis qu'une autre cité du même nom a été

[1] *London and China Express*, jan. 27, 1882.
[2] Shway Yoe, *The Burman*.

construite à 550 kilomètres plus bas sur l'Irraouaddi. Une forêt recouvre les débris des deux cités voisines, Tagoung et Pagan, et c'est à peine si l'on peut retrouver çà et là les ruines des pagodes et des statues de Bouddha. Un autre village, situé également sur la rive gauche, porte le nom de Tsampenango, comme la ville qui précéda Bhamo au confluent



N° 173. — ROUTES COMMERCIALES DE LA BARMANIE.

du Tapeng : c'est une ancienne capitale du royaume chan. Dans les environs, on exploite, sans activité, quelques mines de charbon.

Le principal coude de l'Irraouaddi, entre Bhamo et le delta, est le lieu historique par excellence de la Barmanie moderne : c'est là que se sont élevées successivement les quatre capitales Sagaïn, Ava, Amarapoura, Mandalé. Il est vrai que peu de situations offrent plus d'avantages à l'établissement d'une cité centrale pour une contrée populeuse. Plusieurs rivières

viennent rejoindre le fleuve en cet endroit; à une faible distance en aval, l'affluent principal de l'Irraouaddi, le Kyendwen, unit ses eaux à celles de la vallée maîtresse; la direction que prend le fleuve, de Mandalé à Pagan, est précisément celle du golfe d'Arrakan, et cette voie se continue par des brèches faciles au-dessus des montagnes; enfin, au sud, une longue vallée ouvre un chemin direct vers les sources du Sittang : le jour viendra où ce plissement du sol sera choisi par un chemin de fer pour fournir à Mandalé ses moyens de communication rapides avec l'extérieur.

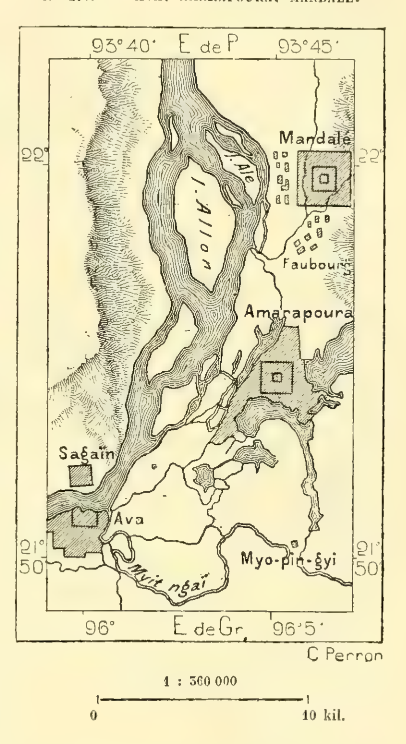
Ava, la plus ancienne des cités, est la plus pittoresquement située. Elle se trouve au bord même du fleuve, à l'endroit précis où le courant change de direction pour couler vers l'ouest et où le Myih-ghi s'unit à l'Irraouaddi par de nombreux et tortueux canaux. En face, sur les pentes et au sommet des collines, brillent les pagodes de la pittoresque Sagaïn, qui fut aussi capitale du royaume. L'intérieur d'Ava, dont l'enceinte rectangulaire, d'environ 10 kilomètres, est assez bien conservée, s'est transformé en un vaste parc, dont les rues sont devenues des allées. Quelques couvents, encore debout, abritent des religieux; les huttes s'élèvent au milieu de clairières, dont la terre fertile fournit aux jardiniers des fruits en abondance; le palais n'est qu'une ruine, à demi envahie par la verdure; les vaches broutent l'herbe entre les pierres descellées et descendent les escaliers royaux pour s'abreuver au flot rapide qui baigne les marches inégales. Pendant plus de quatre siècles, Ava fut la capitale de la Barmanie. Fondée en 1364, elle fut abandonnée en 1783, puis reprise comme résidence par le souverain, de 1822 à 1837. Le nom pali qui lui avait été officiellement donné, Ratnapoura ou « Ville des Joyaux », ne lui est point resté; l'appellation populaire plus ancienne d'Ava ou Aengva, « Étang des Pècheurs », a fini par prévaloir et même par s'appliquer à l'ensemble de l'État. Dans les pays voisins, la Barmanie royale est généralement désignée sous le nom de royaume d'Ava[1].

Amarapoura ou la « Ville de l'Immortalité » est une des cités qui ont eu la plus courte existence : elle a duré soixante-quinze ans, non sans une période d'abandon. En 1857, lorsque le roi donna l'ordre de vider la place, les Chinois, qui venaient de se construire une nouvelle pagode, refusèrent de suivre l'exode général et se barricadèrent dans leur quartier. On finit par les laisser tranquilles, mais l'appel des intérêts fut plus fort que la violence : quand ils se trouvèrent isolés, sans clientèle pour leurs marchandises, ils quittèrent successivement leurs demeures pour s'établir à Man-

[1] Yule, *Reports of the Mission to Ava in* 1855; — A. Bastian, *Die Völker des Oestlichen Asien.*

dalé. Le carré parfait que forme l'enceinte d'Amarapoura est à 7 kilomètres en droite ligne au nord-est d'Ava, mais il en est séparé par des étangs, des bayous, des rizières; des îles nombreuses, ombragées d'arbres magnifiques, parsèment la moitié du fleuve la plus rapprochée; l'Irraouaddi va raser à l'ouest le pied des arides coteaux de Sagaïn, rayés en rouge et en brun par le minerai de fer. De grandes fonderies ont été récemment ment construites au pied de la falaise.

N° 174. — AVA, AMARAPOURA, MANDALÉ.



1 : 360 000

0 10 kil.

Le port d'Amarapoura est en même temps celui de Mandalé, la capitale actuelle, ainsi nommée d'une butte qui s'élève au nord-est de la cité. La résidence moderne est à 4 kilomètres du fleuve, auquel la réunit une avenue, bordée de maisons, d'entrepôts, de chantiers : ce serait pour éviter d'entendre le bruit détesté des bateaux à vapeur anglais que le roi de Barmanie aurait bâti sa capitale au milieu des rizières, loin des ombreux rivages de l'Irraouaddi[1]. Le plan de Mandalé, de même que celui d'Amarapoura, est imité des cités chinoises enfermant une cité barbare. Plus régulière que Peking, Mandalé forme un carré parfait dont l'enceinte de briques, percée de portes au milieu des quatre côtés, est flanquée de tours aux toits dorés. Au centre de la ville, un deuxième rempart quadrangulaire entoure la cité royale avec les palais des femmes, des ministres, de l'éléphant blanc; le milieu précis, qui est occupé par le trône du souverain, est surmonté d'une flèche à septuple spirale, qui symbolise le mont Mérou, pyramide centrale du monde[2]. Devant toutes les maisons règne la « palissade du roi », derrière laquelle se réfugient les habitants quand la police annonce l'approche des « pieds dorés ». Neuve, bâtie sur un plan uniforme et de matériaux peu résistants, Mandalé a l'aspect d'une ville d'apparat, n'existant que pour un jour et devant disparaître, comme ont disparu les cités voisines, par un caprice royal. Les faubourgs, que le fossé navigable de l'enceinte sépare

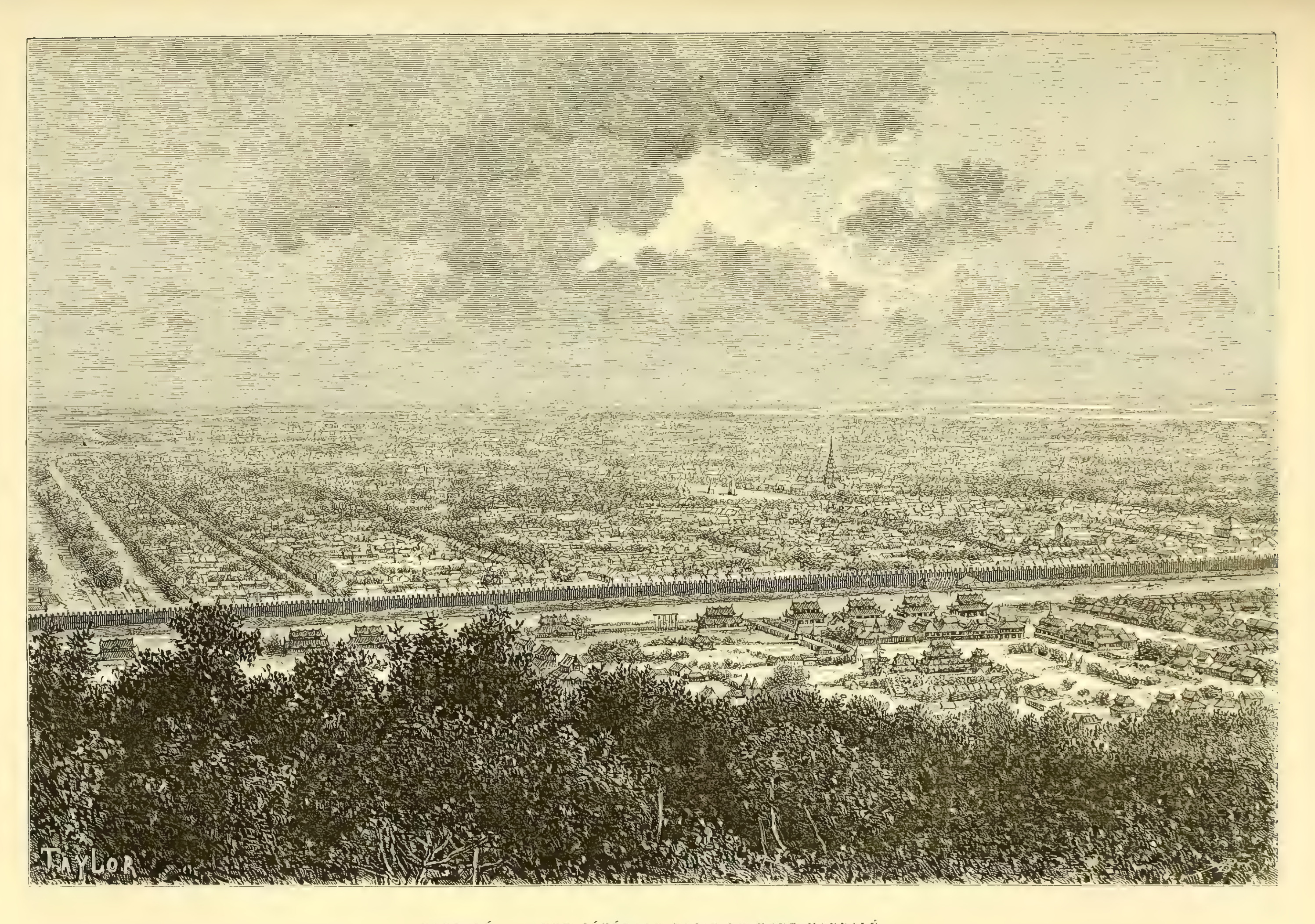
[1] Adolf Bastian, ouvrage cité : — Anderson, *From Mandalay to Momien*

[2] Adolf Bastian, ouvrage cité.

de la ville et qui se prolongent au sud-ouest jusque dans le voisinage d'Amarapoura, ont, par le désordre même de leurs constructions, une physionomie plus vivante que la cité murée; une levée de forme irrégulière les défend contre les inondations de l'Irraouaddi. Les murs de Mandalé reposent, il faut le dire, sur plus de cinquante cadavres humains, car en Barmanie, comme jadis en Palestine, la première pierre de chaque édifice doit être une « pierre vive », afin que les esprits et les mauvais génies en soient écartés[1]. En 1880, un accident étant arrivé à un réservoir d'huile sacrée, l'astrologue de la cour demanda le sacrifice de cent hommes, de cent femmes, cent garçons, cent filles, cent soldats et cent étrangers. On commençait à se saisir des victimes, mais, la population terrifiée s'étant enfuie en masse, le sacrifice dut être contremandé.

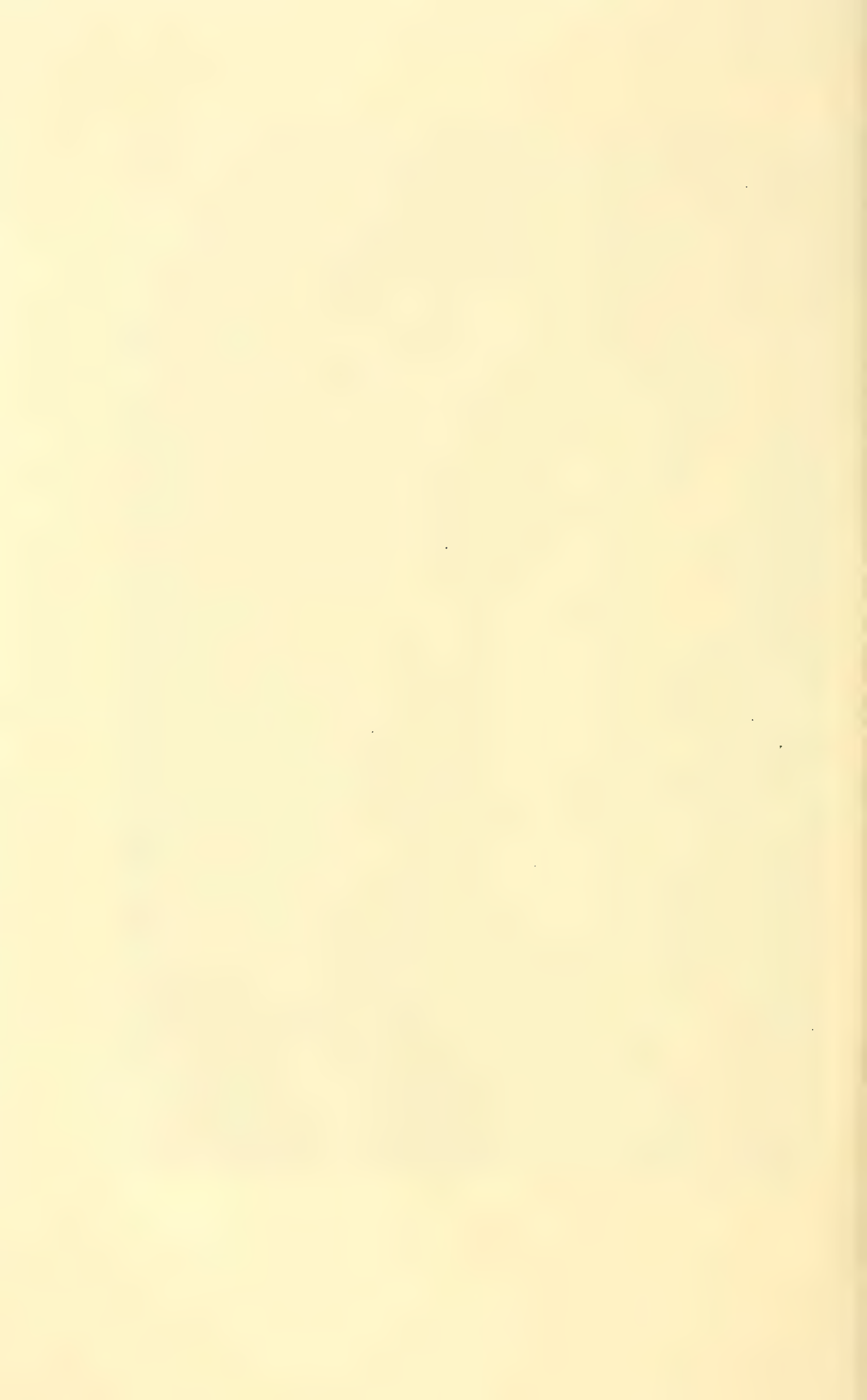
Le monticule de Mandalé est couronné d'une chapelle dont la statue désigne du doigt l'emplacement où le roi reçut d'en haut l'ordre de bâtir son palais; une autre statue, qui regarde vers l'est, comme pour contempler les montagnes des Chan-yoma, montre, d'après les indigènes, l'asile où le roi devra s'enfuir tôt ou tard pour échapper aux Anglais. Des poulets et autres oiseaux domestiques, auxquels des bandes de chiens sauvages font la chasse, sont entretenus sur la butte aux frais du souverain. Au sud-est de la colline, une vaste enceinte, dominée au centre par une haute pagode, est entourée et parsemée d'édicules élégants : chacun contient une table de marbre sur laquelle une partie du *Pittagat* ou de l'Écriture bouddhique est gravée en lettres profondes. Ces petits temples, au nombre de plus de 700, constituent la bibliothèque sacrée de Mandalé. D'autres édifices religieux s'élèvent dans la ville et dans les faubourgs, mais aucun n'a les proportions prodigieuses de la pagode inachevée de Mengoun, située sur la rive droite de l'Irraouaddi, à quelques kilomètres en amont de la capitale : la la masse énorme, qui devait pyramider à la hauteur de 150 mètres, ressemble plus à une masse de grès qu'à une construction humaine; un tremblement de terre, en 1859, a fendu le bloc puissant et descellé les assises; les arbres insèrent leurs racines dans les crevasses. C'est à cette pagode que devait appartenir la célèbre cloche, du poids de cent tonnes, qui se trouve encore dans le voisinage et qui paraît avoir été fondue sous la direction d'Européens[2]. On reste saisi d'étonnement en voyant les richesses immenses employées à la construction de tous ces édifices : le principal commerce est peut-être celui des feuilles d'or dont on recouvre les statues et les temples.

[1] Swhay Yoe, *The Burman*; — A. Bastian, *Geographische und Ethnologische Bilder*.
[2] Bigandet; — Yule; — Anderson; — Shway Yoe.



MANDALÉ. — VUE GÉNÉRALE PRISE DU MONT MANDALÉ.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Bourne et Shepherd.



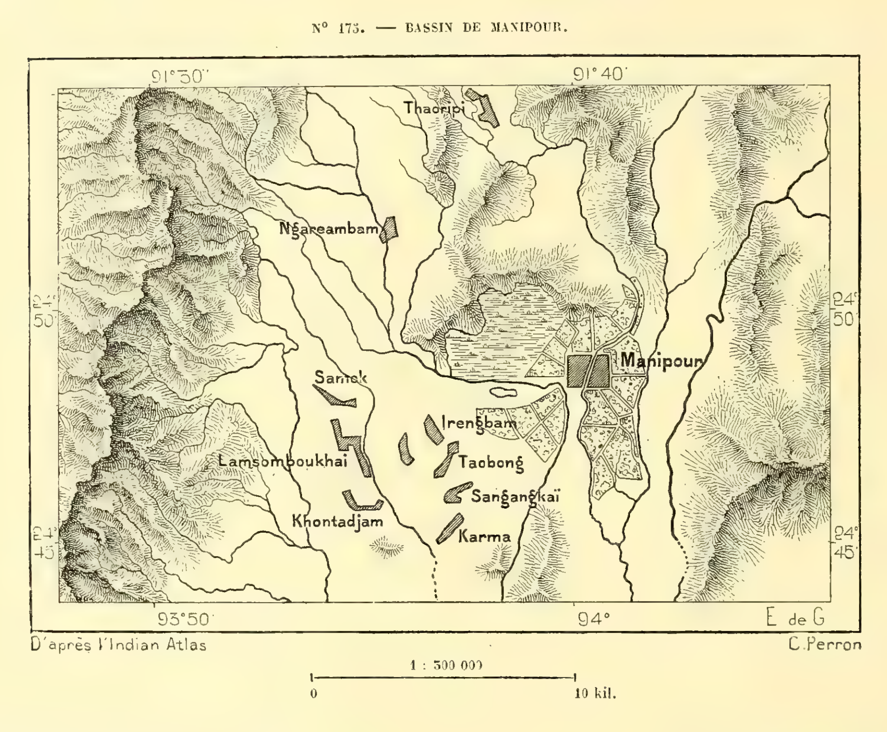
Les étrangers sont nombreux à Mandalé. Les immigrants du Manipour, auxquels on confie surtout les travaux pénibles, se rencontrent en foule, et les Chinois ont entre les mains la direction de la plupart des industries. Les Arméniens, qui eurent jadis un rôle commercial si considérable dans l'Hindoustan et qui en ont été à peu près chassés par les Parsi et les Baniah, ont gardé leur influence à Mandalé; enfin des Italiens, des Français, des Grecs, confondus sous le nom de *Kala*, sont venus chercher fortune dans la cité barmane ; cinq villages des environs sont peuplés de catholiques emmenés captifs au siècle dernier, lors de la conquête du Pegou ; ils se distinguent à peine des Barmans[1]. Une route directe qui se dirige au nord-est par Theïni et les montagnes des Chan, pénètre dans le Yunnan, mais elle est beaucoup plus difficile que la route de Bhamo : d'après les indigènes, le sentier, long d'environ 1000 kilomètres, franchit quarante-six cols, cinq grandes rivières et vingt-quatre moindres courants[2] : les caravanes qui le suivent mettent en moyenne quarante jours à faire le pénible trajet entre Mandalé et Yunnan-fou ; elles transportent principalement le cuivre et le thé. Au nord-ouest de Mandalé, dans la région montueuse, se trouve Moutchobo, ville natale d'Alompra, qui en fit le chef-lieu de son empire au milieu du dix-huitième siècle.

En aval du groupe des capitales, la ville la plus commerçante et la plus populeuse du royaume d'Ava est actuellement Myi kyan, située sur la rive gauche du fleuve, qui dans cette partie de son cours se ramifie autour d'îles nombreuses partiellement habitées : il est difficile d'y reconnaître le bras principal, et les bouches du grand affluent le Kyen-dwen s'y confondent avec les serpentines du fleuve en un labyrinthe immense. Le delta du Kyen-dwen n'a pas moins de 35 kilomètres en largeur et ses eaux arrosent des campagnes d'une extrême fertilité, dont les rizières ont contribué à faire de Myi kyan un grand marché d'exportation : la région d'Entre-Deux Fleuves est la Sonarapanta des anciens auteurs, peut-être l'*Aurea Regio* de Ptolémée[3]. Le Kyen-dwen n'est pas navigable comme l'Irraouaddi jusqu'à la base des hautes montagnes, dans le pays de l'or, du jade et de l'ambre ; les barques ne dépassent pas la ville de Kendat, à 150 kilomètres en amont du confluent. Les hautes vallées de son bassin et la belle plaine où se trouve Manipour, le chef-lieu de l'État de ce nom annexé à l'empire anglo-indien, ne communiquent avec le bas Kyen-dwen que par des chemins difficiles. Les habitants de Manipour émigrent comme les Auvergnats : on

[1] Bigandet, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1864.
[2] Anderson, *Mandalay to Momien*.
[3] H. Yule, *Reports of the Mission to Ava in* 1855.

les voit sur toutes les routes de la Barmanie, poussant devant eux leurs animaux de charge, buffles ou chevaux, et vendant des étoffes et mille petits objets de leur industrie. Parmi les émigrants se rencontrent aussi des brahmanes, très appréciés chez les bouddhistes comme astrologues. C'est de Manipour, comme captifs ou émigrants libres, que sont venus tous les magiciens de la cour[1]. La famille la plus illustre des brahmanes Manipouri est celle des « Grenouilles », ainsi nommée de la fréquence de ses ablu-

N° 175. — BASSIN DE MANIPOUR.



tions[2]. Le jeu de polo est en honneur chez les habitants de Manipour comme à l'autre extrémité de l'Inde, dans le Dardistan.

Pagan, située sur un promontoire de la rive gauche de l'Irraouaddi, à l'endroit où le fleuve reprend sa direction normale du nord au sud, occupe une position correspondante à celle des quatre capitales, Ava, Sagaïn, Amarapoura, Mandalé. Aussi fut-elle également l'une des résidences royales, après l'abandon du Vieux Pagan et avant la fondation d'Ava. Les ruines de cette capitale sont à peine mentionnées par les anciens voyageurs, quoiqu'elles occupent une superficie d'environ 13 kilomètres le long de l'Irraouaddi. Elles comprennent, d'après Yule, près d'un millier de pagodes

[1] Shway Yoe, *The Burman.*
[2] Dalton, *Ethnology of Bengal.*

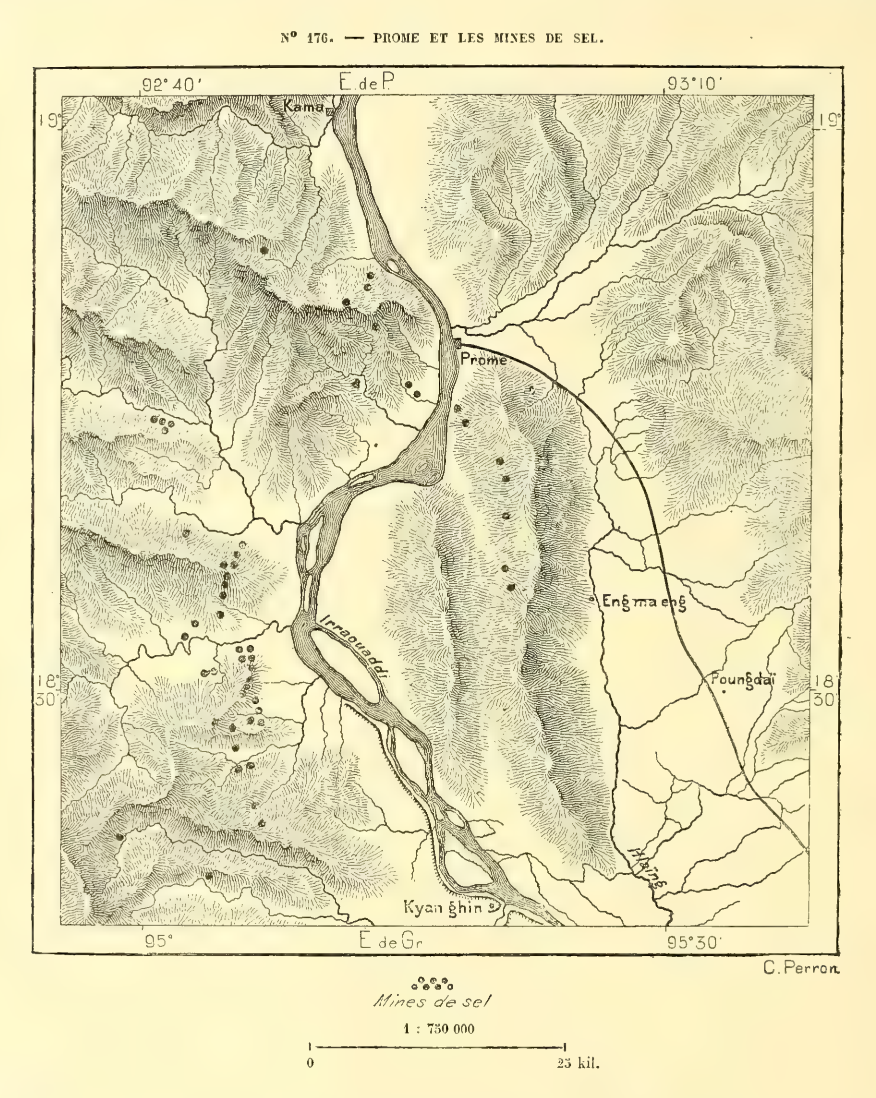
en bon état de conservation : « Innombrables comme les temples de Pagan » est un proverbe commun en Barmanie. La tradition dit qu'ils étaient jadis au nombre de 9999, sans doute un chiffre mystique sans rapport avec la réalité; mais il est certain que nulle ville au monde n'en possède autant : en 1284, un roi barman, assiégé par les Chinois, démolit six mille temples pour consolider ses fortifications. La multitude des édifices sacrés, à statues, à colonnades, à terrasses, à tourelles, à coupoles en cloche, en bouton, en œuf ou en citrouille, fatigue la vue et l'imagination; le visiteur n'a ni le temps ni la force de contempler tout ce chaos de ruines. Parmi ces débris, Yule remarqua une statue couchée dépassant 50 mètres. Le mélange des styles est si grand dans l'immense nécropole, qu'on voit même un dolmen, élevé peut-être par des immigrants khasia, et, fait plus remarquable encore, des colonnes rappelant l'architecture romaine [1]. Parmi les centaines de bonzeries, éparses dans l'enceinte, quelques-unes sont encore occupées par des ermites; mais toutes les maisons, tous les monuments civils et les palais royaux ont disparu. Des huttes en bois, perdues au milieu des ruines, ont pour habitants quelques pêcheurs et des fabricants de boîtes : telle est la seule population de l'antique cité; un village voisin, Nyoung-kou, a hérité d'une industrie de Pagan, la préparation des laques. En 1826, les Anglais remportèrent à Pagan une victoire décisive, qui força les Barmans à demander la paix.

Au sud de Pagan, la ville de Magwe, puis celle de Yenan-gyong, fameuse par ses sources de pétrole, se succèdent sur la rive gauche : de nombreuses pagodes, dont quelques-unes sont bâties dans le style chinois, s'élèvent au-dessus de la cité du « Ruisseau Fétide » et témoignent de la richesse des familles qui possèdent les puits de naphte. Plus bas se montre, sur la rive occidentale, Menhla, la résidence du gouverneur de la frontière barmane. Au delà, on pénètre sur le territoire anglais, dont Myedaï, sur la rive gauche, était autrefois la sentinelle avancée; le poste militaire se trouve actuellement plus bas, sur la rive opposée, dans la « cité du Manguier » ou Thayet-myo. Prome est le véritable chef-lieu de toute la région septentrionale du delta de l'Irraouaddi. Située sur la rive gauche, à l'origine de la vallée alluviale qui se dirige au sud-est vers l'estuaire de Rangoun, elle occupe la véritable tête du delta, au point de vue commercial, sinon au point de vue hydrologique. A Prome aboutit le chemin de fer de Rangoun, première voie ferrée de la Barmanie, qui se prolongera bientôt jusqu'à Allan-myo, sanatoire qui fait face à Thayet-myo. La position de

[1] Oldham; — Crawford; — Yule; — Shway Yoe.

Prome en fait une de ces villes qui se relèvent après chaque désastre. Les chroniques lui donnent plus de vingt-trois siècles d'existence. Fondée sous le nom de Tharek-hettra ou Tiyikittiya, elle eut, disent les historiens, une enceinte de 60 kilomètres, percée de 35 portes. Détruite, puis rebâtie, elle appartenait tantôt aux Talaïng, tantôt aux Barmans, dont les

N° 176. — PROME ET LES MINES DE SEL.



domaines ethnologiques confinent en cet endroit. Les campagnes de Prome et celles qui bordent la rive jusqu'à Chouedoung, sont des plus fertiles, produisant en abondance du riz, du tabac, des légumes de toute espèce. L'une et l'autre ville ont des pagodes splendides où les pèlerins viennent par dizaines de milliers. Les nombreuses sources salines des environs ne sont plus guère exploitées.

Henzada, la ville la plus rapprochée de la tête du delta proprement dit, est située en aval de la fourche, sur le bras principal, qui garde le nom d'Irraouaddi, mais qui change souvent de lit. Elle a quelque importance comme centre des travaux hydrauliques du delta, mais elle n'a qu'un commerce local; les ports où se font les échanges avec l'extérieur sont plus rapprochés de la mer. Basseïn, l'un des plus anciens, que les archéologues

N° 177. — DIGUES DE L'IRRAOUADDI, A HENZADA.

D'après Gordon — C. Perron.

Digue construite — Digue projetée

1 : 200 000

0 — 5 kil.

identifient avec la Besynga de Ptolémée, a le grand avantage d'être le premier hâvre du delta pour les navires qui viennent de l'Hindoustan et de l'Europe, mais les difficultés de l'entrée dans la rivière de Basseïn ou Nawoun sont considérables. Les exportations se réduisent presque exclusivement au riz, et les quais sont presque déserts lorsque la saison des envois est terminée. Non loin de la ville, sur les bords de la coulée Dagga, se trouve un lac circulaire, en partie alimenté par des sources profondes et

servant alternativement de déversoir et de réservoir pour les eaux d'inondation. Les poissons viennent s'y faire prendre par dizaines de milliers : dans la saison de la pêche, de huit à dix mille personnes sont réunies au bord du lac et les rives sont couvertes de bazars et d'ateliers pour la fabrication du ngapi[1]. Près de l'embouchure du Nawoun, le village de Dalhousie est un lieu de villégiature, où les négociants de Basseïn viennent respirer l'air purifié par la brise[2].

Rangoun, le port de l'estuaire oriental de l'Irraouaddi, a été choisie par les Anglais pour chef-lieu de leurs conquêtes en Barmanie, et déjà les souverains du royaume d'Ava en avaient fait le siège d'une vice-royauté. Une pagode, contenant des cheveux de Gautama et des reliques des « trois Bouddha » qui le précédèrent, avait depuis des siècles transformé en un lieu sacré l'emplacement où s'élève de nos jours la cité, mais le mouvement des échanges avait lieu un peu plus au sud, sur les bords du même estuaire. Le village de Dagoun, ainsi nommé de sa pagode, ne fut élevé au rang de ville qu'en 1765, lorsque le conquérant Aloungbhoura ou Alompra, vint y proclamer solennellement sa victoire. Rangoun — ou plutôt Rankoun, — est une des nombreuses Nicées ou Nices que les vainqueurs élèvent en mémoire de leurs triomphes : ce nom rappelle la « Fin de la Guerre » que le restaurateur de la monarchie avait faite aux Pégouans. Mais d'autres victoires, celles des Anglais, ont donné à Rangoun une importance bien plus grande qu'aux temps de la domination barmane; en 1855, lors de la deuxième entrée des conquérants, la population urbaine était de 25 000 habitants; elle a plus que quintuplé en moins de trente années, et le commerce du port s'est accru dans des proportions encore plus considérables.

La ville est admirablement située sur les derniers épaulements du Pegouyoma, au confluent de trois rivières et de nombreuses coulées navigables qui la mettent en communication avec le delta de l'Irraouaddi et avec celui du Sittang. L'estuaire, qui se prolonge au sud, est accessible aux gros navires et la marée remonte au nord jusqu'à une grande distance dans la rivière Hlaïng. Rangoun commande ainsi tout le mouvement des échanges dans les deux bassins les plus populeux de la Barmanie; un chemin de fer le réunit à Prome en amont du delta de l'Irraouaddi, et bientôt une autre voie ferrée, pénétrant dans la vallée du Sittang, rejoindra Tongou, pour se continuer un jour vers Mandalé. Après Calcutta, Rangoun est le

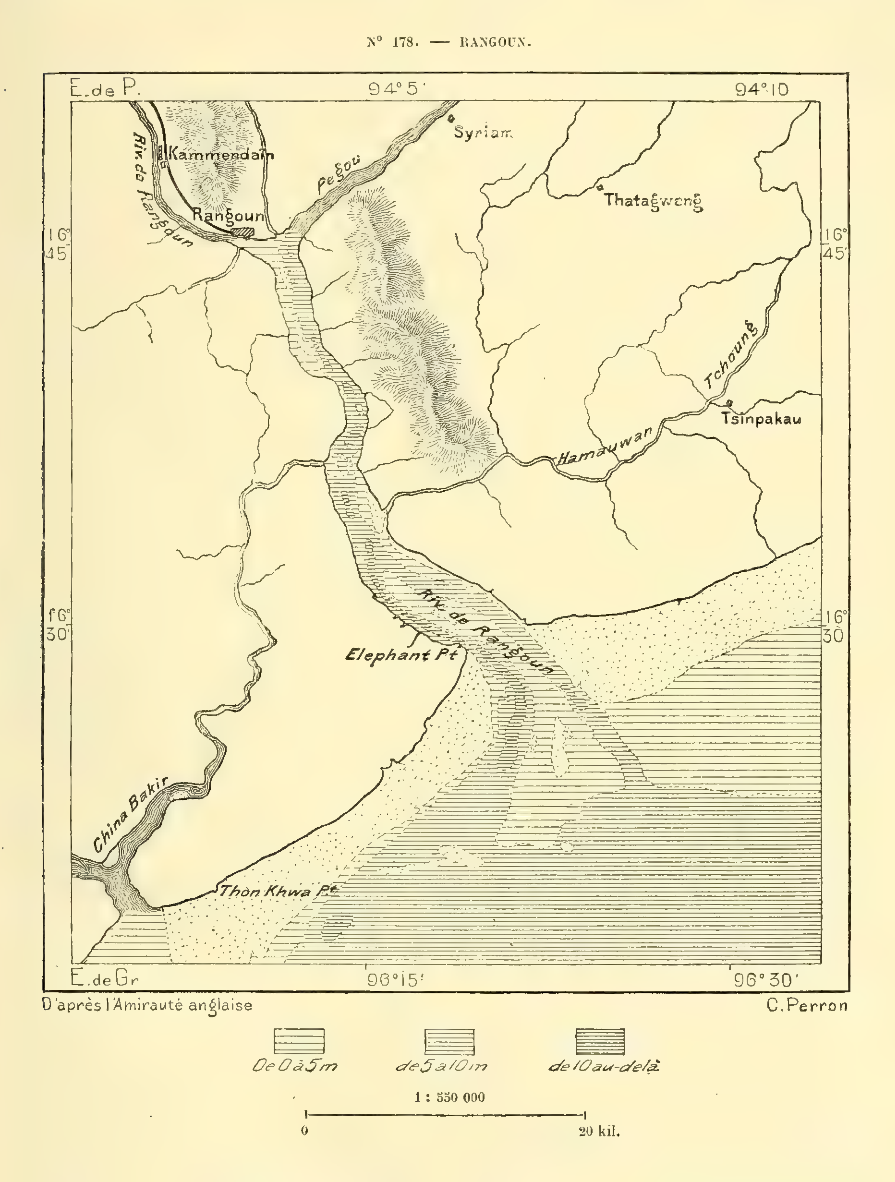
[1] O'Riley, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1864, n° 1.

[2] Mouvement commercial de Basseïn, pendant l'année fiscale 1876-1877 : 15 704 000 francs.

Valeur du riz exporté.	12 501 050 francs.
Tonnage des navires à la sortie.	104 520 tonnes.

port le plus fréquenté du golfe du Bengale. Il exporte du tek et autres bois de construction et d'ameublement, des gommes, des épices, et nulle cité ne l'égale pour les expéditions de riz; il est en outre le grand marché d'importation pour les marchandises anglaises destinées à la Barmanie et

N° 178. — RANGOUN.



au Yunnan : à peu près les deux tiers de tout le commerce extérieur de la Barmanie anglaise se concentrent à Rangoun. Cette ville, centre de trafic, est aussi un chef-lieu d'industrie, et des chantiers, des ateliers de toute espèce bordent la rivière Hlaïng jusqu'à une grande distance en amont; il n'est pas une conquête de l'industrie moderne que ne possède la cité barmane,

comme Londres, Paris et New-York[1]. Rangoun est également la capitale littéraire de la Barmanie anglaise; diverses sociétés s'y sont récemment fondées, entre autres une association ayant pour but d'imprimer les œuvres classiques de la littérature nationale. De toutes les villes de l'empire anglo-indien qui ont reçu du gouvernement l'autorisation de se constituer en municipalité, Rangoun est celle dont les électeurs, hommes et femmes, apportent le plus de passion à l'exercice de leur privilège.

La pagode de Choué-Dagoun, au pied de laquelle s'étend la cité, est enfermée dans les cantonnements militaires des Anglais : elle est, pour ainsi dire, le gage de la conquête. Édifice imposant, de forme pyramidale, le temple s'élève sur une terrasse à trois degrés entourée d'arbres touffus; à 118 mètres au-dessus du pavé, se dresse la flèche ou *hti*, revêtue d'épaisses plaques d'or et brillante de pierres précieuses, dont le souverain de Mandalé, le « Seigneur au Parasol d'or », a récemment fait cadeau à ses coréligionnaires de Rangoun; mais les autorités anglaises ont exigé que ce hti, emblème de la puissance souveraine, leur fût d'abord remis pour être placé sous leur direction. Lors de la fête annuelle du Dagoun, en mars, des pèlerins se pressent devant le temple, venus de toutes les provinces de la Barmanie, de Siam, du Cambodge, et même de la Corée[2]. La cloche, pesant 42 tonnes, avait été enlevée par les Anglais qui voulaient l'emporter en trophée à Calcutta, mais ils prirent mal leurs mesures et la laissèrent tomber dans le fleuve. Les fidèles, ne disposant pourtant que de machines primitives, l'ont retirée de la vase et la montrent triomphalement aux ingénieurs étrangers. Après la pagode, la principale curiosité de la contrée est la ville déchue de Syriam ou Thanlyeng, située à une vingtaine de kilomètres à l'est de Rangoun, sur le bord de la rivière Pegou. Les Portugais s'en étaient emparés à la fin du seizième siècle et plus tard, les Hollandais et les Anglais y fondèrent des comptoirs : il ne reste que les ruines des édifices européens.

[1] Mouvement commercial de Rangoun pendant l'année fiscale 1880-188[illegible] :

	Long cours.	Cabotage.	Total.
Importation	91 187 200 fr.	63 336 250 fr.	154 523 450 fr.
Exportation	93 093 800 »	45 477 125 »	138 570 925 »
Ensemble.	184 281 000 fr.	108 813 375 fr.	[illegible]93 094 375 fr.

Mouvement de la navigation au long cours :

Entrées : 176 voiliers et 180 vapeurs jaugeant	328 042 tonnes.
Sorties : 201 » et 180 » » . .	361 097 »
Ensemble 757 navires jaugeant.	689 159 tonnes.

Navigation, y compris le cabotage, en 1877-1878 : 1 099 955 tonnes.

[2] Shway Yoe, *The Burman*.

Le nom de Pegou que l'on donne souvent à la Barmanie anglaise, du moins à la région du littoral comprise entre le cap Negrais et l'embouchure de la Salouen, témoigne de l'importance qu'eut autrefois la métropole du pays, le Pago ou Païgou des Barmans. Lorsque les navires de mer étaient petits et d'un faible tirant d'eau, les ports de rivière ouverts au commerce extérieur étaient pour la plupart situés plus avant dans les terres et la marée pouvait les porter loin des rivages. C'est ainsi que Pegou a pu avoir autrefois le rôle échu de nos jours à Rangoun; elle ne fait actuellement qu'un faible trafic; les bateaux y montent avec le flux, en descendent avec le reflux. Souvent prise et reprise, la capitale des Talaïng ou Pégouans fut complètement rasée par le conquérant Alompra; la ville actuelle, simple station de la route de Rangoun à Tongou, date de la fin du siècle dernier.

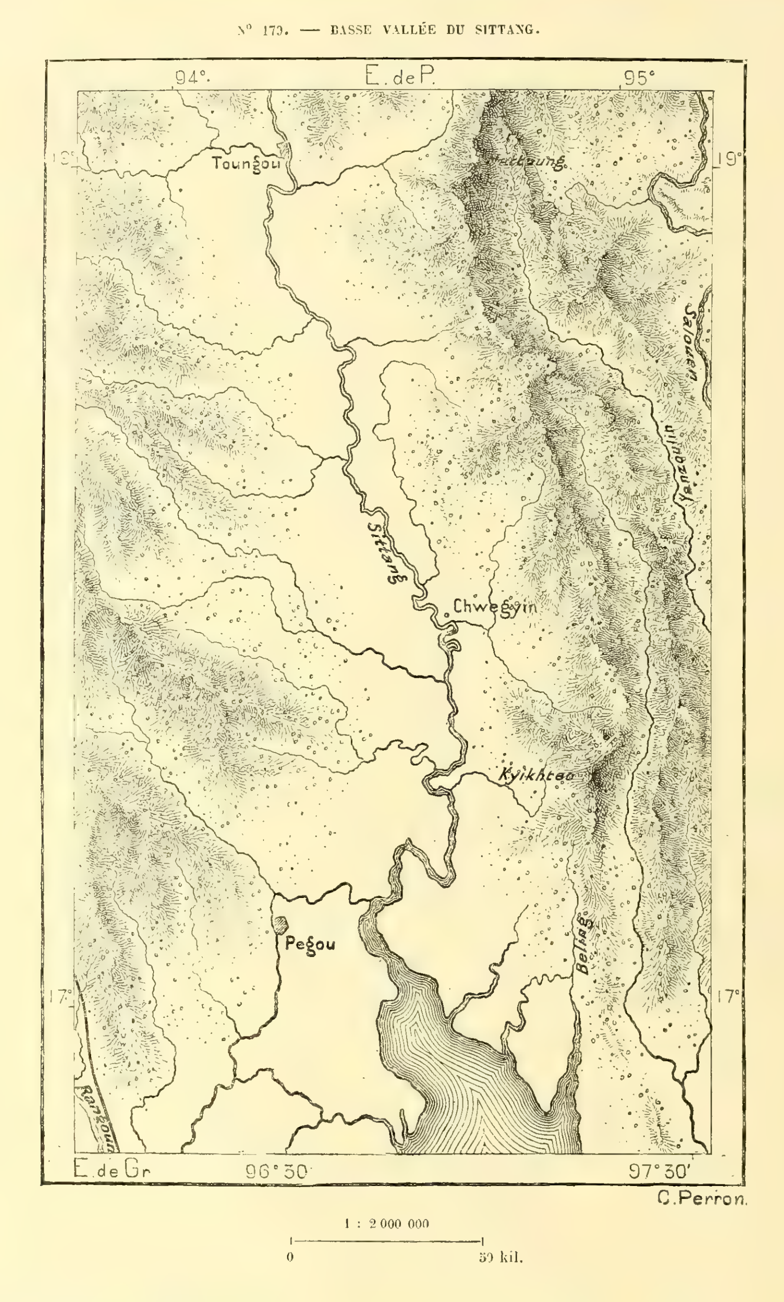
Tongou (Toung-ngou), la cité principale du bassin du Sittang, est une des villes barmanes qui paraissent avoir un grand avenir; la route naturelle entre Rangoun et Mandalé y rejoint le fleuve; les campagnes environnantes sont fertiles et bien arrosées, les industrieux Karen peuplent les vallées des alentours et les Chan de la Barmanie royale y accourent en foule[1]. A une quarantaine de kilomètres, un village de santé a été fondé sur le plateau de Tchandoung-ghyi, à plus de 1200 mètres d'altitude, mais cette hauteur n'est pas suffisante pour les Européens, et pendant la mousson du sud-ouest les pluies sont d'une extrême violence sur le plateau; il est probable que le sanatoire sera transféré au sommet de Nattoung, dominant de 2400 mètres la plaine du Sittang; mais l'absence de chemins ne permet pas encore aux Européens de s'aventurer facilement dans les « montagnes des Esprits ». C'est pour la même raison que Tongou ne profite guère de son heureuse situation commerciale; au nord, la contrée est presque sans habitants; les guerres ont dépeuplé ce pays, où s'élevèrent, après la destruction de Pagan, les cités capitales de Pinlaï, Panja, Mienzaïn. Une ville, Niengyen, a été récemment fondée près du Sittang par les exploiteurs des forêts de tek[2].

Le fleuve Salouen parcourt les régions les moins connues et les moins populeuses de l'Indo-Chine. Au sortir des gorges du Tibet oriental, le Loutze-kiang ou Salouen traverse les pays des Kakyen, des Chan, des Laotiens, des Karen, ne reflétant dans ses eaux que des bourgades, où les sauvages des forêts voisines viennent échanger quelques denrées. Les deux « villes » de Theïni et de Moné, dont on parle souvent dans les mémoires relatifs aux routes commerciales entre le littoral barman et

[1] Bigandet, *Annales de la Propagation de la Foi.*
[2] A. Bastian, *Geographische und Ethnologische Bilder.*

l'Empire Chinois, ne se trouvent pas sur le bord de la Salouen, mais à l'ouest, en des régions encore inexplorées par les voyageurs européens. Le

N° 173. — BASSE VALLÉE DU SITTANG.



1 : 2 000 000

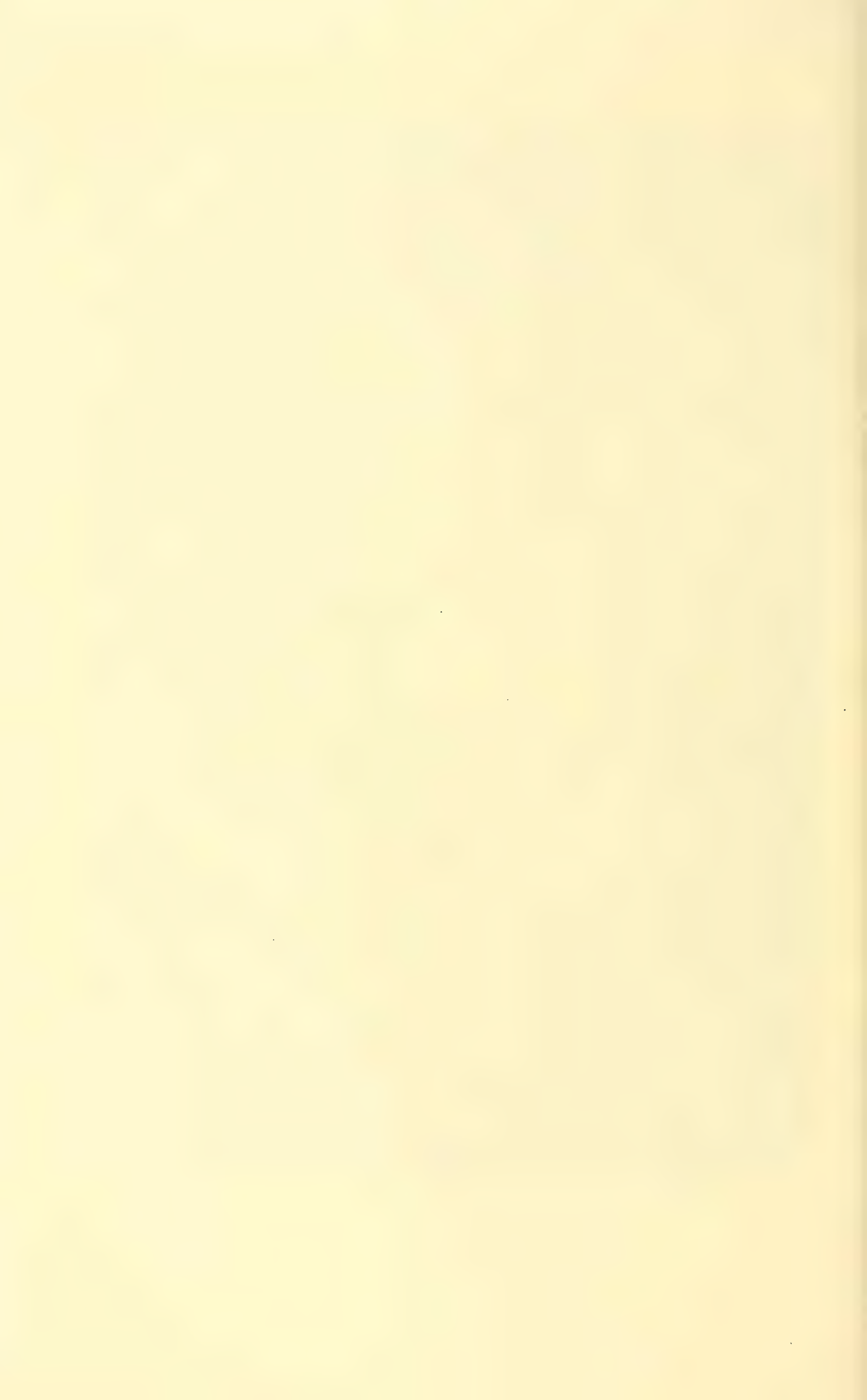
0 — 50 kil.

dernier affluent occidental de la Salouen, le Yanzoulin, parcourt par une région de cluses et de rapides une région très pittoresque, entre des montagnes abruptes, parsemées, sur leurs terrasses supérieures, de blocs de grès affectant des formes bizarres; les plus curieuses de ces roches,

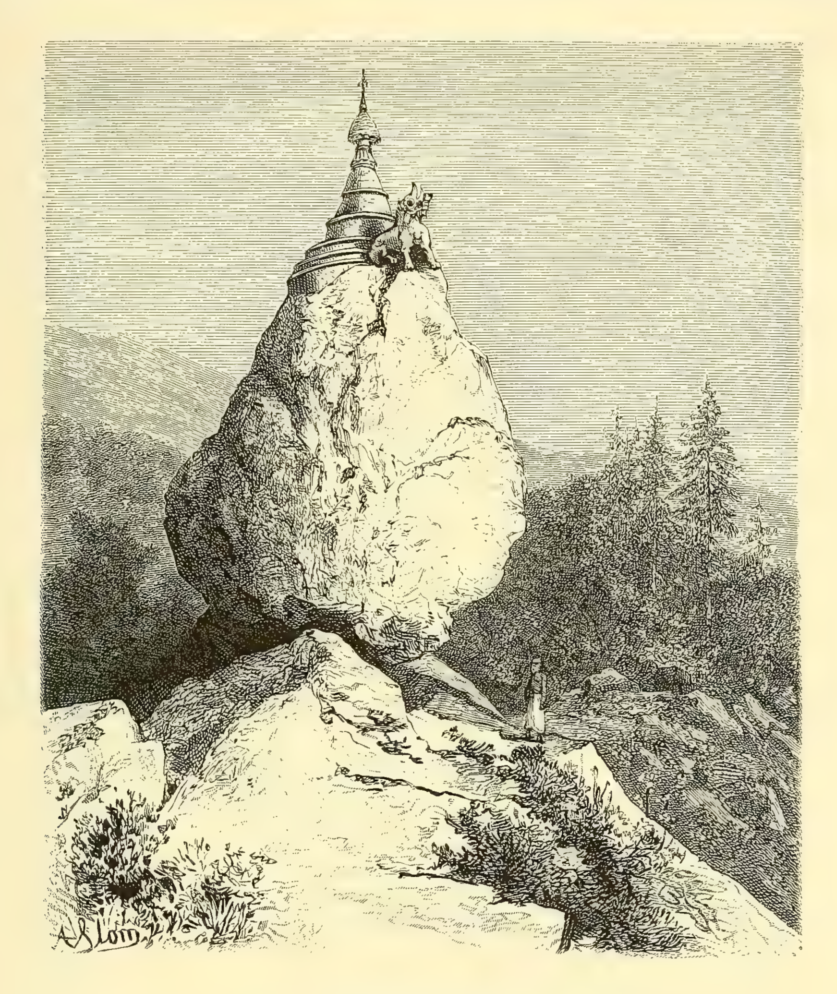


LA SALOUEN. — VUE PRISE EN AMONT DE MAULMEÏN.

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de Bourne et Shepherd



débris de montagnes ruinées, ont été choisies par les habitants pour recevoir de petites pagodes dont on ne peut atteindre la porte, ouverte dans une gueule de dragon, que par une périlleuse ascension au moyen d'échelles de bambou. Les plus bizarres de ces sanctuaires aériens s'élèvent sur les



PAGODE SUR UN ROCHER.
Dessin de Slomczinsky, d'après un croquis de Parish.

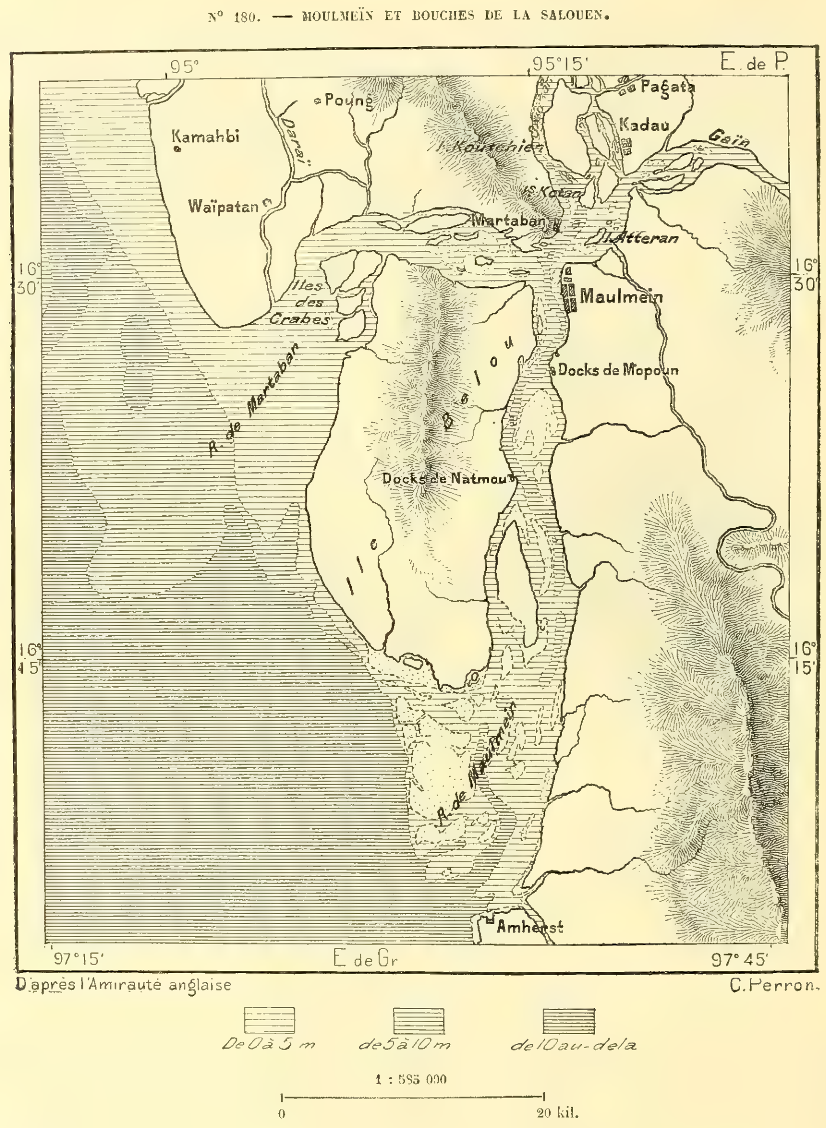
monts de Kyikhteo, à 25 kilomètres au nord-est du village de même nom[1].

Le cours de la Salouen a été reconnu par Sprye et d'autres Anglais sur une longueur d'environ 600 kilomètres, de l'embouchure au pays des Chan. Quoique privées de routes vers l'amont, les campagnes du delta sont assez riches pour suffire à l'alimentation d'un commerce considérable; depuis treize siècles au moins, une capitale s'élève en cet endroit, mais,

[1] Parish, *Journal of the Asiatic Society of Bengal* III, 1865; — Shway Yoe, *The Burman.*

comme dans toutes les autres régions de la Barmanie, cette ville a souvent changé de place. L'antique Martaban ou Mout-tama, qui eut jadis un mouvement d'échanges assez actif pour donner son nom au golfe voisin, n'est plus qu'une agglomération de cabanes. La ville nouvelle, Maulmeïn ou

N° 180. — MOULMEÏN ET BOUCHES DE LA SALOUEN.



Moulmeïn, chef-lieu de district, est située en face de Martaban, sur la rive orientale de la Salouen, à l'endroit où ses eaux bifurquent autour de la grande île Belou ou Bhilou-ghaïwon. Habitée par des gens de toute race, Barmans et Talaïng, Karen et Thoungtou, Hindous, Malais et Chinois, Européens et Eurasiens, Maulmeïn est presque exclusivement une ville de

commerce et d'industrie; elle exporte du tek, du riz, du coton, et ses chantiers construisent des navires réputés pour leur finesse et leur solidité[1]. En été, le village d'Amherst, bâti sur le littoral, à 50 kilomètres au sud de Maulmeïn, est le refuge des négociants contre les chaleurs accablantes de la cité[2]. Dans la plaine alluviale parsemée d'anciennes îles qui s'étend au nord-ouest, vers la bouche du Sittang, est la grande ville de Tatoung (Thatohn), métropole des indigènes Thoungtou. Là se trouvait jadis une colonie hindoue, où des missionnaires apportèrent pour la première fois en pays barman les enseignements de Bouddha; les temples de Tatoung servirent de modèles à ceux que l'on construisit plus tard dans la Barmanie[3].

V

BASSIN DE LA MENAM

SIAM OCCIDENTAL, PAYS DES CHAN ET DES LAOTIENS

Comparé aux autres bassins fluviaux de la Péninsule, le versant de l'Indo-Chine que parcourt la Menam ou « Mère des Eaux » n'est pas très étendu, mais il occupe une position centrale qui devait lui assurer une importance de premier ordre dans l'histoire de l'Inde Transgangétique. Le fleuve et plusieurs autres rivières, unissant leurs embouchures dans un même delta, se déversent dans la mer à l'extrémité septentrionale d'un golfe qui pénètre au loin dans l'intérieur des terres et dont le pourtour n'a pas moins de 1500 kilomètres. L'entrée de la Menam forme comme le centre d'dn vaste

[1] Commerce extérieur de Maulmeïn pendant l'année fiscale 1880-1881 :

Importations	24 475 025 francs.
Exportations	57 064 500 »
Total	61 539 525 francs.

Mouvement du port : 1109 navires, jaugeant 531 150 tonnes.

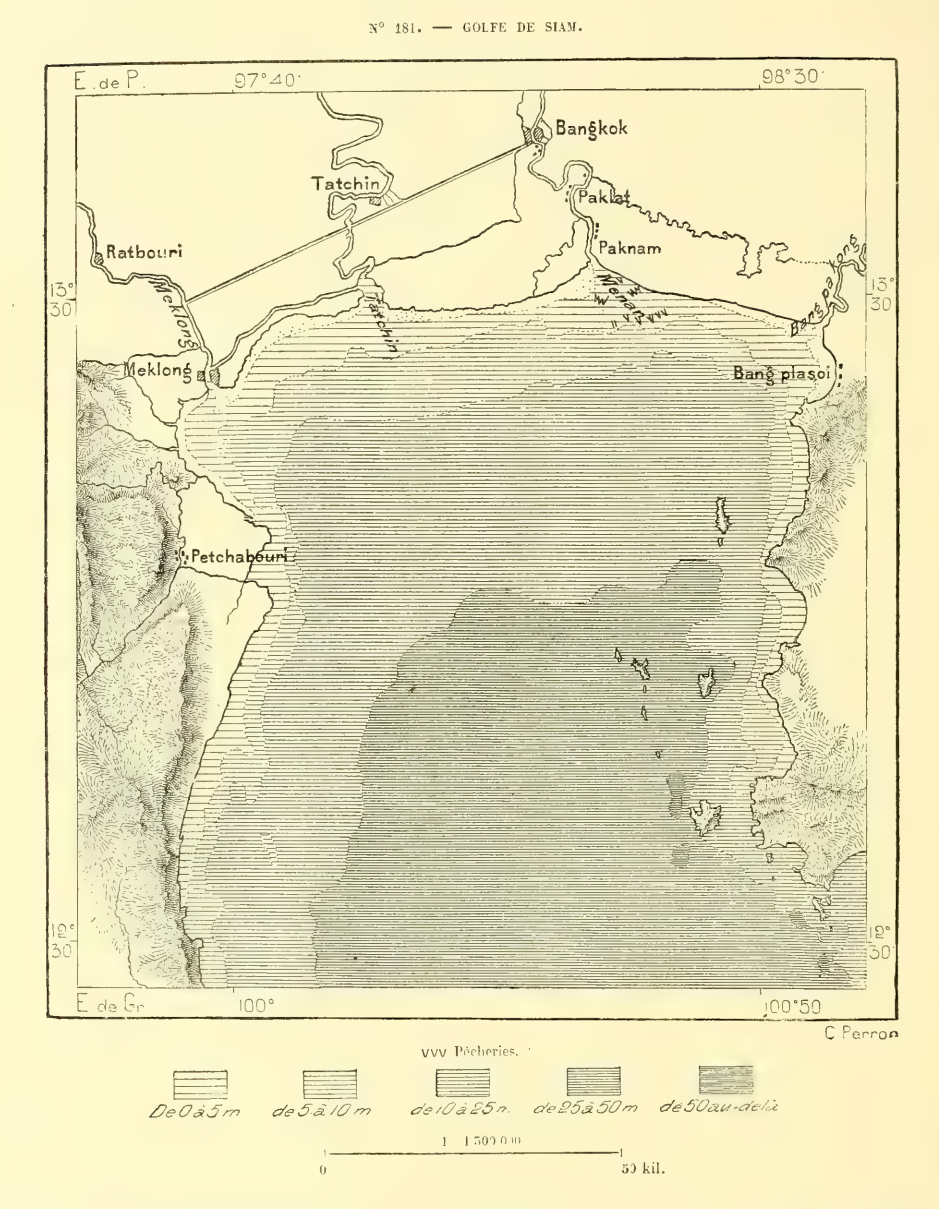
[2] Villes principales des Barmanies :

ROYAUME D'AVA.	
Mandalé, d'après Anderson	100 000 hab.
Myi kyan	15 000 (?)
Magwé, d'après Yule	8 000 »
Moné »	8 000 »
Bhamo, d'après Anderson	5 000 »
Moutchobo, d'après Yule	5 000 »
Theïni »	3 000 »
BARMANIE ANGLAISE.	
Rangoun, en 1881	132 000 hab.
Maulmeïn, en 1881	46 475 hab.
Tatoung, d'après Bastian	30 000 (?)
Prome, en 1877	26 850 »
Basseïn, en 1876	22 420 »
Henzada	15 500 »
Chouédoung, en 1877	15 600 »
Tongou	12 400 »
Mergui, en 1877	10 750 »
Thayet myo, en 1878	10 170 »

[3] Shway Yoe, *The Purman.*

cercle vers lequel convergent d'un côté les routes des navires, de l'autre les chemins des vallées fluviales. Du golfe du Bengale au golfe du Tongking, le littoral de Siam forme le milieu géographique de l'Indo-Chine. Servie par

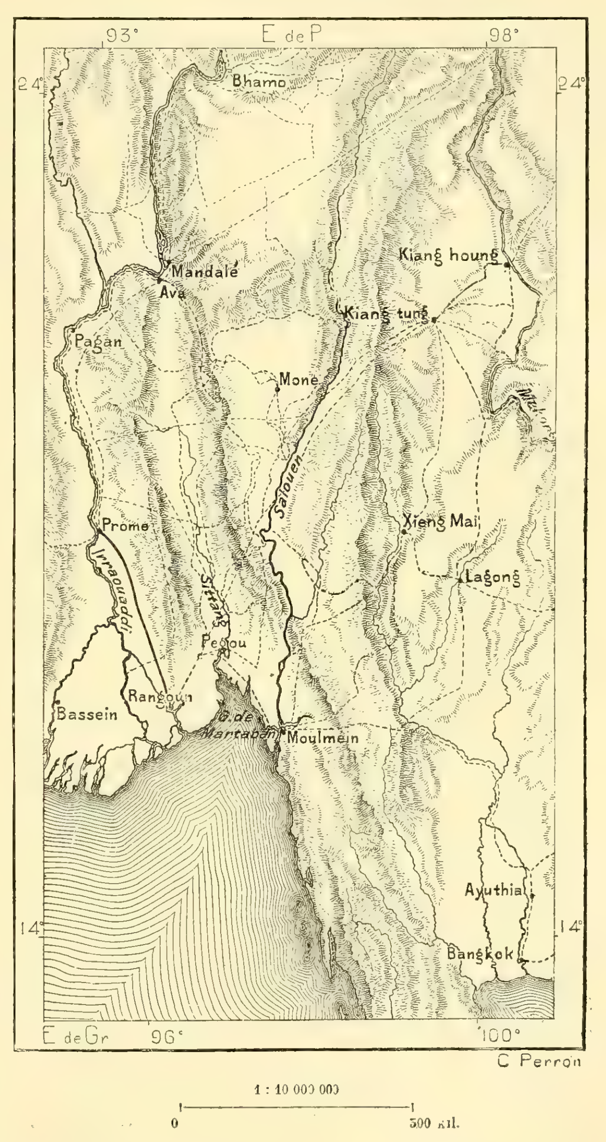
N° 181. — GOLFE DE SIAM.



les avantages exceptionnels de sa position, la nation que les étrangers appellent « siamoise », mais qui se donne elle-même le nom de Thaï, « Hommes Libres », est, dans la péninsule orientale des Indes, celle qui a exercé la plus grande influence civilisatrice sur les populations sauvages de l'intérieur; pendant le cours de l'histoire, c'est aussi le pays de

Siam qui a généralement possédé la plus vaste étendue de territoire au delà des limites naturelles du bassin de la Menam. Maintenant encore, quoique enserré d'un côté par les possessions anglaises, de l'autre par le Cambodge, État vassal de la France, le domaine siamois comprend, en dehors du bassin de la Menam, une partie considérable de la péninsule Malaise et perçoit le tribut de peuplades nombreuses dans le bassin du Mekong et dans celui de la Salouen. Mais ni la superficie réelle du territoire siamois, ni le nombre des habitants qui s'y trouvent n'est connu d'une manière précise : c'est à 4, 5 ou 6 millions d'hommes que l'on évalue la population, répartie sur une étendue une fois et demie grande comme la France[1].

N° 182. — VOYAGES D'EXPLORATION DANS LA BARMANIE ET LE PAYS DE SIAM.



La Menam naît dans le pays des Laotiens, là où il ne reste plus qu'une étroite zone de terrains montueux entre les deux cours parallèles de la Salouen et du haut Mekong. A son entrée dans l'État chan de Xieng-maï, le fleuve porte déjà des barques, et dans tout le pays de Siam proprement dit il est navigable pour de faibles embarcations;

[1] Superficie et population du royaume de Siam, d'après Behm et Wagner :
880 339 kil. carrés; 5 750 000 habitants; 7 habitants par kilomètre carré.

des bateaux à vapeur le remontent dans son cours inférieur, vivifié par le flot de marée. La végétation est tellement touffue sur les bords de la Menam, qu'en maints endroits l'eau n'a pas de berges apparentes : les fourrés de lianes et de feuilles semblent jaillir du courant, surmontés par les fûts des palmiers, les tiges des bambous et du *gabbi gabbé*. Avant de se déverser dans le golfe, le fleuve projette des ramifications latérales et s'unit à diverses rivières qui lui ressemblent par le régime de leurs eaux. Pendant la période annuelle des crues, c'est-à-dire de juin en novembre, les courants débordés transforment en une vaste, mais peu profonde mer, la plus grande partie des campagnes inférieures. Le riz croît dans le sol immergé sur lequel les rivières répandent leurs troubles fertilisants et de toutes parts les barques parcourent le pays, passant au-dessus des fosses creusées à travers l'immense damier des rizières. Quelques-uns des cours d'eau de la région basse ne rentrent pas en entier dans leur lit et des marais permanents, cachés par de hautes herbes, s'étendent au loin. La rivière Khorayok, qui se relie à la Menam, près de son embouchure, par un canal artificiel, est un de ces courants paresseux bordés de « flachères ». Les éléphants errent par bandes au bord du fleuve, allongeant leurs trompes pour flairer de loin les barques au passage, mais on n'a point à les craindre, grâce à la profondeur de l'eau[1].

Les diverses rivières de la plaine dont Bangkok occupe le centre ne s'unissent pas en un seul courant pour se jeter dans la mer; mais toute la partie septentrionale du golfe dans laquelle entrent les eaux douces est séparée du large par un croissant de sable immergé qui s'étend sur une longueur d'une centaine de kilomètres entre la côte orientale et la côte occidentale de la baie. Les grands navires ne peuvent franchir le seuil et s'arrêtent à une quinzaine de kilomètres de l'embouchure : à marée basse, les barques seules ont assez d'eau pour s'aventurer sur la barre; les bâtiments de cent à cinq cents tonneaux ne se risquent entre les brisants qu'à marée haute. C'est dans le bassin limité par les sables où viennent se briser les flots du large que se déposent les vases apportées par les rivières. Toute la plaine basse, dans le voisinage de la mer, est formée de minces couches de sable et d'argile reposant sur une assise inférieure dans laquelle sont contenus des coquillages marins[2]. Un puits creusé dans la ville de Bangkok, à la profondeur de 6 mètres seulement, traverse cette strate déposée par la mer. La nature géologique du sol offre donc la preuve évidente de l'empiètement graduel des terres sur l'Océan.

[1] Schmitt, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1877.

[2] Pallegoix, *Description du royaume Thaï;* — Thomson, *Dix ans de voyages dans la Chine et l'Indo-Chine;* — Fr. Garnier, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1874.

Le pays de Siam n'a d'autres fleuves abondants que la Menam et les cours d'eau voisins; partout ailleurs, soit à l'est vers le Cambodge, soit au sud dans la péninsule Malaise, le versant maritime est trop étroit pour donner naissance à des rivières considérables. Toute la région orientale du royaume de Siam verse ses eaux dans le vaste bassin du Mekong, le fleuve de Cochinchine. Les chaînes faîtières, presque toutes couvertes de forêts, n'ont été traversées que sur un petit nombre de points par des explorateurs européens, tels que Schomburgk, Mac Leod, Sprye, O'Riley, Bastian, Mouhot. La route de Maulmeïn à Bangkok par Raheïn, celles de Maulmeïn à Xieng-maï, de Tongou à Moné et à Xieng Tong ont été explorées; mais certaines régions, notamment vers les sources de la Menam, sont à peine connues. A l'est, entre la Menam et le Mekong, le pays des Laotiens est montueux : le voyageur Mouhot, qui le traversa du sud au nord entre Ayuthia sur la Menam et Luang-Prabang sur le Mekong, parle du majestueux aspect de la chaîne qui domine à l'orient le val de la Menam et dont l'extrémité méridionale se reploie vers l'est jusqu'aux frontières du Cambodge. De la butte isolée de Patavi, qui s'élève à 60 kilomètres environ au nord-est d'Ayuthia, l'immense amphithéâtre de ces montagnes, occupant tout l'horizon du nord et de l'est, présente un spectacle grandiose.

Au devant de cette chaîne, en face de Patavi, se dresse le P'rabat, le mont sacré des Siamois, où ils viennent adorer la trace laissée par le pied de Samona-Kodom, le « saint Pasteur ». Autour de la divine empreinte, les roches empilées en désordre portent d'autres marques qui ressemblent à des pas de tigres, d'éléphants et autres animaux : d'après la légende siamoise, Bouddha traversa la montagne suivi du cortège infini des bêtes de la forêt[1]; ces traces de pieds d'animaux, que nul géologue n'a encore étudiées, sont profondes, bien modelées et nettes, comme si elles eussent été faites dans une argile molle[2]. A l'est, près des montagnes que recouvre la vaste « forêt du Roi du Feu », le Dong P'aya P'aï, la surface des rochers est couverte, sur une largeur d'environ 15 kilomètres, de minerai de fer, épars en blocs semblables à des aérolithes. Des troncs d'arbres pétrifiés, appartenant aux essences qui croissent actuellement dans le pays, se voient aussi dans les terrains qui entourent la butte de Patavi, et le monticule lui-même est rayé par les sources thermales de bandes diversement colorées, représentant aux yeux des indigènes les « ombres et les

[1] Henri Mouhot, *Travels in the Central Parts of Indo-China.*
[2] Pallegoix, *Description du royaume Thaï.*

rayons de Bouddha »[1]. Plus au nord, au delà des montagnes de Korat, la contrée est d'une extrême richesse en gîtes métallifères, cuivre, étain, antimoine, fer magnétique. Les habitants n'exploitent guère que ce dernier minerai; çà et là ils lavent les sables des ruisseaux pour y recueillir de la poudre d'or.

La région de Siam et du Cambodge que le lac Tanlé et le prolongement de son bassin séparent du reste de l'Indo-Chine est montueuse dans une partie de son étendue : des massifs de forme insulaire, qu'un abaissement peu considérable du sol transformerait en îles véritables, s'élèvent au-dessus des plaines; une montagne, au nord de Chantaboun, atteint même la hauteur de 1912 mètres. Un sommet de moindre altitude, le Koh-Sabap (637 mètres), situé immédiatement à l'est de Chantaboun, est le « mont des Pierres Précieuses »; les torrents temporaires qui rayent ses flancs entraînent dans les terres environnantes des rubis, des saphirs et autres cristaux de prix que les planteurs vendent aux brocanteurs chinois.

Le climat de Siam ne diffère physiquement de celui de la Barmanie et de l'Inde Cisgangétique, sous les mêmes latitudes, que par des phénomènes locaux, provenant de l'exposition des versants et de la forme des rivages. En son entier, le Muang-Thaï, sur les 2000 kilomètres de distance qu'on lui attribue du nord au sud, se trouve dans la zone des moussons alternantes, celle du sud-ouest qui apporte les orages et les pluies, celle du nord-est qui ramène le temps sec. Dans la plaine de Bangkok, centre géographique du pays, le circuit annuel des vents reproduit en grand les phénomènes de rotation que présente la brise journalière. La mousson pluvieuse du sud-ouest, qui commence en général au mois de mai, tourne graduellement à l'ouest, pour être remplacée à la fin de septembre par les vents du nord et du nord-est, qui dévient eux-mêmes peu à peu vers le sud-est et le sud avant que les airs ne reprennent leur mouvement circulaire sur le cadran des cieux. Les oscillations ordinaires du thermomètre pendant le jour, à Bangkok, sont de 27 à 30 degrés centigrades; dans les journées les plus chaudes, la température ne dépasse pas 35 degrés; mais pendant la saison sèche, qui est l'hiver, on a vu la colonne thermométrique descendre à 12 degrés pendant les nuits. La chaleur n'est vraiment pénible qu'avant la saison des pluies, en mars et en avril, quand le vent du nord-est a cessé de souffler, et que la mousson pluvieuse n'est pas encore établie. Les pluies qui tombent sur le pays de Siam doivent être moins abondantes en moyenne que celles de la Barmanie, puisqu'une cor-

[1] Ducat, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1859.

dillère s'élève entre les deux contrées, arrêtant les nues au passage ; néanmoins on évalue à un mètre et demi, soit au double de celle de la France, l'épaisseur des pluies annuelles qui tombent dans le bassin de la Menam. Les étrangers ne s'acclimatent guère qu'après avoir subi un violent catarrhe ; cependant la *malaria* y est moins redoutable que dans le Bengale, la Barmanie, Java, Sumatra.

La plupart des espèces végétales de Siam sont les mêmes que celles de la Barmanie; toutefois la flore sinique y est très fortement représentée : c'est par des transitions insensibles que la physionomie du monde végétal se modifie de la Chine à l'Indo-Chine. Il en est de même pour la faune. Les éléphants sont fort nombreux dans les forêts du Laos et dans quelques parties du bassin de la Menam; près de l'ancienne capitale, Ayuthia, se font encore les grandes chasses royales, et parfois des centaines d'animaux sont capturés en une seule battue. Les éléphants du Laos seraient, dit-on, les plus intelligents de l'Indo-Chine, mais les Siamois n'ont pas l'art de les dresser aussi habilement que les Hindous. On sait que les Thaï, de même que leurs voisins les Barmans, ont une vénération toute particulière pour les animaux albinos et surtout pour les éléphants appelés « blancs », quoiqu'ils ne le soient pas toujours : c'est la nuance claire des yeux et le poil des tempes qui rangent ces animaux parmi les êtres sacrés. Un éléphant dont les yeux ont exactement la teinte voulue reçoit le titre de roi; les autres, suivant le degré de perfection auquel ils atteignent, prennent les noms honorifiques attribués aux ministres, aux gouverneurs et autres personnages ; les singes blancs ont aussi le titre de « grands officiers » et des dignitaires du royaume sont mis à leur service. Les Siamois sont les plus zélés bouddhistes après les Tibétains : ils ne tuent aucune bête, ne cassent aucun œuf, ne mangent de viande que lorsque l'animal a été tué par d'autres — généralement par des Chinois; — mais il est un grand nombre de bêtes qu'il serait criminel de laisser abattre. Le corbeau est un des oiseaux les plus respectés des Thaï, qui voient en lui un être surnaturel. Sur le toit de chaque cabane habite le touk-haï, espèce d'iguane, couvert de points rouges ressemblant à des pustules; on le considère comme le patron de la maison, qu'il débarrasse des insectes et des rats; à des intervalles égaux, il pousse des cris ou plutôt des notes stridentes : c'est l'horloge domestique[1]. Les buttes de termites sont tenues pour sacrées chez les Laotiens et même chez les bouddhistes de Siam, à cause de leur ressemblance avec les pagodes, et dans maints endroits on

[1] Pallegoix, ouvrage cité.

élève des huttes à côté de ces pyramides, dont la vue porte bonheur : il est vrai que ce voisinage peut être fatal à la maison, mais quand les boiseries sont dévorées, il est facile de reconstruire d'autres cabanes[1]. Bruguière raconte que de son temps les talapoins construisaient leurs bibliothèques au milieu d'étangs, afin de n'avoir pas à guerroyer contre les termites; ils mettaient à la voile pour aller étudier[2]. Le monde des insectes est représenté dans le Muang-Thaï par d'innombrables espèces. Le soir, les lucioles tourbillonnent en nuées de lumière autour des arbres; parfois, comme si elles ne formaient qu'un seul être, elles éteignent et rallument tour à tour leur éclat; l'atmosphère s'assombrit et s'illumine par intervalles réguliers[3]. Les eaux du fleuve et celles du golfe sont très peuplées et des barques vont recueillir le poisson qui se prend comme en un filet immense dans le réseau des racines de mangliers[4]. Une espèce de raie, la « lune » *tetraodon*, qui s'attache aux carènes des navires, fait entendre de temps en temps un cri plaintif. Divers cétacés, de petites baleines, des souffleurs, des marsouins bondissent par bandes autour des embarcations, et des requins remontent le fleuve avec la marée jusqu'en amont de Bangkok. Les Siamois, comme les Barmans, emploient le frai de crevettes et le poisson fermentés à préparer le ngapi, cet assaisonnement indispensable de leurs repas.

Les habitants de Siam appartiennent presque tous à la même race : Chan, Laos et Siamois sont également des Thaï, plus ou moins civilisés, les uns encore indépendants, les autres dépendants de la Barmanie royale, du gouvernement anglais ou du souverain qui trône à Bangkok; nombre de tribus de l'Assam, du Manipour et de la Chine sont de même origine et se rapprochent des Siamois par les dialectes et les traits physiques. Les Chan proprement dits sont fort nombreux dans la région du haut Irraouaddi barman et de ses affluents chinois, sur les bords de la Salouen, et ils se sont portés en foule dans la partie du bassin du Sittang devenu territoire anglais. Dans la haute Barmanie, les Chan se donnent le même nom que leurs frères du Yunnan méridional : ce sont des Peï ou Paï (Payi, Payu); sur les bords de l'Irraouaddi, ils se sont tellement mélangés avec les Barmans, que leur type et leur langue ont presque disparu; du côté de

[1] Adolf Bastian, *Geographische und Ethnologische Bilder.*
[2] *Annales de la Propagation de la Foi*, 1831.
[3] Engelbert Kämpfer, *Histoire du Japon;* — Pallegoix, ouvrage cité.
[4] Aug. Décugis, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juin, juillet 1880.

la Chine, il en est aussi beaucoup qui ressemblent à des Chinois par le teint jaunâtre et l'affinement des traits; mais le gros de la population a gardé ses traits distinctifs. Jadis assez nombreux pour constituer un empire considérable, celui de Pong, ils se sont divisés en plusieurs petits États, gouvernés patriarcalement par des chefs ou tsoboua, qui payent l'impôt à l'un des royaumes voisins. Les Peï ou Chan du nord sont presque tous de petite taille, d'un teint à peine plus foncé que celui des Européens; l'obliquité de leurs paupières n'est guère sensible, mais ils ont la face large, à fortes mâchoires et à pommettes saillantes, entourée de cheveux noirs et plats. L'expression de la physionomie est en général douce et pensive, presque mélancolique; cependant ils sont sociables, de bonne humeur dans la conversation et se plaisent à faire de la musique en jouant d'instruments à corde ou à vent, guitares, tambours, flûtes et trompettes. La couleur ordinaire des vêtements est un bleu presque noir, tiré de l'indigotier sauvage; le turban, d'une quinzaine de mètres de long, s'enroule autour de la tête, laissant retomber sur la nuque ses franges d'or et de soie. Les femmes s'ornent de bijoux en argent, diadèmes, pendants d'oreille et boutons, d'un fort beau travail, qui se fabriquent dans le pays. En certaines vallées, ce sont des laïques, ailleurs des prêtres, qui se livrent à ce travail délicat; les ménagères s'occupent presque toutes du tissage des étoffes, de la teinture ou de la broderie et tressent la paille avec le même art que les Toscanes. On voit combien peu les Chan méritent le nom dédaigneux de « Barbares blancs » que leur donnent les Chinois : excellents agriculteurs, ils savent arroser leurs champs par des canaux ingénieusement pourvus d'écluses et de déversoirs. Les Chan sont aussi de très habiles commerçants et s'aventurent très loin de leur pays, colportant diverses marchandises. Ils possèdent un alphabet, et parmi leurs prêtres bouddhistes le nombre des lettrés est assez considérable[1].

Les Lova, plus connus sous le nom de Laos ou Laotiens, sont apparentés aux Chan et vivent dans les régions septentrionales du pays de Siam, surtout entre la Salouen et le Mekong. Plus ou moins mélangés avec les populations sauvages, ils présentent de grandes diversités de types, et en maints endroits le voyageur ne peut reconnaître que difficilement au milieu de quelle race il se trouve en réalité. De tout temps, les généraux vainqueurs avaient coutume d'emmener en masse tous les habitants d'une province et de les déporter au loin, repeuplant le pays avec les captifs d'autres

[1] Anderson, *From Mandalay to Momien;* — Kreitner, *Im fernen Osten*; — Fr. Garnier, *Voyage d'exploration en Indo-Chine.*

régions dévastées : ainsi les peuples se distribuaient dans le plus grand désordre[1]. Le Laos se divise en royaumes, dont les chefs, vassaux du roi de Siam, sont tenus de lui offrir tous les trois ans un tribut de fleurs, de l'argent, de l'or et diverses denrées. Les habitants se groupent en trois variétés distinctes : les « Blancs », qui ne se tatouent pas; les « Noirs » et les « Verts », qui se servent de ces couleurs pour enduire leur visage[2]; on les divise aussi en « Ventres Blancs » et en « Ventres Noirs »[3]. Ceux-ci, qui se tatouent des branches fleuries sur le ventre et les cuisses, vivent principalement vers la haute Menam; ce sont les moins civilisés, ceux dont les villages sont le plus rarement visités par les trafiquants chinois. Vers le midi, la transition se fait graduellement des Laotiens aux Siamois proprement dits; mais dans les cantons où ils sont restés purs, ils sont supérieurs aux Thaï méridionaux par la taille, la force, la régularité des traits. Dans les vallées qui s'inclinent vers le Mekong, la proportion des goîtreux est très considérable; il est des villages où toutes les femmes ont un goître et même en tirent vanité. Mouhot dit les Laotiens plus discrets que leurs voisins siamois, moins importuns, mais aussi moins polis et peu empressés à offrir l'hospitalité; ils s'adonnent volontiers au commerce et chaque village possède de nombreux éléphants de charge, jusqu'à cinquante ou même cent. La langue des Laotiens, de même que celle des Chan, diffère à peine du dialecte siamois par le vocabulaire, mais elle se prononce avec plus de douceur, si bien qu'on la compare au gazouillement des oiseaux; elle s'écrit avec des caractères différents[4]. Les prêtres bouddhistes sont extrêmement nombreux : dans la vallée du Mekong, ils formeraient la huitième partie de la population[5].

Kämpfer raconte que de son temps les Laotiens se vantaient d'avoir enseigné aux Siamois l'écriture et la langue des livres sacrés; mais ils reconnaissent eux-mêmes l'influence prépondérante de la civilisation venue du Royaume Central[6]. Presque tous les objets d'ameublement qui se trouvent dans les maisons laotiennes des villages riverains du Mekong sont d'importation chinoise, de même que l'étiquette observée par les courtisans des petits souverains du Laos; le régime civil de la famille est réglé par les lois de la Chine, aussi bien que dans la plus grande partie de la Péninsule. Seuls les gens riches ont plusieurs épouses, dont la première

[1] Harmand, *Les Races indo-chinoises*, mémoire de la Société d'Anthropologie.
[2] Pallegoix, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1835.
[3] Grandjean, même recueil, janv. 1846; — H. Mouhot, *Travels in Indo-China*.
[4] Pallegoix; — Bigandet; — Bastian.
[5] Harmand, mémoire cité.
[6] *Histoire du Japon*.

a le titre de légitime et commande aux autres; les personnages tiennent beaucoup à la pureté du sang noble, et les enfants d'une femme d'humble origine ne sauraient hériter d'un chef d'État laotien. Avant que la servitude fût officiellement abolie dans toute l'étendue de Siam, les riches Laotiens possédaient de nombreux esclaves, prisonniers de guerre, débiteurs en faillite ou criminels[1], et l'emploi de bras asservis déshonorait le travail. Sur le Mekong, là où les mandarins ont encore de véritables chiourmes de serviteurs, qu'ils traitent d'ailleurs avec mansuétude, la paresse est le vice national, tandis que dans les districts de l'intérieur, où chacun travaille pour son propre compte, la population est très active et non moins industrieuse que les Chan pour les travaux agricoles et les divers métiers[2]. De même que les Chan et les Barmans, les Laotiens construisent d'ingénieux instruments de musique et leurs airs nationaux sont d'une tendresse pénétrante.

Les Siamois proprement dits peuplent la région du littoral : ce sont les Thaï les plus civilisés, mais non les plus purs de race, car des éléments ethniques très différents sont venus les croiser, grâce à l'appel incessant du commerce; Chinois, Barmans, Malais ont le plus contribué à modifier le type thaï. D'après l'étymologie proposée dans le pays même, le nom de Sayam ou Siam aurait le sens de « Trois », parce que le pays était peuplé jadis de trois races qui se sont fondues en une seule nation; on l'explique aussi par les mots *saya*, *sama*, *samo*, ayant respectivement le sens d'Autonomes, Bruns, Sombres. Mais on n'a point de doute sur le sens de l'appellation Thaï, par laquelle les Siamois se désignent le plus souvent : ce sont les « Hommes libres », les « Franks » de l'Indo-Chine[3].

Pris en masse, les Siamois sont de taille moyenne et de belles proportions : ils ont le teint olivâtre, les yeux noirs et bien fendus, la figure un peu large, mais non assez aplatie pour appartenir au type dit « mongol ». Les hommes ont une barbe rare qu'ils arrachent très soigneusement et ne gardent de leurs cheveux qu'une brosse ronde au sommet de la tête; les femmes se rasent aussi la chevelure en ne laissant qu'une touffe, moins large et moins haute que celle des hommes, mais contournée en flamme et percée d'une aiguille d'or ou d'argent. La plupart des enfants, avec leurs yeux vifs, leur joyeux sourire, leurs membres souples et frais, leur toupet noir orné de bijoux et de fleurs, sont délicieux à voir; mais en grandissant ils perdent beaucoup de leur grâce et de leur beauté : aux yeux de

[1] Fr. Garnier, *Voyage d'exploration en Indo-Chine.*
[2] Thomson, *Dix années de voyages*; — Pallegoix, etc.
[3] Ad. Bastian, *Reisen in Siam im Jahre* 1863.

l'Européen, les Siamois sont un peuple laid, « simiesque », et le soin qu'ils mettent à se noircir les dents contribue à les enlaidir. Quant au costume, il est à la fois simple et élégant : il se compose d'un langouti et d'une pièce d'étoffe, draperie que les hommes jettent sur les épaules et que les femmes enroulent d'ordinaire autour du buste, à la manière du sari des Hindoues. Dans l'ensemble, les Thaï ressemblent beaucoup plus aux Chinois qu'aux Hindous et aux Malais, et cependant leur physionomie, leurs mœurs, leur façon de penser présentent des traits indiens si bien caractérisés, que la nation siamoise justifie jusqu'à un certain point sa prétention à descendre des brahmanes[1]. Les Siamois sont excellemment nommés « Indo-Chinois » : tout chez eux, manières, coutumes, institutions civiles et religieuses, participe de ce double caractère. Leurs fêtes sont d'origine brahmanique, tandis que leur mode de gouvernement et leurs lois sont clairement des emprunts faits autrefois aux institutions chinoises. La langue, comme les autres principaux idiomes de l'Indo-Chine, est monosyllabique et ne renferme de mots à plusieurs syllabes que ceux empruntés aux parlers étrangers : aussi le discours ne se comprend que par le chant des paroles, prononcées avec une intonation diverse, suivant leur signification : les tons, analogues au *ching* des Chinois, que l'on emploie dans la conversation, sont au nombre de cinq, y compris le ton direct[2].

Mais si la langue est apparentée au chinois par l'origine et la prononciation, l'alphabet, où chaque son, voyelle ou consonne, se représente par un signe correspondant, est de provenance indienne; il est vrai que ces signes peuvent se combiner de manière à représenter tous les mots, de sorte que l'alphabet se transforme en dictionnaire. Mais il ne suffit pas au Siamois policé de connaître sa propre langue, il doit aussi se servir de termes pali (bâli), dans le style élevé, quant il parle aux talapoins et aux prêtres : dans les grandes circonstances, il cherche, pour ainsi dire, à devenir hindou par le langage, comme pour rappeler sa provenance brahmanique.

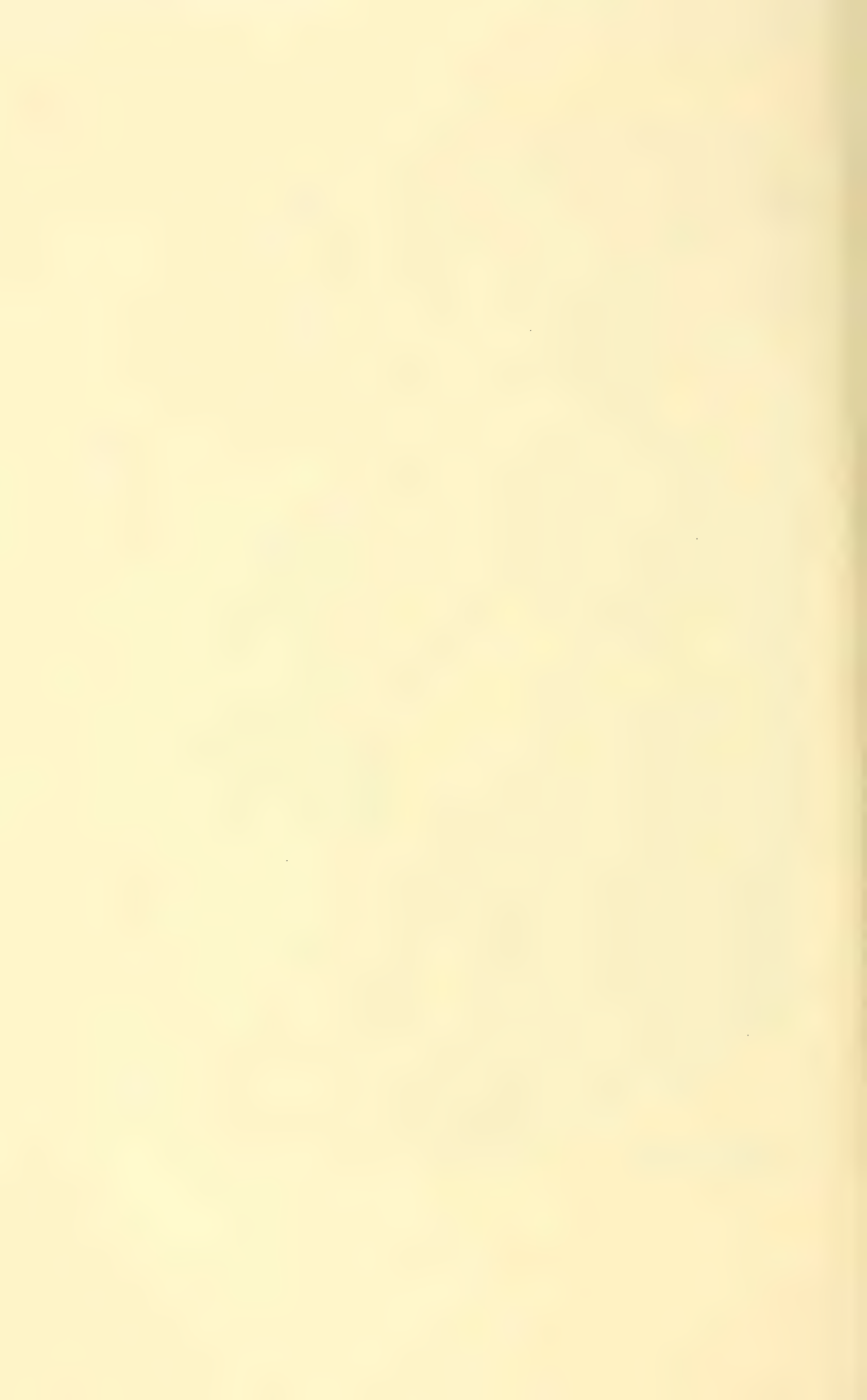
Les Siamois sont pour la plupart d'une grande douceur et d'une remarquable patience, mais l'initiative leur manque; ils travaillent régulièrement au labeur accoutumé, mais ne s'ingénient pas à découvrir de nouveaux procédés. Nul peuple n'est plus hospitalier, plus humain; les pauvres sont secourus partout et les voyageurs trouvent sur les routes des réduits où ils peuvent faire leur cuisine et passer la nuit; la recommanda-

[1] Bastian, ouvrage cité.
[2] Pallegoix, *Description du royaume Thaï ou Siam.*



TYPES ET COSTUMES. — JEUNES SIAMOIS.

Dessin de P. Fritel, d'après des photographies de MM. Chapman et Decugis



tion faite par les bouddhistes de placer des vases d'eau fraîche le long de la route pour les passants altérés n'est nulle part mieux observée. Les crimes contre les personnes sont extrêmement rares, et les disputes sont bien moins fréquentes que dans les cités de l'Occident; à cet égard, la vraie civilisation se trouve plutôt dans la vieille Asie que dans la jeune Europe : la politesse, qui provient de la bienveillance mutuelle, est générale; malheureusement des formules obséquieuses, imposées par le régime du pouvoir absolu, se mêlent à la courtoisie naturelle entre égaux; les mœurs sont gâtées par le mensonge, seule arme des faibles contre le caprice des supérieurs. Naturellement portés à l'obéissance, pénétrés de cet esprit de filialité qui est devenu le fond de la morale chinoise, les Siamois ne se sentent pas solidaires de ceux que l'on opprime : ils se courbent devant l'iniquité comme devant la volonté du sort. D'ailleurs une grande partie de leur existence se passe en fêtes; il est peu de contrées où le cours des travaux ordinaires soit interrompu par de plus nombreuses réjouissances publiques. Seuls peut-être parmi les peuples, les Siamois ont une fête spéciale pour les soins de la propreté : ce jour-là, les enfants lavent leurs parents, les disciples leurs maîtres, et l'on jette des seaux d'eau sur les passants[1]. Comme dans la Barmanie, des brahmanes sont chargés de rédiger le calendrier et de fixer la date des quinze grandes fêtes annuelles. C'est le seul reste du pouvoir attribué jadis aux civilisateurs de la contrée.

Siam est le pays de l'Indo-Chine où le bouddhisme est le moins mélangé d'autres éléments religieux; il n'a pas dégénéré en chamanisme, comme dans les vallées de l'Himalaya, sur les plateaux du Tibet et surtout dans les steppes des Mongols et les forêts des Bouriates; il s'est également tenu à l'écart de l'idolâtrie hindoue, du moins à l'époque moderne, car dans les sculptures de plusieurs temples du Laos on remarque, comme dans les édifices religieux du Cambodge, un mélange confus de motifs bouddhiques et brahmaniques[2]. Dans ces derniers temps, le roi de Siam a même pris au sérieux son rôle de « défenseur de la Foi » et des correspondances suivies s'échangent entre la cour de Bangkok, les autres gouvernements asiatiques et les historiens de la « Grande Doctrine » qui poursuivent leurs recherches jusque dans les bibliothèques d'Europe. Chaque fils de famille doit passer par l'état monastique; de vingt à vingt et un ans, les jeunes gens se rendent dans un couvent, y déposent leur vêtement de ville et renoncent, pour le temps de la claustration, à leur rang et à leurs dignités. Les rois

[1] Adolf Bastian, *Reisen in Siam im Jahre* 1863.
[2] Adolf Bastian, *Geographische und Ethnologische Bilder.*

eux-mêmes sont soumis à cette règle et en sortant du monastère ils doivent se faire couronner de nouveau[1]; mais ils n'en restent pas moins grands prêtres et doivent s'occuper de la prospérité des couvents. La nation siamoise dépense annuellement plus de 100 millions de francs pour l'entretien des prêtres et des moines; proportionnellement, c'est un budget des cultes bien supérieur à celui de la France. Les *vat louang* ou « cloîtres royaux », construits aux frais du roi, c'est-à-dire de la nation, forment un ensemble d'édifices dressant au-dessus des arbres ou des maisons leur double ou triple étage de pyramides et de flèches couvertes de briques émaillées et balançant leurs clochettes au souffle de la brise; à côté de la pagode, monastères, cours, jardins, étangs, chapelles et champs, constituent tout un domaine : c'est le *vihan*, pareil au *vihara* (vihar, behar) de l'Inde antique, espace sacré, lieu d'asile où les plus criminels trouvent un refuge ; d'ailleurs, il en est de même dans les églises catholiques[2]. D'autres monastères moins étendus sont les *vat khounnang* ou les cloîtres des nobles et les *ratsadon* ou cloîtres du peuple, élevés par souscriptions volontaires; la plupart sont moins grands, mais plus ornés que les édifices analogues de la Barmanie, et, comparés aux pagodes mesquines de l'Empire Chinois, ce sont des monuments admirables; les trésors qu'ils renferment constituent la plus grosse part de l'épargne nationale. Des statues d'or, resplendissant de pierres précieuses, ne sont point rares dans les temples, mais, parmi les sculptures décorant les nefs et les péristyles, il en est beaucoup qui n'ont aucun caractère religieux : essentiellement tolérants, les moines bouddhistes ont donné asile à mainte effigie d'origine étrangère. Bastian y vit une statue de Napoléon à côté d'un Bouddha, et parmi les gravures appendues aux parois il en est qui représentent des revues et des batailles européennes[3].

Les règles que les moines siamois ont à observer sont tellement nombreuses, que, s'ils n'étaient aidés par des servants et des novices, la vie leur serait impossible. Il leur est interdit de creuser la terre, par respect pour cet élément, et par conséquent ils ne peuvent ni planter ni semer. Un talapoin qui fait cuire du riz, pèche, parce qu'il fait mourir la semence; il lui est également défendu de manger les grains qui pourraient encore germer, de monter sur un arbre, car il pourrait casser les branches. S'il allume le feu, il pèche, parce qu'il détruit le combustible; mais s'il éteint la flamme, il pèche encore; c'est aussi péché de forger le fer, puisqu'en

[1] Pallegoix ; — Thomson : — Bastian ; — Beauvoir.
[2] Bruguière, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1831.
[3] Ad. Bastian, *Reisen in Siam im Jahre* 1863.

forgeant on fait jaillir des étincelles[1]. La grande prescription est de respecter la vie des animaux, et cette prescription, les talapoins l'observent avec un extrême scrupule. Même les laïques ont scrupule d'écraser une fourmi, une mouche; avec leurs principes, ils n'ont de défense contre les parasites que les bains fréquents et une exquise propreté. A certaines époques, les gens riches achètent des barques pleines de poissons pour faire la bonne œuvre de les remettre à la rivière; deux fois par mois, la chasse et la pêche sont défendues[1]. Mais les formes extérieures constituent à peu près toute la religion. A la vue des temples si richement ornés, on pourrait croire que la population est entraînée par un zèle ardent; mais il n'en est rien; l'indifférence en matière religieuse est générale. Les sanctuaires sont peu fréquentés, et si les prêtres partagent avec les rois le nom de *prah* ou « grands », ce n'est là qu'une forme de langage; ils sont en général peu respectés : on les accuse de transgresser la plupart des articles de leur code. Si on ne les tenait pour magiciens, ils perdraient toute clientèle et leurs appels constants à la charité dévote, naguère universellement accueillis, resteraient sans réponse[2].

Comme dans l'Inde, les jeunes gens se marient de très bonne heure. Dès l'âge de douze ans, la fille est considérée comme nubile et on lui cherche un mari; si les parents n'en trouvent pas, ils ont la ressource de la vendre au plus offrant. Il est rare que le mariage soit accompagné de la moindre cérémonie religieuse; seulement lorsque des unions ont lieu dans la société riche, les talapoins sont invités à faire quelques prières pour le jeune couple et à l'arroser d'eau bénite; les divorces se font aussi simplement que les mariages : il suffit que l'un des conjoints le demande. Lorsque le couple a des enfants, on les partage par moitié, mais le premier choix appartient à la mère; lorsqu'un seul enfant est issu de l'union, c'est la mère qui le garde. Les femmes sont en général libres et honorées; elles prennent part à la direction des affaires communes, sortent comme les Européennes, font leur marché et leurs visites sans être surveillées par le mari; mais naguère celles des épouses qui, au lieu d'apporter une dot, avaient été achetées par le mari, pouvaient être revendues par lui. Chaque année, il en tombait ainsi beaucoup dans l'esclavage. Au milieu du siècle, on évaluait au quart de la population le nombre des esclaves de toute sorte, femmes vendues par leurs maris, débiteurs attribués à leurs créanciers, délinquants ayant forfait leur liberté. Un décret abolit l'esclavage

[1] La Loubère, *Description du royaume de Siam*; — *Journal des Missions évangéliques*, 1854.
[2] Pallegoix, *Description du royaume de Thaï ou Siam.*

à partir de l'année 1872. La lenteur d'accroissement qu'on remarquait dans la population provenait de la servitude : la foule des esclaves ne pouvait se marier, et dans les mariages polygames des mandarins la plupart des femmes restaient sans enfants[1].

Le nombre des habitants s'accroît surtout par l'immigration des Chinois de Fo'kien, de Kouang toung, de Singapour. Aucune statistique précise n'en a été dressée, et les diverses évaluations varient de 400 000 à 1 500 000 individus; il est vrai qu'on est porté à exagérer leurs colonies en raison du rôle considérable qu'ils jouent comme marchands, banquiers, bénéficiaires de monopoles, industriels de toute espèce : certaines professions sont complètement en leurs mains. Dans quelques régions de l'intérieur, c'est par leur entremise que se font toutes les transactions, et plusieurs villes du littoral ont parmi leurs habitants moins de Thaï que de Chinois et de métis d'origine chinoise. Beaucoup plus actifs que les indigènes, les « enfants de Han » sont ceux qui mettent en œuvre les immenses ressources du pays et qui en retirent le plus de bénéfices; mais ce sont aussi les habitants du Muang-Thaï qui donnent au gouvernement le plus de difficultés; souvent des révoltes locales ont eu lieu et de nombreuses expéditions militaires ont dû être envoyées sur les côtes de la péninsule de Malacca, où les colonies chinoises se distinguent par leurs velléités d'indépendance politique. Les Chinois sont en général beaucoup moins attachés à leur religion que les Siamois et c'est parmi eux que les missionnaires catholiques et protestants font le plus de conversions; mais eux aussi convertissent les gens du pays à leur manière : ils ont enseigné aux indigènes l'usage de l'opium, et ce vice est devenu général. Quant aux Japonais, autrefois nombreux dans le royaume et peuplant des villages entiers, ils se sont pour la plupart fondus avec le reste des habitants : les meilleurs soldats des souverains du Muang-Thaï appartenaient jadis à cette nation[2]. Les colonies de Talaïng ou Pegouans sont considérables : ce sont ces immigrants qui fournissent surtout les danseurs pour les fêtes du pays. Les acteurs siamois sont réputés les meilleurs de l'Indo-Chine. Sur leurs théâtres les rôles de femmes sont tenus par des personnages féminins, tandis que sur les scènes chinoises ils sont toujours confiés à de jeunes garçons[3].

Parmi les populations de l'empire, il faut aussi compter ceux qui ont reçu les appellations générales de Kha et de Khet. Le nom de Kha est appliqué par les Siamois à de nombreuses tribus sauvages d'outre-Mekong, les mêmes

[1] Pallegoix, ouvrage cité.
[2] Eug. Kämpfer, *Histoire du Japon*.
[3] Adolf Bastian, *Geographische und Ethnologische Bilder*.

peuplades indisciplinées qui sont appelées Pnom ou Pnong par les Cambodgiens, Moï par les Cochinchinois, Myong ou Muong par les habitants du

N° 183. — POPULATIONS DU PAYS DE SIAM.



1 : 14 000 000

0 — 500 kil.

Tongking. Ce terme de Kha, qui est maintenant une appellation ethnique, avait le sens primitif d'esclave, car ce sont ces tribus, vivant perpétuellement en guerre, qui fournissent de captifs les marchés du Cambodge et alimentent la classe servile, désignée aussi jadis sous le nom de « Chiens ».

Cependant le terme de Kha cesse graduellement d'être pris dans un sens insultant, depuis que des esclaves originaires de ces tribus se sont élevés aux plus hautes fonctions de l'État. Quant aux Barmans, ils ont préfixé aussi le mot « Kha » au nom de plusieurs peuplades, notamment aux Kyen (Kha-Kyen, Kakyen) de la frontière du Yunnan, non dans le sens d'esclaves, mais dans celui de barbares. Les Kha sont pour eux des hommes qui, au lieu d'être issus du divin Brahma, naquirent des racines ou des pierres[1]. Le nom de Khek, appliqué surtout aux Malais et notamment à ceux qui vivent dans les limites du pays de Siam, a simplement le sens d'Étrangers; c'est ainsi qu'on parle des Khek-Hindou, des Khek-Malayou, des Khek-Java, Kchava ou Tchvea, c'est-à-dire des Javanais. Presque tous ces étrangers étant mahométans, l'Islam est aussi compris sous le nom général de Khek, et ceux qui viennent de l'Arabie et de la Turquie et que leur orthodoxie place dans l'estime des coreligionnaires bien au-dessus des musulmans des Indes hollandaises, se vantent de leur pays de « Roum ». Ainsi, ce même nom de Rome, pris en tant d'acceptions diverses, et servant dans l'Occident à désigner l'antagonisme avec l'Islam, est revendiqué au contraire par les mahométans de l'Extrême Orient[2].

Le « maître de la Terre » ou « maître de la Vie », ainsi qu'on appelle le roi de Siam, jouit d'un pouvoir absolu; il possède les terres de son royaume en toute propriété et peut en chasser les habitants; si les « hommes libres » utilisent les arbres et les plantes, l'eau, les pierres et tout ce qui se trouve dans les limites du royaume, c'est que le souverain a daigné les y autoriser lors de son couronnement[3]. Il dispose aussi de la vie de ses sujets, et s'il lui convient de nommer des juges pour infliger les punitions, au lieu d'abattre simplement les têtes, c'est un pur effet de sa mansuétude. Le produit de tous les impôts, droits de douanes, taxes sur les marchandises, revenu des monopoles, tributs des royaumes inféodés, est versé dans le trésor royal et le souverain en use à son gré, soit pour le bien public, soit pour son propre plaisir. Le roi peut désigner son successeur, même en dehors de sa famille; mais s'il n'a pas réglé l'ordre de succession au trône,

[1] Adolf Bastian, *Geographische und Ethnologische Bilder*.

[2] Population du Muang-Thaï, évaluée approximativement par races :

Siamois	2 000 000	Cambodgiens	500 000
Chinois	1 500 000	Karen, Kha, etc.	200 000
Laotiens	1 000 000	Pegouans	50 000
Malais	500 000		

[3] Pallegoix, ouvrage cité.

la couronne est transmise au fils aîné. Tous les fonctionnaires de l'État doivent lui jurer fidélité en buvant l'eau du serment, dans laquelle baigne le glaive du roi et qui doit se faire poison pour celui qui manque à la foi promise. Des fêtes nombreuses, dont toutes les cérémonies symbolisent la prise de possession de la terre, de l'air et des eaux par le souverain, succèdent au couronnement; la procession par eau offre le spectacle le plus merveilleux : le cortège royal se compose d'au moins cinquante mille hommes montés sur des barques de toutes formes et couleurs, représentant des animaux réels ou fantastiques. Mais tout maître absolu qu'il est, quoique s'entourant, à l'égal des dieux, d'une « armée d'anges », le souverain a son pouvoir limité par le livre du cérémonial. De même que l'empereur de Chine, qui servait d'exemple à tous les monarques de l'Extrême Orient et auquel Siam payait autrefois le tribut, le roi du Muang-Thaï doit régler sa vie d'après un livre qui trace d'avance toute sa conduite, indique l'instant de ses actes journaliers, lui dicte les paroles qu'il prononcera dans les grandes fêtes, comme celles de l'agriculture. Sans se laisser éblouir par la splendeur de ce qui l'entoure, le potentat doit comprendre la vanité de son pouvoir. Lorsque ses ministres lui ont successivement remis les insignes de la puissance, il se lève et prononce un sermon sur la mort et le néant des choses humaines.

Un deuxième roi, toujours proche parent du premier, jouit du titre et de quelques attributs de la royauté, mais non du pouvoir, et ses courtisans sont désignés par le véritable souverain; son principal rôle dans l'organisme gouvernemental est d'être le père de la reine, car le « maître de la Terre » ne saurait se mésallier avec des femmes qui ne seraient pas de sang royal. Naguère un troisième personnage portait également le titre de roi. Cette double ou triple royauté n'est point une institution exclusivement siamoise; en plusieurs autres États de l'Indo-Chine, des rois se partageaient le pouvoir et prétendaient commander aux éléments : le premier avait l'empire du feu, le second celui de l'eau[1]. L'existence simultanée de deux rois en titre pourrait faire croire à la fréquence de révolutions de palais, mais la force de la tradition est si bien établie, que depuis des siècles la paix n'a pas été troublée entre les deux princes. Des précautions sont prises pour que le premier roi n'ait rien à craindre d'un gendre : il est interdit à ses filles de se marier; elles sont enfermées dans une enceinte dont les jardins sont un « paradis terrestre » représentant toutes les curiosités de la nature extérieure; mais dans ce paradis la vie n'en est pas

[1] Kämpfer; — Pallegoix; — Bastian; — Gréhan.

moins celle du cloître. En cas d'infraction à la règle, les princesses sont cousues dans un sac de peau et jetées dans le fleuve. Lorsque des princes sont condamnés à mort, on les tue en les frappant de bâtons en bois de sandal : le respect que l'on a pour le sang royal ne permet pas qu'on le répande[1].

Le conseil royal se compose des quatre ministres de l'intérieur, des affaires étrangères, de la guerre, de la marine; en outre, il existe une espèce de sénat comprenant une vingtaine des principaux mandarins. Quelques-uns des princes sont élevés aux hautes dignités de l'empire, mais la plupart, entretenus aux frais de leur parent le souverain, mènent une vie d'oisiveté et de débauche; quelques-uns cependant se livrent au commerce ou même exercent une profession ou un métier. En général, les grandes charges sont héréditaires, mais la noblesse ne l'est pas; les titres que confère le roi sont toujours personnels. Les traitements payés par le trésor sont très faibles, insuffisants même dans ce riche pays où toutes les denrées se vendent si bon marché; mais les mandarins ont pour pratique de « se faire des champs sur le dos du peuple » en détournant à leur profit le dur travail de la corvée auquel les sujets sont soumis. Les fonctionnaires peuvent tout se permettre dans un pays où les sujets sont estampillés, comme les animaux, d'un tatouage sur l'avant-bras pour établir officiellement leur condition sociale, et où les immigrants chinois portaient au poignet un sceau royal servant de reçu pour l'acquittement des taxes[2]. Naguère il était d'usage au pays de Siam, comme en Barmanie, en Palestine à l'époque des Juges, et dans l'Europe occidentale aux premiers temps du moyen âge, de fonder les monuments, et surtout les portes des villes, sur les corps de criminels ou de prisonniers de guerre[3]. Les lois sont appliquées avec une grande sévérité, et le principe de la jurisprudence chinoise qui attribue à la famille, au village, au quartier de ville, à toute une population, la responsabilité collective d'un délit, d'un crime ou d'un malheur, est observé d'une manière impitoyable par les mandarins. Les concitoyens se surveillent mutuellement pour éviter que, par la faute d'un seul, ils soient entraînés dans quelque désastre.

Tous les Siamois du pays étant considérés comme les esclaves du souverain, celui-ci peut les enrôler à son gré dans ses armées, quelle que soit leur profession; cependant certaines traditions se sont établies, d'après lesquelles le service tombe spécialement sur des classes particulières. Ainsi les

[1] Adolf Bastian, *Geographische und Ethnologische Bilder.*
[2] Pallegoix, ouvrage cité.
[3] Bruguière; — Alabaster, *The Wheel of the Law;* — A. Bastian, *Reisen in Siam.*

charpentiers sont enrôlés d'office, de même que les immigrants du Pegou. Ce qu'il faut au roi, ce sont des travailleurs pour bâtir ses palais et ses pagodes, plutôt que des combattants pour aller porter la guerre à l'étranger; aussi les soldats sont-ils recrutés parmi les ouvriers habiles. Les artisans adroits courent le plus de risques d'être appelés dans les rangs ou à la tête des compagnies comme instructeurs; d'ailleurs les congés sont accordés chaque seconde quinzaine ou chaque deuxième mois. Naguère la garde royale se composait des « Invulnérables », soldats que des amulettes et des métaux introduits sous l'épiderme devaient mettre à l'épreuve des couteaux et des sabres; si l'un d'entre eux était condamné à mort, ordre était donné aux talapoins de détruire par leurs conjurations l'effet du charme préservateur[1]. Un bataillon de femmes fait le service des appartements intérieurs et parade dans les grandes cérémonies. Une armée sérieuse, composée de troupes d'infanterie et d'artillerie, s'organise sous la direction d'officiers européens, et toute une flotte de bateaux à vapeur armés défend maintenant l'entrée du fleuve et les abords des rivages. La plupart des étrangers que le gouvernement siamois emploie à la direction de ses armées et de sa flotte sont Anglais : l'influence britannique a succédé à celle de la Chine. Ce sont des Anglais qui ont introduit le régime des monopoles dans le Muang-Thaï en le modelant sur ceux de l'Inde, eux qui font remanier, à leur profit, le régime des douanes. Ils font remplacer peu à peu les corvées par l'impôt, et c'est grâce à eux surtout que l'institution de la servitude a été officiellement abolie. Enfin ils réussissent même à modifier les cérémonies, et le serrement de main a succédé au prosternement. Le journal officiel, *the Bangkok Recorder*, est publié en deux langues, le siamois et l'anglais, et de jeunes princes sont envoyés en Angleterre pour leur éducation.

En dehors du pays de Siam proprement dit, qui se divise en quarante et une provinces, divers royaumes tributaires, sans compter les territoires occupés par des tribus sauvages, ont chacun son gouvernement spécial, modelé sur celui de Bangkok. Dans la région du nord, les États tributaires de Xieng-maï, Labong, Lakhon, P'ré, Nan, Muang-Lom, se partagent les hautes vallées de la Menam; le Mekong parcourt le grand État de Luang-Prabang, et dans la péninsule de Malacca, les royaumes de Ligor, Songkhla, Patani, Kalantan, Tringanou se succèdent du nord au sud. Le royaume de Kedah borde la mer occidentale au nord de la province anglaise de Wellesley.

[1] *Nouveau Journal Asiatique*, II. XLIV.

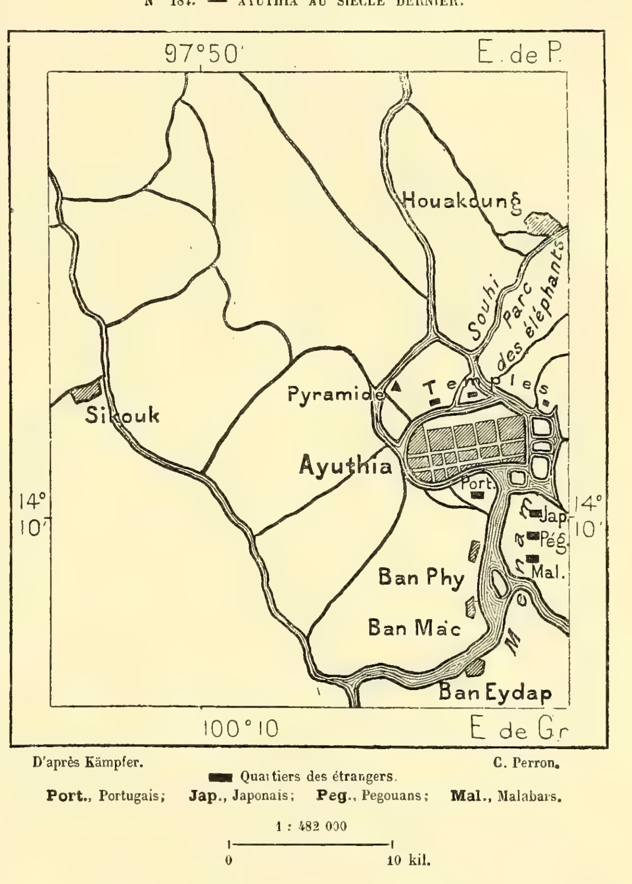
La cité de Xieng maï (Zimmé en barman), chef-lieu de l'État de ce nom, auquel des évaluations sommaires donnent une population de 300 000 habitants, n'appartient aux Siamois que depuis la dernière moitié du dix-huitième siècle. Quoique dans le pays des Laotiens, qui sont tenus pour des barbares par leurs voisins du sud, Xieng-maï ou « Ville Neuve » est une cité percée de larges rues, riche en marchandises que lui apportent des Chinois et des négociants de Bangkok; chaque maison a son jardin d'aréquiers et autres arbres; malgré la double enceinte, certains quartiers ressemblent à un parc. Située dans une vaste et riante plaine que baigne la Meping, rivière supérieure de la Menam, la ville est dominée à l'ouest par une montagne élevée, portant, comme tant d'autres, l'empreinte du pied de Bouddha, que des pèlerins viennent baiser en foule. Bien que bâtie près d'une rivière qui va se jeter dans le golfe de Siam, Xieng-maï est en communication plus facile et plus rapide avec la mer par le golfe de Martaban; Maulmeïn, de moitié plus rapproché que Bangkok, est son port naturel, et la route traverse des forêts de tek qui sont partiellement exploitées pour le compte de négociants anglais et chinois. Xieng-maï est une des villes dont il est le plus question dans les rapports officiels relatifs aux routes futures de l'Inde et de la Chine; la voie directe de Rangoun et de Moulmeïn à Yunnan fou par Semao, l'Esmok des anciennes cartes, passe en effet dans le voisinage de Xieng-maï, et depuis un temps immémorial les Chinois pratiquent ce chemin pour apporter des soieries et des métaux ouvrés en échange de riz, de coton, d'ivoire, de laque, de cire et d'encens; le voyage dure toujours plus d'un mois pour une distance de 600 kilomètres à travers les forêts et les monts[1]. Labong, située à 30 kilomètres au sud-est dans la même vallée que Xieng-maï, est aussi une capitale d'État, quoique de bien moindre importance. Un autre chef-lieu de royaume, Lakhon, se trouve dans une vallée latérale, celle de la Me wang; cette rivière s'unit à la Menam, en amont de Raheïn, marché dont les chantiers lancent chaque année dans le fleuve un grand nombre de barques en bois de tek[2].

A l'orient de Lakhon, les capitales des royaumes de P'ré et de Nan, Muang P'ré et Muang Nan, sont l'une et l'autre situées sur des affluents de la Menam, en de riches vallées d'où l'on expédie du bois de tek pendant la saison du flottage. Les deux rivières de P'ré et de Nan s'unissent dans les limites du royaume, au-dessus de Pitsanoulok ou Pitsilouk (Pitsalok), qui fut jadis le chef-lieu de tout le Muang-Thaï, mais qui est maintenant bien déchue.

[1] Pallegoix, *Description du royaume Thaï ou Siam.*
[2] Adolf Bastian, ouvrage cité.

Nakhon Savan ou la « Cité du Ciel », dont les rues bordent les deux rives de la Menam en aval de la jonction, a pris une importance plus considérable. La ville actuelle a succédé à une autre Nakhon Savan, dont on voit les murailles ruinées dans les jongles de l'intérieur. Entre Raheïn et Nakhon Savan, d'autres débris, non encore visités par des voyageurs européens, appartiennent à la « Cité des murs de diamant », qui eut autrefois comme capitale du Muang-Thaï un rôle historique considérable. La ville moderne de Kampengpet, bâtie au bord du fleuve, sur la rive gauche, remplace l'ancienne cité.

N° 184. — AYUTHIA AU SIÈCLE DERNIER.



D'après Kämpfer. C. Perron.

Quartiers des étrangers.

Port., Portugais; Jap., Japonais; Peg., Pegouans; Mal., Malabars.

1 : 482 000

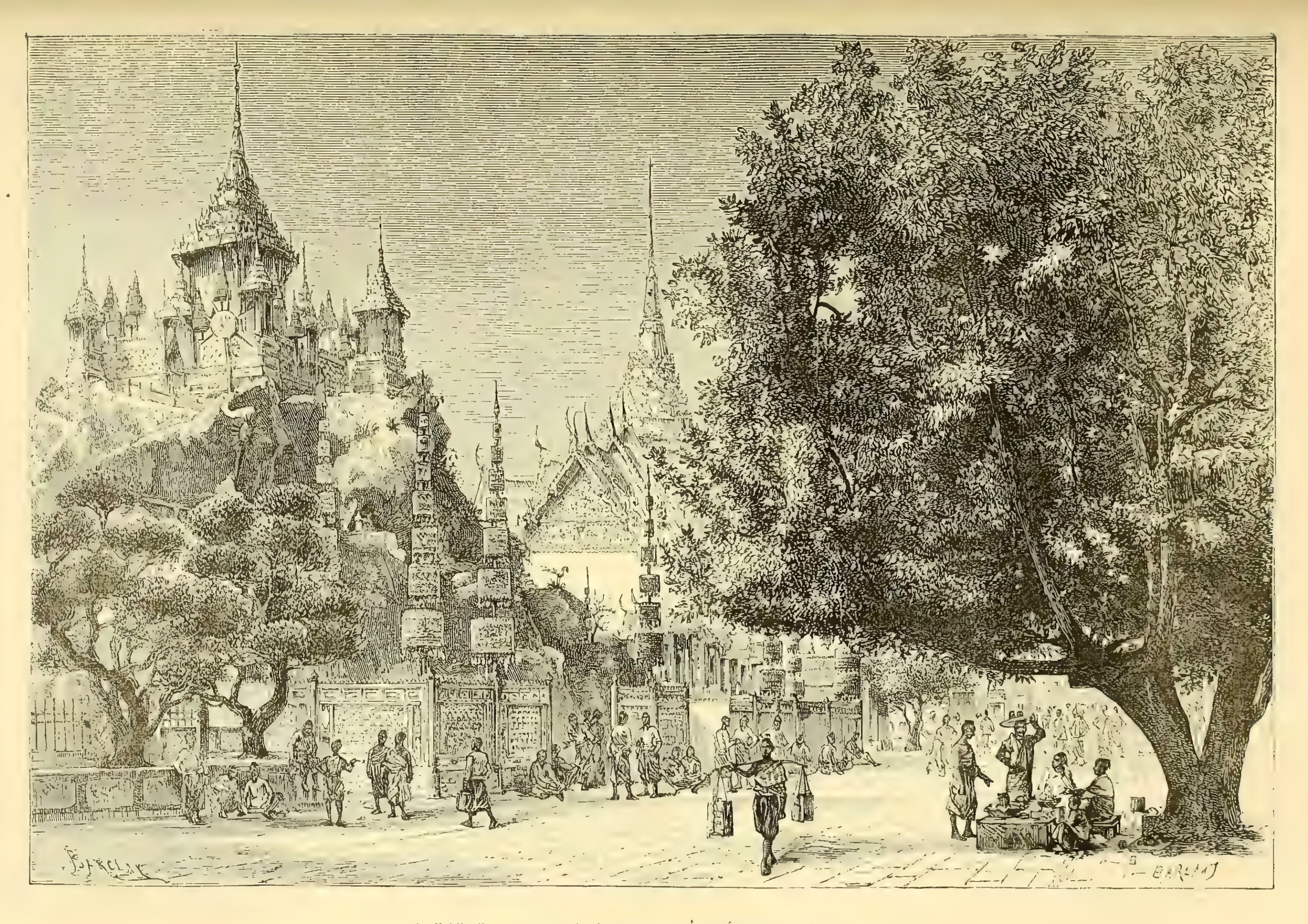
0 10 kil.

Les résidences royales du pays de Siam n'ont guère moins souvent changé que celles de la Barmanie. La ville que les Européens connaissaient tout spécialement sous le nom de Siam, comme le royaume, a cessé à son tour d'être le siège du gouvernement; elle est restée populeuse. Siam ou Ayuthia (Si Ayo-Thaya), désignée maintenant sous le nom de Kroung-kao, fut capitale pendant plus de quatre siècles, de 1350 à 1767, époque à laquelle une armée barmane la prit d'assaut et la ravagea: elle comprenait alors parmi ses habitants 5000 chrétiens, qui furent emmenés en captivité. Chaque colonie d'étrangers, Chinois, Annamites, Malais, Pégouans, « Malabars », Japonais et Portugais, y avait son quartier distinct, autour de l'île ovale qui renfermait la ville siamoise proprement dite. De vastes espaces sont couverts de décombres et de broussailles, au-dessus desquelles apparaissent çà et là les murailles et les dômes de pagodes d'une architecture ressemblant à celle des temples hindous. Au nord de la cité, l'un des plus an-

ciens édifices de la contrée, la Montagne d'Or, dresse encore sa pyramide à 120 mètres au-dessus de la plaine; d'autres monuments, moins élevés, ne sont pas moins beaux : les fleurs qui s'enroulent en collerettes autour des statues, les nappes de feuillage qui descendent en cascades sur les sculptures, les lianes qui tendent leur réseau de colonne en colonne, les bambous, les palmiers, rivalisant de hauteur avec les coupoles, donnent aux ruines un aspect des plus imposants[1]. Des fouilles, pratiquées en beaucoup d'endroits par les chercheurs de trésors, ont bouleversé le sol en le coupant de fondrières. La ville moderne, sise au bord du fleuve et des canaux, entoure l'ancienne Ayuthia; mais elle se prolonge au loin dans le lit de la Menam, par des maisons et des magasins flottants, entre lesquels vont et viennent des bateaux de toute forme, de la simple barque à la canonnière; même des jonques marines remontent le fleuve jusque devant les berges de Kroung-kao. Le roi possède de riches palais dans l'ancienne résidence de ses ancêtres dans les environs. Au nord s'étendent les jongles où vivent à l'état sauvage, comme les taureaux de las Marismas ou de la Camargue, les éléphants que le monarque va chasser, à la tête d'une armée de rabatteurs, pour les pousser dans l'enclos de troncs solides qui deviendra leur prison temporaire. Des milliers de pêcheurs viennent aussi chaque année de Bangkok dans les eaux d'Ayuthia pour y jeter leurs filets. Située au confluent de la Menam et des rivières qui passent l'une à Lopbouri (Nop'bouri), l'autre dans le Muang-Hom ou « royaume du Vent » et devant la ville de P'etxaboun, Ayuthia est un entrepôt nécessaire pour les denrées qui proviennent de la région méridionale du Laos. C'est aussi la principale étape des pèlerins qui vont faire leurs dévotions dans les temples de la montagne de P'rabat ou dans ceux de Patavi. L'abbé de P'rabat est maître absolu du territoire qui s'étend autour du monastère à quatre heures de marche.

La capitale actuelle n'a qu'un siècle d'existence et cependant plus d'un demi-million d'habitants se pressent entre les murs et les canaux qui forment enceinte. Quoique portant encore le nom qu'il avait comme simple hameau de pêcheurs, le « village des Oliviers » est maintenant la plus grande cité de l'Asie entre Calcutta et Canton, sur un développement côtier d'environ 8000 kilomètres : il n'est pas de ville en Europe qui ait plus rapidement grandi. En héritant de la puissance d'Ayuthia, Bangkok a pris aussi l'appellation officielle de l'ancienne capitale : Si Ayuthia maha ou la « Grande ville royale des Anges ». Toutes les cités de l'Indo-Chine ont deux

[1] Mouhot, *Travels in the Central Parts of Indo-China.*



BANGKOK. — VUE PRISE DANS L'INTÉRIEUR DE LA VILLE

Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Chapman.



ou plusieurs noms, celui qu'emploient les gens du profane, celui dont se servent les prêtres et lettrés.

La ville proprement dite, dont la circonférence est d'environ 14 kilomètres, borde, à une trentaine de kilomètres de la mer, la rive gauche de la Menam, qui décrit en cet endroit un méandre dans la direction de l'ouest. De vastes faubourgs prolongent Bangkok en amont et en aval et, sur la rive droite, des îles sont couvertes de maisons; l'agglomération urbaine s'étend sur un espace d'au moins 40 kilomètres carrés. Des canaux la traversent dans tous les sens, et seulement dans les dernières années des rues semblables à celles des cités d'Europe ont été ouvertes le long du fleuve et dans le voisinage : naguère on ne se promenait qu'en bateau dans l'intérieur de la ville. De loin, la « Venise de Siam », plus vaste et plus grandiose en apparence que celle d'Italie, présente un tableau merveilleux : au-dessus des eaux, des navires, des massifs de feuillage, se dressent les pyramides ouvragées des pagodes, toutes revêtues de mosaïques brillant comme l'or aux rayons du soleil. Sur le fleuve même, l'aspect de Bangkok n'est pas moins saisissant : des milliers de bateaux ou « ballons », des barques, des navires sont ancrés dans le courant ou voguent sur les flots, portés par la marée, entraînés par la brise, la vapeur ou l'aviron. Des deux côtés de la Menam, les berges sont cachées par les radeaux et les maisons flottantes : on ne sait où commence la terre ferme. Ces pittoresques demeures de la cité fluviale, presque toutes sculptées, ornées de peintures et de feuilles d'or, reposent sur des lits de bambous, jouant librement au moyen d'anneaux le long de quatre pieux plantés dans le lit du fleuve; elles montent et descendent suivant le flux et le reflux. Lorsqu'un incendie éclate, chacun s'empresse de couper les amarres et d'ancrer sa maison à distance; puis, quand le danger est passé, la population fluviale reprend le mouillage habituel; dans ce quartier mobile, les endroits commerçants se louent fort cher, comme les emplacements qui bordent les rues dans les cités d'Europe[1].

Les quartiers de Bangkok qui se trouvent en terre ferme ne sont plus, comme au milieu du siècle, des amas de cabanes entourant les pagodes; des maisons de construction européenne s'élèvent dans le voisinage du port et le palais royal lui-même est un bel édifice de style italien, à galerie, péristyle et colonnes géminées, n'ayant de siamois que les détails d'ornementation et les plantes groupées en massifs sur les terrasses et les balcons. Les grandes curiosités de Bangkok sont toujours ses pa-

[1] Pallegoix; — Lequeux; — Thomson; — Bastian; — Garnier; — Decugis; — Harmand; — Beauvoir.

godes : l'une, le temple de Xetuphon, contient l'effigie dorée de Bouddha, emplissant à elle seule une nef longue de plus de 50 mètres; une autre renferme une statue en or massif; une autre encore un Bouddha de jade : tous les temples ont leurs trésors, pierres précieuses, métaux ouvrés, sculptures délicates. Dans le voisinage des pagodes se trouvent les ossuaires, dont l'un est réservé aux cadavres des morts qui n'ont pas d'amis pour se faire enterrer : on les abandonne aux chiens et aux vautours. Même de riches Siamois lèguent un bras ou une jambe aux animaux, pour se conformer aux préceptes de charité universelle enseignés par Bouddha.

Presque tout le mouvement d'échanges de Siam, taxé par les douanes d'un droit de 3 pour cent sur les importations, se concentre dans la place de Bangkok, et ce sont les Chinois, après le roi et les princes détenteurs des monopoles, qui en retirent les bénéfices. Formant peut-être à eux seuls la moitié de la population, les Chinois n'ont point de rivaux pour diverses industries; ils accaparent tout le trafic de détail. Leurs boutiques et leurs bazars sont toujours approvisionnés en poteries, porcelaine, soieries, métaux et articles divers de Chine et d'Europe qu'ils ont achetés à bas prix dans les ventes publiques de Hongkong et de Singapour, ports avec lesquels se fait presque exclusivement le commerce extérieur de Bangkok. Le riz représente en moyenne les deux tiers de l'exportation : en temps ordinaire la production de cette denrée dépasse de beaucoup les besoins de la consommation et permet d'alimenter les marchés de Hongkong, de Singapour, de Batavia, même de fournir une part de l'importation européenne; des moulins à vapeur, dans la ville et aux environs, nettoient le grain et des services réguliers de bateaux sont organisés pour le transport. Bangkok expédie aussi du poisson salé, une variété spéciale de benjoin, du tek et autres bois de construction et d'ébénisterie, du poivre, du sésame, des bestiaux. Le pavillon britannique flotte sur le plus grand nombre des navires de la Menam; puis viennent le pavillon siamois et celui de l'Allemagne : le commerce direct de la France avec le pays de Siam est presque nul[1]. Grâce à la supériorité du commerce de la

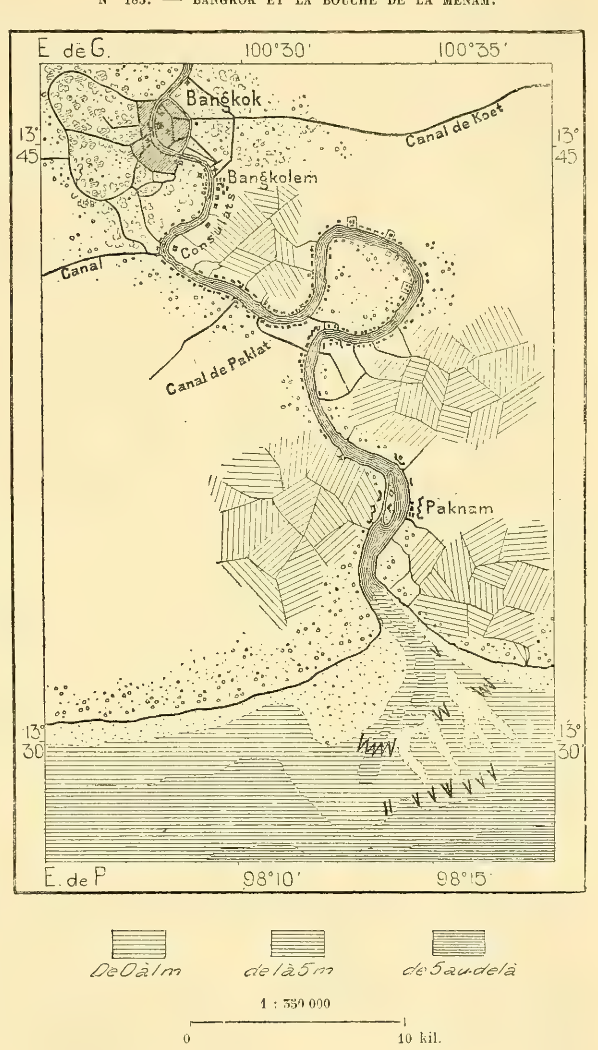
[1] Mouvement du port de Bangkok en 1879 : 964 navires, jaugeant 475 628 tonnes.
Bateaux à vapeur entrés dans le port de Bangkok en 1880 : 182, dont 155 anglais.
Navires à voiles : 265, dont 138 siamois, 84 anglais, 38 allemands, 5 français.

Commerce de Bangkok en 1879 :

Importations.	32 449 085 francs.
Exportations	54 037 225 »
Ensemble.	86 486 310 francs

Grande-Bretagne, le consul anglais de Bangkok ne le cède guère au souverain en pouvoir effectif : il compte parmi ses administrés non seulement ses compatriotes, mais encore les natifs de l'Inde et de la Barmanie anglaise, les Chinois de Hongkong, ceux de Singapour, les Malais des autres possessions britanniques.

N° 185. — BANGKOK ET LA BOUCHE DE LA MENAM.



En aval de Bangkok, la ville de Paklat, habitée surtout par des Pegouans, et celle de Paknam, où se trouve la douane, sont les avant-ports de la capitale et commandent le passage des navires par leurs forteresses et leurs batteries rasantes. Jadis, les Hollandais, maîtres de l'embouchure, y avaient aussi construit des fortifications, désignées par eux sous le nom de Nouvelle-Amsterdam : on en voit quelques restes, désignés par les marins anglais sous le nom de Dutch Folly, la « Folie hollandaise ». Des canaux navigables font communiquer l'entrée de la Menam avec tous les ports de la région du delta, tels que Tachin et Meklong. Ce dernier port, situé à la bouche de la rivière du même nom, est peuplé de marchands chinois et de sauniers, de jardiniers, de pêcheurs qui alimentent de leurs denrées les marchés de la capitale ; en amont, sur la même rivière, la ville de Prapri (Rapri, Radjabouri), située au pied de collines riches en minerai d'étain, est habitée surtout par les descendants de captifs amenés du Cambodge. A l'est du delta, la rivière de Khorayok, qui se rattache également à la Menam par des canaux naturels et artificiels,

arrose dans son cours inférieur, près de la ville de Petriu, des champs de cannes à sucre cultivés par des Chinois, et débouche dans le golfe de Siam, au nord de Bangplasoï, un des ports du littoral où les pêcheurs jettent le plus fructueusement leurs filets. Chantaboun, située près des frontières du Cambodge, au sud du pays des sauvages Xong, est aussi un port de pêche très animé, et ses habitants, Chinois, Annamites, Barmans, exportent des bois, du poivre, des pierres précieuses. En 1878 et en 1879, la fièvre des mines avait attiré dans le district de Chantaboun environ 10 000 étrangers, presque tous Barmans, qui vendaient leurs saphirs et autres gemmes à des négociants de Rangoun, de Pinang, de Calcutta ; un bateau à vapeur faisait un service régulier entre Bangkok et Chantaboun pour le transport des mineurs et des approvisionnements. La côte, avec ses îlots boisés, ses montagnes aux formes hardies, ses criques et ses promontoires, est une des plus pittoresques de l'Indo-Chine : un rocher garde l'entrée de la baie de Chantaboun, pareil à un lion couché, plus formidable que ceux de Bastia et de Saint-Raphaël dans la Méditerranée.

A l'ouest du golfe de Siam, à la racine de la péninsule de Malacca, la première ville qui se présente, au milieu des plantations de cannes à sucre, est Petchibouri (P'ehxaburi), située à quelque distance de la côte, au pied de collines hautes de 400 à 600 mètres ; c'est un chef-lieu de province, rebâti presque entièrement par un mandarin sur des plans apportés d'Angleterre[1] ; les maisons des bourgeois et des ouvriers sont des *cottages* revêtus de plantes grimpantes, et sur un coteau voisin, à 5 kilomètres de la ville, se dresse un palais royal, construit sur le modèle du château de Windsor. D'après Schomburgk[2], les Pegouans sont plus nombreux dans ce district que toute autre partie du Muang-Thaï[3].

[1] J. Thomson, *Dix ans de Voyages dans la Chine et l'Indo-Chine*, trad. Talandier et Vattemare.
[2] *Journal of the Geographical Society of London*, vol. XXXI, 1861.
[3] Villes du Siam continental dont la population est indiquée approximativement par les voyageurs :

ÉTATS DU LAOS.	
Xieng Maï, d'après Schomburgk.	50 000 hab.
Lakhon, d'après Pallegoix . . .	25 000 »
Pr'é » . . .	15 000 »
Labong » . . .	12 000 »
SIAM PROPREMENT DIT.	
Bangkok	600 000 hab.
Ayuthia (Kroungkao)	50 000 »
Nakhon-Savan, d'après Bastian. .	12 000 »

Petriu, d'après Pallegoix. . . .	10 000 hab.
Meklong, » . .	10 000 »
Paklat » . .	7 000 »
Paknam » . .	7 000 »
Korat » . .	7 000 »
Chantaboun » . .	6 000 »
Bangplasoï » . .	6 500 »
Prapri (Radjabouri) . .	6 000 »
Pitsilouk » . .	5 000 »

VI

INDO-CHINE ORIENTALE, BASSINS DU MEKONG ET DU SONG-KOÏ, SIAM ORIENTAL, TONGKING, ANNAM MÉRIDIONAL, CAMBODGE, COCHINCHINE FRANÇAISE

Le bassin fluvial le plus vaste de l'Indo-Chine, celui du Mekong, est loin d'avoir la population la plus nombreuse. Encore une grande partie de la région reste inexplorée et la moitié du territoire est occupée par des tribus sauvages. Seulement dans le voisinage du littoral, vers le milieu de la voie historique rattachant le delta de la Menam à celui du Mekong, des communautés policées avaient jadis constitué une véritable nation ayant une civilisation propre et laissant des monuments de sa puissance. Cette nation des Khmer ou Cambodgiens avait certainement reçu de l'Inde les apôtres qui lui enseignèrent les sciences et les arts aussi bien que les mythes et les cultes hindous; mais c'est de plus loin maintenant que l'influence étrangère se fait sentir sur les populations du bas Mekong. Les Français se sont emparés de la région du delta et donnent l'initiative aux changements politiques, industriels, sociaux, qui de proche en proche s'accomplissent dans la contrée. Venus du dehors, ils ont dû établir leur capitale à proximité de la mer, bien loin du centre naturel de la contrée, et c'est dans les campagnes environnantes que l'appel du commerce groupe les habitants en masses de plus en plus épaisses. Néanmoins la population de la Cochinchine française est inférieure à celle de l'Annam, sur le versant oriental des monts qui bordent le Pacifique. C'est dans les bassins du Song-koï et des autres rivières du Tongking que le sol est le mieux utilisé et que les villes et les bourgades sont les plus rapprochées les unes des autres; à lui seul, le Tongking, quoique formant environ le vingtième de la superficie de l'Indo-Chine, contient peut-être la moitié des habitants.

Le manque de renseignements authentiques ne permet pas même d'évaluer la population du Tongking avec le même degré d'approximation que celles de la Barmanie, de Siam, de la péninsule de Malacca : c'est du simple au quadruple, de 7 millions à 30 millions d'hommes, que varient les nombres indiqués par les missionnaires et les voyageurs. Mais il est facile de comprendre comment on se laisse aller à des exagérations involontaires. Les explorateurs qui pénètrent dans les territoires montueux de l'intérieur, non encore défrichés et presque déserts, sont rares en comparaison de ceux qui visitent les ports du littoral, alimentés par la pêche, et les pays

d'alluvions couverts de rizières[1]. Dans cette région, que des frontières naturelles ne séparent que partiellement de l'Empire Chinois, on pourrait se croire dans la Fleur du Milieu, à la vue des cités populeuses et des villages qui se pressent dans les campagnes. Il est vrai que le pays s'est trouvé souvent sous la domination effective des souverains de la Chine, et de nos jours encore le roi d'Annam envoie régulièrement à la cour de Peking son tribut de vassal. D'autre part, des principautés à demi indépendantes se sont fondées dans l'intérieur du pays, et la France exerce sur l'Annam un protectorat fictif qui a donné lieu à plus d'une complication diplomatique. Il n'est pas douteux que dans un avenir prochain le régime politique si mal défini du Tongking ne prenne une forme plus précise. Ce pays est trop important par sa population, ses ressources et la voie qu'il ouvre vers l'intérieur de la Chine pour qu'il n'entre pas de lui-même dans le domaine de l'Europe commerçante : les obstacles au libre trafic ne viennent que des gouvernants[2].

Au nord du golfe du Tongking, le promontoire de Pakloung indique aux marins la frontière politique de l'Indo-Chine. Le Ngannan kiang ou « fleuve du Sud Pacifique » sert, dans son cours inférieur, de limite officielle entre l'Empire Chinois et le royaume d'Annam; mais à moins d'une cinquantaine de kilomètres dans l'intérieur des terres commence une région de montagnes encore mal explorées, qui se relie aux plateaux du Kouangsi et du Yunnan. Conformément à l'ancienne politique chinoise, cette zone de la frontière est une marche, sinon déserte, du moins interdite aux sujets. Il leur est défendu de dessécher les marais, de défricher les forêts, de tracer des routes à travers la montagne : sur un espace d'une trentaine de kilomètres, la marche du Tongking n'est habitée que par des tribus dont on respecte l'indépendance à charge par elles d'empêcher les populations policées du nord et du sud d'entrer en relations. Les deux principaux passages entre l'Empire Chinois et la région du delta, Nam kouan et Bien cuong, sont défendus par des portes crénelées et des fortins. Pourtant les meilleurs rapports politiques se maintiennent entre les deux gouvernements, l'un suzerain, l'autre vassal[3].

[1] Dutreuil de Rhins, *Notes manuscrites.*

[2] Superficie et population de l'Annam et des États du bas Mekong :

	Superficie.	Population probable.	Population kilométrique.
Tongking et Cochinchine.	440 500 kil. car.	14 000 000 hab. (?)	34 hab.
Cochinchine française . .	59 456 »	1 900 000 »	32 »
Cambodge.	83 861 »	950 000 »	11 »
Ensemble. . .	583 817 kil. car.	14 850 000 hab.	29 hab.

[3] Deveria, *Histoire des relations de la Chine et de l'Annam-Vietnam.*

La région montueuse du Kouangsi se prolonge par des arêtes secondaires sur les côtes du Tongking septentrional et même un de ces rameaux se termine près de la mer par un massif dont le point culminant atteint 1400 mètres. Une partie du littoral est bordée de falaises abruptes et se découpe en îles et en îlots rocheux, auquel on donne un nom encore trop justifié, « Archipel des Pirates » ; parfois cette appellation est spécialement réservée aux deux îles Kaotao, situées plus au large que les autres terres du groupe. Ces massifs insulaires sont presque tous coupés extérieurement de falaises abruptes. Dans l'intérieur s'ouvrent des cirques : on dirait des cratères de volcans, mais ces entonnoirs se sont formés par effondrement, car la roche est calcaire. Quelques-uns des cirques sont en communication avec la mer et donnent accès aux barques ; sur le pourtour des baies s'ouvrent des grottes, qui parfois ont abrité des corsaires. Les terrasses qui dominent les bassins circulaires sont couvertes de cultures. Au commencement du siècle, une flotte chinoise débarqua des troupes, qui rasèrent les maisons et les arbres et emmenèrent tous les habitants pour mettre un terme à la piraterie ; bientôt après cet acte de vigueur, les mers voisines étaient aussi peu sûres qu'auparavant[1].

Le pays élevé de la marche chinoise est nettement limité au sud par l'étendue de terres alluviales où serpentent les bras du fleuve Rouge et des rivières affluentes. Seulement quelques buttes rocheuses, restes de terres plus vastes que rongea la mer, apparaissent comme des îles au milieu d'un océan de verdure. Les hauteurs reprennent à l'ouest de la vallée du fleuve Rouge. Une chaîne, engagée par son extrémité septentrionale dans le plateau du Yunnan, à la hauteur moyenne de 1500 mètres, se développe dans la direction du sud-est, servant probablement de ligne faîtière entre les eaux qui descendent d'un côté vers le Song-koï, de l'autre vers le Mekong ; mais on ne la connaît que pour en avoir vu les contreforts, riches en assises carbonifères et en gisements miniers de fer, d'étain, de cuivre, d'argent et d'or : au sud de l'itinéraire de l'expédition française commandée par Doudart de Lagrée, jusqu'aux monts de l'Annam proprement dit, aucun explorateur moderne ne l'a traversée. Des rangées de collines appartenant à ce faîte de partage s'élèvent immédiatement à l'ouest du Song-koï, séparées les unes des autres par des vallées tributaires, dont l'une, se continuant au sud du delta, constitue une limite naturelle entre les deux moitiés de l'empire annamite. Les ramifications de la chaîne maîtresse viennent à des intervalles peu éloignés baigner leurs roches termi-

[1] *Excursions et Reconnaissances,* VII.

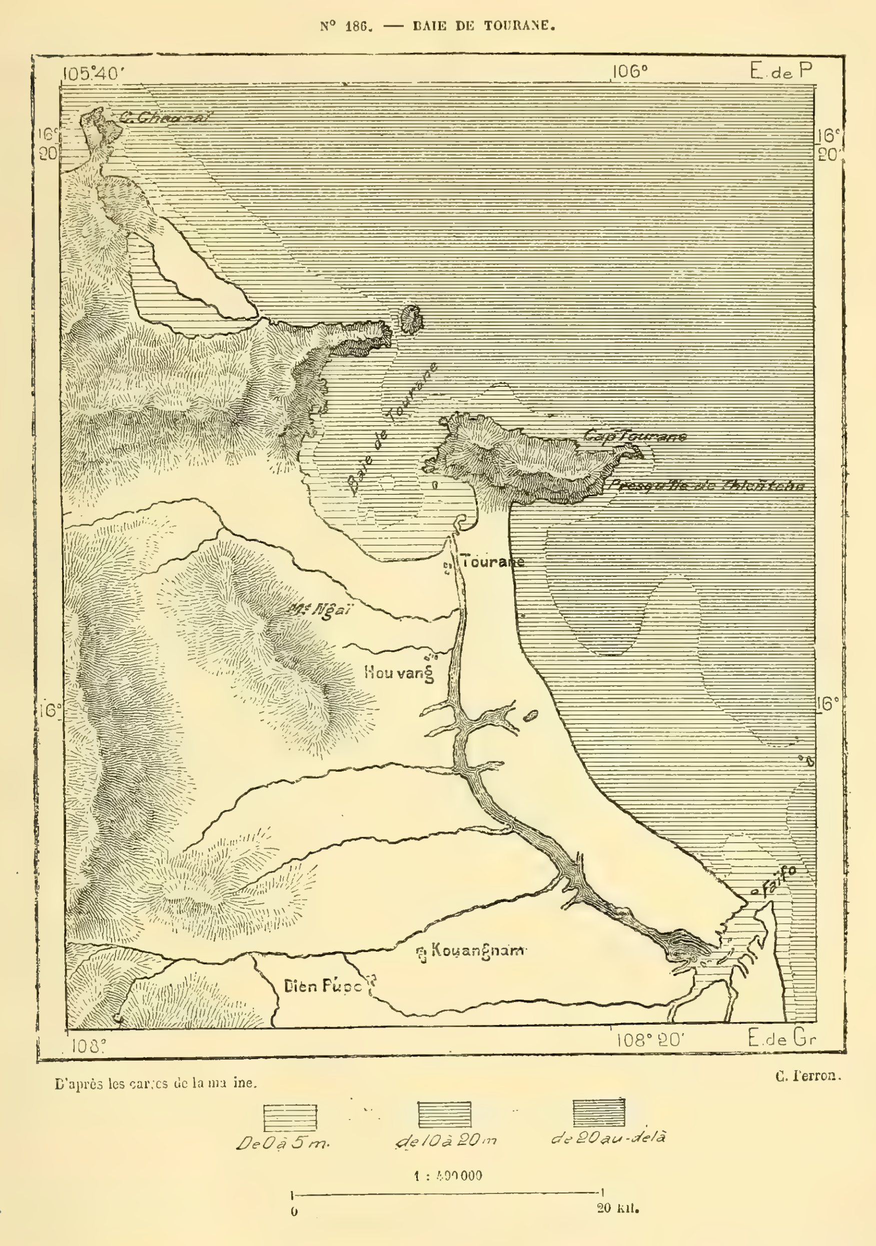
nales dans les flots, laissant entre leurs pointes des criques semi-circulaires, des baies et même en plusieurs endroits des havres profonds qu'entoure un amphithéâtre de collines. Malgré d'innombrables découpures, la côte présente dans son ensemble une courbe des plus régulières, tournant sa convexité vers la haute mer, comme pour balancer la courbe concave du golfe de Tongking. Cette rondeur du littoral correspond exactement à celle que forme l'arête faîtière de l'Annam : le parallélisme des rivages et des montagnes n'est pas moins frappant dans cette région de l'Indo-Chine que dans l'Inde Cisgangétique, le long du Konkan et du Malabar. Par delà les montagnes, le Mekong suit aussi, d'une manière générale, une direction parallèle à la côte et aux monts. La zone de vallées basses et de collines peu élevées qui sépare la mer et le faîte des montagnes n'a qu'une faible largeur, de 15 à 50 kilomètres, et les saillies transversales partagent cette zone côtière en autant de vallées distinctes ne communiquant les unes avec les autres que par le rivage ou des brèches latérales. Les rivières qui descendent sur le versant annamite coulent perpendiculairement à la côte, et c'est aussi dans le même sens que fut construite, au seizième siècle, la muraille qui séparait autrefois les deux royaumes : au nord, le Tongking, « Capitale de l'Orient », ou Dang Ngoai, « Route Extérieure », au sud, le Dang Trong ou « Route Intérieure ». Le nom d'Annam, sous lequel on connaît plus spécialement la zone du littoral, n'est autre que le mot de Ngannan appliqué au fleuve de la frontière : c'est le « Sud Pacifique » ou la « Paix du Midi ». D'autres noms indiquent également la position de la contrée relativement à la Chine, le pays des civilisateurs : telles sont les appellations de Nam Viet (Midi à passer), Viet Nam (au delà du Midi), Nhat Nam (Soleil du Midi)[1].

Vues de la mer, quelques-unes des crêtes de l'intérieur apparaissent couvertes de forêts, mais la plupart, surtout vers l'extrémité méridionale de la chaîne, sont des masses granitiques sans végétation : des incendies périodiques, allumés pour éloigner les bêtes féroces ou pour ajouter des terres au domaine de la culture, ont dévoré les forêts. Des missionnaires français ont fréquemment traversé le faîte, soit pour aller convertir les sauvages du versant occidental, soit pour échapper aux persécutions des mandarins cochinchinois, et l'on sait qu'en maints endroits des passages faciles s'ouvrent de l'une à l'autre pente. Toutefois aucun document ne justifie l'assertion souvent répétée que des rivières navigables se bifurquent pour s'épancher de chaque côté d'un seuil de partage. Un seul des explora-

[1] Villard, *Excursions et Reconnaissances*, XII, 1882.

teurs de la région faîtière, M. Harmand, a publié la carte d'un voyage mené à bonne fin de l'un à l'autre versant[1]. A l'endroit où il franchit la

N° 186. — BAIE DE TOURANE.



D'après les cartes de la marine. C. Perron.

1 : 400 000

crête, au nord-ouest de Hué, la capitale de l'Annam, le seuil a seulement 250 mètres d'altitude, mais la saillie se redresse de part et d'autre, et peu de contrées montrent un contraste plus soudain entre les deux versants

[1] *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, janvier 1879.

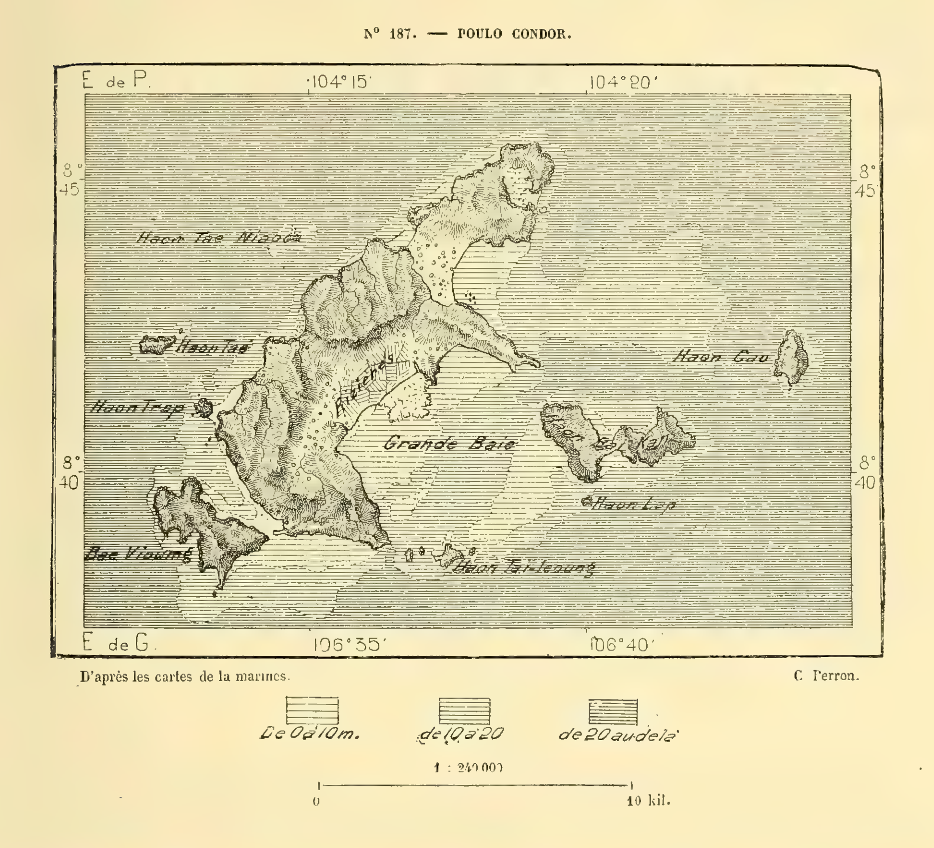
pour la précipitation des pluies. Tandis que l'une des pentes est inondée par les averses qu'apporte la mousson du sud-ouest, la pente orientale baigne dans l'air sec, sous un ciel bleu : l'opposition soudaine est d'autant plus frappante que d'un côté s'étend une contrée sauvage sans villes et sans villages, partout revêtue de bois, et que de l'autre se montrent des plaines déboisées et couvertes de cultures.

Sur la côte de l'Annam, au sud de Hué, la découpure de la côte la mieux connue des marins, la plus souvent mentionnée dans les documents politiques, est la baie de Kua han, désignée par les Français sous le nom de baie de Tourane (Touron). Elle est entourée au nord et à l'ouest par un hémicycle de collines, tandis qu'au sud est une roche insulaire, rattachée au continent par une flèche de sable, se recourbe au devant de la baie et la transforme en une sorte de mer intérieure; en outre, un canal de navigation tracé dans les terres basses fait communiquer la baie avec une autre découpure du littoral, Hoï an, l'ancien port de Faïfo, situé au sud du promontoire. Un grand nombre d'autres baies qui s'ouvrent sur la côte méridionale de l'Annam, qui regarde au sud-est, ont une formation analogue à celle de Tourane : ce sont aussi des bassins séparés de la mer par des îles que des levées de sable ou des terres basses unissent au continent. Le port de Koui ñon ou Biñh diñh, ceux de Coumong, de Souan-daï, de Hon khoï, de Biñh hoa, de Kam rañ, se succèdent sur cette côte, malheureusement dépourvue de communications faciles avec l'intérieur et trop rapprochée d'une frontière que borde un cordon de douanes. La plupart des îles du littoral sont de simples rochers; quelques îlots, s'élevant sur le prolongement de la côte d'Annam, mais à 100 et 150 kilomètres au large, appartiennent à la même formation : l'un est le Poulo Cecir de Mar, appelé ainsi par les premiers navigateurs portugais pour le distinguer du Poulo Cecir de Terra, très rapproché du rivage. Le Poulo Cecir de Mar, — en annamite Koulao (île) Thou, — est jalousement surveillé par le gouvernement d'Annam, qui s'est attribué le monopole des nids de salangane recueillis sur ses rochers et des holothuries pêchées dans les eaux environnantes.

A l'est de l'arête faîtière, jusqu'au Mekong, s'élèvent quelques massifs indépendants et se ramifient des chaînes dont quelques-unes dépassent 2000 mètres. Tel est le P'ou soung, dont les contreforts, dominant le Mekong, le forcent à de brusques détours. Au sud du P'ou soung, un vaste plateau de 950 à 1000 mètres de hauteur occupe l'espace circulaire que limite à l'ouest le cours du Mekong et qu'entourent, au nord le Don (Se Don), à l'est et au sud-est le Cong (Se Cong). Ces hautes terres, que M. Thorel appelle pla-

teau de Saravan, d'après une ville du pays et auxquelles M. Harmand donne le nom de « plateau des Boloven », d'après les sauvages qui l'habitent[1], sont en partie recouvertes de forêts magnifiques, où les conifères, les charmes, les chênes et les châtaigniers se mêlent aux bambous, aux palmiers, aux fougères arborescentes; ailleurs s'étendent des bassins marécageux, rappelant les prairies de la France par leur végétation herbeuse. Le sol du plateau consiste en argile ferrugineuse reposant sur des grés; mais les torrents,

N° 187. — POULO CONDOR.



D'après les cartes de la marines. C. Perron.

coulant en de profondes cluses, ont révélé la nature du sous-sol, qui consiste en nappes de lave, en amas de cendres et de scories. Des pics de forme conique, tels que le pic de Lagrée, s'élevant dans le voisinage du plateau, paraissent avoir été les cheminées d'où s'échappaient les vapeurs de ces foyers d'éruption; quelques sources d'eau thermale semblent être des restes d'activité volcanique. A l'ouest du Mekong, les montagnes de Bassac, dont le plus haut sommet atteint 1160 mètres, peuvent être considérées comme faisant partie du même massif que les monts orientaux. Au sud de cette

[1] *Bulletin de la Société de Géographie de Paris,* sept. 1877.

région, où le socle de hautes terres de la Cochinchine, dominé par des chaînes ou des pics isolés, a sa plus grande largeur, l'arête principale se prolonge dans la direction du méridien, puis se reploie vers le sud-ouest, parallèlement au littoral et se termine sur les frontières de la Cochinchine française par des promontoires escarpés. Un de ces derniers massifs ou *gnom*, vers les sources du Donnaï, est le Tionlaï, dont le sommet granitique atteint 1000 mètres de hauteur[1]. Au delà, il ne reste plus que des buttes insulaires, rattachées à la terre ferme par des alluvions fluviales. La colline boisée du cap Saint-Jacques, limitant à l'est l'entrée de la rivière de Saïgon, est une de ces roches n'appartenant au continent que depuis une période géologique récente. Des îles situées à une grande distance en mer sont les saillies d'une arête sous-marine prolongeant l'axe des montagnes de l'Annam. Tel est l'archipel de Poulo-Condor, « île des Calebasses » ou « Ile des Reptiles » : on y rencontre en effet des serpents de plusieurs espèces, ainsi que des tortues.

A l'ouest du delta cochinchinois, dans le Cambodge méridional, des massifs irréguliers, en partie volcaniques, et découpés dans tous les sens par des rivières, se rattachent par l'arête de Pursat et le Prabat aux montagnes de Chantaboun et se projettent dans la mer en cap hardis, continués par des îles rocheuses. La chaîne de l'Éléphant, à l'ouest de Kampot, se termine par un sommet de près de 1000 mètres ; en novembre, il en descend parfois un vent formidable, sorte de mistral, si violent que dans les campagnes les plus exposées à son action il ne croît pas un seul arbre. Les habitants de la plaine dévastée attendent la fin de la saison pour reconstruire leurs paillotes emportées par le vent[2].

Sur la côte orientale du pays d'Annam, un seul grand fleuve vient se déverser dans la mer : c'est le Hong-kiang (Hoti kiang) des Chinois, le Song-koï (Song-caï, Song-ka, Song-tha) des Annamites, le fleuve « Rouge » des navigateurs français qui, les premiers des Européens, en ont exploré le cours. A la sortie du Yunnan, soit à 600 kilomètres de la mer par les détours de la rivière, le Song-koï, déjà large de 100 mètres en moyenne, porte des barques, et même le négociant Dupuis l'a remonté en 1871 jusqu'à Manhao, à 100 kilomètres en amont. Il coule directement au sud-est dans une étroite vallée, puis il reçoit à droite une autre rivière, presque

[1] Neïs et Septans, *Excursions et Reconnaissances*, X, 1881.
[2] Pavie, *Excursions et Reconnaissances*, nº X, 1881.

aussi considérable, le Song bö (Kim-tu-ha), dont les affluents supérieurs se trouvent également en Chine et que des bateaux peuvent remonter jusque dans le pays des Laos ; c'est la « rivière Noire » des négociants français : elle est noire, en effet, du moins dans toute la partie inférieure de son cours. Les cluses ouvertes dans le granit ont en certains endroits jusqu'à 300 mètres de profondeur; ce sont des fissures du sol dont les parois se correspondent exactement d'une rive à l'autre, offrant la même contexture géologique et des bandes de carbonate de fer à des hauteurs égales. De distance en distance des blocs tombés des parois surplombantes forment des rapides où l'eau sombre se brode d'écume blanche[1]. Presque doublé en volume par cette rivière et devenu fleuve imposant, mais coupé çà et là de rapides difficiles à franchir lors de la baisse des eaux, le grand cours d'eau, connu en cet endroit sous le nom de Thao, ne prend son appellation de Song-koï (ou plutôt Chong caï, Grand Fleuve) qu'en aval du confluent de la rivière appelée Kham, Bodé, Liéou, Ca, en diverses parties de sa vallée[2]; de l'un de ses affluents, elle est souvent désignée comme la rivière « Eau Claire » par les explorateurs étrangers; grâce à la fertilité de ses bords, elle a pris une grande importance historique, et des écrivains y ont vu la rivière maîtresse. L'aspect même des eaux, en aval de la jonction, prouve que le Song-koï l'emporte par la force du courant; l'onde pure du Bodé se perd dans le flot trouble du confluent, rougi, dit la légende, par le sang d'un dragon foudroyé[3].

Le « tronc » du fleuve, entre les branches tributaires et la fourche supérieure du delta, n'est que d'une faible longueur. A 150 kilomètres de la mer, les eaux se divisent : les deux bras principaux, le Song-koï au nord, le Song-hat ou Daï au midi, se ramifient à leur tour en de nombreux bayous et par des canaux naturels et artificiels transforment tout le delta en un labyrinthe d'îles, changeant suivant les inondations fluviales et les érosions marines. Deux bras latéraux du Song-koï, la « rivière des Mûriers » ou canal des Rapides, en partie creusé de main d'homme[4], et le Kaou-lu, vont rejoindre au nord un autre delta encore plus ramifié, celui que forment les bras du Thaï Biñh, descendu, sous le nom de Song-kao, du lac Babé, dans une région inexplorée de la frontière. Le front du double delta, qui comprend les bouches du Song-koï et celles du Thaï-biñh au nord, développe son demi-cercle irrégulier bien en dehors de la ligne

[1] Courtin et Villeroi d'Augis, *Excursions et Reconnaissances*, XI, 1882.
[2] Carte de Dutreuil de Rhins.
[3] Romanet du Caillaud, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, février 1880.
[4] Kergaradec, *Excursions et Reconnaissances*, X, 1881.

normale des côtes, et cette courbe de 150 kilomètres est concentrique à une autre courbe beaucoup plus étendue, formée par les apports qui se déposent en mer le long du rivage.

Le grand fleuve de l'Indo-Chine orientale, plus connu autrefois sous l'appellation de Cambodge, est généralement désigné de nos jours par le terme

N° 188. — DELTA DU SONG-KOI.



1 : 600 000

0 — 50 kil

de Mekong (Meïkong, Mekhong), qui s'applique spécialement à une faible partie de son cours et qui semble avoir le sens de « Mère Fleuve »[1] ou de « Capitaine des Eaux », dit Camoës[2]. Encore au dernier siècle, on le considérait comme un bras du Gange[3] : c'était une des Ganga sacrées descendues de la région du Merou. Le Mekong est le cours d'eau qui, sous le nom de Lantzan-kiang ou Kinlong-kiang, c'est-à-dire « Fleuve du grand Dra-

[1] Abel des Michels, *Discours d'ouverture du cours de cochinchinois*, 1869.
[2] Mecom rio.... Que capitão das aguas se interpreta....
[3] Engelbert Kämpfer, *Histoire du Japon*.

gon », naît dans une des longues vallées parallèles du Tibet oriental, entre le Kincha-kiang ou Yangtze et le Loutzékiang ou Salouen. On sait que le Lantzan passe en d'effroyables cluses, les plus étonnantes qu'aient encore vues les explorateurs de la Chine, et qu'il est franchi en maints endroits par des passerelles volantes oscillant à des centaines de mètres au-dessus du torrent. Sur la route de Bhamo à Tali fou, déjà parcourue plusieurs fois par des voyageurs européens, un pont suspendu en fer traverse le Lantzan-kiang : c'est, dans les limites de la Chine, le point le plus méridional où ce fleuve ait été vu par des explorateurs modernes. L'expédition française de 1866, dirigée par Doudart de Lagrée, ne le rencontra qu'à 500 kilomètres en aval de ce pont volant, déjà sur le territoire indo-chinois, à Xieng-Hong. Là c'est un courant large de trois à quatre cents mètres, qui coule paisiblement entre de hautes berges bordées de bancs de sable, et dont le niveau s'élève de 10 mètres en moyenne à l'époque des crues; au-dessous, son lit se rétrécit brusquement entre les collines qui dominent les deux rives. Le Mekong, dans cette partie de son cours, ne porte guère que des barques de pêcheurs; comme voie commerciale, il est presque inutile. A 200 kilomètres plus bas, à la limite commune du Laos barman et de Siam, le fleuve s'engage entre des rochers et descend en rapides qui, pendant la saison des sécheresses, opposent à la navigation un obstacle insurmontable; au premier « saut », le Tang Ho, le chenal sinueux divisé en deux bras par un rocher, n'a qu'une trentaine de mètres en largeur lors des eaux basses, tandis que lors des crues le lit fluvial occupe 600 mètres de rive à rive. Au deuxième rapide, le Tang Din, toutes les eaux se réunissent dans un canal de 40 à 50 mètres, que les bateliers ont à contourner par un portage. En amont, un des tributaires du Mekong est un torrent thermal, trop chaud pour que des plantes aient pu croître sur ses bords[1].

A peine entré dans le territoire de Siam, le fleuve, qui est en cet endroit assez rapproché des hautes sources de la Menam orientale, change soudain de direction; cessant de couler au sud, il fait de brusques écarts entre des collines escarpées, puis, sur un espace d'environ 200 kilomètres, serpente vers l'orient, comme pour se jeter dans la mer de Chine. Mais un nouvel angle de la vallée dans une cassure des montagnes ramène le Mekong vers le sud et le sud-ouest. A ce détour même, une rivière qui descend des monts de la frontière chinoise, le Nam Hou, vient mêler son onde noire aux flots jaunâtres du courant principal. Immédiatement en face du confluent, sur

[1] Fr. Garnier, *Voyage d'exploration en Indo-Chine*.

la rive gauche du Mekong, une falaise à pic est percée de grottes, à l'entrée desquelles se voient les balustrades d'une chapelle bouddhique : des obélisques, des tombeaux, des statues de Bouddha s'élèvent sur les cimes des promontoires voisins. A la jonction, l'altitude du fleuve est d'environ 350 mètres; mais une succession de rapides le fait descendre bientôt à un niveau très inférieur; sa direction générale, dans cette partie de son cours, est dans l'axe même du golfe de Siam : la vallée indique le chemin de Bangkok par la dépression dans laquelle coule la Menam-sak ou Sarabouri. La vallée de cette rivière et celle du Nam Hou seront empruntées un jour par la route directe de Bangkok au Yunnan : le chef de l'expédition du Mekong avait songé à pénétrer en Chine par la voie du Nam Hou.

Un nouveau détour rejette le fleuve dans la direction de l'est vers la base occidentale des monts de Cochinchine. Les collines se dressent de part et d'autre, enfermant le fleuve dans une sorte de fossé, qui dans les endroits les plus larges a seulement 600 mètres entre les bords; lors des eaux basses, le Mekong se réduit à moins de 100 mètres, même à 40 mètres, mais sa profondeur dépasse 100 mètres; tout le courant passe dans cette fente, et de chaque côté le lit d'inondation est parsemé de blocs de pierre roulés appartenant aux formations les plus diverses, immense collection géologique. Mais là ne sont pas les derniers obstacles. En traversant les roches de grès qui encaissent ses eaux en amont du grand affluent Se Moun, le Mekong descend par une succession de rapides ou *keng*[1] qui n'est peut-être égalée sur aucun autre fleuve de l'Ancien ou du Nouveau Monde. Partout le lit fluvial offre un aspect inachevé; l'espace ouvert entre les rives varie brusquement de 300 mètres à 50 mètres : ici les eaux semblent s'endormir dans un immense bassin; là elles se précipitent bruyamment entre les rochers; des îlots, des blocs isolés, au milieu du courant, témoignent du travail d'érosion qui s'est accompli. Évidemment, le Mekong, entré dans cette partie de son lit depuis une période géologique récente, peut-être à l'époque des éruptions de lave et de cendres qui formèrent à l'orient le plateau des Boloven, n'a pas encore eu le temps de régulariser son cours en se creusant un chemin à sa taille. Au Keng Kanien, les eaux, soudain comprimées dans un canal de 48 mètres, tantôt s'entreheurtent et tantôt se séparent, en formant à des intervalles réguliers, toutes les deux ou trois minutes, des entonnoirs de plusieurs mètres, que des vagues viennent combler, et qui se recreusent de nouveau[2]. On com-

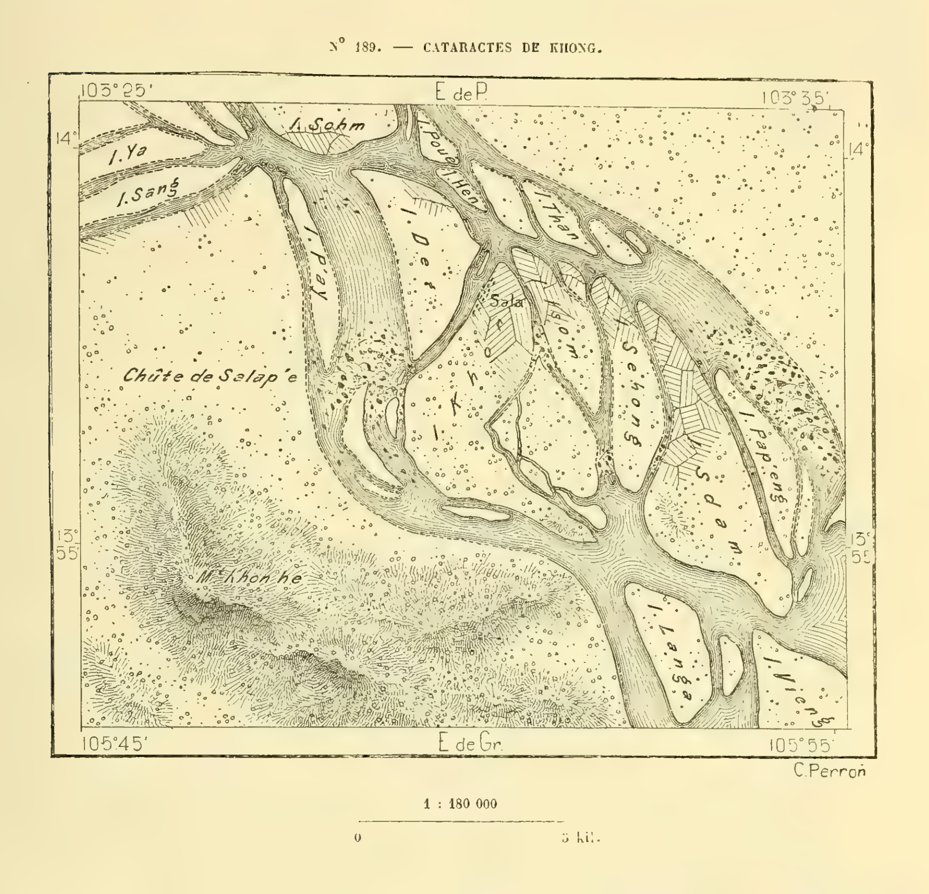
[1] Synonyme des mots *tang*, employé dans le haut Laos, et *tan*, usité par les Chinois. (Garnier.)

[2] Delaporte, *Voyage d'Exploration en Indo-Chine;* — L. de Carné, *L'Exploration du Mekong*, Revue des Deux Mondes, 15 juillet 1869.

prend combien la navigation en radeau ou en pirogue doit être pénible et même dangereuse sur un lit fluvial aussi informe que l'est encore cette partie du Mekong.

Les cataractes de Khong, limite du fleuve moyen à travers les collines et les montagnes, sont formées par un barrage d'îles rocheuses qui arrête

N° 189. — CATARACTES DE KHONG.



1 : 180 000

0 5 kil.

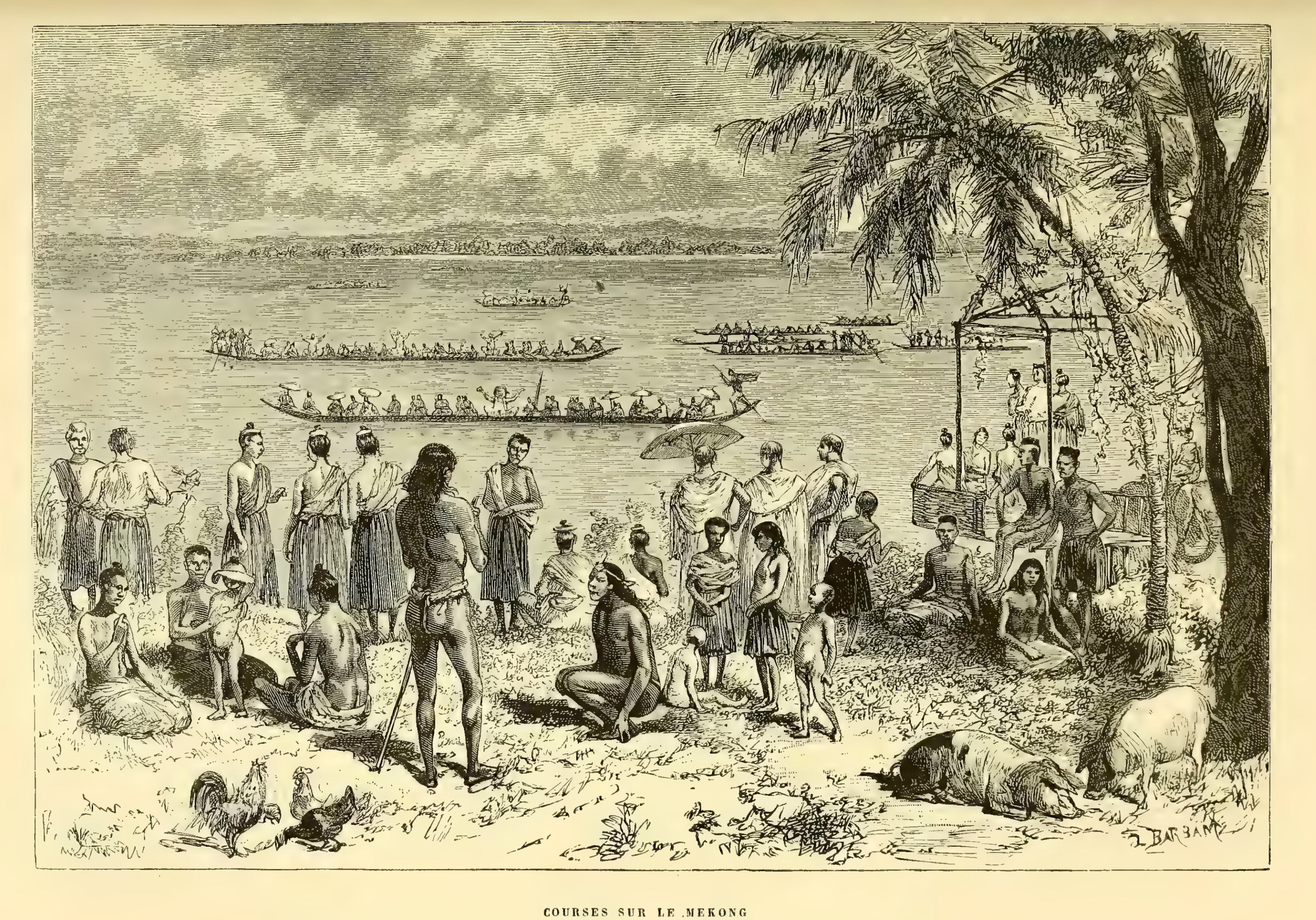
les eaux du Mekong et le force à se ramifier sur une largeur qui dépasse 20 kilomètres. Quelques-uns des bras de l'archipel sont à sec pendant la saison des eaux basses; d'autres sont tellement sinueux, que l'eau peut y glisser sans chutes soudaines; mais la plupart sont coupés de cataractes, dont une a 15 mètres de hauteur verticale. Il n'est pas deux sauts qui se ressemblent; les arbres qui trempent leurs racines dans l'eau, les palmiers qui bordent le rivage, les roches couvertes de végétation, les collines lointaines aperçues par delà les forêts et les cultures, varient à l'infini le tableau des cataractes. En aval de la jonction du Mekong et de la rivière d'Attopö, venue des monts de l'Annam, le fleuve a des rapides dans l'un de ses bras, entre la ville de Stoung-Treng et celle de Som-

bor, mais des bateaux à vapeur pourraient en toute saison monter et descendre le Mekong par le bras oriental. Une grande partie du commerce entre le bas du fleuve et Bassac se fait par radeaux de bambous, qui portent jusqu'à 20 tonneaux de marchandises.

A 300 kilomètres de la mer, là où s'élève la ville de Pnom-peñh, capitale actuelle du Cambodge, le fleuve se bifurque pendant la saison des crues : là commence le delta, mais tandis que le bras gauche descend au sud-ouest vers la mer, celui de droite va se perdre dans un réservoir lacustre, le Tonlé-sap ou « Fleuve d'Eau douce », appelé d'ordinaire le « Grand Lac ». Les deux branches du delta, coulant en sens inverse l'une de l'autre, serpentent dans une dépression qui fut jadis un golfe et que la chaîne de Pursat, des arêtes de moindre hauteur, et au sud-est quelques massifs isolés, séparent du golfe de Siam. Parallèle à la mer, cette ligne d'eau appartenant au système du Mekong n'est autre chose qu'un rivage délaissé. Sur les bords du Grand Lac se trouvent des gisements de sel marin que les indigènes exploitaient, mais qu'ils ont abandonnés à mesure que la terre se dessalait. Les eaux qui remplissaient autrefois la cavité du golfe furent peu à peu séparées de la mer par le Mekong, qui projetait au devant de l'entrée sa barre d'alluvions. En outre, la crue fluviale, entraînée par la pente vers la cavité lacustre, la transforma graduellement en un bassin d'eau douce[1]; toutefois nombre d'espèces marines vivent encore dans ce lac, marsouins, raies, hippocampes. D'après les évaluations de M. Boulangier, qui d'ailleurs paraissent singulièrement exagérées, c'est pendant les temps historiques, huit ou dix siècles avant la génération présente, que le Tonlé-sap aurait encore fait partie de la mer, et dans deux siècles au plus il devrait cesser d'exister[2]. Des documents chinois, qui datent du commencement de l'ère vulgaire, parlent du Grand Lac comme d'un golfe baignant les tours de Banon, près de Battambang[3].

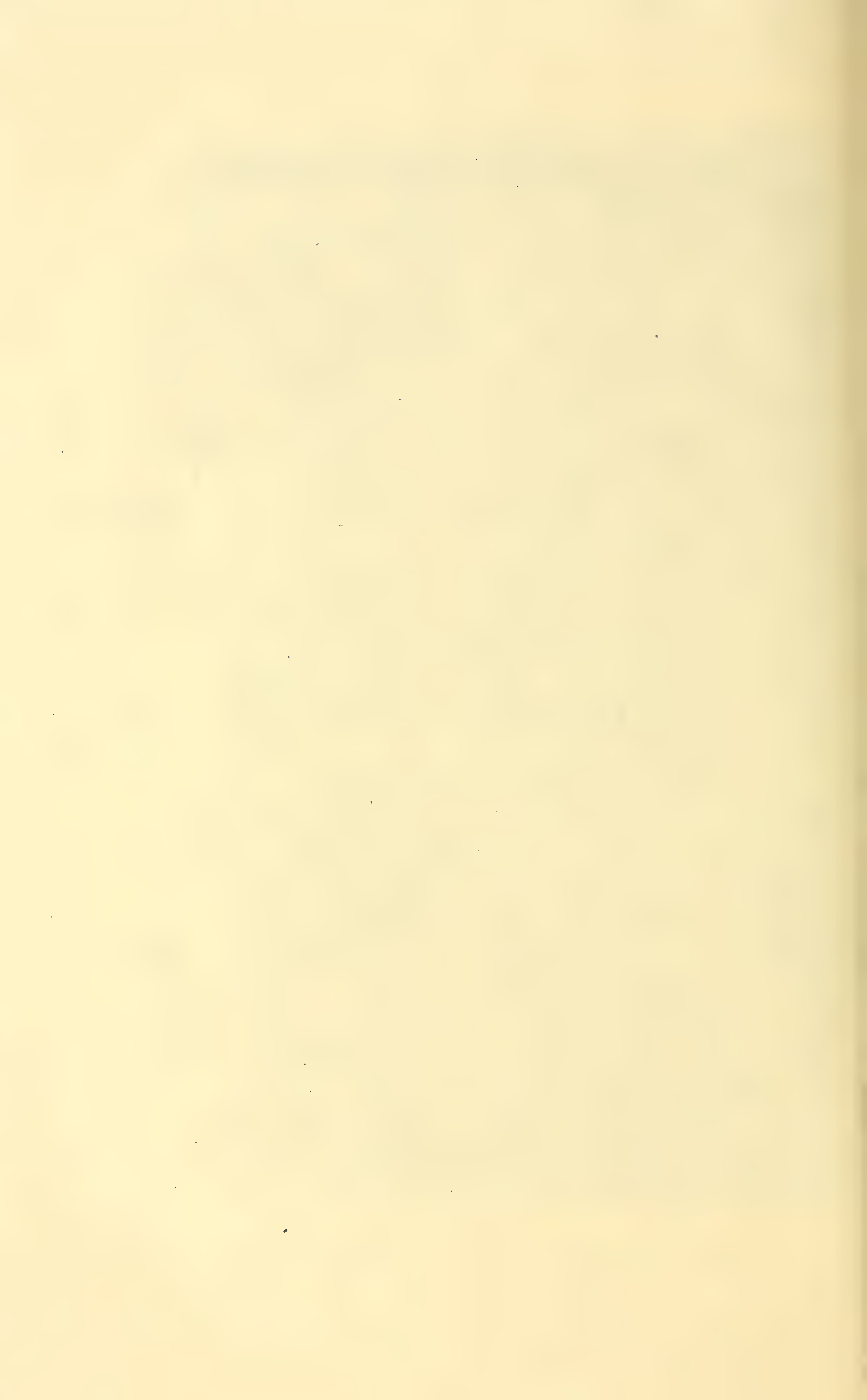
Suivant les saisons, un phénomène de va-et-vient s'établit entre le courant du fleuve et le réservoir. Pendant la période d'inondation, de juin à octobre, la coulée qui se porte vers le lac et dont la longueur est d'environ 115 kilomètres, verse le trop-plein du courant fluvial : large de 500, et en certains endroits de 1500 mètres, assez profonde pour recevoir les vaisseaux de guerre, elle emplit le réservoir; mais dans la saison des sécheresses il se fait un mouvement de retour, le lac se vide peu à peu et la

[1] Ricard, *Excursions et Reconnaissances*, V, 1880.
[2] *Excursions et Reconnaissances*, IX, 1881.
[3] Dutreuil de Rhins, *Notes manuscrites.*



COURSES SUR LE MEKONG

Dessin de Tofani, d'après un croquis de M. Delaporte (Album du voyage d'exploration en Indo-Chine).



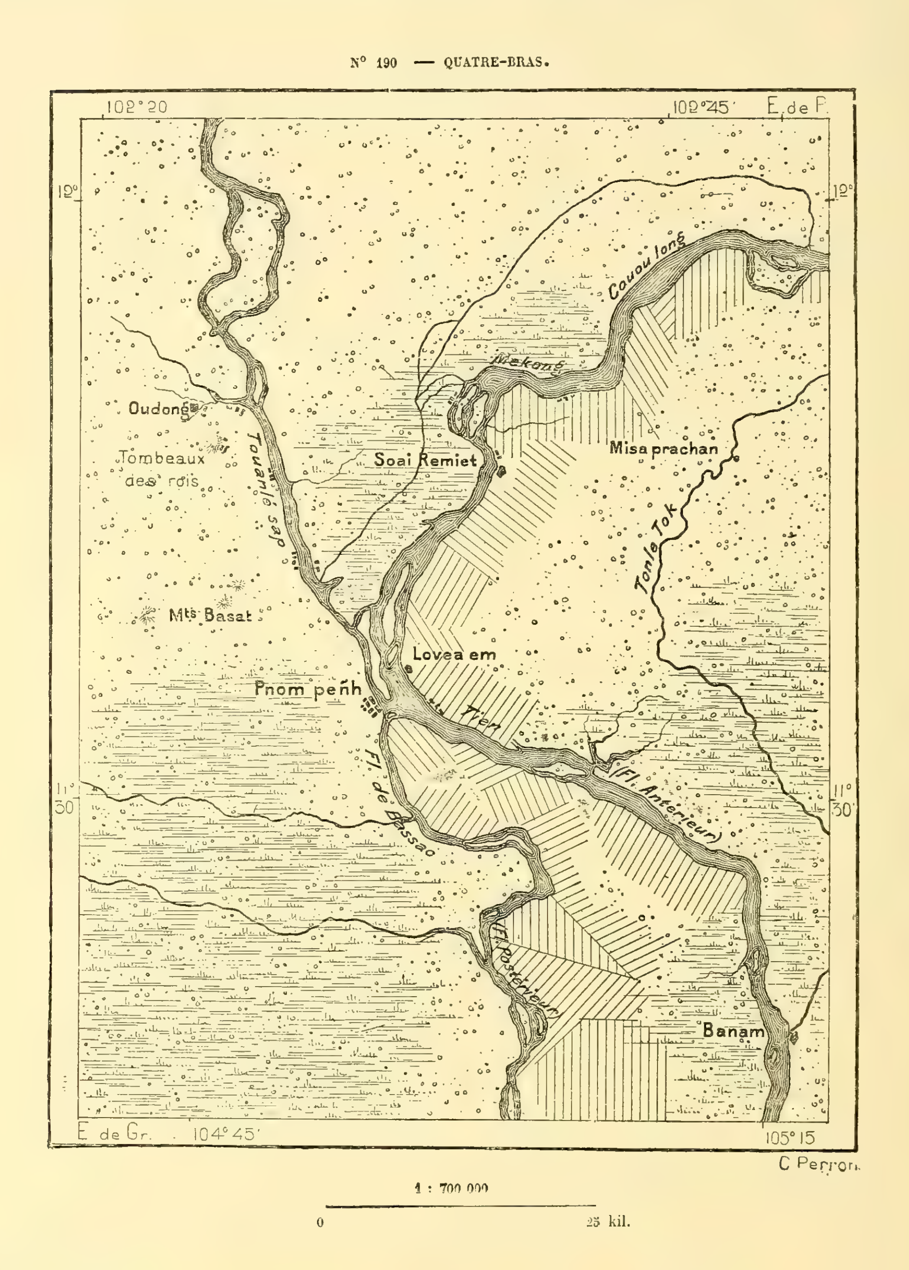
coulée reflue vers le Mekong pour descendre au sud-est par la branche maritime. Empli, le Grand Lac s'étend sur une longueur d'au moins 110 kilomètres et sa largeur moyenne est d'environ 25 kilomètres, la profondeur, à peu près uniforme, est de 12 à 14 mètres; lors des sécheresses, le bassin, presque vidé, a seulement quelques décimètres d'eau, un mètre et demi dans les endroits les plus creux, et ses plages sont temporairement asséchées; il occupe alors une superficie d'environ 260 kilomètres carrés, le sixième de la surface de crue. C'est à plus de 35 milliards de mètres cubes que l'on peut évaluer le volume apporté dans le réservoir par la crue du fleuve : les inondations dans la région du delta sont allégées d'autant. En se déversant dans le Tonlé-sap, le Mekong entraîne aussi des boues, qui colmatent graduellement le fond et finiront par l'exhausser au niveau de la terre ferme; la plaine tantôt asséchée, tantôt marécageuse, qui sert de vestibule au bassin lacustre, porte le nom cambodgien très juste de Veal p'oc ou « Plaine de Boue ». Les petites rivières ou *prek* qui naissent à l'est de Bangkok et qui descendent vers le Grand Lac se réuniront un jour en un courant fluvial dont la pente, exhaussée par les alluvions, n'aura plus de mouvement alternatif; il sera changé en un simple affluent. Le va-et-vient de la coulée fait maintenant du Grand Lac un réservoir de pêcherie. Les myriades de poissons amenés par la crue sont poussées dans les fonds par le retrait des eaux; des nuées d'oiseaux tourbillonnent au-dessus de la multitude grouillante; les pêcheurs ne sont pas assez nombreux pour exploiter tous ces bancs, d'où le filet ne remonte jamais à vide[1] : environ 30 000 pêcheurs, Annamites, Siamois, Malais, Khmer, peuplent les eaux du lac pendant la saison, et des villages temporaires de marchands chinois s'élèvent sur ses rives. Les Cambodgiens se nourrissent surtout de poisson et en exportent dans la Basse-Cochinchine sept à huit millions de kilogrammes[2].

En aval de Pnom-peñh, le fleuve, accompagné de fausses rivières qui changent de cours suivant les inondations, se partage en deux bras, à l'est le Tien-giang ou « fleuve Antérieur », à l'ouest le Han-giang ou « fleuve Postérieur », qui coulent presque parallèlement sur un espace d'environ 200 kilomètres. Le Han-giang ou rivière de Bassac, presque rectiligne, va se jeter dans la mer de Chine par deux *köa* (*cua*) ou graus, tandis que le fleuve oriental se divise en un delta secondaire ayant un nombre changeant de bouches et s'unissant par des bayous latéraux à diverses rivières, qui

[1] Aymonier, *Notice sur le Cambodge.*
[2] Buchard, *Excursions et Reconnaissances,* V, 1880.

furent autrefois les ramifications du Mekong : le Vaïco occidental et le Vaïco oriental, qui se rejoignent entre Mytho et Saïgon, la rivière de Saïgon et le Donnaï (Dong-naï) né dans les monts de l'Annam, sont, dans leur cours

N° 190 — QUATRE-BRAS.



inférieur, de ces anciens bras ne se rattachant au fleuve principal que par un lacis de coulées et des fossés creusés de main d'homme. De même à l'ouest du « fleuve Postérieur », la plaine est traversée de canaux qui vont rejoindre le golfe de Siam. Toute la Cochinchine française, à l'ex-

ception des collines du nord-est et de quelques buttes insulaires autour desquelles les alluvions ont repoussé les flots, appartient à la région du delta. La longue péninsule qui se termine au cap Cambodge (Mui-gan ou Ong-dok) a été déposée en entier par le courant fluvial, mais celui-ci a repris une grande partie de ces dépôts en remaniant ses rivages; entre les coulées extrêmes du delta, la distance, le long du front maritime, n'est pas moindre de 600 kilomètres; en outre, la ligne des bas-fonds, qui se prolonge au devant des côtes, s'avance dans la mer jusqu'à une cinquantaine de kilomètres. Sur laquelle de ces plages aborda Camoës, soutenu par une planche brisée, et tenant au-dessus des flots le manuscrit des *Lusiades?*

Mais le delta du Mekong n'est encore, en mainte partie de son étendue, que partiellement conquis sur la mer. Comme tous les autres fleuves inondant fréquemment les campagnes riveraines, le Mekong a relevé par ses alluvions le niveau de ses berges bien au-dessus des plaines de l'intérieur : c'est le long du lit fluvial, au bord des coulées qui en dérivent et sur le pourtour des îles, que la terre est le mieux asséchée, et c'est là naturellement que les riverains ont bâti leurs habitations, creusé leurs sillons et semé les plantes nourricières. A quelque distance des rivages, dans l'intérieur des terres et dans les îles, le sol marécageux, parsemé de lacs et d'étangs, est impropre à la plupart des cultures; on ne pourrait le conquérir que par de grands travaux d'assèchement. La « plaine des Joncs » ou « Jonquière » qui occupe au nord du fleuve antérieur une si vaste étendue, est une de ces terres, jadis recouvertes par la mer, qui font partie des espaces continentaux, mais où les nappes d'eau douce, rendues invisibles par une forêt de roseaux, séjournent sur le sol pendant des mois après la période des inondations; les indigènes n'ont pu mettre en culture que le pourtour de ce marais, sur les bords des rivières rapidement égouttés lors de la baisse des eaux [1]. Même dans les terres asséchées en apparence, il arrive fréquemment qu'au-dessous de la couche superficielle durcie par l'évaporation le sous-sol reste vaseux. La surface supporte les légères paillottes des natifs, mais des constructions plus lourdes disparaîtraient infailliblement : des fondations trop profondes perceraient la croûte résistante et les matériaux s'enfonceraient en pleine vase [2]. Certains canaux sont bordés de terres tellement fluides, qu'il est inutile de les draguer pour essayer de les approfondir : les vases enlevées sont remplacées immédiatement par d'autres boues suintant des berges. Les campagnes sont parcou-

[1] Silvestre, *Guide de l'explorateur dans le bassin du Cambodge*

[2] Boulangier, *Revue scientifique et littéraire*, 1880.

rues dans tous les sens par des lits sinueux où s'écoulent les eaux d'inondation du Mekong et autres rivières du delta. Les dominateurs actuels ont laissé à ces coulées le nom que les premiers navigateurs portugais leur avaient donné : il eût mieux valu employer des mots français, tels que ceux de « ruisson », « estey », « bayou », dont se servent les Saintongeais, les Gascons, les créoles de la Louisiane.

Le débit du Mekong n'a pas encore été mesuré avec la même précision que ceux de l'Irraouaddi, du Mississippi et des fleuves de l'Europe occidentale. A Lakhon, dans le pays de Laos, M. Delaporte évalua la portée du fleuve à 1550 mètres cubes par seconde, mais on se trouvait alors à la fin de la saison sèche. A Bassac, en aval de la jonction du Se Moun, Francis Garnier trouva 9000 mètres cubes, le 5 décembre, et déjà les eaux avaient baissé de 9 mètres et le courant n'avait plus qu'une vitesse moyenne d'un mètre par seconde. Le calcul lui donna plus de 50 000 mètres cubes pour la portée de grande crue : à la bifurcation du delta, elle atteindrait 60 000 ou 70 000 mètres[1]; d'après M. Boulangier, elle serait même supérieure à cet énorme débit[2]. Quoi qu'il en soit, on ne saurait évaluer le module à moins de 12 000 mètres. Le Mekong est un rival de l'Irraouaddi, quoique dans toute la partie supérieure de son cours des chaînes de montagnes arrêtent par un double ou triple rempart la marche de la mousson pluvieuse : dans la région inférieure du bassin, au sud du pays des Laotiens, la plus forte part des nuages vient se résoudre en pluie sur le versant occidental des monts de la Cochinchine. L'eau du Mekong, louche pendant la période des maigres, est jaune de boue lors des mois d'inondation, et jusqu'à une grande distance en mer le flot, chargé d'alluvions, a perdu sa transparence. A toutes les embouchures, le choc de la houle du large contre le courant fluvial force celui-ci à déposer une partie de ses boues et des bancs se forment à l'entrée. La vaste péninsule triangulaire de Camao, qui se prolonge au sud-ouest du delta, est en entier un « présent du fleuve » : le flot lent, bordé de « palmiers d'eau », qui arrêtent la vue de tous les côtés, se ramifie en mille canaux, et les marais occupent presque tous les espaces intermédiaires : çà et là s'étendent de petits lacs où les poissons se retirent en prodigieuses multitudes dans la saison sèche. C'est à marée haute seulement que les navires pénètrent dans le fleuve; le seuil le plus bas, le Cua-tiö, peut être franchi par des bâtiments ayant 5 mètres de calaison. A l'époque des crues, la marée,

[1] *Voyage d'exploration en Indo-Chine.*
[2] *Excursions et Reconnaissances*, IX, 1881.

combattue par le fleuve, et s'élevant d'un mètre en moyenne, ne remonte qu'à une faible distance; pendant la saison des eaux basses, le flot se fait sentir bien au-delà des « Quatre bras » de Pnom peñh, d'un côté jusqu'aux rapides de Khon, de l'autre jusque dans le bassin du Grand Lac : la dénivellation causée par le flux y est d'un décimètre environ[1].

Comprise en entier dans la zone tropicale, la Cochinchine est un pays de chaleurs. Dans le Tongking, où se font sentir les plus grands froids, la colonne thermométrique peut descendre exceptionnellement à 7°,6. A Hué, capitale du royaume d'Annam, la plus basse température qu'on aurait observée, d'après Dutreuil de Rhins, serait de 17 degrés centigrades; à Saïgon, elle est de 18 degrés; mais dans le bassin du Mekong, séparé de la mer par les montagnes de Cochinchine, le climat est beaucoup plus continental : M. Harmand y nota en avril une température de 8°,6, que les indigènes assuraient n'être pas exceptionnelle[2]. En revanche, les fortes chaleurs sont plus élevées et plus pénibles à supporter dans l'intérieur que sur le littoral; elles sont aussi plus fortes dans le delta du Song-koï, au nord de la Cochinchine, qu'à Saïgon, dans le bassin inférieur du Mekong; l'écart entre les températures est plus considérable à mesure qu'on remonte du sud vers le nord : tandis qu'à Saïgon l'amplitude des oscillations de chaleur est de 8 à 9 degrés seulement, elle dépasse 28 degrés à Hanoï, dans le Tongking[3].

Comme dans l'Inde Cisgangétique, l'année se divise en deux saisons, celle des pluies et celle des sécheresses, mais l'air est toujours humide; d'ordinaire on en compte une troisième, celle des chaleurs, précédant la mousson du sud-ouest. Les changements de saison, du moins dans la Cochinchine orientale, et notamment dans la concavité du golfe du Tongking, ne se produisent pas sans de brusques révolutions aériennes. Au mois d'avril, quand arrive la mousson, se forment tous les soirs des amas de nuages où mugit la foudre et d'où s'abattent des torrents de pluie, mêlés parfois d'un peu de grêle. « Le ciel tombe, » disent alors les indigènes; l'averse est tellement abondante et continue, qu'on dirait « une mer s'écoulant des espaces

[1] J. Moura, *Le Royaume du Cambodge.*

[2] *Bulletin de la Société de Géographie de Paris,* janvier 1879.

[3] Climat du Tongking et de la Cochinchine française :

	Température moyenne.	Mois le plus chaud.	Mois le plus froid.	Écart.	Moyenne de pluie.
Hanoï, à 21° N. (2 années d'observat.)	23°,5	juin, 31°,4	janvier, 14°,3	17°,1	1m,802
Hué, à 16°,30′ (1 année »)	»	juillet, 34°	décembre, 22°,7	11°,3	»
Saïgon, à 10°,46′ (7 années »)	27°,01	avril, 29°,85	février, 27°,0	2°,85	1m,740

aériens à travers un crible immense[1]. » Les cyclones qui viennent parfois tournoyer sur les côtes de l'Annam, au renouvellement de la mousson, se produisent surtout vers la fin de l'année, en octobre et novembre. On s'attend si bien aux désastres, quand des signes précurseurs annoncent la prochaine apparition de l'ouragan, que, dans l'intérieur des maisons, les habitants s'empressent de consolider les murs en les soutenant par de fortes poutres; malgré ces étais, il arrive souvent que les cloisons sont défoncées et la maison emportée dans la tourmente. En 1867, trois églises seulement restèrent debout sur les trois cents que les missionnaires possédaient dans le pays[2].

A la fois chaud et humide, le climat de la basse Cochinchine est un des plus dangereux auxquels puisse s'exposer l'Européen : nulle part il n'a plus de précautions à prendre pour surmonter les difficultés de l'acclimatement. Les affections cutanées, y compris la lèpre, les ulcères et les maladies d'entrailles, sont communes dans la région du bas Mekong. La « diarrhée de Cochinchine », qui a fait périr des milliers de soldats et marins, paraît être causée par un parasite, l'*anguillula stercoralis*, qui provient peut-être des eaux douces et se développe par centaines de mille dans le corps humain[3]. Même, lorsque les étrangers établis depuis quelques années dans la Cochinchine n'ont eu à souffrir d'aucune maladie spéciale, ils deviennent anémiques et, s'ils ne reprennent pas le chemin d'Europe, ils risquent de s'éteindre d'épuisement, même sans paraître malades[4]. Toutefois, la mortalité est devenue beaucoup moins forte sur les Européens que dans les premières années de l'occupation, grâce à l'assainissement des villes et à une connaissance plus approfondie des maladies locales et de l'hygiène à suivre. D'ailleurs, le séjour réglementaire des employés européens a été réduit à deux ans, la troisième année ayant été reconnue par l'expérience comme étant l'année climatérique, celle du plus grand danger de mort[5]. Du moins le climat offre un grand avantage : il n'est guère de pays où les blessures de toute espèce guérissent plus rapidement et sans fièvre. En moyenne, le climat des régions montagueuses est beaucoup plus sain, cependant la plupart des forêts sont insalubres : en bas règne la fièvre des marécages, plus haut celle des bois, qui

[1] Combes, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1855.
[2] Cezon, même recueil, 1868.
[3] Normand; Wernich, *Geographisch-Medicinische Studien*; — Mahé, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*; — Ollivier, *Observations en Algérie, Chine et Cochinchine*.
[4] Bouillevaux, *L'Annam et le Cambodge*.
[5] Morice, *Revue d'Anthropologie*, 1875.

menace les Annamites de la plaine aussi bien que les Européens[1]. Jusqu'à maintenant, les Français n'ont pas encore fondé de villes de santé sur quelque plateau des montagnes; d'ailleurs des sommets assez élevés pour qu'on y jouisse d'un climat invigorant ne se trouvent point dans les limites de leur domaine. C'est à l'altitude de 2000 à 2200 mètres que les Anglais ont trouvé la zone la plus favorable pour l'établissement de leurs sanatoires; il est peu de cimes dans l'Indo-Chine orientale qui atteignent cette hauteur. M. Thorel pense que le plateau de Saravan, à l'est de Bassac, serait, dans le voisinage des possessions françaises, la région la mieux choisie pour l'établissement d'une ville de santé.

Depuis que les Français se sont établis dans la basse Cochinchine, la flore de cette contrée est connue, et des explorations botaniques se sont faites de proche en proche dans le Cambodge, dans le bassin du Mekong et dans les montagnes de l'Annam. Plus de 12 000 espèces végétales ont été reconnues dans l'Indo-Chine orientale[2]. Au bord de la mer, les vases et les terres noyées sont couvertes de mangliers, de pandanes, de palmiers calames aux tiges longues et flexibles comme celles des roseaux. Entre cette zone du littoral, dont l'homme n'a pas encore modifié la flore, et la région des montagnes où les forêts vierges ont conservé l'infinie variété de leurs types, s'étendent les rizières, les jardins, les bois de cocotiers et d'aréquiers cultivés par les Annamites : cette région est, avec la péninsule de Malacca, de beaucoup la plus riche de l'Asie en variété et en abondance de fruits ; à cet égard l'Indo-Chine est bien supérieure à la péninsule Gangétique[3]. Les plaines du bas Mekong et le versant oriental de la chaîne faîtière de l'Annam et du Tongking sont en maints endroits complètement dépouillés de leur flore spontanée : le système de culture, qui consiste à incendier les bois à la fin de la saison sèche, pour jeter le grain dans les cendres, a dévasté certaines contrées. C'est plus haut, dans la zone des montagnes du Laos et des Moï comprise entre 500 et 1500 mètres, que s'étendent les forêts vierges, où les plantes de l'Himalaya, de la Chine, du Japon, se mêlent aux espèces indo-chinoises et où l'on rencontre même des anémones, des violettes, des saxifrages comme dans l'Europe occidentale. Là croissent les arbres les plus appréciés pour la construction et l'ameublement, tels que le tek et le bois de fer, l'arbre à vernis, le bois d'aigle, qui émet en brûlant un parfum délicieux : dans l'Annam, il est réservé à l'usage du roi et des dieux ; on ne le brûle que dans le palais

[1] Thorel ; Mahé ; Normand, etc.
[2] Pierre, *Flore générale de l'Indo-Chine ;* — E. Blanchard, *Réunion des Sociétés savantes* en 1879.
[3] Otto Kunze, *Um die Erde.*

et dans les temples. Une sorte de cannelle appartient également au souverain; très appréciée dans la pharmacopée du Tongking, elle se vend par contrebande jusqu'à une centaine de francs l'once[1]. Le jardin botanique de Saïgon possède la plupart des espèces trouvées dans les régions de l'intérieur; il renferme toutes les essences forestières de l'Indo-Chine et des contrées voisines; en outre, les plantes industrielles des tropiques, cafiers, cannelliers, girofliers, muscadiers, indigotiers, poivriers, cannes à sucre, arbres à gutta-percha et à caoutchouc, cotons, vanilles, jutes, sont représentés dans toutes leurs variétés : c'est par dizaine de milliers que l'on compte les plants du jardin. Malgré la richesse prodigieuse de leur flore, les Annamites se bornent d'ordinaire à la culture d'un petit nombre d'espèces : le riz, dont il existe une quarantaine de variétés, est leur céréale par excellence, et les pousses de bambous, celles de quelques arbres leur tiennent lieu de légumes; pour la fabrication des nattes, des treillis, des cordages, des paniers, des vases même et de la plupart des objets d'ameublement, pour la construction des maisons et des barques, le bambou suffit. Récemment on a beaucoup parlé en France des vignes sauvages de la Cochinchine, comme pouvant remplacer les cépages détruits par le phylloxéra, mais cette liane indo-chinoise ne donne que d'âpres fruits, d'où l'on exprime une exécrable boisson.

La faune de l'Annam ressemble à celle de l'Inde Cisgangétique. Elle comprend l'éléphant, le rhinocéros, le buffle sauvage, ainsi qu'une espèce de bœuf, le *dzin*, qui est peut-être le mithoun des Michmi. Le « seigneur tigre » parcourt les forêts de l'Annam, comme celles de l'Inde centrale, à la poursuite des cerfs et des chevreuils; les Annamites l'attaquent rarement en face et le capturent d'ordinaire en le faisant tomber en de profondes fosses; mais dans la Cochinchine française on commence à le chasser à l'affût, le gouvernement accordant une prime pour la destruction des bêtes féroces[2]. Les indigènes considèrent le tigre comme une sorte de dieu et portent une de ses dents en amulette; pour détourner sa colère, les habitants des districts hantés par lui placardent en dehors de leurs maisons des papiers de couleur où sont écrites ses louanges. Les Annamites domestiquent l'éléphant comme le font leurs voisins du Cambodge et de Siam, mais l'emploient plus rarement; le buffle est l'animal dont ils se servent le plus pour le transport de leurs denrées; ils utilisent aussi le bœuf pour les charrois et même pour la course. Les chevaux annamites sont petits et sans

[1] Theurel, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1868.

[2] Animaux dangereux tués en 1880 dans la Cochinchine française :
84 tigres; 22 panthères; 17 buffles sauvages.

force, mais on les remplace par des animaux plus vigoureux venant de l'Inde et de l'Australie. Le chien cochinchinois est une bête assez indépendante, se souciant peu de son maître et rarement caressé par lui. Dans les campagnes du Tongking, de l'Annam et du Cambodge, chaque étable a ses cochons, et les basses-cours ont plus de poules, d'oies et de canards que la plupart des fermes d'Europe. Le poisson entre aussi pour une part considérable dans la nourriture animale des Annamites et des Cambodgiens. Ceux-ci se livrent avec ardeur à la pêche des crocodiles, dont la chair, surtout celle de la queue, leur paraît fort appétissante. Les poissons pourris, les vers qui s'en nourrissent et les grillons crus sont également des mets recherchés par les habitants de la contrée[1].

Les populations encore sauvages de l'Indo-Chine orientale, refoulées à l'ouest par les Siamois et les Laotiens, à l'est et au sud par les Annamites, au sud-ouest par les Cambodgiens, n'habitent guère que la région des forêts, sur les plateaux et dans les vallées des montagnes. La plupart sont connues sous un nom générique : ce sont les Muong des Tongkinois, les Kha des Siamois, les Pnom des Cambodgiens, les Moï des Annamites, les Lolo des Chinois ; sur les frontières de la Cochinchine française, vers les sources du Donnaï, ils se donnent le nom de Trao[2]. M. Thorel rattache ces tribus sauvages à la grande famille des Alfourous de l'Océanie. Quoi qu'il en soit, ces peuplades, considérées dans leur ensemble, vivent en groupes peu nombreux, isolés les uns des autres, et ne se rencontrent que rarement pour le commerce ou pour des conflits armés; leur arme nationale est l'arc, avec lequel ils lancent à plus de 100 mètres des flèches de bambou empoisonnées; ils se servent aussi de la hache. Tous sont agriculteurs, mais n'ont d'autres champs que les clairières obtenues par l'incendie des bois; tous ajoutent les produits de la chasse et ceux de la cueillette à leur récolte; mais avant la moisson il leur arrive souvent d'être dépourvus de nourriture : c'est alors qu'ils s'attaquent aux reptiles, aux bestioles, à la vermine et qu'ils organisent des expéditions de vol. En général, les tribus de l'Indo-Chine orientale, quoique dissemblables à beaucoup d'égards, ont des caractères communs : taille moyenne, teint brun, plus foncé que celui de l'Annamite, moins noir que celui de l'Hindou, crâne déprimé, front large et bas, face arrondie moins plate que celle

[1] *Journal officiel de la République française,* 16 septembre 1875.
[2] Neïs et Septans, *Excursions et Reconnaissances,* X, 1881.

des Mongols, yeux droits et horizontaux, bouches très grandes et puissantes mâchoires. La barbe des Moï est généralement plus fournie que celle des Chinois et des Annamites; ils ont en outre des favoris et leur torse est légèrement velu. Leur figure est douce, mais il est rare qu'elle soit éclairée par le sourire : quand ils veulent témoigner leur joie, ils ouvrent largement la bouche[1].

D'après Combes, tous les sauvages qui habitent la vaste contrée située entre l'Annam, le Laos et le Cambodge appartiennent à une même famille; la physionomie, les traits, les croyances, les mœurs et les coutumes se ressemblent de tribu à tribu, et quoique les langues soient très différentes, une grande partie du vocabulaire est commune à toutes et la syntaxe en est identique. Ces dialectes ne ressemblent nullement à ceux des Annamites : ils sont d'une construction très simple, d'une prononciation coulante et facile. Très riches en expressions relatives aux choses de la nature, aux travaux agricoles et au commerce, ils manquent presque complètement de termes abstraits; à l'exception du langage des Muong de la rivière Noire et de quelques autres tribus du Tongking[2], aucun ne possède d'écriture; aussi le *labaar*, ou « papier parlé », jouit-il dans les monts d'Annam d'une influence mystique aussi puissante que chez les nègres de l'Afrique intérieure[3]. Annamites et Chinois abusent à l'envi de la simplicité des indigènes; ils savent que, pour se mettre au cou un collier de perles vertes ou rouges, les sauvages engageront tranquillement l'avenir de femmes et d'enfants et les condamneront d'avance à la servitude[4] : le nom de Moï, en Cochinchine, était naguère synonyme d'esclave[5], comme celui de Kha dans le pays de Siam. En mains districts de la zone qui entoure le territoire des Annamites policés, on va à la chasse des enfants comme on irait à l'affût du cerf. Vivant dans une terreur continuelle, les Moï ou Trao de toutes peuplades sont pour la plupart extrêmement peureux, mais il arrive parfois que dans une rencontre ils tuent leurs agresseurs. Dans ce cas, la coutume des Trao veut que le corps de l'ennemi soit mangé par tous les habitants du village[6].

Les sauvages du nord sont en général plus civilisés que ceux du midi, grâce sans doute au voisinage de la Chine, d'où l'industrie, les sciences,

[1] Thorel, *Voyage d'Exploration en Indo-Chine.*
[2] Courtin et Villeroi d'Augis, *Excursions et Reconnaissances,* XI, 1881.
[3] Combes, *Annales de la Propagation de la Foi,* 1855.
[4] Moty. *Excursions et Reconnaissances,* IV, 1879.
[5] Silvestre; — Henry, même recueil, IV.
[6] Neïs et Septans, mémoire cité.



TYPES DE MOÏ

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Gsell.



les arts, se sont graduellement répandus dans la direction du sud. Parmi ces tribus policées, l'une des plus remarquables est celle des Do ou Lava, qui vivent à l'ouest du Mekong, dans les montagnes voisines du Yunnan; très commerçants, ils cultivent diverses denrées pour l'exportation en Chine, notamment le coton; ils descendent régulièrement aux marchés, et, convertis au bouddhisme, n'ont pas une moindre ferveur religieuse que les Laotiens des alentours. A l'est du Mekong, sur le versant du Tongking, vivent ces tribus des « Treize Muong » qui se distinguent par la connaissance de l'écriture : ils ont un alphabet syllabique de 36 caractères, et leur système numérique comprend neuf unités. Très industrieux, ils tissent la soie, le coton et autres matières textiles, connaissent l'art de la teinture. Leurs familles sont très nombreuses, mais dans le voisinage des plaines la plupart des enfants sont volés et réduits en esclavage par les bandits chinois [1]. Est-ce au nombre de ces Muong que doivent être classés les Meo de Naham, qui, d'après le missionnaire Fiot, ne comptent pas moins de 6000 feux en de nombreux villages? Ils s'habillent à la mode chinoise et leur langue serait du chinois plus ou moins altéré; leur culte est celui des ancêtres. Se tenant soigneusement éloignés des populations de souche différente, ils ont des animaux domestiques de races diverses et cultivent même des légumes qui ne se retrouvent pas chez leurs voisins et dont ils refusent la semence aux visiteurs.

Au sud du Tongking, les diverses tribus kha connues sous des noms locaux, So, Soué, Pou taï, Brou et Brao, Hoï et Haï, Temep, Yahoun, Boloven, Alak, Thé, Tsou, Proun, Lové, Titaï [2], occupent les clairières et les plateaux de la région du faîte. Presque tous ces indigènes, aussi craintifs que les bêtes de la forêt, fuient à l'approche des Annamites, qui cependant les redoutent comme sorciers. On raconte d'une peuplade kha qu'elle habite deux villages nommés « Flamme Prête » et « Eau Prête » et qu'il suffirait à ces hommes de faire un signe pour anéantir leurs ennemis par l'incendie ou le déluge. De même que les géographes du moyen âge, les gens du Cambodge se figurent que les habitants de ces régions mal connues sont des monstres différents des autres hommes : d'après eux, les Kha d'une certaine tribu auraient dans la poitrine une sorte de clapet qu'ils ouvriraient pour se nettoyer l'estomac au moyen d'un bâton [3].

Les tribus kha les plus connues sont celles qui peuplent la région du faîte entre le bas Mekong et la province annamite de Biñh diñh : Tchan-

[1] Courtin et Villeroi d'Augis, mémoire cité.
[2] Voir la carte de Dutreuil de Rhins.
[3] Adolf Bastian, *Geographische und Ethnologische Bilder*.

graï, Giaraï, Radeh, Banar, Sedang, Halang, Stieng. Les Giaraï sont, parmi les sauvages de la contrée, ceux dont les industries se distinguent par le plus d'adresse et de goût ; leurs tissus, d'une grande finesse, sont ornés de gracieux dessins; les objets en fer bien trempé ont une forme élégante; les instruments de cuivre témoignent d'un remarquable développement industriel. Quant aux Sedang, on peut dire qu'ils ne forment qu'un peuple de forgerons : après avoir terminé les travaux des champs, les habitants de soixante-dix villages extraient le minerai de nombreux gisements et forgent des instruments et des armes, qu'ils vendent à leurs voisins en échange de tissus et de denrées. Ainsi la division du travail s'est introduite parmi ces populations. Les Halang recueillent quelques paillettes d'or dans les sables de leurs rivières et les vendent aux Laotiens; mais le principal commerce est celui des esclaves, capturés dans les guerres de tribu à tribu. La pratique de la vendetta est commune : « Venge-toi! si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain! » telle est la devise favorite[1].

Les Banar ou Ba-hnar, apparentés par la langue à leurs voisins du nord, les Sedang, sont, parmi les populations de la contrée, une de celles qui ont le mieux gardé les antiques traditions; il n'en est pas qu'on ait mieux étudiées. Le missionnaire Combes, qui séjourna plusieurs années dans leur pays, évalue leur nombre à 25 000 individus. Au milieu de leurs villages, dont on compte une centaine environ, s'élève la grande maison commune où se célèbrent les fêtes et les cérémonies religieuses et qui pourrait au besoin servir de forteresse, grâce à sa solidité de construction. C'est aussi la « garçonnière » où jeunes gens et célibataires passent la nuit. Les enfants, séparés de leur mère dès l'époque du sevrage, sont élevés dans ces « palais », plus vastes et plus élégants que la plupart de ceux qu'on voit chez les autres sauvages des Indes. Les jeunes gens ne sont tenus pour hommes qu'après avoir conclu avec un compagnon le pacte d'amitié, en vidant une coupe pleine de leur sang mélangé. Pour la ratification des traités de paix, on observe des cérémonies analogues; mais dans ce cas les plénipotentiaires qui mêlent leur sang sont un homme, d'un côté, une femme, de l'autre : la paix est un mariage. L'esprit de solidarité communale est très puissant chez les Banar : jamais une famille ne boira son vin de palmier, ne mangera de venaison sans inviter les voisins et leur donner une part aussi forte que la sienne; même lorsqu'un enfant attrape un lézard, une souris, il attendra ses camarades pour cuire et manger l'animal avec eux[2].

[1] Combes, mémoire cité; — Dourisboure, *Les sauvages Ba-hnars.*
[2] Mouhot, *Travels in the Central parts of Indo-China.*

Chaque village forme une petite république, dont les vieillards sont les conseillers naturels, mais l'assentiment général est nécessaire avant qu'une décision soit exécutoire. Le chef des familles est en même temps grand prêtre, « celui qui présente l'eau au démon », mais seul, il n'est pas assez puissant pour conjurer les mauvais esprits et doit s'associer des magiciennes, qui savent interpréter le vol et le chant des oiseaux, et surtout dévoiler les machinations des sorcières ou *deng* qui, même dans leur sommeil, peuvent attirer des fléaux sur la tribu[1]; on s'en débarrasse d'ordinaire en les vendant comme esclaves aux Laotiens. La pratique des ordalies, surtout par le goudron bouillant, l'étain fondu, le séjour prolongé sous l'eau, est encore très usitée chez les Banar. Comme beaucoup d'autres sauvages, ils brûlent autour des cadavres tous les objets dont se servaient les défunts, afin que le mort ne revienne pas inquiéter les vivants en leur réclamant sa propriété. Ne possédant pas les bestiaux de labour qui leur permettraient de retourner profondément la terre, les Banar quittent leurs campements chaque troisième année pour chercher un autre sol cultivable, qu'ils débarrassent par le feu du fourré de broussailles. La semence de riz qu'ils apportent des anciens champs aux nouveaux, est gardée avec un soin religieux et celui qui la vendrait serait immédiatement frappé de mort par les démons. Le premier riz de la récolte est mangé en silence, et c'est avec effroi que, pendant cette grave opération, les Banar verraient un étranger pénétrer dans leur demeure. Ils ne comptent dans l'année, comme ayant une existence réelle, que les huit mois de culture : la période de décembre en avril, qui est celle du repos des champs, est considérée comme n'existant pas : ce sont les « mois flottants »[2].

La race la plus nombreuse de la région comprise entre le Mekong et le versant oriental de l'Annam est celle des Tchangraï, dont les villages fortifiés sont épars sur un espace de plus de 400 kilomètres au nord de la Cochinchine française. Ils parlent un dialecte rapproché des idiomes malais, ce qui s'explique par les relations séculaires du commerce que les indigènes de l'intérieur avaient autrefois avec le littoral du sud-est, très fréquenté par les Malais. Les Radeh (Rdê), qui habitent la même région de montagnes que les Tchangraï, à l'est et au nord, se distinguent de leurs voisins par la blancheur de leurs visages : leurs traits rappellent, dit-on, ceux des Européens; mais, comme la plupart des aborigènes de la Chine et de l'Indo-Chine, ils ont l'habitude d'étirer leurs oreilles, de manière à faire pendre le

[1] Combes, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1855; — Bastian, *Geographische und Ethnologische Bilder*.
[2] Ad. Bastian, ouvrage cité; — *Zeitschrift für Ethnologie*, I.

lobe inférieur au-dessus de l'épaule. Ils vivent en de vastes maisons, où chaque famille possède un réduit ou un carré. Toute la population d'un village est réunie dans une même construction, sans porte extérieure, accessible seulement par de hautes échelles appliquées contre la muraille : c'est ainsi qu'on retrouve à l'extrémité de l'Asie des édifices comparables à ceux des Zuñi et autres peuplades du Nouveau-Mexique et de l'Arizona. De même que les Banar, les Radeh changent de campement après quelques années de séjour, afin de mettre de nouvelles terres en culture; mais leurs cérémonies religieuses se distinguent de celles des autres tribus : ils offrent des sacrifices aux mânes des ancêtres, aux fleuves, à des arbres sacrés, et surtout à des pierres de formes diverses, érigées dans leurs maisons. Parfois quelques Radeh descendent des montagnes jusqu'aux marchés du Mekong, où ils viennent échanger de la cire, de l'ivoire et des vases grossiers. Toutes ces tribus sont habiles à tisser des étoffes, à sculpter le bois, à former des poteries; les moins habiles sont les Stieng. Ceux-ci n'ont point d'industrie proprement dite et n'apportent sur les marchés annamites ou cambodgiens, pour les échanger contre des ustensiles chinois, des étoffes et du riz, que les produits de la chasse ou de la cueillette[1]. Quant aux Trao, qui vivent à l'est de Bienhoa et de Baria, dans la Cochinchine française, ils semblent menacés de disparaître bientôt par les maladies et la diminution des enfants. Au nombre des plus petits parmi les hommes, ils viennent à peine pour la taille avant les Lapons[2].

Il est des tribus qui paraissent être les fragments dispersés de nations jadis policées. Ainsi les Cham (Khiam, Tsiam ou Hoï), parsemés dans la région sud-orientale de la péninsule indo-chinoise, principalement dans le Cambodge et sur les hauts plateaux de la grande chaîne, entre les provinces de Biñh Thouan et de Nha Tran, sont considérés par tous les auteurs comme les descendants des Tsiampois ou gens de Tsiampa, graduellement refoulés par les Annamites et les Chinois. Le Tsiampa paraît avoir été jadis l'empire le plus puissant de la péninsule Transgangétique : d'après le missionnaire Gagelin, toute l'étendue continentale comprise entre le cours de la Menam et le golfe du Tongking lui aurait appartenu; le souvenir de la puissance des Tsiampois survivrait encore dans le nom de Cochinchine, dans lequel se retrouvent les caractères chinois Co Tcheng Tching, c'est-à-dire « ancien Tsiampa »[3]. Une des premières capitales du Tsiampa,

[1] Morice, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1875.

[2] Taille des hommes : 1m,555. Taille des femmes : 1m,462. Moyenne : 1m, 508. (Neïs, *Excursions et Reconnaissances*, n° VI, 1880.)

[3] Luro, *Le pays d'Annam*.

située près de la frontière du Tongking et de la Cochinchine méridionale[1], avait pour nom Tcheng Tching. Mais les inscriptions cham, qui révèleront peut-être l'histoire de la nation, sont encore très peu connues[2]. D'après l'opinion commune, les Cham sont de parenté malaise; distincts des autres habitants de l'Indo-Chine, si ce n'est peut-être des Tchangraï, ils vivent à l'écart dans les forêts, et se construisent, derrière des bambous en rideau, des cases sur pilotis fort élevées, ne communiquant avec le sol qu'au moyen d'échelles, retirées le soir. Les Cham sont en moyenne un peu plus grands que les Annamites, plus solides et plus forts; leurs pommettes sont moins saillantes, leurs figures moins plates, leurs yeux plus ouverts; ils se distinguent entre tous les Asiatiques par la proéminence de la croupe : à cet égard, leurs femmes ressemblent presque à des Hottentotes. La langue cham se compose, pour un tiers environ, de mots malais, auxquels se sont mêlés quelques termes annamites et cambodgiens; plus de la moitié du vocabulaire n'a aucune analogie avec les idiomes de la population environnante[3]. Quoique peu nombreux, les Cham se divisent en deux classes et suivent deux religions différentes. Ceux qui gardent leur nom ethnique ne mangent point la chair de la vache et tiennent cet animal en dégoût. Ils brûlent leurs morts, après les avoir gardés et « nourris » pendant deux ou trois mois, suivant leurs ressources; puis ils recueillent les cendres dans un vase qu'ils enterrent, les pauvres au pied d'un arbre, les riches dans un mausolée. La classe des Cham appelés Bah-ni, c'est-à-dire les « Gens de la Religion », descend de prosélytes du mahométisme; les Bah-ni pratiquent la circoncision, ne boivent point de liqueurs fortes et repoussent avec horreur la chair du porc, qui est la principale nourriture animale des Chinois et des Annamites. Mais plusieurs de leurs cérémonies, l'adoration du soleil et de la lune, l'usage du bâton magique, les sacrifices sanglants, sont probablement d'une origine antérieure à la conversion mahométane. Les femmes des Bah-ni sont d'une vertu farouche : aussi la race reste sans mélange; ces Cham gardent la fierté, la bravoure, la franchise parfaite qui les distinguent si nettement de leurs voisins les Annamites[4]. D'autres Cham, en maintes régions des montagnes, vivent en bonne intelligence avec les sauvages et se sont partiellement mélangés avec eux. MM. Neïs et Septans ont visité des villages dont les

[1] Dutreuil de Rhins, *Notes manuscrites.*

[2] Aymonier, *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* 9 déc. 1881.

[3] Morice, *Bulletin de la Société d'Anthropologie,* 1875.

[4] Tabard, *Annales de la Propagation de la Foi.* 1830; — Morice, mémoire cité; — Bastian, *Die Völker des Oestlichen Asien.*

habitants, Cham et Trao, parlaient indifféremment les deux langues et pratiquaient les mêmes coutumes[1]. Des Cham vivent près du Tonlé sap, à côté des Malais, peut-être leurs frères d'origine. La cabane malaise ou cham abrite toute la famille, depuis le père et la mère jusqu'aux arrière-petits-enfants ; parfois vingt personnes sont ainsi réunies dans une seule demeure.

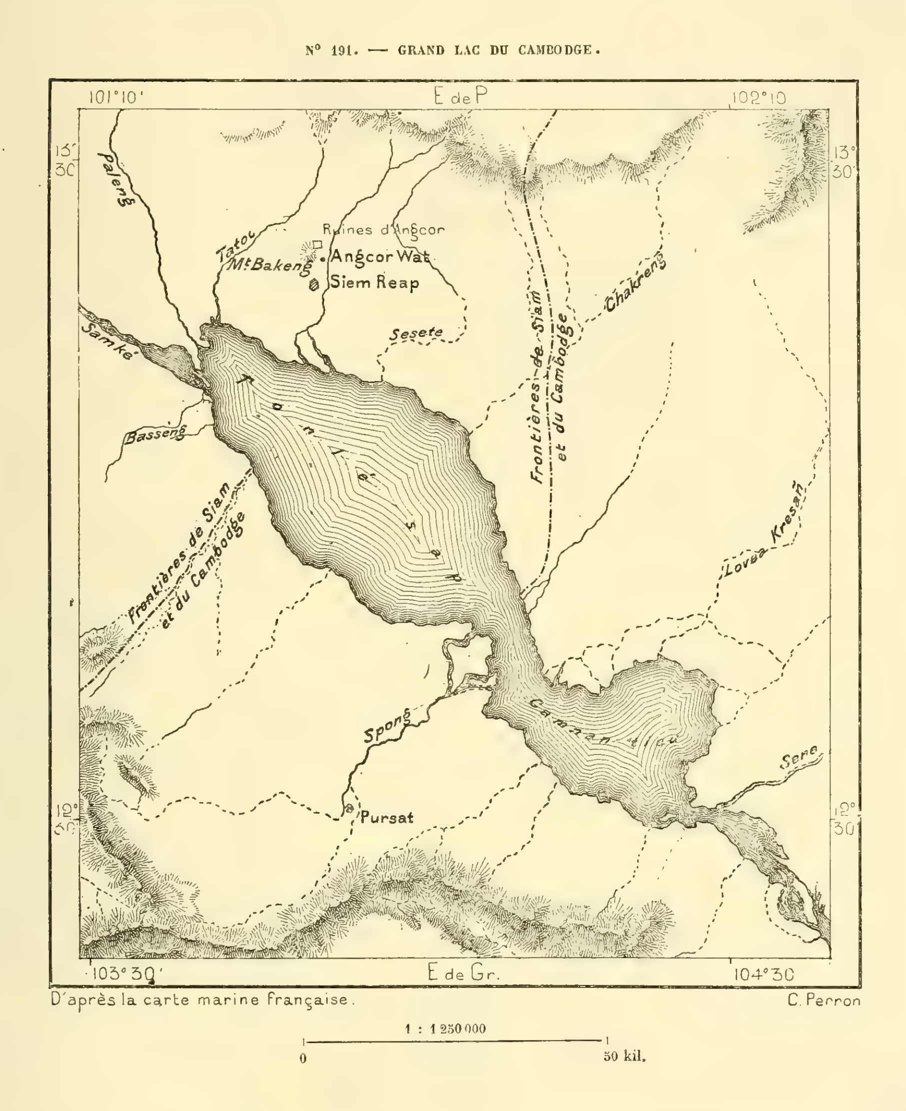
Les montagnes du Cambodge, au nord et au sud du Grand Lac, sont peuplées de sauvages comme les hauteurs de l'Annam. Les Samré, qui vivent dans les régions montueuses situées entre le Tonlé sap et le golfe de Siam, élèvent leurs cabanes sur des troncs d'arbres coupés à 2 ou 3 mètres au-dessus du sol, et n'ont guère d'autre industrie que la chasse et la cueillette des fruits ; ils payent leurs redevances en gommes et en bois précieux. Les Koui du Cambodge septentrional sont forgerons comme les Sedang : ils transforment l'hématite de fer, qu'ils trouvent en grande quantité dans le pays, en une fonte de fer d'excellente qualité, bien supérieure au métal importé d'Europe, et beaucoup plus appréciée par les Cambodgiens et les Annamites[2]. Les Prak, qui parcourent aussi les forêts du Cambodge, assurés qu'en échange d'un tribut de cire et de gomme on ne les réduira pas en esclavage, se distinguent des nations voisines par le maintien des mœurs matriarcales. A la mort des parents, les biens sont partagés également entre les filles ; les garçons n'héritent pas. Les Prak sont en général grands et bien faits, mais ils se défigurent en se coupant les dents supérieures de devant au niveau des gencives et en affilant en pointes aiguës celles de la mâchoire inférieure[3] : la raison qu'ils donnent de cette coutume est qu'ils ne veulent pas « ressembler à des singes ». Ils portent aussi de pesants brassards en laiton, enroulés du coude au poignet.

Les Cambodgiens ou Khmer sont, comme les Cham, une race déchue. De nos jours, ce qui reste de la nation est partagé entre deux royaumes : à l'ouest, les districts dont les ruisseaux et les rivières descendent vers le Tonlé sap sont annexés au pays de Siam; à l'est, un petit État, compris entre la mer de Siam et le cours du Mekong, entre le Grand Lac et la Cochinchine française, est sous la « protection » de la France. Au plus un million et demi d'individus se réclament du nom de Cambodgiens et des étrangers vivent en grand nombre au milieu d'eux. Mais les traditions, les documents historiques, les édifices témoignent également de la puissance politique de l'ancien État. Le Cambodge eut sa période de prépondérance dans

[1] *Excursions et Reconnaissances*, X, 1881.
[2] Boulangier, *Excursions et Reconnaissances*, X, 1881.
[3] Bouillevaux, *L'Annam et le Cambodge* ; — Harmand, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*

l'Indo-Chine et, pendant sa prospérité, entretint des relations suivies, d'un côté avec la péninsule Gangétique, de l'autre avec l'île de Java. Près des bords du Grand Lac se trouvait un foyer de la civilisation hindoue. Les noms

N° 191. — GRAND LAC DU CAMBODGE.



D'après la carte marine française. C. Perron

1 : 1 250 000

0 — 50 kil.

des capitales, ceux des rois du Cambodge et surtout les sculptures et le style des temples, enfin la langue, qui se rattache à la souche aryenne[1], rappellent l'influence qu'eurent successivement le brahmanisme et le bouddhisme sur la culture des habitants. Une légende, considérée au Cambodge comme historique dans tous ses détails, raconte qu'un prince hindou, originaire

[1] G. Janneau, *Manuel pratique de langue cambodgienne*, Saïgon, 1870; — Gaultier de Claubry, *Ethnographie de l'Annam.*

d'Indraspathi, l'ancienne Delhi, émigra dans le bassin du Grand Lac, il y a vingt-trois siècles, avec dix millions de ses concitoyens. La dynastie actuelle prétend, de son côté, descendre d'une famille de Bénarès. Mais les relations paraissent avoir eu leur plus grande activité entre le Cambodge et le pays de Lanka ou Ceylan, île à laquelle la communauté de foi religieuse a donné un caractère presque sacré. Quand un Khmer vient de se bâtir une maison, en suivant les règles prescrites pour que le mauvais sort en soit à jamais écarté, quand il y a fait entrer le chat domestique, gardien futur du logis, et qu'il veut pénétrer lui-même dans la demeure, un homme, placé sur le seuil de la porte, l'arrête d'un geste, en lui demandant : « D'où viens-tu? — Je viens de Lanka, répond le propriétaire, j'ai traversé la mer, ma barque a sombré et, me trouvant sans asile, j'apporte ce que j'ai sauvé du naufrage; je viens m'établir dans cette maison inhabitée[1]. » Lanka et l'Inde septentrionale ont donc contribué l'une et l'autre aux origines de la civilisation cambodgienne et ont dû exercer par les croisements une action considérable sur la race elle-même. Le nom de Cambodge (Kampouchea, Kamp'oxa) a été identifié par quelques historiens avec le Kambodja de la géographie sanscrite, mais à tort : le Cambodge est le « pays des Kammen », transformation siamoise du nom de Khmer[2].

La différence des traits physiques n'est pas considérable entre les Cambodgiens et leurs voisins les Siamois; un caractère distinctif par excellence est la petitesse du crâne : chez la femme khmer, la capacité moyenne de la boîte osseuse serait inférieure d'un quart à celle du crâne de la Chinoise[3]. Le profil du visage est en général finement dessiné, le nez mince, de même que les lèvres, le front large, le regard ferme; souvent les figures ont quelque chose d'impérieux que l'on ne voit jamais chez les Annamites; on croit retrouver dans les types la trace du sang hindou. Le costume, fort simple comme celui des Siamois, ne se compose guère que d'un langouti et d'une écharpe, ou d'une veste à boutons de métal; les gens de haute classe se coupent les cheveux en brosse à la mode siamoise. Comme la plupart des autres Indo-Chinoises, les Cambodgiennes suspendent à leurs oreilles des morceaux de bois ou d'ivoire. Dans les montagnes de Pursat, entre le Grand Lac et le golfe de Siam, des tribus moins civilisées que les Cambodgiens de la plaine appartiendraient à la même race : les Siamois leur donnent le nom de Kammen-dong ou Khmer montagnards. Tous les voyageurs s'accordent à dire que les Cambodgiens sont lents, apathiques, mais

[1] Moura, *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, 17 juillet 1882.
[2] Aymonier, *Géographie du Cambodge*.
[3] Mondière; — Bordier, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, août 1881.

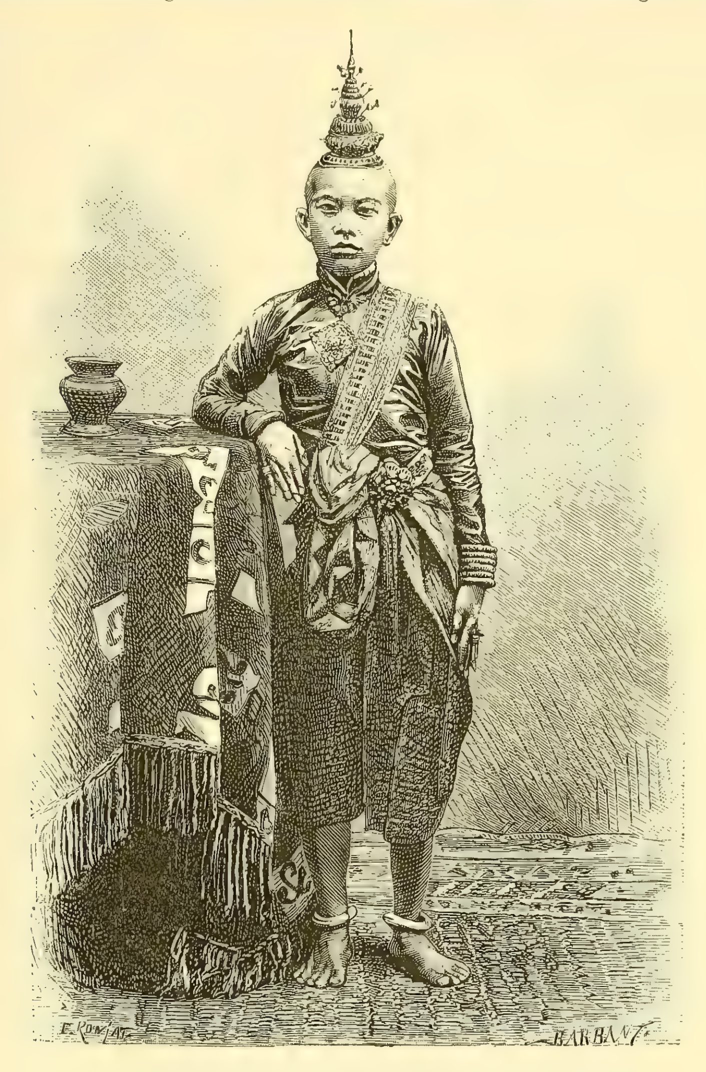


TYPES ET COSTUMES DU CAMBODGE. — LA REINE MÈRE

Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Gsell.



patients, durs à la peine et au fond beaucoup plus sérieux que leurs voisins, Siamois ou Annamites ; c'est aux mœurs produites par l'esclavage que l'on doit attribuer la grande infériorité actuelle des Cambodgiens[1]. Dans la



TYPE ET COSTUME DU CAMBODGE. — LE FILS AINÉ DE NORODOM.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Gsell.

Cochinchine et le Siam, on craint leur esprit vindicatif et même on leur attribue souvent le mauvais œil[2]. Leurs pratiques religieuses ne sont pas de pures formalités comme celles de la plupart des Indo-Chinois; le mariage est plus respecté que chez les Annamites : l'opinion publique con-

[1] Bouillevaux, Silvestre, etc.
[2] Morice, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1875; — Lemire, *Cochinchine française et royaume de Cambodge.*

damne tout homme qui, arrivé à un certain âge, n'est ni bonze ni marié. Les femmes sont fidèles, mais fières et jalouses. Quoique les Annamites, en leur qualité de conquérants, affectent de mépriser les Khmer, ceux-ci, qui parlent encore avec orgueil du Maha nocor ou « Grand royaume » de leurs ancêtres, considèrent les Cochinchinois comme appartenant à une race inférieure, et rarement Cambodgienne prend un Annamite pour mari; presque tous les métis sont d'origine cambodgienne par le père, annamites par la mère[1]. Les Khmer ont la prédilection de la musique, du chant, de la poésie : en voguant sur le fleuve, les matelots chantent d'une voix sonore; sur les barques des mandarins résonnent les tambourins, l'harmonica, le flageolet. Les Cambodgiens ont beaucoup plus de goût que les Annamites pour la construction des maisons et des bateaux. Sur le Tonlé sap, on reconnaît immédiatement la nationalité des bateliers à l'aspect de leurs barques[2].

De même que dans le pays de Siam, les fils des riches sont élevés dans les pagodes sous la direction des talapoins : ils doivent se préparer à la vie par la récitation des prières et des sentences pieuses : ils sont moines avant de devenir hommes. La polygamie n'existe que chez les grands; eux seuls ont maintenu l'ancienne coutume d'épouser leurs demi-sœurs. Les riches ont aussi la coutume de garder les morts dans leurs demeures pendant plusieurs mois avant de les brûler; il en est même qui enterrent provisoirement les cadavres, mais pour en réduire les ossements par le feu quelques années après[3]. Quant aux pauvres, ils brûlent leurs morts immédiatement après le décès; le temps de conservation des cadavres se mesure à la richesse des familles. Les moines bouddhistes ou *luc-sang*, rigoureux observateurs de la règle, sont en général très respectés et leur influence est considérable. Les tentatives de conversion faites par les missionnaires catholiques n'ont eu jusqu'à maintenant aucun résultat sérieux. Quoique le royaume khmer se trouve sous le protectorat de la République française, ses institutions politiques n'ont point changé. Le roi est toujours le « souverain maître de la vie et des biens » de tout son peuple. Il choisit à son gré les mandarins, sans les faire passer par une série d'examens littéraires, et les convoque deux fois par an pour leur faire boire l'eau du serment, dans laquelle baigne la sainte épée : des gardes, à la fois soldats et prêtres, se succèdent jour et nuit devant le glaive, psalmodiant sans interruption des formules de prière. La justice, exercée par des magistrats

[1] Mondière, *Monographie de la femme de la Cochinchine.*
[2] Buchard, *Excursions et Reconnaissances*, V, 1880.
[3] Aymonier, *Géographie du Cambodge.*

qui se payent eux-mêmes par les amendes et les redevances qu'ils infligent aux plaideurs, est vendue au plus offrant; le commerce, monopole royal, se loue à d'âpres fermiers chinois; ainsi s'explique la paresse reprochée aux Khmer du royaume. On comprend que, sous un pareil régime, la race cambodgienne, malgré toutes ses qualités natives, ait singulièrement déchu. L'esclavage n'est pas aboli, mais depuis 1877 il est devenu moins lourd, si ce n'est pour les serviteurs des pagodes; les esclaves ordinaires reçoivent un salaire journalier qui peut aider à leur libération; ils ne sont plus considérés comme esclaves à vie et rentrent dans la condition des « engagés », serviteurs de leurs créanciers jusqu'à parfait acquittement de la dette. Quant aux esclaves de l'État, qui descendent pour la plupart des condamnés politiques, ils ne doivent que trois mois de service au roi ou au mandarin; pendant le reste de l'année, ils sont libres d'aller et de venir, de cultiver le sol et de trafiquer à leur profit[1]. Au Cambodge, la propriété individuelle n'existe pas : toutes les terres sont des biens communaux que les habitants cultivent à titre de colons partiaires[2].

La nation dominante, sur le versant oriental des montagnes et dans la région inférieure du Mekong, est celle des Annamites. Les Giao-chi (Giao-kii), — tel est le nom que l'on donne à la race dominante, — se rapprochent des Chinois plus que tout autre peuple de la péninsule Transgangétique; mais on ignore quelle est leur origine. La plupart des auteurs les rattachent à la souche sinique; d'autres croient à la parenté des Annamites et des Malais[3]; d'après Otto Kunze, les Giao-chi seraient les frères des Japonais; mainte coutume témoignerait de la communauté de race[4]. Suivant la tradition et l'histoire, les Annamites se sont progressivement répandus le long de la côte, dans la direction du nord au sud : longtemps confinés dans le Tongking, où ils sont encore beaucoup plus nombreux que dans tout le reste de la Cochinchine, ils gagnèrent peu à peu sur les populations du midi et repoussèrent les Tsiampois dans l'intérieur; c'est au milieu du dix-septième siècle seulement qu'ils ont conquis le bas Mekong sur les Khmer. Cette région, qui faisait autrefois partie du Cambodge, est désignée à juste titre sous le nom de Cochinchine française, car la plupart des Khmer en furent chassés ou exterminés; les Cochinchinois l'habitent en très grande majorité; enfin, des colonies d'Annamites fugitifs se trouvent en quelques rares endroits sur le versant occidental des montagnes, dans

[1] Fourès, *Organisation politique du Cambodge*, Excursions et Reconnaissances, XIII, 1882.
[2] Villard, *Excursions et Reconnaissances*, vol. XII, 1882.
[3] Harmand, *Archives de médecine navale*.
[4] *Um die Erde*.

les pays des Moï et des Laotiens; partout où ils se présentent en groupes isolés, ils font souche et en peu d'années ils forment un élément important de la population.

A côté des Cambodgiens et des Moï, fortement musclés, les Annamites ne se font point remarquer par leur prestance. Ils sont petits, mais bien proportionnés; l'obésité est beaucoup plus rare chez eux que chez les Chinois. Ils rachètent par la souplesse leur manque de force; leurs pieds ont une singulière dextérité : grâce à l'écartement des orteils, — indiqué par le nom de Giao-chi, — ils ramassent facilement les objets qui se trouvent sur le sol et les élèvent à la hauteur de la main. Leur démarche est aisée; mais chez les femmes elle semblerait manquer de modestie, à cause de l'obliquité des cuisses et du balancement du torse qui en est la conséquence[1]. Quant au visage, il est large et plat comme celui des Chinois, et se rapproche davantage de la forme du losange; la paupière est aussi légèrement plus oblique[2]; suivant l'éducation, le lieu de séjour, les travaux, la couleur varie du blanc sale à celle du chocolat. La barbe ne vient que tard et seulement au-dessus des lèvres et sur le menton. Les Annamites vieillissent rapidement; un homme de cinquante ans est déjà cassé par l'âge[3]. Hommes et femmes, moins différents qu'en d'autres pays par les traits et la voix, portent également les cheveux longs et les ramassent au sommet de la tête, de manière à découvrir les oreilles[4]. Le costume consiste, pour les deux sexes, en un large pantalon et une robe; les hommes ne sortent pas toujours tête nue, comme les Siamois; ils portent un chapeau en forme de cône, tandis que les femmes ont une espèce de plateau rond, très léger, sous lequel leur petite figure se voit à peine. Tandis que les Khmer élèvent pour la plupart leurs cabanes sur des tertres et d'anciennes dunes, les Cochinchinois construisent de véritables cités lacustres au bord de l'eau, ou même dans le courant des fleuves[5].

L'Annamite semble froid et rarement s'abaisse à témoigner de l'admiration pour quoi que ce soit; il est porté à la critique, raille volontiers ses supérieurs; il se venge par des plaisanteries de son humilité forcée vis-à-vis des grands. Il a le culte de la famille, respecte ses parents, consulte sa femme en toute entreprise, élève ses enfants avec sollicitude. Il est d'une grande douceur naturelle : « La nature est généreuse, il faut l'imi-

[1] Morice ; — Wernich ; — Mondière ; — Dutreuil de Rhins.

[2] Mondière, *Monographie de la femme de la Cochinchine.*

[3] Harmand, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1865.

[4] Luro, *Le Pays d'Annam;* — Richard, *Revue maritime et coloniale;* — Pallu, *Expédition de Cochinchine;* — Thorel, *Voyage d'Exploration.*

[5] Gaultier de Claubry, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 5e fasc., 1882.

ter, » est un proverbe très usité dans les familles. Jamais il ne se livre à ces honteuses disputes que l'on voit si fréquemment éclater dans les villes de l'Occident. Son courage ne se manifeste point dans l'attaque; il n'a ni l'amour des aventures ni celui de la lutte, et s'enfuit sans honte quand il n'a aucune raison sérieuse d'accepter le combat; mais il a la force de résistance, et sait mourir sans qu'un seul muscle de son visage se contracte. Il aime le sol natal avec passion et ne s'en éloigne qu'avec douleur; cependant il émigre pour subvenir aux besoins de sa famille et, comme marchand ou batelier, entreprend de lointains voyages. Son intelligence est vive : les enfants annamites apprennent avec une singulière facilité; avides de savoir, ils profitent des occasions d'étude qui leur sont offertes. Grâce aux nouvelles écoles ouvertes maintenant dans les villages de la Cochinchine française, il n'y a peut-être pas d'indigène de la nouvelle génération qui ne sache lire et écrire en caractères latins[1]. Bouddhistes de nom, les Annamites sont encore moins dévots que les Chinois, et comme chez les « enfants de Han », la morale de Confucius n'est professée par la majorité des lettrés que pour voiler un scepticisme railleur sous de belles maximes transmises par les siècles passés. Comme en Chine, le culte des forces de la nature, celui des génies et des ancêtres, sont la véritable religion, celle qui est entrée dans la vie même du peuple. Dans le Tongking, chaque village a son esprit protecteur, chaque esprit son temple, et partout les rites diffèrent, suivant les qualités que l'on attribue aux divinités, les dangers qu'il faut écarter, les avantages qu'il importe d'obtenir. Le premier missionnaire catholique en Cochinchine, le dominicain Diego Advarte, débarqua en 1596, et les missions régulières commencèrent dès le siècle suivant : le catholicisme fit de nombreux convertis dans les masses populaires et, vers 1650, les missionnaires ne comptaient pas moins de 420 000 chrétiens au Tongking[2]; mais de fréquentes persécutions, qui amenèrent l'intervention de la France et de l'Espagne, obligèrent la plupart des convertis à renier leur foi. Dans la Cochinchine française, plus de 50 000 Annamites pratiquent les cérémonies catholiques; dans le Tongking, les chrétiens étaient au nombre de 71 000 en 1878.

L'immigration des Chinois, qui se groupent en *bang* ou « congrégations » autonomes, contribue d'année en année à l'accroissement de la population annamite, car parmi les nouveaux venus il en est peu qui soient accompagnés de femmes; ils se marient à des filles indigènes et leurs des-

[1] Morice, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, mars et mai 1875.
[2] Retord, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1856.

cendants, connus sous le nom de Minh-huong, finissent par rentrer dans la race maternelle : après la quatrième génération, les traits qu'ils tiennent du Chinois se sont effacés ; d'ailleurs le gouvernement classe tous les enfants parmi les Annamites[1]. Au premier coup d'œil, on distingue facilement les Chinois récemment immigrés de leurs frères métis : ils ont la peau plus jaunâtre, le visage plus aplati, le ventre moins ballonné. En général, les hommes sont beaucoup plus laids que les femmes dans la race croisée. De grosses têtes à pommettes saillantes, des membres grêles, une poitrine mince sur un gros ventre leur donnent un aspect assez disgracieux, mais les femmes ont le buste élégant[2]. Les métis franco-annamites, qui deviennent de plus en plus nombreux, résistent bien au climat, comme les Minh-huong; les enfants, fort gentils, ont le nez un peu camus, les cheveux châtains et le teint un peu plus clair que les indigènes[3].

De même que les Annamites refoulent les Moï, de même les Chinois empiètent graduellement sur les Annamites. Dans l'intérieur, le brusque contraste de climat que présentent le plateau tempéré du Yunnan et les vallées tropicales des vallées indo-chinoises empêche l'immigration des « enfants de Han ». C'est par le détour du littoral que se fait l'invasion : des côtes du Fo'kien et du Kuangtoung à celles de l'Annam et du Cambodge, l'acclimatement est facile et de proche en proche s'accomplit le travail de conquête. Le métissage des Chinois et des Annamites, qui se fait dans la Cochinchine méridionale par une immigration pacifique, continue dans la partie septentrionale du Tongking par des invasions guerrières. Les bandes des « Pavillons Noirs » qui se sont emparées de la vallée du Song-koï, sur les frontières du Yunnan et du Kouangsi, celles des « Pavillons Jaunes », qui gardent les défilés de la « rivière Claire », se composent principalement de Chinois, qui se perdront peu à peu dans la masse de la population, comme tant d'autres bandes qui les ont précédés. Quant aux Malais de la Cochinchine, presque tous cochers à Saïgon, cultivateurs ou bateliers dans les provinces environnantes, ils se mélangent beaucoup moins avec les Annamites, la plupart d'entre eux arrivant dans le pays avec leurs familles; il en existe sur les bords du Mekong et du Tonlé sap de nombreuses colonies qui doivent être de toute ancienneté, les villageois n'ayant aucune tradition sur la date de leur arrivée dans le pays. Les immigrants hindous, connus en général sous le nom de Malabares, — même ceux qui ne viennent pas de la côte occidentale, — restent également à l'écart de la population cochinchi-

[1] Villard, *Excursions et Reconnaissances*, XI, 1882.
[2] Wernich, *Geographisch-medicinische Studien*.
[3] Morice, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, février 1875.

noise. Les Moplah sont représentés par quelques familles de marchands[1].

Pour la langue aussi bien que pour l'origine, les Annamites sont apparentés aux Chinois. Le dialecte savant que l'on parle encore à la cour de Hué est le pur mandarin, et pour tous les documents officiels on se sert de caractères chinois ; à la résidence de Saïgon, on emploie aussi bien les caractères chinois que les signes annamites qui en sont dérivés. Le langage vulgaire cochinchinois, comme le cantonnais et le parler du Fo'kien, est composé de monosyllabes que l'on apprend à différencier par un ton chantant particulier, variant avec le sens de chaque mot : six de ces intonations, l'égale, la grave, l'aiguë, la sourde, la légère et la pesante, existent dans la langue de l'Annam[2]. Cet idiome diffère si peu des autres dialectes chinois, que les colons de l'Empire du Milieu immigrés dans la Cochinchine française abandonnent leurs patois respectifs pour converser dans le langage de Saïgon. Toutefois il existe dans l'annamite un certain nombre de mots qui ne se retrouvent pas dans le vocabulaire sinique et que l'on croit appartenir à la langue des aborigènes conquis par les Giaochi. Un « sabir » monstrueux, composé de mots chinois et annamites, français et provençaux, espagnols et portugais, anglais, latins, malais, juxtaposés sans aucune flexion, s'est formé dans la Cochinchine française et se répand de proche en proche dans les ports du littoral. L'alphabet adopté dans les écoles françaises ne diffère des lettres latines que par les accents et quelques signes diacritiques indiquant les tons. La littérature annamite se compose surtout de chants populaires et de proverbes.

Les institutions sociales et politiques de l'Annam se sont établies sur le modèle chinois : simple province de l'empire pendant plus de mille années et maintenant royaume vassal, la Cochinchine n'a cessé de regarder vers l'État du nord comme vers un idéal auquel il était glorieux de ressembler. De la Chine elle a reçu son éducation, sa littérature, son théâtre, ses rites religieux, ses lois, ses arts et ses sciences : le droit de bourgeoisie appartient d'avance aux Chinois qui viennent, en nombre limité par la volonté du souverain, s'établir dans le pays d'Annam ; on voit en eux des aînés qui viennent s'asseoir à la table de frères plus jeunes[3] ; le nom qu'on leur donne est celui de « maîtres », et c'est bien en maîtres qu'ils se comportent : le moindre marchand chinois passe fièrement devant le plus haut mandarin[4].

[1] Gaultier de Claubry, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 3e fascicule, 1882.

[2] Marette, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1852 ; — Lemire, *Cochinchine française et royaume du Cambodge* ; — Le Grand de la Liraye.

[3] Le Grand de la Liraye, *Notes historiques sur la nation annamite*.

[4] Dutreuil de Rhins, *Le royaume d'Annam et les Annamites*.

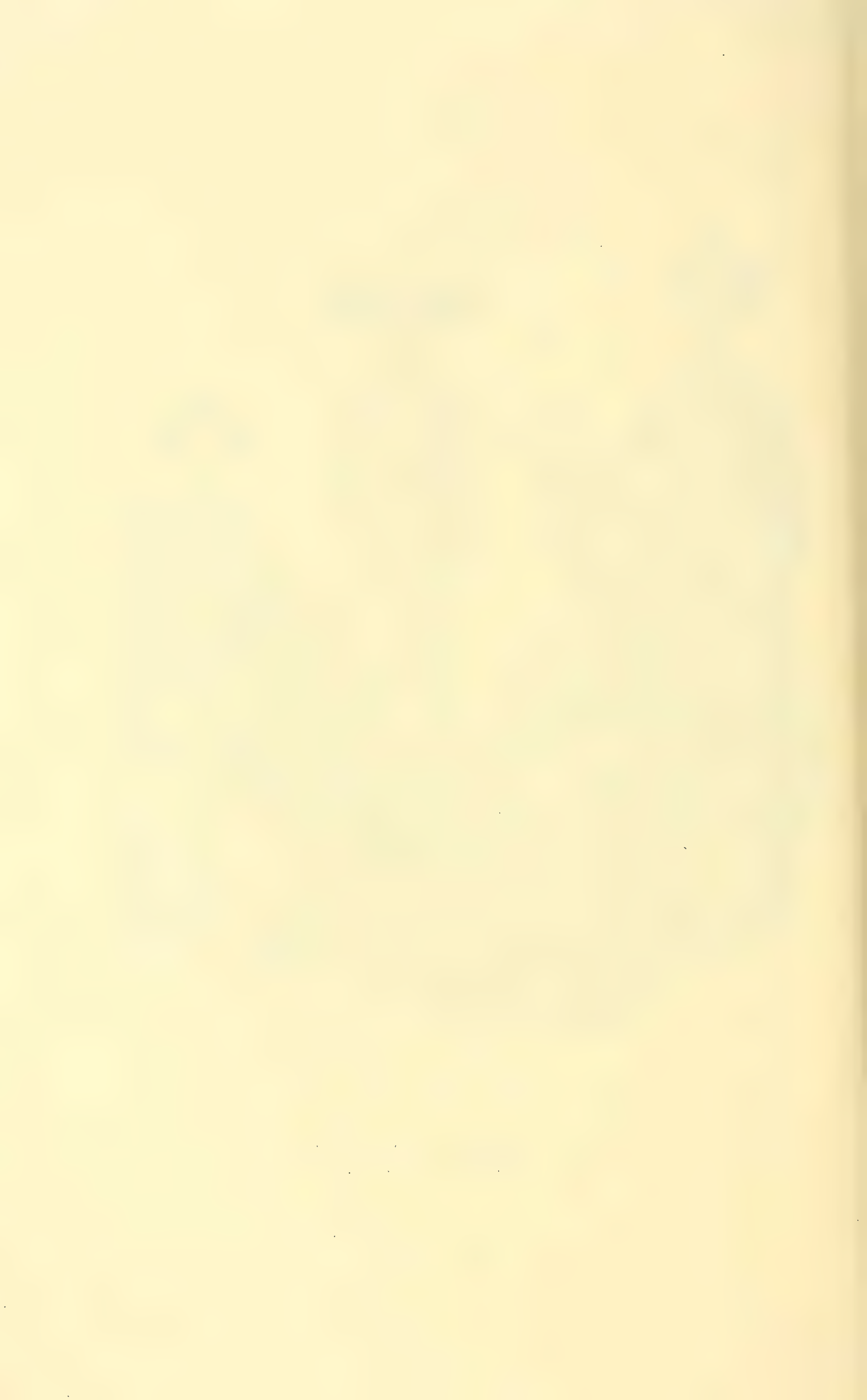
Le chef de famille annamite a le même rôle que le père chinois : chef politique et religieux de tous les siens, il est l'arbitre souverain des contestations qui surgissent entre parents, et le magistrat n'intervient que pour lui prêter main-forte[1]. Les Annamites essayent aussi d'imiter les Chinois dans les rites du mariage, quoique les mœurs assurent à la femme une bien plus grande liberté que dans l'Empire du Milieu : elle n'a point les pieds mutilés et nulle part on ne la retient prisonnière dans le gynécée[2]. Tous les habitants du « Sud Pacifié » sont tenus pour égaux devant les lois comme ceux du « Royaume Fleuri » et l'accès aux fonctions leur est ouvert : c'est par le mérite seul, sous la garantie des examens publics, qu'est censé se recruter le corps des mandarins. Les épreuves littéraires sont instituées sur le même modèle : dans un pays comme dans l'autre, les candidats sont mis en loge pour la rédaction du mémoire qui doit assurer aux vainqueurs, avec le titre de bachelier, certaines exemptions, des privilèges et l'entrée des bureaux. Des épreuves analogues valent aux heureux concurrents le titre de licencié, puis celui de docteur. Le dernier examen se fait à la cour même et confère aux élus les places importantes dans l'administration du royaume; mais quoique la « règle des études supérieures » en vertu de laquelle sont nommés les mandarins, soit de « renouveler les hommes et de les amener à la perfection », le corps des fonctionnaires annamites n'est pas moins corrompu que celui de la Chine. Sans responsibilité vis à vis du peuple et n'ayant à rechercher que le bon plaisir du maître, les mandarins n'ont qu'à s'assurer la faveur du « père et mère de dix mille peuples », de l'empereur « auguste et saint », « Fils du Ciel », et tous les droits d'us et d'abus leur sont par cela même assurés. Sauf quelques modifications de détail, le gouvernement et l'administration reproduisent le modèle offert par le « Grand et Pur Empire ». Les ministères se répartissent les travaux de la même manière ; les mandarins ont des fonctions analogues ; le code annamite reproduit presque toutes les dispositions du code chinois. Les communes ou *lang*, dont l'origine ressemble à celle de la commune chinoise, sont également autonomes; elles s'administrent par un conseil de notables, libres de toute tutelle du pouvoir central, s'occupent de leur propre police et lèvent les impôts, dont toutes les familles sont collectivement responsables. Dans les pays de colonisation, les nouveaux groupes naissent de l'initiative privée ; les associés qui en ont obtenu la concession, moyennant promesse d'impôt,

[1] Villard, *Excursions et Reconnaissances*, XI, 1882.
[2] Tran-Nuang Hanh, *Annales de l'Extrême Orient*, juin 1882.



TYPES ET COSTUMES. — CHEFS DE VILLAGE ET FEMMES ANNAMITES

Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.



se divisent le sol en propriété personnelle dont l'ensemble constitue la commune[1]; mais les électeurs municipaux, jouissant de leur suffrage dès l'âge de dix-sept ans, ne comprennent que les « inscrits », propriétaires d'un « feu ». Les Annamites sont fort jaloux de ce droit de cité : on n'inscrit guère les commerçants d'origine étrangère qu'à la troisième ou quatrième génération.

A l'influence chinoise s'en oppose maintenant une autre, celle de la France, préparée au dernier siècle par l'évêque d'Adran et par les officiers qui construisirent des citadelles pour l'empereur Gialong. Possesseurs d'une partie de la Cochinchine méridionale depuis 1862, les Français doublèrent cinq ans après l'étendue de ce domaine, et déjà « protecteurs » du roi de Cambodge, ils signèrent en 1874 un traité politique et commercial avec le roi d'Annam, qui leur assurait de grands avantages. Reconnaissant au souverain son « entière indépendance vis-à-vis de toute puissance étrangère », ils lui assuraient « leur appui contre toute attaque »; de son côté, le roi d'Annam s'engageait à « conformer sa politique extérieure à celle de la France ». En même temps, il ouvrait trois ports du royaume au commerce étranger et permettait aux navires européens de remonter le Fleuve Rouge jusqu'aux frontières du Yunnan. Jusqu'à maintenant, les « Pavillons Noirs », les « Pavillons Jaunes » et les « Pavillons aux Cinq Couleurs », établis sur le haut fleuve, ont empêché la navigation, et le mouvement des échanges n'a pas dépassé les ports du littoral. D'autre part, les relations du roi d'Annam avec l'empereur de Chine ont continué d'être celles d'un vassal envers un suzerain. La France n'a pu donner force au traité que par l'envoi de canonnières et le débarquement de troupes. Il est donc tout à fait inexact de parler de l'Annam comme d'une possession française; cette contrée ne pourrait appartenir à la France que par un « droit de conquête » : il ne serait du reste pas difficile à obtenir, à en juger par l'état de la troupe et de la flotte annamites[2] et par les diverses expéditions où l'on a vu quelques centaines d'hommes s'emparer facilement du delta tongkinois, grâce aux divisions politiques soigneusement entretenues par les Chinois et à la mauvaise administration des mandarins[3]. Mais, si facile que puisse être la conquête d'un pays qui ne se défend point, la France ne saurait perdre de vue qu'entre elle et son domaine

[1] Landes, *Excursions et Reconnaissances*, V, 1880; — Villard, mémoire cité.

[2] Armée, d'après Bouillevaux : 80 régiments, comprenant 40 000 hommes.
Flotte annamite en 1878, d'après Dutreuil de Rhins : 4 bateaux à vapeur donnés par la France, 7 corvettes à voile, 300 jonques.
Équipages : 16 000 hommes, 1400 pièces de canon.

[3] Jean Dupuis, *Ouverture du Fleuve Rouge au commerce; les évènements du Tonkin.*

colonial de l'Indo-Chine le chemin direct ne lui appartient pas. Qu'une guerre maritime éclate, et les communications se trouvent interrompues entre Marseille et les comptoirs de l'Annam, comme elles le seraient aussi pour l'Espagne et pour la Hollande, entre Cadix et Manille, entre Amsterdam et Batavia !

Quoique les Français aient l'habitude de parler de la « colonie » de Cochinchine, elle n'est, comme l'Inde anglaise, qu'une terre de conquête. Le nombre des Européens qui vivent à Saïgon et sur le bas Mekong n'est pas même d'un millier; les citoyens français ne sont près de 3000 que grâce à l'adjonction des « assimilés »[1]. Parmi les étrangers venus d'Europe, les Français forment les deux tiers; presque tous fonctionnaires ou prêtres, ils ne visitent l'Indo-Chine que pour quelques années, envoyés les uns par le gouvernement français, les autres par le collège de la Propagande. Aucun Français ne s'occupe de la culture du sol, si ce n'est pour la diriger de haut en de grandes plantations, et le commerce se trouve presque en entier entre les mains des Chinois. De même que dans les ports de la Chine et du Japon ouverts au commerce étranger, ce sont les « enfants de Han » qui servent d'intermédiaires à toutes les transactions. Dès qu'un négociant européen de Saïgon reçoit un ordre d'achat, il se rend à la bourse de Cholon pour s'adresser aux acheteurs chinois, sans l'entremise desquels aucun indigène ne consentirait à vendre ses denrées. Et même parmi ces marchands d'Europe les Français sont en minorité : c'est par des navires anglais que se fait dans la Cochinchine française la majeure partie des échanges.

Le peuple vassal a dû s'accommoder à de nouvelles lois, entrer dans une nouvelle organisation politique, où les institutions françaises se mêlent aux institutions du mandarinat chinois. Néanmoins un commencement d'assimilation politique a été tenté, puisque les Annamites, qui renoncent à leur « statut personnel » pour se laisser régir complètement par les lois françaises sont classés parmi les citoyens comme électeurs politiques; plusieurs communes, entre autres la capitale, nomment, au suffrage universel et direct, un conseil municipal, où d'ailleurs la majorité numérique

[1] Population de la Cochinchine française donnée approximativement par races, en 1881 :

Annamites	1 700 000 hab.	Malais	4 500 hab.
Cambodgiens	111 000 »	Autres	10 000 »
Chinois	60 000 »		

Citoyens français de la Cochinchine en 1881 :

Européens	970
Assimilés (1189 hommes, 293 femmes, 315 enfants)	1797
Ensemble	2706

appartient toujours aux Français natifs ou naturalisés. Les préfets et les sous-préfets sont nommés par le pouvoir et les chefs de canton sont « agréés » par lui. Depuis 1880, le code pénal français est applicable, sauf quelques modifications, à tous les indigènes. Des bataillons annamites, les *linh-tap*, aident à la défense de la colonie, et des volontaires se présentent en grand nombre pour la servir. La plus forte partie du budget est employée à couvrir les frais d'administration; une plus faible part sert à la construction des routes, des canaux et des ponts, des télégraphes, ainsi qu'à la fondation et à l'entretien d'écoles. Les revenus de la Cochinchine française ne suffisent pas à payer les frais d'occupation, et le surplus des dépenses peut s'évaluer à une dizaine de millions par an. Par l'établissement de monopoles sur l'opium, les eaux-de-vie de riz et le jeu, le gouvernement français partage la responsabilité des Anglais à l'égard des populations de l'Extrême Orient[1].

Dans le Laos de la Barmanie et de Siam, les « villes » du haut Mekong, fondées au milieu de populations sauvages ou à demi civilisées, ne sont que des marchés, où quelques cases entourent la maison du gouverneur et la pagode aux toits de chaume superposés, aux colonnes sculptées en bois de tek. Près de la frontière chinoise, Xieng Hong[2], située sur la rive droite du fleuve, en amont d'une cité détruite, est une de ces bourgades, où ne résident, d'une manière permanente, qu'un petit nombre d'habitants; en 1867, lors du passage de l'expédition française, les douze provinces qui formaient le royaume de Xieng Hong étaient à la fois tributaires de la Barmanie et de la Chine, et probablement ce double vasselage du roi laotien n'a pas cessé d'exister. Le royaume de Xieng Tong, plus étendu, qui occupe à l'ouest une partie de la région montagneuse formant le faîte de partage

[1] Budget de la Cochinchine française en 1882 :

Budget colonial	4 990 000 francs.
» locaux	16 868 000 »
Ensemble	21 858 000 francs.

Principales sources de revenu :

Jeux et opium	4 280 000 francs.
Salines	3 428 000 »
Taxes sur les villages	2 273 800 »
» sur les Asiatiques étrangers	1 005 400 »

Principales dépenses :

Administration civile et militaire	10 000 000 francs.
Travaux publics	3 400 000 »

[2] *Xieng*, dans le Laos du nord, et *Muong*, dans le Laos du sud, ont le sens de « chef-lieu ». (Fr. Garnier.)

entre le Mekong et le Salouen, ne paye tribut qu'à la Barmanie. La capitale de cet État, visitée en 1837 par Mac Leod, et trente années après par de Lagrée et Thorel, est une ville considérable. Le développement total de l'enceinte, embrassant plusieurs collines, est d'environ 12 kilomètres : un quart de cet espace est occupé par les habitations, et plus de vingt pagodes aux toitures dorées dominent les autres édifices en bois, en pisé, en treillis de bambou[1]. Muong Yong, ancienne capitale, plus rapprochée du Mekong, n'a guère plus que des ruines. Il en est de même de Xieng Sen et de Xieng Haï, dans le Laos siamois; ces deux villes, détruites pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, ne présentent plus que des amas de décombres; quelques statues de Bouddha se montrent encore au milieu des herbes folles.

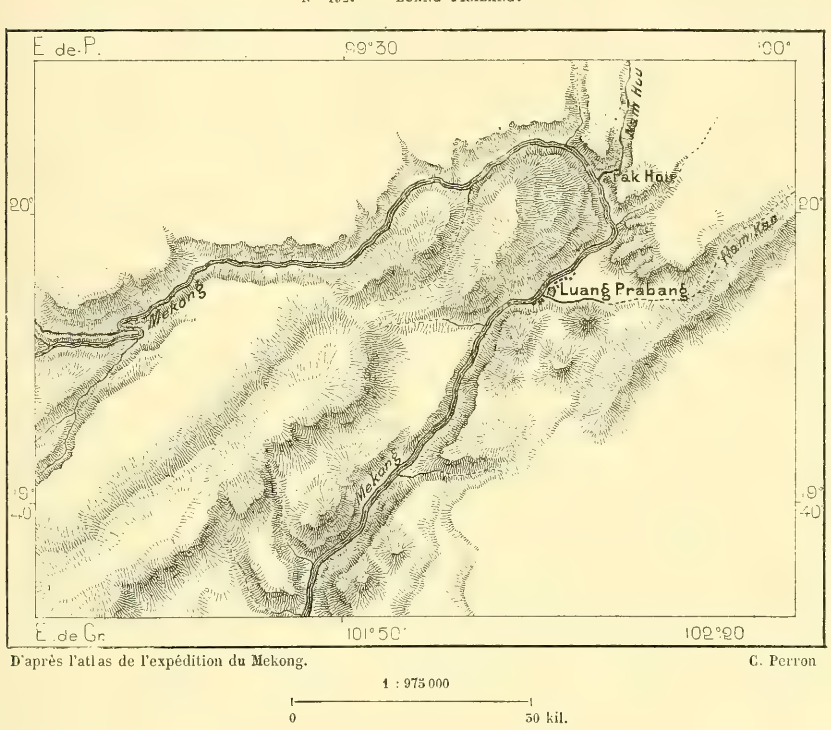
Luang Prabang, dont les maisons et les pagodes bordent la rive orientale du Mekong, près de l'un des grands coudes du fleuve, en aval de la jonction du Nam Hou et au confluent du Nam Kan, est la principale agglomération urbaine du Laos; avec ses faubourgs, elle se prolonge sur une dizaine de kilomètres, et ses marchés, où se présentent les indigènes de toute la région centrale de l'Indo-Chine, sont très fréquentés; des centaines de bateaux sont amarrés au pied de la berge. Le palais du premier roi, — car Luang-Prabang a deux souverains comme le pays de Siam, — est à lui seul une ville avec son enceinte, communiquant par un escalier de plusieurs centaines de marches avec une pagode qui dresse sa pyramide au sommet d'une colline élevée. De tous les royaumes du Laos, l'État de Luang Prabang, l'ancien empire de Lan gian, est le plus puissant et celui dont le vasselage, à l'égard du suzerain de Bangkok, est le moins lourd à porter. Avant la rébellion des mahométans dans le Yunnan, le royaume était tributaire de la Chine aussi bien que du royaume de Siam. C'est à une petite distance à l'est de Luang Prabang que mourut l'explorateur Mouhot, en 1861 ; six ans plus tard, les membres de l'expédition française lui élevèrent un monument.

La ville de Xieng Kang est située près du grand coude que fait le Mekong dans la direction de l'est pour décrire sa courbe parallèle à la côte de l'Annam; elle se trouve à l'issue d'une vallée par laquelle on gagne facilement un des principaux affluents orientaux de la Menam : à Xieng Kang aboutira probablement un jour la route directe ou le chemin de fer qui fera de Bangkok le port du haut Mekong. Comme point stratégique et commercial, cette ville est donc fort importante : elle se trouvait autrefois sur

[1] Thorel, *Voyage d'exploration en Indo-Chine.*

la rive gauche du fleuve; mais le gouvernement siamois, voulant, en cas de rébellion, empêcher les Laotiens de prendre le fleuve pour ligne de défense, força les habitants à s'établir sur la rive droite; de là le nom de Muong Maï ou « Nouveau Chef-lieu » que l'on donne souvent à la ville. En aval, tous les autres *muong* du territoire siamois ont dû également se construire sur la rive la plus facilement accessible aux armées de Bangkok. Vien Chan, en pali Tchandapouri ou « Cité de la Lune », jadis mé-

N° 192. — LUANG PRABANG.



D'après l'atlas de l'expédition du Mekong. C. Perron

1 : 975 000

0 50 kil.

tropole du Laos méridional, est une de ces villes que le gouvernement fit démolir comme située sur la rive défendue : on n'y voit plus que les restes du palais royal et quelques fragments d'une pagode célèbre d'où l'on a retiré le Bouddha de jade vénéré maintenant dans un sanctuaire de Bangkok. Dans la première moitié du dix-septième siècle, la Cité de la Lune fut visitée pour la première fois par des Européens. Le Hollandais Van Wusthof y vint en ambassade pour contracter alliance et raconta merveilles de la nation et du souverain qui l'avaient accueilli avec honneur[1]. Vien Chan a été remplacée comme chef-lieu par Nong Kaï, située à une qua-

[1] Yule ; — Fr. Garnier; — L. de Carné.

rantaine de kilomètres en aval. C'est la plus grande ville riveraine du Mekong entre Luang Prabang et Pnom peñh, et son commerce est assez considérable pour que les Chinois et les Pegouans y aient des quartiers distincts; ils apportent des marchandises anglaises et chinoises, qu'ils échangent contre du coton, de la soie, du tabac, de l'indigo, du plomb, de la poudre d'or, du sel provenant de marais voisins, de la cire, de l'ivoire, du benjoin, de la cannelle, expédiés par les sauvages du pays de Pouön, près de la frontière du Tongking.

Lakhon, moins peuplée que Nong Kaï, eut jadis une importance considérable, qu'elle ne peut manquer de recouvrer tôt ou tard, car elle se trouve à l'endroit du Mekong où ce fleuve est le plus rapproché de la mer de Chine : la distance à franchir est seulement de 200 kilomètres, et les seuils de partage ne sont pas très élevés. Le voyageur Harmand a déjà exploré cette région[1], où nombre de réfugiés annamites, profitant de la faible largeur des districts montagneux, sont venus s'établir loin de leurs mandarins. Lakhon n'a d'autre industrie que la fabrication de la chaux, fournie par les montagnes qui se dressent au-dessus de la rive opposée et dans lesquelles sont creusés des fours, à peu près semblables à ceux que l'on fait en France[2]. En aval se succèdent les bourgs de Pnom, célèbre par sa pagode, de Ban Mouk, de Kemarat, de Pakmoun, ce dernier situé au confluent de la rivière Moun ou Se Moun, au-dessous des rapides les plus dangereux du Mekong. Le bassin de la Moun ne saurait manquer de devenir une région commerciale de premier ordre, grâce au chemin qu'il ouvre vers Bangkok, grâce à la fertilité de ses campagnes et à la richesse minière de ses monts. Korat, la principale étape entre Bangkok et le Mekong, est une véritable ville, ayant un quartier chinois, peuplé de quelques centaines de négociants, qui approvisionnent de leurs marchandises tout le nord de l'Indo-Chine. Les Khmer avaient étendu leur empire jusque dans cette région du Laos, car on trouve dans le voisinage les restes d'un temple bouddhique offrant le style d'architecture et les ornements du temple d'Angkor, près du Grand Lac[3]. Au « royaume » de Korat, en aval du confluent de la Si, qui passe près de Chayapoun et de ses ruines, succède à l'est, dans le même bassin de la Moun, le « royaume » ou plutôt la province siamoise d'Oubon. Le principal commerce du chef-lieu est celui du sel, que l'on recueille dans les plaines avoisinantes. Alternativement, les paysans récoltent le riz et le sel sur le même terrain. Les

[1] *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, janvier 1879.
[2] L. de Carné, *Exploration du Mekong*, Revue des Deux Mondes, 15 juillet 1869.
[3] Mouhot, *Travels in the Central Parts of Indo-China*.

pluies dissolvent les cristaux, entraînent les matières salines dans les profondeurs et permettent la culture du riz dans le terrain dessalé; mais aussitôt après la moisson la dessiccation de la terre par les chaleurs fait remonter le sel à la surface, où il se dépose en poussière blanche : il suffit alors de balayer le sol, de laver la poussière pour dissoudre le sel et de le faire évaporer[1].

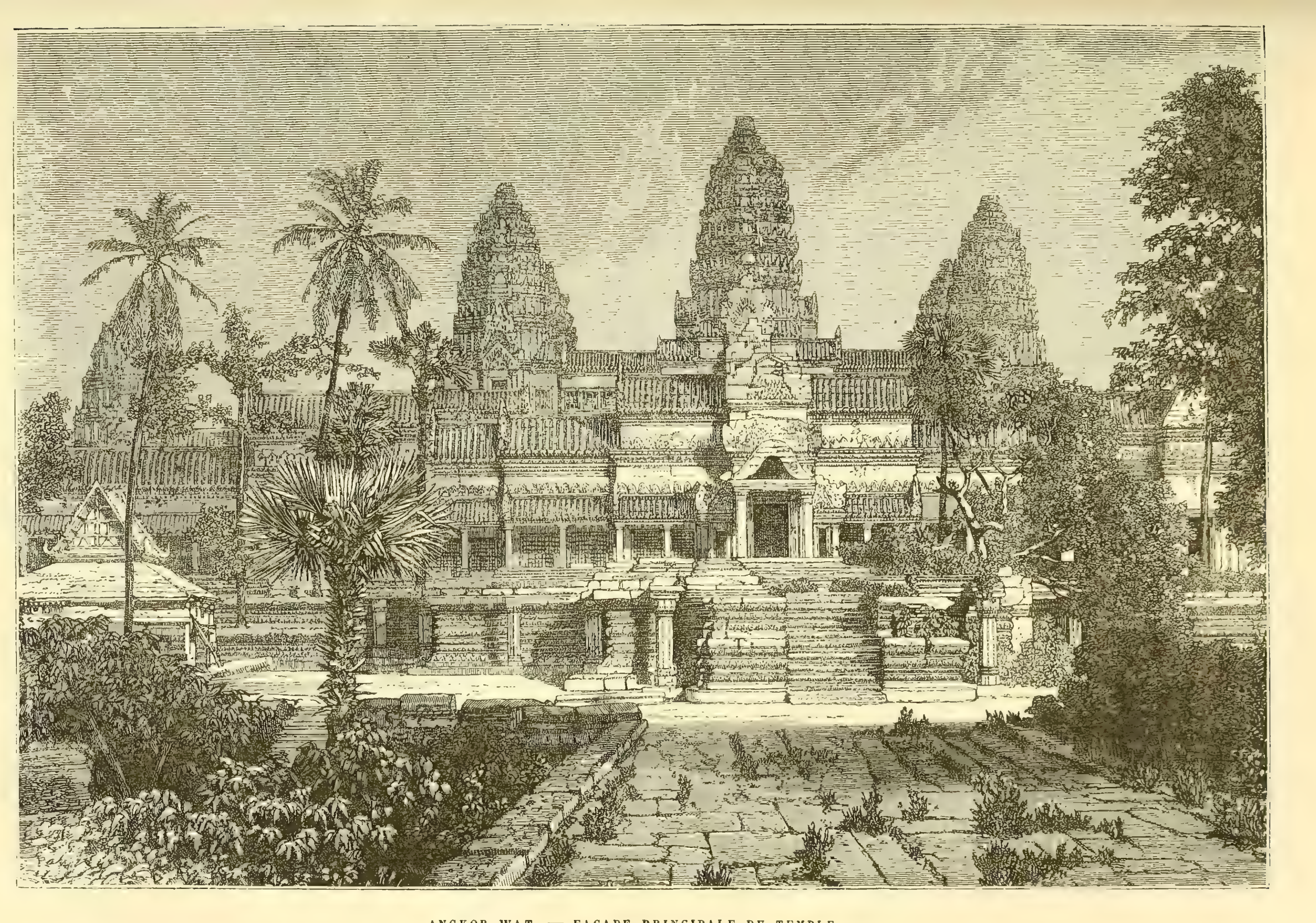
Bassac, Khong, Stoung-Treng, places commerciales d'une certaine importance où s'échangent les denrées de la vallée d'Attopö et du plateau des Boloven, sont encore dans le pays de Siam, séparées du Cambodge par un cordon de douanes; aussi le mouvement des échanges, qui devrait naturellement suivre la voie du fleuve, est en grande partie détourné vers l'ouest par le bassin transversal de la Se Moun. Si la route commerciale qu'offre le Mekong jusqu'aux cataractes de Khon était librement utilisée, la cité de Pnom peñh, les « Quatre Bras » des Français, deviendrait un entrepôt de premier ordre. Choisie comme capitale du royaume de Cambodge, à cause de son excellente position stratégique au croisement de quatre voies fluviales, Pnom peñh ou la « Montagne d'abondance » (Panomping, Calompé) ou Namvam, les « Cinq Bouches d'Or », occupe un de ces emplacements où des villes doivent surgir et renaître de leur désastre. Lorsque Pnom peñh fut livrée aux flammes par les Siamois, elle avait, dit-on, 50 000 habitants; elle se releva rapidement de ses cendres, et de nouveau elle a repris le premier rang pour la population entre Bangkok à l'ouest et Saïgon à l'est. Les campagnes des environs sont parsemées de nombreux villages, et le courant du bras fluvial qui se dirige vers le Grand Lac est bordé de maisons et de jardins jusqu'au gros village de Campong-Leng, situé à une soixantaine de kilomètres au nord, sur la rive orientale du courant. Avant Pnom peñh, la capitale du Cambodge était la ville d'Oudong ou « Victorieuse », bâtie à une petite distance au nord-ouest sur un affluent du fleuve; elle a été abandonnée comme trop difficile d'accès aux canonnières françaises : le roi, ayant à craindre le soulèvement de son peuple, voulait être sous la protection immédiate des soldats étrangers[2]. Dans le Cambodge comme dans le royaume de Siam, les résidences royales ont été fréquemment déplacées. Pnom peñh est pour la deuxième fois capitale du royaume. Trois villes d'Oudong se sont succédé dans le voisinage l'une de l'autre. Au nord, la cité de Lovek, qui fut également capitale, et que des sacrifices humains, dit la légende, avaient rendue imprenable, a cessé

[1] De Lagrée, *Voyage d'exploration en Indo-Chine;* — L. de Carné, *Exploration du Mekong.*
[2] Fr. Garnier, *Voyage d'exploration en Indo-Chine.*

d'exister, mais on voit encore les restes de sa triple enceinte[1]. D'autres villes ruinées, peu éloignées de la tête du delta, témoignent de l'importance que cette région eut de tout temps pour le commerce et des guerres qui se sont livrées pour la conquête des riches marchés du pays. Plusieurs colonies agricoles de Cham et de Malais mahométans, descendus de captifs, sont éparses dans la contrée; les chrétiens, nombreux dans la population locale, se donnent pour la plupart comme d'origine portugaise. C'est parmi eux que sont choisis les gardes royaux.

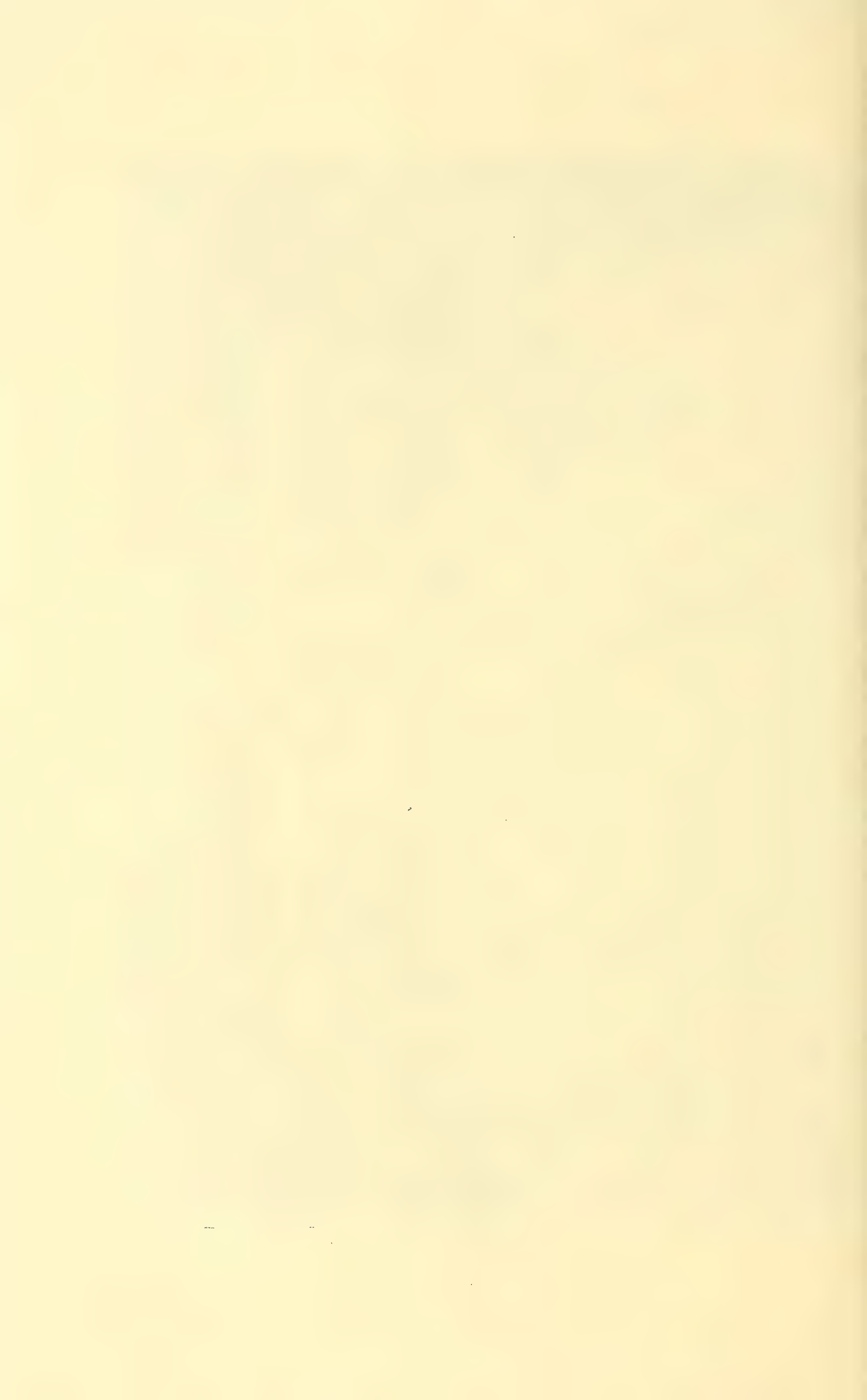
Réduit aux faibles dimensions qu'il occupe actuellement, le royaume de Cambodge a pour centre naturel la région des Quatre Bras; mais lorsque l'État khmer comprenait, avec d'autres provinces, toute la dépression transversale qui rejoint les deux fleuves Menam et Mekong, par le bassin du Tonlé sap, le milieu naturel de la contrée se trouvait au bord du lac et dans les campagnes qui s'étendent à l'ouest vers Battambang. C'est près de la mer intérieure que s'éleva la cité d'Indra, célébrée par les traditions, et rappelée par de nombreuses ruines éparses dans les forêts. C'est là aussi, près de la ville actuelle de Siem réap, que se trouvent les débris les plus remarquables du Cambodge et de toute l'Indo-Chine, les temples et les palais d'Angkor. Ces monuments fameux, la gloire de l'architecture khmer, étaient déjà connus des missionnaires catholiques au milieu du seizième siècle, et depuis cette époque ils ne furent jamais complètement oubliés. Le missionnaire Bouillevaux les vit en 1850, mais l'attention du monde occidental ne fut sérieusement éveillée qu'après le voyage de Mouhot en 1861; quelques années plus tard, les ruines d'Angkor furent longuement explorées par de Lagrée et ses compagnons, et depuis lors de nombreux voyageurs sont allés étudier ces restes merveilleux, dont les inscriptions et les statues révèleront page à page l'histoire du Cambodge. Les descendants des bâtisseurs ont oublié les noms des architectes : ils disent que les « anges » ou les « géants » dressèrent ces murailles et ces tours; d'autres indigènes prétendent que ces prodigieux édifices « naquirent d'eux-mêmes »[2]. Redevenus presque sauvages sous la longue oppression qui les accable et que consacrent ces temples magnifiques, symboles de la foi aveugle et de l'obéissance absolue, les Cambodgiens ont complètement perdu la tradition artistique, et les Européens s'étonnent de contempler de pareils édifices où l'on ne s'attendrait à trouver que des huttes en bois et des ajoupas en feuilles de palmier[3].

[1] Adolf Bastian, *Reise durch Kambodja nach Cochinchina*
[2] Mouhot, ouvrage cité.
[3] De Lagrée; Bastian; Delaporte; Aymonier; De Croizier; Bartet, etc.



ANGKOR WAT. — FAÇADE PRINCIPALE DU TEMPLE

Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. Gsell.



Les monuments d'Angkor, qui datent en partie du dixième siècle et dont la construction semble avoir été interrompue brusquement au quatorzième siècle, représentent une phase particulière de la religion bouddhique, alors que, sous l'influence directe de l'Inde et de Ceylan, se croisaient les mythes de Brahma, de Siva, de Vichnou, de Rama et ceux de la « Grande Doctrine » : parmi les statues et les bas-reliefs qui ornent les monuments d'Angkor, il en est beaucoup qui représentent Brahma aux « quatre têtes », la trimourti, les personnages et les scènes des épopées hindoues; on y retrouve aussi les traces du culte des serpents : la naga aux sept têtes est un des motifs les plus communément employés[1]. Les inscriptions des temples restèrent longtemps indéchiffrables, mais heureusement que plusieurs de ces monuments épigraphiques sont bilingues : le sanscrit, langue sacrée, était employé par les bâtisseurs à côté de l'idiome vulgaire. Grâce à cette circonstance, Kern en Europe et Aymonier au Cambodge ont réussi à interpréter diverses inscriptions, qui constatent l'influence de la civilisation de l'Inde à cette époque de l'histoire du peuple khmer : le plus ancien de ces documents date de l'an 667 de l'ère vulgaire[2]. Les traditions mélangées de l'architecture hindoue se retrouvent aussi dans les temples du Cambodge; mais elles se sont fondues en un ensemble harmonieux : l'art khmer, que l'on peut apprécier en France par les fragments du musée Delaporte à Compiègne, a désormais son rang parmi les styles qui ont donné naissance à des œuvres considérables. Les avenues bordées de géants ou d'animaux fantastiques, les escaliers que gardent des lions, les terrasses et les galeries peuplées de statues, les péristyles à piliers ouvragés, les voûtes ogivales, les pyramides à étages, toutes ornées de sculptures en forme d'éventail, se succèdent à perte de vue : une simple porte, un pilier, émerveillent par le fini du détail, l'originalité des arabesques, et pourtant l'ordonnance générale est d'une étonnante simplicité; nulle part, la richesse de l'ornementation ne devient confusion, comme en tant de monuments de l'Inde Cisgangétique. Les herbes folles, les guirlandes de lianes, les forêts mêmes qui se sont emparées des édifices, soit pour en desceller les marches, soit pour en déjeter les colonnes et les statues ou pour embrasser les tours, ajoutent à la beauté de ces temples déserts. Quand on aborde par l'avenue des Géants l'enceinte de la cité proprement dite, Angkor la Grande, et qu'on aperçoit les tours se dressant au-dessus de la haute enceinte et de ses portes triomphales, on apprend à respecter le peuple khmer d'autrefois et l'on espère dans l'avenir de ses descendants.

[1] Becker, *Der Schlangenmythus*, Kosmos, III, juni 1879.
[2] *Journal officiel de la République française*, 14 août 1882.

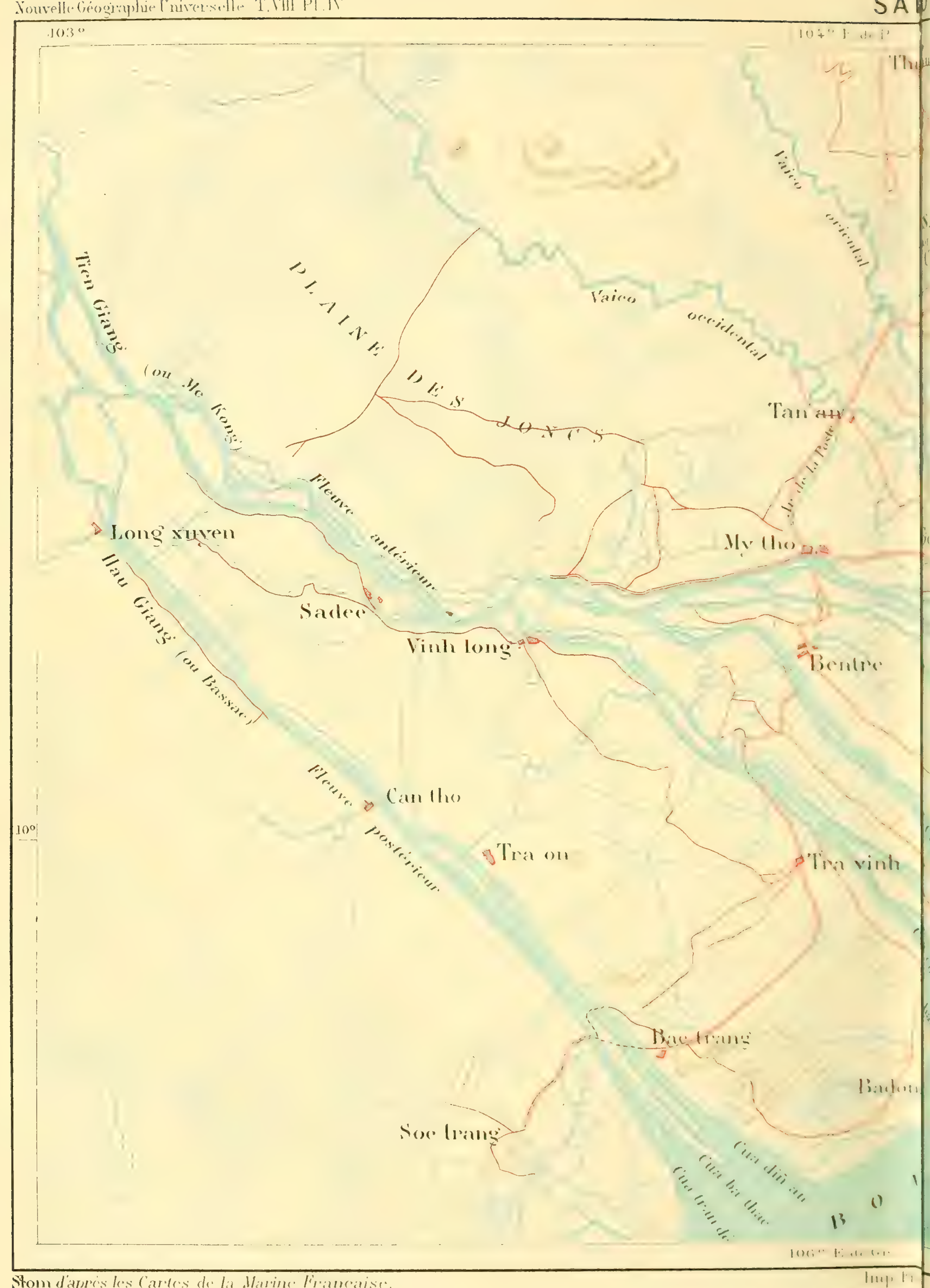
D'autres ruines de temples, de forteresses, de cités se rencontrent en mille endroits dans la région de collines qui remplit l'espace triangulaire compris entre le Mekong et la rive orientale du Grand Lac : là chaque « haut lieu » portait son temple, et les explorateurs Delaporte, Ratte, Aymonier en ont pu voir les restes magnifiques. Au sud du lac, on a reconnu d'autres débris appartenant à une civilisation plus ancienne, des objets de l'âge de pierre, poteries, flèches, instruments en métal, mêlés à des ossements d'hommes et d'animaux[1]. L'assèchement graduel de la contrée est probablement la principale cause de la dépopulation graduelle du pays : les eaux se sont retirées d'Angkor et des cités voisines, le golfe s'est changé en lac et se transforme maintenant en marécage[2]. Les groupes d'habitation actuels sont des amas de cabanes et des cités lacustres érigées sur des plates-formes de bambou et défendues contre les esprits par un parasol orné de fleurs et d'une noix de coco[3].

En aval des Quatre Bras, quelques villes commerçantes, ou plutôt quelques agglomérations de villages, se succèdent sur le Fleuve Postérieur. Chaudoc, dans la Cochinchine française, a l'avantage d'être en communication directe avec la mer de Siam par un canal de navigation qui va rejoindre Hatien, entouré de plantations de poivriers; mais ce canal, dont le creusement coûta la vie à des multitudes de travailleurs, ne peut servir qu'aux barques d'un faible tirant d'eau, et le port lui-même, devant lequel les Annamites coulèrent des blocs de rochers vers le milieu du siècle, pour fermer le passage à une flotte siamoise[4], n'est accessible aux navires qu'aux heures du flux. Kampot, situé au nord-ouest, sur territoire cambodgien, a plus de profondeur et le mouillage y est mieux abrité : de temps immémorial, il est fréquenté par les navigateurs chinois et malais; c'est là que vient aboutir la voie la plus courte d'Oudong et de Pnom peñh au golfe de Siam. Au-dessous de Chaudoc, près de Long xuyen, une coulée naturelle ouvre un autre chemin vers la mer occidentale, mais, comme le canal de Chaudoc, elle n'est accessible qu'aux petites embarcations des indigènes.

Le Fleuve Antérieur passe devant Sadec, puis, dans le voisinage de Viñh long, entrepôt de commerce et place forte, il se ramifie en deux bras, qui se subdivisent à leur tour en formant un delta secondaire. Mytho, sur le bras du nord, est la ville principale de ce delta : elle a le double avantage

[1] Moura, Noulet, etc.
[2] Boulangier, *Excursions et Reconnaissances*, IX, 1881.
[3] Buchard, même recueil.
[4] Boulangier, *Excursions et Reconnaissances*, n° IX, 1881.





Stom d'après les Cartes de la Marine Française.

SAÏGON

Hachette et Cie Paris

10.5°

Thu dau mot

Bien hoa

Nui chua chang

Saïgon

SAÏGON

Ba hom

Cho lon

Donnai

Saïgon

Saigon

Soïrap

Go gong

Baria

C. St Jacques

Cua tieu

Cua daï

Cua ba laï

Cua ham long

Cua co chien

Cua coung haon

BOUCHES DU CAMBODGE OU MEKONG

MER DE CHINE

10°

107°

Gravé par Erhard

...ullery.

...ndeurs

de 10 à 20 mèt.

de 20 m. et plus.

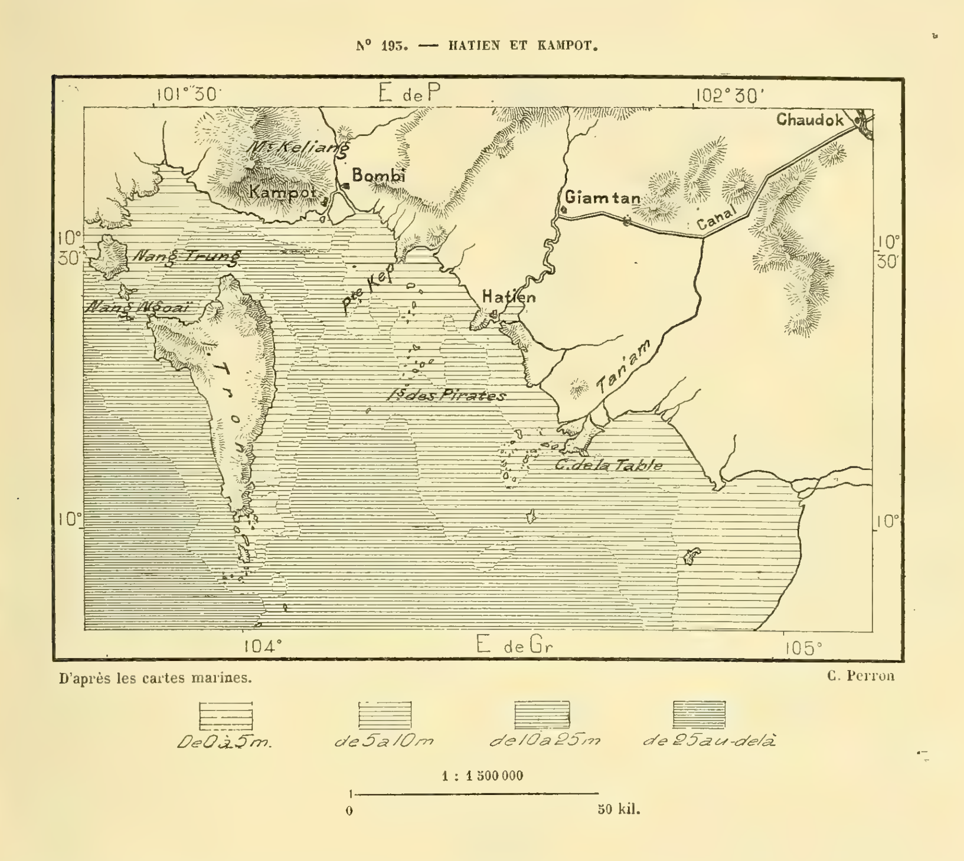
...000

50 Kil.



d'être au bord du grand fleuve et de communiquer avec Saïgon et le delta du Donnaï par un *rach* ou bayou navigable, l'*arroyo* de la Poste ; c'est là que se font les échanges entre Saïgon et le Mekong : là est le port fluvial du chef-lieu de la Cochinchine française. Prochainement un chemin de fer unira les deux cités. Comme la plupart des villes commerçantes de l'Orient, Mytho se compose de quartiers distincts, celui de la citadelle, autour de

N° 193. — HATIEN ET KAMPOT.



D'après les cartes marines. C. Perron

1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

laquelle résident les Européens, et celui des indigènes et des Chinois, devant lequel mouillent les jonques.

Saïgon, la capitale des possessions françaises et la principale ville de l'Indo-Chine entre Bangkok et Hanoï, n'est pas située sur un bras du Mekong, mais grâce à la profondeur de son chenal, elle est devenue le port de ce grand fleuve : comme Rangoun et même Calcutta, elle n'est unie au courant de la vallée dont elle dessert le commerce que par les branches latérales d'un delta secondaire. Saïgon, le Giadiñh des Annamites, est devenue possession française en 1859, et depuis cette époque elle a pris dans quelques quartiers, notamment autour de l'élégant palais du gouverneur, une physionomie presque occidentale : un plateau, qui dominait la

ville au nord, a été partiellement rasé; les marais qui bordaient les coulées fluviales ont été comblés, les canaux ont été régularisés et approfondis; le dédale des rues a été remplacé par un damier d'avenues se croisant à angle droit; des arbres et des jardins égayent la cité de leur verdure. Centre de la puissance française dans l'Extrême Orient, Saïgon possède un vaste arsenal où travaillent plusieurs centaines d'Annamites, et la citadelle, que des officiers français construisirent en 1799 pour le roi d'Annam, Gialong, a été considérablement agrandie. Comme place de commerce, la ville, où les marchandises, à l'exception des armes et de l'alcool, entrent franches de tout autre droit que la taxe d'ancrage, a pris aussi un rôle important parmi les ports de l'Asie; elle trafique principalement avec Singapour[1]; plus de la moitié du riz récolté dans la Cochinchine française est exporté par la rivière de Saïgon[2]. Une grande partie du commerce de détail se fait dans l'agglomération chinoise de Cholon ou « Grand Marché », située à 5 kilomètres au sud-ouest, sur les bords de l'arroyo Chinois ou Viam ben ghé. Assainie, pavée, pourvue de quais et de ponts, Cholon ne ressemble plus à un faubourg de Canton; mais, en maints quartiers, les échoppes, les hangars, les maisonnettes sur pilotis, les bateaux de toute forme ancrés dans le courant, la foule aux vêtements bariolés qui se presse sur les quais et dans les embarcations, présentent un tableau des plus animés et des plus pittoresques. De nouveaux canaux creusés de Saïgon et de Cholon au Mekong par le Vaïco permettront aux négociants de recevoir directement le riz du Cambodge et de la haute Cochinchine. Entre Saïgon et Cholon, sur les renflements du sol qui se prolongent au nord, sont éparses les multitudes de sépultures qui ont valu au plateau le nom de « plaine des Tombeaux ».

Au nord-est de Saïgon, la ville et la forteresse de Bienhoa couvrent les possessions françaises du côté des montagnes; les carrières environnantes fournissent les pierres de construction pour Saïgon et le caillou pour les chemins de la plaine; au sud-est, les plages de Baria, près du cap Saint-Jacques, donnent des sels blancs. Quelques petits ports

[1] Mouvement commercial de Saïgon en 1877 : Importation, 61 014 000 fr.; exportation, 60 420 000 fr. Ensemble, 122 234 000 fr. Commerce total en 1880, 155 105 000 fr.

Mouvement de la navigation à Saïgon en 1879 : Bateaux à vapeur, 549; navires à voiles, 301. Ensemble 850 navires, jaugeant 700 000 tonneaux.

Jonques chinoises, 251; barques annamites, 6337; mouvement total du port, 7438 navires et barques.

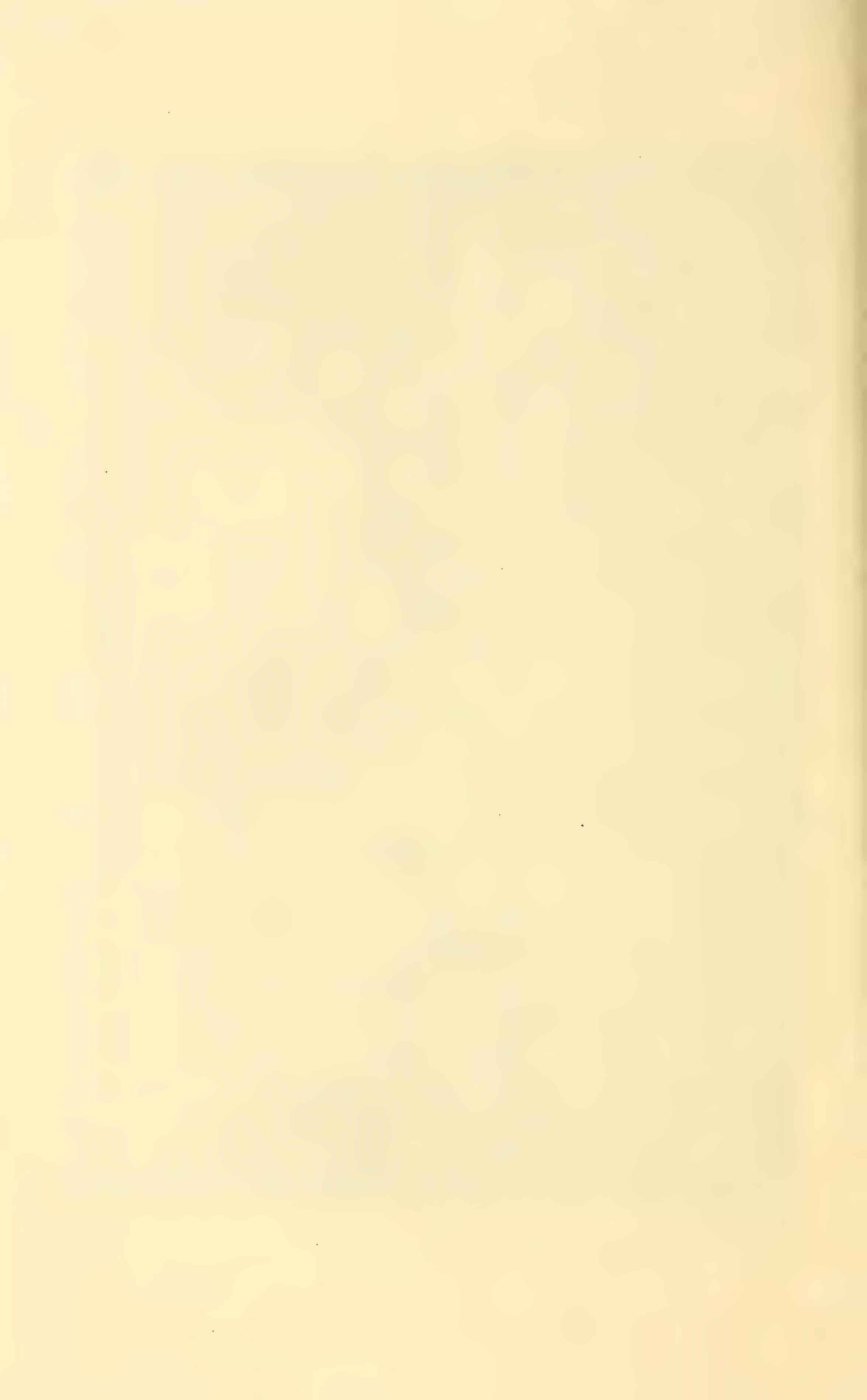
Part du pavillon anglais : 336 navires, jaugeant 284 750 tonnes.

[2] Superficie des rizières dans la Cochinchine française en 1878 : 493 000 hectares. Exportation de riz en 1879 : 284 120 tonnes. Valeur 40 000 000 francs.



VUE PRISE SUR L'ARROYO CHINOIS PRÈS DE SON EMBOUCHURE DANS LA RIVIÈRE DE SAIGON

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Gsell



se succèdent près des embouchures du Mekong et Camao promet de devenir un des lieux de rendez-vous les plus fréquentés par les barques, quand la péninsule de ce nom sera couverte de cultures. Le petit archipel de Poulo-Condor a aussi son importance. La grande île est peuplée de prisonniers libérés[1].

La cité la plus peuplée du royaume d'Annam n'est pas la résidence : c'est le chef-lieu du Tongking, appelé en langue vulgaire Hanoï, d'après le nom de sa province, ou bien Kecho, le « Marché » par excellence; ses dénominations officielles sont Bac thañh, « citadelle du Nord », en chinois Dong kiñh, « capitale de l'Est ». Située sur la rive droite du fleuve Rouge, que les jonques marines des Chinois et les bateaux à vapeur ayant 2 mètres de tirant d'eau remontent régulièrement jusque devant les quais, elle se trouve à peu près vers le centre de la vaste plaine du Tongking, et, depuis plus de deux mille ans, les denrées apportées du haut flenve et de ses affluents sont dirigées vers ses entrepôts. Pour l'industrie, les arts, la culture des lettres, Hanoï est aussi la première ville de l'Annam; c'est le « Paris » de la Cochinchine : c'est de là et d'un village voisin que proviennent les meubles sculptés, les laques, les incrustations sur nacre, qui rappellent le travail japonais[2]. La plupart des maisons sont bâties en briques et en pierres, les rues sont dallées de marbre, de belles promenades entourent la ville, ainsi qu'une levée de défense contre les inondations. Plusieurs milliers de Chinois, habitant un quartier séparé, servent d'intermédiaires aux échanges entre le Tongking et l'Empire du Milieu; ils expédient surtout des marchandises de provenance européenne et achètent en échange de l'étain et de l'opium[3]. La vaste forteresse de Hanoï, dont l'enceinte a six kilomètres de développement, est de construction française : elle fut bâtie à la fin du dix-huitième siècle, par Olivier et autres officiers attachés à la fortune de Gialong. Élevée par des Français, elle a été deux fois prise par eux, en 1873 et en 1882 : près de la citadelle et du

[1] Villes principales de l'Indo-Chine dans le bassin du Mekong :

LAOS ET SIAM.		COCHINCHINE FRANÇAISE.	
Luang Prabang (De Lagrée)	15 000 hab.	Saïgon	65 000 hab.
Nong Kaï	6 000 »	Cholon	50 000 »
Korat (Mouhot)	6 000 »	Mytho	15 000 »
CAMBODGE.			
Pnom peñh	30 000 »		

[2] Kergaradec, *Excursions et Reconnaissances*, XI, 1882.

[3] Commerce de Hanoï avec le Yunnan par le fleuve Rouge en 1880, d'après Kergaradec :

Exportation	1 369 000 francs.
Importation	2 160 000 »
Ensemble	3 529 000 francs.

fleuve, un terrain, concédé à la France, porte les édifices du consulat et les casernes d'une faible garnison. A quelques kilomètres de la ville, Francis Garnier et Balny d'Avricourt, qui avaient, à la tête d'une petite troupe, si rapidement conquis le delta du Tongking, succombèrent chacun de son côté dans une embuscade.

Un pays aussi fécond doit avoir un grand nombre d'agglomérations urbaines, mais les seules que les Européens connaissent sont les villes riveraines du Song-koï et celles du delta. Song-taï, en amont de Hanoï, est une place forte, entourée, comme le chef-lieu, d'une digue qui la protège contre les inondations. En aval, Nam-diñh, sur un bras méridional du delta, est une escale très fréquentée. Haïdzuong, à l'est de Hanoï, sur le Thaï-biñh, est aussi visitée par les jonques. Sa forteresse est l'une des mieux placées et des plus solides du Tongking : Balny d'Avricourt et d'autres vaillants hommes l'enlevèrent en 1873 par un coup de main. Des gisements de charbon se trouvent dans le voisinage. Le port de mer que le traité de 1874 ouvrit au commerce étranger, Haïp'ong, situé à l'issue d'une branche septentrionale du delta, est accessible aux navires tirant de 4 à 5 mètres. Le mouvement annuel des échanges, qui se fait d'une part avec Saïgon, de l'autre avec Hongkong, consiste presque uniquement en marchandises de provenance chinoise ou à destination de l'Empire du Milieu : naguère presque toutes les maisons de commerce européennes qui prenaient part au trafic, représentant environ les quatre cinquièmes des échanges du Tongking avec le monde extérieur de Haïp'ong, étaient gérées par des Anglais[1]; des bateaux à vapeur naviguant sous pavillon chinois commencent à remplacer les navires britanniques[2].

Dans l'Annam proprement dit, au sud de la chaîne transversale, qui se termine au cap Voung Khioua et que hérissent d'anciens remparts, la plupart des villes consistent en groupes de paillottes, éparses au bord des

[1] Mouvement commercial de Haïp'ong en 1880 :

Importations	5 467 315 francs.
Exportations	7 507 528 »
Ensemble, d'après les déclarations officielles.	12 974 838 francs.

Valeur réelle des échanges : 20 000 000 francs.

(Kergaradec, *Excursions et Reconnaissances*, VIII.)

Mouvement des navires en 1880 :

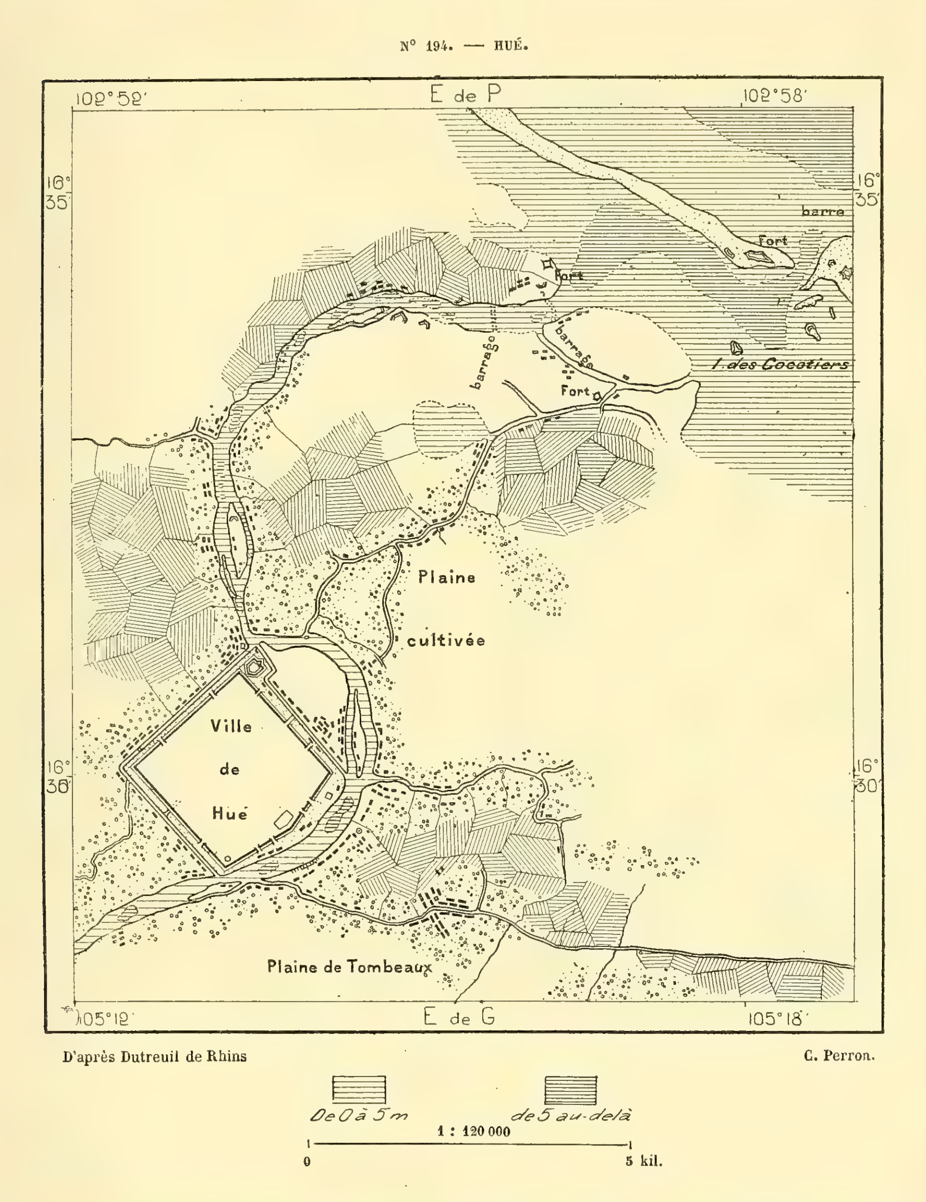
Grands navires	255 jaugeant	114 200 tonnes.
Jonques chinoises	205 »	9 620
Ensemble	458 navires	125 820 tonnes.

[2] Part des diverses nations dans le commerce de Haïp'ong en 1880 :

Pavillon anglais	35 p. 100	Pavillon allemand	11 p. 100
» chinois	23.5 »	» hollandais	5.5 »
» américain	20 »	» français	5 »

rivières et dans les bois, près d'une forteresse renfermant la demeure et les bureaux des fonctionnaires. Les villages de l'agglomération ne sont réunis que par des sentiers : dans mainte ville, si ce n'est aux abords du hangar

N° 194. — HUÉ.



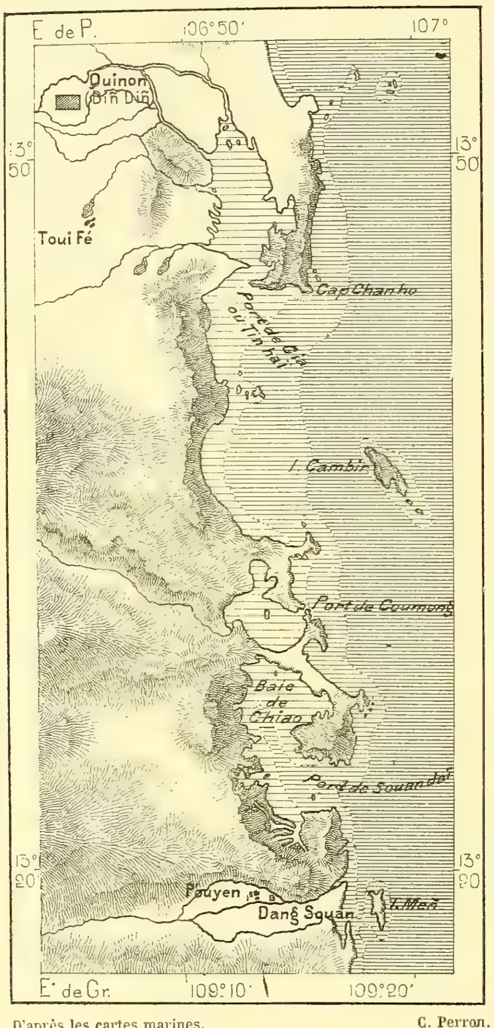
D'après Dutreuil de Rhins — C. Perron.

où se tient le marché, on pourrait se croire au milieu d'une forêt[1]. De pareilles cités sont fréquemment détruites; pour les rebâtir, il suffit d'élever une nouvelle enceinte, et les cabanes se groupent dans le voisinage. Au nord du Song maa, fleuve qui limite la partie méridionale du

[1] Luro, *Le Pays d'Annam.*

delta tongkinois, se voit une de ces anciennes forteresses, Tcï Giaï, qui, à peine bâtie, fut abandonnée comme ayant porté malheur à ceux qui l'avaient construite. Peu de monuments ont un aspect plus grandiose. Le carré parfait des murs de granit enferme un espace couvert de cultures; de hautes portes voûtées s'élèvent au milieu de chaque face de l'enceinte : à l'extérieur, deux villages se groupent au pied des murailles[1].

N° 195. — PORTS DE L'ANNAM AU SUD DE KOUI ÑON.



D'après les cartes marines. C. Perron.

Hué, Thua-Thien, ou P'u thua, la capitale de l'Annam, ressemble aux autres villes de la contrée, mais avec de plus vastes proportions. Dès le milieu du quatorzième siècle, elle est citée comme une ville annamite ayant appartenu aux Tsiampa. La citadelle, élevée au commencement du siècle par ordre de l'empereur Gialong, sous la direction d'officiers français, renferme les casernes, les parcs d'artillerie, les arsenaux, les greniers, les prisons; c'est la cité administrative et militaire du royaume. Au milieu de cette ville-forteresse, un simple mur enferme les palais royaux, interdits au profane. L'activité commerciale s'est portée dans les faubourgs, où se sont établis les négociants chinois, et vers le port de la ville, Thuan An, que défendent plusieurs forts. C'est là que viennent mouiller les navires; mais ils ne trouvent jamais sur la barre plus de trois mètres et demi d'eau; pendant les tempêtes le seuil est infranchissable[2], et durant

[1] Theurel, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1868.
[2] Valeur approximative du commerce de Hué, d'après Dutreuil de Rhins : 3 000 000 francs.

l'hivernage il est rare qu'on puisse le franchir. En vertu des traités, un hôtel et des cases ont été récemment construits à Hué pour le résident français et les quelques employés qui ont reçu le droit de séjour. Sur l'une des collines qui s'élèvent au sud de la capitale brillent les toits dorés des palais où sont déposés les cercueils royaux, avec des objets précieux, métaux et pierreries ; un de ces édifices reçoit les veuves du défunt qui n'ont pas eu d'enfants. Cloîtrées pour le reste de leur vie, elles sont chargées de préparer chaque jour les mets dont le mort est censé se nourrir. Quelques plantations de cafiers ont été faites dans les environs de la capitale[1].

La seule grande route de la province est celle de Hué à Tourane; franchissant la « Porte des Nuages », entre deux pics aigus, elle descend sur la plage de la baie, que visitent de rares embarcations, puis au delà de Tourane se continue par un mauvais chemin, qui tantôt longe la mer, tantôt escalade les promontoires. Un service postal est organisé de Saïgon à Hanoï par Hué, et des *tram* ou relais y sont placés à des distances variables de 12 à 22 kilomètres[2].

Dans l'Annam méridional, un port, celui de Koui ñon ou Quinon (Gia ou Tin haï), est ouvert au commerce étranger; il expédie surtout du sel et des soieries grossières[3]. La ville nouvelle est bâtie sur une langue de sable que domine un fort annamite. Le nom de Koui ñon appartient spécialement au chef-lieu provincial, généralement désigné sous le nom de Biñh diñh, comme la province elle-même : il se trouve à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de son port. L'ancienne Koui ñon, qui fut capitale des Tsiampa, se voit à une faible distance de la ville actuelle ; trois villages sont comme perdus dans son enceinte, qui n'a pas moins de 12 kilomètres[4]. Au sud-ouest, la ville d'An chön, solidement fortifiée, est le poste avancé des cultures près du pays des Banar[5] ; les Annamites ne permettent pas aux sauvages de dépasser cette ville[6]. De nombreuses ruines, témoins d'une civilisation disparue, se retrouvent dans les forêts de l'ancien royaume

[1] Dutreuil de Rhins, *Le Royaume d'Annam et les Annamites.*

[2] Dutreuil de Rhins, ouvrage cité.

[3] Valeur des échanges à Koui ñon en 1880 : 1 350 000 francs.
Mouvement du port en navires étrangers en 1880 : 24 400 tonnes.

[4] Huyn de Verneville, *Excursions et Reconnaissances*, XI, 1882.

[5] Villes principales de l'Annam, avec leur population approximative.

Hanoï ou Kecho, d'après Luro.	150 000 hab.	Hakoï	10 000 hab.
Hué, d'après Dutreuil de Rhins	60 000 »	Song-taï.	8 000 »
Nam diñh, d'après Bouillevaux.	50 000 »	Tourane (Dutreuil de Rhins).	3 000 »
Haïdzuong, d'après Luro . . .	50 000		

[6] Pellerin, *Annales de la Propagation de la Foi*, sept. 1850.

de Tsiampa; on y voit aussi des dolmens et autre mégalithes, semblables à ceux des Gaules[1].

VII

PRESQU'ILE DE MALACCA

POSSESSIONS ANGLAISES, SIAM PÉNINSULAIRE, PERAK, PAHANG, SELANGOR, NEGRI SEMBILAN, DJOHOR.

La péninsule de Malacca, au midi de Siam et de la Barmanie, n'est point une région naturelle distincte : par ses montagnes et sa formation géologique, elle continue les chaînes qui séparent les bassins de la Salouen et de la Menam; sa faune et sa flore n'offrent avec celles de l'Indo-Chine continentale que de faibles contrastes, provenant du voisinage de l'équateur; mais la population, vers l'extrémité méridionale de la presqu'île, appartient à des races différentes de celles qui dominent dans les régions indo-chinoises, et la position de ses ports, à l'angle même du continent, sur un détroit où doivent s'engager les navires entre l'Inde et la Chine, lui a donné une importance de premier ordre dans l'histoire du commerce et des explorations. Les marchands arabes, puis des Européens, Portugais, Hollandais, Anglais, se sont établis au bord de cette route des navires. Actuellement, tout le littoral de l'ouest, entre la bouche de la Salouen et l'isthme de Kra, fait partie de la Barmanie anglaise; plus au sud, trois enclaves du territoire de Malacca sont annexées à l'immense empire colonial de l'Angleterre; en outre, deux îles, Poulo Pinang et Singapour, surveillent le littoral, et c'est de là que se fait graduellement la conquête de l'intérieur à l'agriculture et au commerce. Non encore exploré dans son entier, le pays n'en est pas moins à demi conquis : toute la rive occidentale est sous le protectorat de l'Angleterre, et plusieurs des petits sultans qui se partagent le reste du territoire sont obligés de se conformer aux invitations que leur font parvenir les gouverneurs anglais du littoral. D'ailleurs, si les évaluations relatives à la population indigène ont quelque valeur[2], c'est dans les possessions anglaises, très inférieures en étendue aux États

[1] Adolf Bastian, *Geographische und Ethnologishe Bilder.*

[2] Population de la presqu'île de Malacca (Malaisie continentale) :

	Superficie.	Population en 1881.	Population kil
Possessions anglaises (Mergui, Tenasserim et *Straits settlements* ou colonies du Détroit).	78 093 kil. car.	825 000 hab.	11 hab.
Provinces siamoises.	100 000 »	400 000 »	4 »
États indépendants.	82 099 »	300 000 »	3.6 »
Ensemble.	250 192 kil. car.	1 525 000 hab.	6.5 hab.

indépendants et aux provinces siamoises, que se grouperait plus de la moitié des habitants.

Les montagnes qui forment l'ossature de la péninsule de Malacca ne se développent point en une chaîne continue; partagées en fragments inégaux par de larges vallées fluviales, elles s'alignent dans la direction du nord au sud et du nord-ouest au sud-est, soit en faîtes isolés, soit en rangées parallèles. Des monts solitaires, de toutes parts environnés de campagnes basses, se dressent en dehors des chaînes, et quelques-uns sont assez élevés pour qu'on les aperçoive des deux mers. Des forêts recouvrent presque toute la contrée de leur verdure épaisse : en remontant les rivières sous la voûte des branches entre-croisées, les bateliers peuvent voyager pendant des journées entières sans qu'une éclaircie laisse apparaître un des innombrables sommets de la presqu'île. En quelques endroits pourtant, l'horizon s'éclaircit : les eaux, épandues en vastes marécages, n'ont d'autre végétation que celle des roseaux ou des lotus; ailleurs, des couches rougeâtres de latérite s'étendent à perte de vue, sans arbres ou parsemées seulement de rares bouquets de bois.

Au sud de Maulmeïn, toutes les rivières, à l'exception de quelques torrents qui descendent directement à la mer, se distinguent par leur étonnant parallélisme avec le littoral et les arêtes de montagnes qui se prolongent du nord-ouest au sud-est, formant l'épine dorsale de la péninsule de Malacca. Il est peu de contrées où les vallées longitudinales aient un caractère aussi remarquable de régularité; à cet égard, elles ressemblent aux étroits sillons fluviaux du Tibet oriental; à 1000 kilomètres de distance, les plissements du sol présentent la même formation. Les rivières enfermées entre les arêtes parallèles prennent un développement considérable, quoique naissant à une petite distance de la mer. Ainsi l'estuaire de Maulmeïn reçoit la longue Attaran qui serpente du sud au nord, à l'encontre de la Salouen. Le golfe de Tavoï continue une rivière d'environ 200 kilomètres qui coule du nord au sud en découpant du reste de la Barmanie une péninsule étroite. La grande rivière de Tenasserim, plus curieuse encore, se compose de trois segments fluviaux coulant en sens opposés. Le cours supérieur, le Bean, dont l'origine est à la montagne isolée de Myengmoletkat, dépassant 2000 mètres en hauteur, s'épanche vers le nord-ouest, parallèlement à l'estuaire de Tavoï, puis il s'échappe à l'est par une cluse, et serpente dans une vallée ouverte au sud-est et au sud : à Tenasserim, une deuxième brèche lui livre passage et il va se jeter dans la mer en reprenant la direction du nord-ouest. Ainsi ce cours d'eau, qui naît à une trentaine de kilomètres de la mer, ne s'y déverse qu'après avoir décrit un ovale

allongé d'environ 500 kilomètres. Au sud de la rivière de Tenasserim, celle de Laïnya et le Pakchan ou Kra, qui forme la limite méridionale de la Barmanie anglaise, suivent aussi, en sens inverse l'une de l'autre, un cours parallèle aux montagnes dorsales de la presqu'île et au rivage de la mer de Barmanie. Les terres de l'archipel de Mergui, qui borde le littoral du Tenasserim sur une longueur d'environ 400 kilomètres, sont elles-mêmes des fragments d'arêtes montagneuses partiellement immergées, disposées en plusieurs rangées parallèles à l'axe de la presqu'île, et se composant des mêmes roches, granits, porphyres, conglomérats. Qu'un soulèvement fasse sortir leur base des flots de la mer barmane, et les détroits intermédiaires se changeront en vallées où naîtront des rivières coulant parallèlement à celles de la terre orientale.

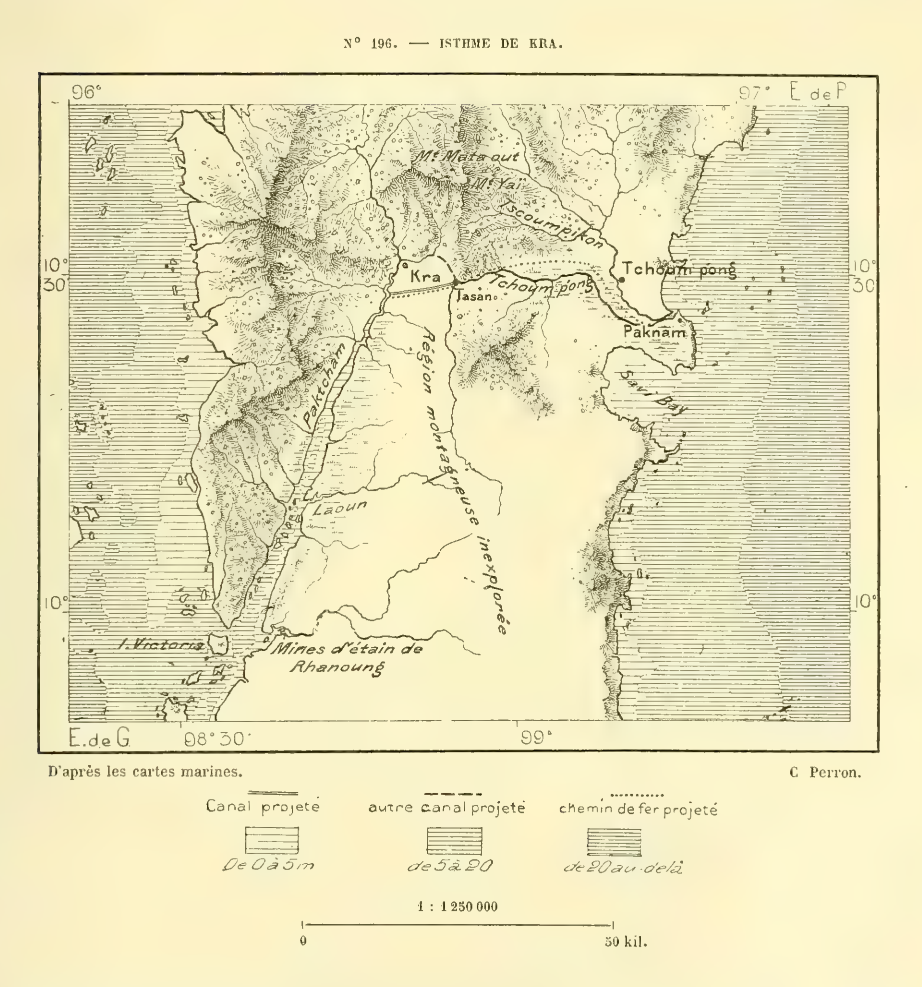
La cordillère septentrionale de la péninsule forme la limite naturelle entre le littoral barman, que possède maintenant l'Angleterre, et les possessions siamoises. Sa grande richesse minérale consiste en étain et des Chinois y ont ouvert des mines activement exploitées; dans ces mêmes montagnes, auxquelles les Siamois donnent le nom des « Trois Cents Pics », on recueille des pépites d'or. Au sud du Tenasserim, la chaîne, çà et là interrompue par de profondes brèches, se continue en arêtes parallèles jusqu'à l'extrémité de la presqu'île de Malacca.

On sait que l'une de ces brèches de la chaîne des Trois Cents Pics est formée, immédiatement au sud de la frontière anglaise, par la rivière de Pakchan ou Kra, ainsi nommée d'un village de ses bords, et par le Tchoumpong, tributaire du golfe de Siam. Plus au sud, une deuxième brèche s'ouvre à l'endroit où la péninsule et les saillies qui la dominent changent de direction, et se détournent brusquement vers le sud-est : là se trouve sans doute une ligne de fracture, qui se poursuit au loin dans la mer, puisque la chaîne des Andaman et Sumatra sont respectivement parallèles aux deux moitiés de la péninsule Malaise. Enfin, plus au sud, dans le pays de Ligor, la presqu'île se rétrécit de nouveau entre les chaînes d'îles qui bordent le rivage dans le détroit de Malacca, et la manche sinueuse qui sépare l'île ou « poulo » Tantalam de la côte orientale. C'est par l'isthme de Ligor, paraît-il, que, lors de la grande propagande bouddhique, se faisaient les voyages entre l'Inde méridionale et le Cambodge[1]. Mais pendant toute la période moderne l'isthme de Kra, plus étroit et plus rapproché de l'embouchure de la Menam, a été de beaucoup le plus fréquenté pour le passage de l'une à l'autre mer : en mainte expédition, les troupes siamoises

[1] James Fergusson, *Royal Asiatic Society*, June 1867.

ont pris ce chemin pour aller combattre les Barmans du Tenasserim. En droite ligne, on ne compte que 45 kilomètres de l'embouchure du Tchoumpong dans la mer de Siam, à l'extrémité septentrionale de l'estuaire de Pakchan et une bonne route franchit le seuil, élevé seulement de 25 à 30 mètres au-dessus du niveau de la mer. On a souvent proposé de creuser à travers l'isthme de Kra un canal de grande navigation, qui abrège-

N° 196. — ISTHME DE KRA.



D'après les cartes marines. C. Perron.

rait de 1100 kilomètres le voyage de Calcutta à Canton, de 2200 celui de Mergui à Bangkok. Il est certain que la plupart des navires qui touchent maintenant à Singapour ou à Batavia dans leur traversée de l'Inde à la Chine utiliseraient la voie navigable de Kra, si le canal ouvert entre les deux mers offrait une profondeur suffisante. Le projet primitif de Tremenhere consiste à draguer les parties peu profondes du Pakchan jusqu'au village de Kra, puis à creuser à l'est le lit du ruisseau, pour franchir le seuil en tunnel et redescendre vers le golfe de Siam par les terres allu-

viales que traverse le Tchoum-pong. Schomburgk proposait de faire la tranchée beaucoup plus au sud : il n'aurait utilisé le Pakchan que dans la moitié du sud, où l'estuaire offre partout une profondeur d'au moins 10 mètres, et de là se il serait dirigé à l'est par la rivière Tchaom, à travers une contrée dont le relief n'est pas encore parfaitement connu. M. Deloncle, de même que M. Dru, préfèrent des tracés intermédiaires, qui se détacheraient de la rivière de Pakchan, en aval des rapides, pour atteindre le versant oriental à Tasan, sur le Tayoung ou haut Tchoum-pong[1]. Mais, avant que l'un ou l'autre de ces projets puisse être entrepris, il importe d'étudier dans tous leurs détails le relief et la géologie des terrains à traverser et de reconnaître si les profondeurs de la côte orientale permettent de creuser un port accessible aux bâtiments d'un fort tirant d'eau. Quant à l'extrémité occidentale de la voie future, elle offre tous les avantages, profond mouillage et parfait abri. Quelles que soient d'ailleurs les chances d'exécution pour le canal, il est certain que le tracé naturel du chemin de fer de grand trafic entre les deux mers passe beaucoup plus au nord, à la racine même de la péninsule, entre Tavoï et Bangkok.

N° 197. — TAVOI.

D'après l'Amirauté anglaise — C. Perron

de 0 à 10 m — de 10 à 25 m — de 25 au-delà

1 : 2 000 000 — 0 — 50 kil.

A l'est de la province anglaise de Wellesley et de l'État de Perak, la haute

[1] *Revue de Géographie*, mars 1882 ; — *Exploration*, 9 et 16 mars 1882.



PAYSAGE DE LA PRESQU'ILE DE MALACCA. — VUE PRISE A TAVOÏ

Dessin de Slomçzinsky, d'après une photographie de M. Mahé de la Bourdonnaye



vallée de la rivière Perak, parallèle à la côte, coule du nord au sud entre deux chaînons de montagnes dépassant 1000 mètres par quelques-uns de leurs pics; même une des cimes ou *gounong*, l'Oulou Toumoulang, atteint 1961 mètres. La rivière Kanta, affluent du Perak, interrompt la chaîne orientale, tandis que l'autre arête, celle de Larout, va mourir dans le voisinage de la mer; mais à l'orient de l'estuaire du Perak un massif isolé dresse son plus haut sommet à 1982 mètres : c'est le Gounong Radjah ou « Mont Roi », que des croupes voisines dépasseraient, d'après Daly, de plus de 400 mètres[1]. Une région montueuse, non encore visitée en entier, sépare ce massif d'un autre groupe de pics non mesurés, mais que Mikloukho Maclay croit être les plus élevés de la péninsule Malaise. La rivière de Pahang, qui va se jeter à l'est dans la mer de Chine, limite au sud ces hautes terres; au delà, des plaines marécageuses occupent une grande partie du versant oriental, tandis qu'une chaîne, atteignant 1000 et 2000 mètres à ses points les plus élevés, longe la côte occidentale jusqu'au nord de la ville de Malacca. La cime à laquelle les premiers navigateurs européens, cherchant partout la montagne d'où Salomon recevait son or, ont donné le nom d'Ophir, s'élève à 1175 mètres dans l'axe de cette chaîne, mais complètement isolée, pareille à un cône volcanique. Plus au sud on ne voit guère que de simples collines; cependant les sommets qu'on aperçoit au nord-ouest de Singapour et qui portent le nom de Gounong ou « Mont » par excellence, atteignent encore 600 mètres. A l'est, les rangées de hauteurs se prolongent jusqu'à la pointe du continent, aux caps Djohor et Ramenia (Romania). L'île de Singapour appartient aux mêmes formations rocheuses que les montagnes de la péninsule; géologiquement, elle fait partie de la terre ferme; le chenal qui la sépare de Djohor, et que l'on appelle « Vieux Détroit », parce qu'il était préféré par les marins trop timides pour braver les vagues du grand passage, a plutôt l'aspect d'un fleuve que d'un bras de mer. Il se développe en méandres dans l'intérieur des terres, sur une longueur de 55 kilomètres et une largeur moyenne de 1000 à 1500 mètres : c'est une vallée transversale à l'axe des montagnes péninsulaires.

Dans leur ensemble, les monts de la Malaisie sont formés de roches granitiques et de grès. A leur contact avec les conglomérats et les argiles qui longent la base de la région montagneuse, une zone de boues alluviales épaisse de quelques mètres recouvre des gisements de puissance variable où les mineurs chinois recueillent l'étain; aux endroits où les alluvions,

[1] *Proceedings of the Geographical Society of London*, july 1882.

chargées de minerai, ont rencontré des obstacles, les courants ont formé des tourbillons et le sol s'est creusé en « poches » d'où l'on retire parfois des amas de métal. Presque tous les torrents de la contrée roulent aussi de l'or dans leurs graviers. Quoique le travail ne se fasse avec méthode que dans les possessions anglaises, la production annuelle d'étain dans la Malaisie continentale dépasse 8 millions de francs[1]; en plusieurs régions de

N° 198. — ILE DE SINGAPOUR.



1 : 550 000

0 — 20 kil

l'intérieur, notamment dans le Pahang, la monnaie courante se compose de disques d'étain scellés de l'estampille royale et percés d'un trou, de sorte qu'on peut les enfiler et les porter en « ligatures » comme les sapèques chinoises. La rareté des gisements stannifères dans le reste du monde assure aux mines de la péninsule Malaise une importance exceptionnelle. C'est peut-être dans le voisinage des mines d'étain de Malacca que s'ouvrit l'âge de bronze, car les gisements de ce métal, sans lesquels il eût été impossible de fabriquer l'alliage, n'existent pas dans le monde méditerranéen, où s'était répandu l'usage des armes de bronze. Toutes les trou-

[1] Barrington d'Almeida, *Journal of the Geographical Society of London*, 1876.

vailles faites dans les palafittes de l'Europe ont des poignées qui ne peuvent convenir qu'aux mains des Hindous ou de leurs voisins orientaux; la différence moyenne entre ces poignées et celles des armes de France dépasse 3 centimètres. Divers instruments, qu'on retrouve dans l'Asie orientale, et des motifs d'ornementation, tels que le signe de la croix, témoignent aussi du commerce qui se faisait aux premiers temps de l'âge de bronze entre les Indes et l'Europe occidentale[1].

Les pluies qui tombent sur les pentes des montagnes du Tenasserim et de la Malaisie sont fort abondantes, principalement sur le versant occidental, dont les roches, fréquemment ravinées par les averses, sont toujours plus nues que celles du versant oriental. En moyenne, la tranche d'eau fluviale dépasse 3 mètres par an; il pleut presque tous les jours, de novembre en mai, et pendant le reste de l'année il n'est pas rare que les vents, de quelque côté qu'ils soufflent, apportent de l'humidité; entourée de tous les côtés par les eaux de la mer, la presqu'île baigne par ses monts dans une atmosphère chargée de vapeurs; il ne se lève pas un seul jour qui soit complètement pur[2]. Aussi les fleuves qui descendent des montagnes sont-ils très abondants en proportion de leur cours, et plusieurs, accessibles aux bateaux à vapeur dans la partie de leur courant que remonte la marée, portent des barques jusqu'au pied même des montagnes. Tels sont les fleuves Perak, Bernam, Selangor, Klang, Moar, sur le versant du détroit de Malacca, et ceux de Pahang et d'Indaou, sur le versant de la mer de Chine. Mais le cours de toutes ces rivières est interrompu par des rapides qu'il est souvent périlleux de franchir. Ainsi le haut Perak, la « rivière d'Argent », descend par une succession de 55 *djeram* ou rapides, que les bateliers cherchent à se rendre propices par des offrandes. Avant de tenter les passages les plus dangereux, ils s'arrêtent, implorent les rochers, leur expliquent en détail l'importance du voyage, et leur jettent des bananes, des noix de bétel, même un biscuit quand un homme blanc les accompagne[3].

Les torrents et les rivières de la Malaisie entraînent en boue les débris des argiles et des latérites et les déposent sur les plages en vasières dont les palétuviers s'emparent peu à peu, bordant le littoral de leurs échafaudages de racines aériennes. Toutes les eaux troubles qui s'écoulent du continent et des îles et que la mer reprend pour les lancer en vagues contre la côte, s'épurent dans ce dédale et colmatent graduellement le littoral en ajoutant aux rives laisse après laisse, comme les couches dont la croissance

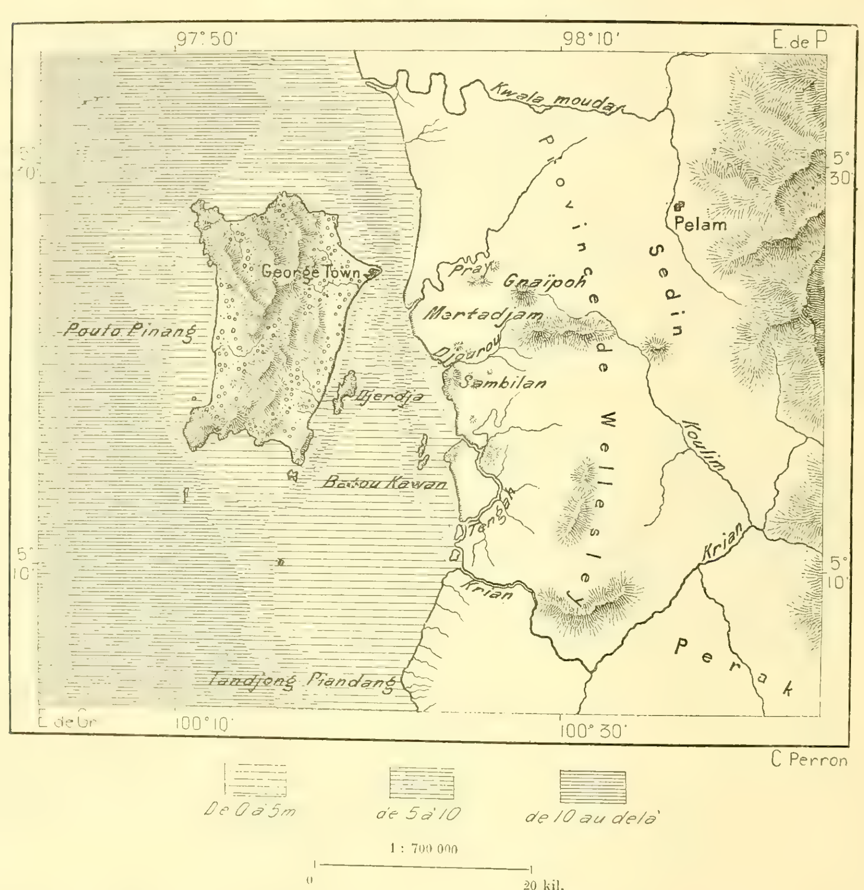
[1] Gabriel de Mortillet, *Revue d'Anthropologie*, 1875

[2] Wernich, *Geographisch-medicinische Studien.*

[3] Daly, mémoire cité.

annuelle entoure les troncs des arbres. C'est ainsi que Poulo Pinang se rapproche de la terre ferme. L'étude du sol prouve que le détroit eut jadis une vingtaine de kilomètres; mais la Pray (Prye, Praï) et les autres rivières descendues des monts de Larout ont avancé leurs rives aux dépens du chenal, ne lui laissant que 5 kilomètres au pas le plus étroit : le courant

N° 199. — POULO PINANG ET WELLESLEY.



resserré entre l'île et le continent a creusé le chenal à 25 mètres de profondeur, mais au nord et au sud de vastes bancs se prolongent au loin dans la mer[1]. Sur les bords du détroit de Malacca, l'influence de Sumatra, qui s'aligne parallèlement à la côte continentale, produit un phénomène inverse. Là aussi les torrents de la Malaisie apportent à la mer de grandes quantités de boue, mais ceux de Sumatra, qui en charrient beaucoup plus, ont une action prépondérante et forment de vastes deltas en avant de leurs

[1] Logan, mémoire cité.

embouchures. Le courant du détroit, rejeté vers l'est par les alluvions de Sumatra, rase la côte malaise, entraînant les boues vers la haute mer : la balance des forces en lutte se fait d'un côté au profit du comblement, de l'autre en faveur de l'érosion. Ainsi, maint rivage de la côte malaise a graduellement reculé; partout où les promontoires baignent leurs saillies dans les eaux marines, ils sont rongés par le flot, qui va porter au loin leurs débris dans quelque crique abritée. Malgré le recul des rivages dans la partie méridionale de la péninsule, les indices de soulèvement sont nombreux : les Malais montrent d'anciens îlots à une grande distance dans l'intérieur, et dans l'île de Singapour, à 12 mètres du niveau actuel de la mer, une plage exhaussée renfermant des restes de l'industrie humaine.

Grâce à son climat, à l'abondance des eaux qui l'arrosent, à ses ports situés le long d'une route océanique incessamment parcourue par les navires, la péninsule de Malacca promet d'offrir bientôt au commerce une très grande variété de denrées : c'est par centaines que les voyageurs énumèrent tous les objets de trafic. Ses forêts possèdent les essences précieuses de l'Inde et de l'archipel Malais, et dans les terres cultivées, dont la zone s'étend peu à peu du littoral vers les hautes vallées, vivent à côté les unes des autres toutes les plantes utilisées de la flore tropicale et tempérée : riz, tabac, maïs, racines à tapioca, cafiers, poivriers, arbustes à thé, cacaoyers, cinchonas, palmiers de toute espèce; la Malaisie continentale peut devenir une autre Java pour la puissance et la régularité de la production. Les bêtes fauves, l'éléphant, le rhinocéros, le sanglier, le tigre reculent dans les forêts à mesure que les colons malais ou chinois tracent le réseau de leurs sentiers, et des bœufs paissent par milliers dans les savanes conquises sur les marais ou sur les bois.

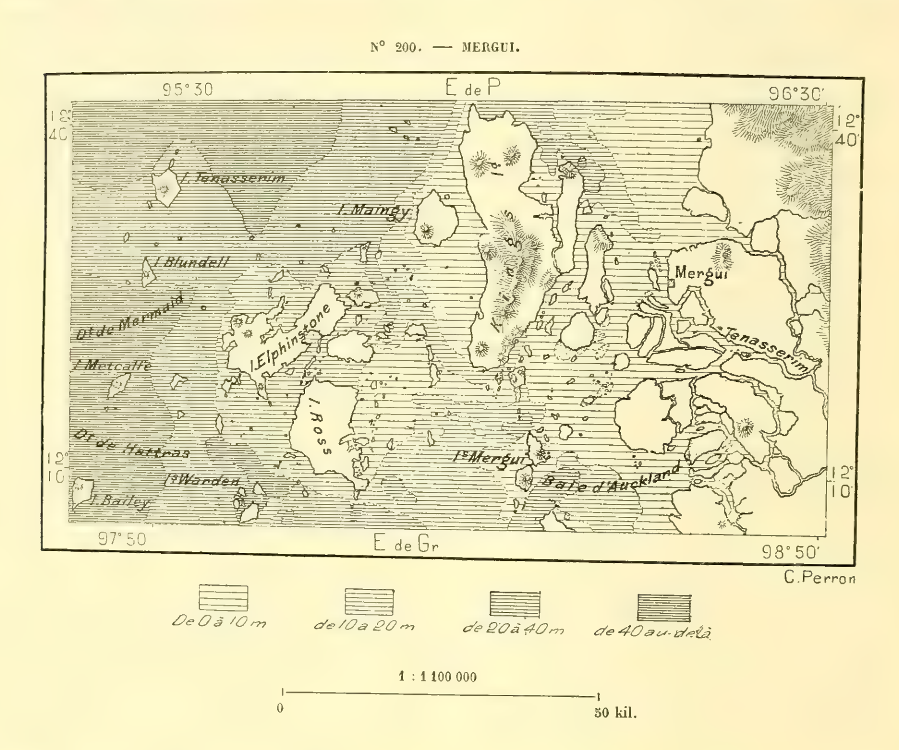
Des Karen et d'autres peuplades non policées, vivant dans les montagnes de Tenasserim, confinent aux Barmans et aux Talaïng de la côte occidentale, aux Siamois de la côte orientale. En outre, il existe une population sauvage, qui se trouve rarement en contact avec les civilisés du littoral : c'est la peuplade des pêcheurs Silong ou Selong, qui campent pendant la mousson du sud-ouest sous des ajoupas des îles Mergui et qui pendant le reste de l'année vivent dans leurs bateaux ou sur les grèves, fuyant à l'apparition du moindre navire. Ils sont d'ailleurs fort peu nombreux, un millier peut-être, et parlent un langage qui n'a point encore été étudié[1].

Les populations sauvages de la Malaisie péninsulaire sont représentées par des tribus divisées en d'innombrables clans. Toutes connues sous les

[1] Helfer, *Gedruckte und Ungedruckte Schriften*

noms génériques d'Orang Binua, « Hommes du sol », Orang Outang, « Hommes des bois », Orang Boukit, « Hommes des monts », Orang Oubou, « Hommes des rivières », Orang darat liar, « Hommes sauvages, » ou simplement Orang Oulon, « Gens de l'intérieur », elles ne portent pas d'appellation particulière qui distingue la race, et leurs noms s'appliquent certainement à des peuplades d'origines diverses, pures ou mélangées. De même, les Orang Slatar ou « Hommes des rivières », les Orang-Laout, les Orang Tamboura ou « Hommes de la mer », sont loin d'appartenir à la

N° 200. — MERGUI.



même souche ethnique : le hasard des aventures, des guerres et des alliances les a divisés en groupes tout à fait distincts les uns des autres.

La terreur qu'inspirent les « Hommes du sol », et plus encore les atrocités dont on s'est rendu coupable à leur égard, ont fait naître de singulières légendes chez les Malais du littoral. Ceux-ci ne manquaient pas de répéter la fable des hommes à queue, prétendant même qu'ils trempaient dans l'huile la touffe terminale de cet appendice et l'allumaient en guise de torche pour incendier les villages malais[1]. D'autres Binua, les Gargasi, au dire de leurs voisins, ont le visage armé de défenses ; d'autres seraient hérissés de poils en fourrure épaisse ; ceux du fleuve Tekaïn auraient des

[1] Hermann Moll, *The Oriental Islands.*

pieds longs d'un demi-mètre et s'élanceraient sur le gibier pour le dévorer tout cru[1].

Les indigènes de l'intérieur qui paraissent s'être le moins mélangés avec les Malais sont ceux auxquels on donne spécialement les noms de Samang et de Sakaï, les premiers sur le versant occidental des monts, les seconds dans les vallées de l'intérieur et sur le versant oriental. Tous les voyageurs qui ont eu l'occasion de les visiter dans leurs campements et de les comparer aux Papouas de la Nouvelle-Guinée, n'hésitent pas à les considérer comme de même race. Plus noirs de peau que les Malais, ils ont de grosses lèvres, un nez épaté aux larges narines, les cheveux crépus; ils se distinguent par la grandeur du pied, dont les trois doigts extérieurs sont tournés en dehors; presque tous, menant une existence de privations, sont petits et maladifs et la proportion des femmes stériles serait considérable. Les hommes, n'ayant pour tout vêtement qu'un pagne, ne portent aucune espèce d'ornement, ne se tatouent même point; les femmes, plus coquettes, se tracent une courbe et de petites marques sur la joue, percent le lobe de leurs oreilles et se traversent la paroi des narines d'une aiguille de porc-épic. Les plus sauvages Papouas de la presqu'île malaise n'ont même pas de maisons; ils passent la nuit au sommet des arbres, et tout leur avoir consiste en un couteau; d'autres ont la sarbacane, d'où s'envole un trait empoisonné par la sève de l'upas. Ils se glissent comme des serpents à travers les fourrés sans casser ni branches ni lianes. D'après Mikloukho Maclay, quelques tribus de Sakaï se donneraient des chefs, vivant d'ailleurs de la même manière que les autres sauvages; quand un de ces radjahs meurt, sa femme peut se faire reconnaître comme reine. Les mariages se font sans cérémonie; chez les Sakaï de Pahang, l'homme doit conquérir la femme à la course; il lui laisse une certaine avance et s'il ne l'atteint pas en deçà du but, il lui est interdit de tenter la fortune à nouveau[2]. D'après le même voyageur, quelques tribus auraient une forme de mariage communautaire très primitive, antérieure même à celle que présentent les unions des Naïr au Malabar; chaque femme appartient à la tribu, quoique toujours considérée comme liée à son premier époux. Chez ces familles errantes, l'enfant ne porte point le nom de la mère, mais celui de l'arbre au pied duquel il est né[3].

Les influences des religions hindoues et du mahométisme arabe se retrouvent dans les cérémonies des sauvages, mais le fond de leur culte est

[1] Mikloukho Maclay, *Straits Branch of the Royal Asiatic Society*, n° 2, dec. 1878.
[2] Plaisant, *Annales de la Propagation de la Foi*, nov. 1848.
[3] Pupier, même recueil, 1826.

la conjuration des esprits; leurs prêtres ou *poyang* pratiquent une sorte de chamanisme, comme ceux des Batta et des Dayak dans les îles de Sumatra et de Borneo[1]. La plupart des Binua parlent le malais, cependant un certain nombre de vieillards ne connaissent que l'idiome de leurs aïeux, peu différent de celui des habitants de la Nouvelle-Guinée. Même ceux qui se servent du malais comme langue usuelle ont gardé dans leur vocabulaire beaucoup de mots d'origine papoua. D'après la croyance générale, les chercheurs de camphre ne peuvent compter sur le succès qu'à la condition de parler encore l'ancienne langue; s'il leur arrive de prononcer par mégarde un mot malais, le camphrier se cache, fût-il à portée du bras. Les chasseurs malais essayent eux aussi d'apprendre le « langage du camphre » et contribuent à en maintenir l'existence[2]. Mais la race est bien menacée. Dans le voisinage des campements de sauvages, les Malais se tiennent en embûche pour voler les enfants et les vendre en esclavage. Il ne restera bientôt plus que des Orang « apprivoisés », tels que les Yakoun de Djohor, Binua tellement modifiés par les croisements avec Chinois et Malais qu'ils ont fini par perdre tous les traits caractéristiques de l'indigène[3].

Les Malais constituent le fond de la population, en dehors des grandes villes, où dominent les Chinois. Quoique leur nom, d'après Veth, ait le sens primitif de « montagnards », les Malais sont pour la plupart habitants des plaines et du littoral; en certains endroits même ils sont tous bateliers ou marins. Quel est le centre de dispersion de ces peuplades dont les représentants sont épars de Madagascar jusqu'en Océanie? Vinrent-ils du continent asiatique? ou bien leurs premiers ancêtres naquirent-ils dans ces archipels où se trouve de nos jours le gros de la race? Les opinions sont divisées. Quoi qu'il en soit, il est probable que leur patrie première n'est pas la péninsule de Malacca, puisque leurs propres traditions racontent qu'ils viennent d'ailleurs et qu'ils désignent les tribus sauvages refoulées par le nom d' « Hommes du sol » ou « Aborigènes ». L'appellation hindoue de Malais paraît avoir été appliquée d'abord aux habitants de la côte occidentale de Sumatra.

Physiquement, les Malais de la presqu'île ressemblent à ceux de Borneo. Ils sont de taille moyenne, souples et vigoureux; leurs yeux sont petits, légèrement bridés; ils ont la face large et des pommettes saillantes, des cheveux rudes et noirs, peu de barbe, une physionomie intelligente, le sourire fin, le regard fier. Leurs maîtres, Hollandais ou Anglais, les ont

[1] Logan, *Journal of the Indian Archipelago*, I.
[2] Miklouklio Maclay, mémoire cité.
[3] Logan, mémoire cité; — Müller; Peschel, etc.

calomniés. On les a représentés comme des hommes sanguinaires et rusés, et notamment ceux de la côte de Malacca ont été dépeints comme des pirates héréditaires, ne vivant que de fraudes et de rapines. Sans doute les îles du littoral ont souvent abrité des corsaires, surtout quand les puissances européennes armaient les indigènes les uns contre les autres; mais la grande masse de la population, pendant la période historique, s'est toujours composée de paisibles agriculteurs. Souvent aussi les Malais ont été qualifiés de pirates par les Anglais pour excuser les campagnes entreprises ou justifier les annexions de territoires : les douanes intérieures établies aux entrées des estuaires, aux confluents des cours d'eau, aux portages et aux cols des montagnes étaient représentées comme autant de repaires de brigands. Mais, dans les conditions normales, le Malais est le plus sociable, le plus paisible des Asiatiques, en même temps que l'un des plus courageux et des plus fiers. Dans les villages, chaque homme respecte scrupuleusement les droits de son voisin; nulle part il n'y a plus d'égalité réelle[1]. Il n'est pas d'homme qui sache mieux commander à ses passions que le Malais, discuter avec plus de déférence pour son interlocuteur, contredire en ménageant plus habilement l'amour-propre d'autrui, lui faire accepter un reproche avec plus de grâce courtoise, donner à sa franchise les formes d'une plus grande politesse. Mais il a le droit d'attendre des autres ce qu'il leur a donné lui-même. La bonne grâce gagne son cœur, tandis que la morgue par laquelle les Européens cherchent souvent à se grandir fait naître chez les Malais un sentiment de haine mélangé de mépris[2]. Il peut arriver aussi chez ces hommes, qui savent si bien se contenir dans la vie ordinaire, que les passions fassent une explosion soudaine. Quand la fureur s'empare de lui, le Malais n'est retenu par rien : c'est alors qu'il « court l'*amok* », tuant au hasard, jusqu'à ce qu'on le force et qu'on le tue comme une bête fauve. Parfois aussi la course de l'amok est une cérémonie de funérailles : les aïeux demandent à se repaître du sang que leur versent des amis dévoués, donnant le leur en même temps que celui des autres[3].

Avant de devenir mahométans, les Malais étaient les adeptes des religions hindoues, et mainte tradition, maint trait de mœurs rappellent les temps où ils n'étaient pas encore entrés dans le giron de l'Islam : ils ont même plus d'une superstition commune avec les « Hommes du sol », qui adorent les esprits bienveillants et conjurent les mauvais génies. La polygamie est

[1] A. R. Wallace, *Malay Archipelago*; — Thomson
[2] Beete Jukes, *Fly*, vol. II; — Logan, *Journal of the Indian Archipelago*, I.
[3] Élie Reclus, *Notes manuscrites*.

plus rare chez eux que chez les autres peuples mahométans; elle se pratique seulement lorsque le mari est assez riche pour s'acheter plusieurs épouses. Les anciennes coutumes du matriarcat ont encore force de loi dans la plupart des familles. Le jeune homme ne demande pas de femme en mariage : à la mère revient le soin de chercher un gendre et de lui proposer sa fille : marié, il n'a aucun droit sur la fortune de son épouse, et même s'il n'a pas apporté dans le ménage une dot égale aux biens de la femme, c'est à celle-ci qu'appartiennent les enfants, et son propre avoir passe aux enfants de ses sœurs. Dans l'organisation communale, la dignité de chef, qui est en principe soumise à l'élection, suit en général le même ordre de succession; elle passe, non du père au fils, mais de l'oncle au fils de la sœur. Le chef ou *panghoulou* n'a d'autres droits que ceux d'un staroste dans un *mir* de la Grande-Russie ou une *zadrouga* serbe : il est le conseiller et le conciliateur des familles ou *soukou*, qui cultivent les lots de la communauté.

Comme population dominante dans la presqu'île, les Malais sont bien menacés. Déjà les Chinois forment plus du tiers des habitants dans les possessions anglaises, et très probablement ils y auront conquis la majorité numérique dans quelques années; ils s'établissent aussi dans les États protégés et indépendants; mais une forte proportion de ces immigrants, venus presque tous de la Chine méridionale, épousent des Malaises, et leurs enfants, tout en restant Chinois, s'accommodent aux mœurs du pays. Mineurs, artisans, agriculteurs, commerçants, intermédiaires de toute espèce, ils sont aptes à tous les métiers, et souvent les Anglais ont eu à craindre que le pouvoir ne passât entre les mains de ces industrieux colons. Ils redoutent surtout les sociétés secrètes chinoises, dont les membres font serment de ne jamais s'adresser aux magistrats européens et de ne reconnaître qu'une autorité, celle de leur association. La politique des Anglais consiste à diviger ces dangereux sujets en groupes hostiles les uns aux autres et ils ont partiellement réussi, grâce à la connivence des Chinois riches admis à divers titres dans l'administration britannique. L'animosité naturelle des Malais contre les Chinois est un autre moyen de domination pour les Anglais[1]. Les forces de police qu'ils ont organisées dans les districts miniers où les Chinois sont en majorité se composent de soldats sikh et gorkha tirés des régiments les plus dévoués.

Les Hindous des États malais et des *Straits Settlements* se divisent en plusieurs groupes, suivant leur lieu d'origine. Les Bengali, que l'on

[1] Thomson, *Dix Ans de Voyages dans la Chine et l'Indo-Chine.*

reconnaît à leur turban rouge et parmi lesquels on choisit les beaux *mandour*, sortes de gendarmes qui marchent devant les blancs en témoignage de respect, n'habitent pas les mêmes quartiers que les Malabares de l'Inde méridionale. Les Kling, Tchinlia ou Telougou de Madras, qui ont le monopole de divers métiers, entre autres celui de cochers, et que l'on voit courir tout le jour, frottés d'huile de la tête aux pieds, à côté de leurs petits ponys, sans montrer trace de fatigue, vivent aussi en des quartiers distincts. Enfin, d'autres Hindous demeurent dans les baraques des camps : ce sont les malheureux coulis, « engagés », Santal, Oraon ou Kohl, qui travaillent dans les plantations de la côte ferme, libres d'après le texte de leur contrat, mais réellement asservis. Des Arabes, des Arméniens, quelques centaines de Juifs, des Eurasiens, d'origine portugaise pour la plupart, des Européens ou Orang Pouti, c'est-à-dire « Blancs », tous négociants, fonctionnaires, planteurs, ajoutent à la variété des physionomies et des costumes dans cette population cosmopolite[1]. Quoique dans le voisinage de l'équateur, les villes de la Malaisie anglaise sont parmi les plus salubres des Indes, celles où les familles européennes se maintiennent et se perpétuent de génération en génération[2]. Quant aux « Portugais » de Poulo-Pinang, de Malacca et de Singapour, ils sont devenus plus noirs que les Malais et seulement un petit nombre rappellent par les traits les Souza, les Castro, les Magalhaës et les Albuquerque dont ils se disent issus. Une tribu des Yakoun se prétend de même origine et l'on ne remarque en effet entre elle et les « Portugais » de Malacca aucune différence pour la stature, la nuance de la peau, la forme du visage[3].

Les ports de la côte occidentale de la Péninsule, au sud de Maulmeïn, n'ont qu'un faible trafic, mais qui ne peut manquer de s'accroître rapidement dès que des routes uniront Tavoï et Mergui avec les côtes du golfe de Siam et que les plantations récentes des collines avoisinantes en cafiers, arbustes à thé, cinchonas, épices, seront en plein rapport; les concessions se font par lots de 4 à 2400 hectares[4]. Tenasserim, qui a donné son

[1] Habitants des *Straits Settlements* en 1881 :

Malais	174 328	Eurasiens	6 904
Chinois	174 327	Européens et Américains	1 656
Hindous, etc	68 606	Juifs et Arméniens	516

[2] A. Clarke, *Proceedings of the Geographical Society of London*, aug. 1882.

[3] Favre, *An account of the wild Tribes inhabiting the Malayan Peninsula.*

[4] Commerce de Tavoï pendant l'année fiscale 1880-1881 : 2 061 100 francs.
» Mergui » » » 2 450 750 »

nom à l'une des trois divisions administratives de la Barmanie anglaise, n'est qu'un village, que visitent, non sans peine, des bateaux d'un faible tirant. Les pêcheurs de la côte, notamment ceux de Tavoï, ont un animal domestique pour lequel tous autres que les indigènes n'éprouveraient que de l'horreur : c'est un serpent boa. Ils le nourrissent d'œufs et de riz comme leurs enfants, leurs chiens et leurs chats, qui vivent en bonne harmonie les uns à côté des autres. Le boa est le compagnon indispensable des pêcheurs dans toute expédition. Il s'enroule au fond de la barque, où il reste sans bouger pendant des journées entières; mais qu'une tempête se prépare, il dresse la tête et, glissant par-dessus bord, plonge dans la mer pour nager vers la terre ferme : les marins s'empressent de tendre les voiles et de le suivre[1].

Au sud de la rivière Pakchan, destinée peut-être à devenir une voie de trafic international, le territoire de la péninsule appartient au royaume de Siam ou à des radjahs tributaires. Des collines élevées montrent de loin le « genou » de la péninsule, c'est-à-dire l'endroit précis où la côte, cessant de se profiler du nord au sud, prend la direction du sud-est. Une grande île, Xalang, Salang, Ceylan ou Jonk-Ceylan, prolonge la côte du nord, abritant à l'est un ensemble de ports où des flottes entières mouilleraient entre les îlots et les récifs. Ce nom de Ceylan semble rappeler la confusion qui se faisait autrefois dans l'esprit des marins inexpérimentés entre l'île hindoue de Taprobane et les terres de l'archipel Malais[2] : c'est là ou dans le voisinage, peut-être à Panga ou à Kedah, qu'il faut chercher la Kalah des navigateurs arabes, grand marché que les premiers commentateurs cherchaient dans l'île de Ceylan, à Pointe de Galle.

Sur la côte orientale, au nord du golfe de Siam, les villes siamoises ou malaises n'ont actuellement qu'une faible importance commerciale. Les populations de l'intérieur sont trop peu nombreuses pour alimenter un trafic de quelque importance; les mines d'étain ne sont que faiblement exploitées, les gisements de houille ont seulement été reconnus et des routes ou canaux, traversant la presqu'île de mer à mer, n'ont pas encore vu surgir de villes gardiennes à leurs extrémités maritimes. Les cités de Ligor et de Patani, sur la rive orientale de la péninsule, eurent jadis un commerce assez actif, avant que Batavia, Singapour, Pinang, n'eussent, au commencement du dix-septième siècle, appelé dans leurs ports le grand mouvement des échanges; les Hollandais fondèrent un comptoir

[1] Shway Yoe, *The Burman.*

[2] Yule, *Cathay and the way thither; — The Book of ser Marco Polo.*

à Patani, et bientôt après les Anglais vinrent s'y établir. Mais les incursions des tribus de l'intérieur obligèrent les négociants européens à quitter le pays dès la première année du siècle suivant.

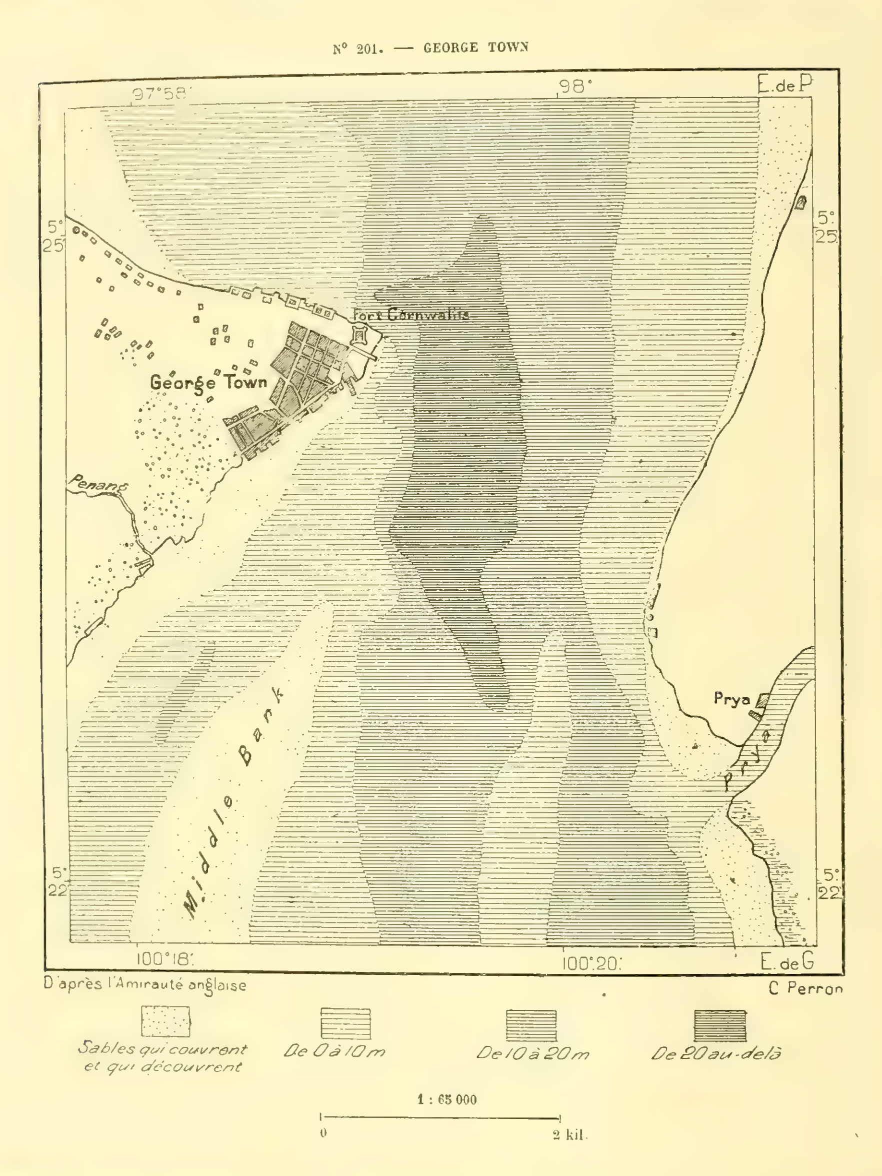
Poulo Pinang, « Ile des Aréquiers », appartient au gouvernement britannique depuis un siècle : donnée à un marin anglais qui venait d'épouser la fille d'un radjah de Kedah, elle entra en 1786 dans le domaine colonial de l'Angleterre, et bientôt ses nouveaux possesseurs l'apprécièrent comme sanatoire. La montagne boisée qui s'élève dans la partie septentrionale de l'île atteint 850 mètres et cette altitude suffit pour que l'abaissement normal de la température et la pureté de l'air, sans cesse renouvelé par le vent, constituent un climat tout différent de celui des côtes hindoues. Bien avant que les villes de santé de l'Himalaya et du Nilghiri eussent été bâties, Poulo Pinang, appelée aussi l'île du Prince de Galles, était visitée par les négociants et les fonctionnaires de Calcutta et de Madras qui voulaient rétablir leur santé délabrée. D'en bas, on voit les zones de végétation s'étager sur les pentes au-dessus de la ceinture d'aréquiers qui a donné son nom à l'île ; des villas se montrent sur les promontoires, dans tous les vallons, et des chemins apparaissent serpentant dans la forêt. La capitale, la Tandjong des Malais et la Georgetown des Anglais, groupe ses maisons à la base orientale de la montagne, sur la pointe la plus rapprochée de la terre ferme. On raconte qu'en 1786, lorsque le capitaine Light vint prendre possession de l'île au nom de l'Angleterre, il eut recours à un singulier moyen pour faire défricher la jongle où s'élève actuellement la cité : il fit charger ses canons avec de la monnaie d'argent et tira dans le plus épais du fourré, sachant bien que les Malais s'empresseraient de nettoyer le sol à fond pour retrouver les dollars [1]. Le port, protégé des vents du large par le corps de l'île, est accessible aux grands navires, et fait un commerce considérable d'étain, de poivre, d'huile de coco, de rotins ; depuis le commencement de la guerre d'Atchin, les exportations de Poulo Pinang alimentent les armées hollandaises [2]. Le séminaire catholique de Georgetown, fondé en 1808, est l'école où les missionnaires de la Chine et de l'Indo-Chine étudient les langues de l'Extrême Orient.

La population malaise, chinoise, hindoue, qui s'est établie en face de l'île dans la province anglaise de Wellesley, est presque entièrement rurale et travaille dans les rizières, les plantations de cannes à sucre et les « jar-

[1] Cameron, *Our Tropical possessions in Malayan India*.
[2] Valeur annuelle du commerce extérieur de Poulo Pinang : 150 000 000 francs.

dins à thé » et « à tapioca ». On ne retrouve de villes proprement dites que dans l'État de Perak ou d'Argent, comprenant presque tout le bassin de la rivière de ce nom, à l'est et au sud de la province de Wellesley. La capitale de cet État « protégé » est Kwala Kangsa, située sur la rive droite du

N° 201. — GEORGE TOWN



fleuve, dans l'intérieur des terres; mais l'agglomération la plus considérable, où commande un résident anglais, est le port de Larout, lieu d'expédition du minerai d'étain recueilli par les Chinois dans le district environnant. Taïping, qui doit être prochainement reliée à la mer par un chemin de fer, est aussi un marché très important. Entre Larout et la bouche

du Perak, l'île de Dinding et un fragment de territoire presque aussi grand que la province de Wellesley ont été annexés à l'empire colonial de la Grande-Bretagne.

La ville de Selangor, située à l'embouchure de la rivière de même nom, était naguère capitale d'État; le chef-lieu qui lui succéda, et qui resta capitale jusqu'en 1870, fut la ville de Klang, appelée ainsi de la

N° 202. — DINDING.



rivière qui arrose ses jardins. Les bâtiments ayant 4 mètres de cale remontent jusqu'à Klang; des bateaux à vapeur de moindre dimension pénètrent à 30 kilomètres plus avant, jusqu'à Damasara, d'où part une excellente route carrossable servant au transport du minerai. Quelques-unes des compagnies, entre autres celle d'Ampagnan, emploient un millier d'ouvriers dans une seule mine et se servent de machines importées d'Europe. Des capitalistes se sont fait concéder dans le Selangor de vastes ter-

rains pour la culture des plantes tropicales : une seule propriété a plus de 800 hectares en racines à tapioca et dispose de machines à vapeur perfectionnées. Le marché central de ces industriels est la ville de Kwala Lampour; choisie pour capitale de l'État « protégé » par le résident anglais, elle était naguère sous le gouvernement d'un Chinois[1]. Au sud, l'État de Soungeï Oudjong, également enrichi par ses mines d'étain et ses plantations de café, est soumis au protectorat anglais; mais un groupe de petites républiques situées à l'est, et connues sous le nom de Negri Sembilan ou des « Neuf États », a échappé jusqu'à maintenant à l'annexion déguisée. Il est même rare que des Anglais puissent pénétrer dans ce territoire : « Là où passe l'aiguille, le fil suit », disent les indigènes en prévision du sort prochain qui les attend. Quant au grand sultanat de Pahang, ainsi nommé de la rivière abondante qui se déverse dans la mer de Chine, il cherche à sauvegarder son indépendance en reconnaissant deux suzerains rivaux. Le radjah, qui réside sur l'estuaire du fleuve, dans la ville de Pekan, écoute avec déférence les avis que lui fait parvenir le gouvernement anglais, mais il se déclare vassal du roi de Siam, auquel il envoie tous les ans, comme les princes du Nord ses voisins, un vase d'or et une rose d'argent.

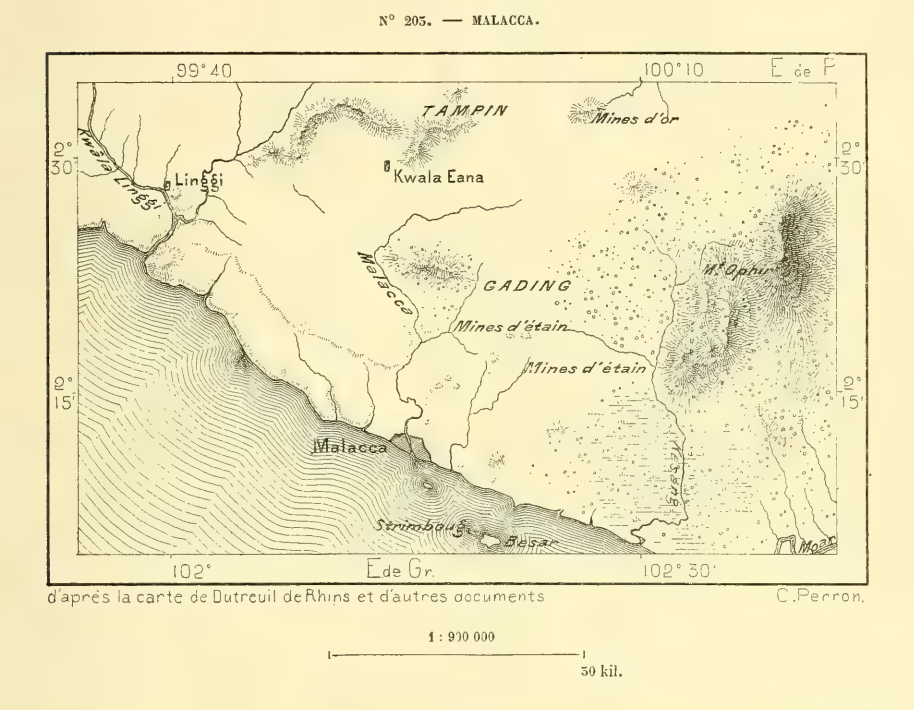
Malacca, capitale d'une enclave gouvernée directement par l'Angleterre, est la cité la plus ancienne de la péninsule à laquelle elle a donné son nom. Elle fut la capitale d'un puissant empire malais qui imposa des lois maritimes aux navigateurs des mers orientales : la « coutume de Malacca », promulguée en 1276, règle encore les rapports et les droits des marins dans les eaux de la Malaisie[2]. Conquise par les Portugais en 1511, cette ville leur appartint pendant plus d'un siècle, puis, comme la plupart de leurs autres possessions dans les Indes, elle tomba entre les mains des Hollandais, qui la gardèrent jusqu'en 1824. Devenue ville anglaise, Malacca a gardé sa physionomie paisible : un canal sépare les deux quartiers, celui qu'habitent les Européens et les gens à leur service, et le quartier du commerce, peuplé de Malais et de Chinois. Sur une distance de plusieurs kilomètres, les maisons se prolongent au bord de la mer, entourées d'arbres fruitiers et de jardins : la cité se confond par sa verdure avec les campagnes environnantes, vaste plaine couverte de cocotiers, au-dessus desquels apparaissent les sommets bleuâtres de monts en amphithéâtre. Comme ville scientifique et littéraire, Malacca ne rivalise plus avec Singa-

[1] Daly, *Proceedings of the Geographical Society of London*, aug. 1882.
[2] Th. Benfey, *Encyclopædie von Ersch und Gruber*.

pour, mais elle fut jadis le principal centre d'études dans la Malaisie. Là parurent les premières publications anglaises dans l'Extrême Orient : en 1826 déjà on y fonda le *Malacca Observer and Chinese Chronicle;* le premier recueil de ces contrées y fut aussi publié sous le nom d'*Indo-Chinese Gleaner*[1].

Singapour, qui garde son nom sanscrit de « Ville des Lions », témoignant de l'existence d'un ancien foyer de civilisation hindoue, est pourtant, comme cité, d'origine récente. Après avoir rétrocédé Java aux Hollandais, le gou-

N° 203. — MALACCA.



1 : 900 000

50 kil.

vernement anglais voulut avoir en échange un point à la fois stratégique et commercial qui lui permît de reconquérir par les échanges au moins une partie des richesses qui venaient de faire retour à la Hollande. L'île, si bien nichée dans une baie du continent, à l'angle extrême de la péninsule, offrait tous les avantages comme point d'escale aux navires. Stamford Raffles, l'ancien gouverneur de Java, fit louer, puis acheter cette terre au sultan de Djohor, et pour lutter contre le régime prohibitif des Hollandais, il ouvrit en franchise le nouveau port aux navires de toutes les nations. Le succès fut presque immédiat : la ville surgit, pour ainsi dire, des vases du littoral, et les négociants accoururent, surtout les

[1] Henri Cordier, *London and China Express*, feb. 3, 1882.

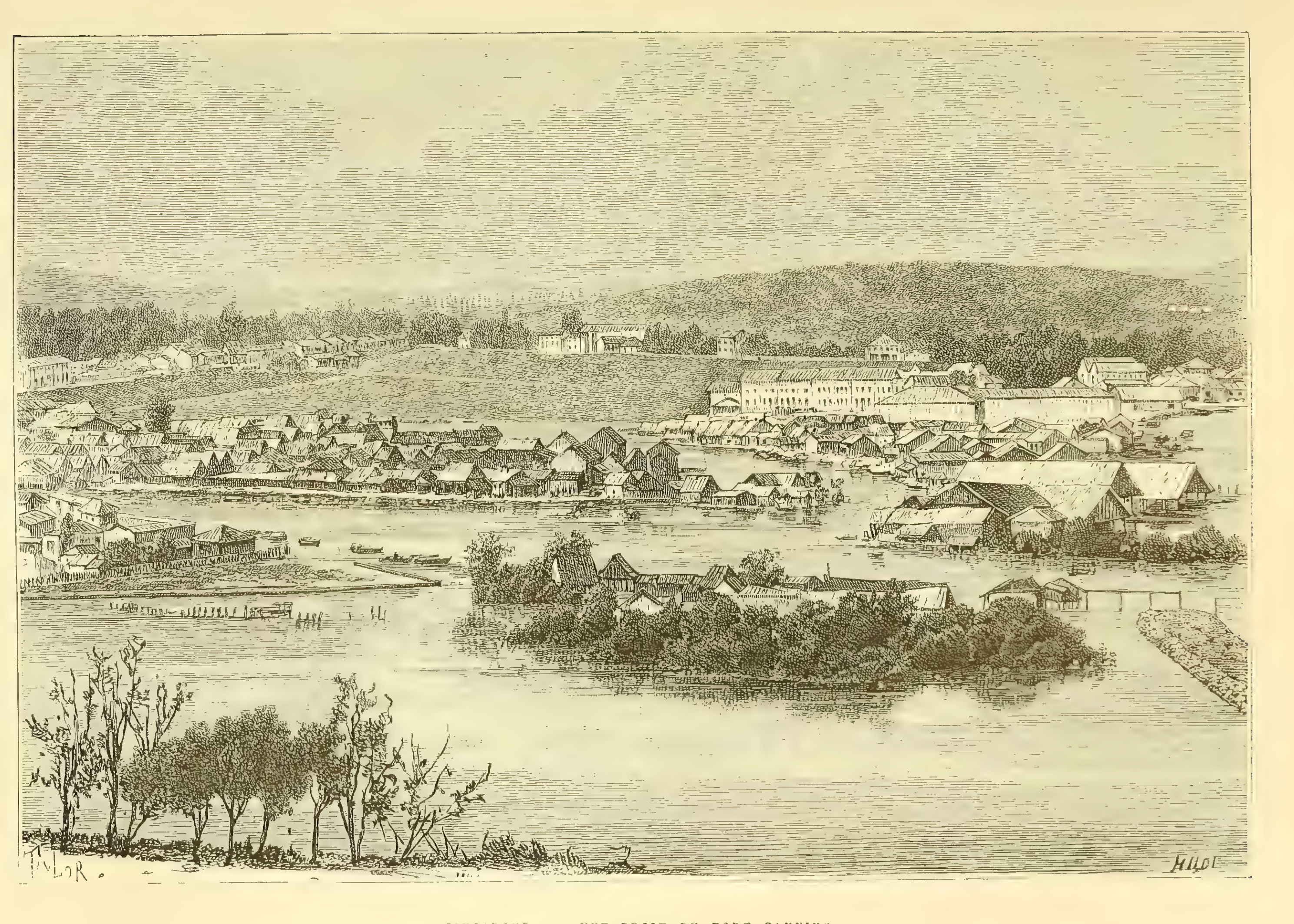
Chinois, les premiers par l'intelligence des affaires et l'esprit d'entreprise.

Pendant longtemps, Singapour eut le monopole du commerce entre l'Inde et l'Extrême Orient. Les ports de la Chine, de la Cochinchine, de Siam étaient alors fermés aux navigateurs ; le port de Batavia, sans être absolument interdit au trafic européen, n'était librement ouvert qu'aux navires néerlandais ; les autres ports appartenant à la Hollande étaient également défendus par des restrictions fiscales. L'entrée du port anglais était, au contraire, complètement franche ; les navires y mouillaient et en sortaient sans payer ni droits de douane ni impôts d'aucune sorte ; la ville appartenait à tous : Chinois, Hindous, Malais et Arabes s'y installaient facilement, plus libres que dans leur patrie. Le riz, le café, toutes les denrées des régions tropicales y trouvaient des navires en partance pour l'Europe. Maintenant que les marins peuvent aller prendre directement leurs cargaisons dans les ports de Siam, de la Cochinchine et de la Sonde, Singapour n'a plus qu'un avantage, — mais il est très grand, — celui que lui assure, pour le service des correspondances et pour la relâche des passagers et l'entrepôt des marchandises, sa position incomparable à l'angle extrême du continent, sur le détroit de communication entre les deux océans.

La « Cité des Lions », où plus de cent mille habitants[1] appartenant à toutes les races de l'Asie se trouvent réunis, se prolonge sur plusieurs kilomètres au bord de la rade et d'un estuaire découpant la rive méridionale. Comme toutes les villes de l'Orient peuplées de gens de castes et de nationalités différentes, Singapour se divise en nombreux quartiers, malais, chinois, kling, malabar, se distinguant tous par les industries et le genre de construction. Le quartier le plus actif borde les docks, immenses bassins où entrent les navires dépassant 6 mètres de calaison ; les bateaux à vapeur sont amarrés aux quais ; dans la rade se balancent les jonques chinoises, les praho malais et les embarcations de toute forme montées par les insulaires de la Sonde. Marchandises d'Europe et d'Amérique, tissus de l'Inde, s'entassent dans les entrepôts et sur les quais avec les denrées des îles et de la péninsule voisine : épices de toute espèce, céréales, thé, café, sucre, huiles et gommes, casse, cachou, gutta-percha. Cet immense commerce passe peu à peu entre les mains des entrepositaires chinois, ban-

[1] Population des villes principales de la péninsule de Malacca :

Singapour	100 000 habitants.	Mergui, en 1877	10 750 habitants.
Georgetown.	60 000 »	Kedah, d'après Pallegoix .	8 000 »
Malacca	20 000 »	Panga, d'après James Low.	8 000 »
Tavoï, en 1878	14 800 »		



SINGAPOUR. — VUE PRISE DU FORT CANNING

Dessin de Taylor, d'après une photographie.





L'EMPIRE CHINOIS
ET
L EMPIRE JAPONAIS
APITALE
EMPIRE RUSSE
IRKOUTSK
Verkhne-Oudinsk
Kiakhta
TCHITA
OURGA
KHALKHA
MOUKDEN
PEKING
SEOUL
EMPIRE CHINOIS
EMPIRE DU TIBET
LASSA
EMPIRE JAPONAIS
CANTON
MANDALE
CALCUTTA
HUE
BANGKOK
MANILLE



quiers ou usuriers à la petite semaine : ils avancent le prix des cargaisons, soit aux marins indigènes, soit aux armateurs étrangers, et bientôt,

N° 204. — SINGAPOUR.

De 0 à 2 m. de 2 à 5 de 5 au-delà

1 : 30 000

0 1 kil.

sous une forme ou sous une autre, tous les profits de la vente leur appartiennent. Le cercle de leur action s'étendra, grâce au bac à vapeur qui franchira prochainement le détroit et au chemin de fer de Djohor, qui,

du chef-lieu de l'État vassal, atteindra tôt ou tard Malacca et les autres villes de la côte occidentale[1].

Autour de la cité de nombreux *campong* malais et chinois parsèment la campagne, et les allées d'un parc, qui est en même temps un jardin botanique, serpente sur les flancs d'une colline. Quoique la population soit entretenue presque uniquement par le commerce, l'île est cependant couverte de cultures, que les habitants ont à défendre contre les déprédations de petits cochons sauvages. Dans les premiers temps de la colonisation, les tigres étaient fort redoutables : flairant la chair humaine, ils avaient traversé le détroit à la nage[2], et l'on dit qu'ils dévoraient annuellement trois cents victimes humaines; mais les fortes primes payées par le gouvernement colonial et par les négociants, et surtout les progrès de la culture, ont fait disparaître presque entièrement ce dangereux voisin. Les Européens peuvent sans crainte construire leurs maisons de campagne dans les sites les plus pittoresques. Les pentes des coteaux, hautes de 100 à 150 mètres seulement, ne s'élèvent point dans une atmosphère dont le climat soit sensiblement plus tempéré que celui des plages, mais la brise y souffle plus librement, et du haut des cimes on contemple la mer et des archipels, avec les navires qui cinglent vers le port ou s'en éloignent, entre-croisant l'infini réseau de leurs sillages. Toutes les voies commerciales du Pacifique et de l'océan des Indes convergent vers ce point terminal de l'Asie.

[1] Mouvement commercial de Singapour en 1879 :

Importations.	303 906 600 francs.
Exportations.	265 951 350 »
Ensemble	569 857 950 francs.

[2] Martens, *Mittheilungen von Petermann*, 1864, n° 6.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES DE L'INDE ET DE L'INDO-CHINE

INDE ANGLAISE

SUPERFICIE ET POPULATION

Recensement de 1872 : kilom. carr. : 3 791 106. Pop. : 238 928 971. Pop. kil. : 63.

(Les détails du recensement de 1881 ne sont pas encore publiés à la fin de l'année 1882.)

NOMS DES PROVINCES.	KIL. CARRÉS.	POUR 100	POPULATION.	POUR 100
I. DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE				
A. Présidence du Bengale.	2 118 763	56	152 484 294	64
B. — de Madras.	382 758	10	34 507 604	14
C. — de Bombay . . .	506 179	14	25 189 309	10
D. États semi-indépendants. . . .	783 456	20	26 747 764	11
II. DISTRIBUTION ADMINISTRATIVE				
A. Administration anglaise	2 348 429	62	190 840 893	80
B. États tributaires	659 241	18	21 340 314	9
C. États semi-indépendants. . .	783 456	20	26 747 764	11

III. RÉPARTITION DE LA POPULATION KILOMÉTRIQUE

A. Présidence du Bengale	72	Administration anglaise.	81
B. — de Madras.	90	États tributaires	33
C. — de Bombay	50	États semi-indépendants.	34
D. États semi-indépendants.	34		

A. PRÉSIDENCE DU BENGALE.

Kilom. carrés: 2 118 733. Population : 152 484 294. Population kilom. : 72.

I. BAS-BENGALE.

6 divisions, 27 districts. Kilom. 204 555. Pop. 34 277 342. Pop. kil. 167.

NOMS DES PROVINCES	SUPERFICIE en kilom. carrés.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES DE PLUS DE 20 000 HABITANTS. NOMS.	POPULATION.
1. Div. Koutch Behar, 2 distr.	10 722	513 377	47		
Dardjiling.	3 196	94 712	30		
Djalpigori	7 526	418 665	56		
2. Div. Radjchahi, 7 distr.. .	45 825	8 893 738	194	Mourchidabad . . .	46 200
Maldah ou English-Bazar .	4 695	676 426	144	Baoleah.	22 300
Dinadjpour	10 686	1 501 924	141		
Rangpour	9 002	2 149 972	239		
Mourchidabad . . .	6 677	1 353 626	203		
Radjchahi.	5 786	1 310 329	227		
Bogra	3 887	689 467	177		
Patna	5 092	1 211 894	238		

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carrés.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES DE PLUS DE 20 000 HABITANTS — NOMS.	POPULATION.
3. Div. Bardwan, 5 distr. . .	32 941	7 286 957	221	Haourah.	97 200
Birbhoum ou Souri . . .	3 481	695 921	200	Hougli, Tchinsourah.	34 750
Bardwan	9 124	2 034 745	223	Serampour	24 450
Bankoura	3 486	526 772	153	Bardwan.	32 300
Hougli, avec Haourah, faub. de Calcutta. . .	3 688	1 488 556	404	Khoulna.	27 550
				Midnapour.	31 500
Midnapour.	13 162	2 540 963	193	Tchandrakona . . .	21 300
4. La Présidence, 5 distr. . .	39 409	6 545 464	166	Calcutta, sans Haourah.	447 601
Calcutta.	21	679 300	»	Santipour	28 650
24 Parganas.	7 221	2 009 348	306	Kichnagar.	26 750
Djessor.	9 474	2 044 021	219	Barhampour. . . .	27 100
Sanderban	13 833	Inhabité.	»		
Nadiya	8 860	1 812 795	205		
5. Div. Dakka, 4 distr. . .	40 456	7 592 932	182	Dakka.	69 200
Maïmensinh	16 298	2 349 917	144		
Dakka.	7 503	1 852 993	247		
Faridpour.	3 874	1 012 589	261		
Bakargandj	12 781	2 377 433	186		
6. Div. Djittagong, 4 distr. .	35 202	3 444 874	98	Djittagong.	20 600
Tipperah ou Koumillah .	6 876	1 533 931	223		
Noakhali ou Soudharam .	4 032	713 934	187		
Djittagong	6 470	1 127 402	174		
Djittagong Hills.	17 824	69 607	4		

II. BEHAR.

2 divisions, 10 districts. Kilom. 109 855. Pop. 19 736 101. Pop. kilom. 180.

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carrés.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES DE PLUS DE 20 000 HABITANTS. — NOMS.	POPULATION.
1. Patna, 6 distr.	61 463	13 122 743	214	Patna et Bankipour .	158 900
Tchamparan ou Motihari.	9 145	1 440 815	158	Behar.	44 295
Saroun ou Tchapra . . .	6 874	2 063 860	300	Gaya.	66 850
Tirhout ou Mouzaffarpour.	16 428	4 384 706	267	Djahanabad. . . .	21 020
Arrah ou Chahabad . . .	11 357	1 723 974	152	Arrah.	39 400
Gaya.	12 219	1 949 750	160	Mouzaffarpour . . .	58 225
Patna.	5 441	1 559 638	287	Darbhanga.	47 450
				Tchapra.	46 300
				Hadjipour	22 300
				Sasaram	21 020
2. Div. de *Bhagalpour*, 4 distr.	48 391	6 613 358	137	Bhagalpour.	69 700
Monghyr	10 154	1 812 986	175	Monghyr.	59 698
Bhagalpour	11 206	1 826 290	163		
Pourniah	12 838	1 714 795	134		
Santal Parganas.	14 213	1 259 287	88		

III. TCHOTA-NAGPORE.

1 division, 4 districts. Kilom. 73 766. Pop. 3 419 591. Pop. kilom. 47.

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carré.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES.	
				NOMS.	POPULATION.
Lohardaga ou Rantchi. . .	31 193	1 237 123	40	Rantchi.	12 100
Hazaribagh.	18 184	771 875	43	Hazaribagh.	11 050
Singbhoum ou Tchaïbassa . .	11 662	415 023	36		
Manbhoum ou Pouroulia. . .	12 727	995 570	78		

IV. ORISSA.

1 division, 4 districts. Kilom. 22 569. Pop. 3 162 490. Pop. kilom. 140.

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carré.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES DE PLUS DE 20 000 HABITANTS.	
				NOMS.	POPULATION.
Balassor	5 351	770 232	144	Cattak.	50 900
Cattak.	8 251	1 494 784	182	Pouri.	22 700
Pouri.	6 405	769 674	120		
Ougoul et Banki.	2 582	127 800	49		

V. ASSAM.

11 districts. Kilom. 139 481. Pop. 4 282 019. Pop. kilom. 31.

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carré.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES.	
				NOMS.	POPULATION
Goalpara.	11 481	444 761	59	Saïlhet	16 850
Monts Garro (*G. Hills*). . . .	8 780	80 000	9	Gaochati.	11 500
Khasia et Djaïnta.	15 780	141 838	9	Goalpara	6 050
Kamroup.	9 464	561 681	60		
Dorang.	8 839	236 009	27		
Naougong.	9 448	256 390	27		
Sibsagar.	6 249	296 589	47		
Lakhinpour.	8 245	121 267	15		
Monts Lakhinpour (*L. Hills*) .	21 608	100 000	»		
Monts Naga (*N. Hills*). . . .	12 696	68 918	5		
Saïlhet	13 941	1 719 539	120		
Catchar	3 528	205 027	62		
Monts Catchar	9 622	50 000	5		

VI. PROVINCES DU « NORD-OUEST ».

7 divisions, 35 districts. Kilom. 210 825. Pop. 30 781 204. Pop. kilom. 146.

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carré.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES. NOMS.	VILLES PRINCIPALES. POPULATION.
1. Div. MIRATH, 6 distr. . .	28 829	4 977 173	173	MIRATH, ville et cant	81 386
Dhera Doun.	2 644	116 945	44	Saharanpour. . . .	40 680
Saharanpour.	5 742	884 017	154		
Mozaffarnagar	4 297	690 107	161		
Mirath ou Mirout.	6 112	1 276 104	209		
Boulancharh.	4 947	936 667	189		
Aligarh.	5 087	1 073 333	211		
2. Div. ROHILKHAND, 6 distr.	30 574	5 436 314	178	BARELI.	91 410
Bidjnour.	4 929	737 153	149	Chahdjahanpour. . .	72 150
Moradabad.	5 884	1 122 437	191	Moradabad	62 420
Boudaon.	5 193	934 348	180	Sambhal.	46 975
Bareli.	7 723	1 507 139	195	Amroha.	34 900
Chahdjahanpour.	4 462	949 579	213	Boudaon.	33 325
Teraï ou Kachipour . . .	2 383	185 658	78	Pilibhit.	29 850
				Tchandaousi	23 500
3. Div. d'*Agra*, 6 distr. . .	26 523	5 040 919	192	AGRA	149 000
Mouttra.	4 175	887 689	213	Mouttra.	64 331
Agra.	4 942	1 096 357	222	Brindaban.	20 350
Farroukhabad	4 519	918 860	204	Faroukhabad. . . .	65 440
Maïnpouri.	4 392	765 845	175	Maïnpouri.	21 180
Etawah.	4 380	668 641	153	Etawah.	30 550
Etah	3 915	703 527	180		
4. Div. de *Djhansi*, 3 distr. .	13 123	934 934	72	Kalpi.	15 850
Djalaoun.	4 022	404 447	100		
Djhansi.	4 058	317 826	78		
Lalitpour	5 043	212 661	42		
5. Div. d'*Allahabad*, 6 distr.	34 762	5 468 955	157	ALLAHABAD.	149 880
Kanpore	6 053	1 156 055	191	Kanpore.	113 600
Fatehpour.	4 108	663 877	162	Banda	27 915
Banda	7 534	697 684	93	Djaonpour.	38 325
Allahabad.	7 114	1 396 241	196		
Hamirpour.	5 925	529 137	89		
Djaonpour.	4 030	1 025 961	255		

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carré.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES.	
				NOMS.	POPULATION.
6. Div. Bénarès, 6 distr. . .	47 436	8 179 307	173	Bénarès.	175 188
Azimgarh	6 643	1 531 482	231	Gorakpour. . . .	51 117
Mirzapour	13 512	1 015 826	75	Mirzapour.	67 274
Bénarès.	2 579	794 039	308	Ghazipour.	38 864
Ghazipour.	5 615	1 345 570	240		
Gorakpour.	11 859	2 019 361	170		
Basti.	7 228	1 473 029	204		
7. Div. Koumaon, 2 distr. . .	29 778	743 602	25	Almora	6 250
Koumaon ou Almora. . .	15 539	433 314	28	Naïni tal.. . . .	6 000
Garhwal ou Srinagar. . .	14 239	310 288	22		

VII. AOUDH.

4 div., 12 distr. Kilom. 62 137. Pop. 11 220 232 (22 137, population flottante). Pop. kilom. 181.

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carré.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES.	
				NOMS.	POPULATION.
1. Div. Sitapour, 3 distr. . .	19 652	2 598 933	132	Chahabad	19 475
Kehri.	7 889	737 732	93	Khaïrabad.	15 675
Hardoï	5 936	930 977	157		
Sitapour.	5 827	930 224	159		
2. Div. Laknau, 2 distr. . .	10 590	2 570 950	243	Laknau	284 800
Uunaou.	3 494	724 949	207		
Laknau	3 605	970 625	269		
Barabanki.	3 491	875 376	207		
3. Div. Faizabad, 3 distr. . .	19 868	3 379 262	170	Faïzabad avec Adjodyah	45 300
Bharaïtch	7 019	774 437	110		
Gonda..	6 809	1 167 816	171		
Faïzabad.	6 040	1 437 009	237		
4. Div. Raï Bareli, 3 distr. .	12 027	2 648 950	220	Raï Bareli.	11 550
Baï Bareli.	3 496	782 874	224		
Sultanpour.	4 066	930 023	229		
Partabgarh.	4 465	936 053	210		

VIII. PANDJAB.

10 divisions, 32 districts. Kil. 263 726. Pop. 17 611 505. Pop. kilom. 67.

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carré.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES.	
				NOMS.	POPULATION.
1. Div. PECHAVER, 5 distr.	20 116	1 035 789	52	PECHAVER	53 430
Pechaver	4 996	525 152	105	Cantonnements	22 700
Kohat	7 350	145 419	20		
Hazara ou Abbottabad	7 770	367 218	47		
2. Div. DERA-DJAT, 3 distr.	32 542	991 251	31	Dera Ghazi khan	20 120
Dera Ismaïl Khan	18 380	394 864	22		
Dera Ghazi Khan	6 006	308 840	51		
Bannou	8 156	287 547	35		
3. Div. RAWALPINDI, 4 distr.	43 316	2 197 397	51	RAWALPINDI	20 800
Rawalpindi	16 099	711 256	44		
Djhilam	10 126	500 998	49		
Goudjerat	4 921	616 347	125		
Chahpour	12 170	368 796	30		
4. Div. MOULTAN, 4 distr.	52 295	1 474 574	28	MOULTAN	50 850
Moultan	15 231	471 563	31	Djhang	22 225
Djhang	14 793	348 027	24		
Montgomery	14 434	359 437	25		
Mouzaffagarh	7 837	295 547	38		
5. Div. AMRITSAR, 3 distr.	13 848	2 743 880	198	AMRITSAR	142 380
Amritsar	5 273	1 083 314	205	Batala	28 725
Sialkot	5 102	1 005 004	197	Sialkot	28 350
Gourdaspour	3 473	655 362	189		
6. Div. LAHORE, 3 distr.	23 239	1 889 485	82	LAHORE	128 450
Lahore	9 386	789 666	84	Goudjranwala	20 560
Firozpour	6 972	549 243	79	Firozpour	20 600
Goudjranwala	6 881	550 576	8[illegible]		
7. Div. DJALLANDAR, 3 dist.	31 547	2 477 556	79	DJALLANDAR	45 600
Djallandar	3 452	794 764	230	Hochiarpour	21 520
Hochiarpour	5 403	938 890	174		
Kangra	22 692	743 882	38		
8. Div. AMBALA, 3 distr.	10 373	1 652 728	159	AMBALA	40 650
Ambala	6 806	1 035 488	152	Loudhiana	40 000
Loudhiana	3 520	583 245	166		
Simla	47	33 995	»		

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carré.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES. NOMS.	POPULATION.
9. Div. Delhi, 3 distr.	14 490	1 916 428	133	Delhi	160 550
Delhi	3 178	608 850	192	Rewari	25 250
Gourgaon	5 221	696 646	134	Karnoul	27 025
Karnoul	6 091	610 927	100	Panipat	25 275
10. Div. Hissar, 3 distr.	21 960	1 232 435	56	Bhiwani	33 325
Hissar	9 168	484 681	53		
Rohtak	4 721	536 959	114		
Sirsa	8 071	210 795	26		

IX. PROVINCES CENTRALES.

4 divisions, 19 districts. Kilom. 220 045. Pop. 8 201 519. Pop. kilom. 37.

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carré.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES. NOMS.	POPULATION.
1. Div. Narbadah, 3 distr.	45 554	1 590 907	35	Bourhampour	29 500
Nimar ou Asirgarh	8 650	211 176	68		
Hochangabad	10 955	440 186	40		
Narsinhpour	4 962	339 395	68		
Baïtoul	10 665	284 055	27		
Tchindwara	10 142	316 095	31		
2. Div. Djabalpour, 5 distr.	49 330	1 946 574	39	Djalbalpour	55 188
Sagor	10 373	527 725	52	Sagor	45 655
Damoh	7 249	269 642	37		
Djabalpour	10 147	528 859	52		
Seoni	9 339	407 330	44		
Mandla	12 222	213 018	17		
3. Div. Nagpour, 5 distr.	62 971	2 332 201	37	Nagpour	84 440
Wardha	6 161	354 720	57	Kamti, cantonnements	48 830
Nagpour	9 671	631 109	65		
Bhandara	10 158	564 813	55		
Balaghat ou Bourha	6 754	195 008	29		
Tchanda / Haut Godaveri	30 227	586 551	19		
4. Div. Tchattisgarh, 3 distr.	62 390	2 331 837	37	Raïpour	20 000
Raïpour	30 781	1 093 405	36		
Bilaspour	20 196	715 398	36		
Sambalpour	11 414	523 034	46		

X. BARMANIE BRITANNIQUE

3 divisions. 17 districts. Kilom. 229 351. Pop. 2 747 148. Pop. kilom. 12.

DIVISIONS ET DISTRICTS.	SUPERFICIE en kilom. carré.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES. NOMS.	POPULATION.
1. Div. Arrakan, 4 distr. . .	37 621	484 363	13	Akyab.	19 250
Akyab.	13 822	276 671	20		
Arrakan.	3 142	8 790	3		
Ramri.	11 160	144 177	13		
Sandoway.	9 497	54 725	16		
2. Div. du Pegou, 6 distr. . .	70 704	1 662 058	24	Rangoun.	32 000
Thayet Myo.	6 208	156 816	25	Basseïn.	22 420
Prome.	7477	274 872	37	Prome.	26 850
Myanoung.	10 748	476 612	44		
Basseïn.	20 890	322 689	15		
Rangoun, ville. . . .	117	332 324	300		
Rangoun, district. . . .	25 264	98 745	4		
3. Div. de Tenasserim, 7 distr.	121 026	600 727	5	Maulmeïn.	46 475
Tongou.	16 456	86 166	5	Tatoung.	30 000
Choué-gyin	14 418	129 485	9		
Salouen.	12 033	26 117	2		
Amherst.	39 348	193 468	6		
Maulmeïn, ville.	26	46 472			
Tavoï.	18 647	71 827	4		
Mergui	20 098	47 192	2		

XI. CIRCONSCRIPTIONS SOUS L'AUTORITÉ IMMÉDIATE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL.

10 divisions, 28 districts. Kilom. 127 090. Pop. 7 771 321. Pop. kilom. 60.

NOMS DES AGENCES.	SUPERFICIE en kilom. carré.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES. NOMS.	POPULATION.
A. Adjimir et Maïrwara. . .	6 890	316 032	46	Adjmir.	31 583
B. Berar, 6 distr.	44 892	2 231 565	50	Amravati	23 500
Berar O. Akola.	8 795	649 134	74	Karandja.	22 800
» Mehkar. . . .	7 803	353 436	45	Ellichpour.	30 500
Berar E. Amravati. . . .	6 845	407 276	60		
» Woun. . . .	14 270	477 361	34		
» Ellichpour. . .	2 906	303 953	105		
» Maïlghat. . . .	4 273	40 405	9		

NOMS DES AGENCES.	SUPERFICIE en kilom. carré.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES. NOMS.	VILLES PRINCIPALES. POPULATION
C. MAÏSOUR, 3 div., 6 dist. .	70 126	5 055 412	63	MAÏSOUR.	57 800
1. Div. NAGAR, 3 distr. . . .	27 354	1 364 261	50		
Chimoga.	9 834	498 976	51		
Kadour	5 941	333 925	46		
Tchitouldroug.	11 579	531 360	46		
2. Div. NANDIDROUG, 3 distr. .	23 560	2 079 547	88	Bangalore, v. et cant.	142 500
Toumkour.	9 339	632 239	68		
Bangalore	7 547	828 354	110		
Kolar.	6 674	618 954	93		
3. Div. Achtagram, 2 distr. .	19 212	1 611 604	84	MAÏSOUR.	57 800
Hasan.	8 523	668 417	78		
MAÏSOUR avec Djellandourou	10 689	943 187	88		
D. COURG, 6 distr.	5 180	168 312	32	MERCARA.	32 132
Mercara.	686	32 132	47		
Padinalknad	1 222	32 350	25		
Yedenalknad	811	31 104	38		
Kiggatnad	1 205	27 738	23		
Nandjaradjpatna	857	26 159	31		
Velsavirchim.	400	18 829	47		

XII. ÉTATS TRIBUTAIRES.

Kilom. carrés : 455 533. Pop. 9 273 784. Pop. kilom. 21.

NOMS DES ÉTATS.	SUPERFICIE en kilom. carré.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES. NOMS.	VILLES PRINCIPALES. POPULATION.
1. SIKKIM.	6 589	50 000	8		
2. KOTCH-BEHAR.	3 385	532 565	157		
3. TIPPERAH-HILLS.	10 015	74 242	7		
4. Dans le TCHOTA-NAGPORE. .	39 934	405 980	10		
5. Dans ORISSA.	39 333	1 155 509	24		
6. Dans les provinces du « NORD-OUEST. » . . .	13 273	657 013	50	Rampour	68 300
Tehri ou Garhwal. . . .	10 826	150 000	14		
Rampour..	2 447	507 013	207		

NOMS DES ÉTATS.	SUPERFICIE en kilom. carré.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES. NOMS.	POPULATION.
7. Dans le PANDJAB.				SRINAGAR	135 000
(*Kachmir* et *Djammou*)	268 127	5 348 765	20	Djammou	41 800
Naouchahra	3 900	111 888	29		
Minnawar	3 400	193 004	56		
Djammou	2 450	206 827	84		
Srinagar	6 600	183 766	28		
Pantch	4 000	77 566	19		
Riasi	2 850	98 035	35		
Oudampour	19 200	98 196	5		
Mouzafarabad	4 500	70 337	15		
Kamradj	4 800	79 276	16		
Divers	126 795	416 083	3		
Gilgit	9 273	25 834	3		
Baltistan et divers	33 684	58 030	2		
Ladakh	73 138	20 621	1/3		
Tchamba	8 329	130 000	15		
États du Satledj.					
Mandi	2 797	135 000	48		
Souket	1 088	45 360	42		
Sirmour ou Nahoum	2 590	90 000	35		
Bachahr	6 630	90 000	14		
Divers	8 503	371 542	44		
États du Sirhind.					
Patiala	12 949	1 536 000	119	Patiala.	
Nabha	2 082	227 150	109		
Djind	2 551	189 475	77		
Divers	3 653	246 170	67		
Kapourthala	1 549	253 293	164	Kapourthala.	
Bahawalpour	38 848	500 000	13	Bahawalpour.	
8. Dans les *Provinces centrales*	74 677	1 049 710	14		
Khaïragarh	2 435	122 264	50		
Nandgaon	2 341	148 454	63		
Rairgarh Bazgazh	3 849	63 304	17		
Bamrah	5 149	53 613	10		
Patna	6 213	98 636	16		
Kalahandi ou Karoud	9 699	133 483	14		
Bastar	33 829	78 856	2		
Divers	11 152	351 100	31		

B. PRÉSIDENCE DE MADRAS.

382 758 KILOM. CARRÉS DE SUPERFICIE. 34 507 604 HABITANTS. POP. KILOM. 90.

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carré.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES. NOMS.	VILLES PRINCIPALES. POPULATION.
A. PAYS D'ADMINISTRATION DIRECTE.					
358 229 kilom. carrés = 92 0/0. 31 281 177 habitants = 91 0/0. Population kilom. 87.					
1. Gandjam ou Tchicacole .	21 530	1 566 903	71	Barhampour. . . .	21 650
Villages Malliah. . .		153 185			
2. Vizagapatam.	13 734	1 844 751	134	Vizagapatam. . . .	32 200
Djaïpour, tribus des Monts	33 775	314 448	9	Vizianagram. . . .	22 600
3. Godaveri.	16 119	1 592 939	99		
4. Kistna.	20 812	1 452 374	70	Masoulipatam . . .	36 188
5. Nellore.	21 916	1 376 811	63	Nellore.	29 920
6. Couddapah.	21 670	1 351 194	62		
7. Ballari avec Soundour. .	28 507	1 668 006	59	Ballari	51 750
				Adoni.	22 720
8. Karnoul avec Banagana-pally.	19 056	959 640	50	Karnoul.	25 580
9. Madras, ville.	70	397 552		MADRAS	406 120
10. Tchengalpat.	7 130	938 184	170		
11. Arkot Nord ou Tchittour.	18 489	2 015 278	109	Vellore	38 020
12. Arkot Sud avec Coudal-lour.	12 621	1 755 817	139	Coudalour.	40 950
13. Tandjore	9 464	1 973 731	208	Tandjore.	52 175
				Khoumbakonam. . .	44 450
				Mayaveram.	22 580
				Negapatam.	48 525
14. Tritchinapoli.	9 104	1 200 408	132	Tritchinapoli. . . .	76 550
15. Madoura.	24 609	2 266 615	92	Madoura.	52 000
16. Tinevelli ou Palamcotta. .	13 405	1 693 959	126	Tinevelli.	21 06D
17. Coïmbatour.	19 248	1 763 274	92	Coïmbatour.	35 300
18. Nilghiri et Outacamond .	1 940	49 501	25		
19. Salem.	19 380	1 966 995	102	Salem.	50 019
20. Malabar ou Calicut . . .	15 545	2 261 250	146	Calicut	47 962
				Cannanore.	31 358
				Palghat.	31 200
				Tellitcheri.	20 480
21. Canara Sud ou Mangalore.	10 106	918 362	91	Mangalore.	29 700
B. ÉTATS TRIBUTAIRES.					
24 529 kilom. carrés = 8 0/0, et 3 226 427 habitants = 9 0/0, Population kilom. 131.					
	24 529	3 226 427	131		
Poudoucota.	3 574	316 695	88	TRIVANDRAM. . . .	57 600
Travancore	17 430	2 311 579	132	Alleppi	29 920
Cochin	3 525	598 353	170		

C. PRÉSIDENCE DE BOMBAY.

506 179 kilomètres carrés; 25 189 309 habitants; population kilom. 50 habitants.

DIVISIONS ET DISTRICTS.	SUPERFICIE en kilom. carrés	POPULATION	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES. NOMS.	VILLES PRINCIPALES. POPULATION.
A. Pays d'administration directe. 326 800 kilom. carrés = 64 0/0, et 16 349 206 habitants = 65 0/0. Pop. kilom. 50.					
1. Div. du Dekkan, 9 distr. .	136 200	7 966 061	58		
Dharwar.	12 600	988 037	79	Dharwar.	27 150
				Houbli.	37 950
Belgaom	11 893	938 750	79	Belgaom.	26 950
Kaladgi	14 752	816 037	55		
Cholapour.	10 165	662 986	65	Cholapour	53 400
Satara.	14 800	1 116 050	76	Satara	24 500
Pouna.	14 200	907 235	69	Potuna	100 050
Ahmednagar.	17 215	773 938	45	Ahmednagar . . .	32 850
Nasik.	14 200	734 386	52	Nasik.	21 850
Kandech (Doulia).	26 319	1 028 642	39		
2. Div. du Konkan, 5 distr. .	37 000	3 259 176	88		
Canara.	10 968	398 406	36		
Ratnagiri.	11 650	1 019 136	86		
Kolaba.	3 838	350 405	91		
Bombay (avec cantonnements militaires) . . .	49	644 405	15	Bombay	773 200
Tanna.	10 494	847 424	81		
3. Div. Goudzerat, 5 distr. . .	25 900	2 930 954	113		
Cant. civils et militaires. .		120 432			
Sourat.	4 800	607 087	127	Sourat.	107 150
Bharoutch.	4 300	350 322	82	Bharoutch.	36 950
Kaira.	4 043	782 733	193	Nariad.	24 550
Pantch Mehal.	4 483	240 743	54		
Ahmedabad.	8 300	829 637	98	Ahmedabad	116 873
				Dholka.	20 854
4. Div. du Sind, 5 distr. . .	127 700	2 192 415	17		
Karatchi.	39 000	423 495	11	Karatchi.	53 725
Haïderabad.	23 446	721 947	31	Haïderabad.	41 150
Thar et Parkar.	32 967	180 761	5		
Chikarpour	26 400	776 227	30	Chikarpour	38 100
Haut Sind.	5 950	89 985	15		

NOMS DES ÉTATS.	SUPERFICIE en kilom. carrés	POPULATION	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES. NOMS.	VILLES PRINCIPALES. POPULATION.
B. États tributaires.					
179 379 kilom. carrés = 36 0/0, et 8 840 105 habitants = 35 0/0. Population kilom. 50.					
Kolhapour	7 195	802 691	112	Bhaounagar	35 875
Sandjeli.	2 320	225 663	96	Nawanagar	34 700
Sawant-wari	2 330	190 814	82	Djounagarh	20 025
Radjpipla.	5 180	120 031	23		
Djounagarh.	9 842	380 921	39		
Nowanagar, Halar	9 797	290 847	34		
Bhaounagar, Gohilwar . . .	7 210	403 754			
Divers.	144 700	7 530 663	56		

D ÉTATS SEMI-INDÉPENDANTS.

Kilom. car. 783 436. Pop. 26 747 764. Pop. kilom. 34.

NOMS DES AGENCES.	SUPERFICIE en kilom. carrés.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES. NOMS.	VILLES PRINCIPALES. POPULATION.
A. RADJPOUTANA	357 137	9 260 207	27	Djodhpour.	60 000
1. Agence de *Marwar*. . . .	134 680	2 075 000	15	Palli	50 000
Djaïsalmir.	41 440	75 000	2	Nagar	40 000
Marwar (Djodhpour, Moullana, Godwar).	93 240	2 000 000	21		
2. Agence de *Djaïpour*. . . .	101 650	2 295 000	22	Bikaner.	37 750
Bikaner.	62 150	300 000	5	Djaïpour	137 830
Djaïpour.	39 500	1 995 000	50		
3. Agence d'*Alwar*.	7 832	778 596	99	Alwar	52 350
4. Agence des *États orientaux*.	10 250	1 060 611	106	BHARTPOUR.	61 400
Bhartpour.	4 660	743 710	159		
Dholpour.	2 330	192 841	83		
Karaouli.	3 260	124 060	39		

NOMS DES AGENCES.	SUPERFICIE en kilom. carrés.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES. NOMS.	POPULATION.
5. Agence de *Haraoti*. . . .	34 075	1 361 050	39		
Tonk.	7 070	320 000	45		
Tchapra.	1 050	36 000	35		
Kichangarh.	1 875	105 000	56		
Boundi	5 950	224 000	39		
Kotah.	11 650	450 000	39		
Djallawar.	6 500	226 000	35		
6. Agence de *Meïwar*. . . .	40 350	1 635 000	40	Oudaïpour	40 000
Oudaïpour.	30 050	1 160 000	39		
Pratabgarh.	3 800	150 000	40		
Doungarpour.	2 600	175 000	77		
Banswara.	3 900	150 000	39		
7. Agence de *Serohi*.	8 500	55 000	7		
B. Agence de l'Inde centrale.	129 358	4 813 557	37	Gwalior.	200 000
Gwalior.	62 150	2 500 000	40		
Indor (avec des cantonnements civils). . . .	20 913	635 450	31		
Dewas.	6 671	121 809	18		
Bhopal.	22 722	1 022 778	50		
Malwa	4 356	241 900	53		
Bhopawar	9 446	258 600	26		
Maounpour	2 600	32 020	13		
C. Agence du Boundalkhand .	27 366	1 278 000	47		
D. Agence du Bhagalkhand. .	36 900	2 270 000	62		
Rewah.	33 660	2 035 000	60		
Divers.	2 240	235 000	100		
E. Haïdarabad ou États du Nizam (19 distr. ou circar).	233 000	9 000 000	39	Haïdarabad. . . . . Bidar.	350 000 40 000
F. Manipour.	19 675	126 000	7		

ÉTATS INDÉPENDANTS SUR LE VERSANT DE L'HIMALAYA.

Kilom. carrés 234 000. Pop. 3 215 000. Pop. kilom. 14.

NOMS DES PAYS.	SUPERFICIE en kilom. carrés.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES.	
				NOMS.	POPULATION.
Nepal	147 000	3 000 000	20	Katmandou	70 000
				Patan.	60 000
				Bhatgaoun.	50 000
Bhoutan	35 200	100 000	3		
Tribus au nord de l'Annam. .	51 800	115 000	2	Tovang	

POSSESSIONS PORTUGAISES DANS L'INDE.

Kilom. carrés 5 380. Pop. 444 987. Pop. kilom. 135.

NOMS DES PAYS.	SUPERFICIE en kilom. carrés.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES.	
				NOMS.	POPULATION.
Goa, Bardez, etc.	3 270	392 604	120	Margão	20 000
				Pandjim. . .	17 000
Ile Diu, etc.	30	13 898	463	Diu.	10 000
Damão et district.	80	38 485	481	Damão.	33 330

POSSESSIONS FRANÇAISES DANS L'INDE.

Kilom. carrés 509. Pop. 276 649. Pop. kilom. 544.

NOMS DES PAYS.	SUPERFICIE en kilom. carrés.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES.	
				NOMS.	POPULATION.
Pondicherry.	291	150 039	516	Pondicherry	100 000
Chandernagor.	9	21 819	2320	Chandernagor. . . .	21 800
Karikal	135	92 599	686	Karikal.	60 000
Mahé.	59	7 672	170		
Yanaon.	14	4 520	316		

ILES QUI DÉPENDENT GÉOGRAPHIQUEMENT DE L'INDE ANGLAISE.

A. CEYLAN.

7 districts, Kilom. carrés 63 998. Pop. en 1871, 2 607 330. Pop. kilom. 41.

DISTRICTS.	SUPERFICIE en kilom. carrés.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES.	
				NOMS.	POPULATION.
Centre	14 944	606 076	400	Kandy	19 000
Nord-Central	10 284	58 419	6	Colombo	114 900
Ouest	8 663	837 468	96	Pointe de Galle	52 000
Nord-ouest	7 845	279 421	36	Djaffna	38 000
Sud	4 991	408 980	82		
Est	9 091	123 349	13		
Nord	8 158	291 759	36		
Iles des Cocos	22	400	19		

B. AUTRES ILES.

NOMS.	SUPERFICIE en kilomètres carrés.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.
Andaman	6 438	13 500	21
Nicobar	1 878	600	3
Laquedives et Minicoï, superficie habitée.	58	13 495	233
Maldives, superficie habitée	900	150	184
Archipel de Tchagos	192	689	3

INDO-CHINE.

BARMANIE INDÉPENDANTE OU ROYAUME D'AVA.

Kilom. carrés : 457 000. Pop. 4 000 000. Pop. kilom. 9.

Le royaume proprement dit est divisé en provinces ou vice-royautés dont les chefs-lieux ont presque aussi fréquemment changé que la capitale. D'après Yule, les « royaumes » chan et laotiens sont au nombre de 15.

I. *Ouest de la Salouen.*

Mobye.
Mok-mé.
Moné.
Nyoung-chué.
Legya.
Theïni.
Thibo.
Thoung-zé
Momeït.

II. *Est de la Salouen.*

Mai'ngleng-ghyi.
Muang-Ting.
Kaïng-ma.
Liang-houng.
Kiang-toung.
Kiang-khen.

ROYAUME DE SIAM.

Kilomètres carrés : 880 539. Population : 5 750 000. Pop. kilom. 7.

DIVISION ADMINISTRATIVE DE SIAM,

(Chaque province porte le nom de son chef-lieu).

I. *Provinces centrales*

1. Talat-khouan (Nouthabouri).
2. Pak-tret.
3. Samkhok (Pathoummathani).
4. Kroung-Kao (Ayuthia).
5. Ang-thong.
6. Mouang p'rom.
7. Mouang-in.
8. Xaïnat.
9. Nakhon-Savan.

II. *Provinces septentrionales*

1. Sang-khalok.
2. Pitsilouk.
3. Kampeng-pet.
4. P'ixaï.
5. Raheïn.

III. *Provinces orientales.*

1. P'etxaboun.
2. Bouasoum.
3. Sarabouri.
4. Nophabouri.
5. Nakhon-nayok
6. Pachim.
7. Kabin.
8. Sasong.
9. Battambang.
10. Phanatranikhom.

IV. *Provinces occidentales*

1. Mouang-sing.
2. Sup'annabouri.
3. Kanchanabouri (Pak-phrök)
4. Radjabouri (Rapri).
5. Nakhon-xaïsi
6. Sakhonbouri (Tachin).
7. Samout-songkhram (Meklong).

V. *Provinces méridionales*

1. Nakhon khouen-khan (Paklat).
2. Samuthapra-khon (Paknam).
3. Xalabouri (Bangplasoï).
4. Rajong.
5. Chantaboun.
6. Thoung-jaï.
7. Petchibouri (P'ip'ri).
8. Xoump'on.
9. Xaïja.
10. Salang.

Chaque province est gouvernée par un *phaja*, assisté d'un *balat* (lieutenant), d'un *jokabat* (sous-lieutenant), et de douze conseillers appelés *kromakan.*

ÉTATS TRIBUTAIRES (d'après Pallegoix).

1. Tringanon.
2. Kalantan.
3. Patani.
4. Kedah (Mouang-Saï).
5. Ligor (Mouang-Lakhon ou Nakhon-si-Thamarat).
6. Khmer (Kamphuxra, Cambodge).
7. Korat (Nakhon Raxa-sema).
8. Xieng-Maï.
9. Labong.
10. Lakhon.
11. P'ré.
12. Nan.
13. Luang-Prabang
14. Mouang Lom.
15. Pays des Xong.
16. Pays des Karen.
17. Pays des Lava.
18. En outre, il existe certains petits États Laos et Cambodgiens.

ROYAUME D'ANNAM.

Kilomètres carrés : 440 500. Population probable : 14 000 000. Pop. kilom. 32.

Vingt-cinq provinces.

I. *Tongking, 13 provinces*

Kaobang.
Langson.
Kouangyen.
Van niñh.
Touyenkouang.
Thaïnguyen.
Bacniñh.
Haïdzuong.
Houngyen
Hanoï.
Namdiñh
Sontaï.
Niñh biñh.

II. *Cochinchine méridionale, 12 provinces*

Thañhhoa.
Hatiñh.
Nghéan.
Kouangbiñh.
Kouangtri.
Kouangduc (Hué).
Kouangnam (Tourane).
Kouangngaï.
Biñhdiñh (Kouiñon).
P'uyen.
Nhatrang.
Biñhthouan.

ROYAUME DE CAMBODGE.

Kilomètres carrés : 83 861. Population : 950 000. Pop. kilom. 14.

57 provinces groupés en 5 dey ou terres (d'après Fourès).

1. Terre de Campong Svaï.
2. Terre de Pursat.
3. Terre de Treang
4. Terre de Thbaung Khmoum.
5. Terre de Bap'nom.

COCHINCHINE FRANÇAISE.

Kilomètres carrés : 59 456. Population : 1 900 000. Pop. kilom. 30.

4 circonscriptions, 19 inspections ou arrondissements.

I. *Saïgon, 5 arrondissements.*
1. Saïgon.
2. Taïniñh.
3. Thudanmot.
4. Bienhoa.
5. Baria.

II. *Mytho, 4 arrondissements.*
1. Mytho.
2. Tanan.
3. Gocong.
4. Cholon.

III. *Viñh Long, 4 arrondissements.*
1. Viñh Long.
2. Bentré.
3. Traviñh.
4. Sadec.

IV. *Bassac, 6 arrondissements.*
1. Chaudoc.
2. Hatien.
3. Long Xiyen
4. Rachgia.
5. Cantho
6. Soctrang

POSSESSIONS ANGLAISES DE LA PRESQU'ILE DE MALACCA.

Kilomètres carrés : 3 742. Population : 424 000. Pop. kilom. 114.

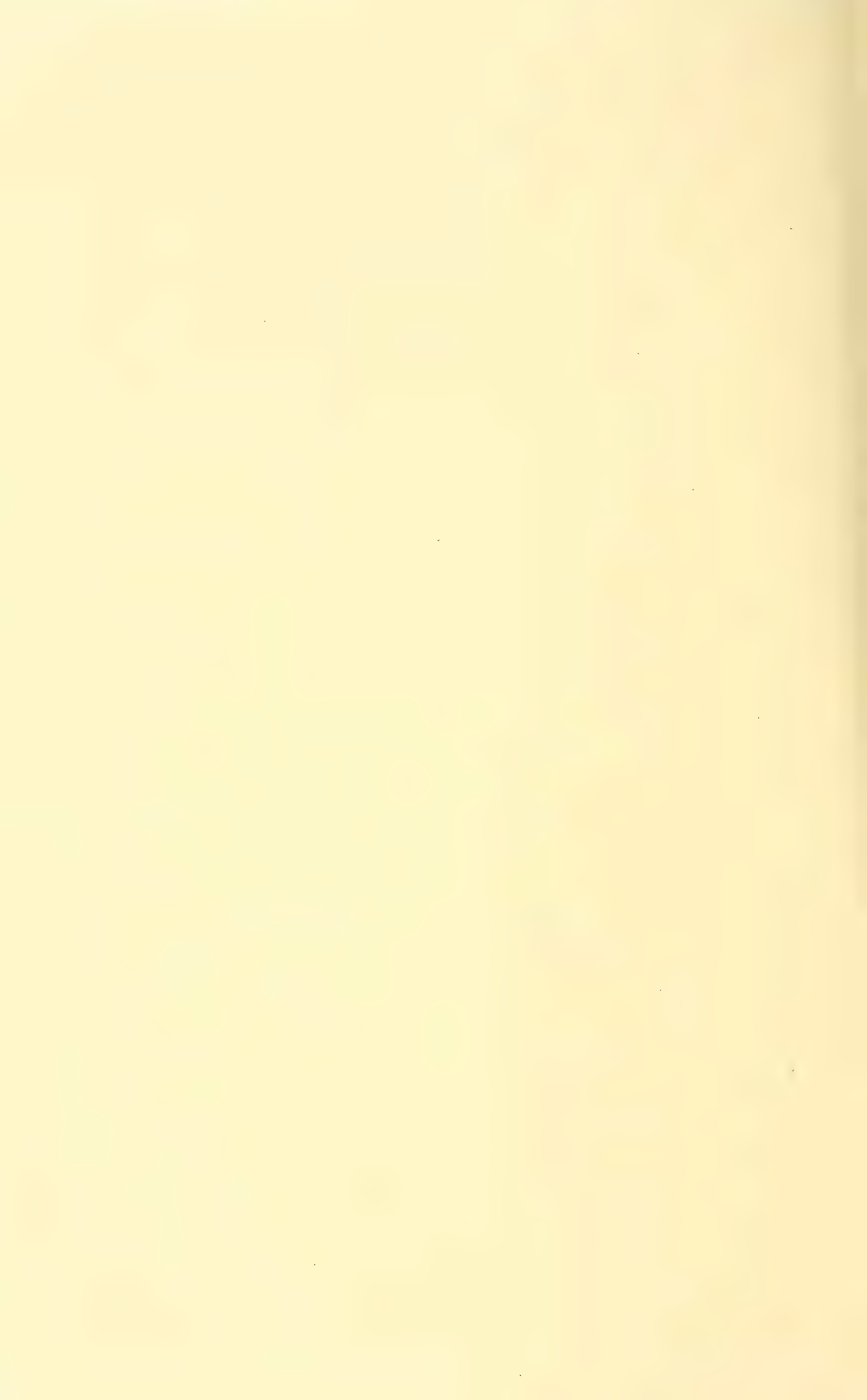
1. Poulo Pinang.
2. Province Wellesley.
3. Dinding.
4. Malacca.
5. Singapour.

ÉTATS PROTÉGÉS OU INDÉPENDANTS.

Kilomètres carrés : 82 099. Population : 500 000. Pop. kilom 36.

Perak.
Pahang.
Selangor.
Negri Sembilan.
Djohor.

FIN DU HUITIÈME VOLUME



Plus de la moitié de l'œuvre entreprise est publiée. En terminant ce huitième volume, je vois clairement devant moi ce qui me reste encore à faire et je puis continuer mon labeur avec confiance. Comment ne me rappellerais-je pas en ce moment avec une profonde gratitude les noms de ceux qui m'ont secondé par l'envoi de notes, la classification de documents, l'annotation du manuscrit ou des épreuves? Je remercie tout particulièrement de leur bonne collaboration MM. Léon Metchnikov, mon frère Élie Reclus, Gustave Lefrançais, Roozda van Eysinga, Ernest Desjardins, Charles Schiffer, Dutreuil de Rhins, Polguère, le voyageur Georges Bertrand, MM. Skinne de Calcutta, Anderson de Colombo, Robert Gordon, de Rangoon. MM. Perron et Slomczynski ont continué de me prêter leur concours en dressant avec leur soin accoutumé les cartes du volume. Je prie aussi MM. Taylor, Vuillier, Schrader, Sirouy, Ronjat, Thérond, Pranishnikoff, Fritel, qui, par leurs dessins ont tant fait pour faire bien accueillir la *Nouvelle Géographie Universelle* par le public, d'agréer l'expression de ma reconnaissance personnelle.



INDEX ALPHABÉTIQUE

C

D

E

J

K

L

M

Q

R

S

T

V

W

X

Y

Z

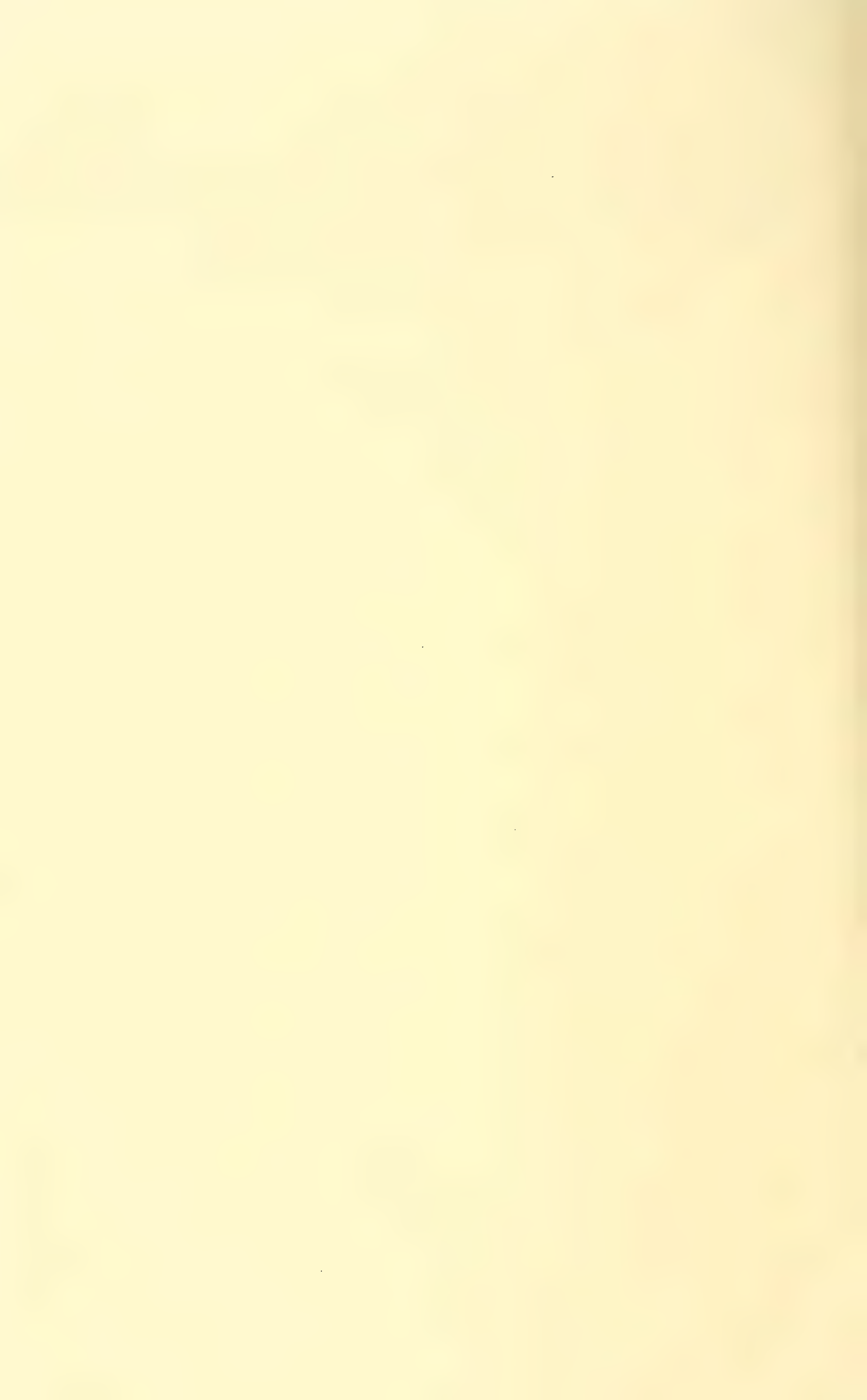


TABLE DES CARTES



TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

Page 3, ligne 27. *Au lieu de* Pappa-long, entre Arrakan et Pagan, sur l'Irraouaddi,
Lisez Pappa-loung, au sud-est de Pazan, non loin de l'Irraouaddi.

Même page, ligne 30. *Au lieu de* Djittabong, *lisez* Djittagong.

Page 266. *Au lieu de* Maratchi, *lisez* Karatchi.

— 366. *Au lieu de* Dabangha, *lisez* Darbangha.

— 381. — Darbangarh, *lisez* Darbangha.

— — Kalna, *lisez* Khoulna.

— — Sarahanpour, *lisez* Saharanpour.

5350. — Typographie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.













